



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



3 3433 08211395 6



THE  
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

PRESENTED BY

~~Miss Ellen Major Jones~~  
30 April 1917



3-MAA  
+  
Artiste



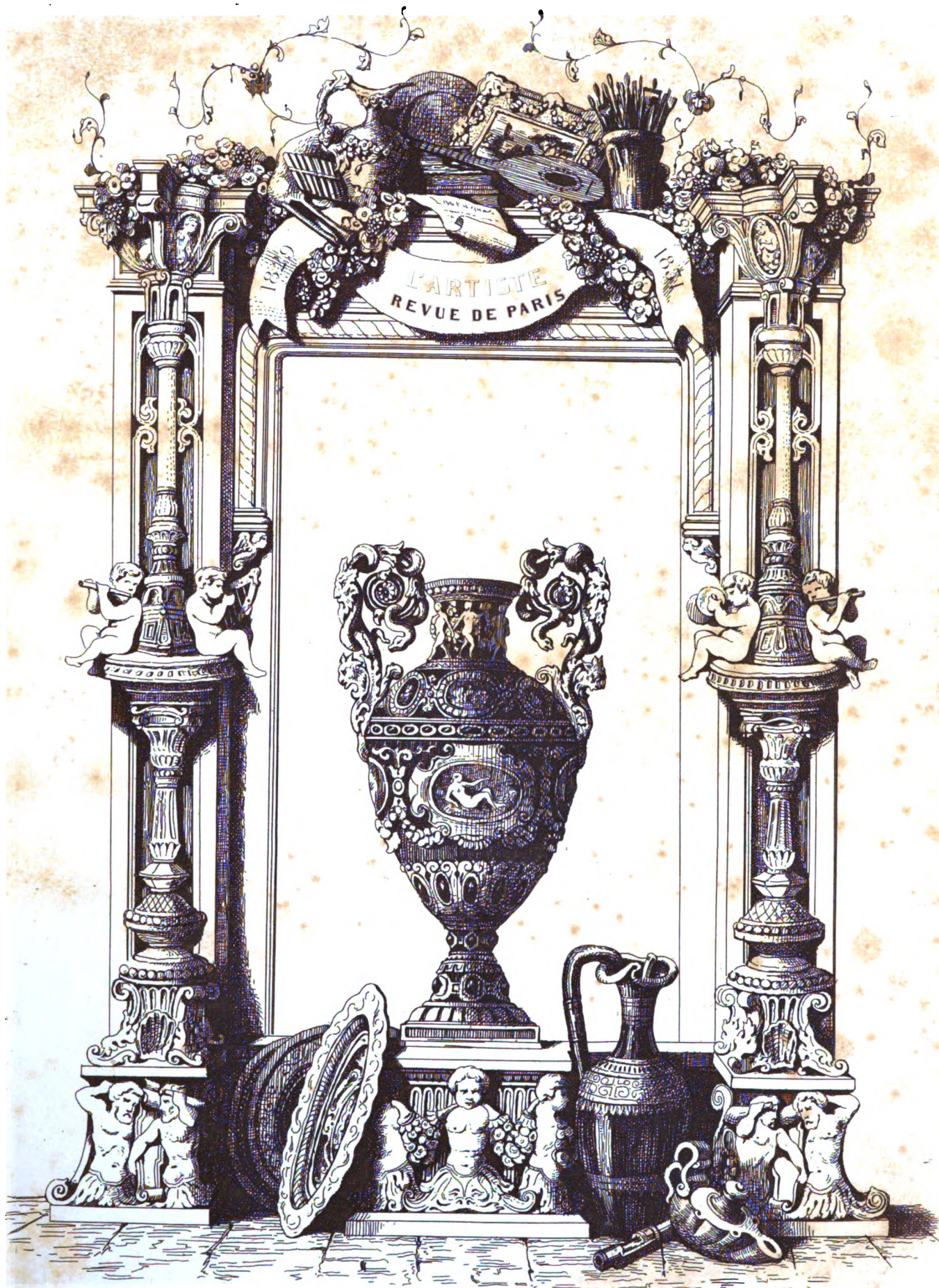














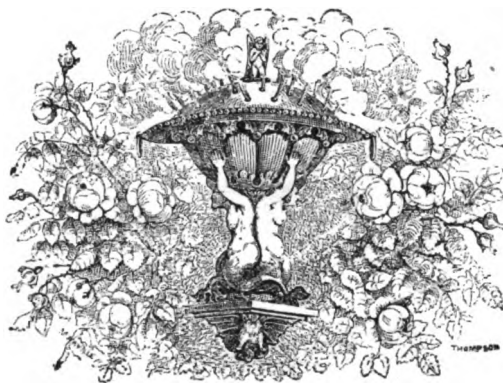


# L'ARTISTE

# REVUE DE PARIS

BEAUX-ARTS ET BELLES-LETTRES

IV<sup>e</sup> SÉRIE. — TOME VI



PARIS

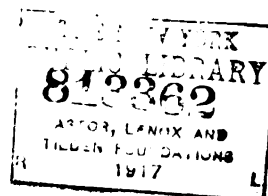
AUX BUREAUX DE LA REVUE

QUAI MALAQUAIS, 17

—

1846

M. O. S.





# TABLE DES MATIÈRES

MARS, AVRIL, MAI ET JUIN 1846.

4<sup>e</sup> SÉRIE. — TOME VI.

## TEXTE

8 mars 1846. — Première livraison.

ALPHONSE ESQUIROS. Portraits à la plume. M. Lamennais...	5
LE FEVRE-DEUMIER. Les Tentations de saint Antoine.....	9
ALPHONSE BROT. Le Château de Kerlac.....	11
PIERRE MALITOURNE. M. Philippe Dupin.....	14
MARC FOURNIER. La Semaine littéraire.....	15
PAUL JUILLERAT. Poésie. Abi-el-Kader.....	17
GÉRARD DE NERVAL. Comédie-Française.....	18
... Revue de la semaine. — Le sculpteur Rinaldi et l'Académie de Milan.....	18

15 mars. — Deuxième livraison.

ÉDOUARD L'HOTE. Du Protectorat dans les Arts.....	21
GÉRARD DE NERVAL. Sensations d'un Voyageur enthousiaste, II.	23
EUGÈNE FORQUERAY. Quelques mots sur le roman dans l'antiquité.....	27
... Salon de 1846. Le Jury, les Tableaux refusés.....	29
MARC FOURNIER. La Semaine littéraire.....	30
A. MOURIER. Sonnets. — A. LACAUSSE. Les Pamplemousses.	32
... Revue de la semaine.....	33

22 mars. — Troisième livraison.

ARSÈNE HOUSSAYE. Salon de 1846. Introduction.....	37
HENRI DE LACRETELLE. Lucciola, I.....	43
LÉON GOZIAN. Paris le soir.....	47
MARC FOURNIER. La Semaine littéraire.....	48
... Revue de la semaine.....	51

29 mars. — Quatrième livraison.

JULES JANIN. Études sur Richardson.....	53
HENRI DE LACRETELLE. Lucciola, II.....	57
J. MACÉ. Salon de 1846. Les Tableaux d'histoire.....	61
... Académie française. — Réception de M. Vitet.....	64
A. E. Le père Lacordaire et la Folie.....	65
... Revue de la semaine.....	66

5 avril. — Cinquième livraison.

ALPHONSE ESQUIROS. M. Michelet. — <i>Le Peuple</i> .....	69
PAUL MANTZ. Salon de 1846. Les Paysages.....	71
EUGÈNE BRIFFAULT. Deux Journées de l'histoire du Musée..	74
LE FEVRE-DEUMIER. Les Vivants et les Morts.....	76
MARC FOURNIER. La Semaine littéraire.....	78
A. DE K. A tout Seigneur tout Honneur.....	80
GÉRARD DE NERVAL. Comédie-Française. Une Fille du Régent.....	83
... Revue de la semaine.....	84

12 avril. — Sixième livraison.

MARIA D'ANSBACH. Les Ames buissonnières.....	85
PAUL MANTZ. Salon de 1846. Les Coloristes.....	88
A. DESPLACES. La Clarisse Harlowe de M. Jules Janin.....	91
HENRI DE LACRETELLE. Poésie. Les Faucheurs.....	93
MARC FOURNIER. La Semaine littéraire.....	94
GOETHE. Pensées sur l'Art.....	96
... Revue de la semaine.....	96

19 avril. — Septième livraison.

ALPHONSE ESQUIROS. De la Beauté de la femme selon le Christianisme.....	101
LORD PILGRIM. Des Origines du roman anglais.....	106
BARON DE BONSTETTEN. Le Jardin des Roses.....	109
MARC FOURNIER. La Semaine littéraire.....	111
M... Salon de 1846. Critique de la critique.....	113
ÉDOUARD L'HOTE. Poésie. Tibur. — PIERRE DUPONT. A Pradier.....	114
... Revue de la semaine.....	114

26 avril. — Huitième livraison.

ARSÈNE HOUSSAYE. Le Palais et l'Abbaye de Chelles.....	117
LE FEVRE-DEUMIER. Pages détachées.....	120
EMMANUEL DE LERNE. Salon de 1846. Tableaux de genre...	125
A. DESPLACES. Poésie. Hymne à la Beauté.....	128
ALBERT AUBERT. Les Métaphysiciens et les Philosophes.....	129
... Revue de la semaine.....	131

3 mai. — Neuvième livraison.

ARSÈNE HOUSSAYE. Géographie pittoresque de Paris.....	133
CLINIAS. Lettre à M. Laviron sur le savant M. Raoul Rochette.....	138
A. DE FANIEZ. Salon de 1846. Tableaux religieux.....	140
ÉMILE DESCHAMPS. Poésie.....	143
MARC FOURNIER. La Semaine littéraire.....	145
... Revue de la semaine.....	148

10 mai. — Dixième livraison.

LE FEVRE-DEUMIER. Pensées d'un Arbre.....	149
A. DESPLACES. La Providence du Critique, comédie.....	152
LAURENT JAN. Fourberies de Femmes.....	160
A. VACQUERIE. Poésie. La Mer et Dieu.....	161
MARC FOURNIER. La Semaine littéraire.....	162
... Revue de la semaine.....	163

17 mai. — Onzième livraison.

GÉRARD DE NERVAL. Sensations d'un Voyageur enthousiaste, III.....	165
ARSÈNE HOUSSAYE. La Solitude à deux.....	169
L. DE RONCHAUD et ... Salon de 1846.....	171
HENRI MURGER. Poésie. Ophélie.....	173
... Ervanec le Rimeur, mélodie bretonne, musique de M. FER-	
VILLE-VANBORBEIL, poésie de M. ÉMILE DESCHAMPS.....	174
MARC FOURNIER. La Semaine littéraire.....	178
... Revue de la semaine.....	180

24 mai. — Douzième livraison.

ALPHONSE ESQUIROS. Le Quartier Saint-Marceau.....	181
PIERRE MALITOURNE. La Sculpture en 1846.....	185
EMMANUEL DE LERNE. Un Amour en Voyage.....	188
CHAMPFLEURY. Critique. <i>Les Paysans</i> , chants rustiques.....	192
... Revue de la semaine.....	193

31 mai. — Treizième livraison.

X. MARMIER. Les Rives du Danube.....	197
ED. DU SOMMERARD. Une Visite au Château de Blois.....	200
ALPHONSE KARR. Mœurs modernes. — Les Domestiques.....	201
L. DE RONCHAUD. Critique. <i>Nélida</i> de Daniel Stern.....	204
EUGÈNE DE STADLER. Poésie. Chimère et Centauresse.....	206
MARC FOURNIER. La Semaine littéraire.....	207
LAZARE MONK. Les Fleurs animées.....	209
... Revue de la semaine.....	210

7 juin. — Quatorzième livraison.

ARSÈNE HOUSSAYE. Le Ciel et la Terre, histoire panthéiste, I.	213
MICHEL DE MONTAIGNE. Deux chapitres inédits sur les médecins.....	219
C.-C. DE LAFAYETTE. Les Petits Châteaux.....	222
SCHILLER. Guillaume-le-Taciturne.....	224
MARC FOURNIER. La Semaine littéraire.....	225
LAZARE MONK. Memorial satirique du mois.....	227

14 juin. — Quinzième livraison.

JULES JANIN. La Poésie, <i>A M. de Lamartine</i> .....	229
--	-----

ARSÈNE HOUSSAYE. Le Ciel et la Terre, histoire panthéiste, II.	232
PAUL MANTZ. Étienne de la Boétie.....	238
ADAM MICKIEWICZ. Fragment sur la Peinture.....	240
ALPHONSE ESQUIROS. Poésie. Un Sépulcre blanchi.....	242
... Revue de la semaine.....	242

21 juin. — Seizième livraison.

LE FEVRE-DEUMIER. Littérature des hommes d'état, I. Guizot.	245
ARSÈNE HOUSSAYE. Le Ciel et la Terre, histoire panthéiste, III.	249
LORD PILGRIM. Exposition des Manufactures royales.....	254
MARC FOURNIER. La Semaine littéraire.....	256
GÉRARD DE NERVAL. Comédie-Française. Reprise du <i>Dissipateur</i> .....	258
... Revue de la semaine.....	259

28 juin. — Dix-septième livraison.

LOËVE VEMARS. Une Scène du Tribunal secret.....	261
ARSÈNE HOUSSAYE. Le Ciel et la Terre, histoire panthéiste, IV.	263
JACQUES RAPHAËL. Michel Colomb.....	270
DIDEROT. Lettre de Diderot à Falconet.....	271

## GRAVURES

Première livraison.

FRONTISPICE, gravé par M. HÉDOUIN, d'après CHENAVARD.  
LA MORT DE CLÉOPATRE, d'après PIETRE DE CORTONE, gravure de COCHIN.

Deuxième livraison.

PAYSAGE, d'après M. DIAZ, gravure de M. L. MARVY.  
RIGOLETTE A LA FENÊTRE, dessin et gravure de M. ADOLPHE RIFFAUT.

Troisième livraison.

STATUE DE JOUFFROY, d'après M. PRADIER, dessin de M. Ed. HÉDOUIN.  
LE CLOUTIER, d'après M. ARMAND LELEUX, gravure de M. Ed. HÉDOUIN.

Quatrième livraison.

VILLAGEOISE DES ALPES, par M. ARMAND LELEUX, d'après son tableau.

Cinquième livraison.

FORÊT DE MARLY, eau-forte, de M. LOUIS LEROY.  
PORTRAIT D'HORNUNG, dessiné par lui-même.

Sixième livraison.

LES CONTREBANDIERS, d'après M. ADOLPHE LELEUX, gravure de M. Ed. HÉDOUIN.

Septième livraison.

LES NYMPHES, dessin de M. FRANÇAIS, d'après son tableau.  
FLEUR DE MARIE, dessin et gravure de M. ADOLPHE RIFFAUT.

Huitième livraison.

LISIÈRE DE FORÊT, d'après M. SUTTER, eau-forte de M. LOUIS MARVY.  
L'ADRESSE DE CHELLES, dessin de M. H. BARON.

Neuvième livraison.

LE SANG DE VÉNUS, d'après M. GLAIZE, gravure de M. ADOLPHE RIFFAUT.

Dixième livraison.

LA MADELEINE, d'après M. F. BESSON, dessin de M. PATUROT.  
NUMA POMILIUS ET LA NYMPHE ÉGÉRIE, dessin de M. A. MAGAUD, d'après son tableau.

Onzième livraison.

LES OCÉANIDES, d'après M. HENRI LEHMANN, eau-forte de M. Ed. HÉDOUIN.

Douzième livraison.

CHASSEUR INDIEN, d'après M. OTTIN.  
LA FÊTE DES PAYSANS, dessin de M. A. MOUILLERON.

Treizième livraison.

SOUVENIRS DE L'ASIE-MINEURE, d'après M. DECAMPS, eau-forte de M. LOUIS MARVY.

Quatorzième livraison.

LES BONS AMIS, d'après M<sup>me</sup> CAVÉ, dessin de M. FRANÇAIS.  
GUILLAUME-LE-TACITURNE, d'après la statue équestre de M. le comte de NIEUWERKERKE, gravure de M. OURY.

Quinzième livraison.

SOUVENIR DE MYRA, dessin de M. FRAGUIER, d'après son tableau.  
LES BORDS DU CLAIN, dessin de M. A. DE CURZON.

Seizième livraison.

PORTRAIT DE M. GUIZOT, d'après M. PAUL DELAROCHE, gravé à l'eau-forte par M. EDMOND HÉDOUIN.

Dix-septième livraison.

LA POÉSIE LÉGÈRE, d'après la statue de M. PRADIER, dessin de M. A. DEBACQ.  
LE BAIN, dessin de M. GAVARNI.

THE NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY  
ASTOR LENOX  
TILDEN FOUNDATIONS





Pietro de Cortone pinx.

Cochin et Née scul.







# L'ARTISTE

## REVUE DE PARIS

### PORTRAITS A LA PLUME

M. LAMENNAIS

On était aux premières années de la restauration, cette aurore sans soleil qui trompa tant d'espérances honorables. L'église et la monarchie, ruinées par une récente et mémorable secousse, cherchaient à rasseoir leurs débris sur un terrain nouveau. La monarchie eut pour la défendre un homme qui valait plus qu'une armée, Chateaubriand. L'église ne rencontra d'abord que des apologistes obscurs. Le clergé français, éteint dans les luttes de la révolution, ne faisait entendre çà et là que des voix misérables ou emphatiques, quand du sein même de ces ténèbres s'éleva la plus vive lumière. *L'Essai sur l'Indifférence en matière de religion* venait de paraître. Il est difficile de se faire aujourd'hui une idée de l'impression que ce livre formidable produisit dans le monde; ce fut plus qu'un livre, ce fut un événement. A cette société qui recommençait à se parer des ornemens et des oripeaux du culte avec la dévotion affectée d'une vieille coquette, voilà qu'une voix sacerdotale venait dire : — Tu ne crois plus! Sous le manteau troué de ton hypocrisie, j'aperçois la plaie du doute qui te ronge jusqu'aux entrailles. Tu crois revivre en t'enveloppant du manteau des anciennes croyances, mais ce manteau n'est pour toi qu'un linceul dans lequel tu étends tes membres engourdis. Poussière, tu retourneras en poussière; car ton mal est sans remède, car tu ne sens même plus la main du médecin qui te tâte le cœur. Le voile de la mort est déjà sur tes yeux, ce voile est celui de l'indifférence qui t'empêche de discerner le vrai du faux, le bien du mal, la lumière des ténèbres! — En présence de l'état léthargique des esprits, il fallait une parole tonnante, une voix austère et inspirée qui allât retentir, comme celle du Christ, dans les profondeurs effrayantes du tombeau, pour tirer Lazare de son sommeil de trois siècles. M. Lamennais fut cette voix. Son éloquence a quelque chose d'inquiétant. Il est de ces Envoyés que Dieu fait marcher devant sa face, quand je ne sais quoi de sombre et de lamentable se prépare dans les nations. Il y a plus que du génie dans le style prophétique de cet écrivain à part, qui semble

né pour parler aux ossemens arides. Je ne suis jamais sorti, pour mon compte, tout pâle et tout tremblant, de la lecture de ses ouvrages, sans me dire intérieurement : Cet homme-là enseigne comme ayant puissance, *quasi potestatem habens*.

Le monde admira et se tut. — *L'Essai sur l'Indifférence* était une de ces tentatives désespérées que les esprits audacieux, les titans de la pensée, renouvellent à toutes les époques de décadence et de transition. Au moment où la renaissance, ce faux soleil, va s'éclipser, où l'art décline, où l'architecture surtout, cette grande voix de pierre, est sur le point de mourir, il se rencontre un homme du nom de Michel-Ange, qui, par un effort colossal, élève le Panthéon sur le Parthénon, et nous laisse Saint-Pierre de Rome. M. Lamennais fit ainsi : il ramassa avec une furie religieuse tous les matériaux des anciennes croyances; il entassa la philosophie sur la théologie, — Pélion sur Ossa; — il releva les preuves et les argumens que le temps avait détruits, et fort de sa pensée, de son courage, il voulut reconstruire le catholicisme malgré son siècle, malgré le genre humain, malgré Dieu même. Il ne réussit qu'à élever un édifice personnel. *L'Essai sur l'Indifférence*, où les croyances du passé sont protégées par le génie de l'écrivain, ressemble à une de ces citadelles sombres, indestructibles, qui défendent fièrement l'entrée de vieilles et misérables cités promises à une ruine inévitable.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle était celui de la négation; le XIX<sup>e</sup> est le siècle du doute. *L'Essai sur l'Indifférence*, ce livre où M. Lamennais, avec une pénétration effrayante, venait de mettre le doigt sur la plaie saignante de notre époque, menaçait d'ailleurs ce qu'il venait défendre. Nous n'en voulons d'autres preuves que les sourdes inquiétudes jetées dans le clergé par l'apparition du premier volume. Ces appréhensions confuses prenaient diverses formes. Les uns se montraient effrayés du style imposant et de l'énergie extraordinaire du penseur; ils se disaient que ce nouveau Samson ébranlerait, quand il le voudrait, d'un coup d'épaulé l'édifice religieux qu'il venait de construire sur les fon-

demens du dogme. D'autres, — c'était le plus grand nombre, — entrevoyaient dans cette manière de défendre le catholicisme, la seule possible au temps où nous vivons, une largeur et une nouveauté qui les blessaient. M. Lamennais eut à essuyer, dès son début, une double opposition. La première lui vint des philosophes, la seconde des prêtres; ce fut la plus furieuse. Il s'y attendait. Pour tirer ses anciens confrères d'embarras, pour jeter la pâleur et l'effroi de la victoire sur la tête consternée de ses détracteurs impuissans, M. Lamennais leur vint plus tard en aide; il fit ce que pas un d'eux n'avait pu faire : il réfuta lui-même l'*Essai sur l'Indifférence* dans l'*Esquisse d'une Philosophie*.

La transition des premières idées de M. Lamennais à celles qui ont illustré la seconde moitié de sa vie n'a jamais été indiquée, que nous sachions, d'une manière précise. Rien n'est pourtant plus simple. A son entrée dans la carrière philosophique, M. Lamennais s'adressa cette question bien naturelle : Où est le vrai ? — Chercher les bases de la certitude, tel est le premier devoir d'un esprit sérieux qui veut exercer ses forces sur la lumière même qui éclaire tout homme venant dans le monde. Ce problème, M. Lamennais se le posa; il essaya, comme philosophe et comme chrétien, de le résoudre. De là les agitations de cette grande intelligence vers la vérité, c'est-à-dire vers Dieu.

Depuis environ deux siècles, la philosophie suivait la route que lui avait tracée René Descartes : cette voie était celle de l'examen. Il y aurait aujourd'hui de la puérilité à nier les titres que ce prince de l'école s'est acquis à la reconnaissance des penseurs. Toutefois le système de Descartes fut plutôt une réaction glorieuse qu'une philosophie certaine. Descartes venait renverser une barrière. Avant lui, la tradition enchaînait la pensée individuelle; Descartes brisa ces liens étroits et tyranniques sous lesquels la raison humaine gémissait toute garrottée. En cela, il fit bien : cette délivrance de l'esprit, jusque-là captif du dogme, amena le grand travail philosophique du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui amena à son tour la révolution française. Il y avait néanmoins plus d'un inconvénient dans cette méthode égoïste qui, mettant l'homme hors du genre humain, le forçait, dès son entrée en philosophie, à trouver en lui-même, dans sa raison vacillante, les élémens du vrai, ce soleil toujours environné de ténèbres. Si l'ancienne soumission aboutissait à l'immobilité de l'intelligence, la nouvelle philosophie avait pour écueil le scepticisme. Au milieu de cet isolement volontaire où se place Descartes : « Je pense, donc je suis, » chaque raisonnement étant tenu en suspens par un raisonnement contraire, l'homme court risque de se décider au hasard, ou encore mieux, de ne pas se décider du tout sur ces grandes questions qui intéressent l'homme, Dieu, la nature. Il en résulte pour l'individu cette maladie de l'esprit qu'on nomme le doute, maladie qui a fini par se communiquer à la société tout entière. Le vrai et le faux, l'ombre et la lumière, mêlés ensemble, forment à cette heure un crépuscule immense. Notre siècle est comme le globe avant le travail des six jours : il attend que quelqu'un sépare la lumière des ténèbres. — M. Lamennais voulut être l'ouvrier de cette nouvelle création; il commença par déplacer le terrain de la philosophie, autrement dit, de la recherche du vrai. Au lieu d'isoler l'homme dans son sens individuel, dans son *moi*, il voulut au contraire le rattacher à la raison générale, au sens commun. La vérité n'est pas nouvelle, la vérité n'est pas à refaire dans la tête de chaque philosophe; elle est dans le genre humain où elle se développe de siècle en siècle. Que faisait à son insu M. Lamennais par sa doctrine du consentement universel, sinon de proclamer le principe démocratique dans l'ordre intellectuel et religieux : — Ce que tous les hommes croient être vrai est vrai; ce que tous les hommes croient être faux est faux. Une telle déclaration dépassait de beaucoup les bornes prévues par l'auteur lui-même. En vain cette forte intelligence, passionnément sou-

mise, voulut-elle se raidir d'abord contre les conséquences inévitables de son système; en vain chercha-t-elle des argumens spécieux pour ramener à l'église catholique la tradition universelle du genre humain; en vain, faussant la notion exacte de l'unité, prétendit-elle investir le chef de cette église d'une certitude infaillible : le principe fut plus fort que l'homme. Sa raison, fatalement logique, devait être entraînée tôt ou tard, malgré les luttes et les résistances de la foi, hors de l'orbite qu'elle s'était tracée dans l'origine. Il était dès-lors inévitable que M. Lamennais arriverait un jour à rechercher les élémens du vrai non plus dans le témoignage d'un homme ni même d'une église ou d'une tradition quelconque, mais dans l'autorité et la conscience des peuples. Dieu n'est point avec Pierre, ni avec ses successeurs, ni même avec telle ou telle communion religieuse : Dieu est avec tous; Dieu est avec l'humanité.

M. Lamennais avait décidé que la voix du peuple était la voix de Dieu : or, que disait cette voix ? — Les temps sont changés; le moment viendra, et il est déjà venu, où les dogmes anciens tomberont de l'arbre de vérité comme ces feuilles d'automne que le vent emporte. — Le penseur effaré regarda alors au fond du sens commun, au fond de la conscience universelle : qu'y vit-il ? Hélas ! il n'y rencontra plus la foi aux traditions de l'église. De tous côtés se révélait par des tressaillemens mystérieux un sourd travail de décomposition et de renouvellement de la vie. Que faire au milieu de ce mouvement général ? S'isoler, s'immobiliser dans les croyances qu'on avait d'abord défendues contre l'incrédulité du siècle ? Mais c'eût été trahir ses propres moyens de certitude; c'eût été mentir à soi-même, à sa philosophie, au dogme qu'on avait mis au-dessus de tous les autres dogmes, l'autorité de la raison du genre humain. M. Lamennais hésita sans doute; on ne brise pas en un jour avec des idées qu'on s'est accoutumé à regarder dès sa jeunesse comme des vérités marquées par le doigt de Dieu. Qui dira les luttes, les ébranlemens, les angoisses infinies de cette conscience secouée par l'esprit nouveau ? M. Lamennais fléchit et releva tour à tour la tête sous la main de l'église. Écrasé, non convaincu, par la majesté de ce pouvoir spirituel si grand encore dans sa décadence, il fléchit d'abord; il but le calice amer jusqu'à la lie, c'est-à-dire la vérité jusqu'au doute. Que sont les tueries superbes qu'on décore des noms d'Austerlitz et de Waterloo auprès de ces champs de bataille de la pensée où l'ame est aux prises avec elle-même ? L'église avait eu raison, la philosophie avait maintenant raison; la vérité heurtait la vérité : c'était le choc de Dieu contre Dieu. Un tel état n'était pas tolérable. Alors ce que les catholiques appellent la chute de M. Lamennais arriva. Cette haute intelligence renversée de sa base, tombée au pied de ses croyances en ruines, releva, comme le Satan de Milton, un regard morne vers le ciel, et dit : Je me suis trompée ! Mais, plus grand et plus fort que Satan, M. Lamennais ne renia ni ne maudit le maître de la création. Sa chute était un progrès. Le fond de ses croyances n'avait pas changé; la forme seule s'était modifiée sur le sentiment nouveau du genre humain. Enfin les *Paroles d'un Croyant* et les *Affaires de Rome* parurent. Toute alliance avec l'église était désormais brisée; M. Lamennais était décidément et sans retour l'homme de la foi renouvelée, l'homme de l'avenir.

Ce qui distingue M. Lamennais de tous les autres réformateurs, c'est la rigidité inflexible de sa conduite. On peut accuser quelques-uns des grands saccageurs d'abus d'avoir eu leur intérêt dans l'élargissement des canons de l'église romaine; on peut dire avec plus ou moins de bonne foi que Luther mêla le souffle de ses passions déchaînées dans la tempête intellectuelle qu'il souleva contre le catholicisme. Un tel reproche ne saurait être adressé à M. Lamennais. Celui-ci a donné au monde le spectacle unique d'un prêtre abandonnant les croyances de son état sans en quitter les devoirs.

Nous avons expliqué la transformation religieuse et philosophique de M. Lamennais; nous allons dire comment le temps, c'est-à-dire la force des idées et des choses, a changé en politique les premières opinions de l'écrivain royaliste. M. l'abbé de La Mennais sortait d'une famille bretonne qui avait été anoblie dans le dernier siècle pour des services rendus au pays. Il était né à Saint-Malo, dans une maison qui touche à celle où naquit M. de Châteaubriand. Il ne faut pas oublier qu'on était alors aux jours dorés de la restauration : si jamais monarchie dut rallier à sa cause les imaginations ardentes, les cœurs faciles à l'entraînement, ce fut sans contredit celle qui revenait alors pour la seconde fois de l'exil. Elle avait un prestige souverain aux yeux des âmes généreuses : ses malheurs. Comment s'armer de sentimens hostiles et belliqueux envers de faibles vieillards, enfans en cheveux blancs, que la Providence semblait ramener comme par la main ? Toutefois M. Lamennais se tint, durant toute la durée de la restauration, à l'écart du mouvement politique. Dans le *Conservateur*, dont il fut un des rédacteurs illustres, il se traça lui-même la limite des questions religieuses. Quand, du haut du point de vue philosophique, il lui arriva de faire par hasard des excursions rapides dans le domaine des affaires du jour, ce fut plutôt pour attaquer que pour défendre. M. Lamennais fut toujours un homme d'opposition, dans la grande et noble acception du mot. S'il combattit alors le pouvoir d'une main et le libéralisme de l'autre, c'est que ce dernier était plutôt le fantôme, l'ombre de la liberté, que la liberté même. Cependant les événemens marchaient; le gouvernement des Bourbons s'avancait de jour en jour vers une catastrophe que M. Lamennais avait plusieurs fois prédite (1). La révolution de 1830 n'étonna ni ne contrista nullement l'ancien écrivain du *Conservateur*; il y avait long-temps que cette révolution était faite dans son âme avant que le premier coup de fusil retentit sur la place de Grève.

La révolution de 1830 avait ébranlé le clergé de France, appuyé qu'il était sur les fondemens du trône déchu. M. Lamennais crut le moment favorable pour une tentative qu'il méditait depuis plusieurs années. Dans le silence et la solitude de la Chenaie, il avait souvent rêvé une alliance entre le christianisme et la liberté. Cette alliance, il l'avait prêchée dans ses livres; il résolut de la prêcher maintenant dans un journal, *l'Avenir*. Que voulait-il ? détruire les racines du passé, l'attachement à la forme de la monarchie absolue; en un mot, les restes de vieilles sympathies légitimistes, qui s'opposaient dans l'église à l'avènement des idées nouvelles, des progrès nouveaux. M. Lamennais alla plus loin; il dit aux prêtres : — Si vous aimez vraiment le Christ et la liberté, quittez tout pour les suivre ! Comment voulez-vous an-

noncer aux autres l'indépendance de la croix, si vous dépendez vous-mêmes du traitement que l'état vous paie et des titres qu'il vous accorde ? Laissez là ces chaînes dorées dont on charge vos vanités séduites, ces faveurs avilissantes auxquelles vous vendez votre âme. Apôtres du charpentier, retrempez-vous dans cette pauvreté féconde qui a régénéré le monde. Dites, prenez-vous donc Dieu pour un avare ou pour un voleur, que vous croyez lui être agréables en accumulant l'or dans ses temples ? — Ce langage de l'abnégation et du désintéressement acheva de perdre M. Lamennais dans l'esprit de l'église. Tant qu'il n'avait touché qu'à des opinions, on le laissa faire, on l'écouta même avec une sympathie évidente; mais, du jour où il voulut toucher aux intérêts matériels, oh ! alors, le clergé français fit comme ce jeune homme de l'Évangile, qui aimait Jésus, et qui, ne voulant pas vendre ses biens pour le suivre, s'en alla triste.

M. Lamennais soutint courageusement son œuvre. S'il suffisait d'une volonté ardente, d'un génie puissant, d'un caractère indomptable pour faire entrer une idée généreuse dans le cœur des institutions anciennes, *l'Avenir* eût changé la face de l'église. On sait qu'il n'en fut rien : le clergé français souleva contre les doctrines nouvelles une tempête furieuse. M. Lamennais tourna alors ses yeux vers Rome; mais Rome n'était plus que la ville des sépulcres. Le spectre du Vatican se lève dans sa robe blanche pour voir ce pèlerin renommé qui venait demander justice à la ville sainte, et ce fut tout. M. Lamennais demandait une réponse; les tombeaux ne répondaient pas. Que faire ? secouer sur la ville muette la poussière de ses vêtemens, et revenir en France ? M. Lamennais revint. Cependant il se retrouva seul, seul contre tous. Ses amis, ses collaborateurs de *l'Avenir*, s'étaient dispersés comme des brebis timides, voyant que le maître était frappé. Quelques-uns, des plus intimes, ceux avec lesquels l'illustre écrivain avait partagé son âme, son toit, sa table, le renièrent, et dirent hautement à qui leur parlait de l'abbé de Lamennais : — Adressez-vous à d'autres, nous ne connaissons point cet homme; *nescio hominem istum quem dicitis*. Et le coq ne chanta point pour eux, et leur conscience ne tressaillit pas devant le signe de leur trahison ! La Chenaie, ce vieux château de Bretagne, où M. Lamennais avait formé une pépinière de jeunes ecclésiastiques élevés dans les idées de *l'Avenir*, la Chenaie demeura seule, avec ses grands arbres et sa tristesse cénobitique, image en cela de la solitude et de la mélancolie qui était dans le cœur de son maître. Le sacrifice devait être complet : M. Lamennais perdit bientôt après toute sa fortune, tout, jusqu'à ce manoir héréditaire, où erraient les ombres et les souvenirs de sa famille. On peut dire qu'à cette époque l'abbé de Lamennais mourut; car c'est mourir que de renoncer en même temps aux croyances et aux illusions de toute sa vie, à l'amitié des siens, à la terre même sur laquelle on a marqué ses premiers pas, aux arbres qui ont grandi avec nous, et dont les bruits mystérieux semblent comme des voix de notre enfance. L'abbé de Lamennais mourut donc, mais ce fut pour renaître avec une gloire nouvelle. Après avoir jeté les dépouilles de sa première existence morale, il se fortifia dans cette épreuve douloureuse qui eût abattu toute autre âme moins robuste que la sienne, et qui acheva, au contraire, de le retremper dans la vie même de son siècle, dans la vie future de l'humanité.

La perte que le clergé venait de faire était immense. L'abbé de Lamennais était le seul prêtre de génie qui eût paru en France depuis Bossuet. Si l'église était encore l'église, c'est-à-dire la société des intelligences, cet homme eût été pape. A quoi bon d'ailleurs ? Il y a des gens qui ne comprennent pas la puissance sans le signe, — la royauté sans la couronne, la papauté sans la tiare. C'est, en effet, le propre des esprits courts de vouloir partout des hommes contrôlés, et de prendre autour d'eux les

(1) Il y a dans les œuvres de M. Lamennais un livre remarquable en ce qu'il forme le lien entre les anciennes et les nouvelles opinions de l'auteur. Ce livre, qui parut en 1829, — *Des Projets de la Révolution et de la guerre contre l'Église*, — montre bien que le philosophe n'avait pas attendu les événemens pour se ranger à la cause des peuples. Que demandait alors M. Lamennais ? « Nous demandons la liberté de conscience, la liberté de la presse, la liberté de l'éducation. » On voit que le programme adopté par lui sous le gouvernement de la restauration était le même que celui qu'il réclama plus tard sous le gouvernement de 1830. Voici d'ailleurs en quels termes clairs M. Lamennais annonçait un changement prochain dans la forme de la société : « Trouverait-on, quelle que soit la nature de ses opinions, un homme, un seul homme, qui veuille ce qui est, et ne veuille que ce qui est ? Jamais, au contraire, on n'aspire avec une si vive ardeur à un nouvel ordre de choses; tout le monde l'appelle, c'est-à-dire appelle, sans se l'avouer, une révolution. Oui, elle viendra.... La France n'en sera pas l'unique théâtre; elle s'étendra partout où domine le libéralisme, soit comme doctrine, soit comme sentiment, et, sous cette dernière forme, il est universel. » Il ne faut pas oublier que ces lignes ont été écrites sous le ministère Martignac, dans un moment où tous les chefs de l'opposition eux-mêmes regardaient la monarchie légitime comme affermie pour toujours.



positions officielles pour des positions morales. Cela tient à ce que, manquant eux-mêmes du jugement nécessaire pour marquer à chacun sa valeur réelle, ils ne regardent qu'aux titres et aux décorations extérieures. Or, ces deux souverainetés, l'une de droit, l'autre de fait, paraissent, au contraire, se repousser mutuellement. Pour peu qu'on passe sur l'histoire un regard rapide, on voit que les hommes vraiment supérieurs, ceux qui ont dominé leur siècle et les siècles à venir, n'ont presque jamais été revêtus des insignes de la puissance. Le génie est un dévouement : s'il recevait sa récompense de son vivant dans les titres et les richesses qui entourent l'autorité aux yeux du monde, où serait le sacrifice de la parole ? où serait le mérite d'être grand ? — Non, la royauté du génie, c'est quelque chose d'âpre et de dénué qui s'achète par le martyre de toutes les convoitises humaines. C'est Jean-Baptiste avec un vêtement de poil de chameau, une ceinture de cuir autour des reins, des sauterelles, du miel sauvage pour nourriture, la solitude pour palais, et les animaux du désert pour courtisans. Il semble que Jésus-Christ même ait voulu frapper d'une dérision amère les hochets et, si l'on ose ainsi dire, les travestissemens de la grandeur. Le vrai roi des Juifs tend la main au sceptre, mais c'est un sceptre de roseau ; il revêt la pourpre, comme les Césars, mais c'est un lambeau écarlate qu'on lui attache sur l'épaule par moquerie ; il accepte la couronne, mais c'est une couronne d'épines. Voilà comme le monde traite les représentans véritables de l'autorité qui est en Dieu.

Quoique méconnus, persécutés même par les ministres du fait, les ministres de la parole n'en sont pas moins les maîtres de la société qui les renie, de leur propre caste qui les condamne. *L'Avenir* a laissé dans le clergé une trace profonde. O princes des prêtres ! vous avez beau fermer la porte des séminaires, la voix de l'Envoyé retentit jusque dans la cellule de vos lévites ! Si vous alliez au fond, vous trouveriez les *Paroles d'un Croyant*, les *Affaires de Rome*, les *Évangiles*, cachés entre la paille et le matelas de leur couche. Ce n'est plus au dehors, c'est en vous-mêmes, c'est dans le cœur de vos disciples, qu'est le germe d'une réforme inévitable. Vous avez beau faire, cette réforme viendra ; j'allais presque dire elle est venue. En dépit de Rome, en dépit des évêques de France, les idées qui ont attiré sur *L'Avenir* la colère de l'église ne périront pas ; ces idées ont germé. La liberté d'enseignement, la liberté de conscience, la liberté de la presse, voilà ce que demandait alors M. Lamennais ; c'est ce que demandent aujourd'hui les organes du jeune clergé. Qu'aura donc été cet orage qui a laissé sur le grand chêne la cicatrice de la foudre, sinon un de ces météores nécessaires dans l'ordre moral à la maturation des idées, comme la pluie et le tonnerre le sont dans le monde physique à la bonne venue des plantes ?

M. Lamennais n'en avait pas fini avec la contradiction. L'auteur du *Livre du Peuple*, de *l'Esclavage moderne*, du *Pays et du Gouvernement*, vit bientôt le bras séculier s'abaisser sur lui ; il avait été ferme contre l'église, il fut inébranlable envers l'état. Nous devons à la prison l'honneur d'avoir connu M. Lamennais ; qu'elle en soit louée ! Il faut avoir vu sous les barreaux cette tête énergique : ses cheveux raides et en désordre hérissent un front à pic ; le nez est long, le menton résolu ; les yeux, d'un gris-bleu très pénétrant, voient par-delà les objets même, par-delà l'horizon des choses créées ; ils voient dans l'idéal. Une ironie amère, tempérée par une bienveillance infinie, se cache dans les rides austères de ce maigre visage, sur lequel les souffrances physiques et morales ont marqué leurs traces. On a quelquefois accusé M. Lamennais d'avoir la soif du martyre. — Voilà du moins, on l'avouera, une ambition qui n'est pas très commune de notre temps. — Ce reproche n'a aucune base sérieuse. M. Lamennais n'a pas été chercher la persécution ni la douleur ; c'est la douleur qui est venue à lui sous la forme de la

maladie, de la prison, de l'abandon des siens. Cette souffrance n'est-elle pas d'ailleurs une nécessité du génie ? Pour que ce qu'il y a dans un grand cœur paraisse au dehors, — pensées nouvelles, sentimens nouveaux, — il faut que ce cœur soit ouvert par le glaive de l'angoisse et de la contradiction. Cela est surtout vrai des réformateurs qui aspirent à la gloire d'améliorer le sort du genre humain. On n'ôte une souffrance du monde qu'en la prenant pour soi-même. Voilà toute la raison de cette tristesse et de cette langueur incurable qui accompagne de siècle en siècle la recherche des moyens de perfectionnement. Les grands philosophes sont les patients de la vérité ; ils n'éclairent les ténèbres des esprits qu'en amassant dans leur cœur désolé les ténèbres de la mélancolie et du doute. Ces passionnés de la croix ne déchargent les autres hommes qu'en chargeant eux-mêmes leur épaule du précieux fardeau. Ce n'est pas à dire qu'ils n'aient çà et là des éclaircies de gloire qui déchirent tout à coup le brouillard de leur âme. Mais qu'est-ce que la gloire ? Un rayon dans la vie d'un homme. La face de l'Envoyé resplendit un instant comme celle du Christ sur le Thabor ; ses pauvres vêtemens prennent la blancheur de la neige et l'éclat du soleil. Hélas ! cette transfiguration dure à peine quelques heures. En vain on trouve qu'il fait bon là ; il faut quitter le sommet radieux pour rentrer dans la vie ordinaire, dans la lutte. Qu'a donc été cette courte apparition de la gloire ? Un avant-goût de l'immortalité qu'il faut toujours conquérir par la mort.

M. Lamennais sait bien qu'il ne verra pas le triomphe de ses idées ; il sait bien qu'il laissera ses os sur la lisière de la terre promise ; il le sait et il se résigne. Voltaire et Rousseau n'ont pas vu la révolution. Ces grands semeurs d'idées sèment pour un temps qu'ils ne connaîtront point. La moisson qu'ils préparent ne lèvera pas de si tôt ; mais une fois que le grain est mis dans le sillon, ils peuvent dormir ensuite sur l'oreiller de la tombe et s'éveiller ailleurs : la semence qu'ils ont semée germe d'elle-même, et rien ne saurait plus en arrêter la croissance. La parole est une fille qui n'a plus besoin que son père soit là pour grandir. — M. Lamennais a passé soixante ans ; il est du reste un de ces talens verts et robustes, qui ont été jeunes, mais qui ne sont jamais vieux. Le célèbre écrivain a même découvert dans ces derniers temps une source de jeunesse inaltérable qui ne paraissait pas dans ses premiers livres : nous voulons parler du sentiment de la nature. Il doit sans doute cette révélation du monde extérieur à son divorce avec les idées catholiques. Aux yeux de l'église, la terre fut condamnée en naissant ; la nature doit passer devant les enfans de Dieu la tête couverte d'un voile, comme les grands criminels sur lesquels la justice humaine a jeté son anathème ; on ne doit pas même la regarder. En rompant avec ce dogme barbare, M. Lamennais retrouva dans un coin de son cœur les yeux du souvenir pour le ciel demi-bleu de sa chère Bretagne. Il revit alors ce que le voile moral lui avait caché, et il se passionna d'un amour infini pour le soleil, pour une goutte d'eau, pour un chant d'oiseau sauvage au bord de la mer. On peut voir les charmans tableaux de paysages dans les feuillets détachés d'*Amschaspands et Darvans*.

Un mot sur le dernier ouvrage de M. Lamennais, les *Évangiles*. Les croyances anciennes sont la racine des croyances nouvelles, de cet arbre de vérité qui ne meurt pas, et dont les trois branches sont l'intelligence, l'amour et la force. Tout en se retirant de l'église, M. Lamennais n'a point renoncé pour cela à Jésus-Christ ni à sa parole. Il y a deux manières d'envisager l'Évangile : on peut y voir ce que les chrétiens y ont cherché jusqu'ici, une règle de conduite et de morale ; on peut aussi, élargissant le cadre étroit dans lequel l'esprit mystique a retenu trop long-temps cette lettre féconde, y voir une loi pour les peuples, une charte pour l'avenir. Il y a, en un mot, un sens individuel et un sens social. Jésus-Christ est venu réformer l'homme

et l'humanité. Le royaume de Dieu, dont il est parlé si souvent dans l'Évangile, est de l'autre monde sans doute, mais il est en même temps de celui-ci : *fiat voluntas tua sicut in celo et in terra*. M. Lamennais a surtout dégagé dans ses *Réflexions* ce qui se rapporte à l'état actuel des esprits, au mouvement des sociétés. Certes, notre époque est grande, grande par le doute, par l'attente, par ce pressentiment confus de destinées qui vont surgir. On sent dans ce livre, comme dans les derniers ouvrages de l'auteur, les mouvemens de l'espérance et du découragement, qui s'élèvent et s'abaissent tour à tour à la vue du bien ou du mal, avec cette oscillation inquiète du flot qui ondoie dans la vaste mer. Ici la joie qu'inspire au prophète la vue distincte d'une foi nouvelle qui va naître; là le profond gémissément qu'arrache à une âme sainte le spectacle des anciennes religions qui tombent. Ce combat intérieur, ces soupirs et ces chants d'allégresse mêlés, pénètrent tour à tour le lecteur d'une émotion indéfinissable. Dans les *Évangiles*, l'auteur espère encore plus que dans ses autres livres. Appuyé sur la parole du Christ, — cette parole qui ne tombera pas, — il regarde d'un œil consolé les victoires lointaines sans doute, mais assurées, que le genre humain doit remporter sur l'esprit du mal, sur le Prince du monde. Nous dirons peu de chose de la traduction : elle est littéraire; c'est le meilleur éloge que nous en puissions faire. Cette traduction aura pour mérite de faire lire au moins le Nouveau-Testament. Les Juifs connaissent la Bible, les sectateurs de Mahomet connaissent le Koran, les chrétiens ne connaissent pas l'Évangile : c'est une honte.

M. Lamennais a conservé de vieilles et honorables amitiés : Châteaubriand, Béranger. Le moment est venu de dire notre dernier mot sur l'homme, après avoir parlé du philosophe et de l'écrivain. Samson avait le secret de sa force dans ses cheveux; si l'on nous demandait où réside la force morale de M. Lamennais, nous répondrions : — Dans son cœur. Ce prêtre a beaucoup aimé; il a aimé la vérité d'abord, le peuple, ses amis, ses ennemis même; car il n'a rien épargné pour les instruire. Esprit mobile, — le mouvement, c'est le progrès, — caractère indomptable, cœur tendre, combien il a dû souffrir de cette alliance rare qui lui a donné puissance sur les masses ! Aucun autre que lui n'a remué dans ce temps-ci les entrailles du peuple à ces profondeurs inconnues où germe la semence de l'avenir; c'est que ses propres entrailles étaient émuës d'un mal immense, le mal de l'amour de Dieu et de l'humanité.

Les traits de M. Lamennais ne mourront pas; un grand statuaire, David, les a fixés dans le marbre. Un des travers éternels du monde, travers que Jésus-Christ signale et frappe dans son Évangile (1), c'est le respect pour les penseurs morts, qui ne peuvent plus nuire, et la haine, disons mieux, la crainte des hommes vivans, qui cherchent à étendre les lumières de la société. Beaucoup bâtissent maintenant des tombeaux aux philosophes et ornent les monumens des grands écrivains persécutés par leur siècle, qui les persécuteraient encore à cette heure, si l'esprit critique ou le génie indépendant de ces mêmes écrivains était encore là pour gêner leur puissance. Le monde aime les grands hommes, mais il les aime morts. Résignons-nous donc à voir M. Lamennais sans image dans la ville; il n'y aura même pas de place pour lui à l'Académie française, où d'ailleurs il ne se présentera jamais. Nul n'est prophète dans son temps. C'est à l'avenir qu'il appartient de consacrer cette grande mémoire, cette figure altière qui touche au catholicisme et à la philosophie nouvelle, — à ce qui fut et à ce qui sera.

Avant l'Évangile, on avait dit : Goûter de la vie; il était réservé au Christ de dire : *Goûter de la mort*; aux yeux du chrétien, la

mort est en quelque sorte un banquet, le vrai banquet de l'immortalité. Ce qui est vrai de l'homme l'est aussi des sociétés humaines. Notre siècle est plein de sépulchres qui ne paraissent point, et sur lesquels les hommes marchent sans le savoir, c'est-à-dire d'institutions mortes et ruinées qui doivent faire place un jour à des institutions meilleures. La gloire de M. Lamennais est attachée à cette rénovation du vieux monde; elle sortira pure et rajeunie du travail des sociétés au moule, qui cherchent comme lui à reconstruire, au milieu de l'universel ébranlement des idées et des croyances, l'édifice de l'avenir.

ALPHONSE ESQUIROS.

## LES TENTATIONS DE SAINT ANTOINE.

Il est assez difficile d'admettre que la demeure souterraine du cénobite de la Thébaine se soit matériellement peuplée de toutes les fantaisies d'horreur dont on le représente assiégé; surtout que ce soit Belzébuth qui improvisât autour de lui ces grotesques merveilles qu'ont copiées tour à tour le pinceau de Téniers et le burin de Callot. Il semble, au premier coup d'œil, que, si le diable jouait un rôle en cette affaire, c'était un singulier moyen de séduction qu'il imaginait, que ces momies phosphoriques de crocodiles ou de serpens, ces squelettes de singes, ces chauves-souris entées sur des crapauds, que ces hiboux à trompe d'éléphant, que cette fourmilière dégingandée de créations inédites, qui tiraillaient la pensée du pauvre saint. On ne voit pas trop ce que cette fantasmagorie grimacière venait faire dans sa grotte, à moins que la tentation ne consistât à l'en délivrer. Le démon l'entendait sans doute ainsi, car c'est au milieu de ce bizarre cortège qu'il apparaissait à son pieux antagoniste, sous les traits enchantés et mignards de quelque beauté sans seconde. La laideur de sa cour était là pour relever la grace de ses charmes, et inspirer au solitaire l'idée de se réfugier dans ses bras. Il est évident que ce piège n'est pas complètement adroit : au lieu de chercher l'amour comme un abri, on pourrait bien s'en dégoûter à voir la vermine de monstres qu'il amène à sa suite; mais le diable perdrait son nom s'il calculait toujours juste.

Il est sans doute fort licite de traiter lestement ces visions et d'en rire. Il ne faut pourtant pas trop se presser de crier à l'absurde et les nier, sous prétexte qu'elles sont extravagantes. Si l'extravagance entraînait l'incrédulité, on ne croirait pas à quatre mots d'histoire. Nous l'avons déjà avancé quelque part, la véritable caverne de saint Antoine, c'était sa tête, où une piété contre nature se débattait contre de sensuelles réminiscences. L'effort même qu'on fait pour supprimer certaines affections ne sert qu'à leur donner plus de force et d'acuité. La conscience est habile à découvrir, embusqués dans les recoins du cœur, les ennemis qu'elle redoute le plus; et il lui arrive de les éveiller, quand ils s'endorment, pour avoir la gloire de les combattre. A force d'épier en son âme le grain caché de la concupiscence, on y fait germer la luxure; à force de l'interroger, on y frappe, sans le vouloir, des cordes qu'on croyait mortes, et leurs vibrations

(1) « Vae vobis, scribae et Pharisei, hypocrite qui edificatis sepulchra prophetarum et ornatis monumenta iustorum. »

morbides sont des douleurs. On ne s'impose pas l'apathie en se mettant une chemisette de crin sur la poitrine et un capuchon sur la nuque. A moins de trancher la difficulté comme Origène. . et encore ! il n'est pas bien sûr que, en se dévirlisant, on émascule sa mémoire.

Notre austère anachorète n'avait renoncé à Satan qu'en connaissance de cause. Il avait vu de près ses œuvres, il en avait savouré les pompes, et ses souvenirs se rallumaient à l'air chaud du désert. C'était une sorte de mirage intellectuel, qui ramenait sous ses yeux toute cette boue du monde, où l'on n'a que trop de bonheur à se baigner. Sans attribuer, comme lui, ces phénomènes à une influence infernale, il est certain que son imagination, échauffée par l'exaltation religieuse, a pu voir en dehors de lui ce qui ne se passait qu'en dedans. Les lois de l'optique, changées par des excès de ferveur et d'abstinence, transfiguraient sous ses yeux, dans des proportions désordonnées, ces atomes vermiformes qui se jouent à la surface du corps. Les hommes d'un certain tempérament sont sujets à cette ébriété nerveuse de la pensée, qui les poursuit, en pleine veille, du dévergondage des songes. Agacés par les mortifications, exaspérés par la chasteté, les sens du solitaire arrivaient à oublier entièrement le contrôle de la volonté. Le prisme impatient du désir décomposait autour de lui la lumière, pour la colorer de ses teintes, et, à travers cet arc-en-ciel imaginaire, qui n'était, comme les autres, que du brouillard, il finissait par entrevoir le fantôme redouté, dont il convoitait l'approche. Il est possible que ce soit ridicule; c'est un motif de plus pour que ce soit vrai.

Pour vivre seul, dit après Aristote François Bacon de Véru-lam, il faut être brute ou Dieu. On a répété cet axiome autant de fois que si c'était une ineptie. Loin de nous tant d'irrévérence ! c'est un peu absolu, voilà tout. Je ne connais pas beaucoup de dieux; mais je connais immensément de brutes, qui ne peuvent vivre qu'en société. Quant à la solitude, dont je m'accommode volontiers, quoique je n'y crée pas plus d'herbe que je n'en broute, il est certain qu'elle ne convient guère, en général, qu'à ces esprits solides, qui savent allier, à la gourmandise de l'enthousiasme, la tempérance de la raison. Elle anime autrement autour de nous, elle anime, de notre propre vie, toutes ces illusions de jeunesse, qui se dissiperaient dans le remuement du monde, et, perverties par l'isolement, leurs séductions insurgées se vengent sur nous de nos bravades. Or, saint Antoine n'était pas plus Dieu que moi, quoiqu'il eût peut-être la prétention de s'entretenir quelquefois avec lui, et il n'était pas brute non plus, malgré la singulière amitié qui le délassait de ses hautes conversations. Il lui manquait seulement un de ces cerveaux robustes, qui n'ont besoin de rien et de personne. De là, dans son obstination de retraite, ce cauchemar d'ascétisme, plus fantasque, plus compliqué que les rêveries du Tasse, mais qui n'a ni plus ni moins de consistance que les hallucinations du poète.

Il est impossible de nier que le Tasse ne fût convaincu de la présence réelle d'un malin esprit. Il le voyait, il lui parlait, il en écoutait et traduisait les paroles. C'était une espèce de somnambulisme spirituel, qui le saisissait par intervalles; sa pensée, qui prenait un corps pour se révéler. Or, que, en passant du monde immatériel dans celui des substances, la pensée, complexe de sa nature, se montre à nos yeux sous tel ou tel costume, ou même, suivant ses divers modes, adopte autant de métamorphoses qu'elle peut avoir de nuances; le prodige n'est pas plus difficile à comprendre dans un sens que dans l'autre : il est le même; il ne se double pas, en se multipliant. violemment sevré des jouissances dont la soif vous fait vivre, divorcé, pour ainsi dire, d'avec sa chair, et gêné cependant par elle, saint Antoine évoquait la volupté sous les traits insidieux de la

femme. Le Tasse, affamé de poésie, qui est la volupté de l'intelligence, l'appelait à lui sous sa figure d'ange et de démon. Tous deux ne sont que des enthousiastes, trop faibles pour contenir leur sève de dévotion. Si, au lieu de le laisser s'éparpiller, s'évaporer dans le bruit des agitations humaines, il faut refouler en soi ce trésor et l'emporter dans la solitude, le trésor bouillonnant prend feu et s'extravase; il déborde, et, comme ces liqueurs spiritueuses qui flambent dans nos festins, attache ses languettes de flamme partout où il ruisselle.

Nous avons commencé par sourire de pitié au tableau des tentations de l'apôtre, comme à une débauche du pinceau; puis, tout en riant, nous avons questionné la physiologie sur l'explication de ces phénomènes, et le sérieux nous a pris, même avant la réponse. Nous n'avons plus alors, dans les boutades d'un crayon déréglé, aperçu qu'une représentation fidèle de certains désordres de l'âme. C'est qu'il n'y a pas de plaisanterie qui tienne, quand on examine un peu à fond les choses. L'ironie tombe après quelques sarcasmes, et le vrai se dégage. Nous en sommes maintenant au vrai, et, tout en traitant de billevesées le diable et ses rubriques, nous en venons à nous demander s'il n'y aurait pas autant de philosophie, cachée sous les turlupinades railleuses de l'artiste, que dans les plus sublimes fictions de Rome et de la Grèce : je le crois.

Tout est sérieux pour l'homme qui scrute et qui sonde : il y a pour lui, dans les charges de Téniers, autant de profondeur d'abstraction que dans les allégories transcendantes de Platon. C'est aussi une série d'emblèmes que ce panorama de caricatures, suscitées autour du saint par le jeûne fiévreux du plaisir. N'était-ce pas l'image de ses troubles charnels, qui, en se brisant, en se déchiquetant dans la guerre à mort qu'il se livrait, enfantait les monstruosités intarissables, que le satirique flamand ressuscite ? Ce Rabelais de la peinture nous montre ainsi distinctement de quels éléments impurs sont pétries les idoles, qu'on est si souvent tenté d'adorer. Ces carcasses de reptiles ne sont que la mise à nu des passions qui nous enlacent, et nous réduisent à ramper dans les marécages du vice, à y croupir jusqu'à extinction. Ces crapauds ailés, ce sont nos sales besoins à qui l'imagination donne des ailes, sans pouvoir parvenir à les soulever de la fange. Il n'y a pas une des plus hideuses marionnettes de ce drame, en apparence burlesque, qui ne prêche, aux yeux du penseur, une leçon aussi rigide que les plus sévères paraboles. La morale qu'on en peut tirer, c'est que, s'il ne faut pas céder à ses passions, il ne faut pas non plus les étouffer. Soyez-en le roi, jamais le bourreau.

Je ne garantis pas que telle ait été la pensée du peintre; ce que j'affirme, c'est que je me suis rarement arrêté devant ce tableau, sans y découvrir autant de raison qu'il nous offre de folie. A force d'y regarder, j'ai fini par n'y plus voir qu'une Ménippée sur toile, écrite contre la vie. On ne peut sans dégoût examiner sa chair au microscope; on y distingue une foule d'animaux ignobles et voraces, qui vous font honte de vous-même et pitié de votre orgueil. Quand la plus belle de vos maîtresses cligne un peu ses beaux yeux, pour en faire jaillir de plus coquettes étincelles, elle écrase aux plis de ses paupières un peuple entier d'insectes, dont vous baisez les cadavres. Tournez maintenant votre verre grossissant sur la vie ! Soumettez la gloire, le génie, l'amour, toutes vos vertus à l'épreuve du microscope, et que je meure, si vous ne les voyez tout moisies de la lèpre qui vous ronge. Au désert ou dans le monde, au théâtre comme au saint lieu, on traîne partout avec soi ce chaos de maladies et de difformités. Le Diable, abstraction faite des dédommagemens qu'il offrait à saint Antoine, n'est pas autre chose que la loupe, qui fait voir les objets tels qu'ils sont. Est-il étonnant que, en pareille circonstance, on ne compte pas les coups de discipline ? Il en faut plus d'un pour exterminer l'en-

fer, qui nous grince dans la peau. Nous sommes si tristement organisés, qu'on ne peut guère se distraire qu'en changeant de douleurs, et l'on préfère par vanité celles qu'on ne doit qu'à soi; c'est de l'amour-propre d'auteur.

JULES LE FEVRE DEUMIER.

LE

## CHATEAU DE KERLAC.

La Bretagne est un pays de surprises, de coups de théâtre. Les extrêmes s'y touchent. Vous traversez une plaine immense, nue, stérile, déserte, deux lieues de landes; sur cette aride solitude, étendez par la pensée une couche de neige, et vous pourriez, sans un grand effort d'imagination, vous croire transporté tout à coup dans les steppes glacées de la Lithuanie; votre cœur se serre involontairement; mais avancez. Au bas de cette colline rocailleuse, chauve, écorchée par les vents, qui, de ce côté, borne l'horizon à votre vue, se déroule, étroit et sinueux, un sentier profondément encaissé entre deux haies de chênes rabougris, d'églantiers et de mûriers sauvages. Suivez les mille méandres de ce chemin creux et vert, plein de parfums, de mystère et d'ombre: à son extrémité, un clair ruisseau serpente avec un petit bruit plaintif et doux, sur un lit de gravier argenté, bordé de bouquets de lait, de paquerettes, de jonquilles, de narcisses et de fleurettes de toutes nuances et de toutes formes, les unes pendantes en grappes, les autres épanouies en calices, celles-ci se déployant en aigrettes, celles-là brochant de leurs gracieux festons le velours de l'herbe odorante où elles sont écloses. Enjambez ce ruisseau, et arrêtez-vous un moment pour admirer. Devant vous se déploie, dans toute la riante fraîcheur de sa jeunesse printanière, un vallon digne de Théocrite ou de Virgile. Avancez de quelques pas encore, la physionomie du pays change. Une impression de dégoût et de pitié s'empare de votre âme et la glace. Toutes les voix que l'enthousiasme avait éveillées dans votre cœur se taisent, et vous sentez comme un frisson passer dans vos cheveux. Rampantes comme le serf sous le bâton du maître, de chétives masures, recouvertes de chaume, enfumées, fangeuses, fétides, sans fenêtres, aussi déguenillées et aussi sales que les malheureux qui les habitent, des masures dont les bœufs de la Normandie ne voudraient pas pour étables, s'offrent à vos regards. Arrachez-vous à ce douloureux spectacle et poursuivez votre route, la ville n'est pas loin. Ce château tapissé de lichens et de lierres, sur lequel pèsent sept tours toutes diverses de forme, de hauteur et d'époque; cette inextricable complication de vieux murs féodaux, chargés de vieilles chaumières, de pignons dentelés, de toits aigus, de croisées de pierre, de balcons à jour, de machicoulis, de jardins en terrasses, de maisons à auvents, reliés ensemble dans un pittoresque désordre, c'est Fougères, ou, si vous aimez mieux, c'est Sainte-Suzanne, Vitré, Mayenne, Dinan, Lamballe, car toutes ces villes se ressemblent.

Avancez toujours.

Entendez-vous dans le lointain comme le murmure sourd d'un orage qui approche? C'est l'Océan qui vous appelle; l'Océan, bordure sublime et terrible de ce panorama si varié d'aspects et de couleurs. — Eh bien! que pensez-vous de la Bretagne? Et, cependant, je ne vous en ai donné qu'un crayon bien incomplet. Que serait-ce, si j'avais essayé de vous peindre ses grèves sablonneuses, toutes reluisantes au soleil, comme les écailles

d'un autre léviathan, des mille coquillages nacrés, roses, azurés, d'argent et d'or, dont elles sont pailletées, et si mélancoliques, si sauvages, quand le vent siffle et qu'au-dessus d'elles l'ouvoie, dans une mer de nuages, la pâle lune des longues nuits d'hiver; l'âpre majesté de ses côtes, hérissées de rochers gigantesques aux formes étranges, où grimpent, humides et sombres, les goémons et les algues, ces lierres de l'Océan, et que la vague secoue et blanchit de son écume sonore; ses beaux lacs, miroirs immenses de son ciel si changeant, méditerranées de ce petit monde; ses montagnes d'arrès, si incultes et si tristes dans leur désespérante nudité, que les loups eux-mêmes n'y peuvent vivre; ses vastes forêts de chênes, où les druides ont prié, béni et tué! Et je ne vous ai rien dit non plus des mœurs, des croyances, du caractère de ses habitants, frappés cependant au coin d'une nationalité si persistante et si forte. Je ne vous ai point parlé ni de ce costume qui rappelle, dans sa richesse traditionnelle, celui de ces hardis Souliotes, les héros et les martyrs de la guerre de l'indépendance; ni de cette langue, si rude sur les lèvres de l'étranger, mais si musicale et si expressive dans la bouche d'un paysan de Tréguier ou d'un pêcheur des côtes de la Cornouailles. Partez donc, et n'oubliez pas, dans votre excursion, d'aller saluer l'antique manoir de Kerlac, où je prie le lecteur de vouloir bien me suivre un moment.

Ce manoir s'encadre dans le site le plus pittoresque. On dirait, à le voir, un géant qu'aurait bronzé le soleil, qu'aurait blanchi les neiges et battu les vents de trois siècles, mais plein de majesté encore et de vigueur sous le poids des années. C'est sur une sorte de promontoire, dont une convulsion de la nature semble avoir brisé et précipité la pointe dans l'Océan, qu'il dresse ses huit tours crénelées et sa ceinture féodale de fortes murailles. D'un côté, il regarde un frais paysage qu'arrosent des eaux vivés et que couronne un bois de châtaigniers, de pins et de chênes centenaires; de l'autre, il domine la grève, avec laquelle il communique par un sentier rocheux et tout verdoyant de mousses marines, et la mer sans bornes qui vient, dans les grandes marées, briser ses plus hautes vagues au pied de ses remparts.

Fondé vers le règne d'Henri II par l'aîné de la famille des Kerlac, l'une des plus puissantes du pays, ce château eut, quarante ans plus tard, l'honneur de soutenir un siège de plusieurs jours contre le troupes du duc de Mercœur, qui n'en put forcer les murailles. Les seigneurs de Kerlac étaient, dès cette époque, ce qu'ils furent toujours depuis, — comme presque toute la noblesse bretonne, du reste, — dévoués à leurs souverains légitimes jusqu'au sacrifice de leur fortune et de leur vie; mais trop fiers pour descendre à jouer le rôle de courtisans. Rois dans leurs vastes domaines, qu'auraient-ils été chercher à la cour? Aussi, quand Louis XIV entreprit de compléter, par les fêtes et les enchantements de Versailles, l'œuvre si laborieusement commencée avec la hache par Louis XI et Richelieu, bien peu de nobles bretons se laissèrent prendre à l'appât de ces séductions, et ils continuèrent de vivre sur leurs terres, environnés des respects de leurs vassaux. C'est peut-être à cet amour fervent du sol, où leurs ancêtres avaient vécu leur vie de loyauté et d'indépendance, où ils étaient nés pour la vivre eux-mêmes, qu'il faut attribuer l'immense autorité de leur parole, quand, traqués dans leurs châteaux, comme des lions blessés dans leurs antres, ils en sortirent armés de la guerre civile. Au tocsin de 89, la Bretagne avait répondu par une commotion sourde, où l'étonnement, la douleur, et peut-être aussi l'espérance, avaient leur part. Mais cette espérance pâlit bientôt, pour s'éteindre, noyée dans le sang du 10 août. L'étonnement devint épouvante; la douleur, désespoir. Toutes les têtes fermentèrent. L'orage n'éclata cependant pas encore. Après l'échafaud du 21 janvier, après l'insurrection de la Vendée, il n'était plus permis d'attendre: il fallait, ou ployer les deux genoux devant la sanglante idole du jour, ou relever la tête pour mourir du moins en combattant. Sous le double tranchant de ce dilemme, le choix ne pouvait être douteux. La honte, la ruine, la mort ici; la mort et la ruine là, mais avec la honte de moins et la vengeance de plus. En Vendée, c'étaient les paysans qui, les premiers, avaient jeté le cri:

aux armes ! en Bretagne, ce fut la noblesse ; et ce cri, lancé par elle, tomba sur les campagnes, comme une mèche enflammée sur une poudrière. Les campagnes prirent feu. On sait quel fut le caractère de cette double insurrection : en Vendée, des batailles de géants ; en Bretagne, des combats de tous les jours, un contre un, un contre dix, des combats à la façon des héros d'Homère. Des deux côtés, un héroïsme égal, un égal fanatisme. Des deux côtés aussi, la défaite au terme de la lutte, mais jamais la soumission. Et que de sang versé, que d'existences fauchées pour une cause perdue, quand l'Europe entière avait tiré l'épée contre nous, quand la France n'avait pas trop de tous ses enfans pour rester la France !

Le 8 avril de l'année 1794, une morne tristesse enveloppait le manoir de Kerlac. Ses habitans semblaient ne plus vivre que sous la menace, toujours pendante sur leurs têtes, de l'exil ou de la mort. L'état de délabrement dans lequel ils laissaient l'antique château, — tombe et berceau de leurs ancêtres, — témoignait hautement de cette anxieuse préoccupation de leur âme. Bien des pierres, sous l'âpre fureur des vents, s'étaient détachées des murs de son enceinte ; bien des ardoises étaient tombées du pignon de ses tourelles, bien des vitraux de ses croisées. L'herbe poussait de toutes parts entre les dalles fendillées de sa cour, et le jardin, dont les allées avaient disparu sous un épais réseau de plantes parasites, n'offrait plus qu'un inextricable fouillis, où la nature, redevenue libre, prenait ses coudées franches.

Le château était, dans ce moment, habité par le comte Amaury de Kerlac, huitième du nom, noble vieillard dont toute la vie s'était réglée sur cette devise des anciens ducs de Bretagne : *Potius mori quam fœdari*. Sous ses yeux grandissaient deux de ses fils, jeunes gens de dix-sept et dix-neuf ans, sa fille qui n'en avait que seize, et son neveu, orphelin et âgé de vingt ans ; il était fiancé à sa cousine. Un vieux prêtre et une vingtaine de serviteurs dévoués complétaient le personnel du château.

Près du comte manquaient ses deux aînés : l'un tué en Vendée aux côtés de Bonchamp, l'autre qui combattait sous le marquis de Charette en Bretagne.

Cependant la guerre devenait de jour en jour plus acharnée, plus générale ; et, si M. de Kerlac n'avait pas encore tiré l'épée du fourreau, c'est qu'avant de descendre dans cette sanglante arène d'où si peu revenaient, il avait voulu donner solennellement dans son neveu, en présence de tous ses enfans réunis, un protecteur à sa fille. Ce mariage devait se célébrer le lendemain ; le vicomte Christian de Kerlac, mandé par son père, était attendu dans la soirée même.

Les huit bougies de deux candélabres d'argent massif répandaient une molle clarté dans la salle d'honneur du château. Au milieu de cette pièce somptueuse, le vieux comte était assis dans un grand fauteuil de chêne sculpté, au dossier duquel brillait, brodé en or, sur un fond de velours nacarat, l'écusson sans tache de sa famille. A ses pieds, sur une escabelle, se tenait sa fille Alice. Le vieillard avait dans l'une de ses mains les deux petites mains de son enfant, tandis que de l'autre il caressait les boucles d'or de ses cheveux qui flottaient épars sur ses épaules.

Appuyés au chambranle de l'immense cheminée, où achevait de se consumer un quartier de chêne, les deux frères échangeaient, de temps à autre, quelques mots à voix basse. Près d'eux, Albéric de Kerlac, leur cousin, jouait machinalement avec un beau levrier à robe fauve, et ses regards, où se peignait une douce ivresse, cherchaient ceux de sa fiancée.

Du jardin montaient au salon, par deux croisées entr'ouvertes, les suaves émanations des fleurs. L'oiseau se taisait sous la feuillée immobile ; la lune s'élevait dans le ciel, calme et seraine ; la nature semblait endormie.

Tout à coup un bruit, crépitant comme celui d'une fusillade, fouetta l'air ; toutes les têtes à la fois se redressèrent, toutes les oreilles se tendirent, tous les yeux s'ouvrirent. Alice s'était serrée contre son père. Le même bruit recommença plus distinct ; puis bientôt tout redevint silence.

En ce moment dix heures sonnèrent.

Le vieux prêtre entra tout effaré.

— Je n'embrasserai pas encore mon Christian ce soir, dit le

comte en se levant, et il ajouta : Prions pour ceux qui viennent de mourir !

Et tous se mirent à genoux.

Et le prêtre, sur l'ordre du vieillard, commença à voix haute les prières des morts.

Le *De profundis* tombait lentement de ses lèvres serrées et pâles, lorsque, pour la seconde fois, la porte s'ouvrit, et, sur le seuil, parurent six jeunes gens, couverts de poussière, trempés de sueur et de sang.

Le comte les regarda, et il fit signe au prêtre de continuer.

Et le prêtre continua.

Les six jeunes gens s'étaient agenouillés.

Le *De profundis* terminé, le comte Amaury embrassa sa fille au front, et Alice se retira, suivie de sa gouvernante.

— A nous maintenant ! dit-il aux six jeunes gens.

— Mon père, répondit Christian, c'était nous qui nous battons tout à l'heure ; ce sang, que vous voyez, vient de celui que nous avons perdu et de celui que nous avons versé. Nous avons fait dix lieues, mes cousins et moi, pour venir nous enfermer avec vous ce soir dans ce château, où vous serez attaqué demain.

Le comte serra énergiquement la main de son fils, et, se tournant vers ses neveux, il leur dit :

— Merci à vous d'être venus !

Le lendemain, l'aurore éclairait deux cents baïonnettes républicaines au pied des remparts du château.

Mutilé par la mitraille, le surlendemain, ce qui restait des bleus regagnait Lamballe, et un silence de mort pesait sur l'antique manoir de Kerlac.

J'avais si souvent vu la Bretagne par les yeux des autres, que le désir m'était venu à la fin de la voir par les miens, et, dès le mois de juillet 1844, villes, villages, montagnes, vallées, côtes, j'avais tout exploré. Je savais par cœur la vieille Armorique. Je me disposais à reprendre le chemin de Paris, lorsque mon hôte, le marquis de Thérœne, me demanda ce que je pensais du château de Kerlac. J'ouvris de grandes oreilles, et je lui répondis, non sans quelque confusion, que c'était la première fois que j'entendais prononcer ce nom.

Il se récria.

Le lendemain, au point du jour, je galopais sur la route de Kerlac.

Un domestique, paysan par le costume, soldat par la jambe qui lui manquait et la moustache grisonnante qui ne lui manquait pas, me reçut à la grille d'entrée.

— Le comte Christian de Kerlac ? lui dis-je.

Il me regarda sans me répondre.

Alors je prononçai le nom du marquis de Thérœne, et lui présentai une lettre d'introduction.

Il me quitta, revint bientôt, et me fit signe de le suivre. Je traversai une vaste cour, et j'aperçus, assis sur un banc, sous un tilleul, un vieillard, le comte de Kerlac.

Il était vêtu d'une longue redingote bleue, qu'ornait une croix de Saint-Louis ; une épaisse barbe blanche tombait sur sa poitrine. A mon approche, il se leva. Les années n'avaient pu courber sa haute taille. Une énorme balafre, étendant son rouge sillon depuis l'arcade sourcilière gauche jusqu'à ses lèvres, partageait en deux son visage grave et mâle. Sa vieillesse était celle d'un héros des temps antiques : à le voir, on aurait dit le vieux Priam ; mais, à la fierté de son attitude, au feu qui jaillissait encore de ses regards, on devinait qu'il avait été Hector autrefois.

Le comte Christian de Kerlac parut touché du bon souvenir de M. de Thérœne, son ancien compagnon d'armes ; et, après m'avoir fait servir à déjeuner, il me dit qu'il me montrerait lui-même son château.

L'aspect du manoir de Kerlac m'avait causé un véritable désappointement. D'après le récit pompeux du marquis, je m'étais attendu à trouver une de ces forteresses féodales, noircies par les années, ébréchées par les guerres civiles, toutes couturées de cicatrices, aux ponts-levis brisés, aux fossés comblés, aux remparts démantelés, — une de ces ruines enfin tristes et so-



lennelles comme le passé, et je n'avais aperçu qu'un ancien château-fort restauré, badigeonné, en un mot remis complètement à neuf. Il m'avait semblé voir une royale momie, débarrassée de ses langes et replacée sous les somptueux vêtements qu'elle portait avant d'être cadavre. Ce spectacle m'avait fait mal.

Après avoir complimenté le comte sur la magnificence de son habitation, je finis cependant par lui avouer ma surprise.

— M. de Théroutène, lui dis-je, m'avait assuré que les bleus avaient joué dans votre château un de leurs drames les plus sanglants, et il ne reste ici, continuai-je, aucun vestige de leur passage. Où sont les traces de boulets dont m'a parlé votre noble ami ? où les taches de sang sur les dalles ? où les écussons brisés et les colonnes gisant à terre ?

Pendant que je parlais ainsi, le front du vieillard se couvrait d'un nuage, et ce fut d'un ton de profonde amertume qu'il me répondit :

— Vous n'avez pas tout vu encore, monsieur. Si j'ai remis quelques vitres aux châssis brisés de la demeure de mon père, si j'ai bouché avec un peu de plâtre les trous des boulets de votre république, c'est que j'ai voulu que ma maison me ressemblât, et que ses blessures, comme celles de mon cœur, fussent un secret entre nous deux. Mais ici, monsieur, rien n'est oublié, rien !

Et le vieillard montrait sa poitrine d'un geste énergique.

— La plaie saigne encore, reprit-il, et, de même que mon ame est demeurée désolée depuis un jour à jamais funeste, de même un lieu caché à tous les regards, — mon sanctuaire à moi, — est resté sanglant, ravagé, depuis ce jour de ravage et de sang. Moi, oublier ! Venez, venez, monsieur, et vous verrez si je me souviens !

La main crispée du comte avait saisi mon bras ; ce n'était plus le même homme. Ses sourcils s'étaient froncés, et les mots avaient peine à trouver un passage à travers ses lèvres contractées. Tout en parlant, nous étions arrivés devant une porte dérobée, perdue avec un art infini dans les moulures de la boiserie. Là le comte me poussa plutôt qu'il ne m'introduisit dans une vaste pièce.

En entrant, je fus saisi de stupeur. J'eus froid.

Figurez-vous une salle immense, éclairée par cinq fenêtres, garnie de grands cadres dorés, dont les toiles pendaient en lambeaux, et tendue d'une tapisserie de haute lice déchirée, criblée et souillée de taches noirâtres qui s'écaillaient sous les doigts comme des éclaboussures de sang séché ; au centre, une barricade de meubles antiques, amoncelés au hasard, et, derrière ce rempart fragile, deux mortiers braqués sur la porte du salon ; autour de la barricade, représentez-vous un pêle-mêle sans nom de chapeaux à plumes blanches, de shakos à cocarde tricolore, de tronçons de sabres, de mousquets noirs de poudre et mangés de rouille ; ici des fragments de portraits de famille ; là, près de la porte surtout, des uniformes complets ; puis la muraille qui nous séparait du salon et la porte elle-même, hachées, crevassées par la mitraille, comme si une lutte effroyable, sans merci, s'était autrefois engagée dans ce lieu.

Le vieux comte était comme abîmé dans ses souvenirs.

— Qu'en dites-vous, monsieur ? murmura-t-il enfin.

Il y avait un orgueil sauvage dans le geste du vieillard, qui me montrait, en parlant ainsi, les uniformes entassés auprès de nous ; mais, cet instant d'exaltation passé, son regard redevint sombre, et il reprit d'un ton profondément ému :

— En 1789, nous étions trente jeunes gens pleins de force et de courage qui portions le nom de Kerlac, et maintenant tous sont morts, monsieur ! morts pour la même cause et contre le même drapeau. Les six Kerlac de Coatânos avec l'intrépide Bonchamp, les Kerlac de Bennelez à Quiberon, ceux de Kerail à Nantes sur l'échafaud... que sais-je, moi ? tous les champs de bataille, toutes les places publiques, ont bu leur sang loyal ! Et mes fils, monsieur, mes nobles enfans ! morts aussi comme leurs oncles, comme leur grand-père, comme tout ce qui porte mon nom... Deux à Vitré, deux à la Pénissière ; il n'y a que moi qui survis toujours ! La volonté de Dieu soit faite ! Je viens

de vous dire, continua-t-il, où mes fils sont morts ; voici comment sont morts mon père et mes frères :

C'était en avril 1794. Rappelé à Kerlac par mon père, afin d'assister au mariage de ma sœur, j'avais quitté M. de Charette. Le lendemain de mon arrivée, le château était investi par un fort détachement républicain.

Nous étions en tout trente-trois personnes à Kerlac : mon père, mes deux frères, ma jeune sœur, son fiancé, cinq de mes cousins, un vieux prêtre, une gouvernante et vingt serviteurs.

Après douze heures d'une lutte acharnée, l'entrée du château fut forcée.

Mon père donna le signal de la retraite et se précipita à notre suite en ordonnant à deux serviteurs de se faire tuer sur le seuil de la grand'porte pour gagner du temps. Les deux braves tinrent trois ou quatre minutes, et puis on leur passa sur le corps... Il n'y avait point d'égoïsme dans cet ordre, monsieur, nous devions tous mourir, mais il fallait à tout prix que nous pussions arriver à cette chambre.

Mon père, qui depuis le commencement de cette lutte inégale en prévoyait l'issue, avait fait préparer ce lieu comme vous le voyez. — Regardez bien ! — Cette porte fut barricadée en un clin d'œil, et nous primes position derrière ce rempart où nous attendaient nos tromblons et les deux mortiers chargés d'avance à mitraille.

Quand nous entrâmes dans cette chambre, nous étions encore vingt-deux : mon père, mes deux frères et moi, Albéric de Kerlac, ma sœur, trois de mes cousins, le vieux prêtre, et douze serviteurs ; nous plaçâmes ma sœur derrière nous.

Bientôt la porte retentit sous les coups de hache et de maillet, et nous gardâmes le silence, certains de mourir, mais de mourir vengés. Cependant la porte chancelait déjà. Mon père, une dernière fois, nous ordonna de ne tirer que sur son commandement. Droit, ferme, en avant de nous tous, l'intrépide vieillard, tenant dans une main son tromblon bourré jusqu'à la gueule, dans l'autre une mèche allumée, nous parlait de cette même voix calme et sonore que tant de fois nous avions écoutée avec un curieux respect, lorsque, les soirs de veillée, assis au milieu de nous, il se complaisait dans quelque récit des anciens jours.... Oh ! monsieur, c'était un saint homme que mon père, qui, sûr de toutes les heures de sa vie passée, regardait la mort en face et ne sourcillait pas pour si peu.

Tout à coup la porte brisée tomba dans l'intérieur avec fracas, et les bleus se précipitèrent en tumulte. — Feu ! cria mon père, et les deux mortiers et nos vingt tromblons partirent à la fois.

L'effet fut terrible. Quand la fumée se dissipa, nous ne vîmes plus rien, qu'un monceau de cadavres et de mourans se tortillant pêle-mêle dans les convulsions de l'agonie.

Les bleus, cependant, avaient fait feu de leur côté ; mes deux frères étaient renversés, l'un raide mort, l'autre blessé mortellement. Pendant une minute, le mourant se débattait à mes pieds ; puis, par un dernier effort, posant sa main sur son cœur loyal, il s'écria : — Vive le roi quand même !

Mon père essuya une larme : — Vive le roi ! répéta-t-il d'une voix tonnante en courant à l'une des pièces ; et son geste énergique me désigna l'autre. Je sentais le vertige s'emparer de moi, mais mon père fit un second geste si impérieux, qu'il domina mon trouble, et tous deux nous profitâmes du désordre des assaillans pour recharger les mortiers. En cet instant, le vieux prêtre s'agenouilla religieusement près du cadavre de mon jeune frère.

Les républicains déblayèrent la porte, encombrée par leurs morts, et revinrent à la charge. Il y avait parmi eux, je dois le dire, des hommes intrépides.

Le dénouement approchait. Je restais seul avec mes deux cousins, Albéric de Kerlac et mon père, à qui une balle avait cassé la cuisse gauche. Nous n'eûmes pas le temps de recharger nos armes une troisième fois. Les bleus se ruèrent sur notre retranchement sans défense. Mes deux cousins et Albéric tombèrent criblés de coups de baïonnette. Ma sœur, toute délirante, s'était jetée sur le corps de son fiancé. Un tigre aurait eu pitié de cette frêle et inoffensive enfant : la crosse d'un fusil lui tomba

sur la tête. Mon père, en ce moment, leva vers le ciel un regard de sublime résignation. Il s'écria encore d'une voix toujours ferme : Vive le roi ! Un mousquet partit à bout portant ; mon père ne se releva point. Un caisson était à quelques pas de moi, je m'élançai, j'y mis le feu ; une explosion épouvantable se fit entendre...

Je ne sais combien d'heures s'écoulèrent, mais, quand je revins à la vie, il était nuit. Un silence horrible régnait autour de moi. —

Le comte Christian de Kerlac avait fini son récit.

A. BROT.

## M. PHILIPPE DUPIN.

Bien qu'il rentre peu dans le cadre des travaux ordinaires de cette *Revue* de s'occuper d'études spéciales sur les orateurs du barreau ou de la chambre, tel nom, cependant, tel discours, tel événement dans le monde des hommes de la parole, ne manquera jamais d'appeler notre attention et notre intérêt, lorsque ce nom sera éminent, ce discours une œuvre élevée, cet événement un fait qui a ému les esprits sérieux. Ainsi, la mort soudaine qui vient de frapper M. Philippe Dupin dans la plénitude de ses forces a causé une sensation trop vive, pour qu'il nous paraisse convenable de garder le silence sur une vie que le talent oratoire a rendue célèbre, sur un nom qui représente, dans les phases de l'éloquence judiciaire, une école studieuse et des traditions sévères qui tendent fatalement à s'éteindre.

Nous ne prétendons pas d'ailleurs, dans ces quelques lignes écrites à la hâte, présenter un tableau complet, entrer dans une appréciation détaillée des travaux de M. Philippe Dupin : nous tâchons uniquement de recueillir quelques faits qui honorent cette existence si courte et si remplie, et de saisir quelques-uns des points essentiels qui caractérisent cet esprit si heureusement doué, si naturellement armé pour les luttes auxquelles il était appelé.

Au bout d'une carrière riche de nombreux travaux, en face d'un nom que la gloire a depuis long-temps consacré, on s'étonne parfois de trouver un homme si jeune encore. Pour beaucoup, sans doute, il en est ainsi à l'égard de M. Ph. Dupin. Il avait cinquante ans à peine. Il est né à Varzy, dans la Nièvre, le 9 octobre 1795. Sa première éducation, comme celle de ses frères, s'est faite dans une petite ville de cette province, sous les yeux attentifs d'un père qui était lui-même un homme distingué, et qui préparait avec sollicitude l'avenir de trois fils qui devaient l'illustrer. Il vint à Paris, je crois, la première année de la restauration, assez tôt sans doute pour assister à cette fameuse défense du maréchal Ney qui mit le sceau à la réputation déjà brillante du frère aîné. L'avocat célèbre put dès-lors aplanir au jeune homme obscur les difficultés du début, et il eut bientôt à se glorifier d'avoir dirigé les premiers pas d'un disciple qui sut promptement se passer de maître.

Ce ne fut cependant que dans les dernières années de la restauration que la réputation de M. Ph. Dupin, sur laquelle la haute renommée du frère jetait encore quelque ombre, commença de percer complètement et de s'établir sur ces bases d'où elle s'est depuis lors élevée si haut. Les questions politiques, si fréquemment portées devant la barre des tribunaux dans les procès de la presse, ces discussions ardentes alors si avidement

écoutées, ces débats si éclatants où s'agitaient les intérêts du pays, et aussi, il faut le dire, les passions du moment, offraient une arène tout ouverte, un théâtre tout favorable aux jeunes talens qui avaient force et avenir, et qui n'avaient besoin que des circonstances pour se faire jour. Ce fut l'heure propice : plusieurs noms surgirent hautement ; parmi ces noms, celui de M. Philippe Dupin prit dès-lors une place particulière et brillante.

Suivant un célèbre axiome de l'antiquité, on devient orateur, on naît poète. Sans doute la culture assidue peut conduire un esprit sans réelle aptitude jusqu'à un certain degré de l'art de la parole, sans doute nulle étude et nul effort ne fait germer la poésie dans une nature qui n'a pas le don ; mais, si l'art peut créer un rhéteur habile, n'est-il pas constant, au fond, que, pour l'éloquence comme pour la poésie, il faut naître. C'est dans ce sens que M. Philippe Dupin était né orateur. Il faut, dans une de ces immenses plaidoiries dont il portait si légèrement le fardeau, avoir entendu vibrer sa parole ferme et passionnée, pour avoir une idée complète de cette verve abondante et toujours prête, de cette souplesse d'esprit qui passait sans effort de la parole émue à l'ironie légère, de l'accent gravé au ton enjoué. Cette faculté de marcher avec aisance dans toutes les routes a plus d'une fois déconcerté ses adversaires les plus habiles, étonné ses rivaux les plus consommés. Aussi nul orateur n'échappait mieux que lui au plus dangereux de tous les défauts peut-être, à la monotonie. Pour le fuir, sans doute, il savait à propos ne pas reculer devant certaines familiarités de diction dont le goût ne réprouvait pas l'effet. Mais c'était surtout lorsque les besoins de sa cause ouvraient le champ à la raillerie qu'il devenait puissant toujours et qu'il étincelait. Cette incisive raillerie, ces sarcasmes pénétrants, puisés à cette franche source du droit sens où s'abreuyaient si largement Rabelais et les libres penseurs qui l'ont suivi, cette fertile plaisanterie qu'on pourrait appeler chez les Dupin l'esprit de famille, personne ne savait mieux que M. Ph. Dupin s'en faire une arme irrésistible. Combien de fois, unie à une dialectique ferme et rigoureuse, n'a-t-elle pas entravé victorieusement les sveltes et éblouissantes allures d'un de ses plus spirituels confrères, si richement pourvu aussi des qualités de cette nature ! Le cadre dans lequel nous devons nous restreindre ne nous permet de rien indiquer en détail : que ne pouvons-nous citer ! Il faudrait rappeler seulement quelques-uns de ces passages qui sont restés dans la mémoire de beaucoup ; il faudrait surtout avoir entendu.

Un côté de ce talent, moins connu et curieux à étudier cependant, c'était l'écrivain. Ce n'est pas que M. Ph. Dupin ait beaucoup écrit ; ce n'est pas qu'à proprement dire il reste de lui une œuvre ; mais certaines pages de ses mémoires judiciaires, mais quelques notices, quelques discours publiés à diverses époques, et dispersés aujourd'hui suivant les hasards des brochures, suffisent pour indiquer quelle touche ferme et correcte l'écrivain politique ou le légiste auraient eu trouver au besoin. Qu'on nous permette donc de citer une des dernières pages tombées de cette main si tôt glacée, et qui, confiante dans sa force et dans les promesses de la vie, voulait couronner ses courageux travaux par une grande œuvre qui résumât la pensée du jurisconsulte et du publiciste. Si le sujet en était choisi, si le titre nous en est venu, qu'importe de révéler ces vagues projets, maintenant qu'est brisée la puissance qui devait les accomplir ? La gloire de M. Ph. Dupin d'ailleurs n'a pas besoin qu'on invoque en sa faveur des titres inconnus. Bornons-nous donc à citer cette page où se trouvent exprimés avec élévation, de nobles idées et des sentimens généreux ; elle sert d'exorde à un discours prononcé pour l'inauguration de plusieurs portraits d'hommes célèbres :

« Des voix prévenues ou mécontentes vont répétant chaque



jour que notre siècle, exclusivement voué au culte des intérêts matériels, voit s'affaïsser les nobles instincts et les sentimens élevés qui font la dignité de l'homme et la grandeur des nations. A entendre ces détracteurs du temps présent, nos fronts, courbés vers la terre, ne savent plus se relever vers le ciel; le devoir a cessé de régner sur nos cœurs; le culte du beau s'efface; la passion de la gloire s'éteint; l'amour sacré de la patrie a perdu son empire; la source des dévouemens sublimes est tarie; tout se dessèche enfin sous le souffle brûlant d'un égoïsme universel.

« Et il faut le dire, ces accusations, d'un pessimisme inquiet, trouvent mille échos ou dans la légèreté qui croit sans examen, ou dans la vanité qui pense se grandir par la fierté de ses dédains et par l'apreté de ses censures, ou dans l'esprit de parti qui ne sait que redire les consignes qu'il a reçues.

« De quelque part qu'elles viennent, n'écoutons point ces voix sinistres qui semblent se complaire à proclamer la décadence morale de notre belle France; ne nous rendons point leurs complices.

« La France est toujours à la tête du mouvement qui entraîne les sociétés modernes; sa littérature, ses arts, ses corps scientifiques dirigent encore l'intelligence humaine; son drapeau n'a pas cessé d'être aux yeux des peuples le symbole de la liberté et de la civilisation.

« Bien loin de languir dans une indifférence coupable pour tout ce qui est grand, beau, utile, jamais elle ne se montra plus enthousiaste de la gloire de ses enfans, plus soucieuse de recueillir leurs titres, plus empressée d'honorer leur mémoire. Partout se déploie un culte touchant et profond pour le souvenir des grands citoyens qui ont conquis par leur génie, leurs travaux ou leurs vertus, cette éternité humaine qu'on appelle la gloire. Cette religion, qui n'a point d'incrédules, leur dresse partout des autels, et partout fait brûler l'encens en leur honneur. »

Cette page éloquente, c'est le député qui l'avait écrite : car ce n'était qu'après mille hésitations que M. Ph. Dupin s'était déterminé à délaïsser, du moins en partie, sa chère profession, pour aborder la vie politique. On était en droit d'attendre de cette résolution toute une phase nouvelle et féconde. Cette obligation de son passé envers l'avenir, nul doute qu'il ne l'eût tenue. Si la rectitude d'esprit, le coup d'œil prompt et sûr, la fermeté de caractère, la persistance dans les principes, sont les conditions essentielles d'un homme d'état et les élémens de succès d'une vie politique, pour ceux qui, dans ces derniers temps, ont pu apprécier les vues et les intentions de M. Ph. Dupin, il ne restait pas d'incertitude sur la destinée promise à l'activité de son talent dans sa nouvelle carrière. Si, aux yeux des impatiens, il avait paru trop hésiter et trop attendre, c'est qu'il lui fallait, à lui, l'occasion éclatante; c'est qu'il voulait l'heure; c'est qu'il ne lui était pas permis de faillir.

D'ailleurs, à quoi bon des conjectures en face d'un linceul et d'une tombe qui va se fermer? A l'heure où nous écrivons ces lignes peut-être, ceux qui l'ont tendrement aimé, ceux qui l'ont hautement honoré, sont debout et en larmes devant ce coin de terre où va s'ensevelir ce qui reste d'un homme hier encore en possession d'une haute renommée, aujourd'hui l'objet de stériles et amers regrets! M. Ph. Dupin confie en mourant un nom glorieux au souvenir de ses enfans et de ses contemporains : les uns sauront le respecter, les autres le bénir comme la plus belle part de leur héritage.

PIERRE MALITOURNE.

## LA SEMAINE LITTÉRAIRE.

*L'abbé Aubain.* — Les trois hommes rouges. — A quoi a tenu le génie de M. Victor Hugo. — M. Bohain et M. Anténor Joly.

— *Feuilletons de l'an quarante.* — Le carnaval d'un académicien. — M. Arago à la tribune. — M. Dumon.

— M. Muret de Bord. — Un mot sur M. Laplagne.

— Le néo-libéralisme du *Courrier français*. — Éloge sur nous à propos de la Pologne.

Le 24 février dernier, — justement le jour du mardi gras, — pendant que trois hommes habillés de rouge et une grosse femme décollée s'en allaient dans Paris avec le nom de M. Paul Féval écrit sur des morceaux de calicot, — et suivis de gens ivres qui leur faisaient cortège, — je brisai la bande d'un journal, et jetai les yeux sur un feuilleton que je parcourus d'abord machinalement, puis que je lus avec une certaine attention, puis que je dévorai, puis que je relus dix fois dans la journée.

Le journal était le *Constitutionnel*, le feuilleton s'appelait L'ABBÉ AUBAIN.

Comme je vous le dis, les hommes rouges et la grosse femme se faisaient traîner par la ville. Ils passèrent devant ma porte, et, au bruit que menait la foule, je mis le nez à la fenêtre. Je tenais toujours mon *abbé Aubain*, déjà plié et redéplié maintes fois. Je vis ce trio écarlate et cette commère fort laide, — un peu rousse, — qui montrait son cou et ses épaules. Je ne compris pas d'abord ce que tout cela voulait dire. Derrière le char, je reconnus deux honnêtes gens qui marchaient à pied, en tête des pierrots en guenilles, et qui faisaient des signes aux hommes rouges, pour les encourager à mieux brandir leurs épées, et à se donner meilleure mine. Ils avaient une figure de gens fort affairés. Mes gaillards cramoisis se campaient sur les hanches, et prenaient des poses sérieuses qui faisaient beaucoup rire les badauds. La grosse femme suait un peu à se donner des airs de tête, et recevait par-ci par-là quelques éclaboussures. On m'a dit plus tard qu'elle ne comprenait pas le français. Cela m'explique le calme de cette surprenante créature, et comment elle passait, sans secouer les oreilles, au milieu de toutes les clameurs qui lui arrivaient du ruisseau.

Finalement je déchiffrai les annonces écrites en grosses lettres sur plusieurs petits morceaux de linge fichés au bout de longs bâtons, et je devinai confusément l'objet de la mascarade. Je plaignis alors de tout mon cœur ce pauvre M. Féval, et je fermai ma fenêtre pour retourner à l'abbé Aubain.

J'en veux beaucoup aux journaux, et j'ai quelque pente à les accuser de toutes les sottises, de toutes les folies, de toutes les turpitudes qui se commettent aujourd'hui dans le pays des lettres.

En 1828, à l'aurore de la grande révolution littéraire, si le besoin de produire qui emportait les écrivains d'alors vers les luttes de la scène, ou les répandait dans les *Revue*s, ou les isolait sur les cimes superbes de la poésie, si ce besoin les eût jetés dans ces journaux immenses, tels que l'industrie les a créés depuis, gouffres affamés, où tout s'engloutit, d'où rien ne sort, Victor Hugo, de Vigny, Sainte-Beuve, auraient écrit, dès le début de leur carrière, de gros romans en vingt volumes dans de grandes feuilles tirées à vingt mille exemplaires, et nous n'aurions pas plus *Notre-Dame* qu'*Hernani*, pas plus les *Critiques* et *Portraits* que *Cinq-Mars* ou *Éloa*. M. Alexandre Dumas aurait commencé tout de suite par le *Chevalier de la Maison Rouge*, pour arriver le plus tôt possible à *Monte-Christo*, cette éléphantiasis, — tachetée de rubis, — de la littérature journaliste, et l'idée ne lui serait certainement pas venue de perdre un seul coup de plume à esquisser une scène d'*Henri III*, ou même à refaire l'*École des Vieillards* sous le nom de *Térésa*. A la littérature de l'empire, ce triomphe du mannequin et de la draperie de bois,

aurait succédé tout de suite, sans transition, sans sursis, la littérature de lanterne magique, telle qu'on la professe aujourd'hui. Disons plus; si dès ce temps l'industrie gazetière eût éclaté parmi nous, si de 1828 à 1830, à la place de ces chaudes effervescences qui firent monter la sève du pied des troncs noircis au sommet des jeunes branches, nous avions tout uniment sué la fièvre que nous suons aujourd'hui, et qu'au lieu des trois mille mains qui travaillaient tous les soirs à la fortune d'un poète, nous n'eussions compté, dès cette époque, d'autres imaginations bouillonnantes que celles de MM. Bohain et Anténor Joly, les choses eussent marché plus vite qu'elles ne marchent, et privé du grand exemple des maîtres, corrompus eux-mêmes avant d'éclorre, l'art se serait plus sûrement et plus promptement aplati. Les journaux seraient bien plus journaux qu'ils ne le sont. M. Bohain et M. Anténor Joly, hommes d'esprit, — malheureusement, — seraient de bien plus grands triomphateurs. Ils n'auraient pas à combattre les dernières et mourantes secousses de l'impulsion donnée il y a quinze ans. *L'Époque*, par exemple, ne se verrait pas obligée de souffrir dans ses bureaux, — cela aux dépens de ses coupeurs, — trois ou quatre jeunes gens d'un excellent style, mais compromettants, mais incompris, mais infiniment trop littéraires pour relever, — fût-ce de cinq centimes, — les actions, quelque peu capricieuses, de l'entreprise. On se débarrasserait de *DEMAIN* pour laisser plus de place à M. de la Landelle. Certes, — nous y reviendrons quelque jour, — il faut bien se garder pour les *feuilletons de l'an quarante* d'une vénération sans bornes. Il y a par là-dedans passablement d'entortillage et de réjouissante candeur, et cela respire je ne sais quel encens domestique dont il est bon de se défier. Mais enfin, tel que cela est, cela peut passer pour de la jeunesse et du style. Au milieu de beaucoup de mirages, fruit de l'enthousiasme exalté de l'écrivain, on rencontre par-ci par-là des idées qui ont de l'esprit, et des phrases qui ont des idées. Et puis, ce sont de petits pamphlets convaincus et naïfs, qui vont droit leur chemin, exclusifs avec férocité, batailleurs, bouillans, mauvaise tête, et qui ont ceci de bon de ressembler au chien de garde pour l'excellence du flair. Un ennemi du maître, ils vous le reconnaissent de cent lieues. Les blocs enfarinés ne leur disent rien de bon.

Mais, — pour revenir à M. Joly et à ses pairs, — les uns et les autres se passeraient à merveille de donner asile à ces restes épars de l'école des quinze ans, ou bien d'héberger ces jeunes annonciateurs du renouveau. Aussi conviennent-ils volontiers que ce n'est pas de quinze ans, mais de trente ans au moins, que l'école malencontreuse a reculé la véritable expansion de la littérature industrielle, telle qu'on la comprend à New-York. Mais ce sont des hommes habiles; laissons-les faire : ils auront bientôt raison des vieux et des jeunes, de ceux qui furent et de ceux qui veulent être, du passé et de l'avenir. Alexandre Dumas, cette triomphante recrue, leur léguera son fils en mourant!

C'est ainsi que je monologuais lorsque j'eus refermé ma fenêtre et que j'eus repris place dans le fauteuil où je venais de lire l'*abbé Aubain*. Durant que je méditais de la sorte, je ne laissai pas de jeter les yeux sur ce petit écrit, bluette de vingt pages égarée dans le *Constitutionnel* par un beau jour de carnaval.

C'est qu'en vérité, — sauf cette circonstance atténuante du mardi gras, — c'était là une aventure un peu bien extravagante et bizarre! l'*abbé Aubain* s'en venant se prélasser dans le feuilleton d'un grand journal qui a vingt mille abonnés, et en usant comme s'il était chez lui, sans s'effrayer aucunement, sans seulement paraître se douter du lieu où il est, tranquille, rassuré, bien assis, bien à l'aise, et causant à demi-voix tout comme s'il était au coin du feu, dans le salon d'une *Revue*, au milieu d'un cercle de gens d'esprit! — Bref, l'*abbé Aubain* m'a causé d'abord une frayeur vague, un malaise indéfinissable : pourquoi ne l'avouerais-je pas? j'ai pensé croire à une apparition. On s'attend si peu à rencontrer de pareilles choses en brisant la bande d'un journal! Je déplaçais celui-ci, bien convaincu que j'allais retrouver M. Louis Reybaud, et parfaitement résigné, faute de mieux, à savourer le style pâte-ferme de l'honnête *Edouard Mongeron*, lorsqu'au lieu de M. Louis Reybaud je donnai du nez contre

qui? contre quoi?... Je courus tout de suite au bas de la dernière colonne; point de signature! J'eus véritablement une petite pointe de frisson. En effet, cela n'est plus de notre temps; cela ne ressemble plus à rien de ce qui court le monde; cela est tout simple et tout délicieux de fantaisie, d'un petit scepticisme impertinent et adorable; cela sent son autre siècle. — On dirait un griffonnage de Diderot!

Vous sentez que l'événement n'était pas pour me tranquilliser. On n'est pas toujours en disposition d'ouvrir sa porte à des fantômes; et cela, je vous jure, en avait tout l'air. Qui donc, entre les vivans, écrirait de la sorte, de ce style fin, ambré, de cet esprit tout uni, sans recherche, qui venait de lui-même au bout de la plume, comme le mot venait à M<sup>me</sup> de Sévigné? Et puis, c'est là une ravissante petite comédie, bien railleuse, bien moqueuse, qui n'a que vingt pages tout au plus; et nos petites comédies, à nous, ont vingt volumes! Ici, pas une ligne de trop, pas un trait perdu. C'est une grande dame qui se croit aimée de son curé. Le curé se laisse faire; et, quand la belle dame se le figure meurtri d'amour, incurable, féru de part en part, elle songe à s'en débarrasser. *Il le faut!* lui dit-elle avec de vertueux soupirs. Le curé veut bien se résigner, et consent à quitter son méchant petit presbytère tout délabré pour une bonne grosse cure à la ville que M<sup>me</sup> de P... parvient à lui obtenir. Le curé n'en demandait pas davantage...

Cela se lit en dix minutes, mais cela se relit trois heures de suite. Véritablement j'ai donné dans le piège; j'ai pris mon petit roman au sérieux, je l'ai accepté pour une belle et miraculeuse vision. Mais, voyez la déconvenue! Je l'ai tant relu, tant épluché, qu'à force de fureter dans tous les coins, j'ai fini par découvrir des bouts de phrase d'une saveur particulière, âpre et sèche, ou bien d'un goût médiocrement relevé... de ces expressions d'un choix sévère jusqu'à la pruderie, de ces tours qui ont la mine gauche, un peu maigre, et qui ont plus de sobriété que de grace. En somme, cela est si fin et si tiré à quatre épingles, qu'on arrive à sentir quelque chose de froid sous cette vivacité apparente et de guindé sous ces semblans d'abandon. — Hé! prenons garde! Si ce masque pimpant, si tout ce fard et toutes ces paillettes, si tant de preste allure et de joli style, si tout cela, jusqu'à la spirituelle impertinence de cet incognito, ne cachait, au demeurant, qu'un académicien, — M. Mérimée, par exemple? — Pourquoi pas? cela nous vint aux jours gras, et le carnaval est aussi bien fait pour les académiciens que pour les porteurs de *l'Époque*, j'imagine!

Il ne s'est rien dit ni rien écrit de fort excentrique dans ces derniers huit jours. A la chambre, c'est M. d'Angeville qui a tenu le dé de la conversation, et M. d'Angeville a certainement plus d'actions que d'éloquence. Par bonheur, la discussion a conduit M. Arago à la tribune. C'est toujours une bonne fortune pour les esprits en goût de satire, qu'un discours de M. Arago, et cette fois la verve caustique du savant a surpassé l'attente générale. Messieurs des ponts-et-chaussées ont été fort mal menés. Fine raillerie, expressions acérées, détails stupéfiants, l'orateur n'a rien épargné; on eût dit un chat de belle humeur jouant avec une nichée de souris. Ajoutons, pour être juste, que M. le ministre des travaux publics a répondu le lendemain, sinon avec autant de science et d'avance, du moins avec une certaine bonhomie piquante qui place quasi M. Dumon au rang des causeurs spirituels de la chambre.

M. Muret de Bord, le grand ami des chemins de fer, a la parole nette et la logique incisive. Il se soucie médiocrement, il le sait, de la pureté du tour et du choix de l'expression; même on l'a vu, dans la chaleur des débats, se risquer à des nouveautés de langage d'un goût plus pittoresque et infiniment plus industriel que français. Quoi qu'il en soit, il a su prendre M. d'Angeville par ses endroits sensibles, et, s'il est désormais un fait acquis à ce grand procès entre les chemins de fer et les voies navigables, c'est l'indifférence de la chambre pour les unes, et ses chaudes ardeurs pour les autres. M. le ministre des finances lui-même n'a pas su se soustraire à la passion générale, et l'exposé de son projet de loi pour le tarif des canaux, — morceau d'une contexture assez pauvre, — a inspiré ce mot à un homme

d'esprit : « Ce n'est pas M. Laplagne qui aurait dû signer l'exposé de ce projet contre les canaux, c'est M. de Rothschild. »

Le *Courrier français*, qui est en politique à peu près ce que M. Ponsard est en littérature, et qui fait du néo-libéralisme comme le poète dauphinois fait de la néo-tragédie, a publié, le mercredi des Cendres, un long *Miserere* contre M. Guizot. Cela respire quelques-unes des prétentions du portrait politique. Mais, cette fois, le néo-libéralisme du *Courrier français* ne s'est pas montré si neuf qu'il pourrait bien le croire, car il n'a rien dit que de fort vieux et de fort suranné. Au reste, figurez-vous cette grande, cette immense figure dogmatique, ce pédant d'un souverain génie, qu'on appelle M. Guizot, crayonnée par d'autres petits pédans dont le troupeau tout entier tiendrait dans le gousset de l'homme d'état.

Il se passe, en ce moment, une très grande chose, très belle, très héroïque, très sainte et très respectable, — mais profondément triste et désolante. La Pologne s'est soulevée ! — Gloire et triomphe à vous, révoltés sublimes ! mais, hélas ! que vous allez nous causer de maux, et que vous attirerez de fléaux sur nos têtes ! Tout ce qu'on a dit en 1830, on va le redire ; toutes les vieilles phrases vont être remises au vent, et on en va faire de nouvelles qui auront l'air plus âgées encore que les plus chenues. Le *National* boutonnera sa redingote et chaussera ses éperons, la jeune rédaction du *Courrier français* utilisera ses amplifications de collège, M. Ch. Lesseps tonnera dans l'*Esprit public*, et M. Chambolle détonnera dans le *Siècle*. Et puis, — ô comble d'avanie ! — on publiera des chansons patriotiques dans le *Corsaire-Satan* ; au théâtre, on demandera la *Varsovienne* de Casimir Delavigne ; au Cirque, on jouera la scène du *Lancier polonais* ; et peut-être que M. Barthélemy adressera des vers à Nicolas ! Une invasion de rimes barbares, de lieux communs et de fautes de français va franchir le Rhin ! L'*Entr'acte* parlera politique ; M. Odilon Barrot enverra des interpellations au banc des ministres, — et M. Belmontet écrira des odes !

O Mickiewicz ! priez pour nous !

MARC FOURNIER.

## POÉSIE.

ABD-EL-KADER.

Prince, quand vous voyez vos Réguliers superbes,  
Plus durs que leur dur yatagan,  
Meurtris et dispersés par des conscrits imberbes  
Comme les blés par l'ouragan ;

Quelqu'absolu que soit l'espoir que l'on vous prêche,  
Vous devez être alors frappé  
D'une de ces douleurs dont le passage ébrèche  
Le cœur même le mieux trempé ;

Et si quelqu'un forçait, malgré les sentinelles,  
Le tente où vous allez dormir,  
Sans doute il trouverait le feu de vos prunelles  
Voilé de larmes, pauvre Émir.

Pleurez, prince, pleurez ! — Le chagrin qui vous blesse  
Aisément ne peut s'amortir ;  
Les pleurs chez un guerrier prouvent non la faiblesse,  
Mais la puissance de sentir.

Pleurez, car vous vivez, car tout ce qui respire  
Tient à ce dont il fut doté ;  
La mère à son enfant, l'empereur à l'empire,  
L'aigle libre à l'immensité.

Que depuis dix ans donc, homme au ferme courage,  
Insoucieux de tout repos,  
Vous ayez harcelé nuit et jour, avec rage,  
Le coq chanteur de nos drapeaux,

Disputé pied à pied le sol où vous naquîtes,  
Votre part de soleil et d'air,  
Si bien que de périls nous n'étions jamais quittes ;  
C'était ton droit, Abd-el-Kader.

Vous en avez usez, de ce droit, sans contrôle,  
Comme sans peur et sans remords ;  
Mais il est temps enfin que l'on change de rôle :  
Assez de sang, assez de morts !

A quoi vous servirait de prolonger la guerre  
Encore un hiver, un été ?  
A devenir peut-être un histrion vulgaire,  
De roi que vous avez été ?

Il faut, Abd-el-Kader, il faut vous en convaincre,  
Le mahométisme est à bout ;  
Trêve aux illusions ! — Impossible de vaincre,  
Courageux fils de marabout.

On te pardonnerait un reste d'espérance,  
Si du moins tu n'avais à dos  
Qu'une ample nation, fût-ce même la France,  
Et des soldats de chair et d'os ;

Mais ce ne sont pas eux, vois-tu, ce n'est pas elle,  
Dont tu supportes l'action :  
Prince, le vrai vainqueur dont la main te muselle,  
C'est la Civilisation.

La barbarie, ainsi qu'une vieille machine,  
N'a plus ni force ni ressort ;  
Le lointain craquement du grand mur de la Chine  
A dû te présager ton sort.

Moderne Jugurtha, ta chute est sans ressource ;  
Il faudrait être moins puissant  
Pour glacer les rayons du soleil à leur source  
Que pour ressouder ton croissant.

Il se peut qu'on refoule une mer débordée,  
Qu'on jette une montagne à bas,  
Mais on n'entame point le granit d'une idée ;  
Le progrès va toujours son pas.

PAUL JUILLERAT.

### A UNE STATUE.

Si ta bouche sévère allait un jour sourire,  
Et que ton pâle front vint se pencher sur moi,  
Si, ta voix s'éveillant comme un doux son de lyre,  
Par des mots inconnus tu m'appelais à toi,

J'irais sur mes genoux, ô ma maltresse antique,  
Éteignant dans mon cœur les cris sourds du désir ;

J'aurais pour tes pieds blancs une lèvre pudique,  
Et je saurais t'aimer, austère et sans plaisir.

Immortelle beauté, toi que rien n'a flétrie,  
Je t'aime : tes trésors, nul ne les a connus,  
Nul n'a jamais levé la chaste draperie  
Qu'autrefois Phidias tordit sur tes flancs nus.

La volupté, crois-moi, sur ta tempe bleuâtre  
Creuserait une ride, une ride en un jour...  
Reste éternellement sur ton socle d'albâtre,  
Et ne viens pas chercher sur mes lèvres l'amour !

LÉON DE SAINT-FRANÇOIS.

## REVUE DE LA SEMAINE.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — JEANNE D'ARC.

Le jour où M<sup>lle</sup> Rachel débutait au Gymnase dans un vaudeville intitulé *la Vendéenne*, nous avons été du petit nombre des critiques qui prévoyaient en elle un talent de premier ordre, et le personnage surtout de cette petite paysanne, vaillante et fière, venant à pied du fond de sa province et bravant mille dangers par dévouement filial, nous donnait l'idée que jamais personne ne rendrait mieux, au besoin, l'idéal historique de la pucelle d'Orléans. Seulement nous concevions le drame de Schiller plutôt que la tragédie de Soumet, et il faut avouer qu'à cette époque, éloignée de nous de sept années, personne n'avait prévu le retour du chef-d'œuvre de l'empire et de la restauration.

Soumet lui-même, l'auteur inspiré de *Norma* et d'*Une Fête de Nérone*, tenait *Jeanne d'Arc* pour l'une de ses tragédies les moins heureuses, malgré la vogue patriotique qui s'y était attachée. Il savait qu'il ne suffisait plus, pour réussir, de flatter d'un côté l'oriflamme et les lis, de l'autre l'anglophobie et le libéralisme, et qu'il fallait renoncer au système des vers à effet tels que :

L'air de la servitude est mortel aux Français !

Il savait aussi que rien n'était plus triste que ce compromis littéraire qui consiste à défigurer les chefs-d'œuvre du théâtre étranger, sous prétexte de les accommoder au goût français. Nous pouvons donc constater la médiocrité de cette *Jeanne d'Arc* sans porter atteinte au souvenir si pur et si poétique d'Alexandre Soumet.

Une grande erreur serait de croire que les personnages les plus intéressants dans l'histoire doivent l'être aussi au théâtre. Schiller lui-même n'a pu faire de Jeanne d'Arc un personnage dramatique qu'en faussant la vérité du caractère et des faits. Il a créé un amour qui rabaisse l'héroïne, et la fait mourir dans un combat et non sur un bûcher. Cela n'empêche pas qu'il y ait de grandes beautés dans cette œuvre, en reconnaissance de laquelle l'assemblée nationale décerna à Schiller le titre de citoyen français. Il est honteux que la France n'ait su faire qu'une parodie de la vie de la Pucelle, et que l'on doive au poète allemand seul un tableau dramatique plein de couleur et de sentiment français.

Depuis, il est vrai, M. Michelet a consacré un volume admirable de son histoire à cette touchante chronique, et nous a fait connaître dans Jeanne d'Arc un caractère tout divin d'héroïsme et de simplicité. Ne semble-t-il pas que de tels sujets, à la fois sublimes et familiers, devraient être proposés aux plus grands poètes d'une nation et exécutés aux frais de l'état, comme des

tableaux ou des statues ? Nous croyons savoir qu'Alexandre Dumas avait fait, il y a quelques années, la proposition de traduire la *Jeanne d'Arc* de Schiller, en élaguant les longueurs et les inexactitudes qu'il est facile d'en séparer. Et maintenant peut-être sera-t-il en position d'exécuter de lui-même un monument digne à la fois de l'Allemagne et de la France.

M<sup>lle</sup> Rachel aura été séduite, en choisissant ce rôle, par l'idée de réaliser, sous une armure brillante, la statuette célèbre de la princesse Marie. Elle était fort belle, en effet, au lever du rideau, et sa tête avait un caractère charmant de mélancolie et de dignité. Le rôle est entièrement dépourvu d'action, mais de beaux vers et l'intérêt de la situation en font tout au moins une magnifique élogie. Les ressorts de l'action sont puérils, et l'on ne peut citer qu'une belle scène où Jeanne d'Arc rappelle à ses devoirs et fait rentrer dans le parti de la France le fils de Jean de Bourgogne. Du reste, dans la donnée de l'auteur, les Anglais sont à peu près innocents du supplice de la Pucelle; Bedford veut la sauver dans les premières scènes, et c'est plus tard le jugement de Dieu qui la condamne. Voilà où mènent la convention tragique et le respect de la censure. Mais était-on forcé de tirer cette tragédie de l'oubli ?

Toutefois M<sup>lle</sup> Rachel est belle de physionomie et d'attitude. L'armure d'acier, si invraisemblable qu'elle soit dans une prison, lui sied à merveille. Elle dit avec inspiration et sentiment des vers fort beaux la plupart. Cette reprise ne peut donc manquer d'attirer quelque temps la foule au Théâtre-Français.

G. DE N.

LE SCULPTEUR RINALDI ET L'ACADÉMIE DE MILAN.

Nous publions sous la garantie du nom de M. Pierre Charpenne cette notice sur le sculpteur Rinaldi et l'Académie des Beaux-Arts de Milan.

« Parmi les sculpteurs contemporains dont s'honore l'Italie, il n'y en a peut-être pas un qui, dès sa plus tendre jeunesse, ait donné de plus belles espérances, et qui les ait réalisées d'une manière plus éclatante que Rinaldi Rinaldi. Depuis long-temps le nombre et la variété de ses œuvres, le fini et la beauté qui les distinguent, ont placé Rinaldi au premier rang des artistes de notre époque. C'est de lui que le célèbre Canova écrivait à Cuognari : « Rinaldi est né sculpteur ; il peut faire ce qu'il veut ; *Rinaldi è nato scultore, et può far ciò che vuole.* » Le jeune artiste se montra de plus en plus digne du baptême que lui avait en quelque sorte donné l'homme de génie. A la *Sibylle de Delphes*, qui lui valut les suffrages de tous les connaisseurs, et qu'il reproduisit cinq fois en marbre, succéda la *Jeanne d'Arc*, statue aussi en marbre. La réputation de cette œuvre d'art fut si grande, non-seulement en Italie, mais encore dans toute l'Europe, qu'il fut obligé de ciseler l'image de l'héroïne française dans toutes les dimensions, tant furent nombreuses les demandes de ceux qui voulaient avoir la statue de la célèbre Jeanne. L'*Ulysse reconnu de son chien fidèle*, l'*Androclès ôtant l'épine du pied du lion*, le groupe de *l'éphale et Procris*, qui a figuré au Louvre avec tant d'avantage à l'exposition de 1843, celui de *Sapho et Phaon*, celui d'*Adam et Ève*, la *Pénélope*, la *Rébecca*, la *Terpsichore*, statues toutes en marbre, toutes sculptées de la main de Rinaldi, furent assez remarquables pour consolider sa réputation en France, en Angleterre et en Russie.

« Il serait difficile de citer toutes les œuvres de cet artiste renommé. Cependant, comme il n'a pas eu moins de succès dans la sculpture monumentale, nous ne saurions passer sous silence plusieurs tombeaux qu'il a ornés de bas-reliefs et de statues qui font l'admiration des connaisseurs : ceux, par exemple, du duc Vincenzo Varano, du cardinal Consalvi, du cardinal Bertazzuolo, du comte Cini, tous les quatre à Rome ; celui du chevalier Vigodozer à Padoue, une partie du tombeau de Canova à Venise, celui du jeune Balbi, qui a été érigé à Rome dans l'église de Saint-Louis des Français. Il y a encore de lui la statue colossale de *Saint Étienne*. Mais ce que

Rinaldi a produit de plus remarquable dans la sculpture monumentale, ce sont les bas-reliefs qui décorent le fronton de la villa du prince Alexandre Torlonia. L'artiste y a représenté le *Triomphe de Bacchus*, œuvre véritablement grandiose, et regardée comme l'unique dans son genre de notre temps. Il a également sculpté le fronton du casino du marquis Ferrajoli, à Albano, où il a représenté *Cérès enseignant l'agriculture à Triptolème*. C'est lui qui a fait dans le nouvel hôpital de Saint-Jacques, à Rome, la statue colossale du souverain pontife actuel, *Grégoire XVI*.

« Enfin l'*Herminie*, dernier ouvrage de Rinaldi, qui en a seulement terminé le modèle en argile, vient d'être achetée, ainsi que la *Terpsichore*, par le prince Wolkosky, pour le compte de l'empereur de Russie.

« En 1812, pendant la vice-royauté d'Italie, Rinaldo Rinaldi fut pensionnaire de Napoléon à Rome; il le devint plus tard de l'empereur d'Autriche François I<sup>er</sup>. Actuellement il est professeur émérite de l'académie de Saint-Luc et de celle de Venise.

« Assurément, s'il est un artiste justement renommé en Italie, c'est Rinaldi. Eh bien ! cet homme célèbre, qui est encore dans toute la force de son talent, quoique d'un âge avancé, cet artiste éminent, apprécié de ses confrères, visité par tous les étrangers de distinction qui veulent connaître ceux qui cultivent avec le plus de succès les beaux-arts dans cette Italie qui en est la patrie éternelle, ce sculpteur dont la plupart des princes de l'Europe ont acheté les statues pour en décorer leurs palais, en un mot, Rinaldo Rinaldi vient d'être injustement classé, par une académie de son pays, au nombre des sculpteurs vulgaires. La chose paraît incroyable. Citons les faits :

« En France, le fisc ne respecte rien, comme on dit; tous les objets d'art paient des droits de douane, et le chef-d'œuvre d'un peintre ou d'un statuaire est obligé, pour pénétrer dans notre pays, de passer sous les fourches caudines de l'impôt. C'est une honte pour la France que la statue d'un Michel-Ange ou le tableau d'un Raphaël ne soit pas plus respecté de la douane qu'un magot de la Chine ou qu'une balle de coton.

« Il n'en est pas tout-à-fait de même en Italie, dont les beaux-arts font encore de nos jours la gloire et la fortune. Dans le royaume lombard-vénitien par exemple, une statue regardée comme un chef-d'œuvre, ou dont l'auteur est renommé, est affranchie du droit d'entrée. L'Académie des Beaux-Arts de Milan est chargée de prononcer sur le mérite de l'œuvre et sur la réputation de l'artiste. Il y a quelques mois, M. A. G., de Milan, fit l'acquisition à Rome d'une statue en marbre représentant Ève repentante, l'une des plus belles et des plus heureuses créations du ciseau de Rinaldo Rinaldi. C'est de cette œuvre que le sculpteur Servi, écrivant à son auteur, a dit « qu'elle était digne « de sa haute réputation, que tous les artistes milanais n'avaient « qu'une voix pour louer la beauté de l'ensemble, l'exécution « des parties et son admirable expression. » M. A. G., après avoir généreusement payé Rinaldi, se fait expédier à ses frais la statue qui, dûment conditionnée, arrive intacte à Milan. Aussitôt la douane autrichienne d'imposer de 400 fr. l'image de notre mère commune. Plainte est portée, au nom de l'acquéreur, devant l'Académie des Beaux-Arts. Le docte tribunal s'assemble, les débats sont orageux; finalement la majorité l'emporte en faveur de l'impôt, et prononce le jugement suivant : Attendu que l'auteur d'*Ève repentante* n'est pas un artiste assez connu, la statue ne mérite pas d'être exemptée des droits d'entrée.

« Rinaldo Rinaldi n'est pas un artiste assez connu ! N'est-ce pas le cas de vous appliquer, messieurs de l'Académie milanaise, les paroles du psalmiste : *Aures habent et non audient, oculos habent et non videbunt* ?

« Il est triste de penser que ce n'est pas une académie étrangère, mais un corps savant de l'Italie, qui méconnaît à ce point la gloire d'un compatriote qu'il devrait être le premier à proclamer. Comment, après cela, pourrait-on s'empêcher de plaindre ce malheureux pays, dont les habitants semblent avoir oublié que, malgré les différens gouvernemens qui les divisent, les jalousies et les rivalités locales, ils parlent tous la même langue, et sont nés sur le même sol ?

« Quant à Rinaldo Rinaldi, il saura se consoler de cette injustice en songeant qu'il n'est pas le premier dont une société savante ait méconnu le mérite. Il n'ignore pas d'ailleurs que la décision de l'Académie de Milan n'influe en rien sur l'opinion publique, suprême tribunal, qui juge seul sans appel. Or, l'opinion publique, dans son pays, l'a depuis long-temps proclamé l'un des premiers artistes de la moderne Italie. »

L'opéra de Ricci, *Scaramuccia*, que le Théâtre-Italien vient de représenter tout dernièrement, et qui n'a été joué encore qu'une fois à cause de l'indisposition de Lablache, a complètement réussi. On sait que le sujet du *libretto* est emprunté à un ancien vaudeville français. C'est une véritable pièce de carnaval, jouée, du reste, avec un entrain parfait, une verve irrésistible, par Lablache d'abord, puis par M<sup>me</sup> Persiani, qui s'est acquittée fort gaïement du joli rôle de la grisette *Sandrina*. Quant à la musique, elle est facile, gracieuse, élégante; on y trouve bien sans doute des négligences, des lieux communs; mais, en somme, cela marche bien, et quelques mélodies fraîches et suaves, plusieurs motifs heureux, enfin une exécution excellente, font de cet opéra un spectacle fort amusant. Nous serions néanmoins d'avis que la pièce gagnerait à subir quelques coupures, principalement dans le deuxième acte, où M<sup>me</sup> Persiani a intercalé un air d'un autre ouvrage du même auteur. Le premier acte contient plusieurs passages remarquables : la cavatine de Lablache, un joli trio, un duo, la strette d'un morceau chanté délicieusement par Lablache, M<sup>me</sup> Persiani et Malvezzi, et une cavatine dans laquelle M<sup>me</sup> M. Brambilla déploie tout le charme de sa méthode si pure; une scène d'une bouffonnerie ravissante est celle où *Tommaso* et *Sandrina*, comédiens et chanteurs improvisés, font la parodie de la *Didone abbandonata*. Une autre situation, également fort comique, mais qui est renouvelée de la *Prova d'un' opera seria*, se trouve au second acte. Là, le soprano contrefait la basse, et la basse imite le soprano de la façon la plus risible : il est curieux d'entendre sortir du gosier, ou plutôt de la tête du colossal Lablache, des sons flûtés et doux, des floritures légères, des cadences perlées, à faire envie à plus d'une cantatrice de salon. *Scaramuccia* restera, en définitive, une des pièces agréables du répertoire italien, qui s'est enrichi, cette année, de plusieurs nouveautés attrayantes. Toutefois le plus grand succès de la saison est la reprise du *Matrimonio segreto* de Cimarosa.

Un compositeur allemand, qui a joui long-temps d'une grande célébrité, Joseph Weigl, vient de mourir le mois dernier dans un âge fort avancé. Né en 1763, il fut d'abord chef d'orchestre au théâtre impérial de Vienne, sa ville natale, et devint, en 1802, maître de chapelle à Stuttgart. Il composa de nombreux opéras, la musique de plusieurs ballets, et une grande quantité de cantates. Sa manière offre plus d'un point de ressemblance avec celle de Winter, son contemporain, bien que ce dernier l'emporte sur lui par la science. En revanche, Weigl est peut-être plus original; ses chants sont gracieux, mélancoliques et empreints d'un certain vague tout-à-fait en harmonie avec la littérature allemande de son époque. Si parfois la forme de ses morceaux est irrégulière, il rachète ce défaut par des tours, des effets, des modulations imprévues. Il ne mérite pourtant pas l'éloge qu'a fait de lui M. Fétis, en disant qu'on pouvait considérer sa musique comme le type de la nouvelle école allemande. Le véritable chef de cette école, c'est Mozart. Le premier ouvrage dramatique de Weigl, *il Pazzo per forza*, fut représenté en 1789; le dernier et le plus remarquable, *la Famille suisse*, fut joué en 1809. Entre ces deux dates, c'est-à-dire en vingt années, il composa une quinzaine d'opéras. *La Famille suisse* renferme d'excellens morceaux; par malheur, presque tous les mouvemens sont lents : à l'*adagio* succède l'*andante*, à l'*andante* le *largo*; c'est à peine si, de temps en temps, Weigl se permet un *allegro moderato*. Aussi, cette musique, agréable à la lecture, paraît-elle froide et monotone à la représentation. On peut faire



le même reproche à la musique de Winter, dont il a été le rival. Quoi qu'il en soit, Weigl peut être compté parmi les bons compositeurs de l'Allemagne.

Cet illustre musicien est mort à Vienne, et a été inhumé dans le cimetière où reposent les restes de Beethoven et de Schubert.

Le jury s'est acquitté cette année de ses fonctions avec le même zèle, et, il faut le regretter, la même maladresse que par le passé. Grâce à l'excessive rapidité avec laquelle il a procédé, il a terminé hier son examen. Il a refusé un Decamps, un Diaz et trois Corot. Il est difficile de se mieux tromper. Du reste, nous revenons sur ce chapitre.

Le nombre des tableaux dont on parle s'accroît d'heure en heure. Aux œuvres de M. Ary Scheffer, que nous avons déjà citées, il faut ajouter un portrait de M. de Lamennais. M. Gigoux expose le *Mariage de la Vierge*. Outre la *Saison des Roses*, M. Vidal a envoyé deux figures : l'*Écouteuse aux Portes*, et une autre jeune fille qui regarde ses mains avec toute sorte de complaisance. M. Tournoux aura le *Printemps* et l'*Automne*, et quelques autres pastels.

Les quelques esprits encore sérieusement épris de l'art éprouvent un véritable chagrin littéraire à voir les romans que les journaux jettent chaque matin en pâture à leurs abonnés. Une telle littérature n'est pas moins fabuleuse au point de vue de la composition qu'à celui du style, et on n'ose plus rien espérer d'un public qui se passionne pour de telles rapsodies. Tout ce fatras sans nom fait, du reste, un excellent repoussoir aux quelques œuvres de valeur qui apparaissent encore de temps à autre. C'est ce qui arrive à cette heure pour *Nélida*, ce charmant livre de Daniel Stern, en voie de publication, aussi intéressant pour la nouveauté des épisodes que pour l'étude savante des caractères et l'agrément du style. De pareilles productions, quand elles surgissent dans l'atmosphère viciée du moment, rappellent ces belles fleurs qui, selon les voyageurs, s'élèvent au milieu des marais de l'Amérique, pleines de parfums et de rosée.

Il y a encore quelques beaux salons et quelques cercles choisis. M. Jules Le Fevre Deumier est un grand seigneur, si l'esprit, le talent et la fortune font aujourd'hui les grands seigneurs. Les temps sont bien changés : il y a aujourd'hui des poètes qui ont cent mille livres de revenu. M. Le Fevre Deumier occupe un des plus beaux appartemens de la place Saint-George; c'est là que toutes les semaines se réunissent des poètes, des artistes, des hommes d'état, et, ce qui vaut bien mieux, des femmes du monde toutes belles ou charmantes. Jeudi passé, on y a beaucoup applaudi MM. Vaucorbeil et Guttmann, l'un pour un trio avec chœur, les *Forgerons*, belle et grande musique digne d'être écoutée avec la *Marseillaise* et le *Chant du Départ*; l'autre pour une fantaisie sur des thèmes d'Oberon. Nous avons déjà remarqué avec toute sympathie ces deux jeunes maîtres. M<sup>lle</sup> Bockholz a chanté quelques-unes de ses mélodies qui, on le sait, réunissent harmonieusement l'art au sentiment; mais il y avait là une belle et spirituelle femme du monde qui chante par hasard et par caprice, et qui a profondément ému l'assemblée.

Nos concerts, nos salons, fourmillent de pianistes, car malheureusement le piano est, depuis plusieurs années, l'instrument tout-à-fait à la mode; mais, parmi tant d'appelés, il n'y a que bien peu d'élus. M. Bovy de Lysberg a un talent qui réunit tout ce que l'art du pianiste peut offrir de plus brillant et de plus suave : délicatesse de toucher, sentiment des nuances, netteté, vivacité d'exécution, voilà quelques-unes des qualités que M. Bovy possède à un haut degré. Sortant de cette route battue des airs variés, hérissés de ces passages purement chromatiques qui faisaient dire à Fontenelle : *Sonate, que me veux-tu?* ce jeune artiste, marchant sur les traces de Chopin, aspire à toucher ses

auditeurs en les charmant. Original dans ses compositions, ses mélodies ont un caractère neuf, sans être bizarre, et l'harmonie qui les accompagne est aussi savante que pleine d'effets habilement ménagés. Il faut entendre les nocturnes ayant pour titres *la Mélancolie*, *la Tristesse*, *la Fantaisie sur Guillaume Tell*, pour se faire une idée du talent de M. Bovy comme compositeur et comme exécutant. Les arts ont choisi pour asile la famille de cet artiste, car son père est un de nos premiers graveurs, et la grande médaille qu'il a composée pour consacrer l'ouverture des chemins de fer en France est un véritable chef-d'œuvre.

On annonce journellement des découvertes superbes, et on ne sait pas ce qu'elles deviennent. Nous avons tous lu, cet été, dans je ne sais quelle gazette, qu'un médecin suédois avait trouvé moyen d'appliquer aux vivans les procédés de M. Appert, et mettait, comme lui nos légumes, ses chiens en bouteille. On prétendait que, pour ne pas la voir vieillir, il avait enfermé sa femme dans un bocal; qu'elle y vivait depuis cinq ans dans un parfait état de conservation et d'immobilité, et pouvait y rester sans inconvénient un siècle ou deux. Nous voudrions bien que ce miracle ne fût pas une plaisanterie. Ce serait merveilleux de pouvoir endormir indéfiniment quelques-unes de ces célébrités qui nous ont si souvent endormis, et de les envoyer à l'avenir donner un échantillon de nos ennuis. Je ne sais pas si l'avenir nous voterait des remerciemens, mais nous rendrions service à nos contemporains; puis, que de reconnaissance nous devraient, en s'éveillant, les grands hommes que nous dépêcherions tout vifs à la postérité! Je ne leur vois pas d'autre chance d'y arriver.

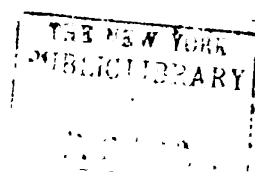
Le conseil communal d'Anvers a résolu de faire restaurer avec soin le beau grillage en fer battu qui surmonte l'ancien puisard, chef-d'œuvre de Quintin Metzys. Cette œuvre est la première qui le mit en relief et qui fit deviner un grand artiste dans l'humble forgeron d'Anvers. A cette nouvelle, un compatriote de Quintin Metzys, forgeron comme lui, M. Dierckx, a envoyé au conseil des plans et des dessins de restauration du monument, se chargeant de les exécuter sans aucune rétribution personnelle.

L'empereur légua par testament à lady Holland le magnifique camée antique *la Chèvre broutant*, cadeau du pape après les campagnes d'Italie. Napoléon voulait témoigner par ce legs, à la noble Anglaise, sa reconnaissance pour l'envoi qu'elle avait fait à Saint-Hélène du buste du roi de Rome, sculpté par Canova, buste qui se trouve maintenant à Ajaccio. Lady Holland vient de léguer ce précieux objet d'art au musée britannique.

Le goût des arts se répand en Orient : on sait le succès qu'a obtenu au Caire le portrait de la reine d'Angleterre. Aujourd'hui nous apprenons que le sultan Abdul-Medjid vient de faire faire son portrait par M. Doussault, peintre français. Sa hauteesse a été enchantée de posséder son image; après avoir félicité l'artiste, elle l'a autorisé à faire graver ce portrait à Paris, et lui a commandé un second portrait en costume plus simple. Les séances ont commencé incontinent; le sultan s'est fait aussi apporter les cartons de M. Doussault, et lui a fait de gracieux complimens sur les dessins qu'il a rapportés de Syrie et de Transylvanie.

Parmi les jeunes peintres de notre école dont les succès aux expositions sont remarquables, on doit compter M. Armand Leleux. M. le ministre de l'intérieur vient de lui confier la mission d'aller en Espagne faire la copie de l'un des plus beaux tableaux de Velasquez.

LE DIRECTEUR : CAMILLE D'ARNAUD.



L'ARTISTE.

SALON DE 1846

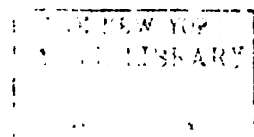


N. DIAZ — Le Marvy —









L'ARTISTE



A. D. G. 1861

RIGOLETTE







# DU PROTECTORAT DANS LES ARTS

## DE SON CARACTÈRE ET DE SON INFLUENCE

SOUS LE GOUVERNEMENT REPRÉSENTATIF

On se plaint tout haut, dans le monde, que les arts manquent de protection; ceux qui les exercent, surtout, font entendre de longs gémissens sur l'abandon dans lequel le gouvernement les laisse au début comme au milieu de leur carrière, sur les difficultés sans nombre qui viennent les assaillir, sur les luttes qu'ils ont à soutenir pour percer, et les intrigues qu'il leur faut déjouer avant d'arriver, non pas à la célébrité, à la fortune, mais seulement à vivre, à gagner le *cibum et vestitum* du dernier des artisans. Il y a dans ces plaintes quelque chose de pénible et de vrai sans doute; toutefois notre intention est d'examiner sérieusement jusqu'à quel point les unes sont fondées, et si ce cri de désespoir, jeté à tout propos par un grand nombre d'artistes, n'est pas au moins empreint d'exagération.

Il n'est pas sans importance de bien établir d'abord plusieurs points capitaux : en premier lieu, c'est que l'on ne saurait admettre que tous ceux qui se disent artistes aient du talent, et méritent des encouragemens; ensuite, c'est que le gouvernement, protecteur naturel des arts dans un temps où il n'y a plus ni grands seigneurs ni fermiers-généraux, ne peut pas encourager tous ceux qui en ont, et se voit même trop souvent forcé, par les exigences représentatives, ainsi que nous le démontrons plus tard, de distribuer ses faveurs à ceux qui n'en ont pas.

De là naissent les récriminations, les reproches, les criaileries du public, les malédictions des artistes obscurs ou méconnus. De là naissent aussi les embarras d'un ministre, les perplexités des bureaux, lorsqu'il s'agit de partager à cette foule affamée et toujours croissante les bribes dorées échappées à la lésinerie parlementaire en ses jours de largesse et de générosité à l'endroit des beaux-arts. Mais c'est là un inconvénient à l'abri duquel ne se trouvent pas toujours les pouvoirs même les plus absolus, bien qu'il faille reconnaître que l'empire de ces derniers a été généralement, et dans tous les temps, très favorable à l'art. A ce sujet, on pourrait faire plus d'un rapprochement ingénieux, opposer plus d'un curieux contraste, et finir par démontrer que les gouvernés, quoi qu'il arrive, sont rarement satisfaits des gouvernans. On ne peut contenter tout le monde et son père, dit le proverbe; cela est vrai, surtout en matière de travaux d'art, et lorsqu'il s'agit pour eux de récompenses et d'encouragemens. J'ouvre Plutarque, et j'y lis : « Ce qui donna plus de plaisir, ajouta plus d'ornement à la ville d'Athènes, apporta plus d'ébahissement aux étrangers, et qui seul offre suffisant témoignage que ce que l'on dit de l'ancienne puissance, richesse et opulence de la Grèce, n'est point chose fautive, c'est la magnificence des ouvrages et édifices publics-que fit faire Périclès. Aussi est-ce

15 MARS 1846.

de toutes ses œuvres celle pour laquelle ses malveillans lui portèrent plus d'envie, et dont ils le calomnièrent le plus, criant contre lui, en toutes les assemblées de conseil, que le peuple d'Athènes était diffamé par ses alliés, pour avoir transporté les deniers comptans de toute la Grèce, qui étaient en dépôt dans l'île de Délos, et encore que la plus honnête excuse qu'on eût pour couvrir ce fait, en disant que c'était pour la crainte des Barbares, afin de les mettre en lieu fort et en plus sûre garde, Périclès la leur avait ôtée, et que c'était une trop grande injure faite à tout le demeurant de la Grèce, et un tour de manifesta tyrannie, attendu qu'elle voit devant ses yeux que l'argent qu'on lui a fait contribuer à force pour les affaires de la guerre contre les Barbares, nous l'employons à faire dorer, embellir et accoutrer notre ville, ni plus ni moins qu'une femme glorieuse qui veut être parée de riches bijoux et de pierres précieuses, et en faisons faire des images et bâtir des temples d'une excessive dépense.

« Périclès, au contraire, remontrait aux Athéniens qu'ils n'étaient point obligés de rendre compte de ces deniers à leurs alliés, attendu qu'ils combattaient pour eux, et qu'ils tenaient les Barbares loin de la Grèce, sans qu'eux contribuassent pour ce faire d'un seul homme, d'un seul cheval, ni d'un seul vaisseau, mais seulement de leur argent, lequel n'est plus à ceux qui le paient, mais à ceux qui le reçoivent, à condition de faire ce pourquoi ils l'ont reçu, et que, leur ville étant bien pourvue de toutes choses nécessaires à la guerre, il était honnête d'employer le surplus de ses finances en choses qui, à l'avenir, quand elles seraient parachevées, leur apporteraient gloire sempiternelle. »

Ainsi, nous voyons ici un des plus grands hommes dont s'enorgueillisse l'histoire, forcé de se défendre et de se justifier d'un prétendu détournement de fonds, et faire, en quelque sorte, amende honorable, devant tout un peuple, des merveilles qui doivent le rendre à jamais célèbre.

Et, plus loin, on peut lire encore ceci : « Quant à l'image d'or de la déesse Minerve, ce fut Phidias qui la fit, comme il est écrit sur la base; mais, au demeurant, il avait la superintendance de presque tous les autres ouvrages, et il commandait à tous les autres ouvriers (le mot artiste n'était pas encore inventé), pour l'amitié que lui portait Périclès, ce qui apporta à l'un envie, à l'autre mauvais bruit; car les envieux et médisans allèrent semant partout que Phidias recevait en sa maison les dames de la ville, sous couleur d'aller voir ses ouvrages, pour les livrer à Périclès. »

Déjà, et sous l'empire d'un gouvernement fort et régulier, la

2<sup>e</sup> LIVRAISON.

calomnie s'attachait donc au protecteur des arts le plus éclairé et le plus magnifique; la basse jalousie entravait sa volonté, essayait de paralyser son œuvre, et mettait en circulation autour du génie les faux bruits, les mesquines inventions, disons le mot, les *cancans*, pour démonétiser à la fois le protecteur et l'artiste. Notre temps est meilleur assurément, et les artistes seraient injustes s'ils ne reconnaissaient que, tout bien considéré, leur situation dans notre état social, tel qu'il est organisé aujourd'hui, s'améliore facilement, et sans inimitiés, au point de vue de la réputation et de la fortune, lorsqu'ils possèdent un véritable talent. Nous n'avons pas de Périclès, encore moins de Phidias, et nous avons un gouvernement limité par des crédits insuffisants, assailli de demandes, battu en brèche de tous côtés par des influences plus ou moins tenaces, plus ou moins puissantes, qu'il est dans sa condition d'existence de ménager, souvent même de satisfaire, un pouvoir en un mot, qui n'est pas libre de ses mouvemens dans une sphère où, pour accomplir de grandes choses, il aurait besoin d'être absolument indépendant; voilà ce dont ils doivent se pénétrer.

Mais, avant d'aborder complètement cette grave question, nous leur poserons ici, pour leur gouverner, un principe absolu, fondamental, et nous en ferons suivre la démonstration d'une esquisse rapide, ayant pour objet de retracer, comme point de comparaison, ce que furent l'art et les artistes à chacune des grandes périodes de l'histoire.

Le principe dont nous voulons parler, c'est que, l'art étant la plus sublime conception du beau, il n'est donné à l'homme de l'atteindre qu'après une initiation laborieuse, une lutte de tous es instans. A part quelques génies privilégiés et pour ainsi dire prime-sautiers, qui trouvent du premier coup de pinceau ou de ciseau, comme Raphaël et Michel-Ange, la forme et l'expression, ce n'est qu'à force de patience, de réflexion et de travail, qu'on arrive à être un grand artiste; encore tous ne parviennent-ils pas toujours complètement à la réalisation de la divine chimère; il leur faut souvent tenter à la fois plusieurs routes et tomber, pour ainsi dire, par hasard sur le filon où dort leur génie.

L'art est une religion, un apostolat. Dans le but comme dans la pratique, ce que l'artiste doit rechercher avant tout, c'est le beau; et en bonne conscience, s'il est bien inspiré, il n'a pas besoin d'être grandement protégé pour cela. Cependant, comme le génie est rare, et qu'à défaut de génie le talent est appelé à le suppléer, nous admettons volontiers le protectorat dans les arts, et même un protectorat exercé d'une manière absolue par le pouvoir. Nous avons vu en Grèce un seul homme leur donner l'impulsion, et nous savons l'immense influence que cet homme a eue sur son siècle. Cette influence fut, en effet, si forte et si durable, que les noms des artistes de cet âge éclatant ont survécu à leurs œuvres. A Rome, le protectorat fut moins absolu; il émanait moins du gouvernement que des patriciens; aussi nous est-il resté beaucoup de belles choses sans doute, mais moins de chefs-d'œuvre et moins de grands noms. Un des caractères distinctifs de la protection exercée par le gouvernement, c'est de donner aux travaux une direction, et de les éterniser, en quelque sorte, eux et leurs auteurs par son influence officielle. En effet, les arts ne sont durables que lorsqu'ils se produisent sous l'influence d'un pouvoir fort ou sous le souffle d'une grande pensée; c'est aussi dans ces conditions qu'ils brillent avec le plus d'éclat.

Sous les Constantins, l'art s'empreint d'une physionomie originale; bien qu'il accuse une époque de décadence et de transition, on semble pressentir déjà, dans ses œuvres, une tendance idéale; c'est l'aiglon qui essaie ses ailes avant de s'élancer dans les cieux. Mais qui sait quels étaient le sort et le rang des artistes dans la société du bas-empire?

Au moyen-âge, l'art fleurit tout à coup, réchauffé par la foi religieuse. Il jaillit du sol en flèches légères, en tours dentelées, en colonnes sveltes et hardies. Les chapiteaux s'épanouissent comme des fleurs, les fûts montent sous les voûtes dans une attitude sainte et contemplative; toute une création bizarre et gigantesque d'ornemens, de statues, de symboles, s'empare des cathédrales, s'attache à leurs flancs, joue et ricane à la surface: emblème ingénieux de l'hérésie combattant la croyance; antithèse éternelle du bien et du mal. Le temps nous a conservé ces merveilles, nous ne cessons de les admirer tous les jours; mais l'histoire ne nous a rien dit, ou presque rien, des habiles artistes qui les ont accomplies. Tout ce que nous savons, c'est qu'ils vivaient de viande de porc et de légumes, qu'ils recevaient leur salaire sous forme d'oignons et de tranches de lard, et qu'on les payait *en nature*, comme de simples ouvriers. L'histoire n'a pas conservé intact un seul de leurs noms; ils ont vécu pauvres, célèbres peut-être parmi les grands et le clergé qui les employaient, mais oubliés de la postérité; leur destinée, en définitive, a été au-dessous de leur génie. Ce n'étaient pas la protection, l'encouragement, qui étendaient leurs ailes sur cette innombrable multitude de sculpteurs, de peintres, de décorateurs, d'architectes; c'étaient les anges eux-mêmes qu'ils voyaient dans leurs rêves, protégeant et bénissant leurs travaux. Ils cisaient avec ardeur et foi, entonnant de saints cantiques sur le falte de leurs monumens gigantesques, sans se soucier du présent, mais entrevoyant un avenir qui n'était pas de ce monde. Voilà quel fut le secret de leur grandeur et de leur inépuisable fécondité! Rien n'est puissant, rien n'est fécond comme un grand amour, et le leur était céleste; il leur commandait l'action, mais aussi l'abnégation. Cette époque du moyen-âge n'est comparable à aucune autre; elle explique, à notre sens, la véritable mission de l'artiste, le texte sacré de son apostolat.

Sous François I<sup>er</sup>, les arts sont florissans et les artistes en honneur. Ce monarque les appelle de toutes les parties de l'Italie; il les entretient dans ses palais, les comble de distinctions et paie largement leurs travaux. Cependant, ne nous y trompons pas, cette hospitalité si noblement exercée, cette protection qui s'étend avec sollicitude sur l'homme de génie, n'a point précisément l'art pour objet; elle a bien plutôt en vue un intérêt privé. Qu'importe? Jean Goujon n'en est pas moins grand, et ses sculptures des chefs-d'œuvre. Qu'importe? Nous voyons des cardinaux, le pape lui-même disputer Benvenuto au roi très chrétien, et un simple artiste, réclamé par ambassade, être forcé de jouer du poignard et de s'échapper par les fenêtres d'une prison pour reconquérir sa liberté et revenir en France où l'attend un royal accueil. Certes, une telle aventure a son côté brillant, elle démontre l'importance qui s'attache à la personne des artistes à cette époque; elle a son côté triste aussi (toute médaille porte un revers), car le pauvre Benvenuto, en dépit de la faveur du roi, malgré la supériorité de son talent et la générosité de sa nature, en butte aux intrigues, aux mesquines jalousies, se voit contraint de céder la place au Rosso, son compétiteur au Louvre, son ennemi à Fontainebleau.

Louis XIV et Colbert ont ouvert à la statuaire, à la peinture, à la gravure et à l'architecture une vaste carrière. La pensée du monarque conçoit Versailles, et aussitôt des milliers d'artistes en tous genres apparaissent, comme autant de génies ou de fées, pour la réaliser. Mais c'est là une protection privilégiée, née de la splendeur et de la puissance d'un trône affermi par une longue succession de triomphes, et auquel personne ne contestait le droit de vouloir et d'agir.

L'empire était également environné d'éclat et de force, mais le génie militaire du chef a étouffé tous les autres; il n'a laissé aux arts que tout juste la place nécessaire pour fondre ses aigles et élever sa colonne.

La restauration était en bon chemin pour faire des choses bonnes et durables; elle encourageait les arts et elle aimait les artistes; mais à peine avait-elle eu le temps de reconstituer le pouvoir et le trône, qu'elle risqua la partie et la perdit avec l'enjeu.

Nous avons traversé à grands pas tous les âges historiques et caractéristiques de l'art; nous voici ramenés à l'époque actuelle.

Si le régime représentatif est généralement peu substantiel pour les artistes, au moins il les laisse libres, et ils en profitent. A l'heure qu'il est, chacun d'eux suit sa propre direction dans tous les sens; aussi, que de délicieux et charmans caprices éclosent à profusion sous leurs mains! Mais l'art proprement dit, l'art sérieux et monumental, n'est point là, et c'est lui particulièrement que le gouvernement a mission de diriger et d'encourager.

Là aussi est la difficulté; car tant que la voix d'un député aura une valeur aux yeux d'un ministre, tant qu'un vote satisfaisant pourra recevoir en récompense la commande d'un tableau ou d'une statue, la médiocrité bien épaulée, comme on dit, aura des chances pour l'emporter sur le talent sans appui; on la verra désignée au choix du pouvoir, et être l'objet de sa préférence, au moins en certains cas.

Il avait bien été question, il y a quelques années, de la formation d'un jury spécial des beaux-arts, dont les membres auraient été élus par les artistes eux-mêmes. Mais dans quelle catégorie d'artistes se fussent recrutés les électeurs? Cette population sans cesse grossissante serait-elle parvenue à s'entendre? Il est permis d'en douter. Concevez-vous, d'ailleurs, la forme élective introduite sérieusement dans la question par ceux-là même qui s'indignent et s'élèvent contre elle tous les jours? Évidemment il ne serait sorti que confusion et désordre de l'exécution d'un tel projet. Les grands travaux auraient été mis au concours par le gouvernement, et le jury aurait décidé : voilà qui est fort bien pour le principe; mais on sait quels frais et quels inconvéniens d'application entraînent les concours, et puis, les artistes éminens, voire même ceux qui ne le sont pas, ont, ne le sait-on pas aussi? trop d'amour-propre pour condescendre à concourir. Pensez-vous, par exemple, que M. Ingres ou M. Delacroix, M. Scheffer ou M. Gleyre, descendissent jusque-là? Nous ne sommes plus au temps où les dieux abandonnaient l'Olympe pour venir disputer aux simples mortels la palme de la course, où ils se mêlaient aux bergers et luttaient avec eux sur la flûte. Non. La question du concours, en matière d'art, ne peut s'acclimater parmi nous. Ce n'est pas qu'elle soit mauvaise : entendons-nous; au fond, ce serait sans doute une mesure équitable, puisqu'il s'agirait de décerner publiquement au plus digne, au nom de la patrie, la récompense du génie ou du talent. Mais cette mesure est combattue d'avance par les artistes les plus éminens, eux qui s'abstiennent déjà de paraître aux expositions du Louvre par crainte de la critique ou de l'insuccès. Tout au plus le concours serait-il admissible pour les ouvrages de moindre importance; mais les expositions annuelles en tiennent lieu, comme le goût public tient lieu de jury; car, à part quelques exceptions de faveur, c'est le goût public (j'entends ici la partie éclairée et compétente) qui dirige et détermine en définitive les choix du ministre. Le système actuel, qui déjà offre cet avantage d'être le seul véritablement réalisable, ne présente donc d'inconvéniens qu'en dehors de sa propre nature; encore pourraient-ils disparaître avec un peu de bon vouloir et de fermeté.

Il faudrait pour cela qu'un ministre de l'intérieur s'adressant, séance tenante, aux membres de la chambre des députés, leur tint à peu près ce langage : « Messieurs, vous venez de voter assez rondement quelques centaines de mille francs pour servir à l'encouragement des beaux-arts en France; nous vous en re-

mercions sincèrement; mais nous espérons que ce don, si généreusement accordé en masse, ne nous sera pas repris par chacun de vous en détail; en d'autres termes, nous vous prions, nous vous supplions même, de ne pas venir dans nos bureaux contrecarrer, comme vous l'avez fait jusqu'ici, nos choix ou nos jugemens par les vôtres, et nous arracher pour vos protégés, que nous ne connaissons pas et que nous ne voulons pas connaître, des commandes que nous destinons aux artistes désignés par le bon goût public, et rendre ainsi illusoire ou inutile ce fonds d'encouragemens que vous nous avez accordé. En revanche, messieurs, il vous sera parfaitement loisible de solliciter, et nous nous faisons fort de vous accorder, des comptoirs d'escompte, des bureaux de poste, des salles d'asile, des chemins vicinaux, des canaux, des bureaux de tabac et de papier timbré; mais, de grace, pour ce qui est des beaux-arts, permettez-nous d'être à la fois dispensateur et juge. »

Certes, nos représentans ont trop d'esprit, et sont trop grands citoyens, pour ne pas comprendre qu'en effet, une fois armé de sa mission de dispensateur absolu des encouragemens publics pour les arts, le ministre deviendra complètement responsable de ses choix et de ses actes, exercera, s'il s'appelle M. de Rémusat, M. Duchâtel ou M. de Montalivet, et s'il a pour directeur des beaux-arts un homme de lettres pénétré du sentiment du beau, témoin M. Cavé, une influence salutaire sur cette partie intelligente de la puissance nationale, et qu'il pourra, en outre, se donner la satisfaction de ne plus sacrifier le talent à la médiocrité, sa conscience à la promesse d'un vote.

Au demeurant, le présent n'est pas désespéré et l'avenir peut être beau pour les artistes, dans un temps où l'on voit s'achever aux frais de l'état tout ce que Paris et la France renferment de plus important et de plus grandiose en monumens publics, dans un pays où il se trouve encore un duc de Luynes qui consacre plusieurs centaines de mille francs à l'embellissement de son château, des banquiers qui paient 30,000 francs une statue, et un prince qui puise largement dans sa cassette particulière pour fonder le musée historique de Versailles et restaurer Fontainebleau.

ÉDOUARD L'HOTE.

## SENSATIONS

### D'UN VOYAGEUR ENTHOUSIASTE.

#### IV. — DE GENÈVE A LAUSANNE.

Du reste, cette extrémité du lac Léman, tout emboltée dans les quais de la ville, est couverte en partie de ces laides cabanes qui servent de moulins à eau ou de buanderies, ce qui offre un spectacle plus varié qu'imposant. Au contraire, lorsqu'on tourne le dos à la ville pour se diriger vers Lausanne, lorsque le bateau à vapeur sort du port encombré de petits navires, le coup d'œil présente tout-à-fait l'illusion de la grande mer. Jamais pourtant on ne perd entièrement de vue les deux rives, mais la ligne du fond tranche nettement l'horizon de sa lame d'azur; des voiles blanches se balancent au loin, et les rives s'effacent sous une

teinte violette, tandis que les palais et les villes éclatent par intervalles au soleil levant; c'est l'image affaiblie de ces rians détroits du golfe de Naples, que l'on suit si long-temps avant d'aborder. D'ailleurs, pourquoi vous décrirais-je encore ce lac illustre que Victor Hugo a parcouru naguère vingt-cinq ans après Byron? Pourquoi vous parlerais-je de Vevay, de Clarens, de Chillon, — que d'ailleurs je n'ai point vus? Avant d'arriver à ces lieux immortels, le bateau s'arrête à Lausanne, et me dépose sur la rive, avec tout mon bagage, entre les bras des douaniers. Lorsqu'il devient bien constaté que je n'importe pas de cigares français (vraie régie) dont l'Helvétien est avide, on me livre à quatre commissionnaires qui tiennent à se partager mes effets. L'un porte ma valise, l'autre mon chapeau, l'autre mon parapluie, l'autre ne porte rien. Alors ils me font comprendre difficilement, car ici s'arrête la langue française, qu'il s'agit de faire une forte lieue à pied, toujours en montant. Une heure après, par le plus rude et le plus gai chemin du monde, j'arrive à Lausanne, et je traverse la charmante plate-forme qui sert de promenade publique et de jardin au Casino.

De là la vue est admirable. Le lac s'étend à droite à perte de vue, étincelant des feux du soleil, tandis qu'à gauche il semble un fleuve qui se perd entre les hautes montagnes, obscurci par leurs grandes ombres. Les cimes de neige couronnent cette perspective d'opéra, et, sous la terrasse, à nos pieds, les vignes jaunissantes se déroulent en tapis jusqu'au bord du lac. Voilà, comme dirait un artiste, le *ponsif* de la nature suisse, depuis la décoration jusqu'à l'aquarelle; nous avons vu cela partout; il n'y manque que des naturels en costumes; mais ces derniers ne s'habillent que dans la saison des Anglais; autrement, ils sont mis comme vous et moi. N'allez-vous pas croire maintenant que Lausanne est la plus riante ville du monde? Il n'en est rien. Lausanne est une ville tout en escaliers: les quartiers se divisent par étages: la cathédrale est au moins au septième. C'est une fort belle église gothique, gâtée et dépouillée aujourd'hui par sa destination protestante, comme toutes les cathédrales de la Suisse, magnifiques au dehors, froides et nues à l'intérieur. Lorsque j'y entrai, on faisait queue à l'une des portes en se battant un peu; c'étaient des gamins du pays qui venaient chercher leurs cartes d'électeurs, car il paraît que la sacristie est une succursale de la municipalité. Je m'étonnai de voir cette marmaille affublée de droits politiques. La vue est encore fort belle sur la plate-forme de l'église; toute cette ville biscornue a beaucoup de l'aspect de Blois.

Les clochers même ont l'air gauche et provincial.

Il y a une foule de girouettes de clinquant et de toits pointus d'un aspect fort gai. — Pensant à dîner, en descendant de l'église, il me fut répondu partout que ce n'était plus l'heure. Je finis par me rendre au Casino, comme à l'endroit le plus apparent; et là le maître, accoutumé aux fantaisies bizarres de MM. les Anglais, ne fit que sourire de ma demande, et voulut bien me faire tuer un poulet. Ne sachant plus que faire, le reste de la soirée, jusqu'au départ de la voiture de Berne, je m'établis dans un café, où je retrouvai les mêmes numéros du *Constitutionnel* et du *Siècle* qui ont paru le jour de mon départ, ce qui m'obligea encore à me jeter sur les journaux du lieu. La politique de tous ces petits pays est très amusante, dans ce sens qu'elle a les mêmes nuances, les mêmes divisions, les mêmes colères, les mêmes lieux communs que la nôtre; c'est une révolution dans un verre d'eau. Les querelles religieuses y jettent encore des complications que nous n'avons plus; il paraît, d'après le *premier* Lausanne que j'avais sous les yeux, qu'il y a encore des Straussiens dans beaucoup d'endroits. Le parti de Strauss, vaincu dans le temps à Zurich, levait la tête à Lausanne; le grand con-

seil a frappé un grand coup. Il y avait là un certain professeur Scherr, straussien déclaré, auquel la ville donnait, ainsi qu'aux autres professeurs, 50 louis d'or, le logement, le jardin et le bois: pour le punir d'un discours peu orthodoxe, on lui a retranché le jardin; et, s'il parle encore, on lui retranchera le bois; ainsi de suite. Ces moyens doux valent assurément mieux que la grande prise d'armes de Zurich, et sont beaucoup plus faits pour convaincre les schismatiques. Autrefois on les eût traités plus durement dans ce même canton où Calvin fit rôti Michel Servet *avec du bois vert*, afin que le supplice durât plus long-temps. Aujourd'hui l'on se contente de leur ôter le bois; au lieu de les faire brûler sur la place publique, on les laisse geler dans leurs maisons.

Ces lectures étant, après tout, récréatives, j'ai été charmé de monter dans la diligence, et de m'y incruster chaudement entre deux fortes dames de Lausanne qui se rendaient aussi à Berne. N'est-ce pas moi qui ai dit dernièrement que toutes les femmes de Genève ont quarante ans? Cela vient sans doute de ce qu'étant en général fort jolies, Paris les enlève dans leur belle saison, et ne les rend à leur patrie qu'après les avoir un peu fanées, un peu brisées... Elles demeurent là quelques années à l'état d'illusions perdues, elles vont mirer leurs bas bleus dans le lac bleu; c'est l'école encore vigoureuse de Rousseau, de M<sup>me</sup> de Staël, de Benjamin Constant. Puis, quand les quarante ans qui leur servaient à en avoir trente, commencent à friser le demi-siècle, ces beautés passent un jour de Genève à Lausanne par la douce transition du lac Léman. C'est alors l'école de Senancour, de M<sup>me</sup> de Krudener, de M<sup>me</sup> de Charrière, etc.; cela fait des anges tombés, déchus, abattus, abîmés, à un point extraordinaire; puis Balzac les relève un jour de son souffle puissant. La femme de cinquante ans demande à s'appuyer sur la canne de notre ami. Je ne fais que lui transmettre ce désir, et lui apprendre combien il est aimé et espéré dans ce pays. Mais voici que nous quittons enfin cette petite France mystique et rêveuse, qui nous a doués de toute une littérature et de toute une politique; nous allons mordre cette fois dans la vraie Suisse à pleines dents. C'est le lac de Neuchâtel que nous laissons sur notre gauche, et qui, toute la nuit, nous jette ses reflets d'argent. On monte et l'on descend, on traverse des bois et des plaines, et la blanche dentelure des Alpes brille toujours à l'horizon. Au point du jour, nous roulons sur un beau pavé, nous passons sous plusieurs portes, nous admirons de grands ours de pierre sculptés partout comme les ours de Bradwardine dans *Waverley*: ce sont les armes de Berne. Nous sommes à Berne, la plus belle ville de la Suisse assurément.

#### V. — SUISSE ALLEMANDE.

Rien n'est ouvert. Je parcours une grande rue d'une demi-lieue toute bordée de lourdes arcades qui portent d'énormes maisons; de loin en loin il y a de grandes tours carrées supportant de vastes cadrans. C'est la ville où l'on doit le mieux savoir l'heure qu'il est. Au centre du pavé, un grand ruisseau couvert de planches réunit une suite de fontaines monumentales espacées entre elles d'environ cent pas. Chacune est défendue par un beau chevalier sculpté qui brandit sa lance. Les maisons, d'un goût rococo d'architecture, sont ornées aussi d'armoiries et d'attributs. Berne a une allure semi-bourgeoise et semi-aristocratique qui, d'ailleurs, lui convient sous tous les rapports. Les autres rues, moins grandes, sont du même style à peu près. En descendant à gauche, je trouve une rivière profondément encaissée et toute couverte de cabanes en bois, comme le Léman à Genève; il en est qui portent le titre de *bains* et ne sont pas mieux décorées que les autres: — cela m'a remis en mémoire un chapitre de Casanova, qui prétend qu'on y est servi par des



baigneuses nues, choisies parmi les filles du canton les plus innocentes. Elles ne quittent point l'eau par pudeur, n'ayant pas d'autre voile, mais elles folâtraient autour de vous comme des naïades de Rubens. Je doute, malgré les attestations de voyageurs plus modernes, que l'on ait conservé cet usage bernois du XVIII<sup>e</sup> siècle. Du reste, un bain froid dans cette saison serait de nature à détruire le sentiment de toute semblable volupté.

En remontant dans la grand'rue, je pense à déjeuner et j'entre à cet effet dans l'auberge des gentilshommes, auberge aristocratique s'il en fut, toute chamarrée de blasons et de lambrequins; on me répond qu'il n'est pas encore l'heure: c'était l'écho inverse de mon souper de Lausanne. Je me décide donc à visiter l'autre moitié de la ville. Ce sont toujours de grandes et lourdes maisons, un beau pavé, de belles portes, enfin une ville cossue, comme disent les marchands. La cathédrale gothique est aussi belle que celle de Lausanne, mais d'un goût plus sévère. Une promenade en terrasse, comme toutes les promenades de Suisse, donne sur un vaste horizon de vallées et de montagnes; la même rivière que j'avais vue déjà le matin se replie aussi de ce côté: les magnifiques maisons ou palais, situés le long de cette ligne, ont des terrasses couvertes de jardins qui descendent par trois ou quatre étages jusqu'à son lit rocailleux. C'est un fort beau coup d'œil dont on ne peut se lasser. Maintenant, quand vous saurez que Berne a un casino et un théâtre, beaucoup de libraires, que c'est la résidence du corps diplomatique, et le palladium de l'aristocratie suisse, qu'on n'y parle qu'allemand, et qu'on y déjeune assez mal, vous en aurez appris tout ce qu'il faut, et vous serez pressé de faire route vers Zurich.

Pardonnez-moi de traverser si vite et de si mal décrire des lieux d'une telle importance; mais la Suisse vous est si connue d'avance ainsi qu'à moi, par tous les paysages et par toutes les impressions de voyage possibles, que nous n'avons nul besoin de nous déranger de la route pour voir les curiosités. Je cherche à constater simplement l'état des chemins du pays, la solidité des voitures, ce qui se dit, se fait et se mange çà et là dans le moment actuel. Par exemple, je dois dire que je n'ai demandé aucun *beefsteak*, craignant qu'il ne fût d'ours, et qu'ayant appris par un ami que, dans les chalets, *séjour de l'hospitalité*, une tasse de lait se vendait quatre francs, je m'en suis refusé la consommation. L'expérience des voyageurs passés n'est donc point inutile; voilà ce qui me donne quelque confiance à écrire ces lignes.

Ainsi, lorsque, parti de Berne, vous aurez employé une ennuyeuse journée à traverser des bois de sapins et de bouleaux ornés de chalets fort médiocres et de gros villages encombrés d'une population moins belle qu'à l'Opéra, vous serez heureux de souper vers onze heures à Aarau dans la maison d'une hôtesses fort jolie, fort décolletée et vêtue (par pure bonté pour vous) du costume national. Là, moyennant un nombre de *batz* raisonnable, vous faites un repas où rien ne manque, et où paraît enfin la véritable truite des lacs et des torrents, la petite truite bleue tachetée, cette fraise du règne animal, modeste, délicate et parfumée, qu'on doit se garder de confondre avec la truite genevoise qui, en admettant qu'elle existe encore, n'est rien qu'un saumon déguisé.

Les murs de la salle à manger sont ornés de vues d'Aarau parmi lesquelles on remarque celle de la maison de Zchookke, l'illustre romancier. Il est triste de quitter enfin cette auberge agréable où l'on aimerait à passer la nuit sous plusieurs rapports. L'hôtesse vous fait un salut gracieux, et vous rougissez de lui glisser, en partant, dans la main l'humble monnaie que la Suisse appelle des *batz*. Nous parlerons de ce billon à propos des *kreutzers* allemands, non moins fallacieux pour le voyageur.

L'inégal pavé de Zurich nous éveille à cinq heures du matin. Voilà donc cette ville fameuse qui a renouvelé les beaux jours

de Guillaume Tell en renversant la toque insolente du professeur Strauss; voilà ces montagnes d'où descendaient des chœurs de paysans en armes; voilà ce beau lac qui ressemble à celui de Cicéri. Après cela, l'endroit est aussi vulgaire que possible. Sauf quelques maisons anciennes, ornées de rocailles et de sculptures contournées, avec des grilles et des balcons d'un travail merveilleux, cette ville est fort au-dessous des avantages de sa position naturelle. Son lac et ses montagnes lui font d'ailleurs des vues superbes. La route qui mène à Constance domine longtemps ce vaste panorama, et se poursuit toute la journée au milieu des plus beaux contrastes de vallées et de montagnes.

Déjà le paysage a pris un nouveau caractère: c'est l'aspect moins tourmenté de la verte Souabe, ce sont les gorges onduleuses de la Forêt-Noire, si vaste toujours, mais éclaircie par les routes et les cultures. Vers midi, l'on traverse la dernière ville suisse dont la grande rue est étincelante d'enseignes dorées. Elle a toute la physionomie allemande; les maisons sont peintes, les femmes sont jolies, les tavernes sont remplies de fumeurs et de buveurs de bière. Adieu donc à la Suisse, et sans trop de regrets! Une heure plus tard la couleur de notre postillon tourne du bleu au jaune. Le lion de Zœringen brille sur les poteaux de la route dans son champ d'or et de gueules, et marque la limite des deux pays. Nous voilà sur le territoire de Constance, et déjà son lac étincelle dans les intervalles des monts.

Constance! c'est un bien beau nom et un bien beau souvenir! C'est la ville la mieux située de l'Europe, le sceau splendide qui réunit le nord de l'Europe au midi, l'occident à l'orient. Cinq nations viennent boire à son lac, d'où le Rhin sort déjà fleuve, comme le Rhône sort du Léman. Constance est une petite Constantinople couchée, à l'entrée d'un lac immense, sur les deux rives du Rhin paisible encore. Long-temps on descend vers elle par les plaines rougeâtres, par les coteaux couverts de ces vignes bénies qui répandent encore son nom dans l'univers; l'horizon est immense, et ce fleuve, ce lac, cette ville, prennent mille aspects merveilleux. Seulement, lorsqu'on arrive près des portes, on commence à trouver que la cathédrale est moins imposante qu'on ne pensait, que les maisons sont bien modernes, que les rues, étroites comme au moyen-âge, n'en ont gardé qu'une malpropreté vulgaire. Pourtant la beauté des femmes vient un peu rajuster cette impression; ce sont les dignes descendantes de celles qui fournissaient tant de belles courtisanes aux prélats et aux cardinaux du concile, je veux dire sous le rapport des charmes; je n'ai nulle raison de faire injure à leurs mœurs.

La table d'hôte du *Brochet* est vraiment fort bien servie. La compagnie était aimable et brillante ce soir-là. Je me trouvais placé près d'une jolie dame anglaise dont le mari demanda au dessert une bouteille de vin de Champagne; sa femme voulut l'en dissuader, lui disant que cela lui serait contraire. En effet, cet Anglais paraissait d'une faible santé. Il insiste, et la bouteille est apportée. A peine lui a-t-on versé un verre, que la jolie lady prend la bouteille et en offre à tous ses voisins. L'Anglais s'obstine et en demande une autre; sa femme se hâte d'user du même moyen sans que le malade, fort poli, ose en paraître contrarié. A la troisième, nous allions remercier; l'Anglaise nous supplie de ne point l'abandonner dans sa pieuse intention. L'hôte finit par comprendre ces signes, et, sur la demande d'une quatrième, il répond au milord qu'il n'a plus de vin de Champagne, et que ces trois bouteilles étaient les dernières. Il était temps, car nous n'étions restés que deux à table auprès de la dame, et notre humanité risquait de compromettre notre raison. L'Anglais se leva froidement, peu satisfait de n'avoir bu que trois verres sur trois bouteilles, et s'alla coucher. L'hôte nous apprit qu'il se rendait en Italie par Bregenz, pour y rétablir sa santé. Je doute que son intelligente moitié parvienne toujours aussi heureusement à le tenir au régime.

## VI. — CAUSERIES SUR LE LAC.

Vous me demanderez pourquoi je ne m'arrête pas un jour de plus à Constance, afin de voir la cathédrale, la salle du concile, la place où fut brûlé Jean Huss, et tant d'autres curiosités historiques que notre Anglais de la table d'hôte avait admirées à loisir. C'est qu'en vérité je voudrais ne pas gâter davantage Constance dans mon imagination. Je vous ai dit comment, en descendant des gorges de montagnes du canton de Zurich, couvertes d'épaisses forêts, je l'avais aperçue de loin par un beau coucher de soleil au milieu de ses vastes campagnes inondées de rayons rougeâtres, bordant son lac et son fleuve comme une Stamboul d'occident; je vous ai dit combien, en approchant, on trouvait ensuite la ville elle-même indigne de sa renommée et de sa situation merveilleuse. J'ai cherché, je l'avoue, cette cathédrale bleuâtre, ces places aux maisons sculptées, ces rues bizarres et contournées, et tout ce moyen-âge pittoresque dont l'avaient douée poétiquement nos décorateurs d'opéra; eh bien! tout cela n'était que rêve et qu'invention : à la place de Constance, imaginez Pontoise, et vous voilà davantage dans le vrai. Maintenant j'ai peur que la salle du concile ne se trouve être une hideuse grange, que la cathédrale ne soit aussi mesquine au dedans qu'à l'extérieur, et que Jean Huss n'ait été brûlé sur quelque fourneau de campagne. Hâtons-nous donc de quitter Constance avant qu'il fasse jour, et conservons du moins un doute sur tout cela, avec l'espoir que des voyageurs moins sévères pourront nous dire plus tard : « Mais vous avez passé trop vite! mais vous n'avez rien vu! »

Aussi bien, c'est une impression douloureuse, à mesure qu'on va plus loin, de perdre, ville à ville et pays à pays, tout ce bel univers qu'on s'est créé jeune, par les lectures, par les tableaux et par les rêves. Le monde qui se compose ainsi dans la tête des enfans est si riche et si beau, qu'on ne sait s'il est le résultat exagéré d'idées apprises, ou si c'est un ressouvenir d'une existence antérieure et la géographie magique d'une planète inconnue. Si admirables que soient certains aspects et certaines contrées, il n'en est point dont l'imagination s'étonne complètement, et qui lui présentent quelque chose de stupéfiant et d'inouï. Je fais exception à l'égard des touristes anglais, qui semblent n'avoir jamais rien vu ni rien imaginé.

L'hôte du *Brochet* a fait consciencieusement éveiller en pleine nuit tous les voyageurs destinés à s'embarquer sur le lac. La pluie a cessé, mais il fait grand vent, et nous marchons jusqu'au port à la lueur des lanternes. Le bateau commence à fumer; l'on nous dirige vers les casemates, et nous reprenons sur les banquettes notre sommeil interrompu. Deux heures après, un jour grisâtre pénètre dans la salle; les eaux du lac sont noires et agitées; à gauche, l'eau coupe l'horizon; à droite, le rivage n'est qu'une frange. Nous voilà réduits aux plaisirs de la société; elle est peu nombreuse. Le capitaine du bâtiment, jeune homme agréable, cause galamment avec deux dames allemandes, qui sont venues du même hôtel que moi. Comme il se trouve assis auprès de la plus jeune, je n'ai que la ressource d'entretenir la plus âgée, qui prend le café à ma gauche. Je commence par quelques phrases d'allemand assez bien tournées touchant la rigueur de la température et l'incertitude du temps.

— Parlez-vous français? me dit la dame allemande.

— Oui, madame, lui dis-je un peu humilié; certainement je parle aussi le français.

Et nous causons ainsi avec beaucoup plus d'agrément.

Il faut dire que l'accent allemand et la prononciation très différente des différens pays présentent de grandes difficultés aux Français qui n'ont appris la langue que par des livres. En Autriche, cela devient même un tout autre langage, qui diffère au-

tant de l'allemand que le provençal du français. Ce qui contribue ensuite à retarder sur ce point l'éducation du voyageur, c'est que partout on lui parle dans sa langue, et qu'il cède involontairement à cette facilité qui rend sa conversation plus instructive pour les autres que pour lui-même.

La tempête augmentant beaucoup, le capitaine crut devoir prendre un air soucieux, mais ferme, et s'en alla donner des ordres afin de rassurer les dames. Cela nous amena naturellement à parler de romans maritimes. La plus jeune dame paraissait très forte sur cette littérature, toute d'importation anglaise ou française, l'Allemagne n'ayant guère de marine. Nous ne tardâmes pas à prendre terre par Scribe et Paul de Kock. Il faut convenir que, grâce au succès européen de ces deux messieurs, les étrangers se font une singulière idée de la société et de la conversation parisiennes. La dame âgée parlait fort bien d'ailleurs; elle avait vu les Français dans son temps, comme elle le disait gaiement; mais la plus jeune avait une prétention au langage à la mode, qui l'entraînait parfois à un singulier emploi des mots nouveaux.

— Monsieur, me disait-elle, imaginez-vous que Passau, où nous habitons, n'est en arrière sur rien; nous avons la société la plus *fielée* de la Bavière. Munich est si *crapule* à présent, que tous les gens de la haute viennent à Passau; on donne des soirées d'un *chique* étonnant!...

O M. Paul de Kock! voilà donc le français que vous apprenez à nos voisins! Mais peut-être ceux de nous qui parlent *trop bien* l'allemand tombent-ils dans les mêmes idiotismes! Je n'en suis pas là encore, heureusement.

## VII. — JE TOUCHE AU PORT.

« Il n'y a si bonne compagnie dont il ne faille se séparer, disait le roi Dagobert à ses chiens — en les jetant par la fenêtre. » Puisse cet ancien proverbe, que je cite textuellement, me servir de transition entre le départ de nos dames, qui nous quittèrent à Saint-Gall, et le tableau, que je vais essayer de tracer, d'un divertissement auquel se livraient nos marins sur le pont, en attendant que le bateau reprit sa course pour Morseburg. L'idée en est triviale, mais assez gaie et digne d'être utilisée dans la littérature maritime. Il y avait trois chiens sur le bateau à vapeur. L'un d'eux, caniche imprévoyant, s'étant trop approché de la cuisine, un mousse s'avisait de tremper dans la sauce sa belle queue en panache. Le chien reprend sa promenade; l'un des deux autres s'élance à sa poursuite, et lui mord la queue ardemment; voyant ce résultat bouffon, l'on s'empresse d'en faire autant au second, puis au troisième; et voilà les malheureux animaux tournant en cercle sans quitter prise, chacun avide de mordre et furieux d'être mordu. C'est là une belle histoire de chiens! comme dirait le sieur de Brantôme; mais que vous dire de mieux d'une traversée sur le lac de Constance par un mauvais temps? L'eau est noire comme de l'encre, les rives sont plates partout, et les villages qui passent n'ont de remarquable que leurs clochers en forme d'oignons, garnis d'écailles de fer-blanc, et portant à leurs pointes des boules de cuivre enfilées. Le plus amusant du voyage, c'est qu'à chaque petit port où l'on s'arrête, on fait connaissance avec une nouvelle nation. Le duché de Bade, le Wurtemberg, la Bavière, la Suisse, se posent là, de loin en loin, comme puissances maritimes... d'eau douce. Leur marine donne surtout la chasse aux mauvais journaux français et suisses qui voltigent sur le lac sous le pavillon neutre; il en est un, intitulé justement *les Feuilles du Lac*, journal allemand progressif, qui, je crois bien, n'échappe aux diverses censures qu'en s'imprimant sur l'eau, et en distribuant ses abonnemens de barque en barque, sans jamais toucher le riyage.

— La liberté sur les mers! comme dit Byron.

En rangeant à gauche les côtes de Bade, voici que nous apercevons enfin les falaises brumeuses du royaume de Wurtemberg. Une forêt de mâts entrecoupés de tours pointues et de clochers nous annonce bientôt l'unique port de ce pays; c'est Morseburg. Plus loin, la Bavière à Lindau; l'Autriche, Bregenz.

Nous ne subissons aucune quarantaine, mais les douanes sévères font transporter nos malles dans un vaste entrepôt. En attendant l'heure de la visite, on nous permet d'aller dîner. Il est midi : c'est l'heure où l'on dine encore dans toute l'Allemagne. Je m'achemine donc vers l'auberge la plus apparente, dont l'enseigne d'or éclate au milieu d'un bouquet de branches de sapin fraîchement coupées. Toute la maison est en fête, et les nombreux convives ont mis leurs habits de gala. Aux fenêtres ouvertes, j'aperçois de jolies filles à la coiffure étincelante, aux longues tresses blondes, qui en appellent d'autres, accourant de l'église ou des marchés; les hommes chantent et boivent, et quelques montagnards entonnent leur *tirily* plaintif.

La musique dominait encore tout ce vacarme, et, dans la cour, les troupeaux bêlaient. C'est que, justement, j'arrivais un jour de marché. L'hôte me demande s'il faut me servir dans ma chambre. Pour qui me prenez-vous, vénérable Wurtembergeois ? Je ne m'asseois jamais qu'à table d'hôte ! Et quelle table ! elle fait le tour de l'immense salle. Ces braves gens fument en mangeant; les femmes valsent (aussi en mangeant) dans l'intervalle des tables. Bien plus, il y a encore des saltimbanques bohèmes qui font le tour de la salle en exécutant la pyramide humaine, de sorte que l'on risque à tout moment de voir tomber un paillasse dans son assiette.

Voilà du bruit, de l'entrain, de la gaieté populaire; les filles sont belles, les paysans bien vêtus; cela ne ressemble en rien aux orgies misérables de nos guinguettes; le vin et la double bière se disputent l'honneur d'animer tant de folle joie, et les plats homériques disparaissent en un clin d'œil. J'entre donc en Allemagne sous ces auspices riants; le repas fini, je parcours la ville, dont toutes les rues et les places sont garnies d'étalages et de boutiques foraines, et j'admire partout les jolies filles des pays environnans, vêtues comme des reines, avec leurs bonnets de drap d'or et leurs corsages de clinquant. Voilà du moins un pays où les femmes n'ont pas adopté encore les chiffons sans goût de nos grisettes; ces surprises sont rares en voyage, et se reproduiront peu dans le mien.

Il s'agit maintenant de choisir un véhicule pour Stuttgart; mais je n'ai point à choisir : la poste royale, et partout la poste; il n'y a nulle part en Allemagne de diligences particulières; point de concurrences dont on ait à craindre l'imprudente rivalité; — les chevaux ménagent les routes, les postillons ménagent les chevaux, les conducteurs ménagent les voitures, le tout appartenant à l'état; — nul n'est pressé d'arriver, mais on finit par arriver toujours; le fleuve de la vie se ralentit dans ces contrées, et prend un air majestueux. « Pourquoi faire du bruit ? » comme disait cette vieille femme dans *Werther*.

GÉRARD DE NERVAL.

## QUELQUES MOTS

### SUR LE ROMAN DANS L'ANTIQUITÉ.

Singulière chose que l'amour ! On peut bien dire que c'est le refrain de la poésie; il lui fournit ses plus grandes œuvres et ses inspirations les plus frivoles; elle le chante dans tous les siècles et sous toutes les latitudes. Mais que de costumes divers l'amour a revêtus depuis la grande invocation de Lucrèce : *Aeneidum genitrix*, jusqu'à la romance d'hier ! Figurez-vous un peu le *Pamphile* de Térence, le *Clitandre* de Molière, et le *Fantasio*, le *Fortunio* ou le *Perdican* des *Comédies et Proverbes*, qui peignent si bien l'amour moderne, réunis pour parler de la passion et agiter quelque problème galant ! Voyez-vous d'ici le libertin antique chanter les courtisanes, l'honnête amant d'Isabelle célébrer convenablement les qualités et les vertus de sa maîtresse, et le rêveur au front pâle jeter de temps à autre au milieu de l'entretien quelque phrase mélancolique où danserait un rayon de lune ? Il est clair que chacun d'eux serait médiocrement satisfait de la manière dont ses compagnons entendent les choses du cœur : — Libertin, dirait Clitandre à Pamphile, de votre temps on n'aimait pas encore. — Vertueux gentilhomme, répondrait Pamphile, de votre temps on n'aimait plus. — Enfants ! répondrait Perdican, on ne badine pas avec l'amour; l'amour est une maladie, il tue : êtes-vous mort de l'amour ? — Non, par la sambleu ! — Non, par Vénus, mère de toutes choses ! — Vous n'avez donc pas aimé, concluerait Perdican.

Comment les accorder ? Où trouver l'amoureux vrai, l'amoureux incontestable, l'amoureux universellement reconnu ?

Il n'existe nulle part, et voici pourquoi :

On n'aime pas seulement avec le cœur qui s'émeut, on aime en même temps avec le cerveau qui pense; non pas dans la région de l'amour absolu, mais dans tel siècle et sous tel costume. Il y a donc dans la passion un mélange inévitable des mœurs du présent et des sentimens éternels de l'âme, une alliance nécessaire du cœur qui ne change pas et de l'imagination qui varie. Ivre de l'ivresse des fêtes antiques, épurée par la morale chrétienne, assombrie par le doute à ses différens âges, l'imagination a revêtu l'amour de libertinage impétueux, de morale subtilisée et de philosophie rêveuse. Modifiée par les hommes qui la créent au jour le jour, elle a donné comme une mode changeante et passagère aux sentimens qui sont le patrimoine divin du cœur et qui restent toujours les mêmes. L'amour est une belle plante que le genre humain cultive et qui n'est jamais simple : la fleur vient du cœur, elle est éternelle et partout semblable; la couleur et le parfum viennent de la tête, et c'est cela qui varie.

L'amour cultivé et changeant sans cesse, c'est le roman qui a ses costumes, ses manies, ses préjugés particuliers à chaque époque. Hier, frais, rose et enrubanné, il parcourait à petites journées la carte du Tendre, et abordait après mille circuits au port conjugal; aujourd'hui, pâle et méditatif, il s'en va sous les saules poursuivre des fantômes qui lui sourient et meurent, des beautés qui lui donnent leur main à toucher et s'éteignent : il semble une fièvre plus qu'une passion, et le malheureux envoie beaucoup plus de billets d'enterrement que de billets de mariage. Dans l'antiquité, la passion n'était pas exempte des fantaisies factices qu'on reproche aux sentimens du jour, et qu'on a reprochés à ceux de tous les temps. Il y avait alors dans les

esprits, dans l'opinion, dans l'air, un roman tout fait, un monde idéal, un rendez-vous convenu où s'en allait régulièrement en procession tout ce qui avait vingt ans. C'est dans ce monde imaginaire que nous allons faire une rapide tournée.

Les beaux esprits d'Athènes et de Rome ont fait beaucoup plus de romans qu'on ne le croit communément; on en improvisait beaucoup dans les gymnases et les académies antiques. Il est vrai qu'on ne les écrivait pas; mais ne prenez pas cette réserve pour une preuve de modestie : si Guttemberg était né au temps de Périclès ou d'Auguste, nous aurions bien d'autres livres jaunes que *Daphnis et Chloé* ou *Théagène et Chariclée*. De plus, comme il n'y a rien de nouveau sous le soleil, il y avait alors une recette qui servait à tout le monde : c'était l'aventure du jeune homme et de la jeune fille libres, enlevés par des pirates, aimant dans une condition obscure, et relevés par l'amour à leur première liberté.

Ces pirates qui enlevaient annuellement un certain nombre de filles et de garçons pour entretenir l'esprit d'aventures dans l'antiquité étaient bien les gens les plus commodes : il n'y a que les traltres de mélodrame qui aient rendu d'aussi grands services à la poésie. Mais écoutez bien; ceci est le point capital de l'intrigue. Au cas où le personnage enlevé était un homme, le capitaine des pirates avait alors une fille, et le jeune homme enlevé aimait la fille du capitaine de pirates. Si au contraire le personnage était une femme, le capitaine avait infailliblement un fils, et le jeune corsaire aimait subitement la jeune fille captive. Alors, quelles belles scènes d'amour sur le pont de la galère, à la clarté des étoiles, pendant que le farouche capitaine distribuait des coups de fouet à ses rameurs! On y maudissait amèrement les préjugés qui séparaient le héros de l'héroïne, une fille bourgeoise d'un pirate : — roman social. Quelquefois la fille du capitaine délivrait son ami pendant le sommeil de son père, et ils s'enfuyaient tous deux dans un frêle esquif qu'ils manœuvraient très bien dans la tempête : — roman d'aventures. Quand, par impossible, le capitaine n'avait pas de fils, la fille enlevée gardait son innocence au milieu de nos écumeurs de mer, et, au premier débarquement, on la vendait à quelque marchand d'esclaves qui la transportait à cent cinquante lieues de son pays, dans une ville habitée par des parents inconnus : — roman vraisemblable, où la vertu éprouvée trouvait la récompense que la comédie lui a réservée de tout temps, un mari pour les filles, une femme pour les garçons.

Tel était, au temps des lustres lointains et des vieilles olympiades, l'épisode amoureux au gymnase, à l'école de déclamation, c'est-à-dire dans le roman. Maintenant, dans la vie réelle, comment la jeunesse d'Athènes et de Rome passait-elle la saison d'aimer? Nous allons voir que ce feuilleton primitif était, dans la pratique, le type de la passion. Ouvrons Plaute et Térence, et suivons, s'il vous plaît, les destinées errantes de Philénie, l'infortunée jeune fille, perdue par sa mère dans le tumulte des Panathénées, et vendue par le capitaine de pirates à un marchand d'esclaves dont la scandaleuse industrie lui présage de nouvelles persécutions.

Au sortir de la galère aux quatre-vingts rameurs, Philénie est tombée de Charybde en Scylla; le marchand d'esclaves est toujours un infame coquin. Comme elle a les yeux perçants et doux, une chevelure noire ou blonde, mais à coup sûr à nulle autre pareille, le drôle l'établit dans son sérail entre Flora et Bacchis, qui vont lui enseigner le métier d'hétaïre. Pleurez, Diane et Minerve! mais cependant ne versez pas trop de larmes; l'esclavage est bon à quelque chose dans un gynécée de courtisanes antiques. Je ne dirai pas qu'il forme le cœur; mais, sans paradoxe, il forme l'esprit. Arpax est un marchand de belles filles qui cultive son bien en habile homme. Il envoie à l'académie de chant celles qui ont de la voix, et fait apprendre le pas-

ionien à celles qui ont la tournure élégante. De la sorte, Philénie, tout en restant sage, emprunte les talents et la grâce à la corruption qui l'entoure; car, dans l'antiquité, la vertu file, le vice seul a du monde, de la séduction, du piquant. Elle était belle, elle devient attrayante; ses yeux étaient grands et purs, ils ont maintenant l'étincelle; elle était intelligente, mais il n'y paraissait guère : depuis qu'elle soupe en galante compagnie, elle cause, elle réplique, elle se connaît aux choses de l'esprit, elle a une pointe de liberté et d'expérience. C'est pourquoi, un jour qu'elle traverse la rue pour aller à l'académie de chant, elle porte si galamment la robe à gouttière, que le beau Pamphile, qui se promenait avec ses amis sous un portique, se frappe le front, s'élance sur ses traces, en criant comme Archimède : *Eureka!* je l'ai trouvée!

Qui? elle? Il la cherchait donc? ils s'étaient donc vus? Nulle part. Néanmoins Pamphile la reconnaît sans y regarder à deux fois. Pamphile sort de tutelle, il est riche, jeune et beau; il a l'esprit cultivé, il est amoureux des arts, de la délicatesse et de l'élégance : s'il est Athénien, c'est tout dire; s'il est de Rome, il a fait le voyage de Grèce. Que demande-t-il donc à Vénus, si ce n'est une femme aux façons exquises, honnête, s'il se peut, mais piquante, il le faut? Or, cette sirène, où la trouvera-t-il? Dans le monde? Mais il n'y a de salons ni à Athènes ni à Rome. La place publique ou le foyer, le tourbillon des affaires civiles ou l'ennui laborieux des travaux féminins, pas de milieu entre ces deux extrêmes. Le matin, l'auguste matrone distribue à ses filles la tâche du jour : silencieuse et solitaire, la vierge travaille; pendant que ses mains vigilantes tordent les fils de la quenouille, son esprit dort, son cœur ne s'est jamais éveillé. Ainsi vont les jours, de travaux en travaux, jusqu'au jour du mariage, où son voile de pudeur tombe tout d'un coup dans la chambre nuptiale. Et jamais de ces causeries où la présence des deux sexes donne au cœur une sorte d'éducation libérale et initie la femme à son rôle futur. Aussi, dans l'antiquité, la jeune fille est-elle une citoyenne libre, une épouse et une mère future; une femme, jamais. Sort-elle de la maison paternelle pour aller au temple : avec une respectueuse indifférence, les jeunes gens lui cèdent le haut du pavé, comme à l'archonte ou au personnage consulaire; elle marche enveloppée de tuniques et de voiles, droite, digne, raide, imposante et gauche. Cette statue descendue de son socle est une maussade héroïne de roman.

D'ailleurs, Pamphile sait parfaitement que son mariage a été décidé avec la chaste héritière par deux barbons qui ont stipulé la dot sur leurs berceaux. Vous concevez très bien qu'il ne peut aimer celle qui fut désignée, il y a quelque vingt ans, pour faire son bonheur; Pamphile ressent, au contraire, une horreur profonde pour la femme de ménage qui crott sous le plafond glacial du gynécée pour la future expiation de ses fredaines. Où aimera-t-il donc? Enlèvera-t-il une inconnue, une fille quelconque, qui ne soit pas sa fiancée? Les décevirs se permettaient seuls ces fantaisies, et vous savez quelle affaire d'état. Le serpent se glissera donc dans quelque ménage? Dans le monde antique, il n'y a ni passions ni caprices, mais de bons adultères; l'aventure ne se dénoue pas avec la politesse moderne, par un duel entre le mari et l'amant, mais par la vengeance assez brutale de la justice. — Pamphile, mon ami, où aimerez-vous donc?

Exilé du monde, l'amour n'a de refuge que dans le désordre. Dans cette grande paix régulière et monotone des familles antiques, la jeunesse était réduite à s'en aller, la bride aux dents, chercher l'épisode amoureux au coin de terre franche que lui réservaient les courtisanes. La demeure de ces belles filles, dont le chœur fut mené par Aspasia et Cléopâtre, n'était-elle pas une exquise et délicate retraite, un boudoir et une ruelle, le sanctuaire de l'esprit et des plaisirs des sens? On y causait toilette, paix et guerre, élections, galanteries et poésies nouvelles, pen-

dant que les femmes libres s'endormaient entre le rouet et le peloton de laine. Pamphile se couronnait donc de roses, emportait sous sa robe une amphore de Chio ou de Massique dérobée au cellier paternel; il achetait du féroce Aspax quelques nuits bienheureuses, où il parlait de mariage à la belle Philénie, qui conservait ses premiers baisers à son époux ou les donnait à son amant, selon l'occurrence, mais prouvait toujours son origine libre au dénouement. Si Pamphile épousait toujours Philénie dans la comédie, il est évident que, dans la vie réelle, ces beaux projets d'alliance romanesque ne résistaient pas à un commerce un peu prolongé; le temps de l'amour passé, le mariage venait recueillir ses reliefs; mais encore n'était-on jamais bien sûr que l'amour n'usurperait pas plus tard sur le placide hyménée. A Rome, la loi autorise le *demi-mariage*, l'amour d'un homme marié pour une affranchie; l'épouse légitime n'a pas le droit de se plaindre, et, si elle accuse devant son père le coupable mari d'aller s'ébattre aux petits soupers de la courtisane : — Il a raison, il est dans son droit, répond le vieillard dans l'*Aululaire*. — Le rôle de femme, ainsi borné aux fonctions respectables d'épouse et de mère, dispensait la femme dotée de frais d'esprit et de séduction. Pauvre, poussée par le destin dans une maison de plaisir, si belle avec un maintien si décent, si vertueuse avec une compagnie si galante, combien de prétendus Philénie l'hétaïre n'enlevait-elle pas à la femme dotée ! Puis, charme singulier, Philénie était le fruit défendu; il fallait lutter contre une famille entière pour aimer la courtisane; elle était le prix d'une guerre aventureuse contre la cassette paternelle et les préjugés.

Tel était l'épisode de jeunesse, le roman dans l'antiquité. Bien que la courtisane ne fût pas toujours digne du voile nuptial, l'histoire de Pamphile et de Philénie était l'amour-type, le roman idéal, comme de notre temps celle de Werther et de Charlotte a été le modèle de toutes les imaginations un peu bien situées, de toutes les têtes convenablement fiévreuses. Le premier qui aima une fille enlevée par des pirates joua un rôle important. L'affaire fit du bruit, il y avait là de l'imprévu et du romanesque; il est clair que la jeunesse n'aima plus que des filles enlevées par des pirates, et qu'il devint du dernier bourgeois de soupirer pour des voisines qu'on avait vues naître et grandir. Pamphile posait sur sa tête la couronne de roses d'une façon particulière, et tous ceux qui entendaient les choses du cœur prirent la coiffure à la Pamphile. Quand il allait chez sa maîtresse, il fredonnait à la belle étoile une certaine chanson, et tous les gens passionnés chantèrent l'amour à la Pamphile. Si bien que les vieillards ne comprirent plus rien aux passions du siècle présent, et que ces amoureux des anciens jours tombèrent dans une stupéfaction comparable à celle des galans de l'empire à la vue des premières culottes jaunes et des premiers fracs bleus.

EUGÈNE FORQUERAY.

## LE JURY.

### LES TABLEAUX REFUSÉS.

Les convictions sincères ne craignent pas de redire plusieurs fois les mêmes choses; et, puisque l'éternelle question du jury est chaque année remise sur le tapis, nous répéterons chaque

année qu'il faut aviser au plus vite aux moyens de rajeunir cette institution caduque, — ou de la supprimer.

La pensée humaine s'est affranchie. Dans les formes diverses qu'ils revêtent, l'intelligence et le sentiment ont aujourd'hui un essor facile. De conquête en conquête, la presse est devenue à peu près libre, et, si nous ne pouvons crier par-dessus les toits toutes nos idées, nous pouvons du moins en dire la moitié, et, pour ceux qui en ont, c'est déjà quelque chose, en attendant mieux. Je le demande à tous ceux qui débutent dans les lettres, quelles que soient les difficultés qu'il faut vaincre pour se faire imprimer, on y parvient cependant, et, une fois la porte ouverte, il n'y a guère qu'à avoir du talent, faible obstacle qui n'arrête personne. Celui-là même à qui le journal peu débonnaire reste impitoyablement fermé n'a qu'à essayer du livre; cela coûte parfois assez cher, mais enfin, quand on se sent quelque chose dans le cœur et dans l'esprit, c'est une partie qu'il faut jouer, — et qu'on gagne. Pour le jeune peintre, au contraire, voyez que de difficultés ! Il n'y a qu'une seule voie qui le conduise au succès, c'est le Louvre. Il ne prend rang parmi les artistes, il n'existe réellement pour le public et pour la critique, que lorsque son nom s'est inscrit au livret. Beaucoup vous soutiendront qu'on n'a du talent que si l'on a exposé; en outre (et pourquoi faut-il qu'une triste question d'argent vienne compliquer la situation ?) il n'y a de commande du gouvernement que pour les élus du salon. Pour l'homme qui produit, le droit à la publicité est un droit contre l'exercice duquel rien ne saurait prévaloir. Eh bien ! les choses se sont arrangées de telle sorte que pour les peintres et les sculpteurs l'exposition du Musée est le seul moyen de publicité possible. Essayez, comme plusieurs l'ont tenté, d'ouvrir à deux battants les portes de votre atelier, et de faire appel, par-devant la foule, du jugement du jury : il viendra chez vous vingt personnes, et votre talent restera inédit. Nous le répétons, il n'y a que le Louvre, et tous les artistes le savent bien.

Sous le rapport des intérêts de l'art, la question n'est pas moins grave, et la réforme du jury n'est pas moins urgente. Lorsqu'un jeune artiste qui se présente avec une œuvre originale et forte n'est point admis au salon, il rentre en lui-même, et l'année suivante il se dit : Puisque le Louvre reste fermé aux sérieuses tentatives de style ou de couleur, faisons de la peinture sans couleur et sans style comme messieurs tels et tels. Et voilà le jeune artiste qui change de manière et qui s'égare ! Un brillant avenir lui était peut-être promis, mais le voilà fatalement engagé dans une voie mauvaise, le voilà parti pour ce triste pays de l'erreur où l'on va si vite et d'où l'on revient si lentement, quand on en revient ! Non, vraiment, la condition de l'artiste est des plus précaires : si, peu soucieux des grands principes de l'art, il consent à abdiquer sa dignité et à châtrer son talent, le gouvernement lui commandera des peintures électorales, les marchands de tableaux accueilleront ses productions frivoles, les libraires lui demanderont des vignettes et des illustrations, et l'aisance lui viendra avec une facile renommée; si, loin de se laisser aller à l'attrait de cette vie stérilement féconde, il se renferme dans son atelier et travaille en vue de la vérité et du beau, refusé au salon, repoussé de la plupart des critiques, illustre pour quelques-uns, ignoré de presque tous, il gardera chez lui la collection de ses tableaux qui ne connaîtront pas l'acquéreur.

Le jury veille donc aux barrières du Louvre comme un impitoyable gardien. On le dit impartial, parce qu'il est incompétent, de même qu'on s'accorde à louer la douceur d'un homme sans intelligence. Mais, en réalité, il est plein d'amour pour les œuvres médiocres, pour les idées qui traînent depuis long-temps dans toutes les académies. Quand il reçoit des tableaux où se retrouve la trace d'une main vigoureuse et savante, c'est seulement par condescendance pour le préjugé vulgaire. On a beau-



coup ri, depuis dix ans, de ses méprises, de ses exclusions systématiques, de ses impertinentes admissions. Cette année, il vient d'ajouter à son histoire une page intéressante. L'ARTISTE l'a déjà annoncé, le jury a refusé un tableau de M. Decamps! En présence d'un pareil fait, toute déclamation devient inutile. Pour rendre d'ailleurs toutes les pensées que réveille dans l'esprit cette incroyable erreur, il faudrait pousser l'ironie jusqu'à l'injure, la colère jusqu'au dédain. L'intolérance du jury est depuis long-temps célèbre : disciples très amoindris d'une école qui se meurt, ses membres se sont opposés de toutes leurs forces aux progrès de l'école nouvelle; ils comprennent si bien la peinture d'histoire, qu'ils ont maintes fois refusé M. Delacroix; leurs idées sur le paysage sont telles, qu'ils ne veulent pas entendre parler de M. Rousseau. Cette absurdité a sa logique, et on peut aisément se rendre compte des motifs qui les conduisent. Mais quelle objection peuvent-ils faire contre la manière de M. Decamps, ce vigoureux génie, dont on n'a jamais contesté la puissance, M. Decamps, qui a de la nature un sentiment si vrai et si dramatique, M. Decamps, enfin, l'auteur de l'*Histoire de Samson* et de tant d'œuvres éclatantes? Non, nous qui connaissons le jury de longue date, nous n'aurions jamais osé croire qu'il pût pousser à ce point l'audace de l'extravagance.

Ainsi donc, il faut qu'on le sache, le talent, la réputation, la conscience, sont de vaines garanties. — M. Delacroix, par un singulier hasard, a été reçu cette année; mais M. Corot, qui avait envoyé quatre paysages, n'en a qu'un seul au Salon. Un sculpteur très distingué, M. Maindron, dont la *Velléda* a paru digne d'être placée au jardin du Luxembourg, a également été victime de la cruauté du jury; on n'a pas voulu d'une de ses statues. Enfin, et ceci serait assez plaisant si la question était moins grave, on a refusé onze marines de M. Gudin, de sorte que la liste civile condamne aujourd'hui comme mauvais, par l'organe du jury, des tableaux que demain elle trouvera assez beaux pour les admettre pompeusement dans la galerie de Versailles. Étrange contradiction! Et savez-vous pourquoi le jury s'est montré si sévère cette année à l'égard d'un artiste qu'il avait toujours accueilli avec une bienveillance sans exemple? Parce qu'il a cru reconnaître dans ces marines les traces d'une main étrangère! — Nous ignorons si l'histoire est exacte, et nous n'avons, sur des œuvres que nous ne connaissons point, aucun avis à formuler; nous voudrions seulement savoir de quel droit le jury va s'occuper de ce côté secret, mystérieux, intime, des choses de l'art? Grâce à cet ingénieux système, et en appliquant les conséquences qui en découlent, on pourrait refuser hardiment un Rubens où Vandyck aurait travaillé.

Ainsi donc, une fois encore, le jury se proclame incompetent. Nous savons bien que l'Académie des Beaux-Arts compte dans son sein trois ou quatre artistes d'une certaine valeur; mais, depuis long-temps révoltés des façons d'agir de leurs collègues, ils s'abstiennent chaque année de prendre part à leurs délibérations. Qu'ils en soient hautement blâmés! Une grande part de responsabilité retombe sur eux. En intervenant, ils pourraient sans doute opposer une digue aux caprices par trop excessifs du jury. Ils ne le veulent pas, mais ils s'associent par leur silence aux artistes et aux critiques qui demandent depuis si long-temps une réforme.

Il ne faut pas, disent les partisans du jury, que le Louvre soit déshonoré par des œuvres inférieures. Sur ce point, nous regrettons comme eux que l'exposition ne puisse avoir lieu qu'au Musée; il nous paraît très fâcheux que les tableaux du grand salon de l'école française et de la première travée de l'école flamande soient couverts pendant plusieurs mois par les peintures des artistes modernes. Mais, puisqu'il n'existe aucun local plus propre aux exhibitions annuelles, il conviendrait d'en construire un. En attendant, nous ne voyons pas quelles

raisons sérieuses le jury peut invoquer pour légitimer ses prétentions. Il confisque et il censure, et, pour tout dire, nous ne connaissons qu'un cas où son intervention soit fondée. De même que des exigences que chacun apprécie rendent nécessaire l'examen préalable des pièces de théâtre, de même on conçoit que le jury ne laisse pas franchir le seuil du Louvre à des œuvres dont la licence heurterait certaines convenances morales. En dehors de ce seul cas, son jugement doit être considéré comme non avenu et comme arbitraire.

Il s'agit donc d'une question de droit fort grave, et nous espérons que cette année les critiques seront unanimes sur ce point. Deux grains de bon sens et de sympathie pour les artistes suffissent pour entraîner l'opinion indécise et pour condamner le jury dans ses formes actuelles. La première combinaison venue; un système quelconque, vaudrait mieux cent fois que ce qui existe aujourd'hui. Qu'on y réfléchisse donc, et que chacun agisse selon ses forces pour faire promptement justice d'une institution contre laquelle on crie depuis quinze ans, et dont l'histoire n'est qu'une longue série d'erreurs audacieuses, de mesquines antipathies et de risibles colères.

## LA SEMAINE LITTÉRAIRE.

De la critique. — Confession d'un enfant du siècle. — M. Jules Janin. — M. Théophile Gautier. — M. Old Nick et M. Babou.

— Citation tirée de M. Babou. — La Pologne. — Deux sujets de lithographie allégorique. — Le denier de la veuve.

La semaine a été charitable pour messieurs de la critique; elle leur en a donné tant et plus à dévorer, — des tragédies tirées toutes jaunes de leur étui de momie, des drames en cinq actes, — et en vers! et de M. Viennet! — de petites comédies en petits vers bien raisonnables de l'école Ponsard, et un vaudeville de M. Paul de Kock.

Ceci nous amène à vous parler de la critique. Nous serons bref.

Je pense qu'il y a généralement deux manières de devenir critique. On devient critique par suite d'une passion quelconque : le désespoir, la haine, l'enthousiasme, la foi féroce ou le scepticisme endiablé. Le scepticisme est réellement une passion, la plus têtue de toutes; mais enfin, tel quel, le critique ainsi passionné n'a pas moins quelque bonne chance de bien mériter de l'art. Fréron était un critique passionné; il y avait au fond de son esprit et de son grand savoir je ne sais quel farouche sentiment de stérilité qui lui donnait de la haine, — et la haine a aussi son génie. N'affirme-t-on pas que deux ennemis sont plus salutaires au sage qu'une légion d'amis? C'est ainsi que la critique jalouse, la critique amère et obstinément douteuse, est salutaire aux muses; car cette critique-là, — mission sinistre, ivresse de fiel, je le veux bien, — est la seule critique laborieuse, celle qui cherche, celle qui fouille, celle qui vous tourne et retourne une œuvre et vous la flaire d'un nez subtil. Elle rêve nuit et jour mille engins à faire brèche; elle creuse des sapes sous le trône du poète, et c'est elle qui en découvre le bois vil, lorsque tous les fidèles à genoux qui entourent l'estrade n'en aperçoivent que le velours. Ainsi machinant contre les royautés les plus légitimes, contre les gloires les plus sûrement promises à l'immortalité, — que ne fait-elle pas de toutes ces auréoles en carton doré, de toutes les fausses renommées se pavanant sous une pourpre fausse, bordée de fausse hermine! On peut dire

qu'elle est la grande et implacable dénicheuse de mensonges littéraires; son instinct de destruction la jette sur la piste de tous les vainqueurs qui portent avec eux l'imperceptible tache de la mort sous l'éclat du triomphe. Allez, mes conquérans, montez au Capitole! Marchez rois, marchez dieux : qu'importe? — Le corbeau vous suit, volant à votre gauche, sombre augure...

Il y a dans cette catégorie des critiques les hommes complets par la haine, — je viens de les définir, — mauvais génies de l'art qui poussent néanmoins l'art vers l'idéal, comme Satan pousse l'homme à Dieu; — et puis, les enthousiastes, ceux qui n'ont de haine qu'à force d'amour, et qui, chérissant la muse sous la livrée du maître, la méconnaissent sous toute autre, — vrais soldats russes qui ne distinguent les leurs qu'à l'uniforme, et tueraient leur frère, si, par inadvertance, il se trompait de culotte. Eh bien! ces critiques-là, je les estime encore, non certes pour leur amour autant que pour leur colère, cette bonne et franche colère qui les pousse en avant, tout droit, sans dévier, avec un appétit de ruine que la ruine aiguise; je les aime pour cette flamme incendiaire qu'ils allument aux flammes sacrées de leurs autels, je les aime pour tout ce qu'ils détruisent et nivellent, je les aime enfin pour les dieux qu'ils égorgent aux pieds de leur dieu jaloux. Laissez-les faire, laissez-les tuer : le sein de la mort cache les semences de la vie.

Nous disions qu'il y avait deux manières de devenir critique. Nous avons expliqué comment l'on devenait critique par passion, — que cette passion fût la haine absolue ou le fanatisme aveugle, deux causes diverses pour deux effets semblables; — nous allons présentement dire comment l'on devient critique par métier.

Aujourd'hui la critique par métier, c'est vous, c'est moi, c'est un peu tout le monde, — une pauvre espèce!

La critique a commencé de devenir un métier du jour où elle est allée s'établir au rez-de-chaussée des journaux. Vainement s'est-elle efforcée, durant les premières années qui suivirent son installation, de conserver ses habitudes laborieuses, son amour de la recherche et de la méditation, je dirai même l'âpreté bienfaisante et l'agressive vertu de son style; — elle s'amoindrit à mesure que les journaux grandirent, et sa voix se perdit peu à peu dans l'éclat de cette voix immense, — la voix de la presse. Les noms importent peu. Ne citons ni Geoffroy, ni Dussault, ni Hoffmann, ces hommes de la transition que nous sommes en train de décrire; bornons-nous à ce fait, que la critique, une fois soumise aux allures effrénées du journalisme, perdit en vigueur ce qu'elle conquit en abondance, et troqua les lenteurs de son talent d'analyse contre la rapidité du babil et les triomphes stériles de l'improvisation.

Je crois l'avoir dit ailleurs, — mais une vérité deux fois dite est deux fois vraie, — ceux que la critique passionnée a bravement, héroïquement détruits, ces faux poètes et ces faux dieux dont elle a fait justice, la critique feuilletoniste ne saurait les relever, les remplacer encore moins. Ce n'est pas elle qui s'en ira chercher dans le sein de la mort les germes de la vie. Ce n'est pas elle qui retrouvera sous nos ruines la vérité éternelle; ou bien, si ces ruines ne sont que pierres mortes et tombeaux blanchis, ce n'est pas elle qui, précédant les poètes, cherchera la nouvelle route qui doit conduire au Canaan promis. Enfouie, comme nous, dans la poussière des décombres, ce n'est pas elle qui gravira les hautes montagnes, et saura retrouver l'étoile conductrice, perdue dans la profondeur des cieux. A-t-elle seulement sa place dans les conseils? Si elle l'avait, que dirait-elle? Est-elle autre chose qu'un vain écho de l'ignorance générale, un morne reflet de nos ténèbres? Connait-elle le passé pour enseigner l'avenir? A-t-elle pesé toutes les erreurs pour savoir à peu près le poids d'une vérité? S'est-elle arrêtée, pensive, — un seul instant, — devant ces grands problèmes du beau, de la nature et de l'idéal, joignant ses efforts à tous les efforts pour en dégager l'Inconnue, éternel souci de ce temps? Que dis-je? ne lui demandons pas des miracles. Ce serait assez, ce serait immense déjà qu'en place de prétendre à l'initiative des forts, elle eût du moins, — je ne dis pas la conscience, — mais le simple esprit d'y applaudir. Mais quoi! ce n'est pas chose mince que de faire

la part des puissans et des impuissans, et, dans la mêlée générale, de distinguer entre les vaillans qui marchent, et les sots qui s'agitent sur eux-mêmes comme des bamboches italiens. Ce génie du coup d'œil, elle ne l'a pas, elle ne saurait l'avoir. Les tièdes eaux de sa louange inondent toutes choses, les bonnes et les mauvaises, l'œuvre juvénile aussi bien que la farce éreintée, la tentative sérieuse comme l'impertinence en deux actes, la pièce nouvelle et la pièce refaite. Tout cela s'en vient mourir de la même mort, étouffé dans ce marais de formules stagnantes, dont se compose le feuilleton du lundi; — ou bien, chose rare, si la critique se réveille, si l'esprit lui démange, — elle tue d'un mot, elle assomme d'un coup de plume, sans discernement et sans pitié. C'est alors que son ignorance devient du scepticisme et son indifférence du dédain. Ce scepticisme et ce dédain mélangés, voilà l'esprit de la critique en verve. Hélas! que voulez-vous? on est au dernier moment, on a dix, douze, quinze colonnes à écrire; on a trois heures devant soi : trouvez-moi le temps de méditer et d'être probe, et de dire juste! On marche le plus vite qu'on peut, où l'on peut, sur quoi l'on peut. Tant pis si l'on écrase l'aigle dans son œuf. On a bien le temps de voir où l'on pose le pied! — Eh! bon Dieu! s'il fallait ainsi s'arrêter à chaque bout de ligne, de peur de passer, sans le voir, à côté du prodige, s'il fallait marcher lentement, le nez en terre, l'œil curieux, s'assurant que le brin d'herbe qui perce à peine le sol n'est point le germe d'un chêne, on n'en finirait pas. Le journal est à heure fixe; il faut que la critique, son savoir, sa divination, son goût, sa justice et ses douze colonnes soient à heure fixe. Voilà ce que nous appelons la critique par métier, voilà ce que le journal a fait de la critique, voilà ce qu'il a fait de vous, de moi, de lui, de tous, d'une foule d'esprits jeunes, qui n'ont plus le temps d'être généreux, d'être sincères, justes et bons. Des lignes, rien que des lignes, toujours des lignes! Et nous allons ainsi, poussés et bousculés les uns par les autres, entraînés par la foule, sans la guider jamais, échos involontaires de ses cris et de ses huées; nous allons de la sorte sans relâche, les semaines s'entassant sur les semaines, et ne trouvant jamais un jour, jamais une heure, pour nous coucher au revers de la route, sous quelque religieux ombrage, afin d'ouïr chanter les oiseaux au ciel et la rêverie dans notre ame.... Le journal n'attend pas!

Ceci est toute la confession d'un enfant du siècle, — qui a pour métier de s'en aller critiquant.

On le voit donc, maltraités par les destins et victimes de la presse mécanique, ces pauvres feuilletonistes ne sont guère bons à grand'chose, et faut-il du moins leur savoir un gré infini du peu de bien dont ils se montrent capables. C'est ainsi, pour citer un exemple, — que M. Jules Janin, révélant Rachel, que dis-je? improvisant Rachel en vingt-quatre heures, — nous paraît mille fois plus habile que cet autre écrivain détruisant Ponsard après trois ans de réflexion.

Une autre remarque à faire est celle-ci, que plusieurs de nos critiques à heure fixe, — gens d'esprit s'ils en avaient le temps, sont, en dehors de leurs douze colonnes, les uns de beaux poètes, les autres de charmans écrivains. Ce qui les perd, ce sont les douze colonnes. — M. Jules Janin en écrit quinze! — Ce qui les détruit, c'est la presse mécanique. Une fois arrivés à ce dimanche matin, jour fatal, les plus braves perdent la tête et le style. Les plus éprouvés tombent dans des distractions bizarres. Il n'est sorte de petites ruses misérables, de déclamations hors de propos, de rabâchages, de répétitions, de lieux communs mal dissimulés, de discours sophistiques, de phrases biscornues, de non-sens et de contradictions, par où ils ne cherchent à se sauver. Je n'en sache pas un, — non, pas un! — excepté M. Old Nick et M. Babou (ceux-ci n'écrivent pas à la légère), qui consentent à être jugés par la postérité sur son feuilleton du lundi. M. Jules Janin, le maître à tous, l'esprit infatigable, l'expression la plus parfaite du feuilleton fait homme, c'est-à-dire le doute incarné, — M. Jules Janin, — je le parie, — donnerait le plus abondant, le plus intarissable, le plus taquin, le plus capricieux de ses feuilletons, pour une page de cette idylle calme et doucement ombragée qui dort là-bas entre deux chapitres de

Barnave; et ce cher poète, ce fier amant de la fantaisie, Théophile Gautier, jetterait tous les siens au feu pour voir un instant danser les salamandres sur le sommet des flammes. — M. Albert Aubert est allé jusqu'à écrire un livre, de peur qu'on ne le crût feuilletoniste de naissance, — comme M. Rolle; M. Hippolyte Lucas traduit toutes les pièces espagnoles qui lui tombent sous la main; — autant d'excentricités qui prouvent assez combien les critiques du lundi tiennent à passer pour des hommes sérieux les autres jours de la semaine.

Nous voulions, en commençant, vous parler de ce qui s'était dit lundi dernier sur M<sup>lle</sup> Rachel, sur Jeanne d'Arc et sur M. Vignet. Mais à quoi bon ajouter à tout cela plus d'importance que les feuilletonistes eux-mêmes n'ont accoutumé d'y en mettre? Se rappelleraient-ils seulement à quelles misères nous irions faire allusion? Je suis bien sûr que M. Jules Janin ne se souvient guère d'avoir profité de la circonstance pour mettre en prose toute une trilogie de Schiller, et pour comparer le nom sauveur de Jeanne à l'étoile du berger, — et que M. Th. Gautier ne saurait ce que je veux lui dire, si je lui reprochais de s'être singulièrement contredit en avançant que M<sup>lle</sup> Rachel ne doit pas être vouée au *peplum* ni au *vestibule grec* à colonnes vertes, lorsque, vingt lignes plus bas, il affirme que *son jeu est une espèce de danse grave comme celle des théories religieuses*, et regrette qu'il ne soit pas réglé par deux flûtes, ainsi que cela se pratiquait sur les théâtres grecs. Mais ce qu'on peut relever, c'est une phrase de M. Babou. M. Babou est un critique par vocation, ce qui est bien autre chose qu'un pauvre critique par métier. M. Babou n'écrit pas tout bonnement pour écrire; il écrit parce que cela est nécessaire aux lettres et à la société. De sorte que M. Babou répond devant Dieu et devant les hommes des moindres choses qu'il dit, — et qu'un feuilleton de M. Babou, c'est M. Babou tout entier. M. Babou n'est pas homme à écrire une phrase sans savoir pourquoi, et, s'il a écrit ce que je vais vous dire, c'est apparemment qu'il avait ses raisons pour cela. M. Babou est de l'école du bon sens. Il a donc hardiment comparé le bruit que font encore ces méchantes œuvres du vieux romantisme de la restauration à de jeunes soudards qui, la tête agitée par de mauvais rêves, ont la détestable habitude de ronfler en dormant, espérant qu'une chiquenaude dextrement appliquée au bon milieu du nez suffira pour les réveiller, quitte pour eux à se rendormir après avoir échangé, pour plus de commodité, leur casque à visière contre l'élastique bonnet de coton. Nous avouons en parfaite humilité n'avoir vu goutte dans cette charade en action; mais nous n'en demeurons pas moins convaincu que M. Babou sait fort bien ce qu'il a voulu dire. Cela est peut-être une allégorie en l'honneur de M. Ponsard.

Ainsi que nous l'avions prévu, la noble Pologne, — cette grande vaincue, comme dirait M. Gozlan, — a inspiré beaucoup de synecdoques et de métaphores au premier-Paris de ces derniers huit jours. Pour ce qui est des odes pressenties, c'est M<sup>me</sup> Louise Colet qui a ouvert la marche avec M. Louis, compositeur typographe. Nous regrettons que la place nous manque pour comparer entre elles ces deux pièces, fruits de deux muses également patriotes.

Nous signalerons aux dessinateurs qui font des lithographies allégoriques pour la circonstance, — comme ils en ont fait pour le retour des cendres de l'empereur, — quelques lignes d'un jeune feuilletoniste du lundi, écrites sans doute à cette heure suprême où toutes les lignes sont bonnes. Le jeune écrivain dit que la Pologne a senti flotter sur son front d'invisibles drapeaux, et qu'elle s'est élancée, par un dernier effort, à la lumière, à la liberté, le glaive à demi brisé, les membres sanglants et déchirés; ce qui offre un très beau sujet pour la lithographie. Le *Courrier français* est également digne d'attention. Il nous peint l'Autriche se joignant à la Russie pour renouer le linceul de mort que la Pologne écarte après avoir soulevé la pierre du sépulcre. Cela est d'une heureuse composition. Toutefois, si le lithographe n'est pas de l'école du bon sens, il sera peut-être embarrassé pour représenter la Pologne n'écartant son linceul qu'après avoir soulevé la pierre du sépulcre.

Au surplus, — pourquoi ne le dirait-on pas? — l'insurrection

polonaise, sombre et sublime épopée dont le chant suprême vient d'arriver jusqu'à nous, — a dû demeurer un peu confuse de la rhétorique impotente que les journaux se sont empressés de mettre à son service. Nous avons lu tous les journaux de la semaine qui finit: — bravoure extravagante! — cherchant de colonne en colonne, de paragraphe en paragraphe, le mot simple et beau, l'inspiration sévère, le cri parti de l'âme... nous avons trouvé la phrase du *Courrier français*. Or, ceci nous semble d'un triste augure que ce grand bruit d'un peuple se relevant pour mourir ne rencontre chez nous que des échos rauques et fêlés. Osera-t-on le croire? il était réservé au ministre développant hier, en face de la France, le principe glacial du *chacun pour soi, chacun chez soi*, de faire plier la chambre sous le poids de son éloquence, tandis que les journaux, ouvrant des souscriptions à grand renfort de trompes et de bouquins, ont à peine encaissé quarante mille francs en huit jours. Quarante mille francs! en France! pour la Pologne! — C'est le denier de la veuve, — de la patrie veuve de son cœur.

MARC FOURNIER.

## POÉSIE.

### LA MARGUERITE.

Tout rêveur au jardin je suis venu m'asseoir;  
La nuit tombait déjà : sur sa tige élancée,  
Chaque fleur au zéphyr racontait sa pensée  
Ou relevait son front pour se mieux laisser voir.

La rose en son bouton cachait un doux espoir,  
Un œillet dénouait sa ceinture pressée,  
Le lilas seul pleurait sa jeunesse passée,  
Un iris s'entr'ouvrait sous le souffle du soir.

Le liseron errant, aux feuilles gracieuses,  
Mêlait son étaminé aux brunes scabieuses :  
Toute fleur, toute feuille, avaient une beauté;

Mais je te voyais seule en ce divin parterre,  
O blanche marguerite, oracle du mystère,  
Que la lune baignait de sa molle clarté!

### DEMAIN TOUT FLEURIRA.

Demain tout fleurira dans la verte vallée  
Où j'ai mis au tombeau la moitié de mon cœur;  
Demain, sous le cyprès et le saule pleureur,  
Tu t'épanouiras, ô rose immaculée!

Demain, quand, succédant à la nuit étoilée,  
Un pur soleil viendra rougir de sa splendeur  
La cime des grands bois jusqu'en leur profondeur,  
Une fraîche senteur de ta tige exhalée

Avec l'hymne du jour qui sort de chaque nid  
Tombera, pur encens, sur le tertre béni :  
Mais elle dormira la jeune solitaire!

Et ni tout le bonheur qui ruisselle des cieux,  
Ni le chant de l'oiseau, ni les pleurs de mes yeux,  
Ne la réveilleront dans sa couche de pierre.

ATH. MOURIER.

## AUX PAMPLEMOUSSES.

Vous souvient-il ? un jour, assis aux Pamplemousses,  
Dans cet ombreux vallon plein d'ineffables voix,  
Je vous disais, au bruit des ondes sur les mousses,  
Aux frais gazouillemens des oiseaux dans les bois :

— Madame, voyez-vous ce rêveur lent et triste  
Qui sous les verts palmiers se perd à pas distraits ?  
C'est un enfant au sein d'apôtre, au front d'artiste ;  
Avec la Muse il a des entretiens secrets.

Son œil épris d'azur, d'ombre et de solitude,  
Vague et pensif, s'emplit parfois d'un feu vainqueur ;  
Mais tout en lui parfois a la pâle attitude  
D'une fleur qu'un insecte aurait piquée au cœur.

Qu'a-t-il ? Seul, à l'écart, s'il souffre, il sait se taire :  
Comme un exilé fier parmi nous égaré,  
Il passe à nos côtés tranquille et solitaire ;  
Mais, à les voir, on sent que ses yeux ont pleuré.

Ah ! quel que soit son mal, respectons sa tristesse :  
Nous ignorons quelle aube éclaira son matin ;  
Il ne faudrait souvent qu'un rayon de tendresse  
Pour fondre à bien des fronts les brumes du destin.

Être inquiet, nature irascible et puissante,  
L'artiste a des dégoûts à tout autre inconnus ;  
Molle et douce à nos pas, rude et pour lui blessante,  
L'herbe de nos sentiers fait saigner ses pieds nus.

C'est un de ces cœurs faits de force et de faiblesse,  
En eux portant l'esprit qui les doit torturer :  
Un rien l'exalte, un rien le fatigue et le blesse ;  
Ce qui nous fait sourire, hélas ! le fait pleurer.

Lis humain dont l'encens au vent du beau s'exhale,  
Ce cœur que pour l'amour Dieu sans doute a formé,  
Ouvert à l'art, buvant sa rosée idéale,  
Semble à tout autre culte être à jamais fermé.

Mais quel amour à l'art ! quel culte à la nature !  
La matière a pour lui de mystiques lueurs,  
Et l'on dirait parfois, rêveuse créature,  
Qu'il cause avec les vents, les ondes et les fleurs.

Morne et désabusé, le beau pourtant l'enflamme ;  
Poète, il en subit le charme sérieux,  
Et sympathique esprit, une étoile, une femme,  
Réjouissent toujours sa pensée et ses yeux.

Tout à l'heure, en passant à vos côtés, madame,  
Un instant son regard s'est reposé sur vous ;  
Et soudain à sa lèvre est monté de son âme  
Un sourire étonné, mélancolique et doux.

Ah ! ne rougissez point de ce muet hommage,  
Cygne, dont il n'a fait qu'entrevoir les blancheurs ;  
Laissez-le dans sa grace emporter votre image,  
Comme un souvenir plein de calmantes fraîcheurs.

Qui sait ? peut-être un jour, rêvant aux Pamplemousses,  
A cet ombreux vallon aux ineffables voix,

A ce bruit cadencé des ondes sur les mousses,  
A ces gazouillemens des oiseaux dans les bois ;

Triste et les yeux remplis de ce doux paysage,  
Air mol et bleu, jardins où chantent les ruisseaux,  
Où blanche il vous a vue à travers le feuillage  
Comme un marbre sans tache à l'ombre des berceaux ;

Qui sait ? peut-être alors, fleur lumineuse et pure,  
Votre frais souvenir dans son âme éclora,  
Et ses doigts graveront votre chaste figure  
Dans un vers calme et beau que l'avenir lira.

A. LACAUSSE.

## REVUE DE LA SEMAINE.

## LE GÉNÉRAL DUVIVIER.

Nous venons de lire avec un puissant intérêt un opuscule de M. le général Duvivier, qui doit, comme soldat, avoir contribué plus d'une fois à la population moderne de nos cimetières, et qui, en qualité de savant, se charge de ressusciter de vieux morts. Plaise à Dieu qu'il ne ressuscite pas M. Raoul-Rochette ! ce serait un affreux miracle. Ce qu'il a fait n'est pas si difficile, mais a beaucoup plus de prix que ce qu'il ferait. M. Duvivier annonce dans sa brochure, avec une autorité de conviction qui impose aux incrédules, qu'il est parvenu à déchiffrer les inscriptions phéniciennes, puniques et numidiques, qui, jusqu'à ce jour, ont exercé peu heureusement la pénétration des érudits. Où ces messieurs ne lisaient qu'un kyrielles de noms barbares aussi mal arrangés que leurs mémoires, notre général lit des pensées ; où les Rochettes du dernier siècle avaient vu : Tombeau d'Ataban, fils d'Iofmathan, fils de Falon, fils d'Abaras, fils d'Abdastaret, etc., M. Duvivier retrouve une expression de gratitude envers le Seigneur, un remerciement au ciel qui accorde à la terre desséchée le bienfait de la pluie. Jamais deux traductions d'un même passage ne se sont moins rapprochées. Cela se ressemble comme l'éclectisme et la lumière, le soleil et Victor Cousin. Ce qui avait séduit primitivement les antiquaires, c'est qu'en tournant et retournant ces énigmes, ils découvraient des sens qui n'avaient pas de sens, et il faut avouer que c'est fort attrayant. Il semble qu'on ait toujours raison quand on impute aux peuples une sottise de plus. Nous-mêmes étions tentés de croire que ces savans n'avaient pas tort. Plus leurs explications étaient stupides, plus nous inclinions à les supposer exactes. M. Duvivier nous a fait changer d'avis. Il contredit tant de monde, que nous devons croire qu'il est dans le vrai. Nous n'en attendons qu'avec plus d'impatience l'ouvrage qu'il nous promet, et où il ajoutera à la solution du problème l'exposé de la méthode qu'il a suivie pour le résoudre. Maintenant qu'il n'est plus question d'aller tuer les Malgaches pour leur apprendre à vivre, il peut se livrer sans contrainte à ses opérations magiques. Nous y gagnerons tous ; car qui sait où peut le conduire l'étude de tant de ténèbres ? Après avoir débrouillé le chaos des langues mortes, il finira peut-être par lire comme du français les philosophes du XIX<sup>e</sup> siècle ! Il est pourtant douteux que la sagacité humaine puisse aller jusques-là.

L. M.

Tout le monde sait avec quel bonheur M. Pillet administre l'Opéra. Nul sacrifice ne lui coûte. C'est un homme de la nouvelle école, qui n'attend pas que la fortune lui vienne, et qui court prudemment après. Persuadé qu'il n'y a que des Italiens qui puissent chanter le français, il est allé demander à Florence de quoi exécuter la musique allemande de Meyerbeer. Il lui fallait un ténor, et il a ramené une basse. Ce n'est peut-être pas tout-à-fait la même chose, disait-il; mais que voulez-vous? on prend ce qu'on trouve : ça vaut toujours mieux que rien. C'est en sens inverse la même naïveté que Jocrisse, qu'on envoie chercher une volaille, et qui rapporte un serin. M. Pillet vise un rossignol, et il attrape une oie. C'est plus gros! sans doute, mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est que c'est nous qui sommes les dindons de l'affaire.

Parmi les chanteurs de second ordre, on place très ordinairement et très arbitrairement M. Géraudy. C'est une grande injustice, M. Géraudy n'a pas de rang du tout. Il est de ces chanteurs à qui une seule voix ne suffit pas; aussi s'en est-il fait plusieurs et n'en a-t-il aucune. Il a dû avoir autrefois une basse-taille: mais le goût singulier qui distingue ce qu'on est convenu d'appeler son talent, lui a fait entreprendre des études qui l'ont conduit à des résultats déplorable. Ses notes graves sont grêles, son médium usé, ses notes élevées sans timbre; si c'est là que l'ont mené ses travaux, il ne ferait pas mal de ne rien faire. Il possède, outre ses autres qualités, un fausset qu'il suppose irrésistible; il en use et abuse contre toutes les lois de la musique. M. Géraudy, qui ne trouve pas toujours bon ce qu'il chante, remplace ce qui est par des phrases et des agréments de son invention, que lui seul peut préférer. Il arrange, ou plutôt il dérange, les airs les plus connus des maîtres les plus aimés. Il défigure le *Barbier*, il ferait désertir une armée en entonnant à pleine gorge *Ah! quel plaisir d'être soldat!* Il prend le *Philtre* d'Auber pour en faire une médecine, son organe est trivial, et ses gestes de mauvaise compagnie. Avec tant de moyens de déplaire, il est surprenant que M. Géraudy ne débute point à l'Opéra; il le ruinerait complètement, et c'est le seul moyen de le relever.

Tout vieillit, tout dégénère, même chez les jeunes femmes. Leur figure est encore fraîche que leur voix est déjà fanée. A qui ou à quoi faut-il s'en prendre? aux innombrables concerts qui désolent le genre humain. Au milieu du troupeau de médiocrités qu'on y entend bêler tous les ans, nous avons distingué avec plaisir le goût et le talent de M<sup>me</sup> Sabatier. Malheureusement pour elle et pour tout le monde, ses qualités n'ont pas grandi. Nous l'avons entendue cette semaine, et, nous le disons à regret, son organe est fatigué; le choix de ses morceaux n'est pas heureux, les broderies qu'elle y ajoute manquent de style et d'élégance; ses roulades qu'elle s'efforce de précipiter sont tellement embrouillées, qu'elle semble avoir perdu le sentiment du rythme et le respect de la mesure. Elle vocalisait, elle chevrote. M<sup>me</sup> Sabatier serait-elle donc gâtée par ses premiers succès? ils n'étaient pas assez grands pour la corrompre. L'aplomb, une vaine confiance en soi-même, sont les seuls progrès que les applaudissements d'un public trop indulgent fassent faire. Il se peut que M<sup>me</sup> Sabatier ne nous pardonne pas notre franchise; mais qu'elle en profite, cela vaudra beaucoup mieux.

Un homme de beaucoup d'esprit, je ne dirai pas son nom puisqu'il le cache lui-même sous le pseudonyme de *Malagraboliseur*, vient d'imprimer à cent exemplaires, pour ses amis, sous le titre de *Fanfreluches*, une centaine de contes à la façon de Marot, de La Fontaine et de Piron. Voici sa préface :

« L'amour du vrai et des beautés naïves ramènera le goût pour maître François. Cette mélancolie factice des poètes ro-

mantiques doit passer de mode dans un pays où le ridicule n'a pas abdiqué ses fonctions de grand justicier. On se lassera aussi de ce vague qui, pouvant être quelquefois l'âme de la poésie, n'aurait jamais dû en devenir le corps.

« C'est surtout dans la plaisanterie que le génie de la langue française se déploie avec une grace inimitable et une verve sans rivale. M. le baron de Reiffenberg, en rappelant que Charles-Quint était plaisant, en a pris occasion pour faire les réflexions suivantes, qui se placent ici comme de cire :

« Cette morosité affectée, dont nous sommes fiers, n'est pour-  
« tant pas un signe de civilisation. Bien au contraire, il n'y a  
« rien de si sérieux qu'un sauvage, et, à côté d'un Huron ou  
« d'un Arabe du désert, nos jeunes penseurs paraîtraient de  
« francs évaporés. Leur raideur la plus sublime, leur pesanteur  
« la plus transcendante serait de la pétulance et de l'étour-  
« derie. »

« Tout cela est trop opposé au caractère des Français pour leur plaire long-temps. De joyeuses publications nouvelles, et surtout les nombreuses réimpressions des contes de l'immortel Jean, sont un sûr préservatif contre l'hypocondrie et le spleen, dont nous menacent les élégiaques de la vaporeuse école.

« Mes amis, et vous tout le premier, vous m'aviez quelquefois laissé croire que mes *joyusetés* pourraient, comme le denier de la veuve, contribuer à cette œuvre méritoire. Pourquoi donc, me direz-vous, ne les avoir pas mises en lumière, et pourquoi ne leur donner maintenant qu'un demi-jour, en ne les tirant qu'à cent exemplaires? C'est ce que je vais vous déduire.

« Quelques-uns de ces contes sont un peu libres peut-être; mais comme aucun n'est réellement licencieux, ce ne fut pas ce motif qui m'arrêta. De graves autorités auraient banni ce scrupule;

« Il en est jusqu'à trois que je veux vous citer :

« Plin-le-Jeune écrit à Paternus, en lui envoyant des hendécasyllabes : « Si par hasard vous trouvez des endroits un peu  
« libres, il sera du devoir de votre érudition de vous rappeler  
« que non-seulement les grands hommes et les plus austères  
« qui ont écrit dans ce genre n'ont pas choisi leurs sujets au gré  
« d'une Lucrèce, mais qu'ils ont même, sans scrupule, appelé  
« chaque chose par son nom. C'est une liberté que je ne me  
« donne pas : non que je me pique d'être plus sage (car de quel  
« droit?), mais parce que je suis plus timide. Il me semble,  
« d'ailleurs, que la véritable règle, pour cette espèce de poésie,  
« est renfermée dans ces petits vers de Catulle :

Nam castum esse decet pium poetam  
Ipsum, versiculos nihil necesse est :  
Qui tunc denique habent salem et leporem,  
Si sunt molliculi et parum pudici.

« Si la volupté est dangereuse, dit le patriarche de Ferney, des  
« plaisanteries ne l'inspirent jamais. »

« Cet ouvrage ne me paraît pas du nombre de ceux qui sont  
« les plus dangereux pour les mœurs. Les livres où la passion  
« est traitée de manière à exalter l'imagination de la jeunesse,  
« ceux où la volupté est représentée sans voiles, enfin ce qui  
« peut nourrir dans les jeunes personnes les erreurs de la sensibilité ou exciter l'ivresse du libertinage, voilà les lectures  
« vraiment pernicieuses, et l'expérience apprend tous les jours  
« le mal qu'elles ont fait. »

« Vergier et Grécourt, que je n'aime guère, sont infiniment moins réservés que La Fontaine. L'inimitable talent de celui-ci pouvant seul faire oublier la nudité de quelques-uns de ses tableaux, j'ai dû pousser la retenue beaucoup plus loin.

« M. de Balzac prétend que les femmes, en marchant, peuvent tout montrer et ne rien laisser voir. Il ajoute que les robes n'ont été faites que pour cela.

« Si une demi-douzaine de mes contes ne sont pas vêtus comme des oignons, si leurs robes paraissent transparentes et courtes outre mesure, les autres, grâce à Dieu, sont habillés de manière à ne pas effaroucher la morale perfectionnée de notre siècle un



peu collet monté, ainsi que le dit le spirituel écrivain que je viens de citer.

« Dois-je demander grâce pour deux mots bannis depuis longtemps de la conversation, et que j'ai peut-être employés trop souvent ? Molière les fait entendre au théâtre : l'un n'a point de synonyme, à moins d'adopter celui de *minotaure*, proposé par l'auteur de *la Physiologie du Mariage*; l'autre a bien son prix.

« Si l'on trouve dans ces *Fanfreluches* un peu de pantagruélisme, cela n'exige point d'excuse, attendu que *c'est*, dit Rabelais, *certaine gayeté d'esprit conficte en mesprit des choses fortuites*.

« Le rire que provoque cette gaieté n'est-il pas le plus bel apanage de l'homme ? *Boire sans soif et faire l'amour en tout temps, il n'y a que ça*, dit Antonio, *qui nous distingue des autres bêtes*. Beaumarchais se trompe : ce qui distingue principalement l'espèce humaine, c'est la faculté de rire. Les animaux pleurent; en connaissez-vous un seul qui rie ?

« La Fontaine avoue que *les narrations en vers sont très mal-aisées*.

« J'avais donc bien fait d'y regarder à deux fois avant de me laisser aller à faire des contes, et surtout des contes en vers, suivant Voltaire, *devant dire plus et mieux que la prose*. Ayant cédé à cette démangeaison par amour de l'art, par culte de la forme, et nullement pour le fond des choses, dont je me soucie peu, il me suffisait de m'être récréé à ce labeur, et d'y avoir trouvé une diversion à des occupations sérieuses, qui n'ont absolument rien de commun avec la poésie. Je n'avais d'ailleurs pas oublié que le père Hardouin disait : *Étudier, c'est le paradis; composer, c'est le purgatoire; imprimer, c'est l'enfer*.

« D'où vient donc que j'imprime ? C'est que vous m'y induisez; c'est que d'autres bons compagnons m'y poussent également, et qu'on vient facilement à bout d'un siège quand on a des intelligences dans la place.

« Je n'ai plus qu'un mot à ajouter : parmi ces contes, il en est plusieurs de mon invention : *Felix Malleolus, Straparole, Sacchetti, D'Ouville, Brantôme, Bonaventure des Periers, Tallemant des Réaux et Le Grand d'Aussy* ont été mis à contribution pour les autres. Quant à ceux-là, je dis avec Montaigne : « Les histoires que j'emprunte, je les renvoie sur la conscience de ceux de qui je les prends. »

Voici la manière de l'auteur; c'est la bonne manière :

#### LE JUDAS.

Monsieur Rémi, pédagogue à soutane,  
Sous le sceptre duquel, aux heures des leçons,  
Frissonnait un essaim de jeunes polissons,  
Pour régir son ménage avait choisi Suzanne,  
Fillette faite au tour, et que dix-sept printemps  
Embellissaient de charmes ravissants  
Lorsque Suzon rangeait la chambre haute,  
Au grand miroir elle courait sans faute.  
Le diable, qui n'omet rien sur son agenda,  
La fit un jour tomber dans le juda,  
D'où l'on voyait le maître et les marmots en classe.  
Pauvre Suzon ! par le trou son corps passe;  
Bile s'accroche aux bords, elle crie au secours...  
Figurez-vous la mère des amours  
Une seconde fois voulant gagner la pomme,  
Et croyez que c'était tout comme.  
A ce spectacle inattendu,  
Le porte-férule éperdu  
Aux écoliers cria d'une voix de tonnerre :  
« Fermez les yeux; malheur au téméraire,  
« Qui, les ouvrant, regarderait en haut;  
« Il perdrait la vue aussitôt  
« Par un châtement exemplaire. »  
Firmin, vif comme un écureuil,  
Lui répondit : « Je risque un œil. »

On lit dans *les Guêpes* :

« M. Ingres dînait dernièrement chez M. de Pastoret. M. de Pastoret est un fervent admirateur de M. Ingres. Après dîner, M. Ingres eut la fantaisie de revoir un portrait de M. de Pastoret, qu'il a fait il y a déjà quelques années; — il chercha le portrait et le trouva dans un salon où étaient quelques personnes. Ces personnes regardaient précisément le portrait. Un monsieur disait : C'est d'une affreuse couleur, — tout le monde est d'accord là-dessus; — mais je ne sais où ont les yeux et l'esprit les gens qui disent que M. Ingres dessine bien. — Voyez cette main; — croyez-vous, je vous prie, que ce pauvre portrait puisse lever le bras si la fantaisie lui en prenait ? — M. Ingres saluant poliment : — Monsieur, dit-il, je m'appelle Ingres, — et je vous remercie de vos compliments.

« Le monsieur balbutia des excuses, — mais M. Ingres avait disparu. »

Ici s'arrête le récit de M. Karr. M. Ingres, — il avait en tort de dire son nom, — voyant que le critique ne tombait pas à genoux, s'enfuit à travers Paris. Il courut deux heures durant sans s'apercevoir qu'il avait oublié son chapeau. Il rentra enfin à l'Institut où M<sup>me</sup> Ingres parvint presque à le calmer. Il commençait à reprendre courage, — car M. Ingres n'est pas un artiste fortement trempé; la critique l'abat ou l'irrite, mais ne lui donne pas de cœur au travail, — quand le monsieur qui avait exprimé si franchement son opinion envoya deux témoins à M. Ingres, dans l'idée que le célèbre artiste avait dicté en quelque sorte le récit à M. Karr. Les amis de M. Ingres voulurent en vain lui faire remarquer tout le ridicule de cette affaire, qui ne pouvait être une affaire d'honneur. Mais M. Ingres montra du courage; il alla vaillamment sur le terrain; ce ne fut qu'au moment de croiser l'épée que l'artiste et le critique parvinrent à s'entendre sans coup férir.

Parmi les jeunes esprits qui parviennent à faire encore fleurir la poésie en province, citons avec éloges M. Léon Magnier, de Saint-Quentin. Cet avant-propos prouve que M. Léon Magnier est avant tout un penseur :

« Le siècle est penseur et grave; la science et l'art l'éclairent d'une vive splendeur; il renferme encore de grandes misères, mais il fait entendre des voix généreuses. L'auteur de *Bruits du Siècle* n'a pas la prétention d'être l'écho de toutes les voix, de réfléchir tous les rayons; il n'a pas la présomption de se croire une voix ou un flambeau; seulement il a écouté quelques plaintes, il a écouté quelques chants; et, pendant de rares loisirs que lui laissait la rédaction d'un journal de province, il a écrit les pièces du recueil qu'il offre maintenant à la publicité.

« La haute poésie exige la méditation; elle est donc, il faut le dire, une étude difficile pour les personnes dont le temps est employé à d'autres travaux. L'auteur de ce livre s'est bientôt effrayé d'un cadre trop vaste; il s'est empressé d'écarter une foule de sujets qui d'abord entraient dans le plan et qui auraient trop retardé l'exécution complète de l'ouvrage; mais, du moins, il a cherché, autant qu'il l'a pu, à traiter avec soin le thème resserré dans de plus petites dimensions, et, pour ne pas fatiguer le lecteur, à varier le rythme, en conservant pourtant cette régularité sonore que n'ont pas les vers libres. Le vers, c'est la forme qui doit rehausser l'idée et la faire ressortir avec plus de relief et de grandeur; si ce moule est défectueux et sans grâce, il nuit à la pensée, il l'étouffe. Il n'est pas accordé à tout écrivain d'avoir du génie, d'atteindre à une certaine hauteur; mais tout artiste doit s'efforcer de donner à son œuvre ce fini sans lequel il n'y a guère de succès à espérer.

« La question d'art ne peut suffire au poète consciencieux; il a un but de moralisation à poursuivre. Nous vivons dans un siècle de transition, dans un siècle de luttes et d'incertitudes; tandis que des malheureux jettent au vent leurs croyances, quelques penseurs recueillis rallument en eux-mêmes le feu divin, et se rattachent avec énergie à la foi comme à un mât flottant qui

ne s'engloutira pas et qui nous sauve dans la tempête. Que le poète s'élève au-dessus des murmures de la foule ! qu'il n'entraîne pas les passions dans une voie subversive ! qu'il ne sème pas la haine et la discorde ! qu'en défendant le pauvre et l'opprimé, il rende meilleurs les hommes ! qu'il dise comme Jésus : Frères, entr'aimez-vous ! Conduire l'humanité dans sa marche, la pousser vers un sort plus heureux, consoler le cœur ; montrer en rêvant l'infini, l'éternité, Dieu ; peindre la nature, ce visage de Dieu ; enfin guider l'homme vers l'avenir, l'âme dans l'immensité, tel est le but de la véritable et haute poésie.

« Tout en reconnaissant qu'il a peu de valeur philosophique et littéraire, l'auteur de *Bruits du Siècle* croit avoir le droit de soupiner des paroles d'espérance, et de mêler de faibles vers aux voix qui prophétisent de plus beaux jours. L'insecte qui se réjouit sous l'herbe, en voyant une étoile ou un rayon du soleil, ne craint pas d'unir son cri au chant de l'oiseau, au murmure du chêne, à tous les hymnes du monde. »

Nous sommes trop en retard pour parler du petit livre de M. A. Aubert, *Quelques chapitres de la vie et des voyages du célèbre M. Boudin*. C'est un conte spirituel de l'école de Voltaire ; mais M. A. Aubert, qui veut être de son temps, y a répandu quelques larmes à travers le rire. Nous espérons avoir bientôt à juger le jeune auteur par une tentative plus forte, si son rôle de critique lui laisse un peu de loisir pour entreprendre un nouveau livre.

Les fleurs ont leurs charmes et leurs périls. Ces délicieux bouquets, que vous admirez au bal, peuvent devenir très dangereux. Nous ne parlons pas des billets doux qui se glissent et se cachent parfois sous la tête veloutée d'un camélia ; ce n'est là qu'un danger indirect et une complicité fortuite. Mais, au retour de la fête, le bouquet, négligemment jeté dans la chambre à coucher, peut exercer sur l'atmosphère une action funeste.

Dernièrement à Londres, une jeune dame, qui s'était couchée bien portante, fut trouvée morte le lendemain matin dans son lit. Les médecins, appelés pour expliquer le fait, déclarèrent que l'unique cause de cette mort subite était un empoisonnement de l'air par les émanations d'une certaine quantité de lis trouvés dans deux grands vases sur un meuble de la chambre, très basse et très petite. La rose, la tubéreuse, le jasmin et la plupart des fleurs peuvent de même avoir des effets, sinon mortels, du moins nuisibles. Leur influence agit puissamment sur les personnes nerveuses : parfois aussi l'imagination produit tout le mal.

Une jeune dame, douée des nerfs les plus délicats, racontait, un soir, à quelques personnes réunies dans son salon, qu'elle avait horreur de la rose. « Le parfum de cette fleur, disait-elle, me cause des vertiges. » L'entretien fut interrompu par la visite d'une amie, qui, allant au bal, portait un bouton de rose dans sa coiffure. Aussitôt notre petite maîtresse pâlit, agite ses bras, et tombe gracieusement évanouie sur un canapé. — Quelle étrange susceptibilité nerveuse ! quelle organisation délicate et sensible ! s'écrièrent les assistants : de grace, madame, éloignez-vous ; ne voyez-vous pas que c'est vous qui avez causé ce spasme ! — Moi ! reprit l'amie étonnée. — Mais, sans doute, c'est le parfum de ce bouton de rose qui orne votre coiffure. — Vraiment ! si c'en est ainsi, je vais vous livrer la coupable fleur ; mais jugez-la avant de la condamner. »

La fleur, détachée de la coiffure, passa entre les mains des personnes présentes à cette scène, et leur inquiétude fit bientôt place à un autre sentiment. — Le fatal bouton de rose était artificiel.

M. Cabat est de retour à Paris ; nous ne pouvons affirmer qu'il ait quitté pour toujours la retraite dans laquelle il avait cru devoir s'enfermer à ce beau moment de la vie où la jeunesse

n'est pas encore partie, où la gloire est déjà venue. Cependant il y a tout lieu d'espérer que le célèbre paysagiste ne nous quittera plus ; il aura compris qu'il n'est pas de mission plus sainte que celle de l'artiste à qui l'œuvre divine inspire un amour sérieux et pur.

M. Méry a jeté ces vers au courant de la plume sous une phrase musicale, que Rossini avait écrite sur un album :

Que de fois on a dit : « Expliquons ce mystère :  
« Pourquoi s'obstine-t-il, dans Bologne, à se taire,  
« Le poète divin, qui descendit un jour  
« De son palais d'azur, élevé sur les nues,  
« Pour nous chanter à tous les choses inconnues  
« De l'harmonie et de l'amour ? »

Et pour l'homme oublieux aux ingrates oreilles,  
N'a-t-il pas assez fait de sublimes merveilles ?  
Laissez-le s'endormir dans son noble sommeil !  
N'a-t-il pas fait jaillir à flots ses mélodies,  
Que les hommes d'élite ont trente ans applaudies  
Sous le lustre et sous le soleil ?

Chantez, chantez toujours les airs qu'on divinise :  
*Otello*, sombre amant de la blonde Venise ;  
*Mosè*, frère divin de son *Guillaume Tell* ;  
*Semiramis*, écho de la ville superbe,  
Qui dans ses vieux débris ensevelis sous l'herbe,  
Légua son parfum immortel !

Chantez encor les airs de sublime folie  
Où Rossini sema les fleurs de l'Italie,  
Et les charmans éclats de son rire joyeux ;  
Et que dans cet ennui qui toujours nous dévore,  
Après mille ans et plus, les fils chantent encore  
Ces airs que chantaient les aïeux !

Quand le chant a fini, que le chant recommence !  
Que pour lui l'univers devienne un chœur immense !  
Songeons que, dans les cieux, un doigt de séraphin  
Épuisa pour ces airs les plumes de son aile,  
Et les anima tous de jeunesse éternelle,  
Comme il fit pour l'hymne sans fin !

Au lieu d'aller chercher des voix introuvables en Italie, M. Pillet n'aurait-il pas mieux fait d'aller chercher un opéra de Rossini ?

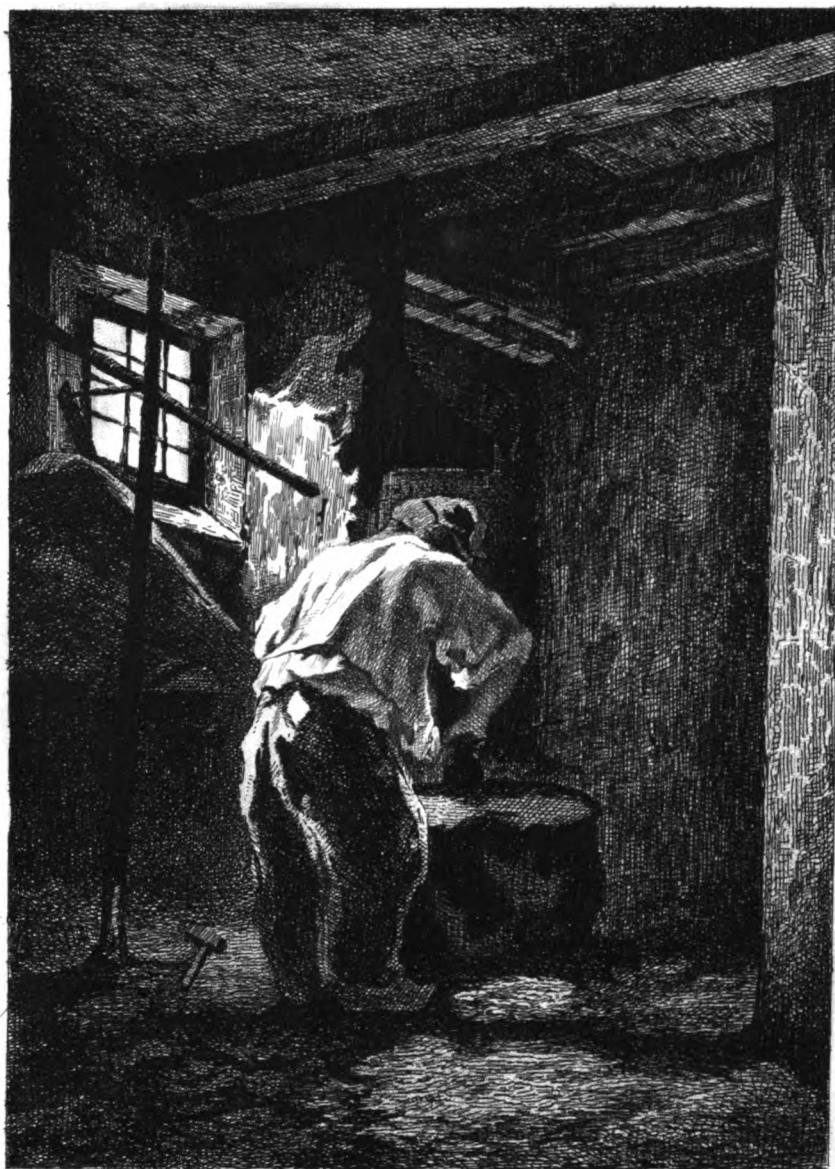
Ferville est revenu l'autre semaine au Gymnase. On a repris pour lui *la Chanoinesse* et *la Lectrice*, ces deux petites perles si brillamment montées par M. Scribe. L'acteur a fait preuve d'excellentes manières qu'il n'avait jamais perdues, et de mémoire, — ce qu'on ne lui a guère connu devant la rampe du Vaudeville. Bressant d'un côté, Ferville de l'autre ; joignez-y M<sup>lle</sup> Rose Chéri et Melcy ; voilà certes de quoi composer de charmantes soirées. Et pourtant, vous verrez qu'avec cela MM. les vaudevillistes ne trouveront pas le plus petit mot à dire.

M. Souvestre a glissé *les Deux Camusot* aux Variétés. La critique qui, au fond, est bonne fille, s'abstiendra de toute réflexion. — Elle préfère parler de la verve enjouée de Bardou qui remplit, au théâtre de la Bourse, le rôle du *Mari perdu*. M<sup>lle</sup> Alice Ozy et Amant lui fournissent la réplique à merveille. — Tout à côté, *Marie Michon* se donne beau jeu sur la scène du Palais-Royal. *Marie Michon* est un épisode des *Trois Mousquetaires*. C'est peut-être la seule chose délicate et vraiment littéraire que M. Dumas ait intercalée dans ce long roman si plein d'intérêt d'ailleurs. M. Émile Vanderburck a trouvé deux actes là-dessus. Il y a mis beaucoup de la fable de M. Dumas, un peu de son invention propre, en sorte qu'il a soulevé nombre d'applaudissements et fait crier quelques sifflets.

LE DIRECTEUR : CAMILLE D'ARNAUD.

THE AMERICAN  
REPUBLICAN  
AG. OR. 1944  
TO THE NATIONAL

L'ARTISTE



*Charles Heidsieck d'après A. Leloup 1846*

LE CLOUTIER







1871

L'ARTISTE.



Pradier Sculp'

Jasp. Bortolus del.

Ed. Hedouin hui.







# LE SALON DE 1846

## I

La peinture française est aujourd'hui la première école du monde; elle est féconde par le génie, elle est durable parce qu'elle est libre. On a secoué les vieilles entraves, on a marché en avant avec le souvenir du passé, mais entraîné par la poésie de l'imprévu. Toutes les écoles où s'est épanoui le génie humain se retrouvent maintenant en France, ranimées sous le sentiment moderne. Nous sommes tour à tour Florentins, Allemands, Romains, Flamands, Vénitiens, Espagnols, Hollandais, mais avec un accent bien national. On a quelquefois nié l'école française; l'école française a toujours existé, elle a toujours eu son caractère, soit par la pensée, soit par la poésie, soit par le style, soit par le sentiment. Dès l'ère gothique, nous avions des peintres, naïfs plutôt qu'imitateurs. Jean Cousin était bien plus le représentant des traditions françaises, que l'aveugle disciple des écoles de Florence et de Rome. Ses Descendans de croix et ses Jugemens derniers rappellent, il est vrai, le Pérugin par les couleurs tendres et claires, par la douceur ineffable de l'expression; mais où avait-il puisé le goût de ses paysages si poétiques dans leur agreste simplicité? Certes, l'Italie ne lui avait point enseigné ce profond sentiment de la nature. Jean Cousin, le peintre de la renaissance, était l'héritier suprême de l'art gothique en France; il avait pieusement recueilli la science, la hardiesse, le caractère de ses prédécesseurs.

Dira-t-on que l'école française n'existait pas quand Nicolas Poussin, cette sévère et profonde intelligence, le doux rêveur égaré avec les *Bergers d'Arcadie*, et le sombre solitaire du *Déluge*, ce penseur né pour l'étude, rapportait des chefs-d'œuvre de son commerce intime avec les anciens; quand le Raphaël français, Eustache Lesueur, peignait comme un poète, au temps où le Poussin peignait comme un philosophe; quand Moïse Valentin, enfant prodigue de l'art, jetait dans ses tableaux toute sa fougueuse jeunesse; quand Claude Lorrain créait avec tant de magie ses adorables paradis terrestres, où Dieu lui-même eût aimé à se promener?

Avec Claude Lorrain, expira la grande tradition : l'abus de la forme académique avait amené un réformateur. Watteau, homme de génie, qui ne s'est jamais pris au sérieux, comprenait bien que ce n'est point dans les académies, mais devant l'œuvre des grands peintres, ou devant l'œuvre de Dieu, que les artistes bien doués puisent aux sources vives. Lebrun avait amené la décadence, Watteau secoua le joug; Lebrun avait affublé l'art français de la perruque de Louis XIV, Watteau ramena le sourire et la liberté dans ses fêtes galantes. La peinture française, toujours digne et réservée jusque-là, dominée par la raison ou par le

sentiment, ne s'était jamais perdue dans les enivremens de la palette; elle se laissa éblouir par Watteau. La peinture avait toujours entraîné la poésie dans son chemin; elle lui avait emprunté son éloquence, sa raison ou sa rêverie : sous Watteau, la peinture, plus fière que jamais de sa palette luxuriante, laissa la poésie en chemin, croyant désormais pouvoir marcher seule à la conquête du génie et de la renommée.

Ce fut toute une période de peintres amoureux de la couleur, dédaigneux du grand style et du beau caractère. On salua les Vanloo, nombreuse et puissante famille, qui éparpilla ses forces d'une main prodigue; on salua Lemoine, né pour devenir un grand peintre; on salua Boucher, qui étouffa son génie sous les débauches de la palette; Boucher, enfant de Rubens, qui resta toujours enfant; La Tour, peintre savant, amoureux de la nature, qui eut le malheur de n'avoir sous les yeux qu'une nature mensoignère; Greuze, peintre tour à tour charmant et déclamateur, qui tenta, mais en vain, de renouer la chaîne d'or du sentiment brisée sur la tombe de Lesueur.

Watteau avait fait une révolution dans l'art pour délivrer l'art des traditions académiques de Lebrun : David, qui avait étudié à l'atelier de Boucher, fit pour ainsi dire une contre-révolution pour ramener l'art à une idée plus digne, à un sentiment plus noble, à une mission plus haute; mais il se garda bien de reprendre le mouvement imprimé par Lebrun; il alla droit à l'antiquité chercher des maîtres et même des modèles. Malheureusement pour lui, malheureusement pour l'art français, David était né sculpteur plutôt que peintre; il étudia bien moins le style des bas-reliefs antiques que celui des statues : aussi fut-il plus solennel que pittoresque; il fit des groupes et ne fit point de tableaux. En effet, il a toujours le geste, le mouvement isolé, la sévérité de la ligne, mais il n'a jamais ni la composition, ni la couleur; il étouffe la vie sous la science; c'est un peuple de statues qu'il répand dans ses tableaux, soit qu'il cherche à créer des Grecs ou des Français : ses Français de 1792 et de 1814, ce sont des marbres romains.

Pendant que David arrivait par la science au caractère antique, Prudhon, cet autre Raphaël français, y arrivait par l'instinct; aussi Prudhon, sans parti pris, artiste perdu dans son temps, était bien plus vrai que David. Avec quel charme de naïveté il s'en allait, pénétré du sentiment moderne, évoquer toutes ces charmantes images des païens que les Amours et les Graces entraînent à leur suite! Boucher faisait bien les Amours, mais qui les fera jamais plus aimables que Prudhon? Et ses Graces, comme il les a rajeunies! comme elles vous inspirent le senti-

ment de la beauté ! Quel contour ineffable ! quelle touche à la fois austère et voluptueuse ! Prudhon fut païen avec toute son ame.

Prudhon ne fit point école, non plus que Lesueur. Tous deux sont poètes autant que peintres. On n'imité pas de si exquises et si délicates natures. David fut presque stérile dans son école ; ce qui en reste aujourd'hui ne donne plus rien depuis longtemps. Les disciples qui ont marqué avec éclat s'étaient éloignés par tempérament des préceptes absolus du maître. L'école de David, au lieu d'être une période de régénérescence, ne fut qu'une période de dépérissement ; elle vécut non par elle-même, mais par les splendides poèmes de la république et de l'empire, qu'elle eut la gloire de représenter. Elle tomba avec l'empereur ; elle ne retrouva pas, depuis 1815, une seule source de vie. Aujourd'hui les disciples de David sont des ombres qui errent à l'Académie pour protester contre les vivans.

Mais même durant le règne de David la peinture française vivait par le sentiment de la nature et du soleil, par le sentiment de l'art. Nous avons déjà parlé de Prudhon ; voilà bientôt Géricault qui révèle toute sa force, toute sa verve, tout son éclat. Avec ce fier génie frappé trop tôt, nous abordons de plain-pied dans les écoles modernes.

Il y a aujourd'hui deux écoles distinctes, la raison et la fantaisie, le crayon et la palette, le contour et l'effet. Dans le premier camp se retranchent Ingres, Scheffer, Delaroche, Gleyre, Aligny, Chenavard, Lehmann, Flandrin. De ce côté-là, le génie revêt toujours un caractère d'austérité, une forme savante et traditionnelle ; il s'égare quelquefois avec l'imagination, mais c'est l'imagination que domine la pensée et que contient la règle. Dans l'autre camp, c'est Delacroix, Decamps, Diaz, Couture, Muller, Corot, Leleux. C'est la liberté qui va toute jeune et tout enivrée de poésie, sans traditions, emportant son génie dans son ame ; elle va comme l'imprévu, sans savoir où, secouant du pied la rosée du matin, plus amoureuse des éblouissemens du soleil que des mystères du crépuscule.

J'ai dit deux écoles : il y a des écoles sans nombre. M. Ingres, l'artiste passionné pour la ligne et pour la tradition, le peintre archéologue qui ne se mêle ni aux idées ni aux sentimens de son époque, est-il de la même école que M. Scheffer, qui a senti son cœur battre à toutes les vagues aspirations de la poésie ? M. Delacroix, qui répand sur ses toiles toutes les sombres et fatales inquiétudes de son temps, travaille-t-il dans le même atelier que M. Diaz, l'insouciant artiste qui a des sourires charmans jusque dans ses douleurs ? Corot et Aligny ne représentent-ils pas deux écoles distinctes ? Le premier est un paysagiste qui voit le style antique à travers les lueurs du romantisme ; le second, dans sa touche plus austère, est profondément Grec. On pourrait multiplier les exemples ; il ne suffirait presque que de citer des noms. L'examen sérieux qui sera fait ici du Salon de 1846 développera naturellement ces idées.

Les expositions de peinture, à Paris, sont pour ainsi dire le caravansérail de l'art moderne. On y trouve tous les genres et toutes les manières, tous les styles et toutes les hardiesses. C'est une floraison abondante et stérile, qui vous éblouit, qui vous attire, qui vous fatigue et vous repousse. Entrons en toute liberté de conscience. Saluons d'abord les absens. Charlet ne reviendra plus ; c'est un grand capitaine de moins pour les batailles futures. Quel naïf héroïsme il inspirait à ses soldats ! M. Ingres est plus que jamais réfugié dans sa patience : celui-là n'est pas né pour la lutte ; il est d'ailleurs de ceux qu'il faut aller voir avec méditation, dans le jour discret de l'atelier. M. Paul Delaroche a terminé deux beaux portraits, le portrait de M. de Rémusat et le portrait de M. de Salvandy. M. Gabriel Gleyre promène toujours sa rêverie studieuse sur les rivages sacrés de la Grèce antique. M. Riesener, le hardi coloriste qui

retrouve quelquefois la chaleur de ton des maîtres flamands, a été refusé par le jury. M. Couture, qui a déjà vingt imitateurs, fait attendre un peu long-temps son *Orgie romaine*. M. Chassériau ne s'est pas hasardé à présenter une seconde fois au jury sa célèbre *Cléopâtre*. M. Cornu, l'artiste à la touche savante et contenue, n'a pu arriver à temps. M. Meissonnier voyage ; quelques autres encore seront regrettés à juste titre.

Il y a des peintres qui sont toujours sur la brèche. Ne pouvant occuper une place dans l'esprit public, ils veulent tous les ans tenir leur place au Louvre. Si ces peintres-là daignaient se souvenir qu'Apelles, le peintre parfait, écrivait *faciebat* au bas de ses tableaux, quelque achevés et parachevés qu'ils fussent (1), ils viendraient au Louvre, sanctuaire qu'ils profanent, avec un sentiment de crainte et de respect ; ils y hasarderait moins d'ébauches ; la critique respirerait un peu dans son voyage vers le beau.

## II.

### CHENAVARD.

Il y a vingt ans que M. Chenavard est un grand peintre par l'érudition et par l'intelligence ; mais M. Chenavard était jusqu'ici à la préface de son œuvre. Comme il avait un haut dédain pour les médiocrités bruyantes qui font le désespoir des vrais artistes, il ne voulait venir au Louvre qu'avec la force d'un maître. Et puis, il faut bien le dire, M. Chenavard dépense presque toujours sa verve à professer le beau, le grand, le sublime ; c'est un orateur en peinture. — Dira-t-on qu'il ne sait pas créer, parce qu'il est toujours à la tribune ? — Il y a des gens qui naissent apôtres, d'autres qui naissent peintres, d'autres qui naissent penseurs. M. de Lamennais est né apôtre, M. Diaz est né peintre, M. Chenavard est né penseur. Il a suivi pas à pas le génie humain dans toutes ses œuvres ; il a surtout vécu en familiarité intime avec Michel-Ange. Désespérant de s'élever aux hauteurs presque inaccessibles, ne voulant pas être un peintre de second ordre, il reste toujours, comme je l'ai dit, à la préface de son œuvre. Ira-t-il plus loin ? Secouera-t-il enfin d'une main victorieuse les chaînes odieuses du découragement ? M. Chenavard n'a pas seulement le tort de désespérer de lui-même, il désespère des autres. Ses amis lui ont fait une royauté ; ils l'appellent communément DÉCOURAGEATEUR I<sup>er</sup>.

C'a été une curiosité sérieuse pour les artistes que la vue d'un tableau de M. Chenavard. Ce tableau représente l'enfer comme le voyait Dante, l'enfer dans toute sa sombre poésie, dans tout son funèbre désespoir. Sans doute, ce n'est là que l'esquisse d'un plus grand tableau, — toujours la préface. — Cependant, dans ce petit cadre, on peut distinguer une puissance sérieuse ; mais c'est plutôt l'inspiration des grands maîtres que l'inspiration de M. Chenavard : il y a là peut-être trop de souvenirs imposans. Hâtons-nous d'admirer l'intelligence profonde de la composition et la science élevée du dessin. Comme tous les peintres philosophes, M. Chenavard dédaigne trop les ressources de la palette ; certains jeux de lumière auraient pu répandre des teintes plus désolées sur cette page de désolation. Le groupe de Fran-

(1) On sait qu'Apelles n'écrivit le mot *fecit* que sous trois œuvres immortelles, immortelles puisqu'elles ont survécu à elles-mêmes. C'était le portrait d'Alexandre-le-Grand, tenant en main le foudre de guerre. Selon Plutarque, l'Alexandre de Philippe était invincible ; celui d'Apelles était inimitable. Pliny dit qu'Alexandre donna à son peintre six vingt mille écus. Le second tableau était une Vénus endormie, et le troisième une Vénus sortant de la mer. On y inscrivit ces vers :

Egressam nuper Venerem de marmoris undis  
Aspice, præclari nobile Apellis opus.  
Hæc visa Pallas, sic cum Junone locuta est :  
De forma Veneri cedere jure decet.

cesca di Rimini et de Paolo est un morceau de maître. On ne pouvait pas traduire sur la toile avec plus de poétique passion ces beaux vers du poète florentin : « Amour qui ne dispense nul aimé d'aimer m'attacha si fortement au plaisir dont s'enivre celui-ci, que, comme tu vois, jamais il ne m'abandonne. »

## ARY SCHEFFER.

On m'a dit que M. Ary Scheffer était sorti du Louvre désolé de son exposition. Le tableau qui part de l'atelier subit toujours une légère métamorphose. C'est qu'à l'atelier le peintre voit son œuvre par les yeux de son inspiration; c'est qu'à l'atelier tout est en harmonie, les tableaux sont toujours de la même main, tandis qu'au Louvre l'œuvre est devenue un peu une étrangère par l'absence; l'inspiration n'est plus là pour répandre son divin rayon; et puis on court le risque d'avoir pour voisin un tableau de touche étincelante quand on a un tableau de touche austère. Savez-vous quel voisin on a donné à M. Scheffer? M. Decamps.

M. Ary Scheffer a exposé sept tableaux : — *le Christ et les saintes Femmes*, belle expression, grand sentiment; — *le Christ portant sa croix*, Christ romanesque; — *Faust et Marguerite au jardin*; — *Faust au sabbat*, nouvelle représentation d'un beau drame trop connu; — *l'Enfant charitable*, joli souvenir de Goethe; — le portrait de M. de Lamennais, œuvre manquée comme caractère, comme expression, comme ajustement : ce n'est pas là ce Fénelon qui marche et grandit depuis deux siècles; enfin *saint Augustin et sainte Monique*. « Nous étions seuls conversant avec une ineffable douceur et dans l'oubli du passé; dévorant l'horizon de l'avenir, nous cherchions entre nous, en présence de la vérité que vous êtes, quelle sera pour les saints cette vie éternelle que l'œil n'a pas vue, que l'oreille n'a pas entendue, et où n'atteint pas le cœur de l'homme. » Ce tableau est une pieuse et éloquente traduction de ces belles paroles de saint Augustin. On voit son âme et celle de sa mère.

M. Ary Scheffer des premiers a vaillamment combattu, par des images qui caractérisent les sentimens modernes, les Grecs et les Romains de l'Académie des Beaux-Arts et de la Comédie-Française. Il est de ceux qui en art vivent des passions de leur siècle. Mais pourquoi n'a-t-il pas étudié naïvement la nature d'après elle-même, au lieu de l'étudier d'après les romans? Goethe est un digne inspirateur, mais il ne faut pas que le peintre vive trop long-temps dans la même adoration quand la nature n'est pas ce qu'il aime. Voyez plutôt : en s'attardant trop avec Goethe, M. Ary Scheffer n'est plus que l'ombre de lui-même. Au contraire, en allant puiser à d'autres sources, il reprend une force nouvelle, il crée un tableau qui est peut-être un chef-d'œuvre, *saint Augustin et sainte Monique*.

Pourquoi reprocherait-on à M. Ary Scheffer de prendre toujours l'homme à l'état de vaincu? Il faut des poètes pour peindre l'abattement et les larmes : laissons régner celui-ci dans son royaume voilé et mélancolique; seulement, rappelons-lui que ses maîtres, Dante et Goethe, allaient tout droit à Dieu ou à la nature demander des inspirations.

## VARCOLLIER.

Ce nom est celui d'un jeune artiste qui est allé poursuivre là-haut son rêve de gloire. Il demeurerait rue du Mont-Thabor, il peignait *l'Évanouissement de la Vierge*, il est mort à la veille de l'exposition. Le mouvement de la tête est d'un grand style et d'une profonde mélancolie. C'est peut-être le plus beau sentiment exprimé au Salon de 1846. C'est là une prière éloquente pour être accueillie glorieusement dans le monde où il est allé. C'est là un adieu éloquent pour ce monde qui le regrettera.

## EUGÈNE DELACROIX.

L'histoire de l'art offre peu d'exemples d'un génie aussi invincible. Tous les peintres ont subi deux ou trois transformations, soit par l'étude, soit par le renouvellement. M. Eugène Delacroix est toujours, depuis un quart de siècle, le même peintre inquiet. C'est toujours la même verve et la même curiosité, le même prisme et la même illusion. M. Eugène Delacroix mourra jeune à cent ans. La véritable exposition de M. Eugène Delacroix, c'est la coupole de la chambre des pairs. Il y a bien au Salon trois jolis souvenirs de Goethe, de Shakspeare et de Walter Scott, mais nous aimons mieux ce grand peintre dans de grands cadres. Il faut l'espace à son génie. Cependant nous avons admiré son dessin qui représente un lion. C'est un chef-d'œuvre.

## SAINT-JEAN.

Toujours des fleurs et des fruits comme Dieu les fait, avec le soleil et la rosée, avec son sourire et ses larmes. Que dirait Van Huysum ou Daniel Seghers? M. Saint-Jean est plus éloquent et plus artiste. Il s'élève au beau idéal des roses et des raisins.

## PAPÉTY.

Il a renié les dieux du phalanstère; il a renié son talent.

## MULLER. — WATTIER.

*Primavera* est au Salon un des meilleurs tableaux. — Or, il y en a peu qui soient les meilleurs. — *Primavera*! tout ce que ce mot rappelle de jeunesse, de fraîcheur, d'éclat printanier, M. Muller l'a poétiquement écrit dans ce charmant poème, l'avril de la vie, où l'on entend passer toutes les modulations de la rêverie ou plutôt de la joie amoureuse.

M. Muller, avec sa palette et son imagination, aurait dû naître en peinture au temps de Watteau, des fêtes galantes, sous la régence, quand on croyait encore aux femmes.

Pour M. Émile Wattier, il est né en 1700, et ne connaît pas notre siècle.

## HORACE VERNET.

On n'a pas le temps de discuter avec M. Horace Vernet. Pendant qu'on lui parle de l'œuvre qu'il vient de finir, il est tout à l'œuvre qu'il va finir. On lui dit qu'il s'est trompé, il vous répond par un bon tableau où il s'est encore trompé. C'est l'histoire d'Alexandre Dumas. *La Bataille d'Isly* se passe sous un ciel tout-à-fait étranger à la peinture.

## H. LEHMANN.

Il est du nombre des peintres érudits, mais il ne dédaigne pas les ressources de la palette. Il va cherchant toujours le style et la poésie. Il a exposé des *Océanides*, très beau groupe qui accuse une vraie science de dessin. « Un nuage gonflé de larmes vient charger mes yeux à l'aspect de ton corps qui se consume dans ces nœuds d'airain. » Toutes les nymphes de la mer s'élèvent harmonieusement vers le rocher. Si Prométhée a eu ces poétiques visions peintes par M. Lehmann, il n'est pas tant à plaindre. Outre ses trois portraits, M. H. Lehmann a encore exposé un Hamlet et une Ophélie. Cette poétique Ophélie rappelle bien les vers de M. Desplaces :

Du jeune Hamlet lorsque l'amante en pleurs  
Le long des eaux allait, au mois des fleurs,  
Allait chantant d'un voix égarée;

La pauvre enfant, qu'Amour troublait alors,  
De la saison pillait tous les trésors;  
Et sur sa tête, étrangement parée,

Au vert fenouil s'entrelaçait un brin  
De folle avoine unie au romarin :  
Herbes et fleurs, couronne bigarrée !

M. H. Lehmann est plus inquiet de la couleur qu'à ses dernières expositions : il comprend aujourd'hui que la couleur est comme le soleil, elle donne la vie.

#### LES DUVAL-LECAMUS.

De quelle époque sont-ils, de quel atelier sortent-ils ? Ceux-là n'ont jamais connu les pâles inquiétudes qui ont agité tous les hommes hors ligne de notre temps. Laissons passer les mauvais tableaux puisque

... La garde qui veille aux barrières du Louvre,  
ne leur en défend pas l'entrée.

#### M. JEANRON.

Ce savant artiste a exposé un *Sixte-Quint* et deux portraits. M. Jeanron s'est annoncé comme la préface d'un homme de génie; le livre paraîtra-t-il ?

#### LES PEINTRES DE MARINE.

M. Gudin peint la mer comme M. Alexandre Dumas raconte l'histoire. Parmi tous ses tableaux, nous avons remarqué un lion vertueux qui va voir lever l'aurore. C'est une toile inondée de lumière. Ce thème-là pourrait paraître comique; il devient sérieux par le talent du peintre.

M. Mayer a exposé deux épisodes de l'histoire de la marine française. M. Mayer est toujours un Hollandais du temps de Backhuisen. Il connaît la mer dans toutes ses fureurs et dans tout son calme imposant.

Je ne sais si M. Bary a jamais vu la mer; ses tableaux n'en fourniraient pas une preuve suffisante.

#### M. AMAURY DUVAL.

M. Amaury Duval, en peignant cette belle femme de profil, a osé entrer en lutte avec un camée. Ce portrait est presque aussi beau que ceux de son maître, M. Ingres. Il faut dire qu'il a été assez heureux pour tomber sur un profil d'impératrice romaine. Cette femme pourrait hardiment porter le peplum. Quelle exquise pureté de ligne, quel noble et fier sourcil, quel beau regard ! Est-ce le portrait d'une femme idéale ou le portrait d'une femme qui a posé devant le peintre ? Il n'y a qu'un mot à dire, c'est beau comme un camée.

#### M. DIAZ. — M. CHARPENTIER.

M. Diaz n'a qu'un maître, c'est le soleil. Il s'appelle cette année M. Diaz de la Pena; il a raison : n'a-t-il pas prouvé la noblesse de son talent ? M. Diaz ne vit pas, comme la plupart des peintres, par ceux qui ont vécu avant lui; il puise l'art dans lui-même, il porte avec lui les sources vives. A la bonne heure; celui-là n'est point un archéologue chagrin qui va de maître en maître sans s'arrêter à aucun. Il ne s'attarde point avec la philosophie, il ne s'épuise point avec la méditation. Cette année, M. Diaz a plus de magie que jamais. Il charme, il émerveille, il éblouit; c'est le mensonge des poètes. Il appelle ces femmes-là des délaissées, on n'a jamais délaissé des femmes pareilles, ou bien c'a été pour voir la volupté de leurs larmes. Quand les figures de M. Diaz arrivent à une certaine dimension, elles demanderaient à être plus étudiées, mais elles ne seraient pas plus charmantes. M. Diaz a un œil superbe, toujours enivré de lumière et de poésie. Comment a-t-il laissé à M. Charpentier le droit d'affaiblir l'éclat de cet œil espagnol dans ce portrait où

M. Diaz est vulgarisé à plaisir ? Le portraitiste de M<sup>me</sup> Sand s'est bien éloigné de lui-même.

#### LES DUBUFFE.

Le père est païen, le fils catholique; mais nul des deux n'est orthodoxe en peinture.

#### M. BRUNE. — M. DEBON. — M. VARNIER.

M. Brune est un Vénitien d'assez grande tournure, qui devrait aller plus loin dans l'étude patiente; il prend le thème des grands maîtres, il fait resplendir les figures, mais thème et figure, il enlève tout cela trop rapidement. On pourrait croire que la pensée n'est pas à la hauteur de sa main: son *Cain* n'en est pas moins une très fière tentative.

M. Debon est un franc coloriste qui aime la peinture à grand fracas. Il lui faut l'espace, le bruit, le mouvement. Dans son *Concert à la Valentin*, il est, comme il était il y a un an, trop furieusement énergique.

M. Jules Varnier, qui s'était annoncé il y a quelques années par des études sérieuses, expose une grande page d'une belle ordonnance, qui palpète assez bien : la garde nationale d'Orange apaisant les émeutes d'Avignon en 1790.

#### MADAME CAVÉ.

C'est la seule femme qui sache composer une scène avec intelligence et avec charme, beaucoup de charme et beaucoup d'intelligence. Elle a, sur sa vive palette, de charmants petits drames prêts à s'épanouir. A force d'élégance et d'esprit dans la touche, elle élève à la poésie les moindres pages de roman. M<sup>me</sup> Cavé expose six tableaux, tous les six attrayants par la composition, le coloris et l'esprit de la touche. Deux de ses tableaux, *la Consolation* et *le Songe*, sont d'un ordre plus élevé que les tableaux de genre. Ce sont de petits poèmes religieux d'un joli sentiment. Dans le premier, Dieu envoie le sommeil à la Vierge désolée; dans le second, la Madone endormie se voit au ciel dans toute sa gloire. C'est la première fois qu'un peintre nous montre la Vierge consolée après la mort du Christ par la vue du ciel qui s'ouvrira aussi pour elle.

M<sup>mes</sup> Adolphe Grün, Calamatta, Armide Lepeut, Rosa Bonheur, représentent avec honneur la peinture de femme.

M<sup>lle</sup> E. Gautier, élève de M. Belloc, lui fait autant d'honneur qu'un de ses meilleurs tableaux. Ses portraits sont d'une peinture saine et franche. M. Belloc lui a fait comprendre sans maniérisme Rubens et Van Dyck.

#### M. GIGOUX.

L'auteur de *Cléopâtre* et de *Léonard de Vinci* a eu le bon esprit de revenir à son sentiment personnel. Qui n'a eu ses jours d'égaréments ? Nous sommes heureux de saluer encore dans M. Gigoux un artiste d'un talent élevé. *Le Mariage de la Vierge* est une œuvre remarquable par l'ordonnance, par le galbe des figures, par la lumière. C'est une peinture calme et sérieuse. M. Gigoux a eu dans la touche je ne sais quel accent religieux qui domine harmonieusement ce sujet si grave et si touchant, quand on pense que l'humble épousée allaitera bientôt le sauveur du monde. Que M. Gigoux continue donc à se laisser aller à lui-même : il est rentré dans la bonne voie.

#### M. GLAIZE. — M. C. NANTEUIL.

M. Glaize est né peintre, il a à un très haut degré l'amour et quelquefois la fureur de la brosse. Les oppositions de lumière, les hardiesses du pinceau, les jeux de la palette, les effets imprévus, les draperies bruyantes, voilà ce qu'il cherche avant tout.

Et, comme il a la main heureuse et le goût distingué, il naît de tout cela des figures charmantes, d'un dessin douteux, mais d'un aspect agréable. Paul Véronèse mettait autour de Jésus-Christ tous les princes de la renaissance en carnaval de Venise. David Téniers faisait fumer les soldats du sépulcre. M. Glaize appartient à cette école de l'anachronisme en peinture. Il peint des Vénus et des Galatée qui sont des femmes de notre temps. Je n'en veux pas dire de mal; elles sont d'ailleurs charmantes. Il expose cette année *le Sang de Vénus*, mais sa Vénus n'est pas

La blonde Cythérée aux lèvres savoureuses,  
Dont vous léchiez les pieds, panthères amoureuses,  
Vénus au sein de neige où fleurit le désir.

J'aime mieux son *Adoration des Mages*, œuvre hardie, presque téméraire, qui révèle une certaine puissance de pinceau. Pourquoi M. Glaize ne fréquente-t-il pas un atelier de sculpteur? pourquoi n'a-t-il pas dans son atelier quelques bas-reliefs antiques?

M. Célestin Nanteuil expose une petite bacchanale qui n'a pas non plus le caractère antique, mais qui est finement touchée, avec verve et couleur.

#### M. DECAMPS. — M. HAFNER.

Nous n'avons pas reconnu ce grand peintre au Salon de 1846. Nous avons bien vu des tableaux signés de son nom, mais ces tableaux-là ne sont pas de lui. Dans tous les peintres, il y a deux hommes, l'artiste et l'ouvrier, le créateur et le copiste. Chez M. Decamps, il n'y a cette année qu'un copiste. Je m'entends : M. Decamps s'est copié lui-même, comme aurait fait le comte de Forbin. Dans son *École d'enfants* comme dans son *Retour du berger*, il n'est que le premier élève de sa puissante école. Mais soyons sans inquiétude, le disciple redeviendra un maître.

Les hommes comme M. Decamps n'ont pas le droit d'arriver étourdi devant le public. Encore si c'était une grande tentative manquée; mais ce n'est qu'une édition affaiblie avec des moyens extrêmes. Il y a encore beaucoup de talent, mais jamais M. Decamps n'a montré moins de talent.

Nous avons salué M. Haffner l'an dernier. Comme tant d'autres, il ne s'est pas arrêté en chemin. Il expose un *Intérieur de ville*, un *Intérieur de ferme* et des *Chaudronniers catalans*. Ces trois tableaux sont d'un puissant effet. Voilà un sérieux rival de plus pour les coloristes. La manière périlleuse de Decamps n'a pas effrayé M. Haffner; il en saura éviter les écueils.

#### M. GENDRON. — M. TEYTAUT. — M. GALIMARD.

Classe de peintres littéraires qui ne voient la nature qu'un livre sous les yeux. La palette ne frémit pas dans ces mains-là. Une lyre y serait aussi bien placée.

M. Gendron est un poète allemand dans ses *Willis*; M. Teytaut imite André Chénier dans son élégie de Bion; dans son ode, M. Galimard a la malencontreuse idée de prendre Boileau trop au sérieux.

Cette ode, comme figure, est d'un beau type. Sans doute, on voudrait sur cette noble physionomie plus d'animation, puisque ce peintre se proposait de traduire les transports du lyrisme; mais, à part ce défaut de mouvement, cette figure ne mérite que des éloges. La tête, ombragée d'une magnifique chevelure qui s'épanche, est d'un goût aussi sévère que la draperie est savamment disposée.

#### LES PAYSAGISTES.

M. Cabat ne s'était pas tout-à-fait retiré du monde; il nous est revenu. C'est toujours lui, avec plus de grandeur, mais avec moins de naïveté; mais il n'est pas tout-à-fait grand et n'est plus tout-à-fait naïf. L'artiste s'est un peu senti des trans-

formations de l'homme. Désormais tous ses paysages seront austères. Il semble que son talent ne vive plus que de racines, comme les anachorètes. La nature qui a des fleurs et des fruits l'irrite et le désespère; ses arbres vivent encore, mais ils portent le cilice; il inflige l'anathème à la nature. J'aime mieux les peintres panthéistes que les peintres catholiques. Si Dieu daignait avoir une opinion, Dieu dirait comme moi. En effet, la nature est encore sainte et belle comme le jour où elle sortit des mains du Créateur. Elle est d'autant plus digne de Dieu, qu'elle répand le baume de ses fleurs, l'or de ses moissons, l'ivresse de ses vendanges. Peindre la nature qui souffre et qui ne sourit pas au ciel, c'est peindre la mort. Dieu n'aime pas la mort; il sème la vie jusque sur les tombeaux.

M. Bouquet a exposé un *Souvenir de voyage* qui a bien l'accent du pays et de l'individualité du peintre.

On peut en dire autant de M. Chevandier, qui parvient maintenant à fixer sur la toile son impression personnelle. Peut-être rappelle-t-il un peu M. Cabat, mais avec une touche moins contenue.

M. Cogniard peint toujours ses paysages dans l'atelier de M. Diaz, il fera bien de ne pas changer de gîte. Son paysage est d'un grand aspect, c'est la vérité largement prise. Comme la vie éclate bien dans toutes ses magnifiques bêtes éparpillées sur la lisière d'une forêt! Qu'on se garde bien de donner des conseils à M. Cogniard, du moins tant qu'il travaillera en compagnie de M. Diaz. Ne gâtons pas cet œil sain, cet œil simple dont parle Lavater, qui s'ouvre si naïvement sur la nature.

M. Troyon est un paysagiste réaliste. La page qu'il expose est admirable; la nature n'en fournit guère de plus belle; mais M. Troyon voit encore un peu trop à travers les maîtres.

M. Français est bien moins soucieux de la vérité que du charme; il aime mieux les paysages de la *Jérusalem délivrée* que ceux de la Normandie ou de la Bretagne. Il est de ceux qui pensent avec quelque raison que la vérité dans l'art n'est pas toujours la vérité dans la nature. Il tient le premier rang à cette exposition.

M. Aligny ne s'est pas surpassé, non plus que M. Corot. Mais qui pourrait s'élever plus haut dans le paysage de style?

#### LES LELEUX. — HÉDOUIN. — BELLANGÉ. — GUILLEMIN.

Les Leleux sont toujours des réalistes de premier ordre. Signalons cette fois une originalité plus distincte dans Armand Leleux et dans Edmond Hédouin. Ils sont encore de la famille du peintre de la *Posada*, mais ils ne lui ressemblent plus.

Edmond Hédouin est toujours rustique et naïf, mais il ne se contente plus d'être solide et sincère, il veut avoir du charme. Il en a beaucoup par le goût pittoresque de sa composition, par la nouveauté de certains effets de coloris, par l'esprit de tous les détails.

Si M. Meissonnier n'existait pas, M. Guillemin, qui a de la franchise et de l'esprit, serait plus recherché. Pourquoi voit-il maintenant la Bretagne par les yeux de M. A. Leleux?

M. H. Bellangé lutte toujours avec beaucoup de verve contre Jean Steen et Frans Hals.

#### QUELQUES PORTRAITISTES.

On doit se faire peindre par les gens de son pays. M. Robert a peint comme s'il était en Flandre M. Granier de Cassagnac, qui est un homme du midi. Il y a quelque chose du tribun de 92 dans la tête du monarchiste le plus chaleureux de l'époque.

M. Pérignon continue M. Dubuffé avec plus de tenue. Il n'est ni coloriste, ni dessinateur, ni physionomiste. Il fait avec tout cela de jolis portraits qui, il est vrai, ne sont pas des hommes ni des femmes. Il ne manque peut-être à M. Pérignon que de regarder pendant une heure un portrait du Titien et un portrait de M. Pérignon.



Le portrait de M. L. Boulanger ne manque pas de tournure, mais est-il bien vivant? Le portrait de M. Papéty frappe désagréablement le regard. Pourquoi ce parti pris de vulgariser la nature? En voulant être simple, on est souvent commun quand on n'a pas de style. M. Léon Coignet a exposé M. Granet, qui n'est pas dans le miroir de M. Coignet un homme de belle couleur. M. Gallait le Flamand a exposé un bon portrait, mais on n'en peut pas dire autant de M. de Keyser le Hollandais. Que dirai-je du portrait du roi des Français par M. Winterhalter? On a représenté la reine d'Angleterre avec ses quatre enfants; mais à peine ce portrait était-il terminé, que la reine d'Angleterre accouchait d'un cinquième enfant et devenait grosse d'un sixième. Le peintre a pu s'écrier comme Boileau :

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.

#### LES FRÈRES DEVÉRIA.

Il ne reste d'eux que leur nom dans le livret, qui est là en manière d'épithaphe, comme il ne reste sur leurs toiles que l'ombre de leur talent. L'étude est une autre fontaine de Jouvence qui les appelle, car il est toujours temps pour les esprits distingués.

#### M. COURT. — M. DE BAY.

M. Court est en train de faire sa fortune et de ruiner son talent. Le portraitiste des souverains du Nord, le peintre des *Fleurs-de-Marie*, n'a plus rien de commun avec l'auteur de *la Mort de César* et du *Samson livré aux Philistins*.

M. De Bay, le peintre-sculpteur, a exposé deux groupes : *Sagesse et Bonheur, Inconduite et Misère*. Ce n'est point assez de peindre et de sculpter, M. de Bay veut devenir moraliste. De loin on croit voir de la sculpture, de près ce n'est pas de la peinture.

#### M. ALFRED DEDREUX. — M. GRANET.

Toujours aristocratique, mais toujours franc du collier, il aime le luxe, il ne peint que pour les châteaux; ses chevaux et ses chiens ont cinquante mille livres de rente; mais il ne tombe jamais dans la manière, parce qu'il est de la famille de Géricault pour la couleur. Parlez-lui de la chasse ou de la cavalcade, mais ne lui parlez pas de sentiment; il ne pleure jamais. Ses études de chiens courans sont superbes.

M. Granet l'académicien n'est pas né coloriste, mais, à force de préoccupation, il arrive aux effets de lumière. Il continue l'histoire du moyen-âge: il interprète le catholicisme au point de vue des monastères. Il expose huit tableaux qui sont dignes de sa galerie. Ne discutons pas M. Granet, qui n'a jamais été discuté, qui a traversé toutes les écoles, reconnu partout pour un talent sérieux.

#### THÉOPHILE KWIATKOWSKI.

Ce nouveau-venu s'annonce par un talent original. C'est un fantaisiste qui apportera des aspects imprévus dans la peinture légère. Ses *Sirènes*, qui sont charmantes, mais qui ne sont pas celles de l'art antique, témoignent d'un goût original, singulier, inattendu. Il y a de la poésie allemande dans cette composition curieuse. Les sirènes dansent en rond; on ne les voit qu'à mi-corps; le peintre a indiqué les formes invisibles par les vagues émues. Il y a dans ce petit tableau, qui arrêtera tous les artistes, des intentions très heureuses: les sirènes n'ont jamais été coiffées avec plus d'amour.

#### H. ET P. FLANDRIN. — F. BESSON. — LES GUIGNET.

L'exposition de M. H. Flandrin est à Saint-Germain-des-Prés, comme celle de M. E. Delacroix est à la chambre des pairs. Cependant les portraits de M. H. Flandrin sont remarquables au Salon, même par ceux qui ont vu celui d'Amaury Duval. M. P. Flandrin persiste à couvrir la nature d'un voile gris; il y répand l'ennui, croyant lui donner l'aspect sévère.

M. Besson, qui se révèle avec un joli talent, doit aimer Watteau. Il expose une Madeleine qui aurait converti le régent. Le désespoir de cette *Madeleine* est très joli à regarder. Le but de la peinture est-il d'avoir du charme? M. Besson en a.

Jean-Baptiste Guignet expose onze portraits qui ne manquent pas d'un certain caractère. Adrien Guignet continue à interpréter l'histoire ancienne avec un sentiment nouveau. Adrien a un talent très varié; il sait dominer sa fougue et abandonner Salvator pour le bas-relief ou le vase étrusque. Il ne se connaît pas encore. Son frère se connaît peut-être trop.

#### JOHANNOT. — LANDELLE. — VIDAL. — M<sup>me</sup> BIANCHI. — M<sup>me</sup> DE MIRBEL.

Que dirai-je de M. Tony Johannot, qui a tant de talent et tant de couleur dans ses eaux-fortes, mais qui n'est qu'un peintre de fantaisie? M. Landelle a de grandes qualités de dessin, de couleur et de sentiment dans *les petits Bohémiens* et dans *le jeune Juif*; le soleil de M. Landelle ne tardera pas à luire. M. Leulhiet est toujours un peintre terrible, mais il n'effraie personne. Qui dira l'exquise délicatesse de M. Vidal dans sa *Saison des roses*? Cet artiste hors ligne a eu pour maîtres les trois Graces, non pas les Graces surannées de Demoustier, mais celles de Watteau, toujours jeunes et toujours charmantes. M. Eugène Tourneux est un artiste sérieux, un esprit libre, fertile en beaux caprices. M. de Tournemine est un coloriste harmonieux. M. Catlin a un talent sauvage tout-à-fait dans l'emploi. M. Verdier nous rappelle que M. Couture est absent. Peut-être n'imitait-il pas M. Couture; mais pourquoi n'est-il pas plus franchement M. Verdier? M<sup>me</sup> Nina Bianchi est toute pleine de charme et de naïveté dans ses études et ses portraits. Il faut s'arrêter un instant devant les miniatures de M<sup>me</sup> de Mirbel et de M<sup>me</sup> Herbelin. M<sup>me</sup> de Mirbel a plus de distinction, plus de finesse et, — tant pis pour elle, — plus d'expérience; mais M<sup>me</sup> Herbelin est plus sincère et plus forte (1).

#### PRADIER. — BONNASSIEUX. — JOUFFROY.

M. Pradier a exposé un chef-d'œuvre qui représente la *Poésie légère*. C'est comme une fresque de Pompei sculptée en ronde-bosse. On n'a jamais mieux exprimé, dans les époques modernes, le sentiment païen. M. Pradier est un artiste d'une éternelle jeunesse. Son *Jouffroy* est d'un beau caractère. C'est la première fois qu'on ose donner du charme à la statue d'un penseur de notre siècle. Sous prétexte de les faire sérieux, on les fait tristes. M. Pradier sait que la philosophie a aussi son sourire et son rayonnement.

Les bustes de M. Bonnassieux sont dignes du portrait de femme d'Amaury Duval. On reconnaît la touche savante et gracieuse de M. Jouffroy dans son buste de M<sup>me</sup> M... N'oublions pas le buste de M. Duret, la *Mater amabilis* de M. Ottin, l'*Hébé* de M. Vilain et la *Mélancolie* de M. Cklesinger.

On sent trop que M. David et que M. Simart ne sont pas là avec leurs poèmes en marbre, comme il y a un an. Pour M. Auguste Préault, il exposera bientôt sur les places publiques des statues et des fontaines.

(1) Je suis loin d'avoir nommé tous ceux qui représentent un caractère de l'art français en 1846. On étudiera tour à tour les toiles de MM. Raffort, Bigand, L. Leroy, Burette, Comte-Calix, Balthazar, Duflubé, Delattre, Giraud, Étex, Geffroy, Grésy, Labouère, Leloir, Toursel, Pérèze, Tassaert, Cherelle, Gélibert, Chazal, Guermann-Bohn, Malathier, Joyand, Sewrin, Nestor d'Andert, Dubasty, Guët, Le Roux, Roubaud, Lecurieux, Grevedon, Alex. Couder, Steinheil, Desgoffe, Le Poitevin, P. Rousseau, Vickemberg, Wéry, Fiers, Boyer, Chacaton, Biard, Yvon, Eugène Lamy, Brémont, Fortin, Millet, Achard, Girardet, Toudouze, Curzon, Jacquand, Boissard, Moine, Blanchard, Thuillier, Debeyder, A. Vibert, Gérard-Séguin, Frère.

## III.

L'art, dans sa mission suprême, doit aspirer sans cesse à l'infini en gravissant cette montagne invisible qui descend jusqu'à nos pieds et qui s'élève jusqu'à Dieu. C'est sur cette âpre montagne que fleurit l'idéal. L'art a plus d'une route ouverte devant lui; s'il manque de souffle pour atteindre aux plus hauts sommets, il suivra la vérité qui sort du puits toute nue et toute ruisselante encore. La nature a du moins la beauté visible; mais, pour la peindre, il faut la voir avec amour, il faut l'aimer comme l'aimé le soleil, — avec des rayons. — Entre la nature et l'idéal, il y a la fantaisie, muse toujours jeune, folie charmante, reine de l'imprévu, femme et chimère qui a pour patrie l'imagination des artistes.

L'idéal, la vérité, la fantaisie, ont, au Salon de 1846, des représentants glorieux qui continuent l'éclat de notre école. Amaury Duval, Lehmann, Chenavard, ont poussé très haut le culte de la ligne et du caractère; Ary Scheffer, dans son *saint Augustin*, s'est élevé jusqu'au sentiment divin; Saint-Jean, dans ses fleurs et fruits, reproduit la nature dans tout son luxe attrayant; Adolphe Leleux saisit la vérité dans toute son agreste expression; Diaz, dans ses huit petits chefs-d'œuvre, joue avec la lumière comme un prisme : l'arc-en-ciel n'a pas plus de splendeur. Et M. Eugène Delacroix ! et M. Horace Vernet !

Nous le disions tout-à-l'heure, l'école française est la première école du monde. En Allemagne, la peinture lève le front très haut, mais vers une religion qui disparaîtra avec elle. En Allemagne, on pense, on dessine, on ne peint pas. L'œuvre d'Overbeck et de Cornelius manque de cette sève puissante que donne la nature. En Angleterre, il n'y a guère que des aquarellistes; en Flandre et en Hollande, il y a des artistes : mais existe-t-il un art national ? En Italie, il n'y a que des souvenirs. Saluons donc l'école française; elle seule a des mamelles fécondes, sources de vie plus que jamais jaillissantes. En art comme en poésie, nous portons glorieusement l'avenir.

ARSÈNE HOUSSAYE.

## LUCCIOLA.

## I.

Venise dormait au bruit des flots qui baignaient ses pieds de marbre; les lumières du quai des Schiavoni, des fenêtres de quelques palais encore habités, de la Dogana di Mare et du Rialto, avaient les unes après les autres cessé de se refléter dans le grand canal. Plus personne dans les calle, ces ruelles où bourdonne la population vénitienne; plus de guitariste à Saint-Marc, plus de cris de gondoliers au coin des canaux. Les cloches des trois cents églises étaient silencieuses; les femmes ne causaient pas; les pigeons étaient blottis sur le dôme. Pas une lanterne, pas une étoile, pas une chanson, pas une rame ! Il pleuvait, chose odieuse et inutile : la pluie dans la mer !

Pourtant il prit fantaisie à un jeune voyageur, qui néanmoins n'était pas un poète, d'ouvrir ses volets sur ce ténébreux désert. Il logeait à un rez-de-chaussée en face Santa-Maria della Salute, dans un palais qui depuis la veille était devenu une au-

berge. Nous devons déclarer qu'il ne se livra à aucune méditation sur la décadence de la ville qui le recevait, et qu'il ne regretta rien des traditions du passé, que le souvenir du carnaval et des courtisanes qui, sous prétexte d'un masque qui leur cachait le visage, se laissaient reconnaître à leur col d'albâtre, et abandonnaient le bout de leurs épaules nues à tous les baisers qu'elles rencontraient. Ses regrets avaient au moins l'excuse de l'opportunité : on était en février; toutes les capitales de l'Europe se renvoyaient leurs fanfares, et Venise n'avait pas une heure de distraction à offrir à un étranger dont les poches étaient pleines d'or, et les mains libérales.

Il allait rentrer dans son appartement, lorsqu'une lumière qui s'avancait du fond du grand canal le retint à son balcon. C'était une gondole écartant lentement les flots, et apportant la modulation, d'abord lointaine et confuse, d'une chanson qui se rapprocha peu à peu. La démarche de la gondole, si on peut dire ainsi, était légère et capricieuse. On y sentait la main d'une jeune fille. Bientôt en effet le voyageur put distinguer, au reflet de la lanterne posée sur le cou de cygne, des formes féminines et souples qui se penchaient sur la rame. La chanson et le mouvement venaient de la même personne. La batelière était seule. Sa voix, mêlée au bruit de l'eau contre la barque, avait des vibrations limpides et sonores; elle berçait et cadencait l'harmonieuse volute de l'aviron; mais, à mesure que la chanteuse faisait avancer sa gondole, elle retenait sa voix. Il y eut même un moment où elle sembla avoir rencontré des larmes, et la romance ne fut plus qu'un soupir mélodieux. La frêle embarcation rasa les bords du vieux palais; quand elle fut parvenue au petit canal qui va du côté de Saint-Marc, elle tourna brusquement à l'angle du mur, et tout disparut. Le sillon de la barque, la réverbération de la lumière sur le flot, la douce chanson, s'éteignirent en même temps. Le rêve était fini.

C'était bien un rêve en effet pour le voyageur penché sur sa fenêtre. Des formes entrevues, des paroles devinées, un rayon douteux, rien de plus. Mais ces apparences avaient suffi pour le charmer. Il lui avait semblé que ce pur profil qui passait sous ses yeux était de ce type divin que les grands poètes et les grands peintres soupçonnent une fois en leur vie dans le court mirage d'une inspiration transparente, mais qu'ils ne réussissent jamais ni à chanter ni à peindre. Ces cheveux noirs dépliés sous le vent, cette main blanche dans la nuit, cette taille dont la délicate finesse se courbait et se redressait avec la rame comme dans le mouvement d'une danse onduleuse, cette voix claire sortant des sources les plus cristallines du cœur, ce parfum inconnu qui l'avait pénétré quand la gondole passait, ce mépris du froid et de la pluie, tout cela était mystérieux, triste et fugitif comme un rêve perdu.

Nestor, — c'était le nom du voyageur, — s'égara pendant quelques instans dans sa contemplation devenue idéale. Il se pencha sur le balcon pour essayer de voir dans le canal où la jeune fille avait disparu; il tendit les bras comme pour saisir la vaporeuse apparition. Enfin, après quelques minutes de regrets indéfinis, il secoua sa blonde tête comme s'il avait pu chasser cette image; il referma sa fenêtre, et il espéra, en abaissant les lourds rideaux de velours, ne plus voir le fantôme qui le poursuivait, de même qu'on n'aperçoit plus les acteurs quand la toile est tombée.

La chambre qu'il occupait était vaste et en quelque sorte imposante. Les boiseries de vieux chêne curieusement sculptées donnaient aux murs une physionomie mystérieuse et claustrale. D'antiques portraits, de cette école vénitienne si éclatante, regardaient au-dessus des portes, et on distinguait, à la teinte plus fraîche de quelques panneaux, que des panoplies avaient été récemment enlevées. Au-dessus d'un écusson, on

voyait vaguement la silhouette d'un navire. Le grand-mât se perdait dans l'immensité de l'ombre, et, aux reflets vacillans de deux flambeaux allumés sur une table, il semblait parfois que le navire s'agitait comme s'il eût été bercé par le roulis. Cette chambre avait-elle été habitée par un doge? Elle en était digne.

Nestor vint s'asseoir sous une merveilleuse glace de Venise surmontée d'un écusson. La tête du jeune homme disparaissait entièrement sous le haut dossier d'un fauteuil gothique.

Nous n'avons que deux mots à dire de lui, il se fera connaître en paroles et en actions. Il était beau, riche, et distingué par sa nature, à laquelle l'éducation n'avait presque rien ajouté; il avait une grande inexpérience en fait d'art et de poésie, et encore moins de remords que de savoir. Sa vie avait été jusqu'alors une étincelante fête, sans fatigue et sans lendemain. Libre et inconstant, le charmant et prodigue ignorant voyageait pour changer d'horizon, pour goûter à tous les fruits, pour effleurer toutes les femmes. Il n'avait jamais fait de mal, parce que son cœur était honnête: il avait fait peu de bien, parce qu'en toutes choses il se bornait à des ébauches; mais il était hardi, franc et gai. Ses maîtresses le regrettaient, et elles le regrettaient toutes, car le frivole enthousiaste glissait dans leurs bras comme une onde.

Nestor rêvait donc sans dormir, pour la première fois de sa vie. Il rêvait à la fugitive batelière qui avait emporté dans sa capricieuse gondole le seul de ses désirs qui n'eût point été satisfait. Ce jeune conquérant des faciles amours en voulait à la belle fille, qui n'avait pas compris que ses deux mains se tendaient vers elle. Il en voulait au flot qui avait emmené la barque, à la nuit qui avait empêché que son regard ne fût deviné. Mais cette impression allait s'effacer dans la légère transparence de sa frivole imagination, — car le souvenir n'a des images que pour les cœurs éprouvés, — quand il entendit dans la boiserie un léger frôlement. Il leva les yeux vers la glace qui était au-dessus de lui, et il vit un panneau s'entr'ouvrir, et la charmante vision de son rêve se présenter en réalité devant lui. C'était bien elle, avec son corsage noir et le nœud rouge qui entourait son cou. Elle referma le panneau, et, sans paraître effrayée de la lumière, elle vint s'accouder pensivement sur le haut fauteuil dans lequel Nestor était enfoui. Le jeune homme, sans se rendre compte de la surprise, et n'acceptant que le bonheur, se leva et s'agenouilla devant la tête raphaëlique qui se penchait sur lui. A cet instant, et comme si seulement alors elle eût compris, la jeune fille poussa un cri, et recula pour s'enfuir. Mais Nestor, l'enlaçant d'un de ses bras, la ramena pâle et troublée, et pencha ses lèvres pour baiser son front. Elle se déroba à lui, et, dans sa faiblesse et son épouvante, elle retomba sur le fauteuil.

— Oh! s'écria-t-elle en parlant un pur italien, je ne vous savais pas ici, seigneur. Pardon. Depuis long-temps cette chambre n'avait plus d'hôte.

— Bénie soit la douce visiteuse qui entre par le mur, comme la lumière entre par la fenêtre! répondit Nestor dans la même langue. Votre Venise est la ville des fées! Par Dieu! ma belle gondolière, je permets qu'on arrive, mais non qu'on sorte...

Et il fit pour la retenir un mouvement qui aurait pu passer pour une caresse; mais elle le regarda avec une si digne chasteté, qu'il n'osa plus la retenir dans ses bras, et qu'il s'arrêta dans une contemplation muette.

Elle reprit en souriant tristement :

— Vous êtes donc venu par la nuit profonde? vous avez choisi pour asile le vieux palais de mon père? C'est bien : l'hospitalité est une des lois de notre famille. Je vous accueille avec joie, car vous me paraissez noble et étranger. Je tâcherai qu'il ne vous manque rien... Mais vous pardonnerez à l'insuffisance de ma pauvreté...

La surprise de Nestor fut prodigieuse en entendant ces

étranges paroles. Cependant il réfléchit un instant, se rapprocha d'elle, et lui dit, après avoir ri lui-même de sa stupéfaction naïve :

— Ah! je comprends. Vous êtes la fille du seigneur Brighella, mon hôte. Ma foi, vous justifiez admirablement son enseigne, *la Stella!*

Elle se mit à rire à son tour, mais avec un dédain qui serra l'une contre l'autre ses deux lèvres de pourpre; puis elle prit un des flambeaux et le porta contre un des portraits suspendus à la boiserie :

— A qui cela ressemble-t-il? dit-elle.

— Mais, autant qu'une barbe grise peut rappeler des cheveux noirs, et une tête d'empereur un front d'ange, ce portrait vous ressemble.

Elle replaça la bougie, et répondit avec une nuance de tristesse et d'orgueil :

— Eh bien! c'est mon aïeul paternel! Et ce palais était à ses ancêtres depuis douze générations.

— De sorte que je suis ici...

— Chez moi, répondit-elle en faisant un geste gracieux. Oui, continua-t-elle, dans les barques, sur les ponts, à Saint-Marc, ils se mettent tous à rire quand je parle ainsi. Mais vous me comprenez, vous, seigneur. Tant que ce vieux toit ne sera point tombé à la mer, il appartiendra à la fille de ceux qui l'ont bâti. Est-ce que l'histoire de ma famille n'est pas écrite ici pierre à pierre? Est-ce que ce palais ne nous a pas été donné par la république? Est-ce que ce lit n'a pas vu naître et mourir des doges? Est-ce que ces flots qui coulent en bas ont emporté les souvenirs et les images du passé? Est-ce qu'on peut faire que la maison ne soit pas dans l'histoire comme le nom? Oui, vous êtes chez moi! Ils ont cru qu'en me faisant insulter à la porte, ils m'empêcheraient de venir ici tous les soirs dans cette chambre, toute pleine encore des derniers soupirs de mon père. Mais la vieille demeure s'ouvre elle-même devant les pas de l'enfant. Je sais quels sont les murs qui ont des escaliers et par quels canaux souterrains les gondoles rentraient quand les doges revenaient du conseil. Croyez-moi, ce palais m'appartient comme la mer appartient à Venise, comme le nid à l'oiseau, comme la voile au vent! Soyez-y le bienvenu! La pauvreté m'en a chassée : on l'a vendu à l'encan; mais il est à moi devant l'histoire de la république et devant la justice de Dieu!

Qu'elle était belle en parlant ainsi! comme sa noble et jeune tête se relevait fière et souveraine! comme Nestor, qui ne cherchait plus à la comprendre, s'enthousiasmait devant cette triste et dédaigneuse folie! Sans analyser ses impressions, sans savoir s'il rêvait ou s'il veillait, il subissait avec passion cette irrésistible beauté.

— Qui que vous soyez, lui dit-il, j'ai besoin de savoir votre nom, pour le rattacher à la plus grande émotion de ma vie; on vous appelle?...

— Lucciola, répondit-elle; c'est un nom ridicule quand la gloire de la famille est éteinte, et quand il est porté par une obscure fille comme moi.

— C'est un nom charmant, répondit Nestor.

— Vous le comprenez donc, vous! Quand mon père me l'a donné, il m'a dit : « Sois la lucciola qui brillera dans la nuit de notre ruine! sois la lumière qui étincellera de seconde en seconde dans l'obscurité de Venise! sois le phosphore de nos vagues désertées! » Hélas! je ne suis rien de tout cela : mais je cours la nuit, dans des canaux, avec la chanson de mon cœur et la lumière de ma gondole. Je jette un écho et un reflet à nos monumens qui tombent. Je connais ma ville natale, comme le vent connaît le dôme de Saint-Marc. Je vous la montrerai, si vous voulez, seigneur; ce sera ma manière de vous payer l'hospitalité de Venise. Demain matin, ma barque sera à la porte d'eau.

Maintenant pardon de nouveau, pour être venue vous troubler avec mes souvenirs!

Et elle s'avança vers la boiserie, où, appuyant sur une fente imperceptible, elle ouvrit une porte qui donnait sur un escalier au-dessous duquel on entendait battre le flot. Mais déjà Nestor était trop enchanté de sa mystérieuse aventure, pour laisser partir seule cette étrange fille. Il courut après elle, et, l'arrêtant respectueusement cette fois, il lui dit d'une voix suppliante :

— Oh! donnez-moi dès ce soir cette petite place dans votre gondole. Avant de vous avoir vue, je détestais Venise; à présent, je l'adore. Laissez-moi la voir sous votre regard! Je ne vous quitte pas, quand je devrais vous suivre à la nage...

Elle hésita un instant, puis, rassurée sans doute par l'heureuse et honnête figure du jeune voyageur, elle lui répondit en souriant :

— Êtes-vous sage?

— Sage comme le respect, et religieux comme l'adoration!

— Avez-vous peur la nuit?

— Oui, quand je suis seul, répondit-il. Et il ne put s'empêcher d'ajouter dans sa pensée : O ma belle Lucciola, je n'ai peur que de trop t'aimer!

— Alors suivez-moi, et prenez ceci pour vous guider dans les ténèbres. Et elle dénoua le ruban rouge qui flottait autour de son cou, en garda un bout dans sa main, et tendit l'autre à Nestor, sans s'apercevoir qu'il y posait ses lèvres. Ils arrivèrent au bas de l'escalier, où la gondole était attachée. Lucciola s'élança par un gracieux mouvement; Nestor la suivit avec un peu moins de hardiesse, et ils partirent.

## II.

Il ne pleuvait plus; quand ils arrivèrent dans le grand canal, la lune, qui se levait au-dessus de la croix latine du Palladio, jetait sur l'eau et sur le marbre une teinte d'incendie qui s'argentait peu à peu. Lucciola avait pris la rame, et se dirigeait du côté du Rialto. Nestor, d'abord sous le charme du triste et magnifique tableau qui se déroulait, et surtout de la pose penchée et délicieuse de la jeune fille, s'était étendu sur le tapis de la gondole, perdu dans une extase qui le dominait d'autant plus, qu'elle lui était moins familière. Mais bientôt, échappant à sa rêverie, il fut honteux de laisser toute la fatigue à Lucciola, se rapprocha d'elle, et lui prit la rame. Elle sourit de la confiance de Nestor, et dit en renversant en arrière sa tête fine et railleuse : *Vediamo!* Il eut d'abord beaucoup de peine à conserver son équilibre dans la position classique du gondolier : quand il y fut parvenu, il plongea gauchement sa rame dans l'eau, mais il ne trouva pas le fond, et fit des mouvements au hasard. La barque, souple et légère, obéissait à toutes les impulsions, et, ne sachant ce qu'on lui demandait, tournait à droite et à gauche avec des ondulations capricieuses, se penchait parfois jusqu'à effleurer l'eau avec un de ses bords, roulait autour d'elle-même, et n'avait pas avancé de dix brasses en cinq minutes. Enfin Lucciola eut pitié de l'embarras du jeune homme, et, après un éclat de rire sonore qui éveilla des échos dans quelques vieux marbres, elle reprit l'aviron, que Nestor lui rendit sans difficulté.

— C'est bien, lui dit-elle. Vous ne parviendrez pas à nous noyer. Vous avez fait vos efforts en conscience, mais la *Gavia* ne veut pas. Ah! on ne conduit pas comme on veut les gondoles et les filles de Venise!...

— J'avoue ma défaite, reprit Nestor; mais je souffre pour vous. Ne pourriez-vous pas appeler un gondolier?...

— Oh! tous les traghetti sont déserts à présent; et, d'ailleurs, jamais une autre main que la vôtre n'avait encore touché cette rame. La *Gavia* est si douce et si fine, que je la conduis ainsi

pendant des heures sans me fatiguer. Regardez, je ne fais que lui montrer le chemin...

Et la gondole s'élança comme une flèche, sans que Lucciola ait paru faire un mouvement nouveau.

Nestor se perdait en mille conjectures. Quelle était cette jeune fille? d'où lui venait cet esprit charmant avec cette triste nuance d'un souvenir poétique qui touchait presque à la folie? Où s'arrêtait sa raison? quand revenait sa vive et prompt intelligence? Était-ce une patricienne? Son éducation paraissait avoir été trop rude, et ses bras d'enfant avaient une vigueur peu compatible avec l'oisiveté. Était-ce une fille du peuple? Elle parlait trop purement sa langue, sans mélange de dialecte vénitien, pour que cette supposition fût vraisemblable. Où avait-elle pris cette candeur adorable, cette fierté qui la rendait sacrée, cette séduction mêlée d'innocence? Hélas! Nestor ne trouvait pas de réponse à toutes ces questions, mais déjà son cœur s'enflammait et son esprit se troublait. Déjà il s'inquiétait des moyens de guérir cette raison obscurcie sur un point. Pourtant il n'avait pas le courage de lui ôter sa naïve croyance, et de lui faire comprendre que le vieux palais de ses pères était devenu une auberge. Lui, si insouciant dans sa vie passée, il analysait sérieusement les moindres paroles de Lucciola, et il se sentait une sérieuse sympathie pour l'illusion de la pauvre fille.

Il était séparé de Lucciola par la petite tente fermée qui se trouve au milieu de presque toutes les gondoles de Venise, et qui, avec ses vasistas, ses rideaux et ses coussins, fait un *ritiro* délicieux pour un poète avec sa muse, pour un amant avec sa maîtresse. Il s'appuya sur la galerie, et, la considérant à la blanche lumière de la lune :

— Pouvez-vous parler en ramant? lui dit-il.

— Non-seulement je parle, mais je chante.

— Eh bien! si vous me jugez digne d'une confidence aussi précieuse, si vous êtes persuadée que vos paroles n'iront pas à un indifférent et que ma curiosité n'est pas vaine, dites-moi qui vous êtes, d'où vous venez, ce qu'il y a dans votre passé, ce que vous devinez dans l'avenir. Ne soyez pas compatissante à demi; j'ai besoin de vous connaître, et, si vous pouviez me comprendre déjà, j'ajouterais que j'en ai le droit...

— Oh! lui répondit-elle, ce n'est pas un grand mystère que vous me demandez. Tout le monde sait mon histoire, à Venise, et le premier gondolier venu vous la dira comme moi. Elle est triste, et pourtant je suis la seule qu'elle fasse pleurer.

— Vous croyez? Moi, je suis sûr que vos larmes monteraient dans mes yeux.

— Larmes et rosée de la nuit, tout cela s'évapore au soleil! Puisque vous le voulez, écoutez-moi : mais je vous répète que ce n'est presque pas une histoire, ce n'est qu'un malheur! Je suis née dans le palais Fabbiani, que vous aussi vous avez appelé ce soir l'auberge de la Stella. Mon père était le fils d'un des derniers doges de la république : il n'aimait que deux choses, son pays et son enfant. Quand Venise eut été vendue à l'étranger, quand le pavillon de la république ne flotta plus au-dessus de Saint-Marc, mon père se consuma en vains efforts pour souffler dans les cœurs vénitiens la flamme ardente du patriotisme. Il y dépensa sa vie, il y perdit sa fortune. Souvent il me disait : « Les vieux siècles, les siècles d'or et de gloire, vivent encore dans les murs de ce palais : tant qu'il aura des Fabbiani pour maîtres, il restera quelque chose de notre république, car les enfans de Lucciola seront nobles comme moi, seront grands et justes comme nos aïeux! Conserve toujours ce palais; ce sera le dernier sanctuaire et le lieu d'asile de la liberté vénitienne. Cela a été écrit dans l'histoire, et, quand une tradition se perpétue de génération en génération, c'est qu'elle vient de Dieu! » Mon père me parlait ainsi, seigneur, et ses paroles sont devenues ma religion. Il avait perdu ma mère depuis long-temps; il

n'avait pas d'autre enfant que moi. Un jour, les Allemands sont venus l'arrêter, et il a été jeté dans les cachots de Saint-Marc. On a confisqué tous ses biens, on a vendu le palais. Seule au monde, toute jeune encore, — il y a un an de cela, — je me torturais l'âme pour trouver un moyen de rendre la liberté à ce vieillard auguste. Je n'avais plus à moi que cette gondole, sur laquelle vous verrez tout à l'heure les armes de ma famille. Je m'habituai à la conduire, et peu à peu j'y passai ma vie. *La Gavia* semblait affectionner comme moi les canaux dormants qui avoisinaient la prison où était renfermé son ancien maître. Elle y allait d'elle-même, seigneur, comme si elle avait été dirigée par une âme. Je longuais les hautes murailles, et je frissonnais de peur et d'amour lorsque j'entendais comme un soupir lointain, comme un appel désespéré qui les traversait. Mon père était là, et il me semblait que nos deux pensées se rencontraient. Une nuit, ô tressaillement et bonheur! — j'étais dans le canal, sous le vent et la lune; — les vieilles pierres remuèrent, et bientôt une tête blanchie, et bientôt un corps maigre et voûté, passèrent entre les fentes du vieux mur. Je reçus mon père dans mes bras, je m'agenouillai, il me bénit, il me baisa au front, et nous partîmes. Je l'avais compris : il sentait que son flambeau allait s'éteindre; il avait fait des efforts suprêmes, non point pour être libre, mais pour aller mourir, lui, le dernier des Fabbiani, dans le lit où tous les Fabbiani étaient morts. Tous, de père en fils, sur la même couche, ils avaient donné rendez-vous à cette pâle épouse qui ne recueille qu'un soupir. Mon père me fit un geste : il voulait dire qu'il se jugeait perdu, et qu'il fallait ramer vers le palais. Il était inhabité encore. Nous y entrâmes par le canal souterrain que vous savez. Quand nous fûmes dans la grande chambre où je vous ai trouvé ce soir : « Maintenant, me dit-il, je puis rendre mon âme à Dieu. Je meurs chez moi, à la façon de mes aïeux les sénateurs et les doges! Lucciola, souviens-toi de mes dernières paroles. Quoi qu'on puisse faire, quoi qu'on prétende, ce palais est à toi; je te le donne comme mon père me l'a donné. Depuis deux siècles, notre ruine a été prédite; depuis deux siècles, on chante à Venise une vieille légende :

Le palais est vieux,  
Mais la vierge est forte :  
Du trésor pieux  
Caché de la sorte,  
Un jour ses grands yeux  
Trouveront la porte.

C'est toi, mon enfant, qui as été annoncée dès les anciens âges; c'est toi qui viendras toutes les nuits, jusqu'à ce que tu aies trouvé ce qu'annonce la chanson des lagunes. Voici la clé mystérieuse qui ouvrira. Adieu, sois courageuse et sois fidèle ! »

Et il se traîna sur son lit : il referma les rideaux pour être seul avec l'éternité et Dieu, et, quand l'aube vint blanchir la pâle figure de sa fille agenouillée, mon père mourut.

Depuis ce temps-là, seigneur, ma vie est en deuil, mais mon cœur a une espérance. Cette chère musique et ces simples paroles, chantées par la voix d'un mourant, ne me sont pas sorties de l'âme. Je veux trouver mon trésor, non pas pour être riche, mais pour rendre le vieux palais à la vieille histoire. Toutes les nuits, j'en parcours les ténèbres, et je suis comme le fantôme errant de la famille dans cette solitude désolée. Souvent on a vu une lampe mystérieuse courir derrière les hautes fenêtres, et, comme le palais était inhabité, et que personne, à Venise, ne connaît le passage secret par lequel j'entre, on dit dans le peuple que l'âme des Fabbiani revient errer dans ces ruines. Mais vous, seigneur, si vous avez quelque pitié pour une pauvre fille qui obéit à un ordre suprême, ne retournez jamais dans le palais Fabbiani; respectez la couche du vieillard, et ne riez pas du souvenir qui me fait pleurer.

— Non, interrompit Nestor, non, ô ma douce dogaresse, ce ne sera pas en vain que tu m'auras enivré de la flamme de tes yeux et de la mélodieuse tristesse de tes regrets! Non, je ne retournerai plus là-bas que pour te suivre et pour te défendre.

— Seigneur, n'attachez pas votre tristesse à mon deuil, votre sourire à mes larmes! Savez-vous qu'à Venise on m'appelle la folle, qu'on me montre du doigt partout où je passe, que les mères écartent leurs enfans de moi, et que les gondoliers poursuivent ma barque? Pourquoi? Parce que je suis trop fière pour chanter avec eux, parce que je suis trop pauvre pour ne pas être fière. Voilà maintenant mon univers, mon palais et mon toit! Ma gondole est tout ce qui m'est revenu de la fortune de mes pères. Je ne quitte pas ce cher débris, et c'est pour cela qu'ils disent que je suis folle. Je vais au hasard, comme je vis. Ma barque effleure en rêvant toutes les lagunes, de même que la mouette, dont je lui ai donné le nom. J'erre dans la ville des ruines, et je vois une à une toutes les splendeurs de la reine de l'Adriatique retomber dans la mer, d'où elles sont sorties. L'Océan reprend son niveau, la vague bat de l'aile contre les monumens qu'elle emporte. Toute cette féerie impossible, qui fut la gloire de ma famille, disparaît comme un mirage; la mer sourit, et moi je pleure. Je suis Venise, Venise vaincue et morte; ne vous arrêtez pas auprès d'une ruine!

Et puis, je vous le répète, ma vie est étrange et fatale. Je poursuis mon rêve comme les poètes, comme les amoureux de l'idéal, comme tous ceux qui meurent. On a raison de dire que je suis folle. Je ne sors de ma barque, la nuit, que pour entrer dans ce palais, qui est ma chimère. La fille des doges ne veut pas voir Venise pendant le jour : son cœur est trop plein de malédictions contre ces esclaves faciles qui acceptent le joug sans révolte et la défaite sans lutte! Je me renferme là, sous l'ombre de mes rideaux, et j'amarre la gondole sur quelque quai désert, sous quelque pont oublié, sous quelque madone délaissée. De là j'entends parfois le bourdonnement de la place Saint-Marc, les tumultes des calle, les disputes des gondoliers, les chansons des amans, le carillon des dômes et la fanfare des soldats de l'Autriche. Comme tous ces bruits me font mal, je tâche de les oublier en dormant, et je revois Venise telle que le soleil l'éclairait il y a deux cents ans. Dans le commencement, on est venu troubler mon sommeil : on s'inquiétait de cette vie à part; on venait m'insulter jusque dans mon flottant asile. Peu à peu on s'est habitué à me considérer comme une folle; on a respecté l'infirmité de mon intelligence, et on me laisse seule. La vague passe sous ma barque, l'heure passe sous mes yeux fermés, et la nuit arrive. Alors ma course recommence : je sais combien il tient d'étoiles dans chaque canal, comment la lune jette l'ombre des ponts, comment les brises font gémir les cloches, dans quels *traghetti* les amoureux viennent chercher les gondoles, sous quelles fenêtres chantent les guitares, dans quelles ruelles les épées brillent. Je connais tous les bruits, toutes les lueurs, toutes les ombres de Venise pendant la nuit. Et quand les volets sont fermés, quand le grand canal est désert, quand tout dort, j'arrive dans le palais, je cherche, j'invente, je me souviens, je désespère, je me répète la chanson que me disait mon père à son agonie, j'étudie tous les mystères de ces vieux murs, je prie la Madone, je reprends mon courage, et je ne trouve rien. Alors, docile à ma tâche, je me redis à demain, et demain est toujours semblable à aujourd'hui! O seigneur, je vous le répète, ne me distrayez pas de ma mission fatale; oubliez l'importune enfant qui est venue troubler votre sommeil; mais seulement, quand la foule dira qu'elle est folle, répondez dans votre cœur qu'elle est pieuse, qu'elle est fidèle et qu'elle est triste.

— Eh bien! Lucciola, reprit Nestor, qui l'avait écoutée avec passion et qui sentait son cœur plein d'émotions nouvelles,



vous ne m'avez pas convaincu. Non, je ne crois pas au malheur de me consacrer à vous, de vous aider dans votre touchante recherche, de vous consoler, de laisser aller mon âme au charme qui l'entraîne vers vous. J'errais sans but dans ma vie; j'étais inutile, j'étais égoïste, je ne sentais rien. Depuis notre étrange rencontre, ma poitrine frémit, mon cœur remue, ma pensée est vive; j'aime le bien, j'aime le noble, j'aime la vertu, j'aime tout ce que vous m'avez laissé entrevoir. Je dormais et je vis, je rêvais et je suis prêt à agir; j'avais toujours le sourire aux lèvres, et à présent j'ai les larmes aux yeux. Lucciola, que vous le permettiez ou non, je suis à vous; je prends vos pensées, je respire votre air, je suis le sillon de votre barque! — Elle s'arrêta, le contempla une minute, puis, ramenant sa rame avec force et glissant sur le canal :

— Non, je ne vous mêlerai pas à mon infortune. Dans quelques heures, quand le jour viendra, vous me direz adieu. Nous ne nous reverrons plus : il faudra m'oublier. Ce sera facile : je suis comme une ombre, comme une nuit. Maintenant ne parlons plus du passé ni de l'avenir. Nous sommes descendus pour voir Venise aux étoiles : regardez Venise, seigneur.

Il y avait tant de mélancolie dans l'accent de ces derniers mots, que Nestor crut un instant que la jeune fille éprouvait, comme lui, le tressaillement d'une sympathie involontaire. Il frémit d'espoir, et, pour mieux découvrir la vérité, il répondit :

— Je sais que vous ne pouvez pas me comprendre, je sais que votre innocence est trop grande pour que vous compreniez même le charme souverain de votre beauté, je sais que le cœur qui s'allume si vite est suspect, mais je sais aussi que vous avez transformé mon être, que le son de votre voix me fait trembler, et que ces courts instans passés ensemble m'ont donné plus d'émotions que toute ma jeunesse! Lucciola, au nom du calme religieux de la nuit, au nom de la sainteté d'un serment fait sous les étoiles de Dieu, croyez-moi, je vous aime!

— Et moi, répondit-elle en revenant à sa fière nature, et moi je vous plains! Peut-être n'êtes-vous pas assez noble pour la petite-fille d'un doge. A coup sûr, vous êtes trop riche pour la pauvre batelière. Non, je suis vouée à une tâche fatale ou à une solitude triste, mais glorieuse devant le devoir; non, cela ne sera pas, jamais!

A cet instant, la gondole était entrée dans un canal étroit qui va du côté de la calle dello Speziale, et qui passe sous le pont de Donna Onesta. L'obscurité était profonde, quand tout d'un coup des flots de lumière éclatèrent à l'extrémité du canal. On entendit une explosion de rires et de chansons. C'était une barque qui arrivait de toute la vitesse de deux rameurs, une barque joyeuse, pavoisée, étincelante.

— Ah! s'écria Lucciola avec un geste d'effroi, c'est la gondole de Roncari. Toutes les fois qu'elle me rencontre, elle m'apporte un outrage : vous allez voir qu'ils vont m'insulter!

— Vous insulter! s'écria Nestor; vous oubliez que je suis là.

— Vous n'avez pas d'armes; ils en ont, eux. Si vous m'aimez comme vous le dites, ne tentez rien, ne dites rien, et cachez-vous sous ce tapis.

La parole de Lucciola était si décisive, que Nestor obéit sans essayer une observation. En une minute, la jeune fille avait sauté à l'extrémité de la barque, éteint la lanterne, et était revenue prendre sa place et son aviron.

Cependant l'autre gondole, follement lancée, avait bientôt rejoint la sienne. Le jeune gondolier que Lucciola avait désigné sous le nom de Roncari tenait la rame, et emmenait dans sa barque une femme et quelques compagnons qui paraissaient revenir d'une joyeuse orgie. En reconnaissant la gondole de Lucciola, il mit la sienne de travers, de façon à lui barrer le passage.

— Ah! s'écria-t-il, as-tu oublié, Lucciola, les coutumes de

Venise? Tu ne m'as point dit : *Oe, castali!* (C'est le cri par lequel les gondoliers s'avertissent pour ne point s'aborder.) As-tu craint d'être reconnue à la voix? Vraiment, la belle fille, on ne passe pas ainsi. Il faut venir à notre bord, ou nous permettre d'entrer dans ta barque.

— Roncari, il n'y a plus à Venise que la liberté des canaux. Laisse-la-moi et fais-moi place.

— *Per Bacco!* reprit-il, voici du nouveau! Enfants, la Lucciola a un amoureux! Regardez! Et, du bout de sa rame, il écarta le tapis qui recouvrait Nestor. Celui-ci, se redressant impétueusement, la prit dans ses mains. Mais, Lucciola ayant fait un rapide mouvement, sa gondole recula, et Nestor lâcha la rame.

Tout à l'heure je pouvais rire, Lucciola, maintenant je parle sérieusement, reprit Roncari. Écoute : nous avons supporté les dédains, nous avons souffert que la plus belle fille des lagunes ne choisisse pas un amoureux parmi nous, mais ce n'est pas pour permettre que tu nous railles en promenant dans ta gondole un étranger au clair de la lune. Puisque tu as des amans, nous voulons en être, ou au moins nous voulons connaître celui que tu nous préfères.

Et, en disant ces mots, il s'élança pour sauter dans la gondole de Lucciola. Alors elle fit un nouveau mouvement désespéré : Roncari tomba dans le canal, et déjà Lucciola avait gagné de l'espace. Mais mille imprécations retentirent dans l'autre gondole. Deux rameurs la firent voler à la poursuite de *la Gavia*, et, avant que Nestor ait pu se défendre, deux bras robustes l'enlacèrent et le jetèrent dans la gondole. Roncari l'eut bientôt rejointe à la nage. Alors la jeune fille cria en français à Nestor :

— Vous êtes avec des infâmes! Attendez-moi, et gagnez du temps. Songez à vos promesses d'amour. Je mentais il y a un instant, elles sont dans mon cœur! Vous me reverrez. — Et elle reprit l'aviron d'une main désespérée, et *la Gavia* disparut dans l'ombre, comme si réellement elle avait eu des ailes.

HENRI DE LACRETELLE.

La fin au prochain n°.

## PARIS LE SOIR.

Excepté quelques jours d'été et quelques après-midi d'automne, Paris, ville du nord, veut être vu poudré de neige ou à la lueur des flambeaux et du gaz; c'est son rouge. Le rouge lui sied bien comme à toute femme un peu mûre qui va au bal. Non-seulement Paris est beau la nuit, mais il a des heures d'une incroyable magnificence. Dès qu'il s'allume, de l'arc de l'Étoile aux piliers de la barrière du Trône, ses habitans semblent commencer à vivre. La misère des uns est alors moins choquante; la richesse des autres est plus douce à supporter. Il se fait un pacte, une trêve, dans ce milieu sombre semé de lanternes et d'étoiles.

Que ne peut-il toujours faire nuit! se dit le restaurateur dont les portes de glaces s'ouvrent devant les étrangers qui affluent à Paris toute l'année.

Que ne peut-il faire toujours nuit! murmure le directeur de spectacle en voyant la foule assiéger les portes de son théâtre.

Que ne peut-il faire toujours nuit! répète en achevant sa toi-

lette la jeune femme qu'attend le bal, qu'attend le plaisir, qu'attend... ou plutôt que n'attend pas son mari.

Que ne fait-il toujours nuit ! dit aussi, dit surtout le voleur qui a mesuré dans la journée l'épaisseur du volet derrière lequel le bijoutier cache ses diamans et le changeur son or.

Mais qui donc n'aime pas la nuit à Paris ? quelle profession ne s'y exerce pas avec plus d'avantages ? quel goût n'y trouve pas plus aisément à se satisfaire ? quelle peine, quelle douleur ne s'y voile pas plus facilement la nuit ? Est-ce le jour que la grande dame peut renvoyer ses gens, monter dans un fiacre et aller Dieu sait où ? Est-ce le jour que la grisette a la facilité de quitter son travail, de mettre des gants paille, des brodequins en satin turc, une robe de soie brodée, pour aller danser chez Mabillo ou au délicieux *Château-Rouge* ?

Je ne sais pas pourquoi le jour existe à Paris, l'hiver particulièrement. Que vient-il y faire ? Éclairer ? mais il n'éclaire pas. Il n'est qu'un prétexte d'économie pour le gaz. On fait semblant d'y voir par déférence envers un astre qui mûrit les melons. A Paris, il y a deux nuits : une qui a lieu pendant le jour, c'est la mauvaise ; une qui a lieu pendant la nuit, c'est la véritable, celle dont nous parlons ici.

On vante beaucoup, on a chanté sur tous les tons la nuit à la campagne, la nuit au milieu de la mer. Je crois à cet enthousiasme, mais je ne le partage pas absolument ; car, excepté les jours de pleine lune, je n'ai jamais vu à la mer pendant la nuit que quelques mètres d'eau et à la campagne que deux ou trois arbres contre lesquels je vais sans cesse me cogner. Paris, au contraire, ne se voit bien que la nuit, à la lueur de cent mille becs de gaz qui en font un vaste salon de sept lieues de tour.

C'est le soir que se déroulent les plus grands événements de la vie parisienne, ceux qui ont le plus d'influence sur la civilisation française. Entre huit heures et minuit se décide le sort d'un opéra d'Auber ou de Donizetti, d'Adam ou de Meyerbeer, œuvre de génie destinée à parcourir le monde entier, ou travail mal venu, condamné à mourir dans la soirée. Dans le cycle de ces quatre ou cinq heures se produira la comédie qui planera sur les siècles et changera les mœurs de la nation ou la vengera comme le *Mariage de Figaro*. Si le commerce revendique le jour, la politique, comme les arts, ne s'inspire que la nuit. Il faut à cette politique chaude, ingénieuse, ardente, qui électrisera le lendemain des lecteurs trop faciles au découragement, il faut l'abri de la nuit après la tempête du jour. Tous les bruits dont le cerveau s'est rempli, toutes les émotions dont le cœur s'est enflé pendant le jour, ne se répandent bien au courant de la plume du journaliste qu'à la lueur échauffante des quinquets. Les meilleurs articles sont sans exception ceux qu'on rédige le soir, et une des principales raisons pour cela, c'est qu'ils sont aussi les plus courts.

La nuit porte en elle un caractère si exceptionnel dans nos mœurs françaises, que nul, pendant qu'elle règne, ne peut être arrêté pour dettes. Les pouvoirs des gardes du commerce meurent au coucher du soleil, pour ne renaître qu'après l'aurore. C'est à cette sage limite imposée à la loi qu'on doit ces deux vers si fameux :

Quand on fut toujours vertueux,  
On aime à voir lever l'aurore.

On aime à la voir lever, parce que cet amour est alors sans danger, et l'on est vertueux parce qu'on n'a pas de contrainte par corps.

Le premier préfet de police doué de quelque génie n'obligera pas les marchands et les limonadiers à fermer leurs boutiques au moment le plus beau de la nuit, et où il serait le plus utile de les laisser ouvertes afin de décourager les voleurs, en général

peu amis des lumières. La raison pour laquelle on les fait fermer n'est connue de personne. Du reste, à Londres et à Venise, pour ne citer que ces deux villes capitales, beaucoup d'établissements publics consacrés aux distractions de la nuit ne ferment jamais. Le citoyen poursuivi par un mauvais rêve peut, en s'éveillant à toute heure, aller jouer au domino avec une ombre de sa connaissance, ou au billard avec quelque fantôme de ses amis.

Un des artistes qui a su le mieux tout le parti qu'on peut tirer de la nuit est assurément M. Gavarni. Quel coin mystérieux a-t-il oublié ? quel angle de boudoir habité par la paresse ou par l'amour n'a-t-il pas rendu sous son crayon qui écrit, qui parle et qui peint ? Comme il sait bien nous montrer tous les caprices de la coquetterie du soir ! La muse de minuit lui a dit ses plus jolies choses à l'oreille. Il est le Raphaël du soulier qui se détache du pied, de la natte de cheveux qui coule sur les épaules, du bras qui s'arrondit derrière la tête. S'il connaît toutes les séductions de la nuit, il en connaît aussi toutes les ruses, toutes les roueries et les mille et mille mystères. M. Gavarni écrirait sans doute comme il les peint les *Mémoires de la nuit*.

Quel pays spirituel sera celui qui consacrera le jour au sommeil et la nuit à veiller ! Paris devrait donner l'exemple. Dès que le prétendu jour paraîtrait, on irait au lit, et à la première étoile, à la première lanterne, veux-je dire, on prendrait son café à la crème. Les libertins seuls se retireraient à midi. On abandonnerait le soleil à la province et à la campagne, puisqu'elles en ont contracté la mauvaise habitude (1).

LÉON GOZLAN.

## LA SEMAINE LITTÉRAIRE.

Si j'étais roi. — M<sup>lle</sup> Rachel. — Beaucoup de génie pour rien. — Beaucoup de bruit pour peu de chose. — Une petite coterie. — De l'isolement de M<sup>lle</sup> Rachel. — Où est le vrai théâtre ? — Discours de M. Thiers. — Un mot de mélodrame. — Méaventure de M. Victor Hugo.

Oui, si j'étais roi, — j'entends roi de la critique, ou que j'en fusse seulement le prince, ou le Fortunio, et que j'eusse pour apanage les riches trésors de l'esprit et du style, et pour palais un beau feuilleton, avec ses colonnes à perte de vue, et si vaste, que j'y pusse donner audience, chaque lundi, à tous mes courtisans, — j'en aurais un peuple ! — et décider et statuer, en dernier ressort, sur les grandes choses qui les intéresseraient, — car ces courtisans seraient des artistes, des esprits sérieux et sincères, tous attentifs à mes paroles, tous jaloux de la vérité ; — si j'étais cela, et que j'eusse cette autorité, je me garderais bien d'en jeter au vent la moindre parcelle, et lorsque M<sup>lle</sup> Rachel, par exemple (voilà que j'y reviens, et j'avais pourtant résolu de n'en rien faire), lors donc que M<sup>lle</sup> Rachel, toute fière d'un succès nouveau, viendrait m'apporter sa palme conquise et me raconter ses bravos recueillis, — eh bien ! une fois pour

(1) M. J. Hetzel continue avec éclat l'édition des œuvres de Gavarni. Ce paradoxe, qui ne pouvait être signé que par Léon Gozlan, — car qui oserait signer des pages de tant d'esprit ? — est en tête de la série de ces œuvres de philosophie légère qui a pour titre *Paris le soir*.

toutes, j'aurais le courage, j'allais dire la noblesse de lui parler à cœur ouvert, et de lui parler ainsi au nom de l'art, son idole à elle comme à nous, au nom des poètes, au nom de l'avenir, au nom de sa gloire, — oui, je me ferais honneur de cette franchise, et au lieu de la comparer à l'étoile du berger, ou de lui modular des épigrammes sur la flûte tibicine, je me servais de mon esprit et de mon style pour lui tenir à peu près ce discours, — à peu près, c'est le mot, car ne le ferais-je pas avec infiniment plus de grace et de talent ?

Ma belle muse tragique, lui dirais-je donc, vous débutâtes, si je ne me trompe, en 1838, il n'y a pas moins de huit ans. Durant ces huit années, qui furent pour vous, dès la première, des années de grande fortune et de grands triomphes, vous avez joué vingt-deux rôles. Ma mémoire n'est peut-être pas très fidèle, mais, si j'omets quelqu'un de vos travaux, ce n'est sans doute point parmi les plus importants; car au nombre de ces vingt-deux rôles je compte tout de suite les *Horaces*, *Cinna*, *Bajazet*, *Andromaque*, *Phèdre*, *Iphigénie*, *Polyeucte*, *Mithridate* et le *Cid*. J'ajoute *Marie Stuart*, qui a bien quelque droit de figurer dans l'ancien répertoire, *Marie Stuart*, l'œuvre de ce poète qui fut à Schiller ce que Ducis fut à Shakspeare, et je m'arrête à ces dix rôles qui forment le meilleur de vos richesses.

J'ai d'abord une chose à vous dire qui concerne ces dix tragédies, et qu'on ne s'est peut-être jamais soucié de vous expliquer. Je vous dirai, tout en reconnaissant le surcroît d'éclat et de vie que vous avez su donner à ces ouvrages, que ce surcroît d'éclat et ce surcroît de vie étaient parfaitement inutiles, et n'ont eu que des résultats négatifs. Le talent qu'on dépense à jouer l'ancien répertoire tragique est du talent perdu. Le répertoire existe, indépendamment de ses interprètes; il vit de la vie des morts, qui est l'immortalité. On jouait les vieux tragiques avant vous, après vous on les jouera encore, et, de quelque façon qu'on les joue, ils n'en seront ni plus ni moins les vieux tragiques. Je vais plus loin, le vieux répertoire ne doit pas être ce qui s'appelle joué, dans le sens artistique de l'expression. Il doit être purement et simplement montré. Le jeu s'entend de cet art qui consiste à imiter le mouvement extérieur de la vie réelle. Si vous appliquez ce mouvement à la tragédie, vous prouvez par là que vous ne comprenez ni la tragédie ni son esthétique. Il n'y a aucune conformité entre la tragédie et la vie réelle, le mouvement de l'une n'est pas le mouvement de l'autre, et du mélange de l'une avec l'autre résulte le contre-sens. En sorte que les esprits justes ne craignent rien tant que la tragédie jouée. Prenez-moi une femme qui n'ait jamais mis le pied sur la scène, qu'elle soit d'une beauté pure et immobile, qu'elle ait la prononciation nette, qu'elle ait surtout cette fière bêtise de la beauté, de la beauté assez belle pour dédaigner l'esprit, mettez-lui de la toile blanche sur les épaules, dites-lui de faire dix pas à compter du fond vers le bord de la rampe, et, arrivée là, de laisser tomber de ses lèvres le rôle de Monime, vous serez dans le vrai, — je veux dire que vous obéirez aux nécessités du faux, qui sont de ne rien mettre en regard de ce faux qui en fasse ressortir le mensonge. Le faux, pour être admis, doit être isolé de toute vérité. Plus vous direz la tragédie avec vérité, plus vous nuirez à la tragédie.

Je vais tout de suite au-devant d'une objection qui est tirée des faits. Cette objection, c'est l'immense, l'incontestable succès que vous avez obtenu, vous, mademoiselle Rachel, en arrachant à Melpomène des larmes et des cris humains. La réponse est facile.

L'empire que vous avez exercé sur la foule ne fut qu'un prestige; votre miracle fut un artifice. Cela est si vrai, que, si une force étrangère ne fût venue à votre secours, la foule elle-même vous eût bien vite échappé. La force de l'habitude fut votre auxiliaire. Ceci est un phénomène du monde moral. Les morts avec lesquels notre esprit a de fréquents commerces cessent pour nous d'être des morts. Ils se mêlent à nous, nous nous mêlons à eux au point que nous leur soufflons un peu de la chaleur de notre âme; nous leur prêtons notre langage, et nous prenons chez eux pour de la vie cette lueur qui n'est que le rayonnement de la nôtre. De là tout le mystère. Parmi les œuvres mortes du

répertoire défunt, il en était avec lesquelles l'éducation, la tradition, l'habitude, avaient mis la foule en de fréquents rapports, et qui n'avaient qu'à marcher pour qu'aussitôt la foule les crût ressuscitées. Tant que vous avez opéré sur des tragédies connues, le miracle n'a jamais failli; mais toutes les fois que, voulant vous passer de ce puissant secours de l'habitude, vous avez essayé de souffler sur des morts moins familiers, le cadavre et le public, tout est demeuré froid. *Esther*, *Bérénice*, *Tancrède*, *Nicomède*, *Ariane*, *Frédégonde*, *Don Sanche*, *Oreste*, autant d'échecs, — dois-je le dire? autant de chutes comme recettes. D'où je conclus que vous ne possédez point le public, puisque, délivré de la tradition et rendu à son libre arbitre, le public vous échappe. D'où je conclus encore que le talent, appliqué à l'ancien répertoire, est du talent perdu, et que vous avez manqué à votre tâche en y dépensant le vôtre.

Remarquez que je ne me préoccupe aucunement des questions administratives. L'art est ici seul en cause, et non le Théâtre-Français. Je vous condamne au nom de l'art; que le Théâtre-Français vous absolve au nom de sa caisse, cela le regarde. Ce qui nous intéresse, ce n'est pas que le Théâtre-Français fasse de l'argent. Pour nous, le Théâtre-Français est le théâtre de l'état, et l'état est responsable de l'art envers la France. L'état donne une subvention à son premier théâtre, pour que ce théâtre fasse de l'art et non de l'industrie. Autrement, les Gobelins auraient le droit de vendre des tapis de moquette, et la fabrique de Sèvres des assiettes en terre de pipe. — C'est pourquoi, je vous le dis, il n'importe point à nous, hommes de ce siècle, artistes de ce temps, travailleurs du jour, que le vieux répertoire fasse de l'argent ou n'en fasse pas, qu'on le donne sans vous ou avec vous; mais il nous importe qu'une actrice s'étant révélée, belle, jeune et d'un talent souverain, cette actrice n'appartienne pas aux morts, mais aux vivans.

Or, les vivans figurent pour trois ouvrages dans votre répertoire. Ces trois ouvrages sont *Judith*, *Catherine II* et *Virginie*.

Je ne parlerai pas de *Judith*. Ne mêlons point à cette discussion le nom d'une femme d'infiniment d'esprit, qui joint assez de goût, — chose rare, — à son rare esprit, pour ne permettre pas que la critique donne à l'œuvre de ses loisirs une importance qu'elle n'eût pas elle-même le dessein d'y ajouter.

De tous temps, les grands acteurs ont eu cela de glorieux qu'ils provoquaient les poètes au travail, et devenaient ainsi le centre magnétique où tendaient toutes les inspirations. On a écrit pour Champmeslé, pour Lecouvreur, pour Lekain, pour Talma, pour Frédéric Lemaitre. Ces grands noms de la scène s'unissent à d'autres noms illustres; on les cite à côté de Racine, de Voltaire, de Casimir Delavigne, de Victor Hugo. On cite le vôtre à côté de M. Romand et de M. Latour de Saint-Ibars.

Ces deux tragiques vous appartiennent. Ils procèdent de vous; ils sont vos poètes, comme vous êtes leur muse.

On vous demande en quoi votre beau, votre inimitable talent a servi les lettres et encouragé les écrivains de ce temps; vous répondez : — M. Romand et M. Latour de Saint-Ibars.

On cherche ce que la verve inespérée de cette fille pâle au geste sévère, à l'œil fier et sombre, plus belle que la beauté, — enfant prédestinée, à qui dès le premier jour la foule battit des mains; on veut savoir ce qu'elle a remué d'intelligences, on compte ce qu'elle a semé de rayons, ce qu'elle a réveillé de muses; — on trouve M. Romand et M. Latour de Saint-Ibars.

Ainsi, voilà qui est dit. Si vous êtes la première entre les plus grandes, si le ministère, si la France, si le budget, si nous tous déposons chaque année vingt mille écus à vos pieds, outre le tribut de nos louanges et vos trois mois de congé, — c'est à cause des deux poètes que vous savez.

Eh bien! j'ai un soupçon. Je crois que plus d'une fois vous avez interrogé votre gloire et lui avez demandé pourquoi, — après huit ans d'admiration et de vogue, — il ne s'est trouvé au fond de tout cet amour et de tout ce bruit que *Catherine II* et *Virginie*. Oui, vous êtes demeurée surprise que de tous les poètes et de tous les écrivains, de toutes les fières plumes, de tous les jeunes esprits, de toutes les âmes en travail, de toute cette littérature valeureuse, fille du siècle, — votre gloire n'eût

attiré à soi que deux écrivains, hommes de talent sans doute, mais pauvres transuges qui se sont glissés à votre triomphe cachés sous votre manteau tragique.

Si vous vous êtes fait cette question, je vais y répondre; je vous dirai pourquoi, excepté M. Romand et M. Latour de Saint-Ibars, vous n'avez conquis personne.

L'effet produit par votre venue fut une commotion. Il y a l'effet auquel on s'attend et l'effet auquel on ne s'attend pas. On ne s'attendait pas à celui-là. Si, au lieu de débiter par *Tancrede*, vous aviez débuté par *Marion de Lorme*, et que vous eussiez réussi dans le drame comme vous avez réussi dans la tragédie, l'effet eût été aussi grand, aussi prodigieux, mais n'eût pas produit ce que j'appelle une commotion. Vous auriez triomphé sans bouleverser les idées.

A ce bouleversement, quelques-uns de ceux qui marchaient s'arrêtèrent, et les plus timides rebroussèrent chemin. Les trainards accoururent, cela fit un rassemblement. Au sein de ce rassemblement, un groupe se forma qui se fit coterie. Aujourd'hui cette coterie veut se faire école.

Où tendent ces hommes? A une réaction littéraire? Nullement. On ne réagit pas contre un siècle qui suit sa pente comme le fleuve suit son cours, et ils le savent. Ce qu'ils veulent, c'est de tirer de vous le meilleur parti possible. Ils ont compris que le genre où vous brillez est celui de tous qui souffre le plus patiemment les écrivains médiocres. Cela leur sourit. Ils ont également compris qu'en vous *clouant* à la tragédie, ils vous mettaient dans la nécessité, faute de mieux, de jouer leurs tragédies. Cela n'est pas sot. De façon que tout le plan de la petite coterie se réduit à deux manœuvres très simples, la première de vous convaincre que hors de la tragédie il n'y a point de salut, la seconde, de faire beaucoup de tragédies.

Je ne pénètre point au-delà des faits. Que vous soyez ou l'esclave ou la libre souveraine de cette minorité, que vous la régentiez, que vous la subissiez, cela ne m'occupe point. Je vous ai expliqué comment cette minorité était venue à vous. Je vais vous dire pourquoi la majorité n'y vient pas.

C'est d'abord qu'elle ne vous a pas prise pour une actrice. On vous a poétiquement nommée la *filie des morts*, et l'on est venu vous voir comme une curiosité. Rien ne pouvait vous être plus funeste. On s'est accoutumé à cette idée, que vous n'étiez pas de chair. Quelques-uns ont prétendu vous avoir touchée à l'épaule, et que vous étiez un marbre d'Égine. Alors on s'est généralement ébahi de ce miracle qui faisait parler un bas-relief. Mais l'idée ne vint à personne de prendre au sérieux ce prodige de rhétorique, cette prosopopée à face humaine qui remuait les bras et qui disait des vers. On est accouru au Théâtre-Français comme on fût allé s'entasser au musée si notre ami L'Hôte eût rapporté des fouilles de Thèbes le chef-d'œuvre de quelque Vaucanson du temps de Rhamsès. La merveille vue, on s'en est tenu là. Quant à supposer que, sous ce peplum drapé par la main de Phidias, il pût y avoir un cœur animé de notre vie, sous ces bandelettes un cerveau vivant de nos idées, nul n'y a songé. Et voilà pourquoi les poètes, ceux qui veulent que la vie ressemble à la vie, se sont éloignés de vous comme d'une chimère, et comment, seule et délaissée, vous êtes devenue la proie de M. Latour de Saint-Ibars.

Mais ce n'est pas tout. On est revenu de l'erreur pour tomber dans le ressentiment. Après la surprise, est arrivé l'examen. On découvrit que cette idole sculptée n'était pas si dénuée de vie qu'on l'avait cru d'abord. Seulement, on s'aperçut que cette vie s'allumait à des flammes secrètement rallumées sur des autels proscrits. On commença de deviner. Ce qu'on avait pris d'abord pour un simple trésor archéologique, on l'examina de plus près comme on fait d'un danger ou d'une menace. C'était bien réellement une menace; c'était bien réellement un danger. La statue était une borne, le marbre d'Égine se faisait pavé. La prosopopée concluait contre nous. On l'examina de plus près encore. On vit qu'elle puisait toute sa force dans la négation de notre puissance, toute sa vie dans la négation de notre vie, qu'elle se dressait comme une protestation, comme une accusation. Elle s'en venait ainsi troubler l'œuvre de l'époque, semer

la défection parmi les travailleurs, et le doute dans la conscience publique. Disons tout, ce dédain qui vous tenait obstinément étrangère à nos travaux et à nos idées, ce dédain qui vous poussait, sourde et muette, à travers les vivans insultés par les morts que vous trainiez après vous, ce dédain recelait une sorte de défi superbe. On l'accepta. On vous abandonna à vos propres forces dont vous étiez si fière. Ce qu'on avait fait par erreur, on le fit par hostilité. Ce ne fut plus de l'isolement, ce fut du blocus. On doubla le cercle de Popilius du cordon sanitaire. On vous enferma là-dedans avec vos auteurs morts et votre auteur vivant, et aujourd'hui que, poussée par la famine, vous venez de dévorer *Oreste* et *Jeanne d'Arc*, — deux coups de désespoir, — prenez garde d'être dévorée à votre tour par M. Latour de Saint-Ibars!

Je vous ai dit que j'expliquerai le délaissement dont vous êtes frappée, je l'ai fait. Puisque vos ennemis se taisent, que vos amis parlent, et avec eux tout ce qui est las de vivre dans le demi-jour des équivoques. Il fallait enfin vous le dire : de vos huit années de travaux, vous n'avez retiré que défiances universelles, chutes amoncelées, et pauvreté de répertoire. De Voltaire, vous êtes tombée en M. Soumet. De M. Soumet, où tomberez-vous? Et puis, parmi ces défiances, il y a des doutes plus injurieux que des défiances. On commence à croire qu'il y a chez vous moins de mauvaise volonté que de non pouvoir. On revient plus que jamais aux plaisanteries plastiques, au moyen desquelles vous louent ceux qui ne veulent pas vous louer. Le public lui-même, ce bonhomme qui se trompe quelquefois sur la valeur des mots, et dit : Merveille, — lorsqu'il faut dire : Exception, — commence un peu à vous savoir par cœur, et, vous le savez, il vous échappe volontiers. Enfin la critique, — comment ne le voyez-vous pas? — tombe dans la louange brumeuse, dans des entortillages de mauvais augure. Peut-être envisage-t-elle avec terreur l'instant où, pour vous épargner un dernier déplaisir, il lui faudra mettre M. Latour au rang des dieux. Cela est grave.

Voilà donc, sauf tout l'esprit que je n'y saurais mettre, en quels termes je parlerais un beau jour, et pour en finir, à cette belle Melpomène; et, comme je la tiens pour une conscience élevée, un cœur ami de l'art, — j'aurais cet espoir de la faire changer de route, et de lui faire quitter la tunique de Phèdre pour la robe blanche de Marion... Mais à quoi vais-je songer? et pourquoi perdre tant de place et de méchant style à dire de pareilles choses, lorsque M. Thiers tambourine de ses deux poings sur la tribune? Où est la comédie, où est la véritable scène et le véritable public? Est-ce au théâtre? Non point, mais à la chambre! Tout est là, passions, drame, haut comique, péripéties, cabales, applaudissements et sifflets. Nous avons là le parterre ondoyant et féroce, les loges infernales, les belles dames aux galeries, les ministres à l'avant-scène, et puis tout là-haut, les yeux ardents et fixes, les bouches béantes, les fronts sérieux; — c'est le peuple, toujours le même, et prenant toujours la fiction pour une réalité. O public naïf! comme il est réjouissant à force de bonne foi! C'est celui-là qui attend les acteurs, après le spectacle, pour huer ceux qui ont joué les rôles ingrats et porter en triomphe les grands pourfendeurs et les capitaines Fracasse. Je voudrais bien être de ce public-là!

Or donc, M. Thiers a parlé, et je n'ai qu'un mot à dire pour vous donner l'idée de sa harangue. Le lendemain, tous les premiers-Paris ressemblaient à des feuilletons. On aurait juré lire le compte-rendu de la comédie nouvelle, — la première venue parmi les plus railleuses et les plus fines, — quelque chose comme le *Verre d'eau* par exemple, où Bolingbroke est si habile, mais avec cette différence que M. Scribe n'écrit jamais comme sait parler M. Thiers!

Cela est inimaginable qu'un discours de M. Thiers. Il faut non-seulement l'entendre, mais le voir, car le jeu est pour beaucoup. Lorsque vous lisez le discours dans le *Moniteur*, vous êtes surpris de rencontrer parfois de petites phrases très pauvrement conçues, sans trait, sans accent, de ces mots ordinaires que tout le monde dirait, et qui sont suivis cependant de la triomphante parenthèse (très bien! mouvement général). Or, savez-vous pourquoi? C'est que le trait n'est point parti du

mot, mais de l'œil, c'est que l'accent n'a pas été dans la chose dite, mais dans le geste, dans le sourire pointu, dans une contorsion, dans une grimace. — Quand M. Thiers le veut, il soulève la chambre rien qu'en se dressant un peu sur la plante des pieds, et d'autres fois il envoie de petites chiquenaudes au banc des ministres, qui agitent toutes les têtes comme une forêt secouée par l'ouragan. Si vous le voyez se pencher en dehors de la tribune, mettre une sourdine au sol suraigu de sa voix de vinaigre, et prendre de ces petits airs confidentiels et bonhomme qui lui vont à merveille, cramponnez-vous, tenez-vous bien. Un mot lui tombe des lèvres comme par mégarde, ce mot est une étincelle; cette étincelle, c'est la foudre; tout à coup les murailles craquent, l'édifice remue sur sa base, des cris d'effroi partent du fond des centres, les ministres sont enlevés de leurs bancs, pâles, trempés de sueur, et le fluide, parcourant ainsi l'assemblée, va se perdre au loin, de l'autre côté de la rive, dans les corridors sourds d'un palais. — Cela fait, M. Thiers continue de sa petite voix rêche, et dit, en se tournant d'un certain côté : « Ne vous scandalisez pas; nous avons déjà dit de ces choses-là ensemble... »

M. Thiers, comme l'autre grand poète comique, prend son bien où il le trouve. Il le prend dans Montesquieu, dans les récits de Hume, dans les romans de Crébillon, dans les tragédies de Schiller, — il n'y met pas de façons. Quand il a parlé de M<sup>me</sup> Dubarry, il parle de Walpole, de Choiseul, de John Russell, ou bien du héros d'un drame allemand. Par exemple, il vous dira tout à coup qu'à l'exemple de Walstein, si je ne me trompe, il a placé son vaisseau sur le promontoire le plus élevé, attendant que la mer devienne assez haute pour le mettre à flot. Qu'est-ce que cela signifie? On ne sait pas; ou plutôt cela signifie quelque chose de si énorme, qu'on n'ose pas le savoir. Ce sont les tempêtes qui font bondir les mers hors de leurs limites, ce sont les révolutions qui font sortir les peuples de leur lit. Le grand orateur, l'homme pratique, n'a donc d'espoir que dans les révolutions? Pas du tout, ce n'est point cela! M. Thiers a mis au contraire son léger esquif sur le promontoire le plus rapproché des petites turbulences de chaque jour, sur celui que serre de plus près la politique active, mouvante, cet océan *inextricable*, comme aurait dit M. Michel de Bourges. Il l'a placé sur l'amendement Barrot. De façon que Schiller n'est absolument là que pour enfler la péroraison de son souffle de poète; — et la péroraison de M. Thiers a été fort applaudie! — Ceci nous rappelle que, dans un vieux mélodrame du boulevard, il y avait un mot magique dont jamais personne ne comprit le sens. Un homme qu'on s'en allait fusiller s'informait de l'heure, et le camarade lui répondait : *Il n'y a pas d'heure pour les braves!* Cela était couvert de trépig-nemens.

M. Victor Hugo a parlé hier à la chambre des pairs sur la question polonaise. Une petite vanité, bien concevable chez un orateur qui débute entouré de toutes les sympathies, a cependant failli lui devenir fatale. Il a eu l'idée, comptant ainsi sur quelque meilleur effet de mise en scène, de s'en fier à sa mémoire et de réciter son discours. Mais la mémoire est une maligne fée, et le noble poète, trahi par elle, n'a eu d'autre ressource que de prendre sa revanche dans le *Moniteur* du lendemain. L'aventure est d'autant plus bizarre, que, lorsqu'on connaît ce morceau d'éloquence, on ne comprend plus comment on peut l'oublier.

MARC FOURNIER.

Si l'Angleterre arrive jamais à posséder un Opéra national, l'honneur en devra revenir tout entier à M. Bunn. Voici, Dieu merci, assez long-temps qu'il y travaille, et s'il est, selon nous, bien près du but, il n'y sera pas parvenu sans peine, car vraiment la besogne était rude. Au premier abord, il ne s'agissait de rien moins que de tout créer, auteurs, acteurs, compositeurs, voire même cet élément si essentiel à la prospérité d'une entreprise théâtrale, un public. M. Bunn, comme Guzman, ne

voulut point cependant reconnaître d'obstacles; poète lui-même, il connaissait le dicton du poète : *Labor improbus omnia vincit*, et il se mit à l'œuvre sans sourciller, employant, pour amener son entreprise à bien, une persévérance et une tactique qu'on ne saurait trop admirer. N'ayant dès le commencement rien sous la main, il n'hésita pas, en dépit de quelques clameurs, à emprunter à l'étranger ce qui lui manquait; puis, lorsqu'il eut bien étudié son terrain, bien calculé ses forces, il songea à livrer bataille. Cette année donc devait décider du plus ou moins de chances qu'un opéra national avait de s'établir dans la métropole anglaise; mais le directeur de Drury-Lane n'est pas homme à risquer toutes ses ressources sur un coup de dés; il voulut d'abord tenter la chance avec un enjeu peu important. L'opéra du *Fairy Oak* fut donc produit; mais cette pièce n'était pour ainsi dire qu'une sentinelle perdue, et elle fut presque tuée sur place. M. Bunn s'y attendait; aussi, à quelques jours de là, prenait-il sa revanche avec *Maritana*, l'opéra de M. Wallace. Lorsque le succès de cette pièce fut épuisé, il voulut alors faire avancer son corps de réserve; mais le chef de ce corps n'était pas prêt. Il fallait néanmoins, en l'attendant, s'entretenir la main; M. Macfarren se présenta, armé à la légère, et, avec *Don Quixote*, Drury-Lane compta une victoire de plus. Enfin, après bien des jours d'attente, bien des préparations, le grand coup, *the greatest hit of the season*, comme disent les affiches anglaises, était porté par M. Bénédic et son nouvel opéra, *the Crusaders* (les Croisés), qui obtenait, jeudi soir, un des plus beaux et des plus légitimes succès qu'on ait encore vus depuis long-temps à Drury-Lane. Mais, avant de nous appesantir sur les éloges dus au compositeur de cet opéra, on nous permettra de donner en quelques mots l'analyse du poème qui lui a servi de canevas.

Le sujet n'en est pas nouveau, il est seulement rajeuni par la manière plus qu'originale dont MM. de Saint-George et Bunn l'ont traité. La scène se passe en Palestine, au temps des croisades, cela va sans dire. Les chefs de l'armée chrétienne sont rassemblés dans le palais de Tyret, se livrent à des occupations fort peu chrétiennes, si nous en croyons l'archevêque de Tyr, qui vient au milieu d'eux leur reprocher leurs excès et les rappeler à leurs devoirs. Ces messieurs l'écoutent avec toutes les apparences du repentir; mais à peine a-t-il le dos tourné, qu'ils recommencent de plus belle et vont même jusqu'à se battre pour la possession d'une almée, qui, heureusement, arrive à temps et les met d'accord, en déclarant que Bohémond, prince de Tarente, est bien décidément son préféré. Cette almée n'est autre qu'une émissaire du Vieux de la Montagne, et sa mission consiste à séduire les chefs de l'armée chrétienne. Le véritable amour qu'elle ressent pour Bohémond l'empêche néanmoins de remplir sa tâche, et elle est rappelée par son maître. Sur ces entrefaites, Conrad, roi de Jérusalem, est assassiné le jour de son couronnement, et Bohémond est élu à sa place. Les devoirs de son nouvel état ne détruisent pas en lui le souvenir de sa nouvelle passion. Il pénètre, pour arriver jusqu'à elle, dans le séjour même du chef des assassins, où il courait risque d'être tué, si l'almée ne venait à son secours en lui procurant le moyen de s'échapper.

Au second acte, nous sommes devant Jérusalem. Raymond, comte de Toulouse, vient d'arriver avec sa fille, depuis long-temps fiancée à Bohémond. L'infidèle, en la revoyant, oublie son amour de rencontre et revient à elle. Pendant ce temps, des émissaires du Vieux de la Montagne le cherchent pour le tuer, et cette fois encore il est sauvé par l'almée, qu'on arrête, cependant, comme coupable de cette tentative de meurtre. La méprise ne dure pas long-temps, le vrai coupable se déclare. On l'exécute, et l'innocente almée est rendue à la liberté. Un instant auparavant, nous voyons prendre Jérusalem avec toutes les formalités usitées en pareil cas, cliquetis d'armes, chutes simulées, cris à rendre sourd, le tout couronné par une marche triomphale avec enseignes déployées. Puis la toile tombe et les morts ressuscitent.

Au troisième acte, nous voyons Iseult à sa toilette. On lui annonce qu'un pèlerin désire lui parler; il entre, et ce pèlerin n'est



autre que le Vieux de la Montagne, qui vient lui apprendre l'infidélité de Bohémond. De son côté, celui-ci reçoit une lettre sans signature (l'origine de la lettre anonyme remonte aux croisades, nous nous en doutions presque), et dans cette lettre on lui propose de livrer entre ses mains le chef des assassins s'il veut épouser l'almée et renoncer à Iseult. Bohémond préférerait les épouser toutes les deux; mais, en bonne conscience, il ne peut pas donner un si mauvais exemple à son armée. Il opte donc pour l'almée. Ici le Vieux de la Montagne paraît on ne sait trop pourquoi; il apprend que l'almée vient de se faire chrétienne, et, à cette nouvelle, il s'empoisonne, à la grande hilarité des spectateurs. On va procéder à la célébration des noces de Bohémond et de l'almée, lorsque celle-ci arrive et vient déclarer qu'elle renonce à cet hymen, et se retire dans un couvent, car elle s'est aperçue que Bohémond lui préférerait Iseult, ce dont le roi de Jérusalem ne nous paraît pas très convaincu. La pièce finit avec un duo chanté par les deux rivales.

Ce poème, tout excentrique qu'il paraisse, prêtait néanmoins aux développemens de la grande musique, et M. Bénédic, disons-le, en a merveilleusement tiré parti. L'insuffisance du personnel de Drury-Lane ne lui permettait pas de prendre un grand essor dans la partie vocale de son opéra; mais il s'en est grandement dédommagé dans la partie instrumentale. Une magnifique ouverture, deux marches fort belles et la plus grande partie des accompagnemens sont là pour nous donner raison. Parmi les morceaux de chant, nous avons remarqué la cavatine chantée au premier acte par miss Romer, deux charmantes balades chantées par Harrison, un air chanté au second acte par miss Rainforth, et enfin le duo du troisième acte entre miss Romer et miss Rainforth, qui remplissent leur tâche en conscience. Le reste du personnel ne s'élève guère au-dessus du médiocre.

L'opéra des *Croisés* est monté avec un luxe de décors et de mise en scène inconnu jusqu'ici en Angleterre. Nous avons surtout remarqué au premier acte le décor représentant « un bois enchanté, » ainsi qu'une vue de Jérusalem au second acte. Les costumes, cet écueil ordinaire du théâtre anglais, sont d'une fidélité comparativement irréprochable. Nous n'avons, dans la suite du roi de Jérusalem, remarqué ni brigands calabrais, ni laitières suisses: c'est un progrès à constater.

L'Opéra-Italien a rouvert ses portes, mardi dernier, avec un nouveau ballet de Perrot et le *Nabucco* de Verdi, dont la susceptibilité anglaise avait fait changer le titre en celui de *Nino*. Nous nous bornerons pour le moment à constater les notables améliorations que M. Lumley a fait subir à l'ancienne salle de *Queen's Theatre*. Impossible de la reconnaître sous les arabesques, les dorures et les draperies dont elle est aujourd'hui recouverte; impossible surtout de se figurer l'admirable coup d'œil qu'elle présentait pendant l'exécution du *God save the Queen*, qui précède, comme on le sait, toutes les solennités de ce genre en Angleterre. Cet auditoire debout, écoutant religieusement et la tête découverte, l'antienne nationale, formait, au milieu de cette salle si magnifiquement décorée, un des plus imposants spectacles qu'on puisse voir.

Hier a eu lieu l'ouverture de l'exposition des camélias, des rhododendrons et des azalées, dans la galerie du palais du Luxembourg. Le camélia est aujourd'hui la fleur de prédilection des horticulteurs; aussi ne s'étonnera-t-on pas d'apprendre que la collection de M. l'abbé Berlèze s'est vendue avant-hier *trente mille francs*!

Chacune des collections exposées au Luxembourg ne vaut peut-être pas ce prix élevé, mais toutes cependant attirent l'attention des amateurs, qui regrettent qu'un hiver trop doux ait privé du concours plusieurs autres collections aujourd'hui déflorées. Dans la collection de MM. Cels frères, nous avons remarqué les beaux camélias *l'Aristo* et *lord Keer*; dans celle de M. Gontier, le *général Zuchii* et *Cognettii*. M. Hardy, jardinier en chef du Luxembourg, a exposé aussi une belle collection de camélias, dans laquelle nous avons admiré le *lady Graffeton*, *Reewesii major*, *Pictorum striata*. Dans la collection des mêmes

fleurs de M. Paillet, qui est une des plus remarquables avec celle de M. Sougnat, la superbe plante, *Preniland*, a fait l'admiration de nombreux amateurs. Les plus belles collections de rhododendrons variés et d'azalées sont celles de MM. le baron Salomon de Rothschild et Margottin.

Dans sa première visite au Salon, M. Desplaces a tout d'abord admiré les délicieuses compositions de M. Diaz, et son admiration pour l'un de ces tableaux s'est rapidement formulée dans les vers que voici :

LES FEMMES DÉLAISSÉES. — TABLEAU DE M. DIAZ.

Retourne-toi, regarde Celles  
Dont tes mépris, Amour, ont causé les pâleurs;  
Elles sont là parmi les perles et les fleurs,  
Toutes quatre jeunes et belles,  
Toutes quatre les yeux en pleurs.

Tu t'envoies? veux-tu par là qu'on reconnaisse  
Ta folie et tes yeux clos à toute clarté,  
Que tu fuis devant la jeunesse,  
Que tu fuis devant la beauté?

De tes faveurs toi qui les sèvres,  
Dis, sur quels bords aimés du ciel,  
Amour, trouveras-tu plus de cinabre aux lèvres,  
Ou cheveux plus ardens des tons fauves du miel?

Oh! ces cheveux sur ces épaules  
Longs et touffus comme des saules,  
Ces bras souples, ces belles chairs  
Que baignent des tons chauds et clairs,  
Ces torses à molle attitude,  
C'est la vie en sa plénitude,  
Amour, et jamais pour tes jeux  
Tu n'auras des seins plus neigeux!

Quand toutes à tes lois sont ardemment fidèles,  
Pourquoi donc, jeune dieu, les fuir à tire-d'ailes?  
C'est qu'ainsi l'a voulu l'Espagnol inspiré,  
Et du peintre Diaz tout caprice est sacré.  
Sûr qu'elle prend toujours une route choisie,  
Il ne sait trop lui-même où tend sa Fantaisie;  
La fée au prisme pur qui l'entraîne en son vol  
Lui passe de brillans une rivière au col,  
Et, pour qu'elle rayonne entre toute peinture,  
De l'écharpe d'Iris lui fait une ceinture.  
Alors, quand à nos yeux elle vient resplendir,  
Éblouis, fascinés, alors nous d'applaudir;  
Car nulle main jamais n'a su, mieux que la sienne,  
Nuancer l'outremer et l'ocre de Sienne;  
Nulle aussi n'a su faire, avec plus de chaleur,  
Nager le blanc contour au sein de la couleur.

M. Empis, qui depuis long-temps n'avait pas été heureux au Théâtre-Français, vient de faire jouer à l'Odéon une de ces longues comédies en prose que vous savez. *L'Ingénue à la Cour* a pourtant paru moins longue que les autres, et, grâce à la suppression des entr'actes, on a pu se retirer vers onze heures. Le sujet est à peu près celui de la *Princesse des Ursins*, d'Alexandre Duval, mais traité d'un point de vue différent. Nous reviendrons sur cet ouvrage, où l'on ne peut méconnaître l'effort d'un esprit ingénieux joint à une certaine habileté scénique. Les acteurs de l'Odéon ont joué avec beaucoup d'ensemble, et l'on a surtout applaudi M<sup>me</sup> Moreau-Sainti et Planat. C'est un succès fort honorable pour le théâtre de la rive gauche.

LE DIRECTEUR : CAMILLE D'ARNAUD.



121

L'ARTISTE.

Salon de 1846



Armand Leleux pinx. & del.

Imp. Bertault, Paris.

Villageoise des Alpes.





## ÉTUDES SUR RICHARDSON

« Ce que c'est que la gloire ! Je lisais dans l'histoire d'un procès capital que Ch. Wich, épicier, avait vendu à une bohémienne accusée de meurtre un morceau de lard roulé dans une feuille de *Clarisse*, le roman de Richardson. Qu'eût dit Richardson, le plus vain et le plus heureux des auteurs vivants (c'est-à-dire tant qu'il vécut), s'il eût pu suivre ses pages, de leur place d'honneur sur la toilette d'un prince français jusqu'au comptoir de l'épicier, et au lard rance de cette bohémienne tachée de sang ? »

C'est lord Byron qui parle; car il a beau traiter avec un dédain tout princier Richardson et ses œuvres et le roman en général (1), on voit à chaque instant qu'il est préoccupé de cette comédie éternellement vivante, à laquelle lui-même, lui, lord Byron, il n'a rien ajouté, pas même un peu de poésie. En effet, où est le succès de cet homme très dédaigneux, sinon dans les romans que lui-même il a appelés à l'aide de sa poésie ? Otez des poèmes de Byron le charme du récit, le conte, les aventures, qu'il se contente d'être le cygne de l'Angleterre, *Alcyon Albionis*, et qu'il fasse uniquement de très beaux vers à la façon des grands poètes, aussitôt vous verrez disparaître une grande partie du charme et de la popularité qui s'attachent à *Lara*, à *Childe Harold*, à don Juan, à la belle sultane Haïdée. Lord Byron a réussi, surtout parce qu'il était lui-même un habile romancier, et, ceci dit, il sera bon d'ajouter que, si ses romans vivent longtemps, ils le devront surtout au charme tout-puissant et à l'éclat de ses beaux vers. Ah ! si *Clarisse Harlowe* avait eu pour la protéger, pour la défendre contre l'oubli qui pèse sur ce chef-d'œuvre, quelque peu de l'éclat, de l'attrait, du *non mortale sonans*, de la grace éternellement vivante que les grands écrivains jettent sur le front de leurs héros, — auréole divine qui présage l'avenir et qui brille sur les œuvres mortelles, — il n'eût jamais été question, à propos de notre chef-d'œuvre, de cette histoire d'épicier, de lard rance et de sanglante bohémienne ! L'œuvre eût survécu, triomphante, aux révolutions des mœurs et de l'histoire, aux outrages du temps, aux changemens insensibles de chaque jour. Une grande passion est une âme immortelle à sa manière, mais encore lui faut-il donner un surtout de jeunesse immortelle, afin que l'enveloppe soit digne du souffle qui l'anime. C'est l'art qui a manqué au roman de Richardson,

c'est la couleur, la forme, la parure extérieure, la netteté rigoureuse, le style enfin, la seule chose qui ne puisse pas périr. Quo dit le berger de Virgile :

... Numeros memini, si verba tenerem !

« Je sais l'air, j'ai oublié les paroles ! » Ce berger-là faisait l'histoire de tous les livres dont la forme est passagère, pendant que le fond reste impérissable. Chansons éternelles, éternellement chantées dans le cœur de l'homme; mais avec le temps les paroles s'en vont; on oublie une rime d'abord, puis un refrain, puis un couplet; bientôt tout se dégrade, l'élégie devient complainte, la face entière du chant primitif se transforme en quelque chose de fabuleux. Au bout d'un petit siècle, à peine sait-on ce que disait la chanson de jadis, on ne la sait plus qu'en bloc, d'une façon pleine de confusion et de désordre : — c'est l'histoire du nuage qui passe sur l'étoile brillante, de l'urne des vendanges qui conserve encore l'odeur du vin de Falerne, de l'écho qui multiplie, en l'affaiblissant, le bruit des voix, de la fleur qui jette son dernier parfum aux vents du soir, de l'instrument brisé, de l'orateur à sa dernière victoire, de la femme qui passe, laissant après elle l'ombre vacillante de son voile; c'est l'histoire du fleuve emporté dans l'Océan, l'histoire de l'idée entraînée dans le torrent des paroles, des siècles perdus dans l'abîme des âges. Assis sur les ruines des grandes choses qui ont péri, des œuvres oubliées, des poésies errantes, de toutes les tragédies transformées, et de ces grands discours qui ont changé la face du monde, l'esprit humain cherche en vain à se souvenir; il hésite, il balbutie, il retrouve à grand-peine mille formes confuses, images errantes dans l'infini : — *numeros memini*, — *si verba tenerem* !

Contre cet oubli nécessaire et providentiel, il n'existe qu'un remède, le style, la forme, la couleur, le goût; tous vos efforts pour vous passer de cette armure forgée dans les forges divines, autant d'efforts impuissants et stériles. Lui-même, le divin Achille, Achille l'invincible et l'invulnérable, il charge son bras de cet éclatant mélange d'or, de bronze et de génie. Richardson n'ignorait pas sans doute cette nécessité d'être un grand écrivain pour arriver aux honneurs des œuvres durables, mais il savait aussi que le style, c'est la force que Dieu vous donne; l'art n'y fait rien ou peu de chose : on arrive au bon sens, on n'arrive pas au génie. Il savait aussi qu'il y a une certaine dose de gloire pour chacun de nous en ce monde : aller au-delà, c'est être insensé ou téméraire; il disait mieux que cela : — « Il faut, disait-il, s'étendre selon son lit, » et à ces causes il appelait à

(1) « J'ai lu à mon vif regret plus de quatre mille romans, y compris les œuvres de Cervantes, de Fielding, Smolett, Richardson, Mackensie, Sterne, Rabelais et Rousseau. »

son aide, non pas l'effort, le travail, le bruit sonore, mais son bon naturel, mais sa parole sans fard, mais sa bonhomie native; loin d'affecter les grandes allures, il se contentait de jeter, de temps à autre, des grâces négligées sur sa simplicité presque rustique. Il sait où il peut aller, où il doit aller, et, une fois arrivé à un certain but peu lointain qu'il s'est désigné à l'avance, il s'arrête satisfait et peu essoufflé; il aurait honte de tenter plus qu'il ne peut faire, bien que ce soit d'ordinaire un assez bon moyen d'avoir le secret complet de ses mérites. Il n'est pas, tant s'en faut, de ces gens superbes qui sont *septante-sept fois* heureux de leurs propres ouvrages, et il dédaigne ces retours sur soi-même qu'un amour-propre inquiet et jaloux de sa propre excellence multiplie à l'infini. Il va, non pas où le pousse le caprice du moment, mais bien où le conduit la conscience, dans toute la simplicité d'une âme libre et éclairée qui voit immédiatement devant elle, pendant qu'elle marche, sans perdre son temps à étudier chacun de ses pas. Il avait en lui-même tout le caractère désigné par sa physionomie et par son talent : beaucoup de tact et d'habileté, une grande abondance, le don de s'énoncer heureusement, le don des pleurs, ce qui est une grande avance pour persuader, le respect scrupuleux de toutes les bien-séances; il ne manquait ni de ce courage d'esprit qui produit les idées hardies, ni de cette autre espèce de courage que donnent les idées fausses, et même, quand on n'approuve pas toujours ses raisonnemens, on est bien près de trouver qu'il a raison. Ajoutez à un très haut degré le charme irrésistible des belles parties de ce livre : le hasard des objets, la rencontre des circonstances et des personnes, et tous les accidens imprévus d'un génie heureux. Il mène les passions bride en main, et sans jamais craindre de les tenir de trop près. Ce n'est pas là un juge sévère, un moraliste féroce qui se tient, inflexible, dans la *voie battue et droiturière*. En vain vous lui démontrez que la passion fait et défait toutes choses, que, si la raison était la seule souveraine, rien ne se passerait sur cette terre, que la morale est une très belle fille, mais très pauvre, on l'admire, on ne l'épouse pas; en vain vous lui rappelez que l'esprit humain aime l'art, le prestige, le mensonge, que l'amour est le fonds inépuisable de tous les livres, il ne daigne pas vous répondre, il va droit à son but d'utilité et d'enseignement, remplaçant par la vérité le mensonge, par la sagesse la passion, le vice par l'innocence. De l'amour, cette banalité du roman et de la comédie, Richardson fait un crime, et il vous prouve fièrement que tout excès est vicieux, que l'amour est une tache qui peut gâter la plus belle vie. Peu lui importe d'amuser son lecteur, de l'intéresser, de lui plaire : son but à lui, c'est de maintenir l'âme de son lecteur en bonne trempe. Les ambitions des écrivains, il les trouve trop éclatantes; il s'en tient à la modeste ambition des moralistes : il ne voudrait changer ni son style contre leur style, ni sa conscience contre leur conscience, car il vise moins à l'admiration des hommes, qu'à leur estime et à leur respect : — « *tel je te vois, tel je te crois!* » Parlez-lui ainsi, il a sa récompense, il est content de lui-même, il est content de vous!

Pourtant ne pensez pas que notre moraliste renonce de gaieté de cœur à toutes les chances heureuses d'une fiction bien conduite, d'un long roman disposé avec art. Tout bonhomme que vous le voyez, il arrive plus d'une fois à la pitié, à la terreur, à ce cruel serrement du cœur qui est le plus difficile triomphe des vrais artistes. Suivez-le, il s'entoure de précautions infinies, il appelle à son aide des personnages sans nombre; même dans ses longueurs les moins supportables, il vous tient dans un perpétuel *qui-vive!* tant il sait tirer soudain un grand événement d'une peccadille, ou faire lire tout un sentiment dans une parole. Dans ces lettres que l'on prendrait très souvent pour les feuilles éparses de la sibylle, quelque chose d'animé et de ferme vit, et respire et s'agite; ce quelque chose, c'est l'esprit de Lo-

velace, c'est l'âme de Clarisse, c'est la passion, divisible à l'infini, qui reluit sur ces pages comme fait l'éclair dans le ciel assombri. Tout à l'heure nous étions face à face avec Lovelace, le serpent séducteur, debout sur ses passions épuisées; nous voici maintenant en présence de Clarisse, car l'ange est à côté du prince des ténèbres, comme dans le paradis de Milton. Ah! quand vous aurez lu le portrait de miss Harlowe, qui que vous soyez, vous ne direz plus que Richardson se perd en mille longueurs inutiles; vous ne direz plus qu'il n'a pas rencontré les qualités d'un écrivain durable! Son livre est long, diffus, pêle-mêle d'intrigues oiseuses, de personnages inutiles; c'est le chaos; — mais, dans ce chaos merveilleux, que de vives et soudaines clartés! que de beaux éclairs dans ce nuage! qu'elles fleurs divines dans ce désert!

Or, voici le portrait de miss Clarisse Harlowe tel que l'a tracé Richardson; c'est un des plus merveilleux passages de ce grand livre : mais voyez la misère et le destin des livres! Ce portrait de Clarisse, cette image fidèle et brillante qui devait ajouter tant d'intérêt à notre récit, Richardson l'avait placée tout à la fin de son histoire, dans les dernières pages du dernier tome, lorsque miss Clarisse est entrée enfin au tombeau avec tous les honneurs de la victoire, et qu'il ne resta plus qu'à la pleurer.

« Comment ferai-je, écrit miss Howe à M. Belford, pour rendre à cette fille infortunée un peu de la justice qui lui est due? Mais par où commencer? Par son enfance? Hélas! encore enfant et rougissante comme le matin, elle annonçait les grâces et les vertus de l'avenir. Toute jeune fille, on la regardait déjà avec une admiration mêlée de respect. Sa taille, son visage, la beauté de sa personne, cette âme excellente qui sourit à tout ce qui est la bonté, la vertu, le malheur ou le génie, je renonce à vous les peindre : — d'une obligeance qui ne se lassait jamais, vraie jusqu'au fanatisme, sincère, d'une charité à toute épreuve, bienveillante parce qu'elle était juste, accessible au pardon; hélas! Dieu sait si elle a pardonné! Sa vertu était un des ornemens de ce siècle; rien qu'à la voir passer, sans l'avoir jamais vue, on eût dit, en la saluant : Voilà miss Harlowe qui passe! et chacun lui eût fait place en silence, car elle portait son sauf-conduit sur son front.

« Croyez-moi si je vous dis qu'elle était la prudence en personne, car ce fut le grand crime de sa famille si cette adorable enfant est tombée aux mains d'un pareil misérable. Abandonnée à elle-même, jamais ce vicieux n'eût approché de ma Clarisse; et pourtant elle rendait justice à ses qualités extérieures : le nom, l'esprit, la bonne grace, la bonne humeur, le courage, le savoir-vivre, sa façon d'aborder une femme et de lui adresser ses hommages d'un mot, d'un regard, d'un rien; mais là s'arrêtait la louange de miss Harlowe, et elle devinait confusément les vices et les crimes de cette nature égoïste et faussée. Son grand malheur, c'est qu'elle n'a pas eu le temps d'étudier à fond ce Lovelace; elle le pressentait, elle l'eût deviné, elle l'eût démasqué : l'abîme de cette âme l'épouvantait, mais elle ne songeait pas qu'elle serait entraînée dans ces ténèbres, la pauvre enfant!

« Il me semble encore prêter l'oreille à cette causerie piquante, naïve, inspirée, mêlée de raison, mêlée de gaieté, pleine de sentences, d'art, de goût, d'animation, d'accent. Sa voix était flexible, sonore, passionnée dans les moindres choses; elle savait écrire à merveille cette langue qu'elle parlait si bien, et rien ne ressemble plus à son esprit que cette écriture élégante et ferme tout à la fois, car elle avait la main aussi active que la pensée, aussi décidée que l'esprit; cela était net, vif, ferme, égal et si naturel, qu'elle écrivait à course de plume, sans fatigue, sans art, sans autre soin que d'écrire ce que pensait son cœur.

« Elle parlait l'italien d'une voix mélodieuse, elle parlait le français d'une voix vive et franche, elle aimait l'étude, un peu trop peut-être; mais elle s'observait de si près, que soudain elle



redevenait une bonne femme de ménage, si économe, si prudente et si habile, qu'elle eût pu faire la fortune d'une pauvre maison. Surtout, pour la bien voir, il fallait la rencontrer dans le château que lui avait donné son grand-père et qu'elle appelait sa *laiterie*. Elle s'était composée elle-même un habit tout exprès pour ces heures d'une récréation innocente; on l'eût prise en effet pour la plus jolie laitière des trois royaumes, tant elle était vive, alerte, animée, avenante; elle était la joie, le plaisir, l'orgueil de tous les siens; son aïeul n'avait des yeux que pour elle; sa mère l'adorait, son père l'aimait tant qu'il pouvait aimer, ses deux oncles s'abandonnaient à ce charme tout-puissant; le frère lui-même et la sœur, mauvaises natures un instant vaincues et captivées par tant de grace irrésistible, venaient de temps à autre à la *laiterie*, et sans trop de jalousie, sans trop de haine, ils partageaient la fête de cette belle maison des champs. Ma pauvre chère Clarisse! elle était si gaie, si animée à bien faire, elle avait l'œil à toutes choses avec tant d'élégance naturelle; elle était vraiment une Harlowe dans l'art de tirer tout le parti possible d'une grande fortune. Puis, tout d'un coup, la laitière disparaissait, la ménagère faisait place à une belle jeune fille du plus grand monde, habillée et parée à ravir; cela s'était fait en un clin d'œil, parce qu'elle était aussi bien tournée que belle et jolie! Plus tard et quand tous les convives étaient réunis, descendant parée comme une chasse miss Arabelle, à la démarche empressée, à la figure solennelle, à l'air pointu et glacé. Mais on ne la voyait pas, on ne regardait que miss Clarisse; Clarisse allait, elle venait, elle était attentive; il fallait que l'hôte le plus humble fût content de la fille de la maison: sa politesse était empressée, naturelle, sérieuse, bienveillante; elle avait cette pudeur charmante qui est à la fois une grace, une coquetterie, une vertu.

« Si vous l'aviez entendue quand elle lisait un bon livre! on eût dit qu'elle avait écrit ces beaux vers, qu'elle avait composé cette noble prose, que ces grandes pensées sortaient toutes vives de sa tête et de son cœur, tant elle disait cela d'une voix naturelle, sans emphase et en toute simplicité. — Elle chantait à l'avenant, à la façon d'une honnête personne qui ne vise ni à l'effet, ni à la passion, ni à l'applaudissement, contente de rendre l'idée du maître sans tenter d'aller au-delà. Elle chantait comme l'oiseau chante, quand elle était en voix, quand elle savait qu'elle allait bien chanter, et il n'était pas besoin de la tant prier. — Elle tenait le crayon comme elle tenait la plume, d'une main sûre; elle aimait les beaux dessins, les belles peintures; elle avait ce goût exquis, exercé, par lequel se reconnaissent les chefs-d'œuvre. Soudain, quand elle avait écrit ou dessiné toute une demi-journée, elle laissait là plumes et crayons, elle prenait son aiguille, et, plus habile que les fées, elle jetait sur le canevas obéissant les mille caprices d'une imagination ingénue, abondante, qui se manifeste à tout propos. La tapisserie qu'elle a laissée au colonel Morden est l'ouvrage de ses belles mains; on dirait que toute une communauté de religieuses a travaillé à ce chef-d'œuvre. — Mais si vous saviez quelle aiguille légère, assurée, infatigable, capricieuse, habile à rencontrer toutes les nuances, toutes les formes, toutes les couleurs! — Quelquefois, pas souvent, lorsqu'elle était nécessaire pour compléter une partie, elle consentait à tenir les cartes. Elle jouait non-seulement sans négligence, mais encore avec un zèle ingénieux, calculant, devinant, hardie parfois, très sage cependant quand elle n'avait pas confiance, si bien que c'était une joie de jouer avec elle. — Elle jouait petit jeu, car l'argent gagné au jeu lui déplaisait; l'argent perdu lui paraissait dérobé à ses pauvres, ou plutôt, comme elle disait, à ses frères, car elle avait toute une famille de vieillards, d'aveugles, d'infirmes; elle était la mère de plusieurs orphelins qu'elle élevait dans l'amour de Dieu et du travail. Selon le précepte de l'Évangile, sa main gauche n'a jamais su ce que donnait sa main droite. — D'une sobriété exemplaire, et

pourtant la santé la plus florissante, l'esprit vif et libre, une vertu souriante de cette gaieté qui est la santé de l'âme. — Un sang-froid merveilleux, un bon sens naturel, une vie si correcte et si régulière! — Elle se levait presque avec le jour; tout dormait encore, elle était déjà debout, à la prière, puis à l'étude: chaque heure de la journée appartenait à une occupation réglée, à un bienfait, à une étude, à un plaisir de l'esprit ou du cœur. A la voir prête à tous ses devoirs, on comprenait que toutes les vertus s'étaient entre-produites dans son âme, et avec tant de vertus solides elle avait ce quelque chose d'extrêmement jeune, cette naïveté qui touche à l'enfance, cette modestie virginale d'une séduction inexprimable. Mais, hélas! à quoi bon tous ces détails? un mot nous suffira: — *Innocence!* — l'innocence, la majesté de la vertu! »

*In cineres hic splendor obit!* dans quel abîme est tombée tant de splendeur? Qu'est devenue cette personne, l'amour du ciel, l'adoration de la terre, l'œuvre complète et sainte de l'imagination et de la vertu? et devait-elle donc mourir si vivante faute d'un défenseur? Par sa beauté, par sa jeunesse, par ses talens, par son esprit, par sa fortune, elle était destinée à jeter les plus vives clartés sur cette pairie anglaise qui venait de triompher en même temps de la royauté et du peuple. Parmi ces grands seigneurs qui regardaient la royauté de Guillaume d'Orange comme leur ouvrage, usurpateurs hardis des biens de l'église et des immunités royales, qui devaient se faire pardonner tant d'usurpations à force de gloire et de belles actions, quel homme ne se fût glorifié de donner son nom, sa main, son titre à miss Clarisse Harlowe? Et pourtant cette noble fille, digne pour le moins d'une couronne ducal, à peine a-t-elle franchi le seuil de la maison paternelle, elle est perdue, irrévocablement perdue! Nul secours à attendre, nul protecteur à espérer, pas un magistrat que puisse invoquer la fugitive, non pas même le forgeron qui marie les demoiselles abandonnées sur la célèbre bruyère! C'est là un des grands mérites de cette histoire que, pour une faute digne de tant d'excuse, il n'y ait plus de réparation possible. Ah! cette horrible Saint-Clair ne relâche pas ce qu'elle tient une fois dans ses griffes abominables. Clarisse à Londres est plus perdue mille fois que la pauvre Manon Lescaut dans son désert. Le lord-maire ne sait rien de cette misère, le *recorder* (le grand juge) attend une plainte qui ne viendra pas; les douze aldermen, les soixante et douze counselsmen, les vingt-quatre sheriffs honoraires, roi, pairs, commune, whigs et tories sont occupés à se faire leur part d'autorité et d'influence dans le gouvernement, dans l'administration, dans l'armée, dans l'église; tous les regards des patriciens britanniques sont tournés contre la France; qu'importe donc à cette société, qui se fonde, que miss Clarisse Harlowe, la fille cadette d'un bourgeois, appartienne ou non à l'héritier présomptif d'une pairie? Vous avez beau dire que la police est l'âme des états, que la loi est la couronne des villes, le rempart de la liberté, cette enfant de seize ans, que son horrible famille abandonne à ces tristes hasards, comment fera-t-elle pour se retrouver dans le tumultueux dédale de ces lois qui se croisent et se mêlent sans que la loi d'aujourd'hui puisse jamais abolir celle d'hier? Triste refuge pour une enfant sans défense, cette cité de toutes les ambitions et de tous les désordres, dans laquelle la loi est une science! Alors il arrivera nécessairement, — ce qui est arrivé, — que, pour s'être enfuie de l'antré ténébreux de la Saint-Clair, victime de quelque texte dont elle ne pourra pas se rendre compte, miss Clarisse Harlowe sera prise au corps et jetée, — à la honte de cette nation, — dans une cage à voleurs, et là, seule, mourante, éperdue, vaincue par la douleur et la honte, elle sera forcée, la malheureuse enfant! de subir les outrages, que dis-je? de subir la pitié de ces deux horribles filles de joie qui viennent lui offrir de la cautionner. Sally et Polly cautionnant miss Clarisse!

— Soyez sûr cependant que ce dernier et exécrable forfait n'est pas le crime de Richardson, c'est le crime du temps, c'est le défaut d'ordre et de police, et, disons-le, c'est l'absence de quelque magistrat honnête homme que miss Harlowe pût invoquer dans sa misère. A ce propos de magistrat absent et de l'innocence abandonnée, voici un exemple qui rentre fort dans notre sujet. A l'instant même où notre sainte jeune fille s'échappe pour la seconde fois de la maison Saint-Clair, quand le dernier attentat de Lovelace est accompli, lorsque tout est perdu même, — non pas l'honneur, — mais la pureté virginale de cette blanche hermine d'Angleterre, il y avait à Londres, parmi les magistrats, dont le devoir le plus sacré eût été de protéger miss Clarisse Harlowe, de l'entourer de déférence, de pitié, de sympathie, de respects, un magistrat que certainement, en pareille circonstance, vous ne récuseriez les uns ni les autres. Ce magistrat, ce juge de paix s'appelait Fielding, l'*Homère en prose de la nature humaine*. Ce que c'est que la distance, et comme le temps efface les rancunes! Aujourd'hui, si vous versez une larme sur la tombe de Richardson, elle ira rouler sur la tombe de Fielding! Henri Fielding était bon gentilhomme et d'un vieux sang, il était fier et superbe, le plus bel esprit de son temps, savant légiste; on l'estimait au Temple comme un avocat intrépide; il avait mené la vie d'un grand seigneur, et dans ce même comté de Derby, où naquit Richardson, on avait parlé des chevaux, des voitures, des chasses, des aventures, des élégances du beau Fielding; puis il s'était vu complètement ruiné, et il était entré, la tête haute, dans la vie des imprudences et des incertitudes, s'arrangeant toujours pour manquer d'argent, non pas de gaieté et de génie, du reste, très bien organisé pour le bonheur, pour le courage; et nul mieux que lui n'était fait, sinon pour aimer fidèlement, du moins pour protéger avec énergie une belle jeune fille éplorée qui lui demandait aide, appui, protection, sympathie. Son ame était aussi élevée et aussi intelligente que son esprit. Bref, personne au monde, mieux que celui-là, n'était digne de prendre en pitié une sainte misère. Je ne parle pas de son *Joseph Andrews*, de sa *Sophie Western*, de *Tom Jones*, l'enfant de son génie, je ne parle pas de l'écrivain; je ne parle que du gentilhomme. L'Angleterre peut vivre encore bien des siècles, Londres ne trouvera jamais un juge de paix égal en mérite, en intelligence, en noblesse d'ame, en bons instincts, en actions dignes et courageuses, au juge de paix Fielding. Eh bien! supposez que miss Clarisse, lorsqu'elle s'enfuit éperdue, brisée, mourante, de la maison infame, a été conduite par des gens de justice, par des archers, au tribunal du juge de paix Fielding: à cette nouvelle heureuse, vous respirez plus librement, vous sentez en vous-même une espérance inattendue.

Cette fois, enfin, l'*infortunée* (elle n'a plus d'autre nom) va trouver aide et assistance. Ce Fielding est un galant homme, il a été éprouvé par bien des misères, il est homme de génie; sans Richardson, il eût été facilement le premier romancier de l'Angleterre; il connaît, pour les avoir employés à la façon des plus grands maîtres, les bons et les mauvais sentimens du cœur de l'homme; enfin c'est un magistrat illustre, qui aurait honte de vivre, comme ses confrères de Westminster, de la dépouille opime des filous et des voleurs. Donc, rassurez-vous, miss Clarisse! vous serez bientôt délivrée: dans l'abîme où vous êtes plongée, vous êtes toute-puissante, car la vertu, même vaincue, est encore une force. Non, le juge de paix Fielding ne vous abandonnera pas toute vive à la Saint-Clair; non, désormais vous ne serez plus souillée par le contact de ces créatures. Plus de Sally, plus de Dorcas, plus de Polly, plus de furies qui vous veulent, morte ou vivante, comme une proie à la taille de leurs vices, plus de grenier dont les *verroux ferment en dehors!* plus de William *brèche-dent*, digne valet de Lovelace! Entrez, pauvre affligée, entrez; vous trouverez un poète pour vous compren-

dre, un gentilhomme pour vous défendre, un juge pour vous venger.

« L'autre soir (ceci est raconté par Henri Walpole), Peter Bathurst et Rigby, deux hommes de police, conduisirent chez le juge de paix Fielding un homme qu'on avait voulu égorger. Fielding fait répondre que l'on ait à revenir le lendemain, parce qu'il était à souper. Nos deux sergens ne se rendent pas à cette excuse, et ils entrent avec le plaignant. En effet, ils trouvent le juge attablé en compagnie d'un aveugle, d'une fille publique et de trois Irlandais. La table était ornée d'une nappe tachée de vin et d'un plat ébréché qui contenait un morceau de mouton froid et l'os d'un jambon que cette illustre compagnie avait décrotté en un clin d'œil. Les sergens prirent sans façon deux tabourets, et notre juge, se voyant pris au traquenard, se mit à instrumenter, sans vouloir perdre un coup de dent! »

Pauvre Clarisse! vous vous flattiez d'un vain espoir: c'en est fait, vous n'avez rien à attendre, ni du côté de votre père ni du côté de votre juge; rentrez dans *votre chambre de prison*, — ou plutôt sortez du temps, entrez dans l'éternité, votre place n'est pas de ce monde. Oh! ce Fielding! ce vieux gentillâtre du vice! il est l'amant en sous-ordre de miss Sally, et le créancier banal de la Saint-Clair!

Ici s'arrête cette étude, trop longue sans doute, mais pourtant nécessaire, quand bien même il ne s'agirait que de trouver quelque indulgence pour une entreprise qui ne se peut justifier qu'à force de soin, de zèle et d'admiration bien sentie. A Dieu ne plaise que nous disions avec l'ironie de lord Byron: — *Ce que c'est que la gloire!* La gloire de Richardson est intacte; son nom est resté illustre, sa mémoire est entourée de douces louanges; mais nous dirons avec des esprits plus calmes et moins disposés à l'ironie que la popularité est chose qui passe, que les livres, tout comme les hommes, ont leur destinée, et que c'est un grand malheur, que le souvenir et le respect des chefs-d'œuvre ne suffise pas pour les sauver. Que l'épicier Wich enveloppe son lard rance dans les feuillets de *Clarisse*, il n'y a pas de quoi s'écrier: — *A bas la gloire!* Mais que dans toute l'Angleterre ce beau livre soit mis à l'index, mais que chez nous, dans cette seconde patrie de Clarisse Harlowe, cette touchante histoire si remplie de leçons et de larmes, si long-temps admirée et louée outre mesure, soit devenue, de nos jours, le jouet des vents, — que tout le monde en parle et que chacun avoue à peine en avoir lu quelques lignes, que chacun dise: — « Quatorze volumes! c'est toute la vie! Quatorze volumes! un simple récit d'une jeune fille à demi-séduite! il faut jeter le livre aux gémonies, — *inter stultos referatur!* » Voilà ce qui nous paraît insupportable, injuste, cruel. Et comme, en fin de compte, Clarisse, Lovelace, sont devenus des êtres réels, comme leur histoire se peut conter en deux quarts d'heure, comme on veut aujourd'hui, avant tout autre intérêt, la monnaie courante des cent mille histoires que nos conteurs de chaque matin content avec tant de grace, il est arrivé que ce beau livre, oublié et dédaigné dans sa gloire, a cessé de vivre; plus rien n'en reste que le souvenir et les ossemens épars. « *Ossa arida, dabo vobis spiritum et vivetis!* ossemens arides, je vous donnerai mon souffle et vous vivrez! »

*Il faut tuer ceux que l'on vole* est un grand proverbe, mais il n'y a que les hommes de génie qui aient le droit de rêver de pareils meurtres, suivis de pareilles conquêtes: il faut être Virgile pour trouver l'or dans le fumier d'Ennius. Tant d'ambition et tant d'audace ne vont pas à un humble critique, et, pourvu qu'il ait recueilli en son chemin quelques gouttes de l'eau répandue, le critique est content. Il ne lui appartenait pas de refaire les chefs-d'œuvre et de ressusciter les morts; mais cependant il doit lui être permis, quand il se dévoue à quelque beau livre abandonné, de proclamer que cet abandon est un malheur à la fois

et une injustice. Alors, soutenu par son courage et par cette passion d'antiquaire qui rend sa grace au moindre débris, le critique s'établit dans ces ruines, il écarte les ronces, il essuie la mousse verdâtre, il fait la guerre aux plantes parasites dans les portiques écroulés; sous ces voûtes restées debout comme par miracle, au sommet de ces hautes colonnes qui soutiennent une toiture absente, sur ces dalles sonores qui ont laissé échapper même leurs poussières mortelles, dans cet ensemble mélancolique que laisse l'œuvre humaine après elle, — écho des siècles! — l'antiquaire retrouve le monument primitif: ce qui est brisé, il le répare; ce qui est couché, il le relève; il réveille ce qui dort; à la lumière éclatante du soleil, à la pâle clarté qui tombe des étoiles, il devine les ombres, les lumières, les douces vapeurs du tableau effacé par le temps: travail sans gloire, mais utile; recherches d'un archéologue oisif dont l'historien fait son profit plus tard, détails sauvés d'une composition anéantie par l'âge, par le caprice, par les habitudes, par la mode qui s'attache aux plus beaux livres, comme l'araignée aux plus riches lambris.

Oui; mais si, par bonheur, excité par cette voix amie, l'écho endormi se réveille à certaines paroles irrésistibles; si quelque chose d'humain sort de cet abandon et de ce silence; si Juliette, couchée au cercueil, se ranime et se lève de sa tombe entr'ouverte; si elle reconnaît sa passion de là-haut; si, dans ces ruines éclairées, une seule pierre est sauvée, mieux que cela, une épitaphe! si du vieux roman de Richardson, à force d'en interroger les splendeurs évanouies, vous pouvez tirer un son, une voix, une forme errante, une larme, une leçon, un sourire; — mieux que cela, si ce grand génie, qui ne doit pas mourir, rentrait en grace parmi nous; si sa bonhomie familière, sa grace un peu diffuse, sa paternelle causerie, ses tours, ses détours, ses retours sur vous, sur lui-même, sur nous tous, si sa vieillesse conteuse nous voyait revenir à lui, patients, attentifs, charmés... comme autrefois! si ce résumé, plein d'une inexpérience assidue et pleine de zèle, si le présent livre, récolté dans ces douleurs infinies, dans ce pêle-mêle de passions et d'idées, de vices et de vertus, de sagesse et de paradoxes, nous étions forcé de le déchirer de nos mains, justement parce que les lecteurs, mieux avisés, seraient revenus à la première Clarisse, oh! la joie! oh! le triomphe! et comme nous serions prêt à nous effacer devant le maître! Car notre œuvre n'est qu'un reflet de la sienne; il est le corps, et voici l'ombre; il est l'âme de cette étude, entreprise pour honorer son génie. Il a écrit l'histoire de la vie humaine; mais peut-être avons-nous le droit d'en écrire le résumé fidèle; la vie de chaque siècle est un procès dont tous les détails intéressent les contemporains, mais qu'il faut abrégier pour l'avenir.

Mais, quoi qu'il arrive, que cette nouvelle Clarisse soit adoptée, ou que l'œuvre entière soit rendue à sa faveur primitive, « ô toi, image insensible, tu seras aimée, fêtée, entourée d'honneurs éternels (1)! »

JULES JANIN.

- (1) ... O thou, senseless form,  
Thou shalt be worship'd, kiss'd, lov'd, and ador'd.  
(Shakspeare. — *Les deux Gentilshommes de Vérone*.)

On sait déjà que M. Janin a tenté de réunir en deux volumes tout l'esprit, toute la passion, toute la philosophie de l'immortel roman de Richardson. Nous ne saurions dire encore s'il a réussi; mais nous savons qu'il a mis à cette œuvre tout son amour d'écrivain et toute sa science de style. Ce fragment sur Richardson est détaché de la préface de cette édition de *Clarisse Harlowe* considérablement diminuée, du moins quant au nombre des pages.

## LUCCIOLA.

### III.

— Misérables! cria Nestor, que vous a fait cette jeune fille? Que prétendez-vous de moi?

— Ma foi, seigneur, reprit Roncari en se secouant, j'ai payé assez cher ma plaisanterie, puisque j'ai pris un bain intempestif, pour que votre excellence m'épargne des reproches. Ce que nous a fait Lucciola? Elle nous a tous rendus amoureux, et je n'ai pas pu souffrir un rival auprès d'elle. Maintenant ce que nous voulons de vous, c'est de la gaieté pour ajouter à la nôtre, c'est de la complaisance pour nous aider à vider nos verres! Vous m'avez paru un joyeux compagnon, et, comme nous faisons une galante partie, j'ai pensé que vous seriez mieux avec nous qu'avec la triste patricienne. Nos chants vont recommencer, et, si vous voulez la Gattinara, ma maîtresse, je suis prêt à vous la céder.

Nestor, tout entier à sa jeune et chaste passion, et parfumé pour ainsi dire de cet amour qui était monté à son cœur, ne répondit que par un geste de dédain.

— Ah! reprit Roncari, ne la trouveriez-vous pas assez belle? Et il saisit une torche et inonda de lumière la Gattinara, qui souriait.

— Regardez, seigneur, continua-t-il, si jamais plus belle enfant a éclairé une fête de sa beauté! Toute sa taille tiendrait dans la bague que les doges jetaient à la mer. Quand elle ouvre ses yeux bleus, on voit le ciel; quand elle ouvre ses bras, on voudrait y mourir; et, si elle entre dans un musée, la Fornarina de Raphaël pâlit, et la Madeleine du Titien se trouve mal. Regardez-la donc, seigneur, pour que nous ne pensions pas que les Français sont des barbares.

Nestor ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil, et, l'ayant jeté, de convenir tout bas que la courtisane était d'une beauté idéale; mais il songeait toujours avec un religieux enthousiasme à la pauvre Lucciola, qui avait pris son âme.

— Parbleu! seigneur, continua Roncari, serais-je le seul à être sans rancune? Vous avez failli me noyer; dès que vous avez paru, vous m'avez pris ma maîtresse; car j'ai bien vu à un mouvement de ses lèvres qu'elle était à vous, et, si je vous l'ai donnée, c'est qu'elle m'échappait. Voyons, de bonne foi, pouvez-vous être sérieusement amoureux de Lucciola? Je vous ai aperçu à votre débarquement; vous êtes arrivé à Venise avant-hier; vous avez rôdé comme un homme qui s'ennuyait pendant deux jours, et la dogaresse ne peut pas avoir fait des ravages bien importants dans votre cœur. Vous êtes venu dans notre ville pour vous amuser et être heureux. Vous ne trouverez nulle part plus de gaieté, plus de jeunesse, plus d'hospitalité et plus d'amour que parmi nous. Allons, laissez-vous faire, demain nous vous rendrons votre liberté et votre Lucciola, si vous la voulez. Je suis Roncari le gondolier, j'ai gagné cent pistoles aux régates, j'en dépense vingt-cinq cette nuit; profitez-en. Beppo, remplis les verres; et toi, Gattinara, une chanson!

La jeune fille prit une guitare qui était couchée à ses pieds, et elle chanta ces vers:

Quand Venise était Venise,  
La perle des flots amers,  
Ses pavillons sous la brise  
Pavoisaient toutes les mers.

Et maintenant ses pilotes  
N'ont pas de barbe aux mentons.  
Maintenant, pauvres ilotes,  
Chantons!

Quand Venise était Venise,  
Ses barques en carnaval,  
Cercle d'or qui s'éternise,  
Tournaient dans le grand canal;  
Aujourd'hui l'on voit à peine  
Sur le quai des Esclavons  
Passer une barque pleine....  
Buvons!

Quand Venise était Venise,  
Le doge, plus grand qu'un roi,  
Épousait la mer soumise,  
Gardant sa bague et sa foi.  
Elle donnait pour pâture  
L'univers à ses lions....  
Hélas! la faim les torture....  
Rions!

Quand Venise était Venise,  
Les ducs et leurs successeurs,  
Du Danube à la Tamise  
Venaient demander nos sœurs:  
La misère aux cris profanes,  
Anges devenus démons,  
En a fait des courtisanes....  
Aimons!

Quand Venise était Venise,  
Aux rois ses ambassadeurs  
Imposaient.... Le cœur se brise  
A raconter ses splendeurs.  
Venise a vu, deuil et honte,  
Tomber ses derniers fleurons;  
Saint-Marc penche et la mer monte....  
Pleurons!

— Tu as trouvé là une étrange chanson, reprit Roncari; heureusement les canaux sont déserts, et les sbires ne t'ont point entendue : sans cela, nous aurions achevé la nuit sous les plombs. Quant à moi, je supporte patiemment le joug de l'étranger qui me laisse mener une joyeuse vie. Il faut être trop sérieux quand on est homme libre. Qu'importe l'esclavage pour qui a de l'or, qui est la meilleure de toutes les libertés?

Roncari raillait-il? Nestor ne sut pas le deviner; mais il s'étonna de l'attitude indépendante et hardie de ce jeune homme, qui proclamait sa soumission d'une voix si fière.

— Vous boudez toujours? lui dit Roncari.

— Ma foi, lui dit Nestor, je vous avouerai que je suis peu en disposition de rire. Vous m'avez fait votre prisonnier je ne sais pourquoi. Le plaisir ne s'impose pas, et je ne puis point être reconnaissant que vous m'avez forcé à partager votre fête. Vous me semblez de joyeux compagnons : je ne discute pas votre gaieté, et un autre jour je la partagerai, quand je vous connaîtrai davantage. Cette nuit, ne me contraignez pas à être des vôtres, et débarquez-moi quelque part. Et, pour vous prouver que je n'ai point de ressentiment contre votre plaisanterie, j'accepte une partie de ce que vous m'offrez, et je bois à votre bonne humeur et à votre hospitalité.

— Je suis fâché de ne pas pouvoir vous obéir, seigneur, mais nous avons résolu de punir cette nuit le dompteur de la Luciola, et, pour le punir, nous lui offrons à souper chez nous, et un tête-à-tête avec Gattinara.

— Roncari, interrompit la jeune femme, voilà la seconde fois que vous avez le tort de disposer de moi sans me consulter. Le seigneur français ne veut pas m'adresser ses hommages; reste à savoir si je serais d'humeur à les accepter.

— Eh bien! dit Roncari, nous nous sommes trompés sur le compagnon que nous nous sommes donné. Il est capable de soupiner sur les lagunes auprès d'une jeune folle qui raconte des histoires de l'autre monde, mais il ne trouve pas un mot à dire à la plus jolie femme de Venise! Pardon, seigneur; auriez-vous par hasard pris vos grades en théologie, et notre société effarouche-t-elle la candeur de vos habitudes?

Le facile jeune homme se sentit piqué au vif : c'était un défi qu'on lui jetait, et il était assez faible pour les accepter tous. Puis il craignait énormément le ridicule, et il jugeait que sa position y prêtait; puis il se disait qu'après tout cette nuit étrange pouvait bien finir par une originale extravagance; puis Gattinara était belle; puis les habitudes de toute sa vie le ramenaient à l'inconstance, et sa guérison n'était pas complète; puis enfin il avait bu d'un vin qui lui était monté à la tête.

— Au diable les tristes préoccupations! s'écria-t-il; j'accepte tout ce que vous m'offrez : j'accepte Gattinara, qui sera moins cruelle qu'elle ne l'a dit tout à l'heure; j'accepte votre souper, et je vous le rendrai demain soir. Ramez donc du côté de votre osteria.

Les gondoliers, déjà engourdis par l'orgie et étendus sur les tapis de la barque, ne demandaient pas mieux que de ne rien voir. Roncari prit la rame et tourna le dos; Nestor se rapprocha de Gattinara.

— Monseigneur, dit-elle en se retirant, Roncari a le droit d'être las de mon amour, mais il n'a pas celui de me donner au premier venu.

— Au premier venu! Est-ce que je n'ai pas l'air d'un gentilhomme? est-ce que je ne vaudrais pas tous ceux-là?

— Je ne serai jamais à celui qui m'a dédaignée d'abord.

— Jamais? C'est un mot que nous avons supprimé en France. Combien faut-il pour que votre bouche ne le dise plus? Je vous préviens que je suis généreux.

Les yeux de Gattinara brillèrent dans l'ombre.

— Seigneur, c'est un mauvais moyen pour arriver à moi que de m'insulter. Si je pouvais croire sincèrement que vous me trouvez belle...

— Cette bague vous le dirait-elle? Et Nestor ôta de son doigt un magnifique brillant que Gattinara avait remarqué sans doute.

— Vous me le donnez? dit-elle.

— Oui, à condition que je la mettrai moi-même à votre main...

Gattinara s'approcha d'une des torches de la gondole, s'assura de la valeur de la bague, et, d'un geste dédaigneux, la jeta dans le canal.

— Parbleu! s'écria Nestor profondément étonné, vous faites comme Pisistrate; vous jetez une partie de votre bonheur.

— Il m'en reste assez, dit-elle, car à présent je suis convaincue. Je vous ai prouvé que je gardais le ressentiment d'un outrage; vous m'avez prouvé, vous, que vous saviez le réparer : nous sommes quittes.

La courtisane avait atteint son but : Nestor se trouvait engagé vis-à-vis d'elle de plus de deux cents pistoles. Elle l'avait amené, par ses premiers refus, à oublier tout ce qui pouvait l'éloigner d'elle dans le passé. Nestor était à ses pieds, dans une attitude plus nonchalante qu'amoureuse. La gondole, doucement conduite, berçait son ivresse imprudente. Les fleurs posées sur la tête de Gattinara lui envoyaient un parfum perfide; les torches jetaient de fauves reflets sur les eaux dormantes et sur les palais effleurés au vol de la barque; la voix sonore de Roncari roulait

dans une nouvelle chanson; l'image de Lucciola n'apparaissait plus à Nestor que dans un vague lointain... Ils arrivèrent à l'île de Torcello, où on devait souper.

## IV.

Quand Lucciola fut hors de la portée de Roncari, elle se reprocha presque le demi-aveu qu'elle avait laissé à Nestor. Sans doute, ce cri était sorti de son cœur, mais n'aurait-il pas été plus digne d'elle-même de le contenir et de se taire? Sans doute, la grâce capricieuse de la figure du jeune homme, l'expression franche et spontanée de l'amour qu'elle lui avait inspiré et que Nestor avait laissé voir sur-le-champ avec la naïveté d'un cœur honnête, l'avaient profondément remuée : mais n'était-elle pas vouée à une austère mission, et ne devait-elle pas chasser l'amour de ses rêves? Son père le proscrit et ses grands-pères les doges approuveraient-ils que la dernière des Fabbiani s'éprit si subitement d'un étranger dont elle ne savait pas même le nom, et qu'elle sacrifiât ainsi l'auguste tâche de relever leur maison? Elle se faisait tous ces reproches énergiques, mais elle aimait, mais elle frissonnait encore de cette nuit d'épanchemens et de confiance, mais les astres du ciel avaient été saintement invoqués par son jeune amant, mais elle pensait avec une invincible terreur à ce qui attendait Nestor dans l'île de Torcello.

Lucciola savait qu'il existait depuis plusieurs années, à Venise, une formidable association sur laquelle la police autrichienne avait fermé les yeux ou qu'elle n'avait pas réussi à combattre. Plusieurs jeunes gens de famille avaient réuni les débris de leurs patrimoines; et, sans avoir dans le principe d'autres raisons que celles d'un découragement politique, formé une société dont le premier prétexte avait été le plaisir et la débauche. Toujours en barque, animant les canaux déserts d'une fête éternelle, on les avait appelés, à cause d'une écharpe sombre qu'ils portaient autour de leurs reins, les gondoliers noirs. Ils s'en allaient fièrement, couronnés de fleurs, insultans de luxe, étourdissans de clameurs, debout dans leurs barques, le front haut, le sourire aux lèvres. Ils parodiaient les anciens costumes, les anciennes splendeurs de leur patrie esclave. Avec leur jeunesse éclatante et prodigue, ils avaient attiré des femmes qui avaient dans leurs veines le sang des courtisanes fabuleuses de la Venise d'autrefois. Cependant peu à peu tout cet or était retombé dans la mer; il fallait en trouver, il fallait continuer cette vie scandaleusement triomphante. C'est alors que Roncari, aventureux enfant des lagunes, s'était offert à la compagnie des gondoliers noirs.

La décadence poétique de Venise lui amenait sans cesse de nouveaux visiteurs qui venaient contempler l'agonie de la royale condamnée. Parmi ceux-là ne pouvait-on point en rencontrer quelques-uns qui sacrifieraient une partie de leur fortune à des plaisirs admirablement mélangés? On en trouva, et l'association dont Roncari était devenu le chef engloutit de nouveaux patrimoines arrivés de l'étranger. Le gouvernement avait-il des espions dans la société des gondoliers? Le peuple le disait; mais le peuple le tolérât comme il tolère toutes les débauches qui font circuler l'or. Les gondoliers noirs parcouraient les canaux toutes les nuits, et variaient leurs prétextes pour amener à eux les voyageurs imprudens. Ils enlaçaient leurs victimes de telle sorte, qu'ils ne leur rendaient la liberté qu'après les avoir ruinées. On citait même quelques jeunes gens qui étaient morts de ces débauches habiles, et on ajoutait que ceux-là avaient tenté de secouer le joug, et que, pour les punir de leur révolte, on les avait tués de plaisir. Lucciola savait tout cela. — Oui, murmurait-elle en ramant vers la pleine mer, où plus de brise rafraîchissait son front, oui, le noble enfant sera perdu si je le laisse avec ces bandits. Il est le premier qui ait

compris que mon dévouement filial était respectable; il était sincère quand il me disait son amour. Peut-être auront-ils déjà eu le temps de lui pervertir le cœur. Peut-être ne retrouvera-t-il plus sa sainte confiance dans les paroles de l'errante fille des lagunes. Alors j'ensevelirai mon rêve; mais je lui ferai voir dans quel abîme il va tomber, mais je le sauverai, dussé-je mourir après, infidèle au serment que j'ai fait à mon père.

*La Gavia* volait vers l'île de Torcello. Frémissante de peur, mais aussi d'amour, Lucciola posa le pied sur le rivage. Le palais des gondoliers noirs, situé à cent pas de la mer, flamboyait sous sa fête de toutes les nuits. Un retentissement de paroles confuses, un bruit de verres heurtés et de chansons interrompues, de vagues émanations de vins, de parfums et de fleurs, sortaient par les fenêtres ouvertes. Avant de franchir ce seuil maudit, la jeune fille recommanda son âme à Dieu. Elle se présenta à la porte; les valets, occupés du service, ne firent pas attention à elle; mais bientôt, l'ayant reconnue, ils la chassèrent en s'écriant : La folle! la folle! Elle essaya des larmes et des supplications; mais, comme on la repoussait avec violence, elle allait appeler Nestor d'une voix désespérée, quand un bruit d'épées se fit entendre. Palpitante, et comme si chacun des coups eût répondu dans son cœur, Lucciola tomba à genoux. Le combat ne fut pas long. Une nouvelle chanson retentit dans la salle du festin, et Roncari parut sur le seuil, tenant un blessé dans ses bras.

Voilà ce qui s'était passé.

Nestor, placé à table auprès de la Gattinara, respirait deux flammes à la fois, celle du vin de pourpre qui coulait dans son verre, et celle des regards ardents qui le caressaient dans les yeux noirs de la courtisane. Les convives étaient gais, jeunes et beaux; les mots charmans étincelaient comme le cristal, l'or et la porcelaine de Chine répandus à profusion. La liberté qui sourit au buveur faisait à chacun la part de joie facile. De temps en temps, dans les rares intervalles des rires et des chansons, la mer, qui battait les murs du palais, envoyait à la fête les soupirs sonores de ses vagues harmonieuses. La nuit étoilée souriait aux fenêtres, mille parfums mêlés engourdissaient les rêveries éphémères de ces pensées qui se produisaient en paroles légères et bondissantes comme la mousse des vins. Une fraîche brise faisait frissonner en même temps la lumière des bougies odorantes et les épaules nues. Toutes les femmes étaient belles, mais Nestor avait la plus belle; toutes les saillies réussissaient, mais celles de Nestor avaient une fortune particulière. — Après tout, se disait-il dans la demi-lueur de sa raison, c'est une belle nuit : voilà bien Venise telle que je la rêvais et telle que je la croyais impossible il y a quelques heures dans la chambre du vieux palais. Vivent les heures qui tombent de l'horloge de Saint-Marc! vivent les villes qui meurent dans de pareilles fêtes! vive, ô Gattinara, vive ta joie, puisqu'elle m'éclaire! vive ta beauté, puisqu'elle m'appartient!

— C'est là une question, seigneur, interrompit un des voisins de Nestor.

Celui-ci s'aperçut alors qu'il avait pensé tout haut, et regarda fièrement son interrupteur, qui avait une rude moustache et un rude regard.

— Allons! s'écria Roncari, recommencez-vous votre interminable querelle, marquis? Vous savez bien que Gattinara n'a jamais voulu de vous. Personne, je pense, ne m'empêchera de la donner à qui bon me semble. Quant au jeune seigneur français, c'est mon hôte, et je défends que l'on y touche!

— Alors, s'écria celui qu'on appelait le marquis, son insolence peut se mettre à couvert sous votre protection. Il m'insulte en prenant pour sa maîtresse une femme que j'aime.

— Il n'y a d'insolent ici, s'écria Nestor en se levant impétueusement, que celui qui me provoque et qui se hasarde à douter



de mon courage. Voyons le sien. Et en même temps il courut à un trophée d'armes suspendu à la muraille, prit une épée et en jeta une autre aux pieds du marquis.

— Imprudent! dit Roncari qui s'était approché de Nestor, le duel est puni de mort à Venise; et, si vous avez le malheur de blesser ce gentilhomme, vous serez obligé de vous cacher parmi nous plus long-temps peut-être que vos projets ne l'exigeraient.

— Eh bien! reprit Nestor avec enthousiasme, la perspective n'est pas si effrayante. En garde! seigneur marquis, et songez que Gattinara est au bout de nos épées.

Les fers se croisèrent. Pendant une minute, aux lueurs des flambeaux, les épées tournèrent dans un cercle de feu. Mais Nestor avait l'avantage; il fit reculer le marquis, et le cloua au mur en lui traversant l'épaule.

Nestor pâlit un instant; puis, ramenant ses yeux vers Gattinara, qui avait admirablement joué l'épouvante :

— Voici nos fiançailles, ma belle! Tu étais trop charmante pour qu'on n'essayât pas de te mériter! Et il revint se placer à côté d'elle. Des bravos l'accueillirent. On entonna en son honneur un chant de victoire, et Roncari emporta le marquis qui paraissait mortellement frappé.

C'est à ce moment-là que Lucciola aperçut Roncari. Elle lui fit un signe, et il s'approcha d'elle quand il eut déposé son fardeau dans les bras des valets qui étaient accourus.

— Ne vous étonnez pas de me voir ici, lui dit-elle; ma destinée m'y a poussée malgré les injures que j'y dois trouver. Chaque fois que vous m'avez rencontrée sur les canaux, vous m'avez traitée en ennemie, Roncari; j'étais seule, pauvre et faible; je n'ai jamais cherché à vous nuire; je ne demande qu'un peu de place pour ma gondole, un peu de soleil pour sécher mon front mouillé, un peu d'indifférence autour de moi pour me laisser vivre comme Dieu me l'ordonne; et vous, Roncari, vous m'avez toujours raillée, vous m'avez toujours montrée au doigt, et même, ô honte sur vous! vous m'avez un jour menacée avec votre rame. Eh bien! malgré tant d'outrages, je ne puis pas oublier que nous sommes tous deux enfants de Venise, et je viens presque vous demander un service.

— Écoute, répondit-il, j'avoue que ma conduite a été dure et injuste; mais aussi, Lucciola, souviens-toi des jours où, le cœur pur encore, j'arrivais auprès de toi, n'osant pas même te dire combien je t'aimais. Dans ce temps-là, avec un sourire que j'aurais payé de mon âme, avec une espérance que tu ne m'as jamais donnée, tu aurais fait de moi un honnête homme. Je ne rêvais pas d'autre bonheur qu'une chambre avec toi dans une pauvre calle, une barque où je t'aurais bercée avec nos enfants, une humble vie où nous aurions aimé, souffert, prié ensemble. Alors, comme tu étais fière et dédaigneuse! comme la fille des doges humiliait le gondolier! Maintenant, maintenant, je me souviens et je me venge. Mais c'est une lâcheté envers une femme; je ne m'en rendrai plus coupable. Que demandes-tu? Si la chose n'est pas impossible, tu l'auras.

— Une entrevue de cinq minutes avec le jeune étranger que vous avez enlevé cette nuit.

— Ah! dit-il, celui-là a donc échauffé ton cœur de marbre? Tu demandes beaucoup, Lucciola.

— Mais je paierai, reprit-elle avec une fierté triste; je n'ai qu'une chose au monde, *la Gavia*; elle est à vous si je peux parler au voyageur.

— Comme tu l'aimes! interrompit Roncari. *La Gavia*, mais c'est ta vie! N'importe, ta gondole est la meilleure de Venise; avec elle, je ne craindrai plus personne aux régates. J'accepte. A présent que nous nous sommes parlé, tu peux revenir sans crainte sur les canaux.

— Hélas! répondit-elle en regardant tristement sa barque, vous ne m'y verrez plus!

Roncari revint trouver Nestor.

— Une femme vous demande, lui dit-il.

— Une femme! répondit Nestor. Il n'y a qu'une femme à Venise, la Gattinara! Dites que ma nuit est prise.

— Seigneur, c'est Lucciola qui vous attend.

A ce nom, Nestor se leva comme frappé par une commotion électrique. En une seconde il pâlit et rougit deux fois; il porta les yeux vers le point du ciel qui apparaissait au-dessus de la haute fenêtre; puis, après avoir jeté un dernier regard d'un indéfinissable dédain sur les convives que la surprise avait groupés au hasard, il partit comme un éclair.

— Diable! pensa Roncari; décidément je serais sa dupe avec ma générosité; mais le milan ne laissera pas la mouette lui enlever sa proie.

Il descendit à la hâte, courut vers une des gondoles amarrées au port, enleva un cadenas, puis se glissa dans l'ombre jusqu'à *la Gavia*, qui était attachée par une chaîne roulée autour d'un anneau, y fixa le cadenas, et disparut avant que Lucciola et Nestor aient eu le temps de le voir.

Lucciola prit la main du jeune homme, le conduisit à la gondole et le fit asseoir à côté d'elle sans lui rien dire. L'aurore ne s'annonçait que par une brise plus fraîche qui ridait la mer.

— Vous avez froid? lui dit-elle; il faisait meilleur là-haut, n'est-ce pas?

— Oh! répondit-il d'une voix émue et profonde, pardon!

— Je ne vous ferai pas de reproches, reprit-elle. Vous avez oublié, dans votre joie nouvelle, la pauvre fille qui vous avait tristement dévoilé son cœur. Mes larmes se sont perdues dans votre mémoire comme dans la mer où elles tombaient. Cela devait être ainsi, et je l'avais prévu. Mais il faut que je vous parle, il faut que je vous sauve. Écoutez-moi.

Et elle lui raconta tout ce qu'elle savait des gondoliers noirs. Elle fut éloquente et elle fut belle; elle s'inspira du deuil de Venise et de l'abjection de tous ces esclaves corrompus. Elle gagna d'autant plus facilement sa cause, que le cœur de Nestor était convaincu avant même qu'elle n'ouvrit la bouche.

Épouvanté de l'avenir qu'elle lui déroulait, revenant à elle d'autant plus qu'il s'en était éloigné comme un insensé, ému jusqu'au fond de l'âme de l'amour de la jeune fille, qui s'était laissé voir malgré elle dans la transparence de ses craintes, il lui répondit sans cacher son désespoir :

— Que faire? Je suis à eux par un lien de sang! Un de ces misérables a insulté mon honneur (il n'osa point dire ma maîtresse). Je l'ai blessé, et mortellement, je crois...

— Rassurez-vous, interrompit-elle avec un sourire de dédain; cette rencontre est dans les habitudes de leurs programmes. Ils vous auraient enchaîné à eux par la crainte d'une dénonciation. Mais tout cela est une infame comédie. Ils ont un acteur pour ce rôle-là. Celui que vous avez tué l'a déjà été dix fois, et ressuscitera dès que sa légère blessure sera cicatrisée...

— Eh bien! reprit joyeusement Nestor qui se sentait délivré d'un poids immense, je suis libre alors, partons. Allons chercher ensemble des heures plus douces! Que l'aurore efface les larmes de cette nuit! Lucciola, je vous bénis comme l'ange du matin dont la voix divine chasse le cauchemar. Soyons heureux, aimons-nous, partons!

— Aimons-nous! répondit-elle avec un sourire qui cachait des pleurs. Tout à l'heure il n'y avait entre nous que ma destinée, maintenant il y a votre oubli. Partons! cette gondole n'est plus à moi.

— Quoi! *la Gavia*!...

— Il fallait bien acheter le droit de vous sauver. Nestor jeta une bourse sur le rivage.

— Je vous la rends, s'écria-t-il. Puis, comme dans un accès



de fièvre, interrompant presque chacune de ses phrases, et pressant convulsivement les mains de Lucciola :

— Vous ne m'aimez pas! s'écria-t-il, et pour m'empêcher de dépenser quelques écus de ma fortune et quelques années de ma vie, vous, la gardienne de mon honneur, vous donnez votre seul asile, votre espoir, votre toit, votre gondole, le seul héritage de vos pères! Vous ne m'aimez pas! et vous faites pour moi plus qu'une mère pour son enfant! Vous m'immolez votre jeunesse et votre vie, vous renoncez à tout, car il faut la gondole pour rentrer le soir dans le vieux palais Fabbiani. Vous ne m'aimez pas! et vous oubliez pour moi la tâche qu'on vous a léguée, et la légende poétique, et l'enivrement d'une mission sainte! Ma pauvre enfant, qu'est-ce qui vous portera maintenant sur les flots de l'Adriatique? Où cacherez-vous votre belle tête pendant le jour, quand, lassée d'un travail mystérieux, vous vous endormez pour ne pas voir votre patrie qui meurt? *La Gavia*! mais c'était votre monde, votre abri contre les flots enflammés du soleil, votre chaste retraite, votre souvenir du passé et votre chimère de l'avenir! Lucciola, ne nous torturons pas par des défiances cruelles. Vous m'aimez, il n'y a plus de place pour vous dans l'univers qu'entre les bras que je vous tends. Soyez ma maîtresse, soyez ma femme comme vous avez été mon ange. Arrachons-nous à ces ténèbres où ma tête s'est perdue. Partons, je vous le répète; ils peuvent revenir, partons!

Et Nestor couvrait les mains de Lucciola de baisers et de larmes, mais elle détournait la tête et répondait :

— Non! je dois résister aux enchantemens de la vie! Non, quand je vous aimerais, comme vous le dites, je ne m'unirais point à vous! Les habits de la fiancée ne sont pas faits pour la jeune fille qui a un deuil éternel à porter. Quand j'ai pleuré la noblesse de ma maison, je pleure mon père; quand j'ai pleuré mon père, je pleure ma patrie. Ne prenez pas pour votre amante celle qui a déjà épousé les ruines! Cette gondole a été mon palais : elle sera ma tombe, puisque vous me la rendez. Je n'en sortirai pas!

— Eh bien! interrompit Nestor, je serai votre hôte, je partagerai votre deuil, je répondrai à vos larmes, et comme vous je n'aurai pour univers que la flottante gondole. A nous deux l'océan, puis la liberté, puis la mort, puisque vous ne voulez pas du bonheur! En même temps il appuya vigoureusement la rame sur le rivage, et lança la barque; mais elle ne s'éloigna que de quelques pas, et la chaîne rendit un bruit sourd. Lucciola s'avança effrayée. Ils étaient captifs par une nouvelle trahison de Roncari.

— Oh! s'écria-t-elle avec épouvante; vous parlez de la liberté, et un bruit de chaîne vous répond!

— Et aucun moyen de fuir! reprit Nestor avec désespoir. Ils vont reprendre ma jeunesse et me rendre infame comme eux! Aussi bien, ajouta-t-il avec une amère expression, qu'ils reviennent! Vous m'avez repoussé!

Alors Lucciola, frémissante de peur et éperdue comme si elle allait livrer son jeune amant à des bourreaux, n'écoula plus que la passion qui criait en elle.

— Écoutez-moi, lui dit-elle, il y a un moyen, un seul; mais Dieu me pardonnera-t-il si je l'emploie? Oui, mon cœur m'inspire, car ma destinée me pousse vers vous. Ce que je vais vous dire est peut-être d'une superstition ridicule, mais j'y crois; on croit au miracle quand on est désespéré. Je vous ai parlé d'une petite clé que mon père m'a remise en mourant. C'était elle qui devait m'ouvrir la porte mystérieuse que je cherche en vain depuis si long-temps! La tradition de notre famille dit qu'elle ne pourra servir qu'une fois. La voici, essayons-la; j'ai un sûr pressentiment qu'elle servira à notre délivrance.

Nestor la regarda avec une religieuse reconnaissance.

— Songez-y, Lucciola, en me donnant cette clé, vous me donnez votre vie.

— Eh bien! elle est à toi, reprit-elle en s'agenouillant vers la chaîne de la gondole.

La clé entra. A cet instant, Roncari et Gattinara parurent avec des torches et s'élancèrent sur le rivage; mais la *Gavia*, suivant la courbe des vagues que le vent poussait à Venise, disparut dans un sillon d'écume, et Nestor ne répondit aux malédictions de Roncari qu'en serrant Lucciola sur son cœur.

Quand ils arrivèrent dans le grand canal, l'aurore rougissait le vieux toit du palais Fabbiani. Brighella était sur la porte, s'étonnant du retour de son hôte qu'il n'avait point vu partir.

— Combien te coûte ton palais? lui cria Nestor.

Brighella hésitait à répondre.

— Ton auberge, si tu aimes mieux? continua Nestor.

— Dix mille piastres, seigneur.

— Je t'en donne quinze mille, et tu les toucheras demain chez mon banquier.

Nestor et Lucciola remontèrent dans la chambre où cette histoire avait commencé. Le jeune homme l'amena près du grand fauteuil, et, considérant avec extase sa beauté plus éclatante encore au grand jour :

— Lucciola, lui dit-il, je t'ai trompée; quand tu es venue hier soir, je voyais déjà ce trésor que tu cherches. La légende de ta famille a eu raison : voilà ce qui devait lui rendre son vieux palais. Regarde!

Lucciola leva son doux regard et suivit la direction de la main de Nestor. Alors elle se vit rougissante et radieuse dans la glace qu'il lui montrait, et répondit en cachant sa tête sur le cœur du jeune homme :

— Le trésor, ami, c'est notre amour!

HENRI DE LACRETELLE.

## LE SALON.

### IV.

#### LES TABLEAUX D'HISTOIRE.

La peinture historique a eu chez nous de plus beaux jours; elle ne trône pas cette année au Salon, et le rôle de la critique avec elle ne laisse pas d'être ingrat, pour être plus commode. Les souvenirs auxquels elle s'adresse sont assez pâles cette fois. Le vent n'est pas aux grandes toiles : c'est peut-être un peu la faute des petites, dont le succès va toujours croissant. Elles appellent à elles les talents même les plus fougueux, ceux qui ont le plus besoin d'air et d'espace, et qui préfèrent à cette heure s'enfermer dans quelques pouces carrés. Il y a telle page historique de vingt et trente pieds de long, buchée dans les combles du salon carré, devant laquelle, quand le Salon se fermera, un million d'hommes aura passé inattentif, sans daigner peut-être lever les yeux si haut, et une foule compacte, incessamment renouvelée, se dispute, d'un bout à l'autre de l'exposition, le coin de la balustrade, au-dessus duquel sont suspendues les toiles imperceptibles de Diaz et de Français. Il ne s'agit pas ici de faire le procès à ce reflux de la mode. Le public va d'abord à ce qui l'amuse, et, en faisant la part des exceptions, en thèse générale, on peut donner tort à ce qui l'ennuie. Mais à qui la faute, si la peinture historique, la plus importante sans contredit, celle qui

prête le plus au développement de la pensée de l'artiste, celle que le public doit comprendre le plus volontiers, parce qu'il peut s'appuyer là sur une base en dehors des procédés matériels de l'art; à qui la faute, si la peinture historique s'est fait accoler cette année cette épithète d'ennuyeuse, contre laquelle il n'y a pas de recours chez nous? Le public n'a pas de système; il arrive au Salon chaque année tout prêt à admirer ce qu'il trouvera de beau, quelles qu'en soient la taille et l'étiquette. Mais les artistes n'ont-ils pas fait défaut en abandonnant une voie où l'école française a ramassé tant de palmes triomphales? Il y a une quinzaine d'années, au moment de la grande réaction de ce qui s'appelait alors la jeune littérature et la jeune peinture, on s'est jeté avec une sorte de fureur sur le moyen-âge qui s'est trouvé en un clin d'œil usé jusqu'à la corde; puis, la mine épuisée, le mouvement s'est arrêté court. Ce n'était pourtant là qu'un mince filon des richesses historiques, et les heureuses excursions tentées de droite et de gauche auraient dû révéler à plus d'esprits l'inépuisable fécondité du terrain que la peinture avait là à exploiter. Pour ne citer qu'un exemple, croyez-vous que si Decamps, qui semble s'être voué aux murailles turques à perpétuité, retrouvait au bout de son pinceau si vigoureux le souvenir de son grand succès de la *Bataille des Cimbres*; croyez-vous que le public n'y trouverait pas son compte, et l'artiste, par contre-coup?

Ce n'est pas à dire pourtant qu'il n'y ait que des médiocrités dans les tableaux historiques du Salon. Il n'y manque pas de bonnes choses, très estimables, et d'une valeur réelle; mais je n'y vois point de ces œuvres capitales qui s'imposent hardiment, et du premier coup, à la discussion, qu'elle se passionne pour ou contre, car c'est le propre des grandes admirations de soulever des critiques violentes, et c'est la critique qui contresigne ce qu'a signé l'admiration. Amour et haine sont ici languissants, symptôme fatal dont il faudrait s'effrayer peut-être, si l'art, éternellement jeune, ne se retrempe sans cesse dans les eaux vives de la transformation, si demain ne venait pas toujours au secours d'aujourd'hui.

En attendant, force nous est de nous contenter du présent. Entrons donc, et voyons.

Le morceau le plus important, en fait de peinture historique, et l'un des meilleurs encore de toute l'exposition, quoi que l'on puisse en dire, c'est ce grand panorama dont l'éclat et la dimension appellent en entrant le regard, et que M. Horace Vernet a intitulé: *Bataille d'Isly*. Je dis: intitulé, car la bataille n'y est représentée, à vrai dire, que par de petites fumées blanches qui s'élèvent çà et là, dans le lointain, du creux des ravins. C'est plutôt un épisode de la bataille, et, comme le dit ensuite le livret, « la prise du camp du fils de l'empereur de Maroc. » (Pardon de ces quatre génitifs! je copie.) Le sujet réel est la présentation au maréchal Bugeaud de ces fameux trophées marocains qui ont été donnés en spectacle à Paris. Malheureusement c'est encore le livret qui nous apprend que c'est bien là le sujet. Le tableau entier est occupé par trois et même quatre groupes, qui n'ont pas trop l'air de s'occuper les uns des autres, et, en taillant convenablement dans ces quarante pieds de toile, il n'y aurait plus que quelques coups de pinceau à donner, pour en faire quatre tableaux, qui pourraient à toute force figurer chacun dans son cadre. C'est là un grave défaut qui enlève à cette immense composition le charme de l'unité, éparpille l'intérêt, et embarrasse singulièrement le spectateur, quand il cherche ensuite à se rendre compte de l'ensemble. De ces groupes indépendants, le deuxième, celui qui représente des soldats blessés, est une belle chose, bien vivante, pleine de mouvement et de vérité, et dramatique sans effort. Ces hommes sont si naturels dans leurs poses alanguies, qu'on se sent venir la pitié à les regarder. Leurs voisins de gauche, qui arrivent au pas de course, apparemment pour prendre possession du camp, courent bien comme de vrais troupiers en chair et en os; mais l'on se demande à qui en veulent ces deux chasseurs, qui l'œil en feu, le poing fermé, se précipitent sur l'extrémité du premier plan, et semblent vouloir sortir du tableau. Il est assez difficile aussi de croire que le cheval de l'officier fasse réellement partie de cette foule lancée

en avant: il lève le pied, mais il n'avance certainement pas. Et puis, le mot est un peu irrévérencieux, mais il y a des chevaux de bois qui ressemblent beaucoup à celui-là. J'en dirai autant de ce petit cheval blanc fantastique, qui est lancé à fond de train, les quatre pieds en l'air, à deux pas d'un malheureux indigène qui va être assurément renversé par le choc, le tout sans motif visible. Les deux chevaux au repos près de la tente ont une autre tournure, et sont habilement traités, comme aussi celui du colonel Yusuf; mais un déplorable effet de perspective le met à cinq ou six pas de son cavalier, de sorte qu'au premier coup d'œil on serait tenté d'asseoir le colonel sur une autre monture. Au surplus tous ces détails vont se perdre dans l'effet général qui va de la fraîcheur et de la séduction. Tout cela est peint avec cette merveilleuse dextérité de pinceau qui fait d'abord de M. Horace Vernet un admirable ouvrier, quitte à faire ensuite la part de ses belles qualités d'artiste. Il y a là, comme toujours, mille accessoires où l'admiration peut se prendre à l'aise, des sabres, des brides, des étendards, des boîtes s'ouvrant à terre, où la science du trompe-l'œil, qui a bien aussi son importance en peinture, est poussée à un rare degré de perfection. Seulement la répétition constante des mêmes procédés amène promptement la monotonie. M. Horace Vernet, le peintre fécond par excellence, M. Horace Vernet, ne se copie pas, mais il se répète, et le souvenir du tableau de l'année dernière a nu certainement au succès de celui-ci. A toute rigueur, on pourrait mettre bout à bout ces deux collections d'épisodes; l'œil ne se dépayserait pas trop à la transition. Pour tout dire, M. Horace Vernet a bien le sentiment des groupes, mais il n'a pas celui des masses. Il gagnerait assurément à s'inspirer de ces toutes petites pages de Raffet, qui s'encadrent sous verre, et où le dessinateur a fait manœuvrer plus d'hommes et de chevaux qu'il n'en tient dans les toiles gigantesques de l'exposition. Il y ramasserait peut-être le secret de l'entraînement des masses, le secret surtout de cette odeur de poudre à canon dont Raffet parfume avec tant de bonheur ses modestes crayonnages, et qui ne vous monte certainement pas à la tête dans la *Bataille d'Isly*.

Pendant que vous êtes à cette place, regardez à droite et à gauche. Aux deux bouts du salon carré, et se faisant face, vous apercevez deux pendans historiques, *Solon* dictant à un esclave les lois d'Athènes, la nymphe *Égérie* murmurant à l'oreille de Numa les lois de Rome. M. Papety, l'auteur du premier tableau, s'est tiré d'un sujet un peu ingrat en homme de conscience et d'études. Comme mise en scène, son tableau est aussi savant, sans contredit, qu'un mémoire à l'Académie des inscriptions. On y retrouve partout une main habile et rompu au métier. Malheureusement le style en est lourd, le personnage principal manque d'expression; c'est plutôt en voyant le scribe qu'en regardant le législateur qu'on reconnaît qu'il se dicte là des lois. Bref, pour M. Papety, qui a fait mieux, et qui prendra sa revanche, ce n'est pas là un succès. La commande ministérielle a certes bien son prix; mais, hélas!!!

L'*Égérie* de M. Murat est moins sévère. Elle invite de prime abord le regard par de grandes plaques de couleurs tranchées, par un papillotage d'ombre et de lumière, par une certaine grace molle et fluide, qui donnent quelque chose de coquet à l'ensemble du tableau. Mais cela soutient mal l'examen. Le Numa, assis à terre, aux pieds de sa nymphe qu'il ne regarde même pas, fait de vains efforts pour avoir l'air de méditer, et n'arrive qu'à se composer une mine sournoise. La discrète *Égérie*, qui de son temps se dérobait si bien aux regards, se détache hardiment de toute sa hauteur, étalant sa robe rose sur les tons bleus de l'horizon, redressant la tête et paraissant se soucier fort peu du mortel accroupi devant elle. Si c'est ainsi qu'elle l'inspire, ils y mettent tous deux de la bonne volonté. M. Murat s'est rattaché en un seul point à la tradition de cette existence vaporeuse. Le corps de la nymphe, qui sort à peine de la toile, n'a pas à coup sûr l'épaisseur voulue pour contenir les organes d'un corps vivant. On pourrait le prendre pour une découpe de silhouette enluminée.

M. Colin nous a donné un *Christophe Colomb* accoudé sur les bastingages de son navire, et regardant d'un air abattu et

mélancolique s'il ne voit point venir enfin la terre. Certes, le grand marin a dû avoir dans la traversée solennelle de ces moments de tristesse et de doute. Mais alors, pourquoi mettre au livret ces vers de Schiller : « Vogue, intrépide navigateur, laisse la raillerie et ses dédains te poursuivre... Va toujours, toujours... » Vous me promettez un homme inspiré, et je le trouve persévérant encore, mais à demi découragé. Ce tableau, du reste, est d'une bonne facture. Le dessin en est ferme, et la couleur est distribuée avec une harmonie de tons très remarquable.

Mais dans quelle mer, sous quel ciel, à quel degré de latitude ou de longitude M. Colin a-t-il observé ces étoiles d'un blanc de lait, ces effets de lumière verdâtre qui donnent un aspect si bizarre à sa toile ? On devine que ce doit être une teinte de crépuscule ; à la bonne heure, mais de crépuscule vu à travers un verre de couleur.

Si M. Colin voit le crépuscule vert-de-bouteille, en revanche M. Jacquand a fait une pointe du jour rouge, mais d'un rouge si prononcé, qu'on ne suppose même pas un soleil couchant et qu'il semble d'une scène aux flambeaux. Cette teinte rougeâtre, quelque soit du reste l'heure du soleil où ses *Croisés* escaladent les murs de Jérusalem, cette teinte rougeâtre nuit singulièrement à l'effet de son tableau, qui, pour surcroît de malheur, se trouve placé à contre-jour. Et c'est dommage, en vérité, car M. Jacquand a bien entendu sa composition ; c'est bien là le désordre et l'entrain d'une bataille pêle-mêle et corps à corps ; ses murailles sont d'un bon faire ; ses premiers plans, fermement accusés, sont peints avec intelligence et goût. Malheureusement on distingue mal les détails de l'action ; le regard glisse sans se fixer sur ces amas de corps qui se tordent et se confondent les uns dans les autres : il y a un peu de confusion dans ce désordre, qui demanderait à être éclairé par une lumière moins fantasmagorique, ou tout au moins à recevoir plus de jour.

M. Gallait a été plus heureux. Sa *Séance du conseil des Troubles* est une des bonnes choses du Salon. La lumière y joue merveilleusement. Un heureux accord du coloris et du dessin, une manière sobre et savante, une entente parfaite de la composition, assurent à M. Gallait un succès de plus dans sa carrière d'artiste, si distinguée déjà.

Voici venir M. Varnier avec une vaste et habile composition, dont le titre est un peu prolixe, par exemple : « *La Garde nationale d'Orange apaise les émeutes d'Avignon, et prend possession du comtat le 11 juin 1790.* » M. Varnier avait à représenter une foule en mouvement sur une immense place ; il s'est acquitté avec bonheur de cette tâche difficile. Le naturel et la variété des poses donnent de l'animation et de l'intérêt à cette scène multiple dont la confusion n'exclut pas l'unité. L'unité du tableau, le point central vers lequel tout converge, la date l'indique presque d'avance : c'est le fatal réverbère d'où l'on décroche les victimes de Jourdan Coupe-Tête. Je ne connais point la place d'Avignon, mais est-elle réellement aussi grande ? Celle de M. Varnier a bien un grand quart de lieue de perspective.

Citons aussi, pendant que nous en sommes aux scènes révolutionnaires, les deux tableaux de M<sup>me</sup> Louise Desnos : *L'Interrogatoire de la princesse de Lamballe* et *le Journal du soir ou l'appel des condamnés*, devant lesquels il nous a semblé que la foule s'arrêtait volontiers, et sans faire preuve de trop de mauvais goût, je vous jure.

M. Philastre a abordé aussi un sujet de mort, mais son essai, le *Meurtre de la reine Galswinthe*, a mal réussi. Sa pauvre petite reine qui, par parenthèse, a le buste d'un jeune garçon, se soulève dans une convulsion suprême contre le poignet brutal qui l'étreint à la gorge. C'est là tout le drame, et la façon dont il est rendu est loin de le relever. L'artiste est resté dans le hideux de son sujet sans atteindre au terrible par la vérité. Ce torse tourmenté ne rappelle rien de plus qu'une contorsion. L'œil tourne déjà, et la face n'est pas seulement empourprée. Il n'y a qu'une vague expression, non pas de terreur, mais d'engourdissement sur la physionomie de la victime. A une autre fois, M. Philastre !

Encore une reine qui meurt ou plutôt qui est morte. Celle-là a rencontré un interprète plus intelligent. M. Lassalle-Bordes,

dans sa *Cléopâtre*, qui a peut-être le défaut de n'être pas assez franchement morte, s'est montré ordonnateur habile et plein de goût. Sa couleur, trop forte en glacié, n'est pas toujours irréprochable ; mais il y a des parties bien traitées dans son tableau, qui ne manquent ni de mérite ni d'effet. Ce qui lui manque, ce qui manque à la plupart de tous ces tableaux d'histoire, c'est un véritable sentiment historique, c'est une idée nette et vraie des individualités à représenter, telles du moins que les donnent ou l'histoire positive ou la tradition. Un tableau historique n'est pas seulement une peinture, c'est aussi une page d'histoire, et la vérité morale y importe encore plus peut-être que la vérité des accessoires et des ajustemens.

Un mot, avant de finir, sur un genre de tableaux, historiques si l'on veut, qui n'a rien à démêler avec ces considérations : je veux parler des peintures officielles, de ces collections de portraits contemporains, espèces de tableaux de famille que commande la maison du roi, et qu'elle envoie, comme c'est son droit, au Musée. Beaucoup sont durs volontiers avec ces sortes de productions de l'art, et c'est injustice au fond. On ne considère pas assez quelle dépense de talent demandent, pour être arrangés en tableaux d'une façon convenable, ces groupes de princesses assises en rond, de généraux empaquetés dans leurs uniformes. Il faut savoir tenir compte à l'artiste de ce qu'il y a d'ingrat dans le sujet, et, pour s'en tirer comme le font parfois ceux auxquels tombent en partage ces corvées lucratives, il ne faut pas encore un mérite ordinaire. Cette année, MM. Winterhalter, Eugène Lami, Tony Johannot, ont porté l'honorable fardeau des commandes de la cour, et sans trop ployer sous le faix. Le talent gracieux de M. Winterhalter a su tirer tout le parti possible de *l'Entrevue de Windsor* entre le roi et la reine d'Angleterre. Il faut en rendre grâce à quelques ravissantes Anglaises qui jettent un peu de charme et de vie au milieu de toutes ces têtes diplomatiques. Sa *Réunion en famille au château d'Eu* arrive presque à l'effet, à force d'élégance et de savoir faire. M. Eugène Lami a représenté *la Reine Victoria dans le salon de famille au château d'Eu*, d'une façon moins réussie, il est vrai, quoiqu'il y ait des parties excellentes dans sa petite toile. Il a échoué net avec le lustre qui éclaire la salle : on dirait un bouquet de feu d'artifice à demi éteint. C'est encore la reine Victoria qui a fourni à M. Tony Johannot le sujet de son tableau. Certes, si nous oublions cette visite-là, ce ne sera pas la faute de la peinture. L'artiste a représenté le moment où le roi offre à la reine Victoria deux tapisseries des Gobelins. Il aurait pu flatter davantage son royal modèle, mais il y a infiniment d'adresse et de bonheur dans l'agencement de toute cette foule au repos, ce qu'il y a peut-être de plus difficile à rendre sans monotonie. M. E. Devéria, qui avait à faire *l'Inauguration de la statue de Henri IV*, à Pau, est tombé, lui, dans ce défaut de monotonie, si difficile à fuir, parce que la réalité le donne au fond. Ses échafaudages, surchargés de peuple, présentent un peu l'aspect d'une collection de têtes empilées ; mais, en somme, ce tableau a de la grace et de la fraîcheur, et se rachète suffisamment par de bonnes qualités d'exécution.

Certes, au point de vue de l'art sérieux, ce ne sont pas là des œuvres d'une très haute portée. Néanmoins il serait bon qu'une certaine partie des artistes, qui se croient obligés à juger de très haut ces tableaux commandés, voulussent bien se demander, chacun dans son for intérieur, de quelle sorte de chefs-d'œuvre ils accoucheraient, si le périlleux honneur de la commande venait les trouver ?

J. MACÉ.

## ACADÉMIE FRANÇAISE.

## RÉCEPTION DE M. VITET.

La dernière séance de l'Académie a été aussi solennelle qu'on s'y attendait, et un peu plus froide qu'on ne l'aurait désiré. Le talent sévère et contenu du récipiendaire, l'éloquence de M. Molé qui est, après M. le duc de Pasquier, le plus discret des littérateurs de l'époque, promettaient une passe d'armes moins passionnée, sinon moins brillante, que celles dont nous avons parfois été témoins à l'Institut, lorsque la poésie ou la philosophie étaient en cause. L'événement n'a point démenti les prévisions des auditeurs. M. Vitet, dans un discours bien pensé et bien écrit, a rappelé les détails de la vie si tranquille et si poétiquement remplie d'Alexandre Soumet; le sujet prêtait aux digressions littéraires, l'éloge du reste était légitime, et M. Vitet s'est acquitté avec bonheur et avec éclat d'une tâche qui n'était pas sans difficulté.

M. Molé lui a répondu. Ceux qui, nourris dans le sérail académique, en connaissent les détours secrets, avaient pu annoncer d'avance que l'illustre représentant des mœurs aristocratiques s'était résigné à changer de manière et qu'il devait se montrer très économe de ces malignités médiocrement spirituelles, de ces mesquines épigrammes dont il avait fait, lors de la réception de M. de Vigny, un abus si étrange et si regrettable. On n'était cependant pas très rassuré, on doutait de cette métamorphose. Aussi les amis de M. le comte Molé ne l'ont pas reconnu : il a été d'une convenance parfaite, et il a loué le talent de M. Vitet sans arrière-pensée de blâme, sans critique apparente ou cachée. Parmi les écrivains qui, sans avoir le don d'exciter l'enthousiasme de la foule, avaient mérité depuis long-temps les honneurs de l'Académie, M. Vitet s'était placé au premier rang par ses érudites et intéressantes chroniques dialoguées du temps de la ligue, par un grand nombre d'écrits sur les arts, et surtout par sa belle étude sur Lesueur. Peut-être pourra-t-on remarquer que la complaisance du biographe pour son héros est telle, qu'elle a pour résultat de diminuer un peu les autres peintres de l'école française; mais on ne contestera pas la haute valeur des considérations qui se rattachent, dans ce beau travail, à la venue en France des artistes que François I<sup>er</sup> appela d'Italie, et à l'influence de cette invasion étrangère sur les destinées de l'art national. C'est le plus important chapitre de l'histoire de notre peinture, et nul peut-être n'aurait pu apporter dans cette œuvre autant de science et un sentiment aussi élevé que ne l'a fait l'auteur des *Barricades*. Les mémoires qu'il a aussi publiés sur l'architecture du moyen-âge, et, à une époque où l'ignorance du public avait tant besoin d'être édifiée sur ces matières nouvelles, son remarquable article sur la musique, mille autres vives et intéressantes études que nous oublions, devaient appeler l'éloge sur les lèvres de M. Molé. Les applaudissements dont son discours a été suivi lui ont prouvé qu'il vaut mieux, même à l'Académie, être juste et gracieux qu'acérbe et agressif : les esprits droits s'applaudissent de voir la docte phalange revenue à ces vieilles traditions de bon goût et de politesse dont elle n'aurait jamais dû se départir.

Bien qu'à cette heure tout le monde ait lu le discours de M. Vitet, nous reproduisons ces deux fragmens qui sont bien dignes d'être enregistrés par la critique.

« On a coutume d'attribuer au soleil de notre France méridionale la vertu de faire éclore les poètes; mais on oublie que les

rayons de ce soleil ne sont guère moins perfides que bienfaisans. Si les chaudes couleurs du ciel, si la sonorité du langage, si le rythme cadencé de l'accent vous inspirent je ne sais quel instinct de poésie, et vous font rimer en naissant, d'un autre côté, enivré de son et de couleur, ne risquez-vous pas souvent d'oublier la pensée, et ces vers qui coulent à flots de votre plume sont-ils toujours autre chose qu'une brillante mélodie? Il fut un temps où toute une moitié de la France se contentait de ce genre de poésie, mais ce temps n'est plus. Des deux langues qui se disputaient alors notre sol, une seule a survécu, celle de nos climats sans soleil. Cette langue, telle que nous l'ont faite quelques génies immortels, telle que vous l'avez réglée et maintenue, messieurs, est aujourd'hui la seule dont un poète français, en quelque lieu qu'il soit né, ait le droit de faire usage. Or, elle proscriit le bruit, le faux éclat; elle exige que la pensée soit toujours présente, toujours visible, comme au travers d'un cristal d'autant plus transparent qu'il est plus artistement taillé. N'allez pas supposer que je vienne ici réveiller de vieilles et vaines querelles, en exaltant, l'une aux dépens de l'autre, telle ou telle partie de notre France. Si je vous faisais remarquer que, par un jeu singulier, dirai-je du hasard? tous les hommes qui, depuis deux siècles, ont immortalisé la poésie française, Corneille, Molière, Racine, Despréaux, La Fontaine, Voltaire, sont nés en-deçà de la Loire, dans la patrie des trouvères, le midi, prenant aussitôt sa revanche, ne me rappellerait-il pas les noms de nos plus grands prosateurs, ne me montrerait-il pas tout d'abord dans vos rangs ces orateurs puissans, ces maîtres de la tribune que, par un incontestable privilège, il semble seul pouvoir produire depuis soixante ans? Ainsi point d'inutile rivalité, à chacun sa part de fortune et de gloire; mais, qu'on nous permette de le dire, pour qui veut être poète aujourd'hui dans notre langue, ce n'est pas toujours un avantage, et c'est quelquefois un danger que d'être né sous le ciel des troubadours. M. Soumet le reconnut, et comprit que les qualités qu'il devait à sa nature risquaient de l'égarer s'il se laissait dominer par elle : il lutta; souvent ses efforts triomphèrent; quelquefois la nature l'emporta. Aussi, lorsque tout à l'heure nous le verrons parvenu à la maturité de son beau talent, nous n'entendrons ses admirateurs exprimer que le seul regret de rencontrer trop constamment dans ses vers des trésors qu'on cherche vainement chez tant d'autres poètes, cette forme splendide, ce brillant coloris, ce plein soleil qu'un peu d'ombre et de fraîcheur ne tempère pas assez souvent.

« Ici, messieurs, il faut nous reporter à une époque déjà bien loin de nous, vers le milieu de la restauration, lorsque les esprits, revenus de l'abattement où les avaient jetés nos amères douleurs de 1813, et déjà fatigués de la stérilité apparente des luttes politiques, se portaient avec une vivacité toute nouvelle sur les questions littéraires. Ce mot de *romantisme*, qui avait fait sa première apparition dès le commencement du siècle, mais à huis-clos pour ainsi dire, dans les salons d'une femme au génie précurseur, qui semait alors avec tant d'audace tant d'idées qui plus tard ont germé; ce mot à peu près oublié pendant le temps de nos rudes épreuves, répété maintenant à toute heure, à tout propos, était devenu comme un cri de guerre qui mettait tout le monde en émoi. Personne ne savait exactement ce que ce mot voulait dire; mais, grace aux commentaires que chacun en donnait, il soulevait chez quelques-uns d'étranges enthousiasmes, et chez d'autres des fureurs non moins extraordinaires. C'est à peine aujourd'hui si nous pouvons y croire. Où sont, en effet, ces fougueux novateurs qui ne craignaient pas d'afficher leur mépris pour nos chefs-d'œuvre les plus divins? Où sont leurs intraitables adversaires, qui croyaient l'honneur des lettres françaises intéressé à ne pas reconnaître que Shakspeare a du génie? De part et d'autre n'a-t-on pas fait justice de ces folles témérités? Même au temps de la plus forte mêlée, on entendait, dans un camp aussi bien que dans l'autre, de sages médiateurs que personne, il est vrai, n'écoutait, mais qui ne se lassaient pas de crier aux uns : N'imitiez personne, pas plus Shakspeare que Racine; aux autres : Pourvu que la langue soit respectée,

laissez-vous donc charmer par les nouveautés vraiment originales, si le bonheur veut qu'on vous en donne! Aujourd'hui, messieurs, c'est le public tout entier qui tient ce langage : impartialité qui n'est pas non plus sans péril, tant elle est voisine de l'indifférence! Nous avons conquis la sagesse, mais en l'achetant un peu cher; car nous avons vingt ans de plus!

Cette page éloquente de M. Molé est bien digne aussi d'être citée :

« Les arts et les lettres se résument dans ce beau qui revêt tout aussi bien la forme austère et inspirée de Bossuet que celle de la grace et de l'onction pénétrante de Fénelon, qui respire dans le génie de Platon tout aussi bien que sous le ciseau de Phidias et le pinceau de Raphaël. C'est ce que vous avez prouvé dans des morceaux épars, mais charmants, et que nous avons été long-temps condamnés, pardonnez ce reproche, à chercher dans les recueils périodiques où ils ont été publiés. Il y a, à mon avis, plus de belle et haute critique dans ce que vous avez écrit sur Eustache Lesueur que dans la plupart des poétiques ou des leçons de littérature. Avant d'arriver à Lesueur, ou pour le faire mieux comprendre, vous êtes remonté jusqu'au xv<sup>e</sup> siècle, et vous avez tracé le tableau rapide de l'histoire de l'art. Je me trompe, vous avez fait plus, vous n'êtes pas de ceux qui font autant et si bien sans le savoir; vous avez fait ressortir, par le simple récit des faits et la narration la plus attachante, ces lois de l'esprit humain qui constituent, en quelque sorte, son essence, et le montrent, dans ses rapports avec le beau, partout où le beau est le but ou la source, c'est-à-dire dans les lettres et dans les arts.

« Raphaël, l'ange du beau, avait disparu de la terre, et avec lui tant de peintres immortels qui n'ont pas été surpassés. Le Corrège, mort en 1534, semblait avoir fermé cette ère du beau dans toute sa pureté, du beau possédé et reproduit par l'art et l'artiste dans sa pleine et complète perfection. Mais d'où vient que Raphaël lui-même, dans ses derniers ouvrages, vers la fin de cette vie si cruellement abrégée et si remplie, avait changé de manière? d'où vient qu'il avait semblé douter, hésiter à son tour? C'est que rien, il est triste de le dire, n'est plus interdit à l'homme que la permanence. Pour accomplir sa destinée, le plus impérieux de ses besoins devait être de ne jamais se contenter de ce qu'il possède, afin qu'il pût conserver toujours la même ardeur de chercher et de découvrir. Il lui avait été défendu de suspendre sa marche sur la terre. Sa mission était d'y chercher, d'y apprendre, d'y avancer sans fin et sans repos. La contemplation, l'admiration, y devaient être seulement sa récompense passagère, placées sur sa route pour le consoler et le soutenir. Nul ne saurait dire ce que Raphaël lui-même, Raphaël, en qui le Créateur avait gravé de sa propre main le type le plus élevé de la beauté, nul ne saurait dire, s'il eût vécu, où l'auraient conduit sa verve et son ardeur de créer, de produire. Mais voyez ce qui se passe après lui : l'exemple qu'il avait donné timidement est suivi avec impétuosité. Depuis son disciple favori, Jules Romain, jusqu'au puissant Michel-Ange, tous cherchent une nouvelle route, s'y précipitent, refusent d'imiter ce qu'ils admirent, pour s'élancer à la poursuite de ce qu'ils ne connaissent pas; ils oublient que le secret divin de l'art est dans la sensation et dans le reflet de la beauté sur l'organisation de l'artiste; que l'artiste, que l'écrivain reproduit sur le papier ou sur la toile ce qu'il sent bien plus que ce qu'il voit, ce qu'il voit bien plus que ce qui est, et que l'étude anatomique de l'homme n'aide pas plus à représenter la beauté que la froide analyse ne conduit aux nobles sentiments ou aux belles actions. Et comment ne serions-nous pas frappés, monsieur, de cette allure toujours identique de l'esprit humain? Touche-t-il aux cieux, il retombe; il cherche ailleurs, il creuse, il interroge, forme école sur école, jusqu'à ce que, las de ses vains et laborieux efforts, il revient d'abord à l'éclectisme, et l'éclectisme, le faisant échapper à l'intolérance des écoles, permet à des individualités d'élite de revenir au beau lui-même par la seule puissance de leurs divins instincts. Tels vous avez représenté les Carraches dans votre morceau sur Eustache Lesueur, ramenant la liberté par le

doute, et préparant les voies à trois peintres de l'école française, et qui réhabilitèrent le vrai et le beau dans tous leurs droits. Comme vous nous avez peint, monsieur, l'emportement et la tyrannie de cette école *micangélesque*, dont Michel-Ange, le grand génie qui lui donnait son nom, avait dit : « Une fois lancés sur mes traces, ils ne s'arrêteront plus, pas même à l'absurde! » Mais quelle satisfaction ne ressent-on pas en voyant trois jeunes gens, le Poussin, Champagne et Lesueur, échapper à l'école factice de Vouet, ou déclamatoire de Lebrun, n'écouter que la voix intérieure qui leur parle, et revenir au beau par le cours naturel de leurs idées, comme un lis fleurit dans la vallée, sans emprunter à rien de ce qui l'entoure sa forme ou sa blancheur! »

## LE P. LACORDAIRE ET LA FOLIE.

Il y a environ six semaines, une foule choisie entourait la chaire dans l'église Notre-Dame. Le P. Lacordaire devait prêcher. L'orateur a commencé en ces termes : « Il y a trois voix chargées de nous avertir de notre néant : la première est la maladie, la seconde est la mort, la troisième est la folie. »

C'est de la folie que le prédicateur devait entretenir son auditoire.

Dans un exorde assez éloquent, il a montré l'homme commandant à toute la nature, domptant la mer sur une frêle planche, enchaînant la foudre avec un léger fil de fer; puis la main de Dieu touche cet être si grand, dans son corps, dans son âme, dans un organe mystérieux, je ne sais où, et le voilà qui passe, fantôme éteint, devant la nature qui le regarde comme un réprouvé.

L'orateur a été moins heureux, lorsqu'abordant l'analyse de la folie, — qu'il définit une perte ou une plaie de la raison, — il a cherché à faire voir, dans la dégradation successive de la vérité catholique, autant d'échelons qui conduisent à l'aliénation mentale.

Cette manière d'envisager la folie n'a rien de sérieux. Pour se ménager le facile plaisir d'apprendre aux philosophes qu'ils sont des fous, M. Lacordaire passe par-dessus tous les faits et toutes les autorités de la science. L'aliénation mentale est une maladie. On tombe fou comme on tombe frappé d'apoplexie. La plupart des aliénés que contiennent nos établissements n'ont fait aucun abus de leur raison; à peine si la plupart d'entre eux l'ont exercée. Il n'y a là ni hérétiques, ni déistes, ni naturalistes, ni idéalistes; il y a de pauvres hommes et de pauvres femmes qu'un vice d'organisation ou d'intelligence, — Dieu sait lequel, — a privé de l'usage de leurs facultés. Souvent ce sont des mères frappées au sortir de leurs couches; d'autres fois ce sont des ouvriers honnêtes dont l'adversité a usé la raison. La philosophie n'a rien fait à cela. Il est bien vrai que les époques où l'on pense le plus doivent fournir plus de folies intellectuelles que les siècles d'ignorance ou de foi; mais, loin de voir dans cette menace suspendue au-dessus de la raison humaine un châtiment, nous aimons, au contraire, à y voir un privilège. Dieu a mis l'ombre à côté de la lumière, le précipice à côté du sommet, la folie à côté du génie.

Dans les siècles où l'orgueil croît, ajoute le prédicateur, le doute croît. Ce sont là de ces accusations banales dont la chaire abuse, et qui ne prouvent jamais rien contre les idées qu'on attaque. Oui, plus l'âme pense, plus l'âme s'élève, et plus elle doute,



parce que l'horizon s'éloigne avec la vue qui se développe, et que derrière les groupes de vérités découvertes il reste toujours d'autres vérités à découvrir. Le voile recule, il ne tombe jamais. Cela n'ajoute ni n'ôte rien à la grandeur de la pensée. L'oiseau qui vole peut tomber. Faut-il pour cette raison accuser ses ailes?

Toute puissance a en elle-même sa faiblesse. Je pense donc que je puis me tromper. Je suis un être raisonnable, donc je puis devenir un fou. S'ensuit-il que je doive me sentir humilié de ma pensée et de ma raison? Non, en vérité. Quand Pascal dit: « L'homme est si grand, que sa grandeur paraît même en ce qu'il se connaît misérable, » Pascal a deviné tout le secret de notre légitime orgueil. L'arbre qui secoue ses feuilles au vent ne deviendra jamais fou parce que cet arbre ne pense pas; le fou, dans sa disgrâce, est donc encore plus grand que toute la nature; ses misères sont celles d'un maître dépossédé. Si l'intelligence de l'homme n'était pas reine, elle ne tomberait jamais de son trône.

La manière dont le P. Lacordaire a envisagé la folie n'est pas seulement fautive, elle est inhumaine. En voulant que l'aliénation mentale soit le dernier terme de la dégradation de la vérité catholique, en poursuivant, dans les maladies de l'esprit, autant de conséquences de la révolte contre l'église ou contre Jésus-Christ, on fait réellement du fou un impie, un réprouvé, un hérétique à la dernière puissance. Comment voulez-vous que je m'intéresse à ce misérable aliéné, s'il a été frappé pour la faute de sa rébellion, si c'est un ennemi de Dieu? Il est malheureux, eh bien! qu'il souffre! Sa folie est un péché, et le péché ne saurait être trop sévèrement puni. Ce sont ces idées horribles qui, durant le moyen-âge, ont présidé, en Italie et ailleurs, au traitement des fous; on les jetait dans les cachots des monastères, on les chargeait de chaînes, on les fouettait. La superstition croyait encore bien faire en les châtiât, car ces hommes étaient des damnés de l'église.

Le prédicateur n'a pas voulu, nous le savons, ressusciter contre les fous ces préjugés barbares; le cœur de M. Lacordaire vaut mieux que ses raisonnemens et ses croyances; mais il y a toujours du danger à propager des idées fausses. Nous répondons au révérend père dominicain ce que Jésus-Christ répondait aux Juifs: « Le fou, ce malade, ce paralytique de l'intelligence, n'a pas été frappé pour ses péchés, ni pour ceux de ses pères, mais afin que la miséricorde de Dieu pût éclater quelquefois dans sa guérison. »

Sous ces hérésies scientifiques et ces sophismes religieux, il y avait d'ailleurs une bonne œuvre. Il s'agissait de fournir aux folles qui sortent guéries de l'hospice de la Salpêtrière (première section) des secours pour rentrer dans le monde. Une telle idée vraiment généreuse appartient au docteur Falret, chez lequel les lumières de la science s'unissent aux nobles sentimens du cœur. Ce médecin distingué s'est dit qu'il ne suffisait pas de recevoir les femmes aliénées dans nos hospices, qu'il fallait encore leur ménager des ressources pour lutter, après leur guérison, contre les dangers d'une rechute. La quête a été faite dans cette intention. Combien a-t-elle produit? Nous ne savons; mais les besoins sont grands, et, par l'économie qui court, la charité est étroite. Nous élevons donc la voix à notre tour dans cette feuille profane en faveur des folles guéries de la Salpêtrière; pauvre nous-même, nous donnons à ces pauvres d'esprit ce que nous avons, la parole.

Que les riches nous entendent, et qu'ils viennent au secours d'une œuvre vraiment utile, vraiment chrétienne. — Femmes du monde, figurez-vous avoir été éprouvées par le délire; figurez-vous sortir d'un hospice, dont les portes se sont brusquement ouvertes et refermées: vous voilà seules, seules dans le monde, seules avec le souvenir, — j'oserais presque dire avec la tache — de votre folie! Que devenir? comment lutter à l'aide d'une rai-

son convalescente contre une situation si accablante et si affreuse? Évitez aux autres ce que vous redouteriez pour vous-mêmes; éloignez ces circonstances impérieuses qui font que tant de femmes du peuple retombent dans la folie pour n'en plus ressortir. Fermez par vos aumônes l'abîme qui rappelle à soi la raison échappée des ténèbres de la maladie.

A. E.

## REVUE DE LA SEMAINE.

### CONCERTS.

Depuis quelques années, l'art musical est en fermentation. De jeunes et puissans esprits cherchent des voies nouvelles, et nous ne pouvons qu'applaudir à leurs efforts, qui, malgré même certains échecs, tournent en définitive au progrès et à la rénovation de l'art. Sans doute, il est difficile de faire du nouveau après les maîtres illustres qui nous ont précédés: les Haydn, les Mozart, les Beethoven, les Rossini, les Weber, ne semblent-ils pas avoir dit le dernier mot de la musique? Et cet axiome désespérant: *Nil novi sub sole*, n'est-il pas répété chaque jour à propos de tous ces prétendus chefs-d'œuvre qui vivent, — hélas! — ce que vivent les roses, l'espace d'un matin? Toutefois l'esprit humain ne se tient jamais pour battu, et, quoi qu'en disent les pessimistes, il y a toujours une place au soleil pour le véritable génie. Aussi rien de plus intéressant que d'observer les tentatives incessantes des compositeurs nouveaux qui descendent successivement dans l'arène. Beaucoup sont appelés, et peu sont élus, je l'avoue; cependant, si tous ne se placent pas du premier coup au rang des célébrités musicales, n'avons-nous pas déjà distingué dans la foule quelques talens d'élite dignes au moins de marcher sur leurs traces? Ainsi Berlioz, ainsi Réber, ainsi Félicien David. Et parce que nous-même nous avons critiqué leurs œuvres, est-ce à dire que nous nions leur mérite? Mais on ne discute que les gens de valeur; les autres ne valent pas l'honneur d'être nommés.

Au nombre des prétendans à la succession glorieuse des maîtres, se place tout d'abord un musicien éminent, M. Douay, qui n'en est plus à son début, et dont les œuvres remarquables témoignent d'une puissante organisation. Nous n'avons pas oublié l'enthousiasme qu'excita, il y a trois ou quatre ans, l'apparition de la *Symphonie poétique*. Depuis, M. Douay a éprouvé néanmoins mille obstacles pour se produire; mais sa patience et son énergie ont su en triompher, et le voici de nouveau en face du public. La musique de M. Douay se distingue tout d'abord par l'ampleur des formes, par la science profonde de l'harmonie, par l'habileté et l'imprévu de l'instrumentation, et, sous ce rapport, il appartient incontestablement à cette belle école allemande qui de tout temps a tenu sans rivale le sceptre de la symphonie. Mais son principal mérite, à nos yeux, est de s'isoler des formules anciennes, et de chercher, en dehors du cadre tracé par les maîtres, des développemens nouveaux, des combinaisons originales, en un mot un plan symphonique qui lui soit propre. C'est précisément cette tendance qui a fait le succès de la *Symphonie poétique*. On a été frappé de voir un nouveau combattant répudier toute stratégie traditionnelle et essayer bravement ses forces sans se couvrir du bouclier de la routine; un courage aussi téméraire et aussi rare était de nature à intéresser les juges du camp: aussi la palme est-elle restée au valeureux champion.

M. Douay annonce huit concerts dans lesquels passeront en revue toutes ses compositions. Déjà une séance a eu lieu, la semaine dernière, à la salle Valentino. L'ouverture de *Geneviève*



*des Bois*, la première partie de la *Symphonie poétique*, la *Chasse royale*, composaient le programme.

L'ouverture de *Geneviève des Bois* n'est pas un de ces morceaux convenus, pouvant servir de préface à tel ou tel opéra, à telle ou telle tragédie lyrique. Dans ce grand et beau drame musical, se déroule majestueusement toute la lamentable et poétique histoire de Geneviève de Brabant. C'est une heureuse idée, ce me semble, d'appliquer ainsi la musique à l'interprétation des légendes populaires; cette vague et mystérieuse peinture, que chaque auditeur explique au gré de ses propres inspirations et de sa fantaisie, leur prête un charme délicieux, une poésie toute nouvelle. M. Douay, dans cette ouverture, s'est montré à la fois aussi bon peintre qu'habile musicien.

La *Création*, premier morceau de la *Symphonie poétique*, se divise en plusieurs parties, liées ensemble avec beaucoup d'art, malgré la diversité des rythmes et des mélodies. C'est d'abord le *Chaos*, puis le *Désordre des éléments qu'un signe de la Divinité apaise*; vient ensuite la *Naissance des idées*; enfin le compositeur termine par la peinture de la *Puissance créatrice*. Malgré l'abstraction d'un tel sujet, plus littéraire peut-être que musical, il faut reconnaître que le musicien a dignement rempli toutes les conditions de son programme. Son style est toujours élevé et sévère; ses formes sont grandioses et puissantes. Nous lui reprocherons cependant quelques longueurs, surtout dans la péroraison, où l'orchestre reproduit trop souvent les mêmes effets. Le *Chaos* et le *Désordre des éléments* nous paraissent les parties les plus saillantes de ce beau tableau.

La *Chasse royale* est encore une sorte de légende, dans laquelle le *grand-veneur* (véritable *Freyschütz*) joue le principal rôle. Ce morceau renferme de superbes fanfares, parfaitement instrumentées et du plus grand effet. Les chœurs sont bien écrits. C'est de la musique pittoresque, et, en ce genre, M. Douay possède une verve intarissable. Peut-être la partie du grand-veneur manque-t-elle de ce relief fantastique que Weber a su donner à son *Robin des Bois*. Mais, nous l'avons dit, M. Douay repousse toute imitation; il aime mieux s'égarer parfois que de prendre un guide. Laissons-lui sa noble confiance: quand on s'égare comme lui, on finit toujours par se retrouver.

J. B.

## LE LANGAGE A LA MODE.

S'il est un fait acquis à la science, c'est que notre siècle est celui du progrès. Tout suit le mouvement de nos locomotives, qui jettent, en marchant, plus de lumière encore que de fumée. Il n'y a qu'une chose qui nous paraisse aller un peu à reculons, le langage. C'est peut-être un moyen détourné d'avancer. La conversation du beau monde était autrefois d'une recherche qui touchait au ridicule. C'était à qui, hommes ou femmes, pomponnerait le plus gentiment ses discours; les moindres phrases étaient enrubannées comme des bergères et fardées comme des duchesses. Elles n'ont plus aujourd'hui ni blanc ni rouge, et, au lieu de s'habiller en grandes dames, elles se déguisent en poisardes ou en débardeurs. Écoutez dans les salons les lionnes les plus huppées, celles qui font la mode et lui donnent le ton; vous entendrez ces propos charmants:

— Où avez-vous les yeux de me trouver bien? Je suis faite comme quatre sous; je ne ferai pas mes frais.

Voilà un joli turban! — Laissez-moi donc tranquille, c'est torchonné comme je ne sais quoi.

Comment trouvez-vous ce jeune homme? — Pas mal; c'est dommage qu'il ait les yeux pochés.

Quoi! madame, vous partez! — Parbleu! voilà deux heures que je trime sans trouver une chaise.

Je comptais sur un bal! Enfoncée, je tombe dans un rond! — Moi de même, ma chère! Nous sommes flouées.

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je m'embête à crever.

M. un tel qu'est amoureux! — Ouach! c'est encore un fameux farceur.

Ah! tu dis comme ça que je fais des mines! Où te repincera au demi-cercle, ma poulette.

Je n'ai fait que tournasser toute la soirée; j'ai l'estomac dans les talons. Il faut absolument que je pique un morceau de n'importe quoi.

Il épouse un million de dot! — Il faut bien qu'il épouse quelque chose; car, pour la petite, elle ne vaut pas les quatre fers d'un chien.

Ces phrases de carrefour et de bastringue, ce n'est pas aux barrières que nous les avons recueillies, mais bien dans les cercles les plus distingués et les plus élégants de Paris. Ce n'étaient pas de vieilles comtesses impériales qui les prononçaient; c'étaient peut-être leurs filles, de jeunes et jolies femmes, élevées dans les couvents, qui mettent à cacher leur esprit autant de soin qu'elles en auraient mis jadis à le montrer. Elles ont eu le malheur d'épouser des hommes qui vivent comme leurs laquais; et, pour ne pas les humilier, elles parlent comme des cuisinières. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'elles parlent comme on écrit, et, si ce n'est comme un livre, au moins comme un feuilleton. Pour peu que cet argot continue, où irons-nous? Le salon est déjà dans la rue: gare le ruisseau!

L. M.

Nous sommes en pleine floraison poétique. Parmi les vers publiés depuis les premiers beaux jours de l'année, on remarque les *Montagnes*, de M. Étienne Malpertuy, qui avait, il y a cinq ans, publié quelques volumes de prose où l'on distinguait un sentiment élevé. Ces vers, détachés du poème des *Montagnes*, donneront une idée du poète et de son talent:

Deux choses de son cœur chassent toute ombre amère:  
Un rayon de soleil, un regard de sa mère.  
Qu'ils soient sombres ou beaux, il se souvient toujours  
Que c'est au sein de Dieu que s'éveillent les jours,  
Homme sage, il apprend à voir ce que nous sommes;  
Mais il ne vient jamais, sur le temps et les hommes,  
Établir sa critique ou quelque plaidoyer.  
Voyant aux pieds des grands les petits aboyer,  
Les grands sur les petits marquer leur tyrannie,  
Mais n'étant assez fort pour mettre l'harmonie  
Entre ces deux moitiés du pauvre genre humain,  
Vers un monde plus calme il poursuit son chemin.  
Il a bien quelquefois la noble et belle envie  
A quelque ambition de consacrer sa vie;  
Mais un simple rayon de soleil, dans les champs,  
Ramène vite l'homme à ses humbles penchans.  
Sans avoir rien écrit, Lucien est un poète.  
Du moment qu'il admire, il a l'âme muette;  
Puis il craint, dans l'élan de ses transports divers,  
De les rapetisser en les mettant en vers.  
D'ailleurs, il ne croit pas bien à la renommée:  
Un jour, il vit dans l'air monter une fumée;  
Plus elle s'étendait au loin en s'élevant,  
Plus elle allait se mettre au passage du vent...

Il veut vivre inconnu; c'est l'ombre qui le tente.  
Il descend son chemin, l'âme calme et contente.  
Philosophe, il se rit de nos ambitions;  
Rêveur, il se consacre à ses illusions;  
Et poète, il habite au sein de la nature.  
C'est là qu'il vient baigner dans une source pure  
Les ardeurs de son âme, et qu'il monte, en tout lieu,  
Vers l'immortel éclat de la face de Dieu.

On connaît dans l'histoire des beaux-arts un fait extraordinaire. Le sculpteur toscan Jean Gonnelli, étant devenu aveugle à l'âge de vingt ans, n'en continua pas moins ses travaux, et on cite de lui plusieurs portraits en terre cuite qu'il exécuta malgré son infirmité, et qui passent pour des chefs-d'œuvre. Tel est celui du pape Urbain VIII, conservé au palais Barberini à Rome.

C'est lui dont il est question dans le passage suivant des Mémoires de l'abbé Arnould. Ce fait est rapporté à l'année 1648 :

« J'aurais bien souhaité de pouvoir passer par Lucques, pour y voir un prodige de nos jours, le fameux sculpteur qui, ayant excellé dans son art, et étant devenu aveugle, ne cesse pas de travailler sur le marbre, et même de faire des portraits ressemblans en tâtant le visage des personnes. On en conte une chose étonnante :

« La princesse de Palestrine (dona Anna Colonna), femme du prince-préfet Barberin, ayant passé à Lucques en venant en France, voulut voir cet homme extraordinaire, qu'elle avait connu à la cour du pape Urbain avant qu'il eût perdu la vue. Pour éprouver la vérité des choses qu'elle avait ouï dire, elle lui présenta une médaille qu'elle lui dit être la tête du prince-préfet, et lui en demanda son avis; mais cet homme, après l'avoir un peu maniée, commença à la baiser en lui disant : « Madame, « vous ne me trompez pas ainsi; je connais trop bien que « c'est le visage de mon bon maître le pape Urbain; » comme s'il avait eu des yeux au bout des doigts pour discerner une chose aussi peu sensible à l'attouchement que le relief d'une médaille! »

M. Henri Vermot nous apprenait l'autre jour, dans *le Constitutionnel*, un vers de M. de Lacretelle, — un poète de quatre-vingts ans, — qui peint admirablement la fièvre byronnienne qui a saisi toute la jeunesse d'aujourd'hui :

Donnez-moi vos vingt ans, si vous n'en faites rien.

A ces Byrons si mal inspirés, ne peut-on pas rappeler ce vers de Ronsard :

Quand on perd son avril, en octobre on s'en plaint.

L'auteur d'un livre dont nous avons publié plusieurs fragmens, *les Poètes contemporains de l'Allemagne*, M. N. Martin, vient de partir pour l'Allemagne chargé d'une mission littéraire par M. le ministre de l'instruction publique. Nos vœux suivent le poète qui nous a promis d'étudier les arts et les lettres au-delà du Rhin en 1846.

On fait aujourd'hui des romances comme on fait des vers, c'est-à-dire un très grand nombre. Il est inutile d'ajouter que la plupart des vers ne sont pas bons, et que les romances ne valent rien; c'est désormais chose jugée. Ce déluge est lamentable. Le champ des arts est noyé, et les plus belles fleurs se vont perdre pêle-mêle avec des chardons qui n'ont pas même l'avantage d'être frais. S'il est besoin d'un miracle pour qu'on distingue en ce chaos ce qui mérite qu'on l'en sépare, espérons que le miracle se fera en faveur des mélodies de M<sup>lle</sup> Bochkoltz. Rien de plus doucement mélancolique, de plus suave, que sa *Réverie du soir*; c'est à rendre le matin jaloux. Ne va pas sur les bords du Rhin est un conseil qui donne envie d'y aller. Si M<sup>lle</sup> Bochkoltz veut nous éloigner de ses bords, il ne faut pas qu'elle les chante. Il y a dans cette musique un parfum de poésie allemande qui séduit le cœur et fascine l'esprit. Elle vous entraîne, comme la nymphe des eaux le pêcheur de Goethe; mais laissez-vous aller. Elle ne fait rien mourir.... que la critique.

Petite conversation de cour d'assises : on appelle un témoin. — Votre nom ? — Alexandre Dumas, marquis de la Pailletterie, 42 ans.

M. le président. — Votre profession ?

M. A. Dumas. — Auteur dramatique si je n'étais pas dans la patrie de Corneille. (La scène se passait à Rouen.)

M. le président, en souriant. — Monsieur, il y a des degrés à tout.

Nous avons déjà eu occasion de parler, dans ce journal, du double talent de M<sup>lle</sup> Robert Mazel, qui chante avec autant de

grace qu'elle compose. Dans un temps où l'on ne se laisse pas de louer ce qui est mal, on nous pardonnera de recommander deux fois ce qui est bien. Cette jeune artiste a donné récemment un concert où d'énergiques applaudissemens lui ont prouvé que le public partageait nos sympathies. *L'Orage à la Grande-Chartreuse* a vivement impressionné l'auditoire : il aurait eu peur, s'il n'eût été charmé. Sa barcarolle allemande est pleine de fraîcheur et de fantaisie. Sa *Dorade* serait un oiseau de paradis qu'elle ne serait pas plus brillante et plus légère. Sa *Bouquetière* ne se fanera pas, ni ses bouquets non plus.

M. David Roberts s'est fait connaître dans le monde des arts par un bel et intéressant ouvrage sur les monumens mauresques de l'Espagne. A la suite de ce travail, il fut chargé, par les éditeurs de *Illustration of the Bible*, d'arranger les croquis fournis par différens artistes. Le célèbre dessinateur sentit augmenter, dans cette occupation, le désir qu'il avait souvent caressé de voir et d'étudier la Palestine. Il se mit dès-lors à l'œuvre, et il chercha dans tous les ouvrages spéciaux les renseignemens qui lui étaient nécessaires pour entreprendre avec fruit un tel voyage.

Muni de lettres de recommandation pour les principaux agens diplomatiques entretenus par l'Angleterre en Orient, M. David Roberts se mit en route et débarqua à Alexandrie le 24 septembre 1838.

Après maintes démarches, d'abord infructueuses, il obtint un firman qui lui permettait, — faveur inouïe pour un chrétien, — de pénétrer dans tous les temples, et de les dessiner à l'intérieur comme à l'extérieur, mais à la condition expresse qu'il n'emploierait, dans son travail, aucune brosse faite de soie de porc.

M. David Roberts remonta le Nil jusqu'à la grande cataracte de Wady-Halfa, et releva avec soin toutes les vues les plus remarquables, depuis le littoral de la Méditerranée jusqu'au fond de la Nubie. Enfin, le 8 février 1839, il se mit en route pour la Palestine, accompagné de MM. Peel et Kinnear, et d'une escorte de vingt Arabes Beni-Said, en se dirigeant, par Akaba et la vallée d'El-Ghor, vers Petra et Hebron.

A Petra, M. David Roberts et sa suite, alors escortés par des Arabes Alloëes, furent attaqués par les Arabes de Wady-Moosa; le hardi voyageur venait heureusement de terminer le dessin de la *Merveille du Désert*, — comme les Arabes appellent Petra, — et cet accident n'eut pas de suites fâcheuses pour ses travaux. A Hebron, il trouva un ennemi plus cruel que les Bedouins : au moment de son arrivée, la peste venait d'éclater et lui fermait la route de Jérusalem. Il se consola de ce retard en visitant Gaza, Ascalon et Jaffa, et, après bien des peines, il arriva enfin à Jérusalem, but constant de ses desirs, le 29 mars 1839. Une fièvre cruelle qui le saisit arrêta son voyage, alors qu'il se disposait à voir Palmyre et Damas, et le força de retourner en Angleterre, où ses dessins ont fait une grande sensation.

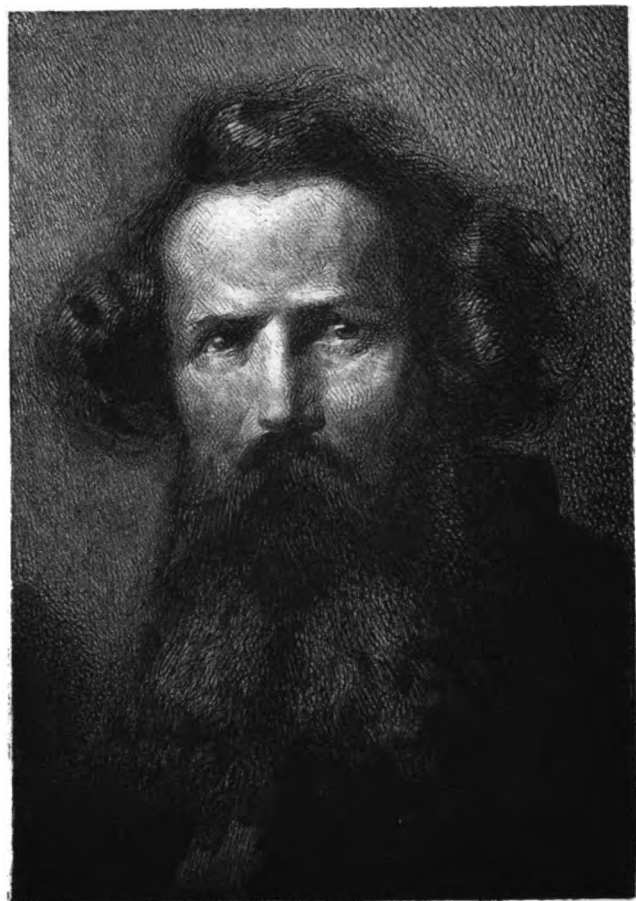
La Société royale des Beaux-Arts de Bruxelles a fait exécuter par M. Stroobant de belles lithographies d'après les dessins de David Roberts, et elle vient de publier ce curieux ouvrage plein d'intérêt pour les artistes comme pour les antiquaires.

Un de nos plus riches banquiers choisit, il y a quelques jours, un nouveau précepteur pour son fils. Le maître, pressé de tâter l'esprit de son élève, lui adressa, en présence du père, cette question, qu'il eût été peut-être fort embarrassé de résoudre : « Pourriez-vous me dire, mon ami, quelle différence il y a entre une bonne et une mauvaise action ? — Ah ! oui, monsieur, c'est bien facile. Une bonne action, c'est une action du Nord, et une mauvaise une action de Strasbourg. » L'œil du père étincelait d'orgueil, et le précepteur s'en aperçut. « Cet enfant, dit-il, me paraît fort avancé, mais je ne suis pas en mesure d'assurer qu'il ait raison. Voudriez-vous me mettre à même d'en juger ? »

LE DIRECTEUR : CAMILLE D'ARNAUD.

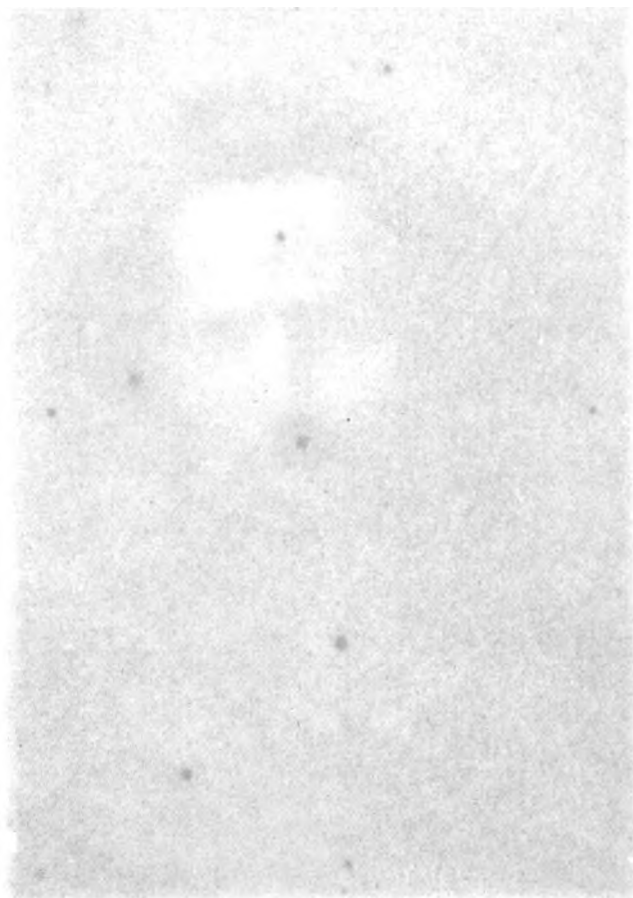
1901

L'ARTISTE



Joseph Hornung. Dedicé à son ami  
François Diday  
1845







12/10/1917  
12/10/1917  
12/10/1917



PEINT ET GRAVÉ PAR LOUIS LEROY 1845

FORÊT DE MARLY.





# M. MICHELET

## LE PEUPLE

Un grand écrivain avait donné dans ces derniers temps à l'histoire des formes nouvelles; interprète des monumens de l'esprit humain, devin aux choses du passé, il avait mis dans cette science morte un souffle de résurrection et de vie. Un jour, il s'est tout à coup senti comme débordé dans son travail sévère par le flot de son siècle. Le présent était venu le chercher dans sa solitude, dans son passé, dans cette vieillesse artificielle, où il s'enfonçait avec amour, les cheveux déjà gris de la poussière des siècles. Il leva sur son temps une tête mûrie à l'expérience des temps anciens, et suivit d'un regard triste le prêtre, la femme, la famille, le peuple. C'est que dans cet homme d'études, dans ce hardi révélateur de ce qui n'est plus, le cœur avait depuis longtemps remué. Cette intelligence du signe, précieuse qualité, qui a fait de M. Michelet, comme historien, un homme d'empreinte et d'intuition, devait en faire à la fois un moraliste de haute sympathie. Les mouvemens, les progrès, les souffrances de son siècle, ont marqué en lui : il les porte, si l'on ose ainsi dire, avec les souffrances et les angoisses des siècles précédens. De là un attendrissement suprême pour les misères de la société où il vit. Vienne une occasion qui ouvre cette source de larmes accrues en silence; qu'une plume aristocratique calomnie par hasard, au bas d'un grand journal, nos races agricoles, et la douleur de l'historien, mêlée d'indignation, saura bien se faire jour dans un livre pénétrant. Pour aimer, pour comprendre le peuple, M. Michelet n'a pas besoin de grands efforts : il en est. Comme d'autres esprits distingués de notre temps, — Béranger, Pierre Leroux, Ballanche, — il a connu le casier avant l'écritoire; ses mains ouvrières, pauvres mains d'adolescent toutes gercées de crevasses pendant l'hiver, assemblaient déjà des lettres de plomb, que son esprit ne songeait encore à aucune littérature.

L'auteur commence par un voyage à travers la société actuelle, et de ce voyage il revient triste. Qu'a-t-il donc vu ? Il a parcouru les différens étages de cette société, et à chaque marche il a trouvé une douleur assise. En bas, en haut, au milieu, la souffrance est partout. Toute existence languit, toute chair a son pleur.

La paix serait-elle par hasard aux champs ? Non : le paysan aime la terre comme une maîtresse, mais sa maîtresse lui est infidèle; elle ressemble à cette femme dont parle Belleforest, qui donnait à l'un le bout de son doigt, à l'autre son pied, à l'autre son genou, mais qui ne se donnait à aucun assez pour contenter ses désirs. Entrons dans les villes : l'ouvrier est-il moins malheureux que le paysan qui travaille la terre ? Hélas ! simple machine attachée à d'autres machines, il use ses muscles puissans

contre des muscles de fer. Au moins, l'intérieur, le foyer le dédommagera des peines du jour ? Souvent le malheureux ne rencontre chez lui que la morne discorde et la mauvaise humeur qui accompagne la misère. L'homme bat la femme, la femme bat l'enfant, l'enfant bat le chien. Les coups et les mauvais traitemens descendent ainsi toujours, toujours, du plus fort au plus faible, en se multipliant. C'est de la souffrance placée à gros intérêts et réversible sur plusieurs têtes. Prenons plus haut : le fabricant, le marchand, auront sans doute un sort plus digne d'envie ? Détrompez-vous : ici la souffrance est moins apparente sans doute, moins à l'épiderme ; mais elle est plus intérieure, plus dévorante peut-être. D'abord le marchand vole, et la chose volée s'attache à ce Spartiate pour lui ouvrir les entrailles avec ses griffes. Le fabricant a une autre ennemie qui le ronge ; cette ennemie, c'est l'Angleterre, l'Angleterre qui bloque l'industrie française sur les deux continens. Au moins le fonctionnaire doit être plus libre, plus à l'abri des tribulations que nous avons rencontrées sur toute la ligne ? Allez demander à ce maître d'école, esclave du curé de sa commune, à cet humble desservant, esclave de son évêque, à cet employé, esclave de son chef, s'ils se trouvent heureux ! Tous vous diront qu'ils sont mal rétribués, mal logés, mal vêtus, mal administrés. — Les béats, les immobiles, trouveront sans doute que l'auteur a chargé ce triste tableau de couleurs fausses et chagrines. Hé, mon Dieu ! nous n'avons qu'à descendre sincèrement en nous-mêmes pour reconnaître que ce tableau est plutôt adouci que forcé au sombre. Nous appartenons tous à un âge malade : ces plaies que nos yeux rencontrent partout sur les membres de la société, nous autres penseurs, nous les avons dans l'âme. La couronne du Christ au Calvaire a été partagée de nos jours comme celle d'Alexandre, et chacun a reçu son épine.

Que vient faire l'auteur du *Peuple* ? — Consoler. Aussi bien, il débute par écarter les préjugés funestes qui divisent entre elles les classes de notre société. Ce peuple, il faut l'aimer, si nous voulons que la vie et la chaleur reviennent en nous. — Fil ! direz-vous, l'ouvrier a les mains trop noires ! — La poudre noircit également les mains du soldat pendant la guerre, et Napoléon ne dédaignait pas de laisser toucher ses aigles à de tels ouvriers de gloire. Ces mains noires donnent du pain à une famille, une défense à la patrie, la richesse et le luxe à notre industrie manufacturière : ces mains noires sont saintes. Votre main blanche, homme du monde et de loisir, main de cadavre sous le gant, plait peut-être mieux aux femmes ; mais elle est froide, oisive, et la France n'en a que faire ; gardez-la !

La société est à cette heure un escalier tout le long duquel on entend monter des pas derrière soi : les uns s'effraient de ce bruit mystérieux et en sont tout sombres, d'autres s'en réjouissent et crient à la délivrance. Nous sommes de ceux qui se réjouissent; car ce bruit de pas, c'est l'annonce des nouvelles générations qui arrivent. Elles sortent des ténèbres de la mort, où elles ont languï depuis le commencement des siècles, et elles montent à la vie. Cet'avènement est tumultueux. Les voyez-vous, les uns presque nus, les autres couverts comme d'un linceul troué, se précipiter vers l'embouchure de la civilisation? Que demandent ces générations depuis si long-temps enfouies? Elles demandent de la lumière. — A nous le soleil! à nous l'air libre! à nous l'espace! — Et elles se ruent pêle-mêle sur le monde étonné qui les regarde et qui a peur.

Il n'y a aujourd'hui dans notre société que deux classes, la bourgeoisie et le peuple : — la noblesse ne compte plus. Encore ces deux classes se confondent-elles très souvent. Dans nos villes surtout, les rôles changent à chaque minute : le plébéien devient le bourgeois du bourgeois, par exemple quand il lui achète. L'acheteur, fût-il ouvrier, est le maître du marchand. Une limite qui se déplace si aisément et à toute heure n'est pas une limite sérieuse. On peut donc dire dès à présent que la division des hommes par classes est effacée. Celui qui, il y a de cela dix-huit siècles, dans un coin de la Judée, est venu associer tous les hommes au même royaume, à la même loi, a renversé dans l'avenir les barrières qui empêchaient les races de s'unir entre elles.

Le trait distinctif de la civilisation moderne, le caractère qui la sépare de toutes les civilisations anciennes, c'est le concours des faibles, des simples, des ignorans aux affaires du monde. L'antiquité n'avait pas regardé à l'enfant, à la femme, à l'esclave. Tout cela était comme n'étant pas. Aujourd'hui les mères, dans leur naïf instinct, appellent quelquefois *mon Jésus* le nouveau-né qu'elles bercent entre leurs bras. — Telle est, en effet, l'idée la plus juste qu'on puisse se faire du Christ. C'était l'enfant du Père, l'agneau qui venait bêler au monde une foi nouvelle, un Dieu nouveau. Avec lui et à sa suite entrèrent par le sentier étroit tous les petits. Le règne de Dieu, c'est le règne des humbles, la cité des abaissemens. Il y a dans l'Évangile un mythe ingénu qui dit cela curieusement : — Jésus enfant est assis dans le temple et enseigne les docteurs. Confondre les grands par les petits, la science par l'instinct, la sèche raison qui analyse par l'inspiration qui devine, voilà tout le génie humblement sublime des temps modernes. En politique, en art, en religion, en tout, un élément venu d'en bas rajeunira ce qui était en haut et qui se mourait. Place à cet enfant, qui s'avance, en modeste tunique de lin, et qui trouve la langue même des docteurs muette de stupeur devant la sagesse naïve de ses réponses!

La véritable aristocratie de notre temps, c'est l'éducation. Celui qui sait lire est gentilhomme; celui qui ne sait pas lire n'a pas encore reçu ses titres de noblesse. Cette initiation à la science se fait pour les enfans du peuple malgré les obstacles et les misères de leur état. — Je passais un dimanche sur une pièce de terre inculte, derrière le cimetière Mont-Parnasse. Un ouvrier en demi-blouse était assis à l'écart sur l'herbe. Des bourgeois et des bourgeoises endimanchées, robes roses et chapeau de paille avec une fleur, s'ébattaient tout le long du pré. Autour étaient des guinguettes où frétilaient un air de musique et de danse. Cependant que faisait l'ouvrier? Il lisait. — Voilà, me dis-je, un malheureux qui a passé toute la semaine à suer, à peiner, à tourner une roue ou à mouvoir un ressort; et le jour du repos, le seul moment qu'il ait de libre entre l'atelier et la famille, il le donne à l'étude! — Cet homme-là était grand, cet homme était noble.

Les ouvriers comprennent si bien à cette heure la seule diffé-

rence qui les sépare encore de la classe moyenne, que, *pour être bourgeois*, c'est à qui s'abonnera parmi eux à un journal. Ils économisent plutôt sur le vivre et l'habillement que sur la lecture. Recevoir un journal, avoir son nom écrit sur une bande de papier gris qu'on rompt, c'est tenir entre ses mains des lettres patentes de noblesse. La presse à bon marché a rendu sous ce rapport à la classe dite inférieure un service immense. Le journal à 40 francs, c'est le bourgeois devenu grand seigneur; le journal à 25 francs et au-dessous, c'est le peuple devenu bourgeois par le plus sacré de tous les droits, celui de l'affranchissement de l'intelligence. Arbre de la science, il faut que tes fruits soient mis à portée de toutes les mains; car c'est en les cueillant et en les mangeant que les hommes reconnaîtront tous à la fin leur parenté divine!

Dans son émotion compatissante, l'auteur du *Peuple* descend jusqu'aux derniers des simples, jusqu'aux animaux. Nous avons nous-même élevé plusieurs fois en faveur de ces déshérités de la création une voix perdue. Le mépris de la nature inférieure et des êtres bruts tient le plus souvent à un excès et à un abus du spiritualisme. L'homme qui pense, fier à juste titre de sa pensée, la met au-dessus de tous les autres dons qui ont été départis aux animaux, au-dessus de toutes les beautés matérielles que l'univers étale, et en cela le philosophe a raison. Mais il s'autorise quelquefois de cette supériorité incontestable, pour s'abstraire du reste de la création, pour faire de lui-même et de sa pensée un monde à part, qui n'a rien à voir dans le monde qu'habitent les autres êtres organisés, et en cela il a tort. L'homme est le prêtre de la nature : les animaux sont en quelque sorte des néophytes qu'il doit initier à une existence de plus en plus élevée. Nous proposons de substituer à ce vilain mot de *domestication*, par lequel la science a exprimé jusqu'ici le travail des sociétés sur les races animales, le terme plus convenable et plus tendre d'adoption. Les animaux ont en effet besoin d'entrer pour ainsi dire dans la famille de l'homme pour lui donner tous leurs services et manifester tous leurs instincts. Pas de végétation de la plante sans soleil, pas de développement de la vie dans le monde sans amour.

Dans une digression qui tient par plus d'une racine au sujet, l'auteur aventure sa pensée, ou, pour mieux dire, son pressentiment, jusqu'au seuil d'une autre vie. Cette vie future, dont la mort est, pour ainsi dire, la porte étroite, n'est pas, nous le croyons, une vie miraculeuse qui sorte brusquement des lois de l'existence présente. L'Évangile prend soin de lier l'une à l'autre par des images tirées de la satisfaction de nos besoins les plus ordinaires. Quand Jésus-Christ, dans la dernière cène, dit à ses disciples qu'il ne boira plus avec eux du jus de la vigne, jusqu'à ce qu'il le boive avec eux dans le royaume de son père, c'est, pour ainsi dire, le vin nouveau de la prochaine vendange qu'il leur annonce. La vie future contiendra tous les germes de la vie actuelle, dont elle ne sera d'ailleurs qu'un prolongement. C'est ainsi que Virgile, Dante, Fénelon, l'ont comprise, et les poètes sont, comme les enfans, les bouches d'or de la vérité : ils prophétisent en rêvant.

Le mal connu et pleuré, l'auteur du *Peuple* cherche des adoucissements dans l'espérance. Le froid gagne de membre en membre toute la société. Que faire? S'enfermer dans sa douleur, comme dans un cilice, et laisser mourir ce qui doit mourir? Non; M. Michelet a foi dans la France. Il en est des peuples comme des hommes; les uns sont nés pour l'égoïsme, les autres pour le sacrifice. La France est une nation dévouée, une nation Christ : elle travaille et elle meurt sans cesse pour le salut du monde. Elle le sauvera encore une fois. Quand M. Michelet dit la France, on entend bien ce qu'il veut dire. La France n'est pas seulement une étendue de terre, c'est un principe, c'est un dogme. Si les hommes de 95 ont défendu la patrie avec un héroïsme qui tient



du prodige, c'est que la France était à leurs yeux le sol d'une idée; ôtez cette idée, et la France, malgré ses bras, malgré les intérêts qui s'attachent à son territoire, malgré même le sang martial de ses enfans, la France eût été envahie. Dira-t-on qu'ils combattaient *pro aris et focis*, ces conscrits sans souliers, qui montraient leur poitrine nue à la mitraille? Des autels? ils étaient renversés. Des foyers? ces hommes-là n'en avaient pas. — Pour qui donc combattaient-ils? Oh! nous le savons tous, ils combattaient pour la révolution.

La France-patrie, la France de la révolution, voilà celle en qui M. Michelet espère encore pour sauver le monde. Que faut-il pour cela à cette France démocratique? Un cœur qui aime. Le cœur, c'est l'*ultimum moriens*; quand le cœur se refroidit, quand il a cessé de battre, il n'y a plus qu'un cadavre. Or, le cœur d'une nation, où est-il? Dans le peuple. C'est donc aux petits, aux chétifs, que sont remises les destinées futures de l'Europe. C'est du serf, de l'enfant, de la femme, que sortira la rédemption. La femme, c'est l'amour. — Vestale chargée par la Providence d'alimenter le feu moral sur la terre, que vois-tu? — Je vois la flamme du foyer qui baisse et qui vacille, comme si elle allait mourir. — Souffle de ton haleine, ô femme! et mets tes mains pures autour du feu qui brûle encore; car, je te le dis, en vérité, si ce feu venait à s'éteindre, il y aurait une grande nuit dans le monde, et un froid qui pétrifierait tout.

M. Michelet le dit, et nous le croyons, il y aura une lutte, un combat entre la barbarie et la civilisation. La paix actuelle n'est qu'une préparation à la guerre. Veillez donc! N'entendez-vous pas à l'horizon gronder un sourd tonnerre? Ce tonnerre s'apaise et il recommence. Il faut que la France ceigne ses reins, et qu'elle se tienne prête; car le jour viendra où son intervention sera nécessaire. L'humanité prend une forme de vie selon les doctrines qui s'impriment à elle : la doctrine que la France doit donner au monde, après se l'être donnée à elle-même, c'est la fraternité des peuples. La France est la première *amitié*; c'est par elle que les autres nations arriveront à être sœurs.

Le *Peuple* est un beau livre, et surtout un beau livre de sentiment. M. Michelet l'a écrit avec son cœur, avec ses tribulations, avec ses souvenirs : cette fois, ce n'est plus l'historien, c'est l'homme.

ALPHONSE ESQUIROS.

## LE SALON.

### LES PAYSAGES.

Il y aura, dans l'histoire de l'art en France, une page glorieuse, c'est celle que nos paysagistes écrivent depuis quinze ans. Tandis qu'obéissant aux caprices les plus contraires, les peintres d'histoire et les peintres de genre suivent des routes diverses, et diffèrent par les procédés comme par la théorie, le paysage est encore une religion qui n'a pas d'hérétiques, et c'est là seulement qu'il faut chercher les signes vivans d'une foi commune, c'est-à-dire d'une école. Sans doute, de magnifiques efforts, de hautes tentatives, des exceptions courageuses, se produisent avec éclat en dehors du paysage, et nous ne voulons point nier la valeur de quelques hommes que nous admirons plus que personne;

mais nous constatons, en le déplorant, l'isolement qui se fait autour d'eux, et nous regrettons, puisqu'il y a des maîtres, que les disciples soient absents. De grandes choses s'achèveraient, si l'unité pouvait se réaliser un jour entre des artistes qui dépensent aujourd'hui leur énergie sans profit réel pour la gloire commune. Parmi les paysagistes, grace au ciel, il n'en est pas tout-à-fait de même. Soit que la voie ouverte il y a quinze ans par l'heureuse audace des Jules Dupré et des Rousseau ait paru si normale que chacun l'ait voulu suivre, soit que la nature ait été plus sérieusement étudiée que jamais, il est certain que les paysagistes de ce temps-ci ont un caractère commun, et se rattachent les uns aux autres par une sorte de parenté, qui ne se retrouve pas dans les autres branches de l'art.

Cette tendance à l'unité n'est cependant pas tellement générale, qu'on ne puisse noter, dans la manière des paysagistes, d'assez importantes différences. Il y a un principe adopté par tous, mais sa rigueur ne va pas jusqu'à paralyser les instincts de chacun. Le Salon de 1846 le prouverait au besoin, comme ceux des années précédentes. Il faut, en cette revue, procéder avec quelque ordre : bien que la manie des classifications ne soit pas la nôtre, et malgré ce qu'elles ont nécessairement d'incomplet et de chimérique, on peut, à coup sûr, diviser les peintres de paysage en deux groupes assez profondément distincts. Les uns, qui aiment simplement la nature pour elle-même et pour les joies sereines que donne son incessante contemplation, vivent, pour ainsi dire, en communion avec elle; ils entendent, dans le silence des bois, le langage mystérieux de sa grande âme; ils assistent aux fêtes que lui donne le printemps, ils s'associent au deuil qu'elle mène aux derniers jours de l'automne, et ils en reproduisent, dans leurs toiles naïves, les splendeurs cachées, les attitudes calmes ou tourmentées, les effets violens ou tranquilles. Les autres, moins préoccupés de l'étude de la nature qu'attentifs aux leçons de l'école, obéissent aux inspirations qu'ils puisent dans l'examen des œuvres passées. Hommes de la tradition bien plus que de la vérité, ils ne voient les champs, les eaux et les bois que dans les tableaux du Poussin, dans les compositions de Salvator Rosa et de Carrache; enfin, et ceci est un délit plus grave, ils ont quelque estime pour le paysage académique, le paysage qui de la rue des Petits-Augustins vous conduit à Rome, et dont (tant l'éducation première est une puissante maîtresse!) il est si malaisé de guérir, quand on en a été une fois atteint. Du reste, cette école de la convention perd chaque jour de ses adhérens; elle a en elle quelque chose d'exceptionnel et de systématique qui éloigne de ses productions les sympathies de la foule. Certes, elle compte dans ses rangs des artistes d'un mérite réel, mais, il faut le dire, le talent de ceux qui sont jeunes encore est destiné à se transformer tôt ou tard; pour les autres, pour ceux qui ont déjà passé l'âge où l'on change de manière, on peut assurer hardiment qu'ils ne laisseront pas d'héritiers.

Les paysagistes de cette école ont un défaut très grave : soigneux de reproduire une nature toute de fantaisie, ils sont faux par la couleur. Les uns font gris, les autres abusent des tons roux, ou se complaisent dans les nuances d'un vert cru. Parmi les premiers, le petit groupe des élèves de M. Ingres marche au premier rang. MM. Paul Flandrin, Aligny et leurs élèves sont depuis long-temps déjà connus à la critique, et ce qu'elle leur a dit souvent, elle peut cette année le redire encore. M. Flandrin a cependant semblé, en peignant son *Ruisseau* (663), faire une concession aux exigences de la vérité : ses arbres sont presque verts, au lieu d'être, comme à l'ordinaire, d'un gris monotone et poussiéreux; il est à regretter que les eaux soient sans transparence aucune et n'aient rien de liquide. On serait tenté de préférer l'autre tableau de M. Flandrin, *les Bords du Rhône*, bien que, malgré le mérite du peintre, cette toile muette ne dise rien à ceux qui la regardent. Sommes-nous dans le midi de la France? le livret l'assure; mais, lorsque M. Flandrin a exposé des sites d'Italie ou de Grèce, les perspectives étaient les mêmes; les ciels, les terrains, les arbres, étaient identiques. Ne serait-ce pas qu'on ne peut être varié et différent de soi-même qu'en étant vrai?

Ce n'est ni dans *les Baigneuses* de M. Desgoffe, ni dans sa

*Campagne de Rome*, qu'on retrouve l'homme qui aime la nature et qui la comprend. La justesse de l'effet, la lumière, la forme même des objets, sont pour lui lettres closes. On le lui a fort bien dit naguère lorsqu'il exposa son fameux *Narcisse*; mais où vont les conseils de la critique? — M. Lessieux, dans ses *Souvenirs d'Italie*, M. Thiollet dans son *Daphnis*, M. Desjobert dans sa *Matinée d'automne*, suivent de près des maîtres qui les perdront; on leur conseillerait, si on l'osait, d'aller, par un de ces beaux jours qu'avril nous ramène, se promener dans les champs humides et verts. Ils nous reviendraient convertis. — Ce conseil si facile à suivre, il faut le donner aussi à M. Bellel, qui, du moins, s'il est entaché de quelque convention dans la couleur, a le sentiment de la réalité dans son dessin et sa composition. Sa *Vue de Massa* est d'un charmant caractère.

MM. Adolphe et Paul Gourlier, *Arcades ambo*, ont fait, l'un les figures, l'autre le paysage, dans le *Baptême du Christ*, et ils doivent être contents l'un de l'autre. Leur tableau a de la tournure; la composition a le ton sérieux dont les sujets de sainteté ne sauraient se passer; les terrains ne sont pas sans quelque rapport avec ceux que peint M. Decamps, et une transparente clarté inonde et réchauffe les fonds.

M. Aligny, qui nous a rapporté de la Grèce des dessins d'un style si sévère, se séparerait volontiers de l'école du maniérisme. Il a rendu hommage au soleil, et sa *Villa italienne*, fraîche retraite où jouent des enfans et des femmes, s'anime d'un rayon de lumière qui glisse sur l'herbe molle. L'autre paysage de M. Aligny n'a point ce souriant aspect, les lignes en sont austères, et il est un peu froid; mais dans l'un et dans l'autre, à défaut de couleur, il y a de l'harmonie.

J'ai dit que le paysage de convention proprement dit, le paysage académique, devenait de plus en plus rare; nous en avons cependant bon nombre au Salon. M. Rémond fait toujours de grandes toiles, un peu vides, un peu tristes; ciel, arbres, terrain, tout est imaginaire. Beaucoup de travail pour rien, ou du moins pour peu de chose.

Ce n'est pas sans un regret très vif que je me vois contraint de rattacher M. Teytaud à la classe des visionnaires. Il est jeune, il a étudié un peu la nature et beaucoup les maîtres, surtout les Italiens. Au lieu de faire du paysage avec son cœur et ce qu'il a vu dans les champs, il travaille avec sa tête, son imagination, sa mémoire; il combine tous ces élémens, et ses tableaux sont froids, malgré le désordre avec lequel s'entassent les accidens trop prévus du terrain. La *Mort d'Adonis* est l'œuvre d'un homme de talent qui, ayant pris un mauvais chemin, s'aperçoit tout à coup qu'il s'égare, et se demande si, par logique, il n'est pas décent de continuer et de se perdre tout-à-fait. Quel travail cependant, et quelle conscience! Les figures sont d'un heureux mouvement; mais voyons, sérieusement, que M. Teytaud prenne une grande résolution et brûle désormais ce qu'il a adoré. Assez d'idylle antique comme cela! assez de convention, assez de fausse grandeur, assez de Guaspre, et un peu plus de Jules Dupré!

Entre les paysagistes qui voient la nature sous l'influence d'un éternel parti pris et ceux qui la copient naïvement, M. Corot me servira de transition. Il appartient, en effet, à l'une et à l'autre de ces écoles, ou plutôt il apparaît dans le groupe des peintres modernes comme une exception, comme un accident. Il a, certes, un très grand sentiment de la nature; mais, quand il veut la traduire sur sa toile, les procédés systématiques qu'il emploie, la gaucherie de son faire, trahissent son effort et font sa traduction infidèle. C'est là son défaut, c'est là aussi son originalité. Il rend ce qu'il voit, moins le charme, chose souveraine qui fait le succès. Aussi M. Corot est-il, par le temps qui court, l'expression la plus entière de l'artiste qui ne vend pas ses tableaux. Et, pourtant, n'est-ce pas un prodige que d'arriver à l'effet sans la couleur? Quelle que puisse être la destinée de ce talent bizarre, on n'oubliera jamais que M. Corot a peint l'*Incendie de Sodome*, on n'oubliera jamais *Daphnis et Chloé*, le *Berger de Virgile*, et tant d'autres pages, malades si l'on veut, étranges et incomplètes, mais pleines de cette poésie mystérieuse que la distribution de la lumière donne aux paysages.

Cette année, on ne saurait asseoir un jugement sur les modifications que la manière de M. Corot peut avoir subies, car les rigueurs du jury n'ont laissé passer qu'un seul des quatre tableaux qu'il avait envoyés, une *Vue prise dans la forêt de Fontainebleau*. Il est évident que des tableaux de ce genre ne seront jamais acceptés du public; M. Corot doit renoncer au succès. C'est désolé, c'est triste, et on ne peut pas dire que cela soit beau. Comment se fait-il, cependant, que ce tableau m'arrête au passage et m'inquiète, quoi que j'en aie?

MM. Chevandier et Mazure se préoccupent tous deux de M. Corot. Le premier a déjà fait ses preuves, le second en est encore, je crois, à ses débuts. M. Chevandier a mis dans sa *Plaine de Rome* une certaine grandeur; mais que cela est froid, bon Dieu! M. Mazure dessine avec une heureuse exactitude les branches de ses arbres, mais son effet n'est pas franc. A tous deux il faut dire que M. Corot, malgré son talent, n'est pas un maître qu'on doive imiter.

Dans quelle série placer M. Cabat? Nous avons de lui (pas au Salon de 1846) de ravissans paysages. Il a changé plusieurs fois de style, visant un jour à la solennité du Poussin, et le lendemain au charme simple et séduisant de la nature telle que Dieu l'a faite. Aujourd'hui il est catholique, et, partant, il ne voit plus les choses comme elles sont. Le tableau qu'il intitule le *Repos* n'a rien d'attrayant, et la couleur en est d'une justesse des plus douteuses; le *Ruisseau* (286) est de beaucoup préférable. Là, du moins, le Cabat des anciens jours se retrouve parfois: terrains frais où l'herbe verdoie, ombre épaisse de l'arbre aux larges feuilles, c'est vrai, bien que monotone, et cela permet d'espérer encore. M. Cabat est là dans la veine qui lui convient; il n'est pas de ceux qui doivent atteindre au grand style.

Arrivons enfin aux paysagistes qui aiment la nature avec passion, et qui la voient telle qu'elle est. C'est là la grande école, celle qui doit être féconde et qui déjà travaille pour l'avenir. Un éminent écrivain a parlé dans un livre récent, dans le livre des proscrits, d'une race proscrite aussi, de l'animal, « notre frère inférieur, » et, dans des pages où il a mis son grand cœur, il a dit quelle solution le moyen-âge et les temps modernes ont donnée de ce terrible problème. Ce travail, il faudrait l'essayer également pour la nature, en qui réside une ame non moins vivante pour être plus cachée, non moins douloureuse et inquiète, j'allais dire non moins humaine. Magnifique histoire que personne n'a écrite encore et qu'il faudra bien faire un jour ou l'autre! Mais, aujourd'hui, il suffit de rappeler que le sentiment de la nature, tel que nous l'avons tous maintenant dans l'esprit et dans le cœur, est une chose toute moderne et que les temps antiques n'ont point soupçonnée. Demandez à George Sand qui hier encore décrivait, avec l'accent d'une vérité émouvante, les mille cercles que font dans le ciel gris les bandes frioleuses des grues, et qui chantait dans un style plein de passion les voix mystérieuses de l'automne, et le fruit mûr troublant le silence du soir en tombant sur l'herbe humide; demandez à Rousseau, car il faut revenir à ce grand peintre inconnu, demandez-leur à tous deux par quel étrange prodige la nature, interprétée avec le cœur, semble partager nos joies et nos misères, et comment, chiffres inconnus d'une série qui ne finit point, le brin d'herbe et la créature sentent vivre en eux l'énergie de la sève universelle? Et nous tous, que ne tourmente pas le génie, n'avons-nous pas senti parfois notre ame intérieure entrer en communion avec le monde physique et converser avec lui comme avec un ami qui ne répond pas, mais qui comprend?

Voilà ce que les paysagistes modernes ont tenté de réaliser, et, il faut le dire à leur honneur, ils y sont souvent parvenus. Nous n'avons pas, au Salon de cette année, d'œuvres complètement réussies que nous puissions citer à l'appui de notre dire, mais nous avons plusieurs jeunes artistes qui commencent, et qui commencent très bien: MM. Decamps, Français, Troyon, etc., nous ont été fidèles.

Les critiques se sont montrés d'accord, chose rare! sur le *Retour du Berger* et sur le *Souvenir de la Turquie d'Asie*. On a été bien sévère pour M. Decamps, et l'on a voulu donner à entendre que son talent atteignait déjà cette heure fatale où les forces les

plus vives commencent à décroître. Il est certain que, dans le *Berger*, M. Decamps n'est plus le même. Par un étrange abus de l'empâtement, le ciel a perdu toute finesse, les rochers sont sans aucune consistance, on étouffe dans ce paysage sans air; mais la figure du pâtre qui se hâte est d'un mouvement superbe et d'un beau caractère. Quant au *Souvenir de la Turquie d'Asie*, je regrette que les arbres se détachent trop crûment sur les murailles chaudes et dorées; ces tons verts sortent un peu de la gamme; les petits cavaliers, dans la lumière éclatante et blanche qui les baigne, sont merveilleux d'entrain, d'esprit et de couleur. On s'est trop pressé de prendre le deuil de M. Decamps. Pour nous, cette défaillance d'un moment ne nous inspire pas d'inquiétudes sérieuses. Quel est le grand peintre qui n'a pas eu dans sa carrière une heure d'hésitation et de trouble? M. Decamps, amoureux d'un procédé auquel il a dû de magnifiques résultats, l'a exagéré cette année, mais il n'est pas homme à persister dans son erreur. Il sait aussi bien que les plus fins critiques par quel côté pèchent ses tableaux, et bientôt, demain peut-être, il nous étonnera tous par la vigueur et la puissance de sa touche, et l'on reconnaîtra le maître.

M. Français a exposé trois tableaux d'un style et d'un caractère différents. Soit qu'il se complaise, comme dans le paysage de la *Jérusalem délivrée*, à grouper autour d'une source d'eau pure des arbres abondants où bouillonne la sève, soit que, dans son *Étude de Saint-Cloud* ou son *Soleil couchant*, il s'attache à reproduire simplement ce qu'il a vu, il est toujours plein de sentiment, il est toujours vrai. La première de ces toiles n'est pas sans grandeur. C'est une nature humide et plantureuse, mais les devans sont mesquins et vulgaires, et les petites figures, la nymphe entre autres, sont difficilement acceptables. Tout au contraire, ce sont les charmans promeneurs de la vue de Saint-Cloud qui font le succès de cette naïve étude. On osera objecter, malgré l'attrait de cette peinture, que les dessous des arbres manquent un peu d'air, et que les terrains en talus que leur ombre déroberont par places d'un ton vif et éclairé que la perspective de la couleur n'autorise point. Pour le *Soleil couchant*, c'est un effet très juste et très poétique. M. Français aurait dû cependant, en semant son ciel de ces mille petits nuages que la brise du soir disperse et fait flotter comme les flocons d'une ouate légère, leur donner un contour plus précis, les dessiner en un mot et non pas les plaquer sur sa toile, ainsi que des taches informes. Karel Dujardin, dans son adorable petit paysage du Louvre, a mieux vu les ciels. Mais c'est là un mince détail, et les tableaux de M. Français n'en ont pas moins de séduction et d'attrait.

M. Troyon, par une rare exception à la loi commune, semble avoir pris au sérieux les conseils de la critique. Sa manière avait quelque chose de brutal, sa peinture ressemblait à de la mosaïque; M. Troyon essaie cette année de se défaire de ces défauts; mais savez-vous que, si la vigueur de l'effet allait disparaître alors que la touche se modifie et s'améliore, ce serait un progrès fatal? On pourrait le craindre devant la *Vallée de Chereuse* (1722). La diversité des plans n'est pas nettement accusée, mais il y a de l'espace dans cette toile, de même qu'il y a de la lumière dans le *Dessous de forêt*. Un peu plus de finesse de ton dans la *Coupe de bois* en ferait une ravissante chose.

M. Charles Leroux marche sur les traces de M. Troyon; il compose adroitement; il est assez nature, mais un peu lourd, et, dans ses paysages d'un vert très réel, il devrait écrire plus vigoureusement ses effets.

Le jury a eu la malheureuse idée de traiter M. Flers avec une rigueur inconcevable : il envoie treize paysages, on en reçoit deux; mais ce sont des pastels, et, par conséquent, ils sont en dehors de notre juridiction. Ses élèves ont été mieux traités : M. Charlery (347) est un imitateur assez pâle; M. Brissot aurait besoin de travailler encore; M. Berchère devrait être plus original : sa *Vue de Marlotte* est bien étudiée.

M. Achar, qui fut très remarqué lors de ses débuts, ne paraît pas devoir réaliser toutes les espérances qu'on avait conçues. Sa manière à quelque chose de froid dont le paysage ne s'accorde point : son *Bois de Peupliers* est, sans contredit, son

meilleur tableau, mais tout est du même ton, et les arbres affectent en général une raideur que la nature n'a pas.

Combien le sentiment de la réalité apparaît plus vif dans les études que M. Quinart (un nom nouveau, je crois) a peintes avec tant d'amour sur les bords d'une simple mare! Il n'y a rien de bien agréable, on le croit, dans l'aspect de quatre peupliers reflétant leur maigre silhouette dans une eau stagnante où flottent des cressons d'un vert jaunâtre. Mais M. Quinart a copié cette mare avec une intelligence si sympathique, que cette pauvre et prosaïque nature a presque du charme dans ses tableaux. J'aime à penser que M. Quinart est jeune, qu'il commence, puisqu'il fait simplement des choses simples, et qu'il essaiera plus tard de reproduire des points de vue plus pittoresques et de plus émouvantes perspectives. Ce que j'aime dans ce début, c'est la méthode, c'est la conscience, ce sont surtout les promesses que l'avenir devra réaliser, et que nous voudrions bien lui voir tenir.

Le château de Vitry a trouvé dans M. Pron un peintre habile. L'effet est frappant de vérité. C'est bien là la brume du matin et cette vapeur légère qui couvre les prés, les ruisseaux et les saules. — M. Anastasi n'est pas moins naïf. Son *Chemin, son Effet du Matin*, sont d'une excellente école. A côté de ces candides copistes, MM. Malathier, Toudouze, Woest, Prieur, Bouquet et Maille-Saint-Prix sont, sans contredit, des hommes très subtils, et d'une adresse très ingénieuse; il y a chez presque tous des preuves évidentes de talent; mais là, la touche affecte trop de laisser-aller; ici, le ciel ne fuit pas; ailleurs, c'est la lumière qui fait défaut. — M. Victor Dupré abuse des tons vineux; les *Bords du Clain*, de M. de Curzon, ont du caractère; M. Labouère continue ses intéressantes études sur les plaines de l'Égypte; les terrains de M. Wéry (1810) sont d'une bonne couleur, et valent bien mieux que ceux de M. Grézy; il faut tenir compte à M. Loncle de ses intelligents efforts; il a fait de grands progrès depuis l'an passé. — Voilà bien long-temps déjà que M. Wickenberg expose son effet de glace. Passer sa vie à refaire toujours le même tableau, quel supplice — et quelle stérilité!

Il en est pour la nature comme pour la belle fille dont parle l'éplogue : dès qu'on l'a vue, on l'aime. Le satyre même et le caricaturiste se laissent prendre au doux piège. Chose imprévue, inouïe et bien faite pour surprendre, voilà M. Biard qui, cette année, expose, lui aussi, son paysage! Il y a dans la *Jeunesse de Linnée* deux figures importantes, mais il y a aussi un bois mystérieux et profond; et, sur l'honneur! bien des paysagistes en renom n'auraient pas su rendre, si habilement ces entrelacements de troncs d'arbres et de branches; bien que l'ensemble soit terne, froid et peu vivace, cette tentative est heureuse.

Chez M. Diaz, au contraire, tout est vigueur et lumière. Il aime à faire jouer, sur l'écorce des ormeaux et des hêtres, les rayons blancs du soleil qui traversent les feuilles, et son *Intérieur de forêt* qui échappe, du reste, à toute analyse comme à toute description, est traité de cette manière originale qu'on lui connaît. C'est charmant, mais ce n'est pas précisément par le bon sens que cela brille; tout s'en va un peu comme il plaît à Dieu dans ce cadre rempli on ne sait comment, on ne sait pourquoi. La combinaison des tons est presque toujours fraîche et agréable dans les tableaux de M. Diaz; mais par quels procédés arrive-t-il à ces séduisants résultats? c'est un mystère, et, pour tout dire, il y a beaucoup de hasard dans ces fantasques et brillantes débauches. Ce peintre aventureux ne devrait pas avoir d'imitateurs; mais M. Coignard n'est pas de notre sentiment, il copie M. Diaz, en y mêlant je ne sais quel parfum de réalité qui fait plaisir et réjouit : son *Troupeau de vaches* marque, dans sa manière, un progrès réel. C'est sans doute à dessein que le paysage a été un peu sacrifié aux animaux, dont les premiers plans sont encombrés; il faut entrer dans la pensée de l'artiste, et accepter sa fantaisie. D'ailleurs, ce que M. Coignard a peint, nous l'avons tous vu, et, par le temps qui court, ce n'est pas un petit mérite. — Ajoutons à la liste déjà si longue des jeunes gens de talent M. Borget, dont la touche est libre et large, MM.ournemine, Blanchard, Hogue, Bronquart et Boyer. — M. Louis Leroy a souvent mieux fait, mais M. Sutter, comme M. Chardin

(346), nous consoleraient de bien des décadences. Pour M. Pen-guilly, à qui nous devons des illustrations si spirituelles, il est peintre aussi, et son *Ravin* est une bonne étude, quoiqu'un peu uniforme d'aspect et de couleur.

Pour clore ce long dénombrement, dont une plume moins inhabile aurait su dissimuler la sécheresse, il faut dire un mot d'un genre de peinture assez peu intéressant par lui-même, et qu'il n'est pas impossible de faire rentrer dans le paysage; je veux parler des tableaux de fruits, de fleurs et de nature morte. Le nom de M. Saint-Jean est déjà consacré; ses raisins sont d'une transparence telle, ses feuilles de vigne sont découpées avec une précision si réelle, qu'on ne peut guère aller au-delà; mais quelque chose lui manque, c'est l'effet. Ainsi, par exemple, dans ses pampres enroulés autour d'un tronc d'arbre, si les terrains et le paysage, au lieu d'avoir une certaine vigueur, étaient d'un ton plus froid, ses fruits ressortiraient davantage, et plairaient alors par la couleur, comme ils plaisent par le dessin. M. Appert devrait s'étudier aussi à jeter sur les siens une lumière plus large et plus chaude; le jour dont il les éclaire est un triste jour d'atelier. Qu'il regarde les tableaux de M. Chérelle! En plaçant ses fruits dans une niche d'un gris jaunâtre et pâle (367), il leur a donné un relief, un éclat, une réalité vraiment admirables. Le jeune auteur de la *Pomone*, qui obtint jadis un si légitime triomphe, est toujours, et plus que jamais, un merveilleux coloriste. — Les petits rats de M. Philippe Rousseau sont infiniment spirituels; ses légumes et ses chaudrons révèlent une touche très fine.

Si cette consciencieuse appréciation ne manque pas d'une certaine justesse relative, toute conclusion devient superflue. Deux tendances très diverses séparent nos peintres de paysage: les uns, assez candides pour croire que Dieu a fait preuve de quelque intelligence dans la création des choses, s'en rapportent à lui, et copient ce qui est en y ajoutant l'émotion de l'âme, le sourire ou le *febile nescio quid*; les autres, très hardis et très timides à la fois, sont des rêveurs qui arrangent la nature, et qui, voulant lui donner du style, l'appauvrissent le plus souvent. Entre ces deux camps, les jeunes gens qui viendront n'hésiteront pas: déjà le mouvement s'opère, le nombre s'accroît chaque jour de ceux qui, éblouis des splendeurs du monde, s'en déclarent humblement satisfaits, et l'on peut dès maintenant deviner à qui appartiendra l'avenir. Après avoir été si long-temps une fiction, le paysage sera désormais une vérité.

PAUL MANTZ.

## DEUX JOURNÉES

DE

## L'HISTOIRE DU MUSÉE.

I.

18 BRUMAIRE AN 9.

Le traité de Tolentino venait de mettre à la disposition de la république française une partie des chefs-d'œuvre de la sculpture antique possédée par l'Italie vaincue.

Le gouvernement nomma une commission pour la recherche des objets de sciences et d'arts; elle était composée de Barthélemy, Berthollet, Moitte, Monge, Thouin et Tinet. Ces commissaires remplirent avec zèle et avec intelligence la tâche confiée à leur expérience et à leurs lumières. Ils visitèrent le Capitole et le Vatican, et, au milieu de tant de richesses, leur

choix s'arrêta sur ceux que le culte de l'art désignait à leurs préférences.

Ils présidèrent eux-mêmes, avec la plus scrupuleuse sollicitude, à l'emballage, à l'encaissement et au transport de ces précieux objets.

En même temps la galerie des Antiques, celle qui occupe le rez-de-chaussée du Musée, avait été disposée avec une splendeur digne des chefs-d'œuvre qu'elle allait recevoir; M. Haymond, membre de l'Institut, avait été chargé de diriger ces travaux.

Dans le vestibule, les peintures du plafond et les ornements sculptés racontaient l'histoire de la sculpture, depuis *l'Homme formé par Prométhée* jusqu'au *Génie des Arts*, réunissant dans ce livre les merveilles des quatre écoles de la sculpture: l'Égypte était représentée par la statue colossale de *Memnon*, la Grèce montrait *l'Apollon pythien*, l'Italie le *Moïse* de Michel-Ange, et la France le *Milon du Pujet*.

C'était une magnifique introduction, à la suite de laquelle s'ouvraient, au nombre de six, les salles des *Empereurs*, des *Saisons*, des *Hommes illustres*, des *Romains*, du *Laocoon* et de *Diane*, où étaient rangés les chefs-d'œuvre que la conquête venait de donner à la France. Toutes les parties de l'édifice avaient été décorées par les plus célèbres artistes du temps; les plus riches matériaux avaient été employés à les embellir. Les marbres d'Orient, l'albâtre fleuri, un autre albâtre connu sous le nom de *fleur de pêcher*, marbre des plus rares, le granit gris de l'île d'Elbe, le porphyre rouge, vert, et ceux des nuances les plus belles et les plus variées, le granit rouge oriental, enlevés les uns à des monuments antiques, les autres aux carrières les plus renommées, se retrouvaient dans tous les détails de cette architecture.

Dans la galerie des Antiques, deux cent cinquante-quatre ouvrages de sculpture furent placés, suivant un ordre régulier et indiqué par les noms des salles qu'ils occupaient.

Les plus remarquables étaient le *Laocoon*, groupe admirable, et une des œuvres les plus parfaites qu'ait produites le ciseau, chef-d'œuvre à la fois de composition, de dessin et de sentiment, et dont toute analyse n'a pu qu'affaiblir l'impression.

Le *Laocoon* a été trouvé en 1506, sous le pontificat de Jules II, à Rome sur le mont Esquilin, dans les ruines du palais de Titus. Plinie, qui en parle avec admiration, l'avait vu dans ce même endroit. C'est à cet écrivain que l'on doit la connaissance des trois habiles sculpteurs rhodiens qui ont exécuté cette œuvre. Ils s'appelaient Agérandre, Polydore et Athénodore; on croit que le premier était le père des deux autres. Le groupe est composé de cinq blocs si artistement réunis, que Plinie l'a cru d'un seul bloc.

*La Vénus de Médicis*. Selon l'inscription grecque tracée sur la plinthe de cette statue, ce prodige de l'art serait l'œuvre de Cléomène, Athénien, fils d'Apollodore. Cependant cette origine a été contestée. Cette statue a été exécutée en marbre de Paros, d'un grain très fin; elle fut placée à Rome dans les jardins de Médicis. Depuis le *xvi<sup>e</sup>* siècle, elle a été transportée dans la galerie de Florence; au *xvii<sup>e</sup>* siècle, l'opinion des artistes la plaçait sur le même rang que *l'Apollon du Belvédère*; ils y retrouvaient le sublime de la conception, le fini et la beauté idéale des formes qui distinguent l'illustre statue.

Il n'y a, du reste, que des incertitudes sur *la Vénus de Médicis*; on ne connaît ni la date ni le lieu de la fouille qui l'a mise à découvert.

Pendant que *la Vénus* était au Musée des Antiques, la galerie de Florence avait religieusement conservé sa place. Un certain chevalier toscan, préposé à la garde des statues, avait vu enlever *la Vénus* avec un désespoir mortel. Dans l'endroit où elle était placée, il avait amoureusement ménagé des jours disposés à éclairer favorablement ses beautés. Aux visiteurs il confiait ses regrets, puis il montrait la statue, comme si elle était présente, et il exécutait ses effets d'optique avec un enthousiasme grotesque.

Puis il s'écriait :

— Elle était si bien ici!... Là-bas, elle a froid, *la poveretta!* Elle reviendra... C'est une coureuse!

*Mercure, dit l'Antinoüs du Belvédère.* Cette statue, une des plus belles qui soient restées de l'antiquité, est en marbre de Paros le plus parfait. Elle a été trouvée à Rome, sur le mont Esquilin, près des thermes de Titus, sous le pontificat de Paul III, qui la jugea digne d'être placée au belvédère du Vatican, près de l'*Apollon* et du *Laocoon*. L'harmonie qui règne entre toutes les parties de la figure frappa tellement le Poussin, qu'il lui emprunta toujours les proportions de la figure humaine.

*Apollon pythien, dit l'Apollon du Belvédère.* Cette statue, le plus sublime des ouvrages que le temps ait conservés, a été trouvée, vers la fin du *xv<sup>e</sup>* siècle, à Capo d'Anzo, à douze lieues de Rome, sur le rivage de la mer, dans les ruines d'Antium. Le cardinal Julien de la Roverre l'acheta et la fit placer dans le palais qu'il habitait près de l'église de Santi-Apostoli. Devenu pape sous le nom de Jules II, il la fit transporter au belvédère du Vatican; elle y resta trois siècles.

On s'est beaucoup occupé de savoir de quelle carrière avait été tiré le marbre de cette statue. Les marbriers de Rome les plus versés dans la connaissance des marbres anciens ont pensé qu'elle était de marbre grec antique, quoiqu'elle différât des marbres les plus connus. Le peintre Mengs a écrit que cette statue était de marbre de Luni ou de Carrare, dont les carrières étaient exploitées dès le temps de Jules César. Un savant minéralogiste, M. Dolomieu, a été du même avis; il affirmait avoir trouvé, dans une des anciennes carrières de Luni, des fragmens de marbre semblable à celui de l'*Apollon*. La chose est restée douteuse, tout aussi bien que le nom du sculpteur auquel on doit ce chef-d'œuvre, cette gloire de l'art humain.

Le 16 brumaire an *ix*, le premier consul, accompagné par son collègue Lebrun et par le conseiller d'état Benezech, fit l'inauguration de l'*Apollon*; et, à cette occasion, il plaça, entre la plinthe de la statue et son piédestal, l'inscription suivante, gravée sur une table de bronze, qui lui fut présentée par l'administration du Musée des Antiques, et par M. Vien au nom des artistes :

La statue d'Apollon, qui s'élève sur ce piédestal,  
Trouvée à Antium sur la fin du *xv<sup>e</sup>* siècle,  
Placée au Vatican par Jules II au commencement du *xvi<sup>e</sup>*,  
Conquise, l'an *v* de la république, par l'armée d'Italie  
Sous les ordres du général Bonaparte,  
A été fixée ici, le 21 germinal an *viii*,  
Première année de son consulat.

Au revers, on lisait :

BONAPARTE, *I<sup>er</sup>* consul.

CAMBACÉRÈS, *II<sup>e</sup>* consul.

LEBRUN, *III<sup>e</sup>* consul.

Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur.

La salle de Diane renfermait les statues antiques dues aux conquêtes de la grande armée pendant les conquêtes de 1806 et 1807.

Il y avait aussi dans cette collection plusieurs statues appartenant à la France.

Nous citerons parmi elles la *Vénus genitrix*, jolie statue qui, par une heureuse imitation de la statuaire antique, rappelait la manière étrusque; elle est de marbre de Paros, et ornaient les jardins de Versailles; un *Jason* dit *Cincinnatus*, de marbre pentélique.

Ce marbre est ainsi nommé du mont Pentelès, près d'Athènes, des carrières duquel on tirait un beau marbre statuaire dont Pausanias et Philostrate ont parlé, et dont les deux édifices les plus considérables d'Athènes, le Stade et le Parthénon, étaient construits. Ce marbre se reconnaît à certaines veines verdâtres qui en séparent les couches et lui ont fait donner le nom de *cippolla*, ciboule, ou *cipolino statuario*, sous lequel il est connu à Rome.

A ces ouvrages il faut ajouter un *Pupien*, qui était au château de Richelieu, dans la galerie; un *Génie funèbre*, en marbre pentélique, et qui vient du château d'Écouen; un buste de *Néron*, la tête en marbre de Paros et le buste en marbre pentélique; il

était au petit Trianon; un *Mercur* *Enagonios*, pentélique, du château de Richelieu; une *Uranie* de la galerie de Versailles; une statue de *Julien* dit l'*Apostat*. Elle existait à Paris, oubliée dans les ateliers d'un marbrier. Le gouvernement l'acheta et la fit placer au Musée.

La *Diane*, cette statue qui passe comme la plus belle représentation de la déesse dont elle porte le nom, est tirée de la galerie de Versailles; elle est de marbre de Paros et appartient à la France depuis Henri IV. On l'a comparée à l'*Apollon*, dont elle rappelle le sentiment et le mouvement.

La *Vénus d'Arles*, trouvée à Arles en 1631. Cette statue était un des principaux ornemens de la galerie de Versailles, d'où elle a été tirée. Elle est de marbre grec dur, d'une couleur un peu cendrée, espèce de marbre statuaire que les anciens, à ce que l'on croit, tiraient du mont Hymète, près d'Athènes.

Le 18 brumaire de l'an *ix*, le public se porta en foule au Musée, qui venait d'être ouvert, riche de tant de chefs-d'œuvre. Pour l'art français, pour la population parisienne, ce fut un sujet d'allégresse, et l'on contemplait avec orgueil ce beau fleuron ajouté à la gloire et à la grandeur de la patrie.

Pour quelques-uns, ces miracles de l'art antique n'avaient point encore de signification. Un grenadier, qui avait voulu aller voir ce qu'il avait, disait-il, contribué à donner à la France, fut, en sortant du Musée, accosté par un jeune sculpteur que la foule avait empêché d'entrer; c'était le fils d'un de ses compagnons d'armes.

— Vous avez vu l'*Apollon*, dit le jeune homme au soldat.

— Quoi qu'tu dis? reprend celui-ci. L'*Apollon*? Connais pas!

— Comment! vous avez été au Musée sans voir l'*Apollon*?

— Laisse donc, j'ai tout vu.... Et s'il y était, je l'ai vu, ton *Apollon*!

## II.

JUILLET 1815.

Le lendemain de la remise de Paris aux Anglais et aux Prussiens, il avait été présenté par plusieurs ministres des puissances étrangères, au duc de Wellington, généralissime des armées alliées, une réclamation pour obtenir la restitution des objets d'art et autres choses précieuses enlevés aux différens états par la conquête des Français.

Ces réclamations devinrent l'objet d'une note officielle adressée à lord Castlereagh, qui la soumit aux ministres étrangers réunis en conférence, et qui fut renvoyée ensuite par eux à M. de Talleyrand, avec prière d'y faire droit; elle resta sans réponse.

Blücher, le farouche général en chef de l'armée prussienne, Blücher, dont la haine contre les Français était poussée jusqu'à la féroce, et qui, la veille, avait voulu faire sauter le pont d'Iéna, dont une mine disloqua deux piles, impatienté par ces lenteurs diplomatiques, et s'appuyant, dit-on, sur des promesses faites à Gand par le nouveau roi, et sur la volonté formellement exprimée par son souverain, fit envahir le Musée par deux bataillons de soldats prussiens. Il y eut à ce sujet de nouvelles conférences politiques; le duc de Wellington voyait, dans cette mesure, une grande leçon de morale donnée au peuple français. Ces discussions furent rompues par la déclaration positive que le roi de France ne donnait point d'ordres, et que le généralissime devait s'entendre avec le directeur du Musée, M. Denon.

Celui-ci déclara qu'il ne livrerait rien. Le lendemain, à midi, les troupes anglaises envahirent le Musée; à leur suite, les soldats des autres puissances firent irruption dans les galeries. Tous les efforts de M. Denon ne purent réprimer cette invasion. M. de Talleyrand, auquel recourut le directeur du Musée, répondit « qu'il fallait laisser aller les choses, et que, d'ailleurs, toutes ces questions de tableaux à rendre ou à garder n'étaient point une affaire. » Ce langage est attesté par M. Achille de Vaulabelle dans son *Histoire des deux Restaurations*, ouvrage si riche de faits et écrit avec des inspirations si françaises.

M. Denon se retira.



Le musée fut mis au pillage; aux ouvrages qu'on réclamait, la spoliation joignit des ouvrages achetés et payés par le gouvernement français. Cette opération, qui aurait dû avoir la régularité et la garantie d'une restitution éclairée par des renseignements exacts, fut exécutée avec tant de violence et tant de précipitation, que plusieurs toiles et plusieurs marbres, œuvres illustres, furent brisés ou laissés.

Canova, ce sculpteur italien que Napoléon et sa famille avaient comblé de tant de biens et de tant d'honneurs, fut un des agents les plus actifs de ce vandalisme qui rappelait les actes des barbares.

On ne s'arrêta pas au Musée; on fouilla les bibliothèques, les collections, les cabinets de médailles; les demeures royales elles-mêmes ne purent échapper à cette investigation.

Toutes les galeries et toutes les bibliothèques des anciens palais de Napoléon furent spoliées, non pas seulement par des commissaires alliés, mais par des généraux de toutes les nations. La bibliothèque de Trianon que l'empereur avait demandée, et qui lui avait été accordée par la chambre des représentants, fut réclamée par les ministres prussiens comme étant une propriété privée de Napoléon. Le général Thielmann enleva quelques-uns des plus beaux ouvrages de la bibliothèque de Fontainebleau; le bibliothécaire lui ayant demandé une décharge, M. Thielmann lui remit un papier sur lequel était écrit : *Reçu de M..... les livres dont les titres suivent,..... emportés comme un souvenir de la campagne de 1815.*

Nous compléterons ce triste épisode de nos désastres par le récit d'une dernière scène que presque tous les historiens de ces événements ont omise.

En 1806, Napoléon fit élever sur les dessins de MM. Fontaine et Percier, à la gloire de ses armées, l'arc de triomphe qu'il plaça à l'entrée principale de son palais; l'arc de Septime Sévère, dont il a les proportions, lui a servi de modèle. Quatre colonnes corinthiennes de marbre veiné de rouge, à base, piédestaux et chapiteaux de bronze, soutiennent l'entablement; une rangée de statues militaires le couronnent, et des bas-reliefs, restitués depuis 1830, le flanquent de cadres dans lesquels sont représentés les principaux faits d'armes de la campagne d'Autriche.

Sur cet arc de triomphe, Napoléon avait posé un char doré, vide, et qui semblait attendre son image impériale; il y avait attelé le quadriges des chevaux de Venise qui auraient été, selon certains chroniqueurs ignorants, ravis par une autre conquête à Corinthe, et fondus avec l'airain aux reflets sombres et dorés qui porte le nom de cette ville.

Ces chevaux furent enlevés.

Dès le matin du jour marqué pour cette exécution, les Prussiens, qui excitaient et protégeaient ces exactions, étaient à toutes les issues; le Louvre, les Tuileries, la place du Carrousel et le jardin étaient littéralement bloqués, par un épais cordon de troupes; les Anglais les secondaient, et les troupes de l'Autriche, à laquelle cette journée appartenait comme maîtresse de Venise, étaient partout. Ce furent des ouvriers anglais qui opérèrent la descente des chevaux avec des difficultés nombreuses, et dont on fut long-temps sans pouvoir triompher : cet enlèvement dura presque toute la journée. Il y eut un instant où l'on crut qu'un des chevaux chancelans allait tomber en morceaux sur le pavé, comme cela était arrivé au lion de Saint-Marc lorsqu'on l'a descendu de la fontaine de l'esplanade des Invalides.

Nous avons revu à Venise les chevaux de bronze et le lion raccommodé. La possession de ces chevaux n'a été légitime pour aucun de leurs possesseurs. On prétend que ce quadriges est un ouvrage romain exécuté du temps de Néron; d'autres veulent que ce soit une œuvre presque sortie originellement de l'île de Chio. Ils conservent encore les traces de l'ancienne dorure, et chaque cheval pèse 1,750 grosses livres de Venise, environ 600 kilogrammes.

Voici, du reste, les voyages que l'histoire fait faire à ces chevaux :

Les Romains, ayant vaincu les Parthes, transportèrent ces chevaux à Rome, pour en orner l'arc de Néron; de là ils passèrent à Constantinople, où les Vénitiens les emportèrent comme

un trophée; la république française les prit à la république de Venise, et l'Autriche les a rendus à la capitale vénitienne du royaume *lombardo-veneto*.

Ils ont eu l'honneur insigne d'être chantés par un roi : Louis de Bavière leur a adressé une ode.

Les faits que nous avons rapportés furent accomplis sous les yeux de la population parisienne frémissante et indignée, mais contenue par le développement des forces qui gardaient ses quais, ses places, ses rues, ses boulevards et ses ponts, en armes et avec des canons, la mèche allumée, braqués jusque sur le palais du roi.

La royauté que les alliés avaient amenée pour la seconde fois put, des fenêtres du château des Tuileries, contempler cette dévastation.

Ce furent pour l'art des journées de deuil, et pour le peuple de Paris un souvenir amer et dont la mémoire douloureuse s'est réveillée dans tous les cœurs, en 1830, contre ceux qui avaient souffert cet outrage.

Et cependant l'histoire inflexible dira aussi qu'en cette ville affligée il s'est trouvé des Français qui, pour satisfaire la haine des vainqueurs, ont tiré les cordes qui essayaient d'arracher Napoléon du haut de la colonne.

EUGÈNE BRIFFAULT.

## LES VIVANS ET LES MORTS.

Que je vous plains, ô morts, quand je songe à la vie!  
 J'ai vu des malheureux qui vous portaient envie;  
 Moi, j'ai pitié de vous : car le calice humain,  
 S'il est âcre aujourd'hui, peut s'adoucir demain.  
 De douleur en douleur en vain l'homme relaie,  
 Un baiser du soleil guérit plus d'une plaie;  
 Mais vous, encor meurtris de vos derniers travaux,  
 Quel rayon va chercher l'ombre de vos caveaux?  
 Vous ne reverrez plus, quand l'orient se dore,  
 Sous ses rideaux de brume apparaître l'aurore,  
 Et, des balcons du ciel qu'elle vient d'entr'ouvrir,  
 Faire signe aux jardins qu'il est temps de fleurir.  
 Les gazons pailletés de blanches étincelles,  
 Le frisson des étangs sous le vol des nacelles,  
 Des foin gras et mouillés le parfum villageois,  
 Et les soupirs chanteurs des oiseaux dans les bois,  
 Rien n'éveillera plus ces longues causeries  
 Du cœur, qui s'entretient avec ses rêveries.  
 Tout sera nuit pour vous, nuit lugubre et sans air,  
 Nuit stérile, et tombant d'un firmament de fer,  
 Où rien n'ira vous dire, interprétant le vide,  
 Comment, sur nos fuseaux, l'or des cieus se dévide.  
 Je vous plains, et pourtant, peut-être voyez-vous,  
 A travers vos linceuls, plus d'étoiles que nous;  
 Peut-être que la mort, de ses mains maternelles,  
 Pour fuir de vos cachots vous attache des ailes.  
 Nous pleurons, et, peut-être, ô mes amis perdus,  
 Que vous êtes montés et non pas descendus;  
 Nous pleurons, et pourtant peut-être qu'ou vous êtes,  
 Les matins et les soirs ont de plus longues fêtes.  
 Peut-être habitez-vous, à l'abri des hivers,  
 Comme autrefois l'Espoir, des pays toujours verts,  
 Où l'eau, sans s'arrêter, rit dans les chèvrefeuilles,  
 Où l'arbre avec ses nids garde toujours ses feuilles :



Où du printemps vermeil l'automne a la couleur,  
Où le fruit peut pousser sans détrôner la fleur.  
N'importe où vous soyez, nos guerres, nos divorces,  
Nos désirs, dont l'orgueil va plus loin que nos forces,  
Tout a cessé pour vous, ô morts, et je vous croi,  
N'importe où vous soyez, bien plus heureux que moi.

Quoique rien de durable ici-bas ne se fonde,  
J'ai beau dire, je plains ceux qui s'en vont du monde.  
Capitole muet, qui dévore ses dieux,  
Que sais-je, du tombeau, qui nous promet les cieux ?  
De ses jours disparus garde-t-on la mémoire ?  
Si nous allons ailleurs achever notre histoire,  
La fin nous en fait-elle oublier le début ?  
Regarde-t-on la route après qu'on est au but :  
Quand on ne les voit pas, se souvient-on des hommes ?  
Ne savent-ils plus rien de la terre où nous sommes,  
Ceux qui, nés avec nous sous l'astre des gémeaux,  
Pour en faire des biens, ont partagé nos maux ?  
Ont-ils, comme un poison, renié cette flamme,  
Qui fait, en la brûlant, épanouir notre âme ?  
Ont-ils, loin des éclairs qui percent nos brouillards,  
Apostats du génie, abjuré les beaux-arts ?  
Ont-ils, comme un hymen aussi fou qu'illusoire,  
En changeant d'univers, répudié la gloire ?  
Sur ceux qui n'en font pas quels rêves nous faisons !  
Mais comment croire au jour, en voyant leurs prisons !  
Incertain du banquet où le ciel nous convie,  
Oh ! que je plains les morts, quand je songe à la vie !  
Et peut-être qu'hier à mon joug attachés,  
Vous étiez mal debout, ô mes frères couchés !  
Dans le monde sans doute où le cercueil aborde,  
On ne se traîne pas de discorde en discorde ;  
On ne tend pas la main au vice parvenu ;  
On ne fait pas au pauvre un crime d'être nu.  
Comme un Christ permanent souffletant le génie,  
Là vous ne verrez pas au moins la Calomnie,  
Pour en nourrir des nains, immoler un géant,  
Et tailler dans sa bière un trône à leur néant.  
Là vous ne verrez pas, sorti des nuits du pôle,  
Un bâtard d'Attila, qui croit savoir son rôle,  
De nos codes vaincus retrancher l'équité,  
Et comme un mot de trop rayer la liberté.  
Quand vingt fléaux ligüés sur nous fondent ensemble,  
Vous, que ce soit un peuple ou la terre qui tremble,  
Vous dormez, et peut-être, ô morts, que rien n'atteint,  
Êtes-vous plus heureux que celui qui vous plaint !

Qu'il est triste pourtant, quand l'âme en pleine sève  
Veut jeter plus de fleurs que l'on n'en cueille en rêve,  
De la voir sous le marbre, emportant nos sanglots,  
Replier des bouquets qui ne sont point éclos !  
Quand, las des vers poudreux dont j'ai pétri l'argile,  
Je m'égare à loisir dans les champs de Virgile,  
Et crois que son talent va devenir le mien,  
Que j'ai pitié des morts, qui ne sentent plus rien !  
Prompte à faire germer l'extase et la prière,  
La lyre du poète est pour eux sans lumière ;  
Fermés comme leurs yeux, les livres qu'ils ont lus,  
Les livres qu'ils aimaient ne se rouvriront plus.  
O morts, peuple effacé des cartes de la terre,  
Que devient, quand on meurt, notre soif de mystère ?  
Sans pénétrer peut-être un seul secret de Dieu,  
A combien de plaisirs vous avez dit adieu !  
Plus d'entretiens pour vous, plus de ces confidences,

Qui font des cœurs amis autant de providences,  
Et semblent, pour pleurer, nous prêter d'autres yeux.  
Vous ne connaîtrez plus ce baume merveilleux,  
Qui tombe sur nos maux d'un regard que l'on aime,  
Et, plus religieux, plus doux que la voix même,  
Ce que dit le silence à notre âme, le soir,  
Lorsque l'on n'est que deux, et qu'on n'a qu'un espoir.  
Las ! vous ne saurez plus, dans votre pâle empire,  
Tout ce qui tient pour nous de ciel dans un sourire,  
Dans une larme aussi : combien on peut puiser  
De bonheur dans un cri, d'effroi dans un baiser ?  
Il est vrai ; mais aussi, dans vos camps de poussière,  
Nul dard ne vient percer vos cuirasses de pierre :  
Vous ne maudissez plus, de vous découragés,  
Tous ces soucis hargneux dont nous sommes rongés.  
La jalousie, ouvrant vos retraites nocturnes,  
Ne va pas distiller son venin dans vos urnes,  
Et vous ne quittez pas votre noir horizon,  
Pour trouver tout l'enfer dans une trahison.  
Le vitriol des pleurs ne brûle plus vos joues.  
Vous n'êtes plus cloués au cercle de ces roues,  
Où, nous autres vivans, nous sommes, âme et corps,  
Rivés par le chagrin, quelquefois le remords.  
L'ennui n'alourdit pas vos courtines funèbres,  
Et le sommeil, fidèle à vos lits de ténèbres,  
D'un frisson d'avenir n'agite pas vos os.  
Ce que nous espérons, vous l'avez : le repos.  
Ah ! je ne vous veux plus déranger par ma plainte,  
Martyrs, sur qui la tombe a versé l'huile sainte.  
O sujets de la mort, vous êtes tous des rois,  
Que ne blesse jamais la couronne ; et la croix,  
Qui jusqu'en votre couche a plongé sa racine,  
Elle ne vous a pas traversé la poitrine.

Certes, la vie est belle, à ses débuts surtout,  
Belle à faire douter qu'on en vienne au dégoût !  
Comme un vallon du ciel descendu des nuages,  
Elle étale à nos yeux ses changeans paysages,  
Et, pour tenter nos pas qu'attirent ses moissons,  
Suspend l'or de ses fruits à ses moindres buissons.  
Elle a des bois chanteurs, où d'arcade en arcades  
Serpente, en murmurant, l'oracle des cascades ;  
Mais faut-il pour cela, déplorant leurs cyprès,  
A ceux qui sont partis donner tant de regrets ?  
Sous leurs tentes de sable, à tous les bruits fermées,  
Nul écho ne répond aux voix qu'ils ont aimées !  
Sans doute ; et cependant supposez-le permis :  
Irez-vous réveiller ces pauvres endormis,  
Pour qu'ils sachent le mal que vous fait leur absence,  
Ou qu'ils ne sont pour vous qu'une réminiscence,  
Dont la lueur pâlit et tremble à chaque pas ?  
Ne leur retirez point les bienfaits du trépas,  
A tous ces pèlerins, qui vont, âge par âge,  
Coloniser l'abîme, où finit leur voyage,  
Qui dorment sous la ronce où leurs pieds ont saigné.  
N'amenez pas l'orage au port qu'ils ont gagné :  
Ils ont, dans les flots sourds d'une onde irrévocable,  
Jeté leur dernier rêve avec leur dernier câble ;  
Oh ! ne les pleurez pas, ceux qui s'en sont allés.  
Tous ces soldats d'hier, à vos luttes mêlés,  
Sont aujourd'hui d'un monde, où le vent qui vous pousse,  
La guerre va s'éteindre à leur chevet de mousse :  
Ils ont uni leurs mains et plié leurs drapeaux.  
Si ce n'est pas mes vers, croyez-en ces tombeaux !  
Voyez ces fleurs sortir des pierres ébréchées !

Ce ne sont pas des fleurs que le meurtre a tachées :  
C'est la blanche Asphodèle, et la pâle Hesperis,  
L'or de la Cinéraire, et l'azur de l'Iris,  
Des fleurs qui veulent dire : Amour, espoir, silence.  
Quand au souffle du soir leur tête se balance,  
Leurs doux frémissemens, qui s'exhalent tout bas,  
Ne ressemblent en rien à des airs de combats :  
C'est une hymne de paix, un parfum d'harmonie,  
Qui monte, comme un vœu, de la terre bénie ;  
C'est un chant d'exilés, mal compris sur nos bords,  
Et qui dit aux vivans : Ne pleurez pas les morts.

J. LE FEVRE-DEUMIER.

## LA SEMAINE LITTÉRAIRE.

M. Granier de Cassagnac. — *Le National*. — *Le Courrier français*.  
— M. Léon Duval. — M. Dejarrier. — M. Brizeux.  
— De la propriété littéraire.

M. Granier de Cassagnac a fait une chose très digne et d'un goût fort élevé. Il a répondu sans se fâcher à l'article du *National*. Sa lettre est d'un style parfaitement élégant, d'une politesse parfaitement exquise; c'est un modèle de savoir-dire et de savoir-vivre. Elle est calme jusqu'à l'épigramme.

L'article du *National*, qui a presque ému toute la ville pendant un jour, est d'une belle virulence. En bloc, c'est assurément quelque chose. D'abord, quoi qu'on puisse dire, il y a toujours un certain courage à prendre ainsi l'initiative de la colère, et à l'écrivain, ému de la sorte jusqu'à la témérité, il faut savoir pardonner les divagations de la pensée et les maladroites du langage. M. Granier de Cassagnac a eu fort heureusement plus d'esprit encore que le *National* n'a eu d'indignation, et de tout ce bruit il n'est resté que deux articles, l'un excellent dans sa forme, l'autre héroïque dans sa pensée. Quant au *Courrier français*, qui n'a pas voulu négliger cette heureuse occasion de dire des injures à M. Guizot à propos de M. de Beauvallon, je ne vois pas pourquoi, au lieu de répéter tout ingénument l'article du *National*, il s'est mis à le paraphraser d'un bout à l'autre. L'article du *National* avait ceci de bon, qu'il s'en prenait un peu plus aux vrais coupables qu'à des gens étrangers à l'affaire, et qui n'en peuvent mais, après tout. Le *Courrier français*, au contraire, dans la vision qui le possède, a écrit une grande colonne et demie pour prouver que le seul et véritable accusé, l'accusé invisible et néanmoins présent au procès, avait été M. Guizot. C'est pousser un peu loin la désobéissance pour M. le ministre des affaires étrangères, et nous trouvons assurément M. Guizot bien malheureux d'avoir encouru à ce point la disgrâce du *Courrier français*. Cette terrible feuille publique nous paraît en proie à une singulière préoccupation, et qui rappelle un peu ce refrain du chansonnier qui finissait toujours par : *C'est la faute de Voltaire, c'est la faute de Rousseau*. Avec M. Durrieu, c'est toujours la faute de M. Guizot. « Voyez, s'écrie le farouche M. Durrieu, quels sont les personnages qui ont joué les principaux rôles à la cour d'assises de Rouen ? Ne sont-ce pas des amis du pouvoir ? ne sont-ce pas des gens qui ont la main dans le ministère aujourd'hui, ou qui auront la main dans le prochain ministère ? » Ainsi, voilà M. de Beauvallon mis au rang des hommes politiques ! M. de Beauvallon a la main dans le ministère ! Qui aurait pensé cela ? qui aurait deviné que M. de Beauvallon, M. de Flers, M. Arthur Bertrand, fussent les me-

neurs du pays, des hommes vendus au pouvoir, des sous-secrets d'état mystérieux, qu'on ne connaissait pas jusqu'alors, et qui se révèlent ainsi tout à coup, et qui ont conduit les affaires publiques, à l'insu de tout le monde, depuis 1840 ? Cela est pourtant vrai, et, si M. de Beauvallon s'est borné jusqu'ici à écrire d'assez fâcheux feuilletons, mais heureusement assez rares, ce n'était là de sa part qu'une ruse d'état, une de ces roueries surhumaines qui eussent étonné Talleyrand. M. de Beauvallon machinait dans l'ombre, et tout porte à croire qu'il n'est pas étranger à l'inintelligente et lâche politique où se débat le pays depuis cinq ans. Le *Courrier français* en veut beaucoup à la cour d'assises de Rouen de ce qu'elle n'a pas condamné à mort M. de Beauvallon. Il nous fallait ce nouveau Montmorency. M. de Beauvallon décapité, le système n'avait plus de tête, et le *Courrier français* aurait facilement fait justice de ce reste de tronc mutilé. Mais on présume que M. Letendre de Tourville avait aussi ses raisons pour épargner le ministère.

Pour M. de Boigne, c'est différent. Le *Courrier français* n'hésite pas à dire que M. de Boigne est un des champions de la politique de M. Thiers, comme M. de Beauvallon est un des séides de M. Guizot. M. de Boigne, effectivement, a eu l'impudence d'écrire des feuilletons, en l'honneur du Jockey-Club, dans un journal de l'opposition qui n'est pas de l'opposition de M. Durrieu; il a osé parler des beaux chevaux et des jolies femmes de Paris, raconter les bals de l'ambassade anglaise, les petits routs de M. Serra-Capriola, les charmantes fêtes de M. Hope, et c'est là une présomption suffisante pour penser que M. de Boigne devait être infailliblement secrétaire du cabinet du ministre, au cas où le premier mars serait ressuscité. Il est vrai que M. de Boigne s'est marié, qu'il a aujourd'hui vingt-cinq mille livres de rente, et qu'il a profité de cette heureuse circonstance pour ne plus écrire un mot dans le *Constitutionnel*. C'est agir en homme d'esprit, dirons-nous; mais nous dirons une sottise. M. de Boigne n'est rentré dans l'ombre que pour mieux manœuvrer. Il prépare le ministère de la régence !

Heureusement, dit le *Courrier français* en terminant, « que nous avons le remède à tout cela ! » Je pense que ce remède est le congrès pour la réforme. Béni soit alors le congrès !

Je regrette que le *Courrier français*, puisqu'il était en train de si bien dire, et le *National*, puisqu'il était en humeur de vérité, n'aient pas jugé à propos de relever un peu cette singulière manie qu'ont les avocats d'injurier les journalistes. Il va falloir que ce soit une *Revue*, — non suspecte, j'imagine, de partialité et d'aveuglement en faveur des feuilletonistes, — qui prenne en main la défense de ces malheureux écrivains, toujours si malmenés par les robes noires.

Je ne sais pas précisément jusqu'où vont les franchises de l'éloquence judiciaire, mais je ne laisse pas d'être fort surpris lorsque j'entends des avocats et des procureurs du roi dénoncer à la vindicte publique les *facilités funestes du feuilleton*, cette débauche, trop favorisée par les influences de la publicité, ces journaux enfin, — laboratoires de corruption, — qui soumettent toute chose à leur puissance, et obtiennent de la crainte ce qu'ils n'obtiennent pas de la réclame menteuse.

Je sais bien que les avocats ont besoin de grands mouvemens d'éloquence, et qu'étant à bout de phrases, pour la plupart du temps, ils en pêchent où ils peuvent. Mais, au moins, devraient-ils ne pas tomber, comme ils font, dans de ridicules erreurs, et soigneusement éviter les confusions bizarres où s'est abandonné M. Léon Duval.

Une chose que l'on ne sait pas assez, et qu'il faut dire une bonne fois, c'est que les journaux n'appartiennent pas du tout aux journalistes. Un journal appartient d'abord à l'abonné. Si M. Léon Duval, qui injurie les écrivains de *nouvelles* et les écrivains de *feuilletons*, tenait absolument à injurier quelqu'un à propos de ces malheureux feuilletons et de ces pauvres nouvelles, il aurait dû, pour être juste, injurier la France entière. Ce n'est pas du tout la faute des auteurs à gages dans les journaux, si ces auteurs n'écrivent pas le roman comme Sterne ou comme Voltaire; c'est la faute des abonnés. Le jour où le *Siècle* aurait l'impudence d'insérer dans son feuilleton un roman qui s'appel-

lerait *Tristram Shandy*, ou *Candide*, ou *Manon Lescaut*, ou *Paul et Virginie*, ce jour-là, M. Louis Desnoyers recevrait vingt mille lettres de plaintes et d'imprécations, — et si M. Louis Desnoyers, dont la persistance, comme auteur de *Gabrielle*, est cependant bien connue, s'obstinait à poursuivre cette publication impie, les vingt mille lettres d'injures seraient bientôt suivies de vingt mille lettres de désabonnement, et, derrière ces vingt mille désabonnés, il y aurait les actionnaires du *Siècle*, qui intenteraient une action à M. Louis Desnoyers.

Un journal appartient donc aux abonnés, et après l'abonné il appartient à l'actionnaire, et après l'actionnaire il appartient à la femme de l'actionnaire, au cousin de l'actionnaire, à l'épicière de l'actionnaire. Une fois tous ces gens-là satisfaits, quand l'abonné a le roman qu'il veut, l'actionnaire les abonnés qu'il espère, la femme de l'actionnaire toutes les loges de spectacle, et le cousin de l'actionnaire toutes les figurantes des Délassements, le journal appartient au rédacteur en chef, lequel rédacteur en chef a aussi ses cliens, ses patrons, sa femme, ses maîtresses et ses fournisseurs. Après le rédacteur en chef vient le gérant suivi de sa couvée; après le gérant vient le courtier d'annonces, une des puissances les plus absolues, les plus tyranniques, les plus respectées du journalisme. Après le courtier d'annonces, vient M. l'administrateur; après lui, M. l'imprimeur; après lui, M. le chef du départ; après lui, M<sup>mes</sup> les plieuses, — et après tout cela le feuilletoniste, celui qui tient le *sceptre* de la critique, ou de la nouvelle, ou du roman, sceptre équivoque, toujours prêt à devenir férule sur le bout des doigts du feuilletoniste lui-même, si ce malheureux déplaît, par inadvertance, à l'un des trente mille cinq cent soixante et quelques tyrans que nous venons de dénombrer.

Voilà dans quelles conditions rigoureuses un écrivain de la presse quotidienne peut abuser des *facilités du feuilleton*.

M. Léon Duval a commis, comme nous le disions plus haut, une confusion ridicule. Il a mis les feuilletonistes sur le même rang qu'un faiseur d'affaires devenu gérant de journal, et les a tous indistinctement nommés, — l'homme d'argent aussi bien que l'homme de lettres, — des écrivains journalistes. Si M. Beryer n'eût pas été, pour le moins, aussi étranger que M. Léon Duval à ce qui se passe dans la presse, il eût trouvé dans l'erreur de son confrère une de ces occasions de soulever l'auditoire au souffle passionné de sa parole, et de tracer avec les couleurs du style dont il est le maître un de ces tableaux qui demeurent comme l'image la plus parfaite de tout un siècle. — Il y a eu, au fond de ce procès, une chose qui n'a pas été relevée, que personne, parmi les avocats et les juges, n'a seulement soupçonnée, et auprès de laquelle chacun d'eux a passé sans l'apercevoir. Cette chose est un mot, un mot tout simple, et ce mot tout simple est le mot de l'époque; c'est dans ce mot qu'est le résumé de toutes les luttes, de toutes les colères, de toutes les décadences; ce mot explique l'agonie des lettres, les haines sourdes dressées entre les citoyens, les ressentiments mal contenus; il a engendré l'oppression, cette fois-ci la révolte et la mort. — Tous nos maux et toutes nos douleurs; tous nos drames, à nous, intelligences courbées; toutes leurs comédies, à eux, turcarets insolens, sont en germe dans ce mot que proféra Dujarrier ce soir où les vins étaient plus vieux que les convives : *Ma foi ! je suis marchand !*

*Je suis marchand !* — Cela signifie qu'un homme sortit un jour de la boue des rues où il attendait les omnibus au passage, sa feuille piquée dans la main; cela signifie que cet homme économisa ses liards pour en faire des sous, ses sous pour en faire des francs, ses francs pour en faire des écus; — qu'avec ses écus il acheta un habit et des bottes vernies, que, vêtu de la sorte, il monta du ruisseau dans un garni convenable, et qu'ainsi logé, notre homme écrivit sur sa porte : DUJARRIER, *homme d'affaires*. Cet homme était habile et persévérant; il était de ceux que la misère abaisse; il prit la misère en haine et la richesse en amour. Il ne vit dans l'intelligence qu'un champ où l'on semait de l'argent pour récolter de l'or, et il récolta beaucoup d'or. Quand il eut cet or, il fut pris de la fièvre qui prend les parvenus. Il voulut acheter de la puissance et de la considé-

ration. Beaucoup de gens lui vendirent leur puissance dont ils ne faisaient rien, et leur considération dont ils étaient las; et, quand il fut de la sorte devenu riche et puissant, il songea que ce n'était rien encore. Et, en effet, il y avait une place qu'il ne pouvait conquérir, une renommée où il ne pouvait atteindre, la place du véritable esprit, la renommée du véritable talent. Il entra dans sa seconde fièvre, celle de la haine. Il détesta du fond de son cœur tout éclat qui n'était pas le sien, — celui de l'or. Il résolut de surpasser, à force de morgue et de hauteur, l'élévation sincère; il fut insolent, ne pouvant être fier; il se fit craindre, ne pouvant être admiré. Artistes et gens de lettres, esprits élégants, cœurs d'élite, plumes séduisantes, tout cela faisait secrètement rougir son ignorance, et tout cela l'irritait. Il fit sentir à tout ce monde le poids de sa haine et de ses écus. Il acheta un journal pour être plus fort qu'eux tous, et pour tenir dans sa poche le morceau de pain de chacun. Il fut heureux de les humilier, il fut joyeux de presser dans ses mains tous ces cœurs orgueilleux, toutes ces vanités souffrantes, et de penser que tant de gens n'avaient de l'esprit et peut-être du génie qu'en échange de l'or qu'il avait ! Et voyez s'il devait jouir au fond du cœur de les tenir tous sous son pied ! Les plus grands seigneurs des lettres le recevaient dans leur intimité, les plus beaux noms se résignaient à voir le sien figurer à côté du leur dans le grand monde et dans les petits soupers. Il savait tout ce qu'on souffrait d'être obligé de le souffrir, et lui, il allait toujours, croissant en insolence et en impertinentes façons. S'il était à table, au milieu de ses vassaux, comme il les appelait, gens d'esprit tout bêtement, il se plaisait à insulter leurs femmes, et, frappant sur la poche de son gilet, il disait en les tutoyant : *Je vous aurai toutes avant six mois !* — ou bien, qu'un des convives, écrivain élégant, homme de belles mœurs, s'en vint lui recommander son œuvre, il répondait : *Je suis marchand !* — Et cela, voyez-vous, c'est tout le siècle, c'est l'argent d'un côté, c'est l'esprit de l'autre, c'est l'usurpation, c'est la servitude, c'est la haine, — et, si au bout de toutes ces choses il y a du sang, pleurons sur le sang répandu, — mais n'oublions pas que le mort a insulté les vivants !

La *Revue des Deux Mondes* mêle quelquefois des vers à sa prose : la prose heureusement vaut beaucoup mieux que les vers, quand ils ne sont pas de M. de Musset. Et quand ils ne sont pas de si bonne source, ils sont toujours, du moins, en quantité modeste, car le directeur est un homme de trop d'esprit et de trop de goût pour ne pas épargner l'esprit et le goût de ses lecteurs. Il serait bien à désirer que toutes les revues fussent pareillement ménagères de leurs poètes ordinaires, et ne les montrassent pas au public plus souvent qu'il n'est besoin. Remarquez que je n'entends faire ici ni la plus légère allusion, ni la plus petite exception. Quand je dis les revues, je dis toutes les revues : il y a des poètes pour chacune d'elles.

Eh bien ! la *Revue des Deux Mondes* a dérogé, dans sa dernière livraison, à ses habitudes de parcimonie poétique. Elle a cessé de s'en tenir à la portion congrue, elle nous a donné tout d'un coup deux cents petites lignes fort inégales, avec des rimes au bout; deux cents, pas une de plus, mais pas une de moins. Je les ai comptées. Il y a des vers que l'on compte toujours lorsqu'on les lit. J'ai donc lu ceux que nous a donnés la *Revue des Deux Mondes*, et, vraiment, je me suis un peu émerveillé que M. Brizeux, — c'est le nom du poète, un homme de talent, — se fût ainsi donné tant de mal et mis en si grands frais de prosodie pour nous dire les choses qu'il a dites. Assurément ce n'était pas la peine.

L'Arvor frémit à ton rappel;  
Patrick, son fils, descend du ciel.  
Eir-Inn !

Sous le bâton épiscopal  
Mourra le sanglant animal,  
Eir-Inn !

Tout est rimé dans ce ragoût-là. Quant aux pensées, je n'en ai pas vu de plus saillante que celle-ci :

C'est pour sa femme et ses enfants  
Qu'il fait tant de clous tous les ans.  
Grands clous à tête et petits clous,  
Oh ! combien de fer pour deux sous !

Combien de vers pour peu de chose ! — Mais M. Brizeux a sa réponse toute prête. Il appelle ces objets-là des *Lieds bretons*, et cela est censé traduit de M. Ab-Edmount, barde gallois, ou de tel autre barbare issu de l'Armorique. Eh bien ! soit. Mais je répondrai à M. Brizeux que je préférerais sa poésie, à lui, puisqu'il en a, — dit-on, — à ces niaiseries qui n'ont même pas le mérite du sentiment et de la couleur. Je veux bien qu'on se passe d'idées lorsqu'on écrit en vers, — il y a une école qui défend sérieusement à ses poètes de voiturier, sur le dos de leurs muses, les idées de ce monde, sous prétexte que les poètes ne sont pas les bêtes de somme du genre humain, et cela n'est pas plus sot qu'autre chose ; — mais au moins, puisque vous vous bornez à la ligne et au coloris, donnez-nous des lignes et du coloris. A défaut d'esprit, montrez-nous de l'âme. Vous ne pensez pas, rêvez ! Vous ne philosophiez pas, chantez ! Ayez l'amour de la draperie, l'instinct du modelé, la science des ciels et des horizons ; ayez l'imagination et l'harmonie, mais gardez-vous de croire que vous écrivez des vers, lorsqu'à l'abri d'un nom gallois vous vous écrivez, dans un transport qui siérait tout juste à un choriste de l'Opéra :

Viens, mousquet noirci,  
Soutiens bien ici  
Ta gloire...  
Feu ! feu ! gens de cœur !  
Honneur au vainqueur !  
Victoire !

Il y a des spécialités à la chambre. M. Mauguin a pour spécialité, par exemple, de régler toutes les années les questions extérieures, de refaire les traités de 1815, et de proposer de nouvelles limites européennes ; — un autre parle infailliblement contre les fonds secrets ; — un autre est connu pour sa désobéissance annuelle envers les singes du Jardin des Plantes ; — un autre en veut particulièrement à la subvention de l'Odéon ; — M. Vivien et M. Vavin se partagent régulièrement chaque hiver un petit triomphe oratoire à propos de la contrefaçon belge et de la propriété littéraire. Il faut savoir gré à M. Vavin et à M. Vivien du dernier effort qu'ils viennent de tenter pour ramener l'attention sur les souffrances de la librairie française. Seulement ils ont eu tort d'appeler cette question : *la propriété littéraire*. L'expression est fautive. On ne s'est jamais occupé de la propriété littéraire, et M. Vivien ne s'en occupe pas plus que M. Vavin, M. Vavin pas plus que personne. Ce qu'ils appellent, eux, la propriété littéraire, n'est pas autre chose que *la propriété de librairie*, et, prise à ce point de vue, une fois le sens des mots bien défini, la question rentre dans l'ordre de toutes celles qui ont pour principes les tarifs protecteurs. Ce qu'ils veulent, c'est d'empêcher les pays voisins de contrefaire les ouvrages de la librairie française. Au lieu d'être l'organe des écrivains, comme ils se le figurent, ils sont tout uniment l'organe des libraires. — Sinon, M. Vavin et M. Vivien auraient dit à la tribune : « Lèvez l'interdiction infligée aux contrefaçons belges et hollandaises, laissez entrer en France nos propres ouvrages, imprimés hors de la France à des prix réduits, et vous établirez aussitôt sur notre marché de livres une concurrence qui forcera la librairie française à avoir un peu plus d'esprit et un peu moins de routine qu'elle n'a l'honneur d'en montrer. Au lieu de vendre nos romans à des prix fabuleux de cherté, au lieu de les tirer à trois cents exemplaires, elle les tirera bientôt à dix mille, et les vendra vingt sous. » Et je ne vois pas où serait le mal. Savez-vous quels sont les pays qui acceptent ou accepteraient facilement nos traités ? C'est la Sardaigne, c'est l'Angleterre, parce qu'en Sardaigne et en Angleterre les prix d'impression sont plus élevés qu'en France, et qu'aucun de ces deux pays n'a intérêt à nous contrefaire. Seulement, je vous défie d'obtenir de l'Angleterre qu'elle s'engage à prohiber chez elle

les contrefaçons de la Belgique. Quant à la Hollande, vous ferez avec elle tous les traités imaginables, il ne se vendra pas chez elle une contrefaçon de moins. Nous avons traité avec la Hollande, et toutes les contrefaçons belges se vendent encore publiquement et sans difficulté dans toutes les villes de la Hollande. Vous n'obtiendrez jamais qu'un peuple achète plus cher à vous ce qu'il peut acheter meilleur marché à un autre peuple. C'est de l'économie politique la plus simple.

Savez-vous où est la question ? Elle est toute dans les droits d'auteur. La librairie française achète les manuscrits, et les libraires belges ne les achètent pas. Or, si l'on doit traiter, que les traités règlent ce point. Que l'auteur soit assimilé à l'inventeur, et puisse prendre, lui aussi, un *brevet de propriété à l'étranger*. Alors toutes les librairies, la nôtre comme celle de Belgique, comme celle de Hollande, seront sur un pied d'égalité parfaite, la concurrence sera loyale, la lutte sera possible, et, si les libraires français y succombent, ils ne devront s'en prendre qu'à leur obstination. Égalisez les chances, et laissez aller ! — Il y a dix ans que nous tournons autour de cette vérité (1).

MARC FOURNIER.

## A TOUT SEIGNEUR TOUT HONNEUR.

On vit autrefois Diogène, allumant une lanterne, chercher un homme en plein jour ; on voit tous les jours des gens qui, leur fanal en main, s'en vont par la ville en recherche des idées d'autrui. Diogène rencontra-t-il son homme, et que lui demanda-t-il ? Nous l'ignorons ; mais, si cet homme, au cri de : Qui va là ? répondit lui-même : Je suis Diogène ; le philosophe étonné dut opposer : Vous vous trompez, c'est moi qui suis Diogène, Diogène de Sinope. Et tous les deux sans doute de se disputer le nom de Diogène. Ainsi de deux idées semblables qui se rencontrent nez à nez. — J'appartiens à un tel ! — Vous vous trompez, j'appartiens à tel autre ! Et toutes les deux de se disputer le nom de l'inventeur, ou les inventeurs de se disputer le mérite de l'invention, si toutefois mérite il y a.

Cela nous vient à propos d'un feuilleton du *Journal des Débats*, dans lequel un article signé de M. Beaulieu, membre de la société royale des antiquaires de France, semble se rencontrer, pour une idée du moins, avec un article de *L'ARTISTE REVUE DE PARIS*. Or, comme l'article de la *Revue* est en date du 15 février et celui des *Débats* du 14 mars, ce n'est pas la *Revue* qui a fait un emprunt au *Journal des Débats*, mais les *Débats* à la *Revue*. Il s'agit d'un article tout de fantaisie qui chez nous avait pour titre : *Si j'étais roi*, et dont l'auteur, car nous avons bonne mémoire, peuplait la ville d'un monde de statues à la manière antique. Il voulait entre autres choses que l'histoire de la France fût écrite en bronze et en marbre sur les places publiques de la capitale, et que les statues, par exemple, en pied et en marbre blanc de tous les rois de France fussent placées sur de hauts piédestaux des deux côtés de la grande avenue des Champs-Élysées qui se nommerait alors l'avenue des Rois ; qu'à la suite de celles-ci, sur le chemin de la chambre des députés, sur le pont de la Concorde, les statues allégoriques des grandes assemblées nationales fussent posées, celle de l'empereur au milieu de l'esplanade des Invalides, de telle façon qu'en descendant la grande avenue des Champs-Élysées, celui qui tournerait le dos à

(1) A l'époque de la discussion sur la propriété littéraire à la chambre des députés, notre collaborateur, G. de Nerval, avait présenté un mémoire, dans le sens que nous venons de développer, au ministre de l'instruction publique.

l'Arc-de-Triomphe y fût ainsi, par une sorte de cercle glorieux, naturellement et chronologiquement ramené.

Dans son article du *Journal des Débats*, M. Beaulieu, de la société royale des antiquaires de France, s'occupe aussi des embellissements de la ville et aussi des Champs-Élysées, où il crée non pas une avenue des rois, mais plusieurs avenues : une avenue des guerriers, une avenue des diplomates, une avenue des artistes, une avenue des littérateurs.

Évidemment toutes ces avenues dérivent en droite ligne de la nôtre, et ces guerriers, ces diplomates, ces artistes, ces littérateurs, sont une contrefaçon de nos rois. C'est pour ceux-ci donc et pour nous que nous réclamons la priorité, celle du pas et celle de la date. A tout seigneur tout honneur. Après l'avenue des rois, vienne l'avenue des guerriers, s'il se peut, l'avenue des diplomates, celle des artistes et des littérateurs, sans doute aussi l'avenue des antiquaires. Mais il y a antiquité et antiquités, et en fait d'idées nous aimons la nouveauté dans celles que nous lisons.

Voilà pourquoi, si nous tombons d'accord avec M. Beaulieu, ce ne sera pas pour ce qu'il dit des statues, mais peut-être pour ce qu'il dit des tableaux ; nous nous faisons honneur de le citer :

« Que des six jours de la semaine, pendant lesquels l'exposition est publique, on en réserve deux aux possesseurs de billets délivrés au bureau au modeste prix de 1 franc, et portant avec un numéro l'indication d'une série, et qu'une commission désignée à cet effet emploie la somme en achat de tableaux (il s'agit de ceux de l'exposition) ; ces derniers composeraient les lots d'une loterie à laquelle participeraient tous les porteurs de numéros, et tout porte à croire qu'elle serait fructueuse. »

Rien de plus juste que cette idée dont le succès de l'exhibition de tableaux du boulevard Bonne-Nouvelle semble la confirmation. Mais deux jours de plus en sus du samedi, qui est déjà réservé, nous sembleraient enlever une trop large part à la publicité de l'exposition. Une des plus grandes magnificences de la France aux yeux des étrangers, car les nôtres y sont faits, c'est l'hospitalité gratuite avec laquelle elle ouvre les portes de ses palais et de ses musées, le désintéressement avec lequel elle montre les trésors qu'étaient les chambres et les galeries de ses royales demeures. Laissons Rome, Naples, l'Italie, la Belgique et l'Angleterre tendre la main à la porte de chaque musée, mendier une rétribution à l'entrée de chaque galerie, de chaque travée de galerie, au pied de chaque statue, devant chaque tableau ; ne retranchons rien à nos habitudes de laissez-aller, n'enlevons rien au public de ce qui jusqu'ici, durant les deux mois d'exposition, a appartenu au public, c'est-à-dire six jours sur sept dont se compose la semaine. Mais que le samedi, jour déjà réservé par une exception qui est devenue d'habitude et que le temps a sanctionnée, subisse une condition dans cette réserve même.

Tout le monde sait que ce jour-là on n'entre au Louvre qu'avec des billets de faveur. Mais pourquoi cette faveur accordée aux uns et refusée aux autres ? à qui la demande-t-on ? à qui de préférence l'accorde-t-on ? combien de billets se délivre-t-il ? quelle est la règle, quelle est la mesure ? Évidemment, c'est la règle du bon plaisir, et la mesure est tout arbitraire.

Il serait beaucoup meilleur de supprimer tous ces billets de faveur, et d'établir que l'entrée du samedi serait, il est vrai, toujours réservée, mais sous la seule condition d'un franc de rétribution par personne.

Une pareille imposition n'empêcherait aucun de ceux qui demandent et obtiennent aujourd'hui les billets de faveur de se rendre au Louvre ce jour-là. Elle n'enlèverait à la galerie du Musée que force gens qui y rappellent trop, à un public qui veut être d'élite, le public du dimanche. N'a-t-il pas été remarqué que le samedi offre quelquefois plus de cohue, et une cohue moins élégante que certains autres jours de la semaine ? Autrement, et s'il n'y a le samedi que beau monde au Louvre, n'est-il pas vrai, et j'en atteste les pieds froissés et les coups de coude, j'en atteste ces allures inqualifiables que l'on rencontre bien aussi les jours de bal, dans la meilleure compagnie, à l'heure du souper, et vers la porte de la salle à manger, n'est-il pas vrai que la foule est toujours peuple, même celle du grand monde ?

Heureux, trois fois heureux les peintres et les sculpteurs, ces enfans gâtés de l'art ! Aux sculpteurs et peintres, aux inconnus comme aux célèbres, aux médiocres comme aux habiles, sitôt leurs œuvres finies, et plus tôt même qu'ils ne le voudraient quelquefois, le Louvre, dans son empressement, ouvre chaque année ses galeries royales. Deux mois durant, la foule est appelée à passer et repasser devant des œuvres pour lesquelles on ne craint pas de voiler la face sacrée des grands maîtres. Un jury d'examen, solennellement institué, proclame les jeunes renommées et décerne les récompenses ; des médailles d'or et d'argent sont distribuées par la main royale, et des sommes allouées par la nation sont consacrées à payer le labeur des plus favorisés.

Mais, pour celui qui termine un livre, quel palais est ouvert ? quel public est convoqué ? quel jury d'examen est institué ? quelles médailles et quelles mentions, quels encouragements sont distribués ? quelles sommes allouées, promises et payées pour une œuvre qui n'est point évaluée à son apparition, et qui n'a jamais été commandée à l'avance ?

Ainsi, pour la pensée qui se traduit en marbre et en couleur, pas de Louvre qui soit assez beau, pas d'accueil assez empressé, de publicité assez grande, d'encouragements assez flatteurs ; tandis que, pour la pensée qui se traduit en pages et en volumes, pas d'isolement, de dédain et d'oubli assez profonds. Pour elle, ni exposition au grand jour, ni jury d'examen qui la juge, ni presse qui lui soit favorable, ni les honneurs du Louvre, ni les honneurs de Versailles, ces deux ambitions des grandes dames d'autrefois, et qui sont aujourd'hui dévolues à la peinture et à la sculpture ; mais un éditeur ignorant qui la rebute et la maltraite, qui la condamne à voir le jour à force de sacrifices pécuniaires, ou sinon à mourir avant de naître étouffée dans l'obscurité.

Puis, avez-vous vu jamais, pour quelque solennité que ce soit, commander une ode, une cantate, un dithyrambe, aux poètes que jadis on appelait divins ? Avez-vous vu jamais, dans quelque occasion que ce soit, admettre pour concourir au projet d'un monument national la pensée écrite et les littérateurs à côté des sculpteurs ou des architectes ? Et pourtant la pensée est distincte de l'exécution, la tête est séparée de la main !

Mais ces réflexions ne nous rendront point injuste envers les artistes qui exposent chaque année leurs œuvres au Louvre. Nous voulons pour eux non-seulement l'empressement et la faveur du public, mais une fois par semaine la rétribution d'un public d'élite.

Nous pensons donc que cette rétribution d'un franc par personne n'empêcherait aucun de ceux à qui l'on accorde aujourd'hui des billets de faveur de se rendre le samedi à l'exposition ; nous pensons même qu'elle en attirerait quelques-uns, car à l'attrait de voir se joindrait l'appât d'avoir, et chaque billet d'entrée deviendrait un billet de loterie dont les lots seraient formés par les tableaux qu'achèterait à l'exposition une commission instituée à cet effet.

Ce serait, sans contredit, un heureux débouché pour les artistes peu connus qui ont de la peine à vendre leurs statues ou leurs toiles ; plus d'une fois ce serait une vraie bonne fortune pour les numéros favorisés.

Mais, comme il n'y a qu'un samedi par semaine et quatre samedis par mois, ce ne seraient que huit jours de réserve durant les deux mois de l'exposition, et c'est tout au plus si durant ces huit jours nous aurions cent mille visiteurs, c'est-à-dire cent mille francs.

Le nombre et par suite le prix des tableaux qui se voudraient vendre pouvant donc être plus élevé que le produit de la recette, nous serions d'avis, tandis que les visiteurs mettraient en loterie les tableaux achetés, que les artistes à qui appartiendraient ces tableaux missent entre eux en loterie l'argent des visiteurs.

Une certaine quantité de lots, de différentes sommes chacun, serait établie selon le produit de la recette, et tous les vendeurs depuis le plus humble élève jusqu'aux princes de l'art, s'ils étaient vendeurs, seraient admis à droit égal. Cela épargnerait aux uns la fausse honte de vendre de cette façon, aux autres le mépris d'une évaluation au rabais. Nous ferions des vœux pour que les pauvres jeunes artistes gagnassent les gros lots.



Mais, dira-t-on, vous parlez de loterie bien à votre aise, et comme si la loterie n'était pas supprimée? Raison de plus pour qu'on organise, que l'on fasse et que l'on tire force loteries. On n'a jamais tant joué en France que depuis que le jeu est aboli. Vieux et jeunes, femmes et hommes, tout le monde joue à qui mieux mieux, ceux-ci au whist, ceux-là au lansquenet; les nuits y passent et les jours ne sont pas de trop. Quatre amis ne se trouvent pas ensemble qu'ils ne se mettent à battre les cartes et à s'entregagner leur argent. Cela nous fait croire qu'on ne supprime pas les passions de l'humanité avec des projets de loi, voire même avec des lois. Si, pour empêcher la Seine de couler, vous imaginez de boucher les arches du Pont-Neuf, la Seine passera à côté du pont ou par-dessus le pont, à moins qu'au milieu du terre-plain vous ne pratiquiez une seule grande et belle arche et que vous ne disiez à la Seine : Coulez par ici !

Cette arche existe pour la passion du jeu tout au milieu de Paris. On a fermé les maisons de jeu, détrôné la roulette, le pharaon, le trente et quarante, on a défendu de jouer ici et de jouer là, de jouer comme ceci et de jouer comme cela; mais de cette autre façon jouez à pleines mains si bon vous semble : pourvu que vous passiez par cette porte ou par cette arche, ruinez-vous en deux heures au lieu de vous ruiner en une nuit; nous vous protégerons, nous ferons de votre passion un culte, et à ce culte voici un temple tout bâti.

Nous y sommes entré l'autre jour dans le temple. C'était à l'heure favorable : quelle affluence ! quelle agitation ! quelle ferveur ! que de fidèles ! C'est bien là que bat aujourd'hui le cœur de la nation qui jadis, dans les beaux temps catholiques, battait sans doute ainsi dans les églises. *Sursum corda* ! tous les cœurs sont en émoi, tous les esprits tendus, tous les yeux tournés vers le même point. Est-ce vers l'autel ? est-ce vers l'image du dieu ? Mais il n'y a ni autel, ni image quelconque. Au milieu de ce temple est le vide, et cet espace vide est entouré d'une balustrade circulaire comme pour garantir de toute atteinte l'invisible divinité, l'insaisissable fantôme qui règne sur cette foule. Autour de la balustrade s'agitent avec mille clameurs les prêtres du dieu; autour des prêtres, mais séparés d'eux par une autre barrière, se pressent et s'entassent à l'envi les plus fervens adorateurs. De temps à autre des frémissemens passent sur cette foule, pareils à ceux du vent sur les forêts. Les nouvelles des quatre coins du monde y arrivent, portées dans l'air par on ne sait quels messagers que nul n'entend ni ne voit. Il y a là des gens qui prophétisent à haute voix, d'autres qui ont des révélations et des intuitions, d'autres qui voient des apparitions. Ceux-là vous disent : Regardez ! voici le dieu ! — Le dieu ? où donc est-il ? N'est-ce pas le dieu des anciens, le dieu inconnu ? Est-ce la colonne de fumée des Hébreux, ou le dieu Baal des Amalécites ? Est-ce la statue de Nabuchodonosor faite d'or pour la tête et le haut du corps, d'argile ou de boue pour les jambes et les pieds ? — La cloche a sonné pour le commencement des mystères; deux heures après elle sonne pour en proclamer la fin.

Comme nous sortions du temple, exténué par l'air étouffant qu'on y respire, nous rencontrâmes un visage qui ne nous était pas étranger.

— Oh ! oh ! nous dit ce monsieur, c'est bien agréable, n'est-il pas vrai, de venir à la Bourse ? on déjeune à son heure, on a le temps de lire ensuite son journal, on s'habille à l'aise, on arrive ici tout en se promenant; il est alors une heure, on y demeure jusqu'à trois, et puis on est libre comme l'air, libre jusqu'au lendemain.

— Agréable, dites-vous; mais quelle atmosphère et quel monde est-ce là ?

— Quel monde ? L'agiotage, voyez-vous, et je ne suis pas le premier à le dire, est comme l'adultère; tout le monde en dit du mal et tout le monde en fait un peu. Mais aussi qu'allez-vous vous faire étouffer ? On se tient à l'écart, à l'ombre d'un pilier, ou bien adossé au mur comme un grand d'Espagne. Vous savez qu'ils ne peuvent jamais s'asseoir, et Saint-Simon vous apprendra...

— Oui, mais alors on ne voit pas les prêtres, et l'on n'est pas en communication avec eux ?

— Les prêtres ? Vous voulez dire les agens de change ! mais ils expédient leurs associés, leurs commis, les commis de leurs commis, dans tous les coins et recoins de la Bourse. Ceux-ci pénètrent jusqu'à vous et viennent solliciter vos ordres. Vous écrivez un mot, au crayon, sur un chiffon de papier; c'est votre fortune, si vous voulez. L'agent part, et vous devenez aussitôt par sa voix une parcelle de ce bruit, un cri de plus dans cette continue clameur.

Oui, monsieur, continua mon interlocuteur, c'est agréable de jouer ainsi, car on joue vite et beaucoup, on joue sans avoir l'air de jouer, on joue sans avoir la fatigue d'une nuit d'insomnie, on joue sans être distrait par la vue des cartes, il n'y en a pas; sans être rappelé à la réalité par la vue de l'or, on n'en voit pas; sans être attristé par la vue d'un honnête homme que l'on ruine, on ne se connaît pas d'adversaire. Les coups d'épée que l'on porte pourraient s'appeler des coups d'épée dans l'eau, si ce n'était qu'ils ne sont pas toujours inutiles, car ici l'onde est peuplée, et la mer, comme dit le proverbe turc, est remplie de poissons qu'on aurait envie de prendre. Mais il n'y a de bonne pêche que pour ceux qui savent les nouvelles à l'avance. Ceux-là jettent l'hameçon ou le harpon à coup sûr, et peuvent choisir à volonté leur proie. Le bien jouer est non-seulement de jouer ainsi à livre ouvert, mais de tromper en renseignant à faux quiconque s'aventure aux demandes et aux informations. Il n'y a ni parens, ni amis...

— En résumé, repris-je...

— En résumé, m'interrompit-il, il faut être ici circonspect comme le serpent qui se replie vingt fois sur lui-même, froid comme la salamandre qui vit au milieu du feu, insensible comme le crocodile qui ne pleure qu'une fois en sa vie, le jour de sa mort.

— Mais c'est affreux de penser que la ruine de tant de gens est systématiquement organisée, et que la Bourse...

— Non, non, n'en dites pas de mal, vous en viendriez à maudire M. de Rothschild que l'on accuse après qu'on a blasphémé Dieu, et les pigeons d'Angleterre que l'on maudit après qu'on a accusé M. de Rothschild; mais c'est le dernier paroxysme du désespoir. La Bourse, voyez-vous, c'est tout à la fois un commerce, une spéculation et un jeu; c'est tout à la fois la loterie qu'on a abolie et les maisons de jeu qu'on a supprimées, mais sur une infiniment plus grande échelle; c'est une immense partie de lansquenet sous la protection des lois et la sauvegarde des magistrats, une bien belle institution, monsieur !

Le soir même, je lisais dans le journal que la police, dans son zèle infatigable, avait découvert, dans une rue écartée, à un troisième étage, une maison de jeu clandestine, qu'elle y avait fait une descente, et qu'elle avait saisi les cartes, quelques pièces d'or qui formaient les enjeux, et les personnes de trois vieilles femmes et de deux colonels retraités qui se trouvaient autour de la table.

Aussi nous mourons de peur que la moralité du gouvernement, qui supprime avec tant de soin les moindres abus, n'en voie un dans notre projet de loterie au profit des artistes qui exposent annuellement au Louvre leurs tableaux et qui n'ont pas de débouché pour les vendre. Nous déclarons néanmoins y persister de grand cœur, et, si notre voix est insuffisante à se faire entendre, nous la ferons appuyer, avec fugue et contre-point, par l'orgue neuf de Saint-Eustache. D'ailleurs, nous avons pour nous tout ce qui porte la robe, l'église qui s'est mise à organiser des loteries depuis que la loi les a supprimées, la magistrature qui prête le nom de ses premiers présidents à des programmes de loteries monstres; les femmes, les femmes du monde, qui trouvent dans des loteries de société l'ingénieux moyen de donner des bals aux dépens de leurs invités. Outre cela, nous aurons peut-être pour nous le Louvre et les artistes; enfin nous aurons la société royale des antiquaires de France qui ne désavouera pas, nous osons l'espérer, son honorable membre, M. Beaulieu, à qui en désespoir de cause nous reporterions la première idée de cette loterie que nous lui avons un moment empruntée : à tout seigneur tout honneur.

A. DE K.



## THÉÂTRE.

COMÉDIE-FRANÇAISE.

UNE FILLE DU RÉGENT, PAR M. ALEXANDRE DUMAS.

Le Théâtre-Français en est revenu à témoigner, pour le drame moderne, une bienveillance qui mériterait d'être récompensée par un grand succès. La réaction tragique et comique, tentée depuis quelques années, toucherait-elle sérieusement à sa fin ? Se serait-on convaincu de l'impossibilité qu'il y aurait à renouer une queue convenable à la perruque étoffée du XVIII<sup>e</sup> siècle ? Désespère-t-on de M. d'Onquaire pour nous rendre La Chaussée, et de M. Latour pour continuer Campistron ? Toujours est-il que, depuis quelque temps, l'ancienne école nouvelle reçoit des avances flatteuses. *Hernani* reparait quelquefois, et ne trouve pas un mauvais accueil auprès des habitués quinteux de l'orchestre. M<sup>me</sup> Mélingue est même fort touchante et fort applaudie dans le rôle de dona Sol. *Charles VII* a aussi, depuis quelques mois, repris possession du répertoire, et, maintenant, le luxe avec lequel on a monté la pièce nouvelle d'Alexandre Dumas fait preuve assurément d'intelligence et de bonne volonté. Jamais, depuis le retour inattendu de la muse économique de nos pères, on n'avait admiré un lever de rideau si splendide et si pittoresque que celui de *la Fille du Régent*. C'est un effet de neige et de clair de lune digne du Diorama : une route déserte à travers la campagne, un sol durci par la gelée et des arbres poudrés à blanc, un pavillon de château, dont la fenêtre basse donne sur des fossés pleins d'eau, et, par un effet très neuf au théâtre, le fossé même rendu praticable pour l'amant qui s'expose à marcher sur la glace, afin d'entretenir une charmante captive, tel est le tableau romanesque et poétique que nous présente le prologue.

Nous disons prologue, bien que cela s'appelle aujourd'hui premier acte, parce que nous savons qu'il existait dans la pièce un autre acte supprimé aux répétitions, et dont la scène se passait à la Bastille, autre motif de décoration splendide, qu'on a cru devoir supprimer, moins sans doute par une raison d'économie que par une raison de goût.

Eh bien ! nous regrettons cette décoration et cet acte, parce que nous sommes persuadé que la pièce était ainsi plus franche et plus hardie, et que ce tableau de la Bastille n'était pas indifférent à la couleur générale de l'action.

Il faut toujours dans le drame un parti pris complet : ou l'action concentrée et simple qui se passe entre quatre murs, comme dans une pièce de Diderot ou de Sedaine ; ou l'action vaste, pittoresque, localisée, abondante en détails et en incidens, comme dans Calderon ou dans Schiller.

Alexandre Dumas vient d'obtenir un trop grand succès avec *les Mousquetaires* pour qu'on prétende que le public est fatigué des pièces à décorations et à mise en scène ; au Théâtre-Français, il est vrai, l'on a toujours accueilli les pièces de ce genre avec une certaine prévention. L'aristocratie des genres nous poursuit encore après deux révolutions ; tous les premiers théâtres de l'Europe représentent indifféremment les pièces simples ou les pièces à tableaux, ne se préoccupant que du mérite et non de la forme. En France, nous jouons Kotzebue sur notre première scène, et nous renverrions Schiller à l'Ambigu si on nous le présentait sous sa forme originale.

Le beau mérite, dira-t-on, d'inventer des décorations, de faire de la mise en scène ! C'est travailler pour la gloire du décorateur, du régisseur, du costumier. Nous pensons qu'en cela l'on se trompe, et qu'il faut peut-être du génie pour imaginer certains effets de pure mise en scène comme l'apparition de Banquo à la table de Macbeth, comme l'imprécation des seigneurs à la fin du premier acte de *Lucrèce Borgia*.

On nous dira que les auteurs du boulevard en imagineraient

bien autant. Cela n'est pas, ou du moins les effets purement matériels n'auraient pas la même valeur. Autant vaudrait dire que tout le monde peut inventer sans peine la composition d'un tableau. C'est un tableau que l'idée de ce champ de bruyères où trois sorcières se présentent à Macbeth et à Macduff égarés ; c'est un tableau aussi que la scène de Roméo sur le balcon, ou celle encore d'Hamlet faisant jouer la comédie devant sa mère et Claudius.

Mais, dans Shakspeare comme dans Schiller, les tableaux se succèdent et s'entremêlent avec les scènes d'intérieur ; c'était un désavantage, au contraire, pour l'ouvrage nouveau, de faire succéder à un acte d'effet pittoresque et de couleur locale quatre actes réguliers qui se passent dans des chambres ou dans des salons. Le tableau de la Bastille aurait rompu cette uniformité. Mais prenons la pièce telle qu'elle est devenue sans tenir compte à l'auteur du dérangement qu'une telle coupure a dû apporter dans les proportions de son œuvre.

Un jeune homme, enveloppé d'un manteau couleur de muraille et qui longe mystérieusement le bord des fossés d'un couvent, se voit arrêté, reconnu, surpris par deux autres, qui auraient toute sorte de raisons de le croire ailleurs. Ce sont tous trois des conjurés bretons conspirant la mort du régent. Ils ont tiré au sort, et le sort a désigné comme instrument Gaston de Chanlay. C'est celui-là qui devrait être loin du lieu que nous voyons et sur la route de Paris.

Mais il est amoureux, et sa faute l'oblige à une confidence. Prêt à se dévouer, il a voulu faire ses adieux à Hélène de Chaverny, jeune fille dont la destinée n'est pas moins aventureuse que la sienne.

Gaston obtient de ses compagnons rassurés le silence et la permission de consacrer une heure à ses amours. Il pose le pied sur la glace, atteint la fenêtre, et trouve là sa maltresse, inquiète elle-même du sort qui l'attend, car elle ne connaît pas ses parens, et il faut qu'elle quitte le lendemain la maison où s'est faite son éducation, pour aller à Paris retrouver son père ; et, pendant qu'ils échangent ainsi leurs secrets, voici la lune, pâle confidente, qui éclaire cette scène d'amour et jette sur le mur l'ombre du jeune cavalier.

Quoi qu'on puisse dire, il y a dans une scène ainsi représentée beaucoup plus d'effet que dans une exposition ordinaire. Cela rappelle un peu Roméo sans doute ; mais ce dernier ne rappelle-t-il pas Pyrame, et n'est-ce point le cas de se souvenir même un peu du *Clair de lune* et de *la Muraille du Songe d'une nuit d'été* ?

Mais tous les amours se ressemblent, comme tous les printemps. Celui-là est, du reste, dans les conditions les plus dramatiques possibles, car on comprend déjà qu'Hélène n'est autre que la fille naturelle du régent, et que son amant a juré imprudemment la mort de ce père inconnu.

Les deux amans se sont entendus pour se rencontrer dans leur voyage, et arrivent dans la même auberge, où Hélène reçoit la visite du régent dans une chambre rendue obscure à dessein. Le récit de cette scène, qu'elle fait ensuite à Gaston, n'est point fait pour ravir entièrement un amoureux. Il ne croit pas trop à ce père, qui n'apparaît que dans l'ombre, et persuade à la jeune fille qu'elle est victime d'une machination immorale : elle lui promet alors de s'échapper à la première occasion et d'aller le rejoindre dans l'hôtel qu'il choisira à Paris.

Nous n'avons pas parlé d'un personnage qui épie en silence tous ces secrets, et suit dans tous ses fils cette intrigue assez compliquée de politique et d'amour. C'est Dubois, auquel le régent n'a pas confié le secret de sa paternité, et qui se met au courant de tout en employant divers déguisemens. Le plus comique est celui du capitaine Lajonquière qu'il fait emprisonner et dont il prend les habits. Gaston est recommandé à ce capitaine, qui doit le présenter au duc d'Olivarès avec lequel s'entendent les conspirateurs. Or, le faux Lajonquière présente au contraire Gaston au régent lui-même qui, averti à temps, a consenti à se faire passer pour l'ambassadeur espagnol. De cette façon, l'on amène Gaston à livrer tous ses secrets, et même il profite de la bienveillance que lui témoigne le faux duc pour

mettre sous sa protection Hélène, qui s'était sauvée chez lui. Le régent reconnaît sa fille sans qu'elle le reconnaisse; mais, instruit de l'amour qu'elle a pour Gaston, il se sent porté à l'indulgence envers ce jeune conspirateur.

On comprend que Dubois l'a déjà fait mettre à la Bastille; le régent donne un ordre pour le faire élargir, mais Dubois procure au prisonnier les moyens de s'évader dans la nuit, sûr de le rattraper plus tard. Au moment où l'intrigue se croise ainsi, voilà que Gaston paraît devant le régent, qu'il croit toujours l'ambassadeur; instruit du but tragique de la conspiration, le régent promet au jeune homme de lui faire voir, le soir même, celui qu'il doit frapper. En effet, il donne un bal et paraît bientôt sous son costume officiel. Gaston de Chanlay, le reconnaissant, laisse tomber son poignard; il apprend aussi que c'est le père d'Hélène et abjure son funeste serment lorsqu'on lui dit surtout que le régent a fait grâce aux autres conspirateurs.

La première soirée a été moins favorable que la seconde à cette pièce où la complication des détails semblait répandre un peu d'obscurité. On y applaudira toujours une foule de scènes énergiques et de belles situations que M<sup>me</sup> Melingue, Régnier, Gelfroy et Brindeau ont rendues avec beaucoup d'ensemble et de talent.

G. DE N.

#### THÉÂTRE-ITALIEN. — CONCERTS.

Au moment où les Italiens viennent de clore leur saison théâtrale, nous ne pouvons que féliciter M. Vatel du zèle qu'il a déployé cet hiver pour offrir à ses abonnés des artistes et des ouvrages nouveaux. Une telle activité est d'autant plus méritoire, que le fait est rare. En six mois, quatre ouvrages importants ont été montés avec un soin extrême; ce sont *Nabucco*, *il Proscritto*, *Scaramuccia* et *Gemma di Vergi*. Si les deux derniers opéras, et surtout la *Gemma* de Donizetti, n'ont point eu un succès éclatant, les deux premiers ont excité un vif intérêt, car il s'agissait de juger enfin, à Paris, le véritable mérite d'un maestro qui jouit depuis plusieurs années, en Italie, d'une renommée prodigieuse. Cette épreuve, nous l'avons dit déjà, bien qu'elle n'ait pas confirmé la trop grande réputation de Verdi, nous a révélé cependant un compositeur de talent, digne d'être placé non loin de Bellini et de Donizetti, c'est-à-dire parmi les maîtres les plus distingués de la nouvelle école italienne.

Le chef-d'œuvre de Cimarosa, *il Matrimonio segreto*, nous a été aussi rendu cette année, et a fait constamment salle comble; aussi Lablache et Dérivis, en gens d'esprit, ne pouvaient-ils choisir rien de mieux que ce délicieux opéra pour leur représentation à bénéfice.

Les nouveaux artistes qui ont paru, durant cette saison, à la salle Ventadour, sont Moriani, Malvezzi, Dérivis, M<sup>me</sup> Teresa Brambilla et Ernesta Grisi. La plupart sont des chanteurs éprouvés et le public leur a fait un accueil favorable. Nous avons parlé de chacun d'eux lors de son début, excepté de M<sup>me</sup> Ernesta Grisi, qui n'a joué qu'une fois, dans une des dernières représentations. Cette cantatrice avait déjà été attachée au Théâtre-Italien, il y a quelques années, où elle chantait, si je ne me trompe, les rôles de mezzo-soprano. Après être restée long-temps éloignée de la scène, elle a été engagée pour toute la dernière saison; mais une maladie longue et grave ne lui a permis de chanter que peu de jours avant la clôture. Cette même maladie a modifié entièrement sa voix qui, en perdant quelques notes à l'aigu, s'est développée au grave, de manière à compléter le registre d'une belle voix de contralto. Du reste, cette cantatrice paraît posséder une bonne méthode; elle chante purement et avec expression; son organe est flexible et bien timbré. Une excessive émotion l'a malheureusement empêchée de faire preuve de toutes ces qualités dans la *Cenerentola*; mais nul doute qu'elle ne reparaisse, l'hiver prochain, avec avantage dans des rôles mieux appropriés à son genre de voix. En attendant, d'ici à quelques jours, elle doit faire sa partie dans le *Stabat* de Rossini, au concert que l'Opéra-Comique annonce pour l'Association des Aveugles en France.

A peine fermées, les portes du Théâtre-Italien vont se rouvrir ce mois-ci pour quatre grands concerts donnés par le nouveau et déjà célèbre compositeur M. Douay. Mercredi dernier a eu lieu, à la salle Valentino, sa seconde séance musicale, encore plus brillante que la première. Outre deux belles compositions déjà entendues la semaine précédente, et qui ont été vivement applaudies, M. Douay a fait exécuter *la Vie*, deuxième partie de sa *Symphonie poétique*. Ce grand morceau a enlevé tous les suffrages : c'est qu'il n'est guère possible de réunir à plus d'imagination une science plus profonde, un style à la fois plus noble et plus varié.

Nous avons raison de dire que l'art musical est aujourd'hui en fermentation.

Voici venir encore un jeune compositeur, M. Ferville-Vaucorbeil, dont la musique, pleine de puissance et d'originalité, révèle un sérieux rival pour MM. Berlioz, Réber et David. Tout dernièrement, à la cour, on a exécuté, de ce compositeur, une messe d'un beau caractère. M. Ferville-Vaucorbeil a déjà marqué sa place à côté de nos meilleurs musiciens français.

A voir les œuvres remarquables des nouveaux symphonistes, n'est-il pas permis de penser que bientôt la France s'illustrera à son tour dans un genre dont l'Allemagne nous a offert jusqu'ici les plus parfaits modèles? Les maîtres seront toujours les maîtres; mais, si Dieu seul est Dieu, quoi qu'en dise la loi de Mahomet, il peut avoir plus d'un prophète.

J. B.

M. Thiers a visité vendredi l'exposition avec une sollicitude toute fraternelle. M. Thiers aime les artistes; il a conservé pour les arts le vif sentiment qui lui dictait autrefois des pages si sensées sur la peinture. On n'a pas oublié que M. Thiers a fait son Salon, comme M. Guizot. M. Thiers visitait l'exposition avec sa famille et ses amis en pleine foule, comme tous ceux qui vont au Louvre pour voir les tableaux, et non pour en faire de vivans, comme presque tous ceux qui s'y montrent le samedi. La belle et intelligente société s'est arrêtée, non pas seulement devant toutes les toiles ou statues déjà célèbres, mais devant toutes celles qui méritent d'être remarquées soit par le style, la couleur, le sentiment ou même les intentions. Il n'y a que les moutons de Panurge qui vont tout droit aux œuvres indiquées par la vogue ou même par la critique, qui est trop souvent faite par des moutons de Panurge.

Nous avons parlé de la floraison poétique, voici la floraison musicale; les sept notes chantent à cette heure plus bruyamment encore que les neuf muses : l'affiche de l'Opéra annonce un concert de M. Émile Prudent pour le jeudi saint. Après une absence de deux années consacrées à parcourir l'Allemagne, Émile Prudent revient à ce public qui a fait sa réputation et qui l'a applaudi avec enthousiasme sur la scène des Italiens. On parle beaucoup des nouvelles compositions de l'auteur de la fantaisie sur Lucie; *la Seguedilla*, *le Lever du Soleil*, *la Marine*, sont des compositions d'un sentiment poétique très élevé.

On pense déjà à partir pour les champs. On donne sa dernière soirée en songeant que bientôt on assistera aux concerts éclairés par les étoiles de Normandie ou de Bretagne. La saison parisienne aura été plus brillante que jamais. Rois constitutionnels, rois de la finance et de la Bourse, rois de la poésie et rois de la pensée, tout le monde a été royal dans les fêtes de cet hiver. A la dernière soirée de M. Jules Le Febvre, on comptait dix-sept femmes remarquablement belles. Ces tableaux-là ne se présentent que chez les poètes qui ont un vif sentiment de la beauté extérieure. Les grands poètes et artistes qui vont chez l'auteur des *Martyrs d'Arezzo* se sentaient de bien humbles ouvriers devant ces poèmes vivans.

CAMILLE D'ARNAUD.

1777  
1778  
1779  
1780  
1781  
1782  
1783  
1784  
1785  
1786  
1787  
1788  
1789  
1790  
1791  
1792  
1793  
1794  
1795  
1796  
1797  
1798  
1799  
1800





1846. C. Monod & Fils d'après Adolphe Leleux.

100, rue de la Harpe, Paris.

Imp. de Lefevre

100, rue de la Harpe







LES

## AMES BUISSONNIÈRES

Le jour se levait. Lilia, comme une blanche flancée, avait quitté son lit virginal, où chaque pli de ses rideaux de gaze contenait encore cet essaim de suaves pensées écloses dans l'âme d'une jeune fille pendant une belle nuit d'été. Elle s'approcha de la fenêtre pour regarder le ciel. Le vent du matin caressait son front poli et faisait flotter sa robe autour de son corps charmant. Une pâleur mystérieuse couvrait ses traits délicats et purs. Le calme de son cœur avait passé dans ses grands yeux bleus.

Le désordre qui régnait dans la chambre était discret et chaste. L'air vif et léger qu'on y respirait avait comme un parfum d'innocence. La glace même, qui reflétait chaque jour les attraits de la jeune fille, semblait limpide et pudique, comme l'eau d'une source cachée, destinée à baigner, en passant, la tige tremblante de quelques fleurs ignorées dans leur solitude.

Au dehors tout se taisait. L'hirondelle matinale secouait, au bord de son nid, ses ailes engourdis, et passait son bec d'ébène dans ses plumes de soie. Le vent embaumé des giroflées courait sans bruit sur les arbres du jardin. Un jet d'eau placé devant la fenêtre de Lilia faisait seul entendre son murmure monotone et frais.

Lilia mit une écharpe sur ses blanches épaules, pour se préserver de l'air pénétrant du matin, et fit lentement quelques boucles à sa longue chevelure blonde. Pendant ce temps, elle chantait... Le chant et l'amour sont la parure d'une jeune fille. Elle descendit dans le jardin et se promena silencieusement sous les lilas fleuris où commençaient à gazouiller les bvreuils et siffler les loriots.

Ilette, la levrette favorite d'Anatole, cousin de Lilia, accourut bondissante se rouler avec des cris de joie aux pieds de la jeune fille. Anatole parut à son tour en élégant costume de chasse, un fusil sous le bras.

— Bonjour, Lilia, — dit le jeune homme en l'embrassant. Déjà levée!

— Et toi, tu vas déjà chasser!

— J'y allais en effet; mais, puisque te voilà, je reste. Tiens, nous sommes très bien ici, — reprit Anatole en cueillant une grosse branche de lilas dont il décora le collier d'Ilette. — Asseyons-nous, et causons... Comme tu es triste, Lilia! Es-tu malade?

— Non, — dit la jeune fille d'un air sérieux en caressant Ilette qui était venue, allongeant son long cou, poser sa jolie tête sur les genoux de Lilia. — Je suis préoccupée.

— Je gage que tu as fait un mauvais rêve, ou que le vent d'hier soir, qui soufflait dans ta cheminée comme dans un tuyau d'orgue, t'aura fait peur?

— Ce n'est pas tout-à-fait cela... Dis-moi... crois-tu, Anatole, que notre âme ne nous quitte pas quelquefois?

— Belle demande! répondit en riant Anatole. Est-ce que nous ne mourons pas?

— Oui, et alors elle nous quitte pour ne plus revenir; mais je voudrais savoir si elle ne pourrait pas s'absenter... pendant notre sommeil, par exemple?

— Ah! ma foi, ma chère Lilia, je ne sais pas ces secrets-là, moi; et, si tu voulais, nous parlerions d'autre chose... de toi, de mon cheval qui est malade, d'une tapisserie, d'un bouquet, de ce que tu voudras... excepté d'un livre; car les femmes ont une manière d'analyser la vie, les passions, les sentimens, que je ne comprends pas. C'est comme Marie, qui me demandait hier si je l'aimais. — Oui, lui dis-je. — Et comment je l'aimais? — Comme... comme moi, ai-je enfin répondu un peu embarrassé, et je vous assure que je vous aime beaucoup. — Si cet amour était dans mon cœur, mes sens ou ma tête? — Dans tout mon être, Marie. — Et enfin pourquoi je l'aimais? — Ma foi, poussé à bout par cette dernière question, j'ai pris mon chapeau et me suis sauvé, bien résolu à ne plus retourner la voir de ma vie... Vous êtes des abîmes de métaphysique... je ne dis pas cela pour toi, Lilia... et, quoique j'aie déjà fait toutes mes études, je n'ai pas appris à répondre à de pareilles subtilités. Tantôt c'est un malheur que vous apercevez derrière un pressentiment, tantôt vous trouvez une joie où un homme ne verrait que des motifs de se casser la tête de désespoir. Un rien vous agite et vous trouble, un son aigu vous fait évanouir... Eh! mon Dieu! que diriez-vous donc en face d'un danger sérieux?

Lilia ne répondit pas, et paraissait absorbée dans un vague souvenir.

Était-ce une réalité ou une illusion de son sommeil qui l'avait si vivement frappée? Lilia ne le savait pas; mais des voix inconnues se faisaient confusément entendre autour d'elle, et il lui semblait que, depuis la veille, toutes les passions douces étaient en sentinelle à la porte de son cœur.

— Promenons-nous; il fait trop frais ici, dit Lilia rompant enfin le silence. — Anatole, tu vas apprendre ce qui me rend si rêveuse.

Le jeune homme, comme ennuyé d'avance de ce qu'il allait entendre, se leva à regret et suivit Lilia, qui venait de s'enfoncer dans un petit sentier vert, bordé de thym.

Lilia parut se recueillir un moment; ses yeux errèrent machinalement autour d'elle.

— Je crois bien, Anatole, lui dit la jeune fille en forme de préambule, que tu vas retrouver toi-même une impression oubliée. Ce que j'ai éprouvé, tu l'auras peut-être ressenti plus d'une fois.

Pour toute réponse, Anatole continua de faire claquer ses doigts pour faire sauter Ilette, qui l'avait suivi et qui épiait avec une joyeuse impatience tous les mouvemens de son maître.

Lilia poursuivait :

— Cette nuit, au milieu de mon sommeil, il me sembla que j'étais transportée dans les airs où j'errais sans crainte d'un endroit à un autre et par ma seule volonté. Le poids de mon corps avait disparu. Je respirais mieux. Je crus que mon âme, enveloppée de sa forme humaine comme d'un voile de gaze légère, planait sur le monde endormi. Tantôt, oscillant dans l'espace, je m'élevais à des hauteurs immenses; tantôt, glissant sans effort comme un nuage poussé par le vent, je voyais se déployer sous mes pieds des villes, des champs, des bois, des rivières.... J'arrivai ainsi au-dessus d'une vallée entourée de sapins et de mélèzes, et je descendis pour me reposer dans des prés fleuris... Cet endroit était un peu sombre, plein de silence, et je vis avec étonnement une grande foule autour de moi. Un jeune homme, avec des traits que je n'oublierai jamais, vint à moi, et me prit la main. Nous sortîmes ensemble de la vallée... et, comme les buissons du grand chemin pliaient sous le poids des aubépines blanches, nous courions de buisson en buisson, légers comme des oiseaux, nous jetant des fleurs, des sourires et de douces paroles... Dans un moment, j'eus comme le pressentiment qu'il se faisait un grand bruit dans ma chambre... Je m'enfuis... Il me sembla alors que je passais avec mille efforts sous des voûtes sombres et étroites... Puis je m'éveillai... Le bruit que j'avais entendu était celui d'un monceau de livres qui venait de tomber à terre avec fracas... Comme le jour commençait à paraître, je me levai.

Anatole regarda Lilia avec inquiétude. Il crut que son cerveau se dérangeait.

— Et c'est pour cela, Lilia, dit le jeune homme, que tu me demandais tout à l'heure si notre âme nous quittait? Tu crois donc qu'elle est allée se promener sans toi, pendant que tu dormais?

— Oui, répondit Lilia, car toutes mes sensations n'avaient plus rien de matériel, et je crois que ce passage si difficile, cette fatigue que j'ai ressentie, n'était autre chose que celle que dut éprouver mon âme en reprenant possession du corps qu'elle avait abandonné.

Anatole, muet de surprise, résolut d'avertir son père, qui était le tuteur de Lilia, de l'accident inattendu qui venait de frapper l'intelligence de la jeune fille.

Anatole et Lilia se trouvaient en face d'un large perron en pierre conduisant à l'appartement que M. de Lubriac occupait au rez-de-chaussée. Le feuillage des chèvrefeuilles se dessinait en tremblotant dans l'encadrement des fenêtres ouvertes. Un magnifique soleil entraînait dans la chambre, et reposait sur la moitié d'un vaste tapis, tandis que l'autre moitié restait encore plongée dans l'ombre. M. de Lubriac, assis dans un haut fauteuil en velours, près de la cheminée, où l'on avait mis des feuilles fraîches à cause de la saison, causait avec la vicomtesse de Vallamare, Espagnole encore fort belle, tandis que Marie, sa fille, à demi cachée dans les rideaux, regardait Anatole et Lilia qui montaient ensemble le perron. — Monsieur de Lubriac, disait la vicomtesse avec une aimable familiarité, pardonnez-nous notre visite matinale. Au moment de partir pour la campagne, Marie voulait voir Lilia. — A toute heure, madame, vous serez la bienvenue. La future belle-mère et la fiancée de mon fils peuvent se regarder, dès à présent, ici comme chez elles. Et d'abord, si vous voulez, nous déjeunerons tous ensemble en famille sur la terrasse au bord du vivier. — J'accepte sans cérémonie, mais à une condition... vous enverrez Lilia et Anatole dîner chez moi aujourd'hui; ce n'est qu'à deux lieues d'ici. — Soit. — Je crains que nous ne fassions violence à M. Anatole, reprit Marie en s'avançant avec un petit air piqué; la proposition peut ne pas lui paraître agréable. — Vous vous trompez, mademoiselle, dit Anatole ému et d'un ton de reproche, en entrant avec Lilia. — Vous ne me boudez donc plus? lui demanda-t-elle tout bas. — Je vous prie de me pardonner, Marie. — De tout mon cœur.

Après cette explication, l'inquiétude, qui passe quelquefois comme un nuage sur le cœur des amoureux, s'effaça tout à coup. La joie reparut sur tous les fronts. Lilia et Marie se serrè-

rent la main avec effusion. Le contraste de la beauté des jeunes filles les rendait toutes deux plus piquantes. Marie était une brune aux beaux cheveux noirs, au front sévère comme celui d'une madone égyptienne; Lilia, au contraire, était blonde, svelte et délicate comme un épi des champs, ses yeux semblaient nager dans un fluide voluptueux, et la rêverie, qui faisait pencher son front, avait quelque chose d'angélique.

M. de Lubriac pria Lilia d'aller donner quelques ordres à ses domestiques, Marie voulut l'accompagner.

— Mon père, dit Anatole avec chagrin, lorsqu'elles furent sorties, notre Lilia qui est devenue folle!...

— Folle! s'écria la vicomtesse.

— Lilia! reprit en riant M. de Lubriac, l'esprit le plus fin, le plus subtil, le plus pénétrant qu'il y ait au monde!

— Elle est folle, vous dis-je... Elle prétend que son âme sort de chapelle, rentre, va et vient, comme dans un appartement mal fermé.

Dans ce moment, Lilia rentrait.

— Approche, mon enfant, lui dit son tuteur avec inquiétude. Tu ne sais pas la nouvelle?... On raconte qu'une jeune fille, belle, spirituelle... comme toi, s'est éveillée folle ce matin.

— Je parie, dit Lilia en souriant, qu'Anatole la connaît.

— Tu vois bien, reprit M. de Lubriac, se tournant vers son fils avec ironie, que le plus fou ici, c'est toi.

— Eh bien! tant mieux, répondit le jeune homme, car je suis sûr d'avoir toute ma raison.

Le déjeuner fut animé et joyeux, Lilia saisissait avec empressement toutes les occasions de plaisanter Anatole sur son indiscretion, M. de Lubriac jouissait avec un orgueil tout paternel de l'esprit de sa pupille. La vicomtesse défendait Anatole, qui aimait mieux causer à mi-voix avec Marie. Enfin on se sépara, et Anatole renouvela la promesse d'aller au château dans l'après-midi.

Deux heures plus tard, une jeune amazone et un cavalier sortaient ensemble de la maison de M. de Lubriac. C'étaient Anatole et Lilia.

Malgré la chaleur du jour, ils se mirent à chevaucher à travers la campagne. Lilia choisissait de préférence les champs de bruyères qui ondoyaient sous le vent comme des flots de poussière rose, et les genêts arides dont les fleurs délicates, à l'abri de leurs longues épines, menaçaient la main sacrilège qui oserait s'approcher de ces vierges du silence et de la solitude. Anatole, au contraire, suivait le grand chemin, où il rencontrait de temps en temps quelque vieux berger rentrant à la ferme avec son troupeau de moutons ou de bœufs, ou quelque fraîche paysanne revenant de la ville, montée sur son âne docile. Il échangeait gaiement avec eux quelques paroles, s'informant de la beauté des récoltes, du temps de la moisson, demandant si la vendange serait bonne, le foin et la luzerne abondants.

Ils aperçurent bientôt les toits pointus du château et ses contrevents bruns cachés sous les têtes touffues des arbres que balançait majestueusement un vent rapide et harmonieux.

En arrivant, ils trouvèrent Marie qui les attendait, assise derrière la grille à l'ombre d'un arbuste dont les grenades rouges semblaient tomber, comme une pluie de corail, dans ses cheveux noirs. Anatole ne l'avait jamais trouvée si charmante. Elle ouvrit elle-même la grille et les devança dans la large allée de gazon pour aller avertir de leur arrivée...

Dire la joie, les plaisirs de la journée, les courses folles dans le parc ou dans les bois, les délicieuses rêveries près de la pièce d'eau, serait impossible. La vie est si belle dans le double printemps de la saison et de l'âge! Les illusions se cueillent à pleines mains... L'expérience n'a rien flétri.

Le bonheur d'Anatole et de Marie, les expressions passionnées qui leur échappaient presque à leur insu, toute cette atmosphère d'amour qu'elle respirait et sentait autour d'elle, achevèrent de porter le trouble dans les sens de Lilia. Une vague espérance et des désirs plus vagues encore faisaient battre doucement son cœur. Il lui semblait qu'une voix mystérieuse disait pour elle les mots qu'Anatole disait à Marie. Un secret malaise, qui n'était peut-être qu'un souvenir fugitif, lui faisait désirer d'être

seule. Aussi, malgré les prières de Marie et les regards expressifs d'Anatole, voulut-elle rentrer de bonne heure. Elle remonta à cheval. Anatole embrassa Marie. Ils se quittèrent...

Bientôt le soleil se coucha. Les éphémères sortirent des eaux, le vent s'apaisa, la cigale se tut; tout devint immobile. La nature entière parut se recueillir; puis, de folles brises vinrent agiter la cime des arbres, et les ombres s'étendirent sur la terre.

La lune avait détaché, un à un, les voiles de nuages qui couvraient son front. La pâle vestale des cieux, sur le seuil de son temple étoilé, jetait un regard paisible autour d'elle. Arrivée aux portes de la ville, Lilia aperçut une petite maison noire et en ruines dont le pied se baignait dans l'eau d'une rivière morte. Une lampe de bronze suspendue au plafond éclairait une chambre ornée avec luxe, et dont la fenêtre ouverte permettait aux regards de plonger dans l'intérieur. Un jeune homme assis devant une table d'ébène, la tête appuyée sur sa main, écrivait ou rêvait... En entendant le pas des chevaux, il se leva et vint à la fenêtre.

— Quelle est cette maison ? demanda Lilia qui venait de s'arrêter brusquement.

— La petite maison du poète Fernand, répondit Anatole; il l'appelle sa petite maison, il devrait bien plutôt l'appeler un lieu de travail. Je jurerais que jamais une femme n'y est entrée; il craindrait de profaner son sanctuaire poétique. Il a des idées si extraordinaires, ce Fernand ! Le connais-tu, Lilia ?

— Non, dit timidement la jeune fille qui paraissait vivement troublée; je ne connais de lui que sa réputation.

— C'est un jeune et beau cavalier, fort riche, homme du monde; il est de plus un grand poète, car il fait des vers admirables... Nous en avons lu ensemble cet hiver, Lilia. Toutes les femmes sont folles de lui, et je le compte parmi mes amis.

— C'est lui, murmura tout bas la jeune fille.

Anatole et Lilia continuèrent leur route.

Lorsqu'ils furent passés, Fernand se mit à considérer le ciel argenté; puis, il regarda avec amour les giroflées qui poussaient entre les pierres des vieux murs de sa petite maison, la mousse verdâtre de l'eau qui s'attachait au bas, et les acacias gigantesques qui promenaient tranquillement leurs ombres sur la rive... Il aimait la voix rauque de la corneille criant dans ses cheminées à demi écroulées, et le bruit de quelques pierres se détachant pour rouler sourdement dans l'eau qui formait un bassin à ses pieds...

Dix heures sonnèrent; Fernand ferma sa fenêtre. Il s'étendit bientôt dans son lit, croisa les courtines de soie de son alcôve profonde, et s'endormit, bercé par les espérances d'un cœur de vingt ans et les douces visions d'un poète.

## II.

Dans une vallée solitaire encaissée entre de hautes montagnes régnait la nuit la plus profonde. L'esprit de minuit la couvrait de ses sombres ailes, et le sommeil semblait devoir y habiter éternellement. Le vent du nord passait tristement dans les hauts sapins, cet arbre des pleurs qui prête son bois à l'homme pour le vêtir une dernière fois, et faisait plaindre l'eau du ruisseau, que le courant entraîne, quoiqu'elle cherche à s'attacher sans cesse aux graminées du bord ou à la terre glissante qui la laisse passer.

Passe, passe, onde folle et désordonnée ! Chante aux fleurs de tes rêves, aux cailloux de ton lit, ta chanson frivole... Chaque pas que tu fais ne reste point marqué. Tu ne verras pas deux fois les mêmes lieux... L'heure fuit, et tu t'enfuis avec elle.

La lune, sortant des nuages, fit disparaître, par sa lumière argentée, l'horreur de la solitude. La pluie, en tombant, avait rafraîchi la terre, et les longues herbes relevaient voluptueusement leur taille flexible sous les caresses du vent. Chaque goutte de la rosée de la nuit devint un diamant limpide. La terre eut aussi ses étoiles où venaient se mirer les étoiles du ciel...

Bientôt la prairie et les montagnes furent peuplées de corps légers comme un souffle et pareils à une vapeur blanche avec des formes et des traits humains.

Quelques-uns noirs et opaques, comme une épaisse fumée, erraient mornes et silencieux sous les sapins.

C'étaient les âmes des hommes livrés en ce moment au sommeil.

Chacune, en particulier, suivait ses goûts et montrait ses sympathies habituelles.

Des groupes d'âmes de jeunes vierges, couronnées de nénuphars blancs, s'étaient agenouillées sur l'herbe humide, et s'abîmaient dans les joies de la prière.

Des âmes de petits enfans, à peine conçus dans le sein des femmes et qui n'avaient point encore vu la lumière, formaient des rondes dans les roses épanouies ou se balançaient dans les lis à demi entr'ouverts et sur les feuilles pendantes des saules.

Leurs jeunes mères attentives les surveillaient avec amour et se mêlaient à leurs jeux...

Des âmes de jeunes femmes formaient entre elles, sur des pelouses vertes, des danses rapides et voluptueuses.

Des veuves prosternées embrassaient la terre avec désespoir. D'autres allaient rêver avec mélancolie sur la croupe des montagnes.

Quelques âmes, s'élançant jusqu'au faite des arbres, s'asseyaient sur leurs cimes, écoutant dans un recueillement profond des sons confus et des harmonies insaisissables.

D'autres, s'élevant jusqu'aux nuées, semblaient compter les astres dispersés dans les voûtes éternelles.

Quelques-unes, penchées avidement sur les flancs des collines, jetaient des regards ravis sur les paysages baignés des rayons de la lune.

Plusieurs formaient à terre des angles ou des lignes, et mesuraient alternativement des hauteurs et des distances.

Il y avait peu d'âmes de vieillards, car la peur de la mort les fait veiller sans cesse. Ils chassent le sommeil avec terreur, et veulent user scrupuleusement de la vie tout ce qu'elle leur laisse.

Il y en avait d'occupées à fouiller les entrailles de la terre et qui paraissaient en étudier les secrets.

D'autres comparaient ensemble des morceaux de minerais et toutes sortes de métaux.

Quelques-unes, errant dans la vallée, choisissaient des plantes, des fleurs ou des racines pour les classer.

D'autres, immobiles et se soutenant dans l'air, cherchaient à analyser sa substance, à en calculer la pesanteur spécifique.

Des jeunes gens pleins de force et de beauté levaient vers le ciel des regards inspirés. Parmi eux était Fernand le poète. On le distinguait surtout à la noblesse empreinte sur son visage, à l'élégance de ses formes, à la dignité de sa démarche, et je ne sais quoi de doux et de triste répandu sur toute sa personne. Il se détacha lentement du gronde divin et vint au bord d'une fontaine où de blanches jeunes filles s'étaient rassemblées. Les unes se miraient dans l'onde, d'autres effeuillaient des fleurs et s'en faisaient des lits parfumés. Une d'entre elles, à demi cachée derrière un arbousier, s'était fait une ceinture des chatons du saule et cherchait à s'en parer. En l'apercevant, Fernand devint immobile.

Puis, faisant un effort sur lui-même, il s'élança vers elle. La jeune fille se retourna et sourit.

— Fille de la terre, s'écria Fernand transporté, je te cherchais sans espérer de te rencontrer ! Tu t'en allas si vite la première fois que tu vins ici !

— J'aurais voulu rester davantage, tes paroles avaient un charme si doux pour moi ; mais une secrète inquiétude me fit enfuir et te quitter. Gardienne vigilante de l'enveloppe matérielle que la nature m'a confiée, je t'oubliai pour elle.

— Si tu m'avais aimé, tu l'aurais oubliée pour moi... moi qui ne veux d'autre bonheur que celui de t'avoir à mes côtés pour soutenir ta marche incertaine, d'autre plaisir que celui de noyer mes regards dans les tiens, de plonger mes mains dans les flots de ta longue chevelure, et de regarder ta taille onduleuse comme une liane des rochers agitée par le vent.

En ce moment, ils gravissaient ensemble la montagne; ils marchaient lentement dans un petit sentier creux bordé de ronces et de glaieuls. Les clochettes blanches à la longue chevelure verte formaient de larges tapis de feuilles, ou, suspendues aux branches d'arbres, semblaient des rideaux transparents et mo-

biles. Un vent léger avait chassé les nuages; le ciel était clair, la nuit tranquille.

— Dis-moi, enfant, demanda Fernand, quel nom portes-tu parmi les hommes?

— On m'appelle Lilia.

— Ton nom est suave comme ta beauté; mais tu es plus pure et plus blanche que la fleur qu'il rappelle. Ton souffle est parfumé comme un jour d'été avec toutes ses brises. J'ai senti mon cœur là-bas tressaillir pour toi et brûler ma poitrine. Dieu m'a fait intelligent; tu m'as fait sensible. La passion que tu m'as inspirée, qui gronde et bouillonne sourdement dans mes veines par je ne sais quel mystère, rafraîchit en même temps mon âme; j'aime à me reposer en elle comme l'abeille dans le sein de sa fleur chérie. Et toi, que ta pudeur couvre comme un voile, jeune vierge, vois en moi ton époux, bannis toute crainte; cesse de chercher ta force dans ton innocence : l'amour chaste est aussi une vertu.

Lilia, qui penchait modestement son front, leva des yeux ravis sur Fernand. Elle était heureuse de l'entendre lui exprimer un amour si pur et si violent à la fois.

Fernand s'était arrêté. Il étendit le bras pour montrer à Lilia la ville endormie et la campagne paisible. Le tableau qu'ils avaient devant eux était digne d'admiration : d'un côté, la cité qui achevait de concentrer un à un tous les bruits dans ses entrailles de pierre, avec ses toits noircis comme des fantômes immobiles, ses vieux édifices, ses cloches et sa ceinture de murailles grises; de l'autre, des bois recueillis et frissonnants à peine, des champs ondoyants, des routes désertes, partout de l'ombre et du silence... à leurs pieds, la vallée et sa foule animée...

Après être restés l'un et l'autre un moment muets et immobiles, ils redescendirent par la pente opposée de la montagne.

Fernand paraissait rêveur et préoccupé.

— Vous êtes triste? lui demanda Lilia avec tendresse.

— Oui, je crains que vous ne m'aimiez pas, Lilia.

— Je ne vous aime pas, Fernand? reprit-elle d'un ton de reproche. Hier soir, je vous aperçus de loin; mes yeux ne purent distinguer vos traits à cause de l'obscurité. Cependant je vous reconnus, car aux battements de mon cœur je compris que je n'étais point trompée par une illusion fugitive de mon esprit.

— Vous m'aimez, Lilia! Soyez bénie pour l'espérance que vous me donnez, et qui me promet un bonheur plus qu'humain sur cette terre.

Ils étaient parvenus au bas de la montagne. Une rivière courait à leurs pieds, et l'on apercevait de l'autre côté la grande route et ses buissons fleuris. Fernand et Lilia se prirent la main, et s'aventurèrent sur un arbre qui formait en cet endroit un pont fragile. Ils n'avaient fait encore que quelques pas, lorsqu'un bruit pareil à un vent violent dans le feuillage les fit regarder en arrière. Ils aperçurent avec étonnement une foule bruyante et désordonnée qui entrait dans la vallée; des hommes et des femmes, dont les corps étaient rougeâtres comme la lueur d'un incendie, passaient en chancelant, ou mornes et stupides...

Il était trois heures du matin. Les bals, les spectacles avaient cessé; les maisons où hurlait l'orgie étaient fermées jusqu'au soir; l'orgie elle-même avait chassé, comme indignes de s'abriter plus long-temps sous sa robe impudique, tous ces hommes impies et ces femmes effrontées qui cherchent à étouffer dans des plaisirs infâmes les cris d'une âme agonisante. Le sommeil était venu jeter son voile sur des fatigues que l'âme ne pouvait plus soutenir, et délier un moment les chaînes et les carcans hideux de la prisonnière immortelle. Les blanches ames des vierges, des poètes, des enfans et des jeunes mères, s'enfuirent épouvantées... Lilia poussa un cri et courut se cacher derrière les buissons de la grande route où Fernand la suivait... La lune détourna la tête avec horreur et remonta dans l'orient... Il ne resta plus dans l'obscurité profonde de la vallée que ceux qui aiment la nuit, et, jusqu'au chant du coq, les lueurs sinistres des corps se reflétèrent sur les sapins noirs.

MARIA D'ANSPACH.

## LE SALON.

### LES COLORISTES.

Si nous ne savions combien les mots mal définis se prêtent complaisamment aux caprices et aux exigences de l'interprétation, nous nous serions bien gardé d'écrire en tête de cet article le titre un peu gascon qu'on y lit. Mais le mot *coloriste* est un de ceux de la langue moderne qui laissent le champ le plus libre aux nécessités de la discussion, et dont la signification se voit tous les jours, selon le besoin de chacun, élargie ou restreinte. Il est manifeste, à notre sens, que si Paul Véronèse, descendant un matin de son tableau des *Noces de Cana*, où il joue si gravement du violoncelle, se mettait à parcourir le Salon en cherchant, non pas les coloristes de hasard, mais ceux qui le sont comme lui, en vertu d'une loi secrète et immuable, il n'en trouverait qu'un seul. Sérieux et charmé, il s'arrêterait, j'en suis sûr, devant trois petites toiles, *Roméo et Juliette*, *Marguerite* et *Rébecca*. Sans en comprendre nettement la passion profonde, sans en aimer le dessin (car Véronèse aurait le droit d'être difficile), il subirait l'inévitable attrait de cette couleur puissante, et il reconnaîtrait en M. Delacroix un ami pieux et fidèle, un homme qui a souvent regardé l'*Évanouissement d'Esther* et qui l'a compris. Quant à ces peintres charmants qui étalent sur leurs toiles souriantes de si fraîches nuances, il les considérerait comme des enfans frivoles qui, bien qu'amoindris et dégénérés, conservent encore le caractère de la race dont ils sont issus; mais, à coup sûr, dans ses rigueurs légitimes, il ne les proclamerait pas coloristes.

Tout dépend donc du point de vue où l'on se place, et la critique aura toujours en elle, comme toutes les créations de ce monde, quelque chose d'éminemment relatif. Sur quel terrain faut-il se mettre? Mon Dieu! sur le seul qui ne tremble pas sous le pied, sur celui de la justice et de la vérité, quelque sévères que puissent être leurs arrêts. Dire qu'il n'y a qu'un seul coloriste dans l'école moderne, ce n'est pas être gracieux, nous le savons, pour beaucoup de nos jeunes amis qui croient avoir le don suprême, mais c'est être franc, c'est satisfaire l'ombre errante de Véronèse, et c'est ce que nous ferons sans peur, sinon sans reproche.

Mais une petite armée de peintres qui ont, de la couleur, un sentiment plus ou moins élevé, se presse autour de M. Delacroix. Les uns lui sont fidèles, sinon dans l'exécution, du moins en théorie et en parole; les autres, qui lui doivent tout, se plaisent, avec un sans façon dont la critique n'a point à connaître, à diminuer dans leurs paradoxes effrontés la haute valeur du maître dont ils procèdent. Mais les œuvres peuvent seules nous préoccuper, et les divagations intimes de l'atelier n'arrivent pas jusqu'à nous. Contesté ou applaudi, M. Delacroix continue son chemin; il travaille, et, moins soigneux que bien d'autres de soustraire ses productions à l'examen d'un public qui ne lui est pas toujours sympathique, il expose cette année trois tableaux de chevalet, improvisations rapides que l'artiste, long-temps occupé à peindre son grand plafond du Luxembourg, ne semblait pas avoir le loisir d'achever. La réputation de M. Delacroix, comme coloriste, en est venue à ce point qu'elle ne saurait désormais être accrue, et l'on a pu écrire avec raison que son exposition n'augmenterait pas de ce côté la renommée qu'il a conquise. Mais, comme traducteur des émotions de l'âme, M. Delacroix s'agrandit encore, s'il est possible. Je ne dirai rien, de peur d'en trop dire, de cette couleur qui, éclatante et joyeuse quand elle doit l'être, s'assombrit à plaisir quand le sujet devient dramatique ou douloureux, et s'accommode toujours avec une sagacité rare au caractère tendre ou violent de la scène que

l'artiste veut rendre. Toujours varié en restant fidèle à une méthode constante, M. Delacroix peindra un jour la *Noce à Maroc*, ou les *Femmes d'Alger*, et le lendemain la *Barque* ou la *Pieta*. Ainsi *Roméo et Juliette*, l'*Enlèvement de Rebecca*, *Marguerite à l'église*, conçus dans des sentimens divers, sont exécutés dans des gammes différentes, et dans chacune de ces œuvres la couleur, commentaire éloquent de la pensée dont M. Delacroix s'est inspiré, vient contribuer à la rendre plus saisissante et plus passionnée. On hésiterait entre ces trois tableaux, si la voix sainte de l'amour, qui ne se tait jamais dans l'âme, ne vous ramenait sans cesse, en fixant bien vite l'admiration irrésolue, devant les adieux des amans de Vérone. Ce n'est pas le rossignol, mais bien l'alouette, qui a chanté. Les tons frais de l'aurore raient déjà de bandes lilas l'extrême horizon où flotte la brume matinale; il faut partir, et Roméo, dans une dernière étreinte, presse dans ses bras sa maîtresse, en levant le visage au ciel, comme pour le remercier du plaisir passé, et confier sa bien-aimée à la garde de Dieu. Jamais plus intime embrassement n'a réjoui l'ange des amours heureuses. C'est comme un hymne de tendresse. Roméo, tout entier à la fête de son cœur, se laisse aller à son ivresse; Juliette, inquiète déjà et troublée, se demande si leur bonheur ne doit pas finir un jour. M. Delacroix, qui tient avec tant d'honneur sa place parmi les maîtres violens, s'est complu à répandre sur cette œuvre tranquille toute la sérénité du sentiment le plus doux. L'*Enlèvement de Rebecca* est au contraire une scène du mouvement le plus énergique. Le corps de la belle Juive, merveilleux de souplesse et d'abandon, est d'une extrême finesse de couleur; le cavalier du second plan, qui arrive au grand galop, est d'une allure terrible; le château de Frondeboeuf se dresse sur le roc en affectant des perspectives étranges et grandioses; le vent passe dans la crinière du cheval de l'esclave et la fait flotter en désordre; et, en voyant dans le fond ces guerriers qui s'égorgent et ces lueurs d'incendie, on croit entendre les clameurs des mourans et le craquement des poutres embrasées.

M. Delacroix a de tout temps aimé Goethe. Il a publié jadis, pour illustrer le *Faust*, une série de lithographies que personne n'a oubliées; aujourd'hui il y revient encore, et il nous donne *Marguerite à l'église*. Le mauvais esprit assiège l'âme de la blonde fille, et la pousse aux fatales tendresses; courbée sur son prie-Dieu, elle se débat de toutes les forces de sa volonté mourante contre les inspirations que lui suggère Méphistophélès, placé derrière elle. Quel combat! et quelle infernale énergie le démon déploie pour charmer la pauvre fille et pour la perdre! M. Delacroix, fidèle à la pensée de Goethe, en a rendu le côté sévère et déchirant. La foule, agenouillée au fond de l'église, ne se doute pas du drame qui s'accomplit près d'elle, et ce calme des consciences tranquilles rend plus émouvante encore la lutte que soutient Marguerite. Peut-être le rêve du poète n'est-il pas tout-à-fait réalisé, en ce sens que l'église et la foule recueillie n'ont point dans le tableau de M. Delacroix la solennité que Goethe leur a donnée dans son œuvre; le *Dies iræ*, qui retentit avec une splendeur si désolée dans la scène du *Faust*, ne fait pas frémir les voûtes de la chapelle qu'a peinte M. Delacroix. Mais il n'est pas possible d'exprimer mieux qu'il ne l'a fait les terreurs de Marguerite subissant l'influence surhumaine à laquelle elle va céder, non pas librement, mais en désespérée.

Puisqu'il faut tout dire cependant, et quelle que puisse être la part d'admiration et de sympathie à laquelle ait droit l'auteur des *Femmes d'Alger*, une grande chose lui manque, la correction dans le dessin; ses plus fervens amis n'ont jamais tenté de dissimuler ce que son talent a d'incomplet sur ce point. La manière de M. Delacroix a quelque chose de fiévreux et de tourmenté qui ne lui permet pas d'atteindre toujours à cette rectitude des lignes, à cette sérénité de la forme auxquelles sont parvenus plusieurs des grands maîtres italiens. C'est là un malheur, et je sais bien des enthousiastes qui ne veulent pas s'en consoler. Dans *Roméo et Juliette*, le jeune amant et sa maîtresse sont loin d'avoir, quant aux traits du visage, cette fleur de beauté que réclamait leur type idéal; dans l'*Enlèvement de Rebecca*, ce cavalier du second plan, dont je vantais tout à l'heure le mou-

vement, est d'une incorrection trop facile à apprécier; enfin, dans la *Marguerite*, le Méphistophélès est posé d'une façon peu vraisemblable, et on ne sait guère comment il peut se tenir en équilibre. Tout cela est regrettable; mais il faut observer que, par un rare privilège, ces faiblesses du dessin, ces défaillances de la ligne, n'ôtent rien aux figures de leur expression, de leur caractère et de la vérité de leur geste. Nous avons parlé dans un article récent d'une certaine incorrection de détail qui ne serait pas incompatible avec la grandeur et le style, et nous alléguions pour exemple les admirables créations d'André del Sarte. Dans un autre ordre d'idées, et dans des proportions différentes, M. Delacroix a, lui aussi, des mérites qui rachètent amplement l'insuffisance de son dessin. Et d'ailleurs, quelle est l'école qui a enfanté le peintre complet? Faut-il, par une sévérité exagérée, contester les grands hommes que notre siècle a produits, et mépriser le meilleur de nos richesses? Quelles que soient les qualités dont M. Delacroix semble privé, il n'en reste pas moins, parmi les artistes français, pour la couleur, pour le sentiment, pour la réalité émouvante, pour le sens historique des civilisations passées et pour beaucoup d'autres choses encore, le peintre le plus vrai, le plus profond, le plus douloureux; et, quand il le veut, le plus tendre et le plus charmant.

En parlant, l'autre jour, des paysages, nous avons indiqué en quelle façon et jusqu'à quel point M. Decamps nous paraissait s'être éloigné de sa manière habituelle et en même temps de son succès ordinaire dans le *Retour du Berger* et dans son petit tableau de la galerie de bois. Nous ne répéterons pas, au sujet du *Souvenir de la Turquie d'Asie* et de l'*École*, ce que nous avons dit nous-même et ce que d'autres ont très heureusement écrit; mais les défauts qu'on s'est attaché à remarquer avec tant de complaisance dans le *Berger*, et que, du reste, nous avons bien été forcé d'y reconnaître, sont beaucoup moins saillans dans les tableaux de genre de M. Decamps, et notamment dans son *École*. Là, par un artifice familier aux coloristes, il a adossé un groupe fourmillant d'enfans vêtus de rouge, de vert et d'étoffes aux chauds reflets, contre une muraille d'un gris pâle, qui les fait singulièrement valoir. Rien n'est charmant comme cette paresseuse petite horde, dont le flegme oriental s'allie à l'espéglerie et à l'air candide ment rusé que l'enfance a dans tous les pays du monde. Le vieux maître, qui fume et qui dort à moitié, ne les épouvante guère. La chambre est pleine de soleil, et les figures s'accusent avec des reliefs et des vigueurs de ton dont M. Decamps, il faut l'espérer, ne perdra jamais le secret. C'est aussi par la vigueur que brille le *Souvenir de la Turquie d'Asie*. Assis ou debout sur les marches d'un escalier dont un ruisseau baigne les dernières pierres, des enfans, beaucoup plus Turcs qu'on ne se l'imagine, regardent de petits canards, barbotant, comme dirait Colletet, dans la bourbe de l'eau; et, en cette circonstance, il aurait raison, car vit-on jamais eau plus épaisse et plus semblable à de la boue puissamment colorée? Comment les canards peuvent-ils nager dans cette maçonnerie? Dieu le sait! mais tout cela a été dit déjà, et beaucoup mieux. Malgré cette solidité excessive des eaux, le *Souvenir de la Turquie d'Asie* n'en est pas moins une toile éclatante et des plus lumineuses; les murailles sont superbes, et M. Decamps est encore le seul parmi nous qui fasse de la peinture aussi vigoureuse et aussi splendide.

Mais il n'est pas le seul que la lumière de l'Orient ait séduit. M. Diaz en a aussi subi le charme; pourtant est-ce bien de l'Orient qu'il nous arrive? Ne revient-il pas de plus loin encore, du pays de l'impossible, de la patrie des chimères et des rêves? Et dans quelle contrée lointaine fleurissent donc les fleurs invraisemblables qu'il nous peint? Et ces femmes enchantées, où sont-elles, que nous allions leur demander bien vite si, dans le frais paradis qu'elles habitent, l'amour dure plus long-temps qu'en ce monde? Mais l'Amour est partout, comme dans le poète, un traître et « faux garçon. » Il se rit des larmes des belles, même dans l'Eldorado, et M. Diaz raconte en souriant l'histoire des *Délaisées*. Jamais l'admiration que M. Diaz a pour Prudhon n'a paru si transparente que dans ce tableau, si séduisant d'ailleurs et si charmant; il a répandu sur les chairs, comme sur le paysage, ces tons gris et vaporeux dont on a pu étudier les



finesses dans *l'Innocence entraînée par l'Amour*, récemment exposée au boulevard Bonne-Nouvelle. Notons cependant une différence très grave : Prudhon savait dessiner, et M. Diaz a encore beaucoup à apprendre sur ce point. Ses *Délaissées* et cette autre toile où un femme nue qu'on voit de dos se désole dans un bois, sous le titre de *l'Abandon*, prouvent surabondamment que M. Diaz, en essayant cette année de faire du dessin, a tenté une voie nouvelle pour lui et où il se hasarde pour la première fois. La forme, dans ces études de femmes, est mesquine et pauvre. Mais où allons-nous et quelle pitoyable envie nous prend ? M. Diaz travaille ; bien d'autres, satisfaits de produire d'adorables fantaisies en entassant au hasard de brillants costumes, des perles et des rubis, des oiseaux aux plumages féériques, se seraient abstenus de dessiner le modèle d'ensemble, et se seraient de gaieté de cœur et par prudence interdit la figure d'une certaine dimension ; M. Diaz a compris ce qui manquait à son talent, et il a voulu le compléter. En attendant, et qu'il y parvienne ou non, il reste un peintre charmant : *le Jardin des Amours*, *la Sagesse*, *la Magicienne*, *l'Orientale*, sont des fantaisies qui échappent le plus souvent à toute influence de tradition et d'école, et sont d'une originalité qu'on ne se lasse point d'aimer. Ce sont des guirlandes de jolies filles et d'amours roses et blancs, des enroulements infinis de pierreries et d'étoffes chatoyantes ; tout brille et tout étincelle dans ces jardins d'or et de pourpre, tout rayonne et fleurit dans ces paradis du caprice.

M. Haffner est un nouveau venu aux expositions du Louvre. On a vu de sa main, l'an passé, un paysage verdoyant, peuplé de figures dont les finesses n'étaient pas sans quelque analogie avec la manière de M. Diaz. — Sa *Ferme*, ses *Chaudronniers* et son *Intérieur de ville* de cette année appartiennent à la même école et obtiennent un pareil succès. La *Ferme* dans les landes est surtout une peinture séduisante ; la combinaison des tons est des plus heureuses ; mais là, comme dans les autres tableaux de M. Haffner, les figures sont d'une exiguïté qui blesse les yeux. Tous ces petits personnages pourraient hardiment être agrandis d'une tête.

Cette recherche de la couleur, ou du moins cette adresse qui consiste à marier harmonieusement des tons séduisants et frais, nous la retrouvons dans le tableau de M. Müller, *les Primevères*. C'est une seconde édition revue et corrigée du *Décameron* de M. Winterhalter, et M. Müller a pleinement usé de son droit en traitant à sa manière un très joli sujet, assez malheureusement défloré dans le *Décameron*, le chef-d'œuvre de la peinture crierde et commune. Dans un de ces jardins comme on n'en voit plus que dans Boccace, M. Müller a semé sur le gazon un essaim de belles filles et de jeunes gens très occupés d'amour, de causerie, de musique et de paresse. La moralité de cette brillante toile, c'est le *Carpe diem* du poète. Heureux ceux qui peuvent la mettre en pratique ! Inutile d'ajouter que M. Müller n'a pas fait là de la peinture bien sérieuse ; mais il y a des têtes charmantes, la composition se complique et s'enchevêtre adroitement, l'effet général est d'une harmonie où le rose s'associe au vert tendre par des contrastes attrayants et gais. Le *Portrait* des enfans de M. de Laborde a les mêmes qualités ; mais M. Müller a placé ses jeunes modèles dans un paysage étrange et dont la pâle verdure est aussi fantastique que les arbres bleus de Watteau. — M. Faustin Besson et M. Verdier voient la nature avec les mêmes yeux : la *Madeleine* de l'un est, malgré la dimension du cadre, un petit tableau plein de coquetterie ; le *Jardinier* de l'autre est d'un dessin bien tourmenté. — M. Robert fait ses chairs trop rosées, indépendamment de quelques autres reproches qu'on pourrait lui adresser au besoin.

Il y a toujours des peintres qui, embarrassés de mettre harmonieusement en œuvre toutes les couleurs de la palette, peignent comme si telle ou telle nuance n'existait point, et se tiennent constamment dans une gamme de convention qu'ils appliquent invariablement à tous les sujets. M. Dureau est un de ces peintres : hommes et paysages, il voit tout lie de vin. Son *Cincinnatus* de l'École des Beaux-Arts, son *Saint Malo* du Salon de l'an passé, étaient des promesses et des espérances, et le *Lendemain d'une Tempête* a des qualités plus saisissantes. Un groupe de femmes trouvant sur le rivage un cadavre que la

vague y a déposé, c'est une chose toute simple et toute terrible ; il y a sans contredit dans la composition et dans l'effet une certaine terreur ; mais pourquoi le vent de la mer qui agite si violemment les cheveux de ces femmes ne fait-il pas flotter aussi l'ampleur de leurs robes ? La couleur n'est pas sans harmonie ; mais arriver à l'harmonie en se tenant dans les violets, les gris et les bleus, ce n'est pas aller à Corinthe, et le plus mince écolier en pourrait faire autant.

Quant à M. Adrien Guignet, il ne connaît que les tons chauds ; pour lui, le bleu et le vert sont des richesses inutiles dont il est aisé de se passer. Nous ne discuterons pas cette prétention. Dans le *Xercès* comme dans les *Condottières*, où Salvator Rosa reconnaîtrait sans peine quelques-uns de ses farouches bandits, les chairs, les rochers, les vêtements, le ciel et l'horizon des sables infinis sont de la même nuance cuivrée ; mais ces œuvres singulières n'en ont pas moins de caractère et de sentiment. Le *Xercès* abonde en petites figures pleines d'énergie ; ces gardes vigilans dont les longues piques se détachent en silhouette sur les fonds, l'accoutrement bizarre et splendide du roi des Perses, les attitudes que prend, sur les côtes lointaines, l'innombrable série des bataillons armés, tout cela est original et d'une grande poésie historique.

Mais, sans remonter aux luttes des temps antiques, sans s'égarer jusqu'aux rivages du vieil Hellespont, la poésie se rencontre aussi dans la réalité, dans la vie aventureuse des contrebandiers de la frontière d'Espagne, comme dans les paisibles travaux des paysans bretons, et c'est là que M. Adolphe Leleux va la chercher. Il n'a aucune des coquetteries qui appellent le succès ; il n'a fait aucune concession au mauvais goût de la foule ; il n'a pas songé un seul instant à donner à la nature qu'il avait sous les yeux une grâce de convention, un attrait mensonger qu'elle n'a point. Cette austérité de manière, ce parti pris d'être simple et vrai en dépit de tout, ce bon sens implacable et toujours en éveil, ont déjà placé M. Leleux au rang des maîtres, et il gardera, dans le genre qu'il s'est choisi, un caractère original. Tout dans ses tableaux a un cachet de fermeté et de franchise qui les fait d'abord reconnaître entre tous les autres. Cette touche toujours sûre d'elle-même, le dessin de ces figures nettement campées sur leurs jambes, la certitude et la précision du geste, toutes les qualités que nous avons aimées dans les précédentes œuvres de M. Leleux, nous les retrouvons aujourd'hui dans les *Contrebandiers espagnols* et dans les *Faneuses*. Peut-être pourrait-on, dans ce dernier tableau, regretter que les petites figures, d'un mouvement si vrai d'ailleurs et si naïf, soient un peu lourdes et d'un type un peu uniforme. Pour les *Contrebandiers*, nous ne savons trop ce que les plus fins critiques y trouveraient à redire. — Le groupe de ces honnêtes commerçans est de la composition la plus heureuse et la plus pittoresque. Dans une gorge étroite bordée de chaque côté de rochers sévères où s'accrochent de maigres buissons, deux bandes de ces hommes déterminés se rencontrent ; ils se donnent le serrement de main fraternel, et, avant de se remettre en marche, ils causent, sérieux, tranquilles et forts. — C'est, comme les *Faneuses*, spirituel par la touche, charmant par la couleur, original par la composition, et surtout (car il faut toujours revenir, en ce siècle de chimères, à cet éloge suprême) c'est simple, robuste et vivant comme la vérité.

M. Edmond Hédouin s'inspire de sujets analogues et les rend, sinon avec le même bonheur, du moins avec le même sentiment et d'après le même système de composition et de couleur. Ses tableaux avaient reproduit jusqu'à présent le côté triste et désenchanté de la nature, et ses effets n'étaient que timidement indiqués. Aujourd'hui la lumière est plus franche, et, pour ainsi dire, plus éclairée, dans sa *Halte de paysans dans les Pyrénées*. M. Hédouin remarquera bientôt qu'au lieu de laisser courir dans tous les coins de sa toile une égale clarté, il est quelquefois prudent de la concentrer sur un seul point, afin de se ménager, par le moyen d'oppositions loyalement écrites, cette chose précieuse que M. Leleux a presque toujours, je veux dire la netteté de l'effet. D'ailleurs, le mouvement des figures, l'agencement des groupes, et l'adresse déjà savante avec laquelle les tons se



combinent, sont d'une excellente école, et font de la *Haute* de M. Hédouin un des meilleurs tableaux de genre du Salon.

M. Guillemin a long-temps exposé de la peinture qui était amusante, mais qui n'était que cela. Il veut, depuis deux ans, qu'on le prenne au sérieux, et il a raison, car *le Convoi*, la *Mauvaise nouvelle*, *l'Art au régiment*, sont l'œuvre d'un artiste plein à la fois d'esprit et de sentiment. Il voit, lui aussi, la nature telle qu'elle est; ses types, ordinairement communs, sont d'une trivialité qu'il faut regretter dans un tableau comme *les Amateurs*, mais qui devient légitime quand il s'agit de ces soldats jeunes ou vieux que M. Guillemin peint avec une si maligne exactitude. *Le Convoi* est une scène d'une désolation muette, mais profonde : encore une fois, c'est dans la vérité qu'est la poésie.

Ce qui préoccupe M. Armand Leleux, c'est moins la couleur que les jeux de la lumière et les mystérieux effets du clair-obscur. Aussi sa *Danse suisse* a-t-elle moins d'attrait, selon nous, que ses *Intérieurs* : dans celui que l'artiste appelle *le Matin*, et où un jeune homme essaie à son réveil sur son piano une mélodie dont il vient de trouver le rythme, les détails de l'alcôve, le dessous du piano, les cadres accrochés à la muraille, sont baignés d'une demi-teinte d'une finesse extrême. *L'Intérieur d'atelier* n'est pas moins frappant de justesse; M. Armand Leleux n'a qu'à exploiter cette veine heureuse.

Mais voyez comme les pentes sont glissantes et comment nous nous sommes éloigné peu à peu de notre sujet. Dans un article consacré aux coloristes, nous avons déjà donné asile à bien des faux frères. Comblons cependant la mesure, puisque nous avons trahi nos promesses, et disons un mot d'un jeune peintre pour qui la couleur est encore une langue étrangère. — Un *Charles-Quint* exposé il y a deux ou trois ans a attiré l'attention de la critique, — j'entends de la critique attentive, — sur M. Alfred Arago. Il reparait au Salon avec deux tableaux, la *Récréation de Louis XI* et des *Moines* attendant une audience du pape. Je ne sais trop ce qu'en diront nos savans confrères, mais pour nous il y a là, malgré la sécheresse avec laquelle les profils se dessinent et se découpent sur les fonds, une intelligence très vive de la nature, une étude consciencieuse du mouvement, et, comme procédé, un système excellent. Pas d'hésitation dans le contour, pas de tâtonnement dans le modelé et dans la touche, et avec cela un caractère, une originalité, que les talens jeunes n'ont pas d'ordinaire. — Le sincère éloge que nous avons accordé aux fruits splendides de M. Léger-Chérelle nous dispense de revenir aujourd'hui sur le *Martyre de sainte Irène*, où l'on retrouve les mêmes qualités de couleur, la lumière frappante et vive, l'éclat harmonieux, le mouvement et la vie.

Si nous ne l'avions allongé par quelques noms qui n'étaient peut-être pas dignes d'y figurer, le chapitre des coloristes eût été bien court. Un seul peintre mérite aujourd'hui complètement, entièrement, et à la façon de Véronèse, ce titre si glorieux et si envié. Mais ceux qui le suivent de près ou de loin, ceux qui, coloristes à demi, ont trouvé sur leur palette moins riche une heureuse combinaison de tons qu'ils reproduisent à l'infini, ceux-là ont leur mission, et il ne faut pas qu'ils la perdent de vue. Ce qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, comme dans toutes les crises de l'histoire de la philosophie humaine, les gens d'esprit, les petits poètes, les conteurs frivoles, ont fait pour les hautes idées que leurs maîtres hardis avaient émises, les peintres charmans dont nous parlons doivent le tenter maintenant pour le dogme, si peu compris, de la couleur. C'est une théorie compliquée à l'intelligence de laquelle le public ne s'élèvera que par degrés; c'est un monde d'idées inconnues, et il est trop haut pour que la foule puisse y pénétrer de plain-pied. Ce qui a cours sur la place, ce n'est pas la vérité, mais bien une monnaie légère qui lui ressemble sans être du même titre; l'éducation du public se fera lentement, et les séduisants coloristes qui nous occupent auront l'honneur d'avoir contribué à cette révélation progressive. Il est beau sans doute d'être le dieu d'une religion nouvelle, mais, quand on ne peut entrer dans le temple, c'est encore une noble tâche que d'en montrer le chemin aux profanes.

PAUL MANTZ.

## LA CLARISSE HARLOWE

DE M. JULES JANIN.

En ce temps-ci où chacun en littérature n'a rien plus à cœur que d'innover, voici une tentative sans pareille, et qui, pour être seulement conçue, voulait toute la hardiesse du plus audacieux esprit. *Clarisse Harlowe*, par M. Jules Janin! vous en pouvez croire vos yeux, il n'y a point dans ce titre d'erreur typographique, et, à envisager d'une certaine façon la chose, Richardson lui-même pourrait à peine réclamer. L'œuvre, en effet, qui change ainsi brusquement de paternité, n'est plus la même que l'auteur de *Paméla* tissait si ample et d'une main prodigue pour des esprits aussi émus de telles aventures qu'attentifs à ces longs récits; ce n'est là ni un livre simplement traduit, ni un livre purement émondé, c'est un roman refait de fond en comble, dans des proportions toutes différentes, sur la donnée première, à l'aide des mêmes personnages. Le système de réduction appliqué jusqu'alors à la statuaire seulement, M. Janin a cru pouvoir l'étendre à la littérature dans un cas particulier. Ce qu'on fait chaque jour pour l'Hercule Farnèse ou la Vénus de Milo, il l'a fait pour *Clarisse Harlowe*; de la statue il a tiré la statuette.

Quand je dis que Richardson lui-même aurait mauvaise grace à plaider contre M. Janin en usurpation de titre, au sujet d'une œuvre qui a subi une si étrange métamorphose, je ne prétends pas qu'il n'aurait aucun juste motif de crier à l'outrage et au sacrilège. On ne souffre pas les tortures du lit de Procuste sans avoir du moins le droit de protester contre son supplice, et l'inventeur ainsi traité peut toujours se poser en victime. Mais par-devant le public, préoccupé avant tout de son propre avantage, la question n'est plus, à beaucoup près, aussi brûlante. Il est même telle circonstance où elle soulève un point de droit littéraire très discutable; et la discussion alors, si elle n'amène pas l'absolution complète du téméraire en cause, fait du moins admettre en sa faveur de notables excuses.

Pour bien juger du cas présent, il faut d'abord se rappeler que, parmi les créations littéraires du génie humain, il y a les œuvres dont la forme accomplie est chose consacrée, et celles bien différentes dont le fond seul, passion ou pensée, constitue la grandeur et la vie. Il n'y aurait pas seulement profanation, il y aurait démente à porter la main sur les premières. Le scholiaste lui-même ne peut et ne doit y rétablir qu'avec tremblement une leçon douteuse. Quant au traducteur, s'il ne s'efforce de reproduire dans sa couleur et son attitude leur beauté parfaite, il encourt justement ce reproche de trahison que plusieurs voudraient lui appliquer quand même. Mais pour les œuvres dont le mérite est ailleurs que dans l'exécution, pour celles, comme *Clarisse Harlowe*, où le pathétique des aventures, l'invention des caractères, l'agrément des épisodes, se fourvoient et se délaient, de l'avis de tous, en d'interminables longueurs; pour celles-là, toutes téméraires qu'elles restent encore, les atteintes qu'on porte à leur intégrité ne sont pas toujours cas pendables. Il peut même arriver que tout bas le juge donne gain de cause à l'arrangeur.

C'est, du reste, un peu la thèse que, dans sa dédicace et dans sa longue introduction, soutient avec une verve incomparable M. Janin, alarmé lui-même de son entreprise. Il faut l'entendre

confesser tout d'abord l'énormité de son acte, condamner son audace, avouer qu'il tente l'impossible, exalter son auteur, vous découvrir ses défauts, vous dire après tout ses raisons, et faire si bien jouer à vos yeux toutes les facettes de son éloquence, que vous ne savez plus vous-même si vous cédez à l'entraînement de la vérité ou à celui du paradoxe. Bizarre et étincelant plaidoyer, et qui dépasse d'un grand vol en esprit et en grâces les improvisations de l'avocat auquel il s'adresse ! Écoutez-le, celui-là, et tâchez de n'y pas croire. Vous parle-t-il avec assez d'enthousiasme, avec une admiration assez entière de Richardson et de son livre ! Mais accordez-lui donc en revanche que le bonhomme est parfois bien diffus et bien somnolent. Vous ne vous compromettez guère d'ailleurs par une telle concession. N'était-ce pas l'avis de Jean-Jacques, l'avis de M. Panckoucke, l'avis de Voltaire ? Laissez-lui donc faire une bonne action, il veut sauver ce beau livre d'un grand naufrage. Le vieux monument se lézarde de tous côtés, on l'abandonne chaque jour davantage, les salles en sont trop vastes à parcourir. Le voilà désert, il sent l'humide. Permettez donc qu'il jette bas le grand édifice. Fiez-vous à son respect et à ses soins ; avec les précieux matériaux il va vous reconstruire un petit palais délectable ; la vie et le soleil y rentreront à sa suite. C'est ainsi que, durant de nombreuses pages, il va, vient, repart, retourne, vous dit son crime et son remords, son espoir et sa peur ; si bien que, circonvenu de toutes parts, vous êtes tenté de lui crier : Allez donc, et qu'il soit fait selon votre caprice ; car, au milieu de toutes ces graves raisons, débitées sur ce ton calin de bon apôtre, vous ne démêlez plus le vrai d'avec le faux, vous êtes de guerre lasse à la merci du beau diseur : Prospéro le magicien vous a touché de sa baguette.

Parmi tous les témoignages que M. Janin recueille et entasse spirituellement pour autoriser sa conduite envers le romancier anglais, il en est un qu'on s'étonne de lui voir reproduire à tout propos, c'est celui de M. Villemain. Pourquoi donc cette déférence, et quelle autorité sérieuse l'ex-ministre a-t-il donc aujourd'hui dans les lettres ? M. Janin est-il de bonne foi en ceci, et croirait-il aux oracles d'un tel rhéteur ? A quel titre les paroles de M. Villemain auraient-elles donc force de loi en littérature ? Est-ce là un de ces esprits sympathiques qui, à défaut d'œuvres éclatantes, se font du moins écouter pour leur sollicitude des choses littéraires ? Si M. Janin l'entend de la sorte, libre à lui ; mais, pour mon compte, s'il n'avait à me fournir en faveur de son travail d'autre argument que l'opinion d'un tel écrivain, je serais loin de croire sa tentative suffisamment justifiée.

Par bonheur, l'auteur du *Chemin de Traverse* est un de ces coureurs d'aventures qu'on aime voir se donner beaucoup de champ et à qui on n'en refuse guère. Qui donc prétendrait lui imposer le joug de ses fantaisies, à lui qui nous a tant prodigué les perles de la sienne ? Qui de nous, parmi les nouvelles recrues littéraires, peut se dire aussi jeune et aussi alerte que cet esprit-là ? Et voilà tantôt quinze ans qu'elle court à pleins bords, cette verve étincelante, toujours joyeuse, toujours d'un flot frais et rapide ! Qui de nous, dans ces temps de découragemens et de lassitudes, au lendemain de ces longs dimanches qui redoublent la tristesse au cœur fatigué, qui de nous, le lundi matin, ne s'est comme senti ravivé au bruit de cette parole ailée et chantante qui s'échappait du grand journal ? Accoudé sur le guéridon du déjeuner, vous n'aviez pas déployé la feuille en question qu'aussitôt, singulier voisinage, sous la prose trop connue de M. Saint-Marc Girardin, une voix claire et vive, une voix d'oiseau sortait du large feuilleton comme d'un épais massif. Sur quel air allait-elle donc babiller, cette voix vibrante, d'un timbre si net et si argentin ? Sur un air et sur un thème parfois très graves, en vérité ; sur la *Lucrece* de M. Ponsard ou sur le *Gaspardo* de M. Bouchardy, au hasard, suivant l'occasion

et la fortune dramatique. Mais que lui importait le texte obligé ? Il s'agit bien de longs raisonnemens à perte de vue sur les mérites de la pièce ! Il peut se faire qu'il vous dise aussi justement qu'aucun de ses confrères les défauts et les qualités de l'œuvre, mais ne craignez pas qu'il ait d'avance une poétique arrêtée, un *criterium*, base et mesure de ses jugemens. La critique pourra bien avoir son heure ; en attendant, une fois la note prise, une fois l'aile au vent, jaseur et prompt comme l'alouette du vieux Ronsard, l'oiseau fendait lestement la nue, emportant dans son vol la tragédie ou le drame noués à son aile légère par le lacet bleu de la fantaisie. Et alors c'était, à propos d'une danseuse ou d'une chanteuse, à propos de tout, un carillon de phrases sautillantes qui, retentissant au milieu de vos rêves, vous faisait croire à tous les rayons et à toutes les gaietés d'avril. C'étaient des notes filées avec un art suprême, des coups de gosier inattendus que M. de Buffon lui-même, qui exprimait le chant du rossignol, aurait eu peine à décrire. Et tant que résonnait ce brillant orchestre, où dominait le cri du fifre, il vous tenait l'esprit en éveil, il réussissait chaque fois à vous intéresser et à vous faire sourire, tout en vous parlant de M. Samson.

Je dis donc que si M. Janin n'a point jeté toute sa verve, tout son esprit et tout son style dans ce gouffre sans fond et sans mémoire du feuilleton, c'est une nature littéraire des plus richement douées, et qu'il ne faut pas trop chicaner sur ses caprices. Pour connaître toutes les ressources de cet esprit fécond, il suffirait de lire sa notice sur Richardson, où l'entrain naturel du récit sauve ou dissimule toutes les sécheresses biographiques. Il a promis d'abord qu'il apporterait beaucoup de zèle et d'application à son livre ; on voit tout de suite qu'il tient parole. Il fouille tous les replis de cette vie aventureuse, non pas en vue seulement de retrouver la physionomie complète du romancier, mais aussi pour découvrir sur sa route les types plus ou moins entrevus des personnages produits dans le roman. Puis viennent de piquantes digressions sur Voltaire, un rapprochement des plus hardis entre Lovelace et Byron, des points de ressemblance finement touchés entre Clarisse, miss Howe, Paméla et Miranda, Desdemone, Ophélie, entre les femmes de Shakspeare et celles de Richardson ; tout cela entrelacé avec adresse et avenant au lecteur. L'érudition, c'est une louange à lui donner, perd sous la plume de M. Janin la mine pédantesque qu'elle affecte d'ordinaire. D'autres sont empressés à faire parade de leur savoir ; M. Janin, qui connaît son public et qui écrit pour lui plaire, fait sentir son érudition plutôt qu'il ne la montre.

Quant au livre lui-même, le plus grand éloge que j'en veuille faire, c'est que j'ose, même après une lecture des plus rapides, le croire digne que vous lui consacriez les meilleurs de ces loisirs que sollicitent et vous dévorent tant d'œuvres d'une improvisation stérile. Celle-ci a sa raison d'être : œuvre sérieuse, elle vaut qu'on la traite avec quelques-uns de ces scrupules que son auteur a mis à l'écrire. Chose en effet toute nouvelle et bien digne de remarque dans un esprit si osé ! Quand du livre de Richardson il a eu fait table rase, au milieu de ces ruines imposantes qu'il se vantait, comme un autre Ézéchiël, d'animer d'une haleine, il a été pris d'une terreur subite, et, doutant pour la première fois de sa verve inépuisable, il a soudain appelé à son aide et Byron et Shakspeare, toutes les forces, tous les trésors de la poésie anglaise. Il en résulte que cet ouvrage est tout émaillé de citations qui, brochant sur le texte de M. Janin, produisent une mosaïque d'un effet assez bizarre.

Je n'ai point à vous parler de l'histoire même de *Clarisse*. Vous la savez par Richardson et vous la saurez par M. Janin, qui, dans cette action ainsi condensée, a plus d'une fois rencontré des scènes aussi émouvantes que bien rendues. Ce qu'on avait le plus à craindre dans un raccourci de cette sorte, c'est que quelque trait des principales figures ne disparût, oublié

parmi les détails mis à l'écart. L'auteur semble avoir cherché tout d'abord à parer cet écueil, en insistant dès les premières pages sur le caractère du héros et sur celui de son adorable victime. Le portrait de Clarisse surtout est dessiné avec une complaisance servie par un grand bonheur, car jamais M. Janin n'a fait preuve d'une touche plus légère et plus facile. Il rappelle quelque part dans ce livre Alfred Johannot et sa passion pour *Clarisse Harlowe*; je ne crois pas que le regrettable artiste eût exprimé d'un crayon plus fin et mieux inspiré toutes les grâces sereines et fières de la jeune Anglaise. On ne peut rien détacher de ce délicieux passage, mais voici quelques lignes que j'emprunte à une lettre de Lovelace, qui raconte à Belfort la toilette de Clarisse à l'heure de son enlèvement : « Elle avait sa robe du matin, d'une douce couleur de primevère, élégamment relevée par une légère broderie d'argent. Deux beaux diamans brillaient à ses oreilles, et un blanc mouchoir, ourlé de ses mains, couvrait à demi ce jeune sein rempli d'émotion et de terreur. Ses manchettes étaient d'une belle dentelle de Malines, sa jupe d'un satin blanc piqué; elle portait un tablier de mousseline à petites fleurs. A son pied des mules de satin bleu, bordées de bleu, sans rosettes, attachées d'une petite boucle d'or. » Cette fois-ci, ce n'est plus une vignette de Johannot, c'est une figure sur laquelle Vidal semble avoir promené sa délicate estompe et son pinceau de poil de martre, riche des plus tendres nuances du pastel. Le caractère d'ailleurs essentiel du style de la nouvelle *Clarisse*, c'est qu'il est toujours ductile et transparent, même dans les pages les plus colorées. M. Janin diffère heureusement en cela de plusieurs coloristes littéraires de nos jours, qui, comme Decamps en peinture, tombent dans l'empatement et la cristallisation.

A. DESPLACES.

## POÉSIE.

### LES FAUCHEURS.

De l'aube à l'horizon blanchissait le réveil,  
Les larmes de la nuit remontaient au soleil :  
Des coteaux où souvent le soir nous nous assimes  
Le fond doré du ciel détachait mieux les cimes,  
Le brouillard envolé se perdait dans l'éther  
Comme des gouttes d'eau se perdent dans la mer ;  
L'angélus matinal, échappé des églises,  
Formait dans le lointain des notes indécises,  
Et mille bruits naissaient : aux toits des colombiers  
Les pigeons voyageurs s'éveillaient par milliers,  
Les chevaux hennissaient, et le coq intraitable  
Assourdissait les bœufs enfermés dans l'étable ;  
Les sabots descendaient les degrés de la cour,  
Les barrières en bois s'entr'ouvraient tour à tour :  
Les bergers dans les parcs, pleins de rumeurs bêlantes,  
Faisaient faire trois pas à leurs maisons roulantes ;  
Les vaches, que menaient les plus jeunes garçons,  
Gravissaient le chemin et léchaient les buissons ;

Et comme savourant le jour qui les enivre  
Chaque être et chaque chose aspiraient à revivre.

Mais dans ce paysage amoureux et charmant,  
Qu'inondaient les rayons tombés du firmament,  
Ce qui buvait l'aurore avec idolâtrie,  
C'était une éclatante et limpide prairie,  
D'où l'on sentait monter, comme un encens à Dieu,  
Mille vagues parfums dispersés en tout lieu ;  
La brise qu'envoyait la plaine environnante  
Courait avec amour sur l'herbe frissonnante,  
Et, la faisant se tordre ou gonfler en ses plis,  
Des ondes de la mer imitait le roulis.  
Chaque calice avait sa perle de rosée  
Que la nuit pénétrante avait sur lui posée,  
Et l'offrait au soleil qui, glissant sur le bord,  
Pour la boire, en faisait un diamant d'abord.  
Des inquiètes fleurs courtisans infidèles,  
Les papillons volaient comme un nuage d'ailes :  
Les abeilles de flamme, au corset bigarré,  
De leurs bourdonnements réjouissaient le pré ;  
Les fourmis, du gazon suivant la pente douce,  
Bâtissaient une ville à l'ombre de la mousse ;  
Du roitelet jaseur défilant le gosier,  
Le grillon matinal babillait sous l'osier ;  
Le ruisseau, qui sortait d'une source profonde,  
Mouillait le pied des fleurs des baisers de son onde ;  
Enfin, dans le grand pré, flamboyant et vermeil,  
Tout vivait, tout brillait, tout chantait au soleil !

— Or, trois faucheurs joyeux sortirent du village,  
Et, semblable au canot qui laisse son sillage,  
Avec la faux humide où le soleil a lui,  
Chacun sur le gazon coupa tout devant lui.  
De la prairie alors mille voix s'élevèrent :  
D'avance avec effroi les herbes se courbèrent,  
Le soleil se voila d'un nuage importun,  
Les fleurs en un instant perdirent leur parfum ;  
Sous les débris épars ralentissant sa course,  
Le ruisseau vit verdier le cristal de sa source ;  
Et, lorsque les faucheurs se frayaient leurs chemins,  
Cette nature en deuil eut des accents humains !

« Oh ! disaient les oiseaux dont les nids dans les herbes  
« Se balançaient au vent sous de flottantes gerbes,  
« Il est venu trop tôt le temps des fenaisons !  
« Ne nous enlevez pas l'ombre de nos maisons !  
« Et, si vous enviez ces fraîches citadelles,  
« Attendez pour faucher que nous ayons des ailes ! »  
Les papillons disaient : — « Si vous fauchez toujours,  
« Où nous poserons-nous dans les soirs des beaux jours ?  
« Laissez venir l'hiver; les fleurs sont nos épouses,  
« C'est pour nous que le ciel en sème les pelouses,  
« C'est nous qui rapportons tous leurs parfums à Dieu ;  
« Les fleurs nous aiment tant ! et nous pesons si peu ! »  
« — Oh ! murmuraient tout bas les marguerites blanches,  
« Cachant leur fleur modeste à l'ombre des pervenches,  
« Que feront les amans qui toujours se sont plus  
« A nous interroger, en ne nous trouvant plus ?  
« Si vous nous épargnez, quand vos jeunes maîtresses  
« Viendront nous confier leurs naïves tendresses,  
« Plongeant dans notre sein un regard ébloui,  
« Pour vous récompenser nous dirons toujours : Oui ! »  
— Ainsi tous ils priaient. Mais la grande prairie  
Sous l'implacable faux dès le soir fut flétrie,

Et l'on sentit bientôt s'évaporer au loin,  
Comme un dernier soupir, la douce odeur du foin.

— Hélas! dans le printemps de notre vie humaine,  
Une autre faux aussi, terrible, se promène;  
On ne l'attendrit pas, en priant à genoux.  
Celui qui tient la faux, c'est Dieu! résignons-nous!

HENRI DE LACRETELLE.

## LA SEMAINE LITTÉRAIRE.

*Piquillo Alliaga*. — Les mille infortunes de M. Scribe. — Une perfidie de M. Louis Desnoyers. — Lesage et M. Scribe. — La palette de M. Scribe. — Un méchant tour de M. Alex. Dumas. — M. Saint-Marc de Girardin et M. Chaudes-Aignes. — Lettre de M. le rédacteur en chef de *la Presse* à un électeur de Castelsarrasin.

*Piquillo Alliaga* est un roman de M. Scribe que *le Siècle* publie depuis un mois. *Le Siècle* est, sans contredit, l'un des journaux le plus généralement lus du monde entier. Il n'est peut-être personne en ce moment qui soit encore à savoir que M. Scribe publie un roman dans *le Siècle*, et pourtant, — voyez la bizarrerie de l'aventure, — personne n'en dit mot, personne n'a l'air de l'avoir lu. Tout le monde vous parlera du dernier vaudeville de M. Scribe, qui s'appelle *Geneviève*, et qui est un petit chef-d'œuvre, — tout petit; — personne, en revanche, ne s'inquiétera de *Piquillo Alliaga*, qui est un gros roman en quatre volumes. C'est comme une chose convenue, j'allais dire une conspiration.

M. Scribe, cet homme d'une bonne fortune si constante, cet écrivain heureux partout et toujours, a finalement bronché contre une mauvaise chance. Oui, il y a certainement par là dedans quelque niche de la destinée. On ne se figure pas tous les événements inattendus, prodigieux, extravagants, incroyables, qui se sont venus jeter, depuis un mois, dans les jambes de *Piquillo*. Si je vous les dénombrerais, vous en auriez la migraine; — moi, j'en rêve la nuit. Hélas! à quoi tient un succès!

Je soupçonne cependant M. Louis Desnoyers de s'être mis, dans cette affaire, du côté des destins, et je ne serais pas surpris qu'il leur fût un peu venu en aide. Cela est étrange, mais cela est ainsi. Je ne puis écarter cette pensée, que l'auteur de *Gabrielle*, — on se venge d'un déboire sur qui l'on peut, — n'est pas entièrement étranger au malheur de M. Scribe. Qui sait s'il n'a pas été secrètement prévenu par M. Chambolle de ce qui se tramait du côté de la Vistule, et du grand événement qui allait surgir? M. Chambolle est homme à savoir ces choses-là d'avance; on n'ignore pas combien *le Siècle* est renommé pour ses nouvelles étrangères. De façon que M. Desnoyers a parfaitement pu s'arranger pour ne pas se trouver avec sa *Gabrielle* au milieu de la bagarre. Sans cela, je vous le demande, eût-il songé le moins du monde à terminer *Gabrielle*? Ce dénouement de *Gabrielle* est arrivé comme un coup de foudre, alors que depuis long-temps on ne s'y attendait plus, et lorsqu'on s'était habitué à cette idée, que le roman de M. Desnoyers était éternel et n'aurait pas de fin. Les plus experts en cette matière ne voyaient plus aucune raison pour que *Gabrielle* cessât, et chacun en avait pris son parti avec plus ou moins de bravoure, lorsque tout à coup *Gabrielle* a cessé. Cela, je vous le dis, fut d'une haute perfidie. Dès le lendemain, M. Louis Desnoyers installait le pauvre

*Piquillo Alliaga* dans le rez-de-chaussée que *Gabrielle* venait d'abandonner en toute hâte, et aussitôt, à l'étage supérieur, apparaissaient ces mots flamboyants : La Pologne se lève! — Pour moi, j'en suis persuadé, M. Louis Desnoyers a parfaitement su ce qu'il faisait. Voyez-vous ce pauvre M. Scribe au milieu du tapage, lorsqu'on entendait de toutes parts : Cracovie! Podgorze! Tarnow! des noms affreux mêlés à des cris sublimes, — lorsque la France n'avait plus qu'une voix pour crier : Pologne! — le voyez-vous nous parler de maître Truxillo, tailleur à Pampelune, et de Ginès Perès, l'hôtelier du *Soleil d'or*? — Cela est une grande leçon pour vous, monsieur Scribe, et vous apprend qu'il n'est pas sans danger pour un auteur du Gymnase d'affronter la foule qui se presse au Cirque-Olympique. — Qui sait si, à cette heure bruyante, alors que M. Durrieu jetait deux cent mille hommes sur le Rhin, il n'y avait point quelque part, loin des clameurs et de la fumée du canon, un tout petit public bien paisible qui continuait, malgré la stratégie du *Courrier français*, à aimer les belles histoires impossibles écrites en bon style, et qui se fût arrangé, tant bien que mal, du capitaine don Juan-Baptista Halseiro? — Mais ce public-là ne lit pas *le Siècle*, surtout quand *le Siècle* est dans ses accès de lyrisme.

Bref, le vacarme s'apaisa, le premier-Paris rentra dans son lit accoutumé, et l'on commença de jeter enfin les yeux sur *Piquillo Alliaga*. On fut bien huit jours avant de comprendre de quoi il était question. On était si loin de Pampelune et du barbier Gongarello! Pour surcroît de gêne, on prenait le livre au huitième chapitre, à un endroit scabreux, où il est parlé de la politique d'Espagne, — une des grandes imprudences de M. Scribe! — et cela n'était pas fait pour divertir les gens. Il y en eut beaucoup qui perdirent courage, et laissèrent là M. Scribe, persuadés qu'il avait mis en feuilletons les histoires de don Juan Mariana. Mais, les plus tenaces ayant franchi ce mauvais pas, M. Scribe put croire enfin qu'il tenait un auditoire. On juge s'il déploya toutes les finesses de son style et toutes les ressources de son imagination. D'abord il nous montra des brigands avec la posada suspecte et la chambre rouge de rigueur. Malheureusement M. Scribe, quand il veut peindre des brigands, a des souvenirs qui l'égarent. Il s'imagine que tous les bandits de ce monde doivent être joués par Chollet, — et il a bien vieilli, M. Chollet! — Rendons cependant à M. Scribe la justice de dire qu'en cette circonstance, il n'a pas tout-à-fait oublié ses devoirs d'académicien, et qu'ayant à nous tracer une caverne de voleurs, il s'est un peu plus souvenu de Lesage que de l'Opéra-Comique. Juan-Baptista, le chef de la bande, c'est bien un peu Fra-Diavolo, mais c'est encore plus le capitaine Rolando, — ce qui me paraît louable de la part d'un des quarante. *Piquillo*, tombé dans la caverne des bandits, rappelle aussi fort exactement l'aventure de Gil Blas, et, tout cela réuni, — j'y comprends la fuite de *Piquillo*, le tour de clé qu'il donne à la chambre basse, et Juanita, cette sœur de doña Mencia de Mosquera, — nous prouve assez combien M. Scribe, depuis son entrée à l'Académie, a fait de véritables progrès dans l'étude des chefs-d'œuvre de la langue française. Il est même à regretter que M. Scribe n'ait pas suivi plus religieusement son modèle, et qu'il s'en soit remis aux soins de sa propre imagination pour l'entière délivrance de *Piquillo*. Mais M. Scribe, aiguillonné par une émulation bien naturelle, — ce Lesage, après tout, n'était pas de l'Académie! — a voulu faire mieux que l'auteur de *Gil Blas*; et pourtant c'est en cela que nous le blâmerons un peu. L'aventure de la forêt entre le capitaine et *Piquillo* nous a semblé légèrement invraisemblable, et ne répond pas, dans l'esprit du lecteur, à l'effet que M. Scribe s'était sans doute proposé. Cette pluie n'est pas une trouvaille heureuse à beaucoup près, et l'on tremble, non point pour *Piquillo*, mais de l'embarras où se serait trouvé l'auteur, si la Providence eût fait quelque difficulté pour ouvrir les écluses du ciel. Ne sont-ce pas là des défauts de mise en scène et des erreurs d'invention où l'on est surpris de voir tomber l'homme qui connaît le mieux toutes les finesses du métier appliqué à l'art d'écrire?

Une des pages les plus réussies de *Piquillo Alliaga* est l'en-

droit où Yezid se rencontre inopinément avec la reine d'Espagne. Cette entrevue est amenée par des moyens acceptables, dont la singularité ajoute cependant au caractère romanesque de la situation. Il serait peut-être à désirer que les accessoires de la scène répondissent davantage à l'émotion qu'elle commande, et que ces deux figures, si heureusement animées, fussent placées dans un tableau d'un coloris plus riche.

Mais M. Scribe ne saurait être familier avec des ressources de palette qu'il n'éprouva jamais la nécessité de connaître. Autant il a le dialogue vif, naturel, intelligible, facile, autant il est terne, autant il est stérile et lourd dès qu'il peint le décor et le costume. Le pittoresque est pour lui lettre close. S'il veut être vrai, il ne réussit tout au plus qu'à être exact, dans le sens le plus platement scientifique de l'expression. Il vous indiquera volontiers l'ordre architectonique d'un édifice, mais il ne saura vous en dire ni la physionomie, ni la couleur. Tous les personnages de ce roman se meuvent dans un paysage froid, sous un ciel muet, dans un encadrement de choses vulgaires, mal dessinées, informes, confuses, sans air et sans lumière. Cela n'est ni l'Espagne, ni la France; cela n'est même pas un pays quelconque, cela est une histoire de gens vêtus d'on ne sait quoi, qui marchent on ne sait où. J'aime mieux la fantaisie avec tous les défauts du mensonge que cette vérité négative qui n'est vraie que parce qu'elle n'est pas. M. Scribe s'est figuré qu'on écrivait un roman comme on écrit une comédie anecdotique, et qu'il suffisait de mettre en tête de chaque chapitre : *Le théâtre représente un chêne au milieu d'une forêt*, — ou bien : — *La scène se passe dans une caverne de voleurs*, — ou bien : — *L'aventure a lieu dans un souterrain de la maison d'Albérique*, et que, cela dit, l'auteur avait le droit de passer outre et de laisser parler ses personnages. Il arrive de là que ses personnages parlent et qu'on ne les écoute pas.

Dessinez deux figures sur une feuille blanche, vous aurez une image; mais derrière ces deux figures peignez un fond, autour d'elles dressez un décor, vous aurez un tableau. *Piquillo Alliaga* n'est qu'un album d'images.

Voilà donc où nous en étions du roman de M. Scribe, lorsque les destins se sont acharnés de nouveau sur le livre et sur l'auteur. Cette fois, ce n'était plus la Pologne, c'était Rouen, — et, à la place des petites machinations de M. Desnoyers, M. Scribe tombait victime des plaisanteries de M. Dumas. J'ai soupçonné M. Desnoyers d'avoir vengé *Gabrielle*; qui m'empêche de suspecter M. Dumas de quelque jalousie de métier? Quatre volumes de M. Scribe! Il y a bien là de quoi porter ombrage au brillant auteur des *Mousquetaires*, et je ne serais pas étonné qu'en prenant la peine d'accidenter les débats, en y mêlant toutes les étincelles de son esprit, tous les caprices de sa verve, tout le brio de sa parole, M. Dumas n'eût voulu de la sorte élever feuilleton contre feuilleton.... Il faut malheureusement avouer qu'il n'a que trop bien réussi! Le procès de Rouen a été le dernier coup pour *Piquillo Alliaga*. Les lecteurs se sont dispersés cette fois pour ne plus revenir. Mais on court au Gymnase applaudir *Geneviève*, on retrouve là M. Scribe, le vrai Scribe, celui qu'on aime, que l'on écoute sans fatigue, et qui ne vous parle ni de Philippe III, ni du duc de Lermé, ni de l'expédition d'Irlande. « Homme heureux! comme disait l'autre jour Jules Janin, un flageolet est tout son orchestre, et quelquefois, le dimanche, un cor de chasse ou une musette dans le lointain... » Croyez-moi, tranquille flûteur, laissez aux esprits turbulents le carillon à toutes volées du roman historique, et n'ayez d'autre muse que Rose Chéri, la blanche et calme beauté!

Le *Courrier français* a publié, dans l'espace d'un mois, deux excellents articles de M. Jacques Chaudes-Aigues sur les *Essais de Littérature et de Morale*, de M. Saint-Marc de Girardin. Ces articles, qui ont paru tous deux sous le titre de *Polémique littéraire*, éveillent, en effet, une singulière controverse à propos de M. le professeur en Sorbonne et de l'exacte valeur de ses écrits. Le critique, aussi soigneux qu'implacable, passe en revue tous les *Essais* de M. de Girardin, sans en omettre aucun, et le malheur veut qu'à chaque page, presque à chaque ligne, il rencontre une sottise ou une faute de français. C'est fabuleux de

vérité. On demeure stupéfait de tout ce qu'il y a et de tout ce qu'il n'y a pas dans ces deux volumes, bagage complet d'un homme dont le critique n'oublie pas d'énumérer les titres, et qui est tout à la fois : rédacteur du *Journal des Débats*, — professeur en Sorbonne, — officier de la Légion-d'Honneur, — membre du conseil royal de l'instruction publique, — membre de l'Académie française, — membre de la chambre des députés, — et ministre désigné. Ce *ministre désigné* nous rappelle en effet la petite conspiration qui fut ourdie, il n'y a pas long-temps, au sein même du *Journal des Débats*, et qui avait pour but de mettre M. Saint-Marc de Girardin à la place de M. de Salvandy. Le coup manqua fort heureusement pour les lettres et pour les écrivains. M. Saint-Marc de Girardin, si l'on s'en rapporte au portrait que trace de lui M. Chaudes-Aigues, — et j'avoue que la fierté du trait, la netteté des couleurs, m'ont saisi, — n'aurait pas eu précisément toutes les qualités désirables chez un ministre de l'instruction publique. « Est-ce à dire, s'écrie quelque part le critique sévère, qu'il n'y a rien de remarquable dans les *Essais de littérature et de morale*? Si! il y a dans cet ouvrage quelque chose de très remarquable : c'est le mépris de l'auteur pour la profession littéraire et la peur qu'il a de toute espèce de concurrents. M. Saint-Marc de Girardin veut bien qu'on soit notaire, avoué, médecin, avocat, mais non homme de lettres. « Toutes les fois qu'un jeune homme me vient confier qu'il veut être homme de lettres, nous dit-il, je le détourne de cette carrière. » Il trouve, toujours avec accompagnement d'une faute de français, que, « dans la littérature, l'homme est délaissé à lui-même. » Nous l'avouons : devant cette commisération insultante, devant cette hypocrite bienveillance, la plume nous tombe des mains. Quoi donc! n'est-ce pas par la littérature que M. Saint-Marc de Girardin est arrivé à la position d'où il nous jette aujourd'hui ces mielleux sarcasmes? Oui, sans doute! mais voilà justement ce qui préoccupe et inquiète M. Saint-Marc de Girardin. Mieux que personne, l'auteur des *Essais de littérature et de morale* sait avec quel mince bagage on peut, en ce temps-ci, « faire son chemin, » comme il dit lui-même; et c'est précisément à cette facilité de la réussite qu'il voudrait s'opposer désormais. »

Eh bien! je suis de l'avis de M. Chaudes-Aigues. Lorsque sur sa route on rencontre de ces colosses de fortune littéraire, accoudés fièrement sur la vile argile de leurs œuvres, — il est bon de renverser cet appui grossier et de dire au parvenu : Tiens-toi seul, ou tombe.

Ce n'est pas sans un certain sentiment d'orgueil intime et de vague espoir que j'ai lu la lettre écrite cette semaine par M. Émile de Girardin à l'un des principaux électeurs de Castelsarrasin. Je l'avoue, j'aime à voir ce découragement peser enfin sur le cœur des hommes qui ont le plus contribué à nous faire la société telle qu'elle est aujourd'hui. Les voilà donc atterrés de leur propre ouvrage, ces froids gépies de la pratique, les voilà saisis de surprise et de doute en face de l'égoïsme politique dont ils ont été les plus obstinés prêcheurs! Vous avez exalté la morale de l'intérêt, et c'est enfin contre ces intérêts réveillés à votre parole que vous venez sombrer. Vous nous avez construit un édifice aride, nu, désespéré, loin du soleil, loin des fleurs, élevé dans l'atmosphère mortelle de la froidure et de l'ombre, et à peine en avez-vous franchi le seuil, à peine y êtes-vous entré, à peine votre regard en a-t-il sondé les perspectives impassibles, tristement perdues dans les ténèbres qui montent, — que vous reculez frappé de vertige et d'horreur. « Pour s'abuser jusqu'à croire que par ce temps, où il n'existe que deux moyens de s'élever : l'éclat de la parole, la servilité du caractère, il y a quelque chose à faire pour les hommes d'action et d'initiative, de réforme et d'organisation, il faudrait avoir conservé des illusions que j'ai entièrement perdues. » Il faut prendre acte de cet aveu, parce que, je le disais tout à l'heure, il y a dans l'excès du mal une vague promesse de rédemption prochaine, comme aussi pour les âmes jeunes, pour les cœurs épris d'humanité, une attestation glorieuse qui les absout de leur jeunesse et de leur amour. Vérité! vérité! tu es toujours grande et belle, alors même qu'inattendue tu t'épanches des lèvres jusque-là fermées par le doute ou animées par l'erreur. La lettre de M. Émile de Girardin a



non-seulement toute l'élévation que la tristesse austère peut donner à un écrit, elle est encore parée, d'un bout à l'autre, de ce style noble et pur qui est le langage du cœur, dès que le cœur est touché.

MARC FOURNIER.

## PENSÉES SUR L'ART.

On parle de la nature et de son imitation, et ensuite on ajoute qu'il doit exister une belle nature : il faut donc choisir, et sans doute ce qu'il y a de plus parfait; mais à quel signe le reconnaître? d'après quelle règle doit-on faire ce choix? où est cette règle? Elle n'est pourtant pas dans la nature.

Et, en supposant que l'objet soit donné, que ce soit, par exemple, le plus bel arbre d'une forêt reconnu comme le type le plus parfait de son espèce; pour métamorphoser cet arbre en son image, je tourne autour de lui, je cherche à le saisir par son plus beau côté, je me place à une distance convenable pour le voir parfaitement dans son ensemble, j'attends un jour favorable; et, après tout cela, croyez-vous que beaucoup de ce qui appartient à l'arbre réel soit passé sur le papier?

Il est permis au vulgaire de le croire; mais l'artiste, qui doit posséder le secret de son art, ne devrait pas tomber dans une pareille méprise.

Précisément ce qui plaît le plus comme nature à la multitude, dans un ouvrage d'art, ce n'est pas la nature extérieure, mais l'homme, la nature intérieure.

Le monde ne nous intéresse que par son rapport avec l'homme. Nous ne goûtons dans l'art que ce qui est l'expression de ce rapport.

Avoir tenté sans succès de satisfaire aux plus hautes exigences de l'art mérite plus d'estime que d'avoir rempli parfaitement les conditions inférieures.

Nous sommes bien convaincu de la nécessité des études d'après nature pour le sculpteur et le peintre; seulement nous avouons que nous sommes souvent troublé en voyant l'abus qu'on fait d'un si louable exercice.

Il existe dans la nature beaucoup d'objets qui, considérés isolément, présentent le caractère de la beauté; cependant le talent consiste à découvrir les harmonies, et par suite à produire des œuvres d'art. Le papillon qui vient se poser sur la fleur, la goutte de rosée qui humecte son calice, le vase qui la contient, la rendent plus belle encore. Il n'y a pas un buisson, pas un arbre qui ne puisse devenir intéressant, grâce au voisinage d'un rocher, d'une fontaine, et auquel une perspective habilement ménagée ne donne un grand charme. Il en est de même de la figure humaine, de la forme des animaux de toute espèce.

Le jeune artiste trouvera plus d'un avantage à suivre cette direction; il apprendra d'abord à réfléchir, à combiner, à saisir les rapports entre les objets qui s'harmonisent ensemble. Si de cette manière il compose avec talent, ce qu'on nomme l'invention, c'est-à-dire l'art de tirer une foule d'idées d'une simple particularité, ne lui manquera pas.

Si je demande à de jeunes peintres allemands, même à ceux qui ont séjourné long-temps en Italie, pourquoi on remarque dans les tons qu'ils donnent à leurs paysages tant de dureté et de sécheresse, pourquoi ils semblent avant tout fuir l'harmonie, ils répondent avec beaucoup d'aplomb: C'est ainsi que nous voyons la nature.

L'homme originairement doué des plus heureuses disposi-

tions pour la science a besoin d'être formé par l'éducation. Ses facultés ne peuvent se développer que par les soins que lui prodiguent ses parents et ses maîtres, par l'exemple ou une expérience laborieusement acquise; de même l'artiste n'est pas né tout formé, mais seulement avec le germe du talent. La nature peut bien lui avoir donné le plus heureux coup d'œil pour saisir les formes, les proportions, les mouvements; mais, pour la haute composition, l'ensemble, la distribution de la lumière et des ombres, le choix des couleurs, le talent naturel peut bien lui manquer sans qu'il s'en doute.

S'il ne se sent pas disposé à apprendre des grands maîtres des siècles passés ou de ses contemporains ce qui lui manque pour devenir un véritable artiste, abusé par la fausse idée de son originalité, il restera en arrière et au-dessous de lui-même; car non-seulement ce qui est inné en nous, mais ce que nous avons pu acquérir, nous appartient et se confond avec nous.

GOETHE.

## REVUE DE LA SEMAINE.

M. ÉMILE PRUDENT A L'OPÉRA.

Le concert de M. Émile Prudent sera un des événements de la saison musicale. Un pianiste a obtenu, dans la salle où Nourrit et Duprez ont conquis leurs plus beaux triomphes, un de ces succès qui comptent dans la vie des artistes. Partout, autour de nous, on tremblait pour le musicien aventureux qui venait, entre un formidable orchestre et les merveilles écloses du gosier de Duprez et de M<sup>lle</sup> Nau, communiquer la vie à cet instrument ingrat et rebelle. Dès les premières notes, l'étonnement s'est peint sur tous les visages pour faire place ensuite à l'admiration. Le piano avait la majesté et la sonorité d'un orgue, le chant s'échappait suave et pur sous les doigts de l'artiste, au milieu d'une pluie de perles et de fleurs.

*Les Huguenots*, la *Sonnambula*, sont des compositions pleines de force et d'expression; la *Ronde de nuit* est une charmante étude de genre où rien ne manque, ni l'effroi et le silence de la nuit, ni le pas discret et lointain de la garde bourgeoise, ni les rumeurs vagues et étouffées qui passent dans l'air et vont se perdre dans les rues tortueuses et enfouies. *La Marine* est aussi un délicieux morceau d'une teinte mélancolique et d'un sentiment distingué. *La Séguidilla*, qui semble avoir été faite pour les folles danses de Séville et de Burgos, a obtenu, comme à Madrid et à Barcelone, un succès d'enthousiasme. La salle entière l'a redemandée. M. Prudent a terminé par sa nouvelle composition, le *Lever du soleil*, un des motifs de David. Il a rendu avec art et avec des nuances infinies le crescendo si beau à l'orchestre et réalisé dans les limites imposées à son instrument le magnifique lever du soleil de la symphonie du *Désert*. Le parterre n'a pas voulu faire encore ses adieux à M. Prudent, il lui a demandé sa fantaisie sur la *Lucia*, qui a commencé sa réputation à Paris. M. Prudent s'est exécuté de bonne grâce, et on l'a rappelé à la fin du concert pour le remercier et l'applaudir encore.

Ce qui distingue ce talent, ce sont les qualités qui classent à part l'école musicale française, l'élégance, le sentiment, la clarté. Aussi M. Prudent ne nous arrive-t-il pas d'Allemagne. Il est sorti lauréat de notre Conservatoire avec un talent de premier prix. Mais l'amour de l'art, la passion du piano, devaient le faire arriver plus loin. Il prit un jour la résolution



d'aller s'enfouir dans un faubourg de sa ville natale, Angoulême, et de n'en sortir qu'avec un vrai talent. Il passa ainsi six années dans l'obscurité, travaillant avec ardeur, puisant aux sources des grands maîtres, lisant tour à tour Beethoven, Mozart, Haydn, et attendant en silence le moment où il se croirait assez fort pour venir demander à Paris, le rêve, le but de toutes les jeunes et nobles ambitions, la récompense de ses efforts. Le concert à l'Opéra le place à son vrai rang entre Listz et Thalberg. C'est la première fois que nous opposons un rival heureux et un maître aux armées de pianistes coalisés qui nous viennent du Nord. Espérons que le goût et le sentiment délicat de M. Prudent auront quelque influence, et nous préserveront du bruit assourdissant et des gammes désespérées dont nous poursuivons ces messieurs sous prétexte de musique.

M. Duprez et M<sup>lle</sup> Nau ont tous deux chanté avec leur admirable méthode. Les chœurs et l'orchestre ont lutté de médiocrité dans l'exécution du sombre et sauvage chœur des chasseurs d'*Eurianthe*. Le chœur de la bénédiction des poignards des *Huguenots* a été mieux rendu et avec plus de sûreté. Le piano sur lequel a joué M. Prudent est sorti des ateliers de M. Camille Pleyel, qui avait quelques jours auparavant donné dans ses salons une fête vraiment royale pour faire entendre les nouvelles compositions de M. Prudent.

ATH. M.

## LONGCHAMPS.

Le monastère de Longchamps (*longus campus*) doit sa fondation à Isabelle, sœur de Louis IX, roi de France. En 1260, cette princesse fit bâtir l'église, les dortoirs, le cloître; et, si nous en croyons Agnès d'Harcourt qui a écrit sa vie, elle y aurait dépensé trente mille livres. L'année suivante, le 23 juin, les religieuses de la règle de saint François prirent possession de l'abbaye en présence de Louis IX et de toute la cour. Ce monarque accorda de grands biens à cette maison, et on voit que, par son testament du mois de février 1269, ce prince, prêt à s'embarquer pour sa dernière expédition en Palestine, fit un legs de soixante livres à l'abbaye de Notre-Dame, proche Saint-Cloud.

On rapporte un grand nombre de miracles opérés par l'invocation de la princesse Isabelle, et l'on cite celui d'une vieille femme qui lui dut de recouvrer la vue après douze ans de cécité. Ces miracles ne la firent pourtant pas canoniser; mais le pape Léon X, par sa bulle du 3 janvier 1521, la déclara *bienheureuse*, et accorda aux religieuses de Longchamps le privilège de célébrer en sa mémoire un service le dernier jour d'août de chaque année.

Une charte du roi Philippe-le-Long, de l'année 1319, est datée de Longchamps près Saint-Cloud, et Dutillet, au *Recueil* de nos rois, écrit que Blanche de France, fille de ce monarque et de Jeanne, comtesse de Bourgogne et d'Artois, se fit religieuse à Longchamps la vigile de la Chandeleur, l'an 1317, et y mourut le 26 août 1358. Ce qui atteste la haute faveur dont jouit longtemps cette abbaye, c'est le nombre de filles de noble lignée qui y firent profession. Melingre, dans son livre des *Antiquités de Paris*, nous a conservé quelques-unes des inscriptions funèbres qui décoraient les murs de l'église abbatiale. On y lisait entre autres élégies lapidaires :

« Ici gist très noble dame, et de bonne mémoire, M<sup>me</sup> Jeanne de Navarre, sœur mineure, c'est-à-dire cordelière, en l'église de céans, fille du roi de Navarre, qui mourut à Granate pour la foy de nostre Seigneur Jésus-Christ. Et trespassa ladite Jeanne l'an de grace 1387, le troisième jour de juillet. »

Magdeleine, fille du duc François de Bretagne, y fut aussi inhumée.

Jeanne, fille du seigneur Rodulphe de Fregeul, restée veuve à vingt-trois ans, fit profession à Longchamps, y vécut quarante-un ans, et mourut en 1347, après avoir pendant vingt-un ans dirigé la communauté. Une particularité singulière, c'est que cette abbesse y avait amené sa sœur, Agnès de Fregeul, et sa fille Marie, qui n'avait que cinq ans : toutes trois prirent l'habit le

même jour. Agnès vécut recluse cinquante-trois ans, et Marie devint abbesse et mourut âgée de soixante-neuf ans. Enfin la marquise de Chauvigny, fille du seigneur de Leuroux et de Blanche de Beaujeu, y prononça ses vœux à l'âge de six ans.

Les savans auteurs du *Gallia Christiana* relatent la liste des abbesses de Longchamps, parmi lesquelles nous voyons figurer des filles de grand nom sorties des maisons de Mailly, Brûlart-Sillery, Potier-Blancmesnil de Gèvres, de Pomponne; enfin Georgette Cœur, de la maison du célèbre argentier, et, en 1560, Louise de Cenasse, sœur de Cassandre, femme d'Olivier de Thezan, baron de Mourcayrol, chevalier de Saint-Michel et capitaine de cent hommes d'armes des ordonnances.

Longchamps était autrefois qualifié premier monastère des sœurs urbanistes de Sainte-Claire, et on n'y comptait pas moins de quarante religieuses.

Ce serait une histoire curieuse que celle de Longchamps. Son voisinage de Paris, la naissance de sa fondation, ses royaux visiteurs, ses religieuses illustres, ses vicissitudes pendant les sanglantes guerres des *xv<sup>e</sup>* et *xvi<sup>e</sup>* siècles, sa décadence mondaine et sa ruine; tout enfin, jusqu'à la tradition qui ne nous a conservé de cet asile de la prière qu'un but de promenade annuel, offrirait à la plume de l'écrivain un sujet fécond en épisodes intéressans.

Il existe surtout pour Longchamps un fait digne de remarque : c'est que, soumise à une règle austère, cette communauté sut merveilleusement, et pendant plusieurs siècles, se défendre de la proximité dangereuse de Paris. La rigidité de la vie, la pureté des mœurs, y fleurirent long-temps, et il faut arriver au *xviii<sup>e</sup>* siècle pour constater un relâchement dans la règle et une tendance à la corruption déjà si largement répandue partout. Il est vrai qu'une fois le premier abus introduit, la porte fut vite grande ouverte à la licence, et bientôt, à la place de l'ascétisme, les enivremens du monde s'y révélèrent sous la forme d'une éducation soignée et sous le prétexte de la musique.

Ce fut sans doute vers cette époque que commença ce pèlerinage de trois jours de la semaine sainte qui amenait tous les personnages de la cour et de la finance à la solennité de l'église du couvent de Longchamps, solennité qui de pieuse ne tarda pas à devenir profane. En effet, un attrait charmant, un spectacle d'autant plus saisissant qu'il était encore religieux, y conviait la plus brillante société; et, quoique les Champs-Élysées fussent loin d'offrir les agrémens et la commodité de circulation qu'ils ont aujourd'hui, ils n'en étaient que plus pittoresques. D'un autre côté, le bois de Boulogne, moins *civilisé*, si l'on nous passe l'expression, avait une quiétude agreste, un air champêtre des plus rêveurs, et faisait à l'abbaye une ceinture de recueillement en quelque sorte mystique et monacal. Pendant trois jours, le mercredi, le jeudi et le vendredi saint, les plus fraîches voix du couvent faisaient entendre à ténèbres de délicieuses roulades, d'harmonieux accords; et manquer d'assister aux chœurs de Longchamps, c'était se montrer aussi arriéré qu'on le serait de notre temps de ne pas avoir entendu Grisi et Mario.

Ainsi donc, pour quelques personnes dévotes qui faisaient le pèlerinage de Longchamps dans un esprit de croyance sincère, la foule ne s'y rendait qu'en partie de plaisir et comme à un concert spirituel, que la vogue rendait obligatoire pour ainsi dire. On s'y pressait de tout Paris et des environs. Saint-Germain et Versailles y envoyaient leurs plus élégans équipages; les dames y venaient en grande toilette, les officiers de la maison du roi en uniforme, la finance avec son opulence de fraîche date, tout étincelante de dorures et de diamans.

Cependant la cohue devenant encombrante, et la curiosité et la vanité faisant désormais tous les frais du pèlerinage, la sollicitude pastorale de monseigneur de Paris s'inquiéta, et un arrêt émané de l'archevêché vint suspendre la musique et du même coup abolir le pèlerinage. On n'alla plus à ténèbres; les religieuses rentrèrent dans le silence et la règle, à l'intérieur du cloître du moins. Du reste, par une sorte de mode ou d'habitude, on continua la promenade dans le bois aux alentours du couvent, puis insensiblement on s'éloigna de Longchamps. Les

équipages ne sortirent guère plus des Champs-Élysées. Alors, — car déjà on sentait dans tout quelque chose d'usé, d'abâtardi, de corrompu, — on vit apparaître, non plus seulement l'aristocratie, non plus les carrosses des duchesses et les cavalcades des mousquetaires, non plus même la haute finance, de jour en jour plus mêlée à cette noblesse qui, cherchant dans de *grosses dots* un dernier soutien de sa grandeur défaillante, s'inoculait chaque jour le sang de la bourgeoisie enrichie, — mais un monde nouveau, étrange, inconnu, effronté. On y vit tout à coup surgir scandaleusement une société illégitime presque au niveau de la société légale. On vit des beautés fatales, affichant des parures inouïes, s'étalant dans les plus somptueux équipages, entrer insolemment en rivalité avec les plus nobles dames. Les maîtresses avouées des grands seigneurs, des princes et des fermiers, prétendirent imposer *la mode*, et donnèrent aux étrangers le déplorable spectacle d'une société en putréfaction, et n'ayant plus même le sentiment des convenances!...

Un jour vint enfin où il n'y eut plus à peu près aux Champs-Élysées, aux anniversaires de Longchamps, que de belles *impures*. Les actrices en renom en firent une occasion de ruine pour leurs aveugles amans, et s'y prodiguèrent entourées du luxe le plus désordonné, traînées par des chevaux ferrés d'argent, attelés à des carrosses à fond d'or et décorés des plus fines peintures, des plus riches arabesques.

Monseigneur l'archevêque de Paris avait interdit la publicité de l'office de ténèbres à Longchamps; la révolution devait bientôt interdire la publicité de ce luxe de démoralisation et d'anarchie.

L'abbaye de Longchamps fut vendue, et le marteau des spéculateurs n'y laissa plus bientôt que le nom. Aujourd'hui le promeneur solitaire cherche en vain la place où fut jadis la tombe de la sœur du roi *mort sur la cendre*. Plus rien! et cependant, à l'heure où nous écrivons ces lignes, tout le monde parle de Longchamps. — Fêtes-vous à Longchamps? — Quelle toilette avait M<sup>me</sup> la duchesse de...? — Avez-vous remarqué l'équipage de l'ambassadrice de... et son chasseur?... — Quelle magnifique livrée que celle du prince de...! — Et le banquier...? Quelle splendeur! que ses laquais se prélassaient bien dans leur veste galonnée sur toutes les coutures?

Et voilà ce que l'on dit autour de nous. Longchamps! Longchamps! Appeler de ce nom de pieux souvenir, de religieuse commémoration, une parade insipide et nauséabonde, qui commence à la place de la Concorde et s'arrête au rond-point des Champs-Élysées, et sous l'escorte d'une haie de voitures de place, de marchands de cirage et de tapissiers! Misérable fantaisie de gens sans qualité et sans illustration pour la plupart, qui viennent là, aux trois jours consacrés, superbement étaler un luxe, souvent hypothéqué, aux regards avides et envieux de la foule, qui grouille sur l'asphalte des bas-côtés et jette son ironie et sa haine à ces riches désœuvrés, à ces hommes d'argent et de gloriole qui ne seront plus demain!...

Tel est le Longchamps de l'an de grace et de liberté 1846.

Triste résurrection que nous vaut le consulat, que remît en grand honneur l'empire, que la restauration a naïvement continuée et que nous poursuivons plus naïvement encore aujourd'hui, nous, peuple grave, émancipé, et qui voulons commencer de ne dater que de 1789! Cela nous va bien! Ayons donc le courage complet de l'œuvre de nos pères. Après avoir tué le fait, ne ravivons pas stupidement le nom, ou plutôt ne faisons pas servir une chose d'origine sainte, — assez profanée déjà par le XVIII<sup>e</sup> siècle, — à de plates vanités, à la glorification des parvenus et des courtisanes, dont la semaine sainte semble être devenue la fête nationale! — Les morts sont morts! — Respectons-les, et surtout n'abusons pas de leur fantôme!

DENIS DE TREZAN.

Tout ce qui tient aux arts a chez nous des palais ou des temples; les livres, les tableaux, les statues, les meubles de nos pères, les armes même ont leur Louvre, et l'homme garde aussi

religieusement ce qui sert à ravager la terre que ce qui sert à l'embellir. Peut-être est-ce bien. Le philosophe trouve partout des leçons à glaner, mais il ne trouvera nulle part à recueillir autant que dans le musée qu'on annonce. Les fleurs n'ont eu jusqu'ici qu'un jardin, un jardin royal il est vrai, mais où tout le monde n'entre pas; elles vont avoir un Panthéon, un sanctuaire où seront, à toute heure, admis tous les fidèles. Il n'y aura plus désormais d'hiver pour les plantes. On vient de mettre le soleil en actions, et il y a déjà presque autant de souscripteurs que s'il s'agissait d'un chemin de fer. L'hôtel du printemps ou son autel (on peut l'écrire correctement de deux façons) va s'élever aux Champs-Élysées. On ne pouvait pas le mieux placer : cela sent le ciel d'une lieue. Pressons-nous de donner notre argent. Quand nous n'aurions que des parfums pour intérêts et des bouquets pour dividendes, nous ferions encore une excellente affaire.

#### L'ÉCOLE DE GENÈVE. — HORNUNG.

Genève n'est plus cette ville dont Voltaire disait :

L'on y discute et jamais on n'y rit;  
L'art de Barème est le seul qui fleurit.

Genève ne mérite plus cette épigramme; l'art de Barème y fleurit encore, mais non à l'exclusion des autres arts; l'utile n'y fait plus la guerre à l'agréable; la ville de Calvin a un théâtre en dépit de Rousseau, et, qui plus est, des peintres d'un vrai mérite, témoin Calame, dont je vous ai parlé il y a quelques mois, et Hornung, dont je vais vous entretenir aujourd'hui.

Au reste, même dans les siècles précédents, Genève a produit des artistes distingués, mais la plupart étaient obligés de s'expatrier; leur ville natale ne leur offrait pas assez de ressources. Depuis lors, les choses ont bien changé; les peintres genevois ne vont plus gagner leur vie à l'étranger, ils s'enrichissent chez eux. Ils trouvent parmi leurs concitoyens des appréciateurs éclairés, des acheteurs généreux. Parmi les anciens peintres genevois qui ont été faire leur réputation et leur fortune à l'étranger, je citerai Petitot, l'inventeur de la peinture en émail : ses portraits de Louis XIV et de plusieurs des grands de la cour du grand roi sont regardés comme les chefs-d'œuvre du genre; Liotard, élève de Petitot, aussi célèbre comme peintre au pastel que son maître l'est comme peintre en émail : on lui doit les portraits de tous les personnages célèbres de son temps; Arlaud, auteur d'une *Léda* en grisaille qui fit tourner la tête à tous les connaisseurs de Paris et qui fut payée un prix fou par un des amis du régent; Saint-Ours, peintre correct, pur, savant, contemporain de David et son collaborateur dans l'œuvre difficile et glorieuse de la régénération de l'école française; enfin, W. Topfer, le père de l'auteur des *Nouvelles Genevoises*, peintre de genre à la manière de Wilkie, très estimé par l'impératrice Joséphine, qui avait orné de ses tableaux plusieurs pièces de la Malmaison.

Parmi les vivans, je pourrais signaler Diday, le maître de Calame, et Lugardon, élève d'Ingres; mais ces artistes seront l'objet d'articles à part. Celui-ci est consacré à Hornung.

L'originalité n'est pas chose si commune aujourd'hui qu'on doive en faire fi en quelque lieu qu'elle se trouve, fût-elle même entachée de bizarrerie et d'inexpérience. Le talent d'Hornung est loin d'être parfait assurément; mais les qualités qui lui manquent sont peut-être moins rares et moins précieuses que celles qu'il possède, et, parmi ces dernières, je citerai en première ligne l'originalité. Hornung ne doit rien à personne; il s'est formé par lui-même, il n'a pris pour guide et pour maître que son génie. La nature l'avait fait coloriste, l'étude aurait pu le faire dessinateur; il a voulu rester ce que la nature l'avait fait. Hornung est un coloriste, mais il n'est que cela. Cela suffit certainement pour lui assigner une place distinguée dans l'histoire de la peinture, mais cela ne suffit pas toujours pour créer de bons tableaux. On risque trop de sacrifier le fond à la forme, la pensée à l'image, l'homme à la chose. Nous aimons avant tout l'âme, la vie, le mouvement, la passion. Le coloriste quand même ressemble à ces poèteaux de l'école romantique dont les

vers n'ont d'autre mérite que celui de la facture, et qui ont l'audace de se croire au-dessus de Corneille et de Racine, parce qu'ils riment plus richement que ces maîtres. Non, la pensée aura toujours, quoi qu'on fasse, le pas sur la phrase : la pensée, c'est le dessin ; la phrase, c'est la couleur.

Mais, je le répète, la couleur aussi a sa beauté, et personne n'y est plus sensible que moi. C'est pour cela que j'aime Hornung, et que je ne crains pas de proclamer son mérite, malgré l'espèce de défaveur qui s'est attachée à son nom dans ces derniers temps.

La réputation d'Hornung a commencé à Genève par un tableau représentant les *Derniers Moments de Calvin*, et à Paris par son portrait peint par lui-même. Le premier de ces ouvrages est une collection de portraits de l'époque très supérieurement peints. On y voit, outre Calvin, ses amis et collègues Théodore de Bèze, Farel, Viret et plusieurs autres théologiens célèbres dans les annales de la réformation. Le haut intérêt historique que présentait cette scène fit le succès du tableau. On pardonna au peintre quelques défauts de perspective et de composition en faveur de la fidélité des ressemblances et de la solennité du sujet. Mais, le premier engouement passé, la critique impartiale prit la parole à son tour et signala les nombreuses imperfections de cette page, qui n'a plus, aux yeux des connaisseurs, que le mérite de quelques portraits exécutés avec une finesse de touche et de coloris digne d'un meilleur emploi.

Le portrait d'Hornung, exposé au Louvre en 1859, obtint le suffrage des critiques les plus difficiles, même de Gustave Planche. On ne savait ce qu'on devait louer le plus dans cette tête, ou l'exquise délicatesse des détails, ou la prodigieuse vigueur de l'ensemble. C'était un travail à la fois large et précieux, facile et soigné.

Mais les renommées si brusquement acquises durent ordinairement très peu. L'année d'ensuite une réaction eut lieu ; les *Petits Ramonneurs* détruisirent la bonne opinion qu'on s'était faite du talent d'Hornung ; ils ramonnèrent sa réputation. Tout Paris courut voir ce tableau (mauvais signe !) ; plus de six cents personnes s'arrêtaient chaque jour à le considérer la bouche béante ; mais les trois ou quatre individus qui jugent en dernier ressort passaient et ne regardaient pas. Hornung avait pour lui la foule, et contre lui les connaisseurs. La lithographie de Léon Noël d'après ce tableau eut un succès immense et se vendit à plus de trente mille exemplaires ; de ce jour Hornung fut perdu.

Gardez-vous cependant de prendre ce mot à la lettre ; il n'est exact que par rapport à l'époque à laquelle je fais allusion ; car un homme tel qu'Hornung se relève facilement de toutes ses chutes et n'est jamais si fort qu'après un revers. Sa défaite ne pouvait être que passagère. Il a trop de ressources dans son imagination et sur sa palette pour qu'un échec ou deux le mettent hors de combat. Sa déconvenue de 1840 lui servit de leçon, et il a su la mettre à profit. Il s'est retiré momentanément de la lice ; il y rentrera bientôt avec de nouvelles forces. Il prépare dans le calme et le silence de l'atelier des œuvres qui lui feront regagner tout le terrain qu'il a perdu, et au-delà ! Je citerai surtout trois ébauches dignes de l'école de Rubens et de Rembrandt, une *Scène de l'Inquisition*, des *Soldats revenant des vendanges*, et enfin la *Défense de Wala de Glaris*. Dans la première, on voit un accusé traduit devant un tribunal présidé par des moines ; belles têtes de vieillards à barbe, les uns chauves, les autres coiffés d'un capuchon ; magnifique effet de lumière. Dans la seconde, beaux groupes de figures, ciel chaud et brûlant. Dans la troisième, mêlée horrible ; beaucoup de mouvement et de fougue sans confusion : Wala est bien posé, bien vivant et bien en vue. Ce Wala était un guerrier de Glaris qui, pendant qu'il se rendait au camp des Suisses, fut surpris et attaqué par trente cavaliers autrichiens. Un autre se fût rendu aussitôt ou eût pris la fuite ; mais Wala était homme à ne pas reculer devant une armée ; trente adversaires à combattre à la fois n'effrayèrent pas son courage. Il s'appuya contre un rocher, et, sa hache d'armes à la main, il tint tête à tous ses agresseurs, en tua dix ou douze, et dispersa les autres. Ce haut fait accompli, Wala essuya sa hache d'armes, et se remit tranquillement en voyage.

Ce ne sont là que des ébauches ; Hornung a en outre dans son atelier un tableau qui mériterait une description plus détaillée que ne me le permettent les étroites limites de cet article. C'est un *Gué*, le plus gai, le plus gracieux qui soit encore sorti d'un pinceau non flamand. Un petit garçon et une petite fille sur un baudet, voilà toute l'histoire. Ils sont devant un ruisseau qu'il faut traverser ; derrière, le ciel se couvre, et un orage va éclater. L'âne ne veut pas passer ; le garçon s'emporte, la fille rit. L'âne s'obstine et recule, le garçon bat de toutes ses forces, la fille rit de tout son cœur. L'âne est idéalisé, ennobli ; le garçon est un beau rustre de douze ou treize ans, vigoureux, à la tête carrée, un peu trop large peut-être ; la fille est une charmante enfant, insouciant du danger, vive et folâtre comme on l'est à cet âge.

Ce tableau a pour épigraphe ce vers de La Fontaine :

Le plus têtue des deux n'est pas celui qu'on pense.

L'exécution des figures est irréprochable ; la tête de la jeune fille ferait envie à Metz ou à Netscher. Le fond est gris, léger, transparent ; les terrains du premier et du second plan offrent de belles parties. Au total, c'est une composition sage, simple, soignée, harmonieuse et consciencieuse.

Le portrait d'Hornung, publié par *L'ARTISTE*, est gravé par lui-même sur pierre d'après un procédé dont il est l'inventeur. C'est là un portrait plein de caractère (1).

LOUIS DELATRE.

Les musiciens étrangers trouvent tous une patrie en France, et, dans cette seconde patrie, ils en ont bientôt une troisième : ce sont les poétiques salons d'Érard. C'est là que nous avons entendu débiter tous ceux qui se sont fait un nom dans l'art d'exprimer par des sons ces poignantes émotions que ne sait pas toujours traduire le langage. Hier c'était Thalberg ou Vieuxtemps, aujourd'hui c'est Casella, dont le violoncelle jette à tous ces instruments ses magiques défis. Il paraît se souvenir des vers que le Dante adresse à son aïeul dans les premiers chants du *Purgatoire*, et il cherche à faire croire que c'est une prédiction. Nous connaissons de lui une élégie qui attendrait des damnés, et un bolero qui les ferait bondir. Ceux qui ne sont pas sûrs d'être sauvés n'ont qu'à aller le 30 de ce mois chez Pleyel ; ils feront l'essai du paradis, en entendant de la musique qui doit en venir.

Nous lisons dans la *France algérienne* :

« Dans l'article que M. Petrus Borel a publié dans *L'ARTISTE REVUE DE PARIS* sur l'avenir littéraire d'Alger, il s'exprime ainsi sur le compte d'Apulée : « Lucius Apuleius, ce premier esprit moderne de l'antiquité, ce délicat et ingénieux Kabyle, né aux portes d'Alger même... » En écrivant ces deux lignes, le publiciste parisien ignorait sans doute que nous possédions à Alger un professeur qui nous a fait connaître Apulée et son époque, sa vie et ses œuvres, tout comme s'il avait été le contemporain de l'écrivain numide. Un cours public a révélé dans M. Feuilleret un historien méthodiste, correct, mais quelquefois dépourvu de grace. »

Le journaliste cherche à prouver qu'Alger a déjà une littérature. Il cite ces vers de M. Bache. L'auteur dépeint un café chantant indigène :

.....  
Nous voilà donc entrés dans la boutique : — un bouge,  
Où fumasse, en un coin, quelque chose de rouge  
Comme du feu. — Sa forme était un carré long ;  
Pour plancher le sol cru ; — pour lustre de salon  
Un godet — suspendu par un brin de ficelle,

(1) Trop éloigné de l'atelier de M. Hornung pour juger aujourd'hui cet artiste, nous laissons à M. Delâtre toute la responsabilité de son opinion.

D'où s'échappe la flamme en tremblante étincelle.  
 Au fond de l'ancre, en bloc, sur un méchant tapis,  
 Trois musiciens barbus, galamment accroupis,  
 Faisaient de la musique — avec deux bayadères  
 Capables d'inspirer la danse aux dromadaires...  
 Jugez-en par le nom des instrumens : l'un d'eux  
 Souffle dans le djouak un air d'en avant deux,  
 L'autre bat sur un tarr, tandis que le troisième,  
 Raclant l'arabebbah, fait grincer le poème  
 Que, d'un ton nasillard, glapissent les houris  
 Entre un coup d'anisette, un hoquet et des cris...

Comme savans, le journaliste cite M. Berbrugger, conservateur de la bibliothèque d'Alger; M. Bodichon, qui a écrit des considérations sur l'Algérie; M. Besancenez, le rédacteur de la *France algérienne*, et quelques autres encore.

M. Pinelli termine ainsi : « Laissez croître notre jeune génération, monsieur Borel, et vous verrez combien les idées françaises germeront sous notre beau soleil ! Les œuvres de nos futurs poètes auront, vous le verrez, le parfum de nos orangers, le velouté de notre ciel, la cadence harmonieuse des flots de notre mer; et si, comme vous le dites, Rome reçut de ses colonies africaines Tércence et Apulée, la France verra surgir de nos bords une myriade de ses petits enfans qui viendront lui dire, couronnés de couronnes tressées par les Muses : Mère, c'est à toi que nous les devons, car c'est ton génie qui nous a inspirés ! »

Un capitaliste dressait la liste de tous ceux de ses confrères qui pouvaient former avec lui une compagnie imposante et digne de soumissionner un chemin de fer quelconque. Chacun des noms était accompagné de l'épithète la plus recommandable, celle de millionnaire. Mais cette épithète n'était pas écrite à chaque nom de la même manière. Tantôt elle était accompagnée d'un S, tantôt cette queue lui manquait. Frappé de cette différence qui paraissait résulter d'un système, un des banquiers les plus instruits de la troupe se permit de lui en demander la raison : — Faites-moi donc le plaisir de me dire pourquoi vous m'appellez millionnaire avec un S, que vous retranchez à mon voisin. — Pardieu ! mon cher, c'est bien simple. C'est que vous avez plusieurs millions, et que le pauvre diable n'en a qu'un. — Vous nous servez là un joli plat de votre métier ! Comment l'appellez-vous ? — De l'orthographe à la financière.

Nous publions cette lettre de M. le chevalier du Demaine sur la fameuse *Orientale à sa toilette*, de Carle Vanloo :

« J'ai lu avec un bien vif intérêt la notice de la *Revue des Deux Mondes* sur la famille Vanloo. Cet ouvrage avait pour moi un double attrait : il donne un aperçu aussi vrai que judicieux de la manière qui distingue cette famille tout artistique, et il a piqué au plus haut degré ma curiosité par une raison bien naturelle.

« Parmi quelques toiles qui ne sont peut-être pas sans mérite, il en est une qui ne manque jamais de fixer l'attention des artistes et des simples amateurs, c'est la *Femme orientale à sa toilette*, reconnue pour être un des bons ouvrages dus au pinceau gracieux de Carle Vanloo. La finesse des traits, la fraîcheur des chairs, la vérité des tons, la beauté des draperies, la pose si voluptueuse, enfin, jusqu'à la *cuisse droite ornée du fameux bracelet* ! tout ce que vous peignez si bien, monsieur, se retrouve dans le tableau que j'ai, en ce moment même, sous mes yeux. Il est cependant, je dois le dire, un objet, un personnage dont vous ne parlez pas, et qui joue, toutefois, un rôle assez important dans cette gracieuse composition; c'est un jeune enfant, l'*Amour nu*, vu de profil, et tenant un miroir devant la belle *Orientale* pour l'aider à faire sa toilette. Il me semble que ce n'est pas là de l'accessoire, mais de l'indispensable. La femme porte au pied gauche un brodequin lacé de rubans bleus fixés par deux agrafes d'or. Le pied droit est entièrement nu. Seriez-vous assez bon, monsieur, pour me dire si vous savez ce qu'est devenu l'original de cette composition, si on en a suivi la trace ainsi qu'on

le fait pour les toiles célèbres; en un mot, où l'on suppose que se trouve aujourd'hui l'*Orientale à sa toilette* ?

« Tous les peintres qui ont vu ce tableau s'accordent à lui reconnaître ce caractère d'originalité bien difficile à contrefaire.

« Je vous prie, monsieur, de me mander tout ce que vous pourrez recueillir sur les destinées de notre aimable *Orientale* que je serais si jaloux de posséder dans sa *beauté native*. »

Nous répondrons à M. du Demaine que Carle Vanloo obtint un tel succès avec sa manière de poser les bracelets, qu'il passa toute une année entière à faire des éditions nouvelles, non augmentées ni corrigées, de l'*Orientale à sa toilette*. Il n'est pas douteux que l'amateur de Marseille ne possède une des bonnes éditions, si nous en croyons un voyageur très expert en tableaux, qui a visité le cabinet de M. le chevalier.

Ceux de nos lecteurs qui sont restés fidèles à la religion des vers (et nous ne croyons pas à un seul impie) auront sans doute remarqué ceux que nous leur donnons aujourd'hui. Nous les avons choisis, si c'est choisir que de prendre au hasard, dans un volume que M. H. de Lacretelle vient de publier chez Masgana, l'éditeur préféré des poètes. Il n'y a rien d'obscur dans ces poésies, que l'auteur intitule *Nocturnes*. Si elles méritent ce nom, c'est par le recueillement avec lequel on doit les lire, par leurs grâces cachées et cependant brillantes. Elles ont la douceur parfumée des belles nuits d'été, leur fraîcheur et leurs mystérieuses clartés.

On vient de placer à Saint-Germain-l'Auxerrois le bénitier modelé par M. Jouffroy, d'après les dessins de M<sup>me</sup> de Lamartine. Ce groupe d'enfans symboliques, si justement admiré au Salon de 1844, se recommande par un sentiment religieux que tempèrent heureusement la grâce et la finesse des lignes.

L'Opéra a donné son ballet-empire, dont les splendeurs si prônées d'avance se sont réduites à un bal-caricature mi-parti de hussards et de femmes vêtues selon les modes de 1806. C'est imité d'une pièce connue intitulée *Minuit, ou deux mots dans la forêt*, comme le *Diable à quatre* l'était d'une autre vieillerie. La musique fraîche et spirituelle de M. Deldevez a réchauffé un peu ce pastiche et l'aidera à obtenir quelques représentations; mais il est temps d'en finir avec les ballets économiques pour l'honneur de l'Opéra.

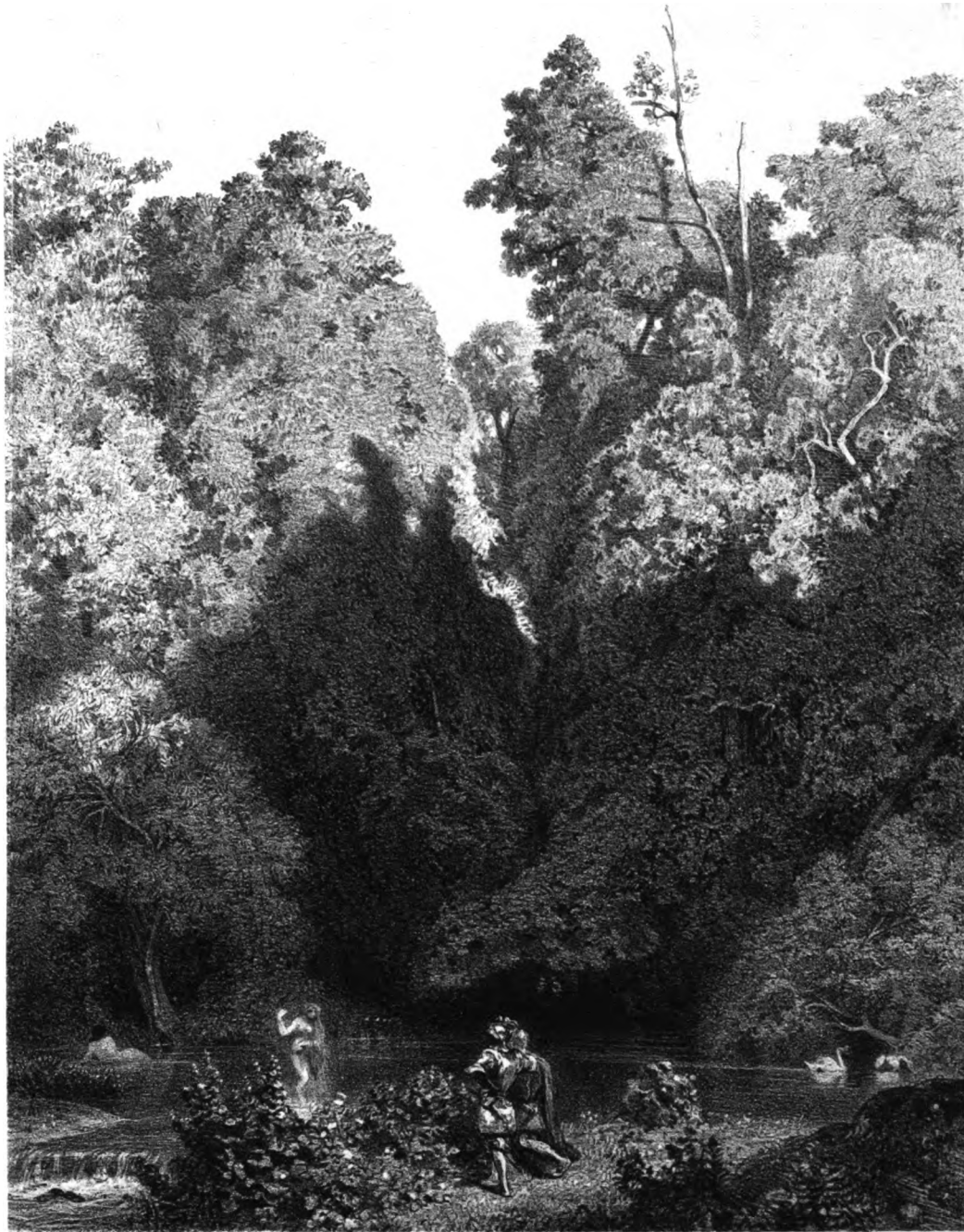
M. le directeur des Beaux-Arts a envoyé à La Haye M. Félix Cottrau, artiste remarqué à juste titre, faire une copie de la *Leçon d'Anatomie*, destinée à l'École de Médecine de Paris. Cette copie est une très intelligente reproduction de l'original; elle rend bien l'effet saisissant de cette œuvre si puissante, où Rembrandt, le grand maître du réalisme, a lutté corps à corps avec la nature, et l'a pour ainsi dire vaincue. L'idée viendra peut-être un jour de fonder au Louvre un musée où seraient réunies toutes les copies des chefs-d'œuvre étrangers, pour compléter l'étude et l'histoire de l'art. M. Cottrau aurait alors mérité l'honneur d'aller à Amsterdam copier la *Ronde de Nuit*.

Dans notre numéro du 29 mars, nous donnions un très beau dessin de M. Armand Leleux, la *Paysanne des Alpes*, d'après un de ses tableaux du Salon. Nous donnons aujourd'hui une des meilleures eaux-fortes qui aient été faites depuis long-temps, les *Contrebandiers*, de M. Adolphe Leleux, par M. Edmond Hédouin. On n'est pas plus précis, plus éclatant, plus fidèle, plus lumineux avec la pointe. On n'a jamais mieux interprété la couleur du tableau par la couleur de la gravure.

Nous publierons dans nos prochaines livraisons le beau paysage des *Nymphes*, de M. Français, dessiné par lui-même; le *Sang de Vénus*, de M. Glaize, par M. Ad. Riffaut; les *Océanides*, de M. H. Lehmann, par M. Ed. Hédouin; plusieurs eaux-fortes de M. L. Marvy, d'après Decamps et autres maîtres.

CAMILLE D'ARNAUD.

THE NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY  
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION  
125 WEST 47TH STREET  
NEW YORK 18



François Piroux et lith.

Imp. Bertaux Paris.

Les Nymphes.







THESE  
PUBLISHED  
1911

L'ARTISTE



Ad. Riffaut, del. & sculp.

FLEUR DE MARIE

Ingr. 3. P. 1861

17 AVRIL 1090.





# LA BEAUTÉ DE LA FEMME

## SELON LE CHRISTIANISME

En même temps qu'il ferme les yeux du corps à la beauté visible, le christianisme les ouvre à une beauté invisible, inconnue des anciens, et d'une éblouissante grandeur. Si l'église rabaisse chez la femme l'enveloppe mortelle qu'elle affecte de fouler durement aux pieds comme toute souillée du levain de la concupiscence, c'est pour relever d'autant cette âme immortelle, lavée, comme celle de l'homme, au sang d'un Dieu (1).

La beauté de la femme, selon le christianisme, doit être conçue en dehors des sens; c'est, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, une forme pensée. Aussi les artistes du moyen-âge, inspirés par ces idées chrétiennes et par la nouvelle nature qu'ils avaient alors sous les yeux, ne prenaient-ils à la chair, dans leurs statues de femmes, que juste ce qu'il en fallait pour recouvrir l'esprit.

L'être intérieur travaille à se dégager, chez elles, de ce corps de mort, *corpore mortis hujus*, lequel n'est plus lui-même qu'une écorce mince et transparente, à travers laquelle reluit une lumière naissante de béatitude céleste. La vie, aux yeux des chrétiens, n'est pas la vie, c'est la mort. Aussi bien leurs images de femmes s'exercent-elles à prendre par avance cette grâce du sépulcre et cette austère sérénité du dernier sommeil, que les plis droits de leurs vêtements, comparables aux plis du linceul, accompagnent avec raideur. On dirait des fiancées qui se sont faites belles pour cet amoureux trépasement que l'église nomme, dans son langage mystique, les noces éternelles.

Cet idéal se réalisa peu à peu dans la nature humaine modifiée, transfigurée. L'organisation, nous l'avons dit, se moule sur les influences morales qu'elle reçoit. La figure de la femme qui crut en Jésus-Christ ne fut plus celle de la femme qui croyait en Apollon. La forme humaine changea : il y eut le type chrétien comme il y avait le type païen, tous les deux distincts, indélébiles, irréconciliables. En transportant la notion du beau de la chair à l'esprit, l'église avait entièrement déplacé le point de vue, et tout le reste suivit. Les modernes estimèrent moins, chez la femme, la beauté du corps que celle de la tête. D'abord la nouvelle religion proscrivait le nu, et c'est une loi physiologique dont nous avons la certitude, que la nature n'aime point à bien faire pour des yeux indifférents et en secret. Quand certaines parties de la femme cessent d'être estimées ou même exposées, la beauté s'en retire peu à peu. Les poitrines de femmes, soigneusement couvertes, devinrent étroites et rentrées comme celles qu'on voit copiées sur les statues du moyen-

(1) La femme parfaite aux yeux de l'église, c'est Marie, c'est-à-dire un adorable symbole de pureté, de souffrance, de grace immatérielle; au lieu du cortège de Ris et de Désirs que le paganisme donne à Vénus, *quam Jocus circumvolat et Cupido*, elle entoure la reine du ciel d'un chœur d'anges pudiques aux longues ailes, qui osent à peine lever les yeux.

19 AVRIL 1846.

âge (1) : les autres saillies du corps de la femme disparurent d'abord sous les plis de la robe, et finirent, à la longue, par s'effacer tout-à-fait.

La ligne courbe et horizontale fit place à une ligne droite et raide qui passa bientôt dans l'architecture. Le muscle, assourdi et mâté, se soumit à l'esprit victorieux. Le christianisme supprima, en quelque sorte, le corps de la femme; ce ne fut plus qu'un vêtement qu'on regardait s'user avec joie, car à travers ses trous et ses défauts luisait plus distinctement l'aurore d'une autre vie. Dans tout cela, comme on voit, rien qui pût beaucoup encourager la nature à développer ses moyens; elle se contenta, pour ainsi parler, dans ses œuvres, et ne donna plus aux formes secrètes, dans des cas bien rares encore, qu'une demi-beauté affaiblie et voilée (2). Impatientes de s'en délivrer, les jeunes chrétiennes portaient d'ailleurs, dans les premiers temps, leur chair avec joie au-devant des bêtes du cirque, comme si cette chair toute terrestre ne fût bonne qu'à servir de nourriture aux animaux.

Nous avons dit que les chrétiens placèrent la beauté de la femme dans la tête, mais encore ne remarquèrent-ils dans celle-ci que les traits qui, tenant plus directement à l'esprit, pouvaient, en quelque sorte, le rendre visible. Le front (3), par exemple, siège de l'âme et des penchans élevés, s'accrut dans une proportion considérable. Les yeux s'agrandirent également et s'ouvrirent davantage, à mesure que l'œil interne de l'intelligence fixait vers le ciel un regard plus profond et plus étendu (4). Les grands yeux et les grands fronts sont, en quelque sorte, des créations modernes dues au génie du spiritualisme chrétien (5).

(1) Il n'est pas nécessaire de répéter ici ce que nous avons déjà dit ailleurs sur la différence radicale entre l'art et la nature, l'un n'étant jamais une imitation de l'autre; mais il est néanmoins difficile de nier qu'ils ne se prêtent mutuellement, de siècle en siècle, une influence réciproque, l'un et l'autre se conformant à l'idéal religieux que les hommes se font du beau.

(2) L'histoire des premiers temps du christianisme ne cite aucune femme remarquable pour la beauté du corps, tandis que les anciennes histoires nous ont conservé le nom d'un très grand nombre.

(3) Nous sommes obligé de nous servir ici de l'expression la plus usitée, quoique la moins exacte; il faudrait dire, pour être plus juste, le lobe antérieur du cerveau.

(4) Il n'est pas sans intérêt de rapporter ici le jugement de Winkelmann, qui blâme les artistes modernes, et notamment l'école du Bernin, d'avoir exagéré le volume du front et de l'orbite oculaire. La surprise et la colère de ce Grec moderne, à la vue des monuments nouveaux de l'esprit humain, seraient celles de Praxitèle et de Phidias, si, rappelés soudainement à la vie, ils voyaient la nature telle que le christianisme l'a refaite.

(5) La preuve, c'est que les peuples matérialistes de l'Orient moderne ont continué de rechercher chez leurs esclaves l'absence de ces

6<sup>e</sup> LIVRAISON.

7

La bouche a aussi changé de forme; elle est devenue plus expressive, plus avancée, plus parlante, en quelque sorte le moule du verbe au lieu d'un moule à baisers qu'elle était auparavant. Les mains ont gagné, surtout en chaste blancheur, en tendresse infinie et onctueuse: c'est en les joignant que la femme prie; ce sont ces mêmes mains qu'elle élève à Dieu pour lui demander la vie de son enfant malade.

Si nous résumons les traits qui précèdent, nous trouverons que la beauté chrétienne a tout ce qui manquait à la beauté païenne. Au lieu de ces objets quelquefois choquants par leur immodestie, que nous présente l'ancienne civilisation, la femme chrétienne, avec son front en ogive, qui semble s'élancer vers le ciel comme les voûtes de nos églises, ses grands yeux éclairés par une secrète pensée de l'âme, ses joues d'une sainte pâleur, ses lèvres toutes divinisées par l'hostie, ses mains humblement croisées sur sa poitrine, comme Marie à la visite de l'ange, nous offre un tableau accompli de grace sévère et de toute-puissante douceur. La femme chrétienne est belle autrement que les anciennes femmes de Sunium ou de Corinthe, mais elle est aussi belle.

Bien plus, ce changement fut un progrès. La beauté amenée dans le monde par le christianisme est au-dessus de l'ancienne beauté de toute la hauteur qui sépare l'esprit des sens, le fini de l'infini. Elle est comme la vie même du chrétien sur la terre, un sublime martyr, un sacrifice sublime, celui de la nature inférieure de la femme à sa nature supérieure et divine. La pudeur, inconnue des peuples sauvages, à peine soupçonnée des anciens, qui lui avaient pourtant dressé des autels et des statues, ne reposa vraiment ses ailes que sur le front de la femme chrétienne. Bannie des anciens temples, cette aimable vertu fit son sanctuaire de ce temple vivant que saint Paul nous apprend être la vraie demeure de Dieu, *templum Dei estis*. Elle y répandit une nouvelle beauté incomparable; car la beauté n'est, dans son acception morale, que le devoir même exprimé sur les traits purs du visage.

Toutefois le christianisme ne contenait qu'une demi-beauté, non plus qu'il ne révélait qu'une vérité incomplète. Cette guerre frénétique contre la nature, ce duel éperdu établi pour l'homme et dans l'homme même entre les deux principes de la création, ne pouvait durer. Après avoir bien saigné sur la croix, la chair meurtrie, abattue, torturée, protesta, et cette protestation se nomme la renaissance. Ce fut en effet l'antiquité païenne qui renaquit sur les premières ruines du christianisme ébranlé. Un instant la beauté chrétienne à son déclin se rencontra avec la beauté antique qui reparaissait, et il y eut alors dans le monde cette double influence dont les premières œuvres de Raphaël sont l'expression. Mais l'équilibre ne pouvait s'établir alors entre les deux doctrines. Il ne faut pas perdre de vue que la renaissance fut une réaction, et, comme toutes les réactions, elle se montra violente, absolue, excessive. La forme chrétienne ne fut pas seulement attaquée dans ses défauts, qui étaient la sécheresse, la maigreur, la simple délinéation des contours et non ces contours eux-mêmes, mais elle fut radicalement niée par les artistes. Comme ces jeunes gens qui, au sortir de la continence du premier âge, recherchent surtout chez la femme la couleur, la vie et l'abondance des muscles, l'humanité, dont l'école de Rubens ne fut en cela qu'une manifestation directe, avait un appétit surprenant de débauches, excitée qu'elle était par le long jeûne chrétien. Ce fut de toutes parts un épanchement forcé qu'un artiste a nommé, dans ces derniers temps, la *fête de la chair*.

Or, nul doute que la nature ne suivit en cela le nouveau mouvement des esprits. D'authentiques monumens nous apprennent que le *xvi<sup>e</sup>* siècle vit éclore un nombre prodigieux de fortes femmes dans le goût païen; la beauté nouvelle eut, comme l'art

lui-même, le caractère d'une révolte, elle donna dans l'excès et dans l'hyperbole. Un luxe de sang immodéré, une santé provocante, une effronterie incroyable de prééminences lascives, succédèrent chez la femme aux formes comprimées du moyen-âge, et dépassèrent même en audace charnelle tout ce que la nature avait osé chez les anciens.

L'humanité garda pourtant du christianisme ce sentiment de l'infini inconnu aux anciens, et, ne pouvant s'en délivrer, quoi qu'elle fit, elle le transporta dans l'organisation elle-même; de là cette inquiétude du muscle et ce tourment nerveux qu'on remarque aux œuvres de Michel-Ange. Le masque humain, dans les temps modernes, a conservé cette agitation née de la fièvre de l'esprit que la foi calmait dans les premiers temps, mais qui, la foi au christianisme enlevée, laisse après elle un désir sans fin vers un but sans certitude.

La renaissance ne pouvait rien amener; car qu'était-elle par elle-même? Une révolte, comme nous l'avons vu, une négation, une revanche au profit de la nature long-temps humiliée et méconnue, un retour vers le passé qui servit pourtant à l'avenir. Elle consacra le principe de la matière et de la forme, dont le christianisme avait fait bon marché. Du fond de son tombeau Vénus se leva et demanda aux hommes depuis quand ils avaient désappris la beauté visible de la femme. La renaissance fut donc utile, mais comme moyen, comme transition. Du reste, elle s'évanouit bientôt elle-même, son œuvre faite. Née un peu avant le *xvi<sup>e</sup>* siècle, elle expira avec la royauté. 93 passa sur tout cela, et tout fut dit.

Il y a des momens dans l'histoire de l'humanité où, toutes les vérités anciennes étant mises en question et rien de nouveau ne se levant encore pour éclairer les esprits, il se fait en tout un silence lugubre mêlé d'ombre et de solitude. Nous sommes à un de ces momens. Dieu se lamente au fond des consciences éperdues, comme s'il allait mourir. Or, vérité, beauté, esprit et forme, tout baisse alors, tout tombe. La nature elle-même n'étant plus excitée par aucun élan moral, s'arrête comme épuisée. La laideur gagne avec le doute, et bientôt le masque humain, le visage de la femme surtout, n'est plus qu'un miroir dégénéré où tout s'efface.

Il y a eu dans ces derniers temps un incroyable envahissement de difformités physiques; on ne retrouve plus sur la figure des femmes qu'une expression muette, chez d'autres encore des penchans bas et voraces. La croyance du ciel s'étant retirée, les instincts ont pris la place des sentimens. Les quelques visages qui n'ont point obéi à cette loi générale de laideur et de dépérissement présentent aux regards exercés ce qu'il y a au fond des esprits eux-mêmes, l'attente d'une foi nouvelle, d'une vérité nouvelle. Voilà où nous en sommes.

Mais Dieu ne mourra point ni la beauté non plus, dont il est le principe et l'agent dans toute la nature. Cette mort apparente est une transformation. L'humanité découvrira prochainement un nouveau lien de ses connaissances, et cette découverte sera un progrès sur toutes les religions anciennes. Or, l'esprit ne se transforme point sans transformer avec lui l'organisation qui lui est inhérente. Chaque nouvelle conquête de l'intelligence écrit pour ainsi dire dans la chair un progrès nouveau, et ce progrès, manifesté au dehors par les traits du visage, la conformation tout entière de l'individu, tend de plus en plus vers la beauté.

Ici se présente une question embarrassante à résoudre, celle de savoir si la laideur doit disparaître un jour du genre humain.

Il faut d'abord s'entendre sur les mots; il y a deux genres de laideur comme il y a deux genres de beauté: l'une positive, l'autre purement relative. Cette dernière, n'étant qu'une simple affaire de convenance personnelle, rentre dans le raisonnement de Pascal. « Il y a un modèle d'agrément et de beauté qui consiste en un certain rapport entre notre nature faible ou forte, telle qu'elle est, et la chose qui nous plaît. Tout ce qui est formé sur ce modèle nous agrée: maisons, chansons, discours, vers, prose, femmes, oiseaux, rivières, arbres, chambres, habits. Tout ce qui n'est point sur ce modèle déplaît. » Or, on peut dire que cette laideur-là, toute de sentiment et de fantaisie, n'existe

caractères intelligens. Les femmes de Géorgie et les Circassiennes, pour faire paraître leur front plus petit, « se peignent, dit Winckelmann, les cheveux du toupet par-dessus, de façon que ces cheveux descendent presque jusqu'aux sourcils. » Les Turcs aiment également dans leurs concubines des yeux modérés, en général peu ouverts.

pas. C'est ce qui fait que certaines têtes, peu goûtées du public à cause de quelques bizarreries naturelles, sont au contraire fort recherchées des artistes et de ceux qui ont le goût excentrique. La nature, en variant les différentes notes du visage, a prévu elle-même les harmonies sans nombre auxquelles ces notes donneraient naissance.

Il y a une autre laideur qui résulte d'un mauvais arrangement des parties et d'une déviation réelle des lois de la beauté : c'est celle que nous avons nommée positive. Mais cette laideur elle-même, qu'est-elle au fond ? Un défaut, une privation, une limite. Elle a dans l'organisation le même caractère que le mal dans l'ordre moral, lequel est pour ainsi dire un néant du bien (1). Or, le mouvement de la civilisation consiste à ramener tout vers la plus haute perfection qu'il soit donné aux êtres créés d'acquiescer. Elle a donc pour mission d'effacer le mal, et par conséquent la laideur, en faisant disparaître de la masse et des individus eux-mêmes, peu à peu, les restes de l'état de nature. Les figures que nous nommons chez nous figures communes, pour désigner un ensemble de traits bas ou difformes, sont le plus souvent des figures arriérées. On retrouve, en effet, dans la population mouvante qui circule perpétuellement sous nos yeux, tous les types reconnaissables encore de l'état primitif à peine modifié. L'inflexion de la ligne du nez, qui passe en effet chez nous, avec raison, pour un écart de la vraie beauté, qu'est-ce, je vous prie, sinon une trace de la forme propre aux races noires ou sauvages ? Nous en dirons de même des fronts renversés, des yeux fuyant vers les tempes, des pommettes saillantes, des bouches épaisses, de la pesanteur des joues, et généralement de tous les caractères de la laideur, qui sont en même temps des caractères de la barbarie.

La preuve que la laideur est une dégradation physique, c'est que tous les nobles mouvemens de l'âme tendent à l'effacer des visages sur lesquels même elle se rencontre. Il n'y a pas de femme au monde qui soit laide quand elle regarde avec amour son enfant. L'habitude des actes élevés de l'intelligence soutient également le masque humain à une certaine hauteur d'expression, dont les vices bas et rampans le font brusquement redescendre. On peut donc conjecturer avec certitude que la civilisation tend à imprimer de plus en plus au visage de l'homme et de la femme un caractère progressif de beauté. La laideur, si elle ne s'efface pas tout-à-fait, diminuera du moins sensiblement ; elle s'éloignera à l'horizon avec tout le sombre cortège des maux qui affligent l'humanité, comme les ténèbres s'éloignent après une nuit de printemps quand l'aurore se montre et s'avance dans le ciel (2).

Il restera néanmoins toujours de la laideur dans le monde comme il y restera toujours du mal. Mais cette laideur, simple résultat de notre nature finie, ne sera, sous un rapport, qu'une variété du beau destinée à le faire valoir chaque jour davantage.

Essaierons-nous de prévoir la nouvelle forme que la beauté doit revêtir dans le monde après les temps de décadence où

nous sommes ? Il nous semble qu'elle tendra comme tout le reste, dans l'ordre moral, vers un grand caractère d'unité. Le nouveau dogme ayant réconcilié la nature avec la foi, la beauté accomplira également les fiançailles de la chair et de l'esprit. La femme de l'avenir se doublera pour ainsi dire de la femme chrétienne et de la femme païenne, fondues ensemble dans l'unité de personne.

Toutefois cette fusion ne sera pas, comme certains l'entendent, une confusion ; tout en relevant la forme de l'anathème impie que les âges barbares ont prononcé sur elle, la nouvelle vérité communiquée au monde la subordonnera toujours à l'idée, comme les sens à l'âme. La tête de la femme conservera, augmentera même cette expression élevée, pure, virginale, que le christianisme lui a conquise ; seulement elle sera sainte selon la nature au lieu de l'être selon un ordre surnaturel qui échappe au sens et à l'esprit lui-même.

Cette nouvelle beauté, fruit d'un dogme nouveau, transfigurera la femme du passé sans lui ôter aucun des caractères que les progrès antérieurs lui ont acquis. Elle servira de même à réhabiliter le sexe dans toutes ses manifestations. Au point de vue de la dignité humaine, la beauté de la femme ne sera plus dans l'avenir une raison pour elle d'être traitée de l'homme comme un simple animal de plaisir ; elle sera le voile précieux de beautés intérieures plus précieuses encore qui lui feront prendre dans le monde une place proportionnée à l'estime qu'on fera d'elle. Au point de vue religieux, la beauté mettra, pour ainsi dire, la vérité éternelle et incréée à la portée des sens eux-mêmes ; une femme belle selon la nature et selon l'état élevé de la civilisation qu'elle exprime est en effet un des spectacles les plus saints que le monde nous offre. Quand même Dieu n'aurait pas envoyé d'autres anges sur la terre pour manifester aux hommes ses merveilles et sa toute-puissance, nous devrions encore croire devant elle à une révélation.

ALPHONSE ESQUIROS.

LES

## AMES BUISSONNIÈRES.

III.

Il était quatre heures du soir. La chambre de Lilia, ordinairement si tranquille et d'un aspect si riant, présentait en ce moment un tableau des plus lugubres. La fenêtre était fermée, les rideaux de mousseline soigneusement clos. Des cierges allumés dans des flambeaux d'argent jetaient des lueurs tremblotantes sur une petite table où l'on avait étendu une nappe blanche. Une branche de buis vert trempait dans une coupe contenant l'eau sacrée, et, sur le lit, une jeune fille couverte de la pâleur de la mort laissait pendre un de ses bras hors de la couche funèbre. C'était Lilia. Près d'elle un prêtre, tenant un crucifix d'ivoire, récitait à haute voix les prières des morts, et un médecin, triste et découragé, interrogeait avec un air de doute et d'incrédulité à la fois le pouls immobile et le cœur glacé de la jeune fille. Anatole pleurait dans un coin de la chambre, et le bruit de ses sanglots se mêlait à la voix lente et grave du prêtre. M. de Lubriac, debout, pâle et morne, près du lit, regardait tour à tour la jeune morte, le médecin qui hochait la tête, le prêtre qui priait, et son fils qui pleurait.

(1) Le mal est si étroitement lié avec le laid, ou, pour mieux dire, est si bien la laideur elle-même, que, dans le symbole chrétien, Satan, qui est le mal suprême, est en même temps la suprême laideur.

(2) Ajoutez aux causes de laideur qui devront diminuer dans l'avenir les mauvais soins et les mauvais traitemens qui naissent du mauvais état de la fortune privée, tels qu'une nourriture insuffisante ou malsaine, le vêtement trop succinct pour résister aux intempéries de l'air, l'habitation mal close ou fétide. Quand la fille du peuple sera mieux nourrie, mieux vêtue, mieux logée, elle acquerra cette santé, cette fraîcheur qui, si elle ne suffit point tout-à-fait à la beauté, en est du moins le commencement ; l'éducation fera le reste, ou, pour mieux dire, contribuera avec un ensemble de causes sociales à développer de plus en plus les premiers dons de la nature.

Enfin la science, par ses conquêtes dont chaque jour verra accroître le nombre, repoussera d'autant la laideur et l'écartera progressivement de l'individu. N'en avons-nous pas déjà un exemple dans ces fléaux disparus, surtout dans le plus cruel de tous par la lèpre hideuse qu'il étendait sur tout le corps, et par les traces ineffaçables qu'il laissait à la figure. Les maladies, sans cesser entièrement, s'atténueront, et avec elles les difformités qui en sont trop souvent la suite.

— Eh bien ! docteur, demanda M. de Lubriac, dont le cœur était brisé par cette scène de deuil, cette pauvre enfant est donc réellement morte?... Elle ne peut plus être rendue à notre douleur?...

— J'hésite, répondit le docteur avec embarras, à vous donner une espérance nouvelle. Cependant je dois vous avouer que je ne reconnais point les signes d'une mort réelle sur le visage calme et nullement décomposé de cette jeune fille. Il est vrai, les membres sont devenus froids, le poulx est muet, et le cœur ne bat plus. J'ai remarqué une insensibilité parfaite dans tous les organes. Elle n'entend, ne voit ni ne sent rien, car je lui ai serré la main à la briser.... Mais la léthargie, je vous le répète, offre tous ces symptômes. Depuis midi que je suis dans cette chambre, j'ai vainement cherché ces taches bleuâtres et vertes, cette teinte livide du cadavre... La mort est plus prompte, ordinairement, à marquer ceux qu'elle a frappés.

— Mais alors cette léthargie se prolonge d'une manière effrayante. Voilà cinq mortelles heures que nous épions le moindre signe d'existence, et rien ne se révèle. Qui sait même si notre pauvre Lilia n'est pas morte ou à peu près depuis le milieu de la nuit, depuis hier soir peut-être. Sa femme de chambre, qui reste dans la pièce voisine, n'a rien entendu et n'a rien su nous dire.

— Il y a des léthargies, reprit le docteur, qui durent des jours, des semaines.

— Vous espérez donc encore?

— J'attends.

Le silence recommença. Anatole s'approcha du lit et se mit à contempler avec une sainte horreur et un respect involontaire le visage décoloré de Lilia et ces yeux que la mort avait peut-être fermés pour jamais. Cette immobilité du cercueil le glaçait de terreur.

— Mon fils, lui dit le prêtre à voix basse, Dieu qui vous donne instinctivement la peur de la mort, et qui vous inspire un si grand respect pour les mystères de la tombe, a mis aussi dans votre âme l'espérance immortelle qui vous entraîne au-delà de la vie. Agenouillez-vous avec moi et prions. C'est la prière, bien plus que les larmes, qui est agréable aux trépassés.

Il se tut, et, prenant la branche de buis, il sema quelques gouttes d'eau bénite sur le corps de la jeune fille.

Pendant ce temps, que faisait l'âme de Lilia? Après avoir passé une partie de la nuit dans la vallée avec Fernand, elle s'était égarée avec lui sur les routes. A force de suivre les margelles de sauge embaumée des prairies et le bord des ruisseaux, ils avaient oublié le temps et les distances. Emportés ensemble dans un sillon d'air lumineux, ils voyaient l'horizon se colorer de rose et les couleurs de l'arc-en-ciel s'étendre par mille nuances insaisissables dans l'éther, où le soleil, nonchalamment couché, laissait percer ses rayons d'or et de feu. Le jour grandit lentement, grandit encore... Quelques bruits vagues et fugitifs d'abord, puis le réveil entier de la nature avec ses chants d'oiseaux, ses bourdonnements d'insectes vermeils, les murmures harmonieux des fleurs qui se penchent pour se parler entre elles, et les bruissements lointains des bois et des forêts, les avertirent de se séparer. Mais ils étaient si heureux ! Leurs pas rapides effleuraient à peine la poussière des chemins. Ils étaient si légers, qu'ils n'eussent pas fait courber l'herbe des prés. L'âme de Lilia se souvint la première qu'elle habitait la terre; celle de Fernand éprouvait aussi un vague désir de revivre avec ses sens et de voir Lilia sous sa forme mortelle.

— Retournons, dit Lilia, habiter notre prison humaine.

— Oui, ma Lilia, dit l'âme de Fernand, car mon cœur n'est point étranger à mon amour pour toi.

Fernand voulut accompagner l'âme de Lilia. Pour la voir rentrer, et afin qu'il la sût en sûreté, il alla se reposer sous un des lilas du jardin. Lilia s'approcha de la fenêtre de sa chambre, qu'elle avait l'habitude de laisser entr'ouverte pendant son sommeil... La fenêtre était fermée!... L'âme de Lilia chercha à s'introduire par les petites fentes. Elle voltigea long-temps devant les vitres, avec un bruit pareil à celui du froissement des ailes

d'un oiseau. N'ayant pu trouver la moindre issue, Lilia retourna consternée vers Fernand.

— Que vont-ils faire de mon corps? lui dit-elle avec angoisse; l'enterrer peut-être; car ils me croiront morte. Ils vont jeter de la terre humide sur mes membres glacés, me clouer dans un cercueil dont je ne pourrai plus sortir, me retrancher du monde. Oh ! c'est affreux à penser, Fernand ! Mais je veux vivre, moi ; je suis si jeune encore ! Il y a tant de bonheur et d'avenir pour moi dans notre amour ! Quoi ! ils seront sans pitié pour ma jeunesse et ma beauté !... car, Fernand, ils m'ont dit tant de fois que j'étais jolie...

Et l'âme de Lilia se désolait.

— Écoute, lui dit l'âme de Fernand ; il est un moyen peut-être d'éviter tous ces malheurs... D'ailleurs, je veux que tu vives, moi... Sois courageuse, Lilia ; consens à aller animer mon corps... Tu pénétreras sans peine dans la chambre à coucher de ma petite maison, où tu le trouveras étendu sur un lit d'ébène... Je suis plus forte que toi ; je trouverai bien un moyen pour aller habiter le tien.

L'âme de Lilia hésita un moment, puis elle partit toute joyeuse pour aller animer le corps du poète qu'elle aimait.

L'âme de Fernand, un peu inquiète de son propre corps et de celui de la jeune fille, rôda pendant quelques instans sur les degrés du perron. Tout à coup elle avisa un œil-de-bœuf ouvert et donnant sur une galerie de tableaux... A l'une des extrémités de la galerie, une portière de velours bleu à demi soulevée laissait voir la chambre de Lilia. Sur le lit, on apercevait le corps d'une jeune fille vêtue de blanc et entourée de roses blanches déjà flétries... L'âme de Fernand entra...

En ce moment, un léger bruit se fit entendre dans la chambre silencieuse de la jeune fille. Anatole, qui se tenait penché sur le lit, crut sentir comme un petit souffle passer sur son front... Il y porta vivement la main et s'évanouit... Puis, le visage pâle de Lilia se colora par degrés, ses lèvres parurent s'animer, un profond soupir s'échappa de sa poitrine. Elle ouvrit lentement ses grands yeux bleus, et regarda avec étonnement autour d'elle.

M. de Lubriac, le médecin et le prêtre se tinrent penchés sur le lit avec anxiété.

Lilia se souleva à demi.

— Qu'a donc Anatole? demanda-t-elle en grossissant sa voix comme pour lui donner un plus gros volume.

— Ce jeune homme va mieux, dit le prêtre, qui venait de lui faire respirer des sels.

Anatole se leva lentement et vint presser la main de sa cousine.

Le prêtre alors éteignit les cierges, cacha le crucifix sous sa soutane noire, et prit le livre de prières qui était resté ouvert sur la table à l'endroit de l'office des morts.

— Vous n'avez plus besoin de moi, dit-il à M. de Lubriac à qui la joie avait ôté la parole; je vais me retirer. Ma place est où il y a des pleurs à essuyer.

M. de Lubriac reconduisit le vénérable abbé et lui remit une grosse somme d'argent pour ses pauvres.

L'âme de Fernand se sentait à l'étroit et mal à l'aise dans un corps de jeune fille, et c'était chose nouvelle pour tout le monde que de voir Lilia s'extasiant sur la blancheur rosée de sa main, la petitesse de ses pieds, la longueur fabuleuse de ses cheveux... Elle s'était levée brusquement, puis l'on eût dit qu'elle se défait de la force de ses jambes rondes et effilées pour supporter sa marche légère comme celle d'une bergeronnette.

— Ceci est un peu de délire, dit le médecin; je crains un peu de fièvre.

— Je meurs de faim, reprit Lilia en tournant le dos au docteur et haussant les épaules d'un air passablement ironique.

— Peut-on lui donner quelque chose à manger sans danger, docteur? demanda M. de Lubriac.

— Je crois qu'une diète sévère serait plus sage.

— Me mettre à la diète quand j'ai faim, reprit Lilia effrayée, c'est une plaisanterie, docteur. Je veux du bordeaux, des volailles froides, des truffes et des cigares.... Anatole, tu vas me faire

raison de quelques rasades de madère ou de champagne : je n'aime pas à déjeuner seule.

— Que dit-elle? reprit M. de Lubriac, qui riait de tout son cœur de l'air décidé de la jeune ressuscitée.

Le docteur venait de s'asseoir et écrivait une ordonnance.

— Que griffonnez-vous donc là? demanda vivement Lilia. Est-ce la carte de mon dîner?... Gouttes d'or, ambre gris, feuilles de violettes... Docteur, ceci est une mystification...

Le docteur continuait d'écrire.

— Mademoiselle, dit-il avec calme, voilà la première fois que je vous trouve rebelle à mes soins. Vous êtes plus malade que je ne croyais.

Lilia baissa la tête avec dépit; mais, ayant aperçu dans une armoire entr'ouverte une provision de fruits glacés et de gâteaux, Lilia s'en empara pour apaiser sa faim. Le docteur fut forcé de convenir que cet appétit paraissait être celui d'une personne bien portante.

— Lilia, demanda M. de Lubriac, te sens-tu assez robuste pour assister ce soir au bal?

— Vous prévenez mes désirs, répondit la jeune fille en regardant le docteur de travers... A moins que monsieur...

— Eh bien! mon enfant, reprit M. de Lubriac l'interrompant, puisque le ciel a fait pour toi un miracle, et que tu nous es rendue, le bal que je voulais donner dans huit jours, je le donnerai ce soir. Tu feras ton entrée dans le monde le jour où tu semblerais vouloir le quitter. Ta toilette est toute prête... Vous êtes de la fête, docteur... Toi, Anatole, je te remets le soin des invitations. Tâche que tout soit prêt de bonne heure, et n'oubliez pas votre fiancée, étourdi.

— Je vais envoyer un domestique avec la voiture et l'ordre de ne pas revenir sans Marie.

— Anatole, dit Lilia, invite donc aussi Fernand de Clarolle.

— J'y songeais, répondit Anatole en souriant.

Puis, se penchant vers Lilia, il lui demanda tout bas :

— Est-ce que réellement, Lilia, tu aurais une ame buissonnière? T'aurait-elle encore quittée cette nuit pour rentrer si tard?... C'est égal, ajouta-t-il, elle aurait bien dû ne pas passer si près de mon front!

#### IV.

Anatole s'empressa de se conformer au désir de son père. Il envoya des invitations pressantes pour le bal du soir à toutes les personnes qui venaient ordinairement chez M. de Lubriac, et alla même dans plusieurs maisons afin de stimuler le zèle des moins empressés. Or, en passant devant l'hôtel du poète Fernand de Clarolle, il se souvint de la recommandation de Lilia. Il entra d'un air résolu chez le jeune homme. Fernand n'y était pas. Les domestiques invitèrent Anatole à l'aller voir à sa petite maison, où il avait dû passer la nuit et la journée. Anatole s'y rendit en toute hâte, monta l'étroit et sombre escalier dont les marches vermoulues étaient cachées sous des tapis épais, et frappa à la porte de Fernand.

— Qui est là? demanda du dedans le poète d'une voix timide.

— Anatole de Lubriac.

Fernand s'empressa de passer une robe de chambre et vint lui ouvrir d'un air embarrassé.

— Qui te fait donc venir si matin, mon cher Anatole? dit-il en rougissant beaucoup.

— Oh! vous appelez cela matin! dit Anatole en éclatant de rire et tout étonné que Fernand le tutoyât.

— Mais vois quelle obscurité règne encore dans cette chambre! Le soleil n'est pas levé.

Anatole se mit à rire plus fort que la première fois.

— Dites donc qu'il n'est pas couché. Et depuis quand, mon poète, prenez-vous le soir pour le matin, le crépuscule pour l'aube?

— Tu railles, Anatole.

— Non, vraiment; regardez et voyez! dit Anatole ouvrant la fenêtre.

Un magnifique soleil s'éteignait derrière des nuages irisés, des montagnes rouges et des flocons d'or.

— C'est étrange! reprit Fernand. Et comment ai-je pu dormir ainsi?

— Je n'en sais rien; mais assurément il se passe autour de moi des choses extraordinaires. Là-bas des léthargies, ici un sommeil incompréhensible, sans parler de mon évanouissement qui ne l'est pas moins. Mais ce n'est pas le moment de parler de tout cela. Mon père donne un bal ce soir en l'honneur de ma cousine, on compte sur vous, et je dois vous présenter à Lilia.

— J'irai, dit Fernand qui baissa les yeux et rougit encore comme une jeune fille.

Tout en s'en allant, Anatole pensait, à part lui, que Fernand, ce jour-là, avait des manières bien efféminées, des pudeurs ridicules, et dans la voix un accent par trop langoureux. Il avait peine à reconnaître en lui son joyeux ami, d'ordinaire assez bon vivant, insouciant et léger comme on l'est, quand la jeunesse, l'esprit et la fortune, comme de folles esclaves, vous servent à genoux.

Lorsqu'il fut seul, Fernand parfuma ses mains et ses cheveux, et choisit les vêtements qui le faisaient paraître avec le plus d'avantage. Il lui semblait qu'il éprouvait intérieurement cette lassitude rêveuse que laisse après lui un bonheur trop grand. Son ame, comme fatiguée, semblait trop faible pour éprouver quelque énergie, et son corps, avec ses muscles d'acier, semblait avoir trop de forces pour les dépenser toutes.

Sur les dix heures, Fernand sortit pour se rendre chez M. de Lubriac.

Une scène assez originale se passait à cette heure dans un petit boudoir du rez-de-chaussée de la maison de M. de Lubriac. Lilia semblait avoir mis tous ses soins à rendre ce réduit dangereux, car il inspirait toutes les séductions à la fois. Les fleurs y avaient été jetées à pleines mains, les parfums prodigués avec une richesse et un goût tout oriental. Une seule lampe d'argent, discrète comme l'étoile du soir, promenait une clarté douteuse sur les meubles gothiques qui s'y trouvaient. Deux jeunes filles, Lilia et Marie, achevaient de s'habiller ensemble. Marie, pour ne point froisser sa toilette, l'avait apportée avec elle, et Lilia, par sa gaucherie, provoquait les rires bruyants de son amie. La beauté de Marie était une beauté toute d'action, et l'ame de Fernand n'avait jamais songé au piège où elle se trouvait prise en voyant une jeune fille dans un négligé aussi dangereux. D'abord ce fut un brodequin rebelle que Lilia dut aider à mettre, un bouquet qu'il fallut attacher sur un sein de marbre et vingt autres choses qu'il serait trop long d'énumérer. L'ame de Fernand, quelque fidèle qu'elle fût, regardait Marie avec admiration, et la jeune fille rougit plus d'une fois en surprenant les regards ardents de son amie. Enfin cette épreuve eut un terme, et Lilia sortit du boudoir vêtue d'une robe blanche, un bandeau de perles dans ses cheveux blonds, jolie et fière, un peu pâle, et cherchant déjà, dans la foule qui encombra le salon, celui qui était Fernand.

Fernand venait d'entrer. Lilia courut à lui et l'entraîna vers le petit boudoir. Marie en était sortie, et aucun vestige de coquetterie ne s'était oublié à traîner.

— Lilia, dit Fernand en résistant faiblement à la jeune fille, vous me compromettez.

— Eh! qu'importe? reprit Lilia. Je t'aime, et ne peux-tu me sacrifier un peu de cet honneur farouche sans lequel l'amour n'a plus de mystère et le cœur de bonheur à donner?

— Mon ame vous appartient.

— La mienne est à toi.

Les lèvres de Lilia et celles de Fernand restèrent un instant unies. Peut-être qu'en ce moment leurs ames s'échangèrent, car Fernand se sentit tel qu'il était quelques jours auparavant, et Lilia, timide et craintive, s'enfuit.

Quelques minutes après, on remarquait un quadrille dans lequel figuraient Anatole et Marie, Fernand et Lilia.

— La léthargie et le sommeil paraissent sympathiser merveilleusement, dit Anatole à Marie à qui il avait eu le temps de raconter les incidents de la journée en lui montrant Fernand et Lilia; je crois qu'avant peu mon père sera forcé de lier par tin



bon mariage ces ames vagabondes. Après notre union, Marie, nous verrons celle de Lilia.

Lilia venait de s'approcher de M. de Lubriac qui causait en ce moment avec le docteur de la maladie étrange de la jeune fille. Lilia, qui les avait écoutés en souriant, prit les tablettes du docteur. Elle y posa ces questions :

« L'ame peut-elle s'absenter du corps pendant le sommeil pour un temps limité ? »

« L'absence momentanée de l'ame ne peut-elle produire les léthargies ? »

« Les songes, la folie même, ne sont-ils pas des aberrations de l'ame ? »

« Le somnambulisme n'est-il point la raison dans le sommeil en opposition aux songes, comme la raison dans la veille est en opposition à la folie ? »

Le docteur réfléchit long-temps et promit sa réponse pour un autre jour.

MARIA D'ANSPACH.

## DES ORIGINES

# DU ROMAN ANGLAIS.

En Angleterre comme en France, après les romans religieux vinrent les romans de chevalerie, qui firent les délices de la nation anglaise sous les règnes des Henri et des Édouard. Les romans français sur Arthur et ses chevaliers continuèrent, sous les Plantagenet, d'être les plus recherchés. Au temps d'Édouard IV, les fictions chevaleresques furent réunies en anglais dans le livre de *Morte Arthure*, qui est une compilation des fameux romans français de la Table-Ronde, et, à la même époque, l'infatigable Caxton traduisait et imprimait, sous une forme romanesque, l'histoire de Troie et des héros classiques.

*Arthur de Bretagne* et *Huon de Bordeaux* furent arrangés en anglais par lord Berners de la cour de Henri VIII; ces ouvrages, avec *The Morte Arthure*, furent la lecture la plus populaire pendant toute la durée de la famille de Tudor.

Au siècle d'Élisabeth, on traduisit les romans espagnols d'*Amadis* et de *Palmerin*; quelques imitations chevaleresques furent aussi composées en anglais. En ce genre, on peut citer comme type « la fameuse, délectable et très plaisante histoire du renommé Parismus, prince de Bohême. » Cet ouvrage, écrit par Emmanuel Ford et imprimé en 1598, eut une telle vogue en son temps, que c'est la treizième édition, en caractères gothiques, que j'ai maintenant sous les yeux. C'est une imitation des romans espagnols et surtout de *Palmerin d'Olive*.

L'*Ornatus* et l'*Artesia*, par Emmanuel Ford, et le *Phéandre*, ou la *Vierge guerrière*, par Henri Roberts, imprimés en 1595, appartiennent au même genre de composition. Cependant, à cette époque, la première ardeur de l'esprit chevaleresque s'était dissipée, et ces productions n'offrent déjà plus qu'un reflet des hautes prouesses et des merveilleuses aventures des Lancelot et des Tristan. De nouvelles mœurs, de nouvelles tendances sociales, s'étaient développées, dont la peinture devait remplacer celle des exploits de la vie errante et chevaleresque. Mais l'Angleterre, qui eut depuis des génies si spontanés, si originaux, reçut encore alors l'impulsion des autres nations européennes; elle accueillit avec avidité d'innombrables traductions et imita-

tions des contes de l'Italie; les principales, telles que le *Palais du Plaisir* de Paynter, l'*Heptameron* de Whetstone, et les *Histoires admirables* de Grimstone, furent en possession de charmer la plus haute classe des lecteurs anglais, comme autrefois le *Recueil des histoires de Troie* et les *Légendes d'Arthur* avaient charmé leurs ancêtres. Les exploits de la chevalerie, et les noircs, les imbroglios des contes italiens et espagnols, sont également au rebut aujourd'hui. A moins de la patiente investigation de l'historien et du moraliste, qui étudient l'humanité dans toutes ses phases et toutes ses manifestations, qui pourrait aujourd'hui soutenir de telles lectures auprès des ouvrages de Richardson et de Fielding? Toutefois il ne faut pas oublier que les images et les caractères de la chevalerie fournirent encore des couleurs et de la variété à la brillante fantaisie de Spencer, et Shakspeare lui-même puisa dans les inventions italiennes de nouveaux alimens pour sa magnifique imagination. De là aussi peut-être ce tour particulier, ce mélange du comique et du tragique adopté par la nombreuse et noble race des poètes dramatiques anglais.

En même temps que les derniers romans de chevalerie et les premières imitations des contes italiens amusaient les Anglais sous le règne d'Élisabeth, naquit un nouveau genre de roman, plein de mauvais goût et d'affectation de style; on n'avait encore rien vu de pareil, et il faut espérer qu'on n'y reviendra jamais, malgré les alarmes qu'ont pu causer certains écarts de l'école moderne. Le premier ouvrage de cette sorte est l'*Euphues* de John Lyly, né en 1553 dans les dunes de Kent. De bonne heure John Lyly vint à la cour et obtint les bonnes grâces de la reine Élisabeth; il ambitionnait le poste d'intendant des menus plaisirs; mais, après de longues années d'attente, il fut finalement désappointé. C'est dans cet intervalle qu'il écrivit le roman d'*Euphues*, que plusieurs personnes supposèrent à tort avoir été fait dans un esprit de satire contre la phraséologie des dames de la cour pendant le règne d'Élisabeth. *Euphues* fut écrit tout-à-fait sérieusement, soit que son auteur eût le mauvais goût d'adopter, en composant, l'absurde style de la conversation alors en vogue, soit, ce qui est plus probable, que la popularité de son ouvrage ait donné le ton aux *précieuses ridicules* du siècle, de même que les romans de M<sup>lle</sup> de Scudéry mirent à la mode la périphrase et l'exagération, dont ses héros étaient si prodigues.

L'ouvrage de Lyly, publié en 1580 environ, est divisé en deux parties; la première est intitulée *Euphues*, et la seconde *Euphues en Angleterre*. Il est dit au commencement qu'Euphues, jeune noble d'Athènes, distingué par sa bonne mine et son esprit, l'ardeur de son caractère et son humeur voyageuse, vint à la cour de Naples, qui était plutôt « le temple de Vénus que le sanctuaire de Vesta, et plutôt le fait d'un athée que d'un Athénien. » Là Euphues se lie d'amitié avec un gentilhomme napolitain qui le mène souper chez sa maîtresse Lucilla, où il est si froidement reçu qu'il s'enquiert si c'est l'usage en Italie de recevoir les étrangers avec *étrangeté*. En dépit de cette mauvaise réception, Euphues devient épris de Lucilla, et, après le souper, il lui demande permission de traiter ce sujet : « Si l'amour naît plutôt de la beauté de l'esprit ou de la forme? » Lucilla est si captivée par l'éloquence d'Euphues, que, pour l'amour de lui, elle désaime Philautus. Mais tous les discours qu'il lui fit ensuite sur la constance ne l'empêchèrent pas de le laisser comme le premier, ce qui réconcilia ces amans infortunés, et fit écrire à Euphues ses *Lettres de modération à Philautus et à tous les amans*. Il s'en retourna ensuite à Athènes, où il écrivit encore à son amie, et fit un traité d'éducation intitulé *Euphues et son Ephæbus*.

Au commencement de la seconde partie, Euphues rejoint Philautus, et s'embarque avec lui pour l'Angleterre. Là il donne de curieux détails sur les mœurs et le gouvernement de ce pays



dans le siècle d'Élisabeth. Il écrit pour l'instruction des Napolitaines ce qu'il appelle le *Miroir de l'Europe*, flatteuse description de l'Angleterre qu'il présente comme modèle aux autres nations. On y trouve, comme de raison, un tableau aussi exagéré que partial de la cour; il exalte sans mesure la beauté, les talents et surtout la chasteté de la reine Élisabeth, et les vertus des Anglaises, « qui ne boivent pas de vin à leur lever, comme les Italiennes, pour augmenter leurs couleurs. »

Philautus, après avoir aimé sans succès M<sup>me</sup> Camilla, s'adresse en troisième lieu à lady Flavia, qui l'épouse et le fixe en Angleterre. « Euphues se voue à la solitude, et imagine de se choisir au loin quelque séjour bien sauvage et inconnu. En quittant ses amis, il leur dit de lui adresser les lettres qui viendraient pour lui au mont de Selexsedra, où je le laisse invoquant les Muses ou musant. »

Le roman d'*Euphues* a trois défauts principaux qui règnent dans tous ceux de la même école : 1° une antithèse perpétuelle, non-seulement dans les idées, mais dans les mots; 2° un ridicule étalage d'érudition par de continuelles allusions à l'histoire et à la mythologie; 3° une absurde surabondance de comparaisons. Drayton a bien caractérisé Lylie, lorsqu'il le représente, comme toujours,

Parlant de cieux, de mers, de rochers et de plaines,  
Jouant avec les mots et comparaisons vaines.

Malgré son mauvais goût et son afféterie, ou peut-être à cause de cela, *Euphues* jouit dans son temps de la plus grande vogue, surtout parmi les dames de la cour qui en savaient toutes les phrases par cœur. Blount, éditeur de six comédies de Lylie, nous dit que toutes les femmes d'alors étaient ses élèves. Celle qui ne parlait pas euphuisme était aussi peu regardée à la cour que si elle n'eût pas parlé français. Ben-Johnson fait souvent citer *Euphues* par ses héroïnes.

Comme on peut le penser, d'après une telle popularité, Lylie n'eut pas seulement des admirateurs, mais de nombreux imitateurs. Le premier fut Lodge, auteur de *Rosalynde ou le Legs d'or d'Euphues*, ouvrage publié en 1590, et curieux comme l'origine de l'une des pièces de Shakspeare. Une partie du roman de Lodge est probablement tirée de *Gamelyn*, nouvelle de Coke, contemporain de Chaucer, et, par erreur, *Gamelyn* a été quelquefois attribué à ce père de la poésie anglaise.

Gamelyn, fils cadet de sir Johan de Boundis, fut privé de son héritage et méchamment traité par son aîné, qui, entre autres trahisons, lui persuada de lutter contre un fameux champion, espérant qu'il succomberait dans le combat. Dans toutes ses infortunes, Gamelyn eut du moins à se louer de la fidélité d'Adam, le vieil intendant de son père, et, par son secours, il échappa enfin à la cruauté de son frère. Errant avec son bienfaiteur, il arrive dans une forêt où il trouve une bande de brigands faisant leur repas; ceux-ci le conduisent à leur chef, à peu près comme Lodge le raconte de son héros dans *Rosalynde*.

A son tour, *Rosalynde* a fourni à Shakspeare presque toute l'intrigue de *Comme il vous plaira*, et non-seulement la fable, mais encore ce grand maître a emprunté plusieurs des principaux caractères, et copié plusieurs expressions et des phrases entières du roman. L'expression « pleurer des larmes, » qu'emploie le paysan (acte II, scène IV), et toute la description que fait Olivier de sa situation dans la forêt, quand Roland le sauve du serpent et de la lionne (1), sont copiées de Lodge dans *Rosalynde*. A la seconde scène du quatrième acte, la chanson commençant ainsi :

Que donnera-t-on à celui qui a tué le cerf?  
— La peau et les cornes, etc.

est prise de ce passage de Lodge :

(1) Acte IV, scène III.

« Quelles nouvelles, forestier? As-tu blessé quelque cerf et l'as-tu laissé aller ensuite? Ne te chagrine pas, brave homme, pour si peu de chose, car tu n'aurais eu que la peau et les cornes. »

L'ouvrage de Lodge contient aussi des vers qui prouvent du goût et un sentiment poétique; Shakspeare ne les a pas négligés dans la poésie et les chants dont il a entremêlé sa comédie. Cependant les personnages du Clown et d'Audrey sont de son invention, ainsi que celui de Jacques, dont la sensibilité sombre, mélancolique, répand sur toute la scène cet effet de terreur et d'attendrissement que fait naître la *pallida mors* dans les odes joyeuses d'Horace. Le dénouement de la pièce est aussi très différent du roman. Shakspeare l'a terminée en hâte, à ce que disent ses commentateurs; dans Lodge, le frère aîné sauve Aliena d'une troupe de voleurs « qui voulaient l'enlever, pour la donner au roi, espérant, par un tel présent, rentrer en grâce et dans la loi commune. » Shakspeare, en retranchant cette circonstance, fait paraître la passion de *Celia* (qui n'est qu'un autre nom pour *Aliena*) beaucoup trop prompt et invraisemblable. Ce n'est plus ici son libérateur qu'elle aime, c'est un étranger dont elle a ouï dire fort peu de bien, et qu'elle a seulement connu autrefois à la cour de son père, où il passait pour un brutal et un mauvais frère. Enfin, dans le roman de Lodge, le duc usurpateur n'est pas converti par le pieux conseil d'un ermite, mais il est vaincu et tué par les douze pairs de France, que le troisième frère de Rosader s'était alliés pour l'aider à recouvrer ses états. Cet événement, à la vérité, n'était guère facile à mettre en scène; mais, de la manière dont Shakspeare l'a remplacé, il pouvait du moins, puisqu'il avait tant fait, donner le dialogue entre l'usurpateur et l'ermite. Le poète était pressé de finir, « et il perdit par là, suivant la remarque du docteur Johnson, l'occasion de donner une leçon morale digne de son puissant génie. Il a aussi oublié le vieil Adam, le serviteur de sir Roland de Boyer, dont la fidélité méritait bien mention et récompense; Lodge le fait capitaine de la garde du roi. »

Shakspeare est également redevable de l'intrigue de son *Conte d'hiver* à un autre roman de la même école, la *plaisante Histoire de Dorastus et Fawnia*, par R. Greene, auteur remarquable par son génie et sa fécondité. On a cru quelque temps que le roman avait été fait sur la pièce; mais le docteur Farmer a découvert un exemplaire de *Dorastus et Fawnia*, imprimé en 1588, c'est-à-dire antérieurement à la composition du *Conte d'hiver*. Toutefois le grand poète a changé tous les noms : son Léontes, roi de Sicile, s'appelle Égysthe dans le roman; Polyxènes, roi de Bohême, n'est autre que Pandoste; Momillius, prince de Sicile, c'est Garinter, et Hermione Bellaria; Florizel est le Dorastus de Greene, et Perdita sa Fawnia. Shakspeare n'a ajouté que les personnages d'Antigonus, Pauline et Autolycus. Dans la principale partie de l'action, il a littéralement suivi le roman. L'oracle, dans la seconde scène du troisième acte, est tout-à-fait copié, et nombre de passages sont seulement traduits de prose en vers.

Il est arrivé aussi qu'en suivant le roman le poète est tombé dans les erreurs géographiques les plus étranges; il a fait de la Bohême un pays maritime, il envoie des ambassadeurs à l'île de Delphes, etc. Il s'est laissé entraîner à des invraisemblances et des violations de toute règle dramatique telles, qu'on ne peut le pardonner qu'à la variété de ses caractères et à cette énergique simplicité qui anime chez lui les sentimens et le langage.

Greene est encore auteur d'un roman intitulé *Arcadia*, publié en 1587 et composé sur le modèle de la célèbre pastorale de Sidney, qui fut écrite long-temps avant l'*Arcadia* de Greene, quoique imprimée seulement après la sienne.

Mais la plus belle et la plus connue des productions de Greene est sa *Philomela*, intitulée aussi le *Rossignol de lady Fitzwater*,

en l'honneur d'une lady Fitzwater à qui elle est dédiée, « l'ayant écrite, dit l'auteur dans sa dédicace, pour rendre témoignage aux femmes. »

Cette charmante nouvelle a été dernièrement réimprimée, et elle suffit, comme l'éditeur le remarque, à laver la mémoire de l'auteur d'une *continuelle* prostitution de son talent à l'immoralité. Le caractère de Philomèle est si délicatement dessiné, elle est douée d'une si exquise pureté, d'une beauté si sainte, que l'imagination qui le traça a dû, plus d'une fois, être inspirée par les plus tendres et les plus nobles conceptions. Le style, à la vérité, est gâté par des affectations d'euphuisme; mais, dans la conduite des événements, il y a un choix, une ordonnance, qu'on dirait appartenir à l'art d'une autre époque, et qui sont d'autant plus remarquables quand on les compare à la prolixité de l'*Archadia* de Sidney, qui jouissait alors de la plus haute réputation.

Philomèle, l'héroïne de cette nouvelle, était la femme d'un noble vénitien, le comte Philippo de Médicis; elle était l'admiration de cette poétique cité, « non pour sa beauté, quoique l'Italie n'en eût point de plus belle, non pour ses richesses, quoique fille unique du duc de Milan, mais pour les perfections de son âme, dont la vertu semblait avoir fait son paradis. » Bien que le voile préféré par cette femme douce et forte « fût l'abri même de sa maison, bien qu'elle ne sortît jamais qu'avec son époux, et encore avec tant de timidité, qu'elle se sentait comme étrange et fautive en franchissant le seuil conjugal, » néanmoins le comte insensé « la tourmentait plus par la jalousie qu'il ne la récompensait par la tendresse; il était en proie à cette passion qui déchire, comme l'envie, le sein qui la recèle. » Dans cette disposition d'esprit, il cherchait en lui-même celui qui, parmi leurs connaissances, « était le mieux traité par sa femme. » Il est vrai qu'il lui était impossible de se rappeler la moindre démarche équivoque, ni aucune légèreté de paroles; mais alors il se souvenait « que l'apparence n'est pas une preuve certaine, que plus les feuilles d'alisandre sont vertes, plus la sève est amère, et que la salamandre brûle d'autant plus qu'elle est plus loin du feu; » et, de toutes ces analogies, il concluait « que les femmes sont d'autant plus fausses de cœur, qu'elles ont la lèvre plus sainte (1). »

Cette malheureuse réflexion sur la couleur des feuilles de l'alisandre et sur les propriétés très particulières de la salamandre, ainsi que d'autres comparaisons également concluantes, tirées des étoiles, des aigles et des almanachs astronomiques, poussèrent le comte à cette extrémité, d'employer un ami intime « pour éprouver l'honnêteté de sa femme. » Giovanni Lutesio, le plus beau et le plus courtois gentilhomme de Venise, promit à l'extravagant époux que, s'il trouvait la comtesse accessible à sa passion supposée, il viendrait le lui déclarer sans détour.

En conséquence, Lutesio commença à tendre ses filets. Un jour, il trouva Philomèle solitairement assise dans son jardin et chantant avec son luth d'innocentes chansons; il saisit cette occasion de lui apprendre qu'il était amoureux, mais sans lui révéler encore l'objet de sa passion. Philomèle alors émit tant de maximes morales, appuyées de tant d'exemples tirés de la mythologie et de l'histoire romaine; elle dit de si belles choses sur les noirs vautours et les anges blancs, que Lutesio n'osa s'aventurer plus loin; mais il s'en revint assurer son ami de la modestie de sa femme, et lui répéter « le réfrigérant de bon conseil » qu'il avait reçu de sa prudence.

Le jaloux cependant ne fut pas satisfait; il attribua tout ce chapelet de morale qu'elle avait débité à ce que Lutesio s'était

abstenu de lui parler d'elle-même, et il exigea de son ami une déclaration complète. D'après cela, Lutesio envoya une lettre d'amour très explicite, accompagnée d'un mauvais sonnet. Philomèle rend une réponse indignée, mais elle réplique aussi au « sonnet, pour montrer que son esprit égale sa vertu. »

Tout cela est rapporté au mari qui commence à soupçonner Lutesio, et à craindre « que les hommes ne puissent jouer avec l'amour non plus qu'avec le feu. » Il ne doute plus de l'infidélité de sa femme; mais, n'ayant point de preuves pour les autres, il suborne deux de ses esclaves, afin qu'ils attestent le crime. Les tribunaux en conséquence prononcent le divorce et bannissent du territoire de Venise Lutesio et Philomèle.

Philomèle s'embarque pour Palerme. Pendant la traversée, le capitaine s'éprend de sa beauté; « mais cette passion est tellement modifiée par le respect, qu'il s'efforce de l'adorer comme une madone, plutôt que de la courtoiser comme une maîtresse. » Arrivé à Palerme, il la conduisit à sa femme, qui lui donna une tendre hospitalité, et elle trouva dans cette humble demeure « que le repos accompagne les humbles pensées, et que le plus sûr bonheur est dans la plus simple retraite; les arbres les plus élevés habitent les orages, ainsi les grands sont livrés à ceux de la fortune. » Avec toutes ces réflexions, elle prit en patience le cours obscur de sa nouvelle vie, et elle goûta un plus paisible sommeil que dans son palais vénitien. Toute sa peine était de penser à cet époux, devenu si injuste et cruel, et à Lutesio si indignement accusé et puni à cause d'elle. Toutefois, autant qu'elle pouvait, « elle mettait à ses blessures le baume de la douceur, et réfugiait son triste sort à l'ombre de son innocence. »

Lutesio, de son côté, avait couru au duc de Milan, père de Philomèle, et l'avait informé des injustices exercées contre sa fille. Aussitôt le duc se rendit à Venise, et demanda au sénat réparation de ces outrages. Les esclaves, que le comte avait subornés, confessèrent leur parjure. Alors le comte, touché de remords, se leva et déclara « qu'il n'y a rien de si secret que le cours du temps ne révèle; et comme l'huile, bien que liquide, n'éteint pas le feu, ainsi le temps, si long qu'il puisse être, n'est pas un abri sûr pour le péché; mais, de même que du brasier enseveli dans les cendres jailliront enfin des étincelles et de la flamme, ainsi la trahison couvée dans l'ombre éclatera un jour en criant vengeance. »

« Quelque trame criminelle, continue-t-il, que le cœur ait ourdie, le ver de la conscience la rongera avec le temps. Il est inutile aujourd'hui que je proclame ma honte et l'innocence de ma femme, puisque ces esclaves que j'avais subornés n'ont pas soutenu leur parjure et ont découvert la vérité. Il ne me reste qu'à me repentir, quoique trop tard, et à expier. Mais j'ai péché au-delà de toute expiation, et il n'y a point de compensation à la calomnie. Je demande donc à n'être pas épargné; j'implore justice contre moi-même; je vous supplie de ne pas ordonner une moindre peine que la mort. »

Le duc, touché de ce repentir, épargna la vie de Philippo, et tous se mirent par différents chemins à chercher l'époux calomnié. Philippo fut à Palerme, et, dans son désespoir, il s'accusa d'un meurtre qui venait d'être commis dans un obscur coin de la ville. Philomèle, apprenant qu'un Vénitien avait été mis en prison, demanda à le voir, et elle vit à travers les barreaux que vraiment c'était son époux. Son premier mouvement fut celui de l'indignation et d'un espoir de vengeance; mais bientôt elle sentit « que le nom d'époux n'est pas un vain mot, et, bien qu'aisément prononcé par la bouche, il ne peut être banni du cœur; elle sentit que c'était là, dans le plus intime de l'être, que la chaîne du mariage était rivée, et que l'autre extrémité est scellée dans le tombeau. »

Elle se donna donc à elle-même cette excuse pour la conduite

(1) Il faut rendre ici par la périphrase une expression proverbiale qui n'est pas méritée en France apparemment, puisqu'elle n'existe pas en français : *Lip-holy, heart-hollow*; lèvre sainte, cœur faux.

de son mari : « S'il t'a fait ce mal, ce n'est point parce qu'il en aimait une autre, mais parce qu'il t'aimait trop; c'est la jalousie qui l'a poussé à cette folie, et de telles fureurs n'appartiennent qu'aux plus tendres amans. »

Dans ces sentimens, elle se rendit au tribunal le jour où son époux devait y comparaitre; elle le réclama et le défendit avec tant d'énergie, de vérité et d'amour, offrant sa vie pour la sienne, que le juge ne douta point de l'innocence de Philippo, non plus que tous les Siciliens présens, dont les acclamations ébranlèrent les voûtes de l'édifice. « Philippo ne put soutenir tant d'émotions; il s'évanouit dans les angoisses de la joie et de la peine à la fois; il fut emporté demi-mort, et, deux heures après, il succomba entièrement à son ravissement. Philomèle, voyant qu'elle l'avait perdu en même temps que sauvé, fut outrée de douleur. Elle s'en retourna chez lui à Venise, et là elle fut jusqu'à la fin la veuve inconsolée de Philippo de Médicis. Sa charité la rendit encore si célèbre, qu'elle fut honorée pendant sa vie comme un modèle de cette vertu, et, après sa mort, solennellement et avec des honneurs inouis, enterrée dans l'église de Saint-Marc. Sa mémoire est toujours chère et grande dans Venise. »

Le dénouement de l'histoire de Philomèle est évidemment imité du célèbre conte de Boccace, *Titus et Gesipsus*. Quant à la première partie, l'épreuve de la femme par l'ami du mari correspond, comme on l'a sans doute remarqué, à l'épisode du *Curieux impertinent* dans *Don Quichotte*, où Anselme demande à son ami le service d'éprouver la fidélité de sa femme Camilla. Cependant il n'est pas probable que Greene et Cervantes se soient copiés l'un l'autre. Greene était mort quand parut *Don Quichotte*, et il n'est pas vraisemblable que *Philomela* fût parvenue jusqu'à Cervantes. Ils auront l'un et l'autre puisé à quelque source commune qui, peut-être après tout, n'est que celle de la nature et de la sottise humaine. Je crois pourtant me rappeler avoir lu l'histoire dans quelque ancien conteur italien, mais je ne saurais le dire précisément.

*Philomela* a donné lieu à la comédie de Davenport, *la Ville en bonnet de nuit*, où Lorenzo fait aussi tenter par son ami Philippo la chasteté de sa femme Abstemio, sœur du doge de Venise. Cette pièce fut écrite au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, et a été publiée dans la collection de Dodsley; mais le commentateur s'est trompé en supposant qu'elle est empruntée du *Curieux impertinent*, tandis qu'elle a beaucoup plus de rapports avec *Philomela*. Lorenzo corrompt deux esclaves pour jurer de l'infidélité de sa femme. Le duc de Venise vient chercher réparation des outrages d'Abstemio, qui s'était retirée à Milan, où tout ce qui arrive répond exactement aux événemens de Philomèle dans Palerme. Le style aussi est plein d'*euphuïsmes*, et l'on y retrouve parfois jusqu'aux paroles même de Greene.

LORD PILGRIM.

La fin au n<sup>o</sup> prochain.

LE GRAND

## JARDIN DE ROSES.

(DER GROSSE ROSENGARTEN.)

Le *Rosengarten* (jardin de roses), qui se rattache encore au cycle des Nibelungen, n'est qu'une imitation de *Biterolf*, qui doit remonter à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.

Ce n'étaient déjà plus ces beaux temps du *minnesang* où les poètes voyaient s'ouvrir devant eux les portes des palais et des châteaux. On fêtait alors leur présence comme celle d'un hôte illustre; les dames leur préparaient elles-mêmes des bains parfumés; les chevaliers les faisaient asseoir à la place d'honneur et leur offraient de leur meilleur vin; puis ils repartaient magnifiquement vêtus et montés sur un bon cheval pour quêter ailleurs de nouveaux tributs d'éloges.

A l'époque où le *Rosengarten* parut, la poésie, qui avait d'abord été le partage presque exclusif de la noblesse, n'était déjà plus exploitée que par de pauvres et obscurs ménestrels qui s'en allaient pieds nus et la viole pendue au cou, comme les *jongleurs* en France, redire sur les tréteaux des foires d'anciennes chansons qu'ils avaient façonnées aux goûts vulgaires de leurs auditeurs.

Nulle part on ne remarque mieux que dans le *Jardin de Roses* ce mélange de l'esprit chevaleresque du *minnesang* et du genre trivial et burlesque des poètes populaires. Tout en maniant la lance et l'épée en vrais paladins, les personnages de ce roman pensent et s'expriment comme de bons bourgeois de Francfort ou de Nuremberg; on dirait que l'auteur a pris à tâche de dépouiller les héros des Nibelungen de leur brillante auréole, et qu'il a voulu nous donner la parodie de ce beau poème. Rien n'est sacré pour lui, et il montre déjà cet esprit satirique et frondeur qui se raillait de la noblesse, de la chevalerie, du clergé, et annonçait l'aurore de la réforme religieuse.

Le sujet du *Jardin de Roses* paraît remonter à quelque ancienne tradition. On montre encore dans une île du Rhin, à peu de distance de Worms, la place qu'occupait le célèbre jardin des rois de Bourgogne : plusieurs autres villes des bords du Rhin, comme Gernsheim, Mannheim et Mayence, ont aussi eu leur Jardin de Roses pendant le moyen-âge. Il est fait mention, dans une charte de 1325, de celui de Mayence, *Hortus Rosarum*.

Vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, Gaspard von der Rohn a publié le *Rosengarten* dans son *Heldenbuch*; mais il a complètement défiguré ce poème en voulant l'abrégé.

Gippich, roi de Bourgogne et père de la belle Crimehilde, possédait au bord du Rhin, près de son palais de Worms, de vastes jardins où il avait rassemblé à grands frais toutes les merveilles de la nature et tous les prodiges de l'art. Il serait trop long d'énumérer ici les chefs-d'œuvre qu'il renfermait, et nous nous bornerons à constater que c'est là qu'on voyait ce célèbre tiléul peuplé d'une innombrable quantité d'oiseaux au plumage éclatant qui se mettaient à chanter et à battre des ailes dès qu'on approchait les lèvres d'un trou pratiqué au tronc de cet arbre. Cinq cents jeunes vierges étaient retenues captives dans ce lieu enchanteur qu'on appelait dans le pays le *Jardin de Roses*; douze vaillans guerriers en défendaient constamment l'entrée. On remarquait parmi eux Siegfried, le héros des Nibelungen, toujours armé de la célèbre Balmung; le ménestrel Volker, qui brisait les casques et les cuirasses sous les coups de sa pesante lyre; Hagen, au regard d'aigle, et le célèbre géant Asprian, qui ne combattait jamais qu'avec une épée à chaque main.

Gippich eut un jour la fantaisie d'envoyer défier le puissant Attila; il s'engageait à lui prêter foi et hommage et à lui abandonner le Jardin de Roses, si douze de ses preux réussissaient à forcer le passage.

—Allons donc en Bourgogne cueillir des roses; j'en ferai une couronne pour Ute, ma compagne chérie, s'écrie aussitôt le vieil Hildebrand animé d'une juvénile ardeur.

—Est-il pour un vainqueur une plus douce récompense que des roses et des baisers de jeunes vierges? ajoute Théodorich de Vérone.

—Que le diable les embrasse! interrompt Wolfart; nous avons

bien assez de vierges et de roses sans qu'il faille en aller chercher en Bourgogne au risque de nous faire casser la tête.

Hildebrand, Théodorich, le bon Roger de Bechalaren, Heime, Hartung roi de Russie, le prince de Danemarck, Dietleib de Styrie, Wolfart, le vaillant Sigstap, le brave prince grec Dietrich et Wittich se présentent pour tenter l'aventure du Jardin de Roses; on choisit pour douzième champion le célèbre guerrier Ilsan qui s'était retiré depuis trente-deux ans de la scène orageuse du monde pour vivre de jeûnes et d'abstinences dans le couvent d'Isenburg. Hildebrand se piquait d'être assez incrédule sur le chapitre du renoncement des moines aux choses d'ici-bas, et il voulut se charger de la mission difficile d'aller arracher le saint personnage à sa solitude.

Il monte donc à cheval et court frapper à la porte du monastère. — Ouvrez, s'écrie-t-il, je veux me faire moine.

Ilsan reconnaît Hildebrand et s'avance à sa rencontre. — *Benedicite*, lui dit le vieux chevalier en se signant dévotement. — C'est le diable qui t'envoie ici, interrompt brusquement Ilsan.

Le messenger d'Attila ne lui eut pas plutôt exposé le motif de sa visite qu'il déchire son froc et se montre aux yeux étonnés d'Hildebrand revêtu de son armure et l'épée au côté. — Allons, allons, je te suis, s'écrie-t-il, et il s'éloigne du couvent avec son ami. Les moines courent après lui en l'accablant de leurs malédictions.

— Enfin, dit un vieux religieux, nous voici débarrassés de ce méchant homme qui s'amusait à me tirer sans cesse les oreilles! Depuis qu'il était parmi nous, je vivais dans de continuelles alarmes.

Les douze preux arrivent, au bout de vingt jours de marche, sur les bords du Rhin. Ilsan offre d'aller demander passage au marinier Norprecht. — S'ils s'avise de faire des façons, dit-il, j'aurai recours aux moyens de persuasion qu'on emploie avec les ânes lorsqu'ils refusent de porter le sac; je le rosserai d'importance en lui criant : Conduis-nous de l'autre côté du fleuve, et que le diable, ton cher maître, te récompense!

— Holà! marinier, s'écrie-t-il en s'avançant seul sur le rivage, veux-tu prendre un pauvre moine dans ta nacelle? — Le bon Norprecht s'empresse d'accourir; mais il n'a pas plutôt reconnu le costume de guerre du prétendu moine, qu'il lui assène sur la tête un grand coup d'aviron : — Méchant imposteur, lui dit-il, est-ce que les moines de ton pays combattent la lance au poing pour l'avancement du règne de Dieu? — Ilsan, pour toute réponse, l'étreint de ses bras vigoureux et le renverse lourdement à terre. — *In nomine Domini amen!* s'écrie Norprecht; je n'ai jamais rencontré un aussi vigoureux diable que toi! — En disant ces mots, il reprend son aviron et conduit les douze preux de l'autre côté du Rhin. Le lendemain matin, ceux-ci se présentent à l'entrée du Jardin de Roses, et une bruyante fanfare annonce l'ouverture de la joute.

Wolfart, monté sur un coursier plus blanc que la neige, s'élance le premier dans l'arène contre Hagen de Trône; il l'attaque avec furie, et le héros bourguignon est emmené tout sanglant hors de la lice.

Le géant Asprian paraît ensuite comme tenant; sa taille athlétique, sa figure sombre et farouche, en imposent tellement aux chevaliers huns, qu'aucun d'eux n'ose le combattre. Hildebrand a beau haranguer le brave Wittich et lui représenter qu'il est seul digne de tenir tête à un pareil adversaire, le guerrier hun décline ce dangereux honneur : — Ah! ciel! Hildebrand, s'écrie-t-il, ai-je donc tué ton père ou tes frères pour que tu t'acharnes ainsi à m'envoyer à un mort certaine?

— Wittich, lui dit alors Théodorich, je te promets mon coursier Scheming si tu remportes la victoire.

L'appât d'une si belle récompense triomphe de la répugnance du chevalier hun; il saisit sa lance et son écu, et pénètre ré-

solument dans le Jardin de Roses; mais, étourdi des coups que lui porte Asprian, on le voit bientôt reculer jusqu'à l'entrée de la lice. — Wittich, lui crie Hildebrand, tu ne te soucies donc plus du beau coursier Scheming?

A l'ouïe de ces paroles, Wittich fond avec l'agilité du tigre sur son ennemi, et lui abat une main. Le géant rugit de douleur, et lui assène de l'autre main un coup d'épée qui fait voler son casque en éclat. Wittich fléchit un instant sur ses genoux, puis il s'élance entre les jambes d'Asprian, lui brise un pied, et l'étend tout de son long dans la poussière. Crimehilde demande grâce pour la vie de son serviteur, et on l'emporte mourant hors de l'arène.

Six preux bourguignons et le roi Gonthier lui-même se présentent tour à tour en champ-clos sans avoir plus de succès. Le moine Ilsan terrasse Volker; une lutte terrible s'engage entre ces deux vaillants guerriers; Crimehilde voit son ménestrel favori prêt à succomber; elle accourt dans la lice et sépare encore les combattants.

— Eh bien! Volker, lui demande le moine, tu as voulu te confesser à moi, et je t'ai imposé une dure pénitence.

— Que le diable brûle ton couvent et t'emporte en enfer, toi et les tiens! lui répond Volker en se relevant tout sanglant.

— Où es-tu, Siegfried? s'écrie alors le roi Gippich; prends tes armes, et viens venger l'honneur des chevaliers de Bourgogne : la main de Crimehilde sera le prix de ta victoire.

Aussitôt le preux saisit la terrible Balmung, et s'inclinant devant sa dame : — Belle Crimehilde, lui dit-il, avec l'aide de Dieu et de ma bonne épée, ce jour va combler mes vœux les plus chers.

Hildebrand appelle à son tour Théodorich. A ce nom redouté, tous les regards se tournent vers le prince de Vérone, qui demeure calme et immobile à sa place. — Je n'ai jamais reculé devant un adversaire fait comme moi de chair et d'os, répliquet-il au vieux guerrier; mais pourquoi veux-tu que j'aie me mesurer avec un homme dont le corps est invulnérable (1)?

— Où est-il donc, ce prince de Vérone qu'on disait si brave? s'écrie Hildebrand; je ne vois ici qu'un lâche qui nous couvre de honte.

— Tais-toi, vieux radoteur, reprend Théodorich en le faisant rouler d'un coup de poing dans la poussière. Que ceci t'apprenne à ne plus insulter ton suzerain!

En disant ces mots, le prince de Vérone s'avance à l'entrée du jardin, et envoie défier Siegfried. Ces intrépides guerriers fondent l'un sur l'autre comme deux taureaux furieux. L'air retentit au loin du choc de leurs armes, la terre résonne sous leurs pas, et une pluie d'étincelles voltige sans cesse autour d'eux. Mais le fer s'émousse sur la *peau cornée* de Siegfried sans pouvoir l'entamer, tandis qu'avec la redoutable Balmung l'amant de la belle Crimehilde brise la cuirasse de Théodorich et inonde l'arène de son sang. Le chevalier hun, épuisé de fatigue, ne se défendait déjà plus que faiblement, lorsque la voix aigre et stridente du vieil Hildebrand le rappelle à lui. Rassemblant alors toutes ses forces, il saisit son épée des deux mains, et en assène à Siegfried un coup terrible qui fait voler son armure en éclats et pénètre profondément dans ses chairs.

A la vue du danger qui menace son amant, Crimehilde s'élance, pâle et tremblante, de la tribune où elle était assise avec les dames de sa cour; elle supplie Théodorich de mettre fin au combat, et entraîne Siegfried hors de la lice. — On dit que le diable s'enfuit dès qu'il aperçoit une croix, disait le chevalier bourguignon; si j'avais mieux connu le prince de Vérone, je me serais bien gardé de me mesurer avec lui; il n'y a que Satan qui puisse lui tenir tête.

(1) Voir la chanson de Siegfried à la peau cornée.

— A ton tour, vieux fanfaron, crie Théodorich à Hildebrand, viens déployer ton courage et ta force contre le roi Gippich. Le vétéran s'élance aussitôt dans l'arène; il fait pleuvoir une grêle de coups sur le prince bourguignon, et l'oblige bientôt à s'avouer vaincu. Ainsi finit cette mémorable joute.

Les chevaliers huns pénétrèrent de toutes parts dans le Jardin de Roses pour y récolter des fleurs et des baisers; on voit le moine Ilsan s'essouffler à poursuivre les jeunes filles en leur promettant l'absolution si elles veulent consentir à se laisser embrasser par lui; mais rien ne peut leur faire surmonter le dégoût que leur inspire sa longue barbe.

Les autres preux recueillent sans peine le prix de leur conquête, et les bocages retentissent de rires et de cris de joie. Les Huns prennent ensuite congé de leur hôte et retournent dans leurs foyers avec un bouquet de roses attaché à leur casque comme trophée de leur victoire.

BARON DE BONSTETTEN.

## LA SEMAINE LITTÉRAIRE.

Les Feuilletons de l'an quarante. — Joseph Delorme.

— Ruine de l'école. — Le dernier occupant.

— M. de Lamartine. — M. Thiers.

Il se passe une chose fort remarquable dans le feuilleton du plus grand journal de Paris.

Voici ce qui se passe : le roman n'occupe plus, chaque semaine, que trois ou quatre numéros de ce feuilleton, tandis que les autres jours sont consacrés à des articles fort bien écrits, très littéraires, et roulant, pour la plupart, sur des matières esthétiques. Autrefois il n'en était pas ainsi, et M. de La Landelle est là pour dire si jamais il eut à souffrir de petites avanies pareilles à celles qui mettent aujourd'hui la patience de M. Paul Féval à l'épreuve, — et si l'on se conduisit avec la *Gorgonne* comme on se conduit avec le *Fils du Diable*.

Mais cette légèreté, bien visible à l'endroit de M. Paul Féval, ne serait rien par elle-même, et ne nous occuperait autrement qu'en raison de l'intérêt dont les cœurs honnêtes doivent se sentir émus en présence d'un fait aussi cavalier, si cet incident ne nous inspirait des craintes sérieuses et de vives appréhensions. Pour tout dire, nous pensons que *L'Époque* se compromet beaucoup vis-à-vis de ses lecteurs, et cela nous inquiète personnellement. Je l'avoue, je serais désespéré, pour ma part, d'avoir été la cause indirecte des étourderies littéraires d'un journal sérieux. Il est vrai, j'ai déploré vivement les funestes tendances imprimées au grand journalisme par quelques nécessités d'exploitation; j'ai cru voir l'appauvrissement du style, la déchéance des belles traditions de l'art, dans cette façon tout américaine de vulgariser la presse au profit des masses; — mais je déclare qu'en parlant de la sorte, je croyais parler à des sourds. Ai-je eu le malheur d'être entendu? — Je frémis d'y songer, ne me dissimulant point tout le péril où s'expose une feuille quotidienne qui néglige la littérature-omnibus pour se jeter dans des voies que la foule ne pratique pas volontiers. *L'Époque* s'abandonne au journalisme héroïque, il n'est plus permis d'en douter. Le journalisme héroïque est au vrai journalisme ce que la politique sentimentale est à la vraie politique; — ce journalisme-là est très beau, mais très bête. Il indigné les hommes d'affaires, il ébranle la foi des bailleurs de fonds, il rend les transactions épineuses, il hausse l'escompte, il active les mémoires de l'imprimeur, il expose le public à des refroidissements

bizarres. Depuis que M. Dujarrier ne protège plus la *Presse*, cette feuille donne quelquefois dans le journalisme héroïque. Elle a publié *Éléonore*. M. Desnoyers, qui dirige avec tant d'intelligence pratique le feuilleton du *Siècle*, n'est pas non plus à l'abri de certaines fantaisies sentimentales. Il a eu, cette année, un attendrissement spontané qui lui a fait perdre de vue ses principes les plus arrêtés sur le feuilleton productif. Que voulez-vous? on est père. — Il a publié *Gabrielle*, ce roman mystique dont il disait lui-même à ses amis exaspérés : « Je ne l'ai écrit que pour un très petit nombre de personnes; » — ce qui revenait à ceci : « J'ai condamné trente mille des lecteurs du *Siècle* à se passer de feuilleton pendant deux mois. » On n'est pas plus chevaleresque. Tout cela prouve que ces fiers intendans du feuilleton ne sont pas si bardés de bronze qu'on le pourrait croire, et que bien souvent, soit faiblesse, soit impéritie, ils ouvrent leur porte à des œuvres de luxe, productions stériles que le caissier couche, en frémissant, sur ses livres, au chapitre des profits et pertes.

Mais *L'Époque* a fait pis encore que M. Desnoyers. A la rigueur, *Gabrielle* pouvait passer pour un roman, et il ne serait pas impossible que les abonnés ne l'eussent un peu dévoré de confiance. L'abonné est d'un naturel dévorant. Mais, pour téméraire que soit sa voracité, je ne pense pas qu'elle aille jusqu'à entamer les feuilletons de *L'Époque*, les jours où *L'Époque* oublie de publier le *Fils du Diable*, et ces jours-là se multiplient beaucoup. Il n'est pas possible ici de s'y méprendre, et M. Desnoyers lui-même, en dépit des erreurs d'une âme trop sensible, reculerait devant de pareils égarements. *L'Époque* s'est laissé envahir par une phalange d'écrivains incompatibles avec le goût public. Elle a le courage des peureux, la prodigalité des avarés. Cela passe toutes les bornes de la prudence et de la raison. Il faut que ces jeunes barbares aient enfermé M. Bohain dans quelque cave, à dix pieds sous terre; autrement M. Bohain serait frappé lui-même de vertige et de démence. Figurez-vous une saturnale quasi-quotidienne de jeunes fous entichés de mille billes vaines funestes, telles que le style, la poésie, la nature; — des insensés qui écrivent presque sérieusement avec leur cœur et leur enthousiasme, — des esprits égarés qui prêchent au nom des muses éternelles, — d'impétueux disciples qui confessent la gloire et la grandeur des maîtres, — des âmes très naïves, fort inexpérimentées, fort dédaigneuses de l'opinion du coin, — d'incroyables vauriens qui disent tout ce qu'ils pensent, et pensent des choses à faire frémir les honnêtes gens, — de scandaleux plaisans, qui comparent M. Ponsard à un reflux, — des sacripans qui ont fait M. Vaquerie capitaine, — et qui viennent de commettre je ne sais quoi de ténébreux et d'inconvenant sur la personne d'un professeur suisse, membre de l'Académie française, — des gens de sac et de corde, pour tout dire, et qui accomplissent leurs méfaits, — ô surprise! — dans le plus grand, le plus industriel et le plus conservateur des journaux! Est-ce que par hasard l'idée conservatrice, en politique, aurait pour corrélation, en littérature, l'idée radicale et révolutionnaire? C'est aux abonnés de *L'Époque* que cette question s'adresse, mais je ne serais pas fâché que M. Granier de Cassagnac y voulût bien répondre.

Faut-il dire toute ma pensée? — Eh bien! j'ai le pressentiment que tout ceci ne durera pas. M. Paul Féval, — qu'il se rassure, — reprendra bientôt dans le feuilleton de *L'Époque* le rang que M. de La Landelle y avait conquis. Les saints et chaleureux appels aux âmes altérées de poésie ne demeurent pas long-temps impunis dans un journal sérieux. Du sein de toutes les folies qui émaillent les *Feuilletons de l'an quarante*, du milieu de beaucoup d'extravagances aux sources pieuses, qui marquent ces écrits d'un cachet à part, s'élèvent çà et là de rayonnantes vérités, de vifs élans vers les sommets de l'art, de limpides et belles pages, passionnées parce qu'elles sont sans colère, souveraines parce qu'elles sont inspirées, — et tout cela, voyez-vous, tombe sur un public qui ne sera pas embarrassé pour en faire promptement justice. Si vous croyez, par hasard, qu'il paiera quarante francs par an l'ennui d'épeler la prose de *DEMAIN*, — rien que de la prose! — lorsque, sauf les mots franco-allemands, il lit avec tant de ragoût et de facilité les histoires de



voleurs de M. Paul Féval, — de si belles histoires, coupées de tant d'alinéas!

C'est pourquoi il faut bien vite se dépêcher à parler de *DEMAIN* avant que *DEMAIN* ne soit plus que le passé.

Depuis les célèbres manifestes publiés après 1830 par la *Revue de Paris*, depuis les feuilletons écrits dans la *Presse* par M. Granier de Cassagnac, il ne s'était assurément rien lu de mieux écrit ni de plus fièrement pensé. Et cependant *DEMAIN* a dit beaucoup de sottises. Il a pris au sérieux beaucoup de choses qui ne le méritaient pas. Il a consacré la critique du lundi, — cette herbe sans saveur qui croît au pied des journaux, et qui ne sait ni tuer ni guérir. Il a eu le malheur de parler politique à propos de la *Conclusion du Rhin*. Il a eu quelques-unes des faiblesses de la colère, il a eu quelques-uns des égarements de l'amour. Il a voulu redire, après quatre ans, tout ce qu'on avait dit sur M. Ponsard, — et du même coup il a réédité la préface de *Cromwell*. Enfin il vient de succomber au caprice, — ce caprice remonterait-il jusqu'à de vieilles haines? — de refaire à sa manière le spirituel réquisitoire dirigé jadis contre Sainte-Beuve par la *Revue Parisienne*. Voilà sans doute beaucoup de bruit pour rien, mais mêlé, comme l'on voit, à beaucoup de petites choses qui pourraient faire grand bruit. A quoi bon venger les *Burgraves* sur ce pauvre M. Ponsard? Eh! mon Dieu, laissez venir *Agnès de Méranie*. — Mais, à propos de Joseph Delorme, il ne faut pas dire : A quoi bon? — Ceci est toute une autre affaire. Au fond de ces neuf colonnes éblouissantes de style, implacables, fiévreuses, pâles et calmes parfois à force de courroux, perfides à force de haine, il y a plus que du tapage, il y a plus, beaucoup plus, que les bruyantes fanfaronnades d'un écologiste querelleur, enflammé de son maître, — il y a une chose triste et lugubre, il y a une pierre détachée à l'édifice des quinze ans, il y a un commencement de dislocation et de ruine, tranchons le mot, il y a un schisme. — Eh quoi! déjà? — Les voilà donc passés, ces temps de verte jeunesse et de ferveur ardente, ces temps de foi qui sont le printemps de l'homme, comme ils sont aussi le printemps des sociétés et des écoles. Nous ne marchons plus unis dans le même Dieu, nous ne sommes plus l'invincible phalange serrée autour du *labarum* sacré! — Prenez garde, ce que vous venez de commettre là est bien autre chose qu'une excellente satire, — c'est une faute immense. Les plaies ne sont jamais bonnes à voir, — elles sont toujours imprudentes à montrer. Je n'attaque ici ni ne défends personne; je répète seulement ce que vous avez dit vous-même : L'école se querelle, l'école se disperse, l'école n'est plus. Vous avez dit cela, — rien de plus et rien de moins.

Donc aujourd'hui l'un, demain l'autre. Vous les prendrez tous ainsi, corps à corps, ces vieux soldats des vieilles bandes, et sans nombrer leurs blessures, sans vous souvenir de leurs batailles, sans vous rappeler leurs triomphes, vous leur demanderez compte de leur lassitude et de leur déclin. Vous vous serez servi d'eux contre l'ennemi d'autrefois; vous les aurez jetés, jeunes et forts, sur les idoles debout, et, les idoles par terre, voilà qu'à votre tour vous vous ruez sur ces compagnons de guerre, et que vous demeurez seuls, — vainqueurs des vainqueurs, — sur le terrain conquis. Ah! c'est donc cela! Ce n'est donc pas au profit des Muses libres, au profit de la pensée affranchie, de l'art et du vrai Dieu que tout cela s'est fait? C'est au profit d'un seul maître, et ce seul maître, c'est le dernier occupant! Le passé lui faisait de l'ombre, vous avez démolì le passé; le présent l'importune, et vous rasez le présent. Il n'y a plus une école, — il y a un homme; il n'y a plus de poésie, — il y a un poète; il n'y a plus de vérité, — il y a une parole. Vous êtes parti d'un point qui s'appelait *liberté*, — vous aboutissez à un autre point qui s'appelle *autorité*. A merveille... je commence à comprendre. Allons, je ne tremble plus si fort que tout à l'heure pour votre feuilleton de l'*Époque*; vous l'écrirez long-temps. — Dans la Doctrine, tout se tient.

On s'est fort préoccupé dans le public de savoir de quelle plume sortaient les *Feuilletons de l'an quarante*. Ce mystère si bien gardé n'a pas été pour peu de chose dans l'espèce de sensation prolongée que ces petits écrits ont produite. On a mis

des noms en avant, parmi lesquels il y en avait qui eussent été dignes assurément d'être les véritables. Je pense, quant à moi, que *DEMAIN* cache plusieurs noms, et cela par cette raison assez simple que *DEMAIN* a plusieurs styles. La pensée est bien évidemment la même, c'est une pensée souveraine, dirigeante, immuable et visiblement auguste. Mais la forme est diverse; elle a des intermittences, des faiblesses; elle fléchit, elle se relève, elle est inégale et bigarrée. Avec un peu d'attention, il est facile d'y apercevoir çà et là des retouches, des surcharges et des empâtements qui décèlent une main plus savante. Il est certains mots jetés au bout de certaines périodes qui indiquent le travail fait après coup; on voit que ce n'est pas là une phrase accrue du simple jet de sa sève, mais une phrase devenue parfaite par des alluvions successives. Souvent le trait, l'éclair qui clôt le paragraphe n'est pas dans le mouvement du morceau, et ne se fait même aucun scrupule de briller aux dépens des environs. On sent qu'une volonté brusque et absolue a passé par là. *DEMAIN*, en parlant de *Volupté*, disait l'autre jour que c'était l'œuvre d'un maître corrigée par un professeur; je dirai que les *Feuilletons de l'an quarante* sont l'œuvre d'un professeur retouchée par un maître. Il y a par là-dedans beaucoup de déclamation dont on a tâché de faire de l'éloquence. Cependant, dois-je l'avouer? il m'a semblé que l'article écrit sur Joseph Delorme se distinguait des autres par une allure plus uniforme et plus ferme. Soit que l'auteur fût mieux préparé, peut-être plus convaincu, peut-être plus directement en cause, toujours est-il que ce ne sont là ni les soubresauts, ni la démarche indécise des premiers articles. Cela est tout d'une pièce, cela est sorti d'un bloc comme le métal, entré bouillonnant dans le moule, en ressort net, solide et pur. Quelle pensée a servi de moule à ce pamphlet littéraire, qu'il porte si profondément l'empreinte du parti pris et du propos délibéré? Ce grand excès de justice à çà et là le caractère d'un excès d'injure. Savez-vous qu'il est bien implacable et bien dur, cet homme qui s'en va de Mayence à Dusseldorf, et qui voit, chemin faisant, se changer en un marais fangeux les pures et profondes eaux du Rhin!

Deux des premiers orateurs ont parlé cette semaine à la chambre des députés; — l'un avec toute son âme, l'autre avec tout son esprit, — celui-ci avec cette connaissance nette et pratique des affaires de son pays, celui-là avec cette inspiration élevée, dont le sentiment profond des intérêts de la France lui donne tout à la fois l'accent et l'autorité. M. Thiers a été lumineux et incisif, éblouissant d'érudition et de science pittoresque; il a eu le chiffre aussi éloquent que jamais, le fait triomphateur et absolu; il a instruit, il a professé, il a enseigné. M. de Lamartine a élevé l'argument jusqu'à la prédication, il a ému, il a pénétré les cœurs, il a dit ce mot : France, comme il sait le dire, et il n'y a que lui qui sache le dire ainsi. — Il s'agissait de l'allocation de 93 millions demandée par le ministère pour la marine, et de la réduction à 73 millions demandée par la commission. Celle-ci se fondait sur ce qu'à son avis la seule guerre permise à la France contre la Grande-Bretagne doit être une guerre d'escadilles et de croiseurs. Envoyer hors des ports une flotte de vaisseaux de ligne, c'est, disait-elle, s'exposer à une défaite glorieuse, mais inévitable. Elle faisait donc peser la réduction sur les vaisseaux destinés à rester sur le chantier. Mais il y a d'abord là une erreur technique. Un navire sur chantier, dont la membrure entière et les principales parties sont en place, peut être rapidement terminé, armé et mis à flot. Il va sans dire que je suppose ici des arsenaux où rien ne manque. Or, la commission n'a pas paru tenir compte de cette vérité, que les douze derniers vingt-quatrièmes d'un navire sont beaucoup plus vite construits que les douze premiers, et qu'en conséquence il faut toujours avoir sur chantier une réserve au moins avancée jusqu'aux vingt ou vingt-deux vingt-quatrièmes. Quant aux croiseurs, ils sont excellents pour tenir l'ennemi en haleine; mais le propre des guerres navales est de frapper des coups décisifs; et, quand vos croiseurs auront divisé les forces de l'ennemi, ce sont vos vaisseaux de ligne qui l'écraseront. Une flotte de vingt à vingt-cinq vaisseaux est donc nécessaire; — moindre, elle ne pourrait que lutter sans vaincre; — plus nombreuse, elle ne saurait



être manœuvrée un jour d'action : c'est ce que M. de Lamartine a prouvé en rappelant Nelson à Trafalgar. Mais vingt à vingt-cinq vaisseaux en ligne en veulent au moins un nombre égal à flot, ou qui puissent y être mis en peu de jours. Si la flotte évolue dans l'Océan, il faut une escadre secondaire dans la Méditerranée, et puis n'y a-t-il pas le chapitre des avaries, dès le commencement d'une campagne ? D'ailleurs, ceci est démontré par l'expérience, il faut une forte réserve, toujours armée, toujours prête à entrer en ligne après un combat, ce combat fût-il victorieux, — et, pour cela, défions-nous des vaisseaux construits à la hâte, armés à la hâte, et qui ne rappelleraient que trop ces quarante vaisseaux mis à la fois sur les chantiers britanniques pendant les guerres de l'empire, et qu'on surnomma plus tard les *quarante voleurs*.

M. Thiers s'est montré plus large que la commission, mais trop large peut-être. Il a estimé les ressources de l'inscription maritime infiniment plus haut qu'elles ne le seraient. Il n'a pas prévu, — et il a eu tort, — que les bons, les vrais marins de long cours, seraient pour la plupart en mer au début des hostilités, surtout s'il s'agissait d'une guerre avec l'Angleterre, qui procède volontiers par coups de main, — que ces marins seraient pris ou ne rentreraient qu'à la longue, et que nous aurions alors beaucoup plus de riches états que de véritable effectif. M. Thiers veut une force imposante sur pied, il a raison ; mais il ne fait pas assez sentir la nécessité de multiplier ces forces par des lois, des traités favorables au commerce et aux pêcheries. M. Thiers, un peu trop amoureux sans doute de l'alliance anglaise, fait bon marché de nos *possessions lointaines*, et il se jette de la sorte dans une contradiction flagrante. Il veut beaucoup de marins au long cours, et il ne veut pas des colonies qui sont la source de la navigation au long cours. Il oublie ensuite que ces colonies tant dédaignées servent de points de ralliement, de relâche pour le ravitaillement des navires, et d'entrepôts pour les prises, lorsqu'on fait une guerre de croiseurs et d'escadrilles. Il ne veut pas voir enfin que ces colonies tant suspectes peuvent à la rigueur servir de bases aux opérations secondaires, et même, dans un cas donné, de points d'appui pour une agression décisive sur les lignes d'opération de l'armée ennemie. Mais faut-il le dire ? excepté M. Billault, presque tous les orateurs qui se sont succédé à la tribune ont paru dominés par une même pensée, à savoir que la France, aussi bien sur mer que sur terre, devait se borner purement à une attitude défensive. — C'est quelquefois l'attitude des nations qui déclinent.

MARC FOURNIER.

## LE SALON.

### LA CRITIQUE DE LA CRITIQUE.

Les artistes remarquables au Salon de 1846 n'auraient pas beaucoup regretté que M. Planche fût resté un peu plus long-temps en Italie. La *Revue des Deux Mondes* (1) a publié un article signé du critique si célèbre pendant son absence. M. Planche se renferme stoïquement dans la négation pure et simple. Le Salon de 1846 est-il inférieur à tous les autres ? M. Planche ne craint pas de se décider pour l'affirmative. Il ne voit pas au Salon de 1846 un seul tableau digne de sa sympathie. Il passe même, sans les nommer, devant Henri Lehmann, les Leleux, Français et d'au-

(1) N° du 15 avril. — Le même n° renferme un très beau travail de M. Littré sur la physiologie, travail à la fois savant et littéraire.

tres, si dignes d'arrêter la critique expansive (1). Il ne dit pas un mot de M. Chenavard, que M. Houssaye nommait à tort *DÉCOURAGEATEUR PREMIER*. M. Chenavard n'est que *DÉCOURAGEATEUR SECOND*.

Nous reconnaissons d'ailleurs qu'en certains points de sa critique M. Planche a souverainement raison. Mais c'est la raison de tout le monde. A quoi bon la réimprimer ? M. Planche s'est imaginé que tout était encore en art et en critique comme à son départ pour l'Italie. Or, l'art et la critique ont marché en avant tout comme si M. Planche se fût trouvé là. En critique comme en amour, les absents ont tort — de revenir.

Voici, en résumé, les redoutables jugemens de M. Planche : « La mobilité malade de M. Ary Scheffer ne lui a pas permis d'approfondir sérieusement les principes fondamentaux de son art. Aussi la peinture de M. Ary Scheffer plait-elle surtout à ceux qui ne savent pas de quoi se compose vraiment la peinture. Tous ces défauts, toutes ces taches, toutes ces preuves manifestes d'ignorance... » Et plus loin : « Le front, les pommettes, les mâchoires de M. de Lamennais sont traités avec la même négligence ou ignorance : on peut choisir... » Est-ce bien la peine de réfuter ce réquisitoire ? Parlant de M. Decamps, l'écrivain puriste dit qu'il est habitué « à manier la lumière. » — Il espère que, « éclairé par la résistance qu'il a rencontrée, M. Decamps résoudra toutes les difficultés au-devant desquelles, etc., etc. » Passant à M. Delacroix, « les *Adieux de Roméo et Juliette*, l'*Enlèvement de Rebecca*, ne peuvent être avoués par aucune école. » Daignant s'arrêter à M. Diaz, M. Planche dit que « les trouvailles de son pinceau suffisent pour plaire, mais ne suffiront jamais pour contenter. » — Il n'oublie pas M. Papety : « Nous souhaitons vivement qu'éclairé par cet échec, il s'engage dans une meilleure voie. » M. Planche prend sans doute les échecs pour des lanternes.

Nous n'y sommes pas. Il y a un joli mot sur M. Thuillier : « C'est la perfection de la nullité. » M. Thuillier s'en consolera, car ce mot n'est pas un jugement. M. Planche se demande, non sans quelque raison, à propos du portrait de M. Granet, « comment M. Léon Cogniet a pu exposer au Louvre une pareille ébauche. » Quant à M. Gudin, « il passera bientôt de l'indifférence à l'oubli qu'il a si bien mérité. » M. Troyon n'est pas oublié, comme M. Français ; mais « il n'a pas la faculté de lutter avec la nature : plantes et terrain, tout est traité avec la même timidité. » De la timidité de main chez M. Troyon !

M. Planche s'évertue à devenir plaisant, exemple : « Si M. Winterhalter, dans ses tableaux officiels, a voulu faire un décor de théâtre ou de salle à manger, nous sommes prêt à reconnaître qu'il a montré un savoir très suffisant ; pour avoir peint deux tableaux, s'il veut être prix au sérieux, nous sommes forcé de déclarer qu'il a commis une lourde méprise. Les vêtements sont traités avec un aplomb qui suffirait pour faire le succès d'une enseigne... Sur la foi du *Décameron*, cette vignette mal dessinée, on s'est mis à prôner M. Winterhalter comme un peintre appelé aux plus hautes destinées ; j'aime à croire qu'il n'a pas pris cet engouement au sérieux, etc., etc. »

Nous avons une estime sérieuse pour le talent de M. Planche ; aussi nous pouvons lui appliquer les paroles qu'il dit après avoir parlé de M. Delacroix : « Le privilège du talent est d'appeler l'attention et la rigueur de la critique. Le public comprendra sans peine la pensée qui nous anime. »

M. Planche a trop d'élévation dans l'esprit pour continuer à nier l'art contemporain. Nous sommes convaincu que les trop rares articles qu'il signera désormais seront sympathiques et même enthousiastes. On ne dira pas de l'auteur des *Royautes littéraires* : « Ne pouvant marcher avec son siècle, il l'a nié. »

L. M.

(2) Nous n'admettons pas qu'il soit possible de signer un Salon sans étudier, ne fût-ce qu'au passage pour quelques-uns, les tableaux de MM. Henri Lehmann, Adolphe et Armand Leleux, Gigoux, Français, Haflner, Coignard, Alfred Dedreux, Adrien Guignet, Vidal, Duveau, Wattier, Landelle, Besson, Debon, Brune, Nanteuil, Jeanron, M<sup>me</sup> Cavé, Rosa Bonheur, Eugénie Gautier, Grün, Armand Lepout.

## POÉSIE.

## TIBUR.

O Tibur ! frais jardin chanté par le poète,  
 J'aurais aimé te voir alors que Rome en fête  
 Oubliait, libre un jour, sa gloire et ses douleurs  
 Pour courir à tes bois comme un essaim aux fleurs.  
 Sous l'œil impertinent des matrones anciennes,  
 Là le patricien hantait les plébéiennes;  
 Là, cherchant le plaisir, plus d'un mâle Brutus  
 A ta porte, en entrant, déposait ses vertus;  
 Là le lourd affranchi, d'une allure paterne,  
 Débouchant à grand bruit l'amphore de Falerne,  
 Tout fier de sa couleur et du nectar promis,  
 S'enivrait en chantant dans un cercle d'amis.  
 J'aurais aimé surtout voir rentrer à la ville  
 Le soir, en trébuchant, tes buveurs à la file,  
 Suivis de gais enfans vermeils et demi-nus,  
 Tels qu'on les rencontrait aux fêtes de Vénus.

Aujourd'hui, sur ce sol qu'ombrageaient tes beaux arbres,  
 Et d'où jaillissait l'eau plus froide que tes marbres;  
 Sur ces tertres foulés par tant de jolis pieds,  
 Que reste-t-il ? Un temple et des dieux oubliés !  
 Si parmi tes sentiers la matrone romaine  
 Parfois s'égare encor, c'est pour filer sa laine  
 Au soleil de midi qui donne un meilleur jour,  
 Et non pour y dresser une embûche à l'amour.  
 Lorsqu'en tes champs déserts la chaleur est trop lourde,  
 Le pâtre imprévoyant n'y peut remplir sa gourde,  
 Et ses maigres brebis, poursuivant leur chemin,  
 Y bêlent tristement en lui léchant la main.  
 Tout le jour le lézard erre sur les ruines,  
 Et, quand le soir descend sur tes mornes collines,  
 La louve au poil bruni, mère de Romulus,  
 S'endort en appelant son fils qui ne vient plus...

ÉDOUARD LHOTE.

## A PRADIER.

## LA POÉSIE LÉGÈRE.

SALON DE 1846.

Muse du chant facile et des rythmes légers,  
 Ton corps souple varie à l'infini ses poses;  
 De l'étroit brodequin tes beaux pieds dégagés  
 Foulent comme au hasard les lauriers et les roses.

Sous le poids des cheveux et des fleurs en faisceau  
 Ton front penche en arrière avec une mollesse  
 Que n'avait pas trouvée encore le ciseau,  
 Et fait ressortir mieux ton profil de déesse.

Ton bras droit s'arrondit, et tout négligemment  
 Livre une de tes mains au geste de la danse,  
 Cependant que sa sœur caresse l'instrument  
 Dont les sept cordes d'or attendent en silence.

Laissant à l'abandon, à peine retenus,  
 Flotter ses mille plis sur tes blanches épaules,  
 Ton voile aux yeux ardents étale tes seins nus,  
 Et ta taille et tes reins sveltes comme les saules.

Quelle grace puissante et quelle puberté !  
 Les fruits les plus vermeils, le raisin et la pêche,  
 N'ont pas une fois mûrs cet éclat velouté,  
 L'agneau bondit moins vif au sortir de la crèche.

Dis-moi, fille de l'air, es-tu née un matin  
 Comme le lis d'argent et la rose pourprée,  
 Sans que nul œil n'ait pu, dans l'ancre du destin,  
 Surprendre jour par jour ta grace élaborée ?

Qui le saura jamais ? Pareille à ces deux fleurs,  
 Tu te fais une cour d'amans et de poètes.  
 S'il murmure à tes pieds de nombreux querelleurs  
 C'est que tous te voudraient attirer à leurs fêtes.

Résiste, ô belle Muse ! entre tous les repas  
 Choisis ceux où préside une sagesse folle;  
 Ne va point égarer le rythme de tes pas  
 Sous des lambris où rampe une lourde parole.

Rappelle où tu seras l'atticisme oublié,  
 Et ne ménage point, rieuse Poésie,  
 L'épigramme cuisante au vice pallié  
 Qui se rengorge fier dans son hypocrisie.

Mais, avant de monter sur quelque socle étroit,  
 Descends du piédestal et daigne m'apparaître;  
 Viens dans les bois, le jour ou la nuit, sous mon toit  
 M'apprendre en un baiser le secret de ton maître !

PIERRE DUPONT.

## REVUE DE LA SEMAINE.

L'imprévu gouverne le monde : un misérable a tenté jeudi, sur le soir, de tuer le roi des Français à coups de carabine. C'est la sixième fois que Sa Majesté échappe providentiellement à ces tentatives odieuses. Le roi revenait en famille d'une promenade dans la forêt de Fontainebleau. Tout homme appelé aux hautes destinées ne marche ici-bas qu'à l'abri de quelque divine protection. Le roi avait pris, dans le char-à-bancs, la place de la reine; c'est ce qui l'a sauvé. On disait autrefois : Dieu protège le roi et la France; on peut dire aujourd'hui : La reine protège la France et le roi. Tout le monde a accueilli avec des actions de grâces le bruit de ce nouveau miracle. Le retour du roi à Paris a été aujourd'hui quelque chose de beau et de touchant. Le vieux roi tenant son petit-fils par la main a traversé la cour du château aux acclamations de la foule, pendant que sur le balcon la reine et les princesses prenaient leur part de cette fête royale et populaire.

Une des causes les plus évidentes de l'abaissement moral que chacun déplore dans nos mœurs publiques, c'est que les distinctions et les faveurs n'arrivent plus au mérite par le fait spontané du pouvoir, et sont chaque jour le prix d'intrigues et d'obsessions politiques. Le talent et la noblesse du caractère semblent des titres chimériques aux emplois, et les plus nobles qualités personnelles n'ont plus de valeur qu'appuyées d'influences parlementaires. M. de Salvandy sentirait-il comme nous tout le danger d'un tel état de choses, et aurait-il voulu, par la lettre que nous allons citer, donner une leçon indirecte aux ambitions remuantes? Ce serait de sa part une critique bien digne et bien chevaleresque de ses devanciers universitaires.

Nous enregistrons donc cette lettre si honorable pour celui qui l'a méritée et pour celui qui l'a écrite :

*A M. le doyen de la faculté de droit de Poitiers.*

« Paris, mardi 7 avril.

« Monsieur le doyen,

« J'apprends avec la plus vive affliction la mort du vénérable M. Fradin. Cette mort enlève à la faculté de Poitiers une de ses lumières, à l'Université une de ses bonnes renommées : elle m'inspire un double regret. Vous aviez réclamé une récompense publique pour cette longue carrière si utile et si honorable. J'éprouve qu'il ne devrait pas y avoir d'ajournement pour la justice qui rémunère. Je l'éprouve avec une vraie douleur. En cessant de vivre avant la solennité du 1<sup>er</sup> mai, M. Fradin laisse à l'Université et à son chef le tort d'une dette qui n'a pas été payée. Je veux l'acquitter envers sa mémoire en vous chargeant, monsieur le doyen, d'exprimer mes regrets personnels à la famille de M. Fradin, de lire à la faculté assemblée l'assurance de mes regrets publics et la déclaration que le nom du vénérable professeur de la faculté de Poitiers était le premier inscrit en tête de l'ordonnance que je prépare pour la soumettre à la signature du roi. Ne pouvant faire mieux, je m'acquitterai ainsi envers sa mémoire, et je prouverai à la faculté, si bien représentée par vous, et si haut placée dans l'estime publique, que, si j'ai le malheur de ne pouvoir pas toujours récompenser à temps tous les services, je n'ai pas le tort de les méconnaître ni de les ignorer.

« SALVANDY. »

#### LA VIE DE L'HOMME, ROMAN DE M. EMMANUEL DE LERNE.

Bien des fois nous l'avons dit, c'est une belle chose que la jeunesse. Elle seule sait tout oser, tout espérer. Pour elle, tous les rêves de l'imagination, tous les desirs bouillants du cœur, toutes les fêtes brillantes de la nature, tous les nobles instincts de l'âme. Aussi un auteur a-t-il été jusqu'à prétendre qu'il n'y avait de beau que ce qui était jeune.

Ces courtes réflexions nous sont venues naturellement, après avoir lu le livre que nous avons en ce moment sous les yeux et dont nous entretenons nos lecteurs. A coup sûr, M. Emmanuel de Lerne est jeune : nous l'en félicitons, et ce n'est point un reproche que nous voulons lui adresser. Assez d'autres jaloux pourront le lui faire. À son laisser-aller, à son indépendance, à sa libre manière de penser et de dire ce qu'il pense, l'on découvre trop qu'il n'est point encore arrivé à cet âge d'expérience où l'on tient compte avant tout des opinions et de la manière dont on sera jugé.

*La Vie de l'Homme* est un roman où vous trouvez un amour parfumé comme la brise de mai, enthousiaste, puissant comme la foi, doux, généreux comme la charité.

M. Emmanuel de Lerne possède une âme d'artiste. Tout ce qui est beau, tout ce qui renferme en soi quelque chose de grand, lui plaît tout d'abord. Il se met peu en peine du blâme : il écrit ce qu'il sent et comme il sent. Ce n'est pas cependant que nous voulions dire qu'il fasse fi de la critique; loin de là. En tête de son livre sont placés deux vers dans lesquels respire cette mo-

destie qui va si bien à la jeunesse, et qui prévient en faveur de l'œuvre que l'on va lire.

Nous n'analyserons pas froidement ce livre de M. de Lerne : il y perdrait certainement beaucoup trop; de pareils ouvrages ne sauraient être disséqués, il faut les lire. En effet, comment dire dans quelques mots la coquetterie de M<sup>me</sup> de Monteuil, les rêves de Camille, les douleurs de Noyer? Comment dire surtout le caractère de Pauline, caractère quelque peu romantique, il est vrai, mais aussi toujours empreint de tant de force d'âme, de tant de résignation? La voyez-vous, la pauvre jeune fille, souffrant en silence, et confiant à Dieu seul les peines de son cœur? En présence de la mer qui vient mouiller ses pieds, sur ces côtes profondément tristes de la Bretagne, suivez-la un seul instant, et, malgré vous, vous vous y attacherez, et ne voudrez plus la quitter. M. Emmanuel de Lerne a dessiné cette aimable figure avec prédilection, et, nous nous plaisons à le reconnaître, il a parfaitement réussi à la faire plaindre, et surtout à la faire aimer.

Rien de plus calme, de plus gracieusement écrit que les chapitres du second volume, où l'auteur parle de la vie de Pauline et de Camille au château de Monteuil. Rien de plus touchant, dans leur simplicité, que les adieux silencieux des deux personnages que nous venons de nommer. La lettre dans laquelle Camille explique à la jeune fille l'état de son âme, qui désormais ne saurait aimer; les chapitres intitulés *poésie, premier orage, souvenirs*; les courses de Camille et de M<sup>me</sup> de Monteuil dans la campagne, la nuit passée par Pauline au milieu des rues de Paris, sont autant de pages qu'il faudrait citer en entier. Quant à la mort de Pauline, reposant dans son tombeau, le visage calme, les yeux fermés et le cœur à jamais affranchi des misères et des déceptions de la vie, M. de Lerne l'a racontée avec un talent réel.

Dans ce roman, l'inexpérience s'y rencontre parfois, comme cela devait nécessairement arriver. Les lettres sont un peu trop multipliées; les chapitres manquent, çà et là, de transitions; les observations sont peut-être trop généralisées; le style, auquel nous devons des éloges mérités, aurait besoin d'être plus travaillé dans quelques endroits, du reste assez rares. En somme, c'est un heureux début, parce que l'auteur ne manque pas du sentiment poétique qui seul conduit les écrivains à la terre promise.

A. B.

Les derniers discours prononcés à la chambre des députés ont beaucoup fait penser à la marine. Toute la semaine on n'a parlé que de vaisseaux. On a même poussé si loin sur ce sujet l'audace des citations, qu'il a été question d'un poète de l'empire qui a lancé jadis sur la navigation un gros poème en six chants, lequel a péri corps et biens, en croyant mettre à la voile. On ne se souvient guère de l'ouvrage; mais on se souvient encore un peu de l'auteur, dont le talent était très contesté et la probité très contestable. Se rencontrant un jour avec M. Denon, les deux académiciens se donnèrent la main. « Se peut-il, dit à M. Denon un ami qui rougissait de cette complaisance, se peut-il qu'un homme comme vous prenne la main à un homme comme lui! — Eh! eh! mon cher, c'est que, pendant ce temps-là, je suis sûr qu'il ne l'a pas dans ma poche. » Voilà jusqu'à présent ce que nous a valu de plus clair la brillante discussion de nos orateurs : la résurrection d'une vieille épigramme, un bon mot d'un homme oublié sur un homme qui mérite de l'être.

En ces jours d'industrialisme envahissant, il est plus que jamais du devoir, du sacerdoce de la critique, d'applaudir aux généreux efforts tentés pour maintenir les droits de l'influence salutaire de l'art. Parmi les villes de province que distingue ce noble souci des arts et des lettres, Valenciennes mérite une première place, et l'émulation qu'elle a toujours su entretenir autour d'elle a maintes fois tourné à sa propre gloire. Valenciennes a plus d'un motif de tenir à des traditions dont quelques-uns de ses compatriotes ont été l'honneur et l'exemple.

La Société d'agriculture, sciences et arts de l'arrondissement de Valenciennes vient de publier son programme annuel des encouragemens à décerner en 1846 et 1847. Des médailles d'or et d'argent seront décernées aux artistes qui auront produit les meilleurs bustes ou portraits des personnages historiques dont les actions ou le mérite ont honoré la localité.

Des prix de même nature sont destinés aux auteurs des meilleures notices historiques sur l'un des hommes distingués qui ont reçu le jour dans l'arrondissement de Valenciennes, ou sur l'un des événemens remarquables dont cet arrondissement a été le théâtre.

Sous ce titre : *les Chants d'un oiseau de passage*, M. Alphonse Duchesne raconte le poème de ses vingt ans. Voici un fragment de sa préface qui explique le sentiment de sa poésie :

« Ces vers, je ne les ai pas faits pour les publier, je les ai faits pour les faire, et je les publie parce que je les ai faits. J'ai souvent erré dans les plaines et dans les bois, écoutant avec ravissement les feuilles bruire et les oiseaux chanter, demandant à tous les êtres et à toutes les choses le secret de leur existence, à la nature entière le mot de son énigme. Je me suis plu à promener dans la solitude des champs la solitude de mon cœur, et souvent je me suis fait d'un insecte, d'une fleur, d'un caillou, des échelons pour monter à Dieu. J'ai suivi mélancoliquement le cours sinueux des ruisseaux dans les prairies et des fleuves dans les cités, je me suis fait des bonheurs indicibles, je me suis créé des voluptés inénarrables, je me suis bâti des mondes infinis dans mes rêves sans horizon. Les rêves s'épanouissent au bord de la vie, comme les fleurs au bord des torrens. En aimant la nature, j'ai aimé Dieu, et j'ai chanté.

« J'ai voulu souvent, avec les yeux de l'âme, regarder l'âme elle-même, mais l'âme sans travestissement et sans parure. Je l'ai vue dans toute sa gloire et dans toute sa misère, avec tous ses rayons et avec tous ses brouillards. J'ai cherché à comprendre d'où elle vient par ce chemin de la vie et où ce chemin aboutit. J'ai reconnu en elle le reflet des caractères divins. Tantôt je me suis dit : Elle est descendue puisqu'elle remonte, et tantôt : Elle remontera puisqu'elle est descendue. J'ai dédaigné la terre, j'ai regardé le ciel, j'ai salué l'orient. Et j'ai chanté.

« La poésie, cette intuition secrète qui fait un être consacré de celui qu'elle domine, qui revêt d'une autorité sacerdotale celui qu'elle purifie, qui transporte les âmes au-delà des sphères communes, qui console du présent par l'avenir, du monde par le ciel, des hommes par Dieu, qu'est-ce, en effet, si ce n'est l'espérance et la foi, ces étoiles qui nous guident sur les flots de la vie ? si ce n'est l'amour, cet être des êtres, cette vie suprême à laquelle prennent part les anges et les fleurs, cette source intarissable au bord de laquelle s'unissent dans une alliance sainte les cœurs et les intelligences ? La poésie est-elle autre chose que le beau divin entrevu durant les heures d'extase ? La croyance mène à l'amour, l'amour à la poésie, la poésie au bison ardent. »

Voici maintenant des vers de M. Alphonse Duchesne qui est plus inquiet du sentiment ou de l'idée que du jeu de la couleur et de la finesse du contour.

Je me suis dit : Qui ressemble à mon âme ?

Est-ce un rayon ?

Est-ce le vent qui fait monter la flamme  
En tourbillon ?

Est-ce l'oiseau porté par le nuage  
Tout près des cieux,

Et qui d'en haut voit flotter son image  
Sur les flots bleus ?

Est-ce un ruisseau qui cadence ses plaintes  
Tout en passant ?

Est-ce une fleur dont pâlissent les teintes  
En vieillissant ?

Est-ce un reflet qui glisse des étoiles  
Sur les gazons,

Ou la nuée entourant de ses voiles  
Les horizons ?

Est-ce un brouillard dont un jet de lumière  
Fait l'arc-en-ciel ?

L'abeille allant sur une absinthe amère  
Cueillir son miel ?

— A tout cela ma jeune âme ressemble ;  
Mais plus encor

Elle est pareille à la feuille du tremble  
Qui point ne dort.

On sait que Paris est le monde entier pour M. F. Barrière. C'est à Paris qu'il étudie et qu'il voyage ; la ville éternelle tient à toute heure en éveil sa sollicitude d'artiste, de chroniqueur et de publiciste. Nous détachons ces lignes de sa dernière revue :

« L'église de la place Belle-Chasse aura nom Sainte-Clotilde. On devait l'appeler Sainte-Amélie : une auguste modestie s'y refuse. Nous avons vu les plans de l'édifice ; il est dans le style gothique, mais n'a pas ce caractère et ces aspects auxquels nos yeux se sont habitués. Il tient des cathédrales allemandes au *xii<sup>e</sup>* siècle, ou de l'architecture anglaise dans les cathédrales d'York et de Lincoln, avec leurs tours plutôt courtes qu'élançées. Mais, sans aller encore du genre à l'espèce, c'est du genre surtout qu'on paraît occupé, disons le mot, alarmé. — Quoi ! du gothique ! quoi ! l'architecture du *xii<sup>e</sup>* siècle au *xix<sup>e</sup>* ! — Et pourquoi pas du gothique autant que du grec ou du byzantin ? Ne dirait-on pas qu'en quoi que ce soit, mais surtout en architecture, le *xix<sup>e</sup>* ait un style, un caractère, qui lui soient propres ? Au dehors, au dedans de nos habitations nouvelles, quelle confusion au contraire ! Nos dressoirs, nos prie-Dieu sont du temps de Louis XII ; nos coffrets incrustés d'ivoire du temps d'Henri III ; nos incrustations de cuivre sur écaille sortirent des mains de Boulle, sous Louis XIV ; nos chaises basses, à dossiers plats, étaient d'usage sous Louis XIII, son père ; nos fauteuils contournés et dorés paraient les salons de Louis XV, et nos chiffonniers en bois de rose appartiennent aux premières années de son malheureux successeur : on dirait d'un appartement, riche aujourd'hui, qu'il sert de garde-meuble à tous les siècles, et qu'il n'est d'aucun.

« Aux hommes de génie le droit d'imposer, en fait de monumens, un caractère à leur époque : à qui la faute si la nôtre n'en a pas, ou si, quand il s'agit d'église, elle prend ses inspirations ailleurs qu'au milieu de nous ? Tout est lieu de prière aux cœurs religieux : pourquoi faut-il que dans nos jours mondains la foi, n'ayant où se prendre, se rattache aux anciens jours ? Les temps qui virent bâtir ces églises où le plein-cintre fit place à l'ogive étaient des temps de zèle et de croyances : le croisé, partant pour la terre sainte, s'agenouillait sous ces sombres arceaux ; aux pieds de ces piliers aigus pendait la bannière que le seigneur portait dans les combats, et ces chœurs aux écussons armoriés entendirent les vœux du pèlerin ou virent couler les larmes sincères du pénitent. Est-il donc étonnant que les formes réveillent les souvenirs, et que les souvenirs raniment les croyances ? »

Les journaux américains, désespérant de nous faire avaler tout vivans leurs serpens de mer de 70 pieds de long, ont pris le parti de nous les servir en squelettes. Ils ont seulement, pour nous dédommager de leur existence, doublé la taille de leurs monstres. M. Kock annonce qu'il vient de découvrir dans le territoire d'Alabama un dragon marin de 150 pieds. Nous ne nions pas le fait ; mais les conséquences qu'il en tire ne nous paraissent pas d'une extrême justesse. Puisqu'il y en a de morts, dit-il, pourquoi n'y en aurait-il pas de vivans ? Eh ! mon Dieu ! monsieur Kock, par la même raison qu'il n'y a plus de mam-mouths, et qu'il en est des grandes bêtes comme des grands hommes, on ne voit plus en ce genre que des fossiles.

CAMILLE D'ARNAUD.





L'ARTISTE

SALON DE 1846



LOUIS MARTEL

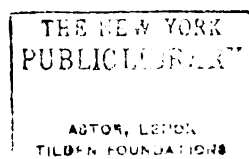
Sauter pique

LIBRIÈRE DE FORÉT.









L'ARTISTE.



H. Baron del.

Carbonneau sc.

L'ABBESSE DE CHELLES.







LE

## PALAIS ET L'ABBAYE DE CHELLES

Le palais et l'abbaye! toute l'histoire de Chelles est là, histoire oubliée déjà, où sont en jeu toutes les grandes passions; — passions religieuses et passions profanes, passions qui se brisèrent au pied de l'autel, passions qui ensanglantèrent les marches du trône. Que de cœurs tendres et faibles qui ont battu là-bas dans ce paysage flamand, entre une forêt et une rivière, depuis Frédégonde, reine de France, jusqu'à Louise d'Orléans, abbesse de Chelles, la belle et terrible épouse de Chilpéric et la belle et charmante fille du régent! L'œuvre commence sous Frédégonde et finit sous la régence, la tragédie avant la comédie.

Chelles était la maison de campagne des rois de la première race : Chilpéric, qui aimait la chasse, s'y était retiré avec Frédégonde; la louve lascive et altérée de sang avec le mouton sans défense. On sait que Frédégonde commença son terrible règne à Chelles par l'assassinat d'un fils de Chilpéric. Clovis, après avoir été torturé trois jours durant, reçut par l'ordre de Frédégonde un coup de couteau, et fut jeté dans la Marne, « afin, dit-elle, qu'il fût à jamais impossible de l'ensevelir comme un fils de roi. » Mais cette barbarie, qui ne s'arrêtait pas à la mort de l'ennemi, demeura stérile; les restes de Clovis furent poussés dans un filet tendu par un pêcheur du voisinage; quand le pêcheur leva ses filets, il reconnut le jeune prince à sa longue chevelure. « Touché de respect et de compassion, dit un historien, il transporta le corps sur la rive, et l'inhuma dans une fosse qu'il couvrit de gazon, afin de la reconnaître, gardant pour lui seul le secret d'un acte de piété qui pouvait causer sa perte. » Plus tard le roi Gontrand, tristement préoccupé de la mort violente de son frère Chilpéric et de ses neveux Mérovée et Clovis, se plaignait sans cesse de ne pouvoir donner une sépulture honorable à ces deux jeunes princes. Un homme de la campagne vint au logis du roi et lui dit, selon Grégoire de Tours : « Si cela ne doit pas tourner contre moi dans la suite, j'indiquerai en quel lieu est le cadavre de Clovis. » Le roi jura au paysan que, bien loin de lui faire du mal, on le récompenserait s'il voulait dire la vérité. « O roi! ce que je dis est la vérité : quand Clovis eut été enterré sous l'auvent d'un oratoire, craignant qu'un jour il ne fût découvert et enseveli avec honneur, Frédégonde le fit jeter dans le lit de la Marne; je le trouvai dans mes filets, car mon métier est de prendre du poisson. J'ignorai qui ce pouvait être; mais, à la longueur des cheveux, je reconnus que c'était Clovis. Je le pris sur mes épaules et le portai au rivage, et lui fis un tombeau de gazon. » Le roi, feignant d'aller à la chasse, se fit conduire par le pêcheur à ce tom-

beau de gazon. On trouva le cadavre de Clovis couché sur le dos; le roi reconnut le jeune prince à ses longues tresses pendantes. Il ordonna des funérailles magnifiques; lui-même il conduisit le deuil jusqu'à Saint-Germain-des-Prés. Grégoire de Tours, le narrateur de ces saturnales du crime, raconte qu'il vit passer dans la ville où il était évêque le trésorier de Clovis, qui avait été arrêté en fuite et qui se laissait conduire à la mort, c'est-à-dire devant la justice de la reine Frédégonde. Touché de compassion, Grégoire de Tours chargea ceux qui conduisaient le trésorier d'une lettre pour la reine. Quand Frédégonde lut cette lettre, où celui qu'elle révérait en dépit d'elle-même lui demandait la vie d'un homme déjà condamné, elle crut entendre une parole divine, elle accorda la vie et la liberté au prisonnier. Comme dit un historien, elle eut la clémence du lion, le dédain d'une mort inutile.

Dans sa fureur amoureuse et dans sa soif de sang, peut-être Frédégonde eût-elle épargné le roi Chilpéric, s'il n'avait eu le malheur de surprendre le secret des amours de sa femme. Un matin il entra dans la chambre de Frédégonde; courbée avec grace, elle lavait sa belle figure; le roi la frappa légèrement du bout de sa canne (*in natibus suis de fusti percussit*). Frédégonde s'imagina que le coup partait de la main de son amant. Elle dit sans se retourner : « Pourquoi me frappes-tu ainsi, Landri? » Surprise du silence, elle leva la tête; ce n'était que son mari. Elle se troubla et ne sut que dire; le roi furieux partit brusquement pour la chasse. Dès que Frédégonde le vit s'éloigner, elle fit appeler Landri et lui raconta l'événement. S'il faut en croire un historien, Landri, après l'avoir écoutée, lui aurait dit : « Voilà un coup de canne qui vaut vingt coups de couteau. » La reine fut de son avis. Prévoyant la vengeance du roi, ils la prévirent. Chilpéric, en proie à sa rage jalouse, irrité des humiliations sans nombre qu'il avait subies sous le joug honteux de cette femme, de cette femme qu'il aimait pourtant, traversait à grands pas les bois de Noisy, sans souci de la chasse, cherchant sans doute une vengeance digne d'un roi. Il ne rentra à Chelles qu'à la tombée de la nuit; comme il descendait de cheval, il fut saisi par les satellites de Frédégonde et frappé de vingt coups de couteau. Le roi Chilpéric fut inhumé à Saint-Germain-des-Prés. La reine Frédégonde osa pleurer à ses funérailles : elle avait déclaré que l'assassinat venait du roi Childébert. On voit encore aujourd'hui le piédestal d'une croix qui fut élevée sur le lieu même où Chilpéric tomba percé de coups.

La reine Clothilde, qui s'appelle aujourd'hui, grâce aux recherches trop savantes de nos historiens modernes, la reine

Crothechilde, beau nom qui détrône à jamais la poétique euphonie du premier, avait fondé à Chelles un petit monastère de filles. Plus tard la reine Beathechilde, vulgairement nommée Bathilde, fit reconstruire ce monastère, et nomma, en l'an 636, pour abbesse, la religieuse Bertiltia ou Bertilana. L'église fut consacrée en l'an 662. Deux ans après, l'évêque de Paris Sigoberrandus voulut dicter des lois dans cette abbaye dont il se croyait le maître; les gardes de la reine, qui voulaient aussi de leur côté dicter des lois plus douces aux saintes filles du monastère, se mirent en lutte ouverte avec l'évêque; il les voulut braver, ils le tuèrent. On voit avec surprise, dit un historien qui aimait la satire, un monastère protégé par des gardes de la reine, qui dans leur zèle vont jusqu'à tuer leur évêque.

Des moines, trouvant le lieu bien choisi, vinrent fonder un couvent à côté du monastère. Selon une vie de sainte Bathilde, la même église et le même cloître servaient aux religieuses et aux moines. En effet, pourquoi ne pas faire son salut en si bonne compagnie?

Cette abbaye ne fut jamais guère habitée par Dieu lui-même, du moins l'Esprit-Saint n'a jamais été l'esprit de cette retraite. On y venait moins pour faire vœu d'humilité que pour y retrouver l'éclat et l'orgueil du monde. Les plus beaux noms de la France féodale ont illustré cette abbaye. Ainsi Giselle, sœur de Charlemagne; Charlemagne lui-même y vint souvent prier et se distraire. Une de ses filles fut abbesse de Chelles; Hégewick, mère de l'impératrice Judith, dirigea aussi cette maison. Enfin ses abesses étaient toutes veuves, sœurs ou filles de rois. C'était le couvent à la mode; quand on n'était pas reine de France, on voulait être abbesse de Chelles. Aussi je ne répondrais pas du salut de toutes ces belles pénitentes qui manquaient souvent la messe pour la chasse, et qui se levaient toujours trop tard pour aller à matines. Mais les femmes n'ont pas été mises sur la terre pour y faire leur salut.

Les pénitentes de Chelles pouvaient-elles oublier le monde dans ce couvent, qui n'était séparé du palais des rois de France que par un mur mitoyen. D'un côté le paradis, de l'autre côté l'enfer, du moins en perspective. D'un côté du mur, les joies austères de l'extase, les couronnes d'épines, les lis sans parfum du rivage sacré; de l'autre côté, Satan, ses pompes et ses œuvres, les plaisirs bruyants et les folles équipées. Un jour, cela pouvait-il être autrement? le mur mitoyen tomba en ruines.

Le roi Louis-le-Bègue, qui laissait à d'autres les ennuis de la couronne, avait coutume de se promener dans l'abbaye de Chelles, à peu près comme le roi Louis XV se promenait dans le Parc-aux-Cerfs. Un jour, devenu éperdument amoureux d'une nonne de seize ans, il l'enleva résolument par-dessus le mur mitoyen; ce fut une brèche irréparable : le roi avait fait tomber la première pierre. Un seigneur du palais fit tomber bientôt la seconde; six semaines après le premier enlèvement, le mur mitoyen n'existait plus : près de cinquante religieuses avaient passé du cloître à la cour.

Il existait un autre mur mitoyen qui séparait les religieuses des moines; peu d'années après les scandales de la cour, le second mur mitoyen menaça aussi de tomber en ruines. Il faut dire, à la louange des religieuses, que les moines étaient, pour la plupart, d'aimables jeunes seigneurs sans fortune, qui s'étaient voués au célibat à cause du voisinage. Les hôtes des deux couvents vivaient en si parfaite intelligence, que les moines mangeaient les confitures faites par les religieuses. Ce n'est pas tout : ils allaient ensemble en pèlerinage dans la forêt. On voit qu'il était impossible de vivre dans la paix du Seigneur à l'abbaye de Chelles, dans ce voisinage de la cour et des moines. A la fin de la seconde race et au commencement de la troisième, les plaids, les synodes, les conciles tenus au palais troublèrent encore la profonde solitude du couvent. L'évêque de Paris et

l'abbé de Saint-Victor tentèrent de réformer le couvent. Après quelques vaines tentatives, ils y allèrent eux-mêmes pour y prêcher l'amour de Dieu et la haine du démon. A leur retour, ils furent assaillis dans la forêt par d'honnêtes gens qui n'avaient pas trouvé leur compte au sermon. L'évêque de Paris s'échappa, mais l'abbé de Saint-Victor fut assassiné.

Après le roi Robert et la reine Constance, le palais tomba en ruines; les religieuses ne furent pas encore délivrées du démon. D'abord les seigneurs du pays se mirent en devoir de battre en brèche le couvent. En 1338, ce fut le tour des Anglais; épouvantées de leurs désordres, les religieuses s'enfuirent à Paris. Elles revinrent bientôt, mais les Anglais recommencèrent le siège du couvent; une seconde fois, elles furent chassées à Paris. La belle Alix de Passy était alors abbesse. Où allaient les religieuses à Paris? Grande question que plus d'un historien a cherché à résoudre. Jehanne de la Forêt, une Madeleine repentante du XIV<sup>e</sup> siècle, réunit le troupeau dispersé et le ramena au bercail. Ce fut sans doute sous Jehanne de la Forêt que se passa cette histoire que m'ont racontée les petites fleurs d'un tombeau (1) :

#### L'AMI PIERRE ET LA BELLE JACQUELINE.

En ce temps-là, près de l'abbaye était une fontaine : — une petite fontaine qui coulait, coulait, coulait dans l'oseraie, l'ajonc et l'herbe fleurie. — Dans la fontaine, un grand saule baignait ses cheveux verts. — Sous le grand saule, Jacqueline venait tous les soirs, à l'heure où les fleurs de nuit ouvrent leur calice. — Jacqueline ne venait pas sous le grand saule pour boire à la fontaine. — Car, à l'heure où les fleurs de nuit ouvrent leur calice, son ami Pierre était sous le grand saule : son ami Pierre, un forgeron du pays, le beau forgeron au regard fier et doux. — Tous les soirs, ils cueillaient de la même main des petites fleurs bleues qui émaillaient les bords de la fontaine. — Et, quand les fleurs étaient cueillies, l'ami Pierre les baisait et les cachait dans le sein de la belle Jacqueline. — Ah ! jamais sous le ciel où est Dieu, jamais on ne s'était aimé avec une pareille joie. — Quand Jacqueline arrivait sous le grand saule, Pierre devenait pâle comme la mort. Ami, disait-elle, jure-moi d'aimer la Jacqueline aussi long-temps que coulera la fontaine. — A quoi l'ami Pierre répondait : Aussi long-temps que coulera la fontaine, aussi long-temps j'aimerai la belle Jacqueline aux cheveux d'or.

Il jura, mais un jour elle se trouva seule sous le grand saule. — Elle cueillit des petites fleurs bleues en l'attendant; mais il ne vint pas cacher le bouquet dans la brassière rouge. — Elle jeta les fleurs dans la fontaine, et elle s'imagina que la fontaine pleurait avec elle. — Le lendemain, elle vint un peu plus tôt et s'en alla un peu plus tard. — Elle attendit; les rossignols chantaient dans les bois, les bœufs mugissaient dans la vallée. — Elle attendit; la cloche de l'abbaye sonnait l'Angelus, la meunière de Nogent chantait sa joyeuse chanson. — Huit jours encore Jacqueline vint. « C'est fini, dit-elle, c'est fini ! » Elle alla frapper à la porte de l'abbaye : « C'est une pauvre fille qui veut n'aimer que Dieu. » — On coupa ses beaux cheveux d'or, on renvoya à sa mère sa brassière rouge et son anneau d'argent.

Cependant il revint, lui, le forgeron. « Où es-tu, Jacqueline? Jacqueline, où es-tu? La fontaine coule toujours, voilà l'heure où les pigeons blancs s'en vont au colombier, l'heure où les fleurs de nuit ouvrent leur calice. Où es-tu, Jacqueline, où es-tu? » — L'ami Pierre vit un jour passer Jacqueline sous la robe noire des religieuses. — « Pauvre Jacqueline, elle a perdu

(1) Déjà cette légende a paru dans L'ARTISTE, mais elle tient si peu de place, que nous la reproduisons dans son vrai cadre.

ses cheveux d'or! » — Il s'approcha d'elle : « Jacqueline! Jacqueline, qu'as-tu fait de notre bonheur? Pendant que j'étais prisonnier de guerre, te voilà descendue au tombeau. Jacqueline, Jacqueline, que ferai-je à ma forge sans toi? — Toi qui m'aurais donné ton cou pour reposer mes bras, ton front pour embaumer mes lèvres. — Toi qui m'aurais donné des petits enfans jolis comme des anges pour égayer le coin de mon feu. — Je les voyais déjà en songe, jouant avec leurs petits pieds roses, et souriant au sein de leur mère. — Adieu, Jacqueline, j'irai ce soir dire adieu à la fontaine, au grand saule, aux petites fleurs bleues. — Et, quand j'aurai dit adieu à tout ce que j'ai aimé, je couperai un bâton dans la forêt pour m'en aller en d'autres pays. »

Le soir, quand l'ami Pierre vint à la fontaine, le soleil argentait d'un pâle rayon les branches agitées du saule. — C'était un jour de chasse; l'aboiement des chiens et le hallali des chasseurs retentissaient gaiement sur la Marne. — Quand l'ami Pierre arriva sous le grand saule, il tressaillit et porta la main à son cœur. — Il avait vu une religieuse couchée dans l'herbe, la tête appuyée sur la pierre de la fontaine. — « Jacqueline! Jacqueline! » dit-il en tombant agenouillé. — L'écho des bois répondit tristement : Jacqueline! Jacqueline!

Il la souleva dans ses bras avec effroi et avec amour. « Adieu, mon ami Pierre, lui dit-elle doucement; depuis que je suis à prier dans le couvent, je me sens mourir d'heure en heure. — Je suis morte, ami; si mon cœur bat encore, c'est qu'il est près du tien. — J'ai une grâce à te demander : tout à l'heure enterre-moi ici; je ne veux pas retourner au couvent où l'on a le cœur glacé. — Enterre-moi ici, mon ami Pierre; j'entendrai encore couler la fontaine et gémir les branches du saule. — Dans les beaux soirs du mois de mai, quand le rossignol chantera ses tendresses, là-bas, dans les bois, je me souviendrai que tu m'as bien aimée. »

Quand elle eut dit ces paroles, il s'écria : « Ma belle Jacqueline est morte! » — La lune, qui s'était levée au-dessus de la montagne, vint éclairer la fontaine d'une douce et triste clarté. — Pierre reprit son amie dans ses bras, lui disant mille paroles tendres, croyant toujours qu'elle allait lui répondre. — Elle ne l'écoutait plus. Qu'elle était belle encore en penchant sa pâle figure sur l'épaule de l'ami Pierre! — Durant toute la nuit, il pria Dieu pour l'âme de sa chère Jacqueline, tantôt à genoux devant la trépassée, tantôt la pressant sur son cœur. — Au point du jour, il creusa une fosse tout en sanglotant. Quand la fosse fut profonde, il y sema de l'herbe toute brillante de rosée. — Sur le lit funèbre, il coucha Jacqueline pour l'éternité; une dernière fois il lui prit la main et la baisa. — Sur Jacqueline il jeta toutes les fleurs sauvages qu'il put cueillir au bord du bois et de la prairie. — Sur les fleurs sauvages il jeta de la terre, terre bénie par ses larmes. — Il s'éloigna lentement. Les religieuses, à leur réveil, entendirent les sanglots de l'ami Pierre.

Depuis ce triste jour, jamais le forgeron n'a battu le fer à la forge. — Depuis ce triste jour, Jacqueline a dormi au bruit de la fontaine, bruit doux à son cœur. — Dans les soirs du mois de mai, quand le rossignol chante ses tendresses, là-bas dans les bois, elle se souvient que l'ami Pierre l'a bien aimée. — Et l'on voit tressaillir les petites fleurs bleues qui parsèment sa tombe toujours verte.

Ici finit l'histoire de l'ami Pierre et de la belle Jacqueline.

Au commencement du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, après avoir subi les éclats du tonnerre, les ravages du luxe, les fureurs de la guerre, l'abbaye tomba en ruines; l'abbesse se fit enlever à temps. Il ne resta dans l'enceinte du couvent que quinze religieuses qui bientôt furent réduites à aller mendier leur pain et leurs vêtemens dans les pays voisins : celles-là souffrirent assez pour expier tous les péchés des autres. Dans le même temps, en 1429, les Arma-

gnacs, rencontrant une bande d'Anglais à Chelles, leur firent aussi expier le crime commis à l'abbaye par leurs compatriotes dans le siècle précédent.

Cependant le couvent se peupla, mais non pas encore pour Dieu. Une belle convertie de la veille, qui devait pécher le lendemain, Élisabeth de Prollye, prit le titre d'abbesse. Le couvent redevint une cour de galanterie. L'évêque de Paris parla de réforme. Élisabeth de Prollye lui répondit qu'on ne réformait pas les cœurs. L'évêque ne se tint pas pour battu; il envoya à l'abbaye un prédicateur célèbre, le cordelier Olivier Maillard, dont les sermons cyniques ont servi de modèle à Garasse et à ses pareils. « Mes sœurs, s'écria le cordelier dans le chœur de l'église, si je ne vous connaissais, je dirais : Le Seigneur est avec vous; mais, comme je vous connais, je dis : Le diable habite vos cellules. Vous avez pris le masque de la dévotion, mais vous avez porté dans la retraite toutes les passions criminelles. Vous vous dites les filles de Dieu, et vous n'êtes que des filles de joie. » Quand le prédicateur en fut là de sa péroraison, un grand éclat de rire retentit dans l'église. Sur un signe de l'abbesse, toutes les religieuses se dispersèrent dans les promenades de l'abbaye. Le cordelier, ne voulant pas prêcher comme saint Jean dans le désert, retourna à Paris dire à l'archevêque qu'il désespérait du salut des Madeleine de Chelles.

Renée de Bourbon ramena la vertu à l'abbaye. Une fille de Henri IV, Henriette de Bourbon, lui succéda comme abbesse. Enfin ce fut le règne de Louise-Adélaïde d'Orléans, duchesse de Charolais, la plus belle et la plus aimable de toutes les abbesses. Sa grand'mère, Élisabeth-Charlotte, fait ainsi le portrait de la fille du régent. Après avoir vanté sa beauté, parlé de ses talens pour la danse et pour la musique, elle ajoute : « Elle convient mieux au monde qu'au couvent. C'est une folie qui s'est plantée dans sa tête : le diable y perdra-t-il? Elle a pourtant de vrais goûts de garçon : elle aime les chiens, les chevaux et les cavalcades. Toute la journée elle manie la poudre, fait des fusées et autres feux d'artifice. Elle a une paire de pistolets avec lesquels elle tire sans cesse; elle n'a peur de rien au monde; elle n'aime rien de ce qui plaît aux femmes : voilà pourquoi je ne saurais m'imaginer qu'elle soit bonne religieuse. » Louise d'Orléans ne tint compte d'aucune remontrance, elle persista dans cette idée singulière. On déposséda Agnès de Villars pour donner le titre d'abbesse à la fille du régent. Elle transporta à l'abbaye l'opéra tout entier, voulant sans doute servir Dieu avec toutes les pompes du démon. Elle mit en œuvre les fêtes galantes de Watteau; M<sup>lle</sup> Prevost, Sallé et Camargo vinrent piroetter dans les prairies du couvent, déguisées en bergères ou en naïades. La célèbre abbesse, déguisée elle-même, comme on le voit à ses portraits (1), se mêlait à la fête ou partait résolument sur un cheval indompté pour une chasse bruyante à travers les bois. La cour de France se retrouva à Chelles dans toute sa poésie galante et légère. L'abbé Prevost, dans son roman allégorique : *les Aventures de Pomponius*, qui est l'histoire et la satire des premiers temps du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, a voulu peindre le couvent de Chelles quand il a parlé des vestales romaines. L'abbé Prevost avait-il raison quand il a dit que les vestales de Chelles laissaient toutes éteindre le feu sacré à l'autel de Vesta pour l'allumer dans leur cœur et s'aimer entre elles, les ferventes profanes?

A ce tableau sans nom que le peintre Kinstecht a reproduit sur les tabatières des roués finit l'histoire de Chelles. Dirai-je que là, comme ailleurs, la révolution s'est montrée sévère et même aveugle? Tous les tableaux furent brûlés, tous les monu-

(1) Ce N<sup>o</sup> est accompagné du ravissant portrait tant admiré dans les galeries de Versailles, gravé d'après le dessin de M. Henri Baron pour les *Environs de Paris*.

mens sépulcraux furent détruits, rien n'est resté des tombeaux du roi Clotaire et de la reine Bathilde. L'abbaye n'est plus qu'une ruine sans grandeur et sans majesté : un pan de mur, des chapiteaux dispersés qui servent de bornes, des statues de mauvais style gothique transportées dans l'église du village, voilà aujourd'hui tout ce qui rappelle que les plus belles et les plus folles princesses, celles qui ont fait la terreur, l'éclat et la joie de la cour de France depuis Frédégonde jusqu'à Louise d'Orléans, ont aimé et prié là ! Pour épitaphe de cette abbaye à jamais célèbre dans l'histoire, on pourra écrire ce mot de Fontenelle : *L'amour a passé par là*. Mais partout où l'amour a passé, ne peut-on pas écrire aussi : *Dieu a passé par là* ?

ARSÈNE HOUSSAYE.

## PAGES DÉTACHÉES.

### LE SOMMEIL.

La nature, pour nous aider à vivre, place à la fin de chaque jour la récompense de la journée. Comme une promesse du grand repos, qui nous attend au terme de notre course, elle nous ouvre, chaque soir, une espèce de tombeau : moins bien scellé que le dernier, voilà tout. Pourquoi donc nous avoir donné la vie, si l'on ne peut la supporter que sous la sauvegarde de la mort ? Et quelle dérision dans ce bienfait passager du sommeil ! Il ne surprend le plus souvent que ceux qui pourraient s'en passer : il nous délasse de nos plaisirs et rarement de nos peines. Le poète Young en juge bien : le sommeil, comme les courtisans, ne s'attache guère qu'à la fortune et au bonheur. Il s'éloigne des esprits tourmentés : il n'ose pas fermer du bout de ses ailes nos yeux rouges et enflammés : on dirait qu'il a peur de se brûler à nos larmes. Lorsque le malheur, comme un vautour, s'est attablé à notre cœur, le sommeil poltron n'ose le déranger. Quand, submergés par l'infortune, il nous tend, de pitié, sa main si secourable aux heureux, il ne nous arrache qu'à demi du cloaque de la vie ; il y laisse traîner la moitié de notre âme. Elle nage encore, par ses songes, dans cette bourbe obstinée qu'il faut boire, jusqu'à ce qu'on la crache avec son dernier soupir. Nos songes ! c'est la vase de nos pensées, la litharge d'une liqueur aigre et vénéneuse. Ah ! si la mort n'est qu'un sommeil un peu plus long qu'un autre, que celui-là soit sans rêves ! Mourir, pour aller retrouver, je ne sais où, je ne sais quelle forme d'existence ! c'est impossible : il ne faut pas même le supposer. Quand on a mal au cœur de la vie, c'est bien le moins qu'on ne se dégoûte pas de la mort.

### CENTON DE NOS VIEUX POÈTES.

Veuve du Renouveau, la terre, qui s'éveille,  
Sous la neige qui fond dispose sa corbeille :  
Et le frileux Hiver, exilé du coteau,  
N'y laisse plus glisser l'ombre de son manteau.  
Voici venir Avril et la vive hirondelle,  
Dont l'aile printanière, à ses ruisseaux fidèle,  
Effleure d'un baiser leur volage cristal,

Et des saules voisins le rideau végétal.  
Les yeux verts du bourgeon s'entr'ouvrent au zéphire,  
Et grace à l'air fécond, que le pommier respire,  
Ses rameaux rajeunis grandissent sous les fleurs,  
Que l'aurore vermeille emperle de ses pleurs.  
J'ai senti, par les prés, l'odorante aubépine,  
Et le blanc chèvrefeuille, et la rose églantine,  
Dont les festons pourprés enguirlandent les bois ;  
C'est l'Été qui reprend la terre sous ses lois,  
Et le dieu, dénouant sa ceinture dorée,  
Jette sur les herbis sa robe diaprée.  
Voyez-vous les fraisiers rire sous les buissons,  
Et sur les champs mûris blondoyer les moissons ?  
Bercé par le ruisseau, qui sautelle et murmure,  
Que le dormir alors est doux sur la verdure !  
Que doux est de rêver sous le creux des vallons,  
Et de fouler à deux le duvet des gazons !  
La douce volupté, de voir les colombelles,  
En mariant leurs becs, se caresser des ailes,  
Et d'ouïr Philomène, au frais tomber du jour,  
Célébrer nos baisers, en chantant son amour !  
.....

### LA PLUS BELLE CONTRÉE.

Connaissez-vous le plus beau pays de la terre : un pays, où l'on ne regrette les plantes d'aucun climat, et dont on regretterait les paquerettes dans les champs de roses de Cachemire : un pays où le ciel, tout nébuleux qu'il soit, paraît toujours plus pur et plus riant qu'ailleurs : un pays, vers lequel notre âme se tourne et partout, et toujours, plus fidèle à sa mémoire que l'aiguille de la boussole au pôle aimé qui l'attire ? Qui que tu sois qui voudrais le savoir, je te dirai quelle est cette contrée. Tu n'as pas besoin de feuilleter les voyageurs, d'user tes yeux sur la mappemonde, pour en découvrir le nom. Cette contrée, c'est ta patrie : et je n'entends pas par là tel ou tel royaume, telle ou telle province ; c'est la patrie, dans son sens le plus restreint et le moins général, le lieu où tu es né, où tes yeux se sont ouverts, où ton cœur enfant a battu pour la première fois. Tu n'auras jamais de jardins, où les gazons soient aussi doux que l'herbe où se roulaient tes jeux. Tes plus riches domaines ne vaudront jamais pour toi ce que vaut pour ton souvenir l'humble verger de tes parents, avec ses murs de groseillers, ou ses clôtures d'aubépine : où tu courais à cheval sur le bâton, qui te servirait aujourd'hui de béquille. Le plus beau pays de l'univers, vois-tu ! c'est le petit coin de terre où Dieu mit ton berceau, où, baptisé d'un sourire, tu répondis, en souriant, à ces douces bénédictions : où tu as joué de longues heures, et pleuré quelquefois de ne pas jouer toujours : c'est le hameau où reposent ton père et ta mère, un arbuste à leurs pieds, une croix à leur tête ; c'est le village où, le jour du sommeil arrivé, tu pourras, comme un laboureur, te coucher et dormir entre leurs deux tombeaux.

### IMPUISSANCE DU MÉDECIN.

TRADUIT DE MÜLLNER.

Je m'appelle Benvolio ! Mon nom indique la route de ma vie ! je veux ce qui est bien. — Mais cela suffit-il ? — Si la course du temps était comme celle du sang, qui se révèle au pouce qui l'interroge ; si le temps avait une forme, une couleur ; s'il y avait des exhalaisons d'avenir, et qu'on pût avant l'éruption reconnaître son mal aux symptômes ; si les médicaments qui conviennent aux états valétudinaires, aux cœurs malades, aux royautés

infirmes, se laissaient peser par grains et par scrupules; si on pouvait les mêler, et, grâce à quelques doux ingrédients, les rendre savoureux au palais dégoûté; s'il y avait, dans nos pharmacies, pour la défaillance ou la raideur de la volonté, pour l'inflammation fiévreuse des passions et les crampes de la conscience, des boissons, des pilules, des poudres, des électuaires : qu'il serait aisé au bon vouloir de devenir bonne action ! qu'il serait facile d'injecter de vigueur et de santé ce monde, qui a souvent tant de peine à se tenir sur ses jambes !

### LES BLEUETS.

Vous demandez pourquoi j'aime mieux mes gazons,  
Que les tapis frileux de vos froides maisons ?  
Demandez donc aussi pourquoi de la vallée,  
La robe d'émeraude est de jacinthe ourlée,  
Pourquoi, quand vos chemins de fange sont couverts,  
Nos ruisseaux sont si gais, et nos sentiers si verts.  
Mon ame, que salit la poussière des villes,  
N'y suit, dans les brouillards, que des songes serviles;  
Mais, aux champs, tout sourit, tout pour elle a des vers :  
J'y vois plus de printemps que vous n'avez d'hivers.  
J'y cueille, le matin, des moissons de pensées,  
Et mes moissons, le soir, sont déjà repoussées.  
Le Créateur y semble, attentif à nos pleurs,  
Éparpiller son temple en paillettes de fleurs;  
Et, sans quitter la terre, on s'absente du monde.  
Je n'ai pas parmi vous d'écho qui me réponde :  
Ici, pour me parler, aucun n'attend ma voix.  
Oh ! que j'aime à fouler, aux lisières des bois,  
Ces sentiers en rubans, dont la courbe si douce  
Rampe, le long des prés, comme un lézard de mousse !  
Négligent de la rime et de tout autre soin,  
L'herbe m'y dit des mots qui sentent le sainfoin.  
Quand de l'or des blés mûrs la plaine au loin blandoie,  
Et des seigles jauniss quand la mer fauve ondoie,  
J'aime à voir, dans les plis de leurs flots nourriciers,  
Se jouer des bleuets les saphirs familiers.  
J'y reconnais de Dieu les simples armoiries,  
Et de son nom d'azur quelques lettres chéries;  
Il le signe de près aussi bien que de loin.  
Des besoins de la terre invisible témoin,  
Il écrit sa bonté dans les fruits qu'il nous donne;  
Et, de ce monde ingrat quand l'oubli l'abandonne,  
Lui, nous prêchant tout bas un céleste avenir,  
Sème encor dans nos champs son fécond souvenir.  
Il cherche à nous rouvrir le port de la prière,  
Et, rapprochant de nous sa rive hospitalière,  
Il détache du ciel, qu'accusent nos chagrins,  
Une étoile, qu'il place à côté de nos grains.

### LES QUATRE AGES.

J'aime cette harpe romanesque, dont les soupirs nous rappellent plutôt la mythologie nuageuse des bardes, la religion plaintive des ombres, que le culte païen du dieu qui l'a nommée. Qu'un souffle du printemps vienne à effleurer ses cordes, en jouant dans les jeunes feuilles où ses concerts sommeillent, ne diriez-vous pas que c'est la musique de vos rêves, qui frémit sous l'invisible archet du vent ? Fille des cieus, cette fraîche harmonie prolonge encore pendant l'été ses vaporeux arpèges; mais ses accens sont déjà moins purs, ses accords sont plus ternes. La lyre se gerce et se fend au soleil. Quelques-unes de ses fibres

sont froissées ou meurtries par la tempête. Puis arrive l'automne, avec ses brouillards qui les détendent, avec ses aquilons qui sifflent, et couvrent de leurs cris le pauvre instrument qui pleure. L'hiver glacé le tue et l'enterre sous la neige.

Cette harpe, c'est nous-mêmes ! La vie humaine est une lyre, dont le destin a disposé les cordes. Les illusions sont les brises qui les caressent, et leurs ailes moelleuses en font rire les soupirs. L'été, son harmonie est moins rêveuse; ses accens sont déjà moins souples, sont déjà plus durs. Il n'y a pas d'espérance dans ses accords. Ils ont le désordre de l'orage et quelquefois ses flammes. L'automne ajoute bientôt ses avaries aux blessures de l'été. Il en annule les promesses, et les remplace par des plaies. Les brouillards des déceptions détendent nos ressorts; les gémissements de la bise étouffent les nôtres. Puis la lyre désorganisée répond faux, ou ne répond pas. Il ne faut plus qu'un ouragan pour en briser la dernière corde. La mort vient avec l'hiver; elle jette un dernier cri qu'on n'entend pas, et tout est dit : le printemps recommence, et tant de luths s'éveillent, qu'on ne se souvient plus de ceux qui dorment.

J. LE FEVRE-DEUMIER.

### DES ORIGINES

## DU ROMAN ANGLAIS.

### II.

Lodge et Greene sont les seuls imitateurs de Lylie qui aient compensé les défauts du style par quelques lueurs de génie et d'invention. Je ne ferai que citer le *Philotimus* de Brian Malbrank, publié en 1585, et les *Malheurs de Marillia*, par Breton, ouvrages imprimés en gothique, et estimés des bibliophiles pour leur rareté.

La popularité du style que Lylie avait introduit dans le roman ne fut pas de longue durée; mais la manière qui lui succéda n'est pas plus recommandable. Sous le règne agité de Charles I<sup>er</sup> et pendant la république, la nation anglaise eut autre chose à faire que de composer ou lire des romans; mais, à l'époque de la restauration, la vogue de l'*Arcadia*, publiée sous le règne de Jacques I<sup>er</sup>, et celle des romans héroïques français, firent naître le goût de compositions plus importantes ou du moins plus volumineuses que celles qui avaient paru jusqu'alors. Cette *Arcadia* de sir Philip Sidney, tant lue et tant admirée, ne dut peut-être pas moins sa grande réputation au grand caractère et à la glorieuse mort de son auteur qu'à son propre mérite. Ce roman est quelquefois nommé l'*Arcadie de la comtesse de Pembroke*, parce qu'il fut dédié à celle qu'il regardait comme un digne sujet de toute poésie. Charmant hommage d'un frère. « Votre chère personne, lui dit Sidney dans sa dédicace, jugera d'autant mieux mon ouvrage, que je vous l'ai donné par feuilles volantes, presque toutes écrites sous vos yeux, et les autres vous ont été envoyées aussitôt que finies. » L'ouvrage, non complètement terminé, fut publié après la mort de Sidney, et l'on peut croire que, faute de corrections dernières, il n'a pas toute la perfection que l'auteur lui aurait donnée, si la durée

de sa vie, suivant l'expression de sir W. Temple, eût égalé son génie et ses vertus.

A l'époque de Sidney, l'ancien roman chevaleresque n'était pas encore entièrement passé de mode, et son ouvrage s'en ressent ; il est à moitié dans le genre héroïque ; mais l'auteur y introduisit aussi beaucoup de comique. La forme est celle de l'épopée, c'est-à-dire que la scène s'ouvre au milieu de l'action, et le récit remonte le cours des événements.

Basilus, roi d'Arcadie, déjà sur le retour de l'âge, avait épousé une jeune princesse, Gynécia, fille du roi de Chypre. « De cette union, dit l'auteur, naquirent deux filles si merveilleusement pourvues de tous les dons que nous pouvons penser, qu'elles furent destinées à montrer combien la nature est loin d'être marâtre à ce sexe, en dépit de certaines gens qui n'ont de l'esprit que pour aiguïser des mots sans idées. L'aînée se nommait Paméla, et la cadette Philocléa ; mais, quant aux perfections, l'on n'aurait su dire qui était l'aînée ou la seconde. Pour ma part, quand je les regardais toutes les deux, il me semblait qu'il y avait plus de douceur dans Philocléa (si toutefois il peut être question de plus ou de moins en parlant d'une douceur si exquise), mais plus de majesté dans Paméla ; il me semblait que l'amour se jouait dans les yeux de Philocléa et menaçait dans ceux de Paméla ; il me semblait que la beauté de Philocléa s'insinuait seulement, mais s'insinuait de telle sorte, que tous les cœurs devaient céder ; la beauté de Paméla usait de violence, et d'une violence telle qu'il n'y avait point de cœur capable d'y résister. On pourrait balancer ainsi leurs diverses perfections : Philocléa, s'ignorant elle-même, était modeste et timide de telle façon, qu'elle décontenançait l'orgueil devant elle, et, si elle excitait l'espérance, elle lui enseignait en même temps le respect ; Paméla, aux vastes pensées, n'évitait pas l'orgueil par l'ignorance de ses perfections, mais c'était une de ses perfections de n'avoir point d'orgueil. Elle avait la sagesse, la grandeur et la noblesse de sa mère, mais, si je ne me trompe, unies à un caractère plus constant. » (Pag. 10; Londres, 1674.)

Basilus, cherchant, ainsi que beaucoup d'autres mortels, à se tourmenter lui-même, résolut d'aller au temple de Delphes, où l'énigme suivante lui fut donnée à résoudre :

« Ta fille, la première, l'objet de tes tendres soins, te sera enlevée par un prince, et toutefois elle ne sera pas perdue. Ta seconde fille sera poursuivie par un amant monstrueux, réprouvé de la nature, et toutefois elle lui répondra du consentement de la nature. Elles épouseront toutes les deux ceux-là qui plaideront devant ton cercueil, comme dans un barreau, les causes pour lesquelles ils t'ont fait mourir, tandis que pourtant tu ne seras pas mort. Un étranger s'assoira sur ton trône ; mais, avant que tous ces coups tombent sur ta tête, tu seras adultère avec ta femme. »

Basilus, terrifié de cette épouvantable prédiction, et voulant en empêcher l'accomplissement, quitta la cour et se retira dans une forêt où il avait fait construire deux cabanes, l'une pour lui avec la reine et leur plus jeune fille, Philocléa, l'autre pour Paméla, sous la garde de Dametas, surnois et lourdaud paysan, dont la femme Miso et la fille Mopsa sont représentées comme de vraies sorcières en corps et en ame. C'est cette famille qui fournit la partie comique de l'ouvrage.

Pendant qu'ils étaient dans cette retraite, deux princes, comme on n'en trouve que dans les fictions, Pyroclès, fils d'Énarchus, roi de Macédoine, et son cousin Musidore, prince de Thessalie, après des prouesses inouïes, naufragèrent sur la côte de l'Arcadie. Le premier de ces héros devint amoureux de Philocléa, et le second de sa sœur. Suivant le goût ordinaire aux princes de romans pour les déguisements, alors même que leur propre apparence leur eût mieux réussi, Musidore se présente comme un berger nommé Dorus, pour servir Dametas, gardien de la prin-

cesse Paméla. Pyroclès prend le costume d'amazone et le nom de Zelmone, et il est ainsi admis par Basilus à partager son asile. Mais bientôt la situation de Pyroclès, devenu Zelmone, se trouve moins agréable qu'on ne pourrait croire ; car d'un côté il est persécuté par l'amour de Basilus, et de l'autre par celui de la reine Gynécia, qui, voyant un peu plus clair que son époux, soupçonne son sexe et ne veut pas le laisser un seul moment avec Philocléa.

L'idée d'un héros demeurant déguisé en femme auprès de celle qu'il aime, sans que d'abord elle en sache rien, se trouve un incident très commun dans l'*Argénis* et dans les autres romans de cette époque, qui l'empruntèrent originairement à l'histoire d'Achille. Mais cette partie de l'*Arcadie* relative au déguisement de Pyroclès et à la passion du roi et de la reine est immédiatement traduite du onzième livre d'*Amadis des Gaules*, où Agésilas de Colchos, pareillement déguisé, est poursuivi de la même manière par le roi et la reine de Goldap.

Voici une description des récréations royales qui est assez curieuse, en ce qu'elle peint la tendresse de cœur des *ladies* au temps de la reine Elisabeth.

« Quelquefois on jetait la ligne dans une petite rivière voisine, qui, pour récompense de la fraîcheur qu'elle donnait aux racines des arbres verdoyans, recevait leur ombrage sur ses bords fleuris ; là toute la famille était assise, et il y avait d'innocens défis entre les deux sœurs, à qui attraperait le plus vite les poissons étourdis ; mais Zelmone protestait que la seule proie digne d'elles était des cœurs de prince. Zelmone aussi avait une ligne à la main, mais le pêcheur était lui-même tellement *pris*, que toujours il oubliait de *prendre*. Basilus se réservait d'apprêter le produit de la pêche pour le repas, Gynécia demeurait dans la rêverie, mais non dans une tranquille rêverie. Quelquefois elle regardait se débattre une colombe aveuglée ; un autre jour elle lançait, en manière de cerf-volant, un oiseau éventré, ce qui faisait voler après tous les oiseaux de proie des environs, etc. » (Pag. 58.)

Il serait inutile et trop long d'analyser minutieusement les différens livres de l'*Arcadie*. Musidore fut long-temps contre-carré dans ses projets par Dametas et sa femme, et leur vilaine fille Mopsa, à qui il fut obligé de faire la cour, jusqu'à ce qu'enfin, ayant découvert son rang à Paméla, il obtint d'elle de fuir avec lui. Mais, ô digne naïveté de ces temps héroïques ! après avoir fait quelque chemin pour être à l'abri des poursuites, ils se mettent à graver des sonnets sur l'écorce des arbres.

Cependant le roi et la reine s'efforcent chacun de leur côté de gagner Zelmone. Ennuyé de leurs importunités, ce personnage ambigu leur donne à l'un et à l'autre un rendez-vous dans une même grotte, à minuit. Comme Zelmone l'avait prévu, Basilus ne reconnaît pas la reine dans l'obscurité de la grotte et de la nuit, et ainsi il accomplit la dernière et mystérieuse partie de l'oracle de Delphes. Gynécia avait apporté un philtre afin d'augmenter l'amour de Zelmone ; le roi, ayant soif, le voulut boire sans prendre garde à ce que c'était, et aussitôt il tomba sans connaissance et comme empoisonné. Sur ces entrefaites, Zelmone, profitant de l'occupation de leurs majestés dans la grotte, va se présenter à Philocléa comme Pyroclès, prince de Macédoine ; il l'engage aussi à fuir avec lui ; mais, après beaucoup de discours à ce sujet, ils tombent de fatigue et s'endorment, si bien que, le matin, Pyroclès est trouvé en prince dans la chambre de Philocléa. Paméla et son amant n'ont pas plus de succès dans leur fuite ; car, après avoir perdu beaucoup de temps à graver de mauvais sonnets, ils sont surpris et ramenés par des soldats.

Le roi demeurant toujours comme sans vie, Gynécia, au désespoir, s'accuse elle-même de sa mort. La plus complète confusion règne alors dans l'Arcadie. En cet état de choses, Énar-



chus, roi de Macédoine, arrive par hasard sur la côte. Philanan, protecteur de l'Arcadie, le prend pour arbitre dans le procès qui doit avoir lieu, et il le fait asseoir sur le trône royal, ce qui accomplit encore une partie de l'oracle. Gynécia est condamnée à être brûlée vive avec le corps de son époux, qu'elle avoue avoir empoisonné. Le jugement des princes vient ensuite avec de longues plaidoiries dans le style tortueux de sir Edward Coke. Pyroclès est condamné à se jeter du haut d'une tour et son cousin à être décapité; le roi de Macédoine confirme ces deux sentences, quoiqu'il découvre que l'un des prisonniers est son neveu et l'autre son fils. Tout le monde est dans la dernière consternation, quand Basilius, en pleine cour, se lève de son cercueil, et se montre affranchi de son philtre, qui n'était qu'une boisson soporifique. L'oracle étant ainsi pleinement accompli, les deux jeunes princes sont unis à leurs princesses.

Telle est l'esquisse du roman de l'*Arcadie*. La partie héroïque consiste dans le détail des exploits de Pyroclès et de Musidore avant leur arrivée en Arcadie, et dans la description d'une guerre déclarée à Basilius par son neveu Amphialus, qui, avec l'aide de sa mère, avait frauduleusement enlevé et enfermé les princesses. Il y a aussi quelques descriptions de joutes et de tournois; mais l'ouvrage est sur le tout extrêmement long, et son principal intérêt consiste dans l'élévation et souvent la gracieuse beauté du langage. « Il y a dans les révolutions du goût et de la langue, dit l'évêque Hurd (*Dialogues moraux et politiques*, p. 157, édit. 1760), un certain point plus favorable que tout autre au but de la poésie, et l'on peut ajouter que la prose poétique. Il est difficile de fixer ce point avec exactitude. Mais nous ne pouvons guère nous tromper en le supposant fixé à peu près entre les sauvages essais d'une imagination sans frein et les raffinements de la science et du goût. Je considère que telle a été la situation de la langue anglaise au siècle d'Élisabeth. Elle était pure, forte et pénétrante, sans affectation. En même temps les images grandioses, qui forment un langage si particulièrement convenable au poète, n'avaient pas encore été réglées par le prosaïque génie des critiques et des philologues modernes. »

A cette époque de juste-milieu dont parle l'évêque Hurd, les Italiens étaient l'objet de l'imitation des Anglais, comme les Français le furent ensuite. Le style de Sidney et de ses contemporains est plein d'emphase et de concetti; mais il avait aussi de riches couleurs et de majestueuses proportions. On pourrait extraire de l'*Arcadie* un grand nombre de brillantes descriptions, comme par exemple le célèbre passage, dans le livre II, où Musidore dompte un coursier. Nous avons déjà vu l'habileté de l'auteur à tracer des caractères, et voici le frappant portrait d'un envieux : « C'était un homme de la nature la plus envieuse qui jamais, je pense, ait infecté l'air de son souffle; ses yeux ne pouvaient regarder en face un homme heureux, ni ses oreilles supporter le poids d'une louange à autrui. Le bonheur était le sujet de son malheur, et les bonnes nouvelles celui de sa tristesse. En un mot, c'était un homme qui ne pouvait se plaire à voir aucun homme, à moins qu'il ne le vit misérable. » (Page 130). Ce caractère a été imité et amplifié dans le 19<sup>e</sup> numéro du *Spectateur*.

La description de Paméla brochant est un assez joli échantillon des concetti répandus dans tout l'ouvrage.

« Les fleurs qu'elle avait travaillées portaient tant de vie avec elles, que le peintre le plus habile aurait pu prendre des leçons de son aiguille; son aiguille, qui si gentiment faisait son chemin de çà, de là, à travers le canevas, comme si elle eût été fâchée de s'éloigner d'une telle maîtresse, se hâtait de se retourner vers elle au plus vite. Il semblait que le canevas fût plein d'yeux pour la regarder, et qu'il embrassât avec amour les blessures qu'il recevait d'elle. Les pelotons se tenaient prêts à rajouter la

soie devenue trop courte; et, si parfois elle y mettait les dents, on eût dit qu'elle allait faire en un instant, avec ses lèvres, la rose que ses doigts étaient un peu plus long-temps à faire éclore. Les lis semblaient devoir leur blancheur plutôt à la main qui les formait qu'à la matière dont ils étaient formés; ses yeux étaient le soleil qui les faisait croître, et ils se rafraîchissaient au délicieux zéphyr de son haleine, ou parfois d'un soupir involontaire. »

Nous avons déjà fait entrevoir la partie comique de l'*Arcadie*, qui consiste en railleries sur Dametas, principalement au sujet de sa passion pour l'agriculture, et des stupidités de sa femme et de sa fille; mais ce comique n'est rien moins qu'heureux, et l'auteur n'a pas plus réussi dans ce qu'il a voulu donner de pastoral à son roman. Une troupe de bergers arrive à la fin de chaque livre pour faire honneur à Basilius, et ils chantent, alternativement et en chœur, sur des sujets amoureux et champêtres.

Telles sont les meilleures productions d'un auteur que sir William Temple ne craint pas de proclamer, chez une nation qui avait déjà Shakspeare, Spencer et Milton, « le plus grand poète et le plus illustre génie des temps passés et modernes. » (*Mélanges*, deuxième partie.) — L'*Arcadia* fut aussi très lue et très vantée par Waller et Cowley, et elle a été évidemment imitée en beaucoup d'endroits par les premiers poètes dramatiques anglais.

Milton nous apprend encore de l'*Arcadia* qu'elle tenait compagnie à Charles I<sup>er</sup> dans sa prison, et même il lui reproche, dans son *Iconoclaste*, d'avoir pillé une prière de Paméla pour l'insérer dans l'*Ikon Basilike*.

L'*Elia*, imprimée en 1661, est remarquable, comme les romans de l'école d'*Euphues*, par l'affectation, quoique dans un autre genre. Dans *Elia*, au lieu de *il mourut*, on dit *il fut dans les routes souterraines du Styx*. Regarder se dit toujours *envisager*; se lever, c'est *surgir*, et une échelle de cordes est une *échelle funaire*. Flore étend son manteau odorant sur la surface de la terre et parseme les vertes pelouses des atours de sa beauté. Ailleurs, un amant entre dans une grotte qui n'est fréquentée que par les tendres agneaux et les doux oiseaux, dont les charmans concerts extirpent son cœur des contemplations mélancoliques où il était plongé.

La célèbre duchesse de Newcastle, si chère à Charles Lamb, s'occupait aussi de semblables compositions. Mais le seul roman de ce genre qui obtint quelque célébrité est la *Parthenissa* de Roger Boyle, comte d'Orleri, qu'il publia en 1646, et qui est tout-à-fait dans le style des romans français de l'école de La Calprenède et de M<sup>lle</sup> de Scudéry. Au commencement du livre, un étranger, richement armé et doué également de tous les dons de la nature et de l'éducation, arrive au temple d'Hiéropolis, en Syrie, où la déesse de l'amour avait un oracle célèbre. Un prêtre du lieu, nommé Callimaque, accoste l'étranger, et, sans autre introduction ni cérémonie, lui demande le récit de ses aventures. L'étranger consent à ce qu'il regarde comme une expiation que le prêtre lui impose; il commence son histoire et la continue jusqu'à ce que, étant fatigué, il charge un fidèle serviteur de raconter pour lui. On apprend ainsi que l'étranger est Artabanes, prince mède, né et élevé à la cour du roi des Parthes, et l'on voit encore qu'il est ardemment épris de Parthénisse. Cette princesse, qui est l'héroïne du roman, était venue à la cour de Parthe, après la mort de son père, pour réclamer la continuation des revenus de sa principauté. Artabanes eut bientôt l'occasion de faire éclater sa passion. Pendant une grande fête nationale, tout à coup un cortège annonce, par le son des clairons et des trompettes, l'approche d'un grand personnage : c'était un prince, Artabanes, qui venait, suivant l'ancien usage, soutenir par combat singulier l'incomparable supériorité des charmes de

sa maîtresse; on voyait à sa suite une galerie portative contenant les portraits de vingt-quatre beautés que leurs malheureux amans avaient eu la présomption de vouloir égaler à la belle Mizalenza. La valeur d'Artabanes non-seulement préserve le portrait de Parthenissa d'être ajouté à la galerie, mais obtient pour elle la possession même de la galerie. Cependant Artabanes avait un rival formidable dans Surena, le favori du roi; c'était un méchant homme, capable de tout. Voyant qu'il ne faisait point de progrès dans l'affection de Parthenissa, il corrompit une de ses suivantes pour qu'elle fit trouver sous les pas d'Artabanes, dans le palais de la princesse, une lettre ouverte où il lui parlerait comme un amant heureux. Il s'ensuivit un combat à outrance d'Artabanes avec Surena, dont pourtant il épargna la vie; après quoi il quitta le pays dans la fatale conviction de l'infidélité de Parthenissa, et résolu à se retirer sur le sommet des Alpes. Mais le repos qu'il cherchait devait le fuir long-temps; il fut pris en route par un pirate, qui le mena avec quatre-vingts autres captifs à son ami Pompée, le patron et l'instigateur bien connu des pirates. Artabanes, comme de raison, parvient à s'échapper; il se met à la tête de ses compagnons d'esclavage, et, son parti s'augmentant, vous êtes fort étonné de trouver en lui votre ancien ami de l'histoire, Spartacus lui-même. Le récit de la guerre est fait exactement, mais Spartacus n'est pas tué; ce ne fut qu'un faux bruit, pendant lequel il se rendit incognito à Rome. Arrive là bientôt après lui un Parthe de ses amis, qui dissipe tous ses soupçons au sujet de Parthenissa, et le persuade de retourner avec lui dans l'Orient. Il y retrouve le déloyal Surena, qui lui fait encore obstacle, ainsi qu'au nouveau compétiteur, dans la personne même du monarque. L'infortunée Parthenissa étant tombée au pouvoir de ce dernier, et craignant la violence, prit une potion qui devait lui donner l'apparence de la mort. Notre héros s'imagina qu'elle s'était empoisonnée, et, son chagrin n'ayant point de bornes, il se poignarda; heureusement la blessure n'était pas mortelle, et ne résista point aux secours qui lui furent aussitôt prodigués par d'habiles chirurgiens; il se rétablit, et c'est alors qu'il vint à Hieropolis, comme on le voit au commencement de l'ouvrage, pour savoir de l'oracle ce qu'il devait faire dans une telle extrémité. Callimaque le prêtre, en retour du récit de ses aventures, lui raconte les siennes, et il se trouve qu'il est Nicomède, roi de Bithynie, le père de Nicomède que Corneille a mis en scène. Mais, pendant qu'il raconte son histoire, ils voient débarquer une dame qui a l'apparence de Parthenissa, et qui entre ensuite dans un bosquet touffu avec un jeune chevalier. Artabanes ne peut croire que ce soit sa maîtresse, d'abord parce qu'il sait qu'elle est morte; puis cette conduite lui paraît incompatible avec sa fidélité tant éprouvée, aussi bien qu'avec la modestie. Le roman finit tout d'un coup sans que l'auteur ait dégagé son héroïne de la situation équivoque où il l'a placée. Cette indécision finale sur le sort des personnages est le principal défaut de *Marianne*, du *Paysan parvenu*, et de plusieurs autres où l'intérêt a été assez excité pour qu'on ne puisse la pardonner à l'auteur. Dans *Parthenissa*, outre l'épisode de Callimaque, il y a aussi celui d'un des partisans de Spartacus, nommé Pérolla, et qui est amoureux d'une belle de Capoue. Par une infortune bien particulière, vu la différence des époques, Annibal est son rival. Telle était la passion du Carthaginois, que tout le temps qu'il fut en Italie il abandonna les soins de la guerre au valeureux Maharbal, et il laissa la conquête du monde pour conquérir la malheureuse Izadora. Cependant son armée aurait inévitablement accompli celle de Rome et de l'Italie, si sa belle ennemie ne l'avait persuadé par les plus instantes prières d'aller porter ses armes ailleurs, plutôt que de les employer à la destruction de la patrie à qui elle devait le jour. Annibal et Spartacus étaient peut-être les

deux héros de l'antiquité les plus mal qualifiés pour soupirer dans un roman, et l'on ne peut se rendre raison du choix que notre auteur en a fait.

La première des six parties dont se compose cet ouvrage est dédiée à la duchesse d'Orléans, et les autres à lady Sunderland, mieux connue sous le nom de Sacharissa.

Ce roman de lord Orreri, laissé inachevé, montre que la vogue commençait à désertir ce genre de compositions. Véritablement un ouvrage tel que *Parthenissa* pouvait convenir, avec ceux de M<sup>lle</sup> de Scudéry, à la galanterie solennelle de la cour de Louis XIV; mais ce n'était plus ce qu'il fallait en Angleterre au temps de Charles II, qui avait une cour aussi lestée que brillante. On désira donc quelque chose de plus fragile, de moins grandiose et de moins héroïque, en un mot de plus humain. On peut rapporter à cette époque l'origine de ce genre plus naturel, qui, en se perfectionnant avec le temps, est devenu le vrai roman anglais.

C'est alors que parut l'*Atalante* de mistress Manley, à qui Pope fit bien témérairement une réputation d'immortalité.

Les romans de mistress Behn, qui mourut en 1689, furent écrits pour la plupart vers la fin du règne de Charles II. Sir R. Steele disait d'elle, à ce que rapporte le dictionnaire biographique de Granger, qu'elle entendait mieux la pratique de l'amour que la théorie. Ses écrits n'ont pas échappé à la contagion d'immoralité qui infestait la littérature de ce temps, et, si un seul poète d'alors peut se vanter de chants toujours purs, il n'est pas étonnant qu'on n'en puisse attendre autant même d'un seul romancier. *Oroonoko* est le plus intéressant des romans de mistress Behn, et on ne peut lui intenter les mêmes accusations qu'à la plupart des autres. Il fut tracé d'après nature, lorsque l'auteur accompagna son père à Surinam, et Southerne en a tiré le plan d'une de ses tragédies les plus touchantes.

Mistress Behn fut imitée par mistress Heywood, née en 1696 et morte en 1758. Ses premiers romans, *les Excès de l'Amour*, *la Reclusé*, *l'Époux outragé*, dans lesquels elle a retracé les détails les plus libres et jeté tout masque dans les intrigues les plus effrontées, ont envers la morale tous les torts des productions précédentes; ses caractères d'hommes sont licencieux au dernier degré, et ses femmes sont aussi fougueuses que les princesses sarrasines dans les romans de chevalerie. Cependant « l'*Histoire de miss Betsy Thoughtless*, » ouvrage plus récent et plus considérable du même auteur, quoique non entièrement exempt des fautes des premiers, est digne de meilleure mention et pour son mérite et pour avoir, à ce qu'il semble, fourni à miss Burney le sujet d'*Evelina*.

Dans le roman de mistress Heywood, une jeune personne, à peine au sortir de l'adolescence, fait son entrée dans le monde, à Londres, ce vaste et étourdissant théâtre de la vie. Elle habite sous la protection de lady Mellasin, femme de basse naissance, de manières vulgaires et de mœurs dissolues, dont le mari est tuteur de miss Thoughtless; de lady Mellasin, et de sa fille miss Flora, hautaine et méchante, l'héroïne a beaucoup à souffrir pour son début dans le monde. Bien que douée d'intelligence, d'une âme pure et d'un cœur droit et bon, son peu de soin des apparences, son ignorance de l'esprit du monde et de ses mille pièges, l'entraînent dans les situations les plus dangereuses et les plus humiliantes. Toutes ces imprudences finissent par alarmer la délicatesse de celui qui voulait l'aimer pour la vie, et elle se l'aliène à jamais.

On peut se souvenir qu'Evelina est placée dans une situation analogue et que ses disgrâces viennent des mêmes circonstances. Le principal grief de M. Truworth, l'amant de miss Thoughtless, est de l'avoir rencontrée avec miss Forward, une ancienne compagne de pension, dont elle ignorait l'infamie.

Pareillement lord Orville se choque et se refroidit de trouver son Evelina en semblable compagnie au Wauxhall. Cependant la visite qui s'ensuit, et les conseils des amans à leurs maîtresses, sont pris par elles très différemment.

Mais non-seulement le plan d'*Evelina* ressemble à celui de *Betsy Thoughtless*; les mêmes rapports se trouvent aussi entre les caractères, quoique les noms ne soient pas également significatifs. M. Truworth (*Vrai mérite*) est le même que lord Orville, le noble et sincère amant. Lady Mellasin, avec qui miss Thoughtless (*Inconséquente*) demeure à Londres, est M<sup>me</sup> Duval, sans éducation, grossière et dissolue. La jalousie et la méchanceté avec lesquelles miss Flora Mellasin persécute l'héroïne du plus ancien des deux romans correspond à la jalousie et à la méchanceté des miss Broughtons. Miss Mabel, l'aimable et modeste amie de Betsy Thoughtless, semble avoir suggéré le caractère de miss Mirvon, la compagne d'Evelina; et nous pouvons remarquer encore, dans presque tous les personnages secondaires du roman de mistress Heywood et de celui de miss Burney, même suffisance, mêmes airs affectés d'indifférence et d'impertinente galanterie.

Vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, le nombre des romans anglais s'accrut rapidement, et, ce qui vaut mieux, le mérite s'en accrut aussi. C'est alors que nous arrivons aux grands écrivains qui ont ennobli ce genre et en ont fait une véritable étude de l'humanité. Nous n'analyserons pas ce qui est déjà si connu; on a lu et l'on peut relire les immortels romans qui ne sont pas l'une des moindres gloires de la Grande-Bretagne, depuis Richardson jusqu'à Walter Scott.

LORD PILGRIM.

## LE SALON.

### LES TABLEAUX DE GENRE.

La peinture de genre occupe cette année une place brillante au Salon; elle peut, à coup sûr, sinon dans l'ensemble, du moins dans ses principaux représentans, lutter et marcher de pair avec le paysage. Sans nul doute, il serait à désirer que les grandes toiles fussent plus nombreuses et mieux traitées à l'exposition, que la peinture historique et religieuse fût plus noblement représentée; mais prenons toujours ce que l'art veut bien nous accorder, et attendons.

Bien que, dans un précédent article, L'ARTISTE ait déjà parlé de M. Adolphe Leleux, il est impossible de passer son nom sous silence quand il s'agit du genre que nous traitons ici. M. Adolphe Leleux apparaît le premier à la tête de notre école réaliste. Cette année il a exposé deux tableaux : *les Contrebandiers espagnols* et *les Faneuses de la Basse-Bretagne*. Le plus remarquable de ces deux tableaux est, sans contredit, *les Contrebandiers*. Ils s'avancent à travers la montagne, les uns à pied, les autres sur leurs mules. Les chiens, ces compagnons de leurs dangers, ces veilleurs de la nuit et du jour, sont tenus en laisse, et seraient capables, à eux seuls, de vous faire reculer par leur aspect sauvage. Des femmes parlent au chef de la bande, fièrement campé sur sa monture et attentif aux renseignemens qu'elles semblent lui donner. Comme M. Leleux a bien exprimé l'assurance de ces excellens commerçans, qui, cependant, cheminent avec précaution, l'œil ouvert et l'oreille attentive! Quoi d'étonnant! ils sont traqués à toute heure, et leurs richesses leur coûtent de rudes

travaux et de vives sollicitudes. Néanmoins leur existence n'est pas sans charme, et plus d'un d'entre eux ne la changerait pas pour un calme et bourgeois repos. Rien ne manque à cette scène. Les fusils, les grelots, ces mille ornemens dont un Espagnol ne peut se passer, tout est là, et M. Gautier, le voyageur au-delà des monts, vous les nommera tous l'un après l'autre. L'allure des contrebandiers est fière; ils descendent bien le sentier ardu, et, quelque dur et rocaillieux qu'il semble, soyez sans crainte, le pied ne leur manquera pas.

La solidité de pâte, la fermeté, la force du coloris et la franchise n'excluent pas dans cette œuvre la sagesse et l'harmonie. Au milieu de cette réalité, l'une des plus complètes que l'on puisse imaginer, l'œil ne rencontre rien de vulgaire, et il peut même entrevoir une charmante teinte de poésie. Quant au paysage, il est habilement sacrifié, vrai, et parfaitement en harmonie avec la scène. Nous avons vu un commencement d'orage dans les montagnes; c'est bien ainsi que passent les nuages le long des rocs où ils s'arrêtent par lambeaux; c'est bien là ces teintes noitrées, cette atmosphère lourde et précurseur de la tempête.

Dans le tableau des *Faneuses*, nous pourrions peut-être reprocher à M. Adolphe Leleux les courbes du ciel, du terrain et des personnages, qui toutes trois se dirigent dans un même sens; l'uniformité du terrain et des faneuses, dont celles-ci ne se détachent pas assez; la ressemblance de plusieurs physionomies, et un manque de profondeur dans le paysage. Mais d'immenses qualités rachètent ces quelques imperfections. Cette œuvre est peinte avec puissance, et M. Leleux est ici plus réaliste encore que dans ses *Contrebandiers*. D'autres vous feront de gracieuses paysannes au teint frais, à la jupe courte, au corsage arrondi. Lui, il vous donne la Bretonne, la vraie et solide Bretonne, hâlée par le soleil, la Bretonne dans toute sa rudesse et sa sauvagerie, avec ses traits mâles, ses gros pieds et ses grosses mains durcies à l'ouvrage. Le rateau sur l'épaule, elles viennent de travailler, et l'on comprend que la journée n'a pas été perdue. En rentrant au logis, avec quel appétit elles vont manger la galette et le pain bis! Certes, le lit qui les recevra n'aura pas besoin d'une grande mollesse pour leur donner un profond sommeil. Oui, c'est bien là notre Bretagne, à nous autres habitans de l'ouest, notre bonne et simple Bretagne, telle que nous la connaissons, telle que nous l'aimons, avec ses habitans d'une naïve et rude simplicité, avec ses landes et ses agrestes horizons!

M. Armand Leleux a envoyé au Salon des tableaux pleins de charme, de finesse et d'effets de lumière fort heureusement ménagés, et il n'est pas du tout resté le frère d'Adolphe Leleux. Outre *l'Intérieur d'une forge* et *la Villageoise des Alpes*, dont L'ARTISTE a donné les gravures, *le Chasseur des Alpes*, *le Matin* et *le Bouquet*, il a exposé une *Danse suisse* dans les environs de la Forêt-Noire. Des paysans tournent au son du hautbois, tandis que d'autres puisent à même le tonneau le généreux liquide destiné à entretenir leurs forces et leur gaieté. Les tons nous paraissent en général un peu éclatans, mais cette œuvre est traitée avec une haute intelligence.

Si M. Armand Leleux a le tort, — en peinture, — d'être le frère de M. Adolphe Leleux, M. Hédouin a celui d'être son ami. Toutefois notons aussi chez lui une tendance prononcée à l'originalité. Sa *Halte dans les Basses-Pyrénées* n'a pas la solidité des *Contrebandiers*, mais elle brille en revanche par une naïveté charmante. Les personnages sont groupés d'une façon pittoresque et bien éclairés; la jeune fille présentant la cruche et celle qui tient la quenouille et regarde sont toutes deux fort gracieuses. Elles forment un délicieux contraste avec les visages des voyageurs reçus avec tant de courtoise affabilité.

*Le Convoi breton*, de M. Guillemin, est une œuvre de sentiment achevée. C'est bien toujours un peu la Bretagne d'Adolphe Leleux, mais ici l'impression, la pensée n'est plus la même. En tête du convoi s'avancent l'enfant de chœur portant la croix et le sacristain tenant le bénitier. Le char est une simple charrette trainée lentement par un cheval et deux bœufs, et sur laquelle repose le cercueil recouvert du drap mortuaire. Les paysans suivent les premiers, plus loin les femmes viennent à leur tour, et

quelques-uns, arrivés là par hasard, ont mis les deux genoux en terre, et se signent en priant pour le mort, tandis que les enfans, moins graves que les hommes, expriment leur douleur par des larmes. A droite s'élève la croix de pierre, que le voyageur rencontre à chaque pas sur la terre de Bretagne. Un groupe d'un effet pittoresque entoure cette croix, et la mélancolie profonde, la tristesse calme, répandue sur ce tableau, contraint involontairement de s'arrêter et de le contempler long-temps. M. Guillemain a compris la pompe rustique qui doit présider à cette cérémonie lugubre. Aussi, en la voyant, l'âme se sent prise d'un besoin de repos et de solitude, et peu s'en faut qu'il ne vous vienne en pensée d'aller mourir là-bas. — Les autres petites toiles de M. Guillemain sont peintes et dessinées avec esprit et finesse. L'extase béate des *Amateurs* en présence de curiosités et de rares peintures; la douleur d'un vieillard et d'une vieille femme qui viennent d'apprendre la *Mauvaise Nouvelle*, — sans doute la mort de leur fils en Afrique; — l'ennui du pauvre soldat occupé à poser devant son camarade *Artiste au régiment*, ennui qui se manifeste par le bâillement le plus contagieux qu'il soit possible de rendre, sont des sentimens traités avec une bonne franchise. M. Guillemain, nous sommes heureux de le dire, est certainement en voie de progrès.

Nous remarquons également une gaieté franche et animée dans une *Halte* de M. Hippolyte Bellangé. Comment ces pauvres soldats, arrêtés trop long-temps, hélas! à l'auberge du grand chemin, vont-ils faire pour regagner leurs compagnons? Vöyez: les paysans qui les ont hébergés portent celui-ci sur son cheval, où ils le replacent pièce à pièce, lui, son shako, son sabre, et bien heureux s'il peut conserver l'équilibre. Quel soufflet va recevoir cet autre, dont le vin a ému le cœur et qui s'approche trop près, en trébuchant, d'une bonne grosse mère, dont la main est déjà levée sur la joue du soldat français! — On peut reprocher à ce tableau d'être trop fait, ce qui lui donne quelque peu l'air d'une gravure. M. Bellangé a exposé en outre une scène de *Bivouac* et la réception du portrait du roi de Rome par les soldats de Napoléon la veille de la bataille de la Moskowa. L'on trouve là encore de bonnes têtes de vieux grognards, touchées avec esprit.

M. Lepoittevin fait facilement, dessine bien, mais pêche par la sécheresse, l'uniformité et le manque de solidité. Si la fraîcheur et la mignardise ne font pas défaut à sa *Bouderie*, la pose insultante de M<sup>me</sup> de B., jetant une aumône à un mendiant, déplaît dès le premier abord. Quant à son *Retour du marché*, bien que légèrement égrillard, c'est charmant! Dans les charrettes, sur les chevaux, on s'embrasse. On s'embrasse sur le premier plan; puis plus loin, sur le second plan, on s'embrasse. Puis tout là-bas à l'horizon l'on s'embrasse encore. C'est l'après-midi des gros baisers et des petits péchés.

M. Auguste Delacroix est toujours le même, mais toujours gracieux. Ses femmes sont jolies, avenantes; pourquoi la coquetterie ne leur inspire-t-elle pas la pensée de varier plus souvent leurs toilettes? Pourquoi toujours ces charmantes robes à raies bleues et roses, qui dessinent, il est vrai, si bien leurs corsages? Ses *Paysannes surprises par la marée sur les côtes de Normandie*, ses *Laveuses* et sa *Causerie à la fontaine*, sont trois petits tableaux touchés avec habileté, mais dont le paysage manque généralement de force et de couleur. La *Causerie* est une scène animée. L'une des jeunes filles est gaie, une autre triste, et celle-là laisse échapper un sourire moqueur. Eh! jeunes filles, jeunes filles, vous venez ici pour puiser de l'eau, dites-vous? Mais moi je soupçonne que la fontaine n'est qu'un prétexte, et je gagerais que vous parlez d'amour. Après tout, pourquoi pas? Causez d'amour, les fillettes, vous êtes jeunes, vous êtes gentilles, vous devez avoir plus d'un galant.

Encore de la fraîcheur et de la grace dans les tableaux de M. Compté-Calix. Sa couleur vague, indécise, peut-être froide et fausse même quelquefois, ne laisse pas pourtant d'avoir du charme. Son *Amour à la chaumière* renferme de bonnes physiologies; la femme du fond, à gauche, destinée sans doute à remplir les fonctions de fille d'honneur pour le mariage qui semble marcher assez vite, si nous en croyons l'intimité qui règne entre le jeune homme et la jeune Bretonne occupant le

centre du tableau, est d'une raideur de pose spirituelle et d'un bon comique. Les mains ont une dureté qui demanderait à être corrigée. — Le fond de *A travers Champs* est lourd, le feuillage des arbres pesant. Ces deux chiens qui viennent se dire bonjour, tandis que le jeune garçon et la jeune fille se tendent la main par-dessus la barrière, est d'un effet pittoresque. — Le *Salut à la meunière* est trop criard de ton. — C'est principalement dans *L'Amour au château* que l'on remarque cette couleur dont nous parlions tout à l'heure, cette teinte jaune répandue sur les fleurs, sur les cartons, sur le piano: on dirait que la lumière arrive à travers un store de boudoir. Et pourquoi pas? Les couleurs sont vives, et non éclatantes, et chaque détail présente une grande délicatesse de touche, peut-être même un peu de mollesse. L'écharpe entoure bien les épaules de la jeune femme, mais ces épaules tiennent mal. Si M. Compté-Calix préfère les sujets maniérés, il sait du moins les choisir avec bonheur. — Son dernier tableau représente le *Dominus vobiscum*. Une jeune fille a placé sur son nez les lunettes du curé, sur sa tête son chapeau à trois cornes et, le bréviaire à la main, elle se tourne vers d'autres jeunes filles, rieuses comme elle-même, et leur dit gravement: *Dominus vobiscum*. A droite s'élève le modeste presbytère: le Christ surmonte la porte; le pampre entoure la fenêtre. Mais voilà que le volet s'ouvre, et la bonne et indulgente figure du pasteur s'efforce de voir cette scène dont il est le héros absent. Ne craignez rien, mes enfans; quand vous viendrez vous accuser de vos peccadilles, la pénitence ne sera pas si sévère. Regardez, le sourire illumine cette bonne tête de vieillard. Il pardonnera à la jeunesse d'être jeune. — Pourquoi tant d'autres n'imitent-ils pas son exemple?

Puisque nous en sommes aux peintres maniérés, disons un mot de M. Schopin. Nous ne discutons pas le choix des genres; mais nous reprocherons à cet artiste de s'en aller toujours chercher des sujets nullement en harmonie avec son talent. Les tableaux de *Paul et Virginie* ont eu un brillant succès; ils ont été mis en gravures, et sont devenus l'ornement de bien des appartemens coquets. Néanmoins la réputation de M. Schopin est assez bien établie pour que nous puissions avouer franchement que, selon nous, il n'a nullement compris la naïve histoire de Bernardin. Ses personnages sont gracieux, mais frisés, papillotés, et en costume d'acteurs de l'Opéra-Comique. Non, ce ne sont pas là les enfans de la nature avec lesquels nous avons tous passé les plus beaux momens de notre enfance. — M. Schopin expose cette année la *Chute des feuilles* de Millevoe.

Il y a de la couleur, de la jovialité, de l'entrain, dans cette scène de satyres et de femmes aux figures enluminées et couchées dans la vigne, de M. Célestin Nanteuil. Ce tableau n'a pas le caractère antique; ces faunes, ces silènes, sont d'une époque toute moderne, mais la verve et la finesse vous enchaînent devant l'œuvre de l'artiste dont les illustrations et les œuvres légères sont entre toutes les mains. — Les draperies de la *Bonne Nouvelle*, de M. Villoud, sont habilement touchées et sans trop d'éclat. Nous en dirons autant de la *Petite Curieuse*, dont la figure n'exprime pas assez de curiosité. La *Mauvaise Nouvelle* est un tableau bien dessiné, mais moins bien peint que les deux précédens: les figures sont lourdes, et certaines plaques de peinture produisent un effet désagréable. — *Les Moines*, de M. Granet, manquent du sentiment religieux; leur aspect n'a rien de saisissant. A coup sûr, ils ne prennent ni leur vocation, ni le catholicisme au sérieux, et l'on entrevoit comme un sourire sceptique sous ces capuchons-là. — Une débauche de couleur, arrivant çà et là à un certain effet, nous rendra indulgent pour les nombreux et bien grands défauts de la *Séduction*, de M. Bauderon. — *Les Petits Bohémiens*, de M. Landelle, sont deux têtes où brille le sentiment. Le coloris est agréable; l'expression des deux physionomies est touchante et bien rendue. — *Aujourd'hui et Demain*, du même auteur, représentent les vicissitudes de la fortune de la courtisane. Ici, les draperies et les fleurs, la couche du plaisir, le sourire voluptueux et le réveil doré; là, le grabat et la paille, les soucis rongeurs, les joues creusées par la faim, les yeux rougis par les larmes; aujourd'hui l'amour, demain la misère. Pauvre femme! — Malgré quelques incorrections et un léger manque de solidité, ces tableaux

ont un vrai mérite que nous nous plaisons à constater. Si nous sommes aussi sévère, c'est que M. A. Leleux nous a gâté. — Arrêtons-nous devant les petites toiles de M<sup>me</sup> Cavé, toutes remplies de gaieté, de couleur, de légèreté et d'intelligence. Ce sont de simples scènes d'intérieur, de charmans enfans, de jolis amours nus, tels que Boucher en trouvait sur sa palette, et que le pinceau spirituel de M<sup>me</sup> Cavé sait rendre avec beaucoup de charme. — M. Luminais a trop ébauché, trop peu fini sa *Jeune Fille malade* et ses *Jeunes Filles passant un gué*. C'est toujours là le grand défaut de M. Luminais. Du reste, le sentiment et la couleur douce et agréable rachètent l'uniformité du fond, qui ne fait pas assez ressortir les personnages. Ces œuvres sont du nombre de celles qui ont le mérite, encore assez rare, de plaire. M. Luminais est fort jeune; il a certainement de l'avenir. — M. Schlesinger prodigue généreusement les corsages fleuris et décolletés; ses mains sont jolies, mais les éternels sourires de ses femmes agacent les nerfs; leurs physionomies sont communes et uniformes. — *Les Redevances d'automne*, de M. Jacquand, dénotent de la conscience et du travail. Il n'y a rien à redire sur ces fruits traités avec une grande vérité. *Les Orphelins* chassés de leur demeure et n'ayant conservé qu'un chapelet et le sabre de leur père, mort sur le champ de bataille, font rêver les honnêtes gens à l'ingratitude des hommes.

M. Giraud peint habilement, mais reste stationnaire. — M. Brun étudie, mais ses figures sont triviales et trop peu finies. — M. Jakson a de la couleur. — La scène de *Montfaucon*, de M. de Montpezat, est lugubre. Un pauvre cheval, n'ayant plus que les os et la peau, attend son sort, seul, la nuit, près de deux autres coursiers étendus sans vie. La tristesse de l'animal a quelque chose de grotesque qui ne laisse pas pourtant d'affecter péniblement l'âme. Un cheval, jadis fougueux et chéri, maintenant à sa dernière heure, ne mérite-t-il pas une larme et un soupir de regret? — Il faudrait rester un siècle devant le *Carnaval* de M. Garbet, et l'on n'aurait pas encore le temps de passer en revue tous les personnages. La couleur de M. Garbet a de la hardiesse, et l'on découvre dans ce tableau, même en passant rapidement, quelques jolis détails. — MM. Duval Lecamus et M. Cals ont de nombreuses toiles cette année au Salon; mais hélas! — Soyons juste pourtant, et disons que la *Pauvre famille en prière*, de M. Cals, offre des types d'une grande vérité. — M. Beaume veut imiter Greuze. M. Beaume a du talent; mais, Greuze, où êtes-vous? — La *Scène de Famille*, de M. Steinheil, touchée avec finesse et naturel, pêche par trop de froideur, ainsi que la *Couturière* et la *jeune Fille faisant bouillir son lait*, de M. Émile Béranger, et la *Sainte Isabelle*, de M. Gué. — Nous ferons le même reproche à MM. Chavet, Rénié, Van Hove, Caudron et à M<sup>me</sup> Lagache. Néanmoins les tableaux de ces artistes, et surtout celui de M. Van Hove, méritent d'être cités, et plusieurs sont étudiés, finis et bien dessinés. — Le *Marché des Jacobins*, de M. Charles Béranger, présente de fort bons détails, entre autres des lièvres, des carottes, et surtout une perdrix d'un naturel achevé. — Les *Femmes mauresques*, de M. Philippoteaux, ressemblent trop aux titis des bals de l'Opéra. — M. Manzoni abuse du glacis, ne soigne pas assez et charge trop. — Les tons du *Ménétrier*, de M. Marolle, sont beaucoup trop criards. — M. Penlay-Montague a de l'esprit, de l'expression, de jolis minois, dans son *Bonheur et Malheur*, mais il manque d'énergie. — M. Couveley abuse de l'empâtement; son ciel lourd et son paysage trop peu achevés nuisent à ses qualités. — M. Fontaine et M. Besson veulent imiter M. Diaz et M. C. Nanteuil. — L'*Intérieur de harem*, de M. Lépaulle, renferme deux jolies têtes; l'ensemble est un peu trop papilloté. — Le coloris de M. Wattier plait par la vague, peut-être bizarre, répandu sur tout le tableau. — Le *Don César de Bazan*, de M. Battaille, ne nous paraît pas compris : ce n'est pas là la noblesse qui doit percer, même sous ce manteau troué du cousin de don Saluste. — M. Debon manque complètement de distinction; son Henri VIII n'est rien moins qu'un roi. Nous préférons de beaucoup son *Concert dans l'Atelier*, où cependant la vigueur est outrée. — Un calme parfait, une noble gravité, mêlée peut-être d'une netteté sèche, respire dans l'*Improvisateur* de M. Leseq. — La *Paillasse*, de M. Seigneurgens, seul, dans sa man-

sarde, après la parade, où il lui a fallu rire et faire rire en dépit de la faim et de la tristesse, se recommande par un sentiment mélancolique. Son chien le regarde avec des yeux pleins d'expression, et partage profondément les déboires de son maître. Pauvre chien! notre seul ami dans nos peines, comme dit Byron. — N'oublions pas non plus MM. de Heuvel, Flatters, Sarcus, Antigna, Bailly, Bazin, Couder, Aiffre, M. et M<sup>les</sup> Colin et M. Fauvelet, dont la peinture est trop éraillée. — Et M<sup>lle</sup> Rosa Bonheur, avec ses divins petits moutons! comme elle les aime! comme elle les peint avec soin! comme ils doivent l'aimer, eux aussi! Voyez : partout des moutons, des moutons frais et gracieux; eh bien! avec ces moutons seulement, M<sup>lle</sup> Rosa Bonheur exécute des compositions des plus heureuses. — Plaçons le frère près de la sœur, et citons le *Bain* et l'*Heureuse Mère*, deux tableaux de M. Auguste Bonheur, dans lesquels l'intelligence ne fait pas défaut. Courage à tous les deux! — La *Laitière et le Pot au lait*, de M. Marcel Verdier, rappelle, pour le sujet, la *Cruche cassée* de Greuze. Pleure, jeune fille, pleure tes illusions perdues, tes rêves envolés! — Le même artiste a traduit sur la toile le *Jardinier* Mazet, conte de Boccace. M. Verdier a de la couleur; ses personnages sont bien campés.

Selon sa coutume, M. Biard a exposé quelques scènes comiques, parmi lesquelles nous citerons le *Peintre classique*, vêtu d'une redingote fort bourgeoise, la tête couverte d'un casque, et posant, en se regardant dans la glace, sans doute pour représenter un Grec ou un Romain. Hélas! pauvre artiste, peut-être sa bourse ne lui permet-elle pas de louer un modèle; peut-être devrions-nous le plaindre? Quoi qu'il en soit, il fait bien rire. — La *Jeunesse de Linnée* a déjà été appréciée dans cette Revue. — Dans cette autre petite toile, toujours de M. Biard, voilà un curé vif, son vicaire et le capitaine de la garde nationale de campagne, qui ont grand besoin que l'évêque donne le signal de la fin du repas. Rabelais eût beaucoup ri en voyant ce festin, dont il n'eût certes pas abandonné sa part. — Mon Dieu! que cette infortunée *Sentinelle* de M. Pengilly-l'Haridon paraît s'ennuyer! Comme elle bâille à se désarticuler la mâchoire! Chantera qui voudra le bonheur de l'état militaire; mais, à coup sûr, ce ne sera pas elle. — Les jambes ne se détachent peut-être pas assez du rocher, mais c'est spirituel, c'est touché avec vigueur; c'est une bonne petite toile qui ne passerait pas, à coup sûr, pour la dernière du Salon, malgré son étroite dimension.

Nous dirons de même du *Jugement du Chien*, de M. Mayer, tableau quelque peu bien naïf, mais fort joli. Des jeunes filles, revêtues de robes rouges et noires, ont traduit le tranquille animal, accusé d'avoir dévoré un gigot. Le président a l'air grave; le gendarme, coiffé d'un bonnet de papier, a l'air sévère et rébarbatif. L'avocat plaide avec toute la chaleur de la conviction. L'accusé Médor se fait remarquer par une physionomie des plus honnêtes et des plus patientes. Certainement il sera acquitté.

Rien de plus heureux que le choix des petits tableaux de M. Édouard Girardet. Assis l'un près de l'autre, un enfant de sept ans et une petite fille du même âge causent... de quoi? Mon Dieu! nous ne saurions vous le dire! De quoi cause-t-on à sept ans? Et voilà que la chèvre vient brouter la couronne de fleurs que ce nouveau Paul a placée sur la tête de Virginie. — Ici ce sont encore les mêmes enfans, voulant dérober des pommes à un bonhomme qui ne dort que d'un œil, et tient la main sur son bâton. La *Lettre difficile* est le meilleur de ces tableaux. L'enfant cherche, en se grattant la tête, et la bonne vieille lui montre la verge qui doit venir en aide à sa mémoire. Excellente vieille! je suis sûr qu'elle ne frappera pas. — Dans ces compositions, l'on remarque, comme nous le disions, un grand bonheur dans le choix des sujets. Un paysage vitreux, une teinte violacée, un manque d'air et d'épaisseur, leur enlèvent pourtant une partie de leur charme, et il y aurait en outre quelques autres défauts à signaler; mais ne disons pas tout en un jour; et courage à M. Girardet!

Il nous resterait encore quelques peintres à placer ici, si la Revue ne les avait déjà nommés. On a signalé les imperfections de M. Decamps, mais on a dit aussi que son sommeil ne serait pas long, et qu'il se réveillerait bientôt, comme le poète, plus bri-



lant, plus splendide, plus vigoureux que jamais. — Quant à M. Diaz, ce n'est pas du genre, c'est de la poésie. Employez tous les mots imaginables : caprices, chimères, rêves impossibles, fantaisies; comparez ces petites toiles aux rubis, aux diamans enchâssés dans l'or, aux perles, à la rosée que frappe le soleil, aux fleurs, aux oiseaux d'Orient, vous n'aurez rien fait encore.

En somme, nous le répétons en finissant, le tableau de genre est noblement représenté au Salon, et, malgré les plaintes de quelques esprits chagrins et pessimistes, nous ne croyons pas, pour notre part, que l'art soit mort à jamais en France. Ne nous renfermons donc pas dans une muette et passive admiration du passé. Quelles que soient les œuvres des siècles précédents, il reste encore beaucoup à faire. Donnons avec mesure et justice le blâme et la louange, mais ne fermons pas obstinément les yeux; car, dans un pays comme le nôtre, où l'artiste travaille, cherche, produit souvent avec talent, la critique peut sans doute user de son droit de sévérité; mais nier d'une façon absolue l'art contemporain, elle ne le peut jamais.

EMMANUEL DE LERNE.

## POÉSIE.

### HYMNE A LA BEAUTÉ.

Que de fois dans la saison verte,  
Que de fois dans l'âpre saison,  
L'aile de l'ame grande ouverte,  
Les yeux du rêve à l'horizon;

Dès l'aube, ou le soir dans la veille,  
A toute heure, du même essor,  
Poursuivant l'unique merveille  
Que mon cœur estime un trésor;

Toujours à reprendre ma course  
Ardent, mais toujours renversé,  
Que vers l'Astre, que vers la Source  
Je me suis de fois élancé!

Astre d'or que je voyais poindre  
Dans les lointains de mon désir;  
Source que j'avais soif de joindre  
Pour y plonger tout à loisir;

Que de fois, ô sacré mirage,  
Lueurs de la grande clarté,  
Vous avez trahi mon courage,  
O prestiges de la Beauté!

Car c'est toi, Beauté souveraine,  
De mes jours éternel tourment,  
Toi dont un seul rayon m'entraîne,  
Les bras ouverts, tel qu'un amant;

C'est toi dont le rêve m'assiège  
D'un charme toujours incomplet,  
C'est toi qui m'as pris à ton piège  
Comme un oiseau dans un filet.

Aux premières lueurs de mon adolescence,  
Quand du cœur et du front s'éveille la puissance,  
Laisant chacun tenter et l'or et la faveur,  
Dans les sentiers discrets, moi, je restais rêveur;  
Et, l'œil indifférent à tous les phénomènes,  
L'esprit blessé du mal et des laideurs humaines,  
Seul avec ton penser, de ton amour rempli,  
En ces jours où ton culte est en si noir oubli,  
Cherchant autour de moi ta splendeur immortelle,  
Je disais inquiet : Amis, où donc est-elle ?  
Mais tous allaient, cœurs froids à mon rêve étrangers,  
Fatiguer de leurs vœux des autels mensongers.

J'ai vu depuis, Beauté suprême,  
Les idoles du cœur humain,  
Et les pierres de l'anathème  
Leur vinrent souvent de ma main;  
Souvent, pour ces déesses vaines,  
Le sang qui ruisselle en mes veines  
S'aigrit de fureur et de fiel;  
Souvent tressaillirent leurs ombres  
Aux cris de mes colères sombres,  
Lancés aux quatre vents du ciel!

Oui, dans ces brûlantes querelles,  
Beauté dont je servais la loi,  
La haine que j'avais contre elles  
Venait de mon culte pour toi.  
Mais j'ai compris que mon outrage  
Était plus vain que dans l'orage  
Le cri perdu des alcyons,  
Et mon ame, soudain calmée,  
Ainsi qu'une fleur embaumée,  
Ne s'ouvre plus qu'à tes rayons!

O rayonnement pur! Beauté, profond mystère  
Dont le ciel est jaloux et qu'adore la terre!  
Accouplement sacré des formes, des couleurs!  
Les graces du sourire et les graces des pleurs,  
Les contours délicats, les nuances, les poses,  
Assemblage inoui que toi seule composes,  
Toi qui sais fondre ensemble, ineffables accords,  
Les charmes de la terre et de l'ame et des corps,  
Beauté! des profondeurs d'une époque assombrie  
Je te salue, et t'aime avec idolâtrie!

Si souvent qu'à mes yeux quelqu'un de tes éclairs  
Brilla, soit dans un astre au dôme bleu des airs,  
Soit dans un paysage ou dans une peinture,  
Dans l'œuvre de l'artiste ou bien dans la nature;  
Si souvent, gracieux ou plein de majesté,  
Qu'à mes regards épris ton charme ait éclaté,  
Mon cœur tout palpitant, trop facile à séduire,  
Sans t'admirer soudain ne t'a jamais vu luire.  
Mais si parfois, Beauté, toi, reine des plus forts,  
Toi, mère de l'amour et des brûlans transports,  
En signes moins obscurs, en magnétiques flammes  
Je te vois resplendir aux fronts puissans des femmes,  
Soudain, le regard fixe et de splendeurs noyé,  
Je pâlis et je tremble ainsi qu'un foudroyé!

Cependant chaque fois, quand ton prisme d'Armide  
Frappait éblouissant sur ma paupière humide,  
Alors même, ô surprise! immobile et ravi,  
Je sentais chaque fois mon cœur inassouvi,



Et devant tout objet que ton lustre décore,  
O terrestre Beauté, je voulais plus encore !  
En mon esprit toujours un type sans pareil,  
Importunant ma joie, écliprait ton soleil.

De toutes les forces de l'ame  
Alors, vers ce point rayonnant,  
Épervier que sa proie enflamme,  
J'ai tendu d'un vol permanent.

Plus rapide que l'hirondelle,  
En avant, disais-je, en avant !  
O pensée, encore un coup d'aile,  
J'aperçois l'astre à son levant !

Là-bas, c'est le jour sans nuage;  
Plus d'ombres, plus rien de caché;  
C'est la fontaine au frais rivage  
Où dort le désir étanché !

Ainsi, franchissant monts et grève,  
J'allais sans frein, j'allais toujours,  
Et, pour mieux atteindre mon rêve,  
J'appelais l'art à mon secours.

Il n'est sommet inaccessible  
Où ma stance ne monterait;  
Au point de mire de la cible  
En archer sûr je lance un trait.

Habile à ce genre d'escrime  
Je soulevais l'Esprit du sol;  
Avec l'éperon de la rime  
J'excitais l'idée en son vol.

Art impuissant ! défaite amère !  
Un jour, de courage épuisé,  
Je suis, du haut de ma chimère,  
Tombé sans conquête et brisé !

Idéal ! idéal ! fleur des célestes plaines,  
Rose des bois sacrés, qu'ilis des grands sommets,  
Dont nous ne respirons que les vagues haleines  
Sans t'avoir vu jamais;

Toi dont le seul parfum de si loin qu'on l'aspire,  
Les troublant de pensers plus doux qu'ils sont amers,  
As sur les nobles cœurs cet orageux empire  
Des autans sur les mers;

Idéal ! contre moi dans les ombres inflmes,  
Contre moi qui planais jadis et vais ramper,  
Le glaive qui défend les abords de tes cimes  
N'aura plus à frapper !

Dans l'air contemporain chargé d'impurs miasmes,  
L'esprit bientôt succombe au dégoût qui l'atteint,  
Et, perdant chaque jour ses beaux enthousiasmes,  
Ma jeunesse s'éteint.

Aux chercheurs d'Amérique, à qui les vents font fête,  
Sans disputer encore ou ta perle ou ta fleur,  
Colomb désespéré, j'ensevelis ma tête  
Au sein de ma douleur.

Et cependant parfois, dans l'ombre où se consomme  
La ruine d'un cœur qui tomba de si haut,

Quand parfois je tressaille encore, tel qu'un homme  
Qui s'éveille en sursaut;

C'est que, pareil au jour qui dore la surface  
Des bois dont l'épaisseur garde l'obscurité,  
A passé sur ma lèvre un éclair de ta face,  
Idéale Beauté !

A. DESPLACES.

## LES MÉTAPHYSICIENS ET LES PHILOSOPHES.

Au dernier siècle, pour avoir été prodigué outre mesure, le nom de philosophe en était venu à ne plus signifier qu'un être vertueux et raisonnable, affranchi des préjugés, sachant lire dans sa propre conscience, et ne relevant que d'elle seule, — en d'autres termes, comme l'appelait Diderot, « une horloge qui se monte, pour ainsi dire, quelquefois elle-même. » A présent, le mot semble tombé dans une étrange désuétude, et, si je ne me trompe, un philosophe aujourd'hui, dans le langage usuel, ce n'est guère qu'un professeur de philosophie. Cette diversité d'acception est fondée sur les différences de la philosophie elle-même dans l'un et l'autre siècle. — Au temps des encyclopédistes, la philosophie, dédaignant les abstractions spéculatives et se bornant aux vérités d'expérience, ne voulait plus être un amour stérile de la sagesse; mais, animée du zèle le plus louable pour le beau et le bien, elle prétendait éclairer les hommes, les instruire, les rendre meilleurs, perfectionner aussi la société civile, faire sortir enfin de la théorie abstraite des idées la pratique la plus généreuse et la plus bienfaisante : de là son action pénétrante, son influence universelle; de là son empire salutaire sur les opinions et les mœurs. Elle abandonnait ainsi de son plein gré les hauteurs métaphysiques pour descendre dans les régions, scientifiquement inférieures, de la logique et de la morale. Aujourd'hui, la philosophie s'est retirée du monde dans les ténèbres de l'école; amoureuse de la science pure, elle renonce volontairement à la conduite des esprits et des cœurs, elle ne se pique plus de pousser son siècle en avant, elle a tout-à-fait divorcé avec le commun des hommes, et, perdue dans les chimères vénérables de la spéculation, dédaigneuse des choses de la terre, elle ne songe guère à mettre en pratique la parfaite théorie qu'elle a sans doute trouvée durant ces années si longues de retraite et de solitaires études. En un mot, elle est et veut rester une pure idéologie, fertile, je n'en doute pas, pour la science, mais inféconde pour nous et d'une stérilité complète dans ses effets : la règle de l'esprit, la loi du devoir, ne sont plus pour elle que des appendices insignifiants qu'on fait découler secondairement des principes supérieurs; et les applications positives, pratiques, de la logique et de la morale semblent aussi méprisées par nos métaphysiciens et psychologues que le peuvent être celles de la géométrie ou de la physique par nos savants *transcendants*.

Ainsi, pour plus de clarté, distinguons en philosophes et en métaphysiciens les uns et les autres, ceux d'autrefois et ceux d'aujourd'hui. — Voici ce que les philosophes pensaient des métaphysiciens ou faiseurs de systèmes, il y a tantôt un siècle. Ce sont quelques lignes extraites de la fameuse préface de D'Alembert : « Les principes de la métaphysique, aussi simples que les axiomes, sont les mêmes pour les philosophes et pour le peuple. Combien y en a-t-il qui ne méritent ce nom de méta-

physicien que par le malheureux talent d'obscurcir avec beaucoup de subtilité des idées claires, et de préférer dans les notions qu'ils se forment l'extraordinaire au vrai, qui est toujours simple. Il ne faut pas s'étonner, après cela, si la plupart de ceux qu'on nomme métaphysiciens font si peu de cas les uns des autres. Je ne doute point que ce titre ne soit bientôt une injure pour nos bons esprits, comme le nom de sophiste, qui pourtant signifie sage, avili en Grèce par ceux qui le portaient, fut rejeté par les vrais philosophes. » — Et Voltaire : « Plus je vais en avant, et plus je suis confirmé dans l'idée que les systèmes de métaphysique sont pour les philosophes ce que les romans sont pour la femme. Ils ont tous la vogue les uns après les autres, et finissent tous par être oubliés; une vérité mathématique reste pour l'éternité, et les fantômes métaphysiques passent comme des rêves de malades. » — Et aussi Diderot : « Quand on borne l'objet de la métaphysique à des considérations, ce n'est qu'une science vaine et méprisable;... la pratique sans la raison de la pratique et la raison sans l'exercice ne forment qu'une science imparfaite. »

D'ailleurs, nos spéculatifs d'aujourd'hui ne sont point en reste avec leurs devanciers, comme vous le pensez; et, s'ils se voient ainsi condamnés par les grands esprits du XVIII<sup>e</sup> siècle, condamnés au nom de la philosophie pratique, ne pensez pas que cette condamnation leur soit bien lourde à porter. Non; ils ont commencé par retirer à leur tour le nom de philosophe à toute la famille encyclopédiste; ils lui ont arraché ce titre qu'elle avait porté avec quelque gloire pourtant, et le moindre des écoliers psychologues d'à présent, le plus mince bachelier éclectique, hausse les épaules lorsqu'il entend parler de la philosophie de Voltaire, de la philosophie de Diderot. La philosophie, s'il vous plaît, « n'est pas ce qu'un vain peuple pense. » Cette science admirable qu'on appelait jadis la santé de l'âme, la consolatrice de la vie; cette science qui se proposait d'adoucir les mœurs, d'éclairer les esprits, de donner des leçons de vertu, de former des hommes et des citoyens; cette science-là, précipitée du haut de son piédestal, ne se nomme plus à présent que d'un nom qui marque on ne peut mieux l'état d'infériorité où elle est vis-à-vis de la spéculation, et le peu d'estime qu'on a désormais pour elle : elle s'appelle, dans l'école, *la philosophie du monde* ! Retenez bien ce mot : la philosophie du monde; vous verrez quelles fécondes applications on en peut faire ! Viennent un grand et généreux écrivain qui, d'une voix éloquente, proteste de nouveau contre les clauses iniques du pacte social qui redemande à la raison ces principes du droit commun méconnus et violés par l'odieux intérêt, qui retrouve écrits dans son propre cœur les titres de la multitude humaine si misérable, et qui proclame hardiment la dette imprescriptible de l'homme vis-à-vis de l'homme : — philosophie du monde ! Viennent de purs et sévères esprits, inspirés de l'âme des temps anciens, revisant avec ardeur, au milieu des sordides passions du jour, cette sainte loi du devoir que nous voyons, hélas ! faiblir dans tous les cœurs, et que finiront bien par étouffer les lâchetés de nos consciences; viennent aussi, hors de l'école sacramentelle, viennent de brillantes hypothèses, hardis échafaudages de l'esprit de système, nouveautés étranges de la spéculation, mais que défend au moins un zèle de pieuse philanthropie, et qui ne refont l'univers, ne créent des dieux inconnus que pour élargir le cœur de l'homme, que pour agrandir et ses destinées d'ici-bas et ses espérances célestes : — philosophie du monde ! philosophie du monde !

Qu'il n'y ait donc, puisqu'il le faut, de vrais philosophes que ces savans hommes, les algébristes de la pensée, et que tout le reste soit devant leurs yeux comme s'il n'était pas; ne discutons pas, regrettons seulement, en voyant la vraie philosophie se renfermer avec égoïsme dans les problèmes abstraits, et se consumer dans ces vaines disputes métaphysiques, si agréablement comparées par Voltaire à des ballons remplis de vent que les combattans se renvoient : — « Les vessies se crèvent, l'air en sort, il ne reste rien; » — regrettons, dis-je, les temps meilleurs pour nous où toute idée de progrès et de liberté, où toute pensée de charité, où toute élévation de cœur, où toute générosité

était aussi du ressort de l'esprit philosophique. La science peut-être ne s'en trouvait pas plus mal, et notre pauvre monde assurément beaucoup mieux. Hélas ! parmi nos *vrais* philosophes, quel est celui, je le demande, dans le cœur duquel les plaintes humaines trouvent un douloureux écho, celui qui batte des mains publiquement aux essais de réformes fraternelles, celui qui, à l'apparition d'un bon livre par exemple, s'écrit du fond de l'âme, s'écrit comme ce Voltaire, — qu'ils raient sans pitié de leur liste philosophique : — « Que béni soit celui qui a rendu ce service au genre humain ! » — quel est celui qui nous fasse voir, dans sa vie ou seulement dans ses livres, la règle admirable que proposait Diderot : « Il est inutile de remarquer ici combien le philosophe est jaloux de tout ce qui s'appelle honneur et probité. La société civile est, pour ainsi dire, une divinité pour lui sur la terre; il l'encense, il l'honore par la probité, par une attention exacte à ses devoirs, par un désir sincère de n'en être pas un membre inutile ou embarrassant. Ces sentimens sont encore nourris dans le fond de son cœur par la religion où l'ont conduit les lumières naturelles de la raison. » — De tout temps, de l'avis unanime, les philosophes avaient été les plus honnêtes gens, les plus hommes de bien... Je ne veux point faire ici d'opposition; je constate seulement que nos éclectiques d'aujourd'hui, s'ils sont de quelque côté, ne sont certes pas de celui du progrès, et qu'ils nous ont montré dans un débat tout récent — des philosophes jansénistes, chose étrange ! — des philosophes conservateurs, chose plus étrange encore !

Si, du moins, dans la sphère des idées scientifiques où ils se renferment, s'ils avaient prouvé la fécondité de leur cerveau; si, à défaut de services rendus à l'esprit public et à la moralité commune, ils avaient éclairci les obscurités du problème métaphysique; s'ils avaient fait luire quelque clarté nouvelle dans cette épaisseur de ténèbres; s'ils avaient mené en avant, de quelques pas seulement, cette science pure qu'ils adorent avec une si parfaite dévotion... Mais que font-ils, cependant, que glauer sur les javelles germaniques, que commenter les abstractions allemandes, — qui renient encore tout haut ce commentaire, — qu'errer dans le vaste champ de l'histoire de la pensée et planter leur tente aujourd'hui chez Zénon, demain chez Aristote ou Platon ? Pas une pierre du bâtiment qu'ils édifient qui n'ait été arrachée à quelque temple philosophique, pas une pièce de la mosaïque qu'ils composent qui ne vienne ou des anciens ou des modernes !... Et puis, ce sont, de toutes parts, des raffinemens de prudence, un excès de circonspection... Les yeux jaloux de l'église sont terriblement ouverts; il faut prendre le détour de la périphrase, il faut marcher avec précaution sur ces charbons mal éteints, il faut se garder même de jamais toucher aux points épineux. — « Mais, quand donc arriverez-vous à la question de l'immortalité de l'âme ? — Oh ! cette question-là, je la traiterai quand je serai riche, vieux et allemand. (*Dialogues de Vainini*). »

Le chapitre serait trop long des récriminations; nous nous arrêtons; aussi bien, le moment semblerait-il mal choisi peut-être, puisque, précisément, nous avons sous les yeux l'un des rares essais pratiques de la philosophie régnante, le seul livre à peu près où nos philosophes-professeurs aient daigné se dérober à eux-mêmes quelque parcelle de leur divine science pour la mettre à la portée du commun des intelligences. Voici qu'on nous donne aujourd'hui les premiers volumes d'une encyclopédie éclectique.

Il ne s'agit pas ici, vous l'entendez bien, d'un résumé complet des connaissances humaines, mais simplement d'un dictionnaire des sciences philosophiques; les auteurs se sont proposé de faire l'inventaire des richesses de la philosophie, de marquer, dans l'art de la pensée, le terme où l'esprit humain est parvenu et la route qui l'y a conduit, de donner enfin, « au nom de la raison, sous une forme accessible à tous, un corps de doctrines où l'âme humaine puisse se reconnaître avec toutes ses facultés, tous ses besoins, tous ses devoirs et ses droits. » Ce n'est donc qu'une encyclopédie partielle, uniquement consacrée à la philosophie, et se retranchant même les sciences exactes sur lesquelles l'empirisme du dernier siècle avait fondé toute sa doc-

trine. Platon avait écrit jadis sur la porte de son école : Nul n'entre ici qui ne soit géomètre; Diderot aurait volontiers écrit sur la porte de l'Encyclopédie : Nul n'entre ici qui ne soit géomètre, physicien, médecin, botaniste, algébriste, etc., etc. Mais aujourd'hui, grâce à Dieu, nous professons le plus beau spiritualisme, la science de la raison se dégage des régions expérimentales, s'élève d'elle-même sur une hauteur sublime, et n'a plus besoin de se servir du piédestal des sciences inférieures.

Vous comprenez d'abord que cette encyclopédie, ainsi restreinte, se propose un but plutôt d'instruction que d'éducation, si je peux employer ici les deux mots officiels; elle ne prétend ni régir les opinions, ni former les mœurs publiques, ni détruire les préjugés, ni déraciner les erreurs; elle s'adresse aux esprits studieux qui ont déjà de la culture, et leur présente un cours complet de philosophie et d'histoire de la philosophie. Le nouveau dictionnaire n'est rien moins, assurément, qu'une conspiration, qu'un *ralliement de conjurés*, comme on appelait la première encyclopédie; il ne veut point faire de prosélytes, mais tout au plus des disciples; ce n'est ni une prédication ni même une œuvre de polémique. Ils se sont réunis raisonnablement et froidement une poignée de « professeurs de philosophie, » et ils ont formé l'entreprise de professer dans un dictionnaire à peu près comme ils le font dans leurs classes; ce ne sont plus ces audacieux ouvriers travaillant tout le jour à la vigne du public, ces propagateurs passionnés de la vérité, ces précepteurs infatigables de l'esprit humain; les Diderot, les d'Alembert, sont devenus tout modestement des *professeurs de philosophie*. Aussi le livre sera-t-il purement didactique, le souffle puissant de la vie n'en agitera point les feuillets, la tiède raison y exercera seule son empire, et l'intérêt unique de la science y attachera l'esprit du lecteur. Je ne veux pas dire, pourtant, que ces encyclopédistes d'une nouvelle façon n'aient pas aussi leur théorie morale fondée nécessairement sur les principes du juste et de l'honnête; je vois même dans leur préface une assez belle profession de foi : « L'idée du devoir, du bien en soi, est pour nous la loi souveraine, qui ne souffre aucune atteinte et repousse toute condition, qui oblige les états et les gouvernements aussi bien que les individus... » Mais c'est encore ici une morale sans tendresse, sans entrailles, sèche et sévère comme un principe de science, qui se déduit enfin de l'esprit plutôt qu'elle ne découle du cœur. Lisez, par exemple, l'article *État*; cherchez-y, parmi ces sages raisonnemens sur le droit et la justice, cherchez-y le cri de pitié et d'indignation qui éclate à toutes les pages de Jean-Jacques, cherchez-y la trace des larmes qui baignaient les yeux de ce noble écrivain, lorsqu'il retraçait aussi, lui, les lois des états, et que son cœur se déchirait à la pensée de ces multitudes de misérables qui sont déshéritées, foulées et dégradées depuis le commencement des siècles! Cherchez-y même un vœu pour l'avenir, une espérance pour le progrès, un remède pour les maux présents!... La philosophie ne se mêle point de cela, c'est la science sereine et impassible des principes; elle raisonne, mais elle ne sent pas!

Après tout, la faute n'en est pas proprement aux auteurs de la nouvelle encyclopédie; ils prennent, pour la résumer, la philosophie telle qu'elle est aujourd'hui dans l'école; et, puisque cette philosophie est absolument stérile, comme nous avons dit, pour la pratique, il faut bien que leur livre se ressente de cette stérilité: ce n'est, en effet, que des conclusions qu'ils se sont chargés de tirer; il faudrait faire remonter plus haut nos accusations. — De même, voyons-nous les auteurs du dictionnaire, tout imbus de la prudence, quelque peu hypocrite et puérile, des doctrines éclectiques, séparer dévotement la religion de la philosophie. Division fautive et menteuse, dont on a fait vingt fois justice et qu'il y a cent ans déjà d'Alembert avait mise à néant. « Séparer la théologie de la philosophie, disait-il, ce serait arracher du tronc un rejeton qui de lui-même y est uni. La théologie tient à la philosophie par les conséquences qu'elle tire des dogmes qu'elle enseigne. »

Il y aurait donc bien à critiquer dans le nouveau *Dictionnaire des sciences philosophiques*; nous devons pourtant rendre justice à l'esprit qui a dicté le livre et au livre lui-même. En l'état

où la philosophie se trouve aujourd'hui, cette encyclopédie est aussi bonne qu'elle pouvait être; vous y trouverez une excellente critique historique, la principale qualité, comme on sait, de l'école régnante, une grande lucidité d'exposition, une appropriation heureuse de la science aux esprits de tous les jours, enfin, sinon la supériorité de style des plumes philosophiques du dernier siècle, au moins un mérite assez rare de correction et de pureté de langue. — Nous attendrons, d'ailleurs, pour nous prononcer davantage sur le livre, que la publication en soit complètement terminée: trois volumes seulement ont paru sur huit dont doit se composer l'ouvrage.

Une autre tentative d'encyclopédie, qui date de ces derniers temps, est le *Dictionnaire universel* de M. Bouillet. Ce dictionnaire, l'une des plus vastes compilations qu'on ait faites jamais, comprend une masse énorme de faits historiques, biographiques, géographiques, mythologiques, etc.; il présente des qualités remarquables de méthode, d'arrangement, de rédaction, et peut être appelé un véritable puits de science. Mais la pensée philosophique y manque absolument, et l'ouvrage de M. Bouillet se trouve ainsi relégué parmi les livres d'utilité, où sans doute il tiendra l'un des premiers rangs. « On ne peut disconvenir, disait Diderot, que, depuis le renouvellement des lettres parmi nous, on ne doive en partie aux dictionnaires les lumières générales qui se sont répandues dans la société, et ce germe de science qui dispose insensiblement les esprits à des connaissances plus profondes. »

Signalons enfin le prochain événement d'une encyclopédie nouvelle, tout-à-fait conforme pour l'étendue du plan au grand dictionnaire des sciences et des arts. La promesse, malheureusement, nous en est faite par la presse légitimiste, quelque peu jésuite, comme on sait, et le nom de M. de Genoude, qu'on met en avant, n'a rien qui doive beaucoup nous rassurer. Une encyclopédie au point de vue de M. de Genoude! vous figurez-vous bien cela? — Il paraît que l'idée de ce grand travail avait été donnée, il y a quelque vingt ans, au rédacteur actuel de la *Gazette*, devinez par qui? Par M<sup>me</sup> de Genlis! Retirée du roman sensible et pudibond dans les pratiques heureuses de la dévotion et du royalisme, cette honorable dame s'était sentie prise d'une grande colère contre l'Encyclopédie de Diderot et de d'Alembert, « énorme et monstrueuse production, le Briarée des bibliothèques, titre qui lui convient parfaitement, puisque ce livre s'élève insolument et sans cesse contre le ciel; » en conséquence, elle s'était concertée avec M. de Genoude pour réimprimer une encyclopédie *expurgée*; et l'auteur du *Siège de la Rochelle* nous apprend elle-même dans ses mémoires qu'elle s'était chargée, pour sa part, d'écrire le prospectus, de revoir toute la mythologie, d'agir auprès de la Russie, de l'Autriche et du nonce, et de **REFAIRE TOUS LES ARTICLES DE DIDEROT!** — « toutes choses, ajoute-t-elle, que j'avais commencées et qui furent bien accueillies. »

M<sup>me</sup> de Genlis refaisant Diderot! Toute la littérature de M. de Genoude et consorts est là! Attendons et espérons; la chose vaudra la peine d'être lue!

ALBERT AUBERT.

#### DE LA CONTREFAÇON.

Les gens de lettres et les libraires se plaignent à qui mieux mieux de la contrefaçon. C'est à qui se dira le plus ruiné. M. de Balzac a fait là-dessus des plaidoyers superbes qui sont encore plus faux. Des ministres littéraires ont médité sur ce sujet des projets de loi qui n'ont pas le sens commun. Tout cela n'est pas très extraordinaire. Un de nos amis, qui nous paraît entendre parfaitement la question, donnerait en ce moment dix mille francs, s'il les avait, au peuple compatissant qui voudrait bien lui faire la grace de le voler. Cela est si vrai, qu'il se proposait de mettre en tête d'un de ses ouvrages : *Une récompense*

*honnête est promise au contrefacteur.* La récompense qu'il pouvait offrir était malheureusement d'une honnêteté peu séduisante, et force fut de supprimer l'avertissement. Ce qui importe le plus à un auteur, dit-il, c'est d'être connu, et il ne peut l'être qu'à l'aide de la contrefaçon. Il n'y a que ceux qui lisent qui achètent des livres, et ceux qui lisent ont en général très peu d'argent. Il faut donc que les livres soient très bon marché. Les trois quarts et demi des hommes célèbres qui font aujourd'hui les délices de l'Angleterre ne seraient pas plus connus en France que je ne le suis dans leur pays, si le libraire Baudry ne nous donnait pas pour 4 francs ce qui m'en coûterait 50 à Londres. Si l'auteur n'est qu'un marchand, ce qui arrive quelquefois, qu'il se persuade une chose, c'est qu'avec un peu de renommée on peut gagner de très grosses sommes, et qu'avec de grosses sommes on n'acquiert pas toujours un peu de renommée. Un écrivain est toujours riche quand on le cite partout. Si j'avais le bonheur de faire un beau livre, je me croirais assez payé, ne me rapportât-il que cent sous, si on en vendait pour deux millions. Quant aux libraires, je vous dirai ce que j'en pense un autre jour; mais soyez sûr, en attendant, que ceux qui se plaignent sont maladroits ou de mauvaise foi, et l'un n'empêche pas l'autre. On veut la liberté du commerce pour tout, excepté pour la pensée. C'est absurde! Il n'y a pas de douanes qui puissent l'empêcher de passer. Quand le génie se présente à la frontière, vous lui demandez un droit de péage? Consignez donc aussi la lumière à l'octroi de vos villes, et mettez une taxe sur le soleil!

LAZARE MONK.

## ORIENTALE DE MYR MOHAMMED HUSAIN.

Non, elle n'est pas fille des hommes, celle qui est venue vers moi si belle de timidité.

Son regard était calme, la crainte agitait son cœur.

Elle avait épié ses gardiens, et, pour les tromper mieux, elle avait quitté ses parures.

Sa fuite était difficile, une obscurité profonde lui cachait l'étoile du matin.

D'épaisses ténèbres fermaient les paupières de la lune.

Les nuages, semblables à de jeunes chameaux, broutaient avidement les étoiles.

Les yeux du ciel pleuraient et l'horizon s'enflammait.

L'éclair tout surpris souriait et montrait ses blanches dents.

Les plus durs rochers écoutaient le tonnerre.

Elle vint, — se jeta dans mes bras, — puis elle voulut me fuir.

Chaque larme qui arrosait sa joue brillait comme la perle matinale qui vient baiser le calice des fleurs.

Et ses soupirs brisaient mon âme.

Pourquoi, disait-elle tristement, es-tu toujours loin de moi?

N'as-tu soudé mon cœur au tien que pour l'en arracher sans cesse?

Tu crains mon amour, et tu écoutes des voix méchantes.

Portant ton ennui de contrée en contrée, tantôt les mers roulent avec toi, tantôt elles te jettent au rivage.

Pourquoi amasser ainsi des fatigues?

Tu oublies le cerf timide pour imiter la sauvage gazelle du désert.

Mon cœur est-il trop près du tien? Oh! malheur à l'amant qui fuit sa bien-aimée!

Il sèmera dans les nuages, et ne récoltera que des tempêtes.

Notre langue est trop pauvre pour exprimer la richesse et la beauté de la poésie orientale. Habitée à murer chaque mot dans une seule signification, il lui est impossible de rendre les images brillantes et animées des poètes arabes. L'imagination veut un langage nouveau; renonçons aux beautés qu'elle peut, qu'elle doit nous révéler, ou bien accordons-lui les franchises qu'elle saura bien tôt ou tard conquérir. Le langage de la raison, du

rationalisme, est tout au plus bon pour les œuvres de la raison; celui du sentiment est encore à créer. Mais ce n'est point, comme on a tenté de le faire, avec des néologismes qu'on créera cette langue; les essais jusqu'ici ont été aussi ridicules qu'infutiles. Il devait en être ainsi: l'imagination doit rester rationnelle, logique, même dans ses plus grands, dans ses plus légitimes écarts. Pour créer la langue de l'imagination, il faut un sentiment vif, profond sans obscurité, logique sans sécheresse, vague et précis tout à la fois, brûlant comme le cœur, et froid comme la raison.

LE TRADUCTEUR, WALLON.

Après avoir essayé de s'émanciper, la littérature dramatique redemande à grands cris ses lisières, et des poètes complaisants sont là qui veulent y ajouter des béquilles. Après *Lucrèce*, et *Virginie* sa fille, le fruit de son adultère avec Tarquin, voici venir au Théâtre-Français *la Vestale*, qui réclame une nouvelle édition de son convoi. Est-ce qu'on n'aurait pas pu trouver dans l'histoire romaine quelque chose d'un peu plus inédit que ce supplice mythologique, si bien chanté par Spontini? Novateurs à reculons, il faut avouer que nos jeunes poètes ne font pas dans le choix de leurs sujets de grands frais d'imagination. Une femme qui se tue parce qu'on l'outrage, une vierge qu'on tue pour qu'elle ne cesse pas de l'être, une pauvre fille qui s'oublie jusqu'à se faire enterrer, voilà jusqu'à présent le capital social du théâtre régénéré. Poètes rigides qui ne voulez pas violer les règles, pourquoi donc ne nous montrez-vous que des femmes qu'on traite autrement que les unités.

Le roi de Prusse vient d'ordonner la création, à Berlin, d'un Musée-Luther, où seront réunis tous les nombreux objets que l'état possède concernant le grand réformateur de l'Allemagne, et qui se trouvent actuellement dispersés sur divers points du royaume. On doit construire pour cet établissement un édifice spécial dans le style gothique, appartenant à une chapelle. La riche collection d'objets relatifs à Luther, formée par le docteur Augustin, premier pasteur de la cathédrale de Halberstadt, a été acquise par le gouvernement pour le Musée-Luther moyennant la somme de 22,000 thalers.

La Bibliothèque royale de Berlin contribue à la célébration actuelle du trois-centième anniversaire de la mort de Luther par l'exposition d'un grand nombre d'objets, tels que tableaux, aquarelles, gravures, manuscrits, livres rares, etc., concernant ce grand réformateur et les personnages qui se trouvaient en relation avec lui; ces objets font partie des collections de la Bibliothèque, que le public n'est pas admis à visiter.

Dans cette exposition, dont la durée est fixée seulement à trois jours, on remarque surtout les suivants: 1° les portraits en buste de Luther et de Melancton, de grandeur naturelle, peints à l'huile par Lucas Cranach; 2° le portrait en pied de Luther à l'âge de cinquante-neuf ans, sur parchemin, par Lucas Cranach, avec une inscription autographe de Luther portant sa signature; 3° différentes gravures sur bois et en taille-douce représentant *Luther mourant*, exécutées l'année de sa mort (1546); 4° le sceptre en argent doré que portait le recteur de l'université de Wittemberg en recevant de Luther le serment de docteur en théologie (cet objet appartient à l'université de Berlin); 5° une grande partie de la traduction allemande autographe de la Bible, par Luther; 6° diverses lettres autographes de Luther; 7° quatre-vingt-trois volumes imprimés, avec notes marginales autographes de Luther; 8° un exemplaire de la première édition des quatre-vingt-quinze fameuses thèses que Luther fit afficher à Wittemberg.

CAMILLE D'ARNAUD.







PAR M. J. B. DE LAUNAY







# GÉOGRAPHIE DE PARIS

## ORIGINES.

« Si Rome a été fondée par un fils du dieu Mars et par le nourrisson d'une louve, Paris le fut par un prince échappé au sac de Troie, Francus, fils d'Hector, qui, devenu roi de la Gaule après avoir bâti la ville de Troyes en Champagne, vint fonder celle des Parisiens et lui donna le nom du beau Pâris, son oncle. » Pour expliquer cette haute opinion d'un savant historien, un autre historien non moins savant nous démontre que le mot *Paris* se compose de deux mots savoir : le radical *Par* ou *Bar* et le mot *Isis*, « attendu qu'il a été trouvé sur le territoire de Paris une statue de cette déesse, ce qui prouve abondamment que Francus, qui veut dire Français, est le fondateur de Paris. » Voir, pour plus de lumières, les mémoires de l'Académie des Inscriptions qui fourmillent de preuves tout aussi authentiques.

Il existe cependant d'autres opinions dignes d'être étudiées. Si on daignait nous écouter sur ce point, nous dirions que le fondateur de Paris, ce fut le hasard. Il y avait une île dans un pays sauvage : figurez-vous une peuplade dispersée qui cherche à s'abriter contre ses ennemis; cette peuplade traverse le fleuve et se barricade sur ce grain de sable que protègent les eaux. Cette peuplade de bateliers et de pêcheurs, lasse d'errer de rive en rive, de la rivière au fleuve, du fleuve à la mer, veut prendre dans l'île quelques jours de repos. Après la palissade, voilà la tente qui se dresse. Les vents sont mauvais, le fleuve est un autre ennemi qui vient menacer à son tour; pourquoi ne pas élever un mur contre les tempêtes de l'occident? Cependant on a eu le temps de s'apercevoir que l'île était fertile; pendant que les pêcheurs s'aventurent sur leurs barques, les plus paisibles de la colonie défrichent le sol par distraction, par curiosité, par instinct de l'avenir. Quelque temps se passe ainsi; l'heure est venue de partir, de marcher à l'aventure comme autrefois; mais l'amour du sol a pris ces peuplades nomades; ils ont semé, ils veulent recueillir. Ils se complaisent d'ailleurs dans ces quelques enjambées de terre défendues des bêtes et des hommes, des ennemis de toute espèce, où ils peuvent avoir chacun un arbre, un épi et une maison. Ils se décident à rester; les plus aventureux et les plus jeunes iront courir au loin à la découverte, mais ils reviendront. Dès ce jour, Paris exista. Au lieu de quelques palissades, où étaient suspendues toutes fumantes encore des peaux de bêtes, l'industrie, fille de la paix, envoie des barques chercher des pierres sur les rives voisines, élève des murs, les couvre de chaume; et voilà une bourgade durable qui vit et palpite. Laissez-la respirer un peu, vous la retrouverez

3 MAI 1846.

bientôt avec des mœurs, gouvernée par des lois. Aujourd'hui elle s'appelle Loutouhezi; plus tard César passera qui lui donnera son acte de naissance; plus tard la bourgade sera la ville universelle; elle sera tout à la fois Babylone, Athènes, Rome; mais, quelles que soient sa fortune et sa gloire, elle n'oubliera pas qu'elle est sortie d'une famille de pêcheurs, et pour ses armoiries elle prendra un vaisseau.

J'ai commencé par citer l'histoire, j'ai fini par produire le roman. Comme il arrive souvent, le roman n'est-il pas plus vraisemblable que l'histoire?

Aujourd'hui Paris n'est plus une île déserte, une bourgade, une grande ville, c'est une nation où fourmillent mille peuples divers. Cette nation, qui a autour d'elle, pour la défendre des barbares, ses grandes murailles comme la Chine, est bornée au nord et à l'est par les moulins de Montmartre et Charenton, à l'ouest et au sud par les blanchisseuses de Sèvres et la barrière d'Enfer, ainsi nommée parce que c'est par là qu'on entre généralement à Paris.

## POPULATION.

La population de ce pays est trop variable pour qu'il soit permis d'en fixer le chiffre. Ce soir vous comptez un million d'habitants, demain matin la statistique sera en défaut, car il aurait fallu compter d'après et non sur la vertu des femmes. Si la Russie est en congé à Paris, la population est plus variable que jamais, car les boyards enlèvent encore nos Sabines.

Paris est la première nation du monde. — Longitude: 20 degrés moins 6 minutes. — Latitude: 48 degrés 50 minutes 14 secondes. Le sol est à 73 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les plus hautes montagnes sont Montmartre, le Père Lachaise, la Porte-Saint-Denis, l'Arc-de-Triomphe, les tours de Notre-Dame, le Panthéon et les Invalides.

Ce pays, qui se divise en continent, îles, presqu'île, détroits, isthmes, est arrosé par un grand fleuve, la Seine, par un puits, le puits de Grenelle, par une petite rivière, la Bièvre, et par une multitude de ruisseaux. On se rappelle le mot de M<sup>me</sup> de Staël: Oh! qui me rendra mon ruisseau de la rue du Bac! En outre, ce pays est traversé par un canal qui unit la Seine à l'Escaut.

## MONTAGNES.

Le sol, originel et évenitif, est bas et uniforme; on ne cite guère que deux montagnes à pic, la montagne Sainte-Geneviève et la butte Montmartre, et encore, sans les moulins à vent et le Panthéon, elles ne seraient guère considérées que comme des collines.

9<sup>e</sup> LIVRAISON.

9

## MÉTÉOROLOGIE — AGRICULTURE.

Le climat est des plus tempérés et des plus charmans; il n'y pleut en général que sept jours par semaine, sans compter la nuit. Il y fait froid l'été, mais il y fait beau temps l'hiver.

On connaît le changement des saisons au changement des habits; il y a jusque dans la garde nationale la tenue d'hiver et la tenue d'été. Il y a aussi des almanachs qui vous avertissent que le 21 mars est le premier jour du printemps, et que la neige ou le givre qui couvre les arbres est une fleur de la belle saison.

Grace à cet heureux climat, l'agriculture y est en faveur. On y cultive les roses, les radis et les petits pois. Aucun pays au monde ne renferme plus de jardins, jardins suspendus comme ceux de Sémiramis; on n'a pas besoin d'y descendre pour s'y promener: ce sont les jardins qui montent vers vous; il y en a à tous les étages.

## ZOOLOGIE.

Au Marais, on trouve de précieux restes de la création avant le déluge.

## INDUSTRIE.

C'est le pays par excellence de l'industrie. Parmi les plus connues, on cite celle des papiers publics: il s'y répand environ deux cent mille feuilles par jour; les unes, il est vrai, ne sont pas publiques, attendu qu'on ne les lit pas.

Ces feuilles sont une espèce de thermomètre où l'on étudie chaque matin le degré de la folie humaine.

Les uns prétendent que c'est là que bat le cœur de la nation. Ceux-là se trompent: il y a long-temps que le cœur ne bat plus dans ces régions-là.

Cependant il existe encore quelques journaux noblement exaltés ou noblement indignés.

Il y a une autre industrie assez bien cultivée, celle des coupeurs de bourse. C'est une industrie qui exige beaucoup d'études; mais on peut prendre des leçons à dix ou vingt francs le cachet.

## CULTE.

La religion catholique est la religion dominante de l'état. Les prédicateurs y sont fort à la mode. On va dans les églises avec la même ferveur qu'à l'Opéra ou à la comédie.

On ne paie pas en entrant; mais, quand la voix de l'orgue et l'encens de l'autel vous élèvent l'âme dans les plus hautes régions avec l'esprit du Seigneur, un chapeau à trois cornes laisse tomber sa halberde sur vos pieds, et vous crie d'une voix de tonnerre: — Pour les frais du culte, s'il vous plaît!

L'église catholique est une mendicante perpétuelle: elle mendie à la porte sous prétexte de vous donner de l'eau bénite; elle mendie au chœur, parce qu'à l'église, comme au cimetière, ceux qui ont le plus d'argent sont les mieux placés; elle mendie en vous offrant une chaise. Mais elle mendie surtout le jour de votre mariage ou le jour de votre mort. Si vous n'avez pas cent francs dans votre poche, je vous offre de vous faire convoier ou enterrer comme il convient à un honnête homme.

Il y a bien quelques autres religions, celles d'Israël, de Luther, de Calvin; il y a même des dieux nouveaux: l'un s'appelle Enfantin, l'autre Fourier, celui-ci le Mapah (1).

Ce dernier, le plus humble de tous, vit dans un grenier avec sa maitresse.

Parmi les promenades célèbres, on cite encore le bois de Boulogne, — fortifié contre les promeneurs. Il y reste le Ranelagh, où l'on va avec la même ardeur qu'à l'ancienne abbaye de Long-Champs. — Succursale Mabilly.

(1) Pape schismatique du saint-simonisme.

Mais la belle promenade aujourd'hui — pour les chevaux, — c'est les Champs-Élysées.

Il ne faut pas oublier le Luxembourg, promenade amoureuse; la place Royale, promenade déchu; la place de la Concorde, ainsi nommée parce qu'on y a guillotiné un roi et son peuple; le Jardin des Plantes, paradis terrestre digne de ceux de Breughel de Velours, où sont réunies toutes les richesses de la création, depuis le lion superbe jusqu'à l'herboriste de la rue Mouffetard.

## MONUMENS REMARQUABLES.

## LA BOURSE.

La Bourse est le temple de la civilisation moderne. Le matin, les agioteurs y vendent de l'argent; le soir, devant ce monument, l'agiotage change de culte: c'est la beauté qui est en hausse ou en baisse.

## LE PALAIS-ROYAL.

Le Palais-Royal n'est plus qu'un immense caravansérail où se renouvellent par les tailleurs les métamorphoses d'Ovide. Le palais est bien déshérité de sa gloire asiatique depuis qu'il a perdu ses bayadères. C'est le rendez-vous des provinces et des nations. Les bourgeois de Paris y vont régler leurs montres; car on sait qu'à midi, lorsque le soleil passe au méridien, un coup de canon annonce l'heure attendue; mais, comme le soleil ne se montre que par hasard, il arrive presque toujours un nuage qui le dispense de faire feu. Qu'on juge du désappointement des bons bourgeois de Paris! voilà les montres qui ne sont plus à l'heure! Conséquences terribles! Là c'est un mari qui rentre trop tard, ici c'est un mari qui rentre trop tôt; deux extrémités fâcheuses.

## LE LOUVRE.

Palais des chefs-d'œuvre — pendant six mois, — jusqu'au 1<sup>er</sup> avril, jour néfaste où M. Bidault remplace le Poussin. Je ne parle pas de la galerie de bois qui est bonne — à brûler.

## VOYAGES.

Il y a dans ce merveilleux pays diverses manières de voyager par terre et par eau; il y a même des chemins de fer, mais seulement établis pour les relations extérieures. Le voyage par eau se fait tantôt en nacelles, tantôt en bateaux à vapeur: ce voyage n'est guère utile, excepté pour aller au Jardin des Plantes aux Tuileries. Le voyage par terre est très facile; on trouve à chaque pas de grandes voitures qui vont partout, mais qui ne vous conduisent jamais où vous voulez aller. Des espèces de carrosses ambulans, vulgairement appelés fiacres, vous mènent au lieu même que vous désignez; mais ces carrosses-là n'arrivent jamais, étant traînés par deux haridelles qui vont toujours parce qu'elles vont lentement. Il est vrai que l'on peut aller à pied, mais en disant, comme le spirituel Louis XV: Si j'étais lieutenant de police, je défendrais les cabriolets. En effet, cette manière de voyager devient presque impossible: les voitures ayant le milieu du pavé et défilant sans cesse, le piéton ressemble beaucoup à ce paysan de la fable attendant, pour passer la rivière, qu'elle ait fini de cotter.

Jean-Jacques Rousseau fut renversé en 1756 par un énorme chien qui précédait une berline. Le maître de l'équipage passa sans s'occuper, ne rotant guère que le chapeau du philosophe. Le lendemain, ayant appris qu'il avait failli tuer le citoyen de Genève, il envoya son laquais demander au blessé ce qu'il pouvait faire pour lui. « Tenir désormais son chien à l'attache, » répondit Jean-Jacques Rousseau.

## PROVINCES.

Ce pays est divisé depuis peu de temps en douze provinces; mais le voyageur ne s'arrête qu'à la division ancienne, qui est la plus naturelle. Ainsi le faubourg Saint-Germain, le pays Latin, le faubourg Saint-Honoré et le faubourg Saint-Marceau, les Tuileries et le faubourg Saint-Antoine, la Chaussée-d'Antin et le Marais, ces diverses provinces sont d'une physionomie tellement distincte, qu'elles semblent n'avoir aucun rapport entre elles et ne pas faire partie de la même nation.

Il y a encore une autre province qu'il ne faut pas oublier, connue sous le nom de treizième arrondissement. Ce n'est pas la moins agréable et la moins pittoresque; les voyages y sont charmants, à la condition toutefois de n'y pas trop séjourner.

## COLONIES.

Deux colonies dépendent de cette nation. Ce sont deux îles importantes : la Cité et l'île Saint-Louis. Il y avait autrefois une troisième colonie, l'île Louviers, qui a été réunie au continent.

La Cité est le lieu le plus varié de l'univers, c'est la demeure la plus habituelle des juges et des voleurs. Il y a un Palais de Justice à l'ombre duquel sont abritées de hideuses maisons ouvertes aux forçats plus ou moins libérés, garnies de filles de joie et de filles de douleur.

C'est là que se préparent tous les grands crimes. Or, à la porte de ces maisons se trouve un marché aux fleurs qui va embau-mer les mille coins de Paris.

Ainsi on a sous la main la justice et les voleurs, les fleurs de Saint-Lazare et les roses de Fontenay.

L'île Saint-Louis est une province paisible, discrète, solitaire, où l'on ne remarque ni commerce ni industrie. On n'y naît pas, on y meurt. Généralement les naturels du pays sont d'un âge mûr. Les dignitaires de cette île sont un roi de Pologne, un archevêque, un peintre de caricature et un nez de marguillier.

## LE PAYS LATIN.

Le pays Latin est très varié et très pittoresque. Comme on y étudie beaucoup les lois et les femmes, les indigènes s'appellent étudiants. On assure qu'ils se sont réfugiés sur la montagne Sainte-Geneviève, comme les Romains sur le mont Aventin, pour se soustraire aux pernicieuses influences de la civilisation.

## LE FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

Le faubourg Saint-Germain est une suite de châteaux ruinés où il y a beaucoup de Ravenswood et peu de Caleb. Les naturels de cette contrée regardent avec obstination, dans un ciel orageux, une étoile qui ne brille plus. — Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?

On trouve dans cette contrée une tour de Babel qui s'appelle la chambre des députés, un palais où l'on se réveille quelquefois : les uns disent que c'est la chambre des pairs, les autres affirment que c'est l'Académie française, — succursale : l'Abbaye-aux-Bois. — On dit aussi que c'était l'Académie des Inscriptions, où l'on devine des logogriphes laissés par les anciens, qui avaient leurs jours de malice. Parlons aussi d'un palais, l'Observatoire, où l'on est en correspondance directe avec la lune et les autres pays éloignés. On y rencontre un beau jardin aboutissant à un lieu célèbre qui s'appelle la Chaumière, à cause de ses mœurs pastorales. — Succursale : la Grande-Chartreuse, ainsi nommée parce qu'on n'y fait pas pénitence.

## LE FAUBOURG SAINT-HONORÉ.

Rival du faubourg Saint-Germain. Les habitants ne cherchent

pas une étoile filante, — ils se tournent toujours vers le soleil qui brille.

## LE FAUBOURG SAINT-MARCEAU.

Le faubourg Saint-Marceau est un pays, le seul pays où l'or soit une chimère, où jamais deux écus d'argent n'ont sonné ensemble. C'est un pays où ne vont jamais que les La Peyrouse de la terre ferme. Il y a en cette province, abandonnée aux Diogènes modernes, un tribunal en plein vent, où les parties belligérantes attroupent les voisins, s'accusent, se jugent et s'exécutent sans périphrases. Ces peuplades ont cela de particulier avec les chameaux, que le dimanche, à la barrière, elles boivent pour huit jours.

## LES TUILERIES.

Grand livre de pierre où les plus forts ont tour à tour inscrit leurs opinions politiques. On va beaucoup aux Tuileries; les uns se contentent de se promener dans les jardins pour y admirer à loisir les royautés de Girardon, de Coysevox et de Coustou; les autres s'arrêtent tout embourbés à la place du Carrousel, car depuis plus de dix ans la ville de Paris et la liste civile se disputent à qui pavera cette place.

## LE FAUBOURG SAINT-ANTOINE.

Le faubourg Saint-Antoine est aux antipodes des Tuileries. Les habitants de cette contrée ne descendent à Paris que les jours de révolution et les jours de feux d'artifice, — pour ne pas voir celui de la barrière du Trône.

## LA CHAUSSEE-D'ANTIN.

Dans la Chaussée-d'Antin, on fait sa fortune ou on la défait; dans le faubourg Saint-Germain, on la conserve. Là-bas, c'est l'aristocratie de la bourse, comme ici c'est l'aristocratie de la naissance. La Chaussée-d'Antin renferme deux églises curieuses, celle des madeleines et celle des lorettes. On y va beaucoup; mais on va encore davantage à l'Opéra, qui est à peu de distance. Cela se comprend : dans les églises, il y a des prêtres; à l'Opéra, il y a des prêtresses. Mais, depuis que les madeleines et les lorettes vont à la messe, on abandonne beaucoup l'Opéra, château en ruine où dansent des ombres et où chantent des fantômes. — L'Opéra des gueux, c'est toujours l'église.

## LE MARAIS.

Le Marais, comme l'île Saint-Louis, est une province perdue, un monde d'un autre âge, qui ne croit pas à l'obélisque ni aux chemins de fer. Il n'y a pas cent ans que, selon Mercier, les sauvages du pays n'apercevaient que de loin la lumière des arts. « Le *Mercur* de France était mis sur la dépense avec les balais, et ce compte regardait le portier. » Le *Mercur* ayant cessé de paraître, il faut en tirer un augure favorable aux habitants du Marais.

## LITTÉRATURE NATIONALE.

La littérature nationale du pays doit frapper bien vivement les étrangers, car elle s'étale sans vergogne sur toutes les murailles; ce sont des pages de papier où tout le monde veut signer son œuvre, depuis le gamin qui va à l'école jusqu'au plus grave universitaire. Je lisais ceci hier : « Aux cœurs timides et pusillanimes, aux âmes timorées, aux vieillards, femmes et adultes qui craignent d'aller en chemin de fer : *Les Gondoles parisiennes vont toujours à Versailles par la voie de terre.* »

## CHANSONS.

Mazarin disait : « Ils cantent ! eh bien ! laissez-les chanter »

s'ils cantent, il paieront. » Hélas! aujourd'hui on ne chante plus à Paris, même pour son argent.

#### LES CHEMINÉES.

Pays de gloire et de fumée! Les cheminées y sont en trop grand nombre; non pas les jours d'hiver, mais les jours d'orage.

#### ACADÉMIES.

Rien ne fait vivre plus long-temps que le ridicule. Ce qui manque aujourd'hui à l'Académie française, ce n'est ni Lamennais, ni Béranger, ni George Sand, ni Dumas, ni Balzac, ni Musset; ce sont les épigrammes de Piron.

A l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, l'esprit ne vit que de ce qui n'est plus. On admire beaucoup les tableaux d'Apelles et de Zeuxis, parce qu'on ne les a jamais vus. Aussi, sur la tombe de tous les membres de cette Académie, on grave ces vers de Piron :

Ci-git un antiquaire opiniâtre et brusque :  
Il est, esprit et corps, dans une cruche étrusque.

#### LE PEUPLE DE PARIS.

O grand peuple! peuple insolent, peuple enchanteur, où es-tu? Qu'as-tu fait de ton cœur de 92, quand la patrie était en danger? Républicain d'un jour, où es-tu? Le peuple de Paris ne lit plus que le feuilleton du papier public, ce papier public qui l'entraînait à toutes les frontières il y a cinquante ans! Il n'y a plus de peuple depuis qu'il n'y a plus de grands seigneurs, parce qu'il n'y a plus de jeunesse. Où est le temps où l'on rossait le guet, où l'on cassait les lanternes, où l'on soupait jusqu'au matin en folle compagnie? On était jeune à vingt ans il y a un siècle; mais, aujourd'hui, où est la jeunesse?

#### SUR L'ESPRIT DU PEUPLE.

Tout l'esprit du monde est à Paris. Les Parisiens sont le peuple le plus spirituel du globe; mais, comme a dit Montaigne, il faut à toute heure lui désenseigner la sottise.

Il y a le Parisien qui nait à Paris, le Parisien par excellence; celui-là voit le monde par un trou; il étudie le cœur humain, le sien et celui de sa voisine, aux théâtres des boulevards. Il croit à tout : — on lui cria un matin d'ouvrir sa fenêtre *pour voir passer l'équinoxe porté sur un nuage*; — il ouvrit sa fenêtre. —

Et moi aussi, je vais ouvrir ma fenêtre.

.....

#### ARSÈNE HOUSSAYE.

Ces pages sont détachées d'un *Voyage à Paris* qui va être publié par Hetzel dans un volume intitulé *Romans, Contes et Voyages*.

Ce volume renferme le *Voyage en Hollande* dont L'ARTISTE a publié des fragmens; quelques romans et contes : *Mathilde*, — *la Vertu de Rosine*, — *Lomprox et Marguerite*, — *la Fontaine aux Loups*, — *Marie de Joyssel*, — *le Joueur de Violon*, — *Rachel et Lucy*, — *Un Roman sur les bords du Lignon*, — *David Teniers et Anne Broughel*, — *l'Arbre de Science*, etc., etc.

## M. RAOUL ROCHETTE.

OU IL EST PROUVÉ QUE LE PROFESSEUR D'ARCHÉOLOGIE N'ENTEND RIEN A LA SCIENCE QU'IL EST CHARGÉ D'ENSEIGNER, MAIS QUE, SI LE MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS NE SAIT PAS UN MOT DE GREC, LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS EST DE LA MÊME FORCE QUE LE CONSERVATEUR DES MÉDAILLES.

Voici enfin la lettre de Clinias annoncée depuis plusieurs semaines dans cette REVUE, et dont la publication a été retardée par diverses causes.

D'abord il a fallu la transcrire en caractères français; car, tout en la composant dans notre langue, le fils d'Apollodore s'est servi de l'écriture cursive de son pays. Or, cette transcription n'était pas aussi facile à exécuter qu'on pourrait le croire au premier abord; elle présentait même des difficultés assez graves, particulièrement en certains passages chargés d'idiotismes et où les lettres étaient si mal formées, que je ne suis pas très certain de les avoir lues exactement. Cependant, si j'ai pu commettre quelques erreurs de mots, j'ai la certitude de n'avoir pas altéré sensiblement le sens général de ce travail.

Ensuite j'ai vu arriver chez moi, au moment où je m'y attendais le moins, mon ami Freidrich, dont j'ignorais la présence à Paris. Il venait me faire quelques observations à propos de l'article sur M. Rochette. Je lui donnai communication de la lettre de Clinias. Il se récria très fort contre certaines affirmations, m'engageant à la supprimer ou à y répondre vigoureusement. Moi, qui ne veux point prendre parti dans cette affaire, je le priai de rédiger lui-même ses observations, lui promettant de les publier si elles me semblaient fondées en raison et convenablement exprimées. Je lui déclarai positivement que j'étais déterminé à observer la plus stricte neutralité à propos de cette discussion, bornant toute mon ambition à rester l'éditeur de la controverse qui pourrait s'élever à ce sujet, comme je n'ai été que le sténographe de la conversation que j'ai trouvée convenable de publier. J'avais l'intention de donner les deux épitres le même jour; mais ces Allemands sont d'une telle prolixité pour dire les moindres choses, ils étalent à tout propos un si grand luxe d'érudition, qu'à moins d'y consacrer presque tout un numéro de L'ARTISTE, il a fallu renoncer à cette idée. Sans compter que mon interlocuteur français a jugé à propos de m'écrire aussi, et que je n'aurais pu, sans inconvenance, lui refuser une publicité accordée aux deux autres.

Et puis, j'ai été sérieusement occupé la semaine dernière de mon mandarin des beaux-arts. Il m'a conté les histoires les plus incroyables qu'il soit possible d'imaginer : aussi ce n'est pas sans hésitation que je me déciderai à publier son récit, d'autant plus que certaines personnes pourraient voir dans quelques particularités des allusions personnelles qui n'ont pu être dans l'intention d'un Chinois de paravent.

Quoi qu'il advienne, voici toujours la lettre de Clinias, et je la donne seule aujourd'hui; c'est assez de scandale pour une fois. Il faut ménager la susceptibilité de M. Rochette. Je peux bien consentir, dans l'intérêt de la science archéologique, à servir d'intermédiaire entre ses agresseurs et le public, mais il faut de la modération même dans les attaques les plus légitimes, et, puisque cela est en mon-pouvoir, je ne lui mesurerai la critique qu'à des doses très supportables.

A M. G.-J.-H. LAVIRON.

Monsieur, que je voudrais appeler mon ami en souvenir des agréables relations que j'ai eues avec vous à Paris, je ne sais comment m'exprimer, en raison de mon peu d'usage de votre langue, pour vous dire, sans vous désobliger, que je crois avoir à me plaindre du rôle que vous me donnez dans votre article sur M. Raoul Rochette,



Vous me faites intervenir dans cet article, et vous m'y nommez en toutes lettres sans m'en avoir demandé l'autorisation, ce que je trouve un peu sans façon; d'autant plus que vous m'y faites dire des choses qui ne sont pas suffisamment justifiées. En sorte que je puis passer, aux yeux de quelques-uns de vos lecteurs, pour un de ces hâbleurs qui se livrent à tout hasard aux allégations les plus exagérées, sans s'inquiéter aucunement du plus ou moins de vérité de leurs affirmations, tandis qu'il est dans mes habitudes de n'avancer rien que je ne puisse établir par des preuves irréfutables.

N'allez pas croire cependant que je recule devant la responsabilité de mes paroles, comme j'aurais incontestablement le droit de le faire, puisque c'est sans mon approbation qu'elles ont été livrées à la publicité. Non, monsieur, telle n'est pas mon intention. Mais si j'ai dit, dans la conversation dont vous rapportez quelques lambeaux, que M. Rochette ne sait pas le grec et qu'il n'entend rien en archéologie, je l'ai démontré, vous devez vous en souvenir, et il eût été, ce me semble, de toute justice de reproduire mes démonstrations, puisque vous jugiez à propos de citer mon nom et de vous prévaloir de mon opinion.

Ce que vous avez négligé de faire alors, je viens l'accomplir aujourd'hui, et j'espère que vous ne refuserez pas à cette lettre une publicité que j'aurais le droit d'exiger par des voies légales.

Habitant Rome depuis plus d'un an, et ne recevant pas habituellement *L'ARTISTE*, j'aurais pu rester long-temps avant d'avoir connaissance du numéro où je suis nommé, sans l'obligeance de M. le docteur Braun, secrétaire de l'institut archéologique de cette ville. Ce savant, aussi érudit que consciencieux et bienveillant, a été l'objet d'une attaque non moins absurde que dénuée de fondement de la part de votre M. Rochette, qui, avec sa fatuité impertinente et son étourderie habituelle, l'accuse d'avoir pris pour un ouvrage d'un ancien sculpteur le groupe du Bernin qui est à la villa Borghèse. Il venait de répondre à cette stupide accusation par une lettre adressée à M. Letronne qui a été insérée dans le numéro du 13 février de la *Revue archéologique* de Paris, accompagnée d'un dessin de la très remarquable statue de Daphné dont il a parlé, et que M. Rochette n'a pas remarquée dans ses nombreuses visites à la villa Borghèse, puisqu'il pense qu'il s'agit d'un groupe et non d'une statue. La réponse fit beaucoup de bruit parmi les hommes spéciaux. Elle est écrasante et sans réplique.

Votre article, paraissant dans ces circonstances, a obtenu ici un fort beau succès, bien qu'on l'ait trouvé généralement plus spirituel que catégorique. On s'est étonné que j'aie pu, même dans la conversation, traiter d'une manière aussi superficielle une question qui m'intéresse vivement, et l'on m'a engagé à reprendre la question que vous n'avez fait qu'effleurer : en raison de quoi j'ai composé cette lettre qui démontrera, je l'espère, aux esprits les plus prévenus la vanité des prétentions scientifiques de M. Rochette.

J'aurais peut-être hésité dans le temps à me prononcer d'une façon aussi tranchée; car, bien que mon opinion fût dès-lors arrêtée invariablement, cependant je n'aurais pas voulu être seul de mon avis : en effet, dans ma position exceptionnelle, il eût été dangereux d'avoir raison contre tous. Je n'oublierai jamais que vous m'avez pris à première vue pour un fou. Mais je me suis trouvé depuis en rapport avec nombre de gens qui savent passablement le grec et s'entendent assez en archéologie hellénique : tous pensent exactement comme moi au sujet du célèbre professeur. Je me suis assuré d'ailleurs que, si quelques archéologues sérieux ont adressé parfois des compliments plus ou moins pompeux à l'illustre M. Rochette, *illustrissimo Rochetto*, comme disent certains Allemands, cela s'explique par des considérations personnelles ou des intérêts de parti; mais il n'y a pas un savant digne de ce nom qui ne sache à quoi s'en tenir sur la science prétendue de ce pseudo-archéologue.

Il n'est même pas nécessaire d'être aussi *familiarisé avec la langue grecque* que prétend l'être M. Rochette, pour remarquer dans ses traductions des absurdités, des non-sens, des étourderies qu'on ne pardonnerait pas à un écolier, et qu'à plus forte raison, on ne devrait pas rencontrer dans les ouvrages d'un

homme qui occupe une haute position scientifique, et qui n'est plus de la première ni de la seconde jeunesse. Il traduit en quelque sorte par-dessous la jambe, comme on dit en français; il ne se donne seulement pas la peine de chercher les mots dans un dictionnaire. Ses erreurs en histoire, en archéologie, en mythologie, en linguistique, sont passées en proverbe. Ouvrez ses livres, vous n'y trouverez pas quatre pages de suite sans fautes graves. Si je dis quatre pages, c'est que, n'ayant pas eu le courage de tout lire, je ne veux point affirmer qu'il ne puisse s'en trouver par hasard quelques-unes; quant aux passages que j'ai examinés, je n'y ai pas rencontré une seule page complètement irréprochable.

Il faut voir votre célèbre archéologue discuter une médaille ou commenter une inscription : comme il se lance résolument à travers des questions auxquelles il n'entend goutte, comme il trébuche à chaque pas, comme il tombe, comme il essaie de se relever pour retomber plus lourdement ensuite! C'est que, voyez-vous, ces médailles sont quelquefois tellement frustes, les caractères de ces inscriptions si mal formés, que, pour les déchiffrer seulement, il faut une sagacité et une expérience que l'on ne peut pas attendre du premier venu.

Mais j'aurais trop beau jeu sur un terrain si difficile pour vous autres hommes de ce temps-ci. Il faut toute la sagacité et toute la savante circonspection de M. Letronne pour éviter des erreurs qui feraient sourire de pitié un Grec, suivant l'expression pittoresque du docteur M. Hase; et je ne connais guère d'ouvrages modernes sur ces matières où il ne me soit facile de relever des bévues aussi étourdissantes que celles qu'on rencontre à chaque page dans les écrits de M. Rochette.

Nous allons examiner seulement quelques passages de ses traductions, et je noterai en passant ses fautes les plus saillantes, comme ferait un professeur de collège pour la version d'un écolier. Vous trouverez peut-être cette comparaison un peu ambitieuse de ma part; mais je puis me la permettre sans manquer à la vérité et à la modestie. Si vous avez pris connaissance de ses travaux les plus importants, vous devez en avoir la certitude; si vous ne les connaissez pas, vous l'aurez bientôt. Je dirai quelques mots aussi de ses ouvrages pornographiques, et je vous montrerai que toutes les accusations honteuses que, pour se faire bien venir de votre clergé, il a portées contre la société antique, sont mensongères et calomnieuses.

D'abord cet homme, si sûr de lui et qui traite si cavalièrement ses contemporains et ses devanciers, cet helléniste si *familiarisé avec la langue grecque* en général et le *style de Ménandre* en particulier, ce traducteur si infailible n'est guère plus *familiarisé avec le style de Ménandre* qu'avec la syntaxe et le dictionnaire.

En effet, page 128 de sa traduction des fragmens de Ménandre et de Philémon, il attribue au premier de ces auteurs comiques un fragment d'Euripide le tragique; page 98, ce sont des vers d'Aristophane. Ici au moins nous ne sortons pas de la comédie : d'Aristophane à Ménandre la distance n'est pas bien grande, pas si grande certainement que de Ménandre à l'empereur Julien. — L'empereur Julien! allez-vous dire, mais c'est impossible. la langue grecque n'était plus la même de son temps, et puis il écrivait en prose, personne ne saurait s'y tromper. — Par tous les dieux, vous êtes naïf si vous croyez que M. Rochette y regarde de si près : prose ou vers, il n'importe. Le Julien deviendra du Ménandre, page 30, tout comme l'Euripide, tout comme le Lucien, dont le judicieux critique traduit un fragment, page 57, qu'il coupe de cette façon pour en faire des vers de comédie :

Ἐλαγρος γὰρ θεός,  
τῇ πόρῃσι τῇ τ' ἀλθείᾳ φίλος.

Mais voici quelque chose de mieux. Nous lisons, page 61 : *Les Thraces ne savent pas garder les traités*; après avoir fait cette traduction, ou l'avoir prise toute faite quelque part, ce qui est plus conforme à ses habitudes, M. Rochette trouve dans Meinecke la preuve que cette phrase n'est pas de Ménandre le comique, mais bien de Ménandre l'historien. Vous croyez qu'il va le supprimer? Pour qui le prenez-vous? Supprimer un travail de cette impor-

tance, une ligne tout entière, allons donc! Il le laissera subsister, seulement il avertira en note que, s'il a conservé ce passage *tel qu'il est traduit par Poinset de Sivry d'après l'édition de Leclerc, c'est pour montrer avec quelle ÉTOURDERIE les anciens ont été le plus souvent commentés et traduits jusqu'ici*. Laisser des fautes dans une traduction pour montrer que les premiers traducteurs avaient fait ces fautes!... J'avoue que je ne comprends ni la portée ni la valeur pratique de ce procédé. Et puis comme ce ton dégagé et cette impertinence siéent bien à un homme qui vient de prendre la prose de Julien et de Lucien pour des vers de Ménandre, qui, en trois ou quatre endroits, répète deux fois le même fragment sans s'en apercevoir! A moins qu'il ne l'ait fait exprès, cependant, et qu'il n'ait conservé ces répétitions par esprit de justice et pour montrer qu'il n'avait pas lui-même jugé à propos de commenter et de traduire les anciens avec moins d'étourderie qu'ils ne l'ont été jusqu'ici.

Le plus souvent, en effet, il ne prend même pas la peine d'examiner les mots qu'il traduit, il lit ἀγνοία pour ἀνεία, ignorance pour sottise, page 31, δολομήν pour Φλουμήν, et traduit : C'est une démente manifeste, pour : C'est à mon avis une sottise, Philumène, page 122. — ὁρῶσαν pour ἰρῶσαν, considérer pour aimer, page 67, sans s'apercevoir que ces deux verbes n'ont pas le même régime, et qu'avec ὁρῶσαν il faudrait μὲναι, et non pas μὲνός, comme avec ἰρῶσαν.

Dans un fragment de Philémon, page 236, il prend une ville pour une jeune fille, ce qui l'amène à traduire μεγίστην par la plus belle au lieu de la plus grande. Dans un autre passage du même auteur, l'inintelligence d'un mot le conduit à un non-sens dont la niaiserie aurait dû l'avertir de son erreur, si peu qu'il eût éprouvé le besoin de se rendre compte de la signification de ce qu'il écrit; mais ce qu'il y a de plus admirable dans la naïveté de M. Rochette, c'est qu'il s'agit du mot célèbre et cité partout sur la philosophie de Zénon. Voici la phrase du traducteur : C'est une philosophie toute nouvelle que celui-ci nous enseigne : il apprend à mourir de faim, et il PREND des disciples. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'il prenne des disciples s'il en trouve : ce qu'il y a de prodigieux, c'est qu'il s'en présente. C'est là précisément ce que dit Philémon : Καὶ μαθητὰς λαμβάνει, et il TROUVE des disciples, mais λαμβάνει signifie aussi prendre, et M. Rochette n'a pas hésité.

Il écrit, page 44 : Le mortel LE PLUS PARFAIT est celui qui sait le mieux supporter l'injustice qu'il éprouve. Le plus parfait ne rend point la pensée de Ménandre; ὁ κρείττονος ἀνὴρ signifie l'homme le plus puissant, le plus fort, le plus énergique. Si votre inappréciable helléniste avait pris la peine de lire le Prométhée d'Eschyle, dont il prétend avoir corrigé une ancienne traduction, il y aurait remarqué un personnage que le poète a nommé Κρέτος, et qui représente LE POUVOIR violent, impitoyable, et non la perfection. Du reste, le sens de ce mot est assez bien indiqué dans les composés : aristocratie, démocratie, autocratie, qui ont passé dans votre langue, pour qu'il soit possible à un traducteur français de s'y méprendre.

Dans le 313<sup>e</sup> fragment, page 140, Ménandre a mis en scène une femme qui plaisante sur le mariage : Si quelqu'une de nous, lui fait dire M. Rochette, s'est mis en tête de prendre l'essor, elle s'échappe PLUS PROMPTE que la flèche ou la PLUME. Concevez-vous la promptitude d'une plume? Sa légèreté, je ne dis pas, mais sa promptitude! Il y a dans le texte : Τάσσαν μὲν οἰστοῦ καὶ πτεροῦ, c'est-à-dire plus agile, plus rapide, plus vite que la flèche ou que l'oiseau. M. Rochette, qui n'est pas fort en grec, aura voulu être consciencieux pour cette phrase, il en aura cherché les mots dans le dictionnaire; arrivé à πτερόν, il a trouvé plume, et, comme il s'en tient toujours au sens le plus matériel des mots, il aura écrit plume, sans se douter qu'il écrivait une sottise. En effet, πτερόν signifie une plume, cela est incontestable, mais il signifie aussi une aile, une rame : sans cela, les diptères deviendraient des insectes à deux plumes.

Πτερόν pour aile ou rame on met,

disent les collégiens qui ont étudié le Jardin des racines grecques.

Or, par une synecdoque aussi commune que votre *voile* pour *vaisseau*, πτερόν, qui signifie aile ou rame, s'emploie pour désigner un oiseau ou un vaisseau. Dans le langage poétique, il a rarement une autre signification. Homère dit, en parlant des vaisseaux des Phéaciens, ἀνέμου, ἀνὰ πτερόν, καὶ νοῦμα. Eschyle, dans l'invocation de Prométhée, fait dire à son héros : Ταχὺ πτεροῦ τε πνοῶν, ce qui ne signifie pas vents aux ailes rapides, comme on a toujours traduit, mais bien vents, oiseaux rapides. Quelques lignes plus haut, même fragment, je lis : Quant à l'époux qui enferme sa femme sous des clés et des verroux, διὰ σφραγισμάτων; mais σφραγίσμα ne veut pas dire clé, il s'entend ici du sceau que certains maris appliquaient à la porte du gynécée, pour qu'on ne pût l'ouvrir en leur absence, même avec de fausses clés.

Mais c'est peu de chose que tout cela auprès de ce qui va suivre. Voici maintenant une de ces erreurs tellement impossibles, tellement invraisemblables, que je refuserais certainement d'y croire si je ne l'avais vérifiée de mes propres yeux. Page 93, fragment 157, il s'agit d'un vieillard à qui est venue la manie de faire le ci-devant jeune homme : Et moi aussi, dit-il à une femme, j'ai été jeune autrefois, mais je ne me baignais pas cinq fois chaque jour, je le fais maintenant, et il ajoute : οὐδὲ χλαῖν' ἔχον. ἀλλὰ νῦν; c'est-à-dire, je ne portais pas de chlamide, j'en porte maintenant, ou mieux encore, je n'étais pas un dandy, un lion, un viveur, je le suis maintenant. En effet, le mot χλαῖν, diminutif de χλαῖνα, désigne un surtout d'étoffe légère que portaient les femmes et les merveilleux d'Athènes; si bien que vous trouverez souvent l'expression χλαῖνα φορεῖν, porter la chlamide, employée pour désigner une vie élégante et somptueuse. Voilà certainement un passage qui ne présentait pas grande difficulté, et qu'avec un peu de bonne volonté et de sens commun tout le monde pouvait arriver à comprendre et à rendre convenablement. Eh bien! voilà comment M. Rochette l'a traduit : Je n'avais pas de mes gages de ces femmes commodes qui en procurent de plus jeunes, j'en aurai désormais. Je demeurai tout abasourdi en présence de cette traduction, et je me demandais comment il se pouvait faire que cette malheureuse χλαῖν, ce vêtement léger et élégant, fût devenu une de ces femmes commodes qui n'ont pas de nom honnête en français; car il n'y a pas le moindre rapport entre χλαῖν et les mots μαστροπὴς, μαστροπὴς, πορνόδοσος, προκυρὸς et quelques autres qui servent en grec à les désigner. Cependant je voulais trouver la filiation de cette erreur, vous conviendrez qu'elle en valait la peine. Enfin, après bien du temps perdu en recherches inutiles, j'en vins à me dire que probablement M. Rochette ne traduisait pas sur l'original, et que probablement aussi il ne lisait pas le latin plus couramment et avec plus d'attention que le grec. Je me procurai donc plusieurs versions latines, et entre autres celle de Leclerc, où je trouvai : Nec LENAM habebam; je n'avais pas, je ne portais pas de manteau, ce qui n'est pas déjà trop mal pour un traducteur aussi dédaigneusement traité par M. Rochette. Celui-ci, avec l'étourderie qui le caractérise, aura lu LENAM au lieu de LENAM, et, familiarisé de longue date, par ses études pornographiques, avec le langage des mauvais lieux, il aura reconnu le mot infâme. De là vient cette... cette femme commode qu'il donne au vieillard au lieu d'un manteau. Ainsi, pour avoir laissé échapper une malheureuse lettre qui ne change rien à la prononciation française du mot latin, il aura commis cet abominable contre-sens. Je me suis aperçu, par la suite, que la version latine, mal comprise, le faisait tomber souvent dans des erreurs non moins grotesques et tout aussi graves.

Que voulez-vous, il faut bien qu'il se rattache à quelque chose. Ne pouvant s'attaquer aux textes, il s'en prend aux traductions que malheureusement il n'entend guère mieux. Non-seulement il ne comprend pas la plus grande partie des mots grecs, mais il ignore les notions les plus élémentaires de la grammaire; je vous en ai déjà donné vingt fois la preuve, je vous la donnerai encore vingt fois dans la suite. Mais au moins le professeur d'archéologie connaît-il les usages de la société grecque? comprend-il les mots techniques? est-il au fait des idiotismes les plus ordinaires? c'est ce que nous allons examiner un instant si vous voulez bien.

Dans un fragment du DYSCOLE, page 52, il est question des

gens qui, en offrant des sacrifices, ne brûlaient en l'honneur des dieux que les parties de rebut, réservant pour eux-mêmes tout ce qui pouvait être utilement employé : *C'est ainsi qu'ils sacrifient*, CES BRIGANDS, dit le traducteur. Pourquoi ces brigands, je vous prie? Le texte porte ταχυρῆχοι, qui signifie littéralement ceux qui percent les murs, c'est-à-dire les voleurs. Mais dans la pensée de Ménandre ce mot a un sens très différent : c'est ainsi que dans votre comédie un père appelle son fils ou un maître son valet : *Coquin, pendard*, bien qu'il n'ait pas la moindre envie de faire pendre celui auquel il adresse ces interpellations, et qu'il soit fort éloigné de le juger digne de la potence. Ce sont là de ces finesses de langage, de ces délicatesses d'expression, qu'on doit tâcher de conserver dans une traduction, sous peine de dénaturer complètement la pensée de l'auteur. Mais M. Rochette n'y regarde pas de si près; il se lance à travers les fines plaisanteries de l'atticisme de Ménandre avec l'esprit et la légèreté d'un hippopotame. Dans la note qui accompagne ce passage, le savant archéologue, discutant les leçons ταχυρῆχοι et τυμβωρύχοι, affirme que ce dernier mot signifie fossoyeur. Voilà, par la triple Hécaté, une délicieuse bouffonnerie : des fossoyeurs en Grèce du temps de Ménandre! M. Rochette n'a donc aucune idée de la manière dont se faisaient les funérailles dans l'antiquité. Τυμβωρύχοι veut dire *perceurs de tombeaux*; il désigne cette catégorie de malfaiteurs, qui violaient les tombeaux pour voler les armes, vases, bijoux et ornemens de prix qu'on avait coutume d'y déposer avec les restes des morts.

Je lis dans la traduction, page 139 : *Ma patrie, mon asile, ma règle du juste et de l'injuste, c'est mon maître; CE N'EST QU'AUPRÈS DE LUI QUE JE PUIS VIVRE*. Il y a dans la deuxième partie de cette phrase : 1° un non-sens, 2° un contre-sens, 3° une erreur de mot, 4° une faute de langue, sans compter d'autres manquemens moins importants qu'il serait trop long d'énumérer; et tout cela dans la traduction de ces quelques mots : πρὸς τοῦτον ἕνα δὲ ζῆν ἐμὲ, littéralement : *Il faut que je vive suivant lui seul, c'est-à-dire à sa guise, suivant sa volonté*. Si Ménandre avait voulu dire auprès de lui, il aurait écrit πρὸς ou παρὰ τοῦτω. On dit : πρὸς τινι καὶ παρὰ τινι ζῆν, c'est-à-dire vivre auprès de quelqu'un et à sa volonté. Ensuite δὲ indique la nécessité et non la faculté exprimée par je puis dans la traduction. Page 81, il rend κατ' εὐχὴν σὴν, δέσποτ' ἐναὶ par *telles étaient ta volonté, dieu suprême*, sans faire attention qu'εὐχή, qui vient d'εὐχομαι, ne signifie pas volonté, mais vœu, prière, et sans avoir l'air de se douter que cette locution, κατ' εὐχὴν σὴν, est un hellénisme qui, lorsqu'il s'agit d'un dieu, ne signifie pas *selon ton vœu ou ta prière*, mais bien *selon le vœu qui t'a été fait, la prière qui t'a été faite*. Comment voudriez-vous qu'un homme, que vous avez vu se débattre si péniblement avec les formes les plus élémentaires de la langue grecque, ne trébuchât pas à chaque idiotisme? Aussi n'en manque-t-il pas un, pas plus πᾶν, malgré l'analogie française qui est absolue, qu'εὐχόμενον λέγειν. Il s'agit, dans Philémon, d'un homme qui quitte une fille de joie, εὐχόμενον λέγει, dit l'auteur comique; *laissez-la pleurer*, traduit bravement M. Rochette. Voyez-vous d'ici cette femme perdue qui se lamente et se désole parce qu'un de ses dix mille amans d'un quart d'heure s'est éloigné d'elle. Comme c'est vraisemblablement imaginé! la bonne plaisanterie, n'est-il pas vrai? Quand il n'y avait qu'à mettre : *Envoyez-la promener*, pour traduire aussi exactement et aussi honnêtement que possible; car il ne s'agit pas plus de larmes dans le sens réel des mots grecs que de promenade dans celui des mots français.

Mais au moins M. Raoul Rochette possède-t-il une connaissance exacte des mots techniques appartenant à l'art qu'il passe pour avoir spécialement étudié? Il se donne dans le monde pour un dilettante de première force et fréquente assidument l'Opéra et le Théâtre-Italien; son opinion fait loi en musique aux yeux de certaines gens qui ne sauraient croire à un succès légitime, tant que le savant archéologue ne l'a pas sanctionné de son approbation. Cela connu, j'avais pensé que M. Rochette devait avoir étudié avec un soin particulier, tout ce qui se rapporte à la musique des Grecs, et qu'il serait capable de m'en remontrer à moi-même, sur ce sujet. Vérification faite, j'ai trouvé qu'il n'est pas plus instruit sur ce chapitre que sur beaucoup d'autres. Ainsi

il traduit τὰ κύμβαλα par tambourin, comme s'il y avait τύμπανον. Ce qui prouve du reste que ce n'est pas là une simple erreur de mot, et qu'il n'a aucune idée des instrumens de notre musique, c'est que plus loin il rend κύμβαλιν par *jouer de la cymbale*; il a soupçonné ici que κύμβαλα pourrait bien signifier cymbale et non pas tambourin; mais comment trouvez-vous *jouer de la cymbale*? C'est à peu près comme si l'on disait *jouer du triangle*, de la grosse caisse ou des castagnettes. Ailleurs il traduit Κιθαριστής, titre d'une comédie de Ménandre, par LE JOUEUR DE FLÛTE. Il vient de prendre les cymbales pour un tambourin, et le voilà maintenant qui confond une cithare avec une flûte, puisqu'il prend un joueur de cithare, κιθαριστής, pour un joueur de flûte, αὐλητής. Décidément c'est un parti pris : il faut admettre que M. Rochette est brouillé avec notre musique, et qu'il tient à en donner la plus fausse idée à ses lecteurs. Dans la rage de dénigrement qui l'anime contre la société antique, il n'épargne même pas des instrumens inoffensifs qui n'en peuvent mais.

Vous venez de voir que l'illustre professeur ne comprend pas même les titres des comédies de Ménandre, en voici de nouvelles preuves : il appelle LA VEUVE, l'Ἐπικληρος, du comique grec. Par quelle série de non-sens et d'absurdités M. Rochette a-t-il dû passer pour arriver à une semblable traduction, c'est ce que je ne me chargerai pas d'expliquer. Tout ce que je puis vous dire, c'est que ce titre signifie *l'héritière orpheline*, et qu'à Athènes on employait spécialement ce mot pour désigner une *filles unique héritière de toute la fortune de ses parens*. Je conviens que *la Veuve* a l'avantage d'être un titre plus court; mais il a l'inconvénient de ne donner aucune idée de l'original.

Dans un autre endroit, l'ingénieux traducteur enrichit son auteur d'une pièce qu'il n'a pas faite. C'est une bien pauvre compensation pour tout l'esprit, toute la grace, toute la fraîcheur qu'il lui a enlevé, dans sa traduction; en échange de tout cela, il le gratifie d'un titre de comédie, c'est-à-dire qu'il donne, sous la rubrique des CONVIVES, un passage tiré des *Thessaliens* ou de la *THESSALIENNE*, si vous aimez mieux, car ces deux titres ont été donnés à la pièce. Pour expliquer cette erreur, il faut admettre qu'il aura lu δαιτάλεις; où il y avait θετάλεις. On peut se tromper de cela même quand on est aussi familiarisé que M. Rochette avec le style de Ménandre. Ces Grecs écrivaient avec des caractères si bizarres... O savant philologue! O immortel traducteur!

Après cela je ne relèverai pas des erreurs qui ne sont que des désignations insuffisantes comme lorsqu'il traduit, par exemple, Ξενολόγος par L'ENROLEUR, et Κοτταβίζουσαι par LES JOUEUSES, tandis que ces deux mots signifient, l'un : *le recruteur de soldats étrangers*, de mercenaires; l'autre : *les femmes qui jouent au cottabe*. Ici nous avons au moins une approximation quelconque, et M. Rochette est de ces gens avec lesquels il faut savoir se contenter de peu.

Il a commis une faute bien autrement grave en rendant Κερύφαλος, autre titre de comédie, par LA BANDELETTE, car il y a dans ce seul mot erreur de sens, erreur archéologique, erreur sur la valeur du radical. Trois erreurs dans la traduction d'un mot de quatre syllabes, vous conviendrez que c'est un peu vif. En premier lieu, κερύφαλος n'a jamais signifié bandelette; ensuite il n'y a pas un écolier tant soit peu exercé qui n'y eût reconnu le radical κρύπτειν, *cacher*, d'où vient le mot crypte, dont un savant aussi bon chrétien que M. Rochette ne devrait pas ignorer la signification; enfin un professeur d'archéologie aurait dû savoir que κερύφαλος servait à désigner cette espèce de couvre-chef figuré sur tant de statues, dont les femmes grecques, et particulièrement les Athéniennes, se servaient pour envelopper, couvrir, cacher leur chevelure. Appeler cela une bandelette, c'est exactement comme si l'on appelait *ceinture* une tunique ou un manteau. Voilà certainement un professeur dont les leçons ne peuvent manquer d'être bien profitables à ses disciples. Il semble vraiment que, chez vous, il suffise d'ignorer positivement une science pour être chargé de l'enseigner publiquement. J'ai été forcé de reconnaître que M. Rochette n'est pas le seul de vos professeurs qui soit dans ce cas-là; cependant en France le professorat est organisé. Dans l'antiquité, l'enseignement était libre,

et, par conséquent, il fallait autre chose qu'une nomination officielle pour être investi de cette sainte magistrature. Mais avec le monopole tel que vous le pratiquez, la faveur tenant lieu de toute espèce de connaissance, je conçois que certains gens voient dans cet état de choses un progrès, et je ne m'étonne pas que M. Rochette trouve les mœurs et usages de la société grecque si dépravés, si misérables, si arriérés, comparativement aux vôtres.

J'ai cru un instant qu'il y mettait de la mauvaise volonté, et qu'il n'attribuait à nos spirituels comiques, des âneries si monstrueuses, que pour déprécier notre esprit attique au profit de celui de ses contemporains. Comment croire, en effet, qu'il y a un homme au monde capable d'écrire sérieusement des sottises de la force de celles-ci :

*Oh ! que c'est bien fait d'être le père de quelqu'un*, page 58. Comment trouvez-vous le père de quelqu'un ? et puis *oh ! que c'est bien fait ?* Le texte porte : *ὁ ἀγαθὸς ἐστὶ πρᾶγμα τὸ γενέσθαι πατέρα*, c'est-à-dire littéralement : Combien c'est une bonne chose d'être père !

*Il faut que vous sachiez, puisque vous avez résolu de prendre femme, que vous ne participerez aux agréments de la vie qu'à raison de ce premier malheur*, page 146. Quel amphigouri ! au lieu de cette pensée si simplement comique : Décidé à prendre femme, apprenez que ce sera pour vous un grand bien, si vous n'éprouvez qu'un petit mal.

*Un fils qui injurie son père blasphème en paroles, et, de plus, il blasphème en idée contre les dieux*, page 174. Cette phrase ne le cède guère à la précédente. Il faudrait : Celui qui insulte son père par des paroles outrageantes s'exerce à outrager les dieux.

M. Rochette aime les maximes solennelles, les phrases sentencieuses, toutes ces phrases creuses, mais retentissantes, qui sont moins comiques que ridicules ; n'en trouvant pas d'exemple dans un écrivain aussi spirituel et aussi élégant que Ménandre, il en fabrique à tout propos, et même hors de tout propos, pour se donner le plaisir de la lui attribuer. Ainsi il lui fait dire, page 152 : *La vertu fait le salut d'un peuple*. Comme cette sentence est bien à sa place dans une comédie ! Il y a dans le texte : *ὁ χρηστός ἐστὶ πολλὰ καὶ σωτήριος*, ce qui signifie : L'homme de bien est secourable en beaucoup de circonstances, ou plutôt, de beaucoup de manières. Ailleurs : *La bonté du père fait la vertu du fils* ; au lieu de : L'indulgence d'un père rend un fils meilleur. Dans un autre endroit, page 156 : *Il faut faire travailler les pauvres en raison de leurs forces*, au lieu de : Les pauvres sont obligés de travailler toute leur vie. Il n'y a que M. Rochette au monde qui soit capable de traduire *μέχρις ἂν ἔωσιν*, tant qu'ils vivent, par *en raison de leurs forces*.

Mais il y a mieux encore que tout cela, page 71, le savant professeur attribue à Ménandre cette sentence qu'il trouve probablement des plus malicieuses et des plus comiques : *Toute la philosophie consiste à conclure un mariage*. Vous allez croire peut-être qu'il a été obligé de faire de grands efforts pour arriver à trouver dans l'original une pensée aussi platement vulgaire ; non, par Jupiter, il a lu dans le texte : *Φιλοσοφῆ δὲ τοῦθ' ὅπως καταπράττειται τὸν γάμον*, c'est-à-dire : *Il machine, ou plus familièrement, il manigance cela pour parachever le mariage* ; et il a traduit : *Τὸτο φιλοσοφῆ, toute la philosophie... φιλοσοφῆ, troisième personne du singulier du présent de l'indicatif du verbe φιλοσοφῆν, LA PHILOSOPHIE !..* Cela est de la force de cet écolier paresseux qui, m'a-t-on dit, traduisait ce demi-vers latin : *Numero Deus impare gaudet*, par : *Le numéro deux se réjouit d'être impair*. Encore, dans cette comparaison, l'avantage est-il tout entier du côté du collégien ; car il n'avait pas, je suppose, ajouté à sa traduction une note pour expliquer que *Deus* signifie *Dieu* ; *numero*, *nombre*, et qu'*impare* se rapporte à *numero*. Tandis que M. Rochette dit formellement, dans une note, à propos de *φιλοσοφῆ*, que, d'après Harpocrate, ce mot a le sens de *travail, industrie*, et il n'en tient pas compte dans sa traduction. Il faut croire que le savant helléniste aura trouvé cette note toute faite dans quelque commentaire, qu'il l'aura coupée avec des ciseaux, et qu'il l'aura fait imprimer sans la lire. Ce qui prouve d'ailleurs que c'est assez là sa manière de procéder, c'est que, dans vingt endroits, il laisse dans sa traduction des contre-sens révoltants jusqu'à l'absurdité, tout en l'accompagnant de commentaires qui expliquent com-

plètement le texte qu'il a eu la prétention de traduire. Ainsi, à propos d'un fragment de l'*Hippocrate*, page 73, il dit : « Consultez la note de Ménage sur ce passage difficile. » J'ai eu la curiosité de suivre ce conseil, et j'ai trouvé que Ménage a très bien expliqué le texte que M. Rochette traduit d'une façon ridicule.

Voici, du reste, un passage qui suffirait à lui tout seul pour donner une juste idée du savoir de l'illustre professeur, et une mesure exacte de son jugement. Il a jugé à propos d'imprimer ceci, page 163, fragment 390 : *N'est-ce pas au sein des parties de table, et dans l'intimité d'un commerce journalier, que se forme la confiance entre amis ? Et croyez-vous que ce soit un bien superflu que de posséder l'ombre même d'un ami ?* Je traduis sans commentaire : « CE N'EST PAS AU MILIEU DES DÉBAUCHES ET DES ORGIES quotidiennes que nous cherchons celui auquel nous confierons le secret de notre vie ; chacun pense avoir trouvé un bien excellent s'il possède l'ombre d'un ami. » J'aime assez ce sein des parties de table sur lequel M. Rochette veut qu'on aille chercher des amitiés. L'image ne vous semble-t-elle pas des mieux trouvées... Vous me répondrez sans doute que je n'ai guère le droit de railler au sujet d'une expression plus ou moins convenable cela est vrai, j'en conviens : tenons-nous-en donc à l'idée. Ménandre dit exactement le contraire de ce que lui fait dire le traducteur, et je suis assez de l'avis de Ménandre. Mais il ne s'agit pas de cela. Le premier devoir d'un traducteur est de traduire ; c'est du moins ce que j'avais pensé jusqu'ici. Votre illustre compatriote paraît être d'une opinion contraire : je lui laisse le soin de la justifier.

Il y a des moments où je suis tenté de croire que M. Rochette est encore plus naïf que mal intentionné, et je lui pardonnerais volontiers de ne pas savoir le grec, malgré ses impertinentes prétentions, s'il n'avait pas pris à tâche de salir de ses imputations diffamatoires toute la société antique. Les hommes qui ont la manie de s'occuper des choses auxquelles ils n'entendent rien deviennent parfois très dangereux. Il faut bien alors en faire justice. Veuillez donc m'accorder encore quelques instans d'attention et me donner le temps de venger la société grecque des accusations infamantes portées contre elle tout entière par M. Rochette, dans un mémoire sur ce qu'il lui convient d'appeler la *Pornographie*, publié d'abord dans le *Journal des Savans*, et réimprimé depuis avec un luxe tout-à-fait déplacé en pareille occasion.

CLINIAS.

La fin au n° prochain.

## LE SALON.

### TABLEAUX RELIGIEUX.

On entend dire tous les jours qu'il n'y a plus d'art religieux en France ; que les artistes n'ont pas la foi nécessaire pour enfanter des chefs-d'œuvre ; que les immenses croûtes qui tapissent tous les ans les murs du vieux Louvre, sous les dénominations obligées de *Descente de Croix*, *Résurrection*, *le Christ chez Pilate*, *la Flagellation*, *la Fuite en Égypte*, etc., sont la plus haute et la dernière expression de l'art chrétien moderne, et autres niaiseries et billevesées de même sorte. Ces assertions profondément ridicules nous ont toujours paru porter le double cachet de l'ignorance et de la mauvaise foi : de l'ignorance, car pour si peu que l'on connaisse la vie des grands artistes des xvi<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, on doit savoir que Raphaël, André del Sarto, Titien, Rubens et les autres, n'étaient certes pas des anges (qui pourrait leur en faire un crime, après avoir vu *la Muranèse* et *la Fornarina* ?), ce qui ne les a pas empêchés d'occuper le premier



rang dans la peinture religieuse; de la mauvaise foi, car parmi les meilleures œuvres de ce temps, on pourrait en citer un grand nombre appartenant au genre qui nous occupe, et MM. Eugène Delacroix à Saint-Denis-du-Saint-Sacrement et Hippolyte Flan-drin à Saint-Germain-des-Prés viennent de donner le plus éclatant démenti aux détracteurs de la peinture religieuse moderne.

Ceci dit, nous devons reconnaître que le genre religieux est en général fort mal représenté au Salon, et qu'en particulier il n'est pas brillant en l'an de grâce 1846. Mais ce n'est pas au manque de foi qu'il faut s'en prendre, c'est surtout et avant tout au manque de ressources, au manque d'argent. L'immense majorité des toiles religieuses de l'exposition se compose de commandes faites par les ministères de l'intérieur et des travaux publics, par la liste civile, par la préfecture de la Seine, enfin par les fabriques de diverses églises de province. Or, c'est à qui lésinera le plus sur le prix du tableau commandé : telle toile de huit mètres sur cinq sera payée 2,000 fr., c'est-à-dire 50 fr. le mètre; les frais d'exécution emportent les trois quarts de la somme, et l'artiste, rabaisé jusqu'à la condition de manœuvre, est obligé, pour gagner au moins l'eau qu'il boit, à faire en trois mois ce qui aurait demandé un an de travail. Ayez donc de l'inspiration pendant trois mois de suite, à cent sous par jour ! Si vous voulez de la bonne peinture, cessez d'abord de faire du budget des Beaux-Arts un auxiliaire de la politique, confiez vos travaux à des artistes ayant manifesté du talent, et payez largement : vous aurez toujours alors, sinon une collection de chefs-d'œuvre, du moins une série de toiles remarquables à divers degrés, et qui pourront soutenir l'examen et la discussion.

Le tableau le plus profondément religieux de toute l'exposition n'est emprunté ni à la Bible, ni à l'Evangile; ce n'est ni un *Christ au Tombeau*, ni une *Ascension*, ni un *Martyre* quelconque, c'est la superbe page de M. Ary Scheffer représentant sainte Monique et saint Augustin. Jamais cet artiste éminent n'avait réalisé avec autant de puissance, de conviction et de vérité, la reproduction matérielle d'un sentiment vague, indéfini, d'une rêverie à la fois suave et mystique, qui paraissait s'être refusée jusqu'ici à se voir reproduire et fixer, soit par la plume, soit par le pinceau. Cette toile occupe, dans la région de l'idéal, une place analogue à celles que les merveilleux caprices de Diaz occupent dans la région des rêves; c'est à l'autre bout de l'échelle, voilà tout. Et que l'on ne prenne pas ceci pour un paradoxe : il y a plus d'analogie qu'on ne le croirait d'abord entre le mysticisme de sainte Thérèse recevant les stigmates et prenant sa place au Paradis entre deux chérubins, et les rêves enchantés des *Mille et une Nuits*; seulement ceux-ci tombent sous nos sens et rentrent dans le domaine de l'artiste, celui-là y échappe et se dérobe à la peinture.

Il a fallu en effet une bien grande force intime à M. Scheffer pour arriver à passionner les intelligences d'élite, malgré la pauvreté de ses moyens d'exécution. Voyez, le dessin est étroit et mesquin, la couleur terne, le modelé n'a pas de relief, les méplats sont à peine accusés, un petit frottois tour à tour gris et chocolat suffit à l'artiste pour rendre l'expression de ces deux belles têtes, et cependant quelque chose vous prend au cœur quand vous arrivez devant ce tableau; vous restez là devant, sans savoir pourquoi, et quand vous vous en allez, vous vous retournez involontairement pour voir encore cette admirable sainte Monique, la main dans la main de son illustre fils, et les yeux fixés sur la voûte céleste, dans une divine extase, l'esprit plongé dans l'infini. Il y a là quelque chose de tendre, de rêveur, de naïf, qui rappelle la manière du bienheureux Angelico de Fiesole.

Lorsqu'on voit de pareilles facultés dans un homme que l'on aime, l'on est forcé de déplorer amèrement que cet artiste en soit venu à professer un dédain aussi profond pour les qualités qui constituent la bonne et solide peinture. M. Ary Scheffer n'a pas toujours pensé ainsi; nous n'en voulons pour preuve que les *Femmes souliotes*, le *Larmoyeur* et le *Roi de Thulé*. Le génie du peintre est un génie créateur, il ne faut pas qu'il l'oublie; il doit, semblable à Prométhée, aller ravir un rayon du soleil et répandre sur sa toile sa gerbe étincelante, sous peine de ne pro-

duire que de froides images; car le soleil, c'est la couleur, c'est la vie. Quelle distance de la *Sainte Monique* au *Christ mort entouré des saintes Femmes* ! Malgré le style et la distinction de cette œuvre, elle accuse puissamment l'insuffisance de l'exécution de son illustre auteur; les figures manquent totalement de relief et paraissent toutes au même plan; l'ensemble en est harmonieux, mais terne et froid. Le corps du Christ est superbe; quant à l'ange qui soutient la tête du divin crucifié, c'est la reproduction exacte de la *Marguerite au Sabbat*, de ce type favori qui renaît à chaque instant sous le pinceau de l'artiste, et pour ainsi dire à son insu. Le *Christ portant sa Croix* reproduit de même la tête du *Faust au Brockhen*. Dans cette peinture remarquable du reste, il nous semble que l'auteur ne s'est pas assez souvenu de toutes les circonstances qui ont précédé le *Portement de la Croix* : à cette heure suprême, Jésus était déjà brisé par la douleur; il avait bu le calice jusqu'à la lie chez Caïphe et chez Pilate; son corps était ensanglanté et meurtri par le couronnement d'épines, par la *Flagellation*. De plus, ce tableau a le tort de nous avoir valu deux sujets identiques de M. Henri Scheffer, qui reproduit ici les défauts de son frère sans en avoir les qualités. C'est fâcheux, car le talent de M. Henri Scheffer est réel : il a exposé une très bonne étude de femme.

Tout à côté du Christ de M. Ary Scheffer, nous en trouvons un de M. Ange Tissier, qui a bien mieux compris et rendu les souffrances et l'accablement de la divine victime : c'est une très bonne peinture. En entrant dans le salon carré, on voit, en face de la *Promenade d'Isly*, une vaste toile représentant le *Christ prêchant sur le lac de Genezareth*. Dans ce tableau où l'on sent un peu trop les études de l'atelier, il y a des qualités incontestables qu'il serait injuste de méconnaître. Le groupe des femmes est fort beau; la femme debout en avant de ses compagnes ressemble à une statue grecque, avec sa draperie antique et ses cheveux ondulés; l'ensemble annonce un coloriste. Mais pourquoi M. Pils a-t-il fait tous ses hommes si laids ? Son Christ lui-même est raide et étriqué; l'eau, le ciel, les terrains, tout cela est traité avec négligence.

Il y a d'excellentes choses dans l'immense *Évanouissement de la Vierge* de M. Charles Lefebvre : la Vierge est belle dans sa douleur poignante; la femme agenouillée, Madeleine sans doute, est très vivement modelée; la nature au milieu de laquelle se passe ce drame lugubre est sauvage et désolée; tout déceale un artiste habile et consciencieux : nous trouvons seulement les formes de l'Homme-Dieu un peu matérielles et ses jambes mal posées. Un tout jeune homme, M. O. Varcollier, que la mort est venu frapper au début de sa carrière, avait traité avec talent le même sujet. Sa *Vierge tombant affaissée sous le poids de son immense douleur* est une excellente figure : nous n'aimons pas l'ange qui tient le calice; celui qui supporte la couronne d'épines vaudrait mieux. L'ordonnance de ce tableau est, du reste, sage et harmonieuse; il y avait là bien des espérances pour l'avenir. La *Vierge consolatrice des Affligés*, de M<sup>me</sup> Fanny Geefs, est une grande et belle toile, bien composée, et traitée avec une hardiesse fort rare chez les *bas-bleu* de la peinture, moins *lionnes* que les *bas-bleu* littéraires. La partie supérieure du tableau rappelle beaucoup, trop peut-être, une *Assomption* de Murillo, que la gravure a rendue populaire, abstraction faite, bien entendu, de la fermeté de la touche et de la chaleur du coloris. Nous croyons de notre devoir d'encourager fortement M<sup>me</sup> Geefs à poursuivre sa carrière; il y a dans sa *Vierge* plus que des espérances.

Hourrah ! voici une œuvre bizarre, criarde, d'une audace inouïe, d'une crudité presque brutale; et pourtant il y a du bon là-dedans; c'est l'*Étoile de Bethléem*, de M. Glaize. Ici le sujet principal devient l'accessoire, le titre n'est qu'un leurre, le groupe divin est relégué dans le vague du troisième plan; cette étoile n'est qu'un prétexte pour étaler devant nous les couleurs les plus éclatantes, placées de façon à hurler de se voir ainsi accouplées, le vert sur le bleu, le rouge sur le jaune, et cependant le mage vêtu de blanc est une excellente figure. Nous en dirons autant des jeunes esclaves du premier plan, qui, semblables à de petits sphinx, rappellent heureusement le plus beau

type égyptien. Il est très difficile, sinon impossible, de traiter la Cène sans adopter la disposition si heureuse et si naturelle du grand Léonard; M. Pichon a donc sagement fait de s'y conformer à peu près. Son joli tableau, d'un coloris un peu froid peut-être, est dessiné avec une correction et une fermeté qui lui font le plus grand honneur. M. Adolphe Yvon a été assez heureux pour trouver un sujet à peu près neuf, et qui convenait très bien à la nature de son talent. C'est le *Supplice de l'infame Judas*. Un démon accouplé pour l'éternité au traître disciple, lui présente la divine effigie restée empreinte sur la toile dont Véronique essuya le front ensanglanté de Jésus. Iscariote, bourrelé de remords, se roule sur la terre avec désespoir, essayant de dérober à sa vue l'image vengeresse qui lui rappelle incessamment son crime.

Madeleine, la blonde courtisane, la Vénus de l'art chrétien, a heureusement inspiré deux artistes, deux coloristes. L'un, M. Boissard, a choisi le moment où la belle repentie s'est retirée au fond de sa grotte; la tête est noble et bien rendue, la draperie, d'un ton jaune et éclatant, s'enroule avec grace autour du corps; le modelé est un peu douteux, mais l'ensemble est bien peint et fort harmonieux. Dans le tableau de M. Faustin Besson, Madeleine, affaissée sous le poids de la parole divine, qui a su éveiller en elle le remords de ses déportements, vient de se laisser tomber au pied d'une colonne; de riches accessoires annoncent le luxe au sein duquel vivait l'aimable fille. Nous devons signaler dans cette toile une heureuse entente du clair-obscur, et une couleur harmonieuse; nous désirerions un peu plus de fermeté dans la touche. Nous signalerons encore comme méritant ici une mention le *Denier de la Veuve*, de M. Poussin, le *Saint Jérôme*, de M. Long, la *Sainte Cécile*, de M<sup>me</sup> Calamatta, l'*Ascension*, de M. Romain Cazes, le *Christ mort*, de M. Cabasson, le *Repos de la sainte famille*, de M. Boisselat, la *Vierge*, de M. Gariot, qui a aussi exposé un poétique et charmant tableau, le *Sommeil de Titus*, enfin le *Saint Étienne*, de M. Pehodencq.

L'*Assassinat de Thomas Becket*, vaste composition de M. Bouchet, révèle une certaine entente du grandiose et de l'effet théâtral. Nous préférons à ce tableau le *Saint Roch*, de M. Louis Roux, et surtout le *Martyre de sainte Irène*, de M. Chérelle, où il y a beaucoup d'air et de lumière. Le *Cain*, de M. Adolphe Brune, l'un des artistes les plus distingués de ce temps, n'est pas digne de la réputation de l'auteur; c'est monotone, sans distinction, sans portée. Le *Cain* et l'*Abel* sont deux académies, l'une debout, l'autre couchée, voilà tout. M. Jean Gigoux cherche à rentrer dans les voies de la bonne peinture, qu'il avait abandonnées depuis plusieurs années; son *Mariage de la Vierge* est un progrès sur sa chapelle de Saint-Germain-l'Auxerrois qu'il a terminée il y a quelques mois; nous espérons le voir revenir au moins au point où il était il y a une dizaine d'années. L'*Assomption*, par M. Colin, est une gracieuse peinture. M. Leullier a pour sa part un *Daniel dans la fosse aux lions* qui n'est pas sans mérite, mais il a fait beaucoup mieux que cela. Un mot pour la *Sainte Philomène* et le *Saint Denis*, de M. Ducornet, ce peintre phénomène qui peint avec ses pieds mieux que tant d'autres avec leurs mains. MM. Schneit, Aiffre et Dulong ont peint tous les trois le *Crucifiement*; M. Aiffre nous a semblé le plus heureux de tous. Dans les *Apôtres au tombeau de la Vierge*, de M. Claude Thévenin, nous louerons une composition sage et harmonieuse; l'exécution est un peu froide; le saint Joseph est une excellente figure. Une peinture ferme et bien nuancée, c'est la *Virgo divina*, de M. Magaud; les figures d'ange sont pourtant un peu faibles.

À qui donc M. Achille Devéria a-t-il emprunté cette teinte vineuse uniformément répandue sur sa *Sainte Famille en Égypte*? Et les mains de la Vierge, quel dessin! Hélas! qu'est devenue la réputation méritée des frères Devéria? quel mauvais génie s'est emparé d'eux? Le *Jésus montrant ses plaies*, de M. Claudius Layergne, est un peu mou; c'est de la peinture propre et bien peignée. Signalons en passant un curieux effet de lumière employé par M. Jouy dans son *Baptême du Christ*, un beau *Christ au Jardin des Oliviers*, de M. Paul Justus, une *Charité*, de M. Vaucholet, un *Christ sortant du sépulcre*, de M. Housez, dans lequel

il y a de bonnes qualités, un *Jésus chez les docteurs*, de M. Cassel, bonne peinture, quoiqu'il n'y ait pas assez d'air; la figure de la Vierge est d'un bon sentiment.

Il y a de grandes qualités dans l'*Enfer* de M. Chenavard, peinture sévère dont l'aspect grandiose rappelle le *Jugement dernier* de Michel-Ange et les *Supplices* de Zurbaran. L'artiste s'est évidemment préoccupé de ces deux peintres et du poème de Dante, dont il a reproduit plusieurs épisodes. Dans la région supérieure du tableau, Francesca, enlacée dans les bras de son amant, traverse, sans se confondre avec eux, les groupes de damnés qu'elle rencontre dans sa course aérienne et éternelle; à ses côtés, un démon aux yeux de feu entraîne dans les sombres abîmes un pape voué par le poète aux flammes de l'enfer, une courtisane échevelée se tord de l'autre côté, sous l'étreinte diabolique; au-dessous, mêlant le sacré et le profane, le christianisme et la mythologie, l'artiste a placé le farouche roi des enfers, Pluton, accompagné de Proserpine et de l'avidé Cerbère; des groupes de démons et de damnés voltigent autour du couple souverain, entretenant leurs membres hideux de la façon la plus bizarre et la plus inextricable. Enfin, plus bas et sur le premier plan, nous trouvons la représentation des principaux vices, la Paresse, la Gourmandise, la Luxure, etc., personnifiés sous les traits d'hommes et de femmes superbes de forme, livrés aux morsures et aux ignobles étreintes d'animaux immondes, serpents, crapauds, caïmans et le reste. Il y a bien là de quoi dégoutter de l'enfer, et si M. Chenavard a voulu donner une leçon de morale, il a fort bien réussi. La valeur de ce tableau est grande comme difficulté vaincue; il y a là-dedans une connaissance profonde de l'anatomie et du modelé; pourquoi ne pouvons-nous pas dire aussi et de la couleur? Cependant, le peintre a montré plusieurs fois des qualités de coloriste: était-il convaincu, par hasard, que son sujet demandait impérieusement la couleur lie de vin généralement répandue sur la toile? Nous ne voyons pas, à vrai dire, le pourquoi de la chose, et nous rappellerons même à ce sujet que M. Eugène Delacroix ne s'est pas mal trouvé d'avoir prodigué toutes les richesses de sa palette dans le sujet analogue qui orne la galerie du Luxembourg. L'*Enfer* n'a pas la faculté d'attirer la foule; il ne faut pas s'en étonner: la foule veut avant tout être amusée, et l'*Enfer* n'est pas amusant. Cependant cette œuvre se trouve dans les conditions de la peinture sérieuse, et nous attendons avec confiance M. Chenavard aux prochaines expositions.

Il y a long-temps que le public est accoutumé aux intérieurs de M. Granet: cet artiste a trouvé son petit chemin, et il le suit tranquillement, sans encombre, reproduisant toujours le même effet et toujours avec le même succès. Ce petit chemin l'a conduit tout droit à l'Institut, il n'était donc pas si mauvais! Du reste, ce n'est pas nous qui voudrions déranger et troubler le moins du monde cet estimable artiste; nous nous permettrons pourtant de dire que sa peinture est un peu molle, et que ses personnages sont un peu courts de taille, notamment dans la *Messe à Notre-Dame-de-Bon-Secours*; son *Saint François* est une très bonne figure. M. Leloir est un homme de talent, le *Saint Jean écrivant l'Apocalypse* en est une preuve; nous en dirons autant de M. Laemlein, sa *Charité* est peinte avec chaleur et fermeté.

Mentionnons encore, mais rapidement, le *Bon Samaritain* de M. Reverchon, la *Consolatrix Afflictorum* de M. Papety, qui tient si peu ce qu'il avait promis, la *Madeleine* de M. Gué, le *Saint Firmin* de M. Lecurieux, un *Jésus Flagellé* de M. Henri, enfin un très vaste et non moins médiocre *Martyre de Saint Genest* par M. de Lestang-Parade; tout cela manque de noblesse, ce n'est certes point ainsi que faisaient les maîtres.

Et à propos de maîtres, nous étions assez curieux de voir une peinture du grand maître de l'école de Dusseldorf, de M. Schadow, si célèbre... en Allemagne. Nous avons vu rarement quelque chose de plus terne, de plus sec, de plus froid, de plus nul que cet *Ecce homo*, malgré le soin et la patience avec lesquels il est évident que ce tableau a été fait. Nous avons eu aux dernières expositions, de MM. Bendemann et Lessing, dont la position en Allemagne n'est pas aussi élevée que celle de M. Schadow, des



toiles infiniment supérieures à celle qui nous occupe et que nous trouvons au-dessous de toute discussion. Il est curieux, à ce sujet, de dire un mot des autres *grands maîtres* allemands contemporains. M. Overbeck vit retiré comme un pieux cénobite dans un petit coin de Rome, entouré de quelques fidèles, se nourrissant de mysticisme, et cherchant à réaliser le grand problème *de la négation de la couleur*. Quant à M. le baron de Cornélius, le dictateur de la peinture prussienne, les journaux de cette semaine ont annoncé avec fracas qu'il venait d'arriver à Berlin, de retour de son voyage à Rome où il était allé composer les cartons des fresques qu'il est appelé à exécuter dans le *Campo santo* de Berlin. L'illustre baron ne pouvait donc pas composer ses cartons à Berlin ? Il lui fallait donc la fréquentation quotidienne du Pérugin, de Raphaël et de Michel-Ange pour échauffer son génie ? Son inspiration était donc accrochée aux voûtes de la chapelle Sixtine et du Vatican ? A quoi sert-il donc, juste ciel ! d'être baron et dictateur de la peinture officielle en Allemagne !

La réouverture du Salon nous a valu quelques déceptions ; nous espérions revoir les tableaux de Decamps ; mais l'artiste, usant de la sotte prérogative, laissée aux exposans, d'enlever leurs œuvres pendant la fermeture momentanée du Louvre, a tout fait disparaître. M. Ary Scheffer a repris aussi son portrait de M. de Lamennais, livré à la gravure, le *Christ portant sa Croix* et le *Christ aux saintes Femmes*, payé 15,000 francs par M. Goupil. Le même éditeur a encore acheté la *Primavera* de M. Muller pour la somme énorme de 14,000 francs ; et de plus, il a commandé le pendant au même artiste. Voilà M. Muller sur la pente dangereuse de l'art marchand ; puissent les exemples funestes de MM. Court, Winterhalter, etc., etc., le sauver de sa perte. Puisque nous en sommes à parler de la vente des tableaux, disons en passant que les deux *Faust et Marguerite* de M. Scheffer ont été payés 45,000 francs par M. Susse, les *Délaissées* de Diaz 4,500 francs par M. de Narbonne, l'*Abandon* du même artiste 1,000 francs par M. Collot, la *Vue de Mustapha Supérieur* de M. Thuillier, tableau bien supérieur aux autres productions de ce paysagiste, 2,000 francs par la société du salon de Béziers, enfin le ravissant paysage de M. Français, enrichi des petits marquis de M. Meissonnier, 1,200 francs par un heureux amateur, qui s'est bien vite dépêché d'emporter son trésor, de peur, sans doute, que le feu ne prit au Louvre.

A. DE FANIEZ.

## POÉSIE.

### DISCOURS DE MOLIERE A LOUIS XIV.

Puisque dans cet olympe, où nul ne se dérobe,  
Ministres et savans, gens de cour et de robe,  
Poètes et guerriers, artistes et prélats,  
Rudes marins, toujours à l'œuvre, et jamais las,  
Et beautés sans seconde, ou Ninons, ou duchesses,  
Laissant voir plus de grace encor que de richesses,  
Tous, émules d'éclat, font, tous, escorte au roi,  
Soleil qui ranima Tartuffe en désarroi,  
Sire, qu'il soit permis à Poquelin Molière  
D'exhaler une plainte, à son cœur familière.

Dans le bon temps passé, les pauvres rois des arts,  
Sous leur divin laurier, couraient de grands hasards ;  
Et, quoique élus du ciel, et de race bénie,  
Il n'était pas prudent d'être hommes de génie.

L'adversité bientôt à leur sort s'accomplait ;  
Témoin la poésie, art suprême et complet,  
Peinture qui se meut et musique qui pense.  
D'âge en âge, à grands pas, suivons sa récompense ;  
Homère, sans amis, sans foyers et sans yeux,  
Mendiant sous le ciel qu'il a peuplé de dieux ;  
Sophocle, du poète auguste et sombre type,  
Par ses fils, à cent ans, détrôné comme Œdipe ;  
Lucrèce, mon vieux maître, à bout de trahison,  
Des mondes qu'il chanta n'exigeant qu'un poison ;  
Ovide, sans se faire entendre d'un seul homme,  
Des pleurs de son exil immortalisant Rome ;  
D'un laurier dangereux le front paré, Lucain  
Faisant boire à Néron son sang républicain ;  
Sénèque, dominé par son ame énergique,  
Le sourire à la bouche entrant au bain tragique ;  
Par les tourmens de l'ame et du corps, Abeillard  
Acquittant la rançon de l'amour et de l'art ;  
Dante, plus inspiré que le trépied de Delphes,  
Aux Gibelins ingrats rejeté par les Guelfes ;  
Torquato, Campoëns, sous un astre fatal,  
Crayonnant leurs chefs-d'œuvre aux murs d'un hôpital ;  
Shakspeare, Eschyle anglais, que John Bull idolâtre,  
Rôdant, la poche vide, autour de son théâtre ;...  
Et, dédaigné de tous, dans Londres encor, dit-on,  
Un Homère s'éteint qu'on appelle Milton !...  
Et, dans les autres arts, combien d'autres exemples  
De ces mortels sacrés qui méritaient des temples,  
Et qui, pour se défendre et du froid et du chaud,  
N'ont obtenu des lois que l'abri d'un cachot !...

Sire, les nations ne seront plus complices  
(Et la France surtout) de ces lâches supplices.  
Le génie, en plein jour, aura la liberté  
De grandir et d'atteindre enfin sa puberté ;  
Louis ainsi l'ordonne. — Il sait que la victoire,  
Sans le secours des arts, meurt au seuil de l'histoire ;  
Que, malgré la sottise au rire dénigrant,  
Sans grands hommes pour base aucun règne n'est grand ;  
Et qu'un chant de poète, armé de beaux présages,  
Protège un nom de roi jusques au fond des âges. —  
Mais si les hommes forts, par les siècles requis,  
A la proscription n'ont plus de droits acquis,  
Les malheurs ne sont pas supprimés, et j'affirme  
Que l'on peut être encor ruiné, vieux, infirme....  
Bien des talens blanchis ont l'oubli devant eux,  
Et la gloire elle-même a ses pauvres honteux !  
L'un a gagné de l'or qu'il ne conserve guères  
— Le génie est souvent très gauche aux soins vulgaires ; —  
L'autre, à ses rêves bleus esprit abandonné,  
N'a su rien acquérir... Un autre a tout donné.  
Vertus comme défauts coûtent cher aux artistes ;  
Tels, dont l'aube fut claire, auront des soirs bien tristes !  
Et ce m'est un chagrin, toujours des plus nouveaux,  
De voir tant d'impuissance à de puissans cerveaux.  
Mais les Alpes dans l'air ne dressent haut leurs cimes  
Qu'à la condition d'insondables abîmes,  
Et l'aigle, qui promène aux cieus son libre vol,  
Trébuche quand il fait deux pas sur notre sol.

Donc, sire, les pinceaux, et la lyre, et la plume,  
Tout ce qui veut briller, à vos rayons s'allume.  
Superbe avec les rois et simple à notre égard,  
Vous inspirez d'un mot, vous payez d'un regard ;  
Et le front qui s'élève et qu'un laurier décore,  
En vous baissant vers lui, vous l'élevez encore.  
Mais, bien que le premier des princes d'ici-bas,  
Ce qui ne paraît point, vous ne le voyez pas.  
Or, les états toujours auront, en trop grand nombre,  
Jeunes ou vieillissans, de ces talens, dont l'ombre,

Comme une terre avare, enferme les joyaux,  
Et qu'un voile obstiné cache aux bienfaits royaux.  
Par des travaux grossiers ou par les maladies  
L'imagination et les mains engourdies,  
Virgiles étouffés, ou Raphaëls perclus,  
Ceux-là ne peuvent pas, ceux-ci ne peuvent plus.  
Et comme nul écho ne redit leur souffrance,  
Pour le monarque, épris des splendeurs de la France,  
Les uns ne sont pas mûrs, et les autres sont morts. —  
N'auront-ils pas le cœur tenaillé de remords,  
Les hommes qui, de près voyant ces infortunes,  
Les écartent du prince à titre d'importunes,  
Et qui, dans les fléaux se mettant de moitié,  
Refusent au talent jusques à la pitié!

Ah! sire, évidemment quelque chose est à faire.  
La police, — souffrez que je vous en réfère, —  
Nourrit sans cesse et lâche une meute d'agens  
A la piste du crime et des mauvaises gens;  
Et même ces limiers, trop souvent sans contrôle,  
Au mot le moins suspect faisant jouer un rôle,  
Le rapportent coupable au ministre en crédit,  
Et la Bastille est là!... C'est bien, sans contredit....  
Mais, de l'autorité quel plus bel apanage,  
Si ses deniers soldaient un noble espionnage  
Pour flairer les talents aux fronts obscurs échus,  
Et, sous les maux humains, les demi-dieux déchus!  
Et dénoncer au roi, justice expiatoire,  
Ces tortures des arts, cette éternelle histoire,  
Qu'un nuage d'oubli comme un linceul revêt,  
Et qui ne seraient plus : Si le roi le savait!

Voilà ce qui troublait Molière au fond de l'âme,  
Voilà ce qu'avec force il appelle et réclame;  
Car il en reviendrait, dans la postérité,  
Une gloire de plus à votre majesté!

#### RÉPONSE DE LOUIS XIV.

Vraiment la cause est belle. — En serait-il de laides,  
Alceste Poquelin, quand c'est toi qui les plaides? —  
Mais tu grandis par trop mon cercle de devoir :  
Le roi, tout haut qu'il est, n'est pas Dieu. — Son pouvoir,  
Avant de s'annoncer, mesure les obstacles.  
Il n'a pas la science et le don des miracles....  
A moins que, dans la plaine où Mars fait le succès,  
Il ne conduise au feu trente mille Français!

Du temple social, qu'abritent les couronnes,  
Si les lois sont les murs, les arts sont les colonnes.  
Ce luxe est nécessaire, et toute royauté  
Autant que de puissance a besoin de beauté.  
Je crois savoir cela tout aussi bien qu'un autre.  
Et Racine, Lulli, Le Brun, Puget, Le Nôtre,  
Édelling et Mansard, si l'on disait que non,  
Témoigneraient pour moi, rien qu'en disant leur nom.  
Et Molière, à son tour, ne me ferait pas faute!  
Mais, si j'ai des faveurs pour chaque tête haute,  
Pour tous les généraux que l'art m'a dénoncés,  
Puis-je aux soldats obscurs, à de pauvres blessés,  
Dont on m'eût, à grand-peine, enseigné l'existence,  
Prodiguer en détail ma suprême assistance?...  
Tu veux les secourir : la chose est juste en soi;  
Mais, à bien regarder, n'est pas le fait du roi. —  
Que d'intrigues joueraient! que de rapports contraires!...  
Nos aveugles honneurs, nos bienfaits arbitraires,  
Errans dans ce chaos, tomberaient, tout boiteux,  
Sur de vagues malheurs ou des talents douteux;  
Et la foule envieuse, à blâmer intrépide,

Crierait que l'argent fond et qu'on le dilapide. —  
En semblables conflits nous n'avons pas d'experts :  
Il faudrait que chacun fût jugé par ses pairs.  
Et .. Mais je vois d'ici la chose déjà faite!...  
Le roi peut bien parler en poète, en prophète,  
Quand Molière à la cour parle en homme d'état.

Oui!... de la marche humaine, ô vaste résultat!  
Deux siècles n'auront pas fait leurs tas de poussières,  
Que les lettres, les arts, ramassant leurs lumières,  
Se lieront en faisceau d'active charité,  
Plus puissant, pour le bien, que notre autorité.  
Ils réaliseront une de mes pensées...  
C'est encor m'obéir. — O veuves délaissées,  
Enfants perdus, vieillards, plus tristes orphelins,  
Séchez les pleurs cuisans dont vos yeux étaient pleins!  
L'art fut votre infortune... Oh! que votre espoir brille!  
L'art aux abandonnés refait une famille :  
L'art demande pour vous, et le secours est prompt,  
Car l'aumône française à tous les cris répond.

Je vois plus loin encor... Souveraine du Rhône,  
C'est toi, riche cité, dont Colbert fit un trône,  
Où s'assied l'industrie!... A tes nobles métiers,  
La peinture et ses sœurs mêlent leurs ateliers;  
Je t'ai faite opulente, et te retrouve belle,  
Belle et si généreuse, ô ma ville fidèle,  
Que notre bienfaisance et nos arts en progrès  
Dans tes murs glorieux rassemblent leur congrès! —  
Sois donc deux fois bénie, ô ruche merveilleuse!  
Toi, de tous les marchés la reine travailleuse,  
Comme un de tes trésors, porte au loin tes bienfaits,  
Et les arts te paieront les dons que tu leur fais!

ÉMILE DESCHAMPS.

Jamais le gouvernement ne s'est montré plus désintéressé que de nos jours. Après avoir supprimé les loteries qui lui rapportaient je ne sais combien de millions, il les encourage au profit des sciences et des arts, dont les apôtres ne jouissent pas toujours des richesses qu'ils nous prodiguent. On voit aujourd'hui tant de bals de vertus, tant de concerts de bienfaisance, que la charité ne sait plus où donner de la tête, et quelquefois même de la bourse. La plupart de ces solennités sont fort belles, et presque toutes se terminent par une de ces ventes dont le hasard est le premier marchand. C'est encore ce qui vient d'arriver à Lyon. L'association des artistes peintres, sculpteurs, architectes, etc., y a tenu ces jours-ci sa cour plénière, et le 25 avril a été une véritable fête. La loterie, quoique fort productive, n'en a pas fait le seul mérite : je crois même que les assistants ont encore plus gagné que les malheureux. Dans une des scènes, où figurait Louis XIV entouré de toutes les grandeurs de son règne, on a entendu Molière demander au roi ce que la nation veut maintenant accomplir, et le roi lui prédire qu'un siècle allait se lever, qui se chargerait de la réponse. Quoique souvent appelée dans ces cérémonies, la poésie n'y paraît pas souvent. Elle a été cette fois de meilleure composition, et elle n'a pas hésité une minute à s'y montrer. Il est vrai que le comité avait eu l'esprit de s'adresser à M. Émile Deschamps, et M. Deschamps ne s'est pas fait tirer l'oreille pour consacrer de beaux vers à une bonne action. C'est là du luxe bien entendu. Quoique le temps ne fasse rien à l'affaire, nous devons dire que, prévenu seulement la veille, le poète a, pour ainsi dire, improvisé les deux discours qu'on lui imposait. Avouez que nous sommes en progrès, et que l'impromptu de Paris vaut bien celui de Versailles.

J. L.

## REVUE DE LA SEMAINE.

L'École de l'ARTISTE. — Réponse à M. Vacquerie. — Une recrue de M. Ponsard. — Histoire de la possession de M. Ponsard. — Un mot à M. de Molènes. — Qu'est-ce que l'invention? — *Les Trois Sœurs* de M. Arsène Houssaye.

Je demande au lecteur la permission de m'occuper d'une petite affaire personnelle, — cette affaire étant de celles qui ne souffrent pas de retard. Il s'agit d'une dette de reconnaissance. M. Auguste Vacquerie a bien voulu m'adresser, dimanche dernier, quelques spirituels éloges dans le feuilleton qu'il publie tous les quinze jours au bas de l'*Époque* sur différentes matières de critique et de littérature. Il a même fait les choses si galamment, que pour ajouter à ses louanges un beau caractère d'impartialité, il a eu l'invention de dire à ses lecteurs que je l'avais *toujours attaqué*, et qu'en conséquence, il immolait ses *rancunes personnelles*. Cela est à coup sûr excessivement magnanime, mais je l'avoue, je ne me doutais pas que pour parler de moi, M. Vacquerie eût besoin de faire si grosse provision d'héroïsme. J'ignore profondément où j'ai pu attaquer M. Vacquerie. S'il était au monde un nom dont ma conscience n'eût pas à se chagriner, j'aurais parié pour le nom de M. Vacquerie. Je cherche, je fouille dans mes souvenirs, j'interroge l'une après l'autre toutes mes antipathies littéraires, et je n'y découvre rien dont M. Vacquerie doive expressément s'offenser. Je pense néanmoins avoir parlé quelque part d'une certaine critique du lundi; si c'est là-dedans que M. Vacquerie s'est taillé des rancunes personnelles, il faut alors que mon chevaleresque ennemi ait pris fait et cause pour une coterie. Cela n'est pas impossible, et dans ce cas je dois à M. Vacquerie des éclaircissemens que je vais avoir à cœur de lui donner.

Quelques amis se réunirent vers la fin de 1843 pour rédiger l'ARTISTE, et marchèrent depuis ce temps d'un commun accord, échauffés d'une même ardeur et remplis d'une même foi. Il ne s'agit ici ni d'une école, ni d'un cénacle, ni d'une congrégation. Les gens dont je parle, amoureux passionnés de la liberté des muses, ne voulaient pas plus élever un temple qu'une académie. Ils adoraient Dieu et la nature en face du ciel et des fleurs; — et pour sonder les mystères de la beauté infinie, ils s'étaient promis de n'emprunter la voix d'aucun prêtre, la parole d'aucun oracle. Ils avaient le dogme et non le rite, la religion, non l'église. Et cet affranchissement de la formule, ce libre commerce entre l'âme et la vérité, cette absence de tout intermédiaire entre le cœur qui interroge et la bouche divine qui répond, leur semblèrent autant de privilèges sacrés, sans lesquels il n'y a pas d'art véritable, ni d'artiste sincère. Ils résolurent en conséquence de prêcher d'exemple, de ne demander rien ni aux cultes traditionnels, ni aux cultes établis, — ni au passé, ni au présent, — mais de demander tout à la nature, parce que la nature est éternelle, et que l'intervalle des temps disparaît dans son éternité.

Ils partirent donc de ce principe que le poète a rempli sa tâche, lorsque sans souci du siècle et des hommes il a librement interrogé la nature, et fidèlement, sincèrement, reproduit dans sa langue ce que la langue divine lui a révélé. Ils admirèrent ce libéralisme suprême dont voici la parole : Ne demandez compte au poète ni de la forme de son œuvre, ni du sentiment qui l'a inspirée, ni de la croyance qui l'a dictée, mais demandons-lui compte de sa sincérité.

Selon, eux, il n'y a pas plus de vérités que d'erreurs dans les arts, — il y a des loyautés ou des hypocrisies.

Cela convenu, on voit tout de suite que dans leur pensée une des propriétés de l'art était de ressembler à la nature, c'est-à-dire d'être infini dans sa forme et dans son expression, — et l'on devine s'ils étaient loin de reconnaître les programmes limités, les poétiques définies, — que ces poétiques et ces pro-

grammes fussent l'œuvre des vivans ou des morts, la charte de notre siècle ou celle des siècles écoulés.

Dieu est tout, tout est Dieu, dirent-ils, — le lierre chante sa puissance aussi bien que le chêne, — l'honnête et calme prairie flamande s'unit aux sombres visions de Salvator, pour célébrer sa beauté; — de sorte qu'ils ne refusèrent leur amour ni à la grâce modeste, ni aux splendeurs impétueuses; ni à l'œuvre contenue, ni à l'œuvre téméraire, — convaincus que le poète peut trouver le secret divin dans la fleur de l'hyssope comme dans la voix des ouragans.

Il en est qui marchent *sur les fourmis*, tout en regardant le soleil. Nous avons, nous, quelque chose de plus que ces contemplateurs superbes; nous avons un télescope pour les astres, et un microscope pour les fourmis. Ne sont-ils pas d'un extravagant orgueil, ces mots, — grandeur et petitesse, — prononcés en face de l'immensité?

Donc, en fait d'art et de poésie, ces frères d'une même pensée ont un terme qui exprime à peu près leur croyance : — panthéisme (1), — et un autre qui exprime à peu près leur morale : — sincérité.

L'œil sincère découvre Dieu *partout*, — telle est leur doctrine sous sa plus simple formule, si tant il est vrai qu'elle mérite d'être formulée.

Et maintenant, M. Vacquerie, ou l'école dont il relève, comprendra peut-être qu'ainsi portés plus vivement que d'autres à un accueil bienveillant de toutes les expressions de l'art, nous ayons dû voir avec regret, — pour ne pas dire avec méfiance, — les tentatives faites, dans ces derniers temps, pour resserrer le champ de toute inspiration aux limites d'un seul souffle, l'horizon de toute poésie au rayon d'un seul regard. Panthéistes, nous avons dû nécessairement nous inquiéter de quelques esprits moins captivés par la nature infinie que par un dieu défini; — sincères, nous nous sommes demandé si ces âmes, passant de la sorte de la foi universelle à des pratiques dévotées, ne s'abandonnaient pas elles-mêmes et ne mentaient pas à leur essence, qui est la liberté.

Si bien que nous vous avons combattus. Nous avons défendu contre vous nos privilèges de conscience; nous avons attaqué en vous des critiques, des écrivains et des poètes qui, admettant un autre joug que celui de leur pensée libre, préféraient l'obéissance à la sincérité. Oui, la sincérité, je dis bien, car toute œuvre n'est sincère qu'à la condition d'être en harmonie parfaite avec le cri de l'âme, et votre âme, vous ne sauriez l'entendre, — vos oreilles sont ailleurs.

Nous vous avons combattus parce qu'étant des esprits exclusifs au service d'une volonté absolue, vous niez l'art dès que l'art ne se produit pas sous une certaine livrée. De la négation à la proscription, il n'y a qu'un pas. Les dieux veulent des sacrifices, la nature ne veut que des offrandes. Vous avez des ennemis, nous avons des frères. Quiconque ne vient pas au nom du maître, vous le rejetez; quiconque vient au nom de soi-même, nous l'aimons. Vous tracez le cercle de Popilius pendant que nous admirons l'horizon sans bornes, et tandis que nous cherchons le Verbe, vous demandez le mot d'ordre.

Voilà pourquoi nous vous avons combattus, et je vais vous dire à présent comment il se pourra faire que vous et nous, quelque jour, nous combattons ensemble. Il y a des œuvres que nous détestons, vous et nous; — vous, parce qu'elles obstruent le chemin de votre maître, — nous, parce qu'elles sont, à nos yeux, des hypocrisies littéraires. Vous les sapez parce qu'elles font de l'ombre autour d'un trône, nous les abattons parce qu'elles sont le fruit de l'esclavage volontaire, le plus honteux de tous; vous les attaquez au nom de l'autorité, nous les poursuivons au nom de la liberté; vous les laissez parce qu'elles vous sont dangereuses, nous les méprisons parce qu'elles sont viles.

Eh bien! soit. — Et, si nous nous rencontrons dans la mêlée, conduisons-nous en gens de cœur et en loyaux alliés; suspen-

(1) Il nous paraît superflu de dire que ce mot *panthéisme* demeure dans les limites rigoureuses d'une question d'art.

donnés nos querelles pour nous tourner vers l'ennemi. Au temps des Guise, ceux qui criaient : Vive le roi ! s'unirent en plus d'une rencontre à ceux qui criaient : Vive la France ! — et les choses n'en allaient pas plus mal.

À propos, puisque j'y pense, il faut que je fasse mes compliments à M. Ponsard. Sa renommée vient de recruter un sonneur de trompe auquel je suis bien sûr qu'elle ne s'attendait guère. Qui l'aurait dit ! Pourtant rien n'est plus vrai. M. Ponsard a désormais pour défenseur ardent, et même un peu fanatique, voyons, qui ? — je vous le donne en cent, je vous le donne en mille. Au fait, vous ne devineriez pas : cela est d'un miraculeux trop extravagant. J'aime mieux que vous dominiez tout de suite votre langue aux chiens. Figurez-vous que l'autre jour, — tenez-vous bien ! — on lisait ceci dans le feuilleton de *la Presse* :

« Puisse Agnès de Méranie ne pas payer pour la gloire de la chaste *Lucrèce* ! Cela serait beau et rare de ne pas se venger de *Lucrèce* comme on s'est vengé du *Désert*. Mais n'est-ce pas trop demander à cet horrible sentiment qu'on attribue aux critiques et que le public nous semble partager ; — à l'envie, le seul vice dont on ne convienne jamais, et qui rend toute chute agréable, même aux gens en apparence indifférents ? Chose étrange ! l'homme qui a eu des succès devient l'ennemi général ! »

Je pense que, pour inventer une pareille plaisanterie, M. Théophile Gautier, le spirituel chevalier du paradoxe, aura dû se trouver quelque peu bien à court de caprices et de fantaisies.

M. Ponsard ! l'ennemi général ! M. Ponsard envié ! — mais d'abord il me semble que pour éveiller l'envie, il convient au moins d'être enviable. — M. Ponsard est-il enviable ? — On en jugera par le récit de ses malheurs. Apprétez-vous, lecteur, à verser des larmes.

M. Ponsard vivait tranquillement, il y a quatre ans, au fond du pays viennois. Je pense qu'il devait être avocat. Il avait, en sa jeunesse, écrit des vers fort passables pour des vers inédits, mais qu'il eut l'étourderie de publier ensuite. Il demeura alors à Paris, et n'était connu que de M. Reynaud. Quand il eut ainsi payé sa dette aux écarts de la jeunesse, il s'en retourna chez lui, bien décidé à vivre en honnête homme. Il plaïda, j'imagine, et profita de ses loisirs pour apprendre un peu de français et de latin. Il lut Tite-Live et Corneille, comme font en général tous ceux qui aspirent aux triomphes du barreau. Vous dire maintenant par quelle succession de petites fatalités ce Tite-Live et ce Corneille s'emparèrent de son esprit, je ne saurais ; toujours est-il que ce fut là pour M. Ponsard la source de bien des chagrins et de bien des larmes. Tite-Live et Corneille, je les en soupçonne, se mirent à tyranniser ce jeune homme, et finirent par lui jouer de vilains tours. Quant à lui, simple et croyant, sans défiance et sans ruse, il faisait tout ce que Tite-Live et Corneille lui ordonnaient de faire, et s'abandonnait de la sorte à leurs fantaisies perfides. Je vous raconte là une étrange histoire, bien fantastique et bien sombre, mais je ne saurais faire que la vérité ne fût pas la vérité. Une marque fréquente de ce qui est vrai, c'est de ressembler au mensonge. Tite-Live et Corneille, du je ne sais quels démons lugubres affublés de leur spectre, entrèrent dans le corps de Francis Ponsard, et menèrent là-dedans une vie d'enragés, comme autrefois les diables de Loudun. Francis Ponsard se mit aussitôt à dire des choses de l'autre monde et à parler une langue extraordinaire, à l'exemple des pauvres filles ensorcelées par Urbain Grandier. Tout cela, je vous le répète, est la pure vérité de Dieu, et l'aventure est connue de tout Vienne. Il est hors de doute que M. Ponsard a été possédé, et qu'il a eu des accès durant lesquels il voyait marcher devant lui Tite-Live sous la perruque de Corneille, et Corneille à son tour danser des théories sous le manteau de Tite-Live. On ne sait pas au juste ce que lui disaient ces ridicules visions, mais on n'ignore point que M. Ponsard écrivait beaucoup dans ces moments-là, et tout porte à croire qu'il obéissait alors à des obsessions funestes, et barbouillait du papier sous la dictée des deux méchants génies en question. Un temps viendra, je l'espère, où quelque plume plus hardie que la mienne, et partant plus heureuse, écrira dans tout son détail cette histoire de la possession de M. Ponsard. Ce récit sera d'un grand

exemple pour les jeunes esprits trop faciles qui prêtent ainsi l'oreille aux facéties des morts, et oublient pendant ce temps d'écouter leur âme célébrer la vie !

On présume qu'il y eut un pacte ténébreux. Quoi qu'il en soit, c'est alors que M. Ricourt, agent involontaire, sans doute, des volontés du démon, s'en alla donner du nez contre l'avocat de Vienne, et ne voulut plus le lâcher. Remarquez comme tout cela s'est fait sous d'infénales influences. Peut-on nier qu'il n'y ait eu là-dessous la main de Lucifer, quand on voit le pauvre jeune homme, amené de force à Paris, lutter vainement contre les amitiés féroces qui lui tressaient d'avance des forêts de lauriers ? *Lucrèce* lui pèse, à lui, comme un remords, comme un souvenir terrible. Le jour, *Lucrèce* ruisselle pour tout le monde de blanche lumière et de sereine beauté ; mais, la nuit, pour lui seul, *Lucrèce* étincelle dans les ténèbres d'un feu rouge qui lui tient l'œil ouvert et qui brûle ses larmes au bord de ses paupières. On a parlé, dans ce temps-là, de l'espèce de timidité farouche dont l'ivresse même du triomphe ne put débarrasser le jeune et malheureux poète. Hélas ! qui de nous, à sa place, n'aurait frémé de terreur ? — *Lucrèce*, cette *Lucrèce* victorieuse et couronnée, il ne le savait que trop, n'était point fille de son ame ; ce n'était point la vierge sans tache éclosée au souffle béni de sa muse : *Lucrèce* était le fruit des embrassements coupables de deux démons, l'un sous la figure de Corneille, l'autre sous les traits de Tite-Live ; fruit mensonger d'une conception mensongère, espèce de chimère sortie de deux fantômes, œuvre ironique faite d'artifice et de fumée, qui avait toutes les apparences de la vie, tous les dehors de la beauté réelle, et ne cachait sous ses voiles que la poussière des tombeaux. La mort, — et voilà tout ! — s'était amusée à parodier la vie. Et le pauvre Francis avait permis que les froids spectres de la nuit prissent son ame, cette belle ame qu'il avait reçue du ciel, pour le *substratum* de leurs ébats. C'était là son crime !

M. Ponsard eut donc cette angoisse étrange, inouïe, que pour lui les fruits savoureux du succès, — comme ces fruits des lieux maudits dont parle Milton, — se changèrent sur ses lèvres en une cendre amère. Et, cependant, voyez quelle punition terrible ! aucun succès ne lui fut épargné. Après les trépidations de Paris, vint toute la province, vint l'Europe entière. Les bravos le poursuivaient dans son sommeil, il avait des rêves remplis de claqueurs et de couronnes, et il ne s'éveillait que pour continuer son rêve ; car M. Ricourt enseignait aux jeunes personnes à dire le songe de *Lucrèce*, et le pauvre poète ne sut bientôt plus où fuir pour échapper à ses vers. Se figure-t-on ce supplice ? Je le demande, hélas ! qu'est-ce que suer le sang et la rage à poursuivre d'une course éperdue le succès qui vous nargue, au lieu de cet autre tourment infernal, de sentir le jour, la nuit, partout, le succès implacable ahoyer sur vos talons ! — Après cela, vint l'Académie, le prix décennal, le discours de M. Villemain, la croix d'honneur, que sais-je, moi ! — Le succès pleuvait comme le soufre à Gomorrhe, il sortait de terre comme les visions de saint Antoine ; on eût dit les vengeances du ciel conjurées avec les bouffonneries de l'enfer. Et ce fut alors que M. Bocage fit présent à M. Ponsard de son illustre amitié !

De l'envie ! — Vraiment le mot est joli. Or ça, vous croyez sans doute qu'avec le bruit va cesser la peine. Erreur ! le silence, succédant au tapage, sera peuplé de mille épouvantes nouvelles.

Ponsard s'enfuit à Vienne chercher la solitude ; il s'assit tremblant et voulut se mettre à la besogne. Autour de son front volaient des anxiétés bizarres qu'il essaya d'abord de conjurer en les regardant d'un œil ferme. Mais tout fut inutile. Il commença les Grecs à Constantinople dans un esprit de conversion et de résipiscence, — avec la bonne pensée d'être lui-même, et de ne pas appeler plus aux ombres tyranniques d'outre-tombe. Il échoua ; sa plume découragée lui tomba des mains au troisième acte. Il comprit alors toute son infortune. Il vit à quelle condition terrible le mauvais esprit donne la gloire. Il devina que Ponsard n'avait point fait *Lucrèce*, mais au rebours que *Lucrèce* avait fait Ponsard, et qu'esclave désormais de cette œuvre de ténèbres, il était condamné pour toujours à être l'écho servile d'une poésie qui n'était pas la sienne. Enfin il apprend, —

dernier triomphe, dernière indignité! — que de jeunes poètes, égarés sur ses traces, l'ont nommé leur maître, que sa gloire à lui, cette gloire qu'il déteste, et qu'il eût voulu secouer, appartient à la religion d'une école, et que nul au monde, pas même le maître, n'a désormais le droit d'y toucher. Le voilà, sans foi, sans croyance, chef d'une croyance, ministre d'une foi nouvelle!

Tel est donc le châtement de ce poète pour avoir failli à la sincérité sévère; — il connaît tout le mensonge de *Lucrèce*, et cependant il va se voir forcé, par ses disciples mêmes, à consacrer ce mensonge par un second mensonge. Il n'a plus le droit d'être vrai. O misère! il faut qu'il obéisse à la renommée de *Lucrèce*, et comment trouvera-t-il l'inspiration dans son âme détournée, la lumière dans le crépuscule du doute, la foi dans le désenchantement? C'est égal, — il faut que l'auteur de *Lucrèce* ne démente pas *Lucrèce*, car un démenti à *Lucrèce*, ce serait un démenti à M. Villemain, à l'Académie, au prix décennal, à la légion d'honneur, à M. Rolle, à l'école entière, à toute la France! — Voilà où en est M. Ponsard. Vous pensez que *Lucrèce* sera le bouclier de sa gloire; moi, j'ai tremblé qu'il ne meure dessus ou dessous.

Qu'on dise après cela que Francis Ponsard soit un grand homme enviable!

Tandis que M. Théophile Gautier s'engoue inopinément de ce beau caprice de nous dire, à nous, des choses dures à propos de l'école-Ponsard, laquelle va, dans sa reconnaissance, lui envoyer un diplôme de membre honoraire, — et ce sera bien fait! — voici que M. de Molènes, beaucoup moins excentrique et hasardeux que le critique de *la Presse*, s'exprime en ces termes dans le *Journal des Débats*:

« S'il se jouait sur le théâtre de n'importe quelle capitale, à Saint-Petersbourg, à Vienne, à Paris, une tragédie qu'on pût saluer de ce regard enthousiaste de l'homme auquel on fait voir ce que poursuit de ses plus ardens appétits l'intelligence humaine: quelque chose de nouveau; — si je connaissais une œuvre qui sonnât la grande hardiesse, — avec quel bonheur je dirais son nom en ce temps des *Lucrèce*, des *Virginie* et des *Jeanne d'Arc*, de la glorification du timide, du monotone et du suranné, du triomphe enfin, du triomphe pervers de tout ce qui fait l'ennui! »

Si je ne me trompe, cela est écrit dans un assez bon sentiment, et j'ose croire qu'en dépit de tous ses feuilletons, le délicieux rêveur auquel on doit *Fortunio* ne désapprouverait pas le souhait de M. de Molènes.

Le jeune critique des *Débats* professe, au surplus, un de ces bons et solides systèmes, nullement compliqués, nullement faits de pièces et de morceaux, sans aucun de ces engrenages équivoques qui remuent toujours on ne sait quoi, et vous happent par l'endroit qu'on surveillait le moins. Sa théorie, à lui, n'a qu'un mot, et qui est bientôt dit: *Du nouveau!* — Voilà toute sa rhétorique, et il n'est pas homme à y ajouter seulement le pauvre petit hémistiche de rigueur: *N'en fût-il plus au monde.* « La nouveauté, chose sainte et charmante, voilà, dit-il, ce qu'on va demandant à tous les esprits et à toutes les œuvres de l'esprit. La Fontaine, avec la plus riche langue de poète qui ait été parlée jamais, ne peut être comparé ni à Shakspeare, ni à Molière. Dans l'art, le noble et le malaisé, le glorieux et le douloureux, ce qui fait notre triomphe et le courroux des dieux, c'est l'invention. »

Mais l'invention de quoi? quelle invention? Qu'entendez-vous par ce mot: l'invention? — Ce mot brumeux est malheureusement celui qui termine l'article de M. de Molènes; l'auteur l'a planté là, tel quel, et s'en est allé. De sorte qu'à moi tout seul j'ai cherché long-temps ce que M. de Molènes avait voulu dire, et que je n'ai rien trouvé. Je n'aime pas trop à disputer avec les vieux noms. La Fontaine et Molière, cela m'intimide, — quelquefois cela m'offusque. Cependant j'ai surmonté tant bien que mal ce sentiment de gêne, et me suis demandé en quoi La Fontaine avait eu moins d'invention que Molière, en quoi Molière en avait eu plus que La Fontaine.

Il me semble, sauf avis meilleur, que l'invention est un mot complexe qui renferme trois idées. On invente d'abord le sujet,

puis les pensées, puis la forme. Bien entendu qu'inventer et trouver sont synonymes. — Je ne sache pas, pour mon temps, que Molière ait inventé plus de *sujets* que La Fontaine. Il a pris les siens un peu partout, dans les comédies italiennes, dans les farces de Briché, dans Rabelais, dans *Cyrano de Bergerac*, dans les vieux romans, dans les fabliaux, chez les Latins, que sais-je encore? — C'était l'homme qui prenait le plus et qui prenait le mieux.

Pour ce qui est de la forme, je trouve qu'il a moins inventé que La Fontaine. La forme de Molière, qui nous apparaît si pleine, si colorée, si pittoresque et d'une si fine épice, n'était, après tout, que la forme de tous les écrivains de son temps; il parlait comme tout le monde, et l'on retrouve dans Scarron, dans Scudéry, dans *Cyrano*, ce même coloris, ce même fumet, peut-être même à un degré plus rare et plus précieux. S'il modifia le langage écrit, — M. Théophile Gautier me le faisait remarquer l'autre jour avec beaucoup d'esprit, et ceci n'est pas un paradoxe comme de battre la critique sur le dos de M. Ponsard, — ce fut plutôt en modérateur qu'en révolutionnaire; il ne toucha guère à la forme que pour en apaiser la véhémence; il calma les couleurs plus qu'il ne les irrita, et il ne faut pas lire deux pages du *Roman comique* pour s'apercevoir que, si Molière ajouta quelque chose à l'instrument de la langue, ce fut moins une âme qu'une sourdine. La Fontaine, au contraire, se distingue de tous les écrivains de son temps par un soin curieux du tour et de l'expression, par une recherche avide de nouveautés naïves et de beautés ressuscitées; il met tout à contribution, la bonne langue gauloise comme l'espagnol et l'italien; il fait son miel de toutes les fleurs, son bien de tous les trésors, et de ce mélange de dépouilles charmantes il se construit un style à lui, frais, parfumé, verdoyant, vivace, qui n'a rien du pastiche, qui emprunte tout au génie, naturel à force de goût, original à force de simplicité, éblouissant de facettes, varié, soudain, plein d'allures; — si neuf et si souverain, relevant si peu d'aucun autre, que, n'ayant pas eu d'ancêtres, il n'eut pas davantage d'héritiers, — et qu'il est demeuré comme le modèle d'un genre où il n'y eut jamais qu'un maître, où l'on ne souffrit jamais d'imitateurs.

Nous avons vu la racine, nous avons vu l'écorce et le feuillage; reste la pensée, reste la fleur. — Ah! Molière, c'est ici que vous aurez beau jeu! — Mais quoi! n'accorderez-vous rien à ce bonhomme qui, par une grosse pluie, songeait toute la journée sous un arbre, et que sa servante trouvait si bête? Vous le savez, vous, tout ce qui passait d'ironie et de pensées brûlantes derrière cet œil pâle et distrait; vous savez s'il osa toucher à tout dans ce siècle des choses inviolables et respectées. Que ne dites-vous pas des marquis? mais lui, que ne dit-il pas des rois et des courtisans, de l'état et de la morale, de la philosophie austère et de la fortune changeante, du peuple et de ses maîtres, de la poésie, de l'amour, — de l'amour surtout, doux et tendre compagnon, assis au seuil du pigeon voyageur. Molière! Molière! tu fus grand et terrible: tu flagellas Tartuffe, mais il railla Jean Chouart; tu fis pleurer Alceste, mais il chanta Philémon. — Vous dites qu'il n'inventa rien, ce doux moqueur, si triste quelquefois dans ses plus folles gaietés? Et n'est-ce rien, je vous demande, que cette larme au fond du sourire et ce sourire au fond des pleurs? Laissez à Poquelin la colère, — mais à La Fontaine rendez le rêve, rendez la mélancolie, ces deux muses qui furent les siennes et qui sont les nôtres aujourd'hui.

Ne terminons pas sans dire que nous avons lu le premier feuilleton des *Trois Sœurs*, — un de ces contes adorables comme l'auteur sait les rêver, — lui qui est poète, et sait les écrire, — lui qui est écrivain. *Le Constitutionnel*, où paraît ce roman de M. Arsène Houssaye, a comme cela des moments de littérature charmante, et ambitionne, à l'exemple de *l'Époque*, de se faire pardonner ses appétits de grand journal. Il emploie tout son esprit à corriger le fumet de ses grosses viandes par l'arôme plus délicat de *l'Abbé Aubain*, de *Mademoiselle de Camargo*, de *Jeanne* et du *Secret de Javotte*.

MARC FOURNIER.



Nous sommes toujours aussi enfans que du temps de Montesquieu, quand Usbeck et Rica vinrent étudier nos mœurs, et que Paris, les suivant à la piste, s'écriait derrière eux : Comment peut-on être Persan ? Nos journaux petits et grands ne parlent plus aujourd'hui que d'Ibrahim-Pacha, et nous n'en revenons pas d'étonnement de voir un Égyptien qui va rendre hommage aux débris de nos braves, et boire du bouillon d'invalides à la mémoire de Napoléon. On lui a su gré de cette déférence, et un flatteur s'est écrié dans son enthousiasme : c'est une politesse de pyramide à pyramide. Le mot n'est pas très élevé, mais il n'en fait pas moins obélisque dans le désert de nos conversations.

Tous les antiquaires ont confondu l'Hermitage et le Parc aux Cerfs. Le bibliothécaire de la ville, à Versailles, nous adresse cette note sur l'emplacement du Parc aux Cerfs :

« L'origine d'une sorte de harem destiné aux plaisirs du roi et établi par M<sup>me</sup> de Pompadour dans le jardin de l'Hermitage, je ne me permettrai pas de la contester; mais alors il faut admettre ce qui est très admissible, que les historiens de Louis XV et de M<sup>me</sup> de Pompadour, témoin dans ses feuillets du *Constitutionnel* l'auteur d'une récente étude sur M<sup>me</sup> de Pompadour, ont confondu l'Hermitage et le Parc aux Cerfs, deux choses toutes différentes, sinon quant à leur destination, du moins quant à leur emplacement.

« L'Hermitage existe encore; la situation que vous indiquez est à peu près exacte : il est dans l'enceinte du parc (ne pas confondre avec les jardins); il descend jusqu'à la route qui va rejoindre la porte Saint-Antoine et le chemin de Saint-Germain. Il a appartenu à M<sup>me</sup> de Pompadour, et le pavillon, tout délabré qu'il est, présente encore le caractère des petites maisons de ce temps-là; plus tard il appartient à Mesdames, et les enfans de France (depuis Louis XVI, Louis XVII et Charles X) y allaient jouer, loin de l'étiquette du palais. C'est même à cette circonstance qu'il doit sa conservation : lorsqu'il fut mis en vente, il y a dix ans, M. le comte de Semallé, qui était allé visiter à Goritz les princes exilés, en parla à l'ex-roi Charles X, qui manifesta la crainte que ce domaine ne fût morcelé ou livré à l'industrie; pour le conserver intact, M. de Semallé en fit l'acquisition, et, dans ces derniers temps, il a transformé l'orangerie en maison d'habitation, afin de ne pas modifier le pavillon originaire.

« Quant au Parc aux Cerfs, dont le nom indique la destination primitive, il était situé derrière les écuries de l'hôtel des gardes qui longent l'avenue de Sceaux, et s'étendait jusqu'aux bois Satory, du nord au sud; Il avait pour limites à l'ouest l'emplacement de la rue Royale, et à l'est celui de la rue Saint-Martin, c'est-à-dire qu'il occupait l'extrémité de la ville opposée à l'Hermitage. Sous Louis XIV, cette partie de Versailles n'était ni bâtie, ni même projetée; plus tard, on construisit le quartier Saint-Louis actuel, et de petites maisons s'élevèrent sur l'emplacement du Parc aux Cerfs. Ces petites maisons étaient occupées par des femmes et fréquentées par les grands seigneurs; plusieurs étaient réservées exclusivement aux plaisirs du roi, qui s'y rendait ordinairement, à l'issue de la chasse, par une porte donnant sur les bois Satory. Telle est, monsieur, la tradition versaillaise appuyée sur quelques documens authentiques. Je le répète, cela n'exclut nullement le harem de M<sup>me</sup> de Pompadour; mais l'Hermitage et le Parc aux Cerfs étaient deux choses parfaitement distinctes. »

Le monde savant a la puce à l'oreille; il a eu vent de la découverte qu'on vient de faire en Suède d'un ouvrage inédit de Linnée. Il se compose de deux cent trois feuillets, et porte le nom de *Nemesis Divina*. Son but est de prouver que Dieu n'a pas besoin d'une autre vie pour punir et récompenser; ce monde suffit à sa justice. Dans une courte préface, l'auteur interdit formellement à ses héritiers, à ses descendans, la publication de ce livre, qui est maintenant sous presse. A-t-on tort de ne pas mieux respecter la volonté d'un mort? Ma foi, je n'en sais

rien; mais, si on le publie, ce ne peut être que par un effet de la justice de Dieu, et il faut qu'elle s'accomplisse. Nous ne doutons pas que ce ne soit une récompense pour le génie de Linnée.

Nous enregistrons ici ces saines et solides paroles prononcées par M. Charles de Rémusat à une séance de l'Académie des Sciences morales et politiques :

« Nous pensons qu'on peut considérer la philosophie du point de vue de la science et du point de vue de la vérité.

« La science doit être conforme à la vérité; mais la vérité n'est pas seulement dans la science, car les hommes sont raisonnables avant d'être savans, et ne sont pas toujours raisonnables autant qu'ils sont savans. Quelle est donc la différence entre la science et la vérité? c'est la méthode; la science n'est ou ne doit être en dernière analyse que la vérité méthodique.

« La raison humaine, dans son essence, est l'organe de la vérité. Ce qu'elle tient pour la vérité, est la vérité, parce qu'elle-même est la raison. Mais, quand elle arrive à la vérité par la méthode, elle est la science. La science appelée philosophie est celle de la vérité philosophique. La vérité philosophique est ce que la raison tient pour vrai sur la nature de l'homme, partant sur celle de Dieu, et partant sur les rapports de Dieu et de l'homme, du monde intelligible et du monde sensible; car tout cela se tient, et tout savoir suppose l'unité dans ce qui connaît, et l'harmonie dans ce qui est connu.

« La vérité touchant Dieu et l'homme, c'est, en philosophie, ce que la raison humaine s'est révélé à elle-même, depuis que l'homme s'est souvenu qu'il est une créature pensante. La science peut se juger par sa conformité avec cette vérité, patrimoine éternel de la raison humaine. En jugeant la science sur ce modèle, on juge réellement de sa méthode, qui est bonne et fidèle, si la science est vraie; mauvaise et trompeuse, si la science est fausse.

« D'où il suit qu'une philosophie, et même sa méthode, peut être jugée par ses résultats.

« Mais la méthode en elle-même, la méthode, cette part exclusive de la science dans la connaissance humaine, cet excédant de la philosophie sur la raison naturelle, c'est là ce qui caractérise et diversifie le plus profondément les écoles, les systèmes, les époques; et, lorsque l'expérience et la réflexion ont concouru pour affermir la foi scientifique dans une méthode, l'esprit est autorisé, la science est fondée, à contrôler directement et à réprouver en elle-même toute méthode différente et surtout opposée. On peut se croire en droit de lui imputer, de lui prédire des résultats qui la condamneront. Or, c'est là le point sur lequel la science dispute et le sens commun vulgaire se tait; c'est donc à une question de méthode que peut, à la rigueur, se ramener tout débat philosophique. »

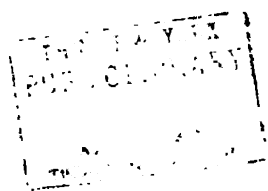
L'empereur avait nommé David et Vien sénateurs. Nous faisons, nous, ce que nous pouvons : il est question de nommer M. Vernet pair de France.

Un de nos amis remarquait l'autre jour avec chagrin que les *Guêpes* d'Alphonse Karr sont devenues d'une bonté patriarcale. Elles ne se contentent pas d'avoir abdiqué leur aiguillon, elles font du miel comme de vraies abeilles. Est-ce que par hasard il n'y aurait plus que des fleurs dans le monde?

Il a paru récemment en Angleterre, sous le titre de *Nouveau Timon*, un poème satirique et fort original qui obtient un succès universel, c'est-à-dire populaire. A l'indépendance de ses opinions, on reconnaît aisément que cet inflexible misanthrope n'a aucun rapport avec la chambre des communes.

CAMILLE D'ARNAUD.





Salon 1846.



Numa Pompilius et la Nymphe Egérie.

A Magaud pinx. et lith.





॥ श्री गणेशाय नमः ॥



J. Besson pinx.

Imp. Berthe Paris

Paturot lith.

La Madeleine







## PENSÉES D'UN ARBRE

Un philosophe se promenait dans son jardin avec un enfant de trois ans qu'il traitait comme un collègue, condescendance exemplaire, qui prouve de sa part une sagesse évangélique. Ils babillaient ensemble avec l'abandon de deux augures qui savent à quoi s'en tenir sur les énigmes qu'ils devinent, et le plus éloquent *n'est pas celui qu'on pense*. « Sais-tu, dit le philosophe, que, si on nous entendait, on te prendrait pour un homme? — Ou toi pour un enfant, reprit le petit garçon. — Ne crois pas ça, mon cher ami : nous avons l'air aussi raisonnables l'un que l'autre. Nous causons comme de grandes personnes. — Je n'ai pas besoin d'être avec toi pour causer; je m'amuse autant avec les arbres. — Ah! et qu'est-ce que tu leur contes? — Qu'ils sont beaux ou qu'ils sont laids. Je leur demande s'ils ont mal aux feuilles quand les chenilles les mangent, s'ils veulent me laisser prendre les oiseaux qui dansent sur les branches, et qui s'y font des cabanes avec de la mousse. Je parle avec les noisetiers. — Oui, mais les noisetiers ne te répondent pas. — Ils me répondent quelquefois, quand on ne me voit pas. — Et qu'est-ce qu'ils te disent? — Ils me disent : Jette-moi des pierres pour abattre mes noix. »

Si ce mot n'est pas très naïf, il nous paraît, à nous, fort spirituel; le philosophe le trouva profond. Il s'occupait depuis longtemps de recherches sur le mode d'existence des végétaux, et voyant un enfant les regarder comme des camarades, leur attribuer des facultés de conversation, dont lui savant ne se doutait pas, il s'enfonça dans un dédale de pensées où il serait encore, à l'heure qu'il est, s'il n'avait pas pris le parti de mourir pour s'échapper. Peu curieux dans le moment de fuir par cette issue, qui n'est jamais très bien fermée, il alla, le reste du jour, tête-à-tête avec lui-même, battre les détours de la forêt voisine, s'imaginant avec raison que là où les arbres faisaient foule, il aurait plus de champ pour ses découvertes. Ce qu'un orme recalcitrant n'avoue pas, on peut l'apprendre d'un bouleau.

Il se rappelait, en marchant, son entretien du matin, et il y ajoutait à chaque pas des commentaires aussi précieux que le texte. Cet homme avait une sorte de vénération pour les enfants. Il lui semblait que ces êtres qui commencent, et sur qui nos sciences n'ont pas encore déteint, dont le regard n'est pas gêné par les brouillards de nos systèmes, devaient recevoir des choses des impressions plus nettes, et par cela même plus vives. Plus près que nous de la nature, il leur supposait souvent une révélation vague, et cependant fidèle, de la création, et il en épiait les échos dans leurs paroles. Il prétendait que sous leurs fronts purs se cachait un paradis dont les pensées étaient les anges.

10 MAI 1846.

Il allait jusqu'à ce paradoxe, qui pourrait bien être une vérité : Qu'il n'y a de vrais poètes que ceux qui, dans l'âge mûr, rendent aux fleurs fanées de leurs premiers bouquets l'éclat et le parfum du printemps; qui, ressuscitant la grace de leurs fraîches années, prêtent leur force d'homme à leurs idées d'enfance. Il partageait en cela l'opinion du célèbre Coleridge, qui ne s'est pas toujours refait aussi enfant qu'il aurait voulu; il est resté beaucoup de jeune homme dans ses vers. Quoi qu'il en soit, voilà pourquoi notre docteur, qui étudiait la physiologie des plantes ni plus ni moins que M. Dutrochet, songeait tant dans sa promenade aux graves confidences d'un confrère de trois ans. Le professeur, qui ne s'en vantait probablement pas tout haut, avait l'esprit de se croire un écolier.

Bien que ce ne soit pas l'usage de jaser avec les arbres, se disait-il, c'est peut-être fort sensé. Peut-être qu'ils pensent, peut-être qu'ils parlent. Qu'en puis-je savoir avec mes sens émoussés par le temps, épaissis par l'expérience? Peut-être que cet enfant a le don d'entendre, dans son âme vierge et sans alliage, ce que nous n'entendons plus dans la nôtre, dans cette Babel encombrée d'une populace d'idées qui l'étourdissent. Le fameux pommier de l'Éden, qui enseignait avec ses fruits la science du bien et du mal, n'était peut-être pas autre chose qu'un pommier savant. Il est à peu près évident que Gall ou Spurzheim n'aurait pas trouvé à s'exercer avec les arbres, et qu'on ne peut pas plus leur appliquer la phrénologie que la cranioscopie; mais qui sait s'il n'y a pas en eux quelque centre nerveux qui se dérobe à nos scalpels et fait l'office du cerveau! Ils ont des muscles, ils ont des nerfs, ils ont du sang; ils vivent, ils parcourent comme nous, infirmes ou bien portans, le cercle des quatre âges; et, quand le cercle est parcouru, ils meurent comme nous de vieillesse ou de maladie. Ces êtres, qui ne bougent pas de place, sont peut-être aussi habiles que les plus déterminés péripatéticiens, aussi instruits des lois de Dieu que Siméon Stylite, qui ne voulut jamais se décrocher de sa colonne, qui se changea tout vif en végétal, et qui est un saint.

Linnée, ce laborieux Lycurgue de l'histoire naturelle, a surpris et régularisé les amours des plantes. Or, si elles s'aiment, il n'est pas impossible qu'elles se l'avouent. On a même fait là-dessus des poèmes dans les quatre parties du monde (et, soit dit en passant, les plus raisonnables sont en latin, qui, en sa qualité de langue morte, ne fait guère plus de bruit que des fleurs vivantes). Il se peut que ces poèmes ne soient pas trop bons : c'est égal; de ce qu'on prête aux plantes des sottises, il ne s'ensuit pas qu'elles en prononcent; et, en admettant qu'on

10<sup>e</sup> LIVRAISON.

10

ne leur prête rien, cela prouve toujours qu'elles ont un langage. Cela prouve aussi qu'elles ne s'expriment pas mieux que nous, et alors... Mais la question n'est pas là. Il ne s'agit pas d'apprécier les discours, il s'agit de constater les orateurs.

Un autre législateur de la nature, Charles Bonnet, avance dans sa palingénésie que le gouvernement de la terre doit appartenir, à tour de rôle, à ses diverses populations, chaque être aspirant à s'élever, et devant monter un par un tous les échelons de la vie. Quand les hommes seront devenus des anges ou des esprits (ils ont encore diablement du chemin à faire), les singes ou les éléphants prendront le sceptre : après eux, les renards, les dromadaires, les furets ou les ânes, et ainsi de suite, selon le degré de noblesse ou de capacité des animaux. Si quelque comète malencontreuse ne vient pas déranger cet ordre de successions, on voit que la ruche de la terre n'est pas près de chômer de rois, et qu'elle en a pour long-temps à promener ses dynasties dans l'espace. Les poissons même arriveront à la couronne. Charles Bonnet, et je n'en suis pas sûr, ne s'arrête qu'aux végétaux. Cette exclusion est une injustice. Il n'y a aucune raison pour qu'un chêne ne soit pas maître de l'univers aussi bien qu'un merlan.

Il n'y a certainement rien à alléguer contre le merlan : c'est un poisson qui a son mérite, surtout quand il est frit; mais, jusque-là, on ne voit pas trop ce qu'on peut s'en promettre. C'est un individu insignifiant sous tous les rapports, qui n'annonce pas la moindre faculté, et, qui aura beau s'asseoir sur le trône du monde, n'en aura pas plus de mine et de physionomie. Comparez donc ce petit rouleau de chair, qui nage enveloppé d'un fourreau d'argent, au cèdre de nos montagnes, au platane de nos parcs, au peuplier des marécages ! Est-ce que cet empereur de la forêt, ce chêne, dans son imposante immobilité, n'a pas l'air plus intelligent qu'un poisson quelconque, voire même qu'une baleine, une grosse île de graisse qui se dandine entre des glaces ? Quel front de Titan, quelle sublime attitude ! Comme il se drape fièrement de son manteau de verdure ! comme il dresse hardiment ses cent bras vers les cieux ! Voyez, quand le soleil lui jette une couronne d'or, ou quand l'arc-en-ciel suspend au-dessus de sa tête une voûte de pierreries, comme il étincelle de majesté ! Ne vous semble-t-il pas quelquefois haranguer les nuages, leur donner des ordres, arrêter leur vol pour l'interroger ? Et, quand les nuages se ramassent autour de lui comme des légions insurgées, s'écroulent sur sa cime comme un dôme de bronze en fusion, ou se précipitent sur lui comme des avalanches, quand l'ouragan l'assiège et cherche à le courber, est-ce que vous ne devinez pas au bruissement dédaigneux de ses feuilles, au craquement de son armure, aux tremblements de fureur qui secouent son panache, qu'il se remue en lui comme une conscience de royauté ? Est-ce qu'il ne sort pas de ses entrailles je ne sais quels puissans murmures, qui sont comme un aveu de ses douleurs, un écho de sa colère, le râle de sa défaite et de son agonie ? C'est son langage, à lui, que vous entendez sans le comprendre : est-ce un motif pour le nier ? Ah ! si l'on niait tout ce que l'on ne comprend pas, il faudrait commencer par se nier soi-même.

Tel était à peu près le monologue du philosophe, qui suivait tout droit son chemin, laissant faire à sa fantaisie les crochets que ne faisait pas la route. Absorbé dans ses hypothèses, il avait même oublié ses jambes, qui ne tardèrent pas à se révolter contre l'intempérance du cerveau. La méditation ne lui ôtant pas la présence d'esprit, il finit cependant par songer qu'ayant fait près de quatre lieues pour aller, il lui en faudrait autant pour revenir, et que, s'il ne se reposait pas aussi long-temps qu'il avait marché, il n'arriverait jamais chez lui. Il réfléchit aussi que, n'étant pas de l'école d'Aristote, il n'avait pas absolument besoin de se promener pour réfléchir. Lors, avisant

un hêtre magnifique, qui s'élevait d'un taillis comme un grand-prêtre au milieu d'une foule de lévites, il s'y assit comme Tityre; et, au lieu de jouer de la flûte avec une paille d'avoine, comme les bergers de l'âge d'or, il se joua tout bas, sur ses pipeaux imaginaires, un nouveau concerto de physiologie. La forêt fut attentive, et la moitié des arbres se souvint encore de son silence.

Il a été avancé précédemment que notre virtuose était un sage, un savant, si peu entiché de ses connaissances, qu'il préférerait à ses plus adroits raisonnemens la naïve raison d'un enfant. Ce caractère de simplicité rendra plus vraisemblable l'événement singulier dont il nous reste à rendre compte. Il ferma les yeux, pour n'être pas détourné du spectacle de ses idées par la poésie du paysage; et, dans le fait, il fut si peu dérangé, qu'il s'endormit. Vous sentez que ce ne serait pas la peine de monter continuellement la garde à la porte de tous les secrets, pour tâcher de les voir passer, si, ne vivant qu'en grand seigneur de l'esprit, il fallait dormir comme le vulgaire, et n'avoir comme lui que des songes de roturier. Le philosophe dont il s'agit était au-dessus de ce danger : il eut un sommeil de magicien, et un songe, qui peut se donner pour un miracle.

Il rêva d'abord que son corps n'était plus qu'une robe de vapeur flottant autour de sa pensée, un nuage diaphane qui l'enveloppait sans l'emprisonner; son âme, en prenant son vol, jouissait avec délice de n'avoir plus à heurter ces cloisons de poussière, qui sont le tourment du génie. Elle était libre : son essor tenait de l'infini où elle s'élançait. Dans sa liberté, elle se rappelait pourtant sa servitude, elle s'inquiétait des idées que ses fers l'avaient empêché de sonder ou d'éclaircir; et elle s'approchait, avec le sentiment de sa force, de tous les voiles qu'elle avait désespéré de soulever. L'affranchi reconnut que dans la création tout possède un langage, un idiome particulier, et que, n'étant plus qu'une âme, il n'était plus pour lui de merveille intraduisible. Il lisait l'œuvre de Dieu à livre ouvert, et il se promettait d'admettre le monde à ses lectures, si, comme il le pressentait, le papillon était obligé de replier ses ailes dans la chrysalide qu'il avait été, et d'achever sa vie première un moment interrompue.

Un changement s'opéra bientôt dans son rêve. Son âme se trouva de nouveau, sans s'apercevoir des transitions, associée au corps dont elle s'était vue séparée. L'esprit redevint esclave de la matière : l'homme enfin se reforma, et, ce qui peut paraître incroyable, ce fut pour sentir qu'il était mort. Sa mémoire ne l'était pas : le cadavre se souvint du dernier problème qui avait occupé le penseur. Quoiqu'il ne pût guère douter que l'existence ne finit pas parce qu'elle s'arrête, il était peu troublé des apprêts de sa sépulture, et il en suivait mentalement les détails avec un flegme de fakir et la patience d'une statue; son corps fut enveloppé d'un cercueil comme une amande de son noyau, et, son regard traversant sa bière pour assister à son convoi, il se vit monter en voiture, pour aller, comme le commun des trépassés, débarquer au bord d'une fosse. Quoique cette cérémonie lui répugnât fort, il se laissait faire, ne pouvant rien pour l'empêcher. On le jeta dans un trou : il entendit la terre qui tombait sur les planches de sa prison : puis le bruit s'affaiblit; il n'entendit plus rien. Toute sensation fut abolie. Il était plus que mort, il était enterré.

Ce que dura cette léthargie, cet ensevelissement de tout l'être dans les profondeurs du sommeil, il faudrait, pour le savoir, consulter d'autres cadrons que les nôtres. Le dormeur engourdi ne tenait plus à la vie que par sa respiration. Aucune ombre de pensée ne faisait jouer les ressorts de son cerveau; aucun rayon n'apportait dans sa nuit de ces pâles images qui traversent nos songes. Il était, avec son dernier rêve, entré dans le néant, et le néant le gardait. Ce rêve tout à coup parut vouloir renaître,

et la vie recommença. Celui qui était mort sentit d'une manière sourde et indéfinie, mais il le sentit, l'impression de l'air et du jour. Une invisible main avait levé son drap de sable, et brisé son rideau de sapin. L'homme s'était fait plante : il avait percé la terre de son germe, et remontait à la lumière.

Le germe de cette plante ambiguë grandit; les saisons succédèrent aux saisons, sans qu'il le sût. Il grandit, comme l'enfant, sans demander de comptes à la vie, sans notion de l'espace et du temps; il grandit sans se douter de sa croissance. Bientôt l'arbrisseau fut arbre, et il s'épanouit sous son écorce un sentiment confus de l'existence; et, cet instinct changeant par degrés de forme et de nature, le philosophe se retrouva dans l'arbre qu'il était devenu, se retrouva l'arbre même sous lequel il s'était couché. Alors un bizarre phénomène eut lieu; le dormeur était double. Il y avait en lui deux moi bien distincts, un moi humain, un moi végétal, qui se contrôlaient mutuellement. Il avait deux âmes, deux consciences, deux modes de perceptions; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que, de ces deux moi, l'un dominait l'autre, et que c'était le moi humain qui était passif. Ce n'était pas l'arbre qui avait le contre-coup des pensées de l'homme; c'était l'homme qui était l'écho des sensations et des idées de l'arbre.

Le hêtre se disait : Voilà un homme qui s'est réfugié sous mon pavillon, en cherchant à pénétrer le secret de mon organisme, et qui ne le saura jamais, si je ne prends pas la peine de le lui dire. Eh ! que lui serviront mes aveux ? à se faire traiter par ses semblables de maniaque et de visionnaire. Consentiront-ils jamais, les orgueilleux, à nous croire des êtres, eux qui ne nous croient pas même des automates, qui s'affirment entre eux que l'Éternel ne nous a créés que pour les abriter quand il fait chaud, et les chauffer quand il fait froid ? Ces bipèdes bavards, parce que nos pensées ne s'expriment pas comme les leurs, ils se persuadent que nous n'en avons pas. Nous ne sommes, à leurs yeux, que des machines, obéissant aux lois de la mécanique, jouissant et souffrant sans savoir ce que c'est que jouir et souffrir. Ceux qui nous soignent le mieux ne le font que par égoïsme, parce que nous parons leur demeure, ou parce qu'ils nous vendent plus cher. Ils ne nous supposent pas, du reste, plus respectables que le marbre ou la pierre; ils nous coupent, ils nous taillent de même. Ils ont des bois, comme ils ont des troupeaux, pour égorger les uns et massacrer les autres. O homme ! si je pouvais, en te versant mes ombres, laisser tomber en toi un mot de mon existence, tu n'insulterais pas de ton dédain les sauvages qui se prosternent devant nous, et ces grands païens de l'antiquité qui voyaient en nous autant de temples où logeait une divinité.

Le dormeur, sous le front duquel se répétaient les plaintes du hêtre, comme s'il s'était établi de l'un à l'autre un courant galvanique de pensées, ne concevait pas comment cet arbre, qui était lui, traitait ainsi du haut de sa grandeur son double à face d'homme. La sommeil, impatient de nouveaux prodiges, ne lui permit pas de s'arrêter à celui-là. Le cerveau du philosophe demeura une sorte de miroir où se retraçaient tous les mouvements de l'arbre, une chambre noire où l'image des pensées végétales se gravait en y passant; mais il n'en eut aucune conscience. La vie humaine fut complètement abrogée, ou se perdit en entier dans la vie du hêtre. Il n'y eut plus là qu'une chose inerte, c'était l'homme, et une intelligence qui était l'arbre, un arbre qui, sans se l'avouer, s'était cependant greffé sur un homme.

Quand cela fut ainsi (et le sage ne le sut qu'à son réveil, quand il eut consulté la table de son cerveau), le hêtre philosophe, que Pythagore eût soupçonné de retenir Orphée sous son écorce, laissa de toutes ses branches déborder comme un hymne les mystères poétiques du génie des plantes. Leur puis-

sance de réflexion ne se traduit pas, comme la nôtre, par la parole, cette image sonore de l'esprit; elle se traduit par de soudaines commotions, par des vibrations de plaisir ou des frémissements de douleur; et le plaisir est moins rare pour eux, la douleur moins commune que parmi nous. Nous n'avons que deux yeux pour respirer la lumière; ils la boivent par toutes leurs feuilles; et ces feuilles, qui voient, entendent; et ces feuilles, qui entendent, ont des murmures qui se communiquent des sensations. Parce qu'ils sont enchaînés au sol de leur berceau, on suppose que leur sphère d'activité ne s'étend pas plus loin que leurs membres souterrains, pas plus loin que leur envergure ! Nos sens nous trompent, et nous ne pouvons la mesurer. Il y a pour eux, dans les nues, des mirages de tout ce qui se passe dans l'univers; les cordons électriques de leurs racines, avertis de tous les bruits du globe, les informent de ce qui tremble à sa surface ou dans ses entrailles. Que de raisons nous nous donnons pour dérober notre santé frileuse aux enchantements du matin et du soir, pour fuir sous nos pauvres lambris le luxe étoilé du firmament, ou la blanche richesse des campagnes ensevelies sous la neige ! Eux, comme ils ont pitié de toutes nos précautions qui ne tendent qu'à nous priver, douze ou quinze heures par jour, du merveilleux spectacle de la nature, du panorama changeant des saisons, et de leur cortège de miracles ! Nous étouffons jusque dans nos palais, dans ces cages de marbre où l'haléine nous manque; eux vivent dans l'air et de l'air. L'orage, à moins qu'il ne les brise, l'orage même leur fait du bien ! Oh ! que nous serions humiliés, quand le printemps vient, de ces petits frissons de désirs qui titillent notre âme, si nous pouvions être dans la confidence de cette fièvre généreuse qui bout au cœur des arbres, quand la sève dégoûdée s'élance en jets de feu dans leurs veines qui se dilatent, quand leurs bourgeons, comme autant de prières, d'actions de grâces au soleil, percent leur tiède écorce ! Que de bonheur, quand ces bourgeons gonflés se déploient, et que les rameaux noirs s'empanachent de verdure, quand la rosée les trempe de ses perles fécondes, quand les oiseaux chanteurs viennent y soupirer leurs concerts, y cacher leurs amours ! Et quand l'automne arrive, quand les feuilles s'en vont une à une, c'est, après les fatigues de l'été, le sommeil qui leur vient goutte à goutte. A chaque feuille qui tombe, c'est autant de jouissance qu'à chaque feuille qui pousse. Oh ! si les hommes....

Une dernière péripétie était sur le point de modifier encore ce rêve; une sensation désagréable, qui ne serait rien pour un hêtre, vint sous la forme d'un insecte effleurer le front de l'homme, et, combattu par une mouche, le songe effrayé s'en-vola. Heureusement qu'il ne s'enfuit pas sans laisser derrière lui son ombre, et le philosophe, en s'éveillant, eut la satisfaction de se rappeler mot à mot toutes les phases d'une vision, qui semblait répondre à quelques-uns de ses doutes. C'est pour le coup qu'il crut que le sommeil était le commencement de la sagesse et le premier degré de l'initiation ! Il s'était couché plein de ténèbres, il se leva radieux; mais, comme bien des joies de ce monde, ce contentement passager eut des conséquences fatales. Notre savant, qui était fort riche, avait une grande partie de sa fortune en forêts; quand il se vit en mesure d'affirmer que les arbres pensaient, le pauvre naturaliste ne put jamais se résoudre à en abattre un seul ni à se défaire de ses propriétés, craignant que ses sujets ne fussent maltraités par leurs nouveaux maîtres. C'est tout au plus s'il osait vendre du bois mort. Quant à se chauffer avec ! non, c'était pour lui presque aussi impie que de mettre au feu les os de ses pères. Il eut recours à la houille; mais, outre que l'odeur lui faisait mal à la tête, il réfléchit que la plupart des charbons minéraux étaient des résidus de productions végétales, et il ne se servit plus de rien. C'était pousser un peu loin le respect de la pensée, et il se

fit une réputation d'avarice, dont il ne put jamais se laver. Ce n'est pas tout : ne brûlant pas les plantes, il n'osait pas non plus les manger, et, se doutant bien que les animaux les moins recommandables ont encore plus d'idées que des épinards ou de la salade, il ne savait comment se nourrir sans offenser la création. Il n'eut plus d'autres ressources que de se mettre au lait, et, comme cet aliment était antipathique à sa nature, il tomba irrémédiablement malade : nouvel exemple du danger de trop connaître. « Ne vous laissez pas, disait-il à ses amis, tenter comme moi par le serpent qui garde toutes les avenues du savoir. Pour avoir goûté de l'arbre de science, vous voyez ce qui m'arrive : je passe pour un ladre et je meurs de faim. GUSTAVI PAULULUM MOLLIS ET ECCE MORIOR. » Et le malheureux savant tint parole : il mourut.

Vous que le serpent n'a pas tentés, ne refusez pas un *De profundis* à l'âme du philosophe qui, après avoir vécu longtemps comme un sage, finit par mourir comme un imbécile. Ce fait n'est pas très rare, mais il est déplorable. Avant d'en venir là, il eut cependant le temps d'écrire deux ouvrages qui complètent heureusement le songe, dont une petite bête nous ravit la fin. L'un est intitulé : *Théorie sociale des végétaux, avec un exposé de leurs lois et de leur religion, par M. de Quercy*; l'autre : *Grammaire végétale à l'usage des arbres et de tous ceux qui végètent*. Nous publierons prochainement ces volumes remarquables, qui doivent avoir une grande influence sur les défrichemens, les coupes de bois, et toutes les questions forestières. Nous croyons aussi qu'ils ne seront pas inutiles à la littérature. Quand on ne se chauffera plus avec des bûches, on se chauffera peut-être avec des livres, ce qui nettoiera beaucoup les bibliothèques. De là à brûler les auteurs il n'y a qu'un pas, et on doit espérer pour eux qu'il se fera : c'est la seule chance qu'ils aient de passer pour sorciers.

J. LE FEVRE-DEUMIER.

LA

## PROVIDENCE DU CRITIQUE

COMÉDIE.

### PERSONNAGES.

SIMON, critique.  
DUCLOS, directeur du journal *l'Aspic*.  
SIGISBERT BEAUCHAMP, poète ridicule.  
CAMILLE.  
UN DOMESTIQUE.

Cabinet de travail de Simon — Meubles simples, mais d'un haut goût. — A droite, au premier plan, table à écrire, chargée de livres épars. — Au fond, porte principale. — Deux portes latérales, conduisant, celle de gauche, à l'appartement de Camille, celle de droite, à l'appartement de Simon.

### SCÈNE PREMIÈRE.

SIMON, assis devant son bureau.

Quels travaux sans jouissances que les miens! — Je passe en vain d'un volume à l'autre : toujours le chaos ou le néant. —

Non, pas une de ces ordonnances rationnelles qui satisfont l'intelligence, pas une de ces créations radieuses qui la transportent. C'est décidément à rendre odieux ce métier déjà si pénible. Il faut cependant que j'accomplisse ma tâche; et avec quoi, je vous prie? Où trouver dans ces pages stériles les élémens d'un article? Voilà bien deux heures que je promène mon filet dans ces eaux infécondes de la littérature, sans que j'aie encore pu en tirer une seule de ces perles rares qu'on nomme les idées. — Ils ont fait de la poésie une déclamation nuageuse, et du roman une industrie. Ma foi, puisque je n'ai rien de mieux sous la main, je vais m'escrimer contre le roman-feuilleton, la pire espèce de livres, mais une industrie qui a son importance. — Voyons un peu, qu'en dire? — Comparons d'abord ces romans qui ne nous arrivent en volumes que tout souillés des éclaboussures du feuilleton, oui, comparons-les à ces filles qui n'en viennent à s'établir qu'après avoir beaucoup trop fait parler d'elles. — Bien! ce trait portera. — Maintenant, lorsqu'on voit la politique parader dans le haut du journal, tandis que le roman creuse humblement son antre tout au bas, ne pourrait-on assimiler messieurs de la politique à certains hauts barons de la noblesse et de la finance qui s'installent pompeusement au premier étage, au balcon de leur hôtel, laissant avec insouciance le rez-de-chaussée envahi par toute sorte d'industries suspectes? — A merveille! de la morale et des épigrammes : cet assaisonnement sera d'un inmanquable effet. (*Il trace quelques lignes.*) J'ai beau vouloir absorber tout mon esprit dans mon travail, ce projet de mariage se jette toujours en traverse dans mon cerveau. Mais aussi la chose vaut-elle qu'on la médite. Il s'agit de décider si les séductions du bien-être matériel étouffieront en moi les élans du cœur. Voici le problème; j'hésite encore à le résoudre. — Mais aujourd'hui, arrière ces préoccupations personnelles! silence aux questions domestiques! je suis tout entier à mon grave ministère. (*Souriant.*) J'ai tort d'en médire après tout. S'il a des dégoûts amers, il a aussi des enivrements sans pareils. — Quelle émotion est la mienne quand sous mon scalpel je sens tressaillir la pensée! Quel orgueil je me sens au cœur de donner à mes paroles, selon ma fantaisie, la puissance meurtrière d'une balle ou la douceur d'une caresse!

### SCÈNE II.

SIMON, DUCLOS.

DUCLOS, qui a entendu les derniers mots. — Bravo! bravo! Voici le grand critique à l'œuvre. Le voici véritablement pareil à la justice, tenant comme elle d'une main la palme, de l'autre le glaive!

SIMON, qui se lève. — C'est trahison d'arriver ainsi à pas de loup, et de surprendre les confidences que les gens se font à eux-mêmes. (*Ils se serrent la main.*)

DUCLOS. — Et quels secrets, mon illustre ami, pourriez-vous donc avoir pour le directeur de *l'Aspic*, ce journal, brillante arène de vos passes d'armes? Quand les quinquets sont éteints et les galeries désertes, ne sommes-nous pas compères? Cela s'avoue dans les coulisses. Est-il une seule des gloires par vous encensées dont je n'aie disposé l'autel, une seule de vos exécutions littéraires dont je n'aie tout au moins dressé la potence? A chacun de nous deux son rôle. A moi de battre les buissons; à vous, glorieux chasseur, de tirer sur la bête. Tenez, aujourd'hui encore, soigneux de pourvoir à vos besoins, je vous apporte de la pâture. (*Il dépose deux volumes sur la table.*)

SIMON, lui remettant des feuilles détachées. — En voici pour vous-même. Comme le temps presse, faites sur-le-champ composer l'article; je n'ai plus que quelques lignes de conclusion à y ajouter.

DUCLOS. — J'arrive trop tard, je vois bien, et les *Feuilles vertes* doivent prendre l'heure du jugement en patience.

SIMON. — Les *Feuilles vertes*? Mais justement je parle de ces poésies, et les quelques lignes qui me restent à écrire...

DUCLOS. — Sont pour les bafouer?

SIMON. — Au contraire.

DUCLOS. — Qu'entends-je?



SIMON. — Mes intentions.

DUCLOS. — Y songez-vous? Comment! vous l'impartial, vous l'incorruptible, vous faire ainsi, en face du public, le complaisant d'un *bas-bleu*? Vous, le dieu foudroyant, désarmé par le sourire d'une jolie bouche? Ah! Simon, Simon, quand tout à l'heure je vous comparais à la justice, j'avais tort; vous n'avez pas son bandeau sur les yeux.

SIMON. — Ce livre, mon cher, n'est pas si mauvais qu'il vous semble. Mais voyons, Duclos, je suis bon diable; transigeons. Vous tenez pour la critique, et le public aussi. Il y a moyen d'arranger les choses. Par exemple, vous m'apportez deux ouvrages: l'indulgence que j'aurai pour l'un, ai-je besoin de l'étendre sur l'autre?

DUCLOS, avec un éclat ironique. — Il y a des gens que la fatalité s'acharne à poursuivre! Voilà vingt ans et plus que ce pauvre Sigisbert Beauchamp rôde, comme un paria, sur les lisières du sacré bosquet, sans qu'il ait encore pu s'y faufiler; et au moment où, les entrailles émues d'une persistance si mal payée, je venais vous attendre en sa faveur, il faut qu'un *bas-bleu* lui barre le passage. O ironie du destin!

SIMON. — Tenez, mon ami, parlons franc. Vous disiez avec raison à l'instant qu'il ne devait point y avoir de secrets entre nous; je vais donc vous ouvrir mon cœur et vous confier le projet qu'il enferme. Je songe à me marier.

DUCLOS. — Avec Camille?

SIMON. — Non, avec l'auteur des *Feuilles vertes*, avec M<sup>lle</sup> Julia Paran.

DUCLOS. — Je vais d'étonnements en surprises! Sur l'honneur je crois rêver. Y pensez-vous, Simon? Cette femme tout à vous, la belle et douce compagne de vos jours mauvais, la consolatrice de vos douleurs, vous oseriez aujourd'hui l'abandonner par caprice? Aujourd'hui que son cœur se repose si confiant en vous, froidement et les yeux secs, vous briseriez ses plus chères affections, et cela, mais c'est impossible, pour une de ces femmes dont vous avez si souvent fustigé les ridicules! Non, cet acte aussi cruel qu'insensé, vous ne l'accomplirez pas.

SIMON. — Hélas! mon ami, le raisonnement ne m'a point fait encore un cœur si aride, qu'il ne s'indigne aussi contre une telle pensée. J'aime toujours Camille, non plus sans doute avec la ferveur enthousiaste des premiers temps, mais j'ai pour elle un de ces attachements sérieux fondés sur l'estime et la reconnaissance. Aussi, le croirez-vous? les sollicitudes que m'inspirent depuis quelque temps les intérêts de son avenir entrent pour beaucoup dans la résolution violente que je médite.

DUCLOS, avec gravité. — Prenez garde, Simon. Trop souvent, en pareil cas, l'homme est ingénieux à colorer sa conduite à ses propres yeux d'une pitié perfide pour sa victime.

SIMON, avec humeur. — Mais au moins ne me jugez pas sans m'entendre. — Mieux que personne vous savez les luttes que j'ai soutenues pour conquérir ma position; mieux que personne aussi vous la savez précaire, cette position si jalousée. J'ai de l'empire sur les esprits, c'est vrai. En un temps où chacun veut tout connaître sans prendre la peine de rien approfondir, on adopte volontiers les formules d'un jugement tout fait. Mais ces formules s'épuisent vite, mon ami. Le critique, je m'en aperçois, ne peut conserver son autorité et sa valeur qu'à condition de peu produire, sans quoi il tombera inévitablement dans des redites fastidieuses. Or, vous l'avouerez-je? mon cerveau, troublé de secrètes inquiétudes, éprouve un embarras précoce qui m'alarme sur un très prochain avenir. L'idée ne jaillit plus aussi vive de mon esprit; mon style plus pénible n'a plus sa verdeur et son entrain.

DUCLOS. — Vous seul en médisez ainsi, mon cher.

SIMON. — Sévère pour les autres, je dois me juger plus sévèrement moi-même. Je me demande donc ce que deviendrait Camille si mon talent ne pouvait subvenir à nos besoins. Consentirai-je à porter la main sur sa petite fortune, qu'elle m'a si souvent offerte? Après les avoir jusque-là respectées, irai-je dévorer ces faibles ressources et l'entraîner dans mon désastre? Que le ciel m'épargne cette douloureuse épreuve!

DUCLOS. — Ah! quelle épreuve serait plus douloureuse pour Camille que l'abandon!

SIMON. — Je n'aurais pas le courage de lui imposer celle de la misère. Aussi, comme tout le monde, me suis-je fait, en ces derniers temps, solliciteur. Cette place vacante aux Archives du royaume, sorte de sinécure assez grassement rétribuée, je tournais l'écueil en l'obtenant, mais je vois toutes mes démarches vaines. On n'a pas trop d'emplois pour récompenser les apostasies politiques.

DUCLOS. — Vous faites vibrer là, mon ami, une de mes cordes sensibles, le regret que nous soyons exclusivement littéraires. Oui, on évince l'intelligence de toutes les faveurs, tant qu'elle se tient dans la sphère des idées; mais, quand elle daigne aborder celle des faits, il faut bien alors lui accorder sa part, et souvent sa part est celle du lion.

SIMON. — Voyant, malgré tous les droits que je pense avoir à cette place, mes tentatives infructueuses, il me faut bien recourir au mariage. M<sup>lle</sup> Julia Paran possède une jolie fortune, et, à ses yeux, je crois, ma réputation serait une dot suffisante, car je l'ai vue accueillir avec faveur mes premières avances. Les grâces de sa personne ont bien des séductions, et, quant à ses manies d'écrire, je saurai bien l'en corriger.

DUCLOS. — Corriger un *bas-bleu*! voilà, par exemple, une idée. Vous pourriez vous bercer d'un tel espoir? J'aimerais mieux, mon ami, vous voir en tête les projets des saint-simoniens sur le Nil.

SIMON, avec emportement. — Et qu'importe, après tout! Il ne s'agit pas de railler ici; il s'agit de nous sauver tous deux, Camille et moi! Elle, que je repousserai d'un abîme où je ne manquerais pas de l'entraîner; moi qui, déjà fatigué de veilles, trouverai, dans un tel mariage, de l'aisance pour ma vie, et des loisirs pour mon talent.

DUCLOS. — Croyez-moi, Simon, croyez-moi, cherchez un autre remède au mal que vous redoutez, car celui-là vous serait funeste. Mieux vous vaudrait encore une vie misérable avec le calme du cœur, qu'une vie splendide empoisonnée par le remords. Et comment pourriez-vous échapper au remords, s'il vous fallait, pour atteindre les biens que vous rêvez, briser le cœur d'une femme, et faire de l'abandon le salaire du dévouement?

SIMON, vivement. — Trêve à tous ces propos: j'entends venir Camille.

### SCÈNE III.

SIMON, DUCLOS, CAMILLE.

CAMILLE. — Bonjour, messieurs, bonjour. Mais j'interromps l'entretien, il me semble. Ma présence serait-elle importune?

DUCLOS. — L'est-elle donc jamais, madame? Vos yeux se reposent-ils jamais sur un front chagrin qu'ils n'en éclaircissent le nuage? Vous, la grace et la joie de cet intérieur, vous, importune? Mais qui donc n'y serait heureux d'y trouver à toute heure la bonté de l'ange sous les traits d'une femme?

CAMILLE, avec une bienveillante ironie. — Voici, j'espère, une bienvenue courtoise. Vos discours témoignent de vos relations, monsieur Duclos. Du reste, toujours louangeur.

DUCLOS. — Plus vrai que louangeur, madame. Et la preuve, je la trouve dans le silence même qui vous étonne. (Avec une intention marquée, et son regard allant de Simon à Camille.) Toutes discussions contentieuses, toutes mauvaises pensées du cerveau, toutes ces suggestions perfides de Caliban se sont enfuies, vous avez vu, devant les pas d'Ariel.

CAMILLE. — Dois-je le croire, Simon? (Lui prenant une main.) Si j'avais la magique puissance dont vous parlez, pensez-vous, monsieur, que ce front si cher restât plus long-temps obscurci d'inquiétudes que j'ignore? — (A Simon.) Ami, qu'as-tu? Depuis quelques jours, tes mélancolies habituelles deviennent plus sombres; pourquoi m'en cacher la cause? Ingrat, est-il une seule de tes douleurs dont j'aie repoussé l'amertume? Tu sais, je trouve parfois dans mon amour des haumes pour tes souffrances. Laisse, laisse donc, comme toujours, les tristesses de ton cœur tomber dans le mien!

DUCLOS, *à part*. — La noble femme!

SIMON. — Tu te fais des chimères, mon amie. J'ai, tu sais bien, au fond de l'âme des douleurs éteintes qui parfois se raniment, mais aucune d'elles ne résiste aux caresses de ta parole. — Regarde-moi : n'ai-je pas un éclair de bonheur dans les yeux? Donne-moi ton beau front à baiser; le calme rentre dans mon cœur dès que j'y pose les lèvres. (*Il la baise avec tendresse au front.*)

DUCLOS, *à part*. — Il y a des chances pour elle; il l'aime encore.

CAMILLE. — Ah! puisses-tu dire vrai! Puisses-tu, pauvre cœur malade, aimer toujours la main qui panse tes blessures! Ceux qui te connaissent par tes écrits te jugent amer et insensible comme l'ironie dont tu empruntes le masque, et nul autre que moi ne sait les larmes que ce masque recouvre. Aussi, et je puis bien m'en faire gloire devant M. Duclos, ton sincère ami...

DUCLOS. — Je serais heureux de pouvoir me dire hautement le vôtre, madame.

SIMON. — Merci, Duclos, merci pour elle.

CAMILLE. — Oui, je puis m'en faire gloire, l'isolement même où, par ces fausses apparences, tes douleurs semblaient condamnées, cet isolement a séduit mon cœur et tenté mon courage. J'ai long-temps résisté à ton amour; mais, quand j'ai pu lire dans ce cœur saignant et agité au milieu des vengeances qui le poursuivent, quand j'ai vu dans ces yeux qu'on pense arides des larmes bien amères à étancher, c'est alors que l'attrait du dévouement a causé ma chute.

DUCLOS, *à part*. — Qu'il doit souffrir!

SIMON, *avec entraînement*. — Ta chute, dis-tu? Mais tu blâmes. Quelle vertu se peut égaler à cet élan sublime qui t'a jetée dans mes bras? Quelle femme mérita jamais plus d'égarés et d'estime? Tu t'es faite la consolatrice d'une âme souffrante, une sœur de charité morale dont Dieu pourra seul récompenser la courageuse ferveur, et tu parles de chute! Laisse en de pareils sentimens ce monde au cœur banal qui juge ta conduite sans la comprendre. Mais était-ce pour courir à des joies enivrantes que tu bravais son estime? Étaient-ce la fortune et les plaisirs qui t'attiraient sous mon toit? Oh! sois bénie et honorée entre les femmes, toi qui, bravant la contagion des larmes, vins à moi comme l'ange de la pitié, séduite par la douleur.

DUCLOS, *à part*. — Comme il s'exalte lui-même au souvenir d'un dévouement qu'il se dispose à trahir!

CAMILLE. — Oh! si tu savais le bien que tu me fais là en parlant ainsi! Que ta reconnaissance est douce à cet humble cœur tout plein de toi! Oui, j'ai besoin de te croire, nul mépris ne saurait m'atteindre à l'ombre de ton amour. Puis, que m'importent le monde et ses anathèmes, si j'ai la conscience d'avoir adouci tes chagrins? Nous autres femmes, avons-nous d'autre mission que celle-là? J'ai aussi mes heures de doute, vois-tu. Je sens parfois mon courage faiblir, mon cœur se débattre en moi comme un pauvre oiseau blessé; mais va, noble ami, tu m'as rendue forte pour long-temps. — Est-ce que mes lèvres ont des paroles aussi merveilleuses que les tiennes? Sens-tu donc ainsi ta poitrine plus légère quand je t'ai parlé? Apprends-moi donc le secret de ces magiques consolations; tu verras si j'en saurai faire usage. Mais ne t'exagères-tu pas la valeur de mes soins? n'es-tu pas dupe de ta bonté? (*Mouvement de Simon.*) Si tu savais comme ton amour reconnaissant et fidèle a payé largement tous les dons du mien! comme je suis fière de m'appuyer à ton bras! comme je dors tranquille en ta loyauté!

DUCLOS, *à part*. — Quel supplice pour lui! La voix de l'amour devient celle du remords.

SIMON, *qui s'arrache brusquement des bras de Camille*. — C'est bien, mon amie, c'est bien. Mais ce travail aride m'a fatigué...

CAMILLE. — En effet, te voilà tout agité, tout pâle...

SIMON. — Le grand air me remettra. — Je sors un instant avec vous, Duclos. Je vais passer un habit et reviens vous prendre. Je suis à vous, je suis à vous.

(*Il entre dans sa chambre, à droite.*)

#### SCÈNE IV.

DUCLOS, CAMILLE.

CAMILLE. — Comme il me quitte brusquement! Il semble que mes paroles lui aient fait mal. Qu'a-t-il donc? Que peut-il avoir contre moi?

DUCLOS, *à part*. — Serait-ce trahison de lui donner le mot du mystère?

CAMILLE. — J'en suis tout inquiète. Il me cache quelque chose. Je ne l'ai jamais vu ainsi. Tout à l'heure il était visiblement importuné de m'entendre. (*Avec douleur.*) Mon Dieu! comment des paroles d'un accent si profond et si vrai peuvent-elles fatiguer le cœur! — Monsieur Duclos, vous, son ami, le mien, me direz-vous ce qu'il a?

DUCLOS, *à part*. — Je n'y tiens plus. (*Haut.*) Oui, je vous le dirai. Aussi bien je crois servir en cela Simon autant que vous-même. Pardon, mille fois pardon d'avance des alarmes où je vais vous jeter, mais je crois conjurer plus sûrement ainsi le malheur qui vous menace.

CAMILLE, *toute tremblante*. — Vous m'effrayez, monsieur.

DUCLOS. — Soyez forte, madame, et ne vous épouvantez pas d'un projet qu'il nous sera d'autant plus facile de faire échouer, que nous aurons un auxiliaire dans le cœur même de Simon.

CAMILLE. — Mais quel projet funeste peut-il avoir?

DUCLOS. — Celui de vous quitter, madame.

CAMILLE. — Ciel! qu'avez-vous dit? Parlez-vous bien avec certitude? Mais non, c'est impossible. Tout à l'heure, devant vous, n'exaltait-il pas avec tendresse, avec reconnaissance, ma conduite et mes sentimens?

DUCLOS. — Et il était sincère, car il vous aime. Vous n'avez pas heureusement à lutter contre son cœur, mais contre les calculs, les prévoyances timorées de son esprit, les frayeurs d'un avenir qu'il redoute pour vous deux. La nature de ses travaux l'a conduit à soumettre ses affections elles-mêmes au contrôle de la logique, et voilà que cette maudite logique lui persuade d'épouser M<sup>lle</sup> Julia Paran.

CAMILLE. — L'auteur des *Feuilles vertes*, cette jeune femme qui vint l'autre jour l'implorer pour son livre?

DUCLOS. — Elle-même, pauvre amie. Mais ne prenez donc pas la chose tant au sérieux. Tenez, vous voilà toute tremblante. Allez-vous me trahir devant Simon? Ayez donc meilleur espoir et bon courage. Ces prétendus mariages de raison, l'amour sait aisément les montrer déraisonnables.

CAMILLE, *avec désespoir*. — Mais, si son cœur ne lui parle pas assez haut pour moi, de quelle manière, par quel moyen puis-je l'amener à de meilleures intentions?

DUCLOS. — Ah! par quel moyen? justement ceci est la question. Mais voyons, les femmes sont inventives; elles ont dans leur finesse mille ressources contre nos volontés. Un peu d'effort, et je m'assure que vous trancherez le nœud gordien. Je vous serai de tout cœur en aide, du reste. Simon m'a confié que s'il pouvait obtenir la place qu'il convoite, tranquille alors sur ses ressources pécuniaires, il enverrait de grand cœur au diable tous ses projets de mariage. Aussi vais-je intriguer dans ce but. Ah! si l'*Aspic* avait un dard politique! Mais voilà Simon. Faites donc bonne contenance.

#### SCÈNE V.

DUCLOS, CAMILLE, SIMON.

SIMON, *à part*. — Elle semble tout émue. Duclos aurait-il parlé? Mais non, ma brusquerie l'aura blessée sans doute. (*Haut, à Duclos.*) Venez-vous, mon ami?

DUCLOS. — Je suis tout à vos ordres.

CAMILLE, *à Simon*. — Vous me laissez bien souvent seule.

DUCLOS, *qui prend les feuilles sur le bureau*. — Je vous le renvoie achever son article.

SIMON. — Il me suffira d'un instant. — Je vous reviens avant peu, Camille; mais, si la solitude vous pèse, recevez les per-

sonnes qui viendront; cela peut vous distraire. — Passez, Duclos, passez. (*Duclos s'incline et sort.*)

CAMILLE, à Simon qui lui baise la main. — Rien ne me distraira de vous, mon ami; que ma pensée aussi vous accompagne!

## SCÈNE VI.

CAMILLE, seule.

Oui, je redoute la solitude, car je n'ose plus envisager ma vie. J'ai peur en face de l'abandon qui m'attend. Mon Dieu! quelle révolution soudaine dans mes espérances! Voici perdue la sécurité dont se berçait mon cœur. L'humble refuge que je m'étais choisi dans l'amour, le voilà qui croule! — La conscience intéressée du monde aurait-elle raison contre moi? Tandis que toutes les femmes font du plaisir et des richesses le but et l'ambition de leur vie, j'ai fait, moi, du dévouement l'inspiration de la mienne; me suis-je donc abusée? Lorsque Simon, sûr enfin de ma tendresse, m'avoua que tous liens autres que ceux du cœur lui seraient insupportables, devais-je, dans ma prévoyance injurieuse, lui imposer une chaîne qui eût mis à toute heure en éveil son ardente inquiétude? La prudence calculée est-elle un devoir, et la confiance imprévoyante une duperie? — Loin de moi ces horribles pensées! je veux bannir ce doute, ô mon Dieu! je veux croire aux vertus du dévouement! (*Elle tombe sur un siège.*)

## SCÈNE VII.

CAMILLE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. — Pardon, madame; c'est un monsieur qui insiste pour entrer.

CAMILLE. — Mais vous voyez bien que je suis seule.

LE DOMESTIQUE. — Ce monsieur prétend qu'il attendra le retour de M. Simon.

CAMILLE. — Qu'il entre alors. (*Le domestique se retire.*) Il s'agit peut-être d'une affaire pressante. Simon, d'ailleurs, m'a dit de recevoir les personnes qui viendraient. — Si cette visite pouvait apporter une distraction à mes peines!

## SCÈNE VIII.

CAMILLE, SIGISBERT BEAUCHAMP.

BEAUCHAMP, au domestique qui l'introduit. — Il vous a fallu bien du temps, mon cher, pour vous décider à m'introduire. Vous ai-je donc l'air suspect? (*A part.*) Ce valet brutal ne dément pas la réputation du maître.

CAMILLE. — Monsieur désire attendre M. Simon?

BEAUCHAMP, qui n'avait pas d'abord aperçu Camille. — Peste! la colombe dans le nid du vautour; voilà qui rassure. — (*Sautant jusqu'à terre.*) Si toutefois, madame, je le puis sans indiscretion. (*Sur un geste de Camille, le domestique apporte un siège et se retire.*)

CAMILLE, invitant du geste Beauchamp à s'asseoir. — Qui ai-je l'honneur de recevoir?

BEAUCHAMP, qui s'incline. M. Sigisbert Beauchamp.

CAMILLE, à part. — Ce poète ridicule, la fable de la littérature. J'aurais dû le deviner à première vue.

BEAUCHAMP, à part. — Qui elle a l'honneur de recevoir, a-t-elle dit. Je comprends. J'ai devant moi la... compagne, la muse du grand critique. Elle est pourtant bien jolie et bien gracieuse pour inspirer de si furibondes diatribes. Mais les femmes sont des énigmes. (*En s'asseyant sur un geste renouvelé de Camille.*) Si je tentais, à tout hasard, de l'intéresser à mon sujet?

CAMILLE, distraite. — J'espère, monsieur, que vous n'attendrez pas beaucoup. M. Simon doit rentrer sous peu.

BEAUCHAMP, avec séduction. — Mais, madame, je n'ai plus à redouter les longueurs de l'attente.

CAMILLE, avec un sourire mélancolique. — Il est galant.

BEAUCHAMP. — Ce qui m'amène, je puis d'ailleurs vous le confier; et justement j'aperçois d'ici l'objet de ma visite. Daignez regarder, madame, là-bas, ce livre bleu.

CAMILLE. — Oui, sur la table de M. Simon.

BEAUCHAMP. — Eh! que mon ouvrage soit étendu sur la table de l'opérateur, c'est beaucoup sans doute; mais je n'en suis pas moins inquiet pour cela. J'ai long-temps appelé de tous mes vœux ce jour de l'opération, et, aujourd'hui que j'en approche, je tremble pour les suites.

CAMILLE, souriant. — Je ne saurais, monsieur, vous rassurer sur ce point.

BEAUCHAMP. — J'ai pourtant peine à croire que vous ne pourriez, en le voulant bien, m'adoucir les coups de lancette.

CAMILLE. — Pas le moins du monde, monsieur. (*Avec gravité.*) Aucune considération n'a d'empire sur les jugemens de M. Simon.

BEAUCHAMP. — Il serait pourtant noble à vous, madame, de plaider en ma faveur, car vous ignorez sans doute que depuis vingt ans ma cause est pendante au tribunal de la critique. Mes premières armes littéraires ne datent pas d'hier. Je suis une de ces voix harmonieuses qui s'éveillèrent aux premiers chants de Lamartine. Comme lui, je chantai la brise qui pleure, la vague qui soupire, et je parus, au frontispice de mon recueil, le front nuageux, la chevelure aux vents, assis au bord d'un lac où je contemplais le jonc qui se balance. Mais bientôt, voyant que je chantais pour des sourds, je changeai le diapason de ma lyre. Le vent tournait alors au moyen-âge; j'évoquai donc en mes vers cette époque féconde en ballades. On entendit les brassards s'entre-choquer dans mes rimes, le pas des hommes d'armes y retentir sur le pavé des grandes salles, et le page y gémit sous les balcons aux cris romantiques du hibou. Peste soit des donjons et des ménestrels! Le goût en était déjà passé à l'apparition de mon livre. L'école de la forme et de la couleur avait arboré son drapeau; j'entrai dans ses rangs. Rejetant comme oripeaux fanés les cottes de mailles et les frocs de moines, je broyai sur ma palette l'ocre et l'indigo, et j'en teignis mes pages du plus brillant coloris. Plus tard encore, j'affectai tour à tour dans mes poèmes le dandysme byronien et la brutalité de l'iambe: toujours même déni de justice, et jamais je n'obtins d'autres éloges que ceux des réclames, rédigées avec cette bienveillance naturelle qu'on a pour soi-même.

CAMILLE. — Mais, monsieur, que ne tentiez-vous d'aborder le théâtre? C'est un piédestal qui met de suite le poète en lumière.

BEAUCHAMP. — Le théâtre, madame! Vers quel amas d'espoirs détruits, vers quel échafaudage écroulé me ramenez-vous! Mais le théâtre a été, trois ans et plus, l'idée fixe de mes jours et de mes nuits, la torture de toutes mes heures. Avant d'aborder la scène, je voulus l'étudier de près, et je fis une sorte de stage dramatique dans les coulisses. Je m'y ruinai en dragées fines pour les ingénues, en gros bouquets pour les duègnes; mais devant quel sacrifice aurais-je reculé! Je me formai donc à la lutte sur le lieu même du combat, et j'écrivis d'inspiration un drame aux situations les plus émouvantes: *Le Brigand des Apennins*. Le croirez-vous? mon drame n'était pas achevé que le vent de la réaction en vint frapper de mort les cinq actes. Les directeurs ne voulaient plus jouer que des tragédies; les bourgeois n'avaient plus de larmes que pour les classiques malheurs d'Atrée ou d'Œdipe; ils raffolaient des trois unités. Quand je proposais mon *Brigand des Apennins*, on me demandait un Agathocle ou une Cléopâtre. Justement j'avais comme tout le monde une tragédie en portefeuille, une tragédie sur la ruine de Troie. Un comité de lecture réactionnaire se rencontra qui reçut avec acclamation ce premier-né de ma veine, œuvre estimable et régulière où j'avais consigné toutes mes doctes réminiscences de rhétorique. Le directeur, toutefois, partageait peu l'enthousiasme de mes juges, car j'avais beau le presser de monter ma *Ruine de Troie*, je n'obtenais de lui que des ajournemens. Enfin, perdant toute patience, j'eus recours, de guerre lasse, au tribunal de commerce. J'obtins, conforme à mes désirs, un jugement qui forçait le directeur à me jouer incontinent. Vous croyez peut-être que j'étais au bout de mes tribulations et que j'allais triompher de ma funeste étoile? Le jugement était exécutoire

dans la seconde quinzaine du mois, la direction croula dans la première!

CAMILLE. — O ciel!

BEAUCHAMP, avec une chaleur croissante. — Oui, madame, au moment d'engager la bataille, l'arène se fermait devant moi, le théâtre sombrait sous ma pièce!

CAMILLE. — C'est vraiment d'une fatalité sans exemple.

BEAUCHAMP. — J'abrège, madame; j'omets, bien qu'elle soit curieuse, l'histoire de toutes mes autres tentatives, et j'en viens à ma dernière, à ce poème symbolique dans lequel j'ai réuni, fidèle aux prédilections du jour, tous les mythes de l'Allemagne, et condensé tous les brouillards du Rhin; celui-là même pour lequel je réclame une protection...

CAMILLE. — Que je solliciterais de grand cœur pour lui, monsieur, si je ne savais M. Simon aussi impartial. (*Souriant.*) Au reste, l'histoire de vos déconvenues en poésie serait capable de toucher le critique le plus endurci, et je vous engage à la lui conter.

BEAUCHAMP, à part. — Elle me raille, la perfide! (*Haut.*) J'y aurais même joint, n'était l'idée que vous me donnez de son stoïcisme, une proposition qui tendrait à lier ses intérêts aux miens.

CAMILLE, à part. — Que veut-il dire? Cela m'intrigue. (*Haut.*) Et cette proposition, la pourrais-je aussi connaître?

BEAUCHAMP. — Je n'y vois nul inconvénient, bien que, d'après vos paroles, je n'en espère plus aucun effet. — J'ai su, par un mien parent, en certain ministère où j'ai de hautes et puissantes intelligences, que M. Simon y sollicite une place qu'on lui refuse, mais que je me fais fort de lui obtenir si... Vous comprenez?

CAMILLE, à part. — Ciel! voici un hasard singulier; si je pouvais le rendre utile? (*Haut.*) Je comprends à merveille, monsieur, mais la chose a ses difficultés.

BEAUCHAMP. — Insurmontables, je le vois; aussi, sans plus attendre, je vais... (*Il fait un mouvement pour partir.*)

CAMILLE. — Un moment, je vous prie, un moment encore.

BEAUCHAMP, à part. — La dame a lâché des paroles qu'elle regrette.

CAMILLE. — Je suis heureuse, monsieur, que vos propositions me soient venues avant d'arriver à M. Simon. Je vous l'ai dépeint sous des traits...

BEAUCHAMP, avec malice. — Trop austères peut-être?

CAMILLE. — Nullement. (*Souriant.*) Mais s'il n'est point d'accommodemens avec la critique...

BEAUCHAMP. — Il en est avec les femmes, tout comme avec le ciel. Ai-je compris?

CAMILLE. — Parfaitement. Aussi, le traité que vous ne sauriez conclure avec M. Simon, le voulez-vous faire avec moi?

BEAUCHAMP. — Pardon, mais je ne comprends plus.

CAMILLE. — Je m'explique. Soit que je connaisse déjà le sentiment de M. Simon sur vos vers, soit que je consente à user de cet empire que vous m'attribuez sur son esprit...

BEAUCHAMP. — Mais il est inaccessible à toute influence.

CAMILLE. — Soit que j'emploie tout autre moyen qu'il importe peu d'indiquer ou de prévoir, je consens à vous obtenir ce que vous souhaitez, si, de votre part...

BEAUCHAMP. — J'accepte.

CAMILLE, se levant. — Hâtez-vous donc alors. Vous n'avez pas une seconde à perdre. M. Simon va venir à l'instant même terminer l'article où il doit vous juger; c'est vous dire que j'entre de suite en campagne; courez donc aussi, vous...

BEAUCHAMP. — Un instant, madame. J'ai, sur votre promesse, toute confiance en votre zèle, mais il m'est bien permis d'avoir quelque doute sur la réussite de vos efforts, et...

CAMILLE. — Et suis-je donc plus assurée de la réussite des vôtres? Vraiment, monsieur, à parler ainsi, vous me rendriez suspecte la sincérité de vos propositions.

BEAUCHAMP. — Madame...

CAMILLE. — Les chances de duperie ne sont-elles pas pour le moins égales des deux parts? — Voici d'ailleurs, sur ma promesse, ma main que j'engage.

BEAUCHAMP, qui la lui baise. — Je n'ai plus d'objection; et de ce pas je cours au ministère, d'où je rapporte incontinent le gage de ma bonne foi. (*Il sort.*)

## SCÈNE IX.

CAMILLE, seule.

L'aventure est plaisante et l'engagement audacieux; mais il est dans la vie telle circonstance où il faut jouer toutes ses ressources et tenter le hasard. — J'ai entendu Simon parler de ce livre sur un ton qui présage la foudre; comment la conjurer? Si du moins j'avais le temps de me concerter avec Duclos. C'est un homme fertile en expédients. Je ne vois rien de mieux à faire que d'aller au plus vite lui conter l'embarras où je suis. Le journal est à deux pas; j'y cours. — Mais on vient: si c'était lui! (*Elle va entr'ouvrir la porte et revient découragée.*) C'est déjà Simon. Que le ciel me soit en aide!

## SCÈNE X.

CAMILLE, SIMON.

SIMON, l'air souffrant. — On ne saurait disposer de soi-même avec de pareils travaux à heure fixe. La tête me fend, et il me faut écrire.

CAMILLE. — Mais ne pourrais-tu pas différer un peu cet article?

SIMON. — Le différer! Et Duclos qui vient sur mes pas criant que son journal va paraître!

CAMILLE, à part. — Comment l'amener à mes intentions? Le cœur me manque; je n'ai plus qu'à lui tout avouer. (*Haut.*) Mon ami...

SIMON, qui, sans l'écouter, feuillette les livres ouverts sur sa table. — Pour avoir plus tôt fini, aurais-tu l'obligeance d'écrire sous ma dictée?

CAMILLE. — Volontiers, mais...

SIMON. — Oh! ce sera très court; quelques éloges seulement pour ce livre-ci, quelques sarcasmes pour celui-là. (*Il montre tour à tour l'ouvrage de Julia Paran et celui de Sigisbert Beauchamp, puis il continue à les parcourir.*)

CAMILLE, à part. — Ciel! — Si j'allais... mais non; l'intention elle-même n'excuserait pas de tels moyens. — Cependant je servais en cela Simon lui-même. Si d'ailleurs il en résultait pour lui quelque chose de fâcheux, ne pourrais-je alors?... Mais oui. — J'oserai donc. (*Haut.*) Je suis à vos ordres, mon ami, tout heureuse que vous m'employiez.

SIMON, toujours distrait. — Je n'abuserai pas... — J'ai donné plus haut une idée sommaire des deux livres, et je conclus. — Je dicte donc.

CAMILLE. — J'écris.

SIMON, appuyant sur chaque phrase. — « Le mérite des deux ouvrages est désormais facile à fixer. L'un est une œuvre de versification, l'autre une œuvre de poésie. M<sup>lle</sup> Julia Paran chante, M. Sigisbert Beauchamp rime; si bien que l'une sème ses pages d'adorables caprices qui font rêver, et que l'autre alourdit les siennes de pesantes déclamations qui font dormir. » — (*Il rit.*) J'espère que voici de la concision et de la logique.

CAMILLE. — A merveille, mon ami, à merveille.

## SCÈNE XI.

DUCLOS, CAMILLE, SIMON.

DUCLOS, vivement. — En finirons-nous aujourd'hui? — Toutes les feuilles du journal sont prêtes. — Vous seul en retard, Simon; arriverez-vous?

CAMILLE. — Nous voici, monsieur, nous voici. — Ne vous déchaînez donc pas de la sorte en manière d'ouragan. (*Elle lui remet ce qu'elle vient d'écrire.*)

DUCLOS. — Quoi! de votre main?

SIMON. — Elle a bien voulu me servir de secrétaire.

DUCLOS, parcourant l'écrit. — Que vois-je? est-ce possible?

CAMILLE, brusquement. — Et que voyez-vous, monsieur, qui

vous étonne? (*Avec une emphase ironique.*) Prétendriez-vous, inique directeur, jeter le poids de vos haines ou de vos sympathies dans la balance du critique?

DUCLOS, *à part*. — Je comprends, je comprends. — Elle aura obtenu... Ah! les femmes, les femmes! — (*Haut.*) C'est bien, Simon, très bien. (*Il s'en va en répétant :*) Ce que femme veut, ce que femme veut, voyez-vous...

## SCÈNE XII.

SIMON, CAMILLE.

SIMON, *à part*. — A qui en a-t-il donc avec ses proverbes? — Il fait allusion sans doute à ces éloges qu'il a combattus déjà. (*Haut.*) Camille!

CAMILLE, *qui s'approche*. — Souffres-tu moins, mon ami?

SIMON. — Un peu moins. — Les singulières choses que tu disais à Duclos? Tu n'as point coutume de parler avec cette chaleur.

CAMILLE, *à part*. — Ciel! me serais-je trahie? — (*Haut avec hésitation.*) C'est qu'il me semble voir de l'ironie dans la surprise de M. Duclos. M<sup>lle</sup> Julia Paran est une jolie femme, et...

SIMON. — Et tu crains qu'on ne suspecte mes éloges?

CAMILLE. — Je ne dis point cela.

SIMON. — Mais tu le penses. Ai je donc pourtant jamais donné lieu à de tels soupçons?

CAMILLE. — Oh! jamais, jamais. Aussi, pour ma part, ai-je en bien haute estime ta conscience de critique. En veux-tu la preuve? J'ai su que M. Sigisbert Beauchamp pouvait t'appuyer puissamment au ministère, et je n'ai même pas songé à t'en avertir, quand tout à l'heure tu raillais son talent.

SIMON, *à part*. — Que dit-elle? Serait-ce possible? (*Haut.*) Tu as bien fait, mon amie, tu as bien fait.

CAMILLE, *à part*. — Il paraît regretter ma réserve; c'est bon signe. Mais il est prudent de me dérober à ses questions. (*Haut.*) Si tu n'as plus besoin de moi, Simon, je vais retourner dans ma chambre, à ma broderie.

SIMON, *distrain*. — Comme il te plaira.

CAMILLE, *à part*. — J'y aurai l'oreille attentive.

## SCÈNE XIII.

SIMON, *seul*.

Que dit-elle donc là? Ce Beauchamp aurait pu... mais qu'en sait-elle? Cela toutefois aurait singulièrement changé la thèse. Si je courais à l'imprimerie... Mais il me faudrait passer là un compromis où ma dignité recevrait plus d'une atteinte. Tous ces stratagèmes sont d'ailleurs connus. On se vante de tout pouvoir, et l'on promet de tout faire avant l'article, sauf à ne rien tenir ensuite.

## SCÈNE XIV.

SIMON, puis BEAUCHAMP.

LE DOMESTIQUE, *qui annonce*. — M. Beauchamp.

SIMON, *à part*. — Beauchamp ici? (*Haut et vivement.*) Je n'y suis pas, je n'y suis pour personne. (*À part.*) Quelle figure lui ferai-je?

BEAUCHAMP, *qui entre brusquement*. — Eh! monsieur, avez-vous donc les poètes en si grande haine, que vous les repoussez et dona ferentes.

SIMON. — De quel don parlez-vous, monsieur? Il n'en est aucun que je puisse accepter loyalement de vos mains.

BEAUCHAMP. — Quel don? Mais, critique incorruptible, êtes-vous à ce point dédaigneux que vous repoussez une nomination vous arrivant par mon canal?

SIMON. — Quoi! ma nomination aux Archives obtenue par vous?

BEAUCHAMP, *qui lui tend un pli cacheté*. — Et apportée par moi.

SIMON, *sans le prendre*. — Mais, monsieur, j'ai grand regret à vos démarches, car je viens à l'instant même de critiquer bien amèrement certain poème.

BEAUCHAMP. — Qu'entends-je? Mais je suis joué, je suis trahi!

## SCÈNE XV.

SIMON, BEAUCHAMP, DUCLOS.

DUCLOS. — Que vois-je? Déjà ici, monsieur Beauchamp? En vérité, la reconnaissance vous donne des ailes.

SIMON, *à part*. — La reconnaissance?

DUCLOS. — Quant à moi, le numéro lancé, j'accours ici, m'abriter près de Simon contre les fureurs de M<sup>lle</sup> Paran. L'exaspération d'un *bas-bleu* est redoutable, mais l'appartement du critique est lieu d'asile.

SIMON. — Je rêve donc tout éveillé aujourd'hui? Est-ce que la reconnaissance devient maintenant le prix du sarcasme, et la colère celui de la louange? Me donnerez-vous, Duclos, l'explication de cette énigme?

## SCÈNE XVI.

SIMON, BEAUCHAMP, DUCLOS, CAMILLE.

CAMILLE. — Je puis seule te la donner, mon ami.

SIMON. — Toi, Camille?

CAMILLE. — Moi qui d'abord ai besoin de solliciter le pardon de la première, de l'unique infidélité dont je me sois rendue coupable.

SIMON. — Que veux-tu dire?

CAMILLE. — J'ai su par M. Duclos tes cruelles intentions.

SIMON. — Comment! Duclos?

DUCLOS. — Ah! mon ami, je la croyais plus discrète!

CAMILLE. — Intentions, au reste, que le cœur combattait en toi et que tu serais heureux d'abandonner.

SIMON. — Duclos t'a dit vrai.

CAMILLE. — Pendant ton absence, monsieur (*elle désigne Beauchamp*) est venu pour t'offrir, en échange d'un article favorable, son appui au sujet de l'emploi qui pouvait lever tout obstacle. — Ce traité, qui certes eût blessé ta délicatesse, dans la douleur de mon amour j'ai osé l'accepter, moi.

BEAUCHAMP. — Oui, pour ne pas le tenir.

CAMILLE. — Je l'ai tenu.

SIMON. — Et comment?

CAMILLE. — En attribuant à monsieur, tandis que j'écrivais sous ta dictée, les éloges que tu donnais à une autre, et réciproquement.

DUCLOS. — Voici un tour, par exemple!... Du même coup une sinécure obtenue et une rivale écartée. Oh! décidément, les femmes!...

BEAUCHAMP. — Juste ciel! je respire; mais à quoi tient la gloire!

DUCLOS. — Que voulez-vous, monsieur? C'est toujours ainsi: un jeu à pile ou face.

SIMON. — Puisque cet abus de confiance, mon amie, a si heureusement servi les intérêts de mon avenir et ceux de mon cœur, le dénouement l'excuse. (*Mouvement de Camille.*)

BEAUCHAMP. — Vous acceptez donc la nomination que j'apporte?

SIMON. — Oui, en échange d'une invitation à mon mariage.

DUCLOS. — Quoi! vous persistez en vos desseins? Vous épouseriez un *bas-bleu* en fureur? (*À part.*) Quelle imprudence!

SIMON. — Non, mais un ange de dévouement et de beauté, la providence de toute ma vie, Camille enfin.

CAMILLE, *tout émue*. — Simon, mon ami...

SIMON. — Y veux-tu bien consentir?

CAMILLE, *souriant*. — Mais les liens indissolubles ne t'effraient donc plus?

SIMON. — Non, quand ils sont aussi doux au cœur.

DUCLOS. — Ceci est d'une moralité qui me touche.

SIMON. — Messieurs, vous serez nos témoins.

BEAUCHAMP. — Et je ferai l'épithalame.

A. DESPLACES.



## M. RAOUL ROCHETTE.

### DEUXIÈME PARTIE DE LA LETTRE DE CLINIAS.

Dès 1837, M. Letronne avait fait complètement justice des accusations malveillantes au moyen desquelles votre illustrissime professeur d'archéologie a essayé de flétrir l'antiquité grecque; aussi je n'insisterais pas aujourd'hui sur ce sujet, si, malgré la leçon sévère qui lui a été donnée dans la lettre à M. F. Jacobs sur la rareté des peintures licencieuses chez les anciens, votre M. Rochette n'avait pas persisté à représenter la société antique comme un immense mauvais lieu, offrant de toutes parts, aux regards des enfans et des femmes, des peintures d'une obscénité monstrueuse.

Ainsi donc, chez nous, à Athènes, il y avait un genre de peinture qui s'appelait la *pornographie*! Ainsi les productions infâmes des artistes qui se livraient à la pratique de ce genre odieux étaient étalées publiquement dans les temples, dans les portiques, dans les maisons particulières, et jusque dans le chaste asile du gynécée! Ainsi nos mères, nos femmes et nos sœurs n'étaient que des prostituées! Ainsi nous n'étions tous que des débauchés ignobles et crapuleux!

Mais par ἁθηνά, la chaste déesse qui a donné son nom à notre glorieuse cité, il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela, monsieur, et ces affirmations ne sont que des faussetés impudentes.

Pour leur donner une apparence de vérité, M. Rochette échafaude un pompeux étalage d'érudition. Il entasse citations sur citations, et, comme s'il s'apercevait lui-même qu'il n'a rien prouvé, il revient à la charge avec de nouvelles citations qui ne prouvent pas davantage. En effet, les textes qu'il cite sont la plupart du temps altérés, mal traduits ou insignifiants, et souvent même tout cela à la fois. Non, il n'est pas vrai que les anciens aient exposé dans les temples des peintures obscènes; non, il n'y avait point de peintures obscènes dans les maisons d'Athènes. M. Letronne a vidé cette discussion. Aussi je n'y reviendrai point; je me contenterai de renvoyer ceux qui auraient le désir de s'édifier complètement sur cette question au savant mémoire que j'ai cité tout à l'heure.

Je ne nie pas qu'il ait existé dans l'antiquité des peintures d'un érotisme plus ou moins désordonné. Parrhasios s'est laissé aller quelquefois à des débauches de pinceau que je ne prétends pas justifier; mais Jules Romain n'est pas resté en ce genre au-dessous de Parrhasios. Il existe même des compositions du grand Michel-Ange qui ne le cèdent guère à celles de Jules Romain et de Parrhasios. Est-ce à dire pour cela que dans le xvi<sup>e</sup> siècle les appartemens étaient généralement décorés de peintures obscènes? Non, monsieur, non; je n'en tirerai pas cette conclusion. J'admettrai seulement qu'il y avait alors comme aujourd'hui, comme dans l'antiquité, des natures exceptionnelles qui se délectaient dans la contemplation de pareilles images, aux heures où l'imagination a ses débauches aussi bien que les sens; j'admettrai même, si l'on veut, que dans l'antiquité, comme chez les modernes, les plus sublimes génies n'ont pas toujours été exempts de ces heures d'exaltation érotique; j'admettrai qu'ils ont pu quelquefois réaliser, au moyen de leur art, les fantasques visions qui fatiguaient leur cerveau, qui troublaient leur intelligence. Les ouvrages de ce genre, lorsqu'ils portaient l'empreinte du génie qui les avait produits, ont pu être conservés, je veux dire enfouis, dans le cabinet particulier de quelques amateurs. Voilà à quoi se réduisait chez nous le rôle de ce que M. Rochette appelle la *Pornographie*.

Quant au mot *πορνογραφία*, il n'a jamais existé que dans l'imagination et les écrits du trop pudibond professeur. Je ne l'ai jamais entendu prononcer, et je défie qu'on me le montre employé dans aucun ancien auteur grec. Lors même qu'il existerait d'ailleurs, il n'aurait pas le sens que lui attribue M. Rochette. Dans

tous ses composés, *πόρνη* implique l'idée de courtisane, jamais celle d'obscénité. Il faudrait, pour rendre cette idée, *αἰσχρογραφία*, ou bien *ἀνα σχυτογραφία*. Je crois me souvenir que Polybe nomme *ἀνασχυνοτογράφοι* les auteurs d'écrits obscènes. Ainsi le savant auteur des *Mémoires sur la Pornographie* peut prendre justement le titre d'*aeschrographe* ou d'*anaeschyntographe*, à volonté, mais non celui de *pornographe*; car ce dernier mot ne peut signifier qu'un peintre qui fait des portraits de courtisanes ou un auteur qui écrit sur les courtisanes.

Non content d'attaquer les hommes, M. Rochette s'en prend aux dieux même. *L'Olympe*, dit-il, *était un vaste champ où le libertinage de l'art pouvait puiser à son choix des inspirations de toute espèce*. La possibilité d'un fait n'en implique pas nécessairement la réalité; autrement, chez vous aussi, on devrait trouver dans les temples ou dans les maisons particulières des peintures de la plus monstrueuse obscénité. Est-ce que le *libertinage de l'art* ne *pourrait pas puiser à son choix des inspirations de toute espèce* dans le cantique des cantiques, et dans plusieurs autres passages de nos livres sacrés? D'ailleurs, qu'est-ce que vous connaissez des croyances religieuses de l'antiquité? Ce que vous en avez lu dans les ouvrages des poètes sceptiques de la décadence. Vos antiquaires ne comprennent même pas la théogonie d'Hésiode. Étudier les croyances antiques dans les *Métamorphoses* d'Ovide et autres ouvrages de cette nature, c'est à peu près comme si l'on allait chercher les doctrines du christianisme dans les poésies de Parny; et il serait aussi injuste d'attribuer à la religion même de l'antiquité la célébration de quelques solennités qui ont pu, dans certaines localités, dégénérer exceptionnellement en cérémonies orgiaques, que d'incriminer la religion de l'Europe moderne à propos du cynisme éhonté et de l'obscénité crapuleuse qui caractérisaient au moyen-âge la célébration annuelle de la fête des fous.

Cependant je reconnaitrai, si l'on veut, avec M. Raoul Rochette que notre théologie admettait dans un sens allégorique certaines images contraires aux idées que vous vous faites de l'honnêteté; mais en même temps je lui ferai observer (et il m'écouterait avec complaisance, car je lui réponds par ses propres paroles) que *ces images, figurées d'abord dans un style de convention hiératique, n'exprimaient que des dogmes sacrés et ne s'adressaient qu'au sentiment religieux*. Pourquoi d'abord? qu'est-ce qui lui prouve qu'il en a jamais été autrement, et de quel droit vient-il l'affirmer, s'il n'a aucune preuve à donner à l'appui? Ce n'étaient là d'ailleurs que des figures *ityphalliques* et non pas des *peintures obscènes*, car qui est très différent; encore, si elles étaient conservées dans certains temples consacrés à telle ou telle superstition, c'était comme objet de dévotion et non comme excitation à la débauche. On prenait grand soin, du reste, que les yeux des jeunes gens ne fussent jamais frappés de telles images. En effet, l'entrée de ces lieux sacrés et la participation aux sacrifices n'étaient permises qu'aux hommes faits, comme le démontre suffisamment ce passage d'Aristote : *πὸς δὲ τούτους ἐφίτασεν ὁ νόμος τοὺς ἔχοντας ἡλικίαν πλείον προήκειναι καὶ ὑπὲρ αὐτῶν καὶ τέκνων, καὶ γυναικῶν τιμαλφεῖν τοὺς θεούς*. La loi n'autorise que les hommes d'un certain âge à sacrifier à ces dieux pour le salut d'eux-mêmes, de leurs femmes et de leurs enfans.

Qu'est-il besoin ici de citations? Tout le monde ne sait-il pas que l'art grec a toujours conservé dans ses productions une élévation de style et une pureté de forme qui devaient nécessairement le mettre à l'abri des désordres dont on l'accuse? Faut-il donc que je vous apprenne, à vous autres hommes de ce temps-ci, que l'art moderne est plus pur et plus chaste à mesure qu'il se rapproche de l'inspiration antique, plus crapuleux et plus ignoble à mesure qu'il s'en éloigne? Comparez l'aventure de Joseph avec la femme de Putiphar traitée par Raphaël et par Rembrandt, et dites-moi de quel côté sont la pureté et la décence? Eh bien! maintenant je vous déclare que, si Apelles avait traité le même sujet, il eût été aussi supérieur sous tous les rapports à Raphaël que Raphaël l'est à Rembrandt.

C'est qu'aussi je suis las à la fin d'entendre parler sans cesse de progrès dans votre monde moderne. Demandez donc seulement à vos artistes progressistes de faire une statue comparable



à la Vénus de Milo ! Et, quand ils seront arrivés là, je leur dirai, moi, qu'ils n'ont encore produit qu'une œuvre assez ordinaire, et qu'ils n'auraient obtenu avec cela qu'un médiocre succès de mon temps à Athènes; car cette figure, toute prodigieuse qu'elle soit au milieu de vos collections modernes, n'était pas assez belle comparativement à ce qui se faisait alors pour être remarquée et citée parmi les ouvrages notables des artistes de deuxième ordre.

Des progrès, oui, vous en avez fait dans l'ordre matériel et dans les sciences exactes : vous avez essayé d'analyser la matière, de mesurer le ciel, de constater les phénomènes; venus après nous, vous devez avoir un bagage d'observations nécessairement plus considérable, des moyens d'action plus puissants : vous construisez des vaisseaux plus grands que les nôtres, des machines de guerre plus formidables; vous savez détruire plus d'hommes en moins de temps. Quant à l'ordre purement intellectuel, quant à l'organisation sociale, aux arts et à ce que vous appelez les sciences morales, non pas : j'ai retrouvé après plus de deux mille ans la philosophie au point précis où l'avaient laissée Platon, Aristote et Épicure. Le vieil Eschyle domine toujours le monde de toute la hauteur de son génie; Prométhée n'est pas encore délivré.

Vous faites sonner bien haut l'abolition de l'esclavage ! Je dois avouer que j'ai eu d'abord la simplicité de prendre ce changement pour une amélioration sérieuse. Cela est très mal, j'en conviens; mais, que voulez-vous ? je ne pouvais pas deviner comme cela du premier coup la profonde hypocrisie de vos mœurs sociales et de votre jargon philanthropique. Vous avez aboli l'esclavage, c'est-à-dire que vous vous êtes déchargés de tous devoirs envers l'esclave devenu le prolétaire. N'appartenant spécialement à personne, personne n'est responsable de son existence. Il y a mieux, c'est que, moyennant quelques pièces de monnaie, il est obligé d'être pour des heures, des journées, des semaines, des mois, des années, l'esclave du premier venu, qui a le droit de le renvoyer dès qu'il n'a plus besoin de lui, et de le laisser mourir de faim après l'avoir épuisé de travail. Je vous déclare, moi, qu'il n'y avait pas un esclave à Athènes qui, après avoir expérimenté le prolétariat, n'eût préféré le plus rude esclavage à cette écrasante liberté.

Vous avez aussi donné plus de liberté aux femmes qu'elles n'en avaient chez nous. Avec les esclaves, vous avez été cruellement égoïstes; avec les femmes, vous n'avez été que stupides. En effet, cette liberté que vous leur avez donnée n'est guère plus profitable à vous qu'à elles-mêmes. Je veux croire que la plupart n'en abusent pas; mais que deviennent celles qui en abusent ? Trop de scandaleux procès répondent à ma triste question pour qu'il soit nécessaire d'insister sur ce point; et pour si peu que je sois initié aux mystères de votre société, j'en ai vu assez pour savoir que tous les désordres de cette nature ne sont pas portés devant les tribunaux. Et de fait, ne faut-il pas plus que de la décence dans un homme, pour qu'il aille exposer sa femme, plus faible, à des séductions auxquelles lui, plus fort, ne résisterait pas ?

Pour ce qui me regarde, et avec mes sentimens que vous nommerez sans doute des préjugés, je vous déclare que je me sentais profondément blessé dans ce qu'il y a en moi de plus délicat et de plus intime, si, étant marié, il était permis au premier venu à qui ma femme serait agréable de le lui faire comprendre de cent façons, et de rechercher ostensiblement sa compagnie et même mieux que cela sans que j'aie le droit de m'en offenser. Vous appelez cela des mœurs élégantes; j'appelle cela, moi, des mœurs de mauvais lieu.

Sachez aussi, monsieur, que dans l'antiquité le père de famille ne permettait pas à son épouse d'user sa verte jeunesse dans les veilles desséchantes de vos réunions tumultueuses. Elle vivait dans les joies intérieures du gynécée, et se conservait fraîche et robuste pour l'amour de son mari et l'éducation de ses enfans; en effet, elle n'ignorait pas qu'elle devait à ceux-ci la même beauté et la même vigueur de santé qu'elle même avait reçues de ses parens. Elle se conduisait bien, non par suite de préoccupations mystiques dont je n'ai pas encore pu comprendre la

valeur pratique, mais en raison du respect qu'elle se devait à elle-même, du dévouement qu'elle portait à la famille et à l'état; car elle n'ignorait pas que la mauvaise conduite de la mère a l'influence la plus désastreuse sur le moral aussi bien que sur le physique des enfans.

La pureté de l'enfance et de la jeunesse était d'ailleurs protégée chez nous par des lois sévères. La défense des propos honteux se trouvait dans les lois de Solon comme dans celles de Charondas, et jusque dans les derniers temps on était l'objet d'un blâme public pour avoir tenu des propos inconvenans devant des enfans ou des femmes.

Nous étions beaux, à Athènes, d'une beauté dont vous ne pouvez pas avoir d'idée; nous étions intelligens et robustes, donc nos mères étaient chastes et pures, quoi qu'en puisse dire et penser M. Raoul Rochette. Vous êtes, vous tous, hommes des sociétés modernes, d'une laideur très satisfaisante; vous êtes souffreteux et contrefaits; chez vous, l'intelligence est tellement rare, que c'est à peine si vous comptez quelques centaines d'hommes remarquables sur trente-trois millions. Je ne me permettrai pas de conclure par analogie, mais vous me permettez de trouver étrange qu'en présence de tels faits il se soit trouvé un homme capable de diffamer les mœurs des Athéniens au profit de celles des modernes.

Cependant cet homme, après avoir échafaudé une série de preuves qui ne prouvent que son ignorance et sa mauvaise foi, pour démontrer la corruption profonde des sociétés antiques, ajoute : *Mais nous n'en sommes pas réduits à de simples conjectures; nous savons que L'IMPUDEUR PERSONNIFIÉ, l'Avaidia, avait un temple à Athènes.* Or, ce prétendu temple à L'IMPUDEUR n'a jamais existé que dans l'imagination déréglée de l'aventureux archéologue, et cela par une raison toute simple, c'est qu'*avaidia* n'a jamais signifié l'impudeur dans l'antiquité, mais bien *l'audace, l'impudence*. Cela est si vrai, que M. Rochette lui-même l'a rendu ainsi dans sa traduction des fragmens de Ménandre, page 74. Ainsi, chose extraordinaire, il connaissait la véritable signification du mot grec quand il écrivait la phrase que je viens de citer; ainsi il commettait une erreur volontaire, mais c'était pour avoir le droit d'accuser à faux. D'ailleurs, un homme aussi versé qu'il a la prétention de l'être dans l'étude de l'antiquité n'aurait pas dû ignorer qu'il ne s'agissait pas ici d'un temple ordinaire, mais d'un monument expiatoire élevé par les Athéniens d'après le conseil d'Épiménide, à la suite du meurtre des amis de Cylon. En effet, Cicéron dit en parlant de ce monument : *Fecerunt Contumeliosum fanum et IMPUDENTIÆ*, et il déclare positivement que ce fut d'après le conseil d'Épiménide. *Cylonio scelere expiato*. Clément d'Alexandrie dit aussi : *Ἐπιμενίδης ῥέπειος καὶ Ἀναιδείας Ἀθῆνας ἀναστήσας βωμὸς...* Ce qui prouve qu'il s'agit ici non pas d'un temple, mais d'un monument de peu d'importance, d'un simple autel, *βωμὸς*. Ensuite Cicéron, dont l'opinion, opposée à celle de M. Rochette, a bien encore quelque valeur, a rendu *Avaidia* par *impudentia*, qui n'a jamais, que je sache, signifié impudeur.

Mais, que voulez-vous ? *impudence* ne faisait pas son affaire, et il a traduit *impudeur* pour le besoin de sa thèse, sans se douter que l'idée attachée à ce mot par les modernes n'existait pas dans l'antiquité, pas plus que celle de pudeur, qui en est la contre-partie.

Les femmes, dans l'antiquité, étaient trop essentiellement chastes pour être ce qu'on appelle pudiques. En effet, ce sentiment, cette vertu, car je crois, les dieux me pardonnent ! que vous avez fait de cela une vertu, ce sentiment, dis-je, suppose la pensée du mal, la conscience d'une chose honteuse; c'est la conséquence d'une souillure au moins intellectuelle. N'avez-vous pas remarqué que les enfans, tant qu'ils sont aussi chastes d'esprit que de corps, n'ont pas de pudeur, et vous ne parvenez à leur en inspirer qu'en appelant leur attention sur des choses qu'ils devraient ignorer long-temps encore, en flétrissant leur âme, en corrompant leur imagination.

J'ai lu dans l'ouvrage d'un prêtre de votre religion que la pudeur était une invention du diable, et je serais assez de son avis si je pouvais croire à l'existence de cet esprit cornu dans lequel je n'ai pu voir qu'une caricature grossière de nos Pans et de nos

Satyres. Mais, si ce n'est pas une invention du mauvais génie de vos légendes, c'est au moins le résultat d'une civilisation exagérée qui flétrit l'âme bien avant le corps. L'antiquité n'était pas assez avancée en fait de dépravation tant morale qu'intellectuelle pour en être venue à faire une vertu de ce qui n'est qu'un indice, sinon de la pratique, au moins de la connaissance du mal. Il y a plus, c'est que, comme je viens de le dire, elle ignorait même l'idée que ce mot *pudeur* représente pour les modernes. Je défie tous les hellénistes du monde de me citer un passage où elle soit exprimée.

Cette provocation aux hellénistes ne s'adresse pas à M. Raoul Rochette, bien entendu.

Je finirai cette réponse, bien longue déjà, en transcrivant quelques lignes de la lettre déjà citée de M. le docteur Braun, où, après avoir relevé l'incroyable et malveillante légèreté avec laquelle M. Rochette lui attribue faussement l'erreur la plus grossière, le savant secrétaire de l'institut archéologique de Rome continue ainsi :

« On pourrait croire qu'il (M. Raoul Rochette) n'a pas tenu du tout à la vérification du fait, ne cherchant qu'une occasion de s'exposer à la risée du public, qui, ayant entre les mains son ouvrage (*Choix des peintures de Pompéi*), surchargé d'un luxe insipide, n'a aucun moyen de le juger... Ou bien faut-il reconnaître que M. Raoul Rochette possède le talent admirable, en vérité, de laisser échapper dans les collections de monuments antiques précisément l'objet le plus important ? Dans l'un comme dans l'autre cas, toute la honte dont il a voulu me couvrir retombera sur son ignorance ou sur sa légèreté, et, en même temps, sur son ouvrage, si pompeux en apparence, si vide au fond, et, j'ose le dire, d'une tendance si perverse.

« Oui, l'on doit qualifier de *perverse* la tendance d'un ouvrage dont le but bien prononcé est de tourner en dérision les Grecs, de déprécier les motifs les plus sublimes de leur bel art, de leur imputer des fautes dont les préservait leur nature si noble et si élevée...

« Et qui donc a imposé à M. Raoul Rochette l'obligation d'envisager l'art des Grecs sous ce point de vue malveillant ? N'est-ce pas de son plein gré, de son propre mouvement qu'il s'est érigé en *pornographe*, après avoir sali de son mémoire sur la prétendue *pornographie* les graves et chastes pages du *Journal des Savants* ?

« Il ne faut jamais barrer le chemin à la vocation de personne. Si donc M. Raoul Rochette a reçu celle d'examiner l'antiquité dans ce sens, libre à lui de la suivre ; mais ce que nous devons lui recommander instamment, c'est de se montrer plus loyal qu'il n'a fait jusqu'ici... Quoique les choses en soient déjà venues au point que les jeunes gens qui entrent, au sortir des cours, dans le sanctuaire de la véritable science, aient été forcés de signaler dans ses œuvres des fautes qu'on ne leur aurait point passées dans les gymnases, cependant il peut encore s'attendre à quelque chose de pire, c'est de voir tous ceux dont les sentiments sont nobles se détourner de lui comme d'un profanateur. Car le monde entier, et nous autres en particulier, nous avons trop d'obligation aux Grecs pour les abandonner ou les renier en face de M. Raoul Rochette, et pour craindre ses sarcasmes et sa férule.

« Au reste, ceux-là même auprès de qui il semble vouloir se recommander par l'application mal comprise de la polémique des saints pères, lui savent fort peu de gré d'une aussi triste érudition que la sienne ; j'ai entendu des ecclésiastiques estimables, et des savans dont le nom a bien quelque autorité, déclarer qu'ils n'accepteraient jamais, même en présent, un ouvrage d'un contenu aussi inconvenant que la *Pornographie* de M. Raoul Rochette, dont vous avez déjà fait si bonne justice en vengeant l'antiquité grecque outragée. » (Lettre à M. Letronne, par M. le docteur Émil Braun. *Revue Archéologique*, 2<sup>me</sup> année, p. 688 et 689.)

Voulez-vous connaître aussi l'opinion d'un illustre entre les plus illustres, de M. A.-W. de Schlegel, l'un des hommes qui ont le plus réfléchi sur le génie des anciens ? Voici ce qu'il écrivait le 9 septembre 1837 à propos de M. Raoul Rochette :

« ... Aujourd'hui cet homme s'acharne à médire du génie de l'antiquité. Cela est odieux et dégoûtant. Il ne voit partout que

des souillures, et veut apparemment se faire valoir par sa prudence de Méthodiste. Ce n'est plus un antiquaire qui parle, c'est un agent de police chargé de confisquer les mauvaises gravures. L'art des Grecs est au-dessus de ces basses atteintes... »

En voilà plus qu'il ne faut, je pense, pour établir et justifier pleinement ce que j'ai avancé en commençant, à savoir : que M. Rochette ne sait pas le grec, et que cet archéologue prétendu n'entend absolument rien aux mœurs et usages de la société antique. Si, malgré tant de preuves, vous persistez à vouloir le défendre contre moi, je vous répéterai ce que Socrate dit à Charmide dans les entretiens mémorables de Xénophon : Mon bon, ne vous méconnaissiez pas, et gardez-vous de persévérer dans l'erreur commune ; ὁ γὰρ μὴ ἄγνοῦ σαυτὸν, μηδὲ ἀμαρτάνῃς εἰς πλείστοι ἀμαρτάνουσιν.

Il ne me reste, monsieur, qu'à me recommander à votre indulgence pour le style de cette épître. Je parle assez couramment, comme vous savez, le français de la conversation ; mais, quant au français des livres, je ne l'écris pas sans quelques erreurs de mots, fautes de grammaire et idiotismes, que vous voudrez bien excuser, je l'espère, eu égard à votre bienveillance si connue, et corriger dans les cas où ces vices de forme vous paraîtraient devoir nuire à la complète intelligence de l'idée, ou seulement rendre la lecture de cette lettre plus fatigante pour des Français.

Agréez, monsieur et ami, l'assurance de mon sincère et entier dévouement.

KΛΙΝΙΑΣ ΤΟΥ ἈΠΟΛΛΟΔΩΡΟΥ.

Je voulais essayer d'abord de défendre M. Rochette contre quelques-unes des imputations contenues dans la lettre qu'on vient de lire, ou tout au moins d'en atténuer certains passages. Mais, vérification faite de toutes les allégations de Clinias, je les ai trouvées parfaitement exactes. De sorte que, n'ayant rien à répondre au fond, j'ai cru devoir lui laisser la responsabilité de la forme, me renfermant dans le rôle d'éditeur que m'ont imposé les conséquences imprévues d'un article qui ne me paraissait pas de nature à soulever cette malencontreuse polémique. Je donnerai également sans commentaire la réponse passablement tudesque de mon ami Freidrich, comme aussi les observations de mon interlocuteur français.

Je regrette particulièrement ce qu'il peut y avoir dans tout ceci de désagréable pour l'illustre antiquaire ; on m'a démontré qu'il ne sait pas le grec, et qu'il s'entend fort peu en archéologie : ce n'est pas ma faute. En publiant les observations qu'on m'a faites à ce sujet, je suis dans mon droit. Je n'ai contre lui ni la haine ni les préventions que m'attribuent quelques-uns de ses amis. N'ayant pas l'honneur de le connaître, et n'ayant jamais eu avec lui de démêlés d'aucune sorte, il ne peut y avoir rien de personnel dans tout ceci. D'un autre côté, j'aurais trop à faire si je voulais m'indigner contre tous ceux qui ne savent pas le grec et ne sont pas de première force en archéologie. Pour toutes ces raisons, et pour beaucoup d'autres, je suis plus que jamais déterminé à m'en tenir au rôle d'éditeur, et à ne pas écrire une seule ligne sur le compte de M. Raoul Rochette.

GABRIEL LAVIRON.

## FOURBERIES DE FEMMES.

COMMENTAIRES DE GAVARNI.

Les hommes appellent défauts, chez les femmes, toutes les qualités qu'ils n'ont pas.

OEHNSTHUSCHWARTZ,

Nom de philosophe prononcé au-delà du Rhin.

Pour être d'un Allemand dont le nom se perd dans l'obscurité des consonnes les plus impraticables, cet axiome n'en est pas moins d'une vérité lumineuse, et d'un facile accès.

En effet, à entendre les hommes quand leurs ruses vulgaires ont échoué devant la candeur habile de la femme qu'ils voulaient tromper, ne dirait-on pas que leur propre vertu est la seule cause de leur insuccès? Ne retournent-ils pas constamment leur maladresse en franchise, et leur sottise en loyauté? Voyez-les surtout lorsque, dans leur grosse finesse, ils ont interprété au rebours la simplicité d'une femme. Une fois dans le piège qu'ils ont creusé de leur propre doute, que d'imprécations, de colères et de gémissements! Une bête fauve, prise par la patte, montre vraiment plus d'héroïsme et de dignité. — De ce moment, toutes les secourables condescendances des femmes pour notre jalouse irritabilité, toutes les exquises tendresses de leur cœur, tous les délicieux raffinemens de leur sensibilité, tous les voiles protecteurs qu'elles mettent, avec tant de grace et de poésie, entre les yeux de ceux qu'elles aiment et la vérité trop vive; toutes ces merveilleuses délicatesses de leur ame et de leur esprit ne sont plus que dissimulations, coquetteries et mensonges. — Mais écoutons-les toujours, car c'est alors que les hommes sont superbement niais. — Oh! oh! s'écrient-ils, en faisant la grosse voix, nous sommes les forts, nous sommes les courageux, nous sommes les maîtres, nous autres; et, de par Dieu! (*le juron varie*) pour l'emporter, de haut et en toute chose, sur ces femmes que leur seule faiblesse défend, il nous suffirait de le vouloir... Mais, ajoutent-ils sans rire et en prenant des allures de père noble, cette lutte de ruse répugne à la noblesse de notre sexe, et nous cédon de grand cœur à l'autre la suprématie de l'astuce et la royauté de la FOURBERIE.

Là-dessus, ces messieurs se drapent majestueusement dans leur dédain, car il est convenu que, ce gros mot lâché, l'orgueil masculin est sauf et parfaitement vengé.

C'est ainsi que, chaque jour, les hommes font à leurs dépens hausser tant de blanches épaules, et sourire tant de frais visages. — Vanité misérable et puérile! — Comment! parce que les femmes savent mieux que nous employer la vérité, il faut les accuser d'affectation et d'imposture! Mais d'abord quelle est donc cette vérité au nom de laquelle les hommes veulent excuser la lourdeur de leur imagination? Est-ce que, par hasard, ils la croiraient une et indivisible comme feu la république française? L'erreur serait par trop adorable. Il y a beaucoup de mensonges, dites-vous; eh bien! puisque chaque mensonge est le contraire d'une vérité, il doit y avoir précisément autant de vérités que de mensonges. Pas une de plus, pas une de moins. — Et que de vérités les femmes ont alors! Vérités du jour, vérités de la veille, vérités du lendemain, vérités simples, vérités adroites, vérités difficiles, et même vérités franches; vérités de la jeune fille, vérités de la maîtresse, vérités de l'épouse, toutes vérités plus vraies les unes que les autres, sinon pour celles qui les disent, du moins pour ceux qui les croient, — et c'est tout ce que demande la vérité. — Voilà ce que les femmes connaissent toutes; voilà ce qui fait leur science en candeur, et notre balourdise en tromperie; voilà enfin ce que nous devons tous avouer, au lieu de gémir ou de faire les méchants.

Toutefois, si les hommes pouvaient essayer de se défendre contre ce brillant répertoire de la franchise féminine, on excuserait peut-être leurs folles rodomontades. Mais les malheureux ne possèdent, hélas! que deux vieilles vérités toujours les mêmes, les vérités de Figaro, à savoir : la tout-à-fait fausse et la tout-à-fait vraie; celle de Basile et celle d'Antonio, c'est-à-dire la calomnie ou la sottise. — Oui ou non, blanc ou noir, et c'est tout. — Mon Dieu, oui! deux pauvres vérités si usées, si usées, que deux faussetés un peu neuves seraient vraiment plus honnêtes. Ne voilà-t-il pas un joli bagage pour se promener dans la vie? Quelle misère! Étonnez-vous donc après ça d'être toujours vaincus, et reprochez encore aux femmes de manquer de vérités!

Mais, en admettant même que les femmes exagèrent parfois cette politesse de leur cœur que nous nommons si durement hypocrisie, il faudrait encore reconnaître combien il est facile de ne pas s'y tromper. Si un homme veut absolument qu'on lui jure une chose fausse, il est vrai que, pour le satisfaire, on lui fera le serment demandé, mais aussitôt un sourire correctif ou un geste consciencieux viendra certainement démentir la parole. A moins de crier gare ou d'allumer un lampion, il nous semble peu aisé de désigner un péril d'une façon plus claire. Maintenant, si votre vanité ne veut croire ni le geste ni le sourire, ne vous en prenez qu'à elle de l'erreur où vous tombez. — Pour les phrases à triple sens, il faut tâcher de trouver le vrai, sans jamais excuser la pauvreté de son esprit aux dépens de cette admirable richesse de la langue des femmes. Richesse! dites-vous. Oui, richesse; car, si un fleuve fertilise plus de contrées en raison de ses méandres, plus une phrase a aussi de détours, plus elle féconde de pensées.

En dépit de ces raisons aussi justes que connues, les hommes n'en crient pas moins à la fourberie, au plus innocent mensonge qu'ils croient comprendre dans la femme qu'ils aiment. — Pour eux, c'est autre chose; leur grossièreté se change en rondeur, et leur dureté en indépendance. Ils peuvent mentir impudemment, froisser brutalement les plus chers sentimens du cœur, insulter sottement aux plus chastes croyances, jouer même les esprits forts en sacrifiant à la raillerie jusqu'à l'honneur de leur famille; cela est franc, cela est loyal, cela n'est pas fourbe. — Non, certes, car c'est infame. — Cependant, comme le but de toute chose, en ce monde, n'est pas le vrai, mais le bien, il s'agit de s'entendre un peu à ce sujet. — Ces délicates attentions des femmes pour toute vérité qui nous est blessante; ce respect touchant pour notre bonheur, quand elles savent que ce bonheur n'existe plus; ces douces et inquiètes prévenances pour éloigner tout soupçon de notre esprit lorsque nous avons perdu leur amour, vous appelez cela fourberies? Eh bien! soit, va pour fourberies. Mais alors, comme les femmes nous sauvent autant de douleurs par leurs ingénieux mensonges que vous en causez par votre franchise, Dieu nous conserve leur fourberie, et nous garde de votre vertu!

LAURENT JAN.

## POÉSIE.

### LA MER ET DIEU.

Hier, comme j'allais en suivant quelque rêve,  
Il s'est fait tout à coup un grand vent sur la grève,  
Et j'ai cru voir, le ciel n'ayant plus un point bleu,  
Les lions de la mer en querelle avec Dieu.  
Un orage hâtait et poussait la marée.  
Le rivage tremblait. La mer désespérée  
Déchirait rudement son écume aux cailloux,  
Comme on déchirerait une robe à des clous.  
Et la lune, écoutant ses menaces funèbres,  
Était pâle et sinistre et pleine de ténèbres.  
D'étranges visions passaient devant mes yeux.  
La mer voulait sans doute escalader les cieux,  
Et, broyant du talon son audace trompée,  
Un ange dans le vent la frappait de l'épée.  
Et voici que j'ai cru que l'eau se courrouçait,

Et que, disant enfin les choses qu'elle sait,  
Magnifique parole à genoux écoutée!  
Comme dans sa colère une esclave emportée  
Dit le secret du maître et parle devant tous,  
A cette heure terrible et pleine de courroux,  
L'eau révoltée allait révéler à la terre  
Le secret de Dieu même et le mot du mystère.  
Mais Dieu, mettant le pied sur sa rébellion,  
A ployé brusquement sa tête de lion,  
Et les flots écumans, contraints de se soumettre,  
Ainsi qu'un chien hargneux qui, sous le fouet du maître,  
Rentre l'oreille basse au chenil qu'il a fui,  
Reconnaissaient le maître et se disaient : C'est lui!

A. VACQUERIE.

## LA SEMAINE LITTÉRAIRE.

### RÉPONSE A M. VACQUERIE.

L'autre jour, c'étaient les fourmis et l'aigle. Aujourd'hui ce sont les étoiles et le soleil. Mais les mots ne font rien à l'affaire. M. Vacquerie, disons-le tout de suite, défend avec autant de valeur que de style l'honneur de son drapeau. M. Vacquerie est un écrivain précis, net, et d'une rare élégance. Il y a même chez lui quelque chose de plus, il y a cette rapidité de coup d'œil qui révélait jadis dans la carrière le conducteur triomphant du quadrigé, lorsque le char, lancé vers la borne, semblait courir s'y briser, tandis qu'au contraire, par un mouvement habile, il s'en détournait avec grace et la doublait sans encombre.

M. Vacquerie est ce glorieux automédon. Il voit l'écueil, mais il l'affronte, et c'est alors qu'on désespère le plus de son salut, qu'il échappe adroitement au péril.

En d'autres termes, et pour laisser là des figures qui me font déjà rougir par la haute prétention de leur rhétorisme, — M. Vacquerie n'a pas son pareil pour savoir tourner une question juste à l'instant où elle devient brûlante. C'est pour lui l'affaire d'un mouvement imperceptible à droite ou à gauche, d'un rien, d'une proposition insignifiante, d'un je ne sais quoi, — et tout est dit. Notre homme est à cent pas de là, qui nous envoie des boulettes. Et Dieu sait de quel air vainqueur!

Jamais M. Vacquerie ne montra mieux son heureuse science de l'échappatoire que dans la réponse qu'il vient de nous adresser. C'est, du commencement à la fin, un petit chef-d'œuvre de témérité sauvée par un excès d'adresse.

D'abord il débute par abonder dans notre sens, il entame la partie par nous abandonner chevaleresquement tous les points que nous voulons. Oui, dit-il, oui, vous avez raison : point d'influence, point de despotisme, point d'oracle. Rejetons toutes les poétiques, adoptons toutes les formes, soyons libéraux, soyons hospitaliers. Il est vrai que, chemin faisant, et pour mettre à profit jusqu'à cette apparence de concession, voilà notre spirituel adversaire qui, tout à coup, et sans paraître le moins du monde penser à mal, — glisse dans le traité de paix un petit bout de la préface de *Cromwell*. Cela ne peut pas nuire, et c'est toujours autant de gagné. Passe encore pour la préface de *Cromwell*, dont nous reconnaissons les premiers toute la judicieuse bravoure, — mais il faudrait du moins s'en tenir là. Eh bien!

(1) La Revue littéraire ne devait paraître que dans le N° prochain; mais nous n'avons pas voulu attendre jusque-là pour répondre à M. Vacquerie. Les revues périodiques n'ont pas de temps à perdre lorsqu'elles ont à discuter contre les journaux quotidiens.

pas du tout, et pour faire le compte rond, M. Vacquerie pense qu'il peut ajouter, sans indiscretion, que la préface de *Cromwell* est l'œuvre du plus grand critique de ce temps-ci.

Ainsi donc, voilà qui est bien convenu. Vous êtes parfaitement de notre avis; vous voulez, comme nous, l'acceptation de toutes les formes de l'art, vous admettez tous les poètes de tous les temps au grand banquet de la renommée, vous accueillez d'un égal amour, parmi les écrivains modernes, et le romancier et le fantaisiste, et le dramaturge et le poète, et le publiciste et le critique; vous êtes large autant que nous, généreux autant que nous; — seulement, — et ce *seulement* est ici la chose imperceptible, le moins que rien, dont je vous parlais tout à l'heure, — seulement :

Le plus grand critique, c'est l'auteur de la préface de *Cromwell*;

Le plus grand publiciste, c'est l'auteur de la postface du *Rhin*;

Le plus grand romancier, c'est l'auteur de *Notre-Dame de Paris*;

Le plus grand poète lyrique, c'est l'auteur des *Odes et Ballades*;

Le plus grand poète plastique et objectif, c'est l'auteur des *Orientales*;

Le plus grand fantaisiste, c'est l'auteur de la *légende du beau Pécopin*;

Le plus grand dramaturge, c'est l'auteur d'*Hernani*.

Vous le voyez, nous commençons à nous entendre. Nous prêchons la liberté, vous prêchez aussi la liberté. *Seulement* votre liberté, à vous, c'est un peu celle de Figaro, et vous dites : « Le poète est libre de se distinguer dans tous les genres et de devenir le premier dans celui qu'il aura choisi, pourvu cependant que ce ne soit ni le roman, ni la poésie lyrique, ni la poésie plastique, ni la fantaisie, ni la critique, ni le publicisme, ni le théâtre. »

Il ne lui reste décidément que les bouts-rimés.

Vous nous accusez de ressembler à ces gens qui assurent aimer la nature, et qui, interrogés, déclarent n'aimer ni la mer, ni les arbres, ni le soleil, ni rien de ce qui compose la nature. Vous nous dites cela, et vous ajoutez que la poésie doit se personifier dans les poètes; or, comme, au fond, vous n'adorez qu'un poète, il s'ensuit conséquemment que toute la poésie n'est qu'un poète et que toute la nature n'est qu'un Dieu.

C'est au contraire nous qui aimons la mer, tandis que vous, — vous aimez Neptune.

Vous avez gardé pour la fin votre plus grande erreur, et vous formulez cette erreur dans des termes où je ne reconnais plus la générosité de mon loyal adversaire. Cette formule, qui est la conclusion, le résumé, la quintessence de votre argumentation, vous la placez hors de ma portée, sur des sommets où je ne puis pas l'atteindre, sur les hauteurs de la politique! Eh quoi! vous abusez de la sorte de vos privilèges de journal cautionné! Vous dites qu'on ne se bat pour la liberté qu'à la condition de se battre pour un peuple (lisez : un poète). Vous affirmez que la LIBERTÉ, c'était, en 1827, la Grèce; en 1830, la France; hier, la Pologne. — Un instant, monsieur, un instant! Je ne suis pas du tout de votre avis, et n'allons pas si vite, je vous prie. La liberté, s'il vous plaît, n'est pas une chose dont la Grèce, la France et la Pologne puissent tour à tour se céder le monopole. Battez-vous pour un peuple, libre à vous; mais permettez qu'au lieu de nous battre, nous cherchions la pensée sociale, universelle, qui affranchisse, non pas un peuple, mais l'humanité. Je voudrais bien savoir si le christianisme descendit du ciel tout exprès pour affranchir la Judée?

J'admets que la préface de *Cromwell* fut la loi de Moïse, — permettez-moi de chercher la loi du Christ.

Vous dites : « Nos pères criaient : Vive la liberté! mais ils forçaient la Bastille. » Vous oubliez qu'après avoir forcé la Bastille, ils trouvèrent un homme qui força le palais de Saint-Cloud. Croyez-moi, la Liberté, telle que vous l'entendez, finit souvent par l'Empire.

Et, maintenant, un dernier mot. Les hasards de ce colloque littéraire ont amené sous notre plume quelques allusions à un

poète que nous aimons comme homme, que nous admirons comme écrivain. Est-il besoin de repousser ici toute pensée qui tendrait à dénaturer nos paroles, et à leur donner un sens personnel, lorsque nous prétendons, au contraire, n'agiter qu'une simple question relative à la métaphysique de l'art? Faut-il témoigner ici de tout l'amour, de toute la vénération sincère que nous inspire l'un des plus beaux génies dont la France s'honore? Je ne pense pas qu'il en soit besoin. Ce n'est pas contre le roi que nous discutons, mais contre de jeunes esprits enthousiastes, *plus royalistes que le roi*.

Ces fougueux gardes-du-corps pratiquent la fidélité d'une façon bizarre. Tout en honorant le maître, ils manquent de respect à la pensée du maître. Celui-ci détruit les classiques; — ceux-là veulent en fonder de nouveaux.

Remercions cependant M. Vacquerie de l'urbanité toute charmante dont il a fait preuve en cette rencontre, et louons-le surtout du talent peu commun qu'il a su y déployer. C'est en face de pareils adversaires qu'on se sent fier de tenir une plume, et, malgré les préoccupations de la victoire, nous sommes gens à convenir de la vigueur des coups.

MARC FOURNIER.

M. le ministre de l'instruction publique recevait jeudi dans les beaux salons de l'hôtel de la rue de Grenelle. Que dirait M. Villemain, né pour vivre en professeur, s'il voyait ce luxe où l'art a passé? C'est tout à la fois éclatant et simple. M. le comte de Salvandy est sans doute de ceux qui croient que dans un pays comme la France l'état doit donner l'exemple des belles demeures. Où en serions-nous si, comme nos habits, nos maisons devenaient toutes sombres et étroites? Les grands sentiments, les nobles pensées, ne vivent en pleine liberté que dans les montagnes ou dans les appartements qui sentent l'art ou la grandeur. Les grands artistes ou les grands poètes ne se trouvent bien que dans un palais ou dans une mansarde. Il n'y a point de lieu intermédiaire. Demandez à Lamartine, demandez à Béranger, à moins que l'artiste ou le poète n'ait une famille, et qu'il vive en famille : les petits enfans donnent de la grandeur au plus humble foyer. Un ministre ne peut pas habiter une mansarde même sous un gouvernement démocratique; il faut donc qu'il habite royalement son hôtel.

La réception a été très nombreuse et très brillante. On annonçait les plus beaux noms dans la diplomatie, dans l'université et dans les lettres; car, lorsque M. de Salvandy est ministre, les gens de lettres apprennent le chemin du ministère.

L'Académie a eu raison cette semaine : elle a reconnu qu'on ne donnait pas l'inspiration en donnant un sujet. Pourquoi l'Académie ne donne-t-elle pas aussi les rimes? Elle avait demandé des vers sur *la vapeur*. L'Académie arrive toujours trop tard. Elle suit le mouvement sans l'imprimer jamais. On aurait trouvé de beaux vers sur la vapeur, il y a vingt ans, quand ses prodiges émerveillaient tous les esprits. L'Académie n'a pas osé couronner une seule pièce parmi les quatre-vingt-six qui lui ont été adressées sans doute des quatre-vingt-six départemens.

Il y a eu à l'Académie de graves discussions pour la rente de 10,000 francs, dite *prix Gobert*, accordée au meilleur ouvrage sur l'histoire de France. Ce prix avait été décerné à M. Buchon pour son travail sur les principautés françaises dans la Grèce et la Morée, à l'époque des croisades; mais M. Buchon est mort avant la séance où son nom devait être proclamé, et certains membres, interprétant à leur façon un article du testament de M. Gobert, prétendent que l'Académie ne peut donner ce prix de 10,000 francs qu'à un auteur vivant. L'affaire est encore pendante, et l'on cherche un nouveau candidat, tandis que d'autres académiciens, maintenant leur premier jugement, veulent donner le prix à M. Buchon et couronner la mémoire de ce savant distingué, dont les lecteurs de la REVUE n'ont pas oublié les travaux.

Deux collaborateurs de la REVUE, MM. Léon Gozlan et Arsène Houssaye, ont été nommés chevaliers de la légion d'honneur sur la proposition de M. le ministre de l'instruction publique.

Dans la peinture, nous n'avons remarqué que le nom de M. Henri Lehmann; dans la musique, celui de M. Niedermeyer.

#### LA CRITIQUE D'ART A STUTGARD ET A LONDRES.

Nous sommes loin de nous associer à ce jugement d'outre-Rhin; nous l'insérons pour prouver que, si nous sommes sévères pour les Allemands, les Allemands ne sont pas très bienveillants pour nous.

« Enfin j'ai rencontré dans les galeries du Louvre le tableau de ce peintre avec lequel j'ai eu la conversation dont je vous ai fait le récit dans ma lettre précédente. En voyant cette œuvre, j'ai compris mieux que jamais combien il fallait se défier du mirage de la conversation française, et avec quel art on savait ici se parer de belles phrases et se grandir en montant sur des mots.

« Véritablement, l'ouvrage de ce foudroyant causeur est d'une faiblesse de conception incroyable; c'est la production d'un homme qui a vu autrefois le *Jugement dernier* de Michel-Ange, et qui cherche d'une main timide à fixer sur la toile les vagues souvenirs qui lui restent de ce chef-d'œuvre. Tout est incertain et confus dans ces réminiscences; les idées de Flaxman s'y mêlent à celles de Buonarroti, et rien, absolument rien, n'indique qu'une émotion vraie et appartenant en propre à l'auteur soit venue réchauffer sa faible imagination; aucune n'est trouvée, à moins qu'on ne compte pour telle le bloc des damnées fossiles, si toutefois il renferme dans son sein les gouvernans du jour.

« En un mot, c'est une œuvre d'art comme il ne faut pas en faire, une œuvre où tout est de seconde main, et qui ne procède ni d'une idée ni d'un sentiment quelconque senti, conçu et exprimé. Le dessin même, qui paraît savant, ressemble à l'écriture de l'élève, savante, quand elle est tracée sur celle du maître au travers d'un transparent. On voit que l'auteur, pour arriver à formuler son œuvre, avait sans cesse devant lui le *Jugement dernier* de la chapelle Sixtine.

« Michel-Ange, lui, procédait autrement; dans sa méditation profonde, il avait devant ses yeux le jugement dernier même, et peignait d'après sa pensée, qui lui créait cette scène terrible, et la posait devant lui : son génie créait tout, et les travaux d'Orgagna (1) ne l'ont aucunement influencé dans la conception de son œuvre.

« C'est ainsi qu'il faut faire pour produire des œuvres immortelles; mais cela est-il possible au milieu de la vie de Paris? C'est une question difficile, et que je veux traiter un autre jour. »

Les Anglais ne sont pas moins gracieux :

Le critique d'un journal anglais, l'*Athenæum*, est venu à Paris pour juger l'art français à la dernière exposition. Notre juge avoue de bonne foi que chaque peuple a son goût comme son caractère; mais, selon lui, en fait de peinture, la France et l'Angleterre ont échangé leurs *idiosyncrasies* nationales. Le coup d'œil qu'il offre à l'observateur une exhibition française contraste singulièrement avec celui qui le frappe à une exhibition anglaise; c'est l'exhibition anglaise qui semble dénoncer un peuple frivole, amoureux du clinquant et du chatoyant, de tout ce qui parle plus aux sens qu'à la pensée; tandis que l'exhibition française est d'une sagesse de tons et de couleurs qui va jusqu'à la sécheresse, ou du moins jusqu'à l'austérité puritaine. « Pour ma part, dit notre Anglais, en entrant dans le grand salon du Louvre, accoutumé aux teintes flamboyantes de l'académie royale de Trafalgar-Square, j'ai cru me plonger dans un bain à la glace, et éprouver un accès de fièvre algide. Sur ces murs garnis de toiles encadrées, j'ai cru voir des fantômes de peinture plutôt que des tableaux (*Ghosts of pictures rather than pictures*), tant tous les personnages y sont pâles et inanimés. Au bout de quelques instans, toutefois, vous vous réconciliez un peu avec ce caractère austère, et, au milieu de cette exposition hyémale, vous découvrez peu à peu quelques oasis printanières, quelques

(1) Qui peignit le *Jugement dernier* du Campo-Santo.



coins éclairés d'un rayon de soleil. » Parmi les coloristes, l'Anglais met au premier rang Decamps et Diaz; mais le premier de ces deux artistes lui semble avoir recours à trop de moyens factices; il empâte trop sa toile, et l'on prendrait ses coups de brosse répétés pour des *couches de lichens*. Après Decamps, il place Delacroix, mais c'est pour déclarer qu'il ne sait pas dessiner. Son *Enlèvement de Rebecca* est comparé à un très mauvais tableau d'Etty : Diaz a des idées assez poétiques, mais c'est un Espagnol qui parodie Murillo, Vélasquez et Ribera, au lieu de les imiter. Vient M. Lehman; était-il possible de donner une physionomie plus burlesque à Hamlet? Le prince danois de M. Lehman est un étudiant farouche des universités allemandes, *a young bursch*, avec une barbe qu'on prendrait pour une queue de comète qui va faire pleuvoir la peste sur le monde, si le monde ne se corrige pas. Et Ophélie, ne paraît-elle pas plutôt sortir de l'eau que prête à s'y précipiter? N'est-ce pas là une fausse sirène que les pêcheurs viennent de pêcher en mettant à leur hameçon une belle robe de satin blanc? Où est donc la belle folle d'amour du grand Shakspeare? Les *Océanides* du même artiste sont jugées moins sévèrement. « C'est une page de poésie grecque traduite sur la toile par un élève de Paul Potter. » Notre aristarque anglais appelle la *Bataille d'Isly* un *fac simile* du paysage d'Afrique, un miroir assez vrai, devant lequel les Marocains et les Français ont fait leur toilette de bataille; « mais comment peut-on reproduire sans cesse ce petit shako rouge en forme de petite casserole (*little saucepan*)? Une bataille de Salvator Rosa de trois pieds carrés vaut mieux que ces *arpens de toile* où Horace a laissé tomber de sa brosse facile des régimens entiers à pied et à cheval. » Il n'y a que Ary Scheffer qui obtienne grâce auprès du critique de l'*Athenæum*, et encore il lui reproche d'avoir pris son Méphistophélès et sa vieille entremetteuse à Retzsch; sa couleur, dit-il enfin, est monotone et *achromatique*; cependant il se hâte de reconnaître qu'il donnerait pour un des tableaux de ce même Ary Scheffer tout ce que l'exhibition de Londres offrira de plus remarquable; il voit avec les yeux d'une mère L'ENFANT CHARITABLE; avec les yeux d'un dévot SAINT AUGUSTIN ET SAINTE MONIQUE, et avec les yeux du modèle lui-même le portrait n° 1605.

#### LOISIRS, PAR MADAME LA BARONNE DE MONTARAN.

Il y a dans Paris deux choses qui sont devenues d'une rareté sans pareille : les hôtels qui ont des jardins, et les personnes qui ont des loisirs. De même que nous nous sentons pris d'une attention respectueuse devant les nobles demeures qui, participant d'un côté au bruit de la ville, se sont réservé de l'autre une tranquille oasis de silence et de verdure; de même nous nous sentons saisis d'une déférence toute admirative pour les personnes qui, placées par leur position au milieu du grand monde, savent dérober à l'entraînement de la journée et des soirs quelques heures réservées, où l'imagination, l'esprit et le cœur se recueillent à loisir comme dans une oasis heureuse.

Ce rapprochement nous vient de lui-même au sujet du livre que nous tenons en main. En effet, dans le jardin d'un noble hôtel, ce sont les vertes pelouses, les allées qui serpentent, les pièces d'eau qui réfléchissent le ciel, les grands massifs d'arbres qui balancent leurs têtes sur les gazons fleuris, les fleurs, les simples fleurs des champs, qui s'épanouissent à côté des belles plantes exotiques; dans le livre, ce sont aussi de frais espaces qui se déroulent, un récit qui serpente à plaisir avec mille tours et retours imprévus, ce sont des pages où se reflète le cœur, ce sont des fruits à côté des fleurs, les fleurs charmantes du souvenir et de l'imagination à côté des fruits mûrs de la réflexion. Dans le jardin, on aperçoit bien, au détour de quelque allée, la blancheur de marbre d'une statue antique; dans le livre, et à plus d'une page, on reconnaît un profil d'artiste, et l'on retrouve la forme indéfinissable qui donne aux idées le culte de l'art, peinture et musique, la couleur que donne au récit le soleil, le beau soleil d'Italie. Enfin dans le jardin, si calme et si reposé qu'il soit, on devine, de l'autre côté de l'hôtel, la grande cour d'honneur où retentissent les bruits de la ville, où les équipages

entrent de jour et de soir, où piaffent les chevaux, où brillent les lumières durant les nuits de fête; dans le livre, si exempt qu'il soit de toute prétention, on retrouve, au milieu de l'abandon et de la causerie intime, la femme du monde parlant du monde parce qu'elle y est mêlée par un grand entourage, et des salons, parce qu'elle sait mieux que personne ce que c'est qu'un salon, et ce qu'il faut d'esprit, d'amabilité, de distinction et d'accueil pour en faire les honneurs avec grace.

Il n'y a pas de noble demeure sans galerie de tableaux encadrés dans leurs bordures d'or, il n'y a pas d'intéressant livre sans tableaux du monde, ni sans portraits des personnages marquants de l'époque :

« On retrouvait (en 1815) des royalistes de bonne foi que les révolutions n'avaient pas ébranlés dans leurs croyances; ils avaient au cœur les mêmes sentimens, et on les voyait debout pour servir la même cause; ceux-là je les honorais, et les honore encore. L'opinion, née d'une conviction, élève ceux qui la gardent intacte. Ici, un nom doit se placer tout naturellement sous ma plume, c'est celui de mon honorable ami, M. le baron Hyde de Neuville; attaché de tout temps à la royauté par conviction et principe, il a mis sa personne au service de son opinion; j'aimais et j'aime encore la constance de ses idées; 1815 et 1830 ont retrouvé en lui l'homme de 89. Par l'invariable fidélité de ses principes religieux et politiques, M. Hyde de Neuville nous donne une satisfaction morale qui, depuis un demi-siècle en France, ne nous trouve pas blasés. Écoutez le vrai légitimiste, l'homme de cœur s'exprimant noblement dans nos dernières crises : Je ne trahirai pas, dit-il, le malheur de ceux que j'ai servis depuis mon enfance; je ne puis rien contre ces torrens, mais du moins j'adresse des vœux au ciel pour le bonheur et les libertés de la patrie.

« J'estimerai toujours ceux qui meurent comme ils ont vécu, fermes dans leurs croyances. Honneur aux hommes dont la vie présente une courageuse unité, et qui, à leur mort, se couchent tout d'une pièce dans leur tombe. M. Hyde de Neuville est de ces hommes-là. »

A ce livre donc il ne manque, à notre avis, qu'une chose, une épigraphe; mais, après avoir lu l'ouvrage que M<sup>me</sup> la baronne de Montaran a intitulé *Mes Loisirs*, nous ne serions pas embarrassés de choisir cette épigraphe, et nous la prendrions volontiers au poète latin : *Deus nobis hæc otia fecit!* quelque dieu favorable nous a valu ces loisirs.

A. DE K.

Tout le monde aujourd'hui se chante son petit compliment. Nous lisons dans un journal ces lignes écrites par M. l'abbé Coquereau sur M. l'abbé Coquereau :

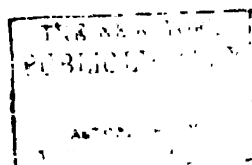
« M. l'abbé Coquereau est parti mardi dernier, 5 mai, pour Toulon, où il doit s'embarquer sur le vaisseau le *Souverain* commandé par M. le prince de Joinville. M. l'abbé Coquereau avait retardé son départ de quelques jours, afin de dire la messe dans l'église des Invalides, le jour anniversaire de la mort de l'empereur. Il est parti, en effet, immédiatement après avoir célébré le service funèbre en mémoire de celui dont lui-même était allé chercher à Sainte-Hélène les dépouilles mortelles. »

N'est-il pas évident que c'est à M. l'abbé Coquereau que nous devons les *dépouilles mortelles* de Napoléon ?

On dit que les comédiens français vont prendre un directeur. Comment l'entendent-ils? Est-ce que ces messieurs et ces dames voudraient rentrer dans le giron de l'église, confesser leurs fautes, faire enfin pénitence (il y a assez long-temps qu'ils nous la font faire), et recevoir avec l'absolution leurs passeports pour l'autre monde? Si cela est ainsi, nous souhaitons qu'ils ne se confessent pas, car, s'ils entament une fois leur examen de conscience et la liste de leurs péchés, ils sont capables de nous réciter tous leurs rôles d'un bout à l'autre. C'est nous alors qui partirions, et nous ne serions pas en état de grace.

CAMILLE D'ARNAUD.





# THE FAMOUS



Painted by H. J. Schreyer 1856

THE FAMOUS





## SENSATIONS

## D'UN VOYAGEUR ENTHOUSIASTE

## VIII. — LA FORÊT-NOIRE.

J'entame ce chapitre sur un point bien délicat, que nul touriste n'a encore osé toucher, ce me semble, hormis peut-être notre vieux d'Assoucy, le joueur, le bretteur, le goinfre, enfin le plus aventureux compagnon du monde. C'est à savoir le cas plus ou moins rare où un voyageur se trouve manquer d'argent.

*Faute d'argent, c'est douleur sans pareille,*

comme disait François Villon.

En général, les *impressions* les plus déshabillées se taisent à cet endroit; ces livres véridiques ressemblent aux romans de chevalerie, qui n'oseraient nous apprendre quel a été tel jour le gîte et le souper de leur héros, et si le linge du chevalier n'avait pas besoin de temps en temps d'être rafraîchi dans la rivière.

George Sand nous donne bien quelques détails parfois sur sa blouse de *forestière*, sur sa chaussure éculée ou sur ses maigres soupers, assaisonnés de commis-voyageurs ou de larrons présumés dans mainte auberge suspecte. Le prince Puckler-Muskau lui-même nous avoue qu'il vendit un jour sa voiture, congédia son valet de chambre, et daigna traverser deux ou trois principautés allemandes pédestrement, en costumé d'artiste. Mais tout cela est drapé, arrangé, coloré d'une façon charmante. Le vieux Cid avouait bien qu'il manqua de courage un jour; mais qui donc oserait compromettre son crédit et ses prétentions à un honorable établissement en avouant qu'un jour il a manqué d'argent?

Mais, puisqu'enfin j'ai cette audace, et que mon récit peut apprendre quelque chose d'utile aux voyageurs futurs, j'en dois donner aussi les détails et les circonstances. J'avais formé le projet de mon voyage à Francfort avec un de nos plus célèbres écrivains touristes, qui a déjà, je crois, écrit de son côté nos *impressions* communes ou distinctes; aussi me tairai-je sur les choses qu'il a décrites, mais je puis bien parler de ce qui m'a été personnel.

Mon compagnon était parti par la Belgique et moi par la Suisse; c'est à Francfort seulement que nous devions nous rencontrer, pour y résider quelque temps et revenir ensemble. Mais, comme sa tournée était plus longue que la mienne, vu qu'on lui faisait fête partout, que *les rois le voulaient voir*, et qu'on avait besoin de sa présence au *jubilé de Malines*, qui se célébrait à cette époque, je crus prudent d'attendre à Bade que les journaux vinssent m'avertir de son arrivée à Francfort. Une lettre chargée devait nous parvenir à tous deux dans cette dernière ville. Je lui écrivis de m'en envoyer ma part à Bade, où je restais encore. Ici vous allez voir un coin de tribulations de voyage. Les banquiers ne veulent pas se charger d'envoyer une somme au-dessous de 100 francs en pays étranger, à moins d'arrange-

ments pris d'avance. A quoi vous direz qu'il est fort simple de se faire ouvrir un crédit sur tous les correspondans de son banquier; à quoi je répondrai que cela n'est pas toujours si simple qu'il paraît. Le prince Puckler-Muskau dirait comme moi, qui ne suis que littérateur, s'il osait avoir cette franchise. Aussi bien je pourrais inventer mille excuses; j'étais alors à Baden-Baden, et l'année justement de l'ouverture des jeux Benazet; je pourrais avoir risqué *quelques centaines de louis* à la table où l'électeur de Hesse jette tous les jours 25,000 francs; je pourrais, ayant gagné, avoir été dévalisé dans la Forêt-Noire par quelque ancien habitué de Frascati, transplanté à la maison de conversation de Bade et s'étiolant au pied de son humide colline. En effet, vous êtes là entre deux dangers : la Forêt-Noire entoure la *maison de jeu*; les *pontes* malheureux peuvent *se refaire* à deux pas du bâtiment. Vous entrez riche, et vous perdez tout par la rouge et la noire, ou par les deux coquins de zéros; vous sortez gagnant, et l'on vous met à sec à l'ombre du sapin le plus voisin : c'est un *cercle vicieux* dont il est impossible de se tirer.

Eh bien! je ne veux avoir recours à aucun de ces faux-fuyans. Je n'avais été dépouillé ni par le jeu, ni par les voleurs, ni par aucune de ces ravissantes baronnes allemandes, princesses russes ou ladys anglaises, qui se pressent dans le salon réservé, séparé des jeux par une cloison, ou qui même viennent s'asseoir en si grand nombre autour des tables vertes, avec leurs blanches épaules, leurs blonds cheveux et leurs étincelantes parures; j'avais vidé ma bourse de poète et de voyageur, voilà tout. J'avais bien vécu à Strasbourg et à Baden, ici, à l'hôtel du Corbeau, et là, à l'hôtel du Soleil; maintenant j'attendais la *lettre chargée* de mon ami, et la voici enfin qui m'arrive à Bade, contenant une lettre de change, tirée par un M. Éloi fils, négociant à Francfort, sur un M. Elgé, également négociant à Strasbourg.

Bade est à vingt lieues de Strasbourg, la voiture coûte 5 fr., et, mon compte payé à l'hôtel du Soleil, il me restait la valeur d'un écu de six livres d'autrefois. La lettre chargée arrivait bien. Vous allez voir que c'était justement le billet de Lachâtre. Je descends, en arrivant, à l'hôtel du Corbeau (j'avais laissé mon bagage à Bade, puisqu'il fallait toujours y repasser); je cours de là chez M. Elgé, lequel déploie proprement le billet Éloi, l'examine avec tranquillité, et me dit : « Monsieur, avant de payer le billet Éloi fils, vous trouverez bon que je consulte M. Éloi père. — Monsieur, avec plaisir. — Monsieur, à tantôt. »

Je me promène impatientement dans la bonne ville de Strasbourg. Je rencontre Alphonse R... (nommé depuis membre du divan, à Constantinople), qui arrivait de Paris, et partait pour Munich à quatre heures. Je lui témoignai mon ennui de ne pouvoir dîner avec lui et aller ensuite entendre la belle M<sup>me</sup> Janick dans *Anna Bolena* (c'était la troupe allemande qui jouait alors à

Strasbourg). J'embarque enfin mon ami R..., en me promettant de le rencontrer quelque part sur cette bonne terre allemande que nous avons tant de fois sillonnée tous deux; puis, vers six heures, je me dirige posément, sans trop me presser, chez M. Elgé, songeant seulement qu'il est l'heure de dîner, si je veux arriver de bonne heure au spectacle. C'est alors que M. Elgé me dit ces mots mémorables derrière un grillage : « Monsieur, M. Éloi père vient de me dire... que M. Éloi fils était un *polisson*. — Pardon; cette opinion m'est indifférente; mais payez-vous le billet? — D'après cela, monsieur, nullement... je suis fâché... »

Vous avez bien compris déjà qu'il s'agissait de dîner à l'hôtel du Corbeau et de retourner coucher à Bade à l'hôtel du Soleil, où était mon bagage, le tout avec environ 1 franc, monnaie de France; mais, avant tout, il fallait écrire à mon correspondant de Francfort qu'il n'avait pas pris un moyen assez sûr pour m'envoyer l'argent.

Je demandai une feuille de papier à lettre, et j'écrivis couramment l'épître suivante :

A M. ALEXANDRE DUMAS, A FRANCFORT.

(En réponse à sa lettre du \*\*\* octobre.)

En partant de Baden, j'avais d'abord songé  
Que par monsieur Éloi, que par monsieur Elgé,  
Je pourrais, attendant des fortunes meilleures,  
Aller prendre ma place au bateau de six heures (1);  
Ce qui m'avait conduit, plein d'un espoir si beau,  
De l'hôtel du Soleil à l'hôtel du Corbeau;  
Mais, à Strasbourg, le sort ne me fut point prospère :  
Éloi fils avait trop compté sur Éloi père...  
Et je repars, pleurant mon destin nonpareil,  
De l'hôtel du Corbeau pour l'hôtel du Soleil!

Ayant écrit ce billet, versifié dans le goût *Louis XIII*, et qui fait preuve, je crois, de quelque philosophie, je pris un simple potage à l'hôtel du Corbeau, où l'on m'avait accueilli en prince russe. Je prétextai, comme les beaux du café de Paris, mon mauvais estomac qui m'empêchait de faire un dîner plus solide, et je repartis bravement pour Baden aux rayons du soleil couchant.

#### IX. — LES VOYAGES A PIED.

Je vous préviens qu'une fois passé le pont de Kehl, qui balance sur le Rhin son chapelet immense de bateaux, après avoir payé le passage du pont aux douaniers badois et échangé mes gros sous français contre des kreutzers légèrement argentés, voilà que j'entre en pleine Forêt-Noire. Est-ce moi qui ai à redouter les voleurs? Est-ce moi que les voyageurs ont à redouter?

Cette forêt n'a rien de bien terrible au premier abord; du haut des remparts de Strasbourg, on aperçoit sa verte lisière qui cerne des monts violets; des villages riants se montrent dans les éclaircies; les charbonneries fument de loin en loin. Les maisons n'ont pas un air trop sauvage; les cabarets présentent cette particularité locale, que, quand vous demandez un verre d'eau-de-vie, on vous sert un verre de kirsch. Du moment qu'on s'est bien entendu sur ces deux mots, l'on vit avec eux en parfaite intelligence.

Mon voyage à pied à travers cette contrée ne tiendra donc pas ce qu'il semble promettre; et d'ailleurs la route est peuplée de piétons comme moi, et, si ce n'était la grande traite que j'ai à faire, justement à la tombée du jour, avec le risque de ne plus reconnaître les routes, je n'aurais nulle inquiétude sur ma position. Mais il est dur de songer, en regardant les poteaux dressés de lieue en lieue, et qui indiquent en même temps les heures de marche, que je ne puis arriver à Baden avant trois heures du matin. De plus, une fois la nuit tombée, je ne verrai plus les poteaux.

(1) Le bateau à vapeur du Rhin.

Depuis Bichofsheim, j'étais accompagné obstinément d'un grand particulier chargé d'un havresac, et qui semblait tenir beaucoup à régler son pas sur le mien. Malgré le vide de mes poches, mon extérieur était assez soigné pour annoncer que je ne voyageais à pied que parce que ma voiture était brisée, ou qu'habitant quelque château, je me promenais dans les environs, cherchant des végétaux ou des minéraux, égaré peut-être. Mon compagnon de route commença par m'ouvrir ces diverses suppositions.

— Monsieur, lui dis-je pour lui ôter tout espoir de bourse ou de portefeuille, je suis un artiste, voyageant pour mon instruction, et je vous avouerai que je n'ai plus qu'une vingtaine de kreutzers pour aller à Bade ce soir. Si je trouvais un cabaret où je pusse souper pour ce prix, cela me donnerait des jambes pour arriver.

— Comment, monsieur, ce soir à Bade? mais ce sera demain matin; vous ne pouvez pas marcher toute la nuit.

— J'aimerais mieux dormir en effet dans un bon lit; mais j'ai toujours vu que dans les auberges les plus misérables on payait le coucher au moins le double de ce que je possède. Alors il faut bien que je marche jusqu'à ce que j'arrive.

— Moi, me dit-il, je couche à Schœndorf dans deux heures d'ici. Pourquoi n'y couchez-vous pas? Vous ferez demain le reste de la route.

— Mais je vous dis que je n'ai que vingt kreutzers!

— Eh bien! monsieur, avec cela, on soupe, on dort et on déjeune; je ne dépenserai pas davantage, moi.

Je le priai de m'expliquer sa théorie, n'ayant jamais rencontré de pareils gîtes, et pourtant j'ai couché dans de bien affreuses auberges, en Italie surtout. Il m'apprit alors une chose que je soupçonnais déjà, c'est qu'il y avait partout deux prix très différents pour les voyageurs en voiture et pour les voyageurs à pied.

— Par exemple, me dit-il, moi, je vais à Constantinople, et j'ai emporté 50 francs avec quoi je ferai la route.

Cette confiance m'étonna tellement, que je lui fis expliquer en détail toutes ses dépenses; il est clair qu'il ne pouvait y aller ainsi par le paquebot du Danube.

— Combien dépensez-vous par jour? lui dis-je.

— Vingt sous de France par jour au plus. Je vous ai dit ce que coûtait la dépense d'auberge; le reste est pour les petits verres de rack, et un bon morceau de pain vers midi.

Il m'assura qu'il avait fait déjà la route de Strasbourg à Vienne pour 16 francs. Les auberges les plus chères étaient dans les pays avoisinant la France. En Bavière, le lit ne coûte plus que 3 kreutzers (2 sous). En Autriche et en Hongrie, il n'y a plus de lits; on couche sur la paille, dans la salle du cabaret; on n'a à payer que le souper et le déjeuner, qui sont deux fois moins chers qu'ailleurs. Une fois la frontière hongroise passée, l'hospitalité commence. A partir de Semlin, les lieues de poste s'appellent lieues de chameau; pour quelques sous par jour, on peut monter sur ces animaux, ou chevaucher fort noblement; mais c'est plus fatigant que la marche.

La profession de ce brave homme était de travailler dans les cartonnages; je ne sais trop ce qui le poussait à l'aller exercer à Stamboul. Il me dit seulement qu'il s'ennuyait en France. La conquête d'Alger a développé chez beaucoup de nos ouvriers le désir de connaître l'Orient; mais on va à Constantinople par terre, et, pour se rendre à Alger, il faut payer le passage; ceux donc qui ont de bonnes jambes préférèrent ce dernier voyage.

Je laissai mon compagnon s'arrêter à Schœndorf, et je continuai à marcher; mais, à mesure que j'avancais, la nuit devenait plus noire, et une pluie fine ne tarda pas à tomber. Dans la crainte qu'elle devint plus grosse, et, malgré tout mon courage, je n'avais pas prévu ce désagrément, je résolus de m'arrêter au premier village, et de réclamer pour moi le tarif des compagnons, étudiants et autres piétons.

J'arrive enfin à une auberge d'une apparence fort médiocre et dont la salle était déjà remplie de voyageurs du même ordre que celui que j'avais rencontré; les uns soupaient, les autres jouaient aux cartes. Je me mêle le plus possible à leur société,



je hasarde des manières populaires, et je demande à souper en même temps que l'un d'eux.

— Faut-il vous tuer un poulet ? me dit l'hôte.

— Non ; je veux manger, comme ce garçon qui est là, de la soupe et un morceau de rôti.

— De quel vin désire monsieur ?

— Un pot de bière, comme à tous ces messieurs.

— Monsieur couche-t-il ici ?

— Oui, comme les autres ; mettez-moi où vous voudrez.

On me sert en effet le même souper qu'à mon vis-à-vis ; seulement l'hôte était allé chercher une nappe, de l'argenterie, et avait couvert la table autour de moi de hors-d'œuvre auxquels prudemment je ne touchai pas.

Ce brillant service me parut de mauvais augure, et je vis tout de suite que le gentleman perçait sous le piéton ; c'était à la fois flatteur et inquiétant. Ma redingote n'avait rien de merveilleux ; en somme, plusieurs des jeunes gens qui étaient là en portaient d'aussi propres ; ma chemise fine peut-être m'avait trahi. Je suis sûr que ces gens me prenaient pour un prince d'opéra-comique, qui se découvrirait plus tard, montrerait son cordon, et les couvrirait de bienfaits. Autrement, je m'expliquerais mal les cérémonies qui se firent pour mon coucher. On commença par m'apporter des pantoufles dans la salle même du *gasthaus* (cabaret) ; puis la maîtresse de la maison, avec un flambeau, et l'hôte avec les pantoufles, que je n'avais pas voulu chausser devant tout le monde, m'accompagnèrent par un escalier tortueux, dont ces gens paraissaient honteux, à une chambre, la plus belle de la maison, qui était à la fois la chambre nuptiale et celle des enfants ; on avait déplacé à la hâte ces malheureux petits, traîné leurs lits dans le corridor, et rassemblé dans la chambre, ainsi débarrassée, toutes les richesses de la famille : deux miroirs, des flambeaux de plaqué, une timbale, une gravure de Napoléon, un petit Jésus en cire orné de clinquant sous un verre, des pots de fleurs, une table à ouvrage, et un châle rouge pour parer le lit.

Voyant tout ce remue-ménage, je pris décidément mon parti, je me confiai à Dieu et à la fortune, et je dormis profondément dans ce lit qui était fort dur et d'une propreté médiocre sous toutes ces magnificences.

Le lendemain, je demandai mon compte sans oser déjeuner. On m'apporta une carte fort bien rédigée par articles, dont le total était de 2 florins (près de 5 francs 10 sous). L'hôte fut bien étonné quand je tirai ma bourse, ou plutôt mes 30 kreutzers. Je ne voulus pas discuter, et les offris au garçon pour m'accompagner jusqu'à Baden. Là, grâce à mon bagage, l'hôte du *Soleil* prit assez de confiance en moi pour acquitter ma dette, et, huit jours après, ayant vécu fort bien chez ce brave homme, toujours sur la foi du même bagage, je reçus enfin de Francfort tout l'argent de la lettre de change, cette fois par les *packwagen* (messageries), et en beaux frédéric d'or collés sur une carte avec de la cire. Ceci me parut valoir beaucoup mieux que le papier de commerce, qui m'avait été adressé d'abord, et mon hôte fut du même avis (1).

#### X. — LA MAISON DE CONVERSATION.

Mais reprenons la description de Baden-Baden, interrompue par cet épisode trop véridique.

La route est droite comme un chemin de fer dans la singulière contrée que nous traversons ; tout est montagne ou plat pays ; point de collines ni d'accidens de terrain. Les prés sont magnifiques ; les chemins vicinaux, bordés d'arbres fruitiers, ont de quoi exciter l'enthousiasme du général Bugeaud. De temps en temps, nous suivons le Rhin qui serpente à gauche, et, vers le milieu du voyage, le fort Louis nous apparaît à l'horizon. La route traverse plusieurs villages assez laids. Puis, nous nous rapprochons enfin de ces montagnes violettes qui semblent si voisines quand on les regarde du haut des remparts de Stras-

bourg. Ce sont les vraies montagnes de la Forêt-Noire, et pourtant leur aspect n'a rien de bien effrayant. Mais quand apercevrons-nous Baden, cette ville d'hôtels, assise au flanc d'une montagne que ses maisons gravissent peu à peu comme un troupeau à qui l'herbe manque dans la plaine ? Son amphithéâtre célèbre de riches bâtimens ne nous apparaîtra-t-il pas avant l'arrivée ? Non ; nous ne verrons rien de Baden avant d'y entrer. Une longue allée de peupliers d'Italie ferme, ainsi qu'un rideau de théâtre, cette décoration merveilleuse qui semble être la scène arrangée d'une pastorale d'opéra. C'est ailleurs qu'il faut se placer pour jouir de ce grand spectacle. Prenez vos billets d'entrée au *salon de conversation* ; payez votre abonnement, retenez votre stalle, et alors, au milieu des galeries de Bénazet, aux accords d'un orchestre qui joue en plein air toute la journée, vous pourrez jouir de l'aspect complet de Baden, de sa vallée, de ses montagnes, si le bon Dieu prend soin d'allumer convenablement le lustre et d'illuminer les coulisses avec ses beaux rayons d'été.

Car, à vrai dire, et c'est là l'impression dont on est saisi tout d'abord, toute cette nature a l'air artificiel. Ces arbres sont découpés, ces maisons sont peintes, ces montagnes sont de vastes toiles tendues sur châssis, le long desquelles les *villageois* descendent par des *praticables*, et l'on cherche sur le ciel de fond si quelque tache d'huile ne va pas trahir enfin la main humaine et dissiper l'illusion. On ajouterait foi, là surtout, à cette rêverie de Henri Heine, qui, étant enfant, s'imaginait que tous les soirs il y avait des domestiques qui venaient rouler les prairies comme des tapis, décrochaient le soleil, serraient les arbres dans un magasin, et qui, le lendemain matin, avant qu'on ne fût levé dans la nature, remettaient toutes choses en place, brossaient les prés, époussetaient les arbres et rallumaient la lampe universelle.

Et, d'ailleurs, rien qui vienne déranger ce petit monde romanesque. Vous arrivez, non par une route pavée et boueuse, mais par les chemins sablés d'un jardin anglais. À droite, des bosquets, des grottes taillées, des ermitages, et même une petite pièce d'eau, ornement sans prix, vu la rareté de ce liquide, qui se vend au verre dans tout le pays de Baden ; à gauche, une rivière (sans eau) chargée de ponts splendides et bordée de saules verts qui ne demanderaient pas mieux que d'y plonger leurs rameaux. Avant de traverser le dernier pont qui conduit à la poste *grand-ducale*, on aperçoit la rue commerçante de Baden, qui n'est autre chose qu'une vaste allée de chênes, le long de laquelle s'étendent des étalages magnifiques : des toiles de Saxe, des dentelles d'Angleterre, des verreries de Bohême, des porcelaines, des marchandises des Indes, etc., toutes magnificences prohibées chez nous, dont l'attrait porte mesdames de Strasbourg à des crimes politiques que nos douaniers répriment avec ardeur.

L'hôtel d'Angleterre est le plus bel hôtel de Baden, et la salle de son restaurant est plus magnifique qu'aucune des salles à manger parisiennes. Malheureusement la grande table d'hôte est servie à une heure (c'est l'heure où l'on dîne dans toute l'Allemagne), et, quand on arrive plus tard, on ne peut faire mieux que d'aller dîner à la maison de conversation.

En général, la cuisine est fort bonne à Baden ; les truites de la Mourgue sont dignes de leur réputation. On y mange le gibier frais et non faisandé. C'est un système de cuisine qui donne lieu à diverses luttes d'opinions. Les côtelettes se servent frites, les gros poissons grillés. La pâtisserie est médiocre, les puddings se font admirablement.

La nuit est tombée : des groupes mystérieux errent sous les ombrages et parcourent furtivement les pentes de gazon des collines. Au milieu d'un vaste parterre entouré d'orangers, la maison de conversation s'illumine, et ses blanches galeries se détachent sur le fond splendide de ses salons. À gauche est le café, à droite est le théâtre, au centre l'immense salle de bal, dont le lustre est grand comme celui de notre Opéra ; la décoration intérieure est peut-être d'un style un peu classique, les statues sentent l'académie, les draperies rappellent le goût de l'empire, mais l'ensemble est éblouissant, et la cohue qui s'y presse est du meilleur ton. L'orchestre exécute des valses et des symphonies allemandes, auxquelles la voix des croupiers ne craint pas de

(1) Nous avons cru devoir conserver une partie de ce chapitre, qui a déjà paru comme citation dans les *Excursions sur les bords du Rhin*, d'Alexandre Dumas.

mêler quelques notes discordantes. Ces messieurs ont fait choix de la langue française, bien que leurs pontes appartiennent en général à l'Allemagne et à l'Angleterre. — *Le jeu est fait, messieurs*, rien ne va plus ! rouge gagne ! couleur perd ! treize, noir, impair et manque ! — Voilà les phrases obligées qui se répandent du bord des trois tapis verts, dont le plus entouré est celui du *trente et quarante*. On ne peut trop s'étonner du nombre de belles dames et de personnes distinguées qui se livrent à ces jeux publics. J'ai vu des mères de famille qui apprenaient à leurs enfans à jouer sur les couleurs ; aux plus grands, elles permettaient de s'essayer sur les numéros. Tout le monde sait que le grand-duc de Hesse est l'habitué le plus exact des jeux de Baden. Ce prince apporte, dit-on, tous les matins, 12,000 florins qu'il perd ou quadruple dans la journée. Une sorte d'estafier le suit partout lorsqu'il change de table, et reste debout derrière lui, afin de surveiller ses voisins. A quiconque s'approche trop, ce commissaire adresse des observations : — Monsieur, vous gênez le prince ! monsieur, vous faites ombre sur le jeu du prince ! Ce prince ne se détourne pas, ne voit personne. Ce serait bien lui qu'on pourrait frapper par derrière sans que son visage en sût rien. Seulement l'estafier vous dirait du même ton glacé : — Votre pied vient de toucher le prince ; prenez-y garde, monsieur !

Le samedi, le jour du grand bal, une cloison divise le salon en deux parties inégales, dont la plus considérable est livrée aux danseurs ; les abonnés seuls sont reçus dans cette dernière. Vous ne pouvez vous faire une idée de la quantité de blanches épaules russes, allemandes et anglaises que j'ai vues dans cette soirée. Je doute qu'aucune ville de l'Europe soit mieux située que Baden pour cette exhibition de beautés européennes où l'Angleterre et la Russie luttent d'éclat et de blancheur, tandis que les formes et l'animation appartiennent davantage à la France et à l'Allemagne. Là, Joconde trouverait de quoi soupirer sans courir le monde au hasard. Là, don Giovanni ferait sa liste en une heure, comme une carte de restaurant, quitte à séduire ensuite tout ce qu'il aurait inscrit.

Que vous dirai-je, d'ailleurs, de ce bal, sinon que ce sont là d'heureux pays où l'on danse l'été pendant que les fenêtres sont ouvertes à la brise parfumée, que la lune luit sur le gazon, et teint au loin le flanc bleuâtre des collines, quand on peut s'en aller de temps en temps respirer sous les noires allées, et qu'on voit les femmes parées garnir au loin les galeries et les balcons ? Ces trois choses, beauté, lumière, harmonie, ont tant besoin de l'air du ciel, des eaux et des feuillages, et de la sérénité de la nuit ! Nos bals d'hiver de Paris, avec la chaleur étouffée des salles, l'aspect des rues boueuses au dehors, la pluie qui bat les fenêtres, et le froid impitoyable qui veille à la sortie, sont quelque chose d'assez funèbre, et nos mascarades de février ne nous préparent pas mieux au carême qu'à la mort.

Il n'y a donc jamais eu un homme riche, à Paris, qui ait conçu cette idée assez naturelle : un bal masqué au printemps, un bal qui commence aux splendides lueurs du soir, qui finisse aux teintes bleuâtres du matin ; un bal où l'on entre gaiement, d'où l'on sort gaiement, admirant la nature et bénissant Dieu. Des masques sur les gazons, le long des terrasses, venant et disparaissant par les routes ombragées ; des salles ouvertes à tous les parfums de la nuit, des rideaux qui flottent au vent, des danses où l'haleine ne manque pas, où la peau garde sa fraîcheur ! tout cela n'est-il qu'un rêve de jeune homme que la mode refusera toujours de prendre au sérieux ? L'hiver n'a-t-il donc pas assez des concerts et des théâtres sans prendre encore les bals et les mascarades à l'été.

#### XI. — LICHTENTHAL.

La route de Lichtenthal se couvre d'équipages, de promeneurs, de cavaliers ; c'est tout le mouvement, tout le luxe, tout l'éclat d'une promenade parisienne. Lichtenthal est le Longchamps de Baden. Lichtenthal (vallée de lumière) est un couvent de religieuses augustines qui chantent admirablement. Leurs prières sont des cantates, leurs messes des opéras. Cette retraite romanesque, cette Chartreuse riant, est, dit-on, l'hospice des cœurs souffrants. On y vient guérir des grandes amours ; on

y passe un bail de trois, six, neuf avec la douleur ; mais qui sait combien de temps le traitement peut survivre à la guérison ?

En vérité, c'est bien là un cloître d'héroïnes de petits romans, un monastère dans les idées de M<sup>me</sup> Cottin et de M<sup>me</sup> Riccoboni. Les bâtimens sont adossés à une montagne qui, à de certaines heures, projette dans la cour l'ombre ténébreuse des sapins. La rivière de Baden coule au pied des murs, mais n'offre nulle part assez de profondeur pour devenir le tombeau d'un désespoir tragique : son éternelle voix se plaint dans les rochers rougeâtres ; mais, une fois dans la plaine unie, ce n'est plus qu'un ruisseau du Lignon, un paisible courant de la carte du Tendre, le long duquel s'en vont errer les moutons du village, bien peignés et enrubanés dans le goût de Watteau. Vous comprenez que les troupeaux font partie du matériel du pays, et sont entretenus par le gouvernement, comme les colombes de Saint-Marc à Venise. Toute cette prairie qui compose la moitié du paysage ressemble à la Petite-Suisse de Trianon, comme, en effet, le pays entier de Baden est l'image de la Suisse en petit, la Suisse, moins ses glaciers et ses lacs, moins ses froids, ses brouillards et ses rudes montées. Il faut aller voir la Suisse, mais il faut aller vivre à Baden.

L'église du couvent est située au fond de la grande cour, ayant à droite la maison du cloître, et à gauche, en retour d'équerre, une chapelle gothique neuve, où sont les tombeaux des margraves et tout ce qu'on a pu recueillir de vitraux historiques et de légendes inscrites sur le marbre. Maintenant représentez-vous une décoration intérieure d'église d'un Pompadour exorbitant, des saintes en costumes mythologiques, dans les attitudes les plus maniérées du monde, portées, soutenues, caressées par des petits démons d'anges, nus comme des petits amours. Les chapelles sont des boudoirs ; la rocaille s'enlace autour de charmans médaillons et de peintures exquises de Vanloo. Deux autels seulement ramènent l'esprit à des idées lugubres, en exposant aux yeux les reliques trop bien conservées de saint Plus et de saint Bénédictus ; mais là encore on a cherché le moyen de rendre la mort présentable et presque coquette. Les deux squelettes, bien nettoyés, vernis, chevillés en argent, sont couchés sur un lit de fleurs artificielles, de mousse et de coquillages, dans une sorte de montre en glace. Ils sont couronnés d'or et de feuillages ; une collerette de dentelles entoure les vertèbres de leur cou, et chacune de leurs côtes est garnie d'une bande de velours rouge brodé d'or : ce qui leur compose une sorte de pourpoint tailladé à jour du plus bizarre effet. Bien plus, leurs tibias sortent d'une espèce de haut-de-chausses du même velours à crevés de soie blanche. L'aspect ridicule et pénible à la fois de cette mascarade d'ossements ne peut se comparer qu'à celui des momies d'un duc de Nassau et de sa fille que l'on fait voir à Strasbourg dans l'église de Saint-Thomas. Il est impossible de mieux dépoétiser la mort et de railler plus amèrement l'éternité.

Maintenant résonnez, notes sévères du chant d'église, notes larges et carrées qui traduisez en langage du ciel l'idiome sacré de Rome. Orgue majestueux, répands tes sons comme des flots autour de cette nef à demi profane ! Voix inspirées des saintes filles, élancez-vous au ciel entre le chant de l'ange et le chant de l'oiseau ! Là foule est grande et digne sans doute d'assister au saint sacrifice. Les étrangers ont la place d'honneur, ils occupent le chœur et les chapelles latérales. Les habitans du pays remplissent modestement le fond de l'église, agenouillés sur la pierre ou rangés sur leurs bancs de bois.

Ici commença la plus singulière messe que j'aie jamais entendue, moi qui connais les messes italiennes pourtant. C'était une messe d'un goût rococo comme toute l'église, une messe accompagnée de violons et fort gaiement exécutée. Bientôt les exécutans du chœur s'interrompirent, et les sœurs augustines descendirent d'une sorte de grande soupente établie derrière l'orgue et masquée d'une grille épaisse. Ensuite on n'entendit plus qu'une seule voix qui chantait une sorte de grand air, selon l'ancienne manière italienne. C'étaient des traits, des fioritures incroyables, des broderies à faire perdre la tête à M<sup>me</sup> Damoreau, et la voix à M<sup>lle</sup> Grisi : et cela sur une musique du temps de Per-

golèse tout au moins. Vous comprenez mon plaisir; je ne veux cacher à personne que cette musique, ce chant, m'ont ravi au troisième ciel.

Après la messe, je suis monté au parloir; le parloir ne faisait nulle disparate avec le reste : un vrai parloir de *nouvelle* galante, le parloir de Marianne, de Mélanie, et, si vous le voulez même, le parloir de Vert-Vert. Quel bonheur de se trouver en plein XVIII<sup>e</sup> siècle tout à coup et tout-à-fait ! Malheureusement, je n'avais aucune religieuse à y faire venir, et je me suis contenté de voir passer deux jeunes novices bleues qui portaient du café à la crème à M<sup>me</sup> la supérieure. Là s'est arrêté mon roman.

GÉRARD DE NERVAL.

## LA SOLITUDE A DEUX.

Cornille Schut (1) était peintre et poète. Le poète est oublié; mais qui n'a vu un des charmans camaïeux du peintre dans les guirlandes de fleurs du jésuite Seghers ? On ne connaît rien de plus naïf, de plus délicat et de plus harmonieux.

Cornille Schut avait vingt-sept ans, l'amour du beau, le sentiment poétique, tout ce qui fait le charme et l'éclat de la jeunesse. Il avait jusque-là vécu gaiement, un peu dans le monde, beaucoup dans les tabagies; plus d'une de ses folles équipées avait émerveillé les jolies filles d'Anvers. Il se sauvait par le travail, tantôt poète, tantôt peintre, aussi heureux d'un sonnet que fier d'un coup de pinceau.

Un soir qu'il rêvait, selon sa coutume, une pipe à la bouche, devant quelques pots de bière et quelques amis, dans un cabaret du port, il pensa qu'il éparpillait trop son cœur et sa vie; il prit une résolution subite; il se leva de table, mit fièrement son chapeau, et, tendant la main à ses amis, il leur dit adieu.

— Où vas-tu ?

— Je ne sais, mais adieu.

— Et quand reviendras-tu ? lui dit en riant Pierre Snayers.

— Dans deux ans, dit Cornille Schut.

— Deux ans, c'est la fin du monde.

Cornille Schut était sorti du cabaret. Il alla trouver une maîtresse qui l'aimait. Pour lui, il n'avait pas trop pris le temps de l'aimer; mais il voulait réparer le temps perdu. C'était une jolie fille brune comme une Anversoise qui descend en ligne directe des Espagnols.

— Elisabeth, m'aimez-vous pour long-temps ?

— Pour toujours, dit la jolie fille.

— Eh bien ! préparez-vous à me suivre; nous partons demain.

— Où allons-nous ?

— Si vous m'aimez, qu'importe ?

Cornille Schut embrassa Elisabeth et sortit.

L'histoire ne dit presque rien d'Elisabeth van Thurenhoudt. C'était une fille d'Ève, à coup sûr, qui vivait pour être aimée.

(1) Né à Anvers en 1530, mort vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Van Dyck a peint Cornille Schut : c'est une figure à grandes lignes, d'un caractère rêveur; le sourcil est fin, les moustaches sont fièrement relevées, l'ajustement à toute la noblesse des costumes des gentilshommes flamands du XVI<sup>e</sup> siècle. Dans la gravure de Sornigues, ce portrait s'élève entre deux médaillons, emblèmes du talent du peintre : l'un représente Suzanne surprise de très près par les deux vieillards; l'autre est un Christ qui appelle les petits enfants. Cornille Schut a vécu en France durant quelques années. Il a connu les poètes de la Pléiade. Élève de Rubens, il avait, comme son maître, tout le feu de la création; mais il ne fut presque jamais coloriste. Il resta de lui quelques eaux-fortes d'une grande manière.

Cornille Schut alla ensuite trouver son oncle Mathieu.

— Mon oncle, il paraît que je suis bien placé sur votre testament. De toute votre fortune à venir, je ne réclame aujourd'hui que mon ami Wael, votre chien bien-aimé. Je vais m'exiler pour une œuvre sérieuse. Les Révérends Pères m'ont commandé deux *Assomptions* pour leur église et pour leur maison de campagne : il me faut une pieuse solitude pour faire œuvre qui vive; je vous en supplie, mon oncle Mathieu, donnez-moi votre chien.

Le lendemain, le peintre Cornille Schut, sa maîtresse Elisabeth van Thurenhoudt et le joyeux Wael arrivèrent, au soleil couchant, devant une petite maison toute rustique, bâtie au bord d'un bois. Déjà le peintre était venu rêver là. Cette petite maison, qui était un rendez-vous de chasse, dépendait d'une ferme voisine, formant toute sa fortune.

— Elisabeth, m'aimez-vous assez pour demeurer ici deux ans sans voir une autre figure que la mienne, avec mon chien Wael pour tout ami ?

— Oui, dit-elle avec un peu d'inquiétude.

En moins de quelques jours, leur vie était poétiquement organisée. De longues promenades dans les bois et dans les prés avec le bondissant Wael, de doux propos d'amour que Dieu seul entendait, le travail béni qui repose le cœur; les chansons, les lectures, les rêveries; le déjeuner près de la fenêtre, le goûter au bord du ruisseau. Vous voyez tout ce charmant tableau d'une fraîcheur si agreste.

Cornille Schut était heureux par le cœur et par l'esprit; l'amour d'Elisabeth l'avait fait grand artiste, l'amour de l'art augmentait encore sa passion pour Elisabeth.

Sa maîtresse était belle, mais plus charmante encore que belle par je ne sais quel rayon d'ardente tendresse qui mouillait son regard et passait sur ses lèvres.

Au bout de deux ans, Cornille Schut termina ses *Assomptions*. Quand il les vit partir pour Anvers, il lui sembla qu'on emportait quelque chose de sa vie. — Mon Dieu ! mon Dieu ! se dit Elisabeth, il m'aime un peu moins depuis que ses tableaux ne sont plus là.

Cependant Cornille Schut commençait à reporter ça et là ses rêves sur la tabagie, où sans doute fumaient encore joyeusement ses camarades. Un jour il prit la main d'Elisabeth et lui dit :

— Savez-vous qu'il y a deux ans que nous vivons ainsi sans nous soucier du monde ?

— Je n'y pensais pas, dit-elle.

— Vous n'y pensiez pas, dit tendrement Camille Schut en baissant la main de sa maîtresse; vous n'y pensiez pas, et pourtant c'est aujourd'hui que nous retournons à Anvers.

— Aujourd'hui ? dit-elle en pâissant. Ah ! vous ne m'aimez plus. —

Le peintre, touché jusqu'aux larmes, dit avec transport :

— Elisabeth, consentiriez-vous donc à passer encore deux ans ici ?

— Consentir ? mais c'est ma prière.

Ils continuèrent amoureusement cette vie silencieuse, solitaire et charmante, n'ayant de rapports avec le monde que par le pâtre des prés voisins et par une domestique de la ferme qui venait chaque jour les servir. Un an se passa encore dans l'enchantement; mais, dès les premiers mois de la quatrième année, Cornille Schut commença à compter les jours.

A Anvers, on le croyait en Italie. Nul ne pouvait s'imaginer qu'un beau viveur comme lui s'était retiré du monde avec tant d'obstination. Son chien trahit sa solitude. Daniel Seghers, étudiant un jour en pleine campagne, aperçut le beau Wael qu'il aimait de vieille date. Il alla à lui et renoua connaissance. Il savait que cet original de Cornille Schut avait emmené le chien

de son oncle : puisqu'il avait retrouvé le chien, il allait sans doute retrouver l'ami. En effet, quelques minutes après, il surprenait le peintre et sa maîtresse assis à l'ombre sur la lisière du bois.

Dès qu'Élisabeth aperçut Daniel Seghers, elle se leva vivement et dit à Cornille Schut : « Fuyons ! » Car, pensait-elle, s'il s'arrête avec nous notre solitude est profanée.

Mais, hélas ! Cornille Schut tendit la main à son ancien ami ; on parla d'Anvers ; Cornille Schut soupira.

— Quoi ! dit Daniel Seghers, vous êtes donc bien heureux, puisque vous n'êtes pas venu jouir de votre gloire ; car, ne le le savez-vous pas ? vos deux *Assomptions* sont admirées de tout le monde. On vous croit à Rome. Si on vous savait ici, on viendrait vous chercher en triomphe.

Quand le peintre et sa maîtresse se retrouvèrent seuls, ils se regardèrent tristement.

— Élisabeth, est-ce que nous serons encore huit mois sans retourner là-bas, où la vie nous attend avec des fêtes sans nombre ?

— Partez, dit Élisabeth en voulant cacher ses larmes.

Touché de tant d'amour, Cornille Schut oublia Anvers et ses amis et sa renommée.

— Partir ! partir sans toi ! jamais !

Le temps passa, mais plus lentement ; on ne chantait plus, on ne courait plus ; voyant cela, le chien lui-même devint triste. De temps en temps il essayait encore ses vives gambades et ses gais jappemens, mais il retombait bien vite dans son humeur taciturne.

Enfin les derniers jours de solitude allaient finir. Dans sa joie de revoir ses amis, ou plutôt de se retrouver dans ses amis, le peintre ne s'aperçut pas que sa maîtresse pâlissait et s'étiolait ; elle avait d'ailleurs toujours pour lui son tendre et charmant sourire. La veille du départ, il lui demanda à traverser encore les sentiers les plus aimés du grand bois où tant de fois ils s'étaient perdus. Elle se suspendit alors à son bras et marcha silencieusement à son côté. C'était un beau jour d'août : la gaieté des moissons resplendissait sur la terre ; les sifflemens du merle répondaient dans les bois aux sifflemens de la faux dans les seigles.

— Quel beau jour ! s'écria l'enthousiaste Cornille Schut ; j'ai le pressentiment que nous laisserons encore ici bien des heures charmantes. La nature ne m'a jamais parlé avec plus de poésie. Élisabeth, vous le voyez, notre amour ne vieillit pas.

— Hélas ! dit-elle en baissant la tête.

— Nous reviendrons, reprit le peintre, nous reviendrons souvent, car, je le sens comme vous, c'est ici que nous retrouverons toute notre jeunesse. On n'est heureux qu'une fois sous le ciel.

— Alors, pourquoi partir ? Vous m'avez habituée à vivre seule avec vous ; le monde effarouche le bonheur ; je perdrai tout là-bas.

— Enfant, vous le savez, la vie n'est pas seulement faite d'amour ; le monde a prescrit des lois qu'il faut suivre ; il faut vivre pour soi, mais il faut vivre aussi un peu pour les autres.

— Moi, dit Élisabeth, je ne puis vivre que pour vous.

A ce moment, plus pâle encore que de coutume, elle tomba agenouillée sur l'herbe, élevant vers son amant ses beaux yeux mouillés de larmes.

— Ami, lui dit-elle, partirez-vous ?

Il la releva, l'appuya sur son cœur, et lui dit en lui baisant les cheveux :

— Il le faut.

— C'est bien ! dit-elle d'une voix tremblante, c'est bien ! Nous partirons ; mais songez-y bien, moi, je ne reviendrai plus.

Le peintre ne comprit pas ce qu'elle voulut dire.

— Vous reviendrez, lui dit-il ; laissez-moi vivre six mois à Anvers, avec vous, toujours avec vous ; nous reviendrons ici peut-être pour toujours.

Ils arrivaient vers le milieu du bois.

— Voulez-vous, continua Cornille Schut, aller nous reposer dans la prairie de la chenaie, que vous aimez tant ?

— Non, dit-elle, je le voudrais bien ; mais je n'ai plus de force ; retournons sur nos pas ; rentrons, car je ne sais ce que j'ai aujourd'hui ; mais ne vous inquiétez pas, demain je serai prête à partir.

Le lendemain, le peintre passa la matinée dans son atelier à mettre en ordre ses tableaux, ses esquisses, ses dessins et ses livres. L'ingrat avait un peu de cette joie qui saisit l'exilé aux portes de son pays. Élisabeth, qui était restée dans sa chambre près de la fenêtre, le regard perdu sur la campagne, entendit son amant chanter gaiement cette chanson :

« La vie est au cabaret. Belle hôtesse, ma mie, apportez-nous à boire, que vos petites mains blanches nous versent la bière écumante ! »

On n'a pas l'idée de la douleur profonde qui saisit Élisabeth, car cette chanson était celle que Cornille chantait avec ses amis dans ses jours de fête. Son cœur bondit et se brisa : elle leva les yeux au ciel et pria Dieu avec ferveur.

Cependant il chantait toujours, de plus en plus emporté par ses gais souvenirs. La pauvre fille ressaisit tout à coup ses forces évanouies ; elle se leva vivement et courut à la porte de l'atelier. La porte était entr'ouverte ; elle s'arrêta sur le seuil. La voyant apparaître ainsi, les cheveux en désordre, la gorge haletante, les yeux égarés, Cornille Schut vint vers elle, surpris et effrayé :

— Élisabeth, qu'avez-vous ?

Elle sourit amèrement.

— Ce que j'ai... Écoutez-moi.

Et aussitôt elle se mit à chanter cette chanson que Cornille Schut avait rimée pour elle dans les plus beaux jours de leur solitude :

#### I.

« Les pâquerettes se flétriront. L'hiver viendra souffler la neige. L'hiver ne passera jamais sur mon cœur, ma belle maîtresse.

#### II.

« Mon cœur, qui est un printemps éternel, quand tu me souris, soleil radieux ! quand je vois flotter ta chevelure, quand j'effleure ta lèvre embaumée !

#### III.

« Non, je ne veux pas craindre l'hiver, il passera sans toucher mon cœur. Je brave son givre et sa tempête, quand je baise tes bras nus sur l'herbe.

#### IV.

« Pourtant il y a un hiver qui m'effraie, celui qui, dans ses bras de marbre, nous emportera dans le noir tombeau, et sèmera sur nous les fleurs sans parfum.

#### V.

« Ce dernier hiver glacera nos cœurs ; mais nous emporterons là-haut le souvenir des marguerites qui ont émaillé nos vertes prairies. »

Au dernier mot de la chanson, Élisabeth tomba épuisée dans les bras de son amant : elle avait jeté toute sa vie dans sa voix.

Il la transporta à la fenêtre pour lui faire respirer l'air pénétrant du matin ; elle rouvrit les yeux et lui dit :

— Adieu ; cette chanson-là ne te fait plus battre le cœur : c'en est donc fait.

Elle murmura encore :

« Pourtant il y a un hiver qui m'effraie, celui qui dans ses bras de marbre... »

— Ma chère Elisabeth, criait Cornille Schut glacé d'épouvante, ma chère maîtresse, où es-tu ?

— Ami, répondit-elle d'une voix mourante, tu m'as dit qu'il fallait partir; je m'en vais avant toi. Tu m'aurais abandonnée là-bas; j'aime mieux mourir ici.

A peine Elisabeth eut-elle dit ces mots qu'elle ferma les yeux pour jamais. Cornille Schut la ressaisit dans ses bras et l'embrassa comme pour lui donner son âme.

On peindrait mal son désespoir; il passa toute la journée à pleurer et à crier comme un fou. Cent fois il prit sa maîtresse sur son cœur; Elisabeth ne se réveilla pas à ses embrassements.

Il se rappela que depuis plus d'un mois la pauvre fille pâlisait chaque jour; il comprit qu'elle mourait pour l'avoir trop aimé. Il jura de ne pas retourner à Anvers, de vivre au milieu des bois avec le souvenir toujours palpitant de la triste Elisabeth.

Après les funérailles seulement, il s'aperçut qu'il n'avait pas son portrait. On ne fait pas le portrait de la maîtresse qu'on aime; car peut-on rendre sur la toile le charme d'une figure adorée ? Elisabeth avait posé pour les vierges de ses tableaux, mais il n'avait saisi dans sa figure que l'angélique pureté des traits; il s'était bien gardé de donner à la mère des anges l'expression toute profane de sa maîtresse.

Quand elle eut disparu pour toujours de devant ses yeux, il regretta avec désespoir de n'avoir pas reproduit tout ce qui faisait le caractère et le charme de sa chère Elisabeth. Il la voyait encore passer dans ses rêves, fuir comme une ombre le long des prairies ou au fond des bois; mais ce n'était plus la fraîche et riieuse fille des premières années, c'était la pâle et triste amante que déjà la mort avait glacée. Il tenta de faire son portrait en étudiant ses souvenirs; mais, chaque fois que la figure se ranimait sous son pinceau, il reculait avec effroi, car c'était toujours Elisabeth mourante qu'il retrouvait sur la toile.

Durant près d'un mois, Cornille Schut demeura dans sa solitude, qui était devenue tout à coup une thébaïde. Son oncle, averti par Daniel Seghers, inquiet d'un exil si obstiné, vint le surprendre un soir qu'il rêvait sur la tombe d'Elisabeth van Thurenhoudt. Le bonhomme Mathieu fut effrayé de la pâleur et du désespoir de Cornille Schut. Le peintre raconta mot à mot toute l'histoire de son cœur.

— Tu t'en vas me suivre à Anvers, lui dit l'oncle tout ému.

— Non, lui dit le peintre, tant que les pâquerettes n'auront pas fleuri sur cette fosse, j'y viendrai pleurer.

Il attendit. Tous les matins il allait s'agenouiller sur la fosse de sa maîtresse. Il lui parlait comme au beau temps. « Va, lui disait-il avec effusion, nous nous retrouverons dans une autre solitude pour nous aimer toujours; — mais retrouverai-je tes beaux yeux, si doux quand tu me parlais ? — Pauvre Elisabeth, la voilà seule couchée dans la tombe; mais elle n'est pas seule comme moi ! »

Un matin, il eut un mouvement de joie en voyant deux pâquerettes écloses dans l'herbe naissante de la fosse d'Elisabeth.

Il les cueillit, les baisa et les porta à son cœur. Enfin il partit pour Anvers avec le pauvre Wael, qui depuis long-temps ne gambadait plus. Il retourna à la taverne. Ses amis voulurent le railler sur sa mystérieuse passion; mais, quand ils le virent si pâle et si sombre, quand ils l'entendirent parler avec une voix brisée par les sanglots, ils respectèrent sa douleur, ils lui tendirent silencieusement la main.

Je crois avoir remarqué cette pensée dans les vers de Cornille Schut : « L'homme le plus passionné ne trouve pas toute sa vie dans l'amour; la femme seule peut vivre et mourir par le cœur. »

ARSÈNE HOUSSAYE.

Ce petit poème d'amour dans la solitude est extrait des *Romans, Contes et Voyages* qui seront publiés cette semaine chez Hetzel.

## LE SALON.

H. LEHMANN.

M. Lehmann est un poète dont le talent, comme celui de M. Scheffer, s'allume aux astres les plus brillants du ciel de l'art. Cette fois il s'est attaqué à deux des plus admirables créations de Shakspeare, à deux types sortis complets du cerveau de ce grand créateur. Ce n'est pas une petite chose que de comprendre Hamlet. Goethe a employé tout un livre à se l'expliquer à lui-même, à pénétrer dans les replis de ce sombre caractère. Comprendre Hamlet, c'est comprendre Shakspeare lui-même, c'est entrer au cœur même de son génie. Quel nombre de difficultés cette figure n'offrait-elle pas à un peintre qui, comme M. Lehmann, n'était pas disposé à peindre un tel sujet seulement par l'épiderme, par le côté pittoresque, à un artiste épris de la sombre grandeur de Shakspeare, et professant pour lui un culte enflammé qui fait s'incliner à son nom toutes les hautes intelligences, depuis Goethe jusqu'à M. Guizot ! Ces difficultés ont été résolument abordées. Dans le tableau de M. Lehmann, Hamlet n'est pas l'acteur d'une scène tragique; il est seul, seul avec sa pensée : *To be or not to be* ! Ce n'est pas une action, c'est un caractère, avec un pinceau, sur une toile, une création tout entière de Shakspeare qui doit revivre !

De même d'*Ophélie*; c'est cette douce folie amoureuse qui se promène dans des discours mystérieux, qui sème les fleurs à pleines mains, et qui a pour chacun une fleur selon sa pensée; c'est en même temps la poésie du Nord, la poésie des ballades et des chants populaires; c'est une suave figure qui aime et qui meurt, un des rêves les plus touchants de la pensée, l'attendrissement d'une imagination sublime, la note la plus pure et la plus mélancolique tirée du plus magnifique instrument qui ait jamais reposé entre les mains d'un homme. Comment fixer cet idéal, donner des contours à ce songe, une forme à cette pensée, la plus divine de toutes les divines pensées de Shakspeare ?

D'un côté, la folie de l'intelligence, une âme tourmentée par le doute, une volonté faible, une pensée dévorante; — de l'autre, une âme tendre qui souffre, l'amour tué par le dédain, la folie du cœur; — voilà les deux problèmes que M. Lehmann s'est posés d'après Shakspeare, et qu'il lui a fallu résoudre avec son pinceau et avec les ressources limitées de son art.

L'artiste a mieux réussi, suivant nous, la figure du prince de Danemarck que celle de son amante, non que celle-ci ne soit aussi très bien comprise; mais, si elle est plus étudiée, l'autre semble avoir été enfantée par l'inspiration, et coulée, pour ainsi dire, d'un seul jet. L'attitude du prince est celle d'un homme absorbé par une méditation profonde qui plisse son front et lui imprime un cachet d'irritation sombre et taciturne; son regard est tourné au dedans. L'irrésolution se trahit dans la pose du corps que la volonté semble avoir abandonné, prêt à tomber au moindre choc comme un cadavre. Cependant une certaine contraction des fibres nerveuses annonce une nature énergique qui doit s'éveiller pour l'action au moment où la volonté, affranchie enfin des doutes qui la retiennent captive, donnera le signal d'un combat terrible.

Le vêtement est sombre : n'est-ce pas un vêtement de deuil ? Une chaîne d'or est suspendue au cou, seul ornement qui rappelle le prince. Cela est beau de pensée et d'exécution. M. Lehmann, non moins poète que M. Scheffer, est en outre peintre excellent. On trouve dans cet ouvrage une fierté et une largeur de touche remarquable; c'est le mieux peint de tous ceux que nous connaissons de M. Lehmann; c'est aussi la plus récente de ses œuvres.

La folie est admirablement rendue dans *Ophélie*. Le geste de la main droite qui passe lentement dans les cheveux épars de la



jeune fille après s'être proménée sur son front pour y chercher sa pensée absente, le mouvement des dents qui effleurent la lèvre inférieure, l'irrésolution rêveuse et pénible du regard, sont des traits de caractère que M. Lehmann a su saisir et exprimer. Les accessoires n'ont pas été non plus négligés; les fleurs que Shakspeare a énumérées forment sur la tête d'Ophélie une couronne bizarre; elle en tient une dans la main qu'elle semble offrir avec incertitude, prête à la retirer au moindre doute. C'est là aussi de la peinture ferme et pleine. Nous le répétons, nous croyons que M. Lehmann a vaincu de grands obstacles, et qu'il faut lui tenir compte de ses sérieuses études et de son infatigable persévérance.

On ne réfléchit pas assez combien, de nos jours, une originalité, même restreinte, coûte d'efforts et de labeur. Traiter des sujets nouveaux d'une manière nouvelle, sans s'écarter jamais des lois éternelles de l'art, tel est le problème dont la solution devient plus difficile chaque jour : j'entends pour ceux qui veulent faire de la grande peinture, et non pas seulement s'abandonner au caprice de leur imagination ni se contenter de quelques pierres précieuses semées sur leur route par cette capricieuse fée. M. Lehmann est un chercheur studieux, un vrai prêtre de l'art, plus philosophe que M. Ingres, son maître, et non moins épris de la beauté. Artiste par l'esprit et par l'organisation, il multiplie les tentatives dans des voies diverses, et ne se repose d'un travail que par un autre. Son exposition de cette année en est une preuve. Les six toiles que nous voyons de lui ne sont que le repos de sa pensée, les loisirs du grand ouvrage qu'il accomplit dans la chapelle de l'institution des Jeunes-Aveugles.

Les *Océanides* sont un tableau plein de poésie et de grace sévère (1). Eschyle, cette fois, a inspiré M. Lehmann. Toutefois Prométhée n'est là qu'un prétexte pour nous montrer de belles femmes dans une complète nudité. Laissons-le sur son rocher où il est couché assez désagréablement, relégué dans un coin du tableau. Les filles de l'Océan, groupées sur un autre rocher qui s'élève au-dessus de l'eau, non loin du premier, pleurent, comme il convient aux filles de leur père, sur la destinée malheureuse du Titan qui excita la jalousie de Jupiter. On ne saurait rien imaginer de plus gracieux et qui ait à la fois plus de style que ce groupe de pleureuses; leur mélancolie fait penser aux vers de Schiller :

Si tu n'as jamais vu la beauté dans les larmes,  
Tu ne connais pas la beauté.

Celle dont on voit le dos en avant présente au spectateur des formes d'une pureté charmante; un collier de corail, qui s'entrelace à des cheveux noirs, ne laisse pas de prêter à sa douleur quelque coquetterie. Le pinceau de l'artiste abonde en détails d'une exécution soignée, qui ont aussi leur grace et leur prix dans l'ensemble. Peut-être cette exécution trop finie ne laisse-t-elle pas assez à faire à l'imagination du spectateur. Le style trop soutenu de cette peinture frise de près la sécheresse. Que M. Lehmann y prenne garde!

Arrêtons-nous devant ce portrait en forme de médaillon qui représente un admirable profil, connu dès l'année dernière par le dessin que Varcollier en avait fait d'après son maître. Jamais la beauté et le caractère ne se sont unis dans une tête de femme avec une harmonie plus parfaite. Ce front, d'une pureté admirable, n'est-il pas pour la pensée un trône auguste? Ces yeux expriment la tristesse indulgente des intelligences élevées; le calice de la vie a été amer à cette lèvre qu'une douce ironie contracte légèrement. Ce portrait, peint de main de maître, est celui de M<sup>me</sup> la comtesse d'Agoult. C'est une œuvre d'un haut style.

M<sup>me</sup> Alphonse Karr a posé aussi devant M. Lehmann. L'harmonie des tons est remarquable dans ce tableau. En outre, M. Lehmann possède un art charmant de grouper les accessoires

de manière à faire valoir ses têtes, en les disposant alentour comme un commentaire muet. C'est tantôt une simplicité grave comme dans le portrait de M<sup>me</sup> d'Agoult, tantôt une coquetterie sentimentale comme dans celui-ci. Regardez plutôt ce bouquet de violettes; n'y a-t-il pas harmonie entre ces fleurs et la grâce pénétrante qui s'exhale de cette tête empreinte de distinction rêveuse? Ce portrait, à la fois simple et charmant, doit plaire également aux artistes et au public. C'est, avec le précédent et ceux de M. Hippolyte Flandrin, l'élite du Salon dans ce genre.

Un troisième portrait, par M. Lehmann, est celui de M. le comte de Nieuwerkerke, l'auteur de *Descartes* et de *Guillaume le Taciturne*. Cette tête est sévèrement comprise et sévèrement exécutée; c'est une étude consciencieuse, marquée au coin d'une vigoureuse simplicité.

LOUIS DE RONCHAUD.

### LES PORTRAITS.

Il y a cinq cents portraits au Salon, et, si le jury n'avait usé de quelque rigueur, nous en aurions certainement plus de mille. Notre époque tient infiniment à laisser d'elle un souvenir durable, nos neveux sauront à quoi s'en tenir sur le chapitre de notre beauté. Nous ne nous flatons pas, nous montrons à tous ce que nous sommes, et c'est faire preuve d'un grand détachement des vanités de ce monde. La Providence ne se lasse point, dans ses malignités infinies, de jeter sur le visage humain toutes les laideurs, toutes les incorrections. Et nous poussons l'indifférence en matière de beauté jusqu'à nous faire peindre et quelquefois même graver! Dans cette galerie du Louvre, où se trouvent fidèlement reproduits tous les défauts et les trivialités qui peuvent déshonorer le masque de l'homme, une seule chose varie, la manière dont les peintres s'y prennent pour dissimuler les imperfections de la nature. Deux écoles de portraitistes se partagent aujourd'hui les sympathies du public : l'une s'attache à faire disparaître la laideur sous le caractère, et croit tout sauver par la sévérité du style; elle se compose des élèves de M. Ingres; l'autre école, dont les rangs se grossissent des disciples de MM. Dubufe et Pérignon, affirmerait hautement que la laideur n'existe point; tous, maîtres et élèves, ils ont soin de ne peindre que des femmes, et, supprimant à l'envi les pauvretés de leur modèle, ils les arrangent à leur fantaisie, comme les traducteurs arrangent les poètes, c'est-à-dire en les trahissant. L'art a peu de chose à démêler avec les chefs de cette école de flatteurs.

Il vient d'être parlé de M. Lehmann, et, après ce qui a été dit par un poète sympathique, je me trouve dispensé de revenir sur ses portraits. Les amis de M. Lehmann, MM. Amaury Duval et H. Flandrin, représentent avec lui la plus ardente élite des élèves de M. Ingres; l'abondance des tons criards qu'ils accumulent sur leurs toiles les fait tout d'abord reconnaître pour les fils bien-aimés du maître. On a dit que le portrait de M. A. Duval valait ceux de M. Ingres; il fallait, à mon sens, écrire qu'il valait beaucoup mieux. Il est évident que le portrait de M<sup>me</sup> d'Haussonville, par exemple, dont on a tant parlé et dont M. Duval a défendu lui-même les mérites dans un article empreint de l'enthousiasme le plus vif, est bien loin d'avoir le caractère et la tournure du portrait de la femme vêtue de bleu que le peintre-critique a exposé cette année. M. Ingres, obéissant à l'impérieuse loi de l'harmonie qu'il n'a pas toujours respectée, a peint M<sup>me</sup> d'Haussonville dans une gamme grisâtre et violacée; les chairs sont de ce ton pâle que prennent à la fin d'avril les fleurs fanées du lilas. M. A. Duval, légitimement hérétique, n'a pas cru devoir se permettre une aussi audacieuse étrangeté; il a été moins soucieux de l'harmonie, mais aussi (triste alternative des choses!) il a groupé des nuances discordantes, un bleu très cru, un jaune brillant, et tout cela sans demi-teintes qui modèrent

(1) Voir l'eau-forte d'Edmond Hédouin que donne aujourd'hui l'ARTISTE.



l'éclat des couleurs. Le profil se détache sur le fond comme une découpe, sèchement et avec une dureté exagérée. Il n'en est point ainsi dans la nature, où la lumière baigne toujours les contours et en adoucit par le clair-obscur les lignes ondoyantes et fines.

Pour l'école de M. Ingres, le modelé est une chose frivole, une difficulté qu'il est permis de supprimer. M. Hippolyte Flan- drin est peut-être plus préoccupé que ses amis des exigences du dessin, mais il ne réussit pas toujours, et son exécution trahit souvent sa pensée. Considérez le portrait de M<sup>me</sup> ... (639), où se trouvent réunis les défauts et les qualités ordinaires de l'artiste. La figure est mal assise, on ne sait trop comment elle est posée. Le bras droit, très imparfaitement modelé, est d'un mouvement qu'il n'est pas aisé de comprendre; ce qu'il faut louer en revanche, ce sont les accessoires : la robe de velours et le cachemire sont adroitement rendus.

Rien n'est triste, terne et glacé comme la peinture de M. Henry Scheffer. Il a dessiné, dans le portrait de M. de Pontalba (1608), une main que le plus médiocre écolier ne voudrait pas signer; son frère, en peignant l'illustre auteur des *Paroles d'un Croyant*, s'est singulièrement trompé. N'insistons pas sur une si regrettable erreur.

M. de Keyser est un très grand peintre à Anvers. Les portraits de Guillaume II et de la princesse d'Orange ne permettent pas de le juger favorablement; cette peinture n'est pas sans quelque ressemblance avec celle de M. Winterhalter, et c'est tout dire. — M. Guizot et M<sup>me</sup> Adélaïde ont été sacrifiés par M. Heuss avec un grand sang-froid, comme le comte de Theux l'a été par M. Gallait. — Le vénérable M. Granet doit aussi se plaindre de M. Léon Cogniet, qui lui a couvert le visage de suie, et M<sup>me</sup> de B... ne pardonnera jamais à M. Bard de l'avoir représentée sans col et sans épaules.

M. Winterhalter est le Marochetti de la peinture; il imite la soie, le velours, les vêtements chamarrés, mais il ne sait pas ce que c'est qu'une figure humaine. Il fallait de sérieux efforts pour peindre le roi plus mal qu'on ne l'avait fait jusqu'à présent. On croyait la chose impossible, et M. Winterhalter en est venu à bout. Mais M. Winterhalter est à la mode, et la mode sourit aveuglément à tout le monde. Les Dubufe règnent encore, M. Pérignon partage leur succès, et les jolies femmes leur appartiennent. Ils sont très forts, eux aussi, sur le satin, sur l'hermine et les reflets chatoyans de la moire. Leurs belles clientes se reconnaissent dans ces frais mannequins, dans ces poupées roses et blanches; comme elles trouvent la copie charmante, elles ne demandent pas mieux que de la croire ressemblante, et la critique n'a pas le droit de venir troubler ces petites fêtes de l'amour-propre.

Si M<sup>lle</sup> Armide Lepeut regarde ses portraits d'un an passé, elle s'apercevra sans doute qu'elle a mieux fait jadis qu'aujourd'hui, et elle revivra à sa première manière. M. Guignet (Jean-Baptiste) n'est pas de ceux qui peuvent se corriger; au point où il en est venu, il faut renoncer à tout espoir de guérison. Le portrait de M<sup>me</sup> R. (881) est peut-être le plus mauvais du Salon, et, quoi qu'en dise le livret, il n'a jamais existé de pareille femme à Autun. M. Boulanger, qui ne recule devant aucune difficulté, a peint M. Maquet en pleine lumière; M. Jeanron fait des portraits mélodramatiques et d'un dessin dont on aurait quelque peine à se montrer satisfait. M. Papety, en traitant avec tant de soin les accessoires, les tapis, les fauteuils, les livres de M. Vivienel, a enlevé à sa figure une grande part de sa valeur. Mais, s'il est des renommées qui déclinent, d'autres viendront demain qui grandiront, et MM. Lassale-Bordes, Jules Vibert et Augustin Long sont là pour nous consoler de bien des décadences.

Indépendamment des mille portraits semés à profusion dans la *Bataille d'Isly*, M. Horace Vernet a envoyé au Salon le portrait du jeune Pigache que nous avons déjà vu à l'exposition du boulevard Bonne-Nouvelle. La pose de l'enfant est très naturelle et très simple, la tête est pleine d'une animation intelligente, et la vie pétille dans ce regard fier et doux; les fonds et le paysage sont brossés avec un laisser-aller sans exemple, mais le graveur y mettra bon ordre.

M. Charpentier a fait le portrait de son ami Diaz; c'est de la peinture commune et brutale. Dans celui de sa fille, M. Brémond a montré du style. M<sup>lle</sup> Foy ne sait pas encore coordonner les divers éléments dont se compose une tête humaine; mais elle a un sentiment très juste de la couleur et de la lumière. — On a remarqué aussi les portraits de MM. Quesnel et Goyet.

Je ne crois pas qu'il y ait au Salon d'autres portraits remarquables que ceux que je viens de citer. Pour la question des types, pour l'étude des races inconnues, les deux figures de Peaux-Rouges exposées par M. Catlin sont du plus haut intérêt; mais ces illustres et sérieux guerriers étaient déjà connus : le *Petit-Loup* est maintenant un héros populaire. Pour peu qu'on considère attentivement ces traits mâles et énergiques, cette physionomie où la loyauté des natures primitives rayonne avec la force et la fierté, on se convaincra sans peine que ces races tranquilles et vaillantes sont moins loin que nous du calme et de la vigueur sereine qui régnaient aux temps antiques sur le visage humain. — Nous sommes beaucoup plus laids que nos pères, mais nous sommes bien plus grands qu'eux par l'abnégation, puisque, connaissant la misère de nos vulgarités et de nos pâleurs, nous avons encore le courage de nous faire peindre.

LORD PILGRIM.

## OPHÉLIA.

Dans son lit de sable, entre les roseaux,  
Le flot nonchalant murmure une gamme,  
— Et, dans sa folie, étant toujours femme,  
L'enfant se pencha sur les claires eaux.

Vers les claires eaux, tandis qu'elle penche  
Son pâle visage et le trouve beau,  
Elle voit flotter au courant de l'eau  
Une herbe marine à fleur jaune et blanche.

Dans ses longs cheveux, elle met la fleur;  
— Et, dans sa folie, étant toujours femme,  
A ce ruisseau clair qui chante une gamme  
L'enfant mire encor sa fraîche pâleur.

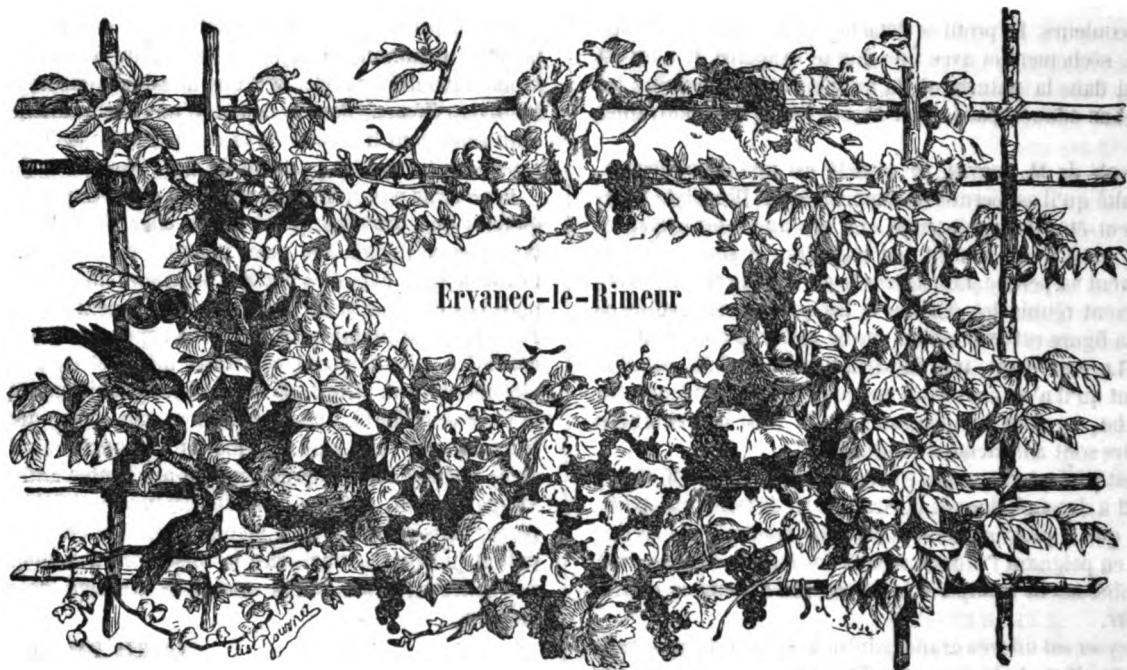
Une fleur du ciel, une étoile blonde,  
Au front de la nuit tout à coup brilla,  
Et, coquette aussi, comme Ophélia  
Mira sa blancheur au cristal de l'onde.

La folle aperçoit au milieu de l'eau  
L'étoile reluire ainsi qu'une flamme;  
— Et, dans sa folie, étant toujours femme,  
Elle veut avoir ce bijou nouveau.

Elle étend la main pour cueillir l'étoile,  
Qui l'attire au loin par un reflet d'or;  
Mais l'étoile fuit; — elle avance encor!...  
— Un soir, sur la rive, on trouva son voile.

Sa tombe est au bord de ces claires eaux  
Où, la nuit, Stella vient mirer sa flamme;  
Et le ruisseau clair qui chante une gamme  
Roule vers le fleuve entre les roseaux.

HENRY MÜRGER.



MÉLOPÉE BRETONNE

POÉSIE DE M. EMILE DESCHAMPS. — MUSIQUE DE M. FERVILLE VAUCORBEIL

**CHANT.** *RÉCIT. Avec toute la voix.*

Le Ri-meur est sem - blable aux oi - seaux, et, comme eux, Chan - te, chan - te sans qu'on l'é - cou -

**PIANO.** *FF*

*F bref.*

— te. Le Ri-meur est semblable au tor-rent é - cu - meux; Il mar - che de - vant lui sans re - gar - der la

*Bref. F*

*Allegro maestoso. F*

rou - te, Il est sûr de trouver un

*FF* *sec* *P*

*FF*

lit, Car tout est bon pour qu'il y dor - me; Les rou - ces dont le champ s'em-

*F dim.* *P*

*FF*

- plit, Les durs cail-loux, le roc in - for - me.

*FF* *Moins vite.*

*P.*

Mais loi -

*più rall.* *Grav.* *rall.*

*FF*

- seau, *Grav.* Dieu le veut, *P Grav.* ne chan - te que l'é - té, Le Ri -

*F rinf.* *animé.*

*à tempo.* *F*

- meur doit chanter en - core Et toujours lorsqu'il a chan-té. Mais le torrent, esp -

*FF* *F* *P*

tif, quand la moisson se do - re, Ne mar - che que l'hi - ver; *encore moins vite.*

Le Ri-meur sans souliers mar-che, mar-che tou-jours, . Il s'u-se-ra les

*Lent.*

pieds.

12 12 12 *cres.* 12 *dim.*

Puis l'oi - seau dans son nid som - meil - - - le;

*F* *P*

Et le Ri-meur?... il

12 12 12 *cres.* 12 *dim.*

*PP*

*P* *rinf.* *F*

dort ou veil - - - le, Cou -

12 12 12 12

*PP* *rinf.*

animez un peu *cres* - - - cen - - - do.

- ché dans le lit du ha -

12 12 12 12

*F* *cres* - - - cen - - - do

animez un peu.

*FF* Premier mouvement. *Allegro maestoso.* avec toute la voix. *F*

- sard. Lors - qu'il ar - ri - ve quelque part, Il faut que quel qu'un se dé - ran - ge, Pour fai - re

*FF* *sec. P* *F dim.*

place à l'hôte é - tran - ge, Qui n'a sa place en au - cun lieu, Et ne conver-se qu'a - vec Dieu !

*P* *FF*

Précédée de TANTENOTRIN et CORDEL.

## LA SEMAINE LITTÉRAIRE.

*Bluettes et Boutades*, par M. Petit-Senn, de Genève. — Condition des poètes nés sur les terres de la république. — Mon entrevue avec l'auteur en 1833. — Mon désespoir et sa joie. — Il me raconte l'histoire de trois poètes. — Les infortunes littéraires de M. Petit-Senn. — Je fonde un journal. — Destinées de l'*Étudiant genevois*. — Mes collaborateurs. — Colère de M. de Sismondi. — Je prends la fuite. — L'avocat, le tanneur et le bohémien.

J'ai là devant moi, depuis ce matin, un livre écrit à Genève et publié à Paris. Le livre s'appelle très modestement : *BLUETTES ET BOUTADES*, un titre, comme vous voyez, qui n'est pas pour effrayer personne, mais, au contraire, qui séduit l'œil et l'esprit par une physionomie prévenante. *Bluettes et boutades*, — cela vous annonce tout de suite un bon petit livre d'excellent naturel, d'un commerce facile, et qui sait son monde; un heureux compagnon, ami des menus propos et du bout de rêverie cousu tant bien que mal au lopin de satire : la blquette, c'est le caprice aîlé, la fantaisie, le hasard, le rien, — la boutade, tout ce que la langue a de plus familier et de plus délicieux : la saillie en pantoufles, les moqueries du coin de l'âtre, le colloque à l'aise, d'un fauteuil à l'autre, sans gêne et sans cravate; c'est la chose charmante par excellence, c'est la causerie; — *Bluettes et Boutades*, c'est tout ce qu'on veut, et c'est pour cela que tout en est bon. J'ai mes heures pour ces petits livres-là que l'on prend, que l'on quitte, que l'on reprend selon que le vent tourne, et, dans ces moments d'humeur quinquaise, je hais les gros livres qui me prennent et ne veulent plus me lâcher.

J'ai hâte de le dire : les bluettes de M. Petit-Senn sont de vraies bluettes, gracieuses, court-vêtues, et au pied léger. Ses boutades sont du bon coin, le coin du cœur. Elles sont fines, pénétrantes, mais sans venin. Elles font sourire, elles ne chagrinent pas. Au lieu de ces lueurs désolées qui assombrissent l'esprit, elles jettent de vives flammes pétillantes qui éclairent l'âme. Du sel partout, du fiel nulle part. C'est une morale fraternelle, une philosophie de doux support, une de ces bonnes natures qu'on aime à écouter, à qui l'on permet de tout dire, parce qu'elles égaient et qu'elles n'attristent jamais. Ne me parlez pas de ces vérités taciturnes qui marchent escortées du découragement. Semez l'amertume au cœur de l'homme, à la longue vous y ferez germer le mépris et la haine. La Rochefoucauld rend malheureux et méchant.

Voilà donc, en gros, ce qu'est le spirituel et charmant recueil de M. Petit-Senn.

Et maintenant je ne veux pas aller plus loin sans faire part au lecteur de la singulière émotion que la vue de ce petit ouvrage m'a occasionnée. On ne me croira pas quand je dirai que ces trois cents pages tout empreintes d'une charité sereine, douces et compatissantes jusque dans leurs railleries les plus alertes, je les ai feuilletées, moi, le cœur serré de tristesse. Et cependant cela est vrai. J'ajouterai même qu'il y a du courage plus qu'on ne pense dans l'effort que je tente pour parler ici de ce livre, écrit à Genève, par un auteur de Genève. Chacune de ces esquisses, qui me furent autrefois familières, réveille dans ma pensée des souvenirs qui feraient mieux d'y demeurer endormis. L'oubli, quelquefois, c'est la sagesse, et voilà huit ans que je m'étudie à être sage. Durant ces huit années, il est un nom qui ne s'est jamais rencontré sous ma plume. Je ne sache pas avoir écrit nulle part le mot — patrie, — et je doute même aujourd'hui qu'il soit encore inscrit dans mon cœur. C'est pourquoi j'en veux à ce livre d'un compatriote de m'être venu troubler dans le morne silence de cet oubli. Je lui en veux surtout pour ce qu'il renferme, pour ces croquis animés, pour cette peinture vivante et fidèle des travers d'un pays qui fut mon pays, pour toute cette satire ingénieuse où le lecteur indifférent

ne verra que l'essor d'un heureux esprit, mais où je puise, moi, je ne sais quelles vagues excitations à la colère.

Il est, par le monde, quelques hommes, — je suis le plus humble et le dernier d'entre eux, — qui n'ont pas de patrie. Ces hommes, heureusement en fort petit nombre, sont nés à Genève, et pour la plupart de citoyens pauvres. En outre, ils sont nés infirmes et disgraciés de l'esprit.

Le Valais a ses crétins et ses gottreux; Genève a ses écrivains et ses poètes.

Lorsqu'un crétin vient au monde dans une famille valaisanne, la superstition pieuse veut qu'on accepte le nouveau-né comme une faveur du ciel. Les idiots sont ainsi placés sous la sauvegarde d'une croyance sublime, ils sont au-dessous de la brute, mais ils vivent honorés à l'égal des saints et des élus.

A Genève, nulle loi céleste ne protège les malheureux qui naissent avec cette autre marque d'imbécillité, — le don des lettres. Au lieu d'être considérés comme la gloire d'une famille, ils en sont regardés comme la honte et le déshonneur. La mère pleure sur son enfant touché du doigt de Dieu. Le père, la rougeur au front, cherche à dérober le petit monstre à tous les yeux, et travaille en secret, par le moyen de mille tortures, à rajuster cette âme estropiée, à redresser vaille que vaille ce pauvre esprit contrefait. Communément il roue l'enfant de coups de fouet et lui enseigne l'arithmétique. Si cette orthopédie mélangée de morale, — la morale à Genève s'explique au moyen de la formule  $2 + 2 = 5$ , — si donc cette médication éclairée n'a pas obtenu tous les résultats désirables, le père, à qui l'indignation donne une certaine audace, ne dissimule plus son infortune, et en appelle alors à toute la ville. Aussitôt la créature inique est vouée au mépris des honnêtes gens. On la bafoue d'abord, on poursuit le pauvre impotent de railleries, et, si son état ne s'améliore pas, on le fait admonester par les ministres du culte qui le menacent de l'exclure de la communion des fidèles; on lui interdit le collège et les académies, on le signale à l'exécration des jeunes gens de son âge, on le repousse des carrières libérales, on lui fait essuyer toute sorte d'affronts et de déboires; le dernier des croquans s'honore de ne le plus saluer, les demoiselles bien élevées le tiennent pour quelque chose d'infinitement plus vil qu'un danseur de corde, les femmes instruites pour un phénomène de bêtise, — celles qui savent la chimie ou qui connaissent le calcul intégral opinent pour qu'on l'enferme, — celles qui étudient le droit administratif envoient son signalement à la police. A la fin, lorsqu'il n'y a plus de ressource et que le malade est incurable, on en débarrasse les terres de la république, on l'exporte; on l'envoie, par exemple, à Odessa, pour enseigner à lire à de petits enfans russes, — un métier infamant, — à moins cependant que le misérable, plus effaré qu'un loup poursuivi par une meute, ne prenne le parti de décamper de lui-même et de ne reparaitre point.

Je me rappelle une entrevue que j'eus, en 1833, avec M. Petit-Senn, celui-là même dont le livre me remet aujourd'hui toutes ces misères en mémoire. J'avais dix-sept ans pour tout trésor, outre quelques méchants vers cachés dans ma pailasse. En dépit des précautions que je prenais pour dissimuler ces premiers symptômes de *crétinisme*, ceux qui m'entouraient commençaient un peu à se douter de mon état, et me surveillaient de près. Aussi ne fut-ce qu'entre chien et loup, et à pas prudents, qu'un jour je me glissai chez le spirituel écrivain. Je lui tendis un chiffon de papier couvert de lignes inégales. Son premier mouvement fut de me jeter un regard de compassion; mais j'étais déjà trop malade pour comprendre ce regard. Je l'essayai de face et bravement. « C'est donc une résolution bien arrêtée? me demandait-il. — C'est un serment entre le ciel et moi, » répondis-je, lui tendant toujours mon gribouillage. Il haussa les épaules, prit mes vers et les lut. A mesure qu'il avançait, je vis son front s'éclaircir et toute l'apparence du contentement s'étendre sur sa figure. On juge de mon orgueil. — « Eh bien? » lui dis-je en me dandinant sur ma chaise. — Il me secoua cordialement les deux mains et me répondit : « Je vous félicite de tout mon cœur, vous me voyez comblé de la plus douce joie. — Gloire à moi! m'écriai-je en me levant comme un boulet qui ricoche,



gloire à moi ! Je serai donc poète ! — Au contraire, mon jeune ami, je vous fais mon compliment de ce que vous ne le serez jamais. — Hein ? dis-je en retombant sur ma chaise. — Croyez l'assurance que je vous en donne ici dans l'effusion de mon cœur. — Je ne serai pas poète ? — Dieu soit loué ! — Ces vers sont donc absurdes, extravagants ? — Au contraire, et c'est justement cela qui me réjouit. Le génie débute souvent par l'extravagance. Mais ils ne sont que plats et médiocres... et ils n'ont pas une faute contre la prosodie. Allons, rassurez-vous, ce n'est pas là le signe d'une maladie sans espoir ; vous guérirez, jeune homme, et vous serez quelque jour un citoyen honorable. »

Je demeurai fort accablé sous ce coup. M. Petit-Senn continuait de me congratuler avec chaleur. Puis, voyant que je me désolais tout de bon : — « Monsieur, me dit-il, je me rappelle qu'autrefois plusieurs honnêtes personnes, domiciliées en cette ville, furent atteintes presque en même temps de la fièvre des muses, et rien ne fut épargné, je vous assure, pour les tirer des griffes du chaud mal. De quatre que nous étions parmi les plus malades, car j'étais du nombre, trois ont très mal fini : Gallois, l'un d'eux, s'est sauvé à Paris, où il est mort sans que personne ici lui ait envoyé un morceau de pain. Un autre, Charles Didier, s'est enfui en Italie, et nous n'en avons plus entendu parler. Quelquefois je pense que ce Charles Didier a passé en France où je vois qu'un auteur du même nom s'est fait dernièrement connaître par le beau roman de *Rome souterraine* ; mais je me garde bien de confier ce soupçon à personne, parce qu'on se moquerait de moi. Enfin le troisième, n'ayant pas eu de quoi s'esquiver, traîne par ici sa malheureuse vie, fort méprisé des bourgeois, et tellement détesté des personnes bien nées, qu'il n'a pu même obtenir, — lui qui parle la langue des dieux, — une misérable chaire au collège de la ville. Il s'appelle Albert Richard, et il a fait la *Ballade de Wala* (1). C'est un garçon de génie, — mais si travaillé de male faim et de mélancolie, qu'il en est devenu presque sauvage. Je crois qu'il s'est retiré dans les forêts de l'Oberland. »

M. Petit-Senn se tut, et je vis qu'il hésitait à poursuivre. — Tout cela, lui dis-je, ne saurait beaucoup m'effrayer, puisque vous voilà, et que vous êtes une des personnes les mieux considérées de ce pays, vous cependant qui fûtes frappé du mal des vers, en même temps que Gallois et Albert Richard. — Moi, c'est autre chose, reprit-il en secouant la tête avec douleur ; moi, je suis riche, et messieurs de la ville tolèrent mes petites infirmités en considération de mes rentes 5 pour 100. Et puis... l'on m'a aussi médicamenté. — Bah ! l'on ne vous a pas infligé des douches, j'imagine ? — Il est vrai ; mais l'on m'a fait écrire des *flonflons* à boire et des chansons de circonstance ; j'ai aussi composé des bouquets de noce pour les jeunes horlogers qui se marient, et des complimens de baptême, où le refrain est à deux voix pour le parrain et la marraine. Je n'ai eu licence d'être tant soit peu poète en mon particulier qu'à la condition d'être, en ville, abominablement troubadour. Ma muse, pour n'être pas trop moquée, s'est mise au service des petites solennités de fa-

(1) J'ai lu dernièrement, dans cette *Revue*, un article signé de M. Louis Delâtre, où l'auteur avance que Genève ne mériterait plus aujourd'hui les épigrammes de Voltaire, et que les arts y fleurissent fort à l'aise, en même temps que Barème. Je le veux bien. Voici pourtant ce que M. Petit-Senn, plume paisible, esprit conciliant s'il en fut, écrit dans le délicieux petit volume qu'il vient de publier : « Malheur à un jeune homme qui débute dans la carrière des lettres et des arts, « s'il ne compte pour réussir que sur son talent !... Nos deux sculpteurs « si distingués, Pradier et Chaponnière, pourraient parler sagement « de l'aide qu'ils ont trouvée dans leur patrie. Le dernier a vu nos « mécènes éclairés jeter hors du musée, comme embarrassant, son « groupe de *Daphnis et Chloë*, qui fit plus tard l'admiration des artistes parisiens. » Nous avons vu avec peine que M. Louis Delâtre, en parlant d'une ébauche de M. Hornung, la *Défense de Wala de Glaris*, ait négligé de mentionner la ballade dont le peintre a dû nécessairement s'inspirer. Cette ballade, œuvre d'un sentiment très pur, rappelle par la couleur sévère et la fierté du style les plus belles inspirations de Schiller. M. Hornung est un peintre fort connu ; M. Albert Richard est un vaillant poète qu'on ignore : ce n'est pas une raison pour ne rendre pas au poète ce qui appartient au poète.

mille et des galas d'anniversaires. Je l'ai patiemment insinuée aux fêtes du Jeu de l'arc et de la Navigation, deux réjouissances publiques, en sorte qu'on s'est un peu habitué à l'entendre, et qu'elle n'effarouche plus autant la vénérable compagnie des pasteurs. Ah ! monsieur, si je vous disais que j'ai failli être couronné, comme Pétrarque, pour des couplets du jour de l'an ! Que parlez-vous de douches, monsieur ! J'ai composé des refrains où il est fortement question du jus de la treille, et d'autres où je dis des choses véhémentes à Momus. Je me suis exalté en maintes rencontres à propos des grelots de la Folie. Oui, monsieur ! j'ai fêté l'un après l'autre tous les saints de la légende, et, pour apprivoiser M. le syndic-lieutenant de police, j'ai adressé toute sorte de couplets civiques à messieurs les magistrats et conseillers. Des douches ! Un jeune homme de bon lieu, sur le point de contracter mariage avec une riche héritière, m'envoya sa commande pour couplets de noce avec ces mots en matière de thème d'inspiration : *Mon beau-père est borgne, et il a une maison en entrant à C... à main droite*. Un autre, satisfait de mes vers, m'offrit sa clientèle à servir pour le même article (1). Voilà, monsieur, au prix de quels travaux j'ai obtenu de n'être point pourchassé par la clameur publique. J'ai rabaisé mon génie au niveau de ce petit peuple rabougri. J'ai resserré mon horizon aux plus humbles limites. J'ai fait sourde oreille aux cris inspireurs qui m'arrivaient du dehors. Je me suis arrangé un certain petit style bien modeste, qui n'incommode personne et ne chagrine point le bourgeois. J'ai même quelque peu débâtardé contre la poésie moderne, pour faire plaisir à messieurs les officiers de la milice. Entre autres, j'ai écrit *Pa-la-tras*, un ramasse de banalités surannées, où je me bats contre les romans de 1840, sous prétexte de pourfendre la littérature de 1840, et cela, je dois le dire, a été goûté généralement. Voilà ce que j'ai fait, monsieur, et, aux heures sombres où je m'entretiens avec moi-même, je découvre ce que j'aurais pu faire, je me repens, je regrette, je pleure sur ma muse profanée, et j'envie le sort d'Albert Richard, l'homme des bois, de Charles Didier, l'âme errante, et de Gallois, que Victor Hugo vit mourir !

Le poète me dit ces derniers mots d'un accent lugubre qui me toucha. Ce fut à mon tour de lui prendre les mains, et, les lui ayant serrées en silence, je ramassai mes pauvres rimes, et m'en retournai. Le soir, je les jetai au feu.

Mais quoi ! le mal d'écrire est un mal sans remède.

Quelques mois plus tard, nous nous réunissions, L..., B... et moi, trois vauriens sans pudeur, pour fonder un journal littéraire dans la cité de Calvin. Jugez du scandale, car nous sortions de philosophie, et n'avions, en fait de moustaches, que des espérances fort éloignées. L... appartenait à une famille de négociants, B... à un tanneur d'Annecy, moi à un horloger de Genève, capitaine de la garde nationale, un peu *englué*, pour tout dire. Cette belle fièvre dura bien dix mois. Nous avions trouvé cinq à six louis pour fonds de roulement, et un imprimeur qui nous prenait pour des fils de famille ; il eut l'enthousiasme de nous faire crédit. L..., qui témoignait déjà quelque tendance à devenir chauve, était l'esprit grave du trio. Il lisait les journaux politiques et jouait au billard avec James Fazy (2), — ce qui ne laissait pas de nous flatter singulièrement. Il avait d'ailleurs le carambolage très flegmatique. C'était la tête forte de l'établissement. B..., le fils du tanneur, avait du goût pour la rêverie, et célébrait volontiers en rimes croisées les roses d'avril et les demoiselles de magasin. Nous lui laissâmes l'empire de toutes ces fleurs charmantes. Pour moi, j'avais rompu sans retour avec le dieu des vers. Je ne sais quelle fée taquine me poussait déjà vers la prose provoquante, éplucheuse, bougonne

(1) Tous ces détails, d'une exactitude parfaite, se retrouvent dans l'un des plus spirituels chapitres de M. Petit-Senn : la *Chanson de circonstance*, où l'auteur leur a su donner ce tour charmant qu'il ne faut pas prétendre imiter.

(2) L'un des rédacteurs de la *Révolution de 1830*, journal publié à Paris après les trois journées, et où M. James Fazy fit de brillantes armes.

et de caustique humeur. J'eus le domaine de l'hoax et des facéties satiriques. Je disais avec orgueil : *Mes ennemis !* Je passais deux heures chaque jour à la salle d'armes, et je me coiffais de travers. Or, ils eurent cette grosse sottise de nous prendre au sérieux ! — Je n'ai jamais su précisément si nous fûmes des abonnés, mais je me rappelle fort bien le titre du journal, un titre du poncif le plus honnête avec un brin d'exaltation dans l'épigraphie. Cela se nommait L'ÉTUDIANT GÉNEVOIS ; pour devise : *Audaces fortuna juvat*. — C'était le provincialisme dans son expression suprême, la naïveté fanfaronne dans ce qu'elle avait de plus érudit et de plus bête. Mais, je le répète, nous eûmes l'honneur d'inquiéter la république. A cette nouvelle, B... parla de s'en aller voir lever l'aurore du côté d'Annecy, mais L... et moi nous jurâmes de vaincre ou de mourir. Nous ne fumions plus que des cigares de Marseille, quelque chose d'indigne et de suffoquant, — et nous portions des ceillots rouges à la boutonnière. Cela devenait passablement sérieux. Je pense que nos parens furent mandés près du magistrat. L'historien Simonde de Sismondi, qui recevait notre journal, nous le renvoya vers ce temps avec une lettre très laconique et très sèche. Il paraît que nous avions mal parlé d'un de ses discours au conseil. Bref, le pauvre B... perdit tout de bon la tramontane, et s'alla cacher dans la tannerie de M. son père. L... fut expédié, sous bonne garde, à l'université de Paris, et moi, demeuré seul, menacé par ma famille d'être exporté vers la mer Noire, j'enfilai au hasard je ne sais plus quelle grande route qui me conduisit à Nîmes.

Quatre ans s'écoulèrent, et nous nous retrouvâmes un jour, à Paris, tous les trois assis à la même table, L..., B... et moi. L... avait eu le temps de devenir un avocat de mérite et complètement chauve, B... un jeune gentleman-tanneur de vingt mille livres de rente; moi, je n'étais guère devenu qu'un *propre à rien*, selon l'expression des lettres de Genève où l'on parlait de moi. Nous bûmes une partie de la nuit, et B..., qui avait le champagne sermonneur, me prêcha longuement de dessous la table, où il avait fini par s'installer. Ensuite nous nous quitâmes, et la *bohème*, cette belle et rubiconde beauté, vêtue pour l'amour de Dieu, m'attira dans ses bras. Depuis ce jour, j'ai fort oublié Genève, et, sans le livre de M. Petit-Senn, tombé fortuitement sous ma main, je ne sache pas que jamais la fantaisie me fût venue de dire un mot de cette ville et de ses habitants. — Qu'est-ce donc qu'une patrie dont on ne désire ni parler ni se souvenir ?

MARC FOURNIER.

## COMÉDIE-FRANÇAISE.

### UNE JOURNÉE AU LOUVRE.

Le sujet de cette comédie, emprunté primitivement au *Journal d'Henri III*, a déjà inspiré plusieurs écrivains. Il y a quelques mois, le *Constitutionnel* publiait avec grand succès un roman d'Alexandre Dumas où les principales situations de cette page historique étaient reproduites avec toute la verve et tout l'esprit que l'on sait. Peu de temps auparavant, M. Dugué donnait, au Théâtre-Français même, une comédie en trois actes établie sur la même donnée; enfin personne n'a oublié un vaudeville historique intitulé *les Jours gras sous Charles IX*, qui célébrait aussi à sa manière l'orageuse lune de miel du roi et de la reine de Navarre. Cependant M. Vanderburch peut réclamer encore une part d'invention antérieure à presque toutes ces versions dramatiques ou romanesques, car il est l'auteur d'un livre dont la destinée mériterait de prendre place dans l'histoire des chefs-d'œuvre inconnus.

Cet ouvrage en deux forts volumes, qui s'appelait *le Roi Mar-*

*got*, allait paraître chez le libraire Mame, lorsqu'arriva le célèbre incendie de la rue du Pot-de-Fer. Toute l'édition fut consumée, à l'exception de cinq ou six exemplaires, de sorte que ce roman n'est encore ni publié, ni tout-à-fait inédit. Un journal essaya depuis de le donner en feuilletons; le petit nombre de lecteurs des exemplaires sauvés de l'incendie se mit à faire grand bruit, et l'on fut forcé d'interrompre. Il y avait pourtant beaucoup de talent dans cette œuvre malencontreuse; les aventures et les amours du roi Margot, c'est-à-dire de la reine Marguerite, avaient pour point de départ l'anecdote du Louvre, et se poursuivaient jusqu'à la mort de l'héroïne : c'était une biographie complète, plus flatteuse pourtant que celle qu'on peut lire dans le célèbre pamphlet du temps intitulé *les Amours du grand Alcandre*, lequel ne ménage guère plus le *vert-galant* que sa royale épouse.

Mais M. Vanderburch, romancier ingénieux, vaudevilliste amusant, nous semble un peu dépaycé à la Comédie-Française; le style est faible; malgré certaines affectations de couleur locale, des situations équivoques ont trop souvent compromis le succès; cependant une scène à effet, au second acte, a maintenu l'attention et fait écouter le reste. Il était pourtant assez singulier de voir le roi Henri, si renommé pour sa galanterie, se lever de son lit nuptial avec une cuirasse. On aurait pu mieux concilier la convenance avec la vraisemblance dramatique. La censure aurait-elle obtenu de l'auteur cette bizarre concession ? — Nous aurions mieux aimé une reprise du *Béarnais* de M. Dugué.

G. DE N.

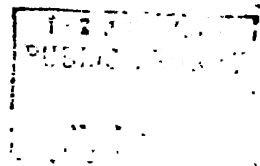
M. Préault le sculpteur fait toujours plus de mots que de statues : hier il nous disait, en passant devant les affiches des théâtres : « On joue le *Misanthrope* à l'Odéon; c'est le caissier qui remplira le principal rôle. »

Il vient de se passer un fait inouï à la cour d'assises. L'avocat-général ayant abandonné l'accusation à l'égard d'un des prévenus, le président a demandé à son défenseur s'il avait quelque chose à dire; celui-ci a répondu : « Monsieur le président, je renonce à la parole. Mon client n'aura été ni accusé ni défendu; c'est une consolation pour un homme de bien qui a eu le malheur de venir ici. » Un avocat qui s'abstient de parler! ce doit être un homme bien spirituel.

Il faut avouer que nous avons une singulière manière d'honorer les grands hommes. Au lieu de mettre les dieux dans le temple, nous les mettons presque toujours à la porte. Nous avons quatre grands magistrats de marbre qui dorment sur les marches du sénat. On dirait qu'ils entendent ce qui se dit dans le sanctuaire. Voltaire est assis comme un domestique dans le vestibule du théâtre Richelieu. Il est question d'élever une statue à Rossini, et on veut la placer sous le péristyle de l'Opéra, derrière le contrôle, absolument comme on a placé ce pauvre Le-kain à la Comédie-Française, qu'il est cependant bien inutile d'imiter. Quelle enseigne pour une boutique vide!

C'est une occupation très philosophique et non moins divertissante que celle de lire les annonces. Que de folies sérieuses et réfléchies se donnent là rendez-vous, marchandant à tant la ligne la célébrité ou le dédain! Parmi les curiosités qui s'affichent à la quatrième page des journaux, nous avons dernièrement remarqué celle-ci, qui frappera sans doute tous les savans, et que nous nous empressons de répéter : *Aperçu des vrais principes de l'homme, suivi de plusieurs acrostiches de différents sujets, par J.-M. Duvernois*. Le tout n'a que vingt-quatre pages et se vend 50 centimes. Nous conviendrons que c'est cher, mais d'un autre côté ce n'est pas long, et, dans ce siècle fortuné des romans en douze volumes, la concision est hors de prix.

CAMILLE D'ARNAUD.





LA FÊTE

PAR

PIERRE DUPONT

6

A. Moulleron

Imp. Bertels, Paris.







THE NEW YORK

L'ARTISTE.

Salon de 1846.



Oudin sculp.

Imp. Berthelet, Paris.

Chasseur indien surpris par un boa



L'ARTISTE.



LE

## QUARTIER SAINT-MARCEAU.

La ville du monde qu'on connaît le moins, c'est toujours celle qu'on habite depuis son enfance. Il y a des Parisiens qui savent par cœur Londres, Vienne, Rome, Pétersbourg; j'en ai vu qui possédaient de mémoire Nankin et la capitale du royaume de Choa; je n'en ai pas encore rencontré un seul qui ait vu Paris. Cela est tout simple : les yeux s'éblouissent sur les objets qu'ils ont sans cesse présents, et la réflexion néglige les éléments qui sont trop à sa portée. Nous avons besoin de penser loin de nous et le plus loin qu'il nous est possible. De là ce goût des voyages qui persuade à certains hommes qu'il faut être au moins à six cents lieues de sa ville, de son foyer, de soi-même, en quelque sorte, pour trouver matière à curiosité. C'est une erreur. Les quartiers de Paris présentent, à qui sait voir, des états de civilisation, des mœurs, des races, et, comme on dit maintenant, des types aussi variés que les différentes contrées du globe. Le cadre est moins grand, j'en conviens; les traits y sont comme ramassés : mais les parties essentielles du tableau demeurent avec leur rapport au tout. Paris est une miniature du monde.

Dans de précédentes études sur Paris, nous avons rencontré hors barrière une population excentrique et nomade, qui nous avait figuré quelque ressemblance avec l'état sauvage. Au centre de la Cité, nous avons revu cette même population, modifiée par un fait important, la résidence. Cette fois, nous allons la retrouver au quartier Saint-Marceau, transformée par un second fait, le travail. Les habitants de la Cité n'étaient pas tous oisifs, sans doute, mais leur activité ne s'exerçait guère que sur des industries incertaines, équivoques, souvent chimériques. Ces hommes-là vivent au jour le jour sur ce qui se présente; le hasard est leur patron, et, pour parler le langage des ateliers, leur bourgeois. Dans le faubourg Saint-Marceau, nous rencontrons une population plus fixée au labeur des mains, plus ouvrière. L'industrie, ce premier progrès d'où sont sortis tous les autres, commence là. Par un rapprochement curieux, qui n'est d'ailleurs pas fortuit, il se trouve que cette industrie, propre au quartier, est précisément celle qui se montre à l'origine des sociétés naissantes; nous voulons dire la préparation des dépouilles animales. Dans le premier âge, l'homme abattait les bêtes fauves; dans le second âge, il cherche à se faire un ornement de leur fourrure. A la peau délicate de ses pieds il ajoute la peau plus dure et plus résistante du bœuf. Il n'est personne qui, en traversant les rues du faubourg Saint-Marceau, n'ait remarqué de gigantesques manufactures. C'est là, c'est sous ces murs sordides, sous ces toits de tuiles rapiécées, que l'ouvrier donne une seconde forme aux vêtements dont la nature avait re-

couvert les animaux. Le poil, la corne, le cuir, tout est employé; tout prend, sous la main de l'industrie, une nouvelle existence qui se rapporte à l'homme. Un peuple de travailleurs fourmille dans ces fabriques démantelées; l'ouvrage bout, *fervet opus*....; une odeur moins agréable que celle du miel de l'Hymette, mais non moins chère à l'entrepreneur, s'exhale des vastes ateliers, qui ont la forme de ruches. Un long tuyau de brique, véritable obélisque de l'industrie, jette par gorgées dans le ciel une fumée noire. Ici hommes, femmes, enfans, éléments, tout travaille, tout souffle, tout est en peine de création.

La population du faubourg Saint-Marceau ne vit pas seulement de la mise en œuvre de ces dépouilles animales et des détritrus du bois qui sert à les préparer, elle s'en chauffe. Le commerce des mottes, seul combustible du pauvre, est le commerce vital du quartier. En général, c'est le sexe le plus faible qui se livre à cette exploitation ambulante. L'homme travaille, la femme vend. Cette charrette à bras que les marchandes de mottes et de légumes poussent laborieusement devant elles retrace l'image des premiers moyens de transport conservés; cette charrette est toute une histoire; nous allons la dire en deux mots. Ce véhicule grossier, pénible, auquel l'homme applique ses forces, est un reste de l'état primitif des choses avant que la société n'eût conquis le cheval. En l'absence de ce précieux auxiliaire, l'homme était contraint de s'atteler lui-même aux fardoux roulans qu'il voulait déplacer. La classe la plus voisine de l'état de nature continue, dans la grande ville, cette soumission de l'être intelligent aux lois élémentaires de la pesanteur. L'homme s'affranchit du reste le premier de cet emploi dégradant de la force musculaire, mais il y retient la femme, être plus faible, être inférieur, si l'on raisonne d'après les idées des races et des classes primitives. Cette pauvre créature remplit les fonctions de la bête de somme, qui n'est pour ainsi dire pas encore trouvée. Un pas de plus, et l'âne ou le cheval succédera à la femme dans un autre quartier de Paris plus avancé, comme celle-ci a succédé à l'homme. Les exercices de traction ont subi, comme on voit, des changemens successifs; nous arriverons plus tard aux chemins de fer, où le cheval lui-même se trouvera remplacé par une nouvelle force locomotive. C'est ainsi que la marche de la civilisation, dans une ville comme Paris, éclaire l'histoire des progrès et des transformations séculaires qui se sont développés à la surface du globe.

Chaque quartier de Paris a une population qui lui est propre. Nous regardons comme un fait grave cette présence d'individus réunis par petits noyaux sur divers points de la ville, et

présentant entre eux des caractères uniformes, qui tranchent avec ceux d'un autre groupe. Une telle circonstance ne s'explique bien que par l'histoire de la formation des villes. Avant de s'associer, les élémens de la population sont isolés, fractionnés, séparés les uns des autres. Plus tard, le temps et la force de la civilisation opèrent sur ces parties hétérogènes pour les ramener à l'unité. Un tel travail d'association n'est d'ailleurs jamais si profond que les caractères primitifs s'en trouvent entièrement effacés et confondus. L'analyse des élémens de la population doit réussir à dévoiler, en quelque sorte, la structure élémentaire de ce grand corps. Que venons-nous faire ici pour notre compte? Nous venons défaire le travail des siècles. Mettre à nu les principes constitutifs de la société parisienne, ce sera ramener cette société à son point de départ, et reproduire en quelque manière le passé.

Qui n'a observé, comme nous, qu'au sein des grandes villes la couleur des hommes et des femmes, dans les classes inférieures, était plus foncée que dans les classes supérieures ou moyennes? Qui n'a rapproché ce fait d'un autre fait bien plus général, celui de la présence des races noires à la surface de la terre? Il y a donc ici dans la couleur, et, qui plus est encore, dans les traits du visage, une analogie certaine. Nous ne voulons pas dire (car il faut, dans un tel sujet, ménager toutes les nuances) que les hommes des classes inférieures soient des nègres, mais nous disons que, si le type éthiopien a des représentans dans notre race, c'est surtout parmi les élémens inférieurs de la population qu'il faut les chercher. Il résulte de là que, selon toute probabilité, les divers noyaux de population, divisés à l'origine, et qui, en se réunissant, ont formé le peuple de Paris, les divers groupes dont nous retrouvons encore la distribution primitive, à demi conservée, dans la configuration actuelle des quartiers, ces groupes, dis-je, ont commencé par être des races, ou, pour mieux dire, des rameaux différens de la race blanche.

Les quartiers où les élémens de la population se trouvent le moins mêlés, sont ceux où existent entre les individus des ressemblances plus frappantes. Le faubourg Saint-Marceau est, sous ce rapport, un admirable théâtre d'observations physiologiques. Une telle ressemblance s'explique, nous le savons, par d'autres causes que la communauté d'origine. On peut dire que des individus soumis au même genre de vie, aux mêmes travaux, aux mêmes habitudes, doivent recevoir de cette conformité matérielle et morale des caractères extérieurs qui se rapportent. Répondre ainsi, c'est éloigner la difficulté, ce n'est pas la résoudre. Il restera toujours probable, en effet, que cette communauté d'inclinations doit avoir sa racine dans la nature.

Tous les voyageurs ont reconnu que le manque de prévoyance est un des caractères qui dénotent les races humaines arrêtées dans leurs développemens. Cette qualité absente, tout le reste languit. Sans prévoyance, il n'y a ni travail fixe, ni économie, ni modération des instincts, ni aucune de ces vertus domestiques qui fondent le bien-être pour la famille et pour la cité. Si l'on avance encore, et qu'on cherche la cause de cette imprévoyance funeste qui enchaîne tous les progrès, on la trouve dans la position abaissée de la femme chez ces mêmes races inférieures. La prévoyance appartient à la femme. — La femme est prévoyante, parce qu'elle est mère. L'amour des enfans développe en elle ce sentiment du lendemain, ce souci de l'avenir, qui manque au cœur du sauvage, et l'on pourrait dire plus généralement au cœur de l'homme. Or, comme la femme n'exerce aucune influence chez les races infimes, comme elle est esclave, soumise et muette dans le ménage, il en résulte que l'homme, abandonné à lui-même, suit le torrent sans règle de sa nature. — Ce manque de prévoyance se rencontre également dans les

rangs inférieurs de la population, et tient tout-à-fait aux mêmes causes. L'ouvrier du faubourg Saint-Marceau a-t-il reçu sa semaine, il la mange le samedi soir, ou, encore mieux, il la boit. — Mais, les jours suivans? il n'y songe même pas. Il témoigne pour les maux qui suivent l'abondance la stupide résignation du nègre. Quand il a, il disperse; quand il n'a plus, il se prive. La cause de cette insouciance malade, qui l'empêche de sortir jamais de son état précaire et misérable, c'est, nous l'avons dit, la situation toute passive de la femme. Dans cette classe ouvrière (qu'il ne faut pas confondre avec la classe ouvrière en général), la femme n'est rien. Jamais on ne daigne prendre d'elle un avis ni un conseil. Dans le ménage, elle sert l'homme. Soumise à tous les travaux les plus rudes, elle porte l'enfant et traîne la voiture. J'en ai vu une qui voulait faire grimper sa charrette à bras le long d'une de ces étroites et glissantes ruelles, tortillées, comme des couleuvres, au versant de la montagne Sainte-Genève. La malheureuse poussait et soufflait; l'homme, les bras croisés, la regardait faire, et se contentait de l'exciter, comme une bête de somme, par cette exclamation brève et intermittente : — Hue! hue!

La femme n'étant rien par elle-même dans cette classe infime de la population, se laisse entraîner à tous les vices de l'homme. Elle change sa nature : ivrognesse et coureuse, la voilà qui participe au désordre, à l'abandon, au laisser-aller de son maître. Dès-lors plus d'intérieur, plus d'économie. Les fruits d'un travail inégal sont aussitôt dévorés que recueillis. Les habits du mâle, repoussans de laideur et de saleté, marquent bien qu'une main plus délicate et plus soigneuse n'en a jamais réparé les pertes ni les vicissitudes. L'être fort porte ainsi la peine de son injustice. La distance à laquelle il tient sa compagne, en réduisant cette dernière au silence, à l'inaction, enlève à l'homme les ressources qu'il pourrait retirer de son commerce avec la femme. Il n'y a plus, pour ainsi dire, qu'un seul sexe, voué à une incurable dégradation, et qui manque même de la volonté d'en sortir. Les institutions économiques seraient impuissantes à changer un tel état de choses; c'est le moral, c'est la nature qu'il faudrait avant tout relever dans cette race de la population descendue si bas. Il y a là un vice organique, une infériorité d'espèce que l'éducation seule ferait disparaître, en remaniant, pour ainsi dire, cette pauvre matière humaine.

Aventurez-vous un lundi (c'est le jour du repos, c'est-à-dire le jour du cabaret) dans la rue Traversine. Des femmes, les yeux rouges et enflés, chancellent stupidement le long des bornes. Les hommes fument ou dorment sur le pavé. Toute cette population cadavérique a le teint hâve et sépulcral. Des courvées d'enfans malsains, — les habitans pauvres de ce quartier ont plus d'enfans, et surtout plus de filles, que ceux des autres quartiers de la ville, — font semblant de s'ébattre çà et là, mais leur air maussade et chétif contraste péniblement avec leurs jeux. Vous respirez là un air infect et chargé de vapeurs nauséabondes. L'homme a refait sur le globe son atmosphère. L'industrie hygiénique a changé les conditions primitives de l'air respirable, ici en desséchant les marais, là en élaguant les bois qui faisaient de l'ombre; on peut dire, sans trop de figure, que l'homme a inventé le soleil. Il y a, en effet, dans le Mexique, sous le plus beau ciel du monde, telles peuplades sauvages qui, habituées à vivre constamment sous le couvert humide des forêts vierges, n'ont jamais vu la face de l'astre rayonnant. Les Botocudes se chauffent toute l'année, tant le soleil pénètre peu dans ces sombres retraites et, pour ainsi dire, dans ces caves de feuillages où les a enterrés la nature. Nous rencontrons à Paris un semblable contraste. Entrez un beau jour d'été dans une des rues du faubourg Saint-Marceau, où le pavé suinte toute l'année, où le ruisseau croupit, où les maisons, rapprochées et noircies, cachent la figure du ciel, vous éprouvez tout



à coup une autre température que dans le reste de la ville; il y fait humide, il y fait froid.

Dans les quartiers civilisés, la maison n'est pas seulement un toit, c'est un voile: on s'y abrite; on cache aux yeux profanes les mystères de la famille. Ici rien de semblable: on ne demeure pas chez soi, on y couche. Le seul logement avoué, celui qu'on habite pendant le jour, c'est la rue. On y fait le lundi, on y fait l'amour, on y fait tout. Qu'est-ce d'ailleurs que ces maisons qui donnent leur figure au quartier? Des masures refrognées, d'affreux chenils, qu'on fait dès qu'un rayon de jour en éclaire toute la laideur. Il entre outre cela dans le caractère des classes abruties de ne rien faire pour améliorer leur sort ni la nature des objets qui les entourent. La maison tombe, on la laisse tomber. La cheminée de la cuisine commune laisse ramper sur tous les murs des escaliers la trace d'une vapeur noire et suffocante: qu'elle fume! Plus l'homme vit sous la loi des instincts, et plus il tend comme l'animal à l'immobilité de l'espèce. L'histoire des peuples sauvages nous présente un petit nombre d'habitudes invariablement transmises. Si vous demandez aux Caffres pourquoi ils se frottent les membres et s'enduisent les cheveux de substances peu ragoutantes, ils vous répondront gravement: — C'est l'usage de notre pays; nous faisons ce que nos pères ont fait. — Parmi les peuples civilisés, les classes routinières qui résistent le plus aux innovations dont l'utilité est évidente sont toujours les classes inférieures. Dans une ville, les quartiers pauvres et barbares sont les quartiers les plus immobiles, ceux où les habitants se soumettent le mieux à ce qui est, quand même ce qui est leur paraîtrait détestable. Plus l'animal, en un mot, domine dans une race du genre humain, dans une classe de la société ou dans un quartier de la ville, moins cette race, cette classe ou cette population, a le sentiment du progrès. Elle vit d'instinct, et l'instinct est immuable.

Ce qui étonnera peut-être, c'est que ces maisons hideuses sont d'un très bon rapport. Les propriétaires n'ont d'abord pas de frais de réparation à subir. De telles masures se louent en outre beaucoup plus cher, toute proportion gardée, que de belles maisons situées dans des quartiers riches. Enfin il y a peu de non-valeurs, car les locataires abondent, et comme ils paient en général à la semaine, souvent même à la nuit, on ne court pas grand risque de perte avec eux.

L'alimentation propre aux habitants de chaque quartier de Paris se dévoile par la nature et le nombre des boutiques d'approvisionnement. Ce qui nous a frappé dans le faubourg Saint-Marceau, c'est la présence des *marchands d'abats*. On nomme ainsi ceux qui vendent les parties inférieures des animaux, comme la tête, les pattes, le foie, les poumons, le cœur, les entrailles. Dans un animal de boucherie, il y a pour toutes les classes de la population. Un bœuf est-il tombé sous le marteau de l'assommeur, le riche accourt et choisit dans l'animal les meilleurs morceaux; il se fait la part du lion: *quia ego nominor leo*. La classe moyenne vient ensuite, qui dépèce à son tour la grande proie. Le pauvre vient le dernier à la curée, et ramasse les restes des autres. Celui qui a le plus faim est celui auquel on laisse le moins.

Le friturier est, avec le marchand d'abats, un des grands approvisionneurs du quartier Saint-Marceau; on entend toute la journée, dans sa large poêle, le bruit de la graisse qui frétille et qui se mêle à l'aigre chanson de la jeune tavernière. Une observation importante, et qui touche à l'économie parisienne, c'est que les moyens de subsistance coûtent beaucoup plus cher pour le pauvre que pour le riche. Nous ne voulons pas seulement parler des exigences ruineuses du menu détail. Les quartiers où les boutiques sont rares, où le numéraire manque, sont aussi ceux où les épiceries et les autres objets de consommation se livrent à un prix plus élevé. Cela est tout simple: le marchand

qui débite peu est obligé de vendre mauvais et de vendre cher. Le même sucre, par exemple, qui vaut, rue Saint-Denis, 16 sous la livre, en coûte, rue Mouffetard, 18 ou 20, quoique de qualité inférieure. — Comment voulez-vous, ensuite, que le pauvre ne soit pas toujours pauvre?

Le faubourg Saint-Marceau ne se nourrit pas seulement avec les restes des autres quartiers de Paris; il s'habille aussi de leurs détroques. Derrière l'église Saint-Médard, qui lève sur de pauvres toits son clocher de village surmonté d'un coq, rampe le marché aux vieux linges. Ce marché, dit des Patriarches, est peut-être l'endroit le plus navrant, celui qui donne le mieux toute la physionomie du quartier. De vieux souliers dépareillés, des haillons à peine blanchis, des couvertures trouées, des effets d'habillement achetés à la Morgue, des bouchons de cristal sans carafes, un fouillis d'objets qui ont eu autrefois une forme et un nom, voilà pour les yeux. Une amère rêverie, une pitié sanglotante ne tarde pas à gagner le cœur et à s'étendre sur ces tristes boutiques en plein vent. Il sort de tous ces linges consternés, de ces robes aux plis flasques et tordus, comme une odeur de désolation et de mort. Ces vieilles bottes, qui les usa? ces hardes, qui les a portées? — Au milieu de ces haillons crottés, voyez-vous flotter çà et là un bout de crêpe et de ruban? Misères du dénuement et de la faim, misères de la débauche et de la vanité, misères du cœur et de la coquetterie, tout est ici. O néant! les prédicateurs qui, comme Bossuet, ont voulu humilier l'homme par le spectacle de sa destruction, sont tous demeurés au-dessous de la vérité. Le mort fait encore dans sa tombe une certaine figure. On sait son nom, ou du moins le nom qui était le sien. Mais ces chères friperies, ces dépouilles d'une autre dépouille, étalées maintenant au marché, d'où sont-elles? où vont-elles? — L'homme meurt jusque dans ses vêtements.

La population du quartier Saint-Marceau se couvre de toutes ces nippes. Les habitants de la rue Mouffetard sont les enfans de la nécessité: le hasard les nourrit, le hasard les habille. La plupart de ces vieux vêtements ont été déjà portés trois ou quatre fois par des propriétaires inconnus; ils ont fait le Temple, ils ont fait la boutique du fripier, et c'est tout à la fin, dans leur déclin et leur caducité, qu'ils viennent, haillons expirans, garnir les étalages du marché des Patriarches.

La statistique n'a-t-elle pas aussi quelque chose à nous apprendre sur les mœurs du quartier Saint-Marceau? — Le douzième arrondissement est celui de Paris où il y a le moins de mariages, eu égard à la population; c'est celui où il naît, en revanche, le plus d'enfans naturels, et où ces enfans sont le plus rarement reconnus. Les mères fécondes n'y enfantent guère que pour la mort. Le nombre des enfans mort-nés y est plus considérable, — toute proportion gardée, — que dans les onze autres arrondissemens. Enfin le nombre général des décès excède d'une manière affreuse la mortalité des autres quartiers de la ville. — Ces faits, que les chiffres nous dévoilent brutalement, et que nous venons de traduire ici en quelques lignes, sont assez parlans par eux-mêmes, et dispensent de tout commentaire.

Nous n'ajouterons qu'un mot. Un tableau statistique a été dressé sur les causes d'exemption du service militaire dans les douze arrondissemens de Paris. Voici ce que ce tableau nous apprend: On compte sur 100 appelés dans le 12<sup>e</sup> arrondissement plus de 33 jeunes gens atteints d'infirmités ou de difformités qui les ont fait mettre hors des cadres de l'armée. Ces infirmités consistaient en vices scrofuleux, en maladies de la peau, en ophthalmies et en d'autres affections dont le dénombrement serait peu agréable. Cette population malsaine présente dans sa débilité toutes les figures de la misère et de la maladie.

L'édilité parisienne s'est émue depuis quelques années de l'état sanitaire du quartier Saint-Marceau. Elle a cru remédier à l'influence morbide de ce triste milieu en ouvrant aux abords de

l'École Polytechnique une nouvelle rue qui fasse pénétrer dans les ruelles étroites de la montagne Sainte-Geneviève un peu d'air et de lumière. Nous ne blâmons pas la mesure en elle-même. Le déblaiement commencé fera tomber çà et là quelques-unes de ces vieilles masures à travers lesquelles transpire je ne sais quelle sueur fétide. Ce serait néanmoins se tromper étrangement dans les calculs que de croire à la toute-puissance de ce système isolé d'assainissement. Vous balayez le fumier de la ville sur lequel le vieux Job est resté couché depuis des siècles avec ses ulcères; mais vous ne nettoyez une place que pour en salir une autre. Job repoussé se lève et va s'étendre plus loin sur un tas d'ordures. Ce ne sont pas les murs qu'il faudrait blanchir, ce sont les hommes. Tant que vous ne ferez rien pour rehausser le cœur et l'organisation de cette classe infime, tant que vous n'ouvrirez pas ces ames ténébreuses à un rayon de lumière morale, le jour ne luira pas dans leurs tanières, ou il luira en vain. Vos maisons neuves, ces hommes-là n'en veulent pas! Ils n'auraient pas le moyen de les louer. Ensuite, ils aiment leurs vieux murs, ils aiment leurs ténèbres, ils aiment leur boue. Comme des insectes chassés de leur nid, ils iront se serrer, s'entasser, se presser aux alentours dans d'autres réduits aussi obscurs et plus rebelles au marteau. Paris a autant de villes que de populations différentes. Que faire à cela? Rien, car il est dans la nature de l'homme de conformer les lieux où il demeure à son caractère et à son image. Vous changez l'habitation; c'est l'habitant au contraire qu'il faudrait changer.

Un dernier mot sur la race ouvrière du quartier Saint-Marceau. La plupart des manufactures se sont installées dans d'anciennes abbayes ruinées. Ne nous en étonnons pas : les fabriques sont les couvens de l'industrie moderne. Ces institutions qui se succèdent arrivent d'ailleurs au même résultat. Qu'exigeaient de leurs membres les ordres religieux? Ils leur imposaient le sacrifice de l'individu, le sacrifice de la propriété, le sacrifice de la famille. Après cela, que restait-il de l'homme? Rien. Aussi l'esprit monastique se définissait-il lui-même en esprit d'anéantissement. Eh bien! ce que les ordres religieux faisaient au nom d'un principe, au nom du ciel, au nom de l'esprit, l'industrie moderne le fait au nom de la matière, au nom de la convoitise des riches, au nom de l'intérêt de quelques-uns. Qu'est-ce que l'homme dans ces couvens transformés du quartier Saint-Marceau? Une force, un moteur. Cela produit, voilà tout. Donc plus d'existence individuelle. De propriété? Hélas! nous l'avons dit, le salaire modique et péniblement gagné est à peine reçu de l'ouvrier, qu'il n'en reste déjà plus de trace. Ces hommes n'ont rien, ne possèdent rien, n'amassent rien. — De famille? Nous avons vu que la femme n'existait pas moralement dans cette race dégradée; les enfans se dispersent çà et là après leur naissance : garçons, l'atelier les appelle; jeunes filles, le vice les prend. L'intérieur est dans la rue; le foyer est au vent. — Autrefois la religion, pour adoucir le sort de ses enfans châtiés et déshérités, leur promettait du moins le bonheur dans la vie future; elle jetait l'espérance comme un voile sur leur pauvreté volontaire. Tous ces membres nus et tous ces cœurs souffrants, elle les couvrait de Dieu. Qu'est-ce que l'industrie promet maintenant aux cénobites du travail? Dans son luxe de philanthropie matérialiste, elle leur promet l'hôpital et le cimetière. — L'enfer ici-bas, et le néant après.

Comment s'étonner ensuite de trouver dans une race pareille la soif de l'abrutissement? Ces trappistes de l'industrie, ne pouvant s'anéantir dans la prière, cherchent à s'ensevelir dans le vin. Boire, pour eux, c'est se consoler; moins ils se sentent vivre et moins ils souffrent; car être homme à ce degré d'abaissement, c'est un supplice affreux. On fuit sa misère, on se fuit soi-même. On dit comme Job à la terre : Tu es ma mère et ma sœur! Puis on étend sur elle ses membres engourdis. Ivresse

pour ivresse, ne valait-il pas mieux celle qui donnait à ses enfans l'oreiller du paradis pour y reposer leur tête? — Nous ne regrettons pas le passé. Que ce qui est soit! — Nous aspirons seulement à un avenir meilleur qui rétablisse les droits et la dignité de tous. — Frère, il faut mourir, disait le trappiste. — Frère, il faut travailler, dit maintenant l'ouvrier, pâle de jeûne et de boisson. — Or, ce travail, comme il existe à cette heure dans quelques fabriques, c'est la mort, la mort lente, la mort répétée, la mort à petites doses, la mort du corps et la mort de l'esprit.

Un notable changement, que nul encore n'a remarqué, s'est fait, depuis quelques années, parmi les chefs de manufactures, dans le quartier Saint-Marceau. Autrefois les maîtres de ces fabriques de cuir et d'autres dépouilles animales étaient des bourgeois en sabots, obscurément riches, qui faisaient fortune dans des masures, et qui se privaient comme des pauvres. Ils se retiraient tard du commerce, et allaient vivre, c'est-à-dire s'en-nuyer et mourir, sur leurs vieux jours, dans une campagne. Les fils continuaient les pères, et la maison ne changeait ni de nom ni de figure. Un beau jour, ces fils se sont mutinés; ils ont vu dans tout le reste de la ville du luxe, de l'apparence, de la richesse extérieure, et ils se sont dit : — Pourquoi ne ferions-nous pas comme les autres fabricans? Notre état n'est pas des plus propres, il est vrai, mais il rapporte, et d'ailleurs nous faisons faire l'ouvrage par des mains qui ne nous touchent pas. Nous sommes riches, et l'argent sent toujours bon. Vivons donc à la mode, et soyons de notre siècle. — Cela dit, ils ont mis le marteau dans ces vieux nids qui ne demandaient pas mieux que de tomber. On peut voir, derrière le Jardin des Plantes, rue de Buffon, une manufacture de cuir qui offre un modèle de ce renouvellement de l'industrie locale : une cour vaste, éclairée au gaz, un jardin anglais, d'élégantes fenêtres, voilées par des rideaux fins et clairs, qui s'entrecroisent avec une simplicité de bon goût, un va-et-vient de domestiques en livrée rouge, tout annonce dans la maison la présence de cette aristocratie bourgeoise, qui achète et démolit chaque jour les anciens hôtels. La transformation des vieilles manufactures du faubourg Saint-Marceau, et le changement de mœurs qui se déclare dans leurs propriétaires, tout cela ne fait qu'exprimer ici un fait général et irrésistible : la société appartient désormais à l'industrie et au travail. Là est la noblesse, car là est la fortune. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que cette féodalité nouvelle adoucisse ses rudes manières, nettoie ses mains calleuses et secoue sa vieille veste toute cousue d'or? Nous ne formons plus qu'un vœu, c'est que cette élévation s'étende, c'est que le travail participe, lui aussi, à ce progrès du bien-être et des mœurs; c'est, pour tout dire, que le caractère du fabricant, en se mettant au niveau de la civilisation toujours croissante, y attire à son tour l'ouvrier.

Résumons par un dernier trait nos impressions de voyage dans le faubourg Saint-Marceau. Les édifices et les établissemens publics donnent en général le caractère du quartier visité : que trouvons-nous dans celui-ci? Des hôpitaux. Voici la Pitié, voici l'hôpital de l'Ourcine, en voici partout. Et là-bas, ce bâtiment percé de fenêtres régulières qui regardent sur un enclos taciturne? C'est Clamart, — Clamart, qui fut un cimetière, et qui est maintenant un amphithéâtre de dissection. Enfin cet autre vieux monument, avec ses murs de ronde, ses corps-de-garde creusés dans une masse monolithe, ses petites fenêtres rayées de barreaux de fer, ses toits en terrasse surmontés d'une sentinelle qui veille jour et nuit? — Sainte-Pélagie, autrefois une maison de repentir, aujourd'hui une prison. Où que tombent mes regards, je ne découvre ici que des misères. Une population de captifs, de malades, de morts, de vivans plus à plaindre que les morts, voilà ce qui m'entoure. Oh! j'ai hâte de quitter ces lieux désolés, où l'air est chargé de langueur et de malédiction. Heureux si ceux qui me rencontreront dans les autres quartiers

de Paris ne devinent pas à ma tristesse que je reviens du cercle des douleurs, de l'enfer de la ville ! Je ne conseillerais pas à nos lions de s'aventurer en gants frais, en jabot de mousseline efflorescente, dans les étroites rues obscures et sombres où l'air est chargé en tout temps de miasmes fuligineux. De blancs, ils en reviendraient noirs. L'âme aussi s'imprègne du deuil et de la mélancolie mordante qui sort de ce cloaque impur de toutes les misères. En revenant du faubourg Saint-Marceau, ce faubourg où s'unissent partout la souffrance et la dégradation, — de la boue détremmée dans les pleurs, — je me sentis plus attristé que jamais du luxe qui régnait dans d'autres parties de la ville. Je venais de voir Lazare, et je voyais maintenant le mauvais riche. Ce contraste pesait sur mon cœur comme un cauchemar, et je compris amèrement ce mot du Christ : « Malheur à vous qui riez ! »

ALPHONSE ESQUIROS.

## LE SALON.

### LA SCULPTURE EN 1846.

Malgré les chagrines assertions de certains esprits qui déprécient le présent par inclination et font de la négation une habitude, on peut avancer avec raison que la statuaire, cet art si essentiellement antique, a parmi nous des interprètes qui conservent religieusement les savantes traditions, qui ont pénétré tous les secrets des belles époques, et qui maintiennent l'art à une hauteur glorieuse pour eux et notre temps. Ce n'est pas cependant qu'animé d'une bienveillance aveugle, nous prétendions que les chefs-d'œuvre éclosent en foule; mais n'est-ce pas encore une heure privilégiée que celle où quelques talents supérieurs marchent hardiment dans la voie particulière qu'ils se sont ouverte, et témoignent sans relâche de leur puissante fécondité ? Autour de deux maîtres arrivés à tout l'éclat de la popularité, ne s'offre-t-il pas un groupe d'habiles disciples ? Quelques talents, secondaires sans doute, mais d'une valeur incontestable, ne donnent-ils pas le droit d'affirmer que de notre temps l'art de la sculpture n'a pas trop dégénéré ? Pour nous, quand nous considérons dans quelles conditions défavorables il se trouve placé, quel air mortel il respire, nous sommes disposé plutôt à nous étonner de ce qu'il décèle de vie et d'effort.

A cette heure où l'Italie est sans éclat, où Thorwaldsen n'est plus, où l'Allemagne cherche vainement à naturaliser dans ses brumes un art qui ne semble pas fait pour elle, c'est encore en France, — nous pouvons en être fiers, — que la statuaire enfante ses productions les plus exquises et les plus dignes de ses beaux jours. Il faut le reconnaître d'ailleurs, depuis les splendeurs du *xv<sup>e</sup>* siècle, si tôt éteintes au-delà des monts, nous avons su nous faire dans ce champ une noble place, et plus d'une fois comme aujourd'hui nous avons eu des droits au premier rang.

Il est vrai que nos aptitudes, notre goût de précision et de netteté, nous appelaient, plus que d'autres peut-être, vers cette culture; aussi un instinctif attrait avait créé la pratique de cet art en France avant toute science, toute théorie. Nous ne faisons ici aucune allusion à ce que fut la statuaire dans l'art du moyen-âge : isolée de l'architecture, elle ne fut pas. Mais avant l'invasion de l'art italien, avant les appels de la science vers l'étude des chefs-d'œuvre antiques, il y avait en France, disséminée dans ses provinces, une intelligente famille de sculpteurs, d'où sortirent un peu plus tard des talents qui en ont ab-

sorbé toute la gloire. Les Jean Goujon, les Germain Pilon, ne furent, après tout, que les fils heureux de ces dignes artistes, trop couverts d'un injuste oubli, et qui s'appellent bien simplement, — entre autres, — maître François d'Orléans, maître Claude, maître Simon de Paris. Ainsi, quand vinrent les Rosso et les Primatice, ils trouvèrent rangée sous les voussures toutes fraîches des galeries de Fontainebleau toute une compagne d'habiles gens, peintres et sculpteurs, qui furent vite initiés et firent bravement leur tâche. Que de talent les nôtres dépensèrent là sans gloire ! *Tulit alter honores.*

Mais nous n'avons pas à rechercher aujourd'hui quelles furent les origines de la sculpture dans notre pays; nous ne prétendons pas la suivre dans les modifications que le goût des différents âges lui a fait subir; nous aimons seulement à constater en passant combien cet art nous appartient par nos instincts, par nos succès, par notre intelligence délicate et profonde de ses traditions et de ses chefs-d'œuvre. C'est là, dans ce beau domaine de l'art, un de nos trésors, une de nos gloires les plus franches et les plus pures. Le pouvoir ne saurait donc, avec assez de sollicitude, veiller à ses destinées.

La statuaire, comme la peinture par exemple, ne peut se plier, pour subsister, aux exigences amoindrisantes d'une époque : celle-ci, opérant librement sur une gamme plus étendue, garde toute sa valeur dans une toile de cheval et comme dans une grande page. Un Poussin, renfermé dans un petit cadre, peut s'estimer autant qu'un Rubens de dimension énorme; un G. Dow, un Rembrandt grand comme la feuille d'un platane, a certes plus de prix qu'un vaste tableau de Lebrun ou de Voûet. Aussi, qu'arrive-t-il aujourd'hui ? Sous des influences qu'il est inutile de signaler de nouveau, la grande peinture, celle qu'on est convenu d'appeler historique, semble s'éteindre; quelques commandes ministérielles, l'obole du pouvoir, lui procurent à peine la force ou le courage d'exister. Aux expositions annuelles, hissée dans les hauteurs de la grande salle, elle appelle à peine la discussion de la critique; la foule passe indifférente, et souvent sans lever les yeux. Il faut, pour la tirer de cette froideur, toute la magie de la puissante palette de Delacroix, tout le prestigieux spectacle d'un immense panorama de Vernet. Eh bien ! pour échapper à cette défaveur, qui la frappe dans son expression la plus haute cependant, que fait la peinture ? — Elle a mille ressources. Ne voyez-vous pas, sur les brillantes parois de la double galerie, sa fantaisie s'épanouir à son gré, semer toutes les nuances de son prisme, toutes les fleurs embaumées de ses rêves ? Le public l'abandonne sur un point glorieux de son riche domaine; elle appelle ailleurs toutes les émotions, toutes les sympathies. Le pouvoir laissera végéter l'art élevé; la peinture, suivant son public dans ses goûts, dans ses besoins, dans ses caprices, saura s'amoindrir et rester vivace et charmante; quelques maîtres puissants, derniers prêtres d'un sublime culte, resteront seuls à cultiver l'art des Véronèse et des Sanzio : mais le genre prospère et fleurira de plus en plus. La peinture ne peut pas mourir.

On dirait, en vérité, que, dans nos temps modernes, la peinture prend sa revanche de la puissante prédominance de sa sœur aînée chez les peuples antiques. A cette détronée elle semble accorder à peine, parmi nous, un peu d'air et d'espace. La statuaire, ce grand art, qui a besoin, pour vivre dans sa plénitude, de s'associer aux institutions d'un peuple, qui ne put se ranimer qu'à peine sous la faveur souveraine des puissants princes, la statuaire ne saurait, comme la peinture, changer ses conditions d'existence sans cesser d'être. Elle ne se rappetisse pas sans abdiquer; elle ne s'accommode, en aucune façon, aux goûts bourgeois; elle ne se met pas au service de l'industrie sans devenir son esclave dégradée. Il faut donc, de nos jours, pour la faire vivre, que les gouvernements l'adoptent, la protègent, et lui donnent une hospitalité attentive, comme à ces belles fleurs exotiques qui ne consentent à nous dérouler leurs riches couleurs que dans un palais de cristal et sous un rayon ménagé. Triste situation, d'ailleurs, pour un art, que de sentir sa vie attachée aux dispositions plus ou moins intelligentes, plus ou moins favorables d'une administration qui peut le laisser de-

main s'alanguir et s'éteindre! De telles conditions, jointes à tant d'autres causes funestes, sont peu propres à faire surgir des Phidias et des Puget.

Soyons donc heureux et fiers des quelques rares talents que nous possédons dans un art d'une pratique si difficile, et qui rencontre, parmi nous, tant d'obstacles à son naturel développement. Soyons, en outre, indulgens, c'est-à-dire justes, pour ces talents secondaires, mais estimables, qui poursuivent avec tant d'ardeur et de dévouement le but imparfaitement atteint. Pour nous, nous aimons à reconnaître combien ces courageux efforts font acte de vie, et nous entretenons notre foi dans l'avenir, en pensant que, dans un de ces jours heureux où l'inspiration du talent touche au génie, doit en jaillir encore un rayon du vrai beau.

L'exposition de cette année, bien que plus faible que beaucoup d'autres dans son ensemble, justifiera, ce nous semble, nos assertions. Un coup d'œil général nous fait découvrir tout d'abord beaucoup d'œuvres médiocres, quelques-unes partiellement recommandables, deux ou trois tout-à-fait magistrales, une enfin qu'il faut isoler sur-le-champ, autour de laquelle la foule circule et admire, sans analyser son impression, autour de laquelle artistes et critiques s'arrêtent et appellent les discussions.

Sur la grace des conceptions, sur le moelleux et le fini du faire de M. Pradier, on a tout dit. Sur ce point, les opinions intelligentes sont d'accord. Nous n'avons donc pas dessein d'y revenir. Dans sa figure nouvelle on retrouve toutes ces qualités, comme dans toutes les autres. Depuis les anciens, jamais ciseau n'a su plus habilement assouplir le paros ou le carrare. On a prétendu, toutefois, que, dans sa recherche constante de la grace exquise, le maître poussait parfois jusqu'à l'afféterie : nous ne craignons point de répéter ce reproche, et de déclarer que nous ne pouvons l'admettre dans sa rigueur, aujourd'hui, à propos de la *Poésie légère*, non plus qu'hier au sujet de la *Phryné*. Non, on ne dépasse pas impunément cette limite délicate et indéfinie de la grace, et tout d'abord ce défaut se sent : la nature forcée, on perd le charme. N'est-ce pas là ce qui nous choque souvent dans les plus ingénieuses et les plus coquettes compositions du dernier siècle? Que de qualités ne fallut-il pas à certains sculpteurs charmants du temps de Boucher, pour faire amnistier ce genre d'imperfection! Or, il ne faut rattacher en rien l'auteur de la *Poésie légère* à l'art de cette époque; tout en lui rendant justice, tout en l'appréciant comme il doit l'être, M. Pradier, moins que personne, en préoccupe son souvenir. Serait-il besoin de le redire encore? après avoir curieusement passé en revue tout le domaine de son art, l'artiste est remonté presque exclusivement à deux sources d'études (qui oserait l'en blâmer?) : l'antique et la nature. Tout le secret est là. Ainsi, ce qui fait la gloire du maître, c'est que, de l'étude constante des éternels modèles, il a su faire jaillir, non une imitation savante, non un habile pastiche, mais un art nouveau, un art à lui. Il a fait ce qu'ont su faire les rares sculpteurs qui sont parvenus à se créer une *manière*, en d'autres termes (et pour nous servir des expressions mêmes d'un judicieux critique) « à découvrir et à mettre en saillie quelque côté nouveau de l'idéal accessible à la sculpture; car ce qui dans l'artiste s'appelle une manière est, dans l'œuvre, quelque chose de fixe et de permanent qui fait désormais partie du monde réel, ou plutôt n'est qu'une des faces de ce monde rendu visible par la vertu créatrice de l'art. »

Nous remontons avec tant de peine vers les vraies traditions de la statuaire antique, que chercher à en ressusciter les séductions accessoires semble à la plupart une innovation hasardée. Dans sa *Phryné* comme dans sa dernière figure, M. Pradier, en demandant à l'art grec des plus belles époques ces raffinements que le goût sûr des anciens n'a jamais songé à réprouver, a troublé les admirations routinières. La foule aux impressions naïves, le public de bonne foi, s'est laissé charmer. De ce côté, le succès a été grand, il faut en convenir. Un autre public, qui se préoccupe des questions d'art par occasion, public instruit et compétent sur mille autres points, a contesté le bonheur de

ce qu'il regarde comme une innovation dangereuse. Les critiques et les artistes qui savent, seuls, ne se sont point étonnés, et n'ont discuté que l'emploi des moyens. Quant au fait en lui-même, il faut être absolument étranger à l'histoire de l'art pour ignorer que la couleur et la dorure appliquée à la statuaire, le mélange des métaux et des matières précieuses avec le paros et le pentélique, est une pratique consacrée par les divins maîtres. La Vénus de Médicis, l'Apollon du Capitole, apparemment avec des cheveux dorés. De riches bijoux ornaient les charmantes oreilles des Filles de Niobé, de la Leucothoé, de cent Aphrodites. Nous n'insistons pas, quoiqu'il y ait beaucoup à dire sur ce point, pour mettre sur la voie le public qui raisonne, et qui pourtant juge un peu au hasard.

La dernière figure de M. Pradier est donc pour nous une de ces ravissantes fantaisies, comme il n'en éclôt que sous la main savante des grands artistes dans un matin de fraîche inspiration. Comment dire tout ce que cette belle chanteuse fait voltiger de gracieux iambes, d'expressions tout embaumées de poésie horatienne dans les recoins les plus sourians du souvenir? Quelle hétaïre, dans une heure de folle joie et de verve enchantée, a mieux chanté les hymnes voluptueux d'Anacréon? Au premier aspect, tout à coup nous sont revenus ces expressions de Winkelmann à propos d'une Vénus antique : « Elle est semblable à une rose qui paraît à la suite d'une belle aurore, et qui s'épanouit au lever du soleil. »

Si cette vaste draperie, travail si osé dans un marbre, s'enroule et s'envole d'une façon un peu coquette, nous laissons s'en plaindre ces exigences sévères qu'aucune séduction ne peut désarmer. Quant aux détails, on y découvre une telle science, une telle précision anatomique, une étude si consciencieuse des plans et du galbe, que, de ce côté, l'opinion éclairée, ce nous semble, ne peut se partager.

Ce n'est pas faire un grand éloge de la statue du duc d'Orléans que d'avouer qu'elle est, jusqu'à présent, ce qu'on a fait de mieux en fait de portraits du prince. Pour ceux qui l'ont bien connu, elle a surtout le mérite de rappeler fidèlement sa nature, une de ses attitudes familières, son expression noble et sereine.

Nous avons eu occasion déjà d'apprécier, dans cette *Revue*, la statue de Jouffroy destinée à la ville de Besançon. Nous n'avons pas à reproduire le sentiment que nous avons formulé il y a quelques mois. Nous nous plaisons à remarquer, cependant, combien cette figure, d'un style si simple, sert à donner dans la même heure la mesure de cette flexibilité de talent qui caractérise le maître.

Deux figures en bronze, au tiers de nature, complètent, avec un buste, le catalogue des ouvrages envoyés par M. Pradier au Salon de cette année. Ces figures semblent des études de l'art grec à deux époques bien différentes. L'*Anacréon* rappellerait certaines œuvres de l'époque romaine; la *Minerve*, d'un style plus sévère et plus abrupte, ferait remonter le souvenir jusqu'à la sculpture éginétique. Il y a là, d'ailleurs, mieux qu'un remarquable travail : il y a un honorable témoignage de pur amour de l'art.

Du talent supérieur parvenu à son complet développement, à la pensée qui se cherche, sonde sa route, et n'arrive qu'à des résultats partiellement estimables, il y a loin sans doute; mais il y a devant quelques jeunes efforts l'avenir, et dans ces productions secondaires une habileté, un mérite d'étude, un rayon du beau à signaler parfois. La *Mater amabilis*, de M. Otton, est un marbre travaillé avec un soin extrême. Qui ne regretterait que cette dépense d'habile et consciencieux labeur ait été consacrée à un sujet si peu sculptural? L'idée qui a séduit M. Otton a inspiré plus d'un tableau, et l'on trouverait des approximations de sa composition dans l'œuvre de plus d'un grand maître. Ce motif, en effet, a dû se présenter cent fois à la pensée des peintres, depuis les Byzantins jusqu'à nous, tant il convient à la peinture! Dans cette conception de la Vierge enseignant à Jésus enfant à bénir le monde, le point capital du sujet n'était-il pas dans l'expression de tête de la divine mère? Comment traduire avec le marbre le sentiment complexe qui doit illuminer ce



suave et noble visage? Aussi M. Otin a subi une conséquence inévitable; il a lutté avec l'impossible, il a été vaincu. La tête de sa madone est sans valeur comme tête de vierge. Elle a de nobles lignes cependant; c'est une belle tête, un peu grecque, à laquelle il y aurait peu de chose à reprendre, si elle appartenait à une Didon caressant le petit Iulus. Mais, pour racheter ce défaut, tenant essentiellement au sujet, nous le répétons volontiers, il y a dans le groupe de M. Otin des qualités sérieuses, que l'obligation de nous restreindre nous interdit, à notre regret, d'indiquer en détail.

Il faudrait qu'une voix qui eût quelque autorité auprès de M. Otin lui donnât souvent le salutaire avis de se défier de ses tendances à la sculpture pittoresque. Le pittoresque, défaut dont le goût pur des anciens les préserva toujours, est un élément mortel dans la statuaire. La peinture et la sculpture, malgré de captieuses analogies, sont deux arts tellement distincts, établis sur des lois si indépendantes, qu'en cherchant à s'emprunter mutuellement leurs ressources particulières, elles arrivent inévitablement à se fausser, à dépasser le but, à s'écarter des saines notions du beau. Cet écueil est à redouter pour la statuaire surtout. Basée sur des conditions simples et sévères, c'est dans leurs limites qu'elle doit chercher ses conceptions les plus hardies et toutes ses tentatives d'innovation.

Ces réflexions, qui nous semblent essentielles, et que nous aurions occasion de reproduire souvent, nous sont suggérées par un autre groupe de M. Otin, un *Chasseur indien surpris par un boa*. Aucun côté de cette composition n'offre cette simplicité de lignes qui est indispensable à une œuvre de sculpture. Mais, dans les contractions musculaires de ce cavalier qui presse les flancs épuisés de son cheval affaissé sous l'étreinte du reptile, il y a des parties savamment traitées, et qui arriveraient dans le bronze à toute leur valeur. Quant au cheval, il aurait besoin d'être étudié de nouveau. Cette partie de l'œuvre nous semble tout-à-fait exécutée de *chic* (qu'on nous passe ce terme d'atelier)! L'artiste paraît moins s'être préoccupé de la nature qu'avoir agi sous l'influence de certaines réminiscences, malheureusement très effacées.

L'*Hébé*, de M. Vilain, est une figure où se font sentir d'abord les bonnes et sévères études. L'auteur aime et recherche le style, et il a raison; c'est avec ces préoccupations et ces principes que se fait la grande et vraie sculpture. L'ensemble des lignes est simple et harmonieux. L'aigle, tout classiquement posé sans doute, se groupe bien avec la figure. Les plis de la robe traînante de la déesse sont d'un goût élégant et noble. Le choix du sujet, la manière dont il est conçu et traité, nous révéleraient assez, si nous l'ignorions, que cette œuvre est née, ou du moins a été ébauchée dans les murs de l'Académie, à Rome, sous l'impression constante des beaux antiques, en face des chefs-d'œuvre des divins maîtres, dont le culte passionné est si salutaire au début. Mais ce sentiment élevé des plus parfaites productions de l'art ne fera pas perdre de vue à l'auteur le souverain principe, l'étude de la nature. Il est convaincu, nous l'espérons, qu'après toute science, c'est à cette grande école du vrai, à cette étude infinie, qu'il faut revenir. En somme, cette statue d'*Hébé* est une œuvre distinguée qui nous promet, dans un des derniers pensionnaires que nous renvoie la villa Médicis, un sculpteur de plus.

Si ce sujet d'une Hébé n'est pas très neuf, bien que l'auteur ait habilement cherché à se l'approprier et à le rajeunir par le choix des motifs, il est au moins tout-à-fait dans les conditions de la sculpture. Nous n'en pouvons pas dire autant de la figure de femme que M. Clesinger a nommée *la Mélancolie*. Il est vraiment fâcheux de voir si souvent des artistes dont le talent présente des qualités fort louables les employer dans une direction si fautive. M. Clesinger choisit pour sujet d'une statue un être métaphysique, la personnification d'un des sentimens les plus subtils de l'âme humaine, et il traduit cette idée par une jeune femme assise, entièrement enveloppée d'une draperie qui découvre à peine le bout d'un pied nu. Cette femme est d'une nature fine et délicate, nous le voulons bien. Le bras droit, dont le galbe n'est pas d'une correction irréprochable, soutient

la tête qui exprime, à votre choix, une gamme assez étendue d'idées ou de sentimens. Le livret indique *la Mélancolie*: il aurait pu, sans inconvénient, imprimer *la Réverie* ou *la Méditation*, ou quelque autre dénomination choisie dans un certain groupe d'abstractions. L'idée précise, nettement rendue, ce suprême mérite dans une œuvre d'art, ne se trouve donc pas dans l'œuvre de M. Clesinger, et, disons-le pour atténuer l'erreur d'un artiste habile, elle ne pouvait pas s'y trouver.

C'est à propos du *Faune enfant*, du même auteur, que nous parlerons du talent d'exécution de M. Clesinger. Un faune! ce sujet est bien rebattu, l'auteur le sait comme nous; c'était donc à l'exécution que l'œuvre devait demander toute sa valeur. Aussi l'artiste a travaillé ce petit marbre avec une recherche infinie. Il y a dans ce travail une habileté incontestable, beaucoup de *main* certainement; mais, en caressant ainsi le petit détail, l'auteur ne l'a-t-il pas souvent trop accusé, et n'a-t-il pas dépassé ce juste degré après lequel l'œuvre perd en devenant léchée, ou s'alourdit en tombant dans la minutie? A notre avis, M. Clesinger n'a pas complètement évité l'écueil, et ce défaut a fait perdre à sa figure d'enfant un charme de jeunesse qui devait tout d'abord s'y remarquer. Par sa pose un peu tourmentée, ce petit faune rappelle, d'ailleurs, la sculpture du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont il offre quelques-unes des qualités coquettes.

Nous aurions presque à signaler le défaut contraire dans cette petite composition que M. Gayard appelle *l'Hiver*. Un robuste enfant, les épaules à peine couvertes d'une fourrure, le bout du pied posé sur des glaçons brisés, frissonne sous l'impression du froid. Cette manière de représenter l'hiver a du moins le mérite d'être assez neuve en sculpture assurément, et nous regrettons que toutes les parties de ce travail ne soient pas également soutenues d'exécution. Le temps seul a dû manquer à une main aussi exercée pour donner à la tête, par exemple, ces qualités de modelé que l'auteur a produites dans d'autres œuvres, et que personne n'est plus capable de sentir et d'apprécier.

Le *Mutius Scaevola*, de M. Gruyère, est une figure qui témoigne de sérieuses et classiques études. La musculature est accusée dans plusieurs parties avec une précision savante. L'auteur a complé beaucoup sur un mérite d'étude anatomique poursuivi avec effort. Mais pourquoi M. Gruyère a-t-il fait poser, pour représenter ce type héroïque, une nature courte et sans noblesse, et, dans ce cas, n'aurait-il pas su l'idéaliser? L'expression de l'énergie n'exclut pas l'élégance. Dans ce personnage qu'il a choisi, et dont Tite-Live a laissé dans notre souvenir une image si poétique, ces qualités étaient essentielles. Le trépied, allongé à dessein pour les nécessités de la pose adoptée, est, il faut le reconnaître, d'un pauvre goût. Malgré ces défauts, il y a dans la statue de M. Gruyère un mérite académique qui donne à son œuvre une valeur qu'on ne peut songer à lui contester.

Le *Chactas*, statue en plâtre du même auteur, rappelle d'une façon trop inférieure une œuvre remarquable dont chacun se souvient, et que doit regretter le Luxembourg, pour que l'intérêt de l'artiste ne nous dispense pas de comparer.

Les bronzes sont peu nombreux cette année. Cette matière, d'un aspect plus sévère que le marbre, s'est réservée pour le portrait de deux philosophes; rien de mieux. La pose du *Descartes*, de M. de Nieuwerkerke, est simple, et ne manque pas de noblesse. Les détails sont traités d'une façon assez large, mais dure. Les deux mains ne sont pas sœurs: on ne les dirait pas modelées d'après la même nature. La droite, assez étudiée d'ailleurs, est beaucoup plus forte que l'autre. Dans l'ajustement, le style des plis est simple, mais un peu lourd. Les accessoires, le globe et les livres sont bien disposés pour dissimuler les lignes pauvres que donnent souvent les jambes d'une figure vêtue, surtout dans ce costume. Mais la tête, la tête du grand penseur, l'auteur croit-il que, dans sa figure, elle soit arrivée à ce grand caractère idéal que le sujet exigeait? Nous pensons mieux de sa clairvoyance et de sa modestie.

Le *Gassendi*, de M. Ramus, est une œuvre de peu de style; mais les détails sont étudiés. Cette figure, drapée dans une



longue simarre, a d'ailleurs le défaut de ressembler tellement à tant d'autres du même genre, que cette monotonie nous ôte le courage de les décrire et de les analyser. Disons néanmoins que, dans cette nombreuse famille, la statue de M. Ramus n'est pas une des moins estimables assurément.

Entre ces deux colosses, n'étouffons pas un petit bronze charmant, qui pourrait se blottir dans un des plis de la robe du philosophe. C'est une jolie statue de genre (demi-nature), que nous préférons de beaucoup à bien des colosses. Le divin roman de Bernardin est une poétique patrie où la pensée du jeune sculpteur se plaît à revenir. Il y a deux ans, un groupe en bronze de Paul et Virginie avait été remarqué. Aujourd'hui M. Cumberworth a un vrai succès avec une simple figure de jeune négresse, gracieuse composition en elle-même, qu'elle représente ou non la touchante création du poète. Il y a, dans cette figure, un naturel et une vérité qui sans doute lui donnent son charme. Il y a plus, il y a une preuve incontestable de talent, qui fait regretter que M. Cumberworth n'ait pas plus souvent l'occasion de l'employer sur une plus grande échelle.

On passe avec assez d'indifférence devant deux statues médiocres représentant l'Hiver et l'Été. Ces deux figures sont commandées par le ministère de l'intérieur : nous en félicitons l'artiste, et nous sommes loin de demander que la faveur soit retirée à personne. Mais l'on peut se demander, par exemple, ce que ces deux sujets auraient pu devenir dans les mains d'un sculpteur qui traite le genre d'une façon aussi habile que M. Cumberworth ?

Nous sommes obligé de passer rapidement devant plusieurs œuvres dont quelques-unes sont consciencieuses cependant ; mais tout analyser est impossible. Le *Sennefelder*, de M. Maindron, est de la sculpture largement faite, et qui sent une grande école ; mais le choix du vêtement ne nous semble pas d'un heureux goût. M. Maindron est un artiste de talent d'ailleurs, qui cherche le nouveau, et qui peut-être le trouvera. — Dans la *Valentin de Milan*, de M. Victor Huguenin, il y a des détails de vêtement traités avec habileté. — Le groupe de figurines représentant la famille de Montalivet est d'une ordonnance bien entendue ; mais ces jolies fantaisies exigent un fini de détail qu'on ne trouve pas à un degré suffisant peut-être dans l'œuvre coquette de M. Paul Gayard.

Que dire des Christs, des Vierges, de la sculpture mystique en général ? Il faudrait dire d'abord aux pauvres ténébreux, auteurs de ces tentatives, qu'en peinture peu de grands maîtres ont atteint cet idéal presque inaccessible de la figure du Christ, et qu'en sculpture l'approchante réalisation de ce type n'existe pas, quoique Michel-Ange et Thorwaldsen l'aient essayée dans une de ces crises d'audace qui leur allaient si bien. — Il y a des qualités, cependant, dans le *Christ à la Colonne*, de M. Chenillon, dans les deux Vierges de M. Gayard père, dans celle en marbre surtout, dans la petite tête douloureusement pensive de l'*Enfant-Dieu*, de M. Robert, et d'autres. Mais que de défauts aussi ! combien l'idée surtout est toujours incomplètement rendue ! combien elle perd à se matérialiser ainsi dans la pierre !

Nous ne voulons pas finir ce travail sans dire quelques mots des bustes, et nous regrettons même de n'en pouvoir étudier plus sérieusement quelques-uns, qui sont œuvres de maîtres. — On retrouve dans le buste de M<sup>me</sup> P... cette facture soignée et savante qui est le cachet de l'auteur du *Mercur* et du *Danseur*. M. Duret a su mettre, dans cette lèvres fine, un esprit et une grâce qui font honneur à l'artiste, et qui doivent donner un singulier charme au modèle. — Le buste d'une jolie adolescente, par M. Jouffroy, est aussi un fin travail, où la candeur et la grâce sont traduites par une main sûre d'elle-même. — Le buste de M. Étienne, par M. Vilain, le buste de M. Terme, par M. Bonassieux, offrent des parties admirablement étudiées. Le buste de Provost, de la Comédie-Française, est encore un bon portrait, bien que les détails soient un peu durs ; ce marbre gagnerait certainement à quelques retouches légères. — Il y a même dans les bustes de M. Dantan jeune une facilité de faire qui nous séduirait davantage, si elle arrivait plus souvent à de plus complets résultats. — Arrêtons-nous encore devant cette figure

empreinte de rêveuse mélancolie. Qui le croirait ? ce sont là les traits du brillant peintre des *Fêtes galantes* ; c'est le buste de Watteau, très estimable travail que nous devons à l'intelligent ciseau de M. Auvray.

Résumons-nous. Telle est la situation de la sculpture en France en l'année 1846. Si les œuvres supérieures y sont rares ; si les talents brillants, mais secondaires, s'y trouvent proportionnellement moins nombreux que dans la peinture, à quoi faut-il s'en prendre ? Au génie absent ? Mais, mon Dieu ! le génie est-il commun nulle part ? Les gracieuses productions que nous aimons, au premier étage du Louvre, ne sont pas œuvres de génie pourtant. Mais, quand on songe aux difficultés, aux obstacles de tant de natures que rencontre, de notre temps, dans notre société, la pratique de ce grand art de la statuaire, il faut se féliciter plutôt qu'il puisse trouver encore assez de vitalité pour arriver à ces résultats, qui sont loin de nous satisfaire complètement, sans doute, mais qui témoignent cependant, — ici d'habileté consommée, là de talent incontestable, ailleurs de noble amour de l'art et de courageuse activité.

PIERRE MALITOURNE.

## UN AMOUR EN VOYAGE.

I.

L'ESPRIT BUISSONNIER.

D'autres maudiront les voyages et les excursions vagabondes. Ils chanteront les douceurs du foyer, les charmes du pays, et décriront chaque détail de la vie de famille. Si un vent contraire les pousse loin du village et leur fait perdre de vue leur clocher, vous les entendrez, pris d'un mal intérieur, soupirer après le retour, et s'écrier, les yeux fixés vers la terre natale : *At home, at home !* le logis, le logis ! Rendez-leur le logis et le verger qu'ils ont planté, la haie vive qui borde leur domaine, les cyprès des tombes chéries. A chacun son bonheur. — Moi, je suis pèlerin. Le bourdon et la gourde plaisent à mon humeur errante. Les ruines des monumens, l'éternelle beauté de la nature, les impressions et les études nouvelles, les nuits sur les mers orageuses et les caravanes de l'Arabie captivent mon esprit et enchainent mes regards. Encore aux jeunes années, je n'ai pas franchi cette période de l'existence durant laquelle le malaise, le besoin de mouvement et une inquiète curiosité poussent vers les pérégrinations lointaines. Hélas ! pourquoi, lorsqu'il part, l'homme, ainsi que le disait Socrate, s'emporte-t-il toujours avec lui ? — Enfin, je suis né voyageur. Vivent donc les voyages avec leurs fatigues et leurs dangers, avec l'imprévu et l'espérance ! Vivent les voyages surtout avec les rencontres de chaque jour !

Et, en effet, quoi de plus charmant que ces rencontres si variées, que ces connaissances de passage, que ces liaisons d'une heure ! C'est Victor Hugo, le poète des imaginations ardentes ; Pradier, le sculpteur des formes divines ; M. Thiers, l'historien de Napoléon et de la révolution française, que l'on entrevoit la tête couverte du large chapeau de paille, comme les simples mortels. C'est un ami inconnu que le moindre service vous attache plus fortement que ne le feraient de longs mois passés ensemble dans la même cité. C'est un ex-commerçant



et ses filles, dont les allures grotesques excitent votre rire, dont la bonhomie et le sans-façon plein de cordialité touchent votre âme honnête. Et puis, que sais-je? — J'ai descendu le Saint-Bernard avec un capucin de Châtillon; il se nommait frère Adrien. La ceinture entourée d'une corde grossière, la bure pour vêtement, il paraissait bon, simple, heureux. Je m'efforçais de lui choisir le terrain le plus uni et le plus facile à la marche, afin de ne pas blesser ses pieds nus. Tout en cheminant, il me parlait de la règle du monastère, du bonheur de la vie religieuse, et chacune des phrases redisait à peu près ce refrain : Si vous saviez comme il est doux d'être au couvent! — Je l'écoutais avec charme. L'avouerai-je? j'étais presque ébranlé par ses discours. Mais, lorsqu'en approchant de la frontière d'Italie, une tiède brise m'apporta les aromes des plantes sauvages, mon cœur se sentit réjoui, et je m'écriai, en lui tendant la main : — Non, frère, non, ce n'est pas aujourd'hui encore que je me ferai capucin. — Au sommet de la flèche de Strasbourg, deux jeunes Allemandes, aux épaules blanches et modelées sur l'antique, m'ont apparu et ravi; et bientôt, pour elles, j'ai oublié la vieille église, et j'en ai rêvé le soir, en revenant de Kell, pendant tout le temps que durent trois cigares. — J'ai rencontré au Rigi un excellent homme qui, me voyant fatigué, voulut porter mon sac et refusa toute récompense, et j'ai béni naïvement, et sans distinction, les braves habitants de la Suisse. — Un Genèveois m'a hébergé à la manière des anciens jours, et je l'ai quitté en jurant de retourner vers lui.

Sans doute, ces liaisons éphémères laissent au fond de l'âme un sentiment pénible. A la table de l'hôtel trente voyageurs, trente destinées inconnues les unes aux autres, sont réunis : ils causent, ils sourient, ils sympathisent, et, le lendemain, au lever du soleil, tous sont partis dans des directions opposées. Ils ne se reverront plus. Ces mains serrées une fois ne se toucheront jamais. Ce souvenir même sera bientôt effacé de leur mémoire. Que voulez-vous? c'est là la vie du pèlerin : aujourd'hui au Saint-Gothard, demain à Isola-Bella, dans huit jours à Grenade, dans un mois en Égypte. —

Amans, heureux amans, voulez-vous voyager?  
Que ce soit aux rives prochaines.

Eh! oui, bonhomme, vous aviez raison! Mais je m'adresse à ceux qui, comme moi, cherchent, désirent, espèrent. Ceux dont vous parliez, vous, ils aiment, ils sont aimés. Qu'importe l'univers? partout la joie marche avec eux.

D'ailleurs, pour effacer ces quelques instans de tristesse, il est encore d'autres petits bonheurs, il est encore d'autres rencontres. Cell.s-là, on les souhaite dès le départ, on court même au devant d'elles. Heureux qui n'a pas été déçu! Vous m'avez deviné, n'est-ce pas? Je veux parler des aimables rencontres de femmes. — A notre âge, mes amis, — c'est à vous, à vous qui êtes jeunes, que j'écris ces lignes, — quel est le pays de la terre que nous rêvions sans y placer une femme? Le moyen, je vous prie, de se représenter Naples, Naples la voluptueuse, sans la brune Italienne à nos côtés! — Révez donc Venise sans l'aventure nocturne, sans la dame voilée de noir! Autant vaudrait rêver la veuve de l'Adriatique sans ses gondoles, sans sa place Saint-Marc, sans ses palais silencieux. — Hélas! disons-nous, nous sommes tristes et malades, nous partons pour trouver ailleurs du soleil, un ciel bleu, le repos. — Nous voulons du soleil et un ciel bleu? Enfants! pourquoi nous tromper ainsi à plaisir? C'est l'amour, c'est une femme, que nous allons chercher; car, durant son absence, son souvenir apporte le courage pour supporter la longueur des jours, et, au retour, son sourire et ses deux bras enlacés font oublier tous les maux de la veille, toutes les préoccupations du lendemain. — Avec la Fornarina, l'atelier de l'artiste se transforma en un

paradis sur la terre. La Bastille s'est changée en un palais, quand la fille d'un prince est venue d'un pied furtif visiter le prisonnier. Le fleuve nous plaît davantage, lorsque la voix de Nausicaa et de ses douces compagnes anime ses bords, et l'eau de la fontaine paraît plus fraîche au désert, si Rebecca la présente au vieux serviteur d'Israël. — Pas de bonheur complet sans la femme. Dans toute nos impressions on la retrouve. Nous l'associons à chaque événement de notre vie. Elle domine toutes nos pensées de gloire, toutes nos orgueilleuses et chimeriques ambitions, et la couronne ne nous sourit que lorsque elle-même la dépose ou la contemple sur notre front.

Aux portes du couvent, les bruits du dehors expirent, les passions se taisent, le paysage prend une physionomie sévère, les pensées profanes et les méditations des poètes sont bannies. Et pourtant, jusqu'en ces thébaïdes, nous parvenons encore à conduire et à cacher celle dont l'image nous accompagne durant toute notre jeunesse. — A la Trappe de Belle-Fontaine, en Anjou, à l'issue du *Salve Regina*, j'étais accoudé à ma fenêtre et, à la lueur des étoiles, je songeais à la paix du cloître. — Dans chacune de mes rêveries, vous trouverez le moine et le monastère. Nous avons tous une idée fixe, plus ou moins bizarre et pour laquelle il nous faut indulgence. — Moi, je n'ai pas partagé les idées du siècle. A tort ou à raison, dans ma simplicité naïve, j'ai séparé l'institution et son principe des abus apportés par les temps, et toujours je me suis approché de ces asiles saints avec émotion et tremblement. — Eh bien! voilà néanmoins que de grave, de mystique, de religieusement exaltée qu'elle était d'abord, ma pensée se fait plus languoureuse. Insensiblement l'idée de la créature remplace celle du Créateur. Je comprends mieux l'amour près de ces hommes voués à jamais à l'austérité du devoir, à l'affection exclusive de Dieu. L'attrait des contrastes me fait regretter ici la présence d'une femme, et bientôt ma cellule se peuple de visions mondaines, de formes blanches et amoureuses; et adieu les cilices et les macérations, le capuchon et les divines extases! — Je vous en demande pardon trois fois, ô moines courbés vers la terre, vous qui m'avez abrité pèlerin sous votre toit hospitalier! Je vous en demande pardon, ô sévères habitants de ces demeures, ô doux frère Adrien! Je vous en demande pardon à tous, types sublimes d'abnégation vers lesquels se porte invinciblement mon regard aux heures de lassitude, aux jours nombreux de la solitude du cœur. Vous vivez, vous souffrez, vous travaillez, plus tard vous mourrez pour une idée, pour une espérance. Moi, pour qui donc est-ce que je vis, que je souffre, que je travaille? Pour qui donc est-ce que je mourrai? — L'amour seul produit de grandes choses. Dieu, le roi, la liberté, la femme, tels sont les mobiles des dévouemens humains. Mais Dieu, on n'y croit plus; la liberté, on la charge de fers; le roi, on le chasse vers l'exil, on tire dessus comme sur une bête fauve; la femme, on lui jette à la face de la fumée. — Il doit être beau cependant de mourir pour une conviction, pour Dieu, pour le roi, pour la liberté! Il était beau jadis, et il serait doux encore de mourir pour une femme... —

Amis, vous souvient-il de ces désirs enthousiastes de retraite, de ces instans de dégoût, où l'on projette de fuir les hommes? On veut un lieu abrité et silencieux, près duquel les bruits du siècle ne sauraient pénétrer, un doux climat, ni trop d'ombre, ni trop de soleil, un bois, un ruisseau. Oh! disons-nous alors, si j'avais une maisonnette, un toit de chaume avec des fleurs, une cabane de pêcheur et des filets! — Eh bien! voilà le toit de chaume, voilà du soleil, voilà des vallées ombreuses, voilà le silence et la paix. — Nous sommes heureux sans doute? — Eh! non, car dans nos souhaits nous avons oublié une chose, et jamais la pèlerine ne vient frapper à notre porte, comme nous le désirions, même à notre insu. Eh! non, car la femme n'est pas là, et avec elle seulement la solitude nous charme. Sans elle,

l'inaction nous tue, notre vie reste sans but, nos facultés sans mobile, nos désirs du bien sans résultats. — Aussi, quand nous voulons parfois une chaumière, ne nous y trompons plus, mes amis, nous la voulons avec un cœur...

## II.

## ANTOINETTE.

Un soir du mois de septembre 1843, je me reposais près du lac de Brienz, à un demi-quart de lieue d'Interlaken; mon sac de voyage et mon bâton à mes pieds, j'achevais la lecture des *Trois Filles de Grétry*, une histoire d'Arsène Houssaye, commencée par moi à bord du bateau à vapeur, en revenant de visiter la cascade du Giessbach. Le bruit que fit en passant une berline découverte me força d'interrompre ma lecture et de lever les yeux. D'un seul coup d'œil je passai en revue ces voyageurs, et je n'eus pas de peine à découvrir dans un coin de la voiture une jolie tête de jeune fille aux grands yeux bleus, au visage plein d'expression, comme nous en donnons à nos beautés idéales, à nos divinités inconnues, nous autres amoureux des détails. Un gracieux salut de sa part répondit au mien, et, tandis que la berline s'éloignait rapidement, je me laissai entraîner à des réflexions qui vingt fois déjà avaient traversé mon esprit. — En voyage, apercevez-vous une jeune femme qu'un cruel destin emporte au loin, vous bâtissez subitement mille suppositions romanesques. Son caractère, son intelligence, toute sa vie en un mot vous semble révélée. J'ai ouï dire que Dieu, pour exercer notre sagacité, avait jeté sur terre une femme destinée à faire le bonheur de chacun de nous, pourvu toutefois que nous parvenions à la découvrir. Dans la circonstance dont je parle, nous pensons aussitôt que c'est là celle qui nous est réservée. Si nous la laissons échapper, le bonheur est à jamais enfui pour nous, car sans aucun doute nous ne la retrouverons plus, et nulle ne saurait la remplacer. Peu s'en faut que nous ne nous élancions alors, en criant au cocher d'arrêter; car, si c'est bien elle, d'un regard, d'un mot, tout sera expliqué et compris. Mais la crainte de passer pour un fou nous arrête; la voiture est déjà loin, entraînée par une aveugle fatalité, et nous restons seul avec cette pensée : le bonheur nous est échappé pour toujours. — Combien d'existences changeraient tout à coup et cesseraient d'être douloureuses, si elles venaient à rencontrer le complément de leur nature inquiète!

Tout en réfléchissant ainsi, j'avais repris mon bâton, et je me dirigeai, à la tombée du jour, vers Interlaken. Des promeneurs, des femmes coquettement parées, erraient sous les grands arbres, comme l'on fait à Paris aux Champs-Élysées ou au boulevard de Gand. Après avoir remis en ordre ma toilette, endommagée quelque peu par la poussière de la route, je descendis pour le souper. Des étudiants allemands occupaient une grande partie de la table; je me trouvais au milieu d'eux, et, comme ce voisinage n'avait rien de bien séduisant, je commençais à maudire mon sort, quand mon regard découvrit, à l'extrémité opposée de la salle, mes voyageurs du lac. Un éclair de surprise et de joie illumina mon visage, et, plus d'une fois pendant le repas, ma pensée se porta vers la jeune fille un instant entrevue. Il me semblait même que souvent mes yeux rencontraient les siens. — A notre âge, mes amis, nous avons tous, malgré nous, quelque peu de fatuité. — Cette fois mes réflexions de l'après-midi tombaient d'elles-mêmes. La patience et la persévérance, me disais-je, conduisent toujours au but. — J'avais raison. Soyons persévérants, puisque nous sommes jeunes. Parce que les jours s'écoulent sans réaliser nos vœux, ne disons pas que le ciel est injuste et sourd, ne lançons pas l'anathème contre la femme. Peut-être, au moment où nous blasphémons, est-elle

là, à nos côtés, prête à nous tendre la main. Et, d'ailleurs, à quoi bon maudire et lever orgueilleusement la tête? A quoi bon cacher ses angoisses et ses larmes sous un sourire railleur, et jouer l'homme fort et le héros? Il nous faudra bien, tôt ou tard, quitter ces régions superbes du mépris, et revenir vers celle qui console. La femme seule tarit les douleurs : un de ses regards enlève de dessus la poitrine oppressée du philosophe stoïque des montagnes de glace. Douces et embaumées sont les larmes répandues sur son sein. — Oh! puissent ces quelques lignes en effacer d'autres trop sévères échappées de mon âme malade, et tracées à regret pendant la souffrance! Désormais je veux que ma bouche soit fermée à la plainte amère, que ma plume, sans aigreur ni dédain, soit indulgente pour les hommes et les choses. Quand viendront les momens de dégoût et d'ironie, j'éteindrai ma lampe, et je ne dirai rien, et je n'écrirai pas. J'attendrai que l'air du matin ait chassé le malaise de ma pauvre tête, j'irai dans les champs aux clartés de la lune ou de l'éclair, et, perdu, isolé à travers les landes incultes, j'exhalerai ma douleur au bruit des vents, et seuls ils entendront ma plainte qu'ils ne répéteront pas...

Les cris et les rires des étudiants allemands remplissaient la salle de bruit. Mes voyageuses, les seules qui fussent à table, en paraissaient importunées, et la jeune fille semblait me plaindre, moi jeté seul au milieu de cette gaieté d'outre-Rhin. J'ouvris mon livre comme passe-temps, et, tout en levant souvent les yeux, je parcourus encore cette jolie et touchante histoire de Grétry, que je vous conseille de lire quand il vous prendra envie de passer un bon moment. En me retirant, vers la fin du repas, j'oubliai ce livre par mégarde, et, après avoir allumé mon cigare, je sortis sous les ormes qui bordent la rue ou plutôt la promenade d'Interlaken. La soirée était belle sur cette terre entourée de montagnes et plongée dans le sommeil. — Quand l'heure fut avancée, je me rapprochai de l'hôtel, et me reposai sur un banc. J'étais là depuis cinq minutes à peine, achevant mon cigare et voguant à pleines voiles au pays de la fantaisie, quand les sons d'un piano frappèrent mon oreille. C'était une valse, qu'une fenêtre entr'ouverte au premier étage laissait arriver jusqu'à moi. Je n'en doutai pas un instant, c'était elle : ces doigts qui couraient si délicatement sur le piano, c'étaient les siens. Cette valse, je la savais par cœur; bien des fois, en France, je l'avais entendue; elle renfermait pour moi tout un monde de souvenirs. Le pays, la famille, ma chambre de travail, mes projets, les bals de l'hiver, que sais-je? tout était là. Il y avait encore d'autres réminiscences empreintes d'une vague odeur de chèvre-feuille et de jeunesse où je me plongeais avec délices, et que je ne vous dirai pas...

Lorsque les sons du piano cessèrent de se faire entendre, je n'étais pas encore à moitié de mon voyage sentimental. — La nuit, des songes dorés bercèrent mon sommeil, qui se prolongea fort avant dans la matinée. En descendant pour le déjeuner, je trouvai mes dames de la veille assises près de la fenêtre. La jeune fille tenait mon livre; ses yeux dévoraient les pages, sa figure était animée; elle lisait avec intelligence, et la pensée de l'auteur était comprise cette fois. Heureusement les Allemands n'étaient plus là. Les saluts d'usage, les excuses de la charmante voyageuse, que sa mère nommait Antoinette, — comme la dernière fille de Grétry, — nous eurent bientôt rapprochés. — En Suisse, on se lie si vite. — Nous déjeunerâmes ensemble. Le père, grand amateur de littérature, homme rempli des idées les plus bouffonnes, m'énuméra longuement ses principes sur l'art en général; la mère me demanda de nombreux renseignements sur les lieux que j'avais visités. Elle m'expliqua le goût prononcé de sa fille pour les tables d'hôte, où l'on rencontre parfois, au milieu de bien des ennuis sans doute, les scènes les plus amusantes du monde. Comme on le pense bien, les étudiants allemands furent traités ainsi qu'ils le méritaient. Le comte George,

— ses gens appelaient de ce nom mon ami le littérateur, — avait l'intention de séjourner une semaine à Interlaken, et de faire de là des excursions dans l'Oberland. Quant à M<sup>lle</sup> Antoinette, à propos de musique, elle me parla tout justement des trois filles d'André Grétry.

— Vous souvient-il, me dit-elle, de cette pauvre Antoinette, qui répétait à son père, tout en voyant les pâles visions de la mort : *Ta musique a une odeur de serpolet*. — Elle me demanda le livre. Comme j'étais heureux de penser que ses yeux parcourraient ces lignes, que ses doigts toucheraient ces feuilles, que ses beaux cheveux effleuraient ces pages ! Qui sait si une larme ne viendrait pas rouler comme une perle sur ce conte charmant ?

La journée me parut longue. Le soir, la comtesse et sa fille, fatiguées de leurs courses, ne descendirent pas au dîner. M. George profita de cette absence pour me parler encore de littérature, de ses œuvres, de ses vers, et, à la fin du repas, il me proposa de monter à son appartement, afin de juger moi-même du mérite du poète. J'acceptai de grand cœur. Je trouvai ces dames occupées à prendre le café, que l'on me pria de partager. La conversation s'anima; les aventures du jour furent racontées. Un piano occupait un angle du salon, près d'une fenêtre.

— Oh ! mademoiselle, de grace, cette valse que vous jouiez hier soir !

— Vous m'avez entendue ?

— Oui, mademoiselle, avec bonheur. Ce petit air est tout mon pays.

Tous les hommes aiment avec passion leur patrie à l'étranger.

— Du tout, du tout, s'écria le comte; passons dans ma chambre, vous m'avez promis de m'écouter.

— Faites une ample provision de patience, monsieur, dit Antoinette avec un sourire moqueur. — Quant à notre valse, consolez-vous, vous l'aurez.

— Vous le voyez, répondit le comte en me précédant, on n'est jamais prophète parmi les siens.

Je saluai à regret; mais M<sup>lle</sup> Antoinette s'approcha de moi, et murmura doucement avec un geste amical :

— Vous l'aurez ! Et vous verrez que ma musique a aussi une odeur de serpolet.

La lecture se prolongea jusqu'à onze heures. Les vers étaient horribles. Du reste, en ce moment, ceux de Victor Hugo ou d'Alfred de Musset m'eussent paru détestables. — N'osant pas rentrer au salon aussi tard, j'allai m'asseoir un instant sur mon banc de la veille, et je maudissais le vieux poète, quand la fenêtre d'où était tombée déjà la suave harmonie s'ouvrit sans bruit. Une forme blanche apparut un seul instant, et une voix plus douce que celle des anges répéta encore :

— Vous l'aurez.

Et la valse commença. — Cette fois, je n'y tins plus, et les préludes n'étaient pas terminés, que j'étais devenu complètement amoureux.

Un silence absolu régnait sous les grands arbres; pas un cri, pas un chant d'oiseau. Le murmure lointain de la cascade m'arrivait seul avec les notes harmonieuses. Devant moi, la Jungfrau élevait sa blanche cime. — Oh ! quand je vivrais cent ans, je n'oublierais pas cette soirée, le charme de cette belle nuit. S'il en était autrement, Interlaken, petit coin de terre, mon paradis, jeté là entre deux lacs bleus, c'est que le pouvoir magique des souvenirs m'aurait pour toujours délaissé, c'est que l'âge aurait détruit entièrement en moi la faculté de penser. Si tu n'es présent encore à ma mémoire en mes vieilles années, qu'une main amie ne serre plus la mienne, qu'un regard de femme ne me console jamais, Interlaken, petit coin de terre, mon paradis, jeté là entre deux lacs bleus ! Pour revivre un seul instant de cette nuit, pour quelques secondes passées sur

ce banc, pour un jour, une heure à Interlaken, que ne donnerais-je pas ? —

J'aurais voulu que la valse durât toujours; elle finit néanmoins. Le blanc fantôme apparut encore à la fenêtre, et, tourné vers lui, je murmurai à voix basse : Merci ! — Sans doute elle ne m'entendit pas; mais si, à la lueur des étoiles, elle put lire sur mon visage, elle dut me comprendre : elle m'avait payé largement les ennuis paternels. — Une longue insomnie avait, la nuit précédente, troublé mon repos; celle-ci, je ne dormis pas. Les projets, les châteaux en Espagne, se pressaient dans ma tête; je calculais, je voyais les événements se plier au gré de ma fantaisie; j'étais amoureux, amoureux fou. — Pardonnez, j'étais un enfant. A vingt ans, les rêves sont si faciles, l'amour est si prompt, le cœur si faible ! Tout n'était-il pas là d'ailleurs pour me séduire ? l'imprévu, l'heure, le climat, l'harmonie, la jeune fille douce et belle, et puis, comme dit Arsène, le parfum d'aubépine de la jeunesse, cet avril de la vie. Mais il y a trois ans de cela. Aujourd'hui je suis un homme; je dois être grave et sérieux, et ne plus me laisser prendre à ces folies qui font sourire.... — Eh ! non, mille fois non, je ne suis pas ainsi et ne le serai jamais, j'espère. La sagesse, est-ce donc de cette façon qu'il faut la comprendre ?

Au matin, je sortis à six heures; je traversai l'Aar sur un pont de bois, et m'enfonçai à travers des sentiers sinueux. Le soleil se levait derrière les hauts peupliers, des flots de lumière inondaient le sommet de la Jungfrau; au ciel, le bleu du lac de Genève se mêlait aux teintes jaunes de l'orange; les dahlias, les passe-roses, les marguerites, les capucines, croissaient autour de moi; l'Aar se déroulait à mes pieds; les Anglais partant à cheval et les cris des voyageurs animaient Interlaken, et mon esprit s'envolait avec les papillons aux ailes diaprées. — Dieu jetait à pleines mains la joie sur la terre; il la jetait aussi dans mon cœur. — Je m'oubliai bien avant dans la matinée; à mon retour, le déjeuner était achevé. Je repartis en attendant le soir. Chaque objet captivait mes yeux. Peut-être, me disais-je, ses pieds ont-ils foulé ce gazon, cet arbre lui a-t-il servi d'abri, ce banc de lieu de repos. Tous les amoureux raisonnent comme je le faisais.

Hélas ! hélas ! et je me berçais ainsi.

Au dîner, elle ne parut pas, ni elle, ni sa mère, ni le comte George, et j'appris qu'une lettre, reçue le matin, les avait forcés de quitter Interlaken à l'instant même. Je courus au bateau; il était trop tard. Dès le lendemain, j'allai à Thoun. D'après les indications que je pus recueillir, le comte George s'était dirigé vers Berne. Je partis aussitôt pour cette ville; mais là, plus de renseignements, plus de traces.

En ce jour, le soleil était pâle, la nature mélancolique, le temps nébuleux. Une illusion s'envolait de mon âme. — Je revins lentement à Interlaken, afin de demander le livre qu'elle avait peut-être remis à l'hôtesse. Je le retrouvai. Sur la première feuille étaient écrits ce peu de mots : « Une triste nouvelle nous force de partir. Adieu. Si parfois vous entendez et songez à la valse.... Adieu. » — Je pris le livre et le baisai.

Je n'ai jamais revu Antoinette. J'ignore son vrai nom et le pays de la France qu'elle habite. Ma joie ne dura qu'un jour, et cet amour, trouvé par hasard, par un soir d'automne, sur les rives du lac de Thoun, en lisant un beau livre, s'envola un matin comme il était venu. Vision bienfaisante, le mauvais génie du voyageur, dont je parlais en commençant, l'emporta loin de moi; étoile du couchant, le premier rayon du soleil la fit pâlir; fleur délicate, l'ouragan l'arracha de sa tige; brise des nuits, elle disparut comme un souffle divin. — J'allai m'asseoir sur le banc, à l'abri du vieil orme. Mais plus d'harmonie, plus de songes, plus de blanc fantôme. Bien des gens, en me voyant passer la veille avec mon bâton, ma blouse grise et mon bon-

heur, bien des gens s'étaient dit : Qu'il semble heureux ! Peut-être enviaient-ils mon sort, lorsqu'étendu sur l'herbe avec insouciance j'appuyais ma tête sur un oreiller de marguerites. Désormais tout est changé, et, quand je repassai triste et les yeux fixés à terre, j'aime à croire qu'ils ont de nouveau pensé à moi, — ô les bonnes ames rentrées au port ou ne l'ayant jamais quitté, ô les cœurs généreux qui s'intéressent et prient pour que la route soit douce au pèlerin ! — et qu'ils ont murmuré tout bas : Mais, maintenant, qu'a-t-il donc ?...

Non, je ne l'ai pas retrouvée, ni en Suisse, ni en France, ni à Paris. Elle est morte pour moi, je ne la reverrai plus. Ces pages, inspirées par elle, moins heureuses que l'histoire d'Houssaye, ne tomberont sans doute jamais entre ses mains. Et pourtant j'écrirais vingt volumes de contes dans la seule idée que ses regards en parcourraient quelques lignes ! — Quoi qu'il advienne, son souvenir ne me quittera pas. Elle est partie belle, sans rides au front, sans les cheveux blancs qu'apportent les années. J'ai abaissé sa paupière sur ses yeux bleus, j'ai voilé son corps d'un blanc tissu de lin ; comme aux vierges, j'ai mis sur sa tête la couronne nuptiale, et je l'ai placée avec religion dans un tombeau où fleurissent mes regrets, où j'entends encore cette musique adorable embaumée d'amour et de serpolet.

EMMANUEL DE LERNE.

## LES PAYSANS.

CHANTS RUSTIQUES, PAR M. PIERRE DUPONT.<sup>1</sup>

J'ai souvent entendu, dans la province, des filles de la campagne en condition, — grosses femmes rougeaudes et robustes, qui, tout en plumant un poulet ou récurant un chaudron, se chantent à elles-mêmes des airs vagues, trainés et mélancoliques, impossibles à noter. — Alors la grosse fille rougeaude qui récurait son chaudron disparaît : ce n'est plus une servante, c'est une paysanne qui se ressouvient du village, qui revoit à travers le prisme musical sa vieille mère, son amoureux enlevé par le sort. — Quand elle a ainsi chanté, la grosse fille est consolée, — car la musique, n'est-ce pas un baume à bien des douleurs, surtout la musique populaire, la musique de sentiment, qui n'a été composée par personne, qui vient on ne sait d'où ?

Ce que Boïeldieu fit pour les chants de l'Écosse, Félicien David pour les chants de l'Orient, un poète, M. Pierre Dupont, l'a fait pour les mélodies de la campagne, — qui aident à bâtir une meule de foin, qui délassent des ennuis de la charrue, qui font rêver le berger pendant que son troupeau pait, qui se chantent au coin de la cheminée pendant les longues veillées d'hiver. *L'Album*, — puisqu'il est d'usage d'appeler ainsi un cahier de musique, — a pour titre : LES PAYSANS, *chants rustiques*.

Ces six chants sont un poème. Tout d'abord, voici *les Bœufs*, la richesse du laboureur :

Les voyez-vous, les belles bêtes,  
Creuser profond et tracer droit,  
Bravant la pluie et les tempêtes,  
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid ?  
Lorsque je fais halte pour boire,  
Un brouillard sort de leurs naseaux,  
Et je vois sur leur corne noire  
Se poser les petits oiseaux.

(1) Chez Brullé, éditeur, passage des Panoramas.

Aussi, comme il les aime, ses bœufs, le paysan, ses bœufs « *forts comme un pressoir d'huile* ! » Il préférerait voir mourir Jeanne sa femme que ses grands bœufs. Cette strophe peut donner une idée du large sentiment naturaliste qui domine dans ces poésies comparables aux meilleurs vers du *Chi-King* : « Qui dira que tu n'as pas de moutons ? Par chacun de tes troupeaux tu en comptes au moins trois cents. Qui dira que tu n'as point de bœufs ? Si tu comptes seulement tes bœufs dont la tête est noire, le corps rouge, tu en as quatre-vingt-dix. Tes moutons viennent et ne se frappent point de la tête. Tes bœufs viennent, et le poil de leurs oreilles est brillant. »

Est-ce assez étrange, l'assimilation du coloris et de la pensée entre un poète chinois inconnu, qui vivait en 770 avant Jésus-Christ, et un poète de 1846 ? — C'est que celui-là qui s'inspire franchement de la nature, Chinois, Égyptien ou Français, son œuvre restera plus solide qu'un monument.

Le *Chien de berger* est un naïf plaidoyer en faveur de *Finaud*. Finaud est sale, crotté. On s'en prend à lui si la brebis s'égare. Quand vient le loup cruel, il n'y a pas à reculer ; il faut jouer des crocs. Pour tout salaire, Finaud mange du pain noir, — du *pain de chien*, — et boit de l'eau claire. L'autre jour, *Jeanne* tomba dans la rivière. Hop ! Finaud, à l'eau ! Il la repêcha.

Et moi j'aurai la récompense,  
Jeanne me prend pour époux.  
C'est tout de même vrai, j'y pense,  
Que les chiens n'ont pas de bonheur.

*La Musette neuve*. — Je me suis d'abord défilé de cette troisième chanson. J'ai tant entendu des musettes de musicien ! la romance en a bien abusé. Et le hautbois ! C'est ce que j'appellerai de la musique *trompe-l'œil*. Mais M. Pierre Dupont n'est pas homme à se servir des moyens vulgaires, — des *clichés*. C'est un paysan qui se plaint de *Jeanne*. — Jeanne revient bien souvent ! — Il l'aime comme une Madeleine, le pauvre berger. Hélas ! Jeanne est cruelle, plus cruelle qu'un *coup de couteau*. Il se noiera la musette au cou. Qu'on sache bien que cette chanson, quoique mélancolique, n'est pas conçue dans le système de sentimentaleries de romance.

Celui-là qui est appuyé sur son vieux fusil à pierre rouillé, c'est le *Braconnier*, un type bien saillant du village. « Je ne suis point chasseur *aimable*, » dit-il ; et il a raison, le drôle ! Pour bien rendre compte de cette poésie, je ne sais guère à Paris que Toussenet. J'étais même allé un soir au Café des Arts pour la lui chanter *passionnellement* ; mais le spirituel écrivain était on ne sait où, — peut-être à la chasse. — La prudence des éditeurs a été poussée un peu loin. Dans le cinquième couplet, il est dit que le braconnier, après avoir vendu son gibier aux chasseurs *du monde*,

... Se grise comme un colosse  
Avec la veuve d'un sergent  
Qu'il épouse en sixième noce.

On a exigé un *expurgata*, et le vers final d'un comique réjouissant est aujourd'hui traduit de cette façon :

Qu'il a prise en deuxième noce.

A quoi bon tant de morale ?

*Les Louis d'or*. — C'est ce qui se chante à la ferme les soirs inoccupés, pendant qu'il neige au dehors et que le vent crie dans la cheminée. C'est la ballade où le diable apparaît inévitablement. M. Pierre Dupont a bien compris que le chanteur était le plus malin de la veillée, celui des garçons qui avait la plus grosse voix. Ici la floriture joue un grand rôle ; peut-être est-ce le maître d'école chantre de la paroisse, on le sait, qui tient l'auditoire *suspendu à ses lèvres*.

Et maintenant voici *la Fête*. Pouvait-on mieux terminer ? Le poète a dû bien aimer une Jeanne autrefois, car Jeanne reparaît encore.

Jeanne a l'œil vif, le chignon lourd,  
Le bas tiré, le jupon court,

Les dents blanches, l'haleine pure,  
Et les souliers couleur de mure;  
Elle est blanche et rose à la fois  
Comme une églantine des bois.

Cette folle et joyeuse chanson où l'on rit, où l'on boit, où l'on chante, est l'épilogue pour ainsi dire. Tous les acteurs viennent saluer le public.

Les grands bœufs ruminent couchés  
Sur les genoux dans leur étable;  
Les laboureurs endimanchés  
Boivent les coudes sur la table.

Je ne finirais pas s'il me fallait citer tous les beaux vers. Et combien sont-ils plus beaux encore quand la musique se met de la partie! Une musique très neuve et très originale pour une bonne raison : le compositeur, M. Pierre Dupont, n'est pas musicien.

CHAMPFLEURY.

## REVUE DE LA SEMAINE.

### UN CONCERT AU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

M. le comte de Salvandy, ministre de l'instruction publique, a solennellement ouvert, jeudi dernier, ses vastes salons par une fête vraiment royale. Ibrahim-Pacha et sa suite, les ministres, les ambassadeurs, les membres les plus distingués dans les deux chambres, des membres de l'Institut, MM. Mignet, Arago, Letronne, Dupin, de Rémusat, comte Portalis, Victor Hugo, de Tocqueville, l'Université en grand nombre, des hommes de lettres, des savants, et une foule élégante et choisie de jolies femmes, se pressaient dans les deux galeries et dans les brillants salons nouvellement décorés avec une rare munificence. Sur une estrade était réuni un orchestre dirigé par M. Habeneck. A l'entrée du prince égyptien dans la salle de concert, l'orchestre a joué l'ouverture de la *Caravane du Caire*, de Grétry. Voici d'ailleurs le programme du concert :

Les *Plages du Nil*, cantate chantée par M. Barroilhet, paroles de M. Léon Halévy, musique de M. F. HALÉVY; — Fragments du *Désert* (M. FÉLICIEN DAVID) : Marche de la Caravane, le Simoûn, la Danse des Almées, la Liberté au Désert, Rêverie du soir; — Air de *Maometto secondo*, chanté par M. Tamburini (M. ROSSINI); — Duo du *Barbier*, chanté par M<sup>me</sup> Damoreau et M. Barroilhet (M. ROSSINI); — Chœur des chasseurs d'*Euryanthe* (WEBER); — Chœur d'*Armide* (GLUCK); — Le *Chybouk*, mélodie chantée par M. Barroilhet (M. FÉLICIEN DAVID); — Duo de *D. Giovanni*, chanté par M<sup>me</sup> Damoreau et M. Tamburini (MOZART); — Chœur italien du *xvi<sup>e</sup> siècle* (voix seules); — Air du *Barbier*, chanté par M. Tamburini (M. ROSSINI); — Air du *Billet de Loterie*, chanté par M<sup>me</sup> Damoreau (NICOLÒ); — Grand chœur de la *Création* (HAYDN).

MM. Barroilhet, Tamburini et M<sup>me</sup> Damoreau ont lutté de talent et chanté avec une rare perfection. La cantate de MM. Halévy, une des surprises de cette belle soirée, a obtenu beaucoup de succès. La musique de M. Halévy est digne de rappeler la *Juive* par son style large et puissant; le chœur surtout est d'un grand effet. Le prince, qui suivait les paroles du chant traduites en turc par M. Alix Desgranges et reproduites par les presses de l'imprimerie royale, paraissait vivement ému autant de l'exécution du bel ouvrage de M. Halévy que de l'attention délicate du ministre éminent qui lui faisait cette noble courtoisie.

Les paroles de cette cantate en l'honneur de l'Égypte et d'I-

brahim-Pacha sont de M. Léon Halévy. Nous regrettons de n'en pouvoir donner que le début.

### LES PLAGES DU NIL.

Lorsque, du haut des pyramides,  
Quarante siècles étonnés  
Contemplaient nos chefs intrépides  
Et nos soldats prédestinés,  
On vit, au bruit de notre armée,  
Une ombre sortir des tombeaux;  
C'était l'Égypte, ranimée,  
Saluant ainsi nos drapeaux :

Plage du Nil, renaiss à l'espérance;  
Terre sacrée, au fécond souvenir,  
Réveille-toi ! L'étendard de la France  
Ouvre à tes fils les champs de l'avenir !

Le monde te dut ses lumières,  
Des arts majestueux berceau,  
Et l'Occident sur tes mystères  
A son tour porte le flambeau.  
Nous lisons le secret des âges  
Écrit sur tes marbres géans.

Cette fête était une vraie fête orientale, — moins les reines de Golconde; — mais qu'auraient dit les reines de Golconde, éblouies par toutes ces lumières, par toutes ces fleurs, par tous ces diamans et par toutes ces jolies figures? M. de Salvandy accueillait toutes ces reines de la beauté et de l'aristocratie, toutes ces renommées d'un jour ou d'une époque, avec cette bonne grace et cet esprit d'à-propos que vous savez tous; M<sup>me</sup> la comtesse de Salvandy, assise près d'Ibrahim-Pacha, présidait noblement cette fête avec cette dignité affable et cette grace exquise si rare et si précieuse, aujourd'hui que les femmes de banquiers s'évertuent aux belles manières pour être des femmes de qualité, après avoir été des femmes de quantité.

Tous les partis se rencontraient là sans surprise: — M. de Salvandy combat pour ou contre des idées et non pour ou contre des hommes. — J'ai vu deux républicains qui parlaient des sueurs du peuple en regardant toutes les royales fantaisies du buffet, qui pourtant n'était pas un buffet idéal, car on y mangeait et on y buvait beaucoup. — Bah! dit l'un d'eux, buvons à la santé du peuple! — Ils ont bu, se pardonnant sans doute dans cette idée que, chez le ministre de l'instruction publique, il n'y a de république que la république des lettres. On admirait beaucoup M<sup>me</sup> la comtesse Duchâtel, qui traînait avec tant d'élégance sa robe à queue. En attendant que M<sup>me</sup> Duchâtel ait un petit nègre pour porter la queue de sa robe, comme les marquises du *xviii<sup>e</sup> siècle*, elle la jette çà et là en avant avec une grace parfaite. On remarquait aussi M<sup>me</sup> Émile de Girardin, qui était là dans toute la fierté de sa poésie. Elle avait pour voisines des rivières de diamans, mais les parures des autres semblaient n'avoir été apportées que pour mieux éclairer cette beauté majestueuse et olympienne.

M. de Rémusat a écrit avec l'éloquence du cœur une belle et simple page sur M. Adolphe Dittmer, qui vient de mourir trop tôt, et qui était de la brillante phalange du *Globe*. Nous détachons de cet article, publié par le *Constitutionnel*, ce qui a rapport à la vie littéraire de M. Dittmer.

« Adolphe Dittmer était né le 13 mai 1795. Il avait reçu une excellente éducation, qui lui donna pour toujours l'amour des lettres et le goût en tout genre de ce qui est bon et beau. Il entra au service en 1816, et fut officier de cuirassiers dans la garde royale. C'est en cette qualité qu'il fit la campagne de 1823.

« A son retour d'Espagne, il quitta la carrière militaire. Il aimait toutes les sortes d'indépendance, et son esprit libéral et cultivé le portait vers des opinions peu compatibles avec la profession des armes. Il pensait comme son temps, c'est-à-dire qu'il ne pensait plus comme le gouvernement, et il se sentait



entraîné vers le métier qui nous attirait tous alors, le métier d'écrire.

« Profitant de ses nouveaux loisirs, il se livra donc à ses véritables goûts. L'amitié, la conversation, les lettres, remplirent sa vie. Il commença à écrire. Il écrivit en se jouant, mais toujours avec une simplicité élégante, montrant toujours un fonds excellent d'instruction classique, une singulière connaissance de la langue, l'aversion de toute recherche et de tout pédantisme, un jugement droit, un tact exquis, en tout, le sentiment du vrai. C'était un critique sûr, qui ne prenait point le clinquant pour de l'or, et qui se connaissait en pierres fines. Il détestait également ce qui est si souvent réuni, le commun et l'affecté; il confondait volontiers l'un et l'autre avec le ridicule, et il se moquait du ridicule avec une bonhomie spirituelle qui n'épargnait ni ne blessait personne. C'est là ce qu'on peut remarquer dans les rares articles qu'il donna au journal *le Globe*.

« Ce recueil offre également quelques récits où l'on retrouve cet art de conter naturellement, qui brillait dans sa conversation, et qui, s'il eût voulu, pouvait donner en lui un rival à l'auteur du *Vase étrusque* et de *Colomba*. Mais c'est sous le pseudonyme de M. Defongerey qu'il publia, en communauté avec un ami de tous les temps, M. Cavé, les *Soirées de Neuilly*, ce recueil d'essais dramatiques que recommandent un dialogue si franc et si comique, une peinture si divertissante des mœurs contemporaines, un éminent talent d'observation.

« C'est là que l'esprit de M. Dittmer se laisse entrevoir; mais on peut dire que nulle part il ne s'est montré tout entier, chose rare aujourd'hui, où chacun montre plus d'esprit qu'il n'en a.

« Au milieu de ces luttes d'opinions qui amenèrent la révolution de juillet, M. Dittmer se rangeait du côté de la France. Quand cette révolution éclata, il prit parti pour elle avec ardeur et sang-froid. Il était trop éclairé et trop généreux pour n'être pas libéral; mais il était calme, modéré; il eut toute sa vie ce que notre temps appelle un tort, il manqua d'esprit de parti.

M. Bouillaud, député et conseiller de l'Université, ne perd pas de vue la science qui l'a élevé à une réputation haute et durable. Il vient de publier chez Baillière un traité de nosographie médicale en cinq volumes digne des bénédictins. Comme ce grand travail touche à plus d'un point de physiologie et de philosophie, nous l'étudierons sous peu. En attendant, constatons l'apparition de cette œuvre d'un esprit vif et profond, qui combat pour toutes les idées généreuses, même quand les malades ne lui laissent pas le temps de parler ou d'écrire.

— Tout le monde a la croix, disait-on à un de nos ministres bien connu par ses répliques. — Tout le monde me la demande, répondit-il. C'est l'histoire éternelle des croix : on en donnera toujours trop et pas assez.

Tous les ans on donne quelques croix aux gens de lettres. Aujourd'hui que la plume est plus féconde que l'épée, qu'une idée vaut mieux qu'un coup de canon, les hommes de lettres peuvent porter bravement la croix sur le cœur, — comme les soldats.

Nous reconnaissons volontiers qu'on a plus d'une fois dépaycé la croix : plus d'un noble cœur attend encore, — plus d'un noble cœur bat bien sans cela; — mais, dans une littérature où Hugo, Lamartine, de Musset, Balzac, Dumas, de Vigny, portent le ruban rouge, on doit avoir quelque respect pour ce ruban rouge.

Or, tous les ans, des gens qui se croient des gens de lettres protestent avec mauvaise humeur contre les distinctions accordées à la littérature.

Que ces gens — de lettres, — puisqu'ils ne peuvent être autre chose, ne s'offusquent pas tant de voir porter la croix à d'autres, — ils ne la porteront jamais.

Car on donnerait habituellement la croix à ceux qui ont du talent et — du cœur.

Du reste, nous lisons dans *l'Époque* une page sur ce sujet,

écrite par ce vaillant homme de plume qui s'appelle M. Auguste Vacquerie.

La page est un peu rude pour M. Albert Aubert qui est un écrivain distingué, moins les bons principes littéraires :

« M. Albert Aubert est furieux contre M. de Salvandy, qui vient d'avoir le tort, impardonnable aux yeux du jeune littérateur, de décorer des littérateurs. Il s'indigne de voir « prodiguer ainsi ce signe de l'honneur, acheté jadis au prix du sang. »

« Cette phrase mérite que nous la considérions un peu au passage.

« Sommes-nous au Gymnase et jouons-nous *Michel et Christine*, qu'un pareil chauvinisme s'étale avec cette simplicité? L'honneur consiste-t-il uniquement à donner et à recevoir des coups de sabre? N'avons-nous de sang que dans les veines? Les nuits passées à lutter corps à corps avec la pensée, comme Jacob avec l'ange, ne valent-elles pas bien les nuits passées au bivouac? Les batailles de Molière avec l'idéal sont-elles moins rudes que les batailles de Napoléon avec le monde? *Hamlet* n'est-il pas une aussi grande victoire qu'Austerlitz?

« Quand un ministre intelligent donne par hasard quelques croix à ces soldats de l'intelligence dont l'âme a tant de fois saigné pour des conquêtes plus durables que les autres, tous devraient s'accorder à louer, sinon absolument tous les choix, du moins le principe. Mais, dans tous les cas, si quelqu'un avait le droit de réclamer, ce ne serait pas à coup sûr un critique.

« Vous êtes critique, monsieur Albert Aubert, c'est-à-dire, vous êtes de ceux qui, plus émus que la masse devant la majesté de l'art, essaient d'expliquer la poésie aux multitudes, et de faire passer en elles quelque chose de leur enthousiasme; vous êtes le panégyriste-né des poètes, — et voilà le cas que vous faites des poètes! Vous vous étonnez qu'on traite Léon Gozlan et Arsène Houssaye aussi bien que des caporaux! Vous n'estimez pas la littérature plus que cela! C'est de cette manière que vous comprenez votre métier! Admirateur public des poètes, vous les rabaissez! Vestale de leur gloire, vous l'éteignez!

« Le mot de cette énigme, nous l'avons déjà dit plus d'une fois à nos lecteurs : c'est que M. Albert Aubert est un critique classique. La phrase malencontreuse que le jeune feuilletoniste du *National* a laissé échapper dans un moment d'effusion est une preuve nouvelle de cette vérité, toujours bonne à constater, — que l'adoration qu'on affecte pour les poètes morts n'est qu'un déguisement de la haine qu'on a pour les poètes vivants, et que ceux qui aiment exclusivement la tragédie n'aiment pas même la tragédie. On se sert du passé comme d'un bélier pour battre en brèche le présent; mais, si l'on pouvait venir à bout de la littérature actuelle, on ne tarderait guère à se débarrasser du bélier aussi. »

Un des derniers concerts de la saison, et certainement un des plus agréables, est celui qu'a donné dimanche M<sup>lle</sup> de Courcelle, à la salle de M. Herz. Atteinte d'un enrouement subit, la bénéficiaire s'est fait remplacer par une de ses plus charmantes élèves, M<sup>lle</sup> Mercier, qui a été justement applaudie. On a admiré la grande voix de M<sup>lle</sup> Moisson, en regrettant que sa méthode ne soit pas plus sûre; elle avait sous les yeux un excellent exemple, M. Géraudy, qui s'est fait entendre plusieurs fois dans cette matinée.

La partie instrumentale n'avait pas été négligée. Après M. Offenbach, qui sait si bien exécuter ce qu'il compose avec un goût si pur, on a entendu avec plaisir un brillant morceau pour deux pianos, tiré de la *Marche d'Alexandre* de Haendel. M<sup>lle</sup> Clara Loveday, dont le talent n'a plus besoin d'éloges, avait pour partenaire M<sup>lle</sup> Ismérie Morel, son élève, qui s'est montrée digne de sa maîtresse par la précision de son jeu et l'habileté avec laquelle elle a su nuancer son exécution.

Un jeune compositeur allemand, M. Reichel, à qui nous devons déjà un *Chant de Mignon* d'une grace touchante, vient de mettre en musique une romance intitulée *la Paix du Cœur*, qui



a obtenu dans les salons de Paris un grand succès. C'est une de ces suaves mélodies inspirées par la rêveuse Allemagne, pures comme les vers de Schiller, harmonieuses et tendres comme un *Kied* de Schubert.

M. Belmontet, dont le nom est aussi connu que le talent, vient de publier, sous le titre de *Te Deum*, une de ces odes remarquables dont il a l'habitude. Ses vers robustes n'ont peut-être pas, dans cette dernière œuvre, tout le mouvement lyrique qu'exige la poésie lyrique, et dont il ne s'est fait faute ailleurs; mais ce qui leur manque du côté de la souplesse, ils le rachètent par la franchise et l'énergie de l'expression. M. Belmontet, qui n'est d'aucune école, est surtout un poète qui pense; c'est fort rare de nos jours.

La Société française pour la conservation des Monuments historiques a décidé que le Congrès archéologique de 1846 se tiendrait dans la ville de Metz, et qu'il s'ouvrirait le lundi 1<sup>er</sup> juin.

Par sa position voisine de la Belgique, du grand-duché de Luxembourg, de la Prusse et de la Bavière rhénanes, Metz a paru être un des points de ce royaume les plus propres à faciliter le concours des savans français et étrangers, et à établir entre eux ces échanges de communications historiques et artistiques dans lesquels tous trouvent également à profiter.

L'origine de Metz se perd dans les temps les plus reculés. Successivement cité gaulois, municipale romain, capitale du royaume d'Anstratie, puis du royaume de Lorraine, enfin ville épiscopale, libre et impériale, avant d'être définitivement réunie à la France en 1552, elle offre aux recherches et aux méditations des annalistes, dans les phases de son histoire, une suite de sujets d'étude plus nombreux, plus variés et plus attrayans, que la plupart des autres villes de France.

Les archéologues trouvent à étudier, tant dans son enceinte que dans la contrée qui l'environne, un assez grand nombre de monumens dignes d'intérêt. Nous en mentionnerons particulièrement deux qui occupent les premiers rangs, l'aqueduc de Jouy, l'un des plus beaux débris de ces gigantesques travaux dont la main des Romains avait couvert le sol gaulois, et la cathédrale de Metz, ce monument de la foi et de la piété de nos pères, qui, par son élévation, sa hardiesse, sa légèreté, la grace de ses formes architectoniques, l'éclat de ses vitraux, dispute la palme aux plus majestueuses basiliques de la chrétienté.

Metz n'est pas resté en arrière de l'heureux mouvement de réaction qui, en France et ailleurs, pousse tant d'intelligences d'élite vers l'étude de ces admirables monumens du moyen-âge, que le *xvii<sup>e</sup>* et le *xviii<sup>e</sup>* siècle dédaignaient, qu'ils ne comprenaient même pas. Par l'intervention d'une Commission d'archéologie créée dans le sein de l'Académie royale de Metz, et grâce à l'appui bienveillant qu'elle a trouvé dans l'administration supérieure du département, de vieilles églises sont arrachées à la démolition qui les menaçait, et d'autres, à moitié ruinées, se relèvent sur leurs anciens plans. Ailleurs, un grand nombre de statues et de fresques ont été dégagées de l'ignoble badigeon sous lequel elles avaient disparu. Les monumens de l'époque gallo-romaine ne sont pas non plus négligés : des fouilles sont faites sur divers points du département de la Moselle, et les objets de sculpture qu'on découvre sont recueillis dans le bâtiment de la bibliothèque de la ville.

Cette bibliothèque possède des manuscrits précieux et des éditions rares appartenant aux premières années de l'invention de l'imprimerie : ces richesses littéraires seront à la disposition de MM. les membres du congrès.

La Société française a décidé qu'avant de se séparer le Congrès archéologique de Metz se transporterait à Trèves. Cette course qui se fait en quelques heures, sur les bateaux à vapeur de la Moselle, ajoutera beaucoup à l'intérêt de la réunion annuelle de 1846. Au seul nom de Trèves, qui ne se rappelle aussitôt les riches souvenirs historiques de cette ancienne métropole de la Belgique, qui a mérité d'être appelée la Rome du Nord, et qui, plus tard, a partagé avec Lyon le titre de Ville des Martyrs? Qui

ne se représente cette masse imposante de monumens accumulés dans un étroit espace : d'une part, les Arènes, les Thermes, le Palais de Constantin, la pyramide d'Igel, la Porta-Nigra, témoins mutilés, mais encore debout, de la grandeur et de la gloire romaine; de l'autre, la vénérable cathédrale romane et la délicieuse église de Notre-Dame, et Saint-Mathias et Saint-Paulin, lieux à jamais chers et vénérables à tout ce qui sent battre dans sa poitrine un cœur d'artiste ou de chrétien?

Il y a quelques années, M. Achille Jubinal publia, en deux beaux volumes in-folio, les *Principales pièces de la galerie royale des armes anciennes de Madrid*. Aujourd'hui le même écrivain continue son œuvre antérieure par la mise au jour d'un supplément en un volume in-folio. La première livraison de ce tome troisième, qui vient de paraître à la librairie archéologique de Didron, contient un magnifique pavois, entièrement peint en miniature, ayant appartenu à Charles-Quint; une armure très riche de Gonzalve de Cordoue; une planche de selles pour parades et une planche de cottes de mailles fort anciennes. Le texte de ce troisième volume sera enrichi de documens fort curieux, puisés aux archives de Simancas où était la galerie avant Philippe II, à celle de l'Escurial où elle fut ensuite, enfin à celle de l'Armoria où elle est actuellement. Nous recommandons ce beau volume à nos lecteurs, aux artistes, aux savans, aux archéologues. Les peintres d'histoire surtout y trouveront à la fois des modèles et des dates qui les préviendront contre tout anachronisme.

#### UNE VIERGE DE RAPHAËL, GRAVURE DE J. BEIN.

Après avoir étudié la gravure et le dessin à Strasbourg sous l'habile direction de M. Christophe Guérin, M. Bein est venu en 1812 à Paris pour se perfectionner dans l'atelier du célèbre David, et suivre les cours de l'École royale des Beaux-Arts, où il a obtenu en 1815 une médaille au concours de dessin d'après nature. En 1816, il se livra entièrement à la gravure en travaillant presque exclusivement pour la librairie, partageant ainsi le sort de tous les graveurs qui entrent dans la carrière sans fortune. En 1825, il termina, pour le musée Robillard, une planche d'une plus grande importance, le *Mariage de la Vierge* d'après Vanloo; en 1824, *Apelles et Campaspe* d'après Girodet; en 1826, une nymphe d'après Langrenon, pour la Société des Amis des Arts. La révolution de 1830 l'a surpris s'occupant de différentes planches pour le sacre de Charles X. En 1834, il a publié un portrait de Louis-Philippe, roi des Français. A la suite de l'exposition de 1835, il a obtenu une médaille d'or de deuxième classe. En 1842, il a terminé une *sainte Apolline* d'après Raphaël; ce tableau est tiré du musée de la ville de Strasbourg. Après avoir achevé cette dernière planche, il cherchait ce qu'il pourrait entreprendre pour occuper son temps, satisfaire son sentiment d'artiste et soutenir sa famille, lorsqu'il apprit qu'au ministère il y avait un dessin de feu Dutertre d'après un tableau de Raphaël, autrefois la propriété de la famille Niccolini à Florence, et qui est actuellement dans la galerie de lord Cowper à Londres. Ce tableau était peu connu et n'avait été reproduit en gravure qu'une fois, et encore n'était-ce que dans une très petite dimension, par un artiste anglais, d'une manière incomplète et peu satisfaisante, tant sous le rapport du dessin que sous celui du caractère. Il pensa donc qu'une nouvelle reproduction plus fidèle et plus sérieuse pourrait être accueillie favorablement par le public et aiderait à compléter l'œuvre gravée du prince de la nature. Il s'adressa à M. le ministre de l'intérieur pour obtenir la permission de se servir de ce dessin. Sa demande fut accueillie avec faveur. Le ministre lui fit délivrer le dessin, et ordonna en même temps une notable souscription pour sa gravure. Dans cette négociation avec l'administration, il n'a qu'à se louer de la bienveillance qu'il a trouvée dans M. le directeur de la division des Beaux-Arts, qui l'a secondé dans sa demande de toute l'influence de sa haute position; il a trouvé en lui un protecteur éclairé et tout disposé à

assister les artistes dans leur voie et leur lutte. La gravure était achevée; il fallait la coopération d'un éditeur; et, malgré l'activité et le désintéressement que mit M. Bein dans cette recherche, il n'a pu en trouver un qui ait foi dans le succès de sa gravure. Les uns ont allégué la gravure publiée à Londres déjà depuis plus de dix ans, d'autres ont eu peur que le goût public porté vers les choses légères et de mode fût peu sensible à une nouvelle œuvre d'après Raphaël; d'autres ont dit que, le marché de Londres étant le principal débouché de leur publication, cette gravure, très inférieure, très peu digne du tableau et du maître, leur fermerait cependant presque toutes les portes à Londres. En cela, ils ont calomnié la France. — La France est encore assez riche pour payer le travail d'un de ses enfants, et n'a pas besoin pour cela de l'assistance de l'étranger. Quand on pense qu'il ne faudrait que trois cents souscripteurs, il y a calomnie de désespérer de trouver sur toute la surface du pays ce faible nombre d'hommes assez amateurs des arts pour apprécier un travail consciencieux d'après un maître tel que Raphaël, et pour contribuer à payer les efforts, la peine, le talent d'un artiste laborieux, en acquérant, pour l'avoir toujours sous les yeux, une de ces gracieuses et touchantes compositions auxquelles l'union de la Vierge et de son divin enfant donne toujours un nouvel attrait.

Cette indifférence, ce découragement dans le commerce de la haute gravure (1), jetaient M. Bein dans un grand embarras, lorsque M. Hetzel, par un sentiment noble et généreux dont il faut apprécier toute la valeur, s'est chargé de la publication de cette belle planche. Le succès répondra à son attente et justifiera la bonne opinion qu'il a conçue de ce travail si remarquable par la science, la conscience et la patience, trois mots que tous les graveurs devraient inscrire dans leur cabinet.

Voici d'ailleurs un jugement porté sur cette œuvre par un homme compétent :

« Cette gravure se recommande par des qualités qui ne sauraient être trop louées, par l'étude sincère du modèle, par la sobriété des moyens. Cette Vierge avait déjà été gravée en Angleterre il y a quelques années; mais la planche de M. Bein peut être considérée par les connaisseurs comme une composition inédite, car elle n'a rien de commun avec la gravure anglaise. Elle se distingue surtout par la simplicité, l'élégance et la sévérité du style, tandis que la gravure anglaise, abusant de l'opposition du noir et du blanc, laissait beaucoup à désirer sous le rapport du dessin, et transformait en vignette d'album une des plus heureuses compositions de Raphaël. La Vierge gravée par M. Bein est une œuvre sérieuse dont toutes les parties sont traitées avec un soin égal, avec la même persévérance. La composition, pleine de grace et de naïveté, exprime admirablement le contentement et l'extase de la Vierge-mère en présence de son divin enfant. Son regard est d'une pureté, d'une chasteté, que rien ne saurait surpasser. L'enfant placé sur ses genoux sourit avec bonheur et porte la main sur le sein de sa mère. Les cheveux de la Vierge sont traités avec une rare souplesse. Quant aux draperies, elles sont modelées largement et laissent partout deviner la forme vivante. La lumière et l'ombre y sont distribuées avec sagesse, avec une économie intelligente, et l'ensemble de la composition se colore de la façon la plus heureuse. Malgré le nombre infini des Vierges de Raphaël déjà popularisées par la gravure et consacrées par l'admiration de l'Europe, nous promettons sans hésiter à la gravure de M. Bein un succès de longue durée. Après le charme inévitable de la première impression, viendra, nous n'en doutons pas, l'estime fondée sur l'étude et l'analyse. Les connaisseurs prendront plaisir à suivre le burin de M. Bein dans la série variée des ressources qu'il a su trouver pour exprimer fidèlement toutes les finesses de son modèle. Ils se réjouiront comme nous, en voyant que la gravure sérieuse, en choisissant habilement le sujet de ses travaux, peut lutter de charme et de séduction avec la gravure frivole que la mode protège au détriment de l'art. Si l'exemple de

M. Bein trouvait des imitateurs, si les éditeurs consentaient à encourager le genre solide de l'école italienne, et confiaient la reproduction des belles œuvres à des burins savants, sans nul doute le goût public, aujourd'hui engagé dans une fausse route, ne tarderait pas à se corriger. La popularité abandonnerait bientôt les œuvres frivoles, ou du moins ne les protégerait plus exclusivement. C'est pourquoi nous croyons devoir appeler l'attention sur la gravure publiée par M. Hetzel; car il y a dans cette belle planche plus qu'une distraction, plus qu'un plaisir, il y a pour tous les amis de l'art un sujet d'étude, une composition admirablement conçue, admirablement rendue. Nous désirons bien vivement que M. Bein trouve l'occasion prochaine d'appliquer son talent à une composition du même ordre et de la même importance.

GUSTAVE PLANCHE. »

Un poème, aussi original par le fond que par la forme, vient de paraître à la librairie de Franck. M. Arthur de Gobineau a ressuscité avec bonheur et avec éclat les noms des obscurs paysans qui conduisirent les bandes bretonnes contre les armées de la république. *Jeau Chouan*, tel est le titre du poème, offre des mérites de plus d'un genre que nous nous proposons d'apprécier dans cette REVUE.

On voit de temps à autre disparaître de la scène littéraire de charmants esprits qui ne demandaient qu'à produire, qui eussent brillé inévitablement, et que les affaires, le caprice, la destinée, a emportés un beau matin vers les sphères obscures des emplois publics ou de la vie laborieuse de famille, espèces d'étoiles filantes éteintes tout à coup dans le pur firmament de l'imagination, au moment où le public commençait à lever vers elles un curieux et sympathique regard.

Tel fut le sort d'une foule de ces jeunes écrivains de 1830 devenus depuis préfets, inspecteurs des ponts-et-chaussées, cultivateurs de tabac en Corse, ou entreposeurs de ces mêmes tabacs dans quelque ville perdue du Finistère ou du Cotentin; telle fut sans doute l'issue par laquelle aura passé la plume observatrice et fine à qui est due cette délicieuse silhouette qui est bien, s'il vous plaît, le portrait de genre le plus achevé, un chef-d'œuvre comme ceux d'Ingres ou d'Amaury Duval, mais dans une autre manière; jugez :

#### LEPEINTRE JEUNE.

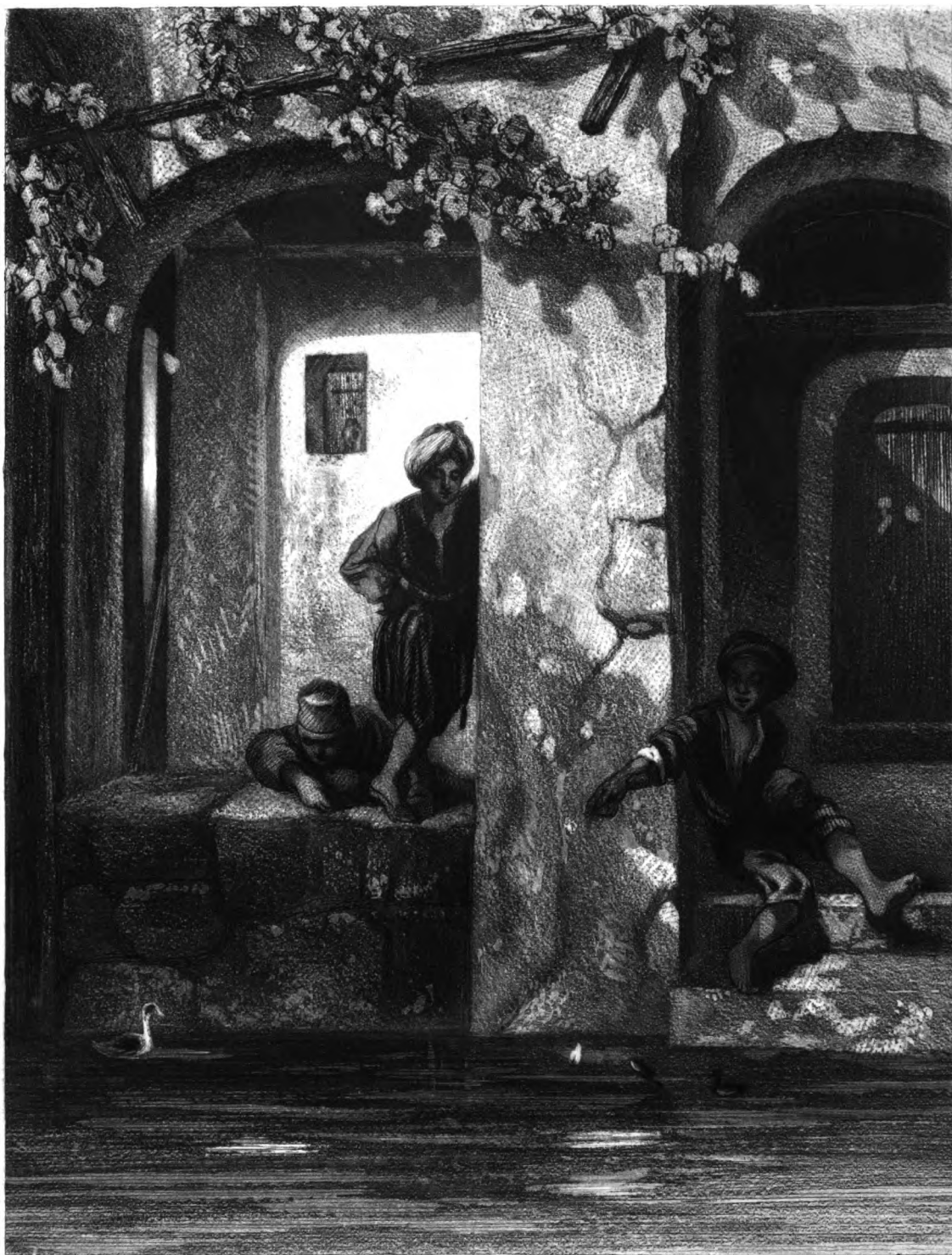
C'est quelque chose de gros, de court, de rond, de pesant : ce n'est pas un homme, ce n'est pas un acteur, c'est une outre, une boule, un poussah, ou plutôt c'est Lepeintre jeune. Un jour, j'ai vu faire un Lepeintre jeune fort ressemblant avec quatre concombres, une citrouille et un melon. Seulement, je me demandais comment la citrouille n'écrasait pas les melons d'en bas. Cette masse s'avance tout essoufflée, toute rougo, toute souriante, les bras dans les épaules, les jambes dans le ventre, cherchant son équilibre; elle se remue, elle souffle, elle siffle, elle bourdonne, elle rit, et le public de rire aux éclats.

Que si vous me demandez quels sont les rôles de Lepeintre jeune, je vous répondrai qu'il remplit tous les soirs le rôle de Lepeintre jeune. Il n'en a pas d'autre, il ne peut pas en avoir d'autre. Le premier acteur venu, Lafont, par exemple, qui est un homme, sera, de près ou de loin, en changeant d'habits, quand il voudra, paysan, dandy, soldat, grand seigneur, parce qu'il est un homme; mais, quoi que vous fassiez, Lepeintre jeune sera toujours Lepeintre jeune, parce qu'il n'est pas un homme, mais bien Lepeintre jeune, une chose qui n'a pas d'autre nom, qui ne ressemble à personne, qui ne ressemble à rien, qui, partant, ne peut rien copier, rien imiter, rien représenter, qui ne peut être, encore une fois, que Lepeintre jeune, un phénomène, un monstre qui revient de droit à M. Geoffroy Saint-Hilaire, — Lepeintre jeune.

CANTILLER D'ARNAUD.

(1) Qui est-ce qui fait aujourd'hui le commerce de la haute gravure? Il n'y a plus que L'ARTISTE qui publie des œuvres sérieuses.

11111111  
11111111  
11111111



DECAMP2 ~ Louis MARVY.







# LES RIVES DU DANUBE

## DESCENTE A ORSOVA. — LES BOHÉMIENS.

Les vraies beautés pittoresques du Danube commencent presque à l'extrémité de la Hongrie, à Moldova. Là, le fleuve, après avoir erré par tant de détours capricieux, à travers tant de plaines, se resserre entre deux chaînes de montagnes, où quelque bouleversement ignoré, quelque révolution géologique, a pu seule lui frayer un lit. A ces montagnes, dont les pentes ondulantes et les cimes arrondies sont couvertes de forêts, succèdent bientôt des pics escarpés, des rocs arides, des murailles de granit. Là, il n'y a plus que quelques chétifs arbrisseaux; là, on ne trouve plus d'autre habitation que les cabanes des soldats de la colonie, dont les blanches façades apparaissent de loin en loin comme un dernier asile dans cette sombre solitude. A certains endroits, les deux remparts de rocs, rapprochés l'un de l'autre, forment, comme dans les Pyrénées, des bassins dont on n'entrevoit pas l'ouverture. Un épais brouillard en voile l'entrée, une pointe de terre en dérobe l'issue. On regarde de tous côtés avec une sorte de saisissement, et de tous côtés on n'aperçoit que la nature désolée, ravagée, les montagnes déchirées par l'eau du torrent, le sol aride, l'espace désert et le fleuve en courroux, le fleuve qui naguère était si fier et si libre, qui maintenant, forcé de passer entre ses étroites limites, s'emporte comme un cheval fougueux dont on essaie de modérer l'ardeur, et tantôt se plonge en gémissant dans son lit profond, et tantôt se lance avec fureur contre les barrières inébranlables qui arrêtent sa course vagabonde.

Au-delà de Drencova, son cours est encore entravé par une quantité de rocs épars qui s'élèvent parfois jusqu'à sa surface, et ce nouvel obstacle augmente son impétuosité. Il gronde, il écume, il bat ses rives de roc de ses flots irrités, et s'enfuit précipitamment, comme s'il avait hâte de quitter cette enceinte rétrécie où il est emprisonné comme un esclave, ces remparts orgueilleux qui bravent sa colère.

Ni le Rhin chanté par les Allemands, ni le Rhône, souvent plus beau que le Rhin, n'ont ce caractère de grandeur majestueuse et terrible, et les pâles fleuves du Nord, le Tornea, le Volga, ne présentent point dans leur vaste étendue l'aspect d'une solitude plus profonde et plus imposante.

Naguère encore les bateaux à vapeur n'osaient franchir ce passage, où les flots tourbillonnans du Danube ont l'impétuosité d'une cataracte. On s'embarquait à Drencova sur des bateaux à rames, conduits par des hommes du pays qui avaient fait une longue étude de ce dangereux défilé. Malgré leur expérience, plus d'une embarcation se brisa contre les rocs et s'engloutit dans l'abîme. Quand il fallait ramener ces bateaux à leur point de départ, remonter le courant, c'était une entreprise d'une difficulté extraordinaire. Pour remédier à ces dangers, à ces inconvéniens qui interrompaient la traversée régulière du Danube, on se décida à frayer une route de Moldova à Orsova, sur le

bord même du fleuve, afin d'offrir, en cas de besoin, aux voyageurs un moyen de transport par terre, et de les dispenser de remonter si lentement et si péniblement vers Semlin avec le bateau à rames.

Pour comprendre la hardiesse d'un tel projet de construction, il faut avoir été sur les lieux mêmes, il faut avoir vu ces montagnes escarpées où jamais l'homme ne s'était frayé un sentier, ces remparts de granit qui descendent en ligne droite dans le fleuve. Là, les ingénieurs ne pouvaient pas même mettre pied à terre pour établir leur tracé, et le roc est si dur, qu'il résiste à la mine. Il a fallu le briser peu à peu, y creuser des voûtes, y faire des tranchées, en certains endroits bâtir des ponts pour rejoindre leurs larges interstices, dans d'autres appuyer le chemin sur un mur de maçonnerie dont la base est posée dans le lit même du Danube. Des milliers d'ouvriers ont travaillé à cette œuvre gigantesque, des sommes énormes y ont été dépensées. Maintenant, grâce à tant d'efforts et de persévérance, la route de Moldova à Orsova est à peu près achevée. C'est une construction qui, par les obstacles incommensurables qu'elle présentait, mérite d'être comparée à la célèbre route du Simplon et à l'admirable route de la vallée de Mouthier. Maintenant, quelle que soit la hauteur de l'eau dans les cataractes, le trajet de Pesth à Constantinople ne sera plus interrompu, car on pourra, en tout cas, prendre le chemin de terre à Moldova, et rejoindre le Danube à Orsova.

L'année dernière, les bateaux à vapeur se sont aussi hasardés dans l'étroite et périlleuse passe qui commence à peu près à Drencova, et nous l'avons franchie cette année, mais non sans de grandes précautions, sans mesurer à tout instant la profondeur de l'eau, car une différence de quelques centimètres suffit pour obliger le pilote à changer de manœuvre, et peut-être même pour l'arrêter.

Des légendes populaires, des traditions historiques, ajoutent un nouvel intérêt à la romantique beauté de ces rives. Près de Moldova, un rocher aux flancs nus s'élève solitairement à vingt pieds au-dessus des flots. On l'appelle *Babakai*, et l'on raconte qu'un Turc, qui soupçonnait la fidélité de sa femme, la lia sur la crête de ce rocher, et s'éloigna en ne répondant à ses lamentations que par ce mot : *Babakai, babakai* (repens-toi, repens-toi). On ajoute que la malheureuse ainsi exposée à devenir la pâture des oiseaux de proie ne se repentit pas, mais qu'un beau Léandre se jeta à la nage et vint la délivrer.

Près du village de Golubacz est une grotte profonde d'où sortent, en été, des myriades de moustiques qui se répandent dans la contrée comme des tourbillons, se jettent sur les bestiaux, les harcèlent, les piquent, les épuisent tellement, que souvent ils en font périr un grand nombre. Les Valaques disent que le dragon tué par saint George habitait cette grotte, que sa tête

abattue par l'épée du héros chrétien s'y trouve encore, et que de cette tête infernale sortent ces nuées d'insectes qui, dans certaines années, sont pour le pays un affreux fléau (1).

Plus loin, une autre grotte qui touche au bord même du fleuve, et qui est éclairée par une crevasse de la montagne, a servi deux fois de forteresse aux troupes autrichiennes dans leurs guerres contre les Turcs. En 1691, le capitaine Hartmann, avec un bataillon de trois cents hommes, s'y défendit pendant un mois et demi contre les bateaux et les armes des musulmans; mais ceux-ci lui fermaient toute issue, et le manque de munitions le força de capituler. En 1788, le major Stein soutint dans cette même grotte un autre siège, pendant lequel il tua plus de deux mille Turcs. A la fin, surpris comme Hartmann par la disette et réduit à la dernière extrémité, il demanda à capituler. Les Turcs, irrités des pertes qu'ils avaient faites devant cette espèce de terrier, massacrèrent le brave major et toute sa troupe.

Sur la rive droite du fleuve est le monument que Trajan fit élever en mémoire de sa première expédition dans la Dacie. Il a été taillé dans le roc même par une main habile. L'inscription destinée à conserver le souvenir de cette expédition est en partie effacée; on y lit seulement ces mots :

TR. CÆSARE — AVS  
AUGUSTO IMPERATO  
PONT. MAX. TR. POT. XXV  
LEG IIII SCYTH ET V. MACEDO

Elle est gravée sur une tablette soutenue par deux génies ailés et ornée de deux figures de dauphins. Ça et là on aperçoit les vestiges de la route que les Romains voulaient aussi frayer le long du Danube.

A quelque distance est Orsova, la dernière limite de l'Autriche du côté de l'Orient. C'est un village assez mal bâti, allongé sur la rive gauche du Danube, et sans importance aucune, mais dans une situation très pittoresque.

On m'a donné à l'auberge où je suis descendu une chambre où je jouis d'un charmant spectacle : d'un côté, est une fraîche vallée, découpée, sillonnée par les circuits tortueux du Danube, entourée par les montagnes de la Serbie. Le soir, quand la lune se lève au sommet de ces montagnes couvertes de forêts, répand à travers les bois ses rayons de lumière, et s'abaisse sur les eaux, c'est une scène d'une beauté mélancolique, qui me rappelle les plus charmantes descriptions de Walter Scott et les plus tendres rêveries des *laksistes*. De l'autre côté, mes fenêtres s'ouvrent sur la route qui traverse le village, et cette route est une vraie ménagerie : les canards de mon hôte s'y promènent fraternellement avec ceux du voisin, un coq y conduit d'un air superbe son harem, des moutons paissent l'herbe qui recouvre le bord des fossés, avec des oies que l'on engraisse pour l'hiver et des porcs, qui sont ici, comme en Serbie et dans le pays de Majorque si admirablement décrit par George Sand, une des grandes ressources du village.

Si quelque chien téméraire s'avise de vouloir entrer au milieu du rustique troupeau, à l'instant même toute la ménagerie se réunit contre cet intrus; les porcs font entendre un sourd grognement, les moutons se serrent l'un contre l'autre en bataillon carré, le coq se dresse sur ses ergots, agite sa crête, ouvre ses ailes, chante le chant du combat; les oies, non moins braves, forment un demi-cercle, tendent le cou et s'avancent en sifflant contre l'ennemi commun qui, étourdi de tant de cris et effrayé par une telle défense, se retire tout honteux de son imprudence.

De temps à autre un paysan valaque passe sur cette même route avec une charrette attelée de deux poney qu'il conduit au grand galop. Une jeune fille valaque s'en va de maison en maison porter sa corbeille de fruits, en filant chemin faisant sa queue de lin. Ces Valaques ont réduit le vêtement humain à sa plus simple expression. Les hommes n'ont qu'un pantalon en

toile et une chemise; de la chaussure il n'en est pas question, mais ils ont grand soin de préserver du froid leur tête et ils la couvrent été et hiver d'un énorme bonnet en peau de mouton. Les femmes méprisent également les bas et les souliers, elles ne portent qu'une chemise nouée sous le menton, une espèce de tablier en laine par-devant, un autre par-dérrière, tous deux garnis de grandes franges flottant au moindre vent et retenues sur les hanches par une ceinture. Leurs cheveux nattés forment une couronne autour de leur tête. Les plus élégantes y ajoutent quelques médailles en argent ou quelques fleurs des champs. Il ne se peut rien voir de plus simple et de plus primitif, et l'on m'assure qu'en hiver ces intrépides filles de la Valachie n'ajoutent rien à leur léger costume.

Trois fois par semaine le tranquille village d'Orsova a la jouissance d'une sorte de marché fréquenté par quelques Turcs du voisinage et par des paysans serbes. Quoique la quarantaine se relâche peu à peu de ses anciennes rigueurs, elle ne permet pas encore que ce négoce hebdomadaire s'exerce sans quelque formalité. Le marché se tient sous un vaste hangar séparé par des balustrades en deux galeries. Les gens du pays sont d'un côté, les Serbes et les Turcs de l'autre, qui étalent par terre leurs denrées, c'est-à-dire du sucre, du café, du tabac, des pipes et des pastèques. Les emplettes se font à distance et par l'entremise de deux ou trois employés de la quarantaine, qui se promènent entre les balustrades et remettent eux-mêmes la monnaie qui revient à l'acheteur après que le marchand turc qui doit la vendre l'a jetée dans un vase d'eau.

Ces réunions commerciales, si peu importantes qu'elles soient, offrent pourtant à l'étranger un curieux spectacle par les débats qui s'élèvent entre les deux galeries, par ce mélange de gens de diverses races auxquels l'employé de la quarantaine sert complaisamment d'interprète, et cet assemblage de physionomies orientales et européennes groupées sur les bords du Danube de chaque côté d'une balustrade en bois.

A côté des Allemands, des Serbes, des Turcs on trouve là parfois une quantité de *zigeuner* ou bohémiens. Bien qu'ils soient en général vêtus à peu près comme les Valaques, ils ne ressemblent en rien à ce qui les entoure. Leur figure est d'une teinte plus bronzée que celle des Turcs, et nul Serbe n'a comme eux des yeux et des cheveux si noirs. Les vieilles femmes qui appartiennent à cette tribu nomade sont affreusement laides; mais parmi celles dont l'âge, le soleil des grandes routes, les fatigues de toute sorte n'ont point encore dénaturé les traits, il y en a qui sont douées d'une éclatante beauté. Les hommes sont aussi pour la plupart remarquables par la vive expression de leur physionomie, par leur agilité et leurs forces musculaires.

En Hongrie, les bohémiens sont encore soumis à de sévères réglemens de police. Ils ne peuvent entrer dans une ville ou dans un village sans l'autorisation des magistrats; une fois qu'ils ont obtenu cette autorisation on les voit dresser leurs tentes et établir leur campement aux bords du chemin. Les femmes s'en vont d'habitation en habitation chercher quelque âme crédule, tirer les cartes et prédire l'avenir d'après l'inspection des mains. Les hommes raccommode les casseroles, les pots cassés; les enfans gardent les bagages. A la nuit tombante, il faut que toute la troupe vagabonde regagne ses foyers, et, à l'expiration du temps de séjour qui lui a été accordé, il faut qu'elle se retire à une demi-lieue au moins de la commune où elle a exercé ces dangereux métiers: ce qui n'empêche pas que souvent encore elle n'emporte dans sa retraite mainte chose qu'elle n'a pas gagnée.

Sur la frontière de la Hongrie, les bohémiens acquièrent, par un léger impôt annuel qu'on appelle *schutzsteuer* (impôt de protection), un droit de résidence fixe. Ils se construisent dans les villages des cabanes fort misérables, il est vrai, mais où ils peuvent séjourner aussi long-temps que bon leur semble. J'ai vu près d'Orsova une de ces cabanes composées de quelques branches d'arbrisseaux reliées par de la terre glaise et ouvertes de tous côtés aux vents, à la pluie, à la neige. La porte n'était fermée que par une ficelle. Le propriétaire de cette triste habitation pouvait s'en aller au loin, sans crainte qu'en son ab-



(1) *Sagen und Legenden*, von Mednyansky, p. 457.

sence on vint le voler. Il n'y avait dans son réduit pas le moindre meuble, seulement une couverture de laine éraillée étendue sur le sol nu avec un fagot sec; c'étaient son lit et son oreiller. Un grand nombre de bohémiens sont, dans cette contrée, employés à chercher des parcelles d'or que roulent les rivières. Ils paient pour ce privilège un impôt régulier et sont tenus, sous peine d'une punition grave, de livrer à l'autorité locale tous les grains d'or qu'ils recueillent. L'administration leur donne en ducats la pesanteur du lingot brut qu'ils déposent dans la balance, ce qui indique que l'or de ces rivières est bien pur ou celui des ducats d'Autriche bien mélangé.

En Valachie et en Moldavie, les bohémiens sont esclaves; ils appartiennent soit à la couronne, soit aux particuliers. On divise les premiers en quatre classes : les *rudari* ou *aurari*, qui ont seuls, moyennant une certaine redevance, le droit de chercher l'or dans les rivières; les *ursari* ou danseurs d'ours, qui errent de village en village avec des ours qu'ils ont pris dans les Carpathes, et dont ils ont eu soin de limer les dents et les ongles; les *lingusari* ou fabricans de cuillers de bois, qui paient, de même que les *ursari*, un impôt annuel de sept à dix francs; enfin les *laïessi*, gens sans aveu et sans profession, qui ne vivent que de fourberies et de déprédations.

Les bohémiens appartenant aux particuliers se divisent en deux classes : les *laïessi* et les *vatrassi*. Les *laïessi* mènent la même existence vagabonde que les esclaves de la couronne qui portent le même nom; ils sont tenus seulement de payer un impôt annuel à leur seigneur ou au monastère dont ils dépendent, et de travailler pour leur maître quand il les en requiert.

Les *vatrassi* ont, depuis plusieurs générations, renoncé aux nomades habitudes de leur race; ils ont même oublié en partie les mœurs, la langue de leurs ancêtres, et il en est qu'on distinguerait difficilement des Valaques et des Moldaves. Les uns se livrent aux travaux de l'agriculture et exercent en même temps la profession de tailleurs, de boulangers, de maçons; d'autres entrent comme domestiques dans les maisons des nobles, où la moindre faute qu'ils commettent est punie cruellement (1).

C'est parmi ces *vatrassi* qu'on trouve les meilleurs musiciens de la Moldavie et de la Valachie. Il leur suffit d'entendre un morceau de musique pour le répéter avec une précision parfaite. « Souvent, dit un écrivain à qui nous empruntons plusieurs de ces détails, souvent il m'est arrivé de voir un *cigain* (bohémien) entrer, son violon sous le bras, au théâtre de Jassy, suivre lentement l'ouverture et les autres morceaux de la *Dame blanche*, et, après l'opéra, exécuter toute la musique qu'il venait d'entendre avec plus de talent que le premier virtuose de l'orchestre (2). » Les instrumens favoris des bohémiens sont le violon, dont ils se servent avec une rare habileté; la *cobza*, instrument à neuf cordes qui ressemble à la mandoline; la *naia*, ou flûte de Pan; le tambourin et la *schetra*.

Les autres classes de bohémiens valaques et moldaves ont conservé ces coutumes étranges, ce caractère farouche que M. Borrow (3) a signalés parmi les bohémiens d'Espagne, et que nous avons pu nous-même observer parmi ceux de Russie. C'est le même mépris de tous les usages que nous sommes habitués à respecter, la même absence de foi et de moralité : « Les cigains des provinces danubiennes, dit M. de Kogalnitchan, ne reconnaissent aucune religion; ils suivent le fétichisme, c'est-à-dire qu'ils rendent un culte à tout ce qui leur est utile, comme, par exemple, à leurs tentes, à leurs voitures et à leurs forges. Ils font baptiser leurs enfans, non point par un sentiment de croyance et de piété, mais tout simplement pour en tirer quelque profit, et ils recommencent la même cérémonie

tant qu'ils trouvent des parrains et des marraines dont ils peuvent extorquer quelque don. A quinze ou seize ans, un garçon prend la première fille qu'il trouve et en fait sa femme en cassant une cruche de terre. Les enfans sont abandonnés à eux-mêmes dès qu'ils peuvent marcher, et s'en vont tout nus mendier leur pain. Un très grand nombre d'entre eux sont estropiés, on n'imaginerait jamais pourquoi : parce que leurs parens les prennent pour se battre. Quand une dispute éclate entre deux époux, la mère saisit un enfant par les pieds, le père en saisit un autre, et les deux misérables sont là à se frapper avec ces faibles créatures comme avec des bâtons. » On compte environ trente-cinq mille familles de bohémiens dans la Valachie et la Moldavie, dont quelques milliers seulement vivent d'une vie sédentaire; quant aux autres, l'existence régulière, le travail journalier, les mœurs paisibles des populations au milieu desquelles ils circulent, ne peuvent s'accorder avec leur étrange nature (1).

Ils ne reconnaissent d'autre autorité légale que celle de leur *bulibassa* qu'ils élisent eux-mêmes solennellement en pleine campagne, et qu'ils portent après l'élection sur leurs bras comme autrefois on portait les rois francs sur le pavois. Le *bulibassa* ne voyage qu'à cheval et se distingue de son peuple par son vêtement de pourpre, ses bottes de couleur et sa longue barbe. Il est armé d'un fouet avec lequel il administre lui-même de rudes corrections. Une fois qu'il a été promu à sa haute dignité, son autorité est sans bornes, son tribunal est le banc de justice suprême où se décident toutes les questions, et ses arrêts sont sans appel. Pour soutenir la majesté de son rang, chaque chef de famille lui paie un tribut annuel; bon prince, du reste, il est accessible au moindre de ses sujets et vit comme eux d'une vie fort nomade.

L'instinct nomade domine toute cette race de bohémiens. Il en est qui n'ont jamais pu le maîtriser, qui ne cessent d'errer de plaine en plaine, de montagne en montagne. Il en est d'autres qui, après s'être construit une hutte et avoir dormi sous un toit, ont été de nouveau tout à coup emportés par cet instinct héréditaire, par cette espèce de nostalgie des bois et des champs, et sont rentrés dans le giron de la tribu vagabonde, pour s'en aller de village en village, tantôt avec un ours édenté, tantôt avec quelque grossier instrument de musique, ou quelques ustensiles de chaudronnier.

On m'a conté à ce sujet une histoire assez récente, fort connue dans le district de Temeswar et vraiment caractéristique.

Un jeune homme des frontières de la Hongrie rencontre dans une troupe de bohémiens une fille de quatorze ans, et devient amoureux d'elle. Amoureux, c'est trop dire: il n'éprouvait d'abord pour cette brune enfant que le caprice d'une imagination déjà blasée sur plusieurs points, et réveillée tout à coup par une apparition nouvelle. Pour satisfaire son désir, il lui en coûta peu. Les parens eux-mêmes, enchantés d'une si bonne occasion, lui livrèrent leur fille pour un cheval et quelques moutons.

Le caprice cependant prit un caractère sérieux; le jeune homme, après avoir passé quelques jours avec la bohémienne, ne voulut plus la quitter; il l'emmena dans un château isolé qu'il possédait en Slavonie, et l'établit maîtresse de maison. Puis bientôt, non content d'être son amant, il voulut devenir son époux; il était orphelin, riche, affranchi de toute tutelle. Ses parens et ses amis, en apprenant son projet, se réunirent pour l'en détourner; mais toutes leurs remontrances échouèrent contre sa passion. Il se maria, et se montra plus tendre que jamais pour la bohémienne.

Dans l'espace de quelques mois, la fille du *zigeuner* avait fait une fabuleuse fortune. De la tente enfumée de son père, elle était entrée dans une riche demeure où tout était soumis à ses ordres; elle avait un mari jeune, beau, uniquement occupé d'elle, des domestiques empressés de la servir, des chevaux et des voitures. Cependant elle était en proie à une mélancolie profonde

(1) Quelques boyards se contentent de faire enfermer celui qui a manqué à ses devoirs; d'autres le font fouetter et enchaîner, et quelquefois lui font mettre au cou un lourd carcan garni de pointes de fer. — *Lettres sur la Valachie*, par M. F. R.; Paris, 1821.

(2) *Esquisse sur l'Histoire, les Mœurs et la Langue des Cigains*, par M. de Kogalnitchan; Berlin, 1837.

(3) *The Zincaï or an Account of the Gypsies in Spain*.

(1) *Esquisse sur l'Histoire, les Mœurs et la Langue des Cigains*, par M. de Kogalnitchan; Berlin, 1837.

qu'elle essaya en vain de surmonter, qu'elle crut pouvoir au moins dissimuler, et qui, malgré elle, se trahit par la languissante expression de ses traits. Son époux l'observait avec inquiétude, l'interrogeait avec amour; et, quand il lui demandait pourquoi elle ne chantait plus comme le jour où il l'avait vue pour la première fois, pourquoi ses beaux yeux noirs n'avaient plus le même éclat et ses lèvres la même fraîcheur, elle regardait les champs, les bois, essayait de sourire, et ce sourire était amèrement triste. Les souvenirs de la tribu nomade agitaient son cœur, dominaient sa pensée. Au milieu de son élégant château, de ses jardins en fleurs, elle regrettait la plaine aride où campait la famille bohémienne, le foyer autour duquel les membres de la communauté se réunissaient après leurs courses aventureuses, les récits qui égayaient leurs repas nocturnes, les vicissitudes de la journée, les chances imprévues du lendemain.

Quand son mari la quittait pour aller à la chasse ou pour vaquer à ses affaires, elle passait de longues heures assise en silence près de la fenêtre, les yeux fixés sur ces chemins poudreux qu'elle parcourait gaiement pieds nus, sur ces villages d'où elle rapportait avec orgueil ce qu'elle avait gagné en faisant glisser un jeu de cartes entre ses doigts, en formulant d'un ton solennel quelque magnifique prophétie. Parfois elle croyait entendre un de ces chants qui avaient bercé son enfance, le son de l'archet courant sur les cordes de la *schetra* ou les soupirs mélodieux de la *naïa*. Sa poitrine alors se dilatait; l'œil étincelant, elle ouvrait la fenêtre avec un frémissement de joie, puis retombait sur son siège, muette et abattue. Ce qui avait surpris, charmé son oreille, ce n'était point la musique populaire des gens de sa tribu, c'était le cri d'un oiseau fuyant dans les allées du parc ou le murmure de la brise dans les roseaux de l'étang.

Un jour qu'elle était assise seule, plongée dans ses mélancoliques rêveries, tout à coup elle se lève impétueusement, elle se précipite sur le balcon. Cette fois ses sens ne l'ont pas trompée; elle a reconnu distinctement des voix, des accens qu'elle ne peut oublier. Une troupe de *zigeuner* passe à quelque distance d'elle sur la route; une vieille femme, qui ressemble à sa mère, est assise sur une charrette; une autre charrette la suit, chargée de sacs et de corbeilles. Un enfant conduit un âne par la bride; des hommes à la figure basanée, à l'œil brillant, escortent ce convoi. L'un d'eux, plus jeune, plus gai que les autres, tient à la main la joyeuse *schetra*, en fait vibrer les cordes, et chante une des romances populaires de la tribu :

« Le vent siffle sur la bruyère; la lune danse sur les flots; le *zigeuner* allume son feu au pied des bois. Juckza! juckza!

« Libre est l'aigle dans l'air, libre le saumon dans le fleuve, libre le cerf dans les forêts; plus libre le *zigeuner* dans les champs. Juckza! juckza!

« — Jeune fille, veux-tu rester dans ma demeure? Je te donnerai des vêtements de zibeline, des colliers de ducats.

« — Le cheval indompté ne quitte point l'immense *pusta* pour un harnais brillant, le vautour ne quitte point le roc des montagnes pour une cage dorée; l'enfant du *zigeuner* ne quitte point la liberté des champs pour des vêtements de zibeline, pour des colliers de ducats.

« — Jeune fille, veux-tu rester dans ma demeure? Je te donnerai des perles, des diamans, des fez en fine soie, un lit de pourpre, un palais de roi.

« — Mes perles sont mes dents blanches, mes diamans sont mes yeux noirs qui luisent comme l'éclair, mes fez sont mes beaux cheveux que je tresse en longues nattes, mon lit est la terre verte, mon palais est le monde. Juckza! juckza!

« Libre est l'aigle dans l'air, libre le saumon dans le fleuve, libre le cerf dans les forêts; plus libre le *zigeuner* dans les champs. Juckza! juckza! »

Aux premiers mots de cette chanson, la bohémienne éprouva une sorte de commotion électrique et fondit en larmes. Au cri joyeux et sonore qui terminait le refrain, elle s'élança hors du château et courut rejoindre la troupe errante. Quand son mari rentra, il la chercha en vain dans tous les appartemens et dans

toutes les allées du parc, il la demanda en vain à ses gens. Personne ne l'avait vue sortir et personne ne savait ce qu'elle était devenue. L'instinct du cœur lui révèle la résolution qu'elle a prise. Il part pour la trouver, s'en va par une route opposée à celle que suivaient les bohémiens, revient sur ses pas, guidé par un paysan qui avait vu passer la caravane. Enfin, après trois jours d'anxiété, de douleur, il arrive un soir, accablé de fatigue, sur la lisière d'un bois où les bohémiens avaient établi leur campement. A la lueur d'un foyer qu'un enfant attise, il aperçoit un homme et une femme retirés à l'écart et assis l'un à côté de l'autre. Il recueille ses forces, se glisse le long des broussailles et arrive, sans être remarqué, à quelques pas du couple solitaire. C'était sa femme que le joueur de violon tenait enlacée dans ses bras et qui lui racontait quel mortel ennui elle avait éprouvé dans la splendide vie d'un château.

Le malheureux époux se retira en silence et rentra l'âme brisée dans sa demeure. Aucun de ses serviteurs depuis ce temps ne l'a vu sourire, aucune femme n'ose pénétrer jusqu'à lui, et, lorsque par hasard il voit passer une troupe de bohémiens, il s'enferme dans sa chambre, et y reste jusqu'à ce que la troupe soit loin.

X. MARMIER.

## UNE VISITE

# AU CHATEAU DE BLOIS.

Il y a quelques mois à peine on comptait de Paris à Blois quarante-cinq lieues, et des meilleures; c'était pour le moins un voyage de vingt-quatre heures, qui faisait payer chèrement le plaisir d'aller évoquer les souvenirs des siècles passés de notre histoire nationale sous les voûtes du palais de Louis XII et d'Henri III.

Aujourd'hui tout est changé : Blois est à la porte de Paris, une course de quelques heures a remplacé le voyage d'autrefois, et je ne sais vraiment pour qui en est tout le profit, pour l'habitant du chef-lieu de Loir-et-Cher ou pour le Parisien lui-même. Quoi qu'il en soit, cette nouvelle voie de communication, pompeusement explorée lors de l'ouverture du chemin de fer, a été parcourue ces jours derniers avec une incroyable vitesse. — Il ne s'agissait pas ce jour-là d'une inauguration de ligne et d'un déjeuner au *pays de Touraine*, mais bien d'une excursion archéologique et administrative; il s'agissait d'examiner les travaux de la restauration de l'aile de François I<sup>er</sup> du château de Blois, travaux autorisés par la loi de la session dernière, et confiés au talent de M. Duban, l'habile architecte de la Sainte-Chapelle et de l'École des Beaux-Arts; il s'agissait aussi de sauver d'une ruine certaine et d'une destruction imminente les autres portions de ce noble édifice, qui résume à lui seul l'histoire de plusieurs siècles de notre monarchie. Le ministre de l'intérieur se rendait à Blois dans ce but, à la tête de la commission des monumens historiques.

Partie de Paris à sept heures du matin, par un convoi spécial mis par l'administration du chemin de fer à la disposition du ministre, la commission était avant dix heures dans les murs de Blois; c'était accomplir en moins de trois heures ce trajet de quarante-cinq lieues. — Le débarcadère de Blois est placé au sommet de la colline sur laquelle s'élève la ville; au-dessous est le

château, et plus bas on aperçoit la Loire par-dessus les toits des maisons; car, dit Ducerceau, « la ville n'est pas bien à niveau; par aucuns endroits des rues on y va montant et descendant, mesmes à aucunes places par degrés faits de pavé. »

Le château de Blois est aussi important par sa valeur archéologique que par les souvenirs historiques qui s'y rattachent. C'est à ce double titre qu'il se place en tête de tous les anciens manoirs de la France comme le livre ouvert de notre histoire au <sup>xv</sup><sup>e</sup> et au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle. Berceau de Louis XII, résidence de Valentine de Milan, de François I<sup>er</sup>, d'Henri II, de Charles IX et d'Henri III, théâtre de la mort d'Anne de Bretagne et de l'assassinat de Guise en 1588, ce château a reçu dans ces derniers temps une consécration moins seigneuriale. Les vers de Faustus, gravés au-dessous de la statue du roi Louis XII, qui en décorait le porche d'entrée, ont fait place à cette inscription peinte en caractères d'enseigne :

#### CASERNE D'INFANTERIE.

Le plan des bâtimens présente un carré irrégulier, sur les côtés duquel s'élèvent des constructions de quatre styles différens, qui produisent des points de comparaison fort curieux pour l'histoire de l'architecture. La façade du sud date du <sup>xi</sup><sup>e</sup> siècle, celle de l'est appartient au règne de Louis XII, l'aile du nord au siècle de François I<sup>er</sup>; enfin la partie occidentale est l'œuvre de Mansard, entreprise sous la direction de Gaston d'Orléans et de la grande Mademoiselle. C'est l'aile de François I<sup>er</sup>, la plus mutilée, sans doute parce qu'elle était la plus ornée et la plus riche de dentelures, qui est en voie de restauration.

Quand on entre dans la cour du château par la porte de Louis XII, on est émerveillé, dès le premier abord, de la prodigieuse activité avec laquelle ont été dirigés les travaux de la restauration; il y a dix mois à peine, cette partie du palais était encore habitée par les troupes de la garnison; aujourd'hui toute la parure architecturale de l'époque de François I<sup>er</sup> est venue couvrir les mutilations et les ruines. Tous les balcons de la grande tourelle, sculptés à jour, aux initiales du roi et de Claude de France, ont déjà remplacé les appuis en plâtre; les galeries de la façade, les couronnemens des fenêtres, sont presque terminés, les salamandres en relief ont repris leurs places entre les fenêtres garnies elles-mêmes de leurs doubles et triples meneaux. — On croirait, à cette subite transformation, voir un palais du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle sortant du néant avec toute l'exquise délicatesse de son ornementation.

Les travaux intérieurs sont également fort avancés. — Déjà les appartemens du roi, ceux de la reine Catherine de Médicis, sont en cours de restauration. Les peintures des plafonds, rehaussées d'or et d'argent, ont pris la place du badigeon qui couvrait les solives; les cheminées si riches de dentelures, si chargées d'arabesques et de figurines à l'entour des chiffres du roi et de la reine, sont entièrement réparées. Il en est de même de la façade du dehors, surmontée de cette charmante loge italienne qui en décore l'étage supérieur, et d'où la vue embrasse toute l'étendue du pays.

C'est par la grande tourelle, qui fait la décoration principale de l'aile de François I<sup>er</sup> sur la cour, que l'on arrive aux appartemens habités par le roi Henri III, au second étage, au-dessus de ceux de la reine-mère. — Dans cette partie du château, les souvenirs arrivent en foule, et l'on ne sait si l'on doit se sentir à l'aise sous ces lambris témoins de l'assassinat du Balafre. — Là sont les marches sur lesquelles s'étaient échelonnés les Écos-sais, commandés par le capitaine Larchant; ici est la salle du conseil où siégeaient le cardinal d'Aumont, de Retz, de Vendôme, Rambouillet, d'Espignac, au moment de la catastrophe. — Voici la porte de la chambre du roi; plus loin s'ouvre son oratoire, dans lequel de Bullis et d'Orguyn priaient pour la

réussite de ses projets cachés. C'est ici que Montséry frappa le duc, c'est là que Sainte-Malines et Des Effrenats lui portèrent les derniers coups, et qu'il vint tomber au pied du lit du roi. — Dans un coin de la chambre est la porte du cabinet d'Henri III, dont la tapisserie ne s'est soulevée qu'après le dénouement du drame.

La commission a examiné toute cette partie du château avec un intérêt bien marqué; c'est qu'aussi elle comptait dans son sein les historiens de ces époques, et qu'elle avait pour guide dans cette visite l'éloquent auteur des *États de Blois*, de la *Ligue* et des *Barricades*, son président.

De cette partie du château l'on passe à la salle des états, magnifique galerie d'une construction bien antérieure, livrée encore aujourd'hui aux exercices des troupes qui habitent l'aile de Gaston, et qu'il serait fort important pour l'art de faire rentrer sous l'égide de l'administration civile.

Il en est de même de la façade élevée par Louis XII, et qui est encore la propriété de l'autorité militaire. Cette construction est l'une des plus remarquables dans l'ensemble des bâtimens du château; elle serait facilement remise en état; la statue équestre du roi reprendrait sa place sur fond d'azur fleurdelisé d'or dans la niche qui surmonte l'entrée du porche, et l'aile de Gaston, peu importante par elle-même pour l'histoire et pour l'art, resterait à la disposition du génie militaire, et pourrait suffire aux besoins de la garnison. Ce serait compléter l'œuvre et sauver entièrement un de nos monumens nationaux les plus précieux.

Après une visite de six heures dans les bâtimens et à l'observatoire de Catherine de Médicis, le ministre a quitté le château en témoignant à M. Duban la satisfaction que lui faisait éprouver la remarquable et rapide exécution des travaux. A quatre heures, la commission s'est rendue au chemin de fer, mais non sans s'être arrêtée quelques instans dans le charmant manoir de M. de Lasaussaye, l'historien de Blois, *cicerone* obligeant autant qu'érudit pendant cette rapide excursion.

A sept heures, le convoi entra à la gare de Paris. On avait fait en moins de six heures un trajet de quatre-vingt-dix lieues.

ED. DU SOMMERARD.

## MŒURS MODERNES.

### LES DOMESTIQUES.

Nos pères et nos grands-pères ont assisté à une longue lutte commencée long-temps avant eux, préparée plus long-temps encore auparavant. C'était la lutte du faible contre le fort, du petit contre le grand, de l'opprimé contre l'oppresser. Plusieurs révolutions ont été le produit de cette lutte, dans laquelle les faibles ont été les plus forts. Nous sommes venus au monde pour constater les résultats et recueillir les fruits de la victoire. Ce n'est pas précisément ici le lieu de considérer quels sont ces fruits, quels sont ces résultats, d'examiner si les utopies qui ont entraîné nos pères se sont réalisées. Toujours est-il que voici aujourd'hui quelle est la situation de la littérature militante : cette guerre, mise en train par la philosophie du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, lui traçait une marche fort commode à suivre; les philo-



sophes marquaient les arbres à abattre dans la forêt des préjugés, comme ils disaient; — ce qui les faisait accuser par une femme d'esprit de *débiter des fagots*. — Puis les moutons venaient à la suite, et chacun donnait son coup de hache plus ou moins fort sur chaque arbre marqué. Et tout le monde détruisait des préjugés, renversait des abus, brisait des jougs, — rien de mieux, sans se faire faute, de temps à autre, de frapper à droite et à gauche quelques arbres qui n'avaient pas été marqués. Ainsi font d'ordinaire les chasseurs qui ont une licence de chasse dans les forêts de l'état. Cette licence les autorise à tuer « les lapins, les lièvres, les oiseaux de passage et les animaux nuisibles, » — et ils abusent à l'envi de cette qualification un peu générale d'animaux nuisibles, — en confondant sans scrupule tout chevreuil surpris à brouter les jeunes bourgeons des arbres, tout cerf convaincu d'avoir, en bramant, troublé le silence de la forêt, tout daim soupçonné d'avoir porté atteinte à la paix publique en se battant contre un rival.

Chacun a voulu avoir son abus ou son préjugé tué sous lui, chacun a voulu en appendre les dépouilles à sa maison, — comme les fermiers font des belettes et des fouines. Puis il est arrivé aujourd'hui que tout a été détruit, brisé, renversé, et que la pauvre littérature militante s'est partagée en trois corps. — Les uns ont continué de frapper les ennemis à terre, et, non contents d'avoir coupé les chênes à la racine, il les ont hachés au point de les réduire en allumettes. — Les autres frappent dans le vide de l'air, espérant toucher par hasard quelque chose en frappant toujours et en frappant partout. La troisième division s'est assise, a posé sa hache émoussée, cherche et attend.

C'est à ceux-ci que je m'adresse.

Votre œuvre est finie, — ô redresseurs de torts!

Ce qui gênait trop à droite, vous avez voulu le repousser, vous l'avez jeté trop à gauche. Aussi réjouissez-vous et dites : Hosannah! — car vous avez de nouveaux jougs, — de nouveaux abus, — de nouveaux préjugés. — Il faut combattre aujourd'hui l'oppression des faibles, la tyrannie des petits, le joug des opprimés; les forts sont foulés aux pieds, les tyrans gémissent dans un insupportable esclavage, les grands sont dans la poussière : ayons pitié d'eux et protégeons-les contre les petits, les faibles et les opprimés.

Aujourd'hui, — et peut-être en était-il déjà de même autrefois, — tout semble être fait pour les petits.

Les voitures publiques, où l'on ne peut allonger les jambes;

Les fonctions politiques, où l'on ne peut étendre une idée utile, renfermé que l'on est dans la voie de ceux qui marchent devant;

Les portes, auxquelles un homme un peu grand se brise la tête ou défonce son chapeau;

Les théâtres, où tous les petits se réunissent contre un homme de cinq pieds sept pouces qui se trouve au parterre, et, malgré ses efforts pour se faire petit, lui crient de *s'asseoir* quand il est assis depuis long-temps;

La royauté, qui doit avoir les mains à la hauteur des mains de tout le monde, — ce qui doit être fort ennuyeux.

Nous allons, aujourd'hui, commencer cette réaction, dont la nécessité est évidente; nous allons donner le signal du combat, risque à combattre seul et à être écrasé; car on peut dire des petits ce qu'un philosophe disait des sots : « Il faut composer avec eux comme avec un ennemi supérieur en nombre. » Si nous étions allés aux colonies, nous n'hésiterions pas à prendre le parti des colons contre les noirs; il y a assez long-temps que ceux-ci servent de prétexte à de longues et lourdes pages contre les infortunés colons. Faute de pis, nous allons élever la voix en faveur des maîtres contre les domestiques.

*Notre ennemi, c'est notre maître*, — a dit La Fontaine. — Nous modifierons un peu cet adage pour nous faire une épigraphe;

— car nous tenons à avoir une épigraphe, c'est un moyen d'apprendre au lecteur et de bien savoir soi-même d'où l'on part et où l'on va. — Nous dirons donc :

*Notre ennemi, c'est notre domestique*; et c'est un ennemi dangereux, car c'est un ennemi intime; c'est un ennemi qui sait nos secrets, qui connaît nos goûts et nos défauts, qui sait nos chagrins et nos joies, qui sait nos momens de bonne fortune, nos momens de détresse; — c'est un ennemi qui couche sous notre toit.

Pour justifier notre épigraphe, nous n'emprunterons pas à la *Gazette des Tribunaux* les récits plus ou moins effrayans de maîtres assassinés par leurs domestiques, de familles entières empoisonnées par une cuisinière. Nous ne rapporterons pas la mort funeste d'un homme trop vanté peut-être, mais homme cependant de mérite et de talent, de Paul Louis Courier. — Quelques argumens que nous en puissions tirer, nous abandonnerons ces narrations de cours d'assises pour ne parler que de choses de tous les jours, de choses d'autant plus dangereuses que la loi ne les atteint pas. — Qu'est devenu l'ancien serviteur dont le type est si répété dans les romans; ce domestique vertueux, sensible et désintéressé, — qui pleure des chagrins de ses maîtres, qui pleure de leurs joies; qui pleure en embrassant l'enfant de la maison, qui pleure en conduisant le grand-père au cimetière, qui pleure en suivant la petite fille à l'autel? Où est-il cet homme qui sans doute suggéra à M. de Monthyon l'idée de ses prix de vertu? — lesquels prix de vertu ont peut-être à quelques-uns suggéré l'idée de la vertu, — car il serait aussi difficile de déterminer si le premier prix de vertu a été suggéré par une vertu, ou la première vertu par un prix Monthyon, que de décider si le premier œuf est venu d'une poule ou la première poule d'un œuf, c'est-à-dire s'il y a eu des vertus avant les prix, des poules avant les œufs.

Où est-il ce domestique, presque toujours un vieillard à cheveux blancs, qui, lorsque la fortune de ses maîtres vient à s'écrouler, — pleure encore pour qu'on lui permette de servir sans gage, — et vient, encore avec des larmes de joie, offrir le résultat de ses petites économies? — Où es-tu, domestique?

Faites un essai sur celui que vous avez, quel qu'il soit; — refusez-lui une augmentation de gages, et il restera chez vous précisément jusqu'au moment où il trouvera une autre place, et il saisira, pour s'en aller, le jour où vous donnez à dîner, le moment où vous êtes malade. Avant de partir, il ne négligera pas une occasion de vous faire du tort, de vous décrier, de vous calomnier, et il trouvera d'autant plus de croyance à ce qu'il lui plaira de dire de vous, qu'il est mieux placé pour savoir.

A très peu d'exceptions près, tout domestique vole son maître, depuis le niais fraîchement arrivé qui remplace l'eau de Cologne par de l'eau, — jusqu'au plus fort qui a des marchés à l'année avec vos fournisseurs, conduit le public dans votre cabriolet à 2 francs l'heure, annonce à vos créanciers, moyennant un pot-de-vin, que vous venez de recevoir de l'argent, et que c'est le moment de vous poursuivre.

Procédons avec ordre; commençons par les maîtres d'hôtel. — Un maître d'hôtel, placé dans une bonne maison, doit se retirer au bout de dix ans, et aller vivre de ses rentes aux Baignolles. — Un mot du prince de Conti vous expliquera parfaitement le maître d'hôtel. On lui conseillait d'en chasser un qui le pillait outre mesure : « Je m'en garderais bien, dit-il. Celui-ci est gras; il me faudrait en engraisser un autre. » Le maître d'hôtel est important; mais c'est une importance particulière. Il se sent utile, indispensable; il se considère comme savant; il se sait riche. Il fait la cour aux servantes de la maison; mais, pour réussir, il compte moins sur ses avantages extérieurs que sur des promesses de bien-être et d'avenir. Ce n'est plus là l'importance du valet de chambre, du cocher, du chasseur;



ceux-là sont beaux et frisés, et veulent être aimés pour eux-mêmes.

A propos de valet de chambre, il y a une chose à laquelle nous n'avions jamais pu nous accoutumer entièrement, c'est à entendre donner ce titre de valet de chambre à des hommes des meilleures maisons de France. Le valet de chambre du roi réveille toujours l'idée d'un valet.

Le valet de chambre est fat à l'office et dans l'antichambre; hors de la maison, c'est un *monsieur*. — Il porte l'habit bourgeois et fait des visites dans sa famille, qui s'en trouve fort honorée; il conduit ses cousines à Tivoli. En parlant de son maître, il dit : Nous. — « Nous allons demain à la chambre. — Nous étions hier au bois. »

La femme de chambre porte un chapeau et un cachemire français; elle est nerveuse et petite maîtresse; elle craint les sociétés mêlées. Une des femmes distinguées de Paris, M<sup>me</sup> la comtesse d'H..., était un jour partie pour la campagne. Assez jolie pour se permettre un caprice, elle s'ennuya le soir, et se fit conduire à l'Opéra. Presque en face d'elle, une femme attirait tous les regards; M<sup>me</sup> d'H... fit comme les autres et la lorgna. La femme, objet de tant d'attention, avait en effet une mise élégante, riche et distinguée, et M<sup>me</sup> d'H... remarqua avec quelque surprise que la robe de l'inconnue ressemblait singulièrement à une robe qu'elle-même avait mise la veille. Un cachemire couvrait négligemment ses épaules; M<sup>me</sup> d'H... vit avec chagrin que ce schall était entièrement semblable à un schall qu'elle croyait unique et dont elle s'enorgueillissait. Mais je vous laisse à penser quelle fut sa stupéfaction, quand l'inconnue, en tournant la tête, lui laissa reconnaître M<sup>lle</sup> Sophie, sa femme de chambre!

Le véritable type de cocher serait le cocher du roi, ce cocher inamovible qui monte sur son siège, paré et poudré au moment de partir, en descend quand il est arrivé, abandonnant à des *subalternes* le soin d'atteler et de dételier les chevaux, de sortir et de rentrer la voiture. Le cocher est fort et gros; sa figure doit être impassible; sa voix grave ne se fait presque jamais entendre. Descendons au cocher de maison bourgeoise. Celui-ci est un inflexible tyran; il passe toute la journée dans la cour à laver une bride, la tête couverte d'un foulard, et sifflant tous les airs qu'il connaît. Cette apparente nonchalance a un but que le cocher ne perd pas de vue un instant : si on le voyait inoccupé, on pourrait l'employer à quelque autre chose, à tirer de l'eau, à faire une commission, et sa dignité en souffrirait. En général, le cocher boit, et boit beaucoup. Du reste, vous ne pouvez sortir que quand il lui plaît : au moment de partir, l'alezane boite, le cheval bai est défermé d'un pied. Il faut que vous sortiez à pied ou en fiacre.

Si vous êtes quelquefois allé vous promener le matin au bois de Boulogne, vous avez joui d'un spectacle assez curieux : une foule de domestiques arrivent de toutes parts, montés sur de fort beaux chevaux; ils se saluent, se pressent la main, font piaffer leurs chevaux comme leurs maîtres feront cinq ou six heures après, quand il y aura de la poussière; ils viennent boire le vin blanc, prendre le frais, et fatiguer les chevaux sous prétexte de leur faire faire une promenade salutaire. En les voyant ainsi gais et insoucieux, il nous est toujours venu à l'esprit que peut-être, au même moment, leurs maîtres étaient inquiets des moyens de soutenir le train de leur maison, que peut-être ils voyaient approcher avec chagrin le moment où il faudrait vendre les chevaux pour payer l'avoine.

Le chasseur a cinq pieds huit pouces et des moustaches; on l'habille de vert; M. Aguado l'habille de bleu de ciel. Le chasseur tient, par son costume et son attitude, le milieu entre le militaire et le marchand de vulnéraire suisse.

Nous allons quitter les domestiques des grandes maisons pour descendre aux domestiques des maisons bourgeoises, de-

puis la bonne jusqu'à la femme de ménage et au portier de l'étudiant. Mais il faut auparavant mettre en rang le *domestique de place*. Vous descendez à l'hôtel Meurice ou à quelque autre hôtel en renom; vous trouvez là des domestiques tout prêts qui resteront à votre service pendant le temps que vous séjournerez à Paris; vous parlez, les domestiques restent et attendent un autre maître. Ils ont un peu l'air de chasseurs à l'affût des oiseaux de passage que, pour suivre la métaphore, ils plument de bon cœur au risque de les faire un peu crier.

C'est ici que commence le rôle des petites affiches et des bureaux de placement. Le bureau de placement a été inventé par M. Willaume.

On lisait alors, sur les murs de Paris, des affiches où M. Willaume, en offrant aux célibataires des femmes de tout âge, de toute couleur et de toute fortune, annonçait en *post-scriptum* que son secrétaire plaçait des domestiques.

Depuis, les agences matrimoniales et les bureaux de placement ont odieusement pullulé. Tous les murs, toutes les maisons, sont salis de leurs petites affiches imprimées à la main; ce qu'ils ont tous à offrir est tellement identique, que l'un des propriétaires de ces cavernes a imaginé d'envoyer un afficheur chargé seulement de petites bandes où est écrite son adresse. Les afficheurs de ces *maisons* ont d'ordinaire mission, tout en placardant leurs affiches, d'arracher celles des *maisons* rivales; celui-ci laisse subsister l'annonce des autres; il se contente de se l'approprier, en superposant la bande où est son adresse et en la substituant à celle de ses émules; par ce moyen ingénieux, il fait du tort à ses compétiteurs et s'épargne des frais d'impression.

C'est des bureaux de placement, c'est de chez M. Brunet qui ne fait luire que dans les hautes classes de la société le flambeau de l'hyménée, c'est de chez ces émules que sortent les bonnes pour tout faire; elles s'adressent aux petits ménages, elles font la cuisine, frottent, savonnent, gardent les enfants, vont à la provision, coiffent madame, battent les habits et cirent les bottes de monsieur, le tout pour 150 francs par an de gages convenus; plus, le double environ qu'elles trouvent moyen de voler, de connivence avec l'épicier et la fruitière.

Il y a la bonne de garçon, de vieux garçon; celle-là est maîtresse dans la maison. Le dimanche, son maître lui donne le bras et la conduit au restaurant; elle fait des économies et compte que son maître en mourant lui laissera cent écus de rente, plus, ce qu'elle enlèvera au moment où il fermera les yeux, car elle aura soin d'écarter les parents et les amis à cette heure suprême, et le pauvre moribond se croira abandonné de gens qui sonnent dix fois par jour à sa porte. Pour plus de détails, nous vous renvoyons à la chanson de M. de Béranger.

La femme de ménage est vêtue de noir; elle a éprouvé des malheurs, des revers de fortune. Si elle ajoute qu'elle n'est pas faite pour servir, vous vous en apercevrez bien, car vous serez horriblement servi; elle tient aux égards et emporte la graisse et les bouteilles laissées en vidange. Elle fait les ménages dans trois ou quatre maisons, et colporte dans chacune les affaires et les secrets des autres, elle donne de l'éducation à ses enfants : son fils est caporal dans un régiment de ligne, sa fille est au Conservatoire.

Il nous reste à parler du portier et de la portière, et, je l'avouerai, c'est avec une sorte de terreur que j'aborde ce sujet; car ce sont les arbitres de notre destinée, et pour rien au monde je ne voudrais me mettre mal avec eux; cependant :

*Ils m'ont fait trop de mal pour en dire du bien;*

*Ils m'ont fait trop de bien pour en dire tout le mal que j'en pourrais dire.*

Si vous prenez la femme pour faire votre ménage, l'homme pour cirer vos bottes, c'est un contrat à vie; quand on ne ha-

laisserait vos chambres que tous les quinze jours, quand on ne vous monterait vos bottes qu'à midi, quand on ne balayerait pas du tout, quand vous seriez forcé d'aller chercher vos bottes vous-même, quand vous ne pourriez lire votre journal qu'après le portier et les amis du portier, — souffrez, mais ne vous fâchez pas avec lui, ne le chassez pas, car alors vous êtes perdu.

Tous les maux de la boîte de Pandore vont fondre sur vous. De ce jour, vous n'y êtes jamais pour vos amis; mais, en revanche, vous y êtes toujours pour vos parens et vos créanciers; vous ne recevez vos lettres que le troisième jour, mais on vous présente la quittance du propriétaire un quart d'heure après l'échéance du terme; — on ne vous ouvre qu'au cinquième coup de marteau, mais, au premier clou que vous fichez chez vous pour accrocher un cadre, on vous transmet les plaintes de toute la maison, et, si vous récidivez, on vous fait donner congé.

Vous croyez respirer et être sauvé; — nullement. Vous cherchez un logement, il faut envoyer prendre des informations sur vous dans le logement que vous quittez; — là on vous arrange de telle sorte que le propriétaire de votre nouveau logement vous renvoie votre *denier à Dieu*, c'est-à-dire  *votre pièce de cinq francs au portier*. — Dans votre intérêt, chers lecteurs, quoi que vous fasse votre portier, armez-vous de patience, caressez son chien, caressez son chat; caressez son enfant, caressez sa femme, donnez-lui des billets de spectacle; — faites tout pour conjurer son ressentiment, ayez toujours le gâteau de miel à la main pour Cerbère; s'il se fâche, humiliez-vous; s'il vous insulte, payez; — s'il vous bat, payez; — mais, si vous vous fâchez, vous êtes perdu.

Il n'y a pas moins de soixante mille domestiques à Paris. Les anciens noms que l'on trouve encore aujourd'hui affectés aux domestiques dans les vieilles comédies, — Champagne, — Picard, — etc., désignaient les provinces d'où on les tirait. Aujourd'hui il en vient de partout. Cependant l'Alsacien se fait d'ordinaire soldat; Paris fournit également peu de domestiques. Depuis quelques années que le goût des chevaux s'est répandu en France, on recherche pour les écuries des domestiques anglais.

Autrefois il y avait beaucoup de nègres; le nègre a un peu passé de mode. Il est aujourd'hui fifre ou chapeau chinois dans la ligne. A force de prendre, de renvoyer et de reprendre des domestiques sans en trouver de meilleurs, on a fini par s'en rapporter un peu au hasard. Un homme écrivait dernièrement à un de ses amis, à la campagne : « Envoyez-moi un domestique qui s'appelle Pierre. » Plusieurs jeunes gens de bonne famille, qui ont de riches livrées, n'ont rien trouvé de mieux que de prendre des domestiques comme les princes de *Peau-d'Ane* et de *Cendrillon* prenaient des femmes. Ils prennent le premier domestique qui entre sans faire un pli dans l'habit du précédent : cela évite de grandes dépenses, et ils assurent ne pas s'en trouver plus mal.

Je n'ai pas tout dit : il faut parler aussi des gens qui n'ont pas de domestiques.

Trois et quatre fois heureux, — comme dit Virgile, — s'ils connaissaient leur bonheur !

Le logis de ces gens-là se remarque à une propreté pleine de coquetterie; leurs habits sont purs de toute poussière, leurs bottes sont luisantes au dernier degré. Jamais ces gens ne s'impatientent ni ne se mettent en colère; — leur visage offre les apparences de la santé et de l'égalité d'humeur. Quand ils rentrent chez eux, ils sont sûrs d'avance de retrouver leur logis comme ils l'ont laissé. Leurs pantoufles et leur robe de chambre sont sous la main. Ils usent leurs habits et leurs bottes eux-mêmes.

C'est, au résumé, un état fort heureux que celui de domestique, et, à proprement parler, c'est le maître qui est l'esclave;

c'est le maître qui travaille pour nourrir, loger et habiller ses gens; s'il veut de temps à autre, en se donnant certains airs de hauteur, en grondant un peu, reprendre une apparence d'avantage sur les domestiques, ceux-ci savent combien de déboires, de désappointemens et d'humiliations il souffre à son tour pour arriver à soutenir le train de sa maison.

Le valet est plus heureux que le maître. Plus heureux qui n'est ni maître ni valet.

Goethe a dit : « On n'est pas heureux si, pour être quelque chose, il faut obéir ou commander. »

ALPHONSE KARR.

## CRITIQUE.

NÉLIDA, PAR DANIEL STERN.

Il est rare qu'un roman fixe l'attention de la critique. D'ordinaire, ces sortes de productions n'excitent qu'une curiosité vulgaire, épuisée avec la lecture. Rarement une question d'art, plus rarement encore une question de moralité, dans la haute acception du mot, peut être soulevée à leur propos. Cependant, dans notre époque, où la plus simple étude du cœur humain intéresse plus que les plus hautes spéculations de l'intelligence, où la poésie elle-même a été obligée de se faire roman dans *Jocelyn*, quelle ne serait pas la valeur d'une œuvre qui réunirait à la fois la conception, le style, la passion, et une analyse fine et profonde, d'une œuvre qui aurait sa raison d'être, non pas seulement dans le caprice d'une pensée individuelle, mais dans la souffrance commune aux nouvelles générations, qu'on pourrait lire comme un roman et qu'il faudrait méditer comme un livre, en un mot qui serait, pour le cœur, une histoire passionnée et mélancolique, et, pour l'esprit, la révélation d'un grand malaise dans toutes les conditions et dans toutes les âmes !

Telle est, suivant nous, l'œuvre de Daniel Stern. Jamais histoire du cœur n'a été plus poignante et plus vraie. Jamais non plus l'inquiétude qui nous agite, l'ennui qui nous dévore, cette maladie envahissante qui se communique à tous les membres du corps social, n'ont été analysés avec un coup d'œil plus sûr, retracés d'une main plus ferme. Chez les natures élevées et harmonieuses, c'est un besoin d'idéal, une soif de l'inconnu qui les entraîne à des erreurs généreuses et à des douleurs sans consolation. Chez les âmes moins grandes, douées de facultés incomplètes, c'est un âpre désir de domination, une ambition jalouse qui les mine et qui les fait se consumer en efforts stériles, jusqu'à ce que le désespoir s'empare d'elles. Partout, pour tout ce qui sent, pour tout ce qui pense, nul repos; une force inconnue tend à rejeter chacun hors de son milieu paisible et à le faire tournoyer dans le vide, jusqu'à ce qu'il retombe et se brise, victime dévouée d'avance à d'inévitables écueils.

Les élémens de ce livre sont fort simples. Trois personnages principaux donnent naissance à une action qui résulte naturellement de leur rencontre. Nélida est un de ces types purs, d'une beauté sérieuse, dont l'empreinte, une fois reçue, ne s'efface plus de la pensée; c'est une figure dont le charme vous poursuit comme ces portraits dont on ne peut fuir le regard fixe, triste et profond. A côté de cette ravissante création se pose la sombre figure de Guernann, phénomène particulier à notre époque d'inquiétude et de surexcitation fiévreuses. Au-dessus

de ces deux têtes, d'un caractère si différent, s'élèvent la figure pâle, le front sévère et le regard impérieux de mère Sainte-Élisabeth. Ces trois êtres, supérieurs à des degrés divers, subissent chacun la triste loi de notre époque, époque où aucune destinée ne s'achève, où rien de grand ne se complète ni ne s'équilibre. Un seul, Nélida, après avoir traversé bien des épreuves, vu toutes ses espérances brisées, se retrouve en face d'une destinée nouvelle avec un cœur aussi ardent, une espérance aussi pure, une intelligence plus grande, et un courage fortifié par la rude expérience de la vie.

« Notre destinée, c'est notre caractère, » dit quelque part mère Sainte-Élisabeth. Une des beautés de ce roman, c'est que chacun des personnages s'y trouve être l'artisan de sa propre vie, et que, cependant, une nécessité fatale les entraîne tous. Quelle est la raison de ce mystère ? Ce n'est plus ici la fatalité antique ; l'homme n'est plus le jouet des puissances supérieures, mais de ses propres passions et de ses propres curiosités. La liberté a été proclamée en principe, mais soumise à des lois générales d'ordre. Du développement légitime de cette liberté et de l'intervention de ces lois supérieures devait résulter l'harmonie du monde moral. L'équilibre une fois rompu, d'un côté par l'accroissement des facultés et des besoins de la nature humaine, de l'autre par la résistance des lois sociales, une grande douleur est née de cette perturbation. La liberté opprimée s'est dépravée, des désirs légitimes non satisfaits ont produit des curiosités indiscrettes dont la faute se trouve ainsi imputable bien plus à la société qu'à la nature. De là cette pensée de Hegel que l'auteur a choisie pour épigraphe à son livre : « Tous les symptômes de ce temps semblent démontrer que la satisfaction ne se trouve plus dans l'ordre ancien. »

Nélida, la chaste jeune fille, l'épouse abandonnée et à son tour, infidèle, l'amante dévouée qui succombe à une tâche désespérée, la noble femme qui, brisée par la lutte, épuisée d'efforts, se relève par l'intelligence d'un devoir supérieur, se sauve par une pensée religieuse, Nélida représente le côté élevé de la nature humaine, la soif de l'idéal, cet instinct des grandes âmes qui revêt ses élus d'une beauté triste. L'idéal, force et tourment de sa vie, elle veut le chercher d'abord, la candide enfant, dans le cloître, entre l'étroite cellule et l'obscur confessionnal. Désabusée à temps, elle croit l'apercevoir dans le mariage, dans l'union indissoluble de deux cœurs. Mais le monde a faussé, dénaturé cette institution sainte entre toutes ; il a fait d'un sérieux contrat un engagement frivole. Nélida, délaissée par son mari, se retrouve bientôt solitaire en face des exigences de sa nature enthousiaste, toujours fidèle à son rêve, avec une illusion de moins et une douleur de plus. Alors à ce cœur ardent, à cet esprit absolu, l'amour apparaît comme le seul refuge, comme la seule compensation possible, mais l'amour passionné, exclusif, avec ses joies inconnues et ses âpres délices, l'amour devenu destinée ! C'est ainsi qu'elle le comprend et qu'elle l'accepte. Elle n'ignore pas quels combats l'attendent, mais elle a confiance dans son courage. Pour des âmes comme la sienne, le dévouement, l'abnégation, n'ont-ils pas leurs humbles joies, leurs secrètes voluptés ? La voilà donc de nouveau, avec sa chimère, en route vers une déception plus cruelle ! Que reste-t-il à Nélida, abandonnée pour la seconde fois, lorsque celui qu'elle avait regardé comme le premier entre les hommes, dépouillé à ses yeux de la séduction poétique qui cachait un épouvantable égoïsme, la sacrifie sans pitié, sans remords, à son orgueil blessé ? Que lui reste-t-il encore après tant de souffrances inutiles, après l'espérance perdue d'élever son amant jusqu'à elle, de le rapprocher de l'idéal qu'elle avait rêvé en lui ? Jadis sa pensée avait erré avec amour sous les voûtes du cloître ; mais la vraie vie religieuse est celle du dévouement à l'humanité, Nélida l'a compris. Si, dans son malheur, elle peut se rendre utile à ses semblables, alors, on doit le croire, cette grande âme trompée sans cesse, cette destinée long-temps déviée, aura rencontré enfin sa vocation véritable.

Il n'en sera point ainsi de Guermann, cette triste personification d'une trop commune maladie. C'est une de ces natures sombres et irascibles, pour qui des facultés incomplètes créent

des ambitions sans issue. De tels hommes doivent parfois à l'orgueil qui les excite un moment de vain triomphe. Mais les faiblesses de leur caractère, jointes aux défauts de leur esprit, les font aboutir d'ordinaire à l'affaissement et à l'impuissance. L'ambition de Guermann n'a rien que de vulgaire ; il ne cherche dans l'art que sa propre grandeur et la satisfaction d'une vanité démesurée. Plébécien, armé contre les distinctions sociales d'une haine jalouse, la colère fut sa première muse, et lui donna la force d'une lutte opiniâtre ; mais, aux premiers triomphes, la faiblesse et la vanité ont reparu, la colère a fait place à un enivrement puéril. Tel est, en quelques mots, l'homme à qui des dons brillants, de magnifiques aspirations, ont donné sur Nélida séduite, entraînée, un ascendant long-temps souverain. Trop incapable de mesurer la grandeur de son sacrifice, il ne le sera pas moins de comprendre la gravité du devoir qu'il a contracté en le provoquant. Aussi le verrons-nous non moins prompt à briser un lien sacré qu'il l'avait été à le nouer légèrement, non moins implacable dans son orgueil qu'il avait été impérieux dans sa passion. Aucune considération ne l'arrêtera dès qu'il croira sa gloire d'artiste intéressée à une rupture. Puis, par une inconscience nouvelle, ou plutôt par la conséquence naturelle d'un tel caractère, l'heure approche où, épuisé d'efforts stériles, accablé du poids de son néant, il ne craindra pas d'implorer d'une femme qu'il a si lâchement trahie un pardon qui n'arrivera plus qu'à son lit de mort.

Déjà on a pu entrevoir, dans cette analyse rapide, l'austère leçon sous la fiction transparente. Un troisième personnage va compléter par son apparition le haut enseignement de ce livre. Il s'agit de mère Sainte-Élisabeth. Elle-même raconte à Nélida qu'elle veut arracher au désespoir et à l'anéantissement sa vie passée et ses longues souffrances. Douée de facultés mâles et d'un caractère impérieux, incapable de sentiments tendres, elle n'a pas su comprendre la vraie destinée de la femme. Toute jeune fille, elle ne rêvait que d'un grand rôle à jouer parmi les hommes dans des circonstances solennelles. Le fantôme de M<sup>me</sup> Roland hantait ses veilles. Poussée dans le cloître, non par une vocation véritable, mais par l'espoir d'établir sa domination sur de jeunes esprits, et d'exercer, par l'éducation, dans sa patrie, une grande influence révolutionnaire, elle a vu se dresser devant elle d'imprévus obstacles contre lesquels elle s'est heurtée avec une impuissante colère. Alors, quittant la vie religieuse telle que l'église la comprend, pour une vie de dévouement à la cause de la liberté et de l'éducation populaire, elle crut du moins se rendre utile en donnant l'essor à ses facultés. Mais la défiance accueillit bientôt, après les premiers succès, la religieuse qui avait rompu ses vœux ; et, punie par la ruine de toutes ses espérances, de l'orgueil qui l'avait fait préférer aux titres si doux d'épouse et de mère les joies altières de la domination, elle succomberait au découragement sans les desseins qu'elle forme sur Nélida. C'est à celle-ci, éprouvée par l'amour et par le martyre, libre devant Dieu et devant les hommes par l'abandon de son amant et la mort de son mari ; c'est à la douce Nélida, qui n'a répudié aucun des instincts de la femme, mais dont l'esprit s'élève au-dessus des passions qu'il a vaincues, qu'est réservée la mission que n'a pu accomplir l'orgueilleuse Faustine. La religieuse coupable abdique aux mains de la veuve purifiée.

On le voit, la part est faite à chacun suivant ses œuvres. Le vain orgueil, qui n'aspire qu'à des triomphes personnels, est puni par le désespoir et par une chute sans remède. Le découragement est le dernier terme auquel aboutit cette autre espèce d'orgueil qui a voulu dominer pour servir, et qui, dédaignant les humbles joies, mêle d'impérieux désirs à l'amour sacré de la justice. Nélida elle-même est punie d'avoir voulu faire de cet amour immense qui n'est dû qu'à Dieu, de ce dévouement absolu que l'humanité réclame de nous, le partage exclusif d'un seul homme. Mais parce que l'amour vrai, parce que le dévouement généreux, sont choses sacrées, même dans les fautes qu'ils font commettre, Nélida, menacée un moment, sera seule sauvée. Elle seule, pour avoir compris l'abnégation et le sacrifice, pour en avoir fait la règle de sa vie, elle seule est digne de mener à bien une tâche pieuse, et d'atteindre par la force de son esprit à

ces révélations singulières qui font quelquefois des femmes des prophétesses inspirées.

Il reste à dire que, dans une société mieux organisée, l'amour aurait sa place naturelle, qu'il y serait une force au lieu d'être un malheur, et qu'il n'y produirait plus de ces tentatives désespérées dont le monde s'étonne et dont il prédit avec une satisfaction jalouse la fin inévitable; que des natures comme celle de Guermann seraient impossibles dans un ordre de choses réglé par la justice, et que la religieuse elle-même aurait trouvé, dans des conditions de vie et d'organisation générale plus saines, l'emploi légitime de ses hautes facultés. Mais ce sont là de ces questions qu'on ne saurait traiter légèrement et à la hâte; il suffit de les soulever en passant. Le temps viendra où elles seront le souci du législateur après avoir passé par le travail de la pensée publique.

Nous invitons le lecteur à faire connaissance, dans le livre même de Daniel Stern, avec les autres personnages du roman. Timoléon, le mari de Nélida, la vicomtesse d'Hespel, Claudine de Montclair, sont des figures dessinées avec autant d'esprit que de grace. La marquise Zepponi est une vraie Italienne avec toutes les ardeurs du sang italien. Férez et M. Bernard, les deux cousins, sont deux profils qui, placés en regard l'un de l'autre, intéressent par le contraste. Le style, d'une noblesse soutenue et d'une singulière concision, étonne par des effets inattendus et qui lui sont propres. Telle page dans ce livre brille par une poésie ravissante, telle autre par une grande élévation lyrique. L'introduction est un tableau achevé, d'une fraîcheur délicieuse. Nous avons remarqué aussi une scène entre Férez et Faustine, vers la fin du volume. Les lilas sont en fleurs, le rossignol chante. O Faustine, si vous m'aviez aimé! s'écrie Férez en se rappelant un temps déjà bien loin, où les lilas fleurissaient et le rossignol chantait aussi. La jeune fille n'avait pas encore, dans ce temps-là, prononcé des vœux imprudents; mais l'amour qu'elle inspirait n'effleurait seulement pas son âme. Puis, après cette exclamation échappée au rude républicain tout occupé de la cause, la conversation reprend son allure sérieuse. Il y a là une page d'une mélancolie ineffable. Il n'appartient qu'aux grands artistes de jeter dans le cœur humain de ces lueurs profondes et d'en exprimer les secrets par des touches aussi merveilles.

L. DE RONCHAUD.

## POÉSIE.

### CHIMÈRE ET CENTAURESSE.

N'étais-tu qu'un mensonge, un rêve impur des hommes,  
Fable, — trop oubliée en ces temps où nous sommes?  
Dans ce rêve pourtant l'idéal triomphait.  
On pouvait, mécontent du réel qui nous presse,  
Au-dessus de la femme espérer la déesse,  
Et, las des amours faux, rêver l'amour parfait.

Quel charme de passer alors de longues heures,  
L'œil perdu dans l'azur des célestes demeures,  
À rêver qu'il en va descendre un char de feu,  
Et de pouvoir, — couché sur un lit de verdure, —  
Espérer qu'en ouvrant ses bras dans la nature,  
On les refermera sur l'épouse d'un dieu!

Le monde est à vos pieds. — Bois, prairie, onde même,  
Tout cache un être pur qui vous sait et qui vous aime.  
L'espérance rayonne où vous avez paru;

Et l'oiseau qui du ciel plane sur votre tête  
Est quelque messenger de Vénus qui s'apprête  
À vous ravir tremblant pour l'amour inconnu.

Que je vous eusse alors cherché, — partout, — sans cesse,  
Double rêve d'amour, Chimère et Centauresse,  
Êtres puissans et doux, femmes par la moitié;  
Vous qui représentez à mon âme avertie  
Qu'entre des cœurs égaux s'éteint la sympathie,  
Les deux seuls amours vrais, la crainte et la pitié!

Oui, pour toi la pitié, — timide Centauresse,  
Toujours prête à plier sous le fort qui t'opresse,  
À qui veut commander heureuse d'obéir,  
Aimant celui-là seul dans l'air de qui tu trembles,  
Et sous lequel, hélas! même en tombant, tu sembles  
Avoir encor pour lui du bonheur à mourir!

Pauvre chère victime, ah! je t'aurais rêvée,  
Et, te cherchant partout, si je t'avais trouvée,  
Délices! — que vers toi j'eusse couru joyeux! —  
Pars alors, pars, coursier; dans l'étreinte où nous sommes,  
O femme, qu'il t'emporte! — et que, fuyant les hommes,  
Je puisse dans ce vol, qui nous sépare d'eux,

Caresser doucement ta nuque veloutée,  
Baiser ta chevelure à ma bouche agitée,  
Respirer de ton sang la fumée et l'ardeur,  
Voir dans ton sein qui fuit un désir qui le presse,  
Et sentir près de moi, — sous moi, — bondir l'ivresse  
De cet étrange amour qui m'entraîne au bonheur!

Et quand au fond des bois, — sur leur tapis de mousse, —  
Tu te seras couchée enfin, plaintive et douce,  
Quel charme d'adorer ton repos à mon tour,  
D'appuyer à mon cœur ta tête renversée,  
Et de poser, tremblant, sur ta bouche embrasée  
La fraîcheur d'une bouche où l'effroi joint l'amour!

L'effroi! Non. Sous tes pieds seuls, il tremble, ô Chimère!  
Impitoyable à ceux qui n'ont pas su te plaire,  
Quels plaisirs as-tu donc gardés pour ton élu?  
Prosterné, — palpitant, à toi je m'abandonne,  
Et, si j'ai désarmé tes ongles de lionne,  
C'est qu'à ton cœur de femme, — ô bonheur! — j'aurai plu.

Je t'admire. — Immobile au soleil et rêveuse,  
Je vois de tes cheveux la nappe vigoureuse  
En ondes ruisseler jusque sur ton sein nu. —  
Pâle, — j'attends l'éclair ou d'amour ou de rage  
Que du fond de leurs cils, — mystérieux ombrage, —  
Vont lancer tes yeux noirs où nage l'inconnu.

Je vous aime. — Pitié! — Voyez comme je tremble! —  
Écoutez les instincts que votre cœur rassemble.  
Majesté de lionne, oh! laissez-vous fléchir!...  
Et si la volupté te parle seule, oh! femme,  
Connais du moins le prix de ce corps, de cette âme,  
Que l'effroi jettera frémissante au plaisir!

Mais pourquoi regretter ces rêves impossibles?  
Aux sens, comme autrefois, s'ils ne sont plus visibles,  
Leur bonheur a du moins passé dans notre amour.  
Délia! — près de toi, maîtresse deux fois chère,  
Faible et plaintive un jour, et l'autre jour sévère,  
La crainte et la pitié m'agitent tour à tour.

Si, tremblante, frappée au cœur d'un mot qui blesse,  
Tu viens réfugier dans mon sein ta détresse,  
Et boire à mes baisers l'oubli de ta douleur;  
Si, courbée à mes pieds sous le vent des alarmes,  
Tu lèves vers mes yeux des yeux noyés de larmes,  
Centauresse chérie, oh! viens! viens sur mon cœur!

Mais à la volonté si ton front se rallume,  
Si tes regards, où couve un amour qui consume,  
Au cœur, en traits de feu, me dardent leurs vœux;  
Si, prosterné, — baisant de tes pieds la poussière, —  
J'implore ton amour et la vie, — oh! Chimère,  
Je t'aime et tremble heureux sous tes grands sourcils noirs!

EUGÈNE DE STADLER.

A M. AUGUSTE BARBIER.

Vos hæc facietis maxima.  
Virgile, *égl.* x.

Oh! venez, venez voir, quand le soleil s'incline,  
Les heures sur les toits danser d'un pied léger.  
— Quoi de rouge voit-on là-bas, sur la colline?  
C'est la Foi qui s'éteint comme un feu du berger.  
— Las! hélas! qui pourra sonder la plaie avare  
Et qui toujours suinte aux flancs du vieux Lazare?  
— Est-ce vous qui passez sur le pont du canal,  
Bianca, douce Bianca, fantôme virginal?

De Lucrèce au Titien, comme d'Horace au Dante,  
Ce grand art d'Italie est une chaîne ardente  
Dont tous les fiers anneaux sonnent sous votre main,  
Comme la lyre antique aux banquets de l'Hymen.  
Le sentiment naïf et la science austère  
Ont marqué vos écrits de leur haut caractère.  
L'inspiration mâle a baisé votre front  
Que du laurier civique un jour nos fils ceindront.  
Poursuivez, noble élu, poète démocrate.  
Si la France est distraite, elle n'est pas ingrate.  
Faites chanter encor vos hymnes embrasés.  
Videz votre carquois éclatant. Épuisez,  
Comme autrefois André, vos flèches courageuses  
Contre les noirs Pithons et les hydres fangeuses.  
Dédaignant la rumeur jalouse et son cri vain,  
Montrez-vous jusqu'au bout un viril écrivain, —  
Et, sur la lyre d'or vaillamment agitée,  
Chantez comme Pindare ou bien comme Tyrtée.

CAMILLE CRÉVECOEUR.

## LA SEMAINE LITTÉRAIRE.

Mort et résurrection du livre. — Le prospectus du *Constitutionnel*.  
— Il n'y a pas d'ex-journaliste. — Hermione et Pyrrhus. — Lettre  
de M. Thiers au *National*. — Le feuilletoniste vaincu.  
— *Salon de 1846*, par M. Baudelaire-Dufays.

*Ceci tuera cela.* Et, en effet, cela est presque mort, ceci est bien vivant. *Cela*, c'est-à-dire ce corps inerte, impassible, têtue, stupide qu'on appelait encore — la librairie française — il y a dix ans, et qui n'est plus aujourd'hui qu'une chose sans nom, indigne du peuple qui se vante de marcher à la tête des gens d'esprit de ce monde; — *cela* donc, grâce à son horreur de bête de somme pour toute espèce de locomotion, s'est enfin laissé dépasser par ceci : — le journal. En vérité, l'aventure n'est pas précisément réjouissante pour les lettres, et je crois me sou-

venir qu'à cette même place, j'en ai déjà dit ma pensée avec assez de franchise. Mais, en ce qui touche la librairie, je suis fort éloigné de déplorer ce désastre, et j'estime que, n'ayant rien fait pour conjurer sa ruine, elle n'a finalement et rigoureusement personne qu'elle-même à qui s'en prendre. Où sont les efforts tentés par elle pour combattre avec avantage sur les marchés de l'Europe, les sacrifices qu'elle s'est imposés pour lutter contre les contrefaçons étrangères? où sont les innovations qu'elle a imaginées pour mettre le livre, — ce froment des âmes, — à la portée de toutes les classes? Qu'a-t-elle fait pour aller au-devant du public lorsqu'elle a vu le public s'éloigner d'elle? Où est le sang nouveau dont elle s'est ranimée? où sont les noms inconnus, les jeunes auteurs auxquels elle a prêté son appui, courant ainsi la noble chance de se tromper neuf fois, pour qu'à la dixième tentative elle pût du moins dire au monde : Un écrivain nous est né? — Fouillez toute cette librairie des dix dernières années, je vous défie de m'y trouver un seul vestige d'émulation et un seul trait d'audace. Sauf cet homme d'esprit, brave cœur, âme aventureuse, partisan de tout ce qui est jeune, de tout ce qui germe, de tout ce qui veut produire, — j'ai nommé M. Hetzel, — sauf encore Furne et Amyot, pour qui l'art sérieux est souvent demeuré chose sérieuse, — qui voyons-nous à la tête de la librairie française? Des marchands de livres, de pauvres et maladroits égoïstes spéculant sur le monopole du succès et de la renommée; des exploiters sans génie, qui, pour dernière sottise, se sont mis au service de la presse, vendant aux journaux les manuscrits qu'ils n'avaient plus même l'orgueil de publier, et nourrissant ainsi de leur propre chair le colosse grandissant qui devait finir par les engloutir un jour.

De façon, je vous le répète, que l'état actuel de la librairie ne saurait inspirer ni compassion ni regret. Seulement qu'elle se hâte, puisqu'elle doit mourir. Une fois morte, et bien morte, nous aurons du moins cet avantage de ne plus fonder sur elle d'espérances chimériques; nous saurons ce que nous avons et ce que nous n'avons plus, et nous ne courrons point le risque de nous tromper de route. A la pensée qui voudra faire son chemin, il ne restera qu'une route, mais large, hospitalière, et royalement servie par cette locomotive à toute vapeur, — le journal.

Et, tenez, n'est-ce déjà pas un fait accompli? N'ai-je pas sous les yeux le grand acte significatif de la semaine? Ne voilà-t-il pas la révolution terminée? La conquête est faite, il n'y a plus à y revenir. Le prospectus du *Constitutionnel* en dit plus à lui tout seul que n'en diraient tous les livres que la librairie n'imprime plus. Maintenant que le journal a tué les libraires, le journal ressuscite le livre, mais le livre comme il doit être, accessible, populaire, le livre à bon marché, le livre qui va s'en aller partout, en haut, en bas et au loin, le livre enfin tel qu'il le fallait dans cette France où les révolutions ont convié trente millions d'âmes de plus aux nobles festins de l'esprit. Et ce que le *Constitutionnel* va faire pour le roman, pour les mélanges, pour les annuaires, pour le théâtre, qu'arrivera-t-il, je vous le demande, lorsque les journaux qui s'adressent aux spécialités, émus de ce grand exemple donné par une intelligence hardie, l'accompliront, eux aussi, pour la jurisprudence, pour la médecine et pour les sciences naturelles; — lorsque, réclamant leur part à l'œuvre de la conquête, ils ressusciteront le livre savant, comme M. Véron ressuscite le livre de nouveauté, et feront descendre la science des hauteurs d'un tarif absurde au prix le plus libéral et le plus réduit? Alors où sera la librairie? — et je comprends ici toute la librairie, aussi bien les boutiques de l'esprit que celles du savoir. — La librairie sera dans le journal et non plus ailleurs; — et certes, à la physionomie que prennent les choses, il ne faudra que s'en applaudir.

Voilà donc, avant tout, ce que je tenais à dire. Le bon esprit qui dirige le *Constitutionnel* vient de tenter un de ces coups de maître qui changent en un instant toute une face des choses, ouvrent des horizons qu'on ignorait, riches d'air et d'espace, et vers lesquels le progrès, — ce génie du siècle, — aime à reprendre sa course d'un pas électrisé.



C'est bien, mais ce n'est pas tout. Il est maintenant un devoir plus impérieux que jamais, et qu'il appartient aux *revues* d'accomplir. Que ces sentinelles, placées aux vigies, veillent désormais d'un œil actif et sévère. Puisque la critique, — celle qu'on appelait hier encore la critique des livres, — ne sera plus à l'avenir que la *critique des journaux*, que cette critique redouble de science et d'autorité. Nous l'avons dit presque à chaque ligne, en ces colonnes, le tourbillon où le journalisme emporte les lettres peut les mener fort loin, — mais dans la direction des abîmes. Il faut que les *revues* servent de signaux. C'est aux différents groupes d'esprits sérieux qui les composent qu'est échue la tâche de se tenir sans cesse tournés vers les routes sacrées, afin que ceux qui passent dans la poussière et dans le bruit sachent bien de quel côté sont les dieux. La critique, à ce point de vue, devient un sacerdoce, car elle a pour objet la conservation des saints mystères et des traditions divines, — et travaille à ce que l'art ne cesse jamais d'être adoré parmi les hommes. Telle sera l'œuvre des *revues* au milieu de l'état de choses qui va concentrer le livre dans le journal, et qui dispersera le journal dans des millions de mains.

Si je relève, çà et là, tous les faits éloquents de ces derniers jours, je n'en trouverai pas, après le spécimen du *Constitutionnel*, qui nous dise plus de choses que la lettre récemment adressée par un ex-journaliste à trois journaux de Paris.

Je dis un ex-journaliste, et j'ai tort. On n'est jamais un ex-journaliste, attendu qu'une fois entré dans cette jacquerie de la presse il n'est plus possible d'en sortir. Le journal a pour privilège singulier de gagner incessamment de nouveaux travailleurs et de n'en perdre jamais. Je croirais volontiers que c'est là son côté providentiel. Nommez-moi le journaliste qui n'est pas un peu mort journaliste? Sera-ce ce grand orateur, cet homme d'état d'un éblouissant génie, ce spirituel seigneur de la politique, exubérant, fougueux, téméraire, étourdi comme un page, savant comme Montesquieu, intelligence grave, cœur d'enfant, naïf et rusé, séduisant, corrupteur, et, quand il le veut, bouillant de patriotisme et d'orgueil, travailleur de bronze, s'assimilant toute chose avec la rapidité de la foudre, esprit infatigable, âme ouverte à toutes les passions élevées, artiste, écrivain, roi de la tribune, composé bizarre de lumière et d'ombre, capricieux et fantasque, mélange inqualifiable de tous les talents les plus contraires, Gondi, doublé de Médicis, — sera-ce cet homme, sera-ce lui, l'enfant de la balle, notre frère aîné de Bohême, que vous allez me citer? S'est-il vraiment soustrait, et pour toujours, à la presse, à cette maîtresse convulsive dont il commença, comme nous tous, par être l'amant effaré? De peur qu'elle ne l'étouffât dans une crise amoureuse, que n'a-t-il pas fait, lui, pour la museler et la charger de chaînes? Assurément ce fut une lutte étrange que celle de ce publiciste contre la publicité. Qu'il se démenait bien à la tribune, qu'elle rugissait bien dans la rue, qu'ils furent tous deux après et turbulents en ce mois de septembre 1853, que de fureurs et de cris entre ce Pyrrhus insolent et cette Hermione jalouse! Nous fûmes, sans amour, engagés l'un à l'autre, disait le traître; mon cœur, je le vois bien, devait mieux vous connaître et mieux s'examiner... rien ne vous engageait à m'aimer en effet. — A quoi la princesse échevelée :

Je ne t'ai point aimé, cruel! qu'ai-je donc fait?

Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle?

Mais elle eut beau dire, il fut inexorable; ils se séparèrent, lui le dédain sur les lèvres, elle la menace à la bouche et invoquant les dieux :

Les dieux, les justes dieux n'auront point oublié  
Que les mêmes sermens avec moi t'ont lié.  
Porte à d'autres autels ce cœur qui m'abandonne,  
Va, cours : mais crains encor d'y trouver Hermione.

Et, en effet, elle sut bien le retrouver. Hélas! vous le voyez, à quoi servit ce beau dessein de fuir? Que disait-il que leurs cœurs n'étaient point faits dépendans l'un de l'autre? Pourquoi, de la

sorte, mentait-il à lui-même et à sa farouche délaissée? A-t-il fallu bien long-temps pour qu'elle le ramenât, triomphante, à ses pieds? Certes, le rapprochement n'a pas eu lieu sans quelque embarras d'un côté, sans quelque surprise impertinente de l'autre. Hermione est si grande dame quand elle veut! Ne s'est-elle pas avisée d'appeler son pénitent d'amour un correspondant *invraisemblable*? Le mot sent un peu son coup d'éventail, et, pour sa part, notre repentir n'a pas tout de suite retrouvé sa belle assurance d'autrefois. Le début de sa lettre respire visiblement cette gaucherie qui part des cœurs contrits et des amans penauds. Ce n'est pas là le clair et hardi langage de l'homme qui n'a point péché. Hélas! que les vieilles amours sont de délicate reprise, et que c'est une besogne malaisée de renouer de si loin! Enfin, Dieu soit loué, le galant s'en est tiré de son mieux, et de façon assez décente pour ne donner à rire à personne, pas même au *Journal des Débats*. Mais il n'en demeure pas moins cette morale au bout de la comédie, que les amans d'Hermione aiment jusqu'à la mort. Dieux sauveurs, ayez pitié de nous! car c'est une bien-aimée qui en use terriblement de ses amoureux, et qui ne s'en fait pas faute, la créature qu'elle est! Si je vous disais tous ceux qui ont succombé sous les étreintes de cette coquine ardente, et qui lui avaient tout donné, jeunesse, esprit, style et croyance, leur sang et leur chair, leurs jours et leurs nuits, — pour expirer à la fin, minés par la consommation de l'âme et la phthisie du cœur... Tenez, je ne sache qu'un homme, — ceci est ma pensée la plus sincère, — qui ait reçu du ciel cette puissance inouïe de servir pendant quinze années, — sans relâche, remarquez bien, sans brouille aucune, sans une heure de repos, — cette courtisane aux reins d'acier, dont on croirait qu'au lieu d'être l'amant, il est l'Antée, tant à chaque fois qu'il la touche, il retrouve de jeunesse et de vaillance.

Hier, je relisais son feuilleton de lundi dernier. C'est un de ces chapitres, cascades de perles et de pierreries, écluses qu'il ouvre aux meilleurs endroits de son esprit, les jours d'indolence universelle, quand le théâtre sommeille et que la critique s'endort. L'incroyable est qu'il aime surtout à parler lorsque chacun ne sait plus que dire. Ce qui fait la stérilité de tous fait son abondance à lui. D'où les autres ne rapportent que la famine, il trouve à ramener sa javelle. Il n'est que lui pour se pencher au-dessus des sources taries et changer en torrent la gouttelette réfugiée sous un petit brin de mousse. Il a ce beau don des poètes, que les poètes partagent avec Dieu : — du vide il tire un monde. Il sait, constructeur magique, comment s'élèvent, sur la fine pointe d'un mot, les palais de la fantaisie, ces Alhambras dont le doigt de Vesper dessine les splendeurs dans les pourpres flottantes du couchant. Il vit de tout et de rien, ou plutôt il vit de lui-même, de son esprit infatigable et de son esprit sans fin. Chaque lundi nous le ramène, aussi prodigue et aussi riche que s'il en était à son premier lundi. Il donne, il jette au vent toute sa verve, comme s'il ne devait plus rien donner, lui qui donne toujours. La première méchante pièce venue lui demande l'aumône de deux lignes, il lui en accorde trois cents. Au lieu de dire : « M. Samson a fait les *Trois Crispins*, Dieu le bénisse! » le voilà, sans souci d'économie dans un sujet si pauvre, déroulant à nos yeux toute la vieille comédie, celle qui courait les champs gueuse, galante, raffinée, buvant sous les pampres, belle à ravir, en guenilles, et se mariant de raccroc à la fumée des chandelles. Ou bien, si le nom d'une coquette vient au bout de sa plume, vite un pastel, que dis-je? un mélange de grace et de vigueur, une eau-forte où le trait âprement buriné se fond dans les touches molles, les velours exquis de la manière noire, — et cela, c'est un portrait à peu près aussi pur, aussi fièrement écrit qu'on l'eût écrit lorsque vivait Labruyère. Que fera-t-il des *Petites Danaïdes*, ce vieux éclat de rire de Désaugiers? Il en fera sa plus suave élegie, l'élegie des fleurs effeuillées et des vingt ans qui ne sont plus, page délicate et douce qui remonte d'un sourire rêveur les sentiers de la jeunesse, le temps où l'on aimait tant de choses... Ou bien ce sera le tableau de genre, la débutante, le souffleur, la duègne, car ce théâtre, c'est-à-dire ce monde à part dans le monde, il en connaît les larmes réelles et les joies d'apparat; il a sondé tous les recoins des tripots, il sait



comment s'accroupit Célimène pour essuyer son rouge et détacher ses fleurs. Plume toujours prête et toujours bien taillée! Et voilà bien des années que cela dure! Combien se sont lassés pendant qu'il marchait ainsi? Et n'est-ce rien, je vous prie, parmi nos feux de paille et nos vaillances poussives, que ce travailleur obstiné, sans cesse en train de bien faire, et qui ne se repose des labeurs de la presse qu'en reconstruisant *Clarisse Harlowe*? En voilà donc un, un seul, que le journalisme n'aura pas vaincu. Mais, en revanche, s'est-il donné du mal, ce journalisme honnête, pour venger son échec! A-t-il assez poursuivi cet homme? Que d'épigrammes, que d'injures! Et quel triomphe, si d'aventure, sous cette pluie de quolibets et de projectiles, on eût vu chanceler ce *beau danseur de corde*, comme ils disaient en riant! Mais, cruauté plus sérieuse, n'ont-ils pas compté, pour cela, jusque sur les défaillances de son cœur?

Je veux terminer ici par un livre. — Un livre! cela sonne étrangement aujourd'hui! — Enfin c'est un livre, aussi petit que possible, il est vrai, mais qui proteste, à sa manière, contre la tyrannie des journaux. M. Baudelaire-Dufays ne demanderait pas mieux que de faire son chemin sans le secours de la presse, cette usurière avare qui ne prête de la renommée qu'au denier cinq. Déjà, sur le Salon de 1845, il écrivit un petit livre où il débutait par ce défi : « Ce que nous disons, les journaux n'oseraient pas l'imprimer. » Il annonçait, en effet, qu'il voulait être impartial. Il vient également de faire la revue du Salon de cette année, toujours avec le même dédain pour *l'opinion périodique*, notamment avec les mêmes marques d'un médiocre souci de certaines idées, — et je dis « certaines idées, » sans penser pour cela que M. Baudelaire les accepte, même à titre d'idées.

J'insiste là-dessus pour en tirer la preuve de cette vérité, — que le premier besoin d'un esprit jaloux de la vraie lumière est de se fermer à toutes les lueurs qui s'éparpillent au dehors, et que cet instinct de résistance aux opinions *clichées* est le plus sûr guide vers la connaissance du bien. Il s'est donc trouvé que M. Baudelaire, partant du même point d'où nous partons nous-même, est arrivé, par une logique exacte, à une formule qui est la nôtre, — textuellement. Il a dit : « Exalter la ligne au détriment de la couleur ou la couleur au détriment de la ligne, sans doute c'est un point de vue; mais ce n'est ni très large, ni très juste, et cela accuse une grande ignorance des destinées particulières. Un point de vue plus large sera l'individualisme bien entendu : commander à l'artiste la naïveté et l'expression sincère de son tempérament, aidée par tous les moyens que lui fournit son métier. » Ainsi, voilà qui est clair. Les *destinées particulières* commandent le respect de l'*individualisme*, et l'*individualisme* consacré détruit aussitôt toute pensée de secte et d'école. Il n'y a qu'une école, celle de la NAÏVETÉ et de la SINCÉRITÉ.

M. Baudelaire va plus loin : il prétend que le romantisme n'appartient à aucun de ceux qui, dans les derniers temps, s'en sont dits les maîtres. « Le romantisme, dit-il, n'est précisément ni dans le choix des sujets, ni dans l'amour ni dans la haine du passé, ni dans la vérité exacte, — le réalisme, — mais dans la manière de sentir. Il n'est pas en dehors, il est en dedans. » J'aime assez ce penseur qui revient obstinément à sa croyance : « l'expression sincère du tempérament. » C'est au profit de cette croyance qu'il confisque le romantisme. Mais il faut qu'il prouve la possibilité de fonder, dans une même et libérale paix, ces deux moitiés de la nature que les écoles ont perfidement armées l'une contre l'autre, — la couleur et la ligne; — car, sans cette paix, que devient le libre arbitre du sentiment? Ceci forme un chapitre de son livre, assurément le plus travaillé et le plus curieux peut-être, où l'esprit de Stendhal jette çà et là son éclair dans la brume un peu fantastique du mysticisme allemand, et il arrive à cette conclusion, que « le dessinateur peut être coloriste par les grandes masses, de même qu'un coloriste peut être dessinateur par une logique complète de l'ensemble des lignes, — mais que l'une de ces qualités absorbe toujours le détail de l'autre. » Ce dernier mot nous amène naturellement au paragraphe dit : *Delacroix*. Il y a deux choses très curieuses dans ce paragraphe : la citation d'un feuillet de M. Thiers en 1822, où le jeune journaliste (et il a voulu ne plus l'être!) prophétise le grand avenir de

M. Delacroix. « Je ne crois pas m'y tromper, M. Delacroix a reçu le génie. » On ne se figure peut-être pas tout ce qu'il y avait d'extravagance surnaturelle à parler de la sorte, dans le *Constitutionnel*, en 1822. Pour quelques personnes, ce serait encore de la démence, même aujourd'hui. La seconde curiosité de l'article, c'est le développement de cette proposition : M. Delacroix est la pure expression du romantisme (tel que l'auteur l'a défini plus haut et que nous le définissons nous-même); M. Victor Hugo est la pure expression de l'*académisme*.

« M. Victor Hugo, dit l'auteur, est un ouvrier beaucoup plus adroit qu'inventif, un travailleur bien plus correct que créateur. Delacroix est quelquefois maladroit, mais essentiellement créateur. M. Victor Hugo laisse voir dans tous ses tableaux, lyriques et dramatiques, un système d'alignement et de contrastes uniformes. L'excentricité elle-même prend chez lui des formes symétriques. Il possède à fond et emploie froidement tous les tons de la rime, toutes les ressources de l'antithèse, toutes les tricheries de l'apposition. C'est un compositeur de cadence ou de transition, qui se sert de ses outils avec une dextérité véritablement admirable et curieuse. M. Hugo était naturellement académicien avant que de naître, et, si nous étions encore au temps des merveilles fabuleuses, je croirais volontiers que les lions verts de l'Institut, quand il passait devant le sanctuaire courroucé, lui ont souvent murmuré d'une voix prophétique : « Tu seras de l'Académie. »

Et enfin, « trop matériel, trop attentif aux superficies de la nature, M. Victor Hugo est devenu un peintre en poésie; Delacroix, toujours respectueux de son idéal, est souvent, à son insu, un poète en peinture. »

En voilà suffisamment pour expliquer au lecteur dans quel sentiment original et altier ce petit livre est conçu. Il est bon à lire jusqu'au bout, surtout parce qu'au bout on trouvera quatre pages fort judicieuses pour la réhabilitation du *costume moderne*, — dernier trait décoché contre le faux romantisme en faveur de la grande poésie universelle qui est de tous les temps et de tous les habits.

MARC FOURNIER.

## LES FLEURS ANIMÉES.

Grandville, dont la verve satirique s'est amusée à prêter de notre ressemblance aux héros à pattes de La Fontaine, ce qui est offensant pour les animaux et peu agréable pour l'humanité, est en train dans ce moment de commettre un véritable sacrilège. Que lui ont donc fait les plantes pour affubler leurs charmes de nos traits et de nos costumes? N'est-ce pas profaner les fleurs que de vouloir les recréer à notre image, que de chercher dans leur vie si courte un écho de la nôtre, que de leur attribuer, bon gré, mal gré, nos penchans et nos mœurs? C'est en vain que, pour s'absoudre, il les métamorphose en femmes; croyez-vous que ce soit fort adroit, et pensez-vous que les femmes en soient très reconnaissantes? Une fois qu'il sera décidé qu'elles sont des fleurs, à quoi les comparera-t-on? Il y en a qui seront enchantées d'être roses, lis ou tulipes; mais celles qui seront chicorées, asperges ou artichauts, celles qui auront à la fois des dards et une mauvaise odeur! Vous me direz que les fleurs de bas étage, il en fera des hommes : moi, je vous répondrai que c'est bien difficile; en botanique, les hommes sont les étamines. Comment sortir de là? Quoique l'esprit se tire de tout, M. Grandville, j'en ai grand'peur, s'est engagé dans une voie funeste où son talent ne glanera guère que des reproches.

Il va troubler la paix de nos jardins sans profit pour nos salons. Où se réfugierait-on, s'il faut retrouver dans nos parterres et dans nos champs les vanités, les prétentions, les ridicules, qui nous font fuir la ville? Ajoutez qu'en général les fleurs ne sont pas si pures qu'elles en ont l'air, et vivent un peu à l'orientale, étant presque toutes des pachas féminins qui ont des harems d'un autre sexe. Pourquoi matérialiser ces secrets? L'idée qu'on tente d'exploiter n'est pas au reste des plus nouvelles. La poésie a déjà tenté ce qu'essaie aujourd'hui le dessin. Darwin, dans son poème des amours des plantes, en a fait (pendant quatre mille vers, pardieu!) autant de nymphes qui pleurent, qui chantent et qui soupirent, comme de vraies Phyllis. L'avoine est la belle Avena; le bleuet, la riante Cyana; le chardon lui-même devient la charmante Dipsaca, et la honte de nos corbeilles, l'ortie, n'est plus à ses yeux qu'une beauté piquante qui répond aux galanteries par des épigrammes (lisez probablement ampoules). Ces inventions de carnaval ne nous paraissent pas des plus heureuses, et ce bal masqué de la nature, où l'on ne reconnaît personne, n'est rien moins que divertissant. Avant Darwin, son compatriote Langhorn avait imaginé de composer ce qu'il appelle les fables de Flore. Là il n'y a que les sujettes de l'antique déesse qui agissent et qui parlent : ce n'est pas très animé. Malheureusement aussi elles ne parlent pas mieux que le poète, et son style de jardinier n'est pas plaisant. Oter aux fleurs leurs parfums pour y substituer des vers qui ne sentent pas la poésie! il me semble que c'est bien barbare. Tant d'exemples n'auraient-ils pas dû détourner l'artiste de son projet? Il n'y a qu'une chose qui me console des blasphèmes de M. Grandville, c'est que les fleurs sont si nombreuses, qu'il ne pourra pas les peindre toutes. Quand je saurai que les fleurs que j'aime vivent comme les gens que je n'aime pas, j'en cultiverai d'inconnues qui poussent au-delà de son crayon. J'en serai quitte pour changer d'amour, et c'est peut-être un service qu'il m'aura rendu. Dieu n'a pas fait tant de beautés pour qu'on n'en adore que la moitié, et l'inconstance n'est pas de l'apostasie.

LAZARE MONK.

## REVUE DE LA SEMAINE.

ODÉON. — ÉCHEC ET MAT.

L'Odéon, forcé de remettre à l'hiver prochain la pièce de M. Ponsard, a donné par compensation une fort agréable comédie intitulée : *Échec et Mat*. Ce n'est pas une œuvre à soulever des questions littéraires, mais c'est ce que l'on peut voir de plus adroit, de plus habilement enchevêtré, de plus réussi en un mot, au point de vue ordinaire du théâtre. M. Scribe envierait bien des scènes et bien des mots de cet imbroglio comique, auquel, du reste, Alexandre Dumas a quelque peu concouru.

L'action est fort simple, et tire tout son intérêt d'une succession de scènes à tiroir parfaitement disposées pour le jeu des acteurs. Le roi d'Espagne aime une jolie orpheline, et la fait épouser à un vieux général de ses armées. Ce dernier s'aperçoit à temps du rôle ridicule qu'on veut lui faire jouer, et emmène sa femme loin de la cour. On parvient à l'y faire revenir, et de ce moment la lutte s'engage; c'est l'éternel combat de l'esprit et de la puissance, c'est Figaro, c'est Pinto, c'est le major Palmer, mais tout cela varié, transformé, nouveau, et surtout admirablement rendu par Bocage, qui s'est montré supérieur dans ce genre mixte, où l'ironie obtient de véritables effets comiques, et qu'ont toujours affectionné les grands acteurs.

Le rôle du roi a été rendu avec beaucoup d'esprit et d'élégance par Jourdain. Mauzin a fait plaisir dans un personnage moitié capitaine et moitié espion, qui ne manque pas de fantaisie bouffonne. Ce Castellan a perdu un livret où il note ses observations politiques; c'est l'adroit mari qui le trouve, et qui fait de chacun des feuillets le prix d'un service que l'espion est obligé de lui rendre, bien qu'il soit naturellement dans le parti de ses ennemis. Ce moyen amène des péripéties fort originales. Le roi, tenu en échec jusqu'au dénouement, devient *mat* par les soins d'un jeune cavalier, qui gagne près de la reine tout le terrain que perd la couronne autre part. A tout prendre, la pièce est une partie d'échecs bien défendue et bien gagnée, où tous les acteurs se sont montrés des pions fort intelligents. Ce succès est d'heureux augure pour la décision de la chambre touchant la subvention future de l'Odéon.

### COMÉDIE-FRANÇAISE.

Si Aristophane vivait parmi nous, il serait forcé de se faire vaudevilliste et d'en passer par la censure. Voici cependant une comédie à la manière du grand comique grec qui vient de se révéler. Nous lisons dans la *Gazette des Théâtres* :

« Si deux ou trois mille spectateurs avaient pu assister mardi dernier à la séance du comité de lecture du Théâtre-Français, on ne dirait plus aujourd'hui que la comédie est morte.

« Il est impossible de se figurer les scènes excellentes, et du comique le plus élevé, qui ont signalé cette curieuse séance. MM. les sociétaires ont été les héros et les acteurs de la pièce.

« Cette comédie nous a paru divertissante, c'est pour cela que nous en toucherons deux mots à nos lecteurs; — et pourtant, ce qui fait en ce moment le sujet de notre hilarité a jeté la Comédie-Française dans une perturbation impossible à décrire. Les sociétaires sont consternés.

« Or, voici ce qui s'est passé mardi dernier. Un jeune auteur d'un talent remarquable, M. Ferdinand Dugué, devait lire au comité une pièce dont il n'avait pas cru devoir livrer d'avance le titre à MM. les sociétaires. — Ce titre devait rester secret jusqu'au moment solennel où l'auteur déploierait son manuscrit. L'auteur avait eu ses raisons pour agir ainsi : le titre, en effet, était à lui seul une énorme hardiesse; il devait, une fois l'heure de la révélation arrivée, retentir comme un coup de tonnerre aux oreilles des sociétaires épouvantés. L'auteur, à ce qu'il paraît, comptait beaucoup sur cette péripétie. Malheureusement un indiscret avait prévenu l'aréopage et dévoilé le titre fatal.

« Or, voyez si ce titre était significatif. A peine le comité l'eut-il entendu prononcer, qu'il sentit un frisson lui courir par tout le corps. Quand parut M. Dugué, presque toutes les figures étaient pâles et inquiètes, moins celles des dames, qui étaient charmantes de coquetterie et de grâce.

« L'auteur lut à haute et très intelligible voix : *Le Comité de lecture, comédie en trois actes et en vers*.

« L'auteur, nous l'avons dit, comptait beaucoup sur l'effet de son titre, qu'il croyait inconnu; il fut donc extrêmement surpris en voyant que le comité ne bougeait pas.

« Cependant la comédie de M. Dugué renfermait d'assez jolies choses; car, malgré cet effet manqué, elle ne tarda pas à produire une sensation sur l'assemblée.

« Après le premier acte, MM. les sociétaires se levèrent et protestèrent avec une véhémence incroyable contre l'audace d'un auteur, lequel ne craignait pas de venir insulter le Théâtre-Français jusque dans ses foyers.

« Cependant l'auteur restait parfaitement tranquille et sérieux au milieu de cette tempête. — Les membres du comité criaient et se démenaient de leur mieux. — M. Dugué les laissait faire et buvait de temps à autre une gorgée d'eau sucrée pour se préparer à lire son second acte.

« M. Samson, qui avait cru prudent de ne pas assister à la séance, se tenait dans une pièce voisine, et on lui faisait passer

des bulletins qui le mettaient au courant de la discussion. Enfin, quand les sociétaires furent las de crier et de tempêter, M. Dugué prit la parole à son tour : — Pourquoi donc cette fureur, messieurs ? dit-il. Vous vous êtes reconnus, tant mieux ; car je vous avoue franchement que c'est vous que j'ai voulu peindre. — Et pourquoi le cacherais-je ? Vous m'avez fourni le sujet d'une comédie, — et cette comédie, je l'ai faite ; jugez-la. — Je me trompe : cette comédie, c'est vous qui en êtes les auteurs. Monsieur Provost, c'est vous qui avez dit ceci. — A vous, monsieur Beauvallet, appartient ce détail. — Je dis que M. Samson est un auteur de mauvaises pièces qui en refuse de bonnes, — et vous me trouvez trop hardi ! Cela n'est-il pas plaisant ? Il n'y a pas un de vous qui ne déclare l'organisation du comité détestable, — et vous êtes étonnés que je la critique, — et vous ne comprenez pas le courage qu'il y a à venir chez vous vous dire vos vérités ? Elles vous blessent, j'en suis fâché ; mais vous feriez mieux de profiter de la leçon. »

« Telle est l'amusante pièce que la Comédie-Française a jouée mardi dans son petit intérieur. On ne sait pas si elle en donnera une deuxième représentation. »

En femme d'esprit qu'elle est encore, la Comédie-Française a fini par s'amuser la première de cette fantaisie d'un jeune homme de talent qui a sans doute beaucoup de loisir.

Quelque soin qu'on apporte dans l'examen des œuvres du Salon, il n'est pas possible de tout dire et de rendre à chacun la part d'éloges à laquelle il a droit ; aussi il n'est pas un seul de nos rédacteurs qui n'ait au moins deux ou trois oublis sur la conscience, et dont le sommeil ne soit troublé par des remords implacables. Il aurait fallu citer parmi les meilleurs tableaux religieux le *Baptême du Christ* et le *saint Louis de Gonzague* de M. Bonnegrace, œuvres distinguées d'un artiste consciencieux et habile. Parmi les portraitistes, c'est à tort que nous avons passé sous silence M<sup>me</sup> Lavalard qui avait exposé deux portraits pleins de sentiment et de finesse. Nous voudrions parler en détail des cinq petites toiles de M. O. Guet : *la Sieste orientale*, *le Narghilé*, *le Magnolia*, *l'Amphore* et *la Jeune Grecque*. Si une légère transition nous permettait de passer du portrait d'homme au portrait de bête, nous citerions avec éloges les quadrupèdes de M. Paul Gélibert. L'an dernier, il s'était attaqué vigoureusement aux animaux furieux ; cette année, son talent est plus calme : il n'a peint que des brebis, mais avec beaucoup d'art et de naïveté. M. Gélibert a un fils de treize ans qui modèle déjà avec beaucoup de dispositions les animaux. Il avait envoyé quelques études vraiment remarquables pour un sculpteur de cet âge ; mais le jury ne veut encourager personne. Il faudrait parler aussi de M. Charles Humbert.

Peut-être avons-nous glissé trop légèrement sur les pastels et les dessins. Il y avait au Salon, à côté de l'admirable *Lion* de M. Eugène Delacroix, des aquarelles dont on n'a pas assez parlé. Pour M. Tournoux, le jury ne lui a permis d'exposer que la *Fuite en Égypte*, et ce pastel, si coloré et si fin, a fait regretter qu'on se soit montré si injustement rigoureux envers un artiste si bien inspiré. Les paysages de M. Flers étaient charmants ; le *Trompette*, de M. Foussereau, était plein de mouvement et de fierté. L'œuvre d'un débutant, M. Roger, nous a également frappé ; il y avait dans son dessin, *les Barbares*, une fougue et un élan qui nous donnent les meilleures espérances. MM. Rolland, Alphonse Masson, de Curzon et Brillouin ont montré, dans des œuvres d'un caractère différent, tout ce que leur talent a de vigoureux, de distingué et de poétique.

#### SALON DE 1846. — CRITIQUE DE LA CRITIQUE.

La presse belge ne veut pas accepter nos jugemens sur les artistes belges à propos de la dernière exposition du Louvre. Nous lisons dans *l'Indépendance* :

« Que peut-il résulter de la partielle sévérité des critiques parisiens vis-à-vis des artistes belges ? C'est que ces derniers, découragés par la certitude d'être maltraités, quel que soit le mérite de

leurs ouvrages, prennent la résolution de se tenir désormais éloignés des expositions françaises. Cependant le public, qui n'a pas, lui, des préjugés de coterie et qui ne croit pas la gloire de la France compromise, parce que des peintres belges auront brillé à côté des artistes français, y perdra de ne pas voir apparaître aux Salons annuels du Louvre, des talents qu'il avait appris à connaître et à estimer.

« Le reproche le plus sérieux adressé par M. Thoré aux artistes belges est de ne pas chercher assez l'imitation de la nature. Et c'est au nom de l'école française qu'on lance à la nôtre cette accusation ! Si jamais peintres sont demeurés loin de la nature, ce sont les peintres français. Accordez-leur du goût, de l'esprit, du charme, de la grâce ; mais ne dites pas qu'ils ont l'instinct de la nature ; car tout, chez eux, est système et convention. Les artistes de l'école belge poussent trop souvent jusqu'à l'exagération la qualité que leur refuse le critique parisien, ils se résignent trop complètement à l'imitation exacte de la nature. Et c'est du contraire qu'on les accuse ! De pareilles erreurs méritent à peine d'être relevées.

« M. Thoré n'épargne personne dans sa croisade contre les étrangers. MM. Cornélius, Overbeck, Schadow, Schelfhout, Van Hove, Van Schaendel dont il fait un Belge, sont également exposés à ses attaques. S'il n'est pas question de M. Gallait dans ce terrible feuilleton, c'est que le journaliste considère le peintre de Tournay comme Français, et qu'à ce titre il a cru pouvoir le louer ailleurs. M. Gallait avait habité Paris plusieurs années, la presse de cette capitale lui octroie le droit de bourgeoisie. Il est Français comme Philippe de Champagne, Vander Meulen et Edelinck l'ont été.

« Un autre critique a également pris à tâche de rabaisser, dans ses comptes rendus du Salon, tout ce qui n'est pas français. Il ne cherche pas à dissimuler son sentiment à cet égard. Afin qu'on ne s'y trompe pas, il exprime dans une espèce de manifeste qui sert d'introduction à son travail, l'intention bien formelle de ne rien approuver qui vienne du dehors. La franchise de sa vanité est d'une précieuse naïveté. « Toutes les écoles où s'est épanoui le génie humain se retrouvent maintenant en France, ranimées sous le sentiment national. Nous sommes tour à tour Florentins, Allemands, Romains, Flamands, Vénitiens, Espagnols, Hollandais, mais avec un accent bien national. » C'est ainsi que parle M. Arsène Houssaye, le rédacteur du journal *l'Artiste*.

« On conviendra qu'il n'y a rien à objecter à de telles prétentions. Plus loin M. Arsène Houssaye ajoute : « Saluons donc l'école française ; elle seule a des mamelles fécondes, sources de vie plus que jamais jaillissantes. En art comme en poésie, nous portons glorieusement l'avenir. » Quel mérite y a-t-il à faire en son propre honneur cette dépense d'encens, et que prouvent des louanges qu'on se prodigue à soi-même ? Cette vaine jactance ne peut inspirer qu'un doute profond sur le mérite de ceux qui en font parade ; si nous ne connaissions l'école française que par les pompeuses périodes de M. Arsène Houssaye, nous en concevrions la plus mauvaise opinion. La vanité, poussée à ce point, est le fait des nations qui touchent à la décadence. Une femme ne dit qu'elle est jolie que lorsqu'elle a découvert sur sa joue la première ride.

« Les critiques malveillantes auxquelles nos peintres sont en butte, de la part des feuilletonistes parisiens, ont d'autant plus lieu de nous surprendre et de nous blesser, que les artistes français n'ont jamais eu qu'à se louer de l'hospitalité qu'ils ont trouvée en Belgique, ainsi que de la manière dont ils ont été traités par la presse de notre pays. Qu'ils se rassurent, du reste, nous n'userons pas de représailles. Il vaut bien mieux, suivant nous, que la Belgique donne en cette circonstance à la France une leçon de savoir-vivre. »

Nous répondrons au nom de M. Houssaye que nul n'est plus profondément et plus religieusement admirateur que lui des anciennes écoles flamande et hollandaise ; il le prouve en ce moment même par le monument qu'il élève à l'art des Pays-Bas. Il n'a pas la même admiration fervente pour les écoles modernes, tout en reconnaissant la force ou l'éclat de certaines ten-

tatives. Selon lui, les paysagistes d'aujourd'hui se sont éloignés de la nature pour avoir voulu la voir de trop près : il leur manque la saveur de Paul Potter, la poésie de Berghem, le sentiment de Ruysdael. Les peintres de genre n'ont pas ce charme de vie et de lumière des anciens maîtres d'Anvers, de Leyde et d'Amsterdam. Au lieu d'imiter la nature avec le sens de l'art et d'interpréter les leçons des Terburg, des Brauwer et des Gérard Dow, ils copient trop souvent mot à mot. Quant aux peintres de portraits, ils ne se souviennent même pas qu'ils sont du pays de Rubens, de Van Dyck et de Rembrandt.

Le critique de Bruxelles a eu raison de prendre la défense de ses compatriotes; car leurs ouvrages ne les défendraient pas. Mais il a tort de nous croire inhospitaliers. L'art a le monde entier pour patrie. Le critique aime le génie et le salue à tous les coins du monde.

Puisque la poésie ne se lasse pas de lutter avec un courage qui serait digne d'un meilleur succès contre les vaines agitations de la politique et l'activité stérile du journalisme, faisons comme elle, et ne nous laissons pas de lui être fidèles. Dans un petit volume qu'il appelle les *Solitudes*, M. Chefdeville vient de jeter tout ce que son cœur a d'amour pour les secrètes beautés des grands bois et des champs déserts. Sa forme est correcte et d'une élégante simplicité, son vers est bien fait, mais sa manière est trop exclusivement descriptive. Il faut conseiller à M. Chefdeville de se montrer désormais plus sobre de paysages, et de choisir pour thèses de ses strophes harmonieuses des sujets plus émouvants, l'amour et ses trahisons infinies, l'art et ses fêtes éternelles, toutes choses qui sont sans doute vieilles comme le monde et qui pourtant sont, comme lui, toujours nouvelles.

#### LES ENCOURAGEMENTS AUX LETTRES.

Des hommes tout-à-fait étrangers aux lettres, ou qui peut-être ont fait des tragédies dans leur jeunesse, ont marchandé quelques milliers de francs cette semaine au budget du ministère de l'instruction publique.

Si la France est aujourd'hui encore la première des nations, n'est-ce pas par l'éclat de sa littérature qui va, comme un souffle de vie intelligente, se répandre par tous les coins du globe?

Comment se trouve-t-il un seul député qui ait le triste courage de parler pour la suppression de l'obole consacrée aux lettres?

On peut avouer avec M. Dumarçay que les fonds accordés pour l'encouragement des saines traditions ou des intelligentes novations ne sont pas toujours répartis avec justice. Mais les reproches adressés au ministre vont encore droit à M. Villemain et non à M. de Salvandy.

M. Glais-Bizoin ne veut pas qu'on souscrive à la *Revue des Deux Mondes*, ni à la *Revue de Paris*, ni à la *Revue Nouvelle*, qu'il trouve trop nouvelle (jeu de mots parlementaire), mais à la *Revue des Economistes*. Pourquoi ne s'adresse-t-il pas au ministre des finances?

Sans doute, M. Glais-Bizoin voudrait aussi qu'on souscrivit à ses discours.

Sans nous inquiéter des autres revues, nous dirons un mot de la nôtre. Certes, si un gouvernement doit encourager les lettres, c'est lorsqu'elles sont pures de tout alliage politique et industriel, c'est lorsqu'elles vont prêchant la beauté et la grandeur; si un gouvernement doit encourager une revue, c'est lorsqu'elle est la tribune des jeunes intelligences toutes dévouées au culte de la pensée et du contour, — poètes et artistes, — jeunes intelligences, — foyer sacré, — France nouvelle.

Eh bien! que M. Glais-Bizoin se rassure. La *REVUE DE PARIS* n'est pas encouragée; M. le ministre de l'intérieur n'a pas un seul exemplaire du journal des arts qui s'appelle *L'ARTISTE*, à la charge de son budget; M. le ministre de l'instruction publique souscrit pour quelques exemplaires à peine au journal des lettres qui s'appelle la *REVUE DE PARIS*, ce qui n'empêche pas la

*REVUE* de reconnaître que M. de Salvandy est par excellence le ministre dévoué à la cause des lettres.

M. de Salvandy a d'ailleurs vaillamment et victorieusement défendu son budget.

Heureusement que le goût des arts et des lettres est encore assez vif en France pour faire vivre noblement une revue en dehors de toute subvention.

On vient de placer au Louvre, dans une des salles du rez-de-chaussée, divers fragments antiques fort curieux, provenant tous de la Grèce; cette collection se compose : d'un bas-relief votif représentant Thésée nu, invoqué comme héros protecteur de l'Attique; d'une stèle funèbre représentant une jeune fille faisant ses derniers adieux à son père et à sa mère; d'un fragment de frise sur lequel est figurée une scène du combat des Amazones; d'un bas-relief votif provenant de l'île de Crète : on y voit Jupiter assis et ayant debout, à ses côtés, Europe et Cadmus, qui étaient particulièrement vénérés dans le pays; d'un fragment de statuette très mutilé, représentant Hercule assis sur un rocher; d'un bas-relief où figurent les neuf Muses avec leurs attributs entre Mercure et Apollon.

Indépendamment de ces objets d'art, il y a douze marbres revêtus d'inscriptions grecques qui proviennent de la ville de Mylasa, en Carie. Un de ces marbres, surtout, est d'une très haute importance historique. Il contient trois décrets du temps où le roi Mausole gouvernait la Carie, et renferme trois dates qui le font remonter aux règnes d'Artaxercès II Mnémon et d'Artaxercès III, et prouvent qu'il appartient aux années 367, 361 et 355 avant notre ère. Ces trois décrets sont connus de tous les savants sous la dénomination de *Tituli maxime memorabiles*.

Le cercle d'horticulture a exposé ses fleurs, comme toujours, à l'Orangerie du Louvre. Cette exposition n'est pas un poème bien long : voici un potiron, trois salades, quatre choux-fleurs et six poireaux. J'oubliais cinq patates on ne peut plus vulgaires.

Deux groupes magnifiques! Celui de M. Lemichez rayonne d'allégresse. Ces fleurs disent à tous les yeux que les deux plus grandes dames du royaume ont été leur faire une visite à domicile; Louis XIV allait manger des pêches chez le créateur de Montreuil, le bonhomme Girardot. L'autre trophée appartient à M. Souchet fils, de Fontainebleau; c'est resplendissant : un hémicycle à partir du sol, composé par rangs de calcéolaires, d'éricas, d'admirables glaïeuls, au nombre de cinquante, toutes variétés nouvelles. Un superbe kalmia latifolia en pleine fleur avec son gai feuillage au centre, et, pour couronnement, un grand rhododendron bien fleuri. Voilà un argument contre les malencontreux gradins où le pot terreux et sale est le principal, où la fleur, vue de bas en haut, est l'accessoire.

Les pivoines de M. Guérin-Modeste, les éricas de M. Deshayes-Barillon, le lot très frais d'éricas et d'azalées à M. Paillet, et les éblouissants géraniums de M. Chauvière, attirent les regards charmés. Beaucoup de calcéolaires; mais celles de M. Bondoux se distinguent par leur nouveauté; *lady Ann Chartriss*, fond or, brodé de velours cramoisi, est d'une rare élégance. Je ne crois pas qu'il existe une calcéolaire plus riche de tons, plus gracieuse, plus accomplie.

L'ouverture de l'exposition des produits des manufactures royales de Sèvres, des Gobelins et de Beauvais aura lieu au palais du Louvre le 1<sup>er</sup> juin prochain.

On a dit que M<sup>lle</sup> Rachel allait donner des représentations en Hollande. Préoccupée avant tout de sa santé, elle est tout simplement partie pour Spa; mais la malade ne veut pas perdre pour cela les produits de son congé : elle donnera des soirées dramatiques. Les enthousiastes de ce beau talent ne pourront manquer d'aller prendre les eaux. C'est une spéculation en partie double.

CAMILLE D'ARNAUD.

THE NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY  
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION  
125 WEST 47TH STREET  
NEW YORK 10019



*L'œuvre de Houdon*

*Donné par le musée de la Ville*

GUILLAUME LE TACITURNE.

PUBLIÉ PAR L'ARTISTE

Digitized by Google

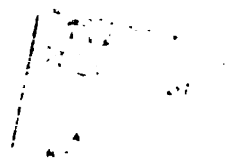




— 100 —

PUBLIÉ PAR L'ARTISTE

Digitized by Google





E<sup>th</sup> Cavé pinx.

Imp. Berlaux, Paris.

Français lith.

Les bons Amis.







# LE CIEL ET LA TERRE

## HISTOIRE PANTHÉISTE

*Lys du divin rivage, amour tombé du sein de Dieu, vague écho de la musique des anges, rêves commencés dans l'azur, qui donc vous confondra dans un hymen solennel avec la pénétrante odeur du pampre, les beautés visibles de la femme aimée, les lèvres qui frémissent sous les baisers?*

*Ame qui retournerez là-haut, cœur qui tomberez en poussière, n'aurez-vous donc pas une heure d'enivrante hyménée?*

### I.

#### LE SOUPER DES TREIZE.

En l'an 1623, dans les premiers jours de l'automne, les femmes et les enfans d'un village de Picardie s'amusaient à regarder sur un vaste tapis d'herbe les ébats joyeux et les danses folles d'une troupe de bohémiens. C'était vers le soir, au déclin du soleil. La pelouse jaunie était déjà jonchée de feuilles, dépouilles fraîches encore, des hêtres et des châtaigniers qui l'ombrageaient. Les chétives maisons des paysans avaient un grand caractère de tristesse et d'abandon; de maigres filets de fumée s'échappaient lentement des cheminées rougeâtres et se perdaient bientôt dans la brume suspendue au-dessus des marais; les petites fenêtres ogivales à treillis de plomb étaient plus noires que les yeux d'une cave; des jardins où l'on ne voyait au printemps que les fleurs des pommiers et des cerisiers, où l'on ne cueillait en automne que des grappes de raisins plus verts que dorés, coupaient le village en mille sens. Les paysages d'alentour n'étaient guère romantiques : l'eau dormante des marais formait un grand lac à l'orient; au nord, au midi, on ne voyait qu'une plaine uniforme, qui se déroulait jusqu'à l'horizon; au couchant, l'aspect changeait : on découvrait les prairies baignées par la Somme et les villages groupés dans la campagne.

Les femmes vêtues de haillons et les enfans des habits de leurs mères, regardaient avec envie les corsets de velours noir, les jupes à paillettes et les pendans d'oreilles des bohémiennes, tandis que les hommes s'émerveillaient des bras nus, des jambes rondes et de la légèreté inouïe des danseuses.

A la nuit tombante, deux cavaliers étrangers s'arrêtèrent sous les châtaigniers et s'amusèrent, comme les paysans, du spectacle varié qui se passait sur la pelouse. A la vue de leurs pourpoints, on devinait bien vite un gentilhomme et son valet; bien que le maître cherchât à cacher sa qualité sous un habit d'emprunt, bien que le pourpoint et le haut-de-chausse qui le couvraient ne fussent pas d'un velours irréprochable, l'intelligence de son regard, sa manière de tenir l'épée, ses moustaches de raffiné, la beauté de son linge, trahissaient

7 JUIN 1846.

un homme de cour en mission secrète, ou un gentilhomme en disgrâce. Le valet était vêtu d'une souquenille blanche à galons d'argent avec des flots de rubans bleus. Ses souliers étaient couverts de rosettes triomphantes; son chapeau, galamment posé sur le coin de l'oreille, était perdu sous une touffe de plumes aux couleurs hasardées. La monture du gentilhomme était une jument rousse du pays, pleine de fougue et d'ardeur, dont la tête restait toujours orgueilleusement levée; la monture du valet n'était qu'un vieux cheval borgne, n'ayant pas le moins du monde l'air fringant et indomptable. A peine fut-il sous les châtaigniers, que, dédaignant le spectacle des danses, il effeuilla d'une dent distraite les branches tombantes. La jument rousse frappait le sol du pied, soit qu'elle fût impatiente, soit que la musique l'émoustillât. Le gentilhomme, qui lui coupait la bouche pour la contraindre, semblait lui-même violemment agité; ses grands yeux jetaient des éclairs de joie, ses lèvres frémissaient sous ses moustaches retroussées, comme à un vif souvenir de vingt ans.

La ballade :

*Blanche dormait sur le rivage  
Un chevalier passa par là...*

qu'une jolie enfant de seize ans chanta en vraie sirène, le plongea dans le ravissement; sa pâle figure s'épanouit : O Marie! ô Daphné! ô ma jeunesse! ma jeunesse, où es-tu? s'écria-t-il en essuyant des larmes.

Ce gentilhomme, c'était Théophile de Viau qui fuyait la mort; c'était le poète, le panthéiste, le franc raffiné qui fut, avec Marion Delorme, le grand scandale du règne de Louis XIII. Depuis quatre ans, il traînait une misérable existence : exilé en Angleterre et dans l'île de Jersey, aveuglément poursuivi, lâchement accusé par les catholiques, il n'avait pas une heure de repos; il errait de pays en pays, le désespoir dans l'âme. Le parlement de Paris l'avait condamné à être brûlé vif en place de Grève, après avoir fait amende honorable au parvis Notre-Dame. On avait brûlé son effigie, et, pour le brûler lui-même, ses tout-puissans ennemis offraient de royales récompenses au prévôt qui l'arrêterait.

Théophile pensait à se réfugier dans le Brabant; tous les jours il se rapprochait de la frontière en regrettant, comme il le dit, le doux climat de la cour de France, son vieux château

14<sup>e</sup> LIVRAISON.

11

de Boussères-Sainte-Radegonde, ses montagnes de l'Agénois et sa jeunesse romanesque. Il voyageait sans faste et sans bruit; il passait la nuit dans les tavernes les plus humbles et les plus noires, ou dans les auberges isolées. Cette vie de vagabond et d'aventurier contrastait tristement avec sa vie passée, toute pleine de folies galantes et romanesques. Le matin, dès l'aurore, il éveillait son valet en maudissant sa mauvaise nuit, et, sans autre compagnie, il chevauchait jusqu'au soir.

Le valet était un gentillâtre-tranché-montagne qui sortait de je ne sais où, sans doute de la Gascogne. Il avait été tour à tour baladin, jongleur et comédien. Théophile se l'était attaché plutôt comme bouffon que comme valet; mais depuis long-temps les drôleries de Brizailles n'amusaient plus Théophile; d'ailleurs, le pauvre comédien devenait maussade de jour en jour : les malheurs du poète rejaillissaient sur lui. Cependant, à la vue des bohémiens sur la pelouse du village, il oublia ses chagrins, se prit d'un bel enthousiasme et faillit s'élancer au milieu d'eux; la ballade le transporta aussi, et pendant que Théophile s'écriait : — O Marie! ô Daphné! ô ma jeunesse! il s'écriait : — O mes vingt ans et mes vingt maîtresses!

Le maître et le valet s'abandonnaient à leurs poétiques impressions, quand un autre cavalier s'arrêta près d'eux et les regarda long-temps.

— Sainte Vierge! dit le bouffon, voilà une tête de prévôt sous un feutre de brave; ce pourpoint de gentilhomme cache un cœur d'archer.

Théophile se tourna vers le nouveau venu, dont le visage sombre et dur s'égayait et s'adoucit tout à coup.

— Ces manans de bohémiens font des choses charmantes, murmurait-il en souriant.

— Au galop! dit le valet à l'oreille de son maître.

— Tu es fou, Brizailles, nous ne craignons pas cet homme.

— Il me semble capable de déterrer des archers.

Théophile essaya de sourire.

— Et ta flamberge, héroïque Brizailles?

— Je dédaignerais de la tremper dans le sang des sergens.

Le cavalier s'approcha de Théophile.

— Pardieu! dit-il en lui tendant la main, c'est notre grand poète, c'est Théophile, c'est le galant seigneur de Viau.

Théophile demeura impassible et ne tendit point sa main.

— Comme la gloire change les hommes! reprit le cavalier; vous n'étiez pas si fier, vous ne repoussiez pas vos amis autrefois, quand vous étiez chez monseigneur le duc de Montmorency.

A ce nom du seul ami qui lui restait, Théophile ouvrit de grands yeux et reconnut le cavalier pour un jeune seigneur du Limousin, qui figurait quelques années auparavant parmi les courtisans du duc.

— C'est Le Blanc, dit-il en s'inclinant un peu; quel démon vous pousse en ce pays, mon cher? Les femmes y sont laides et les vins mauvais.

Le Blanc chercha sa réponse.

— Erreur! s'écria-t-il; au vulgaire les vilaines femmes et les vins aigres; mais, pour le duc et pour sa suite, les fraîches et rebondissantes Picardes et les pétillans vins de Reims.

— Le duc a quitté Chantilly?

— Le duc est depuis hier à la citadelle de Ham, que nous voyons au travers de ces chênes.

— Le duc est ici?

— Oui, le hasard... un voyage dans le Nord... Le duc m'a dit de taire son voyage, mais il vous aime tant...

— Il faut que je le voie!

— Eh bien! suivons la route de Ham; avant deux heures, nous souperons avec lui.

— Bagasse! se dit Brizailles, souper chez le duc de Montmorency, c'est une faveur non pareille; ô mes entrailles, comme vous serez noyées de vins de Reims! ô taverniers, hôteliers et cabaretiers, empoisonneurs du diable, comme je vais bien me venger de vous!

Brizailles éperonna sa maigre haquenée et fit un signe d'adieu aux bohémiens, Théophile leur jeta une pistole. Le Blanc feignit de les oublier. Tous trois prirent le chemin de la citadelle; Brizailles, qui se mourait de faim, était toujours en avant; Théophile et Le Blanc allaient côte à côte et se rappelaient leurs prouesses passées. Il faisait nuit depuis long-temps quand ils arrivèrent aux portes de Ham; ils descendirent devant la citadelle, où un palefrenier vint prendre leurs chevaux. Le Blanc conduisit Théophile dans une grande salle d'armes et le pria de l'attendre un peu; il disparut et fut plus d'une demi-heure sans revenir. Le maître et le valet s'ennuyaient beaucoup, et commençaient à redouter quelque embûche.

— Capededious! disait Brizailles, sommes-nous condamnés à souper avec des sabres et des épées? C'est indigeste et malsain.

Le Blanc reparut enfin.

— La table est servie, messieurs, et si vous voulez me suivre...

— De grand cœur et de toutes nos jambes, interrompit le bouffon affamé.

Ils traversèrent plusieurs salles désertes, et se trouvèrent bientôt en face d'un souper de campagne assez engageant.

— Asseyez-vous, dit Le Blanc à Théophile; j'ai averti le duc de votre arrivée, il est entouré de nos convives et ne peut tarder à venir.

Un bruit de pas retentit dans le corridor; deux hommes apparurent à la porte : c'étaient deux archers armés jusqu'aux dents. Théophile pressentit sa perte et regarda avec mépris Le Blanc, qui avait revêtu les insignes de la lieutenance prévôtale et qui se mit à ricaner. Les deux premiers archers furent suivis de dix autres; tous se placèrent silencieusement à table avec Le Blanc.

— Corbacque! s'écria Brizailles en dégainant sa flamberge, ces treize convives me déplaisent et me gâtent l'appétit; allons souper ailleurs.

Il prit le bras de Théophile et voulut l'entraîner, mais Le Blanc se dressa devant eux.

— A table! à table! dit-il d'une voix tonnante, les plats fument et le vin est frais; à table! à table!

— Vous êtes un lâche! cria Théophile avec fureur.

— Je me venge de vos dédains à Chantilly, messire le huguenot. Vous êtes un grand poète, je ne suis qu'un lieutenant du prévôt de la connétablie; mais je suis plus puissant que vous aujourd'hui.

— Et sans doute vous m'avez vendu d'avance? lui demanda Théophile.

— Oui, je vous ai vendu; en vous livrant demain au prévôt, je toucherai mille beaux écus au soleil; ce ne sera point trop payer mes peines. Depuis trois jours, je vous suivais sans cesse; par l'aide de Dieu, vous voilà enfin ma capture; les religieux vont intercéder pour mes vieux péchés, puisque j'ai arrêté le poète obscène qui s'est jeté dans les bras de la débauche, l'impie qui a douté de Dieu.

— Cette insolence me fatigue, dit Brizailles.

Et, s'élançant vers la porte, il laissa son maître avec le lieutenant et les archers.

Théophile essaya de lutter, mais en vain; on lui lia les mains et les pieds, on le roula sous la table, après quoi Le Blanc lui dit d'un ton railleur :

— Nos seigneurs du parlement vous ont condamné à être brûlé vif; si vous oubliez leur sentence, ils s'en souviennent.

## II.

Hors du guépier, Brizailles courut comme un lévrier jusque sur la pelouse où chantaient et dansaient les bohémens; la pelouse était déserte, Brizailles se mit sur leurs traces. Théophile passa la nuit dans d'horribles souffrances; les dalles humides et froides lui glaçaient les sens; les archers, qui buvaient à pleines rasades, l'arrosaient de vin par dérision; il ne se plaignait point, il subit en silence leur ivresse méchante et lâche. « Le lendemain, le commandant de la citadelle, le prévôt et le lieutenant l'éveillèrent d'un assoupissement pénible; ils le firent fouiller, ils saisirent son argent et ses derniers vers; et, lui passant d'autres liens plus forts autour des bras et des jambes, ils le couchèrent sur un cheval boiteux et le conduisirent à Saint-Quentin. » Le peuple de Ham, les oisifs des villages voisins, la troupe des chiens chasseurs du connétable, formèrent un convoi bruyant au pauvre poète, dont la face était brûlée par le soleil de midi. Dès qu'il fut à Saint-Quentin, on le dévala dans un cachot souterrain, on le chargea de rudes et lourdes chaînes, on le priva même de paille, et on lui fit aumône d'un pain noir et moisi qu'eût dédaigné le dogue le plus affamé. Le huguenot converti se mit en ferventes prières; il implora le Christ et fit des vœux à la Vierge; son âme était dans l'épouvante, ses yeux ne voyaient que les funèbres visions, et souvent il se demandait, en frémissant d'horreur, s'il n'était point un mort, si ses vêtements lui servaient de linceul et si les murailles de son cachot étaient les limites d'une tombe.

Les jours et les nuits se passèrent ainsi; il n'eut pas la force de se laisser mourir de faim; « il ne mangeait pas assez pour vivre, mais il mangeait trop pour mourir. » Il languit pendant près d'un mois sur le sol humide de sa première prison; il pria, il se consolait dans sa vie passée, dans sa jeunesse si poétique, dans ses douces et virginales amours; il regrettait la candeur ineffable de ses vingt ans, il versait des larmes de sang sur ses fatales passions. Le parlement de Paris lui envoya la compagnie de Defunctis avec l'ordre de le transférer à la conciergerie du Palais. Son voyage à Paris fut encore un long supplice; il portait ses chaînes sans relâche; on l'accablait d'injures, on le raillait lâchement; déjà les archers chantaient des complaintes sur sa mort prochaine. A son arrivée à Paris, le peuple s'ameuta et poussa des hurlemens frénétiques; Théophile entendait dans la confusion des cris : Le huguenot sera chauffé! le huguenot sera brûlé!

Il passait près de la fontaine des Innocens, quand un magnifique carrosse s'arrêta devant son cortège; une belle femme brune, penchée sur son amant, resplendissait dans ce carrosse et jetait un regard dédaigneux à la foule ébloussée par ses chevaux. Elle vit Théophile, elle pâlit et détourna la tête; mais le poète s'était déjà écrié : Daphné! Daphné! le poète avait déjà tendu vers elle ses bras enchaînés. La belle pécheresse éprouva un choc violent; il lui sembla qu'un coup de foudre frappait son cœur; elle tomba mourante sur son amant; mais, s'étant relevée tout à coup, elle arracha sa parure de diamans et de fleurs, pour la jeter en sacrifice parmi le peuple.

L'amour, les regrets, la jalousie, déchirèrent le cœur de Théophile; il oublia pour un instant l'idée de la prison et du bûcher : l'image de Daphné remplit son âme; il descendit lentement la rue Tribaud-aux-Dés; sur le quai il fallut que la garde du roi intervint, pour balayer le peuple qui forçait les archers. Le poète, traîné dans la grosse tour de la Concier-

gerie, fut jeté dans le cachot de Ravallac avec deux sergens pour le garder, quoique les portes fussent de fer massif.

Un soir que, dévoré d'angoisses, il songeait à se briser la tête contre la muraille, le geôlier vint avertir les gardes qu'une femme se présentait pour voir le prisonnier avec une permission du premier président.

— Une femme! dit Théophile.

Il tressaillit, ses yeux s'animent tout à coup.

— Qu'elle entre, dirent les gardes, nous sommes là! Ce serait une envoyée du diable, que nous ne craindrions pas ses maléfices!

La femme descendit dans le cachot; le geôlier la conduisit par la main vers Théophile et la fit asseoir sur les planches du lit. Debout devant elle, le poète, pâle d'émotion, de douleur et d'espérance, cherchait à saisir sa forme et ses vêtements, mais une nuit éternelle régnait dans le cachot : il y voyait à peine les yeux des sergens.

— Une femme! reprit-il, et je suis aveugle!

Et comme il laissait retomber ses bras, une main douce et froide se glissa dans sa main; il frissonna de la tête aux pieds et se laissa tomber sur les planches du lit.

— Mais qui êtes-vous, madame? dit-il à voix basse.

— Une pauvre religieuse que vos malheurs ont touchée.

— O mon Dieu! je vous rends grâce! Je croyais qu'il n'y avait en France que ma voix pour me plaindre. Mais, madame, qui donc vous a dit mes malheurs?

— Dimanche passé, le révérend père Garasse a prêché contre l'impureté de votre vie; il nous a fait un sombre tableau de vos péchés mortels, il a fini son sermon par ces mots : « O mes sœurs! que vos âmes et vos bouches maudissent « Théophile, la plus perverse créature du siècle (1). »

(1) Voici la suite de ce curieux morceau d'éloquence : « Maudit sois-tu, Théophile! maudit soit l'esprit qui t'a dicté tes pensées! maudite soit la main qui les a écrites! Malheureux le libraire qui les a imprimées! malheureux tous ceux qui les ont lues! Béni soit M. le premier président qui va nous purger de cette peste! car c'est lui qui a amené la peste dans Paris. Tu es un bellâtre, tu es un veau. Que dis-je un veau? D'un veau la chair est bonne bouillie ou rôtie, de sa peau on en couvre les livres; mais la tienne, méchant, n'est bonne qu'à être grillée : aussi le seras-tu demain. Tu te moques des moines, et les moines se moqueront de toi. »

Tout l'in-quarto du père Garasse, car c'est un in-quarto, est écrit sur ce ton; c'est un singulier livre : il y injurie en même temps Théophile, Luther et un certain Lucilio Vanino. — Il les accuse de goinfrerie et d'athéisme. — Il appelle Théophile poëtastre, vilain, pouacre, écornifleur, ivrogne; Luther, gros buffe d'Allemand, gros tripier, gros pifre, qui ne sait rien que boire et manger, qui n'a l'âme qu'à la viande, et qui ne saurait jeûner un jour sans se croire mort; Lucilio Vanino, paillard, corrupteur de la jeunesse, naturaliste et athéiste. Il montre comme quoi les athées sont pareils aux griffons, qui sont toute gueule et tout ventre, et aux crocodiles, avec cette différence pourtant que les griffons mangent en une fois pour quarante jours, ce qui n'est jamais arrivé aux athées, qui mangent quarante fois pour un jour. — Comment ils vont dans les cabarets d'honneur dîner à deux pistoles par tête avec les jeunes seigneurs, dont ils sont les ombres maternelles; comment on peut les appeler chenilles à l'heure du dîner, en ce sens qu'ils ont mille pieds, comme les chenilles, pour arriver à la table, et ne laissent rien dans les plats, non plus qu'elles sur les arbres. — Comment ils ne sont bons qu'à produire des vers avant et après leur mort, et que les plus pestilens ne sont pas ceux qui grouillent dans leur charogne. — Comment, s'ils ne rimallaient quelques sonnets et sonnettes pour les catins des beaux-fils, ils courraient risque de mourir de male-rage de faim, et en seraient réduits à manger leur bave, comme des colimaçons en cage; et, dernièrement, comme ils sont à la fois des ânes, des loups, des chiens et des escarbots : des ânes pour leur stupidité et les chansons bachiques qu'ils ont l'habitude de braire à la Pomme-du-Pin et à la taverne de l'Ile-aux-Bois; des loups pour ce qu'ils sont voraces, et qu'ils ont, comme les loups, l'échine toute d'une pièce, et ne se savent pas plier quand passe la procession; des

— O Garasse ! s'écria le prisonnier. Et vous m'avez maudit ? demanda-t-il d'une voix émue.

— Moi, je ne vous ai pas maudit, j'ai prié pour vous.

La religieuse sentit des larmes brûler sa main.

— Oui, j'ai prié pour vous; depuis dimanche j'ai eu un ardent désir de vous voir; votre renommée a fait grand bruit partout; en France, tout le monde vous aime ou vous hait; moi... je ne vous hais point... les poètes sont ma seule consolation dans l'austère solitude du cloître; mon cœur s'ouvre à tous les malheureux, et... vous êtes poète et malheureux... J'ai supplié le premier président de Paris, qui est mon cousin, de m'ouvrir les portes de fer de votre cachot; il m'a permis d'y pénétrer; ma démarche est folle, sans doute; elle doit vous étonner, mais je voulais vous voir... Une indiscrete curiosité a seule pu me pousser ici; je vous confesse que je suis avide d'apprendre l'histoire de votre vie... on la dit orageuse, romanesque....

— En effet, dit Théophile, je puis raconter l'histoire de toute ma vie, puisque je vais mourir.

— Espérez en Dieu.

— Mon ame n'a jamais été sans espérance de salut; mais nul ne sauvera mon corps, et, demain peut-être, mon dernier supplice m'attendra sur la place de Grève. Cependant, en dépit de Garasse, je ne désespère pas de la justice : ses arrêts ne sont point écrits sur l'onde ni exécutés sur le vent.

— Espérez des hommes.

— Je ne crois plus à l'amitié des hommes; le poète n'a d'ami que les gens qui ne l'ont jamais vu.

— Espérez en moi.

— Oh ! oui, j'espère en vous, car vous êtes une femme, et chez les femmes les divines sources de compassion ne tariront jamais.

La religieuse se leva.

— Adieu, monsieur, dit-elle d'une voix étouffée, peut-être ne reviendrai-je plus. Mais, de retour dans ma solitude, je vais relire vos belles élégies et penser à vous.

Théophile frémit d'orgueil et de joie.

— Madame, vous me rendez la vie ! ce cachot me semble un palais; mon cœur s'épanouit et je chanterais si j'osais.

— Chantez, la musique est l'ivresse des prisonniers; chantez, et dans vos heures de retour sur vous-même écrivez pour moi l'histoire de votre vie.

— Oh ! madame, ne plongez jamais vos chastes regards dans l'histoire de ma vie.

La religieuse, toute troublée, ne savait que répliquer.

— J'ai lu des romans, dit-elle d'une voix faible.

— Mon histoire ne sera pour vous qu'un roman de plus; je vous dévoilerai mon ame, et vous ne croirez qu'à mon imagination.

— Si j'avais voulu lire un roman de plus, je ne serais pas venue vous le demander.

— Il faut partir, dit un des sergens. La religieuse s'inclina.

— Adieu, monsieur; ne m'oubliez pas, j'attends votre confession.

La religieuse passa entre les deux gardes et monta les marches du cachot; au reflet d'une lumière lointaine, Théophile distingua sa robe noire et son voile blanc.

— Quelle est cette femme étrange ? se demanda-t-il en se frappant le front; est-ce une religieuse, est-ce un ange, est-ce une fée ? — Si c'était Marie ? — Non; c'est quelque folle

chiens pour ce qu'ils sont sans vergogne, et portent leur plumet comme les chiens la queue, en trompette; des escarbots pour ce qu'ils sont toujours à farfouiller et à barboter dedans l'ordure.

(THÉOPHILE GAUTIER, *Les Grottesques*, tome I.)

dame de la cour, quelque duchesse ennuyée qui cherche des aventures et qui n'a pris le vêtement des religieuses qu'afin d'arriver plus tôt auprès de moi. Qu'importe ? elle saura ma vie.

### III.

#### LA TRÉPASSÉE.

Oui, madame, vous saurez ma vie; je vous retracerai les chemins et les sentiers qui m'ont conduit à ma perte; je vous peindrai cette belle solitude peuplée de pampres généreux et d'agrestes bocages, cette chère solitude qui me fut si fatale; je vous dirai les chastes et pures amours de mon ame; je vous confierai les furieuses passions de mon cœur. J'ai bu à la mauvaise fontaine des passions; j'ai puisé à toutes les sources de l'amour. Nul en ce monde n'a plus aimé que moi; hélas ! nul en ce monde n'a plus souffert. Ah ! que ne puis-je encore, belle Daphné, boire à vos lèvres, jusqu'à la plus folle ivresse, ce vin de l'amour que j'espérais boire jusque sur les lèvres de la mort.

Hier, je tendais mes bras à la mort, mes souffrances me mor-daient et me déchiraient; c'étaient les lions furieux qui menaçaient Daniel dans sa fosse. Vous m'êtes apparue dans mon cachot comme l'ange qui le sauva; vous m'avez dit d'espérer, j'espère; je me sens revivre; vos paroles murmurent dans mon cœur, votre image se mire dans mon ame : — ne voit-on pas des eaux impures refléchir la pureté du ciel ?

*Oui, grace à vous, j'espère au Ciel :  
Il fit que ce troupeau farouche,  
Tout prêt à dévorer Daniel,  
Ne trouva ni griffe ni bouche :  
C'est le même qui fit jadis,  
Descendre un air de Paradis  
Dans l'air brûlant de la fournaise  
Où les Saints, parmi les chaleurs,  
Ne sentirent non plus la braise,  
Que s'ils eussent foulé des fleurs.*

Je vais donc vous écrire mon histoire : vous trouverez peut-être que mon style a perdu sa couleur castillane, ses hardiesses superbes, sa fantasque harmonie; c'est que je suis déjà vieux à trente ans, c'est que les larmes ont amolli ma plume.

Vous avez vu ma prison, madame, ou du moins vous avez ressenti sa froide humidité; j'aimerais mieux braver les éclats de la foudre que d'y passer un an d'une nuit obscure; j'ai perdu la lumière, et je me croirais aveugle si les yeux étincelants de mes gardes ne dardaient éternellement. Le soleil ne vient point ici : à midi seulement de légers sillons, pâles comme des rayons de lune, passent au travers de la porte; ce ne sont que des éclairs dans une nuit d'orage.

Ce matin, par une faveur inouïe, le geôlier m'apporta un petit luminaire en corne dont la tremblante clarté glisse sur ces quelques lignes et sur ma main desséchée. N'est-ce pas la lampe des morts ?

Ma famille est d'une noblesse ancienne et reconnue. Je suis gentilhomme si j'en crois ma main quand elle tient mon épée. Je passe par-dessus l'histoire de notre blason; je passe par-dessus les premières aurores de ma vie; je ne vous ennuierai point de mes enfantillages; d'ailleurs, le temps a jeté un voile épais sur mes jeunes années; j'aurais beau déchirer ce voile, je ne verrais que des lambeaux épars çà et là. L'enfance n'est qu'un prologue ennuyeux; le premier acte de la comédie humaine ne s'ouvre qu'à l'instant où l'amour fait une brèche à notre cœur. Aussi, quand on retourne dans le passé, on ne s'arrête guère que devant un souvenir amou-

reux. Moi, quand je retourne dans le passé, je chancelle et je pleure, je pleure mes espérances éteintes, ces belles et ardentes espérances qui allument le cœur. C'est en vain que je rappelle aujourd'hui leurs flammes si rouges, si bleues, si vagabondes ! Le soleil est couché.

Après ces horribles guerres de religion, qui ont fait tant de meurtriers et tant de victimes, mon père, qui était huguenot, craignit les vengeances des catholiques, et se réfugia dans le manoir que Blanche de Castille légua à nos aïeux : c'est un château bizarre bâti au bas de la colline de Boussières-Sainte-Radegonde, à la sortie occidentale de ce village. Là, mon enfance s'écoula simple et calme, tantôt en études, tantôt en promenades, mais cependant plus souvent au milieu des bois et des prés qu'au milieu des livres. Quel livre plus sacré que ce grand livre dont la première page est le ciel et la dernière la nature ! Dès qu'il faisait jour, je sortais du château, avec la légèreté d'un faon je traversais les vallons, je franchissais les ruisseaux, je gravissais les montagnes, plein de ce bonheur d'aimer tout qui s'évanouit avec l'ignorance. J'aimais à m'égarer loin du manoir, à perdre de vue sa plus haute tour, à m'isoler dans un ravin profond. Quand l'amour se met aux aguets pour nous surprendre, il nous jette au passage l'extase et l'enchantement. C'est vers cette aurore de l'amour, c'est vers les derniers sommeils de l'innocence que la nature a tous ses attraits. Que de roucoulements dans les bocages ! Que d'herbes odorantes sur le bord des chemins ! Souvent je ne rentrais qu'au coucher du soleil, dont les teintes mélancoliques enflammaient ma rêverie. Au château j'étais toujours sombre et ennuyé, les salles solitaires me semblaient des prisons et mon père un geôlier. Je voyais à peine mon frère, héros de vingt ans, qui s'était vaillamment enrôlé avec Bellegarde.

Un matin de décembre, je sortis, suivant ma coutume, malgré la neige qui ensevelissait la montagne et la vallée. Le soleil rayonnait sur un ciel pâle et clair ; je suivis le chemin de Pansy, écoutant gémir la bise dans les branches argentées. Pansy est un joli village qui se trouve groupé sur l'autre versant de notre montagne, à une lieue de Boussières. Au bout d'une heure, j'arrivai sans y penser aux premières maisons. Sur le seuil d'une chaumière, une jeune paysanne, la quenouille en main, regardait du côté de l'église. J'effleurai cette femme en passant. Elle me regarda avec surprise et bientôt avec compassion. « Qu'il est pâle ! il doit mourir de froid ! » murmura-t-elle. Je revins sur mes pas. « Oui, j'ai passablement froid, lui dis-je, est-ce que vous avez du feu ? » Elle sourit avec malice : « Oui, en vérité, nous avons du feu, mon jeune seigneur ; entrez, et chauffez-vous. »

C'étaient la maison et la femme du garde-chasse du château.

Je franchis le pas de la porte, je m'avançai vers la cheminée, et, m'asseyant sur un escabeau tout patriarcal, je caressai un épagneul des plus beaux qui sommeillait à mes pieds. Je vois encore ses grandes oreilles brunes, sa robe tachetée et sa queue blanche qui formait le plus beau panache du monde. La jeune paysanne déposa un fagot d'épines sèches sur le brasier, elle s'agenouilla dans l'âtre et souffla à belle haleine.

Les cloches de Pansy sonnèrent un glas.

— On va marcher au cimetière, se dit tout bas la jeune femme.

— Qui donc est mort ? lui demandai-je.

— Hélas ! monseigneur, une pauvre jeune fille de seize ans. Son vieux père est bien à plaindre ! c'est l'intendant du château. Il n'avait qu'elle seule au monde, et la voilà morte ! morte dans sa beauté, avant son père qui a des cheveux blancs ! Le ciel est donc aveugle ! Le convoi va passer ; parmi

le jeunes filles qui accompagnent leur malheureuse amie, j'espère voir M<sup>lle</sup> de Vertamond, car Isaure était sa protégée. Je vais enfermer ce beau lévrier dans l'étable, car il la connaît de vieille date : il s'élancerait vers elle comme un beau diable

— J'étais sur le seuil ; je rentrai dans la chaumière. La paysanne jeta sa quenouille sur son lit, s'approcha du lavoir, appela Mercure, et lui passa une jatte de lait devant le nez. Le chien fit plusieurs joyeux bonds et se mit à aboyer à la vue d'un chat angora qui s'était glissé près de lui comme un courtisan. La jeune femme, prévoyant un combat à outrance, chassa l'hypocrite du pied ; elle ouvrit la porte de l'étable et déposa la jatte de lait sur l'escalier. Mercure, après avoir regardé d'un air triomphant le chat qui était venu se blottir dans mes jambes en faisant la roue, alla sans retard boire son lait. Sa maîtresse referma la porte sur lui et reprit sa quenouille. La flamme pâle des épines, le doux et calme intérieur de la chaumière, le récit simple et touchant de la jeune femme, ses regards ardents qui se reposaient avec bonheur sur mon joli costume de chasseur et sur mes longs cheveux, encore humides du givre de la matinée, tout cela m'avait, comme on dit dans mon pays, mis le cœur sur la main. Cependant le chant des psaumes et la sonnerie lugubre des cloches retentirent sourdement en moi. Je me rappelai la pauvre Isaure, qui avait passé sur la terre comme un éclair au ciel ; je crus la voir étendue dans son cercueil, la tête mollement penchée sur l'épaule, comme une dormeuse tourmentée d'un songe sinistre ; je crus voir ses lèvres mortes, qu'une bouche amoureuse n'avait jamais animées ; mon imagination prit mille teintes romanesques et poétiques. « O mon Dieu, dis-je avec regret, pourquoi la laisses-tu mourir si tôt ? Nul ne l'aima pendant sa vie, je veux l'aimer après sa mort ! »

Cependant le convoi était sorti de l'église ; déjà je voyais le prêtre et les desservans qui marchaient en tête et chantaient les belles paroles des psaumes. La femme du garde-chasse soupira et versa deux larmes.

— Elle était si douce et si belle ! dit-elle en baissant la tête.

Le cercueil fut bientôt en face de nous ; il était recouvert d'un ample drap virginal, parsemé de larmes d'argent ; huit jeunes filles vêtues de robes blanches, se détachant à peine des nappes de neige tombées sur le chemin, portaient le brancard avec enthousiasme ; d'autres jeunes filles, pareillement vêtues, suivaient. D'après la coutume du pays, toutes avaient de longs voiles noirs qui cachaient leurs figures éplorées. « Ah ! pourquoi cacher ces larmes-là ? » murmurai-je tristement. La queue du cortège se composait de paysans ; le père de la défunte s'appuyait sur le bras d'une de ses sœurs et regardait autour de lui d'un œil hagard en tendant la main.

— On dirait une troupe d'anges, dit la paysanne à la vue des compagnes d'Isaure. Je ne vois pas encore M<sup>lle</sup> Marie, pourtant sa vieille cousine est dans le cortège.

A cet instant, Mercure aboya à la porte de l'étable.

— Ce bon Mercure ! reprit la jeune femme qui venait de découvrir M<sup>lle</sup> de Vertamond près du cercueil. Il serait aveugle qu'il la reconnaîtrait avant moi ; la voyez-vous, monseigneur, celle qui porte d'une main une couronne de roses blanches et de l'autre un missel doré ? Sans son voile, vous contempiriez la plus belle fille du monde.

J'écoutais à peine ce que me disait la paysanne ; je voyais bien mieux Isaure, quoiqu'elle fût à jamais cachée aux regards humains, que la jeune fille dont la robe flottante attirait mes regards. Le convoi s'éloigna ; comme il tombait quelques flocons de neige, je rentrai avec la paysanne, qui ranima le feu. Nous restâmes silencieux pendant un instant ; Mercure

aboyait toujours, on l'entendait s'élancer contre la porte impassible. Les gémissements du vent, les chants lointains, la voix lente des cloches, traversaient mon âme comme une musique funèbre. — O Isaure ! Isaure ! m'écriai-je tout à coup.

La jeune femme me regarda toute surprise. — Vous la plaignez, monseigneur. La pauvre fille ! être enterrée par un temps pareil ! on va remplir sa fosse de neige et de glaçons : dans la belle saison, à la bonne heure, le sable est plus léger et l'herbe pousse sur la tombe.

J'avais la même pensée que la jeune femme ; il me sembla que la neige et les glaçons dont elle parlait tombaient lentement sur mon cœur. Elle s'approcha d'une fenêtre ovale en essayant de voir le cimetière au travers des vitraux ternis. — Tout est fini ! dit-elle en se retournant vers moi ; je ne verrai plus Isaure ; et vous, monseigneur, vous ne l'aurez jamais vue.

En effet, mes regards ne s'étaient pas reposés sur celle que je voulais aimer et que j'aimais déjà ; les yeux de mon imagination seuls cherchaient à saisir la forme, la couleur, la plus fugitive nuance de la trépassée ; mille images nuageuses s'animaient devant moi : tantôt c'était une jeune fille blonde comme un rayon de soleil, dont les yeux bleus semblaient venir du ciel ; tantôt c'était une enfant du Midi, mollement penchée au-dessus des eaux et suivant avec coquetterie les ondulations de sa brune chevelure dans le miroir tremblant. Ou bien je me trouvais la nuit, dans une chambre jaunée par le reflet funèbre d'une petite lampe de terre ; la neige tombait au dehors ; on eût dit que Dieu laissait pendre ses cheveux blancs sur le monde ; j'entendais dans le lointain les sifflements de la bise et le cri des orfraies ; dans le fond de la chambre il y avait un lit voilé de rideaux de serge verte, et dans ce lit Isaure qui se débattait contre la mort ; tout auprès, agenouillé et les mains jointes, son père priait et suivait les mouvements de la mourante. Qu'elle était belle encore et qu'ils furent doux les derniers rayons de ses yeux !

Cette apparition se fit à peine évanouie qu'une des compagnes d'Isaure entra vivement dans la maison ; en me voyant, elle se troubla et voulut sortir ; mais la paysanne lui prit la main et s'écria avec transport : — Mademoiselle Marie ! — Oui, dit la jeune fille qui demeurait à la porte, je voulais voir un instant Mercure ; ma cousine que j'ai devancée va me prendre en repassant.

Mercure, qui était sorti de l'étable par une lucarne, vint alors se précipiter sur M<sup>lle</sup> de Vertamond ; elle eut d'abord peur ; mais, se rassurant bientôt, elle lui fit mille caresses d'enfant. J'étais muet et immobile devant cette scène charmante ; je ne savais si je devais plus admirer la jeune fille que le chien. Mercure, brisé par sa joie, était couché sur la dalle et versait des larmes, les plus belles qu'un chien eût versées.

La cousine de M<sup>lle</sup> de Vertamond arriva bientôt. Cette cousine était M<sup>me</sup> Henriette de Montbrun, une vieille folle de près de quatre-vingts ans, qui gardait le château en l'absence du marquis. Elle avait vieilli dans la retraite et dans l'amour de Dieu après une jeunesse des plus profanes ; aussi elle veillait sur Marie avec la sollicitude d'un ange et la science d'un démon.

Elle avait mis un pied sur le seuil de la porte, et elle attendait silencieusement sa belle cousine. « Si madame de Montbrun voulait se chauffer ? » dit la paysanne d'une voix timide. Elle ne répondit que par un signe dédaigneux. La pauvre paysanne fut vengée par une franche accolade de M<sup>lle</sup> de Vertamond.

Marie s'inclina légèrement vers les trois personnages de la chaumière (le chien comptait plus que moi, sans doute) et franchit le pas de la porte. La paysanne eut beaucoup de peine

à retenir Mercure, qui nous demandait par ses cris plaintifs pourquoi on le séparait de sa première amie.

Le soir, je descendais rapidement la colline, en proie aux plus violentes agitations. Je venais de me reposer sur la borne plantée entre les vignes de Boussières et les vastes prairies de Pansy, lorsqu'à ma grande surprise, Mercure, haletant, vint se rouler à mes pieds ; je ressentis une joie infinie, mais bien vite troublée par la vue de quelques gouttes de sang dont sa gueule meurtrie arrosait la neige. Le pauvre chien avait été battu par le garde-chasse ivre. Je n'eus pas de peine à l'attirer à Boussières, car dès que je me remis en route il s'attacha à mes pas comme un vieil ami.

À mon retour, je voulus monter à ma chambre ; mais, en traversant le vestibule, j'y trouvai un vieillard qui se leva à mon approche et me dit d'une voix cassée :

— Assistez dans son malheur un poète errant ; autrefois j'avais aussi un château, mais je suis huguenot, et les religieux l'ont incendié ; j'ai fui mon pays dans la crainte de leurs tortures, et aujourd'hui je marche au hasard, jusqu'à l'heure où mes pieds chancelans rencontreront une tombe ; au moins ne me laissez pas mourir de froid ou de faim ; ne me laissez pas mourir en maudissant un Dieu que j'ai chanté.

J'écoutai tout surpris ces orgueilleuses paroles, qui contrastaient étrangement avec les haillons du vieillard ; il me vint à la pensée que c'était un de ces aventuriers comme j'en voyais souvent, qui se paraient de toutes les pompes du mensonge. J'allais passer outre quand le souvenir d'Homère mendiement combattit mon ingrate pensée.

— Hélas ! reprit-il, les maux que j'ai soufferts depuis ma fuite ont surpassé toutes les tortures du monde, et sans la poésie, cette douce fille, qui seule ne m'a pas abandonné, je me fusse jeté à l'eau. La poésie m'a consolé, elle a couronné de fleurs ma misère, que je trouve moins laide aujourd'hui ; elle a mis dans mes regards le prisme de l'arc-en-ciel ; sans le froid et la faim qui m'assiègent souvent, je me croirais le plus grand seigneur de la cour ; près de cette chère compagne, j'oublie qu'il me faut mendier, je m'endors doucement sur la paille, je traverse avec insouciance les monceaux de neige. — O sainte et divine poésie ! — C'est le fleuve limpide où je mire mes pensées, c'est le rayon qui m'attire, c'est l'idole que j'encense ; il fut un temps où je ne l'adorais qu'à mes heures perdues ; maintenant je suis sans cesse agenouillé devant elle, je lui sacrifie tout l'amour qui reste en mon âme.

L'œil du vieux poète s'était animé, un éclair d'enthousiasme glissa sur son front ; je sentis déborder en moi une grande pitié, et, n'ayant dans ma bourse que des médailles romaines, j'allai prendre mon manteau qui se trouvait accroché dans le vestibule et je priai le mendiant de s'en couvrir ; il saisit ma main et y sema une larme de reconnaissance ; il s'éloigna en priant Dieu que la poésie vienne aussi me consoler en mes jours d'adversité. Je montai à ma chambre en pensant à l'inconstance et à la bizarrerie des destinées humaines qui s'amuse à faire avec nous des romans, des poèmes et des tragédies d'un assez beau caractère.

Je revis avec émoi ma petite chambre d'écolier, mon lit qui était presque un berceau, tant il avait l'air innocent, mon vieux fauteuil vermoulu, mes livres bien-aimés. Il me sembla que mon absence avait duré un siècle. En effet, en quelques heures, quel pas immense dans ma vie ! J'étais parti le matin plus ignorant qu'un écolier, l'âme calme et déserte, le cœur presque insensible ; je m'en revenais avant le soir avec un printemps dans l'âme et du feu dans le cœur. À mon départ, j'étais un enfant ; à mon retour, j'étais un homme. Il nous arrive souvent de vieillir d'un siècle en peu d'instants ; les passions font toujours mentir les almanachs. Je m'étendis dans





mon fauteuil et j'élevai mon regard sur les roches de la montagne; je repassai mes souvenirs de la matinée; le nom d'Isaure effleura bientôt mes lèvres. En m'égarant dans mon imagination, j'y trouvais un cercueil, et, soulevant le couvercle d'une main défaillante, je vis avec un plaisir amer le linceul qui dessinait confusément les formes de la trépassée. Le dirai-je? poussé sans doute par un mauvais esprit, j'arrachai ce dernier vêtement d'Isaure et je profanai son doux visage d'un baiser chaste et furieux. Voilà quelle fut la joie funèbre de cet amour qui me venait comme un souvenir du ciel. Ah! pourquoi ce baiser sépulcral n'a-t-il pour jamais glacé mes lèvres?

J'aimais, j'aimais d'un amour religieux, austère, archangélique, une femme que je n'avais pas vue, et je priais sans cesse Dieu de me montrer cette sœur des anges. Quand un nuage blanc fuyait au-dessus de moi, mes yeux le suivaient dans sa course; s'il atteignait un autre nuage, j'éprouvais d'affreux déchirements de cœur, je croyais voir Isaure se donner à un amant du ciel; s'il s'avavançait tout seul à l'horizon, j'étais heureux, et, quand il disparaissait, je lui criais : « Mon beau nuage, mon blanc nuage, fantôme ou messenger d'Isaure, reviens toujours au-dessus de moi ! » Le soir, sur le ciel brunissant, quand les étoiles reparaissaient peu à peu, j'en regardais scintiller une vers Pansy, et comme les mages j'adorais cette étoile.

La neige durcie couvrait toujours les champs; le vent l'avait balayée des angles de la montagne qui laissait voir çà et là l'herbe jaunie. La nature était plus morte que jamais sous son pâle linceul; pas un rayon, pas une feuille verte, pas une chanson : la bise seule gémissait sur la branche dépouillée. A toute heure, des nuées de corbeaux venaient s'abattre sous ma fenêtre; dès l'aube naissante, j'entendais les plaintes d'une famille de mésanges qui ne trouvaient à becqueter qu'un tronc de mûrier où elles s'étaient réfugiées; pendant toute la journée, je ne voyais que des moineaux en disette. Ce spectacle allait bien au deuil de mon amour, mon amour qui devait finir avec l'hiver.

Ce songe vint me surprendre une nuit. J'étais dans un désert aride; un crêpe funèbre voilait le ciel, l'odeur des pavots et l'odeur de la tombe m'arrivaient par bouffées; je n'entendais que le silence, je ne voyais que l'ombre, j'étais saisi d'une froide horreur. Un sillon lumineux traversa l'espace et un ange se pencha vers moi. « *Je suis l'ame d'Isaure,* » me criait-il d'une voix solennelle. Je regardai dans ma surprise; mais, le sillon de feu m'éblouissant, je vis à peine les ailes agitées de l'ange. J'essayai de me lever à lui, je retombai comme un bloc de marbre. Il effleura bientôt le sol; je m'élançai péniblement, mais il glissait comme une hirondelle sur la surface des lacs. Il vint se reposer devant moi, je me précipitai sur lui, il disparut à jamais.

Au bout de quelques secondes, un autre sillon lumineux courut sur la terre, un abîme s'ouvrit, et une voix funèbre me cria : « *Je suis le corps d'Isaure; j'attends que tu me délivres des froides étreintes du trépas.* »

Je me sentis jaloux, et je voulus me jeter dans l'abîme où j'entrevois la morte; mais la vie se dressa devant moi comme une barrière infranchissable, et je m'éveillai par degrés. Quoiqu'il ne fût que deux heures du matin, je ne pus me rendormir; mon rêve, qui me brûlait le front, me révélait une vérité désespérante. Cette ame et ce corps qu'en vain j'avais voulu saisir ne pouvaient être à moi; le ciel et la terre avaient repris leur proie pour l'éternité. N'était-ce point aussi un suprême avertissement? mon amour profane pour des choses devenues sacrées ne semblait-il pas criminel à Dieu?

Le lendemain, vers le soleil levant, je me remis en promenade. Une pluie douce avait tombé pendant la nuit, la neige coulait dans les chemins. Quand j'eus gravi notre montagne, je contemplai long-temps le château de Pansy et la nuageuse fumée s'élevant au-dessus; mon regard se perdit dans les noires crénelures des tours, dans les fenêtres de la façade, tout désespéré de n'y point voir flotter une robe de femme, la robe de Marie. En redescendant le sentier, je remarquai avec une profonde tristesse les blocs de neige qui roulaient sous mes yeux, et je m'écriai : « Comme ces neiges fondantes, mon premier amour, le fantôme d'Isaure, a couvert mon ame; comme ces neiges, mon amour s'en va. Il faut que la vie soit une ivresse qui se renouvelle sans cesse. Ce n'est plus assez pour mon cœur d'aimer les pâles visions de la mort, de respirer les lis du rivage céleste; ma bouche s'allume, et, avant que la violette tremble sur la colline en versant son baume, je veux trembler sur le cœur d'une femme. »

Pareille à l'anémone, cette douce fleur du vent, Isaure n'avait fleuri qu'un instant dans mon ame. Au-dessus de sa tige morte, une autre fleur, tendre et fragile encore, inclinait son calice épanoui. Après avoir aimé dans le ciel, j'allais aimer une fille du ciel. Le miroir où je voyais Isaure venait de se tourner ailleurs : c'est en vain que je la cherchais toujours; je commençais à y voir M<sup>lle</sup> de Vertamond.

ARSÈNE HOUSSAYE.

La 3<sup>e</sup> partie au n<sup>o</sup> prochain.

## DEUX CHAPITRES

INÉDITS

# DE MONTAIGNE.

## LIVRE III. — CHAPITRE XV.<sup>1</sup>

QUE LES MÉDECINS NE SONT SOUVENT QU'AFFRONTÉURS.

Comme un escholier paresseux qui se rend à l'eschole, me suis-je assez amusé aux huissons du chemin! Ay-ie assez poursuivi de sauterelles! Ay-ie assez cueilli de nielles et de bluets! Que d'incursions, que d'excursions, que de digressions! J'ay bien musé tout le long de mon livre. Mais on me pardonnera, ie l'espère, toutes les cabrioles, toutes les culbutes que j'ay fait faire à la raison. D'ailleurs me voicy au bout de ma tâche.

L'homme n'a que faire d'estre eslevé dans une boîte de coton. Il n'a pas besoing d'estre mignardé. De sa nature, l'homme est

(1) Voir, pour l'autre chapitre, le n<sup>o</sup> de la REVUE du 21 septembre 1845, où se trouve expliquée la découverte de ces précieuses pages.

vivace et coriace. L'homme a la vie dure. Il a vraiment l'ame chevillée dans le corps. C'est une chose difficile à détruire qu'un homme. La mort elle-même sue quelque fois sang et eau avant que de parvenir à crochetter la serrure de nostre existence. Nous ressemblons plus qu'on ne pense aux canards qui font le tour de la basse-cour après avoir eu la teste tranchée, ou à la carpe qui, mise en tronçons et jetée dans la friture, s'insurge encore et proteste avecque raige contre cette horrible violation du droit des gents. Je sais bien qu'on ne manquera pas de se récrier et de me lancer à la teste quelques petits faicts qui seront contre moy. On me citera l'exemple de mon frère, le jeune et brave capitaine Saint-Martin, dont il est question au 1<sup>er</sup> livre de mes Essais, chap. xix, lequel, iouant à la paulme, receut un coup d'esteuf qui l'assena un peu au dessus de l'aureille droite, sans aucune apparence de contusion ny bleceure, et dont, bien qu'il ne s'en assit ny reposa, il mourut cinq ou six heures après. Les doctes en appelleront à Valleriola, et, sur sa foy, me baille-ront l'anecdote d'Ardouin du Ferrier, ieune garçon de treize ans, qui rendit l'esprit pour avoir esté blecé legierement sur la teste d'un petit baston de saule, lequel d'aventure luy feut iecté d'un grenier. Quoy donc! on invoquera encore le tesmoignage de Pierre Forest, sçavant medecin hollandois, qui, dans ses *Observations medicinales*, rapporte qu'un homme mourut pour avoir avalé trois gougeons, et quelques aultres morts encore dont la cause est plus occulte et incogneue, et qui faict que l'on dict du ton de l'effroy et du doubte : le l'ai quitté hier soir bien portant et alaigre, comment seroit-il mort ce matin?

Lotus nobiscum est, hilaris cœnavit, et idem  
Inventus mane est mortuus, Andragoras.

Tout cela peut estre vray, mais c'est l'exception et non la reigle. Les chats, qui sont très durs, très vivaces, et qui ont plus de ressorts que d'aultres animaux, qui vivent plus long temps, tumbent-ils pas quelque fois roides morts pour une chiquenaude sur le nez? Les cas de mort facile sont certes rares et tres estranges, et ne peuvent condamner la loi générale. D'ailleurs, pour un de cette sorte que vous m'opposeriez, ie vous produiroys aussitôt mille exemples contraires.

Les bleceures au cœur, regardees, non sans quelque raison, comme les plus dangereuses et les plus mortelles, ne causent ni sue pas toujours une mort aussi prompte qu'on se l'imagine communement. Le vieulx Fernel, dans sa *Pathologie*, affirme que sielles ne sont profondes et avant dans les ventricules, la personne blecée ne succombe pas incontinent. Iean Shenke de Galemberg, qui estoit docteur medecin à Fribourg, raconte qu'un escholier estudiant à Ingolstad, frappé d'un coup de poignard au cœur de part en part, courut bien loing tout sanglant, et vescu encore une heure entière, parlant et se recommandant à Dieu. Et l'illustre Ambroise Paré proteste avoir veu à Thurin un gentilhomme, lequel, se combattant avecque un aultre, feut atteint d'un coup d'épée sous la mamelle senestre, et qui, bien que le fer eust penetré iusques en la substance cardiaque et y eust faict une deschirure grande à mettre le doigt, ne laissa pas de porter encore quelques estocades contre son ennemy saisy d'espouvante, le poursuyvant la longueur de deux cents pas.

Le 27<sup>e</sup> de septembre 1562, durant ce qu'on appelle les premiers troubles, on se battit à Saint-Gilles, frontière de Provence, et treschauldement. En ceste bataille se trouverent quelques chefs espaignols avecques leurs compagnies, qui, voulant tenir bon sur la desroute, feurent fort malmenés par les victorieux. Ceulx qui survesquirent se coucherent par terre et contrefirent les morts. Deux braves officiers, l'un nommé Alfonse, l'aultre Manerique, tous les deux Castillans, eurent le bonheur d'estre de ce nombre. Alfonse avoit receu sept coups de coultelas sur la teste, son casque ayant esté abattu et luy terrassé. Quatre de ces horions avoient entamé le crane; les trois aultres n'avoient faict que fendre le cuir iusques à l'os. Sur chasque bras, on luy avoit donné quatre grandes taillades : deux autour des coudes et du poignet; et, de plus, il avoit receu bien six coups d'estoc

dans les cuisses. Manerique, dans cette sumptueuse distribution, avoit eu pour sa part plusieurs despartemens du crane eschancrés, des estaflades sur les bras, des anguillades sur la poitrine, des enfoncements dans les costes, et, sur le visaige, des balafres à foyson. Brief, il avoit esté si brutalement tutoyé à coups d'armes d'hast et de fust, qu'il demeura deux iours sans parole et sans poulx. En cherchant à s'enfuyr, il s'estoit précipité dans le Rhosne, où il avoit eu le courage de se tenir caché iusques au menton prez de quatre heures, tantost-levant un peu la teste, parfois faisant le plongeon, attendant que la nuit feust venue et que les vainqueurs se feussent retirés, pour traverser le fleuve. Nos deux Espaignols, après avoir souffert de nouvelles morts entre les mains des medicastres et fraters du pays, feurent cependant remis sur leurs pieds au bout de quelques sepmaines, mais bien marqués en divers endroicts pour s'en soubvenir et servir d'exemple à leurs compatriotes, qui toutefois n'y ont pas bien pensé.

En cette mesme boucherie, un fantassin receut une harquebusade qui luy perça la tempe gauche et sortit par l'aultre costé, un peu au-dessus de la tempe droite, le boulet ayant fraccassé le test des deux parts. Néanmoins il feut miraculeusement guarri, ainsi que cet aultre de la ville d'Arles, dont le col avoit esté à demi coupé d'un coup de coultelas entre la premiere et la deuxieme vertebre, si profond et si large, qu'on y mettoit la main, tellement que la teste pendoit comme une poyre sur la branche, et avoit besoiin d'un estaye. — A l'affaire de Cisteron, un gentilhomme, nommé le cadet du Monstier, fut atteint d'un coup de feu entre la cinquieme et sixieme coste : le boulet traversa la poitrine et sortit par le dos, à deux doigts prez de l'espine. Avecque le boulet feurent retirés douze anneaux de sa cotte de maille. Plusieurs anneaux de la mesme cotte demeurèrent parmy les muscles entre les costes et le dos, et quelques aultres poussés iusques dans la poitrine feurent reiectés par le pertuis de la plaie. De quoi M. du Monstier mourut si peu, que vous pourriez recevoir de sa propre bouche l'asseurance du faict.

Valleriola, aprez avoir rapporté la guarison de ces hommes de guerre, et beaucoup d'aultres encore, non moins probantes, adjoute ce bon et naïf langage : « Nous avons jugé dignes de récit les cures sus declarees, afin que nul ne desespere en choses difficiles, ny ne se confie trop en celles qui semblent legieres, veu que parfois nous veoyons mourir celuy que le medecin s'asseuroit de veoir bien tost debout, et reschapper l'aultre dont il avoit perdu toute esperance; et que le medecin, et tout aultre qui lit ces accidents, se soubvienne que merveilles adviennent en telles bleceures et guarisons, ainsi qu'ez aultres œuvres de nature, à la louange de Dieu tout-puissant. »

L'ayme cette allocution de Valleriola : elle est sincère, elle est pleine de sagesse. Valleriola dict bien vray, Dieu seul en effect est tout-puissant, il n'y a que Dieu de tout-puissant. C'est luy qui, de mesme qu'il met en guerre les éléments et poulse de noirs esquadrons qui taillent en piece la nature, suscite les grandes collisions. C'est luy qui preside sur le sabre, et qui dict au sabre, frappe là, tue ou espargne! C'est luy qui, de mesme qu'il envoie la rosée ou la sécheresse sur les champs, envoie la santé ou l'affliction sur le corps de l'homme. C'est luy qui, de même que Josué commandoit au soleil, commande à la playe, et dict à la playe de s'arrester ou de haster son ravage. Luy seul fayt et defayt nostre vie : tout depend de luy.

Ce que le medecin du corps lie et deslie sur la terre n'est pas, comme ce que lie et deslie le medecin de l'ame, lié et deslié dans le ciel. Le medecin n'est souvent qu'un affronteur, un aventurier qui s'en vient se mesler des affaires de Dieu, et qui entreprint sur les terres de sa volonté. Ce n'est souvent qu'un marinier ignorant, un passager officieux, qui, pour donner son coup de main, s'embarrasse dans les agrez et contrarie la manœuvre.

Curando fieri quædam maiora videmus  
Vulnera, quæ melius non teligisse fuit.

Qui sceut iamais si le bras qu'on empute n'estoit pas destiné

à guarir, et n'eust pas guarir, si on luy eust laissé le landemain qu'on luy oste. Je me peinds le chirurgien semblable à un bourreau qui, sans cognoistre la sentence ny l'intention du iuge, se mettroit à la besoigne.

Gravons-nous doncque bien dans l'esprit que : le corps humain, sain ou malade, est un livre fermé où il n'est donné à personne de lire; que les prognostics, les horoscopes, les arrests de vie ou de mort de nos docteurs ne se ratifient, ne s'accomplissent qu'autant qu'il plaist à Dieu, et qu'il n'y a d'ajourné que celui que Dieu ajourne, de condamné que celui que Dieu condamne; que d'ailleurs ses desseings sont impénétrables, que sa volonté nous despasse; que son pouvoir n'a point de bornes. Serions-nous penchés horizontalement sur un abysme et ne tiendrions-nous plus en quelque sorte à la rive, que Dieu, de son souffle invisible, pourroyt encore arrester notre cheute, et sur les ailes de ses anges nous reporter dans le chemin. Il n'y a, en un mot, de mortels sans son ordre, ny coups, ni bleceures, ni meurtres; ni meurtres, l'ay bien dict, car ce n'est pas mesme une raison parce que on est tué pour mourir.

*Eripere vitam nemo non homini potest,  
At nemo mortem.*

Cecy contrarie certaines traditions receues et semble renverser de vieilles opinions. Cela offense la rectitude de notre jugement, et cela est pourtant plein d'exactitude. Quelque phantasque que puyse paroistre cette proposition, non, je le repete, ce n'est pas une raison parce qu'on est tué pour mourir. Solander rapporte mesme une adventure (et je pourrois en citer bien d'autres) qui tend à prouver au contraire que d'estre tué c'est une raison pour vivre; que le meilleur baulme, c'est le baulme d'acier, et qu'un apozeme de coups de sabre foyt mieulx souvent que la meilleure ptisane. Un certain Italian, dit-il, engagé dans une violente querelle, tumba malade si grièvement, qu'on desespérait de sa vie. A cette nouvelle, son ennemy s'en vint au logis, et ayant demandé au serviteur où estoit son maistre, et le serviteur luy ayant respondu qu'il estoit aux traits de la mort, et ne passeroit pas la iournee, grondant tout bas et murmurant qu'il ne mourroyt que par ses mains, le lasche se iecta en la chambre du moribond, luy donna quelques coups de poignard et s'enfuyt. Viste ou adouba les bleceures du pauvre malade, qui, par le moyen de cette saignée extraordinaire, reveint promptement en convalescence. Ainsin l'infortuné recouvra-t-il la santé et la vie des mains de celui qui ne vouloyt que sa mort.

Si, comme nous veoyons en cette exemple, l'assassinat quelque fois est bon pour rappeler à l'existence, devons-nous apres cela nous estonner des cures merveilleses que le chirurgien obtient souvent à l'aide de l'homicide; et les esprits mal faicts qui se plaisent à poursuyvre les medecins du nom d'empoisonneurs et de meurtriers, se mesprennent d'une façon grossière, car c'est asseurement en sa seule qualité d'assassin que l'esculape peut rendre quelque service, peut offrir quelque chance et mériter cette considération publique que plusieurs cerveaux moroses ont cherché à luy desrober.

Ainsin que je le disois tout à l'heure, l'homme a vraiment l'ame clouée et viscée dans le corps; c'est vraiment une chose difficile à destruire qu'un homme; et cette verité abunde tellement en preuves, que je pourrois en fournir à la iournee. Vous parleroy-je de ce chanoine de Liege, cité par Jacob Uvier en son traité de l'abstinence, qui, pour faire essai de ses forces, s'advisa de prolonger un jeusne au-delà de dix-sept jours? de ce gentilhomme allemand dont il est question au *Théâtre des Exemples* d'André Honsdorf, qui, surpris en adultère par un seigneur du pays de Thuringe, emprisonné en une chambre pour y mourir d'inanition, vesquit onze jours de l'odeur des viandes delicates que de temps à aultre on luy faisoit approcher du nez, afin que l'odeur d'icelles luy aiguist l'appetit, et que cela rendist sa faim plus violente et ses tourmens plus cruels? Vous citeray-je ce gentilhomme bourguignon qui, apres avoir faict bonne

chere avecque quelques amis, se levant de table pour rendre graces à Dieu, botté, esperonné, l'espee au costé, un long manteau sur les espaulles, se recula si brusquement, que, n'appercevant pas une trappe laissée imprudemment ouverte derriere luy, tomba, à quinze degrez au-dessous, tout au fond de la cave, et remonta aussi tost gaillardement, n'ayant ny bleceure, ny esgratignure, nulle emotion de fiebre, nul vomissement ny changement de visage. Son manteau boutonné n'estoit ny deschiré, ny agencé aultrement qu'avant sa cheute; sa rapière longue et estroite ny faussée ny gastee.

François de Lorraine, comte d'Aumale, et depuis duc de Guise, feut si rudement frappé d'un coup de lance devant Boulogne, au-dessus de l'œil droit, declinant vers le nez, qu'il entra et passa outre de l'autre part, entre la nuque et l'aureille, avecque une telle violence, que le fer et une portion du fust se rompirent et demeurèrent dans la bleceure. Ce ne feut qu'à grand force et avecque des tenailles de maréchal qu'on parvint à les en arrascher, et nonobstant François de Lorraine se restablit et vesquit encore plusieurs années aprez, iusques au siege d'Orleans, où il feut tué sur la fin de la premiere guerre civile.

M. Pierre Solery, medecin fameux d'Aurillac, poursuyvi durant les mesmes troubles par certains cavaliers qui en vouloient à sa vie, et atteint à un quart de lieue d'Argental en Limosin, comme il pensoit se saulver, feut frappé de plusieurs coups très dangereux, et néanmoins miraculeusement garanti. D'abord il avoit receu un coup d'harquebuse quy lui avoit traversé la cuisse, une autre harquebusade sous le bras gauche, à quatre doigts de l'espaule, qui avoit emporté la piece; un coup de pistolet sur la mesme espaule, tirant en bas; un aultre au visage, le prenant sous l'œil et sortant sous la maschouere; quatre coups d'espee sur le bras senestre, du coude en bas; un coup de dague sous la mamelle qui, rencontrant la coste, n'avoit pu passer plus avant; puis, un aultre coup de pistolet presque au mesme endroit, coulant entre la peau et sortant par derriere; puis un grand coup de revers de lame sur l'œil, et enfin un aultre fendant sur la teste. Ainsin navré et laissé pour mort, et ses assassins luy ayant prins sa bourse et trois bagues d'or qu'il avoit au doigt, Pierre Solery demeura environ deux heures sur la place, et finalement se leva. Comme il taschoit de se traisner et de suivre le bord du chemin, il apperceut tout à coup un soldat qui accouroit vers luy avec l'espee nude. « Au nom du ciel, grace! » lui cria Solery. Le soldat ne luy fit aucun mal; mais, le veoyant dans cet horrible estat, il s'enfuyt comme si c'eust esté le diable. Revenu bien tost de ce cruel effroy, Solery faisoit de nouveau quelques efforts, lorsqu'un sien fils, aagé seulement de huit ans, qui fuyoit ainsi esgaré en la campagne, le rencontra, et, le soutenant d'un costé, le conduisit iusques au hameau le plus prochain, où tout ce que le pauvre enfant peut obtenir par ses pleurs et par ses larmes, feut qu'on n'achevast point de le tuer. Ayant passé outre, tantost faisant quelque pas, tantost se couchant par terre, Dieu ne tarda pas à luy envoyer un aultre de ses fils un peu plus aagé, qui, le soublevant de l'autre costé, lui donna assez de force pour arriver vers un aultre village habité par des gents moins inhumains. Là s'estant procuré, non sans bien des difficultés, deux œufs avec un peu d'estoupe, on les appliqua sur les principales playes du patient; puis on s'empressa de lui faire prendre un peu de vin, et apres l'avoir installé sur une jument le mieulx qu'il feut possible, on le conduisit à un troisième village, où sa femme, qui s'estoit refugiee chez un gentilhomme voisin de ce lieu, le veint trouver aussi tost. Des soins luy ayant esté donnés, avecque l'aide de Dieu et malgré ses douze bleceures, Pierre Solery recouvra promptement et pleinement la vie et la santé.

Je pourrois encore vous dire l'adventure de toutes la plus merveilleuse de ce capitaine normand, François de Cville, *trois fois mort, trois fois enterré, trois fois ressuscité*, comme il signoit luy-mesme apres son estrange accident. Ce feut à Rouen, en 1562, au siege de cette ville par nostre roy Charles IX<sup>e</sup>, que ce nouveau Simonide feut si miraculeusement preservé. Mais

cette histoire est trop fraîche et trop cogneue pour qu'il soyt besoing d'en faire le conte plus au long, et d'enfiler icy un grand roolle de ceux de tous sexes et conditions, et de toutes sectes ez siècles passés comme en icelui, qui ont merueilleusement eschappé à la mort, voire déjà entre ses prinses, ie n'auroy iamais faict.

MICHEL DE MONTAIGNE.

## LES PETITS CHATEAUX.

Qui, dans la vie parisienne, ne s'est dit souvent : Combien il serait doux, le printemps venu, de secouer la poussière de la cité, de fuir pour six mois, d'oublier au fond de quelques beaux ombrages la flévreuse activité des hivers?... N'est-il pas charmant d'aller, aux premières brises de juin, rajeunir, rafraichir et retremper son ame dans le tiède repos de quelque ermitage ignoré? — N'emporter de ses souvenirs que ceux qu'on aime, les plus tristes quelquefois; si l'on est poète, se redonner tout entier à la muse; revoir se lever le soleil dont on a presque désappris les splendeurs; pêcher — même à la ligne; joie rêveuse, facile et si charmante, dont tant de gens ont osé médire, qui n'avaient sans doute jamais vu un ruisseau limpide et caché sous les saules, qui n'ont certainement pas un poème chéri entre tous à relire des yeux ou à murmurer dans leur cœur; tout cela fait, ce me semble, un petit bonheur bien simple, bien à la portée de tout le monde, pourtant bien négligé, mais que je souhaite à ceux que j'aime, et qui me va. Du reste, les grands seigneurs de la pensée, aujourd'hui, comme les autres, ignorent, j'en suis bien sûr, la félicité de la vie de petit château.

Le petit château, c'est une belle maison à la moderne, joyeuse et blanche, et pimpante de ses atours de verdure, au milieu de quelque joli vallon, ou bien un gentil castel, de bon air féodal, un peu rouillé, le front balafre comme un preux des anciens jours, qui prend sur le soir une certaine majesté convenablement sombre, mais qui devient, au demeurant, de plus en plus bourgeois. Les tours sont aujourd'hui de très humbles pigeonniers; les verrous ne jouent plus dans leurs rainures déchaussées; les portes ont perdu leur terrible grincement; en revanche, les jardins sont ravissans, les serres s'ouvrent comme de rians et odorans parterres, les nappes d'eau semblent de mobiles miroirs où les rayons de la nuit viennent se briser à travers la feuillée comme des flèches d'or. Enfin le châtelain n'est plus un vieux baron bardé de fer avec le regard de la domination dans des yeux fiers et durs, et le sourire de l'orgueil sur des lèvres sévèrement embragées. C'est quelquefois un agronome habile, dirigeant de son expérience et de ses exemples les populations qui l'entourent; souvent un chasseur intrépide, plus fier de sa chasse gardée que de son vieux donjon, — toujours un hôte de politesse exquise et d'accueil bienveillant. Et ici la parodie et la charge n'auraient vraiment que faire : le bon gentilhomme de province ne constitue pas désormais un personnage tout d'une pièce, un type invariable et absolu; il sait la vie pour s'y être mêlé; il a, plus qu'on ne dit, et sauf exception, le sentiment réel de ce qui est, et, dans l'esprit, justice et justesse. S'il se tient à l'écart, c'est la plupart du temps parce qu'il n'y a rien, il en faut bien convenir, dans les choses du présent, qui puisse exercer sur ses sympathies d'irrésistibles séductions. Guéri d'ambition, soit par sagesse, soit, si l'on veut, par la loi

suprême de la nécessité, il se surprend bien des fois, sachant vaincre l'ennui, à se trouver parfaitement heureux. Il est certes, au milieu de son monde, de charmantes familles qui réalisent dans l'union et l'oubli, dans le luxe et le confort, un très adorable rêve de bonheur calme et de joie domestique. — Nous tous, vagabonds que nous sommes, poètes, artistes, ouvriers quelconques d'un labeur parisien, dans la Bohème de la vie, ne dédaignons rien de cette félicité sans orage; les meilleurs de nous l'envient sans doute quand ils l'ont pu connaître.

Eh voyons! emportons-nous beaucoup de regrets quand nous quittons un jour cette forge bruyante où l'enclume et le marteau pétrissent le fer et l'idée, la statue et le canon, la pioche et l'épée, toute une civilisation, tout un monde?

Courons donc ensemble, si vous le voulez bien, vers cette France paresseuse du midi, qui préfère toujours son *dolce far niente* à la glorieuse et retentissante activité de l'industrie. Traversons Moulins, aristocratie luxueuse et prodigue, qui se ruine comme on se ruinait au bon temps, en faisant du plaisir une chose encore gracieuse, quoique trop fréquente et trop facile. Saluons Riom, cette prude assez fière, d'étiquette et de raideur toutes magistrales. Et puis voici Clermont; Clermont, la capitale de l'Auvergne, s'épanouit au beau milieu de ce riche jardin qu'on nomme la Limagne. L'Auvergne est un pays étrange après tout, où les petits vallons coquets ne nuisent pas aux montagnes sauvages. Elle tient du midi par quelques grâces du paysage, du nord par la gravité des aspects. De même, pour d'autres contrastes, elle a enfanté Pascal et Dorat, l'Hôpital et Delille. Elle a donné à la gloire de la république le nom de Desaix, à l'élégance du siècle de Louis XV celui de Canillac. Elle a les pics escarpés du Cantal et les grottes du vallon enchanté de Royat. Que lui manque-t-il donc, et que lui voudriez-vous de plus, si ce n'est d'être ailleurs qu'en France, ailleurs que près de nous, pour qu'on prit la peine d'aller la visiter au loin et l'admirer à grands frais?

Et puis, l'on ne se doute peut-être pas qu'il y a aux environs, dans les dix lieues de circonférence où nous arrivons en pleine montagne, de charmantes et hospitalières demeures, où les hôtes les plus aimables abritent leur bonheur en y associant cordialement tous les pèlerins vagabonds, tous les touristes bohémiens, recommandés par un titre quelconque. Le nom, l'esprit et le savoir, toute espèce de distinction, y seront bienvenus. Vous arrivez voyageur curieux; vous partez bien souvent ami dévoué. — Vous reviendrez.

Si, en quittant Clermont, nous prenons un peu à droite de la route du midi, nous voyagerons toute une journée dans un chemin bordé de peupliers et de trembles, avec de belles nappes de prairies de chaque côté. Quelques bouquets de bois s'élèvent comme de vastes et murmurans panaches au faite des collines. Plus on avance, plus l'air devient pénétrant et vif. La végétation est toujours belle, le pays est plus escarpé : c'est la montagne.

Le chemin qui, peu à peu, s'est encaissé dans des gorges pittoresques, s'élargit cependant bientôt; et, tandis que des cimes bizarres le dominent à gauche, une large et plantureuse vallée s'ouvre à droite avec mille accidens gracieux. De belles vaches ruminent gravement dans l'herbe ondoyante et drue. Une chèvre barbuë, perchée sur un quartier de roc, nous regarde passer d'un air romantique et narquois. Les taureaux rassasiés aspirent avec mélancolie les ardeurs du couchant; de jeunes boucs agiles bondissent allègrement sous les saules. La génisse vagabonde qui, peu à peu, s'est éloignée du pâturage, se laisse deviner dans les fourrés au tintement affaibli de sa clochette, et les grands troupeaux qui bêlent au versant des collines mêlent leur carillon irrégulier aux mille bruits variés de flots et de feuillages.

Voici enfin le suzerain des lieux; la plus haute tour d'un châ-

teau se dresse hardiment sur son piédestal de basaltes énormes. C'est la sentinelle avancée. — Le château d'A..., bruni par les siècles, est là debout entre ses quatre autres tourelles, ouvrant curieusement, comme des yeux, ses étroites fenêtres sur le riche et ombragé paysage; ce ne sont pas du tout de ces gigantesques constructions dont le moyen-âge s'était pour ainsi dire cuirassé. Dans ses humbles proportions, le manoir que voilà n'a jamais pu prétendre aux grandes destinées de l'assaut et du siège aux temps orageux des guerres civiles; toute son ambition, — et il y resta historiquement fidèle, — fut de défendre d'une vigoureuse façon sa neutralité, et de protéger bravement, vassaux et pâturages, son bien, pas autre chose.

Après avoir gravi la côte qui conduit, au-dessus du vallon, à un large plateau, on se trouve en face d'un portail jadis bastionné où de lourds chevrons de fer semblent aujourd'hui se permettre une vaine jactance de force et de solidité. A quoi bon désormais? nuit et jour le portail est ouvert. La cour est spacieuse et gaie; de gros canards, le ventre dans le sable, lustrent gravement au soleil leur poitrail rebondi sous la moire; les cannetons barbotent dans une mare, et la poule, inquiète à chaque ombre d'oiseau qui passe dans le ciel, rassemble en gloussant ses petits poussins. A gauche est le jardin; la châtelaine, assise dans la salle d'armes, attend le retour des chasseurs; deux charmantes voisines causent à côté d'elle, et passent négligemment la main dans les cheveux bouclés de ses beaux enfants; de graves douairières devisent en se promenant à pas lents sur une terrasse où des vases de toutes les formes et de toutes les grandeurs étalent un luxe immodéré de pivoines et d'hortensias.

On vous a reconnu; — les enfants courent à vous : l'accueil est simple, cordial et fraternel; mille questions se succèdent. Parlez! que deviennent tous les amis de l'an passé? les reverra-t-on? — A-t-on remisé votre cheval? — Êtes-vous fatigué? — Avez-vous faim, soif? Reposez-vous donc un instant. — Nous avons des chasseurs terribles. — Le comte est ravi, — il sera enchanté de vous voir. On vous espérait, mais on n'était pas sûr... — Le bon curé vient encore tous les dimanches, mais il a la goutte; la course du village au château est un peu forte pour lui : on ne peut pas le décider à monter à cheval, — pas même à âne : l'excellent poltron que cela fait! — Les enfants sont des démons; n'en parlez pas! — Ne les caressez pas, on vous le défend; ils font le désespoir de leur mère. — Le château a toujours d'excellents amis; — on y est heureux, et vous?

Le soir arrive; les chasseurs reviennent. — Venez souper; vous êtes resté deux nuits en voiture et un jour à cheval : allez vous coucher. — Et à peine, au milieu de tous les soins qu'on a pris de votre chère personne, avez-vous pu voir, deviner ou demander qui est au château, qui n'y est pas, ce qu'on a fait hier, ce qu'on fera demain.

Heureusement vous savez que demain vous serez pour tous au château comme si vous y étiez depuis trois mois. Liberté absolue! restez seul si vous le voulez; ne sortez pas de votre chambre si bon vous semble; allez passer le jour à dormir dans les bois. — A votre aise!

C'est là le grand avantage de la vie de campagne, au fond de la bonne et patriarcale province, que vous y êtes complètement et absolument à la campagne; avec ces dévoués châtelains, vous n'avez aucune espèce de monotonie, pas même celle de leur présence, dont vous n'usez qu'à votre fantaisie. C'est tels, et non autres, que je souhaite les hôtes de l'été à tous les citadins émigrants; c'est avec ceux-là qu'on est précisément le moins jaloux de profiter de l'isolement qu'ils vous rendent facile; vos heures vous appartiennent. Poète, donnez, s'il vous convient, à la muse les prémices de vos journées : vos amis, que vous ne rejoignez qu'avec plus de plaisir, ne vous en sauront pas mauvais gré.

Le lendemain, par exemple, vous êtes réveillé dès quatre heures du matin; depuis longues années, le comte se fait un point d'honneur de saluer régulièrement l'aurore d'une glorieuse et retentissante fanfare; le bruit de la trompe va mourir au loin dans les gorges de la montagne, et l'on sait alentour que M. le comte a déjà boutonné ses guêtres, serré sa ceinture et muni de poudre et de plomb sa carnassière en cuir; gare aux bartavelles qui caquettent dans les sainfoins! Je suis médiocrement chasseur, étant médiocrement heureux. Je sais d'ailleurs qu'après le déjeuner, qui se fait sans façon, on sera libre d'aller, seul ou en société, lancer dans les bois de bons petits chevaux de montagne peu élégans, mais robustes, sobres et infatigables.

La cavalcade part aux éclats de rire de ceux mêmes dont on rit le plus, les maladroits ou les poltrons; la plus peureuse des amazones du midi s'assied sur le velours rouge d'une vieille selle à la fermière, qui, ainsi chargée, fait douteusement hocher la tête à un petit âne rageur. Un monsieur, que j'observe depuis quelques instans, qui me paraît avoir des mollets fabuleux, des hanches problématiques et des mains diaphanes, s'agite autour des chevaux d'une façon anxieuse. Ne serait-ce pas qu'il ne sait auquel confier le maigre fardeau de sa fragile personne? Un soin tout particulier a présidé à l'agencement général comme au détail de sa toilette. Sa chevelure, qui semble collée sur ses tempes avec des ondulations d'une régularité merveilleuse, affecte de faux airs de perruque à intriguer un coiffeur.

Ce monsieur, tout de noir habillé, ressemble beaucoup à un maître des cérémonies des pompes funèbres; c'est cependant le jovial de la société; lugubre autant que facétieux, il fait austèrement le calembour. Pour le moment, il se tait : c'est qu'il paraît préoccupé, plus même qu'il ne serait raisonnable, de sa future tentative équestre. Le voilà enfin hissé sur un petit cheval blanc, dont les allures de bonhomie l'ont séduit; ou je me trompe fort, ou le petit cheval cache son jeu et couvre des volcans sous sa neige. Nous verrons bien. — Je me promets de retrouver et d'étudier de nouveau ce digne M. Elzéar de Cha..., qu'on m'a désigné comme aspirant invariable et immuable, depuis quinze ans, de toutes les jeunes filles à marier des environs. En attendant, je suis parfaitement sûr qu'avant un quart d'heure il aura eu des raisons avec *Blanchet*, le petit bucéphale à la mine trompeuse.

Voici du moins un robuste cavalier, un jeune gentilhomme du pays qui n'a jamais vu le manège, mais qui ne saute pas moins bien en croupe, sans s'aider du pommeau ni de l'étrier. Ce brave Anatole, que j'ai déjà vu l'an dernier, est l'antithèse la plus complète, la plus radieuse et la plus hardie de M. Elzéar. Quels muscles! quelle vigueur! et aussi quel bon rire franchement et cordialement épanoui! Du reste, l'Anatole et l'Elzéar sont les meilleurs amis du monde. Elzéar redoute Anatole; Anatole rit beaucoup d'Elzéar : il y a moyen de s'entendre. — On est en route; M. Elzéar est déjà attardé! La cavalcade se divise bientôt en deux parts : les *pétulans* et les *pleutres*. La comtesse est en tête : c'est une amazone indomptable. Nous nous promettons bientôt, à quatre ou cinq, d'abandonner l'arrière-garde et d'aller visiter, par-delà les bois, la ruine qui est à quatre lieues du côté des cascades. Nous faisons ainsi. La journée se passe avec une très aimable rapidité.

Je ne décris pas les ruines; je ne parle pas du paysage. Partout des bois, des prés, des eaux; un moulin cliquette; une chute d'eau gronde; une pie, à la cime d'un peuplier, semble nous narguer, jacasse et s'envole en déployant sa longue queue noire et ses ailes blanches. Plus loin, un aigle s'élève lourdement du creux d'une roche brune. Nous revenons en galopant toujours. — Nous voilà de retour. Les chasseurs attendaient déjà, les in-



firmes de la cavalcade étaient depuis long-temps rentrés, le comte est là. C'est un bel homme de trente-six ans : depuis sept ans il est marié; il adore ses enfans, il adore sa femme; les seuls sacrifices qu'il n'ait pas faits à l'amour conjugal, ce sont ses moustaches démesurément longues, qui datent de 1829, à l'époque où il était un des plus beaux capitaines de la garde royale, et aussi sa sonnerie de tous les jours à quatre heures du matin. La chasse a été heureuse; deux de ses anciens amis de la garde et lui, ils ont pour plus de huit jours fourni l'office de lièvres et de perdreaux; tous trois sont harassés, mais radieux : les dents s'allongent.

Le grand-oncle de la vicomtesse et son beau-père, deux beaux vieillards, blancs comme neige, achèvent silencieusement cette partie d'échecs que Meissonnier nous a montrée dans son amour de petit chef-d'œuvre; il n'y manque même pas le docteur, poudré et en culotte courte, qui constitue, à lui seul, une galerie intelligente dans l'approbation ou le blâme. Mais cinq heures et demie sonnent au tableau-horloge, qui nous joue son grand air, et aussitôt la cloche du perron nous appelle à la salle à manger. Enfin nous sommes réunis; quinze convives sont à table, — et l'appétit va bien. Le repas est fort simple; on est comme en famille, on dévore pendant un quart d'heure, et puis on cause.

M. Elzéar, qui manquait, entre alors; il lui faut bien expliquer, quoi qu'il en ait, que *Blanchet* l'a oublié dans un fossé après l'y avoir jeté, et qu'il lui a fallu revenir à pied, lui qui n'est pas marcheur! Si Anatole ne le regardait pas gravement entre les deux yeux comme une curiosité stupéfiante, il se sauverait par un calembour; mais le calembour ne vient pas. Il se résigne, retardataire éternel, à tâcher de rattraper les autres dans l'œuvre capitale du dîner. Le résultat de ses réflexions est ce mélancolique aveu : Je crois décidément que je ne monterai pas de long-temps à cheval.

Anatole réfléchit à son tour : — Est-ce qu'il y a un calembour là-dedans? dit-il après avoir paru décomposer chaque mot syllabe par syllabe. — Non, monsieur. — Ah! en effet, je ne voyais pas... — Et Anatole est seul, avec Elzéar, à garder son sérieux.

Le dessert s'achève. Bientôt arrivent, pour prendre le café, les voisins de la châtellenie qu'à leur tour on ira voir demain. Quelques bonnes figures égaient convenablement le tableau. Personne n'est disposé à se plaindre du sans-façon général. On arrive, qui en carriole, qui en calèche, à cheval ou à mulet, n'importe. Ce que j'aime le mieux parmi les nouveaux venus, ce sont deux belles jeunes filles tout-à-fait attrayantes, pour lesquelles M. Elzéar ouvre ses plus grands yeux. L'une est la fille du maire de C., l'autre est la nièce d'un baron fort rogue, qui n'a d'autre mérite que celui d'être oncle. On passe gaiement la soirée sur la terrasse; M. Elzéar fait des calembours. Une des jeunes filles s'isole un peu pour cueillir des fleurs ou pour effeuiller celles de son ame. Moi, je me surprends à la suivre et à cueillir des rimes :

Poète! ô poète! ton rêve,  
Ton rêve est là qui te sourit.  
Rêveur, assieds-toi sur la grève,  
Ton ame pour l'amour fleurit.

Poète, à toi la solitude,  
A toi la chimère des nuits,  
Et cette sainte quiétude  
Qui t'isole de tous les bruits!

Oh! prête un corps à ton idée,  
A ton songe plein de douceur;

Ou que vers toi, par Dieu guidée,  
Une ange vienne et soit ta sœur!

Car Dieu fait verdier les feuillées  
Et resplendir le firmament  
Pour les ames appareillées  
Qui le bénissent en s'aimant!

Mais la réalité a ses droits comme la prose; il faut rentrer dans l'une et revenir à l'autre. De songe en songe, on ne parcourt que le vide. La vie est une étape; à plus forte raison, et bien plus courte encore, la saison des châteaux et des fleurs. Il faut songer à s'éloigner. Vienne donc l'heure du départ; on se sent attristé malgré soi, et on se dit, avec un sentiment de regret et d'envie : Il est encore de bonnes gens, — des gens heureux!

C. C. DE LAFAYETTE.

## GUILLAUME-LE-TACITURNE.

(TRADUIT DE SCHILLER.)

Guillaume d'Orange appartenait à la famille de ces hommes maigres et pâles, comme les appelait César, qui ne dorment pas la nuit, qui pensent trop, et devant lesquels se sont quelquefois troublés les plus intrépides courages. Le calme glacé d'un visage toujours le même cachait une ame ardente et laborieuse, qui ne remuait pas, en travaillant, le voile qui le couvrait : physionomie de bronze où ne se laissait lire ni l'esprit ni l'amour. Cette froideur d'emprunt masquait un génie fécond et terrible, que rien ne fatiguait; assez souple, assez malléable, pour prendre instantanément toutes les formes; assez sûr de lui pour ne pas se perdre sous son costume; assez solide pour résister à toutes les intempéries de la fortune. Nul ne fut plus grand maître que Guillaume dans l'art de pénétrer les hommes et de s'attirer leur affection; non pas que, suivant la pratique des cours, il permit à ses lèvres de ces condescendances serviles, auxquelles l'orgueil du cœur donne tout bas un démenti, mais parce qu'il n'était ni avare, ni prodigue des marques de sa faveur ou de son respect, et que, par un sage emploi de ce qui attache les humains, il multipliait ses ressources pour les gagner. Autant son esprit était lent à produire, autant ses fruits étaient parfaits. S'il lui fallait du temps pour mûrir ses desseins, une fois mûrs, il était prompt et inébranlable dans l'exécution. Le plan auquel il avait fait l'honneur de le croire le meilleur, aucun obstacle ne pouvait le déranger, aucun accident le détruire. Toutes les difficultés, avant de se présenter réellement, avaient déjà passé devant son ame. Supérieure au découragement comme à l'enthousiasme, cette ame était cependant accessible à la crainte; mais, il faut le dire, la crainte chez lui précédait le danger, et il était tranquille dans le tumulte parce qu'il avait tremblé dans le calme. Guillaume répandait son or avec profusion, mais il comptait ses minutes. L'heure de la table était son unique moment de distraction : aussi la consacrait-il tout entière à sa famille, à ses amis; c'était là le seul et modique larcin qu'il fit à la patrie. Son front se déridait dans ces repas qu'assaisonnaient la tempérance et la gaieté, et aucuns soins sérieux n'osaient obscurcir d'un nuage l'enjouement de son esprit. Son train de



maison était splendide. La pompe d'un nombreux domestique, la foule et la tenue des officiers qui l'entouraient, donnaient à son habitation un air de cour souveraine. Brillante et somptueuse, l'hospitalité, cette puissance magique des démagogues, était la déesse de son palais. Les princes, les ambassadeurs, trouvaient là une réception et une recherche de magnificence qui surpassait tout ce que le luxe de la Belgique pouvait leur offrir de sensualités. Soumis au gouvernement, cette apparence d'humilité servait à l'absoudre de son faste, et prévenait les soupçons que tant de dépenses auraient pu éveiller contre ses intentions. Ces prodigalités n'avaient pas besoin d'excuse près du peuple, toujours fier de voir les trésors de la patrie étalés devant les étrangers. L'éclat de son nom s'en augmentait, et le bonheur élevé où il était comme en spectacle rehaussait le prix de son affabilité. On lui savait gré de paraître descendre. Personne n'était plus fait pour être le chef d'une conspiration que Guillaume-le-Taciturne. Un regard perçant et ferme qui entraînait dans le passé, et, jugeant ce qui est, devinait ce qui sera, le talent de saisir rapidement l'occasion, un grand ascendant sur les esprits, des projets gigantesques dont les proportions se régularisent à distance et se montrent dans toute leur majesté, une hardiesse de calcul capable de compter maille à maille le long réseau de l'avenir : tout était sous la surveillance d'une vertu éclairée et libre, d'une vertu qui marche, sans broncher, sur les limites même qu'elle ne veut pas franchir.

Un pareil homme pouvait demeurer impénétrable aux plus experts, mais pas à l'esprit le plus méfiant de son siècle. Philippe II ne fut pas long à voir clair et jusqu'au fond dans ce caractère qui, autant que le bien peut ressembler au mal, se rapprochait tant du sien. S'il ne l'eût si complètement démêlé, comment n'aurait-il pas, cela serait inexplicable, accordé sa confiance la plus entière à qui réunissait les qualités qu'il prisait le plus, et qu'il pouvait le mieux apprécier ? Mais Guillaume avait encore avec Philippe un point de contact plus important. Il avait appris l'art de régner et de commander à l'école du même maître, et le roi s'alarmait avec raison des progrès qu'il avait pu faire. Ce qui l'inquiétait le plus, ce n'est pas qu'il se fût, par l'étude, assimilé Machiavel, c'est de savoir qu'en approchant de Charles-Quint il avait dû profiter des leçons vivantes d'un monarque qui mettait les doctrines du prince en action, se familiarisant avec ces sciences dangereuses qui font tomber ou monter les trônes. Philippe se voyait donc en tête un adversaire préparé de longue main à sa politique, et qui avait à ses ordres, pour la défense d'une bonne cause, les auxiliaires d'une mauvaise. Cette dernière circonstance nous explique de reste pourquoi de tous ses contemporains aucun ne lui fut plus irrémédiablement odieux que Guillaume, et pourquoi il en avait une peur qui passait les bornes de l'effroi.

## LA SEMAINE LITTÉRAIRE.

La postérité ne manquera pas d'être fort surprise, — lorsqu'elle étudiera notre histoire, — de découvrir que ce siècle fut à la fois le siècle des fictions les plus compliquées et des réalités les plus pratiques. C'est, en effet, une bizarrerie inexplicable que ce grand amour qui nous possède pour les choses claires, palpables et définies, joint au plaisir que nous rencontrons à nous accommoder de certaines métaphores. Sur une infinité de points nous sommes de l'école de saint Thomas, nous voulons voir de nos yeux et toucher de nos mains. Sur d'autres, nous

pouvons rivaliser avec les peuples primitifs des temps antiques, par la ferveur toute pieuse avec laquelle nous accueillons des mystères qui valent certainement, pour les ténèbres dont ils s'entourent, ceux de Bacchus et de Cérès.

Je sais que je touche ici à une matière fort délicate et fort grave, et le lecteur voudra bien se persuader d'avance de toute la respectueuse discrétion avec laquelle je vais effleurer mon sujet. Il n'appartient ni à ma plume ni aux privilèges de cette *Revue* d'approfondir les rites politiques acceptés par la plus saine et la plus intelligente partie de la nation. C'est tout au plus si nous avons le droit de nous émerveiller en passant des excentricités littéraires qui résultent quelquefois du *Credo* constitutionnel, surtout lorsque les grands-prêtres de la doctrine, orateurs de premier ordre, intelligences solides, esprits élevés et superbes, se donnent la peine d'en expliquer les formules. Aussi n'est-ce absolument qu'à cet humble point de vue du style et de la langue que nous prétendons considérer ici l'un des dogmes du catéchisme politique.

Nous avons souvent entendu dire que la langue française était, de tous les idiomes, le plus clair, le plus limpide et le plus propre à exprimer l'idée jusque dans ses moindres nuances. Nous sommes très disposé à souscrire à ce témoignage flatteur des lexicographes et des puristes. Toutefois nous ne savons comment expliquer pourquoi cette même langue, si souple, si démonstrative, devient tout à coup d'une obscurité si bizarre, et se livre à de si prodigieuses fantaisies lorsqu'elle se mêle de définir le premier et le plus sacré des principes inscrits en tête de nos institutions. Si nous avons bonne mémoire, ce fut en 1839 que nos hommes d'état commencèrent à sophistiquer sur le terrain des prérogatives royales, et depuis cette époque, c'est-à-dire durant l'espace de sept années, — on dirait une plaie d'Égypte, — il ne s'est guère passé de session que les plus fiers dialecticiens ne se soient tour à tour escrimés pour ou contre cet article de foi : *Le roi règne et ne gouverne pas*.

Loin de nous, je le répète, la pensée de franchir les bornes que le fisc et le respect nous imposent ; nous sommes de simples et modestes écrivains qui nous soucions médiocrement de politique et qui préférons aux plus longs discours de M. Thiers, aux plus solennelles harangues de M. Guizot, le moindre petit sourire tombé des lèvres d'une muse couronnée de roses. Mais c'est justement en raison de cette préférence que nous concevons de vives craintes lorsque nous voyons le dogme de l'infailibilité exercer toute sorte de tyrannies sur la langue française, — au point que cette langue, ordinairement triomphante des propositions les plus abstraites, semble perdre toutes ses facultés dès qu'elle est aux prises avec ce redoutable axiome.

Certes, on ne pourra pas nier que M. le ministre des affaires étrangères ne soit l'un des organes les plus sonores et en même temps les plus intelligibles du Palais-Bourbon. Lorsque cette voix se fait entendre, on peut être sûr qu'elle sera, non-seulement écoutée, mais comprise du monde entier. Eh bien ! voyez à quels écarts désespérants les difficultés d'une théorie peuvent entraîner l'éloquence, — voyez à quels périls est exposée la langue pour peu que le pays demeure long-temps encore avant de s'entendre définitivement sur les arcanes insondés de ce point de théologie constitutionnelle. M. Guizot a dit dans la séance du 29 mai de cette année : « La couronne n'est pas un fauteuil auquel on a mis une clé pour que personne ne puisse s'y asseoir, et uniquement pour prévenir l'usurpation. La couronne est encore autre chose ; la couronne est nécessaire, etc., etc. » (Au CENTRE. Très bien ! très bien (1) !) Je ne voudrais pour rien au monde désobliger messieurs les honorables députés qui siègent au centre de la chambre, et cependant je ne saurais à aucun prix approuver l'exclamation violemment admirative dont ils ont accompagné, en cette circonstance, les paroles de M. le ministre des affaires étrangères. Nous respectons autant qu'eux-mêmes la pureté d'intention de l'orateur, mais la pureté de son discours ne nous paraît pas égaler ici celle de son cœur. Outre ce qu'il y a pour l'esprit de pénible et

(1) *Moniteur* du samedi 30 mai.

de compliqué dans cette figure d'un fauteuil *fermé à clé*, nous ne saurions admettre que la couronne, « n'étant pas un fauteuil, soit *encore* autre chose, » et enfin cette supposition, que la couronne, si nous comprenons bien la pensée de M. le ministre, peut à la rigueur devenir un fauteuil ouvert où l'on peut s'asseoir, ne laisse pas de nous jeter dans une sorte de confusion pudique.

Plus loin M. le ministre persiste à dire : « Une personne intelligente et libre siège dans ce fauteuil. » En face de cette seconde affirmation, tombée de la bouche d'un homme aussi compétent en ces matières, nous n'avons plus qu'à nous soumettre et à convenir avec lui que la couronne est décidément un fauteuil. On pourrait, je le sais, objecter qu'une couronne de roi, — couronne *fermée*, — figure difficilement un fauteuil *ouvert*, mais nous ne pousserons pas jusque-là l'indiscrétion de la critique. La couronne est un fauteuil : honni soit qui mal y pense. Cela posé, voici ce que dit l'orateur dix lignes plus bas :

« Il faut que nous ayons tous pour la couronne ce respect de croire qu'elle est *PORTÉE* par un être intelligent et libre... »

Ainsi donc une marque de notre profond respect envers la personne illustre et vénérée, dont parle le ministre, sera la conviction où nous devons être qu'Elle porte un fauteuil sur sa tête, et qu'Elle s'assoit librement dans ce fauteuil.

J'avoue que, si cette dernière formule est la seule qui puisse expliquer d'une façon satisfaisante le dogme très saint de la monarchie constitutionnelle, — je renonce tout-à-fait aux honneurs de l'initiation, fût-ce même l'initiation au premier degré, la plus simple et la plus facile de toutes, celle que les Grecs appelaient *πρωτοια*, — car je tiens dès-lors nos mystères politiques pour beaucoup plus effrayants que ceux de la déesse Iris, laquelle portait des créneaux de *pouraille* sur sa tête, et s'en allait vêtue d'hiéroglyphes.

Le *Moniteur* que nous avons sous les yeux n'oublie pas de noter les nombreux cris d'approbation qui ont suivi cette exposition mythologique de l'un des articles de la charte. En général, MM. les députés ont cela de bon, qu'ils ne sont pas difficiles sur la valeur littéraire des discours prononcés à la chambre. Cela provient, sans doute, du singulier mépris dans lequel ils tiennent généralement tout ce qui se rattache aux questions qui intéressent l'art et la littérature. Il est de tradition parlementaire qu'un député pénétré de son mandat doit annuellement larder d'épigrammes et de sorties désobligeantes le chapitre du budget qui concerne les fonds d'encouragemens aux lettres et la subvention des théâtres royaux. Cette année, la chambre ne s'est pas fait faute d'accomplir ce devoir, et même il faut avouer qu'elle n'y montra jamais autant de zèle et d'obstination.

L'état accorde 157,700 francs de secours aux gens de lettres, aux artistes et aux compositeurs. Ces quarante et quelque mille écus ont toujours pour privilège de faire bondir la chambre d'indignation. Or, ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que la moitié au moins de ces âpres surveillans des deniers publics ont une fortune qui leur permet de manger, chacun, par année, autant d'argent qu'on en accorde à tous les gens de lettres, à tous les artistes, à tous les compositeurs, à tous les auteurs dramatiques ensemble. M. Demarçay, qui est fort riche, a dit les choses les plus dures à M. Duchâtel, parce que M. le ministre donne 6,000 francs par année à M. Baour-Lormian, un académicien de quatre-vingt-trois ans, qui ne possède rien et qui est aveugle. Il est vrai que M. Demarçay a dit, à côté de cela, d'excellentes choses. Il voudrait, et il a raison, que les fonds de secours fussent distribués avec plus d'intelligence, — et que les dames ne figurassent pas en aussi grand nombre sur les listes ministérielles. Les dames sont fort quêteuses, et presque toutes ont de charmans sourires à leur disposition. J'avoue qu'il est fort difficile de refuser quelque chose à de beaux yeux qui implorent; mais au moins faudrait-il s'assurer par-ci par-là que l'étincelle de l'esprit et du génie nage bien véritablement dans le pur cristallin de ces séduisantes prunelles. On ne saurait s'imaginer quel genre de littérature protège ainsi le ministre dans la personne de ces belles demanderesses, — ni à quels vers

saugrenus, ni à quelle prose extravagante s'en vont ainsi nos pauvres quarante mille écus! M. Marmier pourrait seul nous dire les livres incroyables que ces dames ont *vendus*, sous le ministère Villemain, à la bibliothèque de l'instruction publique, livres d'autant plus difficiles à définir, qu'elles ne les vendent que là.

Il est d'ailleurs ressorti de cette discussion un fait assez bizarre, et qui peint à merveille de quels sentimens la chambre est animée à l'endroit des arts et des lettres.

M. Demarçay, M. Glais-Bizoin, M. Marquis, se sont tous les trois accordés pour ne se servir que de ce mot : — Secours, — et jamais de cet autre mot : — Encouragement.

Il résulte de là que, dans l'esprit de ces honorables membres, les artistes et les gens de lettres sont une variété de pauvres et de mendiants en faveur de qui l'état a institué une sorte de *charité légale*. Ils disent : — Ne distribuez les *secours* qu'à ceux de ces gens-là dont la mendicité est bien établie. — Il a fallu, pour apaiser M. Demarçay, que M. de Lamartine montât à la tribune et prouvât l'état de mendicité de M. Baour-Lormian. M. Duchâtel s'est noblement indigné contre un pareil ordre d'idées, et il a tâché de faire comprendre à la chambre ce que la chambre ne comprendra jamais, — à savoir, que les artistes et les écrivains de génie sont un peu plus que des misérables et des vagabonds sans aveu. A quoi M. Glais-Bizoin a répondu :

« Parmi les abus, non-seulement il y en a qui sont le *fait* du ministre de l'intérieur actuel; mais, en *donnant* son approbation aux *listes de secours* que nous attaquons, en *trouvant bien* les secours de toutes les dates, donnés *par* toutes les *influences*, en déclarant qu'il considère que ces listes doivent être maintenues intégralement, il s'est *rendu propres* les torts de ses prédécesseurs. »

Quand on a lu de ces choses si galamment troussées, on devine pourquoi M. Glais-Bizoin n'a pas un violent amour pour les lettres.

Je dois signaler une autre théorie de la chambre qui ne regarde pas les gens de lettres, mais les théâtres. M. le rapporteur de la commission a dit que les théâtres ne méritaient d'être maintenus qu'à cause des intérêts municipaux. En province, a-t-il ajouté, les villes subventionnent leurs théâtres en vue des bénéfices qu'en retire la municipalité. La conclusion, c'est qu'il ne faut considérer les théâtres que sous le rapport de leurs résultats matériels. Ils sont une source de prospérité matérielle pour un quartier, pour un arrondissement, pour une ville. Ce trait peint l'époque. De la sorte, si vous dotez Carpentras d'un marché aux bœufs ou d'une foire aux jambons, Carpentras pourra très bien se passer d'un théâtre, puisque le marché aux bœufs et la foire aux jambons attireront pour le moins autant de monde dans la ville que ne feraient Frédéric Lemaitre et Rachel.

M. Bocage doit s'applaudir que son théâtre ne soit pas placé dans le voisinage de la foire aux jambons, car M. Bocage, ce cas échéant, n'eût pas trouvé grace devant les économistes de la chambre. Il a même fallu toute l'éloquence de M. de Lamartine pour décider les députés à augmenter de 40,000 francs la subvention actuelle de l'Odéon. M. de Lamartine s'est montré dans cette circonstance ce qu'il est toujours, noble, élevé, généreux, et même un peu plus généreux qu'il n'eût convenu peut-être. L'Odéon n'est pas si pauvre qu'il veut bien le dire. L'Odéon ne dépense guère plus de 207,000 francs par an, il a la salle gratuite, l'éclairage gratuit, il a les loges royales, et les gratifications qui lui reviennent, au moins une fois l'an, de ses représentations à la cour. Considérez d'ailleurs que la salle de l'Odéon peut faire 3 et 4,000 francs de recette. Je conviens que les pièces qu'on y joue et les acteurs qui les jouent ne sont pas de nature à combler la salle; mais tout au moins m'accordera-t-on que la troupe économique de M. Bocage peut, terme moyen, attirer la huitième partie du public qu'une troupe plus séduisante attirerait. C'est donc 500 francs par jour pendant neuf mois, c'est-à-dire 135,000 francs de recettes pour la saison. Je ne compte point les munificences royales.

Or, en cet état de choses, quelle était la perte présumable de M. Bocage lorsqu'il avait 60,000 francs de subvention? Une

douzaine de mille francs, pas davantage. Douze mille francs l'honneur de diriger notre seconde scène française, c'était pour rien. Je dis plus : l'expectative de ce petit déficit était un stimulant salutaire qui va manquer désormais à M. Bocage, puisque l'année prochaine, au lieu de perdre 12,000 francs, il en gagnera 28,000, et cela fort à coup sûr, et sans du tout se mettre l'esprit à l'envers.

M. de Lamartine a donc donné 28,000 fr. de rente à M. Bocage.

Cela ne nous étonne point de la part de M. de Lamartine, l'un des magnifiques seigneurs de ce temps; mais ce qui nous surprend un peu, c'est que M. de Lamartine ait voulu faire cette galanterie à M. Bocage, pour le récompenser des travaux accomplis, non point par M. Bocage, mais par l'ancienne direction. C'est parce que M. Lireux a joué la *Main droite*, le *Voyage à Pontoise*, le *Laird de Dumbicky*, le *Vieux Consul Lucrèce*, la *Cigüe*, le *Chevalier de Pomponne* et *Antigone*, que M. de Lamartine alloue 28,000 francs de rente à M. Bocage.

M. de Lamartine, — qui n'a pas été fâché, puisqu'il en trouvait l'occasion, de faire sa profession de foi littéraire, et d'appeler M. Ponsard le *renovateur du théâtre*, — ce qui signifie assez clairement que Victor Hugo, Dumas et de Vigny sont des écrivains des temps barbares, — M. de Lamartine s'est écrié : « Donnez 100,000 francs à l'Odéon, qui a si bien accueilli M. Ponsard ! »

L'Odéon de M. Bocage n'a point du tout accueilli M. Ponsard, si accueillir signifie, comme je le pense, offrir à un auteur de mérite une hospitalité digne de lui, c'est-à-dire des acteurs qui soient à la hauteur de son ouvrage. Il ne l'a point accueilli, puisque M. Ponsard, dont la *Lucrèce* eut jadis d'excellents interprètes, n'a pas cru pouvoir confier son second poème aux pensionnaires de M. Bocage. Si donc c'est en considération de ce singulier accueil que M. de Lamartine a voulu donner des rentes à M. Bocage, il faut avouer que la générosité du noble poète a les mains un peu plus ouvertes que les yeux.

Un autre argument de M. de Lamartine est qu'il faut subventionner l'Odéon pour y attirer la jeunesse et pour l'empêcher de s'en aller danser, le soir, avec les belles filles du quartier Saint-Jacques. Nous applaudissons sincèrement à cette façon toute morale d'envisager la question. Il est évident que les vers de M. Ponsard n'offrent pas, à beaucoup près, les séductions dangereuses dont pétillent malheureusement les prunelles de velours et les sourires endiablés des belles ennemies du code civil. Mais suffit-il vraiment que l'Odéon soit ouvert pour que la jeunesse y entre ? et pensez-vous que M. Bocage aura beaucoup enlevé de danseurs aux ombrages de la Chanmière ou à l'orchestre du Prado, lorsqu'il aura donné l'*Ingénue à la Cour* et l'*Alcade de Zalamea* ? J'ai bien envie de croire, au contraire, que ce sont là des pièces on ne peut plus propres à ranimer en ces jeunes cœurs le goût des petits soupers attendrissants chez Dagnaux, ou de l'entrechat civilisé tel qu'il se pratique chez le père Lahire. Ce n'est pas 40,000 francs qu'il fallait voter, c'est une loi qui eût porté peine de mort contre tout étudiant de première année, convaincu de n'être pas allé voir l'*Alcade de Zalamea*.

M. de Lamartine a voulu qu'on donnât 40,000 francs à M. Bocage en souvenir des travaux accomplis par la précédente direction. Si ces 40,000 francs eussent été donnés il y a deux ans, il est probable que M. Bocage ne serait pas directeur, et n'aurait pas 28,000 francs de rente, — car ces 40,000 francs représentent tout justement la somme redue encore aujourd'hui à l'ancienne troupe de l'Odéon. Or, on ne sait pas que depuis un an ces malheureux attendent en vain le paiement de cette somme, qu'il leur a fallu passer par toutes les lenteurs de la justice, qu'on les a renvoyés du syndic de la faillite au tribunal de commerce, du tribunal de commerce au syndic de la faillite, du syndic au ministère, du ministère au trésor, du trésor au syndic de la faillite, et que finalement le syndic, le ministère, le trésor et tout le monde en sont encore à égrener l'interminable chapelet des délais ! On doit 40,000 francs à de pauvres affamés qui ont bien rempli leur tâche, on les donne à de nouveaux venus qui n'ont rien fait encore. — Éloquence, voilà de tes coups !

MARC FOURNIER.

## MÉMORIAL SATIRIQUE.

### I.

On a toujours tort de se fâcher, mais cela n'empêche pas d'être de mauvaise humeur; au contraire même, car moins on s'irrite, plus on est furieux de ne pas pouvoir se mettre en colère. A moins d'être un dieu, et un dieu qui ne soit pas de la fable, comment se défendre d'un peu d'emportement, quand il faut entendre tous les jours presque autant de sottises qu'on en voit ou qu'on en pourrait lire ? On a beau être philosophe, on se sent à chaque instant des démangeaisons satiriques au bout de la plume, et, dans son ardeur d'épigrammes, on regrette de n'avoir pas de ces doigts vigoureux que Scarron appelle énergiquement des *arbalètes à croquignoles*. Si une chiquenaude ne corrige pas, elle fait toujours du bien... à celui qui la donne.

Les savans ne procèdent point par chiquenaudes; ils se donnent, à poings fermés, les plus durs démentis, ou se caressent à coup de griffes; l'un vaut l'autre. MM. A\*\*\* et B\*\*\* sont deux grands hommes constamment en querelle, et qui finiront par se dévorer mutuellement, s'ils n'y prennent garde, ce qui leur fera faire à tous deux un fort mauvais dîner. — J'ai passé ma vie à étudier, disait modestement M. A\*\*\*, et tout ce que j'ai appris, c'est que M. B\*\*\* ne sait rien. — O incertitude de la science ! reprit tranquillement ce dernier quand on lui rapporta le propos de son adversaire. Voyez comme on se trompe ! moi, par exemple, j'ai toujours cru qu'A\*\*\* savait quelque chose.

Nous devons aux graves études de ce siècle la réforme des plus vieux noms de nos annales. Clovis lui-même, le premier de nos rois chrétiens, a été cruellement débaptisé, et il est devenu Khlowigh; je crois même que des auteurs sérieux ont proposé de l'appeler Llodwigh, ce qui me paraît bien sicambre. On m'a assuré que ces corrections étaient fort importantes, et j'étais un grand jour sur le berceau de la monarchie; je le veux bien. Voici en revanche une découverte qui n'a pas le moindre intérêt. Jaloux de porter dans les fastes de la musique le flambeau ou la hache, un mélomane vient d'infliger aux anciens luthiers les plus étranges métamorphoses. Il n'y a plus désormais de Stradivarius ni d'Amati. Ces gens-là n'ont jamais existé. C'est Emartys et Stagawartys qu'il faut dire. Je ne le conteste pas; mais à quoi bon ces belles choses, et qu'est-ce que cela nous fait que des marchands de violons se soient nommés comme ci et non pas comme ça ? Est-ce plus utile à savoir que de connaître le vrai nom de ces étoiles bleues qui fleurissent dans nos blés ? Les livres ont beau le cacher sous celui de centaurea cyanus, on les appellera toujours des bleuets.

Il n'y a pas que de grands écrivains qui aient entrepris de changer le costume de l'histoire de France. Pigault-Lebrun, l'auteur de *l'Enfant du Carnaval*, s'est amusé dans sa vieillesse à travestir nos ancêtres. Il a voulu, bon gré, mal gré, habiller le Ragois de la défroque de M. Botte, et coudre à la soutane de l'abbé Millot la veste rapée de ses hussards de Felsheim; c'est tout-à-fait une farce du mardi gras. Cette plaisanterie, qui n'est pas drôle, se reproduit chez nos voisins. M. Dickens, le Paul de Kock de la Tamise, écrit en ce moment l'histoire d'Angleterre. C'est sans doute pour nous prouver une fois de plus que son pays est la mère-patrie des caricatures.

Puisque nous voilà de l'autre côté du détroit, nous profiterons de l'occasion pour annoncer à nos lecteurs que la célèbre mar-

quise de Brinvilliers, qui a été décapitée à Paris en l'an de grâce 1676, et brûlée par-dessus le marché, vient, par l'entremise de M. Albert Smith, de ressusciter à Londres sous la forme assez vulgaire de trois volumes in-8°. Vous avouerez que, si elle était innocente, comme on l'a mainte fois prétendu, c'est un peu dur d'aller ainsi de supplice en supplice, de passer du bourreau au faiseur de mémoires, pour tomber du faiseur de mémoires au critique. A quoi se fier, bon Dieu ! si la mort ne garantit pas de l'assassinat ?

Tandis qu'ici nous attendons avec ou sans patience les *Mémoires d'un Valet de chambre*, par M. Sue, on lit là-bas avec plaisir les *Mémoires d'une Femme de chambre*, par la comtesse de Blessington. Quelle sera l'influence sociale de ces deux ouvrages ? Apprendront-ils aux domestiques à se passer de maîtres, ou aux maîtres à se passer de domestiques, ce qui reviendrait complètement au même ? Maintenant que Jérémie Bentham n'existe plus, je ne vois pas d'économiste qui puisse trancher la difficulté. Nous avons bien le phalanstère, mais, depuis que Dumas lui fait une pension, tout le monde croit que c'est une comédie, et la comédie ne corrige rien, elle ne fait que punir.

Je ne sais pas s'il se vend beaucoup de livres en Angleterre, mais elle en fabrique énormément, presque autant que la France, où ame qui vive n'en achète. Les biographies n'en finissent pas. Lady Esther Stanhope, qu'on avait enterrée, l'année dernière, dans ses interminables conversations, est hydrique depuis sa mort. L'ex-sorcière du Liban se reproduit aujourd'hui avec le même embonpoint d'encre et de papier, sous prétexte de nous raconter ses voyages. Tout cela n'est pas très intéressant. La nièce de Pitt était une vieille folle dont le plus grand mérite était de ne ressembler à personne : c'en est un, mais elle en abusa, et de son oncle aussi, dont elle remâche à satiété les services. Elle en dit tant, qu'on est toujours tenté de lui demander si c'est le même, ou si elle a des Pitt de rechange. Quoique moins amusante, elle nous rappelle absolument les vertus filiales d'Arlequin, qui n'accouche pas d'une phrase sans l'assaisonner de son père, qui le multiplie à force d'en parler, si bien que Pantalón finit par lui dire : Combien de pères as-tu donc ? — Hélas ! mon bon monsieur, je n'en ai qu'un. Je suis un pauvre homme qui n'ai pas le moyen d'en avoir plusieurs. — J'aime mieux la réponse d'Arlequin que les six volumes de lady Stanhope.

Avons-nous reçu, comme ses flanelles, la philanthropie de l'Angleterre, ou l'Angleterre a-t-elle, comme nos vins, adopté notre humanité ? C'est une question que je laisse débattre au chauvinisme des deux pays. Toujours est-il qu'il n'y a pas que Paris où l'on se divertisse au profit de la vertu souffrante et malheureuse. Il existe à Londres une institution compatissante, qui se charge de distribuer des soins et des secours à toutes les variétés de poitrinaires. Cette académie de charité fait comme la plupart des nôtres : elle donne tous les ans, pour le plus grand bien de ses malades, des bals par souscription. On danse, on valse pour le catarrhe et la phthisie, on prend des glaces par bienfaisance. N'est-ce pas à crever de rire de voir tous ceux qui risquent de mourir de pleurésie pour le soulagement de ceux qui meurent de consommation ?

Nous avons passé de tout temps pour exceller dans la saillie. Notre réputation est légèrement déchuë depuis que nous sommes un peuple grave et constitutionnel, et que nous faisons des feuilletons. On entend cependant encore parfois dans nos soirées de ces mots, bons ou mauvais, qui moussaient comme le vin de Champagne aux soupers de nos pères. On disait dernièrement d'un financier retiré qu'il avait du foin dans ses bottes. Un de ses amis (on n'est jamais trahi que par les siens) ajouta de suite en soupirant : — Il faut avouer que ce pauvre T\*\*\* s'est choisi là un singulier garde-manger.

Un amateur du bon vieux temps citait l'autre jour avec emphase, et pour faire la nique à nos poètes modernes, ce quatrain, fort gentil d'ailleurs, de Perrault :

L'amour est un enfant aussi vieux que le monde :  
Il est le plus petit et le plus grand des dieux ;  
De ses feux il remplit le ciel, la terre et l'onde,  
Et toutefois Iris le loge dans ses yeux.

— Quelle grace ! quelle délicatesse ! s'écriait-il en jetant d'un regard ce madrigal au nez d'une femme qui le prenait pour elle, et, coquette maladroite, baissait une paupière écourtée sur une prunelle imperceptible. Est-ce assez joli : Iris le loge dans ses yeux ? — Joli, si l'on veut, dit à voix basse un jeune homme impatienté de ce manège. Cela prouve seulement qu'alors, comme aujourd'hui, on logeait l'amour aux petites-maisons.

On demandait hier à un de ces classiques jurés qui ne croient la littérature supportable que quand elle a cent ans de bibliothèque ce qu'il pensait des poèmes de lord Byron : — Ma foi ! reprit-il, je vous avouerai franchement que je les ai trouvés si mauvais, que je n'en ai jamais lu un vers.

Conversation sténographiée. On vantait l'érudition d'un homme qui s'est cru célèbre et qui a même passé pour l'être. — Il a le grec inné et le latin aussi ; il parle toutes les langues de l'Europe. — Que de ressources pour dire une sottise ! Comment se fait-il qu'il ne soit pas populaire ? — C'est qu'il débite sa marchandise sous les deux espèces : il parle et il écrit, c'est trop. Quand l'œil voit ce que l'oreille écoute, la plus petite bêtise paraît un éléphant : je vous demande alors ce que deviennent les éléphants ?

Un journal étranger prétend que les ouvrages de peinture de la dernière exposition occupent vingt mille mètres carrés de superficie ou deux hectares, et que leurs bordures, ajoutées bout à bout, ont dix-sept kilomètres de long, un peu plus de quatre lieues de poste. Il a oublié de nous dire à quel genre de commerce ou d'esprit s'adresse un pareil calcul. On mesure parfois le talent à la toise, mais on ne l'achète pas encore à l'arpent.

Un mot de plus en finissant à l'adresse de M. Glais-Bizoin. Pourquoi cet honorable député veut-il faire croire que nous ne méritons pas la même épithète que lui, et donne-t-il à penser que nous accrochons notre plume au ratelier du budget ? Nous ne sommes ni vendus ni à vendre, prêts à signaler le mal qui se cache ou le bien qu'on ne voit pas. Qu'un ministre fasse un bon ouvrage, nous le dirons ; qu'il en fasse un mauvais, ce qui est aussi vraisemblable, nous ne le louerons certes pas. M. Glais-Bizoin parle mal pour rien ; c'est une raison pour lui sans doute de croire qu'on nous paie pour bien dire. Une preuve assez claire de notre indépendance, c'est que nous ne nous occupons que d'art et de littérature, et que, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, on n'achète que de la politique. Nous vivons d'ailleurs ; et voyez un peu, je vous prie, où en sont les institutions purement littéraires (ou qui devraient l'être) que le gouvernement encourage ! voyez dans quel marasme sont deux ou trois magasins de pompes funèbres, autrement dits théâtres royaux, avec quelques centaines de mille francs de représentation ! Les subventions sont des arrêts de mort : on n'était que ce qui tombe. Quand on veut tuer les lettres, on tire sur elles à billets de caisse ; or, je ne crois pas qu'on nous ait tués. Il y aurait peut-être de l'orgueil à dire que nous marchons ; mais nous sommes debout.

LAZARE MONK.

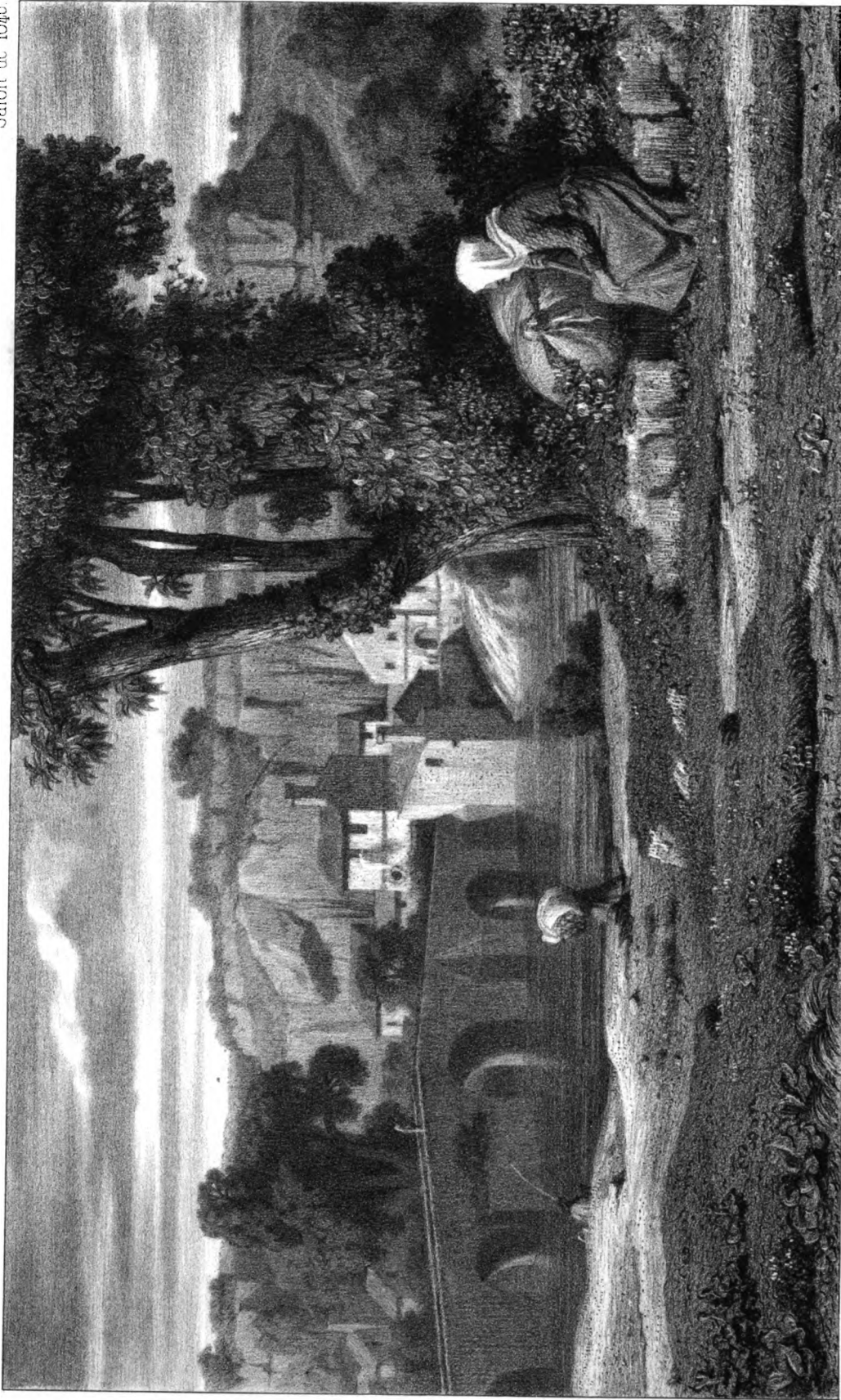
CAMILLE D'ARNAUD.

THE  
SUB  
45  
TH



L. AURESTE.

Saïon de 1846.



A. de Curson pinx. et del.

Imp. Bertault, Paris.

Les Bords du Clain.







10. 11. 12.

L'ARTISTE.



Salon de 1846.

Souvenir de Syra





The Drummer, Nepal, 1911



# LA POÉSIE

A M. DE LAMARTINE

MON MAÎTRE,

Un jeune poète, votre voisin de campagne et de poésie, s'est recommandé de votre nom tout-puissant, et, à votre nom, toutes les portes se sont ouvertes. Ce jeune poète, vous le connaissez en effet, vous avez été le premier à l'encourager, à l'applaudir, à lui désigner d'un doigt inspiré la route qu'il devait suivre; il a marché sous vos auspices, il a voulu être présenté par vous seul dans le monde éclatant des belles-lettres; vous êtes autant que sa muse, vous êtes son ami, et, comme vos conseils sont des ordres souverains, le voilà qui se met à raconter, un peu plus haut que de coutume, ses plus intimes, ses plus honnêtes, ses plus charmantes émotions.

Quand je vous aurai dit que ce timide nouveau venu dans la carrière poétique est une jeune femme du plus modeste et du plus aimable aspect, restée calme au milieu de l'enivrement des beaux vers, naïvement inspirée des inspirations les plus naturelles, et dont le cœur, ouvert à toutes les impressions saintes, raconte çà et là des élégies touchantes, larmes mêlées de sourires, moitié odes, moitié bucoliques, des vers bien faits et sans art, des stances d'une harmonie irrésistible, en un mot et pour tout dire, de la poésie vraie, sincère, l'âme se trouvant partout répandue dans cette harmonie sonore de la parole habilement cadencée, vous aurez reconnu bien vite, à ces signes, la jeune muse des rives de la Saône, jeune fille il n'y a pas six mois sous le toit de son père, dont elle était la grace et la joie, jeune femme aujourd'hui au bras de son mari, dont elle est l'espérance et l'orgueil; vous aurez nommé M<sup>me</sup> Rostand. Vous étiez souffrant, mon maître, quand cette jeune inspirée arrivait à Paris, poussée par des espérances qu'elle n'aurait pas rêvées sans vos encouragements et vos conseils. La double fatigue de votre esprit, c'est-à-dire la poésie et l'éloquence, la politique et l'idéal, deux tâches immenses, impossibles, quand elles sont accumulées sur un seul homme, deux grands labeurs auxquels, seul, vous pouvez suffire, avaient brisé votre corps sans faire reculer votre esprit; fatigué, mais non pas vaincu, vous vous disposiez à demander des forces nouvelles aux ombrages poétiques de ce célèbre Saint-Point, qui sera comparé, dans quelques siècles, à ces grands parcs de l'abbaye de Châlis, où fut écrite *la Jérusalem délivrée*. Notre muse était donc seule, à Paris, avec son mari, marchant l'un et l'autre un peu au hasard, et bien tremblans tous les deux à l'idée seule d'un poème qu'il fallait mettre au jour, privés de vos encouragements, de vos conseils, de votre appui, et de cette protection souveraine que vous n'eussiez pas refusée à cette jeune fille qui est née, qui a grandi, et qui a chanté ses premiers vers sur les rives fleuries de votre rivage bien-aimé, ce doux rivage natal qui l'attend, qui l'espère, qui

va la revoir et la reconnaître à l'inspiration de son front, à la grace de son sourire, au feu animé de son regard!

Dans l'abandon où se trouvait cette jeune femme, elle et son mari vinrent à se rappeler qu'il y avait à Paris, dans une mansarde voisine du nuage, un de vos serviteurs enthousiastes, un homme qui vous admire et qui vous aime avec la passion la plus vive et la mieux sentie, car vous avez été le poète idéal de sa jeunesse, car vous êtes le Virgile enchanteur de son âge mûr. Cet homme, dont vous avez tout le dévouement, toute l'obéissance et tous les respects, c'est moi-même, mon maître, vous le savez depuis long-temps, et que le moindre de vos désirs entraînera toujours mes plus vives sympathies. J'ai donc accueilli ces deux jeunes gens qui se réclamaient de votre nom, pour vous d'abord, pour eux ensuite, et, après avoir froncé le sourcil d'une façon quelque peu chagrine à l'aspect de ce recueil que M<sup>me</sup> Rostand appelle modestement ses *Violettes*, j'ai senti soudain toute ma glace se fondre à la lecture des premiers vers. Ah! vous aviez raison, notre poète, d'encourager de vos applaudissemens sincères ce naïf talent qui n'a consulté que la nature, ce chaste poète qui n'a entendu chanter que les oiseaux, cette âme ouverte à toutes les impressions faciles du printemps, de la campagne, du fleuve limpide, du soleil riant et clair projetant au loin sa splendide clarté, ou bien de la nuit rayonnante d'étoiles. Parfois aussi, quand la nature est en deuil, quand l'orage est au ciel, quand l'âme se sent prise de ces malaises indicibles que vous avez racontés de façon à les consoler tous, il arrive que cette lyre de vingt ans se voile d'un crêpe, et la voix heureuse de tant de calmes bonheurs se met à chanter sur un mode plaintif. C'est encore une charmante harmonie, et, même quand la joie printanière s'est envolée dans cette tristesse, inattendue comme un gémissement plaintif au milieu de la forêt pleine d'oiseaux qui chantent, on rencontre le même charme, le même instinct de tous les nobles sentimens, la même grace, cette grace éternelle et décevante de la vérité, car tout est vrai dans cette suite de frais poèmes, doucement éclos à l'ombre des vieux arbres du jardin, à l'ombre des vignes grimpantes, au soleil; le sourire est vrai, et les larmes, pour être passagères, n'en sont pas moins réelles. A les entendre si naïvement racontées, je crois à ces espérances, vastes comme l'horizon de vos montagnes; je crois à ces désespoirs, fugitifs comme la perle de la rosée matinale. Et en même temps quels beaux sentimens! quels honnêtes transports dans les vers de cette jeune femme! quelle émotion active et sainte à jeter au-dehors de soi-même les meilleures pensées et les plus vivantes: la bienfaisance, la douce pitié, le dévouement aux vieillards, la sollicitude pour l'enfant, la reconnaissance pour ceux qui vivent encore, le respect et le pieux souvenir pour ceux qui ne sont plus! Cette jeune femme chante avec tant de grace ingénue, sur un mode si tou-

chant et si simple, qu'on oublie qu'elle est un poète pour se souvenir qu'elle est un moraliste sincère, naïf, élégant, ingénieux.

Voilà ce que j'ai vu comme vous tout d'abord; mais, vous le savez, nous autres critiques, nous n'avons pas votre droit de poésie, nous ne pouvons pas, à notre première émotion, battre des mains, et nous y regardons à deux fois avant d'applaudir, avant de tresser des couronnes, avant d'ouvrir la carrière et de dire, comme vous dites, vous autres : *Allez, et marchez!* Qui dit un critique dit un obstacle : loin d'ouvrir la route, le critique la remplit d'embûches, et pendant que les poètes, vos frères, les maîtres de la lyre et de l'enthousiasme, ne songent qu'à montrer aux faibles, aux commençants, aux timides, les fleurs brillantes du chemin poétique, la mission du critique, son habitude, son devoir, c'est d'indiquer à celui qui veut se mettre en route les ronces, les épines! — Prenez garde, dit le critique, la route a été gâtée par tant de chars de triomphe! Prenez garde aux fondrières, aux abîmes, à la montée sablonneuse; il vous faudra traverser des landes stériles, des lacs sans fond, le désert, cette mer sans eau; puis, à chaque détour du chemin, à chaque pli de la montagne, ce ne sont que déceptions, cruautés, mensonges. Voilà ce que chante le critique, et, pour que ses paroles portent en elles-mêmes quelque autorité, il s'efforce de grossir sa voix, de mentir à son enthousiasme, il se fait méchant, sans pitié, loup-garou; il ne serait pas fâché d'épouvanter quelque peu l'imprudent qui veut fouiller avec sa lyre la rendre dangereuse qui recèle tant d'incendies! — Tout au retour, les poètes, une fois qu'ils ont conquis l'autorité du génie, non-seulement ils sont hardis pour leur propre compte, mais encore ils sont téméraires pour qui les consulte; on dirait qu'ils n'ont aucun souvenir de toutes les peines que leur gloire naissante leur a coûtées, et, à voir avec quelle facilité ils vous lancent dans la carrière de ces jeux poétiques les ambitieux qui se fient à leurs conseils, on pourrait croire qu'en effet il ne s'agit que de déployer ses ailes et de s'élancer dans l'espace.

Le critique, au contraire, qui est prudent de sa nature, prudent pour lui-même et pour les autres, en raison même des difficultés qu'il a sous les yeux et des naufrages dont il a été le témoin, est occupé surtout à contenir les jeunes gens de bonne volonté qui osent réclamer ses conseils; comme il n'est pas habitué aux déceptions sublimes de la gloire, il ne se laisse pas prendre à ce mirage décevant, et il porte un peu de son sang-froid, quelquefois même de sa cruauté, sur toutes les ambitions qui s'adressent à son expérience, ce triste et maladif trésor d'une vie passée dans les sécheresses stériles de l'analyse. Que voulez-vous? c'est peut-être une loi, mais une loi salutaire de notre mauvaise nature, une suite funeste de nos penchants satiriques; l'enthousiasme est, pour nous, une terre promise que nous découvrons quelquefois, mais sans avoir la permission d'y entrer; nous sommes les Hébreux qui portent la grappe sur leurs épaules, sans qu'un seul grain de cette vigne féconde abreuve jamais notre gorge desséchée. Vous autres, les poètes, vous semez l'espérance sur vos traces; nous autres, les critiques, nous jetons le découragement à pleines mains. Vous êtes du côté lumineux de la colonne; nous occupons le côté de la foudre et des nuages. Vous vous laissez éblouir par toutes les lumières, et nous autres, volontiers, nous fermons les yeux pour ne pas voir. Vous dites : *Courage!* nous disons : *Prenez garde!* Vous donnez lestement le signal du départ, pendant que les critiques, semblables à ce malheureux père qui voit son fils monter sur le char aux roues brûlantes, s'efforcent de retenir le poète nouveau-né : « Où vas-tu, malheureux Phaéton? dans quels dangers, dans quelles misères? mais au moins, imprudent enfant, parmi tant de sentiers qui mènent à l'abîme, puisses-tu choisir le moins dangereux : *medio tutissimus ibis!*... »

En effet, le danger est si grand, comparé à la gloire que peuvent rapporter même les belles œuvres, on expose tant de bonheur pour arriver à faire un peu de bruit dans ce monde qui ne songe qu'aux affaires ou au plaisir, qu'il serait bien permis d'y regarder à deux fois avant de se vouloir élancer à la suite des grands poètes. Deux hommes surtout sont dangereux à suivre

et à consulter, dans cet âge d'or de l'indifférence poétique, deux hommes d'une bienveillance inépuisable comme leur génie, mais dont les funestes bontés ont égaré leurs plus fervents disciples : j'ai nommé M. de Chateaubriand et M. de Lamartine! Rois d'un monde qu'ils ont conquis par toutes les forces de l'éloquence, de la poésie, de la croyance, de la pensée et du génie, ils n'ont pas assez de loisirs pour donner une sage leçon à quelque enfant perdu qui les implore; leur temps et leur critique appartiennent non pas à l'individu, mais à l'humanité tout entière, et, chose étrange! ces mêmes hommes d'un courage à toute épreuve, athlètes généreux de leurs convictions ou de leurs croyances, intrépides soldats de leur propre pensée, qui se tiennent nuit et jour sur la brèche lorsqu'il s'agit de dire ses plus cruelles vérités à tout un siècle, ils ne savent pas, que dis-je? ils n'osent pas être vrais lorsqu'un poète de dix-huit ans, un enfant qui croit à leur parole, s'en vient, ingénu et confiant, la tête pleine de feu et de beaux vers, interroger pieusement ces maîtres du monde sur les probabilités de son avenir. Tout à l'heure ces deux hommes forçaient l'Europe à entendre leurs menaces puissantes, et maintenant ils n'osent pas relever les plus simples fautes d'une élogie! Ils instruisaient les rois et les peuples : ils ne savent pas donner une bonne leçon à un enfant! Ils ne savent pas lui dire tout net que la vie n'est pas faite pour rêver, mais pour agir, que la poésie est un beau rêve, un beau rêve comme les amours, et que celui-là est bien à plaindre qui en veut faire l'occupation et la pensée unique de sa vie. C'est pourtant là comme agit M. de Chateaubriand, et comment agit M. de Lamartine. Inépuisables bienveillances, mais bienveillances dangereuses, que de poètes se sont égarés à votre suite! combien se sont perdus à vouloir répéter les accents de votre art, et que de fois vous avez dû vous repentir, l'un et l'autre, d'avoir encouragé, plus qu'il ne fallait peut-être, ce mouvement des esprits! Tant de jeunes gens, hélas! ont abusé de leurs forces pour être, ne fût-ce qu'une heure, Chateaubriand ou Lamartine! puis après ces premiers efforts, efforts généreux et jeunes, le découragement s'est emparé de ces âmes mal conseillées, et ils sont devenus, celui-ci, un mauvais faiseur de prose poétique, celui-là, un insipide rimeur de molles éloges. Dans cette confiance, on peut dire servile, avec laquelle ces malheureux jeunes gens accueillent une louange tombée de si haut, sans trop se demander si même leurs récitation ont été exactement écoutées, et si le poète qui les louait n'était pas, en cet instant, bien loin de l'heure présente, dans les espaces de l'imagination et de l'avenir, il me semble qu'il faudrait surtout accueillir avec une grande rigueur les vers des jeunes femmes, car celles-là elles ont toujours beaucoup à perdre aux déceptions qui les attendent; esprits disposés à toutes les tentatives, même les plus difficiles, âmes ouvertes à toutes les impressions, elles ont besoin plus que les hommes, après tout, car les hommes écrivent à leurs risques et périls, d'être tenues d'une main ferme, et d'entendre les graves conseils d'une voix sérieuse. Vous le savez, et vous l'avez dit assez souvent, une femme jeune et belle porte en elle-même toute sa poésie; elle la porte dans son geste, dans son sourire, dans son regard, dans le charme de sa voix, dans un pli de son manteau. L'inspiration se lit en beaux caractères, mêlés de joie et de douleur, sur ce beau visage tout neuf, qui ne sait pas mentir; elle a des joies subites, des larmes soudaines, des éloquences inconnues. La poésie, c'est toute la femme, et si, par hasard, cette créature du bon Dieu se met à se raconter à elle-même les impressions ingénues de sa vie de chaque jour, eh bien! puisqu'il le faut, puisqu'elle le veut, laissons-la chanter, laissons-la dépenser cette exubérance de la vie printanière, à la façon qui lui convient le mieux; qu'elle jette son âme sur une toile, dans un poème, dans les mélodies que les grands maîtres musiciens ont ramassées çà et là au fond de l'âme humaine; qu'elle soit peintre, musicienne, poète, ou tout simplement qu'elle se dépense, frivole et charmante, dans les transports de la fête et du bal : ceci est bon, ceci est juste. — Délire d'un instant, transports de vingt-quatre heures! l'heure arrive bien vite où la jeunesse s'en va, emportant avec elle toutes ces gracieuses fantaisies : ce sont des enfants à élever,

des infortunes à secourir, une fortune à défendre, une maison à gouverner, en un mot, la vie réelle, la vraie vie. Alors bientôt cette jeune femme dit adieu aux enchantemens des premières années : plus de musique, plus de vers, plus de bals, plus d'extases. Mais Dieu est bon, et cette poésie éphémère est remplacée bien vite par la sainte poésie des joies domestiques, par l'aurole de la mère de famille, par cette majesté touchante dont même l'âge mûr augmente la force et la douceur.

Donc, leur dirais-je (si j'avais, ô mon Dieu ! ce rare et excellent honneur d'être un poète que l'on écoute !), puisque vous avez si peu de temps à être des artistes, à quoi bon vous donner tant de soins, vous exposer à tant de représsailles cachées dans l'envie de vos voisins et de vos amis, pour un instant de cette vaine gloire ? Pourquoi n'être pas tout de suite le poète que vous serez demain, le sage poète qui demande tout simplement à la muse de gais refrains pour endormir l'enfant au berceau, d'heureux conseils que la rime ira graver dans la mémoire du jeune homme, ou bien encore pour implorer de l'inspiration une consolation dans vos instans de doute, ou bien une prière, ou, ce qui revient au même, une espérance ? Voilà ce que je dirais aux jeunes femmes souvent, moi qui les respecte et qui les aime, si elles voulaient me prêter une ame et une oreille attentives. Oui, certes, plus leur talent est sincère et vrai, c'est-à-dire plus il est honnête et calme, et plus je les prie et je les supplie de se mettre en garde contre les longs espoirs et les vastes pensées, qui ne sont pas faits pour elles ; surtout je leur conseille de bien se méfier des louanges que vous leur prodiguez sans modération et sans mesure, vous autres poètes imprudens qui ne voyez pas quel poison est caché dans vos louanges. A ces causes, je leur raconte les misères de la vie littéraire, que Dieu n'a pas faite, Dieu merci ! pour les femmes ; je leur montre, je leur fais toucher du doigt la vanité de ces brillantes renommées qui, vues de loin, leur paraissent dignes d'envie. Et, de fait, si ces confiantes personnes, qui vont jouer leur bonheur sur des riens sonores, pouvaient savoir combien de femmes illustres sont à plaindre, si elles savaient que de néant et de vanité dans les tentatives stériles de leur esprit, si elles voyaient, comme je les ai vus, nos grands hommes en bonnets de gaze, épuisés sous l'effort, vieillissant avant l'âge, sans amitié, sans amour, sans passion, sans une seule de ces douces larmes parties du cœur, qui suffisent à excuser et parfois à glorifier tout une vie, si elles savaient que la plupart du temps ce livre fameux qu'on ne lit pas, ce poème célèbre qu'on ne lit plus, ces souvenirs dont on n'a que faire, ces *loisirs* qui auraient pu être mieux employés, ce roman maussade et maladif, ne représentent guère que l'effort impudent d'une malheureuse créature abandonnée de Dieu et des hommes, qui, devenue vieille, se fait *bas-bleu*, parce qu'elle n'a pas assez de simplicité dans l'esprit et pas assez de courage dans le cœur pour redevenir tout simplement une chrétienne ; si elles savaient que ces livres malheureux, écrits *in extremis*, sur le dernier échelon de la beauté éclipsée, de la bonne renommée à jamais évanouie, avec de vieux doigts tachés d'encre et de fiel, ne sont, après tout, que les dernières clameurs de la vanité aux abois, et que cette femme qui se sent humiliée dans son orgueil, la seule vertu humaine qu'elle ait gardée intacte, n'a pas d'autre espérance que d'entraîner au fond de l'abîme, où elle se démène, quelque amant banal qu'elle aura perdu en son chemin, et qu'elle affiche dans un poème, ne pouvant l'afficher sur les murailles ; ah ! si elles savaient tout cela, les malheureuses femmes qui veulent porter la main sur ce fer chaud qu'on appelle les belles-lettres, soudain vous les verriez retirer leur main effrayée, et faire le signe de la croix sur leurs fronts contrits et repentants ! — Mais, disent-elles, et la vraie gloire ? est-ce à dire qu'il n'y ait pas de grands écrivains parmi les femmes ? Oui, certainement, de grands écrivains, de grands poètes ! — M<sup>me</sup> de Staël autrefois ! — George Sand aujourd'hui ! — Eh bien ! même les femmes justement célèbres, même les poètes qui sont restés des femmes dans ce métier qui a fait perdre la raison à tant d'hommes pleins de force et de courage, interrogez-les, si vous l'osez ; demandez à cette Corinne blonde, qui a chanté le général Foy, comme elle

n'avait pas dix-huit ans, qui tient d'une main si hardie et si charmante le stylet du prosateur et le stylet du poète, ce qu'elle pense de cette vie qui lui fut imposée par son génie : mieux que personne, cette femme peut vous dire toutes les tortures cachées sous les couronnes triomphales. Interrogez les plus calmes et les plus recueillis de nos poètes féminins, M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore, M<sup>me</sup> Tastu et deux ou trois autres ; elles sont les premières à vous dire comme à une sœur : — Cache ta vie et cache tes vers. — Et même à quoi bon les interroger ? regardez-les passer, ces femmes malheureuses, aussitôt qu'elles ont descendu le revers de la montagne ! Qui donc les voudrait reconnaître, ces frais printemps qui chantaient sous tous les buissons ? Toute leur jeunesse s'est envolée avec leurs songes. Leur expérience des trances et des travaux de la poésie a imprimé sur leurs fronts le sceau funeste du travail forcé ; à l'œuvre poétique, elles ont dépensé leur ame, elles ont sacrifié leur vie entière, et maintenant elles trouvent que leur gloire est payée bien cher. C'est qu'en effet il faut avoir la force et le génie de Lamartine pour que la tête reste haute, pour que le corps conserve sa force et sa vigueur sous les efforts de ces cruels labeurs ; mais, les pauvres femmes ! elles y laissent toujours un lambeau de leur vie, un lambeau de leur cœur.

Ainsi je parle à toutes celles qui frappent d'une main ambitieuse à la porte de cet enfer que Dante a oublié parmi les supplices de son poème ; mais faites-leur donc entendre une voix grondeuse ! allez donc briser, sous leurs yeux éblouis, l'enchantement qui les berce ! faites donc en sorte qu'elles arrachent de leurs longs cheveux, pour la fouler aux pieds, cette fraîche couronne de marguerites qu'elles ont cueillie dans la prairie natale ! Non, non ; elles ne vous écouteront pas : — Fi du critique, disent-elles, à bas le critique morose ! Nous garderons nos chants et nos couronnes ; ainsi nous l'ordonnent les poètes. — Tous leurs regards et tout leur génie se tournent vers le poète qui les inspire et qui les pousse, pendant que le critique qui veut les retenir est traité comme le pédagogue armé de sa férule. Pour vous, poètes, dans ce partage inégal, sont toutes les grâces ; tous les dédains nous reviennent, à nous autres les critiques, c'est notre droit.

Mais au moins, puisque nous ne pouvons rien empêcher, laissez-nous vous dire que ces jeunes muses, envolées pour obéir à vos ordres souverains, doivent compter sur votre appui ; vous leur devez mieux que vos sympathies, vous leur devez votre protection et vos conseils. Hélas ! que j'en ai vu qui obéissaient à un signal qu'elles n'imploraient pas, et qui, parties le matin, par un beau soleil, fraîches, riantes, parées, enivrées de poésie et d'espérance, s'en revenaient le soir au bercail, traînant l'aile, trop heureuses quand le critique morose pansait d'une main ferme, plus que délicate, ces blessures que la poésie seule avait faites ! Ces blessures, c'était le crime de quelques poètes, qui avaient laissé fuir ces fugitives sans les suivre d'un regard ami. O poètes, pour me servir d'un beau vers inscrit sur l'*album* de M<sup>me</sup> Rostand :

Que vous êtes cruels !... mais vous êtes si grands !

L'auteur des *Violettes*, cette jeune et charmante poésie dont les doux parfums méritaient, en effet, toutes nos sympathies, a très bien écouté, mon maître, les sévères conseils de ma vieille expérience ; elle a fait plus, elle a voulu que j'écrivisse ces quelques pages un peu sérieuses pour servir de prélude à ces gracieuses poésies. Dans cette lettre, que je vous prie de regarder comme un sincère hommage de mes déférences et de mes respects, se trouvera enveloppé le très beau volume des poésies de M<sup>me</sup> Rostand. Vous ferez ce qu'on fait toujours quand on reçoit un pli à son adresse : vous jetterez l'enveloppe ; mais, j'en ai la ferme pensée, vous placerez ce livre parmi les livres que vous aimez le plus.

JULES JANIN.

# LE CIEL ET LA TERRE.

## HISTOIRE PANTHÉISTE.

### LIVRE SECOND.

#### I.

##### MADemoiselle DE VERTAMOND.

Durant les jours du dégel, je demeurai au château, plongeant mes regards sur des espérances lointaines, sur un passé tout palpitant encore. Mes souvenirs de la veille ne sont pas les plus doux; ils sont empreints d'un prosaïsme qui passe avec le temps. Au contraire, le temps secoue sur les espérances la poussière d'or de ses ailes : il faudrait n'avoir jamais que de vieux souvenirs et de jeunes espérances.

Dans le mois de mars, il nous vint de belles et pures journées, de douces aurores du printemps qui soupirait à midi sur les pêcheurs en fleurs. Les feuilles et les oiseaux revenaient sur les branches; déjà les enfans cueillaient la primevère dans nos prés. Un matin j'ouvris à Mercure la porte de sa prison, et je sortis avec lui du château tout en respirant les amourettes naissantes. Je gravis le sentier des vignes, ce beau sentier ombragé de berceaux d'égantiers et d'épines blanches; sans trop m'en douter, j'arrivai dans la vallée de Pansy, et, rencontrant un tertre où se jouait l'ombre des branches nues d'un platane, je m'y couchai auprès de Mercure. Je commençais à sommeiller, lorsqu'il se mit tout à coup à aboyer joyeusement. Je m'imaginai que c'était après un cavalier qui fuyait au loin, mais il sauta par-dessus ma tête et s'élança avec une rapidité prodigieuse vers M<sup>lle</sup> de Vertamond qui s'asseyait dans une avenue bordée d'ormeaux.

Au bout d'un champ de seigle d'une verdure éblouissante, il atteignit bientôt sa douce maîtresse et tomba à ses pieds. Marie lui prit la tête dans ses mains, le baisa et regarda autour d'elle; en me voyant sous mon platane, elle devint pensive. Après avoir savouré les douces caresses de cette blanche main, Mercure, qui me croyait inquiet, revint à moi tout triomphant et me regarda avec orgueil. A mon tour, je lui pris la tête dans mes mains pour la baiser; je croyais respirer un souffle de Marie. Devinant aux mouvemens de Mercure qu'il allait recourir vers elle, je cueillis une violette et l'attachai par la tige à son collier d'argent. Hélas! Mercure avait à peine bondi dans le seigle que ma pauvre violette s'échappa du collier; je le rappelai d'un ton mécontent. Mon cri parvint à l'oreille de Marie, elle me regarda, je me sentis rougir et je fis signe à mon imprudent messenger de poursuivre sa route; il ne me comprit point et vint se jeter à mes pieds, en levant vers moi ses grands yeux verts. Sa mine effarée me fit sourire. Je cherchai une autre violette, mon regard tomba sur une clochette d'un blanc neigeux, pareille à la fleur du liseron des haies : je l'arrachai et je la glissai entre les dents de Mercure qui franchit en deux sauts le verdoyant champ de seigle avec un air d'intelligence. Marie se leva à son appro-

che, elle le caressa encore et s'éloigna vers Pansy en lui faisant signe de retourner vers Sainte-Radegonde. Mercure la suivit tête baissée pendant une minute; il revint sur ses pas, mais flottant entre elle et moi. Avant de disparaître dans le Bois-aux-Grives, charmant bois de figuiers qui couvre un des versans de la colline, Marie le regarda une dernière fois; il arriva bien triste sur le tertre et parut se soucier fort peu de mes consolations. Comme il n'avait plus la blanche clochette aux dents, j'eus l'orgueil de croire que Marie l'avait prise; pourtant, quand la première bouffée de vanité se dissipa, je réfléchis que la fleur avait bien pu se détacher toute seule des dents de Mercure, et j'allai, moins confiant, chercher une assurance dans l'avenue. Je n'y trouvais point la clochette; longtemps mes mains glissèrent amoureusement sur l'herbe que les jolis pieds de Marie avaient foulée. O mes mains! quel frémissement vous agitait alors!

Dans l'herbe du chemin il y avait déjà des marguerites; j'en cueillis et j'en mis sur mon cœur.

Les jours suivans me revirent sous le platane et dans l'avenue des ormeaux; ces lieux qui dominent le reste de la vallée me semblaient le paradis de l'amour; le paysage y est des plus poétiques. Au nord, la vue s'arrête sur les rochers superbes qui couronnent la montagne de Sainte-Radegonde; au midi, le tableau contraste gaïement; au lieu de ces rochers sauvages, on voit l'église, le château, le monastère, les maisons de Pansy, à demi perdues dans des bouquets de tilleuls, de charmes, de chênes et de hêtres; le fond de la vallée offre aux regards l'embranchement des deux montagnes désertes; à l'ouest, c'est un horizon sans bornes où se déroulent d'immenses prairies arrosées dans les temps humides par le petit lac de Parmailles.

Cependant M<sup>lle</sup> de Vertamond ne reparaisait pas; n'espérant plus guère la revoir, je la regardais dans mon cœur, mais j'allais toujours sous le platane. Un matin, j'emportai un volume des *Amours de Pétrarque*; cette belle lecture, la poésie de mon amour, la voix des zéphirs printaniers, m'inspirèrent ces premiers vers d'une tendre élégie :

*Aussi souvent qu'amour fait penser à mon ame  
Combien il mit d'attraits dans les yeux de ma dame,  
Combien ce m'est d'honneur d'aimer en si bon lieu,  
Je m'estime aussi grand et plus heureux qu'un dieu.  
Amaranthe, Philis, Caliste, Pasithée,  
Je hais cette mollesse à vos noms affectée :  
Ces titres recherchés avecques tant d'appas  
Témoignent qu'en effet vos yeux n'en avaient pas.  
Au sentiment divin de ma douce furie,  
Le plus beau nom du monde est le nom de Marie.*

Je redisais ces vers avec enthousiasme, quand j'entrevis Marie à la sortie du bois de figuiers; Mercure, que je croyais à mon côté, bondit tout à coup devant elle. Je tressaillis, et je portai la main à mon front et à mon cœur. Je me demandai ce que je devais hasarder ce jour-là; il me vint à la pensée d'envoyer, par mon messenger, un fragment de l'élégie; mais, craignant que cela ne parût trop hardi, je priai l'inspiration de me souffler encore quelques vers : j'écrivis ceux-ci sur une page de Pétrarque :

*Ce que donne Apollon pour embellir sa sœur,  
Et toutes ces fleurs d'or dont l'aurore se pare,  
Quand elle va baiser son amoureux chasseur,  
A vos grâces, Marie, à peine se compare.*

Marie alla s'asseoir près du plateau; Mercure vint me retrouver. Je détachai la feuille où j'avais inscrit mes quatre vers; mais je m'y pris si mal, que je la déchirai. Enfin, après

une longue méditation, je traçai au-dessus du titre des *Amours de Pétrarque* : *Vous êtes le soleil adoré de mon âme*. Je mis le livre dans la gueule de Mercure, qui courut rapidement le déposer aux pieds de Marie; elle le prit avec candeur et l'entr'ouvrit; mais à cet instant sa vieille cousine apparut au-dessus des jeunes touffes du bois.

La pauvre fille se leva et marcha rapidement vers elle en repoussant Mercure, qui lui redemandait le livre par ses jappemens; dans son trouble, elle aborda M<sup>me</sup> de Montbrun, Pétrarque à la main. Au même instant, je la perdis de vue. Et que de fois, mon Dieu! j'allai me plaindre de son absence aux ormeaux de l'avenue! J'ai vu tomber les fleurs roses du pêcher, j'ai vu grandir les seigles, j'ai vu les marguerites émailler les chemins verts, j'ai vu toutes les métamorphoses du printemps, sans qu'elle reparût à mes regards lassés de chercher en vain. Qu'elles sont lentes à passer, les heures d'attente! Mais la vie n'est qu'une attente: on attend l'amour, la gloire, la fortune; la mort seule se trouve au rendez-vous.

Mon amour pour Isaure, les lointaines apparitions de Marie sous le platane, dans l'avenue des ormeaux, mes promenades dans la vallée de Pansy, avaient versé goutte à goutte dans mon âme une mystérieuse poésie qui déborda bientôt. De vagues harmonies s'éveillèrent en moi, tantôt joyeuses, tantôt lugubres. Je sentais au fond de mon cœur une goutte de la divine rosée, qui, réfléchissant toutes les belles choses, reposait là comme une larme de l'aurore dans le calice d'une fleur. La vie me semblait un pèlerinage vers le ciel par une route sans ronces et sans pierres, où tout le monde marchait en chantant Dieu, l'amour, le ciel, les roses. Que de fois, assis sur une roche, au sommet de la montagne de Sainte-Radegonde, le regard errant dans l'horizon infini, j'ai rêvé aux merveilles qui m'entouraient! Le plus frêle insecte bourdonnant à mon oreille, la fleurette oubliée dans l'herbe que foulaient mes pieds, égaraient ma pensée dans des abîmes. Je voyais du mystère partout. Les églantines me semblaient le refuge des âmes des vierges, j'aspirais avec délices leurs parfums chastes et sauvages. Je croyais à la transmigration des âmes; je pensais vaguement avoir été, dans le siècle passé, un noble et superbe Castillan, de nature guerrière, romanesque, amoureuse, courant les combats, les aventures et les femmes. Et puis, quand une hirondelle rasait le sol devant moi, j'avais le désir irrésistible de prendre mon vol, de la suivre dans les airs ou sur la surface des lacs; il me semblait me rappeler un temps où j'avais des ailes. Qu'elle est vraie, cette pensée d'un poète anglais: « La vie est un conte de fée qu'on écoute pour la seconde fois! »

Mes solitaires promenades avaient un attrait fatal: j'éprouvais une coupable volupté à fouler l'herbe naissante des chemins, à respirer le souffle odorant de la nature, à voir dans les bois les rameaux s'entrelacer, dans les prairies humides les narcisses penchés amoureusement sur eux et se mirant dans la rosée.

Un soir, au soleil couchant, après avoir erré autour du château de Pansy, j'entrai dans la grande rue du village; la trompe du pâtre annonçait le retour des vaches, et les paysannes, à peine couvertes d'une chemise et d'une jupe, ouvraient les étables en les appelant. Je me rangeai contre un mur; au son aigu d'une clochette, le taureau me vint à la pensée; je levai la tête, et je vis deux yeux verts qui jetaient un regard féroce et deux cornes diaboliques, toutes menaçantes, tournées contre moi. Je fis un mouvement, le taureau fit un mouvement pareil; je voulus avancer d'un pas, le taureau leva son pied pour me suivre. La vue du pâtre qui accourait à mon secours raffermi mon courage; je tendis les

bras, le taureau se dressa et parut se disposer à s'élancer vers moi. Je pris la fuite et me précipitai dans la première maison qui se rencontra, sans me douter que ce fût dans celle de Charlotte. Le chat angora gardait le foyer et contemplait le souper d'un air innocent. A mon approche, il se mit à miauler tout doucement.

Je m'étais agenouillé devant lui pour le caresser, quand j'entendis du bruit dans l'étable. La porte était entr'ouverte. A la vue de Charlotte, je m'empressai de descendre le petit escalier. Vous! mon jeune seigneur, s'écria-t-elle, vous n'êtes donc pas mort? Pourquoi tarder si long-temps à revivre vos amis? Je m'ennuyais à ne plus dormir. Rentrez donc par là, je vous suis à l'instant; il faut que j'achève de traire ma vache pendant qu'elle mange cette touffe d'herbe; ou plutôt asseyez-vous sur ce tas de foin, nous causerons: j'ai tant de choses à vous conter! Le garde-chasse s'imagine que vous me faites l'amour.

La jeune femme rougit. Je rougis aussi, et je suivis des yeux les filets de lait, qui semblaient glisser de ses doigts dans un seau de fer-blanc et qui imitaient en tombant la voix mélancolique des raines dans les belles soirées d'été. Charlotte, ayant dit adieu à sa vache, vint vers moi, plongea une tasse verte dans le lait et me l'offrit de la meilleure grâce du monde. Elle voulut s'asseoir près de moi; j'ignore comment cela se fit, mais, au lieu d'être sur le foin, elle se trouva sur mes genoux. Elle me jeta un regard plutôt languissant que sévère et murmura en s'allégeant: Je suis bien lourde.

Les mourantes clartés du jour n'arrivaient dans l'étable que par une lucarne à demi tendue de toiles d'araignées. Cette lumière toute mystérieuse, le parfum du foin à peine fané, avaient un charme de douce volupté. J'ignore où j'en étais, quand un miaulement du chat vint à mon oreille et me rappela confusément le jour du convoi d'Isaure; involontairement je repoussai Charlotte, car peu à peu mes souvenirs s'éveillèrent. Je repassai toutes les phases de mon amour pour la trépassée, et, quand l'image de Marie glissa devant mes yeux, Charlotte caressait son chat angora.

Je sortis bientôt; Charlotte demeura seule avec sa vertu. Il faisait nuit; au couchant, les vapeurs dormantes perdaient peu à peu le manteau de pourpre que le soleil leur avait donné; le vent d'est, chargé de l'arôme des fleurs, sifflait par intervalles dans le lointain. Je descendais la colline de Pansy, le long du parc du château, l'oreille ouverte au chant des coucous, quand j'entendis un frôlement de robe; je regardai, tout frissonnant; je ne vis d'abord que les feuilles légèrement balancées et les vers luisants qui étoilaient l'herbe. Je me mis à marcher plus vite, mais tout à coup une femme se jeta devant moi. Mademoiselle de Vertamond! m'écriai-je. — Oui! dit la jeune fille chancelante. Ce soir, je vous ai vu près du château et je suis venue vous attendre sur le chemin; cachée là, près de cette petite porte du parc, je n'osais vous aborder. Qu'ai-je à craindre de vous?

Ivre d'une joie céleste, j'essayais en vain de parler. Hélas! j'ai tant d'ennuis! reprit Marie; depuis que mon père est à la cour, le prier du château est un tourment qui me poursuit partout, c'est un maître inflexible qui me blâme sans cesse; ses yeux sombres me regardent toujours jusqu'au fond de l'âme. Du matin au soir il m'entraîne au prie-Dieu. Hier, après la communion, il m'a regardée long-temps avec tristesse et m'a dit que j'étais trop pure pour paraître dans le monde, où le Seigneur n'a pas voulu que les anges soient profanés; qu'il fallait entrer au couvent et prendre le voile. Moi, au couvent! jamais! Vous aurez pitié de mes peines, vous serez mon refuge et ma défense contre lui. — Oh! oui, m'écriai-je en pressant la main de Marie sur mon cœur.



M<sup>lle</sup> de Vertamond, tout effarée, retira doucement sa main et s'envola comme un oiseau. Je tendis vainement les bras pour la ressaisir. Je voulais la poursuivre, mais la petite porte du parc était déjà refermée.

J'arrivai au logis plus agité que jamais. En m'ouvrant la porte, mon valet me demanda si je devenais fou. Je lui pris sa lumière des mains et je courus à la cabane des chèvres; Mercure se dressa contre la grille en jappant et parvint à la franchir. Nous nous roulâmes tous deux sur la paille. — Oh ! Mercure, m'écriai-je en lui prenant les pattes, tu ne sais pas encore mon bonheur ! Marie m'aime.

Mercure baissa la tête et me lécha les mains. La pauvre bête était heureuse de ma joie, mais ne me comprenait pas. Ah ! si j'avais un ami ! dis-je tristement. Les amoureux ressemblent aux vieilles dévotes qui, aux moindres choses, poursuivent leurs confesseurs. Or, je n'avais pas d'autre confesseur que Mercure; ma jeunesse s'écoulait dans la solitude; je voyais à peine mon père qui, se souciant beaucoup de notre voisine M<sup>lle</sup> de Bergier, se souciait fort peu de moi. Je laissai Mercure s'ébattre sur la paille et j'allai me coucher, mais pour ne pas dormir : ma joie me tourmentait sans relâche, comme une ardente maîtresse penchée au-dessus de son amant; je l'étreignais avec volupté, ou du moins j'appuyais mes mains sur ma poitrine en feu. Vers l'aube enfin, le sommeil m'arriva aux chants des alouettes, et je fus très surpris de ne m'éveiller qu'à midi sonnante. Les herbes se fanaient sous les rayons du soleil ; le vent arrivait par intervalles et par bouffées dans des nuages de poussière; sur le coteau, les pauvres moutons se disputaient l'ombre des buissons et des rochers. Je repris la route de Pansy. A peine au sommet de notre montagne, mon regard dévora la vallée; je vis des fanèuses dans les prés, des moissonneuses au milieu des seigles fauchés, des voyageuses sur le chemin; mais je ne vis pas Marie. Brûlé par le soleil, j'entrai dans le Bois-aux-Grives. A peine arrivé sous les premières touffes de figuiers, je me jetai à terre, et j'essuyai mon front au pied moussu d'un orme prodigieux qui dominait tous les arbres voisins. Un ruban rose voltigeait à l'une des branches tombantes; je ne sais combien de pensées romanesques m'envoya ce ruban; je suivais en riant ses ondulations capricieuses, et je me demandais comment il se trouvait là : s'il eût été accroché aux ronces du bois, je l'aurais pris pour la jarretière de quelque jolie paysanne; mais à une branche d'arbre, c'était sans doute un signe d'amant. Je le jetai par caprice au-dessus de ma tête. A cet instant, j'entrevis une robe à ramages au travers d'un murier; je me sentis frémir, et, m'avancant à pas de loup, je plongeai un regard avide sur la plus belle dormeuse qui fut jamais : c'était Marie. Elle était indolemment couchée sur l'herbe; sa blonde tête reposait sur le revers de sa blanche main : Diane chasse-resse n'était pas plus belle ! Que de calme ! que de candeur ! que de chaste volupté ! Un lutin malicieux avait sans doute relevé le bas de sa robe, car sa jambe se voyait trop; cette vue m'était fatale; pourtant j'eus la force, en m'agenouillant, de baisser un peu le bas de la robe; mais dites-moi, que serait-il advenu si ma main se fût révoltée ? Cette souvenance vient me brûler en ma froide prison. Dans ma contemplation, je respirai comme un divin encens la douce fraîcheur de son haleine. Une touffe de ses beaux cheveux était éparse sur sa joue; j'admirais leur éclat, quand une guêpe vint s'abattre sur ses lèvres comme sur une rose; j'agitai la main, mais il était trop tard; la guêpe s'envola en laissant sur la bouche de Marie son dard envenimé. Mes lèvres s'y attachèrent soudain : la pauvre fille ouvrit les yeux et me repoussa en criant. Marie ! Marie ! dis-je dans mon ivresse, ce n'est pas un baiser que je t'ai pris !

Une ombre glissa sur moi ; c'était l'ombre de M<sup>lle</sup> de Montbrun. Elle entraîna Marie en me jetant un regard terrible. Je les suivais malgré moi, lorsqu'un comédien de campagne, échappé de je ne sais où, fondit sur moi et me renversa contre un chêne. Le baladin se mit à rire aux éclats. Vous êtes fou ! lui dis-je en regardant son grotesque et ridicule costume. Il jeta sa main sur sa flamberge. Je suis fou ! Corbaque ! s'écria-t-il, sachez donc que j'abats tous ceux qui me prennent mon soleil.

Il acheva ces mots en caressant ses accroche-cœur, et en deux bonds il disparut. Ma colère tomba dans un éclat de rire.

Le lendemain, tout palpitant d'amour, je vins me coucher encore au pied de l'orme gigantesque; je vis, comme la veille, flotter un ruban rose à l'une des branches. Toute une histoire se déroula dans mon imagination. J'arrachai le ruban et je m'amusai à le défiler; j'avais à peine jeté au vent le dernier brin de soie, que Charlotte vint à passer, et, ne se doutant pas que je fusse là, elle se dit avec ennui : Je ne vois pas de ruban; c'était pourtant hier le jour ! pauvre Charlotte ! Elle s'approcha du tronc de l'orme, et, me voyant tout à coup : Sainte Vierge ! s'écria-t-elle, vous voilà ! — Pauvre Charlotte ! dis-je en riant. Elle rougit, elle leva une faucille d'une main tremblante et murmura : Je viens couper une botte d'herbe pour ma vache. — C'était sans doute pour lier la botte d'herbe que vous cherchiez un ruban aux branches de cet arbre ? Charlotte me fit plusieurs contes mensongers à propos du ruban. Nous marchâmes tous deux au travers des noisetiers et des touffes de chênes. Quand elle voyait de grandes herbes, elle s'empressait de les couper. Nous arrivâmes devant une roche qui jetait une belle eau claire sur le gazon ; à la vue de cette fontaine charmante, j'oubliai Marie un instant; j'admirai les teintes variées de l'eau; Charlotte s'agenouilla devant la roche et plongea ses lèvres dans le cristal; je l'eusse contemplée ainsi pendant un siècle, sans un violent désir qui me vint de la prendre dans mes bras pour la relever. Je fis un pas vers elle; je pense qu'elle devina mon dessein, car elle fit semblant de boire encore. Je joignis mes mains sur son cœur; elle joua si bien la surprise, qu'elle déchira son corsage. Un joyeux rayon de soleil m'éblouit mal à propos. Fut-ce pour la garantir de ce rayon que j'avancai ma bouche au-dessus de cette gorge d'albâtre ? Charlotte penchait mollement la tête, ses grands yeux languissants se voyaient dans le miroir de l'eau, son regard mourant accusait plus de désirs que de craintes, ses mains retombaient avec un abandon charmant, sa voix suppliante avait une douceur voluptueuse qui m'allait jusqu'au cœur. Déjà Marie flottait dans mon âme comme une image lointaine.

Il y a deux amours : l'un nous vient du ciel, l'autre de la terre; l'un est diaphane comme les demoiselles qui voltigent sur les ruisseaux, l'autre est un chérubin bouffi comme les peint Rubens. L'amour du ciel descend vers nous au sortir de l'enfance; en ce temps-là, tout se colore sous nos regards. Les fleurs que nous brisions dans nos jeux nous semblent belles pour la première fois; nous nous agenouillons pour les contempler et pour respirer l'arôme qu'elles versent. Souvent, l'âme débordant d'une mélancolie plus douce que la joie, nous nous demandons si les perles de rosée qui les baignent ne sont pas tombées de nos yeux. A la vue des femmes, nos voix s'altèrent, nos fronts rougissent, nos cœurs se gonflent; nous les regardions passer à peine, nos yeux les suivent long-temps; nous n'aimions que la richesse et l'éclat de leur vêtement, nous aimons leur beauté. Des rêves charmants passent dans notre sommeil; de blanches fées nous apparaissent qui font briller leurs baguettes d'or et nous entraînent dans



des palais merveilleux; nous sommes au milieu de fêtes resplendissantes où passent des visions qu'on ne voit qu'en rêve. A certains moments du jour, nous aimons la solitude, les promenades dans les sentiers touffus. Jusque-là nous chantions par instinct et par distraction, nos oreilles seules écoutaient la musique; alors nous chantons pour nous charmer, et l'harmonie passe en nos ames. La gaieté qui rayonnait sur nos fronts semble descendue dans nos cœurs; nos mères nous trouvent soucieux et distraits. Les glaces ont un aimant qui nous attire : souvent les heures du matin s'écoulaient pendant que nous nous mirions complaisamment; nous donnions de l'éclat à nos cheveux, nous animions nos regards, mais déjà les insomnies et les songes ardents ont fané les roses de nos joues.

L'amour de la terre est en lutte ouverte avec notre ame. Il dirige nos yeux vers les femmes, quand le vent ou le hasard lève le bas de leur robe, quand la coquetterie ou l'agitation soulève leur gorge. C'est lui qui offrit un soir à mon regard les attrails demi-nus d'une jeune servante du château. Accoudé sur la pierre de ma fenêtre, j'élevais mes pensées vers les étoiles d'or, lorsqu'en face de moi une lumière soudaine éclaira la mansarde où couchait cette fille. Elle se décoiffa d'abord et laissa pendre sa longue chevelure; plein de mon chaste amour pour Marie, je détournai la vue de ce tableau, mais ma tête relevée vers les étoiles retomba bientôt. La jeune servante avait dégrafé son corsage, sa jupe glissait sur ses pieds. Elle était dans le plus joli déshabillé du monde : cheveux épars, gorgette flottante, épaules au vent, rien n'y manquait. Avant de se coucher, elle se mit à se peigner avec assez bonne grace. Elle y prit plaisir et moi aussi : elle n'en finissait pas. Peut-être savait-elle que je la regardais; je crois plutôt qu'elle se mirait dans une petite glace suspendue au-dessus de son lit. Quand elle fut lasse d'éparpiller et de réunir vingt fois ses cheveux, elle se mit à les tresser, n'ayant garde d'aller plus vite, afin d'être vue plus long-temps ou de se voir plus long-temps. Enfin elle leva un pied sur le lit; j'espérais voir de quelle façon se couchait et s'endormait une fille, mais la pudeur qui passait par là souffla sur la lumière et l'éteignit. J'avoue que je restai plus d'une heure sans revoir les étoiles d'or où j'avais laissé la pensée de Marie.

Mais me voilà bien loin de la poétique fontaine du Bois-aux-Grives; j'ai divagué comme un moraliste; ce n'était pas la peine en vérité de laisser Charlotte aussi long-temps dans mes bras, car la vertu de Charlotte et l'amour céleste triomphèrent encore; cette fois, ce ne fut plus grâce au chat angora, mais à Mercure. Un aboiement plaintif retentit jusqu'à nous. — Mercure! m'écriai-je. Charlotte sentit bien que l'obstacle maudit intervenait encore; pour sauver les apparences d'une défaite, elle se jeta toute palpitante hors de mes bras. Je sentis bien que j'étais un sot, et, pour étourdir mon dépit, je me mis à bondir sur l'herbe pendant qu'elle rassemblait ses cheveux éparpillés. Mercure, ennuyé dans sa prison, était parvenu à rompre sa chaîne; il avait suivi ma route, il arrivait tout joyeux jusqu'à moi. Charlotte lui fit quelques caresses, reprit bravement sa faucille et s'éloigna un peu. Moi-même, tout en jouant avec mon chien, je m'éloignai de la fontaine. Près d'arriver sous l'orme aux rubans, j'entrevis dans le feuillage mon comédien de la veille. Capédédious! marmottait-il avec fureur, le diable se mêle de mes amours! me dérober ainsi les nobles signes d'amour que je confie à cet arbre! Satan, vous vous compromettez! Il regarda tous les rameaux pendans du vieil orme; n'y voyant point son ruban, il saisit une des rosettes de ses bottes et l'attacha à la branche infidèle. Attise ton feu, Lucifer, dit-il d'un ton foudroyant; laisse là ce ruban adultère, ou je ne te fais plus de damnés.

Après cet ordre étrange, le fanfaron s'enfonça sous les figuiers. Voilà donc l'amant de Charlotte! pensai-je. Je trouvais plaisant de détacher encore une fois le signe amoureux; mais à peine avais-je tendu mon bras, que le galant revint au galop et me cria : Corbacque! faites vos prières; ah! ah! [vous croyez que je délabre mes rosettes pour vos beaux yeux! faites vos prières!

Et, comme le fanfaron me regardait d'un air tragique, je me mis à lui rire au nez; cela lui déplut beaucoup, il jeta la main sur la poignée de sa flamberge. Je vais la dérouiller dans vos entrailles, reprit-il en écumant. Je saisis mon épée. Par la plume rouge de mon feutre, me dit-il en me tendant la main, vous êtes un brave et je vous permets de toucher là; asseyons-nous, je vous conterai l'aventure galante qui m'advint en ce pays. Je suis étranger; le plus noble et le plus pur sang de Castille coule dans mes veines; je vins au monde au château de Brizailles, et, sans une trahison notoire, je serais aujourd'hui roi des Espagnes. Ces jours derniers, comme je descendais cette colline, la plus jolie princesse du monde passa contre moi. Corbacque! un de mes regards tomba sur elle par mégarde : hélas! plaignez la princesse, car ce regard la perdit. N'ai-je point une puissance fatale? J'ai eu pitié d'elle, et je me suis condamné à brûler du même feu qui la consume. C'est hier que je devais la revoir, mon ruban était là pour l'avertir; mais vous vous êtes amusé à renverser l'échafaudage de son bonheur. Capédédious! la vertu vous doit mille actions de grâces.

J'interrompis Brizailles. Auprès de moi, lui dis-je, vous n'êtes rien; j'ai pour maîtresse une reine, et vous allez la voir à deux pas d'ici. Le grand duc ouvrit des yeux plus grands que son grand-duché, et passa avec moi dans le sentier. Quand nous arrivâmes sur le vert gazon arrosé par la fontaine, Charlotte, qui regardait tristement couler l'eau, recula toute confuse. Voilà ma reine! dis-je d'un air triomphant. C'est peut-être votre jolie princesse? Et, m'étant approché de Charlotte, je glissai mes bras sur ses épaules. Corbacque! s'écria le comédien, je crois que vous vous moquez de moi! — A merveille! — Au lieu de vous chauffer à mon feu, je vais vous envoyer brûler aux flammes d'enfer. J'em brassai Charlotte le mieux du monde, ce que voyant, le fanfaron rengaina sa ferraille, et, en deux bonds, il disparut comme la veille. C'est un fou, dit Charlotte, c'est un baladin errant qui tire l'horoscope et lit dans nos planètes en véritable sorcier; il fait partie d'une bande nombreuse que nous vîmes au village ces jours derniers. Ce sont des gens très drôles; ils chantent, ils dansent, ils font mille choses prodigieuses pour quelques sous. J'eus la faiblesse de me fier à ce fou et de lui demander mon horoscope. Toutes les femmes sont curieuses et vous devinez l'histoire du ruban. Mais la nuit vient, il faut que je sois au village au retour des vaches. Adieu, monseigneur!

Là-dessus Charlotte prit sa botte d'herbe et gravit rapidement la colline.

## II.

J'ai toujours aimé le dimanche. Dans ma jeunesse, ce jour-là me semblait plus beau que les autres; je le voyais couronné de roses et traînant une robe de fête. Le dimanche, je me sentais plus d'amour et de poésie dans l'ame; les champs avaient des couleurs plus vives, les fleurs étaient plus odorantes. J'écoutais plus pieusement l'appel des cloches et plus joyeusement la voix charmeresse des oiseaux. Quelques minutes avant la messe, j'allais souvent m'appuyer à l'angle d'une poterne chancelante,

et je suivais du regard les fidèles à l'église où nous n'allions jamais. Le soir, si le temps était beau, je m'asseyais sur le bord du grand chemin, au-dessus d'une pelouse verdoyante où je voyais arriver les danseurs et les danseuses entrelacés, pareils, au loin, à des guirlandes de fleurs. Tous se précipitaient devant l'estrade du musicien, la joie dans le cœur et dans les yeux. Je regardais avec envie leurs danses où plutôt leurs ébats grotesques; je regardais en souriant l'œillade du galant, le trouble de l'amoureuse. J'appelais cela lire un roman. S'il pleuvait, j'allais trouver la frémissante jeunesse du pays dans une vieille grange qui servait de salle de danse, et là, aux tristes lumières que jetaient deux lampes posées sur un van, mon œil suivait dans la foule certains pieds qui glissaient sur l'aire avec une grace charmante. Le violon aigre et criard du musicien avait pourtant des accords bien doux pour moi; je donnerais à cette heure bien des jours de ma vie pour entendre les vieux airs dont ce violon était l'écho; car c'est en pensant à Marie que j'écoutais cette musique, et je me sentais jeune, pur, amoureux comme autrefois! C'est aujourd'hui dimanche; eh bien! aujourd'hui, ma prison sépulcrale est pleine de douces apparitions. C'est que les cloches de Notre-Dame, ce matin en sonnant la messe, m'ont transporté à Boussères. J'ai vu le château et ses tourelles grises, la girouette grinçante du clocher, la vieille poterne, les pieux paysans. Je sens que le soleil va bientôt se coucher dans les vapeurs roses de l'horizon et je ne sais quel enivrant parfum il m'arrive de mon pays: un parfum de jeunesse, un parfum de mes chastes amours! C'est que je vois le soleil couchant dans les montagnes de l'Agénois.

Un dimanche donc, et pendant les vêpres, j'allai à Pansy voir si on dansait aussi bien qu'à Boussères. Une bruyante gaieté courait dans le village; des fleurs fanées gisaient dans les rues, des bouquets de verdure se balançaient à la façade des plus belles maisons. C'était la fête; le soleil semblait plus gai que de coutume; pas un seul nuage au ciel. Les cabarets s'emplissaient de buveurs et de chansons: parlez-moi de ces chansons-là et de ces buveurs-là! Les filles impatientes se promenaient sur la pelouse en attendant la musique et surtout les danseurs. La jeunesse des villages d'alentour arrivait en foule. Bientôt le musicien parut, au beau milieu de la pelouse, triomphant, sur son tonneau, comme un roi sur son trône. Les danseurs les plus acharnés trinquèrent avec lui et commencèrent l'ivresse par le vin. Les ébats furent des plus joyeux. Je m'étais mis à l'ombre d'un hêtre et je rêvais aux plaisirs étranges que paraissaient goûter les danseurs, quand je vis, dans l'avenue du château, flotter la robe blanche de Marie et la robe noire de sa vieille cousine. Je dus pâlir singulièrement, puisque les gens qui m'entouraient me montrèrent du doigt avec surprise. M<sup>me</sup> de Montbrun conduisait Marie à la fête; toutes deux passèrent près de moi; M<sup>me</sup> de Montbrun ne me vit point, Marie me vit sans me regarder. Ceux qui étaient à l'ombre du hêtre auraient pu s'étonner de sa pâleur. Moi, à son passage, j'étais tout chancelant. Je la perdus de vue dans la foule, et, quand je la retrouvai, long-temps après, je devinai à ses yeux qu'elle avait pleuré. Un orage s'était formé au sud-ouest; on dansait toujours sans inquiétude, car les meilleurs astrologues de la fête avaient prédit que cet orage ne passerait pas à Pansy; ces messieurs espéraient que le vent d'est le combattrait victorieusement; mais le vent d'est s'endormit au soleil couchant et les ouragans du midi s'éveillèrent avec un bruit effroyable. L'archet du musicien tomba de sa main au premier roulement du tonnerre; les marchands et baladins poussèrent des gémissements et des plaintes funèbres; les danseuses, qui tremblaient pour leurs robes blanches, s'arrêtèrent au milieu d'un entrechat; seuls

les danseurs parurent contents: pour eux l'orage était un accident heureux, ils prévoyaient un grand tumulte et tout ce qui s'ensuit. Les paysans de Pansy s'élancèrent vers leurs maisons, ceux des villages voisins prirent follement la fuite, ou se jetèrent dans les cabarets qui regorgeaient d'ivrognes. Mes yeux n'avaient point quitté Marie; dans le flux et le reflux, elle se trouva entraînée loin de sa cousine; soit pour la secourir, soit pour l'entraîner moi-même, je traversai le torrent et me précipitai vers elle; près de l'atteindre, je me sentis chanceler comme un soldat à sa première bataille; je la saisis pourtant, je la saisis avec une tendresse fraternelle. Vous! me dit-elle en se débattant dans mes bras.

Je ne pus lui répondre, j'étais dans le délire, et je l'emportai je ne sais où, contre une meule de trèfle, au versant de la montagne. Je la déposai à demi morte sur l'herbe. Il pleuvait déjà, je me penchai au-dessus d'elle pour l'abriter. O mon Dieu, je suis perdue! murmura-t-elle. Et tendant ses bras pour me repousser: Vous êtes bien coupable, monsieur; nous ne devons pas nous revoir, et nous voilà seuls en semble.

J'étais violemment ému. Ah! Marie, vous m'aimiez; vous ne m'aimez déjà plus! — Je vous aime toujours, mais d'un amour qui m'effraie. Je deviendrai folle, car il me semble qu'un démon me possède; je m'épuise en vains efforts pour ne plus penser à vous, je vous vois toujours; plaignez-moi et ne me tourmentez pas davantage. Le prieur me dit sans cesse que je me ferme les portes du ciel: hélas! cela n'est que trop vrai; je me recommande soir et matin à la sainte vierge Marie, car je tremble soir et matin. Je vous en supplie, monsieur, ne nous revoyons jamais; nous ne devons pas marcher ensemble sur la terre. Mon étoile est mauvaise, laissez-moi; la vôtre est bonne peut-être, suivez-la. — Mon étoile, Marie, c'est vous, et vous me condamneriez à ne plus vous voir! Oh! je vous verrai toujours, je vous aimerai toujours.

Je croyais qu'elle allait encore combattre son cœur; c'était combattre le mien, mais ici elle fut entraînée malgré elle: Oui, toujours, n'est-ce pas? me dit-elle avec une candeur charmante. Elle m'abandonna sa main. La pluie tombait sans relâche et menaçait de nous inonder; nous nous rapprochâmes le plus possible de la meule de trèfle, et nous nous regardâmes silencieusement aux rapides lueurs des éclairs.

Mais tout à coup Marie se leva et voulut s'enfuir; je la repris dans mes bras et je l'emportai jusqu'au château. Elle frappa d'une main agitée. Adieu! lui dis-je, ou vient vous ouvrir. Le désir de lui baiser le front tourmentait mes lèvres, mais mon ame résista à cette séduction.

Vous le voyez, rien ne troublait la pureté de mon amour, ce vague écho de la musique des anges que j'entendais avec une joie si douce, cette claire fontaine qui coulait dans mon ame à l'ombre des oseraies, dont le chaste parfum n'enivrait pas mes sens.

Il me prit fantaisie de faire un voyage à la ville prochaine, où, m'étant mêlé le soir, dans une taverne, aux scènes bouffonnes que jouaient une troupe de buveurs, je me vis contraint de passer la nuit.

Vers neuf heures, comme l'hôtesse allait me conduire à mon lit, je la priai d'attendre, à la vue d'un mendiant à moitié ivre qui venait de s'accouder sur une table où les pintes et les verres avaient laissé mille empreintes. Or, ce mendiant, c'était le poète, le huguenot, le châtelain dépossédé auquel j'avais fait aumône de mon manteau; ses yeux rougeâtres roulaient dans leur orbite et ne voyaient rien. Il demanda avec instance du vin clair et de la côte; l'hôte crut faire une bonne œuvre en lui apportant un broc de piquette et en lui demandant le prix d'un broc de vin. La demande de l'hôte n'alla point à l'oreille du mendiant, qui se versa à boire,

et qui s'écria en levant son verre d'une main tremblante : Ivresse, ma vagabonde ivresse, trinque avec le vieux poète Robert de Saint-Pierre. — Un poète ! dirent les buveurs at-tardés ; voilà une chose plaisante, qui va nous distraire un peu.

La table où le mendiant était isolé fut bientôt garnie de curieux ; grâce à lui, le vin trompeur de la taverne coula à flots. J'éteignis ma lampe, et, m'asseyant solitairement au coin du feu, je laissai tomber mon regard sur le nouveau spectacle qui s'ouvrait. Le mendiant, ébloui par les quelques lumières déposées devant lui et par les figures rayonnantes des buveurs, s'imagina que tous les poètes de France lui donnaient un splendide banquet ; il demanda un religieux silence, il frappa trois fois sur la table, et prévint l'assemblée d'un ton superbe qu'elle allait entendre *ses stances à Philis*, ses quatre immortelles stances qui devaient plonger l'univers dans l'admiration. Le bruit avait cessé, et les buveurs écoutèrent, en espérant que l'œuvre du poète ivre était obscure ou ridicule.

### LES FLEURS DU VAL DÉSERT.

#### STANCES A PHILIS.

*Dès l'aurore, Zéphyr foldtre en ces prairies  
Et s'enivre en buvant le miel  
Des fleurs du val désert qui s'éveillent fleuries  
Et regardent l'azur du ciel.  
Comme vous, douces fleurs, Philis s'est éveillée  
Amoureuse l'autre matin,  
Et les pleurs dont sa joue était toute mouillée  
Roulaient sur son col de satin.  
A Zéphyr votre amant vous n'êtes point rebelles  
Durant votre belle saison.  
Las ! je suis repoussé de la belle des belles  
Que j'idolâtre sans raison.  
Adieu ! fleurs qui jetez votre éclat au mystère,  
A l'ombre d'un bois verdoyant !  
Si ma Philis passait en ce val solitaire,  
Inclinez-vous en la voyant.*

Le poète attendait qu'on l'applaudît, quand des rires moqueurs et des huées vinrent rompre l'harmonie que ses jolis vers avaient laissée dans son oreille ; son orgueil froissé dissipa les vapeurs du vin ; il se fâcha tout rouge ; il saisit son verre et le brisa. L'hôte accourut et lui dit froidement : Monseigneur et poète, il m'est dû trois pintes de vin clair et de la côte et un sol six deniers pour le verre cassé. Le mendiant fit semblant de ne pas entendre. Ah ! rustres que vous êtes, mes chefs-d'œuvre vous font rire ! s'écria-t-il.

L'hôte répéta ce qu'il avait dit ; le poète demeura sourd et poursuivit ses galantes apostrophes. Comme la colère l'échauffait par degrés, il se leva bientôt et renversa la table en rugissant comme un lion ; puis, s'emparant d'une chaise à dossier, il menaça de la rompre sur les épaules des rieurs, s'ils ne faisaient amende honorable. La terreur se répandit parmi les buveurs, qui se refoulèrent contre le lit de la taverne ; dans la secousse, les balustres se brisèrent et le dais à corniches qu'elles soutenaient depuis un demi-siècle tomba avec fracas. Sainte Gertrude, ma patronne ! dit l'hôtesse avec effroi, cela est un mauvais augure ; j'aimerais mieux voir tomber le ciel qui nous éclaire que le ciel de mon lit. Après tout, reprit-elle, voici une armée d'araignées qui arpentent les dalles, et, le soir, c'est un bon présage.

Dans le tumulte, tous les buveurs déguerpirent sans payer ; l'hôte s'en prit au poète mendiant, dont les mains serraient convulsivement la chaise à dossier ; il l'avertit charitablement qu'il appellerait le guet, s'il ne s'empressait de vider sa

bourse. Robert de Saint-Pierre prit sa bourse d'un air pensif et la laissa tomber sur la table. L'hôtesse trouva beaucoup de noblesse dans les façons du mendiant, mais l'hôte ne trouva rien dans sa bourse, et, plein de dépit, il lui sauta à la gorge et en détacha mon manteau. Laissez cet homme en paix, criai-je à l'hôte ; je paierai son écot. Le mendiant, ému, vint à moi et me reconnut. Comment ! mon digne poète, lui dis-je, vous en cette taverne, vous ivre ! — Ivre, c'est vrai, me répondit-il sans honte ; ne faut-il pas que la vie soit une ivresse continue ? Jeune, on se plonge dans la douce et frémissante ivresse de la volupté ; plus tard, on s'enivre d'orgueil, de gloire ou d'ambition ; et, vieux, on cherche l'oubliuse ivresse du vin.

Je l'interrompis. Mais les poètes, Robert de Saint-Pierre, n'ont-ils pas la belle et sublime ivresse de la poésie ? Il réfléchit un peu. Oui, reprit-il tristement ; mais j'ai des cheveux blancs et je chancelle ; cela effraie quelquefois *ma compagne*, et pendant toute la matinée je me suis en vain ouvert le champ de la souvenance ; le champ était désert ; à peine y ai-je glané de maigres épis ; du temps passé revenant au temps présent, j'ai vu ma misère ; et, comme il n'y avait plus de prisme entre elle et moi, j'ai vu sa face osseuse et jaune, j'ai vu les sales lambeaux qui la revêtent. Ce tableau frappait incessamment mes yeux et me désespérait ; j'avais ramassé quelques deniers, et j'ai franchi le seuil d'une taverne.

Le mendiant sanglota et se cacha la tête de sa main. Je priai l'hôtesse de lui donner un lit, mais il s'y refusa obstinément et nous dit que plusieurs amis l'attendaient à la métairie de Puyseul pour la couchée. Puis il reprit mon mantelet, me tendit la main et sortit en répétant :

*Dès l'aurore, Zéphyr foldtre en ces prairies...*

Oui, oui, la vie est une ivresse, me disais-je en le voyant partir. Il est ivre de vin, comme je suis ivre d'amour. Un baiser sous le pampre, est-ce donc là le secret de la vie ?

M. le marquis de Vertamond, qui fut l'ami de monseigneur d'Orléans, était depuis six mois à la cour, je ne sais trop pourquoi. C'était un homme insouciant, qui trouvait la vie bonne partout, même à la cour. Il allait revenir sous peu de jours à mon grand dépit. En revanche, mon père, qui m'enchaînait quelquefois au logis, venait de partir pour Bergerac, qui est le pays de ma mère. Comme je ne revoyais pas Marie, un matin que j'étais plus aventureux que de coutume, j'allai errer autour du château de Pansy en costume de chasse, dans l'espoir d'y rencontrer ma blanche adorée. Elle était sous le portail, feuilletant un livre de prières. A ma vue, elle se leva tout émue, et, craignant avant tout le retour de sa cousine, qui venait de sortir pour se confesser, elle me pria de m'en aller au plus vite. Je lui saisis la main, je la baisai du bout de mes lèvres et je voulus partir sans dire un seul mot. Mais je ne sais comment il se fit qu'une minute après nous nous trouvâmes ensemble au bout du parc. Nous marchâmes long-temps à l'ombre des tilleuls, nous parlant sans nous dire un mot. Enfin nous nous reposâmes sur le bord de l'étang, alors couvert de prairies flottantes. Nous suivions des yeux le vol rapide des hirondelles et les folâtreries des papillons, lorsque tout à coup une voix adorable appela Marie. Je tournai la tête avec émoi et je vis une belle fille qui venait à nous, tout agitée. — Dafné ! ma sœur ! s'écria Marie.

Dieu ! qu'elle était belle, la sœur de Marie, cette amante du Christ que j'ai profanée, cette grande voluptueuse qui m'a perdu ! Qu'elle était blanche ! qu'elle était brune ! le soleil de Castille a moins d'éclat que n'en avaient ses yeux noirs, l'aube naissante moins de fraîcheur que sa bouche. Que son regard et son sourire s'entendaient bien ensemble pour aller

au cœur ! Marie était belle comme la sœur des anges, Dafné comme les divinités d'Homère et de Phidias; c'était Diane chasseresse emportée par les furieuses passions de Vénus.

Après les premières embrassades, les deux sœurs allèrent s'asseoir à quelque distance de moi. C'est bien toi, Dafné; ce n'est point un rêve; mais pourquoi donc es-tu ici ?

Dafné me regarda. — Je suis ici, répondit-elle d'un air distrait, parce que je me suis enfuie du couvent. — Enfuie du couvent, ma sœur ! enfuie du couvent ! — Oui, hier, car je devais prendre voile aujourd'hui.

Dafné me regarda encore; cette fois ses yeux me jetèrent dans l'enivrement. Je suis un peu tourmentée, reprit-elle, car mon père, qui revient de Paris, doit être, à cette heure, au couvent de Sainte-Gudule. Le scandale de ma fuite va l'outrager; je tremble de le voir arriver tout furieux. — Notre père est au couvent de Sainte-Gudule ? Tu es folle, ma sœur ! — Il voulait assister à mon supplice. — Et tu es venue seule du couvent jusqu'ici ? — Le carrosse du messager d'Aiguillon m'a conduite jusqu'à la montagne d'Orsay et de là je suis accourue au château, joyeuse de respirer pour la première fois depuis un an.

Je renversais les herbes, je cueillais les fleurettes d'automne, j'essayais d'avoir l'air distrait et rêveur; jusque-là j'avais ignoré que Marie eût une sœur : l'apparition de Dafné venait de me troubler l'âme et les sens.

Une servante vint avertir Marie, d'un air mystérieux, que le marquis arrivait à l'instant. Oh ! mon Dieu, quel malheur ! dit Dafné. — Je ne sais ce qu'il a, reprit la servante; son cheval est couvert d'écume; il le fait caracoler dans la cour; il jure, il tempête, il parle de châtimement. Ma chère demoiselle, je pense qu'il ignore votre arrivée. — Il faut qu'il l'ignore toujours ! s'écria Dafné. Je ne veux pas retourner au couvent. — Oh ! oui, dit Marie; s'il vient au jardin, cache-toi dans le pavillon qui est ouvert.

A cet instant, les yeux de Marie tombèrent sur moi. Et vous, où irez-vous ? — Dépêchons-nous, dit la servante tout effarée; j'entends la voix de M. le marquis.

Marie et cette fille disparurent dans l'avenue de tilleuls. Je demeurai étendu sur l'herbe au bord de l'étang, ne sachant que devenir. Toujours assise à dix pas de moi, Dafné penchait tristement sa tête au-dessus des eaux; je n'ai rien vu de plus adorable et de plus doux que ses yeux tour à tour vifs et languissants sous sa coiffure de religieuse. Mon dessein était de m'approcher d'elle, mais je n'osai point; je cherchai pendant long-temps quelque jolie chose à lui dire, mais je ne trouvai rien, sans doute parce que je trouvais trop; et je crois que mes cheveux auraient blanchi avant que j'eusse fait un mouvement, si Dafné ne m'eût ouvert une voie par cette demande singulière : Est-ce que vous n'êtes pas mon cousin, monsieur ? — Pas le moins du monde, mademoiselle, et pourtant j'aurais bien envie de l'être.

Tout à coup Dafné vint se jeter contre moi les yeux hagards, la gorge soulevée : Mon père ! me dit-elle. Je la regardai sans lui répondre. Mais vous ne voyez donc pas le marquis dans ces arbres ? reprit-elle. Ah ! monsieur, sauvez-moi.

Qu'il me fut doux d'entendre ces mots ! Nous suivîmes à grands pas le bord de l'étang; la frayeur avait assoupi les forces de Dafné; je la vis chanceler et je lui tendis la main; elle baissa les yeux et vint légèrement appuyer son bras sur le mien; peu à peu, comme les grandes herbes arrêtaient ses jolis pieds, son bras s'appuya davantage; près d'arriver au pavillon, je l'entraînai presque. Elle entra la première, et, dès que j'eus franchi le seuil, elle prit vivement la clé et ferma la porte sur nous. Nous montâmes un escalier en spirale, et

nous nous trouvâmes dans une petite chambre où il n'y avait qu'un lit de repos, un prie-Dieu et un grand christ d'ivoire doucement caressé par un rayon de soleil. Un large damas rouge à grandes fleurs pendait devant une fenêtre; l'autre fenêtre était nue; les mille couleurs de ses vitres se réfléchissaient sur les boiseries sculptées et les vieilles tapisseries. Dafné souleva le damas et ouvrit la croisée pour respirer; moi, je pris un livre sur le prie-Dieu : c'était les *Amours de Pétrarque*. J'y lus ce vers qui avait tant séduit la pauvre Marie : *Vous êtes le soleil adoré de mon âme*. O Marie ! me dis-je en baisant le livre, mon âme est une impie, elle change de religion.

ARSÈNE HOUSSAYE.

La 3<sup>e</sup> partie au n<sup>o</sup> prochain.

## ÉTIENNE DE LA BOÉTIE.

Il y avait au parlement de Bordeaux, vers le milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, un groupe choisi d'hommes intelligents qui, « non moins doctes en bonnes lettres qu'en droict, » formaient comme une autre pléiade au fond de leur province laborieuse. Esprits fermes et ardents, cœurs sérieux nourris du suc des littératures anciennes, ils partageaient entre les émotions de la rue et les veilles tranquilles du foyer leur vie tour à tour sereine ou troublée. Bordeaux (*quantum mutatus!*) était en ce temps-là plein de tumultes et de colères : sans cesse jeté au milieu des difficultés, le parlement avait à lutter à la fois contre les fantaisies d'un pouvoir capricieux et contre les fureurs d'une cité qui ne supportait pas sans se plaindre l'aggravation toujours croissante d'un impôt déjà excessif. Il fallait déjà siéger le jour et tenir tête à l'orage; mais les jeunes conseillers se dédommageaient le soir et se reposaient dans l'étude. L'histoire, les curiosités de la science, la poésie même, cette suprême consolatrice, préoccupaient leurs esprits et les délassaient des sécheresses du droit. C'est aux loisirs de cette vie active et pleine que les lettres doivent deux écrivains divers par le talent comme par la renommée, La Boétie et Montaigne.

A ce qu'on a déjà écrit à propos de Montaigne, il y a peu à ajouter. Mais La Boétie, publiciste, poète, traducteur, avait été long-temps laissé dans l'ombre; son nom, faiblement doré de ce reflet poétique que donne le souvenir d'une illustre amitié, méritait qu'on le remit en lumière. Il y avait lieu de s'étonner qu'en ce temps de résurrections imprévues, on n'eût point songé à La Boétie. Quand on fait de l'histoire littéraire, on n'a pas tous les jours cette heureuse fortune d'avoir à raconter la vie d'un homme de cœur; les saintes affections entre savants et poètes sont presque aussi rares qu'entre les pauvres d'esprit. L'auteur du *Contr'un* avait vécu d'ailleurs dans un milieu si intéressant et si mal connu, qu'il y avait dans cette biographie oubliée matière à un très curieux article de *revue*.

Trente pages auraient suffi. M. Léon Feugère a consacré tout un volume à l'étude de la vie et des œuvres de La Boétie. Un volume, c'est beaucoup, c'est trop même; aussi l'auteur, non moins embarrassé que le fut jadis Simonide pour faire l'éloge de l'athlète, s'est-il vu contraint de se jeter un peu à côté de la question, de s'égarer dans les chemins de traverse et de cueillir

(1) *Étienne de la Boétie*, par M. Léon Feugère. — Un vol. in-8.

sur le bord de la route toutes les digressions légitimes. Le livre de M. Feugère s'ouvre par un avant-propos qui est à lui seul tout un traité de l'histoire de la poésie française avant et pendant le règne de Ronsard. Il n'y a dans ce précis rien de bien nouveau; M. Feugère n'ajoute aucune richesse ignorée aux documens déjà recueillis. Il se contente de résumer les recherches de ceux qui l'ont devancé, mais cette introduction est un abrégé bien fait des travaux que la critique moderne a entrepris, souvent avec tant de patience et de bonheur, sur les origines de notre littérature.—En donnant de tels développemens à sa préface, M. Feugère a méconnu les lois rigoureuses qui doivent présider à la composition de toute œuvre littéraire. Les élémens dont son livre se compose manquent de proportion et ne se groupent qu'à grand-peine. Le sujet principal étouffe entre les préambules et les appendices, et la pensée y manque d'air et de soleil.

Il y a dans La Boétie deux hommes, le poète et le libre penseur; M. Feugère l'envisage sous ce double point de vue. Il soufflait alors de l'Anjou, du Vendômois et de toutes ces provinces lettrées où chantaient les élus de la pléiade, une brise chargée de notes cadencées, et qui apportait jusqu'à Bordeaux les refrains de leurs ballades ou de leurs *gayetés*. Bien avant Richelieu, la poésie ébauchait ainsi en France une sorte d'unité. La pléiade avait parlé, et des quatre coins du royaume on répondait par des vers. « Notre Ronsard, notre Baif, notre Du Bellay... » disait La Boétie avec l'orgueil de l'admiration, et, pendu aux lèvres du prince des poètes de ce temps, il attendait avec une impatiente sympathie la fin de la *Franciade*. Mais, quand on aime les vers, on en fait, et La Boétie entra, lui aussi, dans le sentier que venaient d'ouvrir ses maîtres. Il se montra leur rival, dit M. Feugère. Non : ceci est de l'enthousiasme, et il en faut un peu rabattre. Des témoignages contemporains attestent, il est vrai, que ses poésies eurent un éclatant succès; quelques-unes se sont perdues, et il faut le regretter, mais je viens de relire les sonnets qui nous restent de La Boétie, et j'oserais n'y voir que des vers de très jeune homme. Si leur lecture offre encore quelque attrait, c'est à la langue du *xv<sup>e</sup>* siècle qu'ils empruntent. La Muse avait alors tant de miel sur les lèvres, que les poétiques abeilles y voletaient sans cesse. Que de mots pittoresques, que de mignardises adorables, quelles ellipses hardies, quelles fraîches métaphores en ce style, franc comme celui de l'amour, naïf et rusé comme celui de l'enfant! Il y a dans les plus mauvais poètes du *xvi<sup>e</sup>* siècle je ne sais quelle fleur de jeunesse, quelle odeur de printemps, auxquelles la sobriété et l'excessive parcimonie de l'école de Malherbe est venue donner une valeur singulière. Cette langue amoureuse, La Boétie l'a parlée, et, merveilleusement servi par ses licences charmantes, il ne pouvait manquer d'écrire quelques vers aimables; le hasard protège tout le monde, et La Boétie lui doit quelques bonnes rencontres. Mais de ces heureuses trouvailles à l'élan soutenu, de ce faible et plaintif murmure à la verve abondante de la plupart des élèves de Ronsard, et même de ce loquace et emphatique Du Bartas, il y a bien loin. M. Feugère, en cherchant des preuves à l'appui de son indulgente admiration, n'a pu citer qu'un sonnet, et quel sonnet! Montaigne a dit, je le sais, que les vers de La Boétie sont « charnus, pleins et moelleux; » mais Montaigne en parlait en ami, il en parlait en éditeur, et il était placé, pour se tromper, dans les meilleures conditions du monde.

La Boétie, heureusement, ne s'est point borné à rimer. Plus grave et mieux inspiré, il s'est appliqué à traduire quelques écrits de Plutarque et un traité singulièrement empreint du caractère de l'antiquité, l'*Économique*, de Xénophon, qu'on appelait alors la *Mesnagerie*. M. Feugère s'arrête sur ces tentatives, et cite deux ou trois passages adroitement rendus. La manière de La Boétie est à peu près celle d'Amyot. Comme les femmes et comme lui, il n'est ni tout-à-fait fidèle, ni complètement perfide : il défigure quelquefois l'original et quelquefois il l'arrange, ou plutôt il lui donne, ainsi qu'Amyot l'a fait pour Longus, une couleur différente, un esprit tout autre. Mais cela est simple : au *xvi<sup>e</sup>* siècle, on croyait traduire, et l'on écrivait.

Ce n'est pas dans les poésies de La Boétie, ce n'est pas non plus dans ses traductions qu'il faut chercher les promesses que faisait son talent, quand une mort prématurée l'enleva. Au point de vue purement littéraire, son œuvre n'a qu'une faible importance. Un grand travail s'opérait alors : cette langue ondoïante, diverse, capricieuse, essayait de se fixer; entreprise longue et difficile à laquelle La Boétie a pris part sans doute, mais comme les comparses prennent part au drame. Ce qu'il faut demander à La Boétie, c'est la pensée, c'est le rêve, c'est la passion du juste et du vrai. Même après tant de livres sur l'économie publique, il tient encore son rang dans l'école de la liberté avec son fameux traité *le Contr'un*, ou de la *Servitude volontaire*.

Livre étrange et qu'attendait une étrange destinée ! Il vient au monde dans un temps de révolution, le lendemain d'une émeute; il est publié pour la première fois dans un moment politique très grave, « pour venir en aide aux circonstances, » et depuis il a toujours reparu à la veille des jours d'orage. Toutes les fois que l'esprit des temps nouveaux cherche dans la tradition une voix éloquente et sympathique, c'est à la Boétie qu'on songe. On le réimprima en 1789; de nos jours encore, M. de Lamennais en a donné une édition, en l'embellissant d'une introduction dont on se souvient. Ce petit traité de la *Servitude volontaire*, le *xvii<sup>e</sup>* siècle seul paraît l'avoir oublié, et M. Feugère, si attentif à ne rien négliger, aurait pu rappeler dans une note que le cardinal de Richelieu, entendant un jour parler de ce livre, voulut le lire. Aussitôt il mit en campagne l'un de ses gentilshommes. L'envoyé entra dans toutes les boutiques de la rue Saint-Jacques, et partout on lui répondit : « Nous ne savons ce que c'est. » Enfin, après mille allées et venues, un libraire aussi lettré que fripon se rencontra qui fut très heureux de faire payer cinq pistoles au cardinal le précieux volume.

Il coûte moins cher aujourd'hui, et chacun peut aisément se convaincre que, malgré le titre qu'il porte et malgré sa réputation, *le Contr'un* est un livre profondément monarchique. La Boétie s'attaque aux abus du pouvoir absolu, il s'irrite contre les fantaisies des gouvernemens arbitraires; mais il croit au roi, au roi idéal, comme y croyaient Antoine Loisel, Guy-Coquille et presque tous les légistes du temps. Ce n'est, à vrai dire, qu'une déclamation de jeune homme; il parle très haut de liberté, et il est évident qu'il n'a de ce droit suprême aucune notion précise. Il accumule les phrases sonores, mais elles sont pleines d'élan et de cette honnête impatience du joug qu'on a toujours au début. Il avait à peu près dix-huit ans quand il écrivit ce pamphlet. On est trop loyal et trop ardent à cet âge pour faire de la dialectique et discuter selon les méthodes régulières. Ne cherchez donc pas dans *le Contr'un* de théorie philosophique; n'y cherchez pas cet esprit pratique, ce sentiment de la réalité, ni même ces vagues aspirations vers les splendeurs d'une société meilleure, sermens de révolution et d'espérance qu'avaient déjà jetés dans le monde quelques audacieux écrits, et entre autres l'*Utopie* de Thomas Morus. La Boétie n'a point à cœur les grands intérêts de l'humanité, il ne s'élève pas jusqu'à de si hautes spéculations. Non : le bon plaisir du roi s'étant laissé aller jusqu'à la cruauté dans une affaire sérieuse dont Bordeaux fut le théâtre, La Boétie, alors très jeune et très fougueux, proteste en écrivant *le Contr'un*. Les détails que donne M. Feugère sur les événemens politiques au milieu desquels ce livre fut conçu et exécuté prouvent surabondamment que ce n'est qu'un ouvrage de circonstance et, pour ainsi dire, un cri de colère et d'indignation. Mais, je le répète, point de discussion, point de système : le côté vraiment grave et inquiétant de la question n'est pas seulement entrevu.

Il faut le dire, les peuples n'arrivent pas en un jour aux véritables notions du droit public. Cette fleur éclatante de l'intelligence humaine ne s'épanouit au soleil que peu à peu, lentement, et après sa sœur précocée, la poésie, qui lui ressemble et qui l'annonce. Cette noble recherche du droit idéal, ce premier pas dans la voie du juste, c'est le *xviii<sup>e</sup>* siècle qui devait le tenter. Montesquieu et Voltaire allèrent étudier à Londres les lois d'une constitution très imparfaite sans doute, mais plus libérale que



celle dont la France subissait l'empire. Avouons-le, notre éternelle ennemie nous a été en ceci de quelque secours; mais le principe que nous lui avons emprunté, ne l'avons-nous pas rendu à l'Europe, en 89, agrandi, fécondé, transfiguré, et aujourd'hui — ou demain — n'allons-nous pas le rendre au monde?

La Boétie ne pouvait pas envisager les choses sous cet aspect; mais, dans son traité de *la Servitude volontaire*, il a mis tout son cœur. Par une bizarrerie qui s'est plusieurs fois rencontrée, par une contradiction plutôt apparente que réelle, il laisse percer, sous les formes rudes de sa colère, la douceur et l'aménité d'un enfant. C'est un Lacédémonien qui a lu l'Évangile; il appartient à la race privilégiée, et si française d'ailleurs, de ces hommes qui sont en même temps forts et doux, énergiques et tendres, types aimables et vigoureux comme notre révolution en a produit plus d'un. Aujourd'hui même, parmi les plus mécontents et les plus irrités, on en peut nommer deux ou trois dont l'âme associe harmonieusement les passions du tribun aux sympathiques rêves de la femme. La Boétie était un de ces hommes : sans apprécier ce caractère d'une manière bien nette, M. Feugère l'a compris, et surtout il l'a aimé, subissant ainsi l'attrait de cette séduisante nature, comme il advint, au xvi<sup>e</sup> siècle, pour tous ceux qui connurent La Boétie.

Mais celui qui se laissa aller le plus complètement à cette pente, on le sait, ce fut Montaigne; il était réservé à La Boétie d'être aimé par un sceptique, d'exercer peut-être à son insu un grand empire sur son talent, et d'attendrir, pour ainsi dire, le côté ironique et raisonneur de son esprit. Montaigne a certainement dû au souvenir de cette intimité les meilleurs chapitres qu'il ait écrits; notre littérature a peu de pages aussi senties que la lettre où il raconte la maladie et la mort de La Boétie. C'est très simple, très vrai, et plein de larmes. Mais Montaigne abonde en contradictions criantes. Est-ce bien le même homme qui, après avoir signé cette lettre touchante et belle, a eu le malheur de laisser échapper de sa plume ces mots d'une sécheresse désespérante, ces paroles de l'égoïsme le plus désenchanté? Vous vous les rappelez peut-être; ayant à parler des enfans qui lui ont été enlevés, il écrit : « J'en ay perdu en nourrice deux ou trois, sinon sans regret, au moins sans fascherie. » Le *deux ou trois*, remarque simplement M. Feugère, est odieux. Et M. Feugère, sur ce point, se récrie comme tout cœur honnête. Je ne sache pas dans notre littérature un mot plus sec et plus impie. — M. Feugère a d'ailleurs eu à apprécier Montaigne à diverses reprises; il l'a toujours fait avec un sentiment très éclairé, quelquefois comme un professeur, mais la plupart du temps comme un homme plein de jeunesse et d'espoir.

Il a raconté avec complaisance les détails des relations de Montaigne et de La Boétie. Il s'est longuement arrêté sur les moindres productions de ce « grand homme de bien, » il l'a suivi pas à pas dans sa carrière; enfin, arrivé à l'année 1565, il a fallu que M. Feugère se résignât à le faire mourir. Un double appendice sur les traductions de La Boétie et sur ses poésies latines termine le volume. Nous avons dit un mot de ces traductions; quant aux vers, ils appartiennent malheureusement à cette latinité moderne et un peu pauvre, à cette langue si différente de celle de Virgile dont elle n'est pourtant qu'une imitation flagrante. Voltaire n'a jamais voulu prendre au sérieux ces puériles tentatives. Il est certain que la pensée nouvelle ne saurait revêtir le costume antique sans faire certaines concessions aux exigences de cette forme morte, et sans perdre de son caractère et de son originalité.

Mais ce sont surtout les questions de forme qui préoccupent M. Feugère. Dans son livre, si consciencieux d'ailleurs et si honorable, il aurait dû, je crois, au lieu de s'attarder dans l'étude de problèmes purement littéraires, présenter d'une manière saisissante et nette les diverses observations qu'il a sans doute recueillies sur l'idée politique ou religieuse au xvi<sup>e</sup> siècle. Je l'avouerai, la grandeur et la décadence d'un mot, les aventures d'une locution perdue, la disparition lente d'une belle façon de dire, tout cela me touche peu à côté des mystères de la vie morale des peuples, et des efforts philosophiques que tentait déjà la France en cette époque si tourmentée et si inquiète. Mal-

gré tant d'investigations pénétrantes, bien des points restent encore douteux; il les faut éclairer, il y faut porter les vives lueurs de l'esprit moderne. Pas de vaine curiosité, pas d'inutile érudition! La Boétie n'est pas seulement un lettré; et son livre, si oublié et si incomplet qu'il soit, n'en a pas moins droit à la sympathie de ceux qu'intéresse l'histoire du droit politique et qui saluent la pensée libre jusqu'en ses premiers bégaiemens.

PAUL MANTZ.

## FRAGMENT SUR LA PEINTURE.

La peinture chrétienne conserva jusqu'au temps de Léon X son caractère spiritualiste, également éloigné du sensualisme des anciens, et du mécanisme de nos modernes fabricans de tableaux. On sait que les pieux peintres du moyen-âge furent loin de regarder leur art comme un métier; ils croyaient, et ils étaient censés exercer une espèce de sacerdoce. Ils puisaient leurs inspirations dans la prière, les sujets de leurs tableaux dans l'Évangile, et ils en cherchaient le modèle dans le monde invisible. Or, l'Évangile était alors l'histoire universelle et le droit commun des peuples. Il y avait donc un rapport intime et continu entre les artistes et le peuple, élevés dans la même croyance et nourris des mêmes traditions. Ces innombrables têtes de Christ, créées par des peintres de tous les pays et de talents divers, étaient partout reconnues et vénérées, car elles avaient toutes le même caractère, plus ou moins divin et évangélique (1). Aussi croyait-on qu'elles étaient généralement des copies d'une image authentique et miraculeuse (2). Les anges qui planaient au-dessus des autels et sous les coupes des dômes n'étaient pas des créations fantastiques et bizarres; ils exprimaient aux yeux du peuple une réalité positive. Sans ressembler aux mortels, ils se ressemblaient entre eux; ils avaient tous l'air du pays céleste, les traits divins d'une famille commune; les formes, les poses, les figures de ces êtres surnaturels répondaient parfaitement à l'idée que le peuple s'en faisait d'après les récits de l'Évangile, des légendes et du Dante. Comment les peintres ont-ils réussi à réaliser une telle idée? Avaient-ils deviné le monde invisible, ou bien l'avaient-ils visité? Comment était-il possible de retracer de pareilles formes sans les avoir entrevues dans des apparitions? On parlait alors partout d'apparitions, de visions, l'on y croyait. Il n'y a donc rien d'étonnant, si le peuple chrétien voua à un tel art une partie du culte qu'il rendait à son Dieu et à ses saints. Incapable de juger la partie technique d'un tableau, le peuple, spiritualisé par la religion, sentait ce qu'il y a de plus sublime dans l'art : son idée, son but, sa portée.

Cependant, grâce à l'émulation des peintres, la partie technique faisait des progrès rapides; bientôt l'art sembla, sous le pinceau de Raphaël, avoir atteint son apogée. Les chefs-d'œuvre de ce grand maître sont regardés comme les types de la peinture chrétienne.

Mais en même temps commença une réaction générale contre l'esprit et les œuvres du moyen-âge, c'est-à-dire du christia-

(1) Voyez les remarques de Lavater sur les têtes de Christ.

(2) La tradition attribuait cette image au pinceau de saint Luc, qui devint patron de l'art.



nisme. Des causes diverses, agissant simultanément sur les opinions du public et le goût des peintres, jetèrent dans l'art jusqu'alors unique, des élémens hétérogènes et destructifs.

Déjà les chefs de l'église, devenue maîtresse du monde, commençaient à subir l'influence de leur haute position. Assis sur les ruines du Capitole, en vue des monumens de la grandeur païenne, ils voulurent loger leur Dieu dans un temple digne de Jupiter, et entourer leur trône d'une pompe consulaire et impériale. Déjà, dans ce but mondain, ils employaient les trésors chrétiens; bientôt ils firent appel à leurs talens. Les peintres sortirent en foule des couvens et des confréries, transportèrent leurs ateliers dans les palais des papes, des cardinaux et des princes, et l'art commença à se séculariser.

L'admiration pour les monumens antiques, professée par les papes, excitée par les savans et les érudits, devint une mode, une monomanie de l'époque. On achetait à tout prix, on restaurait, on cherchait des statues et des bas-reliefs. Dans ce but, on déblaya les ruines des temples et des cirques, et l'on ouvrit les tombeaux. On évoquait l'esprit païen, et l'esprit païen obéissait à ces nouveaux enchanteurs. Peu à peu reparurent sur les collines et dans les rues de Rome tout un olympe de marbre et de bronze, tout un peuple de statues. Deux mondes, deux arts, se retrouvèrent en présence et prêts à engager la lutte. L'art chrétien semblait être descendu du ciel comme la nouvelle Jérusalem; porté par les anges et les saints, il s'étendait sur la terre; mais, avant qu'il eût achevé de la couvrir, l'art païen ressuscita et sortit de l'abîme, comme un monstre à mille têtes de dieux, de nymphes et de héros.

Ces dieux si fiers et si beaux, étalant leurs corps massifs, contrastaient singulièrement avec les formes transparentes et nébuleuses des anges et des saints. Ces nymphes et ces héros, dans toute leur beauté sensuelle et leur force musculaire, semblaient tenter et défier la pureté des vierges chrétiennes, l'humilité des martyrs, et la maigreur ascétique des cénobites.

De si riches découvertes, des objets si nouveaux, attiraient les yeux, fascinaient les imaginations. Michel-Ange, dont l'âme sombre et orgueilleuse sympathisait fort avec le paganisme, ne pouvait plus détacher ses regards du front de Jupiter et du torse d'Hercule. Il devint, malgré lui, imitateur des Grecs. Raphaël, plus sensible et plus délicat, mais aussi plus faible et plus voluptueux, se passionna pour les Apollon et les Vénus. Sous l'influence de cet engouement, il modifia son ancienne manière. Il s'efforça de donner plus de rondeur et de mollesse aux formes, plus d'éclat aux coloris. Il oubliait peu à peu les leçons de cet esprit pur et calme, qui l'inspirait dans l'atelier de Péruugin et dans le couvent de Siennese. Certes, il perfectionna la partie technique de la peinture; il fit des tableaux ardents de vie et de réalité, presque palpables, mais d'une réalité de plus en plus matérielle. Ses madones prirent l'air de Fornarina, et ses apôtres celui des philosophes grecs.

A côté de Rome, la république de Venise développait sa puissance, étalait ses richesses et son luxe. Ce triple caractère de Venise influa sur ses monumens. Les artistes, au milieu d'une ville libre et voluptueuse, prirent goût aux agitations politiques et aux plaisirs. Ils négligèrent l'Évangile pour l'histoire nationale et contemporaine. Sur les tableaux *del Palazzo ducale*, le casque du doge dominait les groupes historiques, et remplaçait la croix. Les portraits de nobles seigneurs et de belles dames envahirent les scènes de l'ancien et du nouveau Testament; les brocards et les étoffes de soie couvrirent les corps des saints, et parurent plus pittoresques que ne l'était la simple draperie idéale des anciens. Venise donna ainsi naissance aux tableaux historiques, espèce d'intermédiaire entre l'art religieux et ce que l'on appelle improprement la peinture de *genre*.

Pendant que l'esprit païen minait sourdement le sol de Rome,

et que le génie local des villes italiennes mêlait ses inspirations à celles de l'Évangile, un ennemi bien autrement redoutable attaquait le moyen-âge de l'autre côté des Alpes. Ce fut l'esprit réformiste, qui, semblable au dragon de saint Jean, tomba tout à coup sur l'Allemagne, *brûlant la moitié de la terre et empoisonnant la moitié des sources*. La réforme dépoétisa le culte; elle coupa les conduits qui alimentaient l'art, en le mettant en communication avec le ciel. Désormais les artistes devaient quitter le temple. Dispersés dans le monde, les uns erraient dans les champs et les bois, observant et imitant la nature morte (paysage); les autres établissaient leurs ateliers sur les places et les marchés, et travaillaient pour l'amusement des riches bourgeois et des boutiquiers (école flamande). Quelques-uns devinrent, en France, pensionnaires de courtisans et de dames galantes, auprès desquels ils exerçaient un métier ignoble, qui tenait du maître de plaisirs et du tapissier. Ce fut le dernier degré de la décadence de la peinture. L'art, comme l'enfant prodigue de l'Évangile, après avoir abandonné le temple, la maison du père, figura un moment dans le grand monde, mais bientôt il descendit dans les cabarets, et acheva enfin sa ruine dans les maisons de débauche.

Il serait long et pénible de parcourir toutes les époques de cette histoire. Plus d'une fois l'art s'arrêtait dans son mouvement descendant, plus d'une fois il tentait de se relever. Il y avait de bons esprits, des talens consciencieux, qui sentaient le mal, et tâchaient d'y remédier. Mais, au lieu d'en découvrir la cause dans l'affaiblissement de l'enthousiasme religieux, ils la cherchaient dans l'insuffisance des méthodes et dans l'absence du savoir-faire moderne. Convaincus, sous ce rapport, de l'infériorité de leurs contemporains, ils tournèrent les regards vers les chefs-d'œuvre du siècle de Léon X. Ils faisaient de ces chefs-d'œuvre une étude, pour ainsi dire, anatomique et alchimique. Ils mesuraient au compas les dessins de Raphaël, ils examinaient avec des loupes les coups de pinceau de Vinci, et analysaient au creuset les couleurs de l'école vénitienne. Pour faire revivre l'art, au lieu de ranimer son esprit, ils ne firent qu'en replâtrer la forme. De là vint cet éclectisme ridicule, qui prétendait pouvoir réunir dans une seule et même création les qualités différentes de Raphaël, de Titien et de Corrège; de là ces bizarres systèmes sur les groupes, que les uns voulaient disposer en triangles, et que les autres préféraient arranger en forme de grappes de raisins.

Les artistes de cette nouvelle école enseignaient la peinture, comme les rhéteurs ont la prétention de faire apprendre à leurs élèves la poésie. Ils ont examiné, approfondi, appris toutes les parties constitutives de l'art, ils se sont trouvés en possession de tous ses secrets, mais toujours le génie créateur leur a manqué. Raphaël Mengs peut être regardé comme type de ces artistes éclectiques. Auguste Schlegel leur adresse avec beaucoup de justesse cette leçon évangélique : « Trouvez d'abord le royaume du ciel (l'inspiration, l'idée), et le bien terrestre (la méthode, le style) vous arrivera ensuite. »

Les révolutions artistiques s'opéraient trop lentement et dans une sphère trop élevée pour que le peuple en pût approfondir les causes, mais il en sentit bientôt les suites. Il s'aperçut des mauvaises tendances de l'art, et cessa de le respecter. Le même peuple qui admirait jadis les madones du vieux Cimabué, qui s'agenouillait en extase devant celles de Giotto, ce peuple italien si vif et si impressionnable, s'arrêta froid et impassible en vue des talens des Carraches, des Alloris, du Guide et du Guerchin. Et cependant il ne perdit pas le sentiment de l'art, il s'obstinait à garder dans ses églises les chefs-d'œuvre de Raphaël et du Corrège, il était prêt à s'opposer, les armes à la main, à leur enlèvement; mais il ne prenait aucun intérêt aux productions modernes. Il n'y voyait que des scènes étranges et incompré-

hensibles, des figures païennes et barbares; il n'y reconnaissait plus son Évangile. Ni les titres pompeux dont on décora les artistes, ni les éloges et les encouragemens que leur prodiguaient les papes et les savans, ne pouvaient réhabiliter la peinture aux yeux du public. Le grand jury populaire prononça son verdict : il reconnut les tableaux modernes pour ce qu'ils étaient réellement, pour des objets de commerce, pour des meubles; on s'informait de leur prix, et on passait outre. Ainsi l'art, en abjurant l'esprit de l'Évangile, perdit toute son influence morale, toute sa popularité.

Ici nous touchons au moment d'une nouvelle révolution. Par un retour si commun dans l'histoire de l'humanité, l'art, parvenu au dernier degré de sa décadence, recommença un mouvement ascendant. Cette dernière réforme n'a pas pris naissance dans les écoles; elle fut déterminée en France par un grand mouvement politique, et dans l'Allemagne par le réveil de l'esprit religieux.

La révolution de 89, qui ébranla si fort l'âme des peuples, ne manqua pas d'exercer son influence sur les productions artistiques. On parlait alors en France du droit naturel, de la société primitive, de la simplicité antique; force fut à l'art de se rapprocher aussi de la nature. David, ardent républicain et grand admirateur de l'antiquité, tourna ses regards vers l'ancienne Rome. Ne trouvant pas, parmi ses contemporains, de modèles pour ses tribuns et ses consuls, il les chercha dans le domaine de l'art, dans les musées et sur la scène. Or, les statues et les acteurs qui servirent de modèles à David avaient plus de vérité et de vie qu'on n'en trouvait dans la peinture du vieux régime, avec ses Cupidons aux carquois blasonnés, ses bergers en perruques et ses nymphes en habits de cour. David fit sortir l'art de la sphère d'une vie commune et prosaïque; il l'éleva à la hauteur du genre historique : il n'y avait qu'un pas à faire pour créer le genre religieux.

Malheureusement la chute de la liberté arrêta tout à coup l'essor de cette courageuse peinture démocratique. L'art perdit de nouveau son idée-mère, son dogme générateur; il devint jouet de la mode. Un caprice du premier consul, un roman en vogue, une victoire de la grande armée, une représentation brillante à l'Opéra, créaient de nouveaux genres de peinture, et fournissaient aux artistes des sujets et des modèles. La peinture prenait tour à tour un caractère ossianique ou soldatesque, anacréontique ou romantique, bourgeois ou prolétaire. Chaque jour faisait éclore une nouvelle réputation et une nouvelle école, qui avaient la vie d'un feuilleton et la durée d'un ministère.

Cependant les armées et les idées politiques et artistiques des Français pénétrèrent en Italie.

Il est vrai que la peinture italienne, même aux époques les plus tristes de sa décadence, ne tomba jamais aussi bas que celle des Flamands et des Français. Elle conservait toujours une certaine dignité traditionnelle, une sorte de décence; mais, privée d'enthousiasme, et par conséquent de force d'action, elle n'aurait jamais ressaisi son antique héritage, sans le secours étranger. Les esprits qui ranimèrent l'Italie vinrent de l'autre côté des Alpes, de la France et de l'Allemagne. Ainsi naquit l'école de Cammucini, et plus tard celle de Lombardie, soi-disant romantique.

Cammucini est le plus célèbre et probablement le dernier représentant de l'école politico-historique. Il surpassa David par le nombre et la richesse de ses compositions, par la précision de ses dessins et l'éclat de son coloris. Il tira tout le parti possible de l'idée de David; il développa tout ce qui s'y trouvait en germe; on peut dire qu'il épuisa son genre. Cependant, avec tout son talent et tous ses efforts, il n'exerça aucune influence sur le peuple; il finit même par fatiguer les dilettanti. Pour comprendre ses nombreux tableaux et ses cartons, il faut avoir

lu Tite-Live et Tacite, et le peuple ne se soucie pas des Annales; l'amateur, frappé d'abord du mérite des tableaux, s'étonne bientôt de la monotonie des sujets et de celle des moyens artistiques. Ce sont toujours des Romains, toujours des sénateurs et des plébéiens disposés en groupes scéniques, toujours en toges élégamment drapées, toujours armés de leur nez aquilin, de leur regard farouche et de leur poignard, toujours donnant ou recevant la mort. — Cammucini s'essaya dans le genre religieux avec beaucoup de succès, mais il n'y a montré aucune originalité; il resta éclectique.

ADAM MICKIEWICZ.

## UN SÉPULCRE BLANCHI.

Je connais dans le monde une femme très blanche  
Sous des cheveux couleur de l'aile du corbeau;  
Son regard éclatant fait pâlir un flambeau;  
On frissonne à toucher le satin de sa manche.

Rien n'égale en dessin le contour de sa hanche;  
Sa main est en ivoire et son sein est très beau;  
Mais cette jeune femme est pareille au tombeau,  
Et le front, à la voir, de tristesse se penche.

Dans le marbre et le plomb de ce froid monument,  
Dans cette urne d'albâtre au visage charmant,  
Tous ceux qui l'on connue ont laissé quelque chose.

Comme près d'un sépulcre on est morne à côté,  
Car on pense aux amours, aux cœurs couleur de rose  
Qui sont ensevelis dans sa froide beauté.

ALPHONSE ESQUIROS.

## REVUE DE LA SEMAINE.

THÉÂTRE-FRANÇAIS.

Tragédie, que nous veux-tu ? On t'avait crue sérieusement enterrée, comme la Vestale, pour crime aussi d'avoir laissé éteindre le feu sacré ! Vestale, d'où sors-tu ? On te croyait ensevelie à tout jamais sous la double perruque et le double laurier de l'Académie française et de l'Académie royale de Musique ; — et cependant voilà que vous reparaissiez en une seule et même personne, comme si quelqu'un songeait encore à la tragédie, et comme si nul ne songeait plus à la Vestale ! — Où nous entraîne ce vieux rêve de quelques trop jeunes esprits ?

Plût à Dieu que la tragédie fût possible encore ; c'est une forme assurément très favorable pour l'exécution de certains sujets historiques, et que l'art ne peut abandonner qu'avec regret. Goethe et Schiller ont fait des tragédies quand ils ont voulu mettre à la scène des actions où devait dominer l'analyse des sentimens. La tragédie est au drame peut-être ce qu'est la sta-

tuaire à la peinture; l'erreur la plus grande possible serait d'en mélanger les procédés, d'ajouter à l'une la couleur, à l'autre le relief; c'est pourtant ce qu'on ne craint pas d'essayer littérairement.

Le public ne croira jamais, quoi qu'on fasse, à des tragédies où certains personnages s'expriment sur le ton comique. Du moment qu'Eurybate abandonne l'alexandrin sérieux, tous les souvenirs de collège se révoltent dans l'assemblée. Que dirait-on d'Arcas faisant de la plaisanterie familière au lieu de s'écrier noblement :

C'est vous-même, seigneur! Quel important besoin... etc.

Aussi croyez bien que le public se méfie toujours de la Melpomène actuelle. Il aime M<sup>lle</sup> Rachel, mais dans le répertoire ancien; s'il veut bien l'admettre encore dans l'*Virginie*, c'est qu'il ne sait pas trop si M. Latour n'est pas un contemporain de Campistron. Bien des femmes s'attendent même à voir là une pièce tirée du roman de Bernardin de Saint-Pierre. O puissance de la tradition!

La Vestale est beaucoup moins pure que Virginie et que Lucrèce; voilà encore un détail qui lui a nui. Il faut qu'une héroïne de tragédie soit un exemple de chasteté ou un modèle d'impudeur; c'est Iphigénie ou Phèdre; il n'y a pas de milieu.

La pièce de MM. Sauvage et Duhomme offre quelques parties assez bien écrites. Malheureusement les incidens sont prévus, les combinaisons principales appartiennent au drame, les préparations avortent, l'intérêt principal repose sur une rivalité de mère et de fille, chose usée au théâtre, et mal développée d'ailleurs dans l'action. Ces auteurs, qui ont traduit déjà Shakespeare avec talent, auraient dû chercher quelque donnée originale, au lieu de se traîner dans l'ornière déjà profonde de la néo-tragédie.

M. Louis Monrose a débuté vaillamment cette semaine; il a prouvé qu'il était pour quelque chose dans le succès de la *Ciguë*.

#### MORT DU PAPE GRÉGOIRE XVI.

« L'Église a perdu son chef et la chrétienté son père; le monde catholique est orphelin. Mais il est écrit : *Non relinquam vos orphanos, veniam ad vos*; et bientôt, selon sa parole, le Christ apparaîtra de nouveau parmi nous, dans la personne du vicaire qu'il s'est déjà choisi, bien qu'il soit encore inconnu des hommes.

« Toi qui, de toute éternité, dans les secrets conseils d'en haut, as été sacré père de tous les chrétiens; toi que nous ne pouvons encore nommer par ton nom, notre foi te salue d'avance : nous apportons d'avance à tes pieds l'hommage de notre soumission sans bornes et d'un amour indéfectible, qui, nous en avons la confiance, l'adoucir le dur labeur, les chagrins, les soucis qui bientôt courberont ta tête vénérable.

« Et pourtant elle est belle aussi, et, quand on la regarde avec foi, merveilleusement consolante, la mission que la Providence semble avoir réservée au pontife que nous attendons... Bientôt une parole puissante et calme, prononcée par un vieillard dans la cité-reine au pied de la croix, donnera le signal, que le monde attend, de la dernière régénération. Pénétrés d'un esprit nouveau, conduits à la science par la foi, à la liberté par l'ordre, les peuples ouvriront les yeux et se reconnaîtront pour frères, parce qu'ils auront un père commun; et, fatigués de leurs longues discordes, ils se reposeront aux pieds de ce père, qui n'attend la main que pour protéger, et n'ouvre la bouche que pour bénir. »

Voilà en quels termes, le 22 décembre 1850, M. de Lamennais parlait au monde de la mort de Léon XII, et saluait à l'avance le pontife qui devait lui succéder sous le nom de Grégoire XVI. Au moment où la grande cloche du Capitole vient d'annoncer encore une fois qu'un pape est mort, nous transcrivons ces paroles, et parce qu'elles expriment ce que l'Église catholique ose de nouveau espérer, et parce qu'elles forment un étrange contraste avec celles que la main qui les a tracées sur la tiare que Grégoire XVI allait ceindre inscrirait aujourd'hui sur son cercueil.

Au commencement du règne qui finit, l'humanité faisait effort pour courir vers de nouvelles destinées; mais la papauté n'avait hâte que de s'envelopper dans son linceul. Par son encyclique de 1852, le pontife qui vient de descendre dans la tombe déclara solennellement qu'il aspirait à être le représentant de la pensée du moyen-âge, non celui de la pensée éternelle, toujours ancienne et toujours nouvelle : il maudit la liberté de conscience, et il est demeuré fidèle à ce désolant manifeste!

Aujourd'hui les catholiques les plus fidèles demandent à Dieu un pontife qui ait l'intelligence des temps nouveaux. N'est-ce pas dire, comme M. de Lamennais il y a seize ans : « La tâche du pontificat, au milieu de cette crise, sera de rétablir l'équilibre rompu de la nature humaine et de ses indestructibles lois, en opérant derechef l'union intime de la foi et de la science, de la force et du droit, du pouvoir et de la liberté? » Oui, mais comme lui, c'est le dire en vain. Nous aussi, nous appelons l'union dans les bras et aux pieds du père commun; mais, pour nous, le père commun n'est pas à Rome, car nous avons appris de Jésus-Christ à dire : *Notre Père, qui êtes dans les cieux!*...

Lorsqu'il fut question d'inaugurer le monument de Molière, la jeunesse des écoles se rendit en députation auprès de Béranger, et lui demanda de présider à cette inauguration; l'illustre chansonnier refusa et se déroba à l'ovation qui lui était destinée. De là ces vers de M<sup>me</sup> Louise Colet :

Pourquoi cacher ton front dans la retraite,  
Ton noble front que l'on veut couronner?  
Illustre ami du peuple et son poète,  
Laisse sur lui ta gloire rayonner!  
Pour saluer l'image de Molière,  
Vrai philosophe, intègre citoyen,  
Ta voix devait s'élever la première,  
Car ton génie est le frère du sien.

Fils tous les deux d'une muse hardie,  
Sur les abus frappant à l'unisson,  
Ce qu'il a fait, lui, par la comédie,  
Toi, tu le fais aussi par la chanson.  
Libre penseur, épris du seul mérite,  
Il flagella l'orgueil patricien,  
Le parvenu, le pédant, l'hypocrite...  
Oh! ton génie est le frère du sien!

L'humanité n'eut pas d'âme meilleure;  
Facile à tous, prodigue à l'indigent,  
Il répandait sans compter, à toute heure,  
Génie, amour, gaieté, jeunesse, argent.  
Cette bonté, la tienne la rappelle,  
Toi... Mais tu veux que l'on taise le bien;  
Aussi tout bas ma voix répète-t-elle :  
Ton noble cœur est le frère du sien!

Issu du peuple, il en eut la tendance :  
L'esprit du temps ne put le contenir;  
Il pressentait, dans son indépendance,  
L'essor hardi que prendrait l'avenir.  
De tout faux culte il brisait les barrières;  
Raillleur profond, poète logicien,  
Déjà son œil embrassait nos lumières,  
Et son génie avait la foi du tien.

Viens donc nous dire, aux pieds de sa statue,  
Un de ces chants que retient le pays!  
Viens te mêler à cette foule émue,  
Toi qui survis à tant d'espairs trahis.  
O Béranger, que ce vœu s'accomplisse!  
Molière et toi, son nom auprès du tien,  
Ce sera grand et ce sera justice,  
Car ton génie est le frère du sien!

Une belle femme de la paroisse Notre-Dame des lorettes, — à quoi bon la nommer ? elle change de nom tous les hivers, — prit fantaisie d'un nécessaire de toilette qu'elle avait admiré chez un marchand de la rue Richelieu. Le nécessaire valait 5,000 fr. ; le marchand en refusa 2,000 : la belle femme se retira visiblement contrariée. A dix pas de là s'offre à sa vue un seigneur russe qu'elle avait jadis connu quelque part. Le Russe est galant : — Qu'avez-vous ? s'écria-t-il. — Moi ? rien, dit la Française. — Mais encore... — Moins que rien, vous dis-je. — Puis-je quelque chose qui vous soit agréable ? — Non... peut-être... je ne sais... Et, de mots en mots, de phrases en phrases, le Russe finit par tout apprendre. Le Russe est généreux : il demande à voir le nécessaire de toilette, s'informe du prix, offre 2,500 francs, et se retire après avoir laissé son adresse. Soin inutile ! l'impitoyable marchand a juré de ne pas céder d'une obole. Vous me direz que ce seigneur russe est un étrange seigneur pour reculer ainsi devant 500 misérables francs. C'est aussi mon avis, madame. Cependant que fait la belle femme ? Elle souscrit au marchand un billet de 500 francs, et fait porter chez le Russe le nécessaire de toilette. Notre Russe paie, et nous devons dire que son premier mouvement est d'envoyer le meuble élégant à sa destination première. Mais, le cruel ! il savait son Talleyrand par cœur. Le voilà qui réfléchit, qui rôde autour du nécessaire, le palpe et le tourne en tous sens, se disant que c'est un meuble fort commode en voyage, et qui ne manquera pas de lui faire honneur à Saint-Petersbourg, ajoutant, l'ingrat ! que c'est payer un peu cher le passé, et qu'il n'est que l'avenir qui s'achète à ce prix. Que vous dirai-je enfin ? huit jours après il partit pour Saint-Petersbourg, et le nécessaire aussi ! Hier le billet s'est présenté à l'échéance : c'est bien la peine d'être belle et de connaître des boyards !

Un cultivateur de la commune de Souchez a découvert en bêchant son jardin une médaille du règne de Louis XV, frappée en 1718. D'un côté se trouve la tête du roi avec cette légende : *Ludovicus XV. D. G. Fr. et rex* ; le revers représente Apollon vainqueur du serpent Python ; on y lit cette légende : *Vix animis cum corpore crescit*. Cette médaille ne porte aucune date ; cependant il y en a une indiquée dans un ouvrage intitulé : *Médailles du règne de Louis XV*, publié en 1727 et en 1736.

Cette médaille a été frappée à l'occasion des progrès que le roi faisait dans l'étude, comme l'indique cette légende : *L'esprit croît avec le corps*. On sait que Louis XV avait à cette époque pour précepteur Fleury, évêque de Fréjus, et pour gouverneur le maréchal de Villeroi, qui, suivant Massillon, avait reçu, comme vertu héréditaire, la science d'élever les rois. Du reste, cette médaille ne fut pas la seule frappée à la même occasion, et l'ouvrage que nous citons tout à l'heure en rapporte encore trois : la première frappée en 1717, une seconde en 1718, et la troisième en 1719.

#### RODOLPHE TOPFFER.

Ce romancier sensible et spirituel, ce dessinateur plein de naturel et d'originalité, dont les *Nouvelles* et les *Voyages* avaient obtenu, dans ces dernières années, tant de succès parmi nous, vient de mourir à Genève, après une longue et cruelle maladie, le 8 juin, à l'âge de quarante-sept ans. Poussé d'abord vers la peinture par une vocation irrésistible, il avait été forcé d'y renoncer à la suite d'une maladie grave des yeux dont il n'avait jamais entièrement guéri ; il s'était dédommagé autant qu'il l'avait pu à l'aide de son crayon, dont les esquisses piquantes, confinées d'abord à un cercle familial, avaient peu à peu fait leur chemin dans leur public, et étaient devenues célèbres. Sous le titre de *Traité du lavis à l'encre de Chine*, il avait exprimé sur son art, et sur tous les arts en général, des considérations fines, délicates, qui attestaient l'esprit supérieur et l'écrivain déjà habile. Ses romans, ses jolies nouvelles, pleines de gaieté et de

sentiment, obtinrent tout d'abord le suffrage déclaré du comte Xavier de Maistre, qui avait coutume de répondre, lorsqu'on lui demandait de nouveaux *Voyages autour de ma Chambre* ou de nouveaux *Lépreux* : « Adressez-vous à M. Topffer. » En effet, la *Bibliothèque de mon Oncle*, et surtout le premier chapitre du *Presbytère* (premier chapitre qui formait primitivement un petit roman à part), sont des productions qui se peuvent dire tout à fait sœurs de celles que nous venons de nommer. Pendant assez long-temps le nom de M. Topffer et sa vogue n'avaient pas franchi le bassin de son cher Léman ; sans ambition, vivant de la vie domestique, dirigeant une institution qui ne faisait qu'élargir pour lui le cercle de la famille, il ne voyait dans ses écrits, comme dans ses croquis, que des jeux et des délassements avec lesquels il se contentait de charmer ou d'amuser ce qui l'entourait. Pourtant sa réputation s'était étendue insensiblement ; les belles éditions qu'avait données M. Dubochet avaient nationalisé en France le nom de l'auteur. M. Topffer, sans rien changer à sa vie modeste, avait fini par percer, par obtenir son rang, et il jouissait avec douceur des suffrages de cette estime publique qui, même de loin, ne séparait pas en lui l'homme de l'artiste et de l'écrivain. C'est à ce moment de satisfaction légitime et de plénitude, comme il arrive trop souvent, que sa destinée est venue se rompre : une maladie cruelle a, durant des mois, épuisé ses forces et usé son organisation avant l'heure, mais sans altérer en rien la sérénité de ses pensées et la vivacité de ses affections. La douleur profonde qu'il laisse à ses amis de Genève sera ressentie ici de tous ceux qui l'ont connu, et elle trouvera accès et sympathie auprès de ces lecteurs nombreux en qui il a éveillé si souvent à la fois un sourire et une larme.

#### SAINTÉ-B.

Les lecteurs de L'ARTISTE se rappellent, sans aucun doute, l'article de Théophile Gautier sur la maison sculptée d'Auguste Lechesne, rue Fontaine-Saint-George, 20. Eh bien ! nous apprenons, et nous voulons redire, que ce délicieux bijou de pierre est en vente. C'est le mercredi 24 de ce mois qu'au Palais de Justice toutes ces fines ciselures, ces enfans toujours jeunes, ces fleurs toujours fleuries, ces oiseaux jamais las, vont être vendus, ou plutôt donnés, pour un peu d'argent très bête. C'est le plus joli nid qu'on puisse imaginer pour des amoureux ou des poètes, — un peu millionnaires. Espérons que ce sera un de ces oiseaux trop rares qui s'y viendra loger ; car il serait trop désastreux de penser que les murs auraient plus d'idées que leur propriétaire, et que le contenant serait plus spirituel que le contenu.

Bien que les honneurs du bronze ou du marbre ne soient d'ordinaire accordés qu'à ceux-là seuls, artistes, guerriers ou poètes, dont le temps a consacré la gloire, on vient de placer au foyer de l'Opéra la statue de Rossini. C'était là un travail honorable autant que périlleux ; M. Etex en avait été chargé. Son œuvre a été inaugurée cette semaine par une de ces soirées solennelles dont M. Pillet se montre maintenant si avare. La statue de M. Etex a paru ressemblante ; c'est bien là la désinvolture et l'attitude du maestro ; mais la tête manque d'inspiration, et la faute est grave, quand il s'agit du masque d'un homme qui a conçu *Guillaume Tell*. M. Etex avait en outre à lutter contre une des plus grandes difficultés de la statuaire moderne, c'est-à-dire l'impossibilité de donner une tournure monumentale à une figure vêtue d'un paletot, d'un gilet, d'un pantalon, toutes choses fort peu sculpturales. Ce n'est pas l'audace qui a manqué à M. Etex. Au lieu d'esquiver la difficulté, il l'a attaquée franchement ; et s'il n'en a pas triomphé, dans cette œuvre estimable et consciencieuse, il a du moins montré son habileté et son avenir. Nous remarquerons seulement qu'il est impossible que Rossini ait l'air aussi bête que son image.

#### CAMILLE D'ARNAUD.

THE NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY  
ASTOR LENOX  
TILDEN FOUNDATION





*By the artist, the engraver, and the publisher.*

GUIZOT

1840







DE LA

## LITTÉRATURE DES HOMMES D'ÉTAT

I

GUIZOT

On vient de publier une nouvelle édition d'un livre qui parut pour la première fois en 1826, et l'un des plus vantés de M. Guizot, *l'Histoire de la Révolution d'Angleterre* depuis l'avènement de Charles I<sup>er</sup> jusqu'à sa mort. La haute position de l'écrivain fait rechercher avec empressement ces deux volumes qui, suivant toute apparence, et sans injustice peut-être, seraient autrement fort négligés. On est curieux de voir de quelle manière les actes de l'homme d'état commentent l'historien, ou si l'historien fait comprendre l'homme d'état. Nous pouvons le dire d'avance, cette curiosité sera trompée. L'auteur ne respire pas dans son œuvre. Il en a signé le titre et non les pages. Si vous voulez le connaître, allez l'entendre, et ne lisez pas son livre; l'ouvrage n'explique pas l'ouvrier.

Il semble de prime-abord qu'un homme, habitué à commander les manœuvres de la politique, doit être plus à même de juger le flux et reflux des affaires humaines, qu'un philosophe qui ne sort pas de son cabinet, qui voit de loin, sans s'y mêler, monter et descendre la marée des événements. C'est une erreur. Confident ordinaire des orages qui nous étonnent, appelé soit à les vaincre, soit à s'en servir, on jurerait volontiers qu'il n'a qu'à vouloir, pour faire de ces récits qui sont en même temps des arrêts. C'est une illusion ou un préjugé. Les gouvernans les plus habiles sont rarement heureux quand ils touchent la plume, sceptre épineux et rude qui blesse les mains novices, qui, difficile à prendre, est encore plus lourd à porter. Richelieu, dont le bras de fer a flagellé la France, fut le plus misérable des barbouilleurs : et ce qu'eût fait Pitt en littérature, s'il eût eu l'imprudence de s'y hasarder, on peut en avoir une idée par ces fameux discours, que saluaient au passage les tremblemens du monde; ce qui fut la foudre n'est plus aujourd'hui que du fatras. C'est qu'il n'y a point de force ou d'adresse qui tienne : le moindre fleuve d'ici-bas est trop large, pour qu'on puisse en vainqueur planter un pied sur chaque rive. Cela ne fut permis qu'au colosse de Rhodes, et il était de bronze.

On ne change pas, en cette vie, de carrière à sa guise. Des routes si nombreuses, qui s'ouvrent au début de nos pas, il n'en est réellement qu'une seule qui nous convienne. Tâchons de la deviner : les méprises finissent toujours par des mécomptes. Il faut s'interroger, se tâter long-temps, avant de faire un choix. Le choix fait, il faut s'y tenir. Quelque puissance intellectuelle que Dieu vous ait donnée, l'existence est trop courte, pour qu'on se partage en plusieurs métiers : c'est déjà trop d'un quelquefois. On citera Cicéron, on nommera Châteaubriand ! Le principe que nous posons est plus fort que ces exemples. Il eût mieux valu pour Cicéron qu'il se fût borné à défendre Archias, à nous enseigner nos devoirs, ou à nous consoler de la vieillesse; et pour Châteaubriand, qui a été, comme Rubens, ambassadeur pour s'amuser et peindre pour sa gloire, soyez sûr que nos neveux

ne s'occuperont guère de ses grandeurs, si ce n'est pour se plaindre qu'il ait dérogé jusque-là.

L'homme de lettres, celui qui se dévoue franchement à cette généreuse et ingrate mission, qui, retranché dans sa conscience, n'a d'ambition que celle de bien remplir sa charge, que celle de gagner à petit bruit sa part de gloire et de postérité, celui-là n'a rien à espérer du présent; il n'a de droit qu'à l'avenir, qui ne veut pas toujours de lui. Si l'avenir l'accepte, c'est à cette seule et unique condition, qu'il restera ce que Dieu l'a fait. S'il comprend ce qu'il est et ce que Dieu lui demande, le cercle est assez vaste pour qu'il ne cherche pas à le franchir. Tout est du ressort de la pensée; poète, historien, philosophe, législateur, pourvu qu'avec ses idées il ne se jette pas lui-même dans la balance, il peut tout essayer et réussir à tout. Tant qu'il n'a qu'à se débattre contre les ambages de la parole, il n'est pas de question qu'il ne puisse aborder, pas de problème qu'il ne puisse résoudre. S'il veut se traduire par l'action, il se renie; il rompt avec son passé, et le passé se venge. Le passé devient une arme dont on le poursuit. On le persécute de sa mémoire, et il est lui-même à la tête du complot qui l'empêche d'arriver. Je n'entends pas lui refuser l'honneur de s'immiscer dans les débats du monde, et de régler, n'importe à quelle tribune, nos comptes avec la liberté. Il n'est pas défendu à un poète de devenir orateur : cela rentre dans ses habitudes spéculatives; ce qu'on doit lui défendre, c'est d'aller plus loin. S'il veut passer de la théorie à l'application, il sort de sa sphère et il s'égare. Dans un monde nouveau, qui n'est pas fait pour lui, il n'est pas impossible qu'il s'élève; mais c'est encore s'égarer, car son élévation sera toujours aux dépens de son talent. Le talent est jaloux : il lui faut l'homme tout entier.

Ce que j'ai dit de l'homme de lettres, je le dirai de l'homme d'état. Il n'a comme nous qu'une âme, qui ne se divise pas. Qu'il reste ce que Dieu l'a fait, qu'il reste ce qu'il est, ce qu'il se sent être ! Son rôle est assez beau, son empire assez complet, pour ne pas vouloir tenter une autre scène, et empiéter sur nos domaines. S'il prétend se distinguer à la fois sur deux théâtres, il en a un de plus pour tomber, voilà tout. Qu'il se contente de manier les hommes et les choses, et laisse à qui de droit le maniement des phrases. Ce n'est pas, quoi qu'il en pense, la tâche la plus facile et la moins pénible. Il faut quelquefois plus de temps, pour frapper deux beaux vers ou serrer les mailles d'une période, que pour gagner une bataille ou culbuter un ministère. Eh ! que leur en revient-il à ceux qui se dépensent, corps et âme, au profit de quelques vérités ? des dédains qu'on ne voit que trop, et peut-être plus tard un peu de bruit qu'on n'entend pas ? Ce n'est pas de quoi les envier.

Les hommes d'état, que les cahots de la politique renversent du pouvoir, se croient destinés presque tous à faire des histo-

riens. Ils se persuadent que, pour avoir roulé quelque temps sous leurs doigts le fil nouveau des affaires publiques, ils dévièderont, en se jouant, l'écheveau confus de nos chroniques et de nos traditions. Ils commettent la même erreur que la plupart de leurs juges. Ils seront peut-être plus alertes que nous à suivre les détours d'une intrigue : ils en verront plus vite le motif et le but; mais ce qu'il faut, ce n'est pas seulement de voir, c'est de faire voir les autres, et on ne prête de son coup d'œil à personne, quand on ne s'est pas exercé de longue main à mettre son regard au bout de sa plume. Les événements qu'on a vus; ou qu'on a faits, ne mettent qu'à demi dans la confiance de ceux qu'on veut décrire; ils sont même souvent un obstacle. On poursuit dans un passé, dont on ne fut pas, l'ombre de ses souvenirs et le mirage de ses actes. On voudrait imprimer aux procès qu'on réveille, et qui ont eu leur cours, la même impulsion qu'à ceux qu'on a conduits, et qu'on a peut-être perdus en croyant les gagner. Ce n'est pas là le moyen d'être vrai. Soyez-en convaincu ! ceux qui écrivent l'histoire ne sont pas ceux qui la font, à moins qu'ils ne s'appellent Jules César; et combien en comptez-vous ?

Raconter, c'est refaire, c'est rebâtir avec des mots l'édifice des siècles. Le génie même ne suffit pas tout seul à ce travail. Il a besoin, pour le mener à bien, d'une persévérance de méditation, qui ne peut se soutenir que dans la solitude. Il n'y a que la méditation longue, patiente, libre de toute personnalité, qui ait, en évoquant les faits, la puissance de les ressusciter. Et que d'efforts, pour que ce prodige, visible au magicien qui l'opère, s'adresse encore à d'autres yeux : pour que ces faits ressuscités reprennent leurs costumes, leurs gestes, leur marche d'autrefois, et ne viennent pas représenter la vie avec une raideur de mort et des attitudes de tombeau ! il faut en élaguer une foule d'accessoires parasites, qui traîneraient derrière eux comme un bout de linceul, et gêneraient la vue du spectateur. Il faut, pour rapprocher l'effet de la cause, choisir au fond de soi de ces expressions condensées, qui sont à l'éloquence ce que les formules sont à l'algèbre, de ces expressions qui ramassent la pensée sur elle-même, pour en doubler la force, et semblent, en le resserrant, agrandir l'horizon; ces expressions qui s'appellent trouvées, elles ne se trouvent qu'en les cherchant, en les cherchant très long-temps. Ces métaphores inusitées, ces tropes imprévus, qui sont les accidents de l'éloquence, qui peuvent seuls prêter au style la couleur et le mouvement de l'action, vous n'y parviendrez qu'en les poursuivant. C'est un combat de tous les jours, de toutes les heures. Pour réussir à toucher l'idéal dans cet assaut perpétuel que l'esprit se livre à lui-même, il faut passer sa vie à faire des armes. La gloire est à ce prix-là : et c'est à prendre ou à laisser, elle ne se marchande pas.

A Dieu ne plaise que j'interdise à un ministre en retraite, ou en disponibilité, ce travail réparateur qu'on est convenu d'appeler un délassement ! Cultiver son esprit, c'est épurer son âme; mais si, changeant d'ambition, il croit, échappé des honneurs, pouvoir trancher du maître avec les lettres, et se poser d'autorité une seconde couronne au front, il s'abuse; la tête la plus large n'a place que pour une. Quant à la renommée, je n'en parle pas; cela se débite, à tant la ligne, aux bazars de la presse. Ce que je maintiens, c'est qu'une palme exclue l'autre, et que la gloire ne peut pas venir au-devant de nous de deux côtés. Il est certainement des circonstances momentanées, où le génie peut se distinguer dans une carrière qui n'est pas la sienne, agir avec succès, quand il n'a jamais fait qu'écrire, composer quelques pages remarquables, quand il ne s'est jamais révélé que par ses actes; mais un homme, incessamment ballotté de la politique à la littérature, qui fait des livres pour se reposer des luttes du gouvernement, et, comme on ose le dire, à ses moments perdus, qui laisse là ses livres pour affronter de nouveau les partis, un tel homme ne fera jamais un bel ouvrage. Qu'il se console, s'il fait de belles actions ! Ce n'est pas plus rare, mais c'est très rare.

Tout dans ce monde est possible, et il peut se rencontrer quelque part, je ne le nie pas, un être assez libéralement organisé pour unir, aux vertus militantes d'un Colbert ou d'un Sully, les

qualités plus pacifiques et non moins laborieuses d'un Corneille ou d'un Montesquieu. Si ce phénomène s'est rencontré, je ne le connais pas; s'il existe, ce n'est pas l'auteur de la révolution d'Angleterre. Que M. Guizot soit une belle et grande intelligence, nous nous garderons bien d'en douter. Il le démontre tous les jours à ceux même qui n'approuvent pas l'emploi qu'il fait de son talent. Mais que cet esprit, évidemment supérieur, soit toujours égal à lui-même, que Tusculum lui soit aussi favorable que la place publique ou le sénat, il ne l'a jamais prouvé.

On objectera qu'à l'époque où il a fait son livre, le chef actuel du cabinet n'était point ministre, et ne l'avait point été ? C'est vrai; mais je soupçonne fort qu'il pensait à l'être. Tout homme est plus ou moins dans le secret de sa destinée, et il a dû se prédire plus d'une fois la sienne. Ambitieux, il a dû mesurer plus d'une fois les obstacles qui lui barraient le chemin, peser et comparer les moyens d'en avoir raison. Or, ce n'est pas, quand on travaille sous l'empire d'une telle préoccupation, qu'on arrive à créer de ces œuvres, qui se consolident par leur durée, et traversent les siècles en les dominant. Pour que la pensée vous obéisse, il faut d'abord qu'elle vous maîtrise, et elle ne vous tient jamais fortement lorsqu'elle entre en partage avec l'amour de la puissance, dont le premier mobile est la vanité. L'homme de lettres n'a peut-être pas moins d'orgueil que l'homme d'état; mais l'un n'aspire qu'à imposer ses idées, l'autre se sert de ses idées pour s'imposer lui-même.

Le défaut capital de l'histoire qui nous occupe, c'est de ne pas être une histoire. Je n'y vois, pour mon compte, qu'une discussion politique, où les faits se réduisent aux proportions d'un argument, et ne sont là que par occasion, pour amener ou justifier un principe. Il semble que, au moment où le livre commence, tout ce qu'il devrait contenir soit déjà connu : et l'auteur part de là pour ne rien apprendre à ceux qu'il est chargé d'instruire. M. Guizot sait peut-être le mot de bien des énigmes, mais il ne le dit pas, et il porte dans la littérature des habitudes de discrétion diplomatique qui ne sont point à leur place. J'ai l'intime conviction qu'il est riche, mais il dispose un peu de ses richesses en parvenu, sans les faire valoir. Je ne lui reproche pas d'ignorer les événements, mais il les raconte mal, ou plutôt il ne les raconte pas : il en parle; et il en parle comme on le ferait à la chambre, sans avoir pour excuse la chaleur du débit, qui déguise l'ordre incertain des pensées et les irrégularités du langage, sans pouvoir, comme les volcans de la tribune, prétexter de leurs flammes pour faire passer leurs scories. Il en parle en homme d'état, qui s'inquiète assez peu du style, et ne le croit bon qu'à ceux qui ne sont pas forts de choses. Est-il donc besoin de lui rappeler qu'il n'y a pas de larges choses sous d'étroits vêtements, et que les corps de fer veulent des habits d'acier ? Les grandes pensées ne s'accrochent pas des petites paroles; elles se font toujours une langue à leur taille.

Une histoire n'est réellement instructive qu'en raison de son intérêt, et elle n'intéresse qu'autant qu'elle a l'air de vivre, et non pas d'être morte. Celle de M. Guizot ne vit pas : elle est pâle et inanimée. Ce n'est pas même une statue : c'est un Terme, une figure de pierre qui n'a pas tous ses membres. Cette glace mortelle, répandue comme à plaisir sur tant de scènes incendiaires, nous ne devons pas seulement l'attribuer à des causes indépendantes de la volonté de l'auteur, elle tient encore à son système, que je crois radicalement faux. Il y a chez lui un parti pris d'impartialité, qui éteint tout ce qu'il touche. En voulant se faire impassible comme la loi, il ne parvient qu'à l'être comme son glaive, tranchant et froid. Je ne sache qu'une critique irréfutable, capable d'avancer qu'un historien doit être impartial. Il ne peut pas l'être, parce qu'il n'y a pas d'homme qui le soit. Pour atteindre à ce prodige, qui ne serait rien moins qu'une merveille, il faudrait qu'il fût en dehors de notre espèce, qu'il n'eût dans le cœur ni haine, ni amour, ni colère. Et, je vous le demande ! si l'écrivain se dépouille de toutes ses passions, comment rendra-t-il de la vie aux passions qu'il est de son devoir de retracer, aux événements qu'elles soulèvent, et dont elles sont l'âme ? L'impartialité n'est pas une vertu : c'est une négation.

Si l'histoire n'a pas l'attrait du roman, ce n'est pas à elle qu'on doit s'en prendre; toute terre est féconde, quand le labeur est habile. Ce qui fait le charme d'une fiction, c'est sa ressemblance avec la vérité. Vous avez la vérité, et vous ne savez pas lui donner le mérite d'une fiction! A qui la faute? Croiriez-vous, par hasard, que l'imagination n'a rien à voir dans vos travaux, et ne peut s'allier avec l'exactitude? Ce serait une étrange hérésie. L'imagination mène à la fidélité: il en faut tout autant pour ordonner ce qui fut que pour arranger ce qu'on suppose: rien ne vit ou ne revit que par elle. Vous n'avez peut-être pas grande estime pour le romancier? Tant pis: son art n'est pas si peu de chose que vous pensez. Voyez comme il pose ses caractères, comme il affranchit sa fable de toutes ces minuties tracassières qui se jettent continuellement dans nos roues, qui empêchent si souvent notre vie de marcher, et qu'il est défendu de reproduire sous peine de retarder aussi l'esprit! Il sait qu'on lui demande un tableau et non pas un miroir. Imité-le, imitez les grands peintres de paysage qui, n'ayant pas l'espace à leurs ordres, quand ils copient la nature, font valoir les emprunts qu'ils lui font par les détails qu'ils suppriment. Traitez de même les faits; dégagez le chemin devant eux; laissez-nous deviner la poussière qu'a soulevée leur caravane, et ne recréez pas ce nuage pour nous les voiler; débarrassez-les des langes, des suaires, des bandelettes qui les entortillent, et vous verrez qu'ils vivent, qu'ils remuent, qu'ils parlent: vous verrez qu'on les regarde et qu'on les écoute.

Un des mérites que l'historien doit à l'imagination, c'est de nous rendre, par la manière de les présenter, contemporains des événemens qu'il raconte, quelquefois même acteurs, sans nous rien retirer pourtant de l'avantage d'être plus vieux que nos ancêtres. M. Guizot nous dispense de ces évolutions: on reste imperturbablement de son siècle; on ne change d'existence avec personne, et cela par une excellente raison, c'est que personne n'existe. Il est plus que probable qu'à l'époque du meurtre de Buckingham ou de l'assassinat juridique de Strafford, on s'est vivement préoccupé de ces catastrophes qui en présageaient de plus grandes. Cette préoccupation ne nous saisit nullement, quand le livre aborde ces récits. On les remarque à peine; on dirait de tableaux sans importance relégués dans les enfoncemens d'une galerie. Ce célèbre et fatal procès du vice-roi d'Irlande que tout le monde pouvait condamner excepté son complice, sur qui tout le monde avait le droit de porter la main excepté le bourreau, M. Guizot ne semble l'avoir vu que dans les parchemins du greffe ou des archives: ce n'est pas assez pour en rendre compte. Quand il s'agit d'une pareille cause, il ne suffit pas de compulsier des dossiers et d'en lire les pièces, il faut assister aux débats. Rapporteur infidèle, l'auteur oublie, car je ne suppose pas qu'il l'ignore, que ce qu'on ne voit pas par ses yeux, il faut en être témoin par la pensée; il oublie aussi que, pour envoyer la pensée si loin, il ne faut point surcharger ses ailes de nos ambitions et de nos rêves. Pour que son oeil soit clair, il faut que son vol soit libre.

M. Guizot a été trop mêlé dans nos conflits pour ne pas connaître les hommes; mais il a l'expérience avare, et, si les vivans lui ont dit le secret des morts, il l'a gardé pour lui. C'est ailleurs qu'il faut se renseigner sur ceux qu'il met en scène. Il ne les a point appelés à son foyer, il ne s'est point assis au leur: il ne leur a pas parlé. Sa main n'a touché que leurs os et jamais leur chair; il les a tirés d'une tombe pour les jeter dans son drame, et ce ne sont pas des êtres qu'il nous montre, ce sont des ombres, des ombres qui n'ont pas le prestige d'une apparition. Aussi sortez-vous de ce livre sans trop savoir à quoi vous en tenir sur tant de chefs puritains ou cavaliers que l'auteur a fait défiler devant vous. Mieux vaudraient les salons de Curtius que ce muséum de fantômes. On n'exige, on n'attend rien d'une figure de cire; mais un fantôme insignifiant, un spectre qui ne nous étonne seulement pas, c'est insupportable.

Les grands historiens se sont plu de tout temps à reproduire la physionomie de ces êtres à part, qui ont joué un rôle dans l'humanité, dont on sait le nom avant de savoir par quelles actions ils l'ont honoré ou sali. Ces portraits ont un avantage

précieux: ils se gravent aisément dans la mémoire. Une fois qu'on les a vus, on ne les oublie pas, et ce souvenir aide singulièrement l'intelligence. L'image de l'homme est la préface de sa vie, un frontispice lumineux qui en éclaircit les obscurités. M. Guizot s'est refusé en partie ces ressources. Les portraits qu'il nous offre sont décousus, et je dirai presque, émiettés dans ses chapitres; on est obligé de faire effort pour rassembler tous ces fragmens, les rejoindre et s'en composer à peu près la figure qu'il a voulu représenter. Il me paraît, toujours par traits épars, avoir bien apprécié Charles I<sup>er</sup>, homme indécis et obstiné, parlant haut et raisonnant peu, entiché du passé et boudant l'avenir, ne voyant jamais qu'un point et le voyant mal, monarque téméraire avec faiblesse, ne sachant pas agir ou n'agissant qu'à contre-temps, fier jusqu'au ridicule, et d'une vanité pointilleuse qui met la dignité royale sous la sauvegarde de l'étiquette; prince spirituel et borné, faisant, quand il ne peut le combattre, des épigrammes contre le péril; prince aussi maladroit dans sa franchise que dans son incurable duplicité, prenant sa morgue et son entêtement pour du courage, n'ayant que la volonté d'être absolu, n'en ayant pas la force; roi coupable que le malheur n'absout pas, et plus grand sur l'échafaud qu'il ne le fut jamais sur son trône. Quant à Cromwell, qui eût effrayé le pinceau de Tacite; quant à ce jésuite protestant et guerrier, fanatique de sang-froid, qui poussa la fourberie jusqu'au génie, il est impossible de deviner ce qu'il fut en voyant ce qu'il est dans cette histoire. Il se pourrait bien que cet homme, austère avec préméditation, ce soldat cauteleux et brutal, qui a joué tout le monde, qui a peut-être fini par se jouer lui-même, ait joué aussi son historien. « Le nom du roi, dit le livre, était encore une chance; il la ménageait comme tant d'autres, prêt à l'abandonner pour une meilleure, poussant sa fortune dans toutes les voies, et chaque jour dans celle où le succès se promettait à lui plus grand ou plus prompt. » Cela peut être bien dit, je ne pense pas que ce soit exact. N'auriez-vous pas pris mesure de votre Cromwell sur quelqu'un de ces ambitieux subalternes, qui se fauillent dans toutes les révolutions, s'en font les serviteurs pour les voler, et s'y taillent comme ils peuvent une niche à défaut d'un temple? Si l'adroit puritain paraissait mettre le pied dans toutes les voies, c'était pour mieux cacher son chemin. Il est bien vrai qu'on lui proposa le titre de comte d'Essex et la jarretière, et on a pu croire qu'il hésitait. Mais qu'est-ce que cela prouve? Qu'il trompait habilement le roi, et que le roi ne le connaissait pas mieux que M. Guizot.

Poème, drame, roman, traité de politique ou de philosophie, aucun ouvrage, quel qu'il soit, ne peut se passer d'un plan. L'histoire aussi doit avoir le sien, et un autre que celui qui paraît le plus simple et le plus naturel, qui consiste à présenter les faits dans leur ordre de succession. Vue de cette façon, ce n'est plus que de la chronologie, une affaire de catalogue ou de teneur de livres. On n'a besoin que de patience et de soin pour s'en tirer; une rédaction claire suffit. J'attends autre chose d'un historien: il m'annonce un palais, il me doit un monument. Je ne veux pas qu'il se contente de regarder l'heure au cadran d'une époque; son devoir est de passer derrière l'horloge pour en juger le mécanisme. Son devoir est d'analyser les faits, comme le chimiste analyse les corps, d'en calculer la marche avec cette rigueur d'observation qui nous soumet les astres. Les hommes dans le temps, comme les astres dans l'espace, gravitent tous autour d'un centre qui peut m'être inconnu, que l'histoire doit constater. Ce centre, souvent voilé par tant de brumes, il faut qu'on me le montre dès qu'il est visible, qu'on me l'indique quand il ne l'est pas. Cachez-moi votre travail, mais que je sente que vous l'avez fait! que je sente que vous êtes dans le secret de cette loi, qui retient les peuples dans l'orbite des grands hommes! Cette attraction mystérieuse qui entraîne les nations sans qu'elles s'en doutent, et leur prescrit la courbe qu'elles décrivent: cette attraction dont, moi contemporain, je n'ai pas la conscience; vous, historien, vous devez l'avoir, vous qui écrivez à deux siècles de moi, vous, si bien favorisé par la distance, qu'aucun point de l'ellipse ne vous échappe; ou, si cette langue de géométrie vous effarouche, vous

placé de telle sorte, que vous n'avez qu'à regarder, pour embrasser d'un coup d'œil le cours entier des choses, pour suivre jusqu'à son embouchure le fleuve, dont je n'aurai vu que la source sans prévoir sa direction.

Je ne puis pas croire que M. Guizot ait négligé d'arrêter, avant de le commencer, les bases et l'ordonnance de l'édifice qu'il projetait. Il s'est indubitablement proposé de l'élever suivant les règles reçues, ou suivant les règles qu'il s'est faites; mais son intention n'est pas nette : les lignes de sa composition sont vagues et insaisissables. Il n'est pas possible qu'il n'ait pas une manière à lui de voir et de juger l'histoire. Mais cette manière, quelle est-elle? J'ai peur qu'elle ne ressemble à la statue voilée de Saïs : personne encore n'a levé son voile. Je ne prétends point tracer une poétique, et substituer mes idées à celles que je n'ai pas devinées; je suis seulement fâché que l'auteur n'en ait pas que j'admire. Ce qui me paraît avéré, c'est que son ouvrage ne m'a pas satisfait, et que je voudrais qu'il fût ce que je regrette qu'il ne soit pas. Quand vous entrez dans ce livre, rien ne vous annonce que vous allez assister à quelqu'une de ces tourmentes qui renouvellent les peuples. Vous n'êtes pas pris au cœur de cette espèce d'anxiété qui précède les orages, et vous prépare à leurs désordres. Vous allez, vous allez, et vous traversez la moitié de ces tempêtes sans vous sentir averti qu'il y a je ne sais où, quelque part, une puissance fatale qui s'en emparera pour leur prêter de son élan, pour les animer de sa fièvre et de sa vie, pour les atteler à sa fortune et leur donner son nom. On ne sent pas, derrière le pêle-mêle des faits qui se suivent et ne s'enchaînent pas, sourdre la présence encore éloignée de Cromwell. Il était, me dira-t-on, comme s'il n'était pas, puisqu'il n'avait rien fait et semblait ne devoir rien faire! Peut-être; mais son esprit, l'esprit dont il a été le type visible et animé, régnait. Tout grand homme préexiste à lui-même dans l'esprit général de son temps, et, quand il apparaît, il était attendu. Un grand homme ne fait pas son siècle, il le résume. Le Cromwell de M. Guizot, que vous n'attendez pas, sort de la foule sans qu'on le remarque : s'il s'y dérobe, votre attention ne l'en tire pas : il passe et repasse sous vos yeux sans que vous vous disiez : Voilà le siècle qui passe! Son éloquence grossière a rudoyé le parlement, il s'est fait des soldats qu'il pousse devant lui comme un bétail, sa tranchée de victoires est ouverte du côté du trône, que vous le cherchez encore. Il a déjà tout remanié, tout changé, tout vaincu, il a déjà jeté bas sa couronne, et il ne lui reste qu'à la ramasser; vous le cherchez toujours!

Je n'ai pas, je le répète, la prétention de vouloir imposer une méthode à M. Guizot; je conteste la bonté de la sienne. Je me plains surtout qu'elle ne l'ait pas conduit à écrire un ouvrage que je puisse prendre pour une histoire. L'historien, pour moi, est un philosophe qui raconte, et qui fait de son récit l'expression de sa philosophie. Je veux que l'histoire soit tout à la fois une narration et un jugement. Celle de M. Guizot est quelquefois un jugement, jamais une narration; de sorte qu'en mainte circonstance on ne sait vraiment pas ce qu'il juge. Ce livre manque d'ordre, de proportion, d'unité. Les annales d'une époque sont bien un composé de pièces et de morceaux qui, à première vue, nous paraissent hétérogènes et peu faits pour s'unir; mais, à hauteur d'historien, toutes ces dissemblances s'effacent, et les éléments qui se repoussent se fondent. Les événements ne font pas corps sous la plume de M. Guizot; ils restent isolés les uns des autres; ce sont des branches qui ne font pas un arbre : le tronc manque. Lorsque des faits différens s'engagent dans des routes parallèles, on ne s'en aperçoit pas : au lieu de se croiser, on dirait que les routes se croisent. Quand plusieurs actions sont simultanées, il n'est pas possible au langage de les présenter de front; mais elles se groupent de telle façon sous la main d'un maître, qu'on ne s'informe pas de la difficulté, et, dispersées à l'œil, elles vous entrent à la fois dans l'esprit. Cet art si difficile, et qu'on n'acquiert qu'en ne comptant pas ses veilles, je n'en vois pas trace dans M. Guizot. Il a toujours l'air de revenir sur ses pas, pour rattraper un détail et réparer une omission. Ces allées et venues continuelles éparpillent l'atten-

tion et font boiter l'intérêt. Quand, séparés par l'espace et le temps, des événements se sont fait écho, il faut que je retrouve ces échos dans vos phrases, et qu'à dix ans de distance comme à cent pages d'intervalle, je ne sais quelle consonnance électrique vienne attaquer en moi les mêmes cordes et raviver mes impressions. C'est la puissance d'électricité, M. Guizot ne l'a pas. La hache qui fit tomber la tête de Strafford, je n'en ai pas même entendu le contre-coup sur le billot de Whitehall.

Nul sous le rapport de la conception, l'ouvrage est loin de racheter ce vice fondamental par le brillant de l'exécution. Si le publiciste s'y décèle quelquefois, l'artiste ne s'y montre jamais. L'historien doit être peintre. M. Guizot n'est ni dessinateur ni coloriste; l'art du relief lui est inconnu. Il n'y a pas d'air, pas de perspective dans ses tableaux; tout est de la même teinte, tout est éclairé de même. On lit et on n'avance pas; on est perpétuellement tenté de se croire à la même page. On rencontre bien çà et là de ces réflexions vives ou profondes qui résument une situation, qui dénotent un esprit vigoureux; mais elles sont trop clair-semées; et, perdues dans un dédale de phrases uniformes où rien n'est en saillie, elles y demeurent étouffées. On pourrait relever aussi de nombreuses incorrections de style : ce n'est sans doute pas faute de savoir, c'est faute de loisir. Quand on n'a pas trop de tout son temps pour faire ou défendre des lois, il est assez permis d'oublier celles de la grammaire; seulement il ne faudrait pas se mettre dans le cas d'en avoir besoin. Un académicien qui ne parle pas français, cela se voit encore; mais cela paraît toujours singulier.

Ce livre, auquel la critique a déjà reproché sa sécheresse, n'est pas exempt pour cela de diffusion. Il est bref sans être concis, long sans être étendu. Heureux aux luttes des communes, l'auteur s'appesantit avec trop de complaisance sur des ergoteries parlementaires qui lui eussent préparé de faciles triomphes : il glisse en revanche trop légèrement sur les faits qui en sont la suite et la conséquence. Les choses ne sont pas toujours à leur place, ou n'y sont pas rangées comme elles devraient l'être : ce qui fait qu'on se demande où il faudrait les mettre. Si je disais à M. Guizot quelle est la qualité qu'il n'a pas, et dont l'absence fait vide dans sa riche nature, il est presumable que ses amis, et lui-même peut-être, hausseraient, au moins intérieurement, les épaules. Je ne m'abstiendrais pas pour cela de l'imprimer. Il manque de l'élément poétique. Je suppose, avec assez de vraisemblance, qu'il a quelque dédain de la poésie. C'est pis qu'un tort, c'est une faute. Le vieil Hérodote était moins dégoûté; Tacite est redevable à la poésie des éclairs de sa prose; et, si l'on récuse l'antiquité, qu'on se rappelle Machiavel et surtout Montesquieu, qui avait mis *l'Esprit des Loix* sous le patronage et l'invocation des muses. Il commençait son ouvrage comme un poème épique. Je n'en demanderais pas tant; mais entre tout et rien il y a l'immensité.

Ce qu'il y a de mieux dans cette *Histoire de la Révolution d'Angleterre*, c'est la préface, c'est à-dire ce qui n'est pas de l'histoire. On y remarque, et en assez grand nombre, de nobles pensées noblement rendues. J'en conclurais volontiers que, si M. Guizot avait le temps de faire un livre, il serait plutôt appelé à écrire des considérations sur l'histoire que l'histoire même. Ce temps, l'a-t-il trouvé pour nous retracer les phases de la civilisation en France et en Europe? Était-il purement homme de lettres quand il a tenté le tableau de ces vicissitudes, ou n'était-il qu'un homme de lettres qui aspire à devenir ministre, et se fait un marchepied de la littérature? C'est ce que nous examinerons dans un prochain article sans préventions comme sans ménagemens. Plus il est élevé, plus nous le jugeons digne de son rang, plus nous lui devons la vérité. Que peut lui importer d'ailleurs la critique de ses livres? Il est trop évident que sa vie n'est pas là. Puis, qu'il songe, si cette critique lui paraît amère, aux éloges qui le dédommagent de ses rigueurs, et que tant d'autres plus maltraités n'obtiendront jamais. Tout ce qui peut tenter l'homme, pouvoir, fortune, honneurs, réputation, M. Guizot le possède, et il mérite ce qu'il a. Je ne sais pas si l'avenir lui accordera la gloire d'avoir été un grand ministre : peut-être qu'il la mérite, et qu'il l'aura. Quant à celle de l'écri-



vain, il n'y a que des courtisans ou des aveugles qui puissent la lui décerner. Nous rendons justice aux belles facultés de M. Guizot, plus de justice, bien certainement, qu'il n'en rend à ceux dont il usurpe la plume, et, je le crains, la place; mais il nous est impossible de ne pas lui dire : Vous dominez à la tribune, vous êtes maître au conseil, et peut-être encore autre part : vous avez, comme un prince que vous êtes, une cour et des flatteurs; c'est assez de royauté! Vous ne réglez pas dans les lettres, et vous n'y réglez pas.

J. LE FEVRE-DEUMIER.

## LE CIEL ET LA TERRE.

HISTOIRE PANTHÉISTE.

### LIVRE TROISIÈME.

#### I.

Le rideau de la fenêtre était retombé sur Dafné; j'attendais qu'elle reparût, quand je fus attiré par un petit miroir de Venise, accroché en face du lit de repos. Je repoussai mes cheveux en arrière, pour voir si j'avais bien l'air d'un amoureux en aventures; je reculai surpris du feu de mes yeux. Dafné relevant alors le damas, je passai auprès d'elle dans l'embrasure de la fenêtre; deux ennemis s'y fussent touchés : or, nous n'étions pas deux ennemis.

Je me penchai au-dessus de Dafné pour aspirer avec délices le parfum de sa bouche et de sa chevelure; elle tourna vivement la tête, et ses joues brûlantes glissèrent sous mes lèvres; dans mon transport, mes mains se joignirent sur son corsage, ma bouche s'ouvrit avide et frémissante. Dafné s'échappa de mes bras et alla tomber toute pâle sur un fauteuil; moi, ne sachant que faire, je regardai le ciel. Il faut bien le dire, presque au même instant, je regardais sa jolie tête penchée avec langueur. Après quelques secondes d'agitations, j'étouffai la candeur en moi; à défaut de hardiesse, j'en pris le masque et j'allai vaillamment m'asseoir près de Dafné; elle fit semblant de rêver; je glissai ma main sous la sienne et je vis ses paupières s'abaisser lentement au premier baiser.

Après quoi Dafné rouvrit ses yeux noyés d'une molle langueur; elle se mit à pleurer, et se trainant tout à coup vers le crucifix : O mon Dieu! pardonne-moi! dit-elle en sanglotant; mais je suis indigne du pardon; ce matin je devais être à toi, je devais me ranger parmi tes épouses : ce soir, je suis au démon.

Elle me regarda, et, revenant tout d'un coup à son charmant caractère : En vérité le diable est plus diable qu'il n'en a l'air.

Je me jetai aux pieds de Dafné; ses cheveux tombaient à larges flots sur ses épaules; j'y noyai mes mains et mes lèvres.

Je suis bien coupable, n'est-ce pas? me dit-elle avec désespoir. — Vous êtes un ange, Dafné! — Je suis effrayée de mon sacrilège et de mon impiété; puisque je suis à vous, j'espère en vous. — Je vous aimerai toujours.

Je la relevai et je l'emportai à la fenêtre. On était à la chute du jour; une gaze rougie voilait le couchant; les horizons se rapprochaient à l'œil; les moindres bruits frappaient l'oreille : on entendait le chant des grillons et des cigales, le frémissement des feuilles et le bourdonnement des mouches, aussi bien que le mugissement des vaches et le cri perçant des paysannes en gaieté. Nous restâmes long-temps en contemplation muette, le front rougissant encore, les lèvres agitées par le cœur.

Je plongeais mes regards dans un bosquet de myrtes, quand Dafné me demanda si je voyais briller l'étoile de Vénus. — Oui, lui répondis-je tout distrait. — C'est impossible, vos yeux sont baissés.

Je regardai l'étoile, mais aussitôt ma vue retomba sur le bosquet de myrtes. — Voyez-vous ce nuage à mille couleurs qui semble se poser sur les roches de la montagne? — Oui, je vois. — Vos yeux sont toujours baissés. Je regardai le nuage, puis les myrtes. — Mais qu'y a-t-il donc dans ce bosquet? — Il y a une femme. — Oui, une femme qui nous regarde, c'est Marie!

Dafné rentra dans la chambre, Marie sortit des myrtes en levant vers moi ses yeux mouillés; je sentis en moi une grande douleur, je maudis la volupté au souvenir de mon amour; mais il était trop tard. J'avais failli à la première secousse, croyant m'ouvrir le chemin du bonheur; ce n'était que le chemin du plaisir. Hélas! dès ce jour, il me fallait dire adieu aux forêts vierges et aux printemps de l'amour.

Marie disparut dans le parc; je me rapprochai de Dafné, et je voulus lui baiser le front : elle me repoussa. — Vous aimez ma sœur? me dit-elle. — Oui, je l'aime, répondis-je sans penser à mentir. — Et depuis quel temps, s'il vous plaît? — Depuis cet hiver; depuis que je l'ai vue. — Mais vous ne m'aimerez donc pas? Il y avait dans la voix de Dafné un reproche et une prière. — Je vous aime. — Vous aimez toutes les femmes. — Je vous aime. — Mais Marie? — Je l'ai aimée.

Dafné me serra la main. — Et vous ne l'aimerez plus? n'est-ce pas que vous ne l'aimerez plus? Dafné se jeta à mon cou : — Oh! je vous en supplie!

Je lui fis mille sermens dans mille baisers; une demi-heure se passa ainsi. J'étais amoureuxment couché à ses pieds, quand j'entendis la voix de Marie : — Ouvrez-moi la porte! nous cria-t-elle.

Je descendis à la hâte; à peine eus-je tiré le verrou que je fus ébloui par une lumière qu'elle avait à la main. — Vous êtes la bienvenue, lui dis-je. — Je voulais voir ma sœur, murmura-t-elle d'une voix tremblante.

Elle passa devant moi et monta l'escalier; je la suivis avec émotion; elle déposa sa lumière, avec une corbeille d'osier, sur le prie-Dieu, et dit à sa sœur d'un ton triste qu'elle essayait de rendre moqueur : Tu dois bien t'ennuyer, ma pauvre Dafné? Dafné répondit sur un ton pareil : — Oui, je m'ennuie beaucoup. — Comme ta chevelure est éparse! — Je t'attendais pour la nouer.

Marie cacha son dépit et sa douleur : — J'ai pensé que, sans doute, vous aviez faim, et voici dans la corbeille du vin et du gibier. — Nous te rendons des actions de grâces, car nous allons souper avec un grand plaisir. — Mon père est allé chez ta marraine, où il espère te trouver. — Dieu soit loué!

Dafné pirouetta avec une grace charmante et vint m'offrir la corbeille. Nous mourions de faim. Pendant notre re-

pas, Marie s'appuya sur le prie-Dieu, saisit le volume des *Amours de Pétrarque* et l'ouvrit avec un soupir; son regard s'attacha long-temps sur le premier feuillet, pour dévorer mon inscription amoureuse. Je souffrais de voir sa pâleur et ses tressaillements; je me promettais de n'aimer qu'elle; mais dès que les charmantes folies de Dafné attiraient mes regards, dès que ses grands yeux parlaient aux miens, j'oubliais la pauvre désolée.

Dafné s'était remise à pirouetter. — Qui donc peut te rendre aussi joyeuse? lui demanda tristement Marie. — Ma fuite du couvent, répondit-elle.

Et, comme elle passait près de moi, elle me jeta ce mot à l'oreille : — L'amour!

La lumière l'offusquait; elle chercha un moyen naturel de l'éteindre; elle tournoya plus rapidement que jamais, elle étendit les bras et renversa le flambeau en nous criant qu'elle allait tomber étourdie. La nuit à peine revenue, je sentis une femme contre moi; je crus deviner à son souffle que c'était Dafné et je lui glissai mon bras sur ses épaules; au même instant Marie s'assit de l'autre côté et je lui tendis la main. Près d'une minute se passa ainsi. — Vous ne m'aimez plus? me dit Marie à l'oreille. — Toujours, Marie. — Vous m'aimez toujours? me dit Dafné. — Toujours, Dafné.

Marie me pressa la main; Dafné se rapprocha de moi. Je vous aime tant! reprit Marie. — J'ai tant d'amour dans le cœur! reprit Dafné.

J'étais entre deux feux; pour un écolier d'amour la place était dangereuse. — Mais ma sœur? dit Marie. — Il n'y a que vous au monde, Marie. — Et Marie? demanda Dafné. — Elle est morte pour moi.

Marie porta la main à ses lèvres; Dafné leva sa bouche à ma joue : deux baisers sonores retentirent dans la chambre; Marie laissa tomber ma main, Dafné me repoussa. Elles s'étaient levées soudainement; je les entendis descendre l'escalier; quand je fus au pied de la spirale, je les vis courant au loin. Je m'avançai vers l'étang tout surpris de moi-même; j'en côtoyai les bords emperlés de rosée; la lune mirait dans l'eau sa face qui semblait un flot intarissable d'argent; je la contemplai en songeant à la fuite de mes chères amours.

Dafné revint sur ses pas. Je ne puis rester au château, me dit-elle en m'abordant; j'ai trop peur de mon père; il me forcera de retourner parmi mes compagnes de Sainte-Gudule, or j'aimerais mieux mourir. — Si vous m'aimez, lui répondis-je, fuyons ensemble au château de mon père, où je suis seul; et de là nous irons à Paris, au bout du monde. — Allons où vous voudrez, fût-ce dans un désert, mais tout de suite.

Nous sortîmes du parc en franchissant une haie d'épines; nous traversâmes le village, qui sommeillait depuis une heure, et nous descendîmes l'escarpement de la montagne, en proie aux rêves les plus romanesques. Je marchais avec orgueil et je regardais les champs d'alentour en souverain maître : je me croyais grandi d'une coudée depuis que j'avais une femme.

Nous entrâmes dans ma chambre comme deux colombes dans leur nid. Dafné rougit de plaisir et de pudeur; nous nous lutînâmes comme deux enfants; elle était franche en sa joie : elle bénissait le hasard qui l'avait jetée dans mes bras; elle remerciait Dieu d'avoir protégé sa fuite du couvent; elle se moquait de l'avenir comme du passé.

Une servante vint me prier de descendre dans la cour où un mendiant demandait à me parler : c'était Robert de Saint-Pierre. Cette fille voulait impitoyablement le mettre à la porte; j'ordonnai qu'on lui servit à souper et qu'on lui préparât le plus beau lit du château.

En rentrant dans ma chambre, je fus doucement surpris

de voir Dafné endormie, la tête à demi voilée dans ses cheveux; si elle ne dormait pas, elle faisait semblant; j'éteignis la lumière en songeant à l'insouciance de cette belle enfant qui allait si gaiement à sa perte.

Durant un mois, nous passâmes à travers tous les enchantemens et toutes les ivresses de l'amour.

Je me rappellerai toujours ce beau ciel d'automne, ces blondes étoiles qui regardaient nos embrassements, cette blanche lune si douce aux amoureux. Nous allions au mal par des chemins trompeurs : nos pieds ne marchaient que sur la verdure, nos mains ne rencontraient que des fleurs. Tout souriait à notre amour, hormis pourtant Mercure, qui n'a jamais vu Dafné d'un bon œil.

Il me venait de vagues échos de ma candeur de quinze ans. Je m'aveuglais en pensant que l'amour est la seule rose de la vie qui vaille la peine d'être cueillie. Mais, comme dit la fable, l'amour est aveugle, et le plus souvent le pauvre enfant se déchire les mains pour cueillir la rose.

Un matin que Dafné dormait, je sortis du château et je me mis à errer à l'aventure; je gravis la montagne; dès que je vis la vallée de Pansy, les bras me tombèrent et je me sentis chanceler. O Marie! Marie! m'écriai-je; ô mes pures amours! ô mes fraîches primevères, qu'êtes-vous devenues? Hélas! le cœur a plusieurs printemps, mais l'amour n'en a qu'un seul.

Je pris la route du village, dans le dessein de demander à Charlotte des nouvelles de Marie. J'arrivai bientôt à la maison du garde-chasse; n'y voyant personne, j'allais ressortir, lorsqu'un ronflement sonore m'avertit que je n'étais pas seul; je crus que Charlotte dormait encore, et, faisant deux pas vers le lit, j'entr'ouvris avec émoi le rideau de serge qui l'ombrageait; les cheveux rouges du garde et le chat angora frappèrent ma vue. Je partis au plus vite.

Je descendis par le Bois-aux-Grives, en pensant à me rafraîchir à la fontaine. Comme j'arrivais au-dessus du rocher, j'entrevis sous les aulnes le grand-duc de Brizailles et la belle Charlotte, qui me rappelèrent les sylvaains et les dryades. Je pris un détour, je me cachai derrière un sorbier et j'admirai les gaillardises du baladin en écoutant ses paroles galantes. Il était assis sur les feuilles, aux pieds de Charlotte qui baissait languissamment les yeux. Veillaque! disait-il, que Dieu doit être jaloux de moi! je lui ai tant soufflé d'anges comme vous! Cette gentillesse fit plaisir à Charlotte; elle cacha ses mains sous son tablier et leva orgueilleusement la tête. — J'ai tant damné de femmes! reprit Brizailles d'un air modeste. Le diable doit m'estimer et me craindre, je le surpasse en hauts faits. — Le diable est maladroit, dit naïvement Charlotte. Charlotte prenait un air moqueur et riait sous cape. Je pensais au sommeil paisible de maître Jacques et je riais aussi. — L'an dernier, reprit Brizailles, mes maitresses m'ont proclamé l'Hercule des chevaliers. — Les pauvres femmes! s'écria Charlotte. L'Hercule des chevaliers attaqua sa Déjanire, qui se défendit des pieds et des mains, mais en vraie femme qu'elle était. J'apparus comme dans la tragédie. — Capédiédious! dit Brizailles avec une fureur comique, le hasard me lutine et l'obstacle se moque de moi. Par ma flamberge! poursuivez votre chemin, ou j'arrose ces feuilles de votre sang. Mais, me reconnaissant, le matamore devint humble et doux comme le plus chétif mouton d'une bergerie. Charlotte, rouge et confuse, me regardait du coin de l'œil. — Jacques dort d'un sommeil profond, lui dis-je. — Je le sais, murmura-t-elle avec dépit. — J'étais entré dans votre maison pour vous demander des nouvelles de Marie. — Elle est allée au couvent retrouver sa sœur. — Marie n'est plus au château? — Oh! mon Dieu, non! Tout le village la regrette : elle faisait l'aumône aux pauvres d'une main si délicate! elle veillait les malades, elle priait



pour les morts; jamais châtelaine ne fut tant aimée. Le marquis se désespère; il crie, il blasphème, il pleure. Il avait deux filles charmantes et le voilà seul. On dit que M<sup>lle</sup> Dafné est venue ici en cachette : vous ne l'avez pas vue? — Marie au couvent! disais-je en me frappant le front.

Je n'entendais pas Charlotte qui me parlait, je ne voyais que l'image de Marie. Je m'enfonçai dans le Bois-aux-Grives sans dire adieu aux deux pigeons patus, qui se remirent sans doute à roucouler. Je marchai long-temps, en proie à la plus vive agitation et m'écriant sans cesse : Mariel je ne vous verrai donc plus! Comme je rentrais au château, on m'apprit que mon père devait arriver le surlendemain, qu'un paysan l'avait vu à Sainte-Marie, chez un gentilhomme de nos amis. Je courus à ma chambre et je surpris Dafné contemplant dans une glace les flots ondoyans de ses cheveux noirs. Ce tableau lui plaisait tant qu'elle ne se dérangea pas à mon approche. — Voyez comme votre maîtresse est belle, monsieur le rêveur! me dit-elle avec un sourire narquois. Ses épaules attiraient mes lèvres. — Vos embrassemens ont trop de violence, monsieur; l'empreinte en reste une heure. C'est bien la peine d'être blanche avec vous! — Je suis jaloux de tes yeux et de la glace, ma belle Dafné. — Je ne vous aime plus, monsieur, non, monsieur, car vous êtes un traître; vous avez vu ma sœur. Et ce que vous me trouvez belle ainsi? — Belle à ravir les anges. — Quelle indignité! revoir Mariel! Mes cheveux ont plus d'éclat que je ne croyais. — Vos cheveux effacent le jais. — Je ne vous demande pas si mes cheveux effacent le jais, si je suis belle à ravir les anges; je veux savoir si Marie est toujours charmante à vos yeux. Ne m'embrassez plus, monsieur, ne m'embrassez plus! — Je n'ai pas revu Marie. — Mensonge! Sais-tu? la servante Ursule me chantait ce matin une belle chanson :

*Au bord de l'eau qui coule  
Un petit pigeon blanc  
Roucoule  
A tout venant.*

*Le temps toujours rebelle  
Passe comme le vent :  
La belle,  
Aimez souvent.*

La chanson est jolie, dis-je, mais la servante Ursule vient de m'apprendre une fâcheuse nouvelle : mon père revient demain.

Dafné essaya de cacher sa joie. — O mon affolé, il faut partir, dit-elle d'un air triste. — Cela fait ton bonheur, Dafné! — J'avoue que j'aime les voyages, mais avec toi; j'aime les aventures, toujours avec toi. Les mêmes horizons fatiguent la vue; les paysages ne semblent beaux qu'au premier coup d'œil; changeons de ciel, changeons de patrie. — Hélas! me dis-je tristement, Dafné n'aime déjà plus qu'elle même; le plaisir et la coquetterie ont endormi son âme. — Nous traverserons la France, reprit-elle; nous verrons Paris, nous verrons les fêtes resplendissantes de la cour; tu n'es qu'un obscur gentilhomme ici, tu seras glorieux là-bas. Ne fais-tu pas des vers et n'as-tu pas une belle épée? La fortune et la renommée t'ouvriront le chemin. — Peut-être, dis-je; mais la fortune ne vaut pas la jeunesse que nous allons perdre et la renommée ne vaut pas l'amour. Dafné! Dafné! la beauté est une coupe d'or pleine de mauvais vin : prenez garde à vous, et prenez garde à moi!

## II.

Je ne perdis pas de temps, je ramassai à grand-peine un

millier d'écus sur les plus clairs deniers de la succession de ma mère, et avant le soir nous étions sur la route de Clerac, où j'espérais trouver un carrosse pour Paris. Je marchais à côté de Dafné, que j'avais tant bien que mal juchée sur un âne assez gaillard. Le chemin était bordé de coudrette, de buissons et de mûriers. Chaque fois que Dafné voyait une noisette ou une mûre, elle me criait gaiement de la lui cueillir; je cueillais les mûres et les noisettes en jetant un regard à la dérochée sur le clocher de Pansy. Ce fut avec un grand émoi que je gravis la montagne d'Orsay, car je savais que, du sommet, je découvrirais encore mon pays bien-aimé. Je n'eus point la patience d'attendre que je fusse au haut du mont : à à peine au milieu, je me retournai et j'ouvris les yeux, comme un spectateur quand on lève le rideau du théâtre. Le théâtre que je vis me parut d'une tristesse affreuse, car il était sans acteurs : notre amour ne l'égayait plus. J'oubliai l'insouciance Dafné et je plongeai mes regards çà et là sur le paysage; la brume du soir altérait les teintes automnales des vallons; il faisait un temps calme, les rayons de fumée s'élevaient lentement aux cieux; l'église qui domine majestueusement les maisons du village semblait abaisser ses yeux maternels sur les paysans. A l'aspect des tourelles mélancoliques du château, je me sentis plus ému : un vent plus violent soufflait en mon âme et faisait vibrer toutes les cordes de la douleur. Adieu, mes jeunes années! m'écriai-je avec enthousiasme; vous avez passé sous mes yeux comme de belles filles qui vont à la fête voisine; au lieu de vous suivre, je vous ai arrêtées dans votre course; mes mains trop avides ont effeuillé les roses de votre corsage, ma bouchée trop éprise a effacé les roses de vos joues, mes embrassemens impurs vous ont flétries dans votre éclat. Adieu, mon pays, adieu! La voix du ciel m'avait dit de ne point dépasser l'horizon bleu qui m'environnait ici. Je n'ai point écouté la voix du ciel, je vais dépasser les grands chênes de la montagne d'Orsay, et mes illusions, ces blondes vierges qui m'éventaient de leurs ailes aux soleils d'été, qui m'abritaient de l'hiver sous leurs blanches tuniques, vont me laisser en chemin; les unes iront mourir à Boussères, les autres à Pansy, et avec elles mourront mes premières amours.

Mon regard flottait de Boussères à Pansy. Je voyais toute ma vie passée : les grands arbres, les rochers, les bois, la fumée des chaumières, m'offraient une chaîne de souvenirs. Mais bientôt Dafné me rappela à grands cris : Vois donc là-bas, me dit-elle, ce joli cavalier qui s'arrête sous les chênes? — Sans doute pour te voir passer, ma belle! — C'est d'un galant gentilhomme. Dafné glissa ses mains sur sa chevelure, ses beaux yeux s'animaient d'un éclair passager, sa bouche s'embellit d'un sourire.

Le cavalier était le jeune baron de Fargueil, gentilhomme d'esprit, quoiqu'un peu pédant. Je l'avais plus d'une fois rencontré à la chasse. Il était renommé dans la province pour sa fortune, son extravagance et ses belles façons. Il passait son temps à peu près comme moi, ne faisant rien, hormis l'amour. Son oncle, le cardinal Abbruttici, avait tenté en vain de lui donner le goût de l'église; mais le jeune profane avait envoyé le cardinal au diable. Quand nous passâmes devant lui, il regarda Dafné avec une admiration insolente; il fit bondir son cheval pour nous émerveiller. Hélas! sa peine ne fut pas perdue. Il s'éloigna de nous par un chemin de traverse, tournant la tête à chaque instant, comme pour s'assurer si nous suivions toujours la même route. Nous arrivâmes à Clerac vers la chute du jour. Comme il nous fallait y passer la nuit, nous descendîmes sans façon dans la première hôtellerie venue. L'hôtellerie était pleine, et, bon gré, mal gré, en attendant une chambre, nous nous reposâmes au coin du

feu de la grande salle, où deux ivrognes racontaient leurs prouesses. Dafné était bien moins effarouchée que moi; elle avait l'air d'être au spectacle. En vain je me mis devant elle pour l'abriter : elle voulait voir; elle n'était qu'au premier acte de la comédie et la scène la plus vulgaire contentait sa curiosité.

Or, ces deux buveurs étaient Robert de Saint-Pierre et le grand-duc de Brizailles. Les yeux sans cesse attachés sur leurs pintes, ils ne nous virent pas entrer. La soirée était fraîche et la flamme pétillait dans l'âtre; nous fûmes nous asseoir à l'angle de la cheminée, ouvrant de grands yeux et de grandes oreilles. Des lambeaux de mon manteau couvraient les épaules nues du vieux poète, qui avait en outre un haut-de-chausses invraisemblable. Il frappait du poing sur la table et faisait trembler les pintes; ses regards brillaient par intervalles et terrifiaient Brizailles. Le grand-duc caressait avec fierté son fabuleux pourpoint à mille crevées, et répandait du vin sur sa fraise à mille couleurs. L'hôtelier les regardait tantôt d'un air riant, tantôt d'un air inquiet. Il nous apprit que les drôles se chamaillaient depuis la brune sur un titre de grandesse espagnole et sur la mesure d'un vers français. — Tu es un idiot, mais tu n'es pas grand-duc, dit Robert de Saint-Pierre. — Tu n'es pas poète, mais tu es un bêtête, dit Brizailles. Et, sans qu'ils s'en doutassent, les deux brailleurs trinquèrent ensemble. — Toi grand-duc espagnol! reprit Robert de Saint-Pierre. — Toi poète français! reprit Brizailles. — Le diable fut ton père par le bon vouloir de l'esprit saint. — Un magister fut ton maître, ignorant. — Tes sots discours n'arrêteront pas ma renommée. — Tu n'empêcheras pas le noble sang castillan de couler dans mes veines.

A ces mots *couler dans mes veines*, Robert de Saint-Pierre s'empara d'une pinte vide, et, l'ayant renversée au-dessus de son verre, il s'écria : — Du vin, marchand d'eau ! — Du vin, manant ! — Et mes stances à Philis sont immortelles. — Et ma grandesse fut et sera toujours. — A boire ! la soif me prend à la gorge. — A boire ! la soif m'étrangle. — Et mon vers a douze pieds; il en a même treize. — Par ma flamberge, non !

Robert de Saint-Pierre saisit l'hôtelier par les cheveux : — N'est-ce pas que mon vers a douze pieds ? *Dés—l'au—ro—re—Zé—phyr—fo—ld—tre—en—ces—prai—ries*. A chaque syllabe, le poète frappait son hôte. — Aye ! aye ! s'écria le tavernier, votre vers est trop long. — Tu es un maître d'école; il n'a que douze pieds.

Et le poète recommençait à frapper en répétant : — *Dés—l'au—ro—re—re...*

Brizailles se mit à chanter de toutes les forces de ses poumons :

*Blanche dormait sur le rivage.  
Un chevalier passa par là...*

Le tavernier cria, sa fille vagit dans son berceau, son chien aboya à la porte, et bientôt un bruit assourdissant de déclamation, de chant, de cris, de plaintes et d'aboiemens, remplit la taverne. Je croyais entendre une de ces symphonies promises à la fin du monde; j'avoue que je présageai mal des musiciens de ce temps-là.

Un cheval s'arrêta à la porte du cabaret, et le baron de Fargueil entra d'un air triomphant. A son aspect, le tapage s'apaisa, et l'hôtelier alla à sa rencontre. Robert de Saint-Pierre, jugeant à la mine du nouveau venu que c'était un bel esprit, lui fit un salut respectueux et le pria très humblement de proclamer Brizailles sot entre les sots. Fargueil demanda l'histoire de la querelle. — *Vanitas vanitatum et omnia vanitas*, dit-il en relevant sa moustache, — Ce grand-duc est

un manant ! s'écria Robert de Saint-Pierre. — Ce poète est un âne ! s'écria Brizailles. — Il nie mes beaux vers. — Il nie ma grandesse. — J'ai fait quatre immortelles stances à Philis. — Je suis grand-duc de Brizailles. — Mes stances sont admirables. — Mon duché est immense.

Les coquins trinquèrent encore. — Ronsard fut jaloux de moi. — Le roi des Espagnes tremble à ma vue. — Nul ne fera mon épitaphe, car je vivrai toujours. A boire à l'Apollon des muses ! — A boire au seigneur castillan !

Quand les verres furent remplis, Brizailles lança son vin à la face rubiconde du poète qui voulut l'imiter, et qui n'eut pas la force de faire un pareil sacrifice; son bras prit un grand élan pour jeter le vin à Brizailles, mais la soif arrêta sa main et l'attira vers sa bouche. — Ivrogne ! dit le baladin. — Moi, un ivrogne ? dit le poète en trébuchant. Et c'est un un buveur éternel qui me calomnie ainsi ! moi, un ivrogne ! ô mon Dieu ! que la méchanceté des hommes va loin !

Robert de Saint-Pierre se mit à larmoyer et à gémir. — *Bonum vinum lætificat cor hominis*, s'écria le baron. Et, charmé de sa trouvaille, il vint vers nous et nous fit un profond salut. Ces drôles sont amusans, dit-il d'un air faquin; n'était la crainte de vous ennuyer, je vous ferais voir tous leurs ridicules.

Il s'adressait à Dafné, mais je répondis : Certes, monsieur, cela ennuyait beaucoup madame.

Fargueil nous fit toutes les agaceries du monde, mais ma fierté naturelle le dépit. Cependant il ne perdait point encore patience, lorsque l'hôtelier vint nous avertir que notre souper nous attendait dans notre chambre. Dafné se leva nonchalamment et me suivit comme à regret. Une fois seuls, je me jetai à son cou, je lui baisai les yeux et je lui dis d'une voix troublée : O ma belle Dafné, si tu savais comme je suis jaloux ! — Mon cher amour, murmura-t-elle en m'enlaçant comme un serpent, ma bouche n'est faite que pour t'embrasser. Et là-dessus elle me donna des baisers sans nombre. Mais, hélas ! je m'aperçus que ses lèvres avaient moins d'abandon que de coutume : déjà la bouche de ma belle maîtresse était distraite.

### III.

Le lendemain nous dormions encore, lorsque le jeune baron entra étourdi dans notre chambre, à la suite d'une servante qui venait allumer le feu. Je m'éveillai et j'entr'ouvris les rideaux en me dessillant les yeux; à la vue de Fargueil, je devins tout rouge de colère. — Ne vous effarouchez pas, dit-il avec beaucoup de laisser-aller, je me suis trompé de porte. N'est-ce pas qu'il fait le plus beau temps du monde pour voyager ? — Est-ce que vous allez à Paris, monsieur ? lui demanda Dafné à mon grand dépit. — N'y allez-vous pas, madame ? répondit-il. Je continus ma fureur à grand-peine. Après tout, reprit-il, Paris est un pays charmant pour les gentilshommes, pour les belles filles et pour les poètes. A propos, vous êtes un grand poète, monsieur de Viau, ceux de Clérac me l'ont dit; votre tante d'Aiguillon me l'a répété cet automne, ce qui ne vous empêche pas de tenir votre épée en vrai gentilhomme. Il est beau en vérité d'être si bien favorisé de la fortune. Ah ! bienheureux parmi les heureux !... Ma grande colère était tombée. Les grands poètes, reprit-il, font l'orgueil d'un grand siècle; il sera beau à moi d'avoir le premier deviné votre génie et de l'avoir révélé au monde; je veux vous devancer à Paris, jeter votre nom à toutes les oreilles et vous préparer un chemin jonché de fleurs. La veuve Leroux, qui a publié des satires de messire Régner, est de notre pays : je vous prédis à l'avance qu'elle vous paiera en beaux

écus au soleil vos élégies, vos sonnets et vos odes, que je ne connais pas, mais qui sont sans doute magnifiques. — Asseyez-vous donc, dis-je à Fargueil. Il mit un genou sur un fauteuil gothique appuyé contre le lit. — Vous allez, continuait-il, éclipser tous vos rivaux; ce faquin de Malherbe en mourra de dépit; vous serez l'astre poétique de ce temps; vous irez à la gloire, les autres n'iront qu'au cimetière. Votre éclat rejaillira sur vos amis; et la plus grande faveur que j'implore de vous, c'est un peu d'amitié. — Beaucoup! m'écriai-je.

J'aurais dû rire des compliments outrés de Fargueil. L'homme d'esprit, c'était lui. — Vous allez donc à Paris, monsieur? lui demanda Dafné. — N'y allez-vous pas? répondit-il.

Ses louanges, qui sonnaient encore à mon oreille comme une harmonieuse musique, enchaînaient ma jalousie. — Et vous serez dans le carrosse du messager? poursuivit Dafné. — Si je puis y trouver la moindre place. Le traître avait retenu le carrosse pour lui seul.

Tout en disant cela, il regardait Dafné du coin de l'œil par l'ouverture du rideau. Je ne sais pourquoi, mais toute ma fureur était tombée: j'étais moins amoureux que la veille; au lieu de placer ma vanité sur ma maîtresse, je commençais à la placer sur ma muse. Cependant, comme j'étais irrité de le voir si près du lit, comme la jalousie me dominait encore, je tirai le rideau en redisant les mots si connus du curé de Meudon: *La farce est jouée.*

A cet instant, l'hôtelier vint nous avertir que l'heure du départ approchait et qu'il avait un lièvre tout chaud à notre appétit. Servez-nous le lièvre dans cette chambre, dit Fargueil, et gardez-vous de nous donner du mauvais vin; il y va de vos bouteilles.

Mon premier dessein fut d'attendre au lendemain, afin de ne point partir avec Fargueil; mais, reprenant confiance en Dafné et en moi-même, je laissai aller les choses avec assez d'insouciance.

Dafné s'habilla dans l'alcôve, pendant que Fargueil regardait les passans par la fenêtre. Nous déjeunerâmes fort gaie-ment, et vers les onze heures nous montâmes tous trois dans la carrossée. Vous n'êtes que trois? dit le messager à Fargueil. Il rougit et répondit quelques mots basques. C'est fort bien! s'écria le messager, qui ne comprenait pas du tout.

Je m'assis du même côté que Dafné; le jeune baron s'assit en face de nous et chercha à nous distraire par de prodigieux frais de bel esprit. Durant le jour, rien de surnaturel ne nous advint; les rosses du messager nous entraînaient péniblement; il nous criait d'être patients, que ses chevaux avaient des ailes, et qu'ils prendraient bientôt leur volée. Je songeais à tout et à rien; je rimais quelque tendre élégie; Dafné perdait ses pensées je ne sais où, dans les aiguillettes d'or de Fargueil; pour lui, il contemplait Dafné. Mais la nuit vint, et la scène changea dans le carrosse. J'appuyai doucement ma tête sur l'épaule de ma maîtresse et je m'assoupis. Le ciel se couvrit; un orage se forma et un éclair passa sur nous; le diable, sans doute, m'envoyait cette lumière, car je vis la main de Dafné perdue dans celle de Fargueil.

J'eus une violente envie de jeter par la portière Dafné et Fargueil; mais un coup de tonnerre me fit réfléchir et les sauva; je contins ma jalousie, ma haine, ma fureur. Ah! traître! ah! traîtresse! voilà donc l'amitié, voilà donc l'amour! L'eau tombait par torrens; le messager jurait comme un damné et nous priait de remarquer l'allure fringante de ses rosses. Une des roues passant sur une pierre, le carrosse faillit verser. Dafné cria, un nouvel éclair brilla à cet instant et je vis la belle tomber dans les bras de Fargueil. Le hasard est galant, dit-il.

Je songeai que ma maîtresse était perdue pour moi et pour

elle; je me résignai, et, au lieu de m'enfuir, de la laisser à Fargueil, je me promis d'être un vivant obstacle à ses mauvais penchans; je me promis de lutter contre la volupté, d'arrêter l'ivresse fatale qui nous entraînait. Dafné vint retomber contre moi toute palpitante; elle eut soin de m'avertir que c'était le choc de la voiture qui l'avait agitée ainsi: Ta tête sur mon épaule, me dit-elle d'une voix plus tendre. — Ce n'est donc point assez de Fargueil? Il vous faut deux amans? murmurai-je avec rage. — Deux amans? Tu deviens fou.

Dafné se mit à chanter.

Quand nous arrivâmes à Paris, c'était le matin; je dis adieu à Fargueil, qui ne s'attendait pas à un adieu, et j'emmenai Dafné dans le carrefour Bussy.

Le même jour, comme j'étais appuyé sur la pierre d'une des fenêtres, je vis Fargueil en face de moi, penché sur le balcon d'un magnifique hôtel, qui semblait s'élever dédaigneusement auprès du nôtre. Je rentrai dans la chambre et je tirai les rideaux avec beaucoup de soin.

Dafné lisait un roman chevaleresque. Les passans sont insolens, lui dis-je; je te conseille de ne jamais te mettre à la fenêtre. — Jamais, dit Dafné avec empressement; cependant, quand tu seras sorti, il faudra bien que je te regarde revenir. Le lendemain, la cruelle me dit, en me caressant: J'aime à te voir, mon amour, j'aime à voir tout ce qui est beau comme toi, j'aime à voir le ciel... Il y a long-temps que je n'ai vu le ciel! Je courus à la fenêtre, j'arrachai le rideau et je criai à Dafné: Voyez, madame! Elle sait que Fargueil est là, me dis-je en grinçant des dents. Le soir, on frappa à notre porte. Qui vient là? demandai-je. — Fargueil, répondit le baron. — Et que veut donc monsieur le baron de Fargueil? — Parler à monsieur Théophile de Viau. — Théophile de Viau n'y est pas. — Dafné tremblait, sa broderie échappa de sa main. — Vous n'y êtes pas? dit-elle en essayant de sourire.

Quelques jours se passèrent; je croyais le baron reparti et je commençais à dormir en paix. Mais une nuit, à mon réveil, j'étendis les bras et je ne sentis pas Dafné; je l'entrevis à la fenêtre: ce n'était pas au ciel que s'élevaient ses yeux. Je courus à elle et la saisissant par la main: Que faites-vous là, madame? lui dis-je brusquement. — Je regarde briller les étoiles. Il n'y avait que des nuages au ciel. — Vous regardez briller les yeux de Fargueil, madame! Le baron ferma sa fenêtre, Dafné rentra silencieusement dans la chambre. S'il a son amour, pensai-je, au moins j'ai son corps.

Pendant les jours suivans, une pensée jalouse m'assaillit sans relâche: c'était de faner au plus vite la beauté de Dafné; mais, quand on a le cœur plein d'amour, comment y trouver assez de lâcheté pour flétrir son dieu? Un soir, j'avais laissé Dafné seule à l'hôtel; à mon retour, je ne l'y trouvai pas. Je rêvais à son absence, lorsque je vis passer deux ombres sur les rideaux de Fargueil. Je reconnus aux vêtemens qu'il y avait un homme et une femme. Je descendis à la hâte, j'allai frapper à la porte du baron. Qui vient à cette heure? dit-il. — C'est moi, Théophile de Viau, criai-je. — Et que veut messire Théophile de Viau? — Voir monsieur de Fargueil. — Monsieur de Fargueil n'y est pas.

Dans ma fureur, je brisai la porte, je courus comme un fou dans la chambre, mais je m'arrêtai pétrifié à la vue de Dafné couchée au fond du lit. Ne l'éveillez pas, elle dort, dit paisiblement Fargueil. Je voulais souffleter le baron, il éclata de rire. Tout change en ce monde, ô poète, me dit-il; voyez-vous jamais deux fois le même nuage aux cieux? du jour au lendemain les champs ont d'autres couleurs; d'un instant à l'autre les fleurs brillent ou se flétrissent; ne demandez donc pas la constance aux femmes: *inconstantia rerum humanarum!*

J'avais la tête perdue, sans parler du cœur. Je m'enfuis comme un fou. Quand je revis mon lit désert, je poussai un profond soupir et je me jetai dessus avec désespoir. Le matin, le ciel pur et serein me rappela mes chastes amours, et, ramené par leurs souvenirs, je jurai de repousser à jamais Dafné; je jurai de n'avoir plus d'autre amante que la muse. Quelques jours se passèrent, j'étais fidèle à mon serment; mais un soir que je rêvais à la fenêtre, mes yeux s'arrêtèrent sur Dafné, qu'un dernier rayon de soleil caressait; je me sentis frémir. Une heure après, Dafné m'avait parlé avec ce charmant sourire qui était bien le sourire de l'amour. Et, quand la nuit tomba, je priai le soleil de revenir bientôt.

Le jour reparut et me vit appuyé à la fenêtre, jetant un regard amoureux sur les rideaux qui me cachaient ma belle volage. Quand les rideaux furent accrochés, quand la croisée se rouvrit, j'étais palpitant, j'étais heureux, car j'avais revu Dafné! Elle respirait l'odeur d'une rose d'automne qu'elle avait à la main et elle me regardait à la dérobée; quand elle se fut assurée que mes yeux étaient attachés sur son beau cou nu voluptueusement agité, elle effeuilla la fleur en souriant et jeta le calice dépouillé vers moi; je pris une mine sévère, son visage s'épanouit; je souris avec pitié, elle baissa les yeux avec amour.

Je courus chez Fargueil, qui descendait l'escalier de l'hôtel : Ah! c'est vous! Théophile; allez donc voir cette pauvre Dafné. Je passe la matinée à la cour; la chère enfant pourrait s'ennuyer.

Les émotions m'étouffaient; je ne pus répondre à Fargueil. Il me tendit la main, je jetai la mienne sur la garde de mon épée. — A ce soir, dit-il en me laissant.

A la porte de Dafné, je demeurai long-temps incertain si j'ouvrirais ou si je descendrais; à la fin j'ouvris. Je vous attendais, dit Dafné en se pendant à mon col. Nos destins, reprit-elle, sont à jamais enchaînés; nous devons marcher ensemble dans la vie et boire à la même coupe l'amour, la joie, la haine, la douleur. Aujourd'hui le ciel est beau et le soleil luit, embrassons-nous.

Quand Fargueil fut de retour le soir, il s'écria d'un air résigné : Je m'en doutais!

Fargueil retourna en Gascogne; Dafné revint à mon hôtel. Dafné, lui dis-je en entrant, ne frémis-tu pas en la contemplation de ta vie? Il y a quelques mois tu étais une vierge sainte ensevelie dans un cloître; qu'as-tu fait de ta robe blanche? — Je n'étais pas le moins du monde une sainte au couvent : en chantant les amours sacrées, je pensais aux amours profanes; en regardant le ciel, je ne voyais que la terre; mes prières n'étaient que sacrilèges, mes sermens qu'impiétés; loin de lutter contre ma bouche, mon âme la poussait à l'amour. Mais ne nous avisons pas de raisonner; ce n'est ni de notre siècle ni de notre âge. Embrasse-moi, mon cher amoureux et que tout soit à jamais dit là-dessus.

Nous fûmes bientôt de toutes les fêtes. J'avais beau me retenir à deux mains : le plaisir, la vanité, Dafné surtout, m'entraînaient à tort et à travers. J'étais jaloux comme toujours, mais l'ivresse enchaînait ma jalousie; d'ailleurs Dafné avait bien assez de briller à tous les yeux : la coquetterie étouffait son cœur; elle voulait séduire tout le monde, elle craignait de briser son sceptre aux pieds de l'amour. Cependant elle se laissa surprendre.

Je connus en peu de jours tous les poètes de la pléiade. Hardy vint nous prendre une après-midi et nous conduisit à sa *Cléopâtre*; Dafné se passionna pour cette reine superbe qui bouleversait tout le monde avec un regard, et quand tomba le rideau, elle s'écria : Est-ce que je n'ai pas été Cléopâtre?

Ce jour-là Hardy nous avait conviés à un souper où de-

vaient se trouver un grand nombre de poètes du temps; j'étais souffrant et j'espérais n'y point aller; mais Dafné le voulait. Le souper fut joyeux, le vin y coulait à grands flots et s'engouffrait dans les poètes; l'ivresse versait à boire, la gaieté chantait à tue-tête, l'esprit étincelait. Tous les cœurs nous furent ouverts. C'était sans doute un charmant tableau que ces deux amoureux de vingt ans, qui entraient avec tant d'insouciance dans ce monde de vieux raffinés.

On offrit une couronne de roses au poète tragique, qui la déposa sur la tête de Dafné et qui improvisa des stances en son honneur; les convives proclamèrent ma maîtresse la reine de la fête; je ne vis jamais Dafné si belle et si rayonnante.

Vers la fin du souper, Dafné se pencha à mon oreille : Ce fat qui est en face, me dit-elle, me marche sur les pieds. Je regardai l'amoureux hostile : c'était le comte de Saint-Luc; l'ivresse et les désirs animaient singulièrement ses yeux qui ne se détachaient pas de Dafné; j'avancai mes pieds sous la table, et je sentis bientôt les caresses tremblantes de ceux du comte. Je priai M. de Saint-Luc d'avoir pitié de mes pieds. Le comte était un homme d'esprit qui me dit en souriant : Je me suis trompé.

Dafné trouva la réponse très jolie, et quelques minutes après, ses pieds n'étaient plus à l'abri sous les miens. Le hasard me fit regarder sous la table, je les vis entrelacés dans ceux de M. de Saint-Luc; je pâlis et je jetai mon gant au comte. On décida que nos épées seraient croisées le lendemain. Je saluai la joyeuse compagnie, et je m'enfuis comme un fou, libre encore une fois. Hélas! dis-je en rentrant à l'hôtel, c'est un jour de délivrance, mais c'est comme la mort qui nous délivre de la vie!

Le lendemain je ne trouvai pas le comte de Saint-Luc au rendez-vous.

Je me mis à combattre les souvenirs de Dafné; je me mis à évoquer la pure et céleste image de Marie, en songeant à ces belles saisons qui m'avaient vu palpitant d'un amour divin. Il était temps encore, peut-être, de sauver mon âme des ravages du plaisir; mais, dans la solitude, je laissai indolemment se former en moi d'autres orages : il fallait qu'ils éclatassent; je me surpris bientôt à regretter Dafné, à songer avec délices à ses caresses si douces et si amères. O Dafné! Dafné! m'écriais-je, où sont tes regards et tes sourires? où est cette épaule si blanche que tant de fois j'ai rougie sous ma bouche? En vain je cherchais à m'aveugler : la femme que j'aimais, c'était Dafné. Isidore m'avait ouvert les portes du temple, Marie m'avait conduit à l'autel, mais sur l'autel j'adorais Dafné. Platon n'a pas le sens commun : l'amour est une ivresse, et comment s'enivrer sans mordre à la grappe?

ARSÈNE HOUSSAYE.

La 4<sup>e</sup> partie au n<sup>o</sup> prochain.

## BEAUX-ARTS.

### EXPOSITION DES MANUFACTURES ROYALES.

Il n'a jamais été facile de fixer d'une manière précise l'exacte limite qui sépare l'art de l'industrie, et aujourd'hui plus que jamais cette distinction semble devenir impossible. Aussi bien,



le royaume où l'humaine intelligence exerce son énergie créatrice n'est point divisé, comme une carte de géographie, en petites provinces dont les frontières sont nettement marquées par des lignes rouges ou bleues. Il y a dans tout un peu de tout, et dans une tapisserie, dans un meuble, dans un ustensile de l'usage le plus vulgaire, l'art peut tenir une grande place. Il nous reste de l'antiquité et de la renaissance des vases, des aiguères, des coupes, que la fantaisie poétique de ces nobles époques s'est complu à parer de ses fleurs merveilleuses; pour l'intelligence de ces temps écoulés, ces objets d'un si prosaïque utilité, ces témoins de la vie de tous les jours, ne sont pas des documens moins précieux et moins fidèles que les plus fières statues et les tableaux les plus solennels.

Moins heureux que ces époques privilégiées, le *xix<sup>e</sup>* siècle laissera d'assez pauvres souvenirs de son luxe et de la splendeur de ses ameublements. Si, par aventure, les produits des manufactures royales, exposés au Louvre à l'heure qu'il est, étaient le thermomètre du goût public et le résumé des tendances industrielles de la France moderne, je regarderais cette exhibition comme très compromettante pour notre dignité nationale. Et, malheureusement, nous ne valons guère mieux que nos œuvres! Le plus déplorable éclectisme, l'imitation la plus maladroite et la moins exacte des formes anciennes, l'association aventureuse des élémens les plus contraires, voilà ce qui se laisse remarquer dès l'abord aussi bien dans les résultats des tentatives privées que dans les productions qu'élaborent les ouvriers habiles et patients de Sèvres, des Gobelins et de Beauvais.

Traversez d'un pas rapide la salle où sont exposées les porcelaines de Sèvres, et dites si ces vases Médicis, ces cratères et ces coupes, reproductions calomnieuses des monumens d'un art dont nous ne comprenons plus l'élégance, dites si ces choses, d'une exécution d'ailleurs si consciencieuse, vous paraissent faites pour donner de notre goût une haute idée? Les vases classés sous les numéros 19, 22, 23 et 24 sont manifestement du style le plus pauvre et le plus mesquin; pour la forme (car je ne parle pas ici de la peinture) ils sont en tout point dignes de figurer, pleins de fleurs artificielles, sur la cheminée d'un hôtel garni de province. Du reste, un défaut commun à la plupart des vases de Sèvres, c'est qu'on voit trop facilement qu'ils ne sont pas l'œuvre d'une même main, et que l'artiste qui les a dessinés et en a conçu l'ornementation semble avoir agi sans s'être préoccupé le moins du monde de celui qui a peint les cartels. Ainsi, par exemple, dans ces deux grands vases étrusques (14) où M. Develly a représenté les chasses royales, les peintures se trouvent complètement écrasées, anéanties, éteintes par les tons chauds du rouge dont les flancs des vases sont revêtus.

Quelques imitations de formes anciennes sont intéressantes. Les buires dans le style italien du *xvi<sup>e</sup>* siècle (30 et 31) et la coupe du temps de Henri II, où les ornemens les plus délicats sont incrustés et non faits au pinceau, sont infiniment préférables aux pièces exécutées dans le goût antique ou soi-disant tel. Les deux vases (n° 28) revêtus d'un réseau de porcelaine d'un bleu pâle sont, du moins quant à leur partie supérieure, des emprunts faits à l'art chinois. Le pied est d'une forme moins heureuse; M. Régulier père a surveillé l'exécution singulièrement difficile de ces vases élégans.

Sèvres a encore envoyé, outre deux guéridons et trois petits coffrets, quatre pendules d'une dimension exagérée et d'une beauté contestable. Elles sont toutes surchargées à profusion d'ornemens et de peintures, et celle dont les faces reproduisent les diverses scènes de l'histoire de l'horlogerie est la seule où il soit facile de voir l'heure qu'il est. Or, nous sommes de ces esprits superficiels qui ont toujours cru que la chose importante, dans une pendule, c'était le cadran, et qu'il était peu légitime de le dissimuler. Vous aurez beau d'ailleurs cacher la fatale aiguille, croyez-moi, elle n'en tournera pas moins rapide, et vous n'en vieillirez pas moins vite! La pendule que le roi destine à Méhémet-Ali ressemble à une mosquée, les autres affectent des formes moins mauresques; mais, entre nous, tout cela est un peu lourd. Comme les vases, les pendules sont décorées de peintures, et, pour la plupart, ces peintures révèlent une grande

adresse de la part de MM. Schilt, Lejour, Fontaine, Desmoulins, M<sup>me</sup> Laurent, etc. Dans la pendule n° 4, les guirlandes de fleurs sont d'une vigueur et d'un éclat incomparables. M<sup>me</sup> Ducluzeau et M. Béranger ont copié, d'après M. Winterhalter, les portraits de la féconde reine d'Angleterre et de son jeune et vaillant mari. Nous avons vu les originaux au château de Neuilly, et nous savons que M. Winterhalter est un peintre médiocrement préoccupé de l'expression, assez faible pour le dessin, et très peu soucieux du modelé. M. Béranger et M<sup>me</sup> Ducluzeau n'avaient pas à lutter contre un redoutable adversaire : ils ont presque triomphé de cette grave difficulté qu'on rencontre toujours à imiter une œuvre inférieure. Je veux dire que M. Winterhalter, qui n'a aucun sentiment de la réalité, ne faisant jamais que des mannequins vêtus de splendides habits et bourrés de son ou de coton, il était nécessaire de transformer ces rois de pacotille en figures humaines, et, pour y parvenir, il fallait corriger le modèle, l'achever, le redresser, lui donner de la vie. Peut-être qu'en cette affaire, un peu plus d'audace n'aurait pas nui à M<sup>me</sup> Ducluzeau et à M. Béranger.

Je serais sans excuse si j'oubliais de dire un mot de la petite table ronde exécutée d'après un dessin de Chenavard. Remplacer le marbre, le métal et le bois par la porcelaine, c'est une étrange prétention, mais enfin c'est celle de Sèvres, il faut en passer par tous ses caprices. Lorsque les potiers du céleste empire font en porcelaine des meubles et des sièges de jardin, ils emploient une pâte solide et consistante, des couleurs que rien ne pâlit et que protège d'ailleurs un vernis qui résiste à la fraîcheur des nuits comme aux rayons du plus ardent soleil. Les porcelaines chinoises ont ce mérite suprême qu'elles peuvent servir à quelque chose : le guéridon de Chenavard est destiné à être prudemment mis dans le coin d'un salon royal; il sera défendu aux enfans d'y toucher, et pour surcroît de précautions, il faudra abriter sous le velours d'un tapis l'élégance de ses ornemens; si bien qu'on ne verra plus (et ce sera dommage) la guirlande d'oiseaux et de fleurs dont M. Jacobber a décoré cette table, guirlande un peu pâle de ton et d'un entrelacement trop serré, mais charmante par la finesse et l'esprit du détail.

Les Gobelins n'ont envoyé que deux tapisseries et un tapis. On se souvient peut-être qu'il y a deux ans, ils avaient cru devoir reproduire le *Massacre des Mamelucks* de M. Horace Vernet, et un *Saint Étienne* de M. Mauzaise; des esprits éclairés eurent l'indiscrétion de demander si le choix de ces modèles était bien intelligent, et si, pour exercer leur adresse, les Gobelins ne trouveraient pas des prétextes meilleurs dans les chefs-d'œuvre du *xvi<sup>e</sup>* siècle, ou même parmi les coloristes de l'école moderne. Le reproche a produit ses fruits : on a copié, cette année, d'après Raphaël, *Saint Pierre guérissant les paralytiques*, et *Saint Paul refusant de sacrifier aux idoles*. On n'avait sous les yeux que des copies, et, si elles ont été exactement imitées, elles ne sont pas merveilleuses. Ces tapisseries sont de la couleur la plus choquante, et le temps et le grand jour auront fort à faire pour modérer l'éclat de ces tons incohérens et fondre ces nuances discordantes : telles qu'elles sont aujourd'hui, ces tentures peinent à peine supporter l'examen, et je ne parle même pas ici des têtes, qui sont sans aucune expression, et des physionomies, qui ont tout-à-fait perdu le caractère grandiose des originaux. Le tapis que M. Saint-Ange a dessiné pour la salle du Conseil aux Tuileries est plus harmonieux, mais il a aussi besoin de vieillir, et les rosaces et les guirlandes dont il est chargé ne sont pas d'un goût bien nouveau ni bien distingué.

Un paravent et deux meubles, l'un pour le boudoir de la reine à Eu, l'autre pour la reine des Belges, sortent des ateliers de la manufacture de Beauvais. Le paravent est, comme les tapisseries des Gobelins, d'un assortiment de couleurs qui frappe douloureusement la vue; les fauteuils et les canapés sont d'un ton plus modéré; mais tout cela est un peu bourgeois pour des salons royaux; et, quand on se mêle de faire des ameublements de luxe, peut-être faudrait-il s'en donner à cœur-joie, et satisfaire à toutes les conditions d'élégance, de richesse, de commodité et d'éclat. Il n'y a qu'une qualité sérieuse dans ces tapisseries de Beauvais, c'est la perfection du travail.

Ce mérite de l'exécution est plus appréciable encore dans les copies de tableaux. M. Eugène Chevalier a reproduit un *Chien de chasse* de Desportes, et M. Rigobert Milice, des fruits et des fleurs que M. Gronland a, je crois, exposés jadis au Salon. C'est une terrible chose que de copier un paysage au petit point, mais M. Chevalier a heureusement rendu son modèle, sauf, bien entendu, la chose impossible, la légèreté de ces nuages flottans qui passent dans le ciel comme une vapeur transparente. Les fleurs de M. Milice sont étonnantes; il y a entre autres une feuille de vigne d'un modelé et d'une couleur extraordinaires; nous ne croyons pas que, dans ce genre d'industrie, il soit possible d'aller plus loin.

En résumé, l'exposition des manufactures royales ne nous apprend rien de nouveau. Les artistes de Sèvres, des Gobelins et de Beauvais sont, pour l'exécution matérielle des travaux qu'on leur confie, d'une habileté qui craint peu de rivaux. Que leur manque-t-il donc, et que leur faudrait-il pour que des œuvres auxquelles ils consacrent tant de soins et tant de temps réunissent aux aveugles suffrages de la foule l'applaudissement plus éclairé de la critique? Il faudrait à ces ouvriers d'un si bon vouloir un artiste pour les guider, un dessinateur pour leur donner des modèles aux belles lignes, un coloriste pour leur montrer, — ce que ces étranges Chinois savent si bien! — comment les tons doivent être combinés pour produire un ensemble éclatant et harmonieux. Aimé Chenavard a certes été d'un grand secours aux ouvriers de Sèvres, mais Chenavard est mort, et l'on s'aperçoit trop bien qu'il n'est pas remplacé. Certes, il ne serait pas impossible de trouver, parmi nos artistes, un homme intelligent qui dessinerait des formes nouvelles et tirerait les manufactures royales de l'ornière où elles commencent à s'enfoncer. La chose est grave, non pas précisément pour le public, qui n'apporte qu'un médiocre intérêt à des travaux de luxe dont il ne profite point, non pas non plus pour l'art, qui tient chaque année moins de place dans les produits de Sèvres ou des Gobelins, mais pour le roi, qui paraît attacher un grand prix au succès de ses inutiles manufactures. Or, l'industrie privée menace, si l'on n'y prend garde, de jeter dans le commerce de plus beaux tapis que ceux des Gobelins ou de Beauvais, de plus riches porcelaines que celles de Sèvres. Si le roi cessait d'être le plus habile fabricant de France, la valeur des principes constitutionnels serait gravement compromise, et, d'ailleurs, les rois ne doivent-ils pas aujourd'hui, comme jadis dans les grandes guerres, combattre au premier rang sur le champ de bataille de l'industrie?

LORD PILGRIM.

## LA SEMAINE LITTÉRAIRE.

### DU LOISIR DANS LES TRAVAUX DE L'ESPRIT.

Une belle, une instructive histoire assurément, serait celle qui raconterait à quelles causes occultes et diverses les disciples de l'art durent non-seulement leur renommée, mais le tour particulier qu'ils donnèrent à leurs travaux, — pourquoi celui-ci fut tendre et celui-là satirique, pourquoi cet autre médiocre avec des facultés généreuses, et son rival illustre avec une impuissante nature, pourquoi tant d'autres méprisés, quelques-uns même ignorés, malgré la beauté de leur ame et la vigueur de leur génie, — une histoire, pour tout dire, qui chercherait les destinées de l'esprit dans les différentes fortunes auxquelles la vie de chaque créature intelligente est communément asservie.

Helvétius, qui a écrit le livre de *l'Esprit*, vint à une époque où l'on méprisait trop le déshabillé de la vie pour que l'on permit de considérer les écrivains et les penseurs autrement que dans leur costume de cérémonie, je veux dire revêtus de cette pompe apprêtée sous laquelle un auteur aime à se montrer au monde. S'il examina les phénomènes et les productions de l'esprit, ce fut d'après les connaissances qu'il prétendait avoir des ressorts mécaniques de l'ame et de l'imagination, mais non du tout selon les accidens infinis auxquels la vie commune expose trop souvent quiconque a la folie de penser, et la sottise de penser tout haut.

En ce sens, il déplaça la question matérielle, puisqu'au lieu de l'amener sur le terrain des événemens il la renferma dans le cercle de l'organisation de l'homme.

Il ne voulut prendre garde qu'aux lois de la nature, et laissa de côté les lois du monde.

Il s'acharna laborieusement sur je ne sais quelle anatomie psychologique, et ne sut pas deviner qu'en pareille matière, la moitié, tout au moins, de la vérité se cache au fond de l'analyse sociale. Il est vrai qu'alors ce grand mot : — société, — n'avait pas encore le sens que les douleurs accumulées de l'homme devaient y attacher un jour.

Un autre philosophe, supérieur à Helvétius de toute la distance qui sépare les grandes ames du savant vulgaire, n'eut pas de peine à découvrir le rôle mystérieux et fatal que jouent les circonstances aveugles dans ce drame de l'intelligence en lutte avec le monde, et quels sont les hasards auxquels la divine combattante doit toujours le triomphe ou la déroute. Ce fier et lacturne esprit qu'on appelait La Bruyère et que repoussa presque l'Académie, ne cessait de penser à tous les beaux génies morts sans qu'on en eût parlé, ou bien chez qui l'impertinence des hommes avait excité la haine. « Un homme, disait-il, né chrétien et Français, se trouve quelquefois contraint dans la satire. » Certes, il ne faisait pas de dissection philosophique, mais il se souvenait et détestait. « Quelle horrible peine à un homme, s'écriait-il, qui est sans prôneurs et sans cabale, MAIS QUI EST SEUL et qui n'a que beaucoup de mérite pour toute recommandation, de se faire jour à travers l'obscurité où il se trouve et de venir au niveau d'un fat ! » Aussi savait-il bien qu'entre le monde et le génie il y a un perpétuel échange de défiance et de mépris. « On apprivoise les moineaux et les pies, mais on ne saurait apprivoiser les rossignols ni les aigles : le mérite a quelque chose de farouche et de sauvage. »

Ceci est effectivement vrai que le monde n'accorde ses faveurs qu'aux créatures faciles à apprivoiser. Il y a dans le naturel privé de l'animal le signe d'une soumission qui enorgueillit le vulgaire, et le vulgaire est habituellement touché de cette satisfaction qu'on donne à son amour-propre. C'est pourquoi le monde aime mieux les moineaux que les aigles.

Aujourd'hui, grâce à Dieu, nous avons un grand nombre de moineaux littéraires, et cela fait l'éloge des sentimens charitables qui animent cette reine de notre époque, dont le sceptre tient aujourd'hui toute la littérature sous ses lois : je veux parler de la presse périodique. La presse périodique nourrit en effet des nichées innombrables de petits pierrots dont les cris et les graces toutes familières ont pour privilège exclusif de distraire et d'enchanter le public. Chacun de ceux qui composent ce bienveillant public a une pente indéfinissable à s'accommoder du moineau, et l'on s'abonne volontiers pour lui entendre dire et redire, et tout le long du jour, et à tout propos, son harmonieux couic-couic. Le moineau littéraire n'a que cette note-là, mais elle plait; — et ceux qui entreprennent les journaux, de gros hommes riches qui ont de l'éducation et du savoir-faire, connaissent à merveille tout le parti qu'on peut tirer de ces chanteurs en vogue. Ils recherchent le moineau, l'instruisent, le dressent, l'apprivoisent, et lui donnent ces manières tout à la fois honnêtes et gentilles, prestes, obséquieuses, sans malice, mais d'un aimable abandon, que le public aime à rencontrer chez ses moineaux favoris.

Le moineau bien réussi est le plus heureux des animaux à deux pieds; il est aimé de tout le monde, il est nourri de pâtées copieuses, il est souffert en tous lieux, dans les endroits sacrés

et profanes, sous le portique des temples, sur le seuil des maisons cossues; — il hante à son gré l'amoureux sein de Lesbie.

Seulement, — hélas! — n'est pas moineau qui veut. Outre que, parmi les créatures de Dieu, il en est dont la destinée es d'aspirer aux cimes, et qui sont *farouches et sauvages*, — il en est d'autres auxquels il n'a manqué, pour devenir d'heureux moineaux, que des circonstances favorables, — un joli nez par exemple ou un bon patrimoine, — et qui, privés de ces douces faveurs du hasard, propres à humaniser leur ame et à se faire aimer des hommes, ont conçu de bonne heure cette grande et magnifique haine dont les bouillonnemens forcent ces bouders sublimes à grandir à l'écart. L'histoire du génie est presque toujours l'histoire d'une douleur ou d'un ressentiment. Aussi, je le disais tout à l'heure : — quand ferons-nous cette histoire ?

Je maintiens qu'un homme convenablement renté et qui ne connaîtra point la maladie de Panurge aura de fortes chances pour parvenir aux délices de la dignité de moineau. Les bourgeois, race trop vilipendée, admirent sagement les œuvres *qui n'ont pas été faites pour vivre*. C'est qu'en effet l'absence des besoins donne à l'esprit un tour agréable et paisible qu'on ne saurait assez préconiser. Exempt de cette misère enragée qui aigrit l'ame ou lui inspire des témérités de bandit, l'homme qui est à son aise considérera le monde sous un aspect flatteur qui charmera sa pensée et ne provoquera de sa part que des discours gais et courtois. M. de Voltaire a imaginé un docteur Pangloss laid, misérable et crasseux; — c'est le comble de l'erreur et de la sottise. Les docteurs Pangloss ont le teint de belle humeur, un habit bien coupé, de bonnes rentes hypothécaires et une maisonnette aux champs.

Les plus grands philosophes n'ont-ils pas dit que l'idée était fille du besoin ? Eh bien ! M. Pangloss, n'ayant pas de besoins, n'aura pas d'idées; en sorte que ses ouvrages ne tracasseront personne et seront d'une entente aisée :

Bons au monitoir, bons au descendre.

En outre, un homme qui est dans une position de fortune honorable est un homme de loisirs, — et ce n'est pas sans raison qu'il appellera son livre, s'il en fait un, l'œuvre de ses loisirs. Voyez combien les lieux communs cachent quelquefois de sagesse et de profondeur ! On dira du livre d'un vrai poète que c'est le fruit de ses veilles, — tant il est vrai que la muse laborieusement fécondée n'enfante que dans les convulsions de la fièvre et de la douleur. Mais l'œuvre de loisir appartient, je le répète, aux amateurs assez accommodés d'argent pour n'éprouver point les nécessités du travail, et dont la vie n'est qu'un long délassement. Ceux-là pensent avec vérité que ce ne serait pas la peine d'être riche, si l'aisance ne dispensait pas de tout mal. Pour eux, l'art d'écrire n'est que l'art de se distraire et de tuer le temps; ils produisent à leurs heures, quand ils sont frais et qu'ils ont bien dormi. Leur seule étude sérieuse consiste à chercher les moyens qui aplanissent les difficultés de la tâche; — et, de la même façon qu'ils se font servir dans les soins de la vie matérielle, ils emploieront volontiers aux fatigues de l'esprit le secours de tous les livres de leur cabinet. Encore, s'épargnant la peine de les étudier, n'en mesureront-ils ni les proportions élevées, ni les mystérieuses profondeurs; et, si l'idéal est caché par là sous quelque pli des riches draperies de la forme, ce n'est pas eux qui soulèveront les voiles pour regarder le dieu face à face. Ces gens-là simplifient singulièrement la besogne : en place de s'inspirer d'un maître, ils copient son œuvre au pantographe, et vous en font de la sorte des réductions sacrilèges. Oh ! les œuvres de loisir ! œuvres impertinentes, imitations, pastiches, parodies; œuvres à hauteur d'appui, œuvres à la taille des sots, géans devenus pygmées, cimes fières où dès-lors le dernier des rustres peut venir impunément s'accouder !

Tel est cependant le privilège attaché aux œuvres de loisir, que j'en connais dont le public raffole. Le public aime volontiers les amointrisseurs, parce que ceux-ci le vengent des génies trop élevés où il se tuait d'atteindre. N'est-ce pas en effet une grande satisfaction pour M. Jourdain de lire par exemple le *Gentilhomme campagnard*, et de penser que lorsqu'il dit : Nicole,

apportez-moi mes pantoufles, il fait de la prose presque aussi honnête que celle de M. Charles de Bernard, le rival, — entendez bien ceci ! — le rival de M. de Balzac ? Ceci revient à dire que M. de Bernard a vengé les sots des livres de M. de Balzac. De là l'éclatante faveur de M. Charles de Bernard.

Puisque le nom de cet amateur en vogue s'est rencontré sous ma plume, je demanderai s'il est rien de plus plausible que le succès obtenu par ses ouvrages ? Il a rendu d'abord aux maris l'éminent service de corriger leurs épouses de l'affreux penchant qu'elles témoignaient pour la littérature magnétique de l'auteur des *Treize*. Il est hors de doute qu'aujourd'hui les abonnés du *Journal des Débats* préfèrent un roman de M. de Bernard à un livre sorti de la plume de M. de Balzac, et si le *Gentilhomme campagnard*, que publie maintenant ce journal, n'est pas plus goûté que *Modeste Mignon*, l'accident résultera de causes étrangères à la bonne volonté de l'auteur et de son public.

La raison de tout cela est dans ce que je disais plus haut des hommes de loisir qui ont le temps de copier les maîtres à l'aide du pantographe. M. de Bernard s'est emparé de M. de Balzac, et l'a copié de la sorte, — avec de la mine de plomb. On aime généralement la mine de plomb, qui n'a pas les tons cruels de l'eau-forte, et dont les teintes estompées, les effets doux, fuyans et pâles, ont pour agrément de ne pas tirer la vue. M. de Balzac provoque un éréthisme nerveux qui a plu pendant quelque temps aux femmes maigres; mais, du moment qu'il eut témoigné l'envie d'être pris au très grand sérieux, elles lui tournèrent le dos, et furent charmées de retrouver en M. de Bernard un autre Balzac plus accommodant que le premier.

Pour moi, je suis convaincu que M. de Bernard ne juge pas que ce soit la mer à boire, je ne dis pas d'imiter M. de Balzac, mais de le surpasser. M. de Bernard, avec cette facilité de pénétration qui distingue les hommes de loisir, a tout de suite deviné que la grande, l'unique vertu de M. de Balzac, était la patience. Il aura sans doute entendu comparer cet écrivain à Mieris et à Gerard Dow; — ce lui fut un trait de lumière. En effet, qui a plus de patience à dépenser qu'un homme de loisir ? Les entomologistes et les pêcheurs à la ligne sont généralement des rentiers.

De sorte que M. de Bernard entrevit bien qu'il allait dépasser de beaucoup M. de Balzac, — et il s'en réjouit pour la littérature et pour les femmes d'agens de change, qui sont généralement des femmes délaissées. Il se mit en train d'écrire, lui aussi, sa comédie humaine, et plus il avançait, plus il s'émerveilla qu'on eût tant crié au miracle à propos des livres de M. de Balzac. En effet, quoi de plus facile à faire qu'un portrait fidèle et minutieux de la société ? La société est là, devant vous, sous vos yeux; il ne faut que la regarder avec un peu d'attention, et y savoir mettre le temps. Tout le mystère se réduit à rendre ce que vous voyez. Prenez une loupe si les détails vous échappent. Vous apercevez là une verrue, reproduisez la verrue; ici un cheveu gris, mettez le cheveu gris; tout cela est une affaire de conscience et d'intégrité. Si, pendant que vous copiez un nez, une mouche vient à se poser sur le bout de votre modèle, dessinez la mouche, ce sera la quintessence du vrai, le dernier degré de l'art naïf et complet. Mon Dieu ! on croit qu'un député est bien difficile à attraper ! Comme si, avec du temps et de bons crayons, on ne parvient pas à tout ce qu'on veut. Cela est donc bien scabreux de rendre la coupe un peu sévère d'un habit marron, la raideur oratoire d'une cravate blanche, un front demi-chauve, et quelque chose comme un abdomen légèrement joufflu ? Ah ! sans doute, on ne voit pas tout cela d'un seul coup. Mais où serait alors la supériorité des hommes qui ont du loisir sur ceux qui n'en ont pas ?

Pour ce qui est de la forme et du langage, M. de Bernard pense que le meilleur style est celui qui exprime exactement ce qu'on veut dire. Toute la question est de savoir seulement ce qu'on veut dire. M. de Bernard a eu beau chercher, il n'a rien trouvé dans le monde qui méritât d'être dit en un style très particulier. Ce côté sombre, passionné, étrange, effréné, presque délirant de la société telle que l'a vue M. de Balzac, n'est pas autre chose qu'une série de visions propres aux cerveaux malades, — et c'est en vain que M. de Bernard a écarquillé les yeux, il n'a rien

aperçu parmi les hommes que de très naturel et de parfaitement défini. De là cette prose facile et simple qu'emploie l'auteur de *la Peau du Lion*. Les mots se viennent placer d'eux-mêmes au bout de sa plume, et il parle comme tout le monde parle, ce qui est le triomphe de l'art et de la nature.

Ainsi, vous le voyez, M. de Bernard approche bien plus que M. de Balzac de la perfection du vrai. M. de Bernard, voulant *peindre le monde*, n'est pas tombé, comme M. de Balzac, dans la monstrueuse fantaisie; et s'il a évité cet abîme, c'est qu'il est un observateur plus sérieux et plus clairvoyant que M. de Balzac. Et, en effet, n'est-ce pas une démence que cette préoccupation de fantaisie dans notre société moderne, où tout est si uniforme, si régulier, si simple, si bien administré? de la fantaisie à une époque où tout marche d'un pas égal, où tous les citoyens sont égaux devant la loi presque autant que devant le paletot, et où la police est si bien faite? M. de Bernard n'a vu nulle part vestige de fantaisie, et il a eu cette haute raison de donner à tous ses récits comme à tous ses personnages les solides contours de la réalité. Tel est l'avantage de l'homme de loisir sur le génie besogneux. L'un écrit dans le beau de la journée, à cette heure souriante où tous les objets sont nettement éclairés; l'autre travaille la nuit, parmi les spectres, et alors que l'on risque, voulant décrire un fauteuil, d'en dessiner l'ombre dansante qui s'allonge sur les murs.

S'il fallait à toute force définir le talent de M. de Bernard, nous arriverions à une formule qui serait presque un violent éloge en un temps où le public est encore le public dont parlait Chamfort; nous dirions : — M. de Bernard, c'est Balzac mis à la portée de tout le monde.

Nous ne pouvons nous permettre de juger un livre dont le *Journal des Débats* n'a publié jusqu'ici que les huit premiers chapitres. Nous ignorons tout-à-fait quel sera sur les abonnés l'effet du *Gentilhomme campagnard*, mais il est un point sur lequel nous ne voyons pas d'inconvenance à nous expliquer dès aujourd'hui.

Il semble, à première vue, que ce grand cachet de réalisme, dont M. de Bernard a le mérite d'empreindre ses ouvrages, doive leur donner un certain tour pittoresque et original. Oui, si c'était le véritable cachet d'un véritable réalisme. Il est peut-être oiseux d'entrer dans la discussion de pareilles choses, mais enfin le spectacle d'un écrivain qui paraît ignorer les premiers principes de son art est assez curieux pour qu'on prenne la peine de s'y arrêter un instant. M. de Bernard a parfaitement raison de rendre la société telle qu'il la voit. Seulement, où il a tort, c'est de ne pas savoir la regarder. Entrez dans un salon, descendez dans la rue, traversez un jardin public, que verrez-vous? Des groupes d'individus qui causent, qui vont à leurs affaires ou qui se promènent. C'est là que s'arrête ce que M. de Bernard appelle son *observation*.

Il est certain que, prise à sa surface, considérée dans sa croûte extérieure, la société n'offre rien de particulièrement bizarre et accidenté. L'écorce sociale est unie. Mais alors je demanderai pourquoi, parmi ceux qui fréquentent un salon, il en est qui demeurent assis à l'écart et qui s'y amusent, tandis que d'autres se mêlent à tout le monde et s'y ennuiant? Parce que les uns voient beaucoup de choses que les autres n'aperçoivent pas. Ceux-ci vous diront : Dans le monde, tous les salons se ressemblent, c'est insipide! Et M. de Bernard a le malheur d'être très fort de leur avis. Tous les salons qu'il fait se ressemblent, et l'on finit par s'y ennuyer beaucoup.

Il en est qui trouvent un homme laid parce qu'il a une bosse au front, d'autres qui le trouvent beau parce que cette protubérance est la marque d'un grand vice ou d'une grande vertu. M. de Bernard est des premiers. Il dira : M<sup>me</sup> avait une bosse au front, un peu au-dessus du sourcil gauche, à deux lignes de la racine des cheveux; du reste, une figure assez insignifiante.

L'erreur de M. de Bernard, ou plutôt son infirmité comme écrivain de loisir, est de croire qu'il faille *copier* la société. Il se trompe, il faut la *décliffer*. Autrement, l'on n'est plus que le *bonhomme Buvat* de la littérature.

Tout ce que nous disons là, bien entendu, n'est point pour

nier le succès que M. de Bernard a obtenu jusqu'ici dans le monde, — le monde qui n'est pas celui des lettres. Seulement, nous tirerons une conséquence de ce qui précède, et cette conséquence sera toute à la confusion de ceux qui refusent au vulgaire le sentiment de l'idéal. Il est certain que les romans de M. de Bernard commencent à ne plus amuser beaucoup le public, et, si j'en cherche la raison, je pense la voir justement dans la façon particulière dont M. de Bernard a l'art de faire ressemblant. Le public, celui-là même qui admire les aigles, mais qui aime mieux les moineaux, a d'abord fort apprécié M. de Bernard pour la condescendance aimable et pour l'heureuse vérité avec laquelle cet écrivain esquissait le portrait de M. *Tout-le-Monde*. Or, ce public, à qui les étoffes de M. Lépaule donnent des mouvements de stupeur, s'est écrié devant les tableaux de M. de Bernard : Comme c'est cela! Quelques-uns ont ajouté : C'est parlant! — Mais le public a l'ouïe plus délicate qu'on ne pense, et il s'est bien vite aperçu que les portraits de M. de Bernard ne *parlaient* pas du tout.

En effet, leur défaut est de ne rien dire. Les toiles de M. de Bernard sont d'une ressemblance muette.

Il est beaucoup de gens, malheureusement, qui ont le mauvais goût de se morfondre en compagnie du silence, et le public plus que personne. Avant tout, le public veut qu'on lui parle, dùt on lui dire des sottises. De là son refroidissement pour le silencieux M. de Bernard, et je ne jurerais pas qu'au fond du cœur il ne finisse par le trouver légèrement ennuyeux.

Et maintenant plus qu'un mot. M. de Bernard est peut-être un homme de beaucoup de mérite et qui eût été bien aise d'en montrer davantage dans ses écrits. Qui sait si la nature, lorsqu'elle forma cette âme, n'y souffla pas quelque furtive étincelle du feu sacré? Mais les circonstances sont venues à la traverse des intentions de Dieu. Et voilà pourquoi je disais que la véritable histoire littéraire serait celle qui expliquerait l'écrivain par les hasards de sa vie. Le hasard a voulu que l'auteur dont nous venons de nous occuper en passant fût doté de cette médiocrité dorée qui fait les longs loisirs. De là cette disposition d'esprit naturellement placide et conciliante qui établit tout de suite entre M. de Bernard et le monde un commerce de politesse et de procédés honnêtes. Le monde sait toujours quelque gré du mal qu'on ne dit pas de lui. M. de Bernard débuta donc par des succès, mais qui ne devaient être qu'éphémères. L'idéal lui a manqué. C'est qu'en effet l'idéal est cette fleur de l'art qui ne pousse que sur les terrains âprement travaillés, l'idéal aime à être arrosé de larmes et de sueurs. Mais où sont les larmes de la vie facile?

C'est surtout aux artistes et aux poètes qu'on peut appliquer le mot de saint Augustin : *Nulla crux, quanta crux!*

MARC FOURNIER.

## REVUE DE LA SEMAINE.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — LE DISSIPATEUR.

Il y a long-temps que la Comédie-Française se proposait de remettre au répertoire le *Dissipateur* ou l'*Honnête friponne*. Cette reprise vient d'avoir lieu avec un certain éclat. La pièce est une des plus amusantes de Destouches, et le nombre des personnages permet un certain luxe de mise en scène et de costumes qui n'a pas été épargné. Aujourd'hui que les littératures étrangères sont mieux connues, il est curieux de voir combien notre répertoire leur a fait d'emprunts dans tous les temps. Le XVII<sup>e</sup> siècle imitait l'Espagne et l'Italie; le XVIII<sup>e</sup> siècle mit à

contribution presque exclusivement l'Angleterre. Notre siècle s'est tourné dès son aurore du côté de l'Allemagne. Nous pouvons donc nous vanter d'être les plus grands classiques de l'univers. L'influence des académies sur notre littérature nous a toujours donné cet amour-propre de prétendre que le goût français s'assimile et conquiert tout ce qu'il a touché. Shakespeare, que Voltaire traitait de *sauvage ivre* en lui empruntant la moitié des sujets de ses pièces, a été dérobé plus poliment par Destouches, qui, revenant d'Angleterre, eut l'idée d'accommoder au goût français *Timon d'Athènes*. Seulement il est curieux de voir que ce poète, qui reconnaissait avoir emprunté aux Anglais le *Tambour nocturne*, mauvaise farce dont l'invention lui paraissait au-dessous de lui, ait réclamé tout le mérite de l'idée du *Dissipateur*. Il établit dans sa préface un parallèle entre ce caractère et celui de *l'Acare*, et fait sentir que Molière a eu un modèle chez les anciens, tandis que lui-même a dû tout inventer dans son sujet. Il est pourtant bien clair que la succession des scènes, l'analyse des caractères et les effets principaux de la pièce sont empruntés à la première partie du *Timon*, et qu'il a pris dans la seconde la scène fameuse au théâtre du domestique qui offre ses gages à son maître ruiné.

Nous n'avons voulu que faire sentir ici l'infatuation de cette école poétique du XVIII<sup>e</sup> siècle qui, ne tenant compte des littératures originales que comme du fumier d'Ennius. Le *Dissipateur* est du reste une comédie bien faite dans ce système mitigé d'observation qui, depuis Regnard, s'est continué jusqu'à Collin d'Harleville et Andrieux. Lesage seul avait suivi la trace hardie de Molière, où Beaumarchais le rejoignit plus tard. Mais pourquoi ne pas reconnaître la grâce un peu melle, l'enjouement et la facilité spirituelle de l'auteur du *Philosophe marié*? Le personnage de Julie est heureusement opposé à celui de Cléon; la scène de l'oncle a qui l'on fait prendre les amis de Cléon pour des savants, et enfin celle du domestique offrant ses gages, qui a produit l'effet d'attendrissement accoutumé, suffisent à justifier cette reprise et à en expliquer le succès.

La pièce a été jouée avec assez d'ensemble. M<sup>me</sup> Volnys et M<sup>lle</sup> Brohan y ont été fort gracieuses; M<sup>les</sup> Denain et Solié simplement jolies, ce qui est bien quelque chose encore. En dirons-nous autant des hommes, à commencer par Brindeau? Cet acteur a jugé à propos de revêtir un simple habit de velours rouge sans broderies, qui fait un singulier contraste avec la remarque de l'oncle déplorant ce luxe immodéré.

Les débuts de Monrose fils se sont continués avec succès dans le *Festin de Pierre*.

Le livre de M. Alexis de Valon, *une Année dans le Levant*, obtient dès son début le succès qu'avaient fait prédire les fragments publiés dans la *Revue de Paris* et dans la *Revue des Deux Mondes*. Tout le monde se souvient de la description de l'île de Tine qui fut le début de l'auteur, et où l'on put apprécier une délicatesse de touche et une fraîcheur de coloris qu'il n'a jamais surpassées. Depuis ce temps, M. de Valon céda trop peut-être aux conseils des gens sérieux. Des aperçus un peu graves se glissèrent dans ses souvenirs, et il se mit à gouacher d'économie politique ses plus brillants paysages. Il a traité du reste avec mérite la question politique de la Grèce et la situation commerciale de la Turquie. Ces nouveaux articles, suivis d'un long travail sur les quarantaines, ont soulevé de vives polémiques à Athènes et à Smyrne; mais l'art n'a rien à voir dans les évaluations commerciales, et nous aurions mieux aimé que pas un chiffre ne vint alourdir ce style élégant et facile. Au reste, tel qu'il est, ce livre est plein d'intérêt, de vie et de naturel; il nous a semblé que l'auteur réussissait surtout dans les choses d'observation fine et de narration élégante, et nous pensons que, s'il voulait aborder le roman ou la nouvelle, il serait appelé à prendre rang parmi nos plus agréables écrivains.

Un spirituel écrivain, souvent bien inspiré, s'est évertué à prouver cette semaine que M. Théophile Gautier était un poète sans

poésie, un conteur sans passion et un critique sans goût. Voici l'acte d'accusation. Il est question des *Grotesques*, un des livres les plus curieux de notre temps :

« Quant au goût de M. Théophile Gautier, le choix même des auteurs qu'il a étudiés ne nous en donne-t-il pas l'exacte mesure? En vain il est forcé de convenir que sa collection critique ne renferme que des têtes *grimaçantes*, des *difformités* littéraires, des gloires *éclopées*, des illustrations *ridicules*; peu lui importe. Tels qu'ils sont, ces écrivains-là lui plaisent, comme modèles d'excentricité. Ce qu'il aime en François Villon, par exemple, c'est que ce poète offre justement « tout ce que les « aristocrates de l'art ont dédaigné de mettre en œuvre : le grotesque, le fantasque, le trivial, l'ignoble, la saillie hasardeuse, « le proverbe populaire, la métaphore hydropique, enfin tout le « mauvais goût avec ses bonnes fortunes, avec son clinquant, qui « peut être de l'or, avec ses grains de verre, qui risquent d'être « des diamans. » A coup sûr, à défaut d'autre mérite, M. Théophile Gautier aurait toujours ici le mérite de la singularité et de la franchise, comme lorsqu'il ajoute : « Ce n'est guère que « dans le fumier que se trouvent les perles, témoin Ennius. « Pour moi, je préfère les perles du vieux Romain à tout l'or de « Virgile. » A la bonne heure! mais, en conscience, n'est-ce pas abuser un peu de la liberté des goûts?

« Au moins, parmi tous ses défauts littéraires, Villon eût-il quelque qualité solide qui légitime l'enthousiasme de son panégyriste? Une pensée généreuse vient-elle parfois animer sa verve grossière? Pas le moins du monde! La bouteille, la marmitte, la fille de joie, telles furent les trois muses de Villon; les fous, les truands, les entremetteurs, les recéleurs, tels sont les héros de ses poèmes; les lupanars, les tavernes, les bouges et repaires de toute sorte, tels sont les lieux décrits et peints par lui avec une inépuisable complaisance, à la grande satisfaction de M. Théophile Gautier. Peut-être vous imaginez-vous que notre biographe, tout en applaudissant à certaines parties du talent de Villon, regrette cependant que ce talent n'ait pas été mieux dirigé et mieux employé? Simple que vous êtes! bien loin d'avoir une pareille pensée, l'auteur des *Grotesques* se félicite que Villon ait été « un mauvais garnement » digne de la potence; car il aurait pu arriver que Villon, honnête homme, ne fût pas poète, « et les poètes, selon M. Gautier, sont plus rares « que les honnêtes gens. » Ne voilà-t-il pas une idée profonde et une belle considération!

Tout beau, monsieur le critique, ne faites pas de la vertu outre mesure. Sommes-nous au prêche ou lisons-nous le journal? La vertu en action, passe encore, nous l'aimons de tout notre cœur; mais la vertu en phrases! Sérieusement, ne serait-il plus permis en France d'avoir de l'esprit et d'habiller gaîment le paradoxe?

Il paraît qu'il y a un certain auteur dramatique appelé M. Dennery. Ce monsieur se permet de voyager en Italie comme un artiste ou comme un Anglais. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il a daté *l'Étoile du Berger*, son dernier mélodrame, *des bords du Tibre*! Quelle galanterie pour ces rives sacrées où fleurissent tant de grands souvenirs! On assure que ce même M. Dennery doit aller déchirer un acte de *l'Étoile du Berger* sur le tombeau de Virgile.

Au Salon, une œuvre singulière a attiré l'attention de la critique. Dans un cadre trop petit, M. Félix Trutat a peint son portrait et celui de sa mère; aucune séduction, aucun charme ne s'attache à cette reproduction pure et simple de deux profils assez vulgaires. Mais il y a là-dedans une sérieuse étude de la nature, et surtout de la manière dont le jour glisse sur les chairs. M. Trutat s'est regardé dans une glace, et il a reproduit naïvement sur sa toile l'effet dont il avait été frappé. Sans entourer ce nom nouveau d'un applaudissement exagéré, la question des procédés est si grave en matière d'art, qu'il convient de louer sincèrement tous ceux qui, comme M. Trutat, veulent faire de la peinture logique et naturelle.



## SUR UN TABLEAU DE DIAZ.

Dans un frais paysage où le splendide automne  
Égrène les trésors de sa riche couronne,  
Auprès d'un lac d'azur, dont les grands nénuphars  
Bordent le flot dormant de leurs disques blafards,  
Quelle est, dans l'herbe épaisse où mille fleurs écloses  
Font du gazon riant un parterre de roses,  
Cet ange aux cheveux d'or, dont un rayon joyeux  
Paillette de rubis les vêtements joyeux ?  
Ève, ce n'est pas toi, toi, qui du ciel venue,  
Dans l'Éden fortuné marchais modeste et nue;  
Ce n'est pas toi, Vénus, blonde fille des mers,  
Qui te voilais d'écume en sortant des flots verts;  
Ce n'est pas toi non plus, belle et chaste Égérie,  
Qui dictais à Numa des lois pour sa patrie ?  
— Non. Le satin dessine en plis roses et blancs,  
Sous ses tissus moirés la courbe de ses flancs,  
Et, pour charmer l'ennui d'une heure paresseuse,  
Un livre s'ouvre aux mains de la belle rêveuse...

Mais qu'importe ton nom ! — Il suffit que tu sois  
Belle comme tu l'es à l'ombre des grands bois;  
Il suffit pour qu'on t'aime, ô ma belle marquise,  
De te voir sur ces fleurs nonchalamment assise;  
Il suffit que Diaz, au vol de son pinceau,  
T'ait bâti sur la toile un magique berceau !

— La nature, Diaz, sur ta chaude palette,  
Comme dans un miroir vivante se reflète,  
Et devant tes tableaux aux effets inouis  
On s'arrête toujours les regards éblouis.

ARMAND BARTHET.

M. de Feugère, qui veut être député à Nîmes, a fait donner au Musée *la Poésie légère* de M. Pradier. M. de Lamartine disait à la chambre cette semaine : C'est la poésie de la corruption.

On a donné cette année un peu moins de croix que l'an passé, ce qui a fait crier beaucoup les organes de l'opinion, toujours battus et toujours malcontents. Le député de Soissons a interpellé l'autre jour M. de Salandy, et lui a reproché de prodiguer l'étoile des braves. M. Lherbette ne sait peut-être pas qu'à l'institution de la Légion-d'Honneur le nom de Monge se rencontra le premier sur la première liste. M. de Salandy a d'ailleurs très noblement défendu sa cause. Voici ce qu'il a dit après avoir constaté que nous n'avions pas plus de légionnaires que sous l'empire, qui nous en a laissé beaucoup, grâce à Dieu.

« L'empire est tombé ayant constitué cinquante mille légionnaires, c'est-à-dire ayant en dix ans donné cinq mille décorations par an. Qu'on ne dise pas que ces cinq mille décorations par an étaient toutes envoyées aux soldats qui avaient versé leur sang sur le champ de bataille. Ce serait méconnaître le principe généreux, le principe élevé de la Légion-d'Honneur, dont l'institution, le décret impérial et la loi le disent, s'applique aux mérites civils autant et aussi bien qu'aux mérites militaires.

« L'empereur savait que la gloire militaire perdrait quelque chose de son lustre si les gloires civiles, si les services rendus à l'état par les sciences, par les lettres, ne recevaient pas la même récompense que les soldats qui versent leur sang sur les champs de bataille.

« Le ministère de l'instruction publique se compose de deux grands services : d'une part, la hiérarchie universitaire, qui comprend tous les serviteurs de l'instruction secondaire, la première de toutes, les corps si nombreux qui participent aujourd'hui au bienfait de la diffusion de l'instruction sur toute la face du royaume, l'Institut, les corps savants, les trois cents sociétés savantes, qui répandent et propagent dans le monde

tout ce qui contribue au mouvement, au progrès, aux développemens de toutes les branches de la science, de la littérature. Et, Dieu merci, pour ce département ministériel, les limites de l'action ne s'arrêtent pas à nos frontières. La France a conservé un honorable patronage, accepté encore par le monde savant ou littéraire tout entier. Nos décorations passent les frontières, vont chercher tout ce qu'il y a de noms illustres dans les états qui nous environnent, et sont reçus avec reconnaissance et avec respect.

« Si vous prenez le nombre de mes croix, vous verrez qu'un très grand nombre ne s'appliquent pas, ne sauraient pas s'appliquer à ce que vous appelez les enchères électorales; mais elles vont apprendre à l'étranger que la France aime, honore, récompense, car elle a, Dieu, merci, ce privilège; elle récompense partout tout ce qui développe les progrès de la pensée humaine.

« Voilà comment j'ai compris la situation du département de l'instruction publique dans la répartition des décorations de la Légion-d'Honneur; j'ai réclamé une part plus grande que celle qu'on lui avait offerte jusqu'alors, et par là, j'ai été très convaincu que j'obéissais à la pensée fondamentale de l'institution de la Légion-d'Honneur, que j'obéissais à quelque chose de plus permanent et de plus sacré, à la pensée fondamentale, à l'intérêt essentiel de la France.

« Messieurs, les intérêts scientifiques, les intérêts littéraires, tout ce mouvement qui établit le niveau de notre civilisation, a contribué par là très puissamment à élever le niveau de la civilisation du monde; tout cela est une grande partie, non-seulement de notre gloire (ce que je compterais pour beaucoup), mais une grande partie de notre puissance. La gloire militaire dont on parle, et qu'on célèbre avec raison, n'a pas su se préserver et nous préserver de revers; la gloire scientifique et littéraire de la France est restée entière, et elle contribue, comme elle a déjà contribué, au milieu des graves événemens qui ont pesé sur nous, à nous conserver dans le monde un rang que, Dieu merci, on ne nous conteste pas. »

M<sup>lle</sup> Rachel a joué le 4 juin le rôle d'Hermione.

Le 4 juin a été célébré à Florence le mariage du comte Alexandre Colonna Walewski avec M<sup>lle</sup> Marie de Ricci, petite-fille par les femmes de Machiavel, et petite-nièce du dernier roi de Pologne. Son grand-père, le prince Stanislas Poniatowski, neveu du roi, après le troisième partage de la Pologne, était venu s'établir d'abord à Rome, et ensuite à Florence.

La cérémonie nuptiale a eu lieu dans la chapelle du palais Poniatowski. Toute la haute société de Florence y a assisté. Le grand-duc a envoyé son grand-écuyer et son grand-chambellan. M. le comte de Larochefoucauld, ministre de France en Toscane, et lord Holland, ministre anglais près de la même cour, ont été les témoins du comte Walewski. Lord Holland est le fils du lord Holland qui avait protesté avec tant d'énergie et de persévérance contre la captivité de l'empereur à l'île Sainte-Hélène.

On craint que M<sup>lle</sup> Rachel ne joue cet hiver le rôle de Roxane.

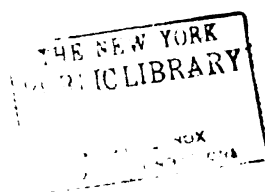
Debureau est mort. Sa femme s'en est consolée depuis seize ans. Elle avait ce que les fouriéristes appellent *la papillonne*. Ses inspirations buissonnières la conduisirent un jour devant le *rêve du bonheur*; elle voulut le réaliser. Ce qui fut dit fut fait.

On a reproché à Jules Janin de ne pas avoir assisté au convoi du pierrot. On comprend très bien qu'il ne doive pas croire à la mort d'un homme qu'il a immortalisé.

Debureau est mort pauvre, comme tous les grands hommes.

CAMILLE D'ARNAUD.





## L'ARTISTE.



Gavarni.

Lyvielle.

— Ce n'est pourtant que nos sentiments!... sais-tu que faut convenir  
que c'est bien farce, Minette, quand on examine ça!...

— ... Une forêt de Bondy, quoi!...





YORK  
LIBRARY



PRADIER.

DEBACQ.

Publié par L'ARTISTE.

La Poésie légère.

Imp. Bertauts,







PRAD.

Publié par L'ARTIS

## UNE SCÈNE

# DU TRIBUNAL SECRET

HANS, GEORGES et plusieurs écuyers auprès d'un feu dans un bois. Il est nuit.

HANS.

C'est à toi de raconter, maintenant, Georges.

GEORGES.

Je vais vous conter comme le malin esprit tordit le cou à sept moines du couvent de Koenigslutter. — Il y avait autrefois, dans le monastère de Koenigslutter, sept moines qui n'aimaient rien tant que de rouler les dés et boire, qui proféraient autant de sermons que de mots, et qui eussent quitté l'office au *Kyrie eleison* pour suivre une collerette et deux pieds mignons. Le bon abbé eut beau les prêcher, leur imposer pénitence, et prier son dieu de les convertir à lui : rien n'y fit. Qu'arriva-t-il ? Un jour... N'entendez-vous pas comme un bruit de pas derrière cet aubépine ?

HANS.

Bah ! c'est une salamandre qui vient danser à notre feu.

GEORGES.

Un jour donc qu'ils étaient assis dans le réfectoire à deviser jovialement et à boire (le vin leur troublait déjà la cervelle), ils oublièrent qu'il y avait un abbé dans le cloître, un Dieu dans le ciel, un diable dans l'enfer, et ils appelèrent le démon pour qu'il vint avec eux faire ripaille. — Ranime le feu. Ce bois est bien sombre.

HANS.

Que crains-tu ?

GEORGES.

Rien. — A peine l'avaient-ils appelé, que la grande porte crie sur ses gonds, s'ouvre et...

UN ÉCUYER.

Sainte Vierge ! C'est lui ! regardez !

HANS.

Qui donc ?

GEORGES.

Que Dieu nous protège ! ne voyez-vous pas là-bas, dans le tronc du grand saule, ce fantôme qui n'attend que le chant du coq ? Voyez ses yeux étincelants, il les roule comme des charbons ardents !

HANS.

N'as-tu pas honte, Georges ? C'est un feu follet qui s'approche.

28 JUIN 1846.

GEORGES.

Non, c'est une face humaine. Comme il est décharné et couvert de haillons ! Ce n'est pas le démon. Le frère Hildebrand m'a dit qu'il porte toujours le tabis et la soie, quand il vient acheter une pauvre âme.

UN ÉCUYER.

Il approche !... Qui va là ?

GEORGES.

Faites le signe de la croix, vous autres, pour qu'il ne vous arrive pas de malheur.

HANS.

Qui es-tu, piteuse créature ? que viens-tu faire dans ces forêts, par cette nuit glacée ? — Vois, Georges, comme ses flancs sont vides et amaigris, comme il élève tristement au-dessus de sa tête ses mains décharnées ! Parle, oiseau sinistre, ou ma lance va te délier la langue. Que veux-tu ?

CARLE.

Me réchauffer.

HANS.

Oh ! sa voix est creuse comme celle de la famine. Approche. Pourquoi rôder seul dans la nuit ?

CARLE.

Les nuits sont mes jours ; les chats-huans, les chauves-souris, sont les rossignols qui me réjouissent ; les lézards et les crapauds, la nourriture du pauvre Carle ; la mousse et l'algue fangeuse font son lit et son manteau. J'ai froid.

HANS, bas à Georges.

C'est Carle de Volfstein, aussi vrai que je suis chrétien. (*Haut.*) Pourquoi hantes-tu les esprits des ténèbres, et marches-tu presque nu, couvert ainsi de fenouil et de paille ?

CARLE.

Carle est proscrit : l'épée noire le cherche.

GEORGES.

De quel crime t'es-tu donc rendu coupable ?

CARLE.

Lève les yeux ; vois le ciel semé d'étoiles. Mon crime est écrit en caractères de sang sur la voie lactée !... Écoute ! tu entends

17<sup>e</sup> LIVRAISON.

17

le bérardonnement de la flamme : elle murmure comme la bise des paroles qui m'accusent... — N'as-tu rien à manger ?

GEORGES.

Le repas des gens de guerre : du pain.

CARLE.

Éteins le feu; il est si rouge ! Qui donc y verse du sang ?

HANS.

Ne dévore pas ainsi. Mange plus lentement.

CARLE.

Carle a mangé des ronces : sa faim dévorerait des pierres.

HANS.

Je t'ai connu jadis.

CARLE.

Toi !... La cloche du monastère m'appelle. Adieu.

HANS.

Demeure. (*A Georges.*) Voyons s'il se trahira. (*Haut.*) N'étais-tu pas un riche prélat ?

CARLE.

Un cardinal. Vois, je porte encore la calotte écarlate.

GEORGES.

Bonne Vierge ! son crâne est dépouillé de sa peau et de sa chevelure !

HANS.

Pauvre banni ! pose ta tête sur mes genoux. Je veux étendre un baume rafraîchissant sur tes blessures.

CARLE.

Tu veux me soulager, et tu es homme ! Ah ! le feu de l'enfer me brûle. Je me suis traîné à travers les gués sur les lézards et les froides couleuvres; je me suis couché sur la pierre où roule l'eau du torrent... Rien, rien n'a pu me rafraîchir. — N'as-tu pas dans ton château un coin bien noir et bien humide où le pauvre Carle puisse se cacher de ses ennemis ? Laisse-moi te suivre : je te servirai de montoir quand on t'amènera ton cheval de guerre. Silence ! — J'entends marcher... Sauvez-moi ! ils viennent !

HANS.

Calm-toi; personne ne viendra te nuire.

GEORGES.

Qui va là ?

(*Deux pèlerins masqués.*)

PREMIER PÈLERIN.

Des voyageurs qui se sont égarés dans le bois, et qu'attire la lueur de votre feu. Souffrez que nous attendions le jour auprès de vous.

HANS.

Volontiers. De quel pays venez-vous ?

DEUXIÈME PÈLERIN.

D'Augsbourg; nous avons fait un vœu à Notre-Dame de Bon-Refuge. Quelle bannière suivez-vous ?

HANS.

Celle du comte de Buhna.

CARLE.

Il faut que j'aille lire la messe avant qu'il soit minuit. Laisse-moi partir.

HANS.

Reste, pauvre idiot; les loups te mangeraient.

CARLE.

Plutôt les loups que les corbeaux.

GEORGES.

Que se passe-t-il de nouveau dans nos villes, pèlerins ?

DEUXIÈME PÈLERIN.

Rien. La vieille haquenée aux fers dorés, qu'on nomme Orgueil, mène toujours le monde. Ses filles, Trahison, Menterie et Paillardise, portent maintenant la couronne et la mitre, la moire et l'hermine. On baise avec respect leurs mains impures. Aussi, les démons font-ils bonne récolte : ils sont plus riches que les évêques qui n'ont que la dime des guérets.

GEORGES.

N'y a-t-il donc plus de chênes dans nos forêts, de francs-juges assemblés sous leur feuillage ?

CARLE.

Je veux partir, frère; cet homme ressemble à mon péché. Je te chercherai des vers luisans dans la verveine : tu les mettras sur ton morion comme une couronne d'étincelles.

HANS.

Demeure.

PREMIER PÈLERIN.

Vieillard, la Sainte-Vehme veille encore. Nous avons trouvé sur notre chemin un terrible exemple de sa justice : deux émissaires ont saisi, à quelques pas de nous, un parricide...

HANS ET GEORGES.

Un parricide !

CARLE.

Faut-il que je ramasse des sarmens de houx, mon maître ? mes membres tremblent de froid.

PREMIER PÈLERIN.

Long-temps ils l'avaient poursuivi à travers les forêts; il s'était glissé comme le serpent sous d'épaisses bruyères; il s'était plongé comme le têtard dans les marais fangeux; il avait gravi les rochers avec l'agilité du chamois; mais ses traces restaient dans les rochers, dans les bois, sur les rivages, et partout la malédiction de Dieu se faisait reconnaître.

CARLE.

Silence ! Ne réveillons pas les morts. Je veux partir, le cœur me gèle.

HANS.

Attends l'aurore. Nous te conduirons au moutier voisin. Les frères te guériront.

PREMIER PÈLERIN.

Les pierres et les épines avaient déchiré ses pieds : ses muscles étaient roidis par les pluies et les fatigues.

CARLE.

Oh ! frotte-moi de ton baume, bon frère, ma chair tombe en lambeaux.

HANS.

Le pauvre insensé !

PREMIER PÈLERIN.

Ses yeux étaient desséchés, et la main de Dieu avait écrit sur son front : PARRICIDE.

CARLE.

Euh ! euh ! que de larmes coulent dans le feu, de ces branches humides. Elles pleurent, elles !... Essuie mon front, je brûle.

PREMIER PÈLERIN.

Enfin les émissaires du tribunal le saisirent. Ils lui rappelèrent ce qu'il avait fait, ils lui annoncèrent qu'ils allaient le rayer du livre des vivans; puis ils lui ordonnèrent de recommander son âme à Dieu... Mais il ne pouvait prier.

CARLE.

Encore, encore ! ce ver me ronge le foie.

PREMIER PÈLERIN.

Alors ils lui passèrent la corde fatale.

CARLE, *élevant les mains.*

Grace ! grace !

HANS.

Et vous restâtes froids et tranquilles ?

DEUXIÈME PÈLERIN.

Que pouvions-nous faire ? Ils lui attachèrent la corde autour du cou.... comme nous le faisons à toi, Carle de Wolffstein, le parricide !

*(Les écuyers tirent leurs épées, Carle tombe à genoux.)*

PREMIER PÈLERIN.

Connaissez-vous la forme de ce poignard ? Au nom du saint tribunal Wehmique, nous vous ordonnons de remettre vos épées dans le fourreau. A l'avenir, apprenez à mieux connaître les francs-juges.

CARLE.

Mon père ! mon père !

PREMIER PÈLERIN.

Carle de Wolffstein, ta femme est déclarée veuve, tes enfans orphelins; ton gosier sera livré aux loups, ton cœur aux oiseaux du ciel, et ton corps aux poissons de la mer.

CARLE.

Secours-moi, bon frère ! sauve-moi ! Ils veulent m'égorger !

PREMIER PÈLERIN.

Secours-le par tes prières, sauve son âme; mais son corps va périr. Carle de Wolffstein, l'esprit de ton père crie vengeance.

CARLE.

Oh ! défaites ce nœud, que je respire... Au secours !... leurs mains me brûlent... la vie ! la vie !

DEUXIÈME PÈLERIN.

La mort ! marchons, pécheur !

*(Ils l'entraînent.)*

HANS.

Écoutez... comme il gémit !... ses cris augmentent... Ils redoublent... Ah !... il ne crie plus !

A. LOÈVE-VEIMARS.

## LE CIEL ET LA TERRE.

### HISTOIRE PANTHÉISTE.

### LIVRE QUATRIÈME.

#### I.

HÉLÈNE.

J'étais un soir dans Paris, lorsqu'une femme perdue passa devant moi et me jeta un de ces regards qui viennent de l'enfer. La rue où nous marchions s'assombrissait de plus en plus et se trouvait presque déserte. La femme perdue se retourna tout à coup. J'aime les hommes d'épée, me dit-elle d'une voix cassée, ce sont les plus vaillans. Je voulais passer outre, elle m'arrêta. J'aime les hommes de cour, reprit-elle, j'aime les marquis, les ducs, les princes. — Vous aimez beaucoup trop de gens, dis-je en fuyant.

A deux pas de là, une de ses pareilles me prit la main. Je suis belle, mon cher marquis, on voit le ciel dans mes yeux, les roses sur mes joues, les perles dans ma bouche. — Vous êtes beaucoup trop belle, dis-je en la repoussant.

Une autre femme perdue me reprit la main. Moi, je suis laide et je n'aime personne, dit-elle avec une tristesse étrange.

Je lui laissai ma main; elle m'entraîna et me fit franchir le seuil d'un de ces hideux cabarets dont parle si bien mon ami Regnier; elle m'aïda à grimper un vieil escalier tortueux où je faillis me rompre le cou. Nous montâmes pendant une demi-heure; je croyais arriver au ciel, quand elle m'avertit que nous étions dans son paradis. Ce n'était pas au ciel. Les murailles étaient tendues de gravures sans nom; les galanteries des dieux païens étaient opposées aux gentilleses d'une troupe d'archers en belle humeur, et la vierge Marie, la reine des cieux, était lutinée par une phalange d'amours aux blanches ailes. Il y avait partout un hideux mélange de choses sacrées et de choses profanes; je vis avec frayeur un Christ d'ivoire qui restait dans sa sublime gravité devant un lit infame. Je m'appuyai tout tremblant contre la porte, charbonnée de maximes à l'avenant du lieu; je reposai mes yeux sur la lumière fumeuse de la lampe. La maîtresse du taudis vint me glisser son bras autour du cou; elle était belle en vérité, mais je crus sentir un serpent et je la repoussai avec dégoût; elle alla tomber sur son lit; elle s'agenouilla et leva les yeux vers le Christ; moi, je m'enfuis avec épouvante.

Mais ce que j'avais vu me poursuivait sans cesse; cette chambre de misère et d'ignominie, l'accolade de cette femme perdue, cette malheureuse qui péchait et qui priait devant le Christ, cette lampe qui avait éclairé la débauche et le repentir, tout cela avait un fatal attrait dont je rougissais, mais que je ne pouvais combattre.

Le lendemain, je retournai, à mon insu, dans la rue noire et déserte; je ne voyais pas clair dans mon imagination, tant il y avait de nuages. J'étais tout palpitant et tout essouffé comme le premier écolier venu. En face du cabaret, la pre-

mière des trois femmes perdues me dit encore avec sa voix cassée qu'elle aimait tout le monde. La seconde arriva bientôt. Je suis belle, tout le monde doit m'aimer. La dernière accourut, et, me reconnaissant, elle dit à ses compagnes que, si l'innocence était bannie de la terre, on la retrouverait en moi. Je rougis de dépit, je lui pris vivement la main, je l'entraînai dans le sombre escalier; mais je m'enfuis tout à coup. Non, non, m'écriai-je, car la volupté est un buisson en fleurs qui vous attire par l'éclat et le parfum; plus on veut cueillir des fleurs au buisson, plus on se déchire les mains.

Je voulais repousser ces joies amères, je voulais repousser la volupté, mais à Paris je voyais la volupté partout : l'ardente courtisane étreignait la grande ville dans ses jolis bras; elle levait son front à la cour et faisait un entrechat jusqu'au fond des églises. Un jour que je pensais à mon vieux père, qui pleurait ma fuite et ma rébellion, un jour que je rêvais à la vie toute patriarcale du château, un jour enfin que j'entendais en moi de lointains échos de ma jeunesse si calme et si pure, je sortis à la hâte de Paris, ce palais et cet égout du monde, cette mer toujours agitée, dont les vagues renversent les plus forts.

Je me mis en route pour mon pays, comme un moine solitaire, le bon Dieu dans le cœur et le bâton à la main.

Je voyageais dans l'ancienne province du Vermandois, je voyageais comme un poète, m'arrêtant d'heure en heure pour admirer les splendeurs de la nature, gravissant les verdoyantes collines pour voir le soleil couchant, me reposant à toutes les fontaines pour y rêver d'amour, enfin, le soir venu, m'endormant avec délices sur le grabat d'une mauvaise hôtellerie. On touchait à l'automne, les pommes tombaient sur les sentiers, les vignes rougies appelaient le vendangeur, les chiens de chasse réveillaient l'écho des bois. Je côtoyais une petite rivière, et je contemplais, avec un charme infini, les paysages attristés qui se déployaient sous mes yeux. Il y avait autour de moi tant de mélancolie et de sérénité, la rivière était si belle et si claire, le ciel était si doux et si pur, que j'eus le dessein de passer au moins un jour au prochain village, dans l'espoir d'y goûter enfin le bonheur facile des mœurs patriarcales. Or, au prochain village, j'allais franchir le seuil centenaire d'une auberge assez alléchante, gardée par un dogue endormi, quand des cris confus m'avertirent que tous les paysans du lieu s'étaient rassemblés pour quelque fête ou quelque spectacle de baladin. J'atteignis la foule : horrible fête ! affreux spectacle ! on allait pendre une belle fille de vingt ans. La monstrueuse potence tendait son bras infatigable; déjà la victime agenouillée devant les juges écoutait la sentence de mort; elle était belle, elle était jeune, il fallait mourir. Le prévôt, qui avait des cheveux blancs, la regardait avec tristesse et compassion. Je fendis la foule et j'allai à lui. — Vous ne ferez pas grâce à cette pauvre fille ? dis-je avec feu. — Elle est criminelle, répondit-il en secouant la tête et en soupirant. — Mais qu'a-t-elle donc fait ? — Elle a tué son enfant.

Mes cheveux se dressèrent, la belle coupable s'enlaidit à mes yeux, mais ses sanglots me déchirèrent le cœur et j'oubliai presque son crime. Elle est si jeune ! repris-je, ne la condamnez qu'au repentir ; laissez faire la justice de Dieu, ne lâchez pas le loup sur l'agneau. Si le roi Louis XIII la voyait, il la sauverait !

Tous les spectateurs s'étaient tournés vers moi. Peut-on avoir pitié d'une infanticide ? dit une vieille édentée, dont les yeux rouges confessaient une mauvaise vie. Hélène sera pendue, car elle s'est moquée des commandemens de Dieu ; elle a oublié les saintes paroles de l'Écriture. Elle a eu un amant, elle est devenue mère. La mauvaise mère ! la marâtre !

elle a étouffé son enfant. Pendant que cette vieille vipère se vengeait ainsi, je regardais la pauvre Hélène. Elle était si pâle et si défaillante, que je crus la voir trépasser. Un prêtre s'approcha d'elle, et, suivant la coutume du pays, il lui demanda en face de la mort, en face du ciel, la confession de son crime. — Confessez-moi votre crime, ma pauvre fille ; la miséricorde du Seigneur est grande, espérez en lui. — J'espère en Dieu, répondit Hélène d'une voix pleine de larmes. Et, après un douloureux silence, elle murmura en levant les yeux au ciel : Je suis coupable, Dieu sait comment, et il me pardonnera.

Elle jeta à la dérobée un regard amer sur une maison de belle apparence dont la porte était fermée. Hélas ! murmura-t-elle, ses marguerites sont belles encore... Un des juges imagina que ce regard amer d'Hélène révélait un complice. Hélène, lui dit-il d'une voix sonore, j'ai deviné : votre amant c'est Henri. Vous regardez s'il n'assiste pas à votre supplice. Tous les paysans levèrent les yeux vers une petite fenêtre déserte où s'encadrait souvent le fils du notaire, au-dessus d'une belle touffe de marguerites sauvages. La pauvre Hélène, ne sachant que répondre, pria le valet de la haute justice d'en finir avec elle ; cet homme saisit la corde et voulut saisir la condamnée ; mais je m'élançai vers lui et je le renversai à mes pieds. Elle ne mourra pas, dis-je en faisant briller au soleil la lame de mon épée. Le prévôt, le prêtre et les juges furent pétrifiés, les uns de surprise, les autres d'effroi. Hélène me regarda d'un œil égaré. Je ne mourrai pas, dit-elle, je ne mourrai pas, ô mon Dieu ! ô ma mère ! ô mon enfant !

Elle tomba évanouie dans mes bras. Une grande agitation souleva la foule ; les plus mutins levèrent la tête, j'entendis un grondement sourd et je prévis un éclat. — Fuyez vite, me dit à l'oreille le prêtre ; fuyez vite, ne soufflez pas la tempête. — Je braverai la tempête, dis-je avec fierté. Le prévôt réfléchissait, les juges se regardaient en pâlisant, les paysans faisaient toutes sortes de menaces. Enfin le prévôt ordonna à ses archers de m'entraîner. Les archers s'avancèrent vers moi, mais s'arrêtèrent bientôt au bout de mon épée.

Cependant j'allais succomber, la pauvre Hélène allait mourir, quand un carrosse doré, trainé par quatre chevaux blancs, traversa lentement le lieu du supplice. Le duc de Montmorency ! le duc de Montmorency ! vive le duc de Montmorency ! crièrent les paysans. Une pluie de deniers tomba sur eux, je me croyais délivré des mutins, quand tout à coup je me sentis terrasser avec Hélène.

Le ciel m'envoya une force surhumaine ; je me relevai triomphant et je fis reculer les plus superbes. Hélène gisait sur le sol ; je la repris dans mes bras. J'allais prier le duc de Montmorency de la sauver, quand je le vis descendre de son carrosse et me tendre la main ; je lui offris la main d'Hélène. — Ayez pitié d'elle, duc de Montmorency, dis-je d'une voix émue. — Ce que vous avez fait là est admirable, gentilhomme. — Ne pensez qu'à Hélène ; on veut qu'elle meure pour un forfait qu'elle n'a pas commis. Le duc de Montmorency appela le prévôt. — Je n'ai point droit de haute justice en ce pays, lui dit-il ; j'emmène pourtant cette fille à Chantilly, car j'aurai sa grâce du roi. Le prévôt s'inclina. — Je cède tous mes pouvoirs à monseigneur ; mais, si Hélène n'est point pendue, les paysans se révolteront.

Le duc de Montmorency fit tomber une seconde pluie de deniers et rentra dans son carrosse avec Hélène ; puis, me tendant encore la main : — Votre nom ? me demanda-t-il. — Mes œuvres vous l'apprendront, répondis-je orgueilleusement. Je disparus dans la foule ; j'entendis bientôt hennir les chevaux qui reprenaient leur course aux cris de : Vive le duc de Montmorency !



Le prêtre et le prévôt vinrent à moi : — Vous êtes brave, dit le prévôt; mais cette fille était coupable. — Vous avez noblement agi, dit le prêtre; mais il faut une punition à la fille qui devient mère, à la mère qui tue son enfant, et, depuis cet hiver, voilà déjà quatre crimes pareils en ce pays. La débauche est ici, pensai-je. Et je m'enfuis aussitôt.

A la tombée de la nuit, j'arrivai devant une centaine de vieilles maisons ceintes d'une épaisse muraille garnie de tours et de tourelles; il y avait dans ces misérables retraites, si bien défendues, quelque chose d'antique et de sauvage qui me frappa; j'errais alentour, quand je vis sous le buisson d'un sentier un mendiant étendu qui se plaignait comme un mourant; j'allai pour le secourir, et je reconnus avec étonnement le vieux Robert de Saint-Pierre. — C'est vous, mon vieil ami? lui dis-je en le soulevant. Il ouvrit un œil éteint. — J'ai faim, j'ai froid, murmura-t-il. J'avais du vin d'Espagne dans une gourde, je lui en versai quelques gouttes sur les lèvres. — Du vin, du vin! dit-il en se ranimant; Dieu soit béni! Il m'arracha la gourde des mains et la vida d'un trait. — Je vous reconnais, poursuivit-il en me frappant sur l'épaule; est-ce Dieu ou Satan qui vous a conduit ici, dans mon beau pays de l'Île-de-France, dans ma vieille ville gauloise, près de mon château de Saint-Pierre, que nous voyons là-bas penché sur le front de la montagne?

La joie éclatait dans les yeux du mendiant; mais il passa à diverses reprises sa main sur son front et tomba soudain dans une sombre tristesse. — Hélas! reprit-il, c'est la mort qui m'a conduit ici, car j'ai pensé au cimetière de mon pays; j'ai dit adieu aux tavernes de vos provinces de Gascogne, je me suis mis en route, j'ai traversé la France comme autrefois, et me voilà, depuis ce soir, vieux mendiant où j'étais jeune seigneur. O Husson! que ne suis-je mort avec toi! — Quel est cet homme? demandai-je au vieux poète. — Husson! vous êtes huguenot et vous ne connaissez pas un des célèbres élèves de Calvin, un des fermes soutiens du prince de Condé et de la liberté de conscience? Interrogez ces lieux, ils vous répondront, car ces lieux furent témoins de sa gloire et de ses malheurs. C'est le seul ami que j'eus en ce monde, et en vous racontant ma vie vous saurez son histoire. Le château de Saint-Pierre fut élevé, par ma famille, sur les ruines d'une église fondée par Louis d'Outre-Mer; nous naquîmes là, Husson et moi; nous nous liâmes dès l'enfance. Husson était orphelin, le voyage fut sa famille; le hasard l'attira en Allemagne, il vit Calvin, il suivit son école, il se passionna pour ses doctrines de réforme, et revint en France sous les drapeaux du prince de Condé; pendant plusieurs années, il combattit; mais, après d'éclatants triomphes, il eut des revers accablants, et, pour se soustraire au massacre de la Saint-Barthélemy, il accourut en cette ville cherchant un refuge; ses compatriotes étaient presque tous catholiques; poussés par leurs prêtres, ils le chassèrent ignominieusement. Husson, désespéré, pensa à son ami d'enfance; il gravit la montagne et frappa au château de Saint-Pierre, qui lui fut ouvert comme mon cœur. Ma jeunesse dormait nonchalamment sur un lit de roses; à la vue de Husson, ma jeunesse s'éveilla; il avait vu le monde, il avait bouleversé la France, j'avais soupiré des stances à Bacchus et à l'Amour en buvant le vin de la côte et en lutinant les filles du pays; je rassemblai toute mon énergie et je repoussai la mollesse qui m'énervait. J'embrassai mon ami; je pris une part de ses haines et de ses amitiés : le lendemain, nous prêchions le calvinisme dans le château de Saint-Pierre. Les jeunes gens exaltés, les mécontents, les paresseux, furent nos premiers auditeurs; ils devinrent nos écoliers, nos frères et nos défenseurs. En quelques mois plus de trois cents braves offrirent de nous servir et de nous suivre

partout. Husson, dévoré d'ambition et de vengeance, pilla les armes des archers et chercha à s'emparer de cette ville. Cessein fut accueilli par nos élèves avec des cris de joie. Nous nous rassemblâmes; une nuit nous descendîmes à la porte du sud, et, après un combat de quelques heures, les gardes nous laissèrent maîtres du champ de bataille. Husson me nomma gouverneur, il demeura commandant de nos braves. Cette ville était une retraite inabordable pour nos ennemis; ses hautes murailles, les marais qui l'entourent, avaient toujours découragé les assiégeants; nous espérions attendre là en paix un temps plus favorable aux huguenots; mais, au bruit de notre victoire, toute la province se leva en masse; les soldats, les paysans, les archers vinrent nous assiéger; le prince de Condé nous envoya des secours, et nous soutînmes le siège vigoureusement. Après deux mois passés d'une résistance inouïe, nous fûmes perdus par des lâches qui s'étaient glissés parmi nous; ils mirent le feu à tous les coins de la ville et Husson mourut au milieu des flammes, l'épée à la main. Avec Husson notre gloire s'éteignit; hormis quelques braves et moi, tous les huguenots furent massacrés. Je courus au château de Saint-Pierre, que douze de nos amis gardaient; mais, comme la ville, le château fut incendié et je n'eus de salut que dans la fuite. Depuis cette nuit fatale, j'ai mené une vie errante; j'ai rappelé la nonchalance et la paresse, je me suis follement jeté dans la débauche du vin. Ah! Dieu vous garde de cette débauche hideuse, de cette débauche abrutissante, de cette débauche qui corrompt l'âme et qui dessèche le corps! elle grandit sans cesse, elle étend ses ravages, elle nous maîtrise; nous luttons vainement contre sa puissance, elle nous brûle toujours; nous ne pouvons éteindre son feu; c'est un cancer qui ronge tout ce qu'il y a de grand et de sublime en nous. J'étais poète, moi, elle a étouffé ma poésie; ma pensée avait des ailes d'aigle pour s'élever aux cieux, la débauche a coupé ces ailes; mon imagination était un ravissant tableau semé de paradis et d'oasis, la débauche a marché sur ce tableau où je ne vois plus que la sale empreinte de ses pieds. O paresse! ô débauche! que n'ai-je secoué vos chaînes perfides! mes cheveux auraient blanchi moins vite et je ne serais pas mort comme je vais mourir. Ma vie s'est levée belle et fleurie, comme l'aube de mai; demain, peut-être, elle se couchera dans la boue.

L'enthousiasme et l'ivresse du poète s'éteignirent tout d'un coup, car il avait épuisé son dernier souffle. Après un silence de quelques minutes, il me dit d'une voix plus lente : Je vais mourir. Je le regardai d'un air effaré et je me sentis frissonner. Oui, je vais mourir, reprit-il; Dieu ne me permet pas d'arriver jusque sur la montagne de Saint-Pierre; je voulais mourir à la porte du château où je suis né. Ce n'était guère la peine de traverser la France pour ne pas atteindre au but; mais c'est toujours ainsi.

Le mendiant, qui serrait ma gourde d'une main convulsive, la porta à sa bouche et en aspira les dernières gouttes; il se ranima tout à coup, se leva brusquement, étendit les bras et s'écria : Je suis le roi du monde!

Il retomba mort. Au moins le buveur meurt dans l'ivresse, dis-je; qui sait comment mourra le voluptueux!

## II.

La lune se levait sur un ciel resplendissant d'étoiles; je gravis la montagne de Saint-Pierre, et j'allai frapper au château dans le dessein d'y faire enterrer celui qui voulait y mourir. Un valet vint m'ouvrir, je le priai de me conduire vers son maître; il me dit que son maître, le marquis de Saint-Pierre, se baignait au fond du parc. Je traversai la cour, et, après

avoir long-temps attendu sur un banc de pierre, j'entrai dans le parc et je suivis une grande allée de tilleuls en fleurs; j'arrivai bientôt devant un étang parsemé d'une multitude d'îles boisées, qui se dessinaient sur la face argentée des eaux. J'étais plongé dans je ne sais quelle douce rêverie, lorsqu'un bruit semblable à un battement d'ailes m'avertit que le marquis se baignait là; j'allais m'éloigner de quelques pas, mais une ravissante voix de femme me retint sur le bord de l'étang. Attends-moi, disait cette voix trop-douce, mes pieds s'enchaînent dans les grandes herbes. J'aurais cru que ces paroles m'étaient adressées, si on n'eût répondu : Je t'attends dans l'île.

Dans la crainte d'être vu, je me jetai contre le tronc du dernier tilleul de l'allée. « C'est galant, Dieu merci ! reprit la femme. — Approche, approche encore ! Je te tends la main. Que tu es belle ainsi ! Assieds-toi là et laisse-moi boire l'eau qui coule de tes épaules, laisse-moi sécher ta chevelure sous mes baisers. » Jamais je ne me sentis plus jaloux. Les deux amans firent le tour de l'île pour trouver une descente aisée; en face de moi, l'homme se jeta à la nage; la femme, à demi cachée par les tiserons pendans, se laissa glisser lentement dans l'eau frémissante qui la suivit avec amour. L'amant, qui avait plongé, reparut en formant des vagues; voyant s'enfuir la baigneuse, il courut à elle. Je croyais voir Neptune ou Amphitrite sortant des flots. Hélas ! j'avais reconnu Dafné.

Je m'approchai du bord de l'étang; à ma vue, la baigneuse se cacha dans l'eau. Dafné ! m'écriai-je. — Théophile ! dit-elle en s'élançant vers moi. Son amant la retint. Vous oubliez que vous n'avez pas de gants, ma chère. Il l'appuya dans l'étang. — Un sot vous chercherait querelle, gentilhomme, mais, puisque vous êtes un ami de madame, le marquis de Saint-Pierre vous tend la main. — Cet accueil, lui dis-je, est d'un brave et loyal châtelain. — Par Dieu ! l'aventure est plaisante. Comment ! nous nous sommes chauffés au même feu, nous avons adoré la même belle, le diable qui me possède vous a possédé ! Voilà qui est drôle et bouffon; le sieur Hardy ferait cinquante comédies sur notre rencontre; nous boirons ce soir au triomphe des poètes et des amans, car vous souperez avec nous. — Venez donc me chercher avec la barque, cria Dafné qui riait comme une folle. — Gentilhomme, dit le marquis de Saint-Pierre, je vous charge de ce soin trop doux; moi, je cours à mon haut-de-chausses et à mon pourpoint.

La barque était retenue par une corde attachée à une racine d'arbre; je dénouai la corde, je sautai dans la barque et je me mis à ramer de toutes mes forces vers Dafné. Elle descendit près de moi d'un air rêveur et me dit avec contrainte : Il y a bien long-temps que je ne vous ai vu, monsieur. — Il y a bien long-temps que je ne vous ai vue, madame ! — Vous faites toujours des vers, monsieur ? — Vous faites toujours l'amour, madame ? — Avez-vous revu Marie ? — Hélas ! dis-je en soupirant, que ne l'ai-je revue ! Dafné pencha la tête. — Mais vous, ingrate, je ne vous demande pas qui vous avez vu. Dafné fit une moue charmante.

Nous abordâmes bientôt; je lui tendis la main, nous nous égratignâmes de grand cœur en nous caressant du regard. Le marquis de Saint-Pierre revint alors. — Allons souper ! dit-il d'un air joyeux. — Allons souper ! répéta Dafné. — Gentilhomme, me dit le marquis de Saint-Pierre, offrez donc votre bras à Dafné. J'offris mon bras à l'inconstante fille; elle s'empressa d'y glisser la main. Nous fîmes quelques pas vers le château. — Vous êtes du pays, gentilhomme, reprit le marquis de Saint-Pierre, qui s'amusait à effeuiller les branches tombantes des tilleuls. — Je suis de la province d'Agénois. J'appuyai, sans y penser, la main de Dafné contre mon cœur; elle ne s'en offensa point.

Nous entrâmes au château qui était un luxe inoui; les murailles de la grande salle étaient tendues de tapisseries à ramages; les dalles étaient de marbre veiné; la dorure des meubles éclatait aux reflets d'un lustre à mille étoiles. On nous servit à souper. Le faste qui m'entourait me fit penser au pauvre Robert de Saint-Pierre et je ne pus manger. — Eh bien ! gentilhomme, me dit mon hôte, est-ce l'amour qui vous ferme l'estomac ? — Ce n'est pas l'amour, c'est un triste souvenir; on vous a peut-être parlé de Robert de Saint-Pierre ? Je l'ai vu mourir ce soir. — Mon père ! mort ce soir ? s'écria le marquis. — Robert de Saint-Pierre est votre père ? Le marquis voulut se reprendre, mais il sentit qu'il était trop tard. — Oui, mon père, dit-il, à moins que je n'en aie un autre; ne vous a-t-on pas déjà dit à la petite ville, où l'on ne m'aime pas, que j'avais les yeux de Robert de Saint-Pierre et le nez de son ami Husson ? Ne vous a-t-on pas déjà dit que ma mère n'était qu'une pauvre paysanne qui les servait ? Moi, je vous avoue cela sans honte. Mais parlez-moi de Robert de Saint-Pierre : vous l'avez vu mourir ?

Je racontai tout au marquis, il trouva plus commode de penser que décidément celui dont il portait le nom n'était pas son père. — Oui, oui, dit-il, je le sens, Husson fut mon père, mais Robert de Saint-Pierre fut le seul ami de Husson et je lui dois les honneurs de la sépulture; si vous voulez, gentilhomme, nous irons chercher son cadavre avec une lièbre ? — Et vous me laisserez seule ? dit Dafné. — Avant une heure nous serons revenus. — La nuit est belle, le mort est à merveille au grand air, vous l'irez chercher demain. La raison de Dafné prévalut, mais dans la nuit un loup emporta la dépouille de Robert de Saint-Pierre. La tombe même manqua au pauvre poète.

Dafné, qui nous voyait tristes, essaya de nous égayer; elle remplît nos verres et se mit à chanter :

*Blanche dormait sur le rivage.  
Un chevalier passa par là...*

Mes chers souvenirs glissèrent devant moi et je m'écriai : Marie ! Marie ! où êtes-vous ?

La nuit s'avancait, le marquis de Saint-Pierre s'endormit à table. La belle lune ! dit Dafné; si nous allions dans le parc ? Nous descendîmes les marches du perron et nous marchâmes en silence vers une allée de tilleuls. Dafné attachait ses lèvres à ma bouche. — Dafné, Dafné, ayez pitié de moi ! Ce baiser ranima mes desirs attiédies; j'étreignis l'inconstante dans mes bras. — Le bonheur n'est qu'avec toi, me dit-elle. Sa tête retomba sur ma poitrine. — Le bonheur n'est qu'avec toi, car tu es mon premier amour, tu es le seul que j'aie aimé; les autres sont des esclaves qui servent mes plaisirs; ce marquis de Saint-Pierre me devient insupportable et je m'ennuie comme une recluse.

Nous suivions l'allée de tilleuls quand nous arrivâmes devant l'étang, je sautai dans la barque avec Dafné; le cours du ruisseau qui passait là nous entraîna bientôt; Dafné s'appuya sur mes genoux et leva vers moi ses beaux yeux baignés d'amour; la barque glissait sur les eaux avec une molle lenteur, les zéphirs versaient autour de nous l'arôme des mille fleurs du jardin, les ramiers roucoulaient dans les îles. J'étais joyeux et triste, je voyais d'un même regard Dafné à mes pieds, Dafné aux pieds de ses autres amans; j'étais amoureux, j'étais jaloux. — Tu penses à Marie ? me dit Dafné. — Tu as eu déjà une foule d'amans ? — Quatre seulement. — Seulement ! — Oui, Théophile de Viau, Fargueil, le comte de Saint-Luc et le marquis de Saint-Pierre; un poète, un pédant, un savant et un philosophe; tu le vois, je suis tombée de mal en pis. Dafné souriait avec moquerie. — Et comment donc as-

tu passé du savant au philosophe? — Est-ce que je sais? parce que le philosophe n'était pas le savant. — Et depuis quel temps? — Depuis un soir de cet hiver, où le philosophe prouva au savant que la philosophie et la science repoussaient l'amour; le philosophe oublia sa sentence à mes genoux, le savant devint sage malgré lui, et moi j'appris cette chanson :

*Ne soyons pas fidèles  
Plus que les hirondelles  
Qui changent de pays.*

Je lui dis qu'elle était charmante. — Oui, mais je m'ennuie. — Tu règnes en ce château comme une reine. — J'aimerais mieux être reine d'un cœur. — Le marquis est un homme charmant, il jette l'argent par la fenêtre. — Oui, mais moi je jette mon cœur et je me trouve toujours mal payée. Le marquis est un homme d'esprit; mais ses yeux sont toujours noirs. Et puis il s'endort... à table.

La barque s'était arrêtée à l'autre bord; Dafné se jeta sur l'herbe, comme une folle enfant, et, s'accrochant à mon bras, elle se leva et m'attira vers une petite sortie formée dans un berceau de chèvrefeuille. Elle regarda le château et la campagne; elle me dit d'une voix suppliante : Théophile, je m'ennuie; allons-nous-en! — Mais où aller? — Ailleurs! Je détournai les rameaux, nous franchîmes une haie de groseillers épineux et nous primes la clé des champs.

Nous nous arrêtàmes dans l'escarpement de la montagne sous le morne regard de la lune. — Vous êtes bien pâle, Dafné. — Vous êtes plus pâle que moi, Théophile. — Dafné, nous sommes perdus; l'amour est un vampire. Dafné! Dafné! ne nous relèverons-nous donc pas vers les pures régions où l'amour humain se confond dans l'amour des anges? — Mais, me dit Dafné, ne suis-je pas un ange, l'ange du mal?

A peine de retour à Paris, nous nous replongeâmes dans le doux nonchaloir de la volupté. Quand les gelées d'hiver vinrent blanchir mes fenêtres, nous passâmes de longues soirées, doucement appuyés l'un sur l'autre, à la vue des flammes qui pétillaient dans l'âtre et qui formaient notre horizon. Que de rêves charmants, que de folles pensées, que d'amoureux embrassements ces flammes ont éclairés! Le temps passait vite, je le voyais fuir avec regret, car ce n'était qu'aux fantaisies du cœur que je sacrifiais ma jeunesse. Dafné, plus insouciant, voyait pourtant aussi le vol rapide du temps, car elle avait peur d'être atteinte d'un mauvais coup d'aile.

### III.

Un : ancienne religieuse de Sainte-Thérèse, que Dafné rencontra à Notre-Dame, lui apprit que sa pauvre sœur s'était pour jamais ensevelie sous le voile. Déjà, à force de prier et de pleurer, elle devenait pâle comme la mort. Le cœur s'éteignait sous le cilice, ce cœur que j'avais allumé! L'âme était toute pleine du Seigneur, cette âme qu'une fois, une seule fois, mes lèvres profanes avaient surprise sur sa bouche. Je ne saurais dire la douleur qui me vint à cette nouvelle. Jusquelà j'espérais revoir Marie en retournant à Pansy; j'espérais regretter avec elle, comme avec un ami fidèle, les pures aurores de la vie, les jours enchantés des vingt ans. Plus d'espérance, c'était fini; morte à jamais au monde, à moi-même! Ce qui me désolait surtout, c'était de savoir qu'elle pleurerait au fond de sa tombe. O mon Dieu! m'écriais-je souvent avec ferveur, envoyez-lui vos anges pour essuyer ses larmes!

Dans les premiers temps, le marquis de Vertamond avait tenté de sauver Dafné du péché; mais le bon Dieu lui-même eût échoué. Comment arracher à l'amour une femme si belle

et de si bon cœur? Craignant l'éclat, M. de Vertamond s'était résigné après plusieurs voyages à Paris, où il n'avait pu la rencontrer. Il lui avait écrit sans la toucher; le prieur lui-même avait écrit à Dafné des lettres édifiantes, dont elle avait fait des papillotes.

Un matin, j'ouvris ma croisée pour regarder le ciel; la neige tombait depuis quelques heures et couvrait déjà les toits; je ressentis une grande douleur, je courus vers Dafné qui dormait encore. O mon Dieu! m'écriai-je, nous perdons à chaque instant une parcelle de nous-mêmes; nous mourons tous les jours.

La neige qui rayait le ciel m'avait fait ressouvenir de ce poétique hiver où je buvais aux pures fontaines de la vie; j'avais vu ces deux vallées voisines que borne notre montagne; j'avais vu, dans la maison du garde-chasse, Charlotte filant près du chat angora et de l'épagneul; j'avais vu le convoi d'Isaure, les yeux bleus de Marie, et j'étais effrayé de me sentir si loin déjà! J'avais perdu sans retour ces virginales illusions d'un cœur tout ignorant encore, j'avais oublié ces premiers battements d'ailes de l'âme quand elle s'élance comme une blanche colombe dans la splendeur du ciel. Que de sources dans la vie ne coulaient plus pour moi!

Dafné s'éveilla, et, me regardant d'un œil à demi clos : Tu souffres? me dit-elle. — O Dafné! la mort ne nous tend pas les bras, elle nous poursuit depuis le berceau jusqu'à la tombe. Dafné se mit à rire. Riez, enfant que vous êtes! puissiez-vous rire long-temps! — Tu as donc entendu cette nuit le cri d'une chouette? tu as donc vu ce matin le vol d'un corbeau? — J'ai entendu la voix du remords; j'ai vu ma jeunesse dans un linceul.

Dafné bâilla à plusieurs reprises de la plus jolie façon du monde; après quoi elle me dit d'un air rêveur : Fargueil était plus amusant. Je contins ma fureur, et, dès que Dafné eut mis sa robe, j'allai ouvrir la porte et je la conduisis silencieusement sur le seuil.

Je croyais qu'elle resterait; elle partit. Elle partit sans regrets, plus légère qu'un oiseau.

Ce fut vers ce beau temps que je donnai au public mes premières élégies. Tous les beaux esprits, Balzac surtout, applaudirent à ma muse. Mais ma muse, c'était Dafné; peut-être était-ce Marie. L'amour seul m'avait fait cueilleur de rimes. Je me rappelle qu'un jour ces stances me furent inspirées comme par enchantement devant le lit de ma folle maîtresse :

*Quand tu me vois baiser tes bras  
Que tu poses nus sur tes draps,  
Bien plus blancs que le linge même;  
Quand tu sens ma brûlante main  
Se promener dessus ton sein,  
Tu sens bien, Dafné, que je t'aime.*

*Comme un dévot devers les cieux,  
Mes yeux tournés devers tes yeux,  
A genoux auprès de ta couche,  
Pressé de mille ardens desirs,  
Je laisse, sans ouvrir ma bouche,  
Avec toi dormir mes plaisirs.*

*La rose en rendant son odeur,  
Le soleil donnant son ardeur,  
Diane et le char qui la traîne,  
Une naïade dedans l'eau,  
Et les grâces dans un tableau,  
Font plus de bruit que ton haleine.*

*Là je soupire auprès de toi,  
Et considérant comme quoi  
Ton front si doucement repose,*

*Je m'écrie : O ciel, peux-tu bien  
Tirer d'une si belle chose  
Un si cruel mal que le mien !*

Je veillais une nuit, et, les yeux attachés sur mon labeur, je me laissais aller indolemment au cours de ces rêveries vagabondes qui nous arrivent à notre insu et que la moindre chose fait évanouir : une femme se trouva tout d'un coup devant moi, je levai la tête avec surprise. Hélène ! m'écriai-je. — Oui, monsieur, Hélène, votre servante dévouée, Hélène qui vous doit la vie. — Louis XIII vous a fait grâce ? — Le roi m'a fait grâce ; mais je suis condamnée au bannissement. Monseigneur de Montmorency a appris à Louis XIII votre belle action, et Louis XIII vous a nommé gentilhomme de sa chambre. — Mais le roi ignorait mon nom. Hélène me présenta un parchemin. Le roi ignore toujours votre nom, qu'il vous faut inscrire sur ce parchemin. — Mais comment m'avez-vous trouvé ? — Je vous ai cherché, mon bon ange m'a conduite ici ; maintenant je vais retourner à Chantilly ; vous me direz votre nom, afin que je le puisse répéter au duc de Montmorency, qui a le vif désir de vous revoir.

Je fis asseoir Hélène au foyer, et, pendant qu'elle chauffait ses mains bleues par le froid, je la regardai à la dérobée. Ses cheveux bruns relevés découvraient un de ces fronts vastes qu'on ne voit guère chez les paysannes de son pays ; ses traits fièrement sculptés, sa pâleur éternelle, ses yeux pleins d'éclat donnaient à sa figure un caractère énergique qui me plut beaucoup, mais qui me fit peur, quand je vins à penser au crime dont on accusait Hélène.

Je lui pris les mains, et je lui dis, en la fixant : — Hélène, accordez-moi votre confiance ; racontez-moi vos amours et dites-moi toute la vérité. Hélène baissa tristement la tête. — Mes amours, hélas ! pourquoi me demander ma honte et mon malheur ? Je n'aurai jamais la force de vous dire tout, puisque ma bouche s'est fermée comme par un prodige à l'instant où j'allais me confesser au prêtre que vous avez vu à mon supplice ; ne me demandez pas l'histoire de mes amours, qui m'ont éveillée dans des bruyères fleuries et qui m'ont conduite devant une potence. Hélène laissa échapper un cri de douleur. — Hélène, racontez-moi vos amours et dites-moi toute la vérité.

La pauvre fille ne résista plus ; elle retourna dans sa première jeunesse, elle recueillit ses souvenirs et commença ainsi :

« On m'a dit que mon père était un grand seigneur. En effet, je me suis toujours sentie mal à l'aise chez les paysans ; cependant ma mère n'était qu'une des servantes du grand seigneur, qui la jeta à la porte la veille de ma naissance ; ma pauvre mère accoucha dans la grange d'une métairie de deux enfans jumeaux, car j'ai un frère qui mendie sans doute à cette heure. J'ai grandi dans la misère ; ma mère mourut jeune ; mon frère, trop vite ennuyé de mes cris et de mes larmes, me délaissa et disparut à jamais du pays. Je demeurai seule à quinze ans, n'ayant qu'une bénédiction maternelle, n'ayant des mains que pour les tendre aux passans ou à la porte des riches.

« Un jour qu'il faisait chaud, je m'étais couchée dans les bruyères et j'y sommeillais indécemment, quand deux chiens de chasse aboyèrent près de moi ; je me levai presque effrayée et je vis le fils du tabellion qui s'approchait. Je lui tendis la main comme aux autres : il la baisa, lui ! et je ne sais ce qu'il advint alors. Le fils du tabellion jeta mes haillons au feu et me fit présent d'une jupe rayée, d'une brassière bleue, d'un joli chaperon rouge. Et bientôt il jeta au feu ma jupe rayée, ma brassière bleue, mon chaperon rouge et me revêtit comme les dames du pays ; les dames jalouses de ma

beauté, j'étais alors plus jeune, les paysannes jalouses de ma belle robe, prièrent le ciel de m'envoyer ses malédictions ; le hasard, sans doute, répondit à leurs vœux, et, comme ma pauvre mère, je devins mère avant d'être épouse. Après les douleurs de l'enfantement, le fils du tabellion vint me voir ; il avait l'air effaré. — Hélène, me dit-il d'une voix sombre et glaciale, je t'aime ; mais, si jamais on sait quel est le père de ton enfant, mon amour se changera en haine, mes soins en persécutions. — Hélas ! dis-je, quand on me demandera d'où me vient cet enfant, que pourrai-je répondre ? Le fils du tabellion rêva long-temps. Tout à coup se frappant le front, il me dit : — Hélène les lois sont sévères ; l'enfant d'une fille vaut à sa mère la potence ou tout au moins une prison et des chaînes ; il faut te soustraire à cette punition. — Et que voulez-vous que je fasse ? — Il faut que ton enfant meure. — Jamais ! m'écriai-je en prenant l'enfant sur mon sein, — jamais !

« L'homme qui m'avait séduite sortit et me laissa ; mais ses paroles fatales vinrent me tourmenter sans relâche. Vers le soir, j'eus de mauvaises idées, je me mis en prières, je ne pus repousser les mauvaises idées, et dans la nuit... »

Hélène sanglota.

« Dans la nuit, j'étouffai mon enfant ; au moins nulle lumière n'éclaira mon crime. »

Je me sentis frissonner et mes cheveux se dressèrent : Hélène, c'est une horrible chose. — Vous avez voulu savoir la vérité et la vérité vous épouvante ; je m'épouvante moi-même ; et, quand ce hideux souvenir saigne en moi, j'appelle la mort à grands cris ; si la mort est trop long-temps sourde, j'irai à elle, car ma vie est affreuse ; du matin au soir, je pense à mon enfant ; du soir au matin, je le vois en songe, tantôt palpitant sur mon cœur, tantôt froid comme du marbre. — Vous avez étouffé votre enfant, Hélène ! — Je l'ai étouffé, je l'ai enterré dans un jardin, je me suis enfuie ; mais les méchans sont toujours punis, et, sans vous, j'aurais été pendue.

Nous gardâmes un long silence. — Et le fils du tabellion, Hélène ? — Je ne l'ai pas revu. — Et vous l'aimez encore ? La voix d'Hélène s'affaiblit. — Quoi qu'il arrive, n'aime-t-on pas toujours son premier amant ?

Hélène détournait la tête. — Pardonnez-moi, monsieur, mais je n'ose plus vous regarder, car je vous ai confié ce que je ne dirai qu'à Dieu. — La prière et le repentir vous sauveront, ma pauvre fille. — Je n'espère pas : la mère sera damnée, mais au moins l'enfant est dans le ciel.

Hélène se leva. — Adieu, monsieur. — Où allez-vous, Hélène ? — A Chantilly. — Mais cette nuit ? — Je ne sais. — Il est deux heures du matin, il fait un temps effroyable, vous resterez ici jusqu'au jour. — Je vous dérange. — Nullement ; vous vous coucherez là, dans ce lit. — Mais c'est votre lit. — Je travaillerai jusqu'au matin.

Hélène se défendit beaucoup ; elle céda enfin ; je la conduisis contre le lit et je tirai les rideaux sur elle. — Dormez, Hélène. J'entendis un soupir. Je vins me rasseoir devant le feu qui s'éteignait : j'y jetai des bûches, des écorces de bouleau et je le ranimai. Je voyais dans mon imagination Hélène sommeillant sur la bruyère, étouffant son enfant, Hélène me racontant ses amours. L'éclat de ses yeux, sa pâleur, sa beauté presque sauvage, me revenaient sans cesse ; bientôt j'oubliai l'infanticide, je ne vis plus que la jolie vagabonde séduite dans les champs ; bientôt je ressentis une secousse démoniaque qui me poussait au mal ; je me rapprochai de ma table et je pris ma plume d'une main tremblante ; j'en étais à ce point : les voluptés corporelles sont-elles indignes d'un philosophe ? Je me répondis : Hélène n'a peut-être plus sa robe.

Je parvins pourtant à me maîtriser, à fermer les yeux sur

l'image d'Hélène, à refouler dans mon cœur les mauvais desirs qui prenaient leur volée. Plus d'une heure se passa; j'avais ajouté une strophe à l'*Immortalité de l'âme* et je rêvais à une autre, quand le lit craqua. Je tressaillis, je laissai tomber ma plume et je regardai les rideaux qui me cachaient Hélène; cette fois je ne pus résister; mon âme combattit et ne fut pas triomphante.

J'avais aimé l'ange dans le ciel, l'ange sur la terre, la fille folle de son corps; j'allais aimer la criminelle.

Je m'avançai vers le lit avec une lenteur impatiente, m'effrayant du bruit étouffé de mes pas, comme un homme qui va commettre un meurtre. Je m'arrêtai, j'entr'ouvris les rideaux en pensant que je trouverais Hélène endormie...

Hélène était agenouillée devant le lit, et, les mains jointes sur son cœur, elle veillait en priant. O criminelle, que vous étiez sublime!

Je faillis tomber à la renverse à la vue de cette pauvre fille repentante. Le reflet des flammes de l'âtre glissa sur ses yeux baignés de larmes et sur sa chevelure éparse. Mes mauvais desirs s'étaient soudainement apaisés, et, plein d'enthousiasme, je me jetai devant Hélène et je pleurai avec elle.

## IV.

Aussitôt qu'il fit jour, Hélène partit. La semaine suivante, le carrosse du duc de Montmorency s'arrêta sous mes fenêtres. Le duc vint frapper à ma porte; j'ouvris en frémissant d'orgueil; il me tendit la main et me dit : Gentilhomme, je vous avertis que je ne sortirai pas sans savoir votre nom; vous l'avez caché à cette pauvre Hélène qui vous a cherché si long-temps pour vous remettre le parchemin... J'interrompis le duc et je lui dis mon nom. — Fort bien, gentilhomme; ce nom sera glorieux. Maintenant vous allez monter dans ma voiture et m'accompagner chez notre jeune roi qui vous attend.

Je me soumis aux ordres du duc et nous fûmes bientôt à la cour. Louis XIII me vit avec une bonne grace qui me rendit confus; il me fit beaucoup de louanges et me demanda des ballets et divertissemens pour les prochaines fêtes royales.

Je fus bientôt cité au nombre des plus galans seigneurs de la cour. Les courtisans étaient de jeunes fous plus braves qu'orthodoxes; que Dieu me garde, madame, de vous retracer le tableau des saturnales ardentes, des orgies échevelées où le désœuvrement nous poussait tous. Que ce tableau s'efface à jamais de mon histoire et de mon souvenir!

Un beau jour, je rencontrai Brizailles dans une troupe de chanteurs des rues; le pauvre diable avait assez mauvaise mine. Je lui offris de mettre mon valet de chambre à la porte en sa faveur. Il s'offensa d'abord, il leva la tête en grand duc espagnol, il parla des beautés de son art; mais, comme il n'avait pas soupé la veille, il se résigna. Ce garçon, que j'espère retrouver encore, avait en vérité le génie comique; un bon directeur de théâtre eût fait sa fortune avec lui. Il a dépensé beaucoup de verve pour rien; il aime trop la vie vagabonde, la folle liberté; aussi, quel mauvais valet j'avais là! Mais avec lui je riais de bon cœur, et on ne doit pas se plaindre de ceux qui vous ont fait rire, ni même de ceux qui vous ont fait pleurer.

Dans le printemps de la vie, tous les chemins mènent à l'amour. Tous les chemins me conduisaient vers Dafné; j'avais beau me détourner d'elle, je la rencontrais toujours.

Il y avait à Paris un peintre dont on parlait beaucoup pour son génie et sa misère; quelques mots contre la reine-mère l'avaient banni de la cour; c'était un portraitiste d'un style

fier et noble, d'une touche large et lumineuse. Un matin j'allai le voir par une compassion presque fraternelle; il était d'ailleurs de mon pays; je le trouvai grelottant de froid, quoique le soleil de mars rayonnât dans son grenier. Divers dessins, divers vieux livres étaient épars à ses pieds; une toile divisait sa chétive retraite où le vent trouvait toujours passage, de quelque côté qu'il soufflât; un grand tapis en lambeaux couvrait un lit des plus mauvais. En face de ce lit, il y avait une glace à biseaux dont les bordures dorées faisaient mieux sentir les misères d'alentour. Cette glace me surprit; je crus d'abord qu'elle servait au peintre soit pour étudier les oppositions de lumière, soit pour étudier les métamorphoses que les divers sentimens de l'âme donnent à la figure; le peintre m'apprit que ce beau miroir était là pour sa maîtresse. Hélas! dis-je en sortant, cette femme a bien du courage, c'est à dire bien de l'amour.

Quelques jours après, je retournai chez le peintre. Légèrement inclinée devant la glace, une femme se regardait avec insouciance; elle avait dénoué sa longue chevelure dont les flots ondoyans noyaient ses épaules, comme ces éternelles gerbes d'eau qui tombent amoureusement sur les formes antiques des naïades.

Cette femme, hélas! cette femme, c'était Dafné. Vous! m'écriai-je en la voyant. Elle releva lentement la tête. Oui, moi, dit-elle avec un doux sourire. Que venez-vous faire ici, mon beau gentilhomme? — Rien. — J'en suis bien aise; asseyez-vous sur ce lit. — Vous êtes seule? — Oui, seule avec mon amour. — Et votre amant? — Je ne sais où il est; je l'attends depuis deux heures. Je croyais que c'était lui; mais il se serait jeté à mon cou, tandis que vous... Dafné fit une moue dédaigneuse et trissa ses cheveux. — Dafné, laissez-moi baiser votre main, non par souvenir d'amour, non par admiration pour votre blanche main, mais parce que vous êtes ici, parce que vous êtes la maîtresse d'un pauvre peintre délaissé. — La vie est un vaste champ, tantôt verdoyant, tantôt désert; j'ai voulu le traverser... Mais vous oubliez déjà de baisser ma main. Je saisis la main de Dafné et j'y appuyai mes lèvres frémissantes. — Dafné, vous êtes déjà revenue sur vos pas dans le champ de la vie; y reviendrez-vous encore? — Peut-être, mais aujourd'hui je reste où je suis, ne vous en déplaie.

Le peintre survint; la volage me sembla plus caressante que jamais; ses yeux s'animèrent, sa voix s'adoucit encore : elle était charmante. Quand je sortis, elle m'accompagna jusqu'à l'escalier. Nous nous reverrons bientôt, me dit-elle en souriant. Et son image adorable me poursuivit jusqu'au milieu des fêtes les plus folles. Car je courais de femme en femme, mais sans retrouver le miel qui parfume le cœur. Hélas! me disais-je souvent, il n'est que deux femmes pour moi dans ce monde; l'amour de l'une donne des ailes à mon âme, l'amour de l'autre tuera mon pauvre corps. O Marie! vous reverrai-je? O Dafné! pourquoi vous ai-je perdue?

Je fis un voyage en Hollande avec Balzac, mais je me souviens à peine des blondes Flamandes, même de celles de Rubens; je ne voyais pas une femme sans me rappeler Marie ou Dafné. Quand je revins à Paris, j'étais tourmenté d'un vague désir, d'une soif ardente de volupté. J'avais beau fermer les yeux, je voyais partout Dafné, cette sirène plus attrayante que celles d'Homère. Un soir, je me surpris sous la fenêtre du peintre. Je m'enfuis en riant de cette distraction du cœur; mais, arrivé au bout de la rue, je revins sur mes pas sans m'en douter; une lumière brillait au travers de la fenêtre : pendant plus d'une heure, ce fut l'astre de mes rêves. Il était près de minuit que je regardais encore. Le hasard ouvrit la porte de la maison; le diable, sans doute, me fit avancer de quelques pas, et le souvenir des regards de Dafné m'enleva jusqu'au haut de l'es-

calier. J'allais descendre sans ouvrir, mais une voix aimée m'attira contre la porte; ma main rencontra la clé, et je me trouvai tout surpris dans l'atelier. Le peintre dormait, Dafné veillait en pleurant au pied du lit : Silence! me dit-elle en me voyant; il est malade. — Mais vous, Dafné, quelle pâleur! — Moi, je n'ai rien. — Vous êtes malade aussi! — Moi! qu'importe? mais lui, plaignez-le; voilà cinq semaines qu'il est là, n'ayant que moi seule pour consolation; il mourra de misère, car nous n'avons plus rien; son noble orgueil l'a perdu. Et tant de génie et tant d'amour demeureront à jamais enfouis dans une tombe!

Le malade souleva une de ses mains, Dafné se pencha au-dessus de lui et le contempla tristement : Il n'est pas réveillé, il rêve. O mon Dieu! quel affreux songe doit l'assaillir! — Il fait un songe charmant, car le sommeil est le repos de la joie ou le repos de la douleur; quand nous sommes gais en nous endormant, nos rêves sont tristes; quand nous sommes tristes, nos rêves sont gais. — Hélas! — Vous ne pouvez passer ainsi les nuits, Dafné. — Et qui les passera? — Moi.

Dafné me pressa les mains : Et vous croyez que je le veuille! oh! non. L'avare qui veille sur son trésor en confie-t-il la garde à un autre? Les soins de l'amitié ne sauveraient pas le malade, les soins de l'amour le sauveront; et ne sera-t-il pas glorieux à une femme d'avoir rendu un grand peintre à son pays? D'ailleurs, j'aime mieux une nuit d'angoisses qu'une nuit de repos, car le matin je suis fière : il me semble que le soleil me regarde avec admiration; il me semble que les chants des passereaux sont à ma louange; si j'avais dormi, les passereaux chanteraient peut-être la mort du malade... — Dafné, vous êtes une noble femme; mais la fièvre vous dévore, et qui sait où vous conduira tout ce beau dévouement! — Si c'est au cimetière, j'en remercierai Dieu, car je serai morte dignement, et Dieu ne regardera pas dans ma vie passée. Ah! les pécheurs s'effraient pourtant devant la mort. — Une bonne œuvre efface mille péchés; mais c'est trop souffrir; la maladie vous ravage, la fièvre vous brûle. — Je ne ressens que ses souffrances.

A chaque instant, la tête de Dafné retombait sur son sein avec un morne abattement. Le malade se plaignit d'une voix sourde; elle se ranima tout d'un coup et s'inclina au-dessus de lui. Ma belle amie, lui dit-il, laissez-moi vous voir ainsi; vous serez mon modèle pour l'ange de la douleur. Dafné demeura inclinée au-dessus du lit; mais bientôt cette pose fatigante épuisa ses dernières forces; elle tomba évanouie sur son amant.

Je veillai les deux malades pendant quelques jours; mais, déjà malade moi-même, je les laissai à la garde d'un médecin et d'une vieille du voisinage. Je courus chez moi comme si j'eusse fui la mort.

Plusieurs semaines se passèrent, j'étais toujours malade. Un matin, j'entendis les pas légers d'une femme, j'ouvris les yeux et je vis Dafné, pâle encore, mais belle comme en ses jeunes années : Il n'est plus malade, me dit-elle. — Je vous comprends, Dafné; le peintre est sauvé, vous le délaissez; je suis en danger, vous revenez à moi. — En danger! s'écria Dafné; je ne vous savais pas malade. Je ne suis pas encore une sœur de charité; mais, en attendant, je vais vous guérir. Rien n'effarouche mieux la mort et tout son attirail que l'amour.

Cela dit, Dafné m'embrassa : au même instant je me sentis reverdir. Mais le bonheur passe et ne s'arrête jamais; à peine avais-je encore respiré l'air vif du renouveau, que le père Garasse et son complice, le père Voisin, dont j'ai mal parlé à la cour, obtinrent une enquête sur ce qu'ils appellent les fureurs de mes passions et mes irrévérences envers Dieu. On put faire brûler un honnête homme sur deux lignes mar-

quées de son seing. J'ai écrit tout un livre sur *l'Immortalité de l'Ame* : la vengeance, qui est aveugle, y a vu des preuves d'athéisme. J'étais un brave et loyal gentilhomme, bien vu à la cour; on parlait de mes aventures et de mes poésies. Il y avait plus d'un envieux autour de moi; quand on jugea qu'il était facile de me perdre, ceux-là même qui me recherchaient la veille se détachèrent de moi avec éclat. Le roi m'ordonna de voyager. C'était l'exil. Mes ennemis ne furent point apaisés par mon départ; on continua mon procès, nul ne me défendit : je fus condamné à être brûlé vif, pour avoir librement examiné quelques points de controverse religieuse. Il y a dans tous les siècles des esprits inquiets qui vont en avant, vers l'aube encore douteuse. Je crois fermement en celui qui est là-haut, mais je l'aime dans ses œuvres comme dans le ciel. Je suis sûr que le souffle qui réveille le pampre au printemps, c'est le souffle de Dieu. Tout ce que je vois avec amour est un autel où j'adore la Divinité : la javelle qui tombe sous la faux, comme la créature dont le cœur bat sous la passion.

ARSÈNE HOUSSAYE.

La 5<sup>e</sup> partie au n<sup>o</sup> prochain.

## SCULPTEURS FRANÇAIS.

MICHEL COLUMB.

Sans se faire illusion au point de rêver une renaissance du moyen-âge, il est permis de croire que le mouvement qui porte aujourd'hui les esprits vers l'art de cette époque exercera une certaine influence sur l'avenir de l'art moderne. Déjà, avec une ardeur d'avant-garde, les enthousiastes se portent en foule à la rencontre de cette révolution architectonique. Quelques essais ingénieux de restauration ayant mis les fabriques en goût, curés et marguilliers se sont cotisés pour avoir du gothique. Assurément, cela vaut beaucoup mieux que les hideuses granges où l'on célèbre la messe dans la plupart des campagnes; mais ces étranges constructions ne reproduisent qu'imparfaitement le style ogival; les ornemens des <sup>xiii<sup>e</sup></sup>, <sup>xiv<sup>e</sup></sup> et <sup>xv<sup>e</sup></sup> siècles s'y trouvent mêlés sans aucune intelligence du mode d'ornementation particulier à chacune de ces époques. Des formes qui ne se rencontrent d'ordinaire que dans la période primitive sont accolées aux plus fougueuses efflorescences du gothique flamboyant. Nous ne blâmons point ce qui se fait à cet égard, car, nous le répétons, cela vaut assurément beaucoup mieux que ce que l'on faisait il y a trente ans. Mais ces tentatives en général se recommandent par l'intention plus que par le goût, et, tout admirateur sincère que nous soyons de l'architecture ogivale, nous ne saurions y voir une renaissance du moyen-âge.

Pour que cette renaissance fût possible, nous l'avons déjà dit ailleurs, il faudrait qu'il s'opérât tout à coup dans nos mœurs, dans nos idées, dans nos croyances, ou tout au moins dans la forme de nos croyances, une révolution monstrueuse; il faudrait que l'esprit humain rétrogradât de plusieurs siècles, et que cette grande reculée se fit tout d'une pièce, car on ne peut séparer l'architecture du moyen-âge de sa statuaire, de sa peinture, de tout ce qui lui est propre. Nulle époque peut-être n'a imprimé si profondément son caractère à l'art qu'elle a créé.

Nous n'admettons donc pas qu'une reprise entière et sans mélange de cet art admirable soit possible dans les conditions de notre société. Et cependant ces études sérieuses des monumens du moyen-âge, pour lesquelles on se passionne anjour-



d'hui, ne seront pas sans influence. Pour les peuples modernes, l'antiquité n'a pas dit le dernier mot de l'art. Pour eux, en effet, la forme ne saurait être le seul élément du beau. Il faut que l'idée s'unisse à la forme, que la forme s'enlace à l'idée. Cette double étoile doit rayonner au front de l'artiste. Il faut que la poésie, ce rayon de l'âme, reflète dans l'art. Nous allons dire quelques mots d'une école qui a eu sa gloire contemporaine, trop courte, selon nous, trop tôt éteinte dans l'ombre, et dont les monumens avaient commencé de rendre ces nuances délicates avec une expression qui ne s'est peut-être plus rencontrée depuis au même degré dans aucune autre école.

En 1450 et 1520, à cette époque précise où la statuaire du moyen-âge s'est modifiée, avant toutefois que les artistes de la renaissance eussent changé entièrement le caractère de l'art et ramené le goût du sensualisme païen, quelques ouvriers de génie avaient découvert un admirable filon, et, dans cette riche veine qu'ils déblayèrent, déterrèrent sans doute le trésor de la sculpture nationale. La civilisation commençait alors à éclore dans la Touraine. Au sein des riantes vallées de cette province, une grace native, un reflet de ses calmes paysages, ouvraient sans doute les esprits à des jouissances plus délicates. Sans sortir encore du naïf, on aspirait déjà vers des horizons plus ouverts.

Vers ce temps, Michel Columb, un célèbre *tailleur d'images*, après avoir fait son tour de France, et étudié, en divers pays, les œuvres des maîtres les plus renommés d'alors, arrivait à Tours et s'y établissait, retenu sans doute par la beauté du lieu, et non moins encore par l'accueil qu'y recevaient les artistes. Michel Columb ne marchait pas, comme Michel-Ange, isolé dans sa gloire. Il associait à ses travaux ses trois neveux, Bastien, Guillaume et François, le premier architecte, le second sculpteur comme son oncle, et le troisième enlumineur. De leurs ateliers sortirent de grands artistes dont les noms ne sont pas tous venus qu'à nous, mais dont les ouvrages, retrouvés en petit nombre dans la Touraine, le Maine et l'Anjou, nous indiquent le passage à travers ces provinces. Jean Juste de Tours, l'un des auteurs du magnifique tombeau de Louis XII, que l'on voit à Saint-Denis, et auquel un critique attribuait dernièrement les saints de Solesmes, se rattache évidemment à cette école, et jette sur elle un dernier éclat, au moment même où les feux de la renaissance commençaient à la faire pâlir. Le mausolée de François II, à Tours, et les groupes admirables de Solesmes, la représentent à son apogée. Elle est venue en son temps; si elle a peu duré, c'est que de brusques reviremens lui ont fait violence. Ensevelis sous les hautes herbes de l'oubli, déjà quelques-uns de ses monumens se dégagent, et apparaissent comme ces îles mystérieuses que la tempête fait sortir du fond de la mer.

Cette école n'est déjà plus celle du *xiii<sup>e</sup>* siècle; ce n'est pas encore celle de la renaissance. Elle procède de l'une; il ne serait pas juste de dire qu'elle va à l'autre. Cela impliquerait une ère de transition, et nous ne serions plus dans le vrai; car elle a sa forme particulière, son caractère, son sens moral, tout ce qui constitue l'individualité: la tête dans le ciel et les pieds sur la terre, demi-chrétienne et demi-païenne, précisément comme un spirituel critique définissait l'autre jour la muse de L'ARTISTE.

Aux *xi<sup>e</sup>* et *xii<sup>e</sup>* siècles, l'artiste était prêtre ou moine. Dans toute église de cette époque que vous démolirez, dans l'ombre de la crypte, dans le mur du chœur, ou aux pieds de l'autel, vous trouverez une tombe avec cette inscription: *N. Parocho sculptori excellentissimo*, ou quelque chose d'approchant. C'est l'architecte qui a fourni le plan de l'église, ou c'est le sculpteur qui l'a ornée. Statuaire, architecte ou enlumineur, l'homme d'art, à cette époque, porte la chaîne de l'église. C'est l'ère hiératique.

Aux *xiii<sup>e</sup>* et *xiv<sup>e</sup>* siècles, l'art se sécularise; mais l'artiste reste encore fidèle à la tradition monacale. La foi n'a pas cessé d'être vive et l'expression austère. Aucune pensée humaine n'anime ces longues statues de pierre si pieuses, si calmes, si belles dans leur divine béatitude. Hommes ou femmes souvent ne se distinguent qu'à la forme du vêtement.

Étudiez, au contraire, les saints de Solesmes et tous les personnages sculptés du *xv<sup>e</sup>* siècle, aux approches des points où Michel Columb et ses compagnons ont travaillé. L'ange n'a pas replié ses ailes; mais, du bout de ses ailes, il rase la terre. Les filles des hommes, belles et gracieuses, sourient aux anges qui les contemplent avec plaisir. La réalité terrestre pointe dans l'art; la beauté n'est plus une abstraction; la forme n'est plus voilée sous l'idéal, au point de cesser d'être sensible; elle se dégage sans écarter ses pudiques voiles. La Madeleine et la Vierge morte de Solesmes réalisent ce type admirable. En montant au ciel, la Vierge tourne un dernier regard vers la terre.

Toute chose va à son but: l'art païen à une société païenne, l'art catholique à une société catholique. Appartenons-nous exclusivement à l'une ou à l'autre? Qui oserait le dire? Notre siècle a des pudeurs que le paganisme n'a jamais connues. Il ressent aussi des ardeurs que le catholicisme condamne. Aussi étranger aux lascives impuretés du *xvi<sup>e</sup>* et du *xviii<sup>e</sup>* siècle qu'aux naïves continences du moyen-âge, il se rapproche plus qu'aucune autre époque peut-être de l'alliance réalisée entre l'idéal religieux et la réalité humaine. En plus d'un point, Raphaël avait entrevu ce but, et s'y dirigeait lorsque la mort est venue l'interrompre. Mais le Pérugin, Cimabué, Giotto, et, longtemps avant eux, les grands statuaires du temps de saint Louis, étaient restés dans l'idéal pur.

Il arrive souvent dans les arts, comme en toute autre chose humaine, qu'une bonne veine, suivie tout d'abord en son plein, échappe, puis tout à coup se perd. L'esprit est mobile et change volontiers de courant. Mais le sillon tracé apparaît toujours. La pente y conduit, et insensiblement on y arrive. Il y a ainsi dans l'histoire de notre art national des veines secrètes déjà touchées et dont nous nous rapprochons de jour en jour.

JACQUES RAPHAËL.

#### LETTRE INÉDITE

### DE DIDEROT A FALCONET.

Oui, je veux vous aimer toujours; car je ne vous en aimerais pas moins, quand je ne le voudrais pas. Je pourrais presque vous adresser la prière que les stoïciens faisaient au Destin: « O Destin, conduis-moi où tu voudras, je suis prêt à te suivre, car tu ne m'en conduirais et je ne t'en suivrais pas moins, quand je ne le voudrais pas. »

Tu sens que la postérité m'aimera, et tu en es bien content; et tu sens bien mieux qu'elle t'aimera aussi, et tu ne t'en soucies pas: comment peux-tu faire cas pour un autre d'un bien que tu dédaignes pour toi? S'il t'est doux d'avoir pour ami.... je m'arrête là; je crois que j'allais faire un sobrisme qui aurait gâté une raison de sentiment.

Il est doux d'entendre pendant la nuit un concert de flûtes qui s'exécute au loin et dont il ne parvient que quelques sons épars que mon imagination, aidée de la finesse de mon oreille, réussit à lier, et dont elle fait un chant suivi qui la charme d'autant plus que c'est en bonne partie son ouvrage. Je crois que le

concert qui s'exécute de près a bien son prix; mais le croirez-vous, mon ami? ce n'est pas celui-ci, c'est le premier qui m'enivre. La sphère qui nous environne et où l'on nous admire, la durée pendant laquelle nous existons et nous entendons la louange, le nombre de ceux qui nous adressent directement l'éloge que nous avons mérité d'eux, tout cela est trop petit pour la capacité de notre âme ambitieuse; peut-être ne nous trouvons-nous pas suffisamment récompensés de nos travaux par les génuflexions d'un monde actuel. A côté de ceux que nous voyons prosternés, nous agenouillons ceux qui ne sont pas encore. Il n'y a que cette foule d'adorateurs illimitée qui puisse satisfaire un esprit dont les élans sont toujours vers l'infini. Les prétentions, direz-vous, sont souvent au-delà du mérite, d'accord; mais n'y voyez-vous pas un hommage payé de reflet à nos contemporains? n'est-ce pas leur dire: Vous me trouvez un homme merveilleux, vous me l'avez dit, et certainement vous êtes trop éclairés, tous tant que vous êtes, pour que l'avenir ait jamais l'audace de penser autrement que vous?

Vous voyez, mon ami, que je me moque de tout cela, que je me persifle moi et toutes les autres mauvaises têtes comme la mienne. Eh bien! vous l'avouerez-je? en regardant au fond de mon cœur, j'y retrouve le sentiment dont je me moque; et mon oreille, plus vaine que philosophique, entend même en ce moment quelques sons imperceptibles du concert lointain. *O curas hominum! o quantum est in rebus inane!* cela est vrai; mais réduisez le bonheur au petit sachet de la réalité, et puis dites-moi ce que ce sera. Puisqu'il y a cent peines d'opinion dont il est presque impossible de se délivrer, permettez à ces pauvres fous de se faire, en dédommagement, cent plaisirs chimériques. Mon ami, ne soufflons point sur ces fantômes, puisque notre souffle n'écarterait que ceux qui nous suivraient toujours d'un peu plus près ou d'un peu plus loin.

Oh! le joli moment! comme la tête allait s'exalter, si j'avais le temps de la laisser faire! mais il faut que je vous quitte pour aller à des êtres qui ne nous valent pas, sans flatterie, et pour des choses dont la postérité ne s'entretiendra pas.

En vérité, cette postérité serait une ingrate, si elle m'oubliait tout-à-fait, moi qui me suis tant souvenu d'elle.

Mon ami, prenez garde que je ne fais nul cas de la postérité pour les morts, mais que son éloge, légitimement présumé, garanti par le suffrage unanime des contemporains, est un plaisir actuel pour les vivants, un plaisir tout aussi réel pour vous que celui que vous savez vous être accordé par le contemporain qui n'est pas assis tout à côté de vous, mais qui parle de vous, quoiqu'il ne soit pas entendu de vous.

L'éloge payé complant, c'est celui qu'on entend tout contre, et c'est celui des contemporains. L'éloge présumé, c'est celui qu'on entend dans l'éloignement, et c'est celui de la postérité.

Mon ami, pourquoi ne voulez-vous accepter que la moitié de ce qui vous est dû?

Ce n'est ni moi, ni Pierre, ni Paul, ni Jean, qui vous loue, c'est le bon goût, et le bon goût est un être abstrait qui ne meurt point: sa voix se fait entendre sans discontinuer, par des organes successifs qui se succèdent les uns aux autres. Cette voix immortelle se taira sans doute pour vous quand vous ne serez plus; mais c'est elle que vous entendez à présent; elle est immortelle malgré vous, elle s'en va, et s'en ira disant toujours: Falconet! Falconet!

DIDEROT.

Un homme d'esprit, un matin, a été assailli par une femme savante de Rouen, M<sup>me</sup> de \*\*\*. — Par extraordinaire, c'est une très jolie femme, ayant les joues pleines de roses et les yeux pleins d'amour, mais, il faut bien le dire, avec des taches d'encre sur les mains. — Monsieur, a-t-elle dit d'une voix faite pour parler des plus chastes tendresses, monsieur, je viens à vous avec confiance. J'ai lu vos beaux livres: vous devez comprendre une pauvre exilée qui se meurt d'ennui sous le ciel obscur de la province. Sauvez-moi de l'ennui, monsieur! — Et l'homme d'esprit, émerveillé de tant de jeunesse et de beauté, touché de tant de confiance, ne devinant pas encore le bas-bleu sous des de-

hors si altrayans, demanda avec un peu de fatuité ce qu'il fallait faire pour cela. A cette demande, notre dame de Rouen rougit et baissa la tête. — Mais, monsieur, je n'ose vraiment pas... — Et l'homme d'esprit, de plus en plus émerveillé, ne savait trop s'il devait aller au-devant de la confiance, quand tout à coup, — ô ciel! ô désespoir! — la femme savante sortit de sa poche un manuscrit formidable. — Je m'en doutais, dit l'autre: des poésies élégiaques à coup sûr, les premiers épanouissements de l'âme et de la muse. — Le manuscrit renfermait une dissertation à perte de vue sur la décentralisation à propos des chemins de fer. L'homme d'esprit ne sut plus rien dire; et, quand la femme incomprise fut lasse de parler, c'est-à-dire d'avoir raison, elle s'en alla en lui recommandant son manuscrit comme elle eût fait pour son premier né. Le lendemain le manuscrit retourna orné de cet aphorisme:

« La violette se fane et perd son parfum quand elle dépasse la touffe d'herbe. » (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Études sur la nature — des femmes.*)

Voici à quels prix se sont vendus quelques-uns des tableaux de la dernière exposition:

ARY SCHEFFER: *Faust et Marguerite au jardin*, et *Faust au Sabbat apercevant le fantôme de Marguerite*, 43,000 fr. les deux pendans, à M. Susse; *le Christ et les Saintes Femmes*, 13,000 fr., à M. Goupil, y compris le droit de gravure; *le Christ portant sa croix*, au même, 6,000 fr.; *Saint Augustin et Sainte Monique*, appartenant à la reine (nous croyons qu'il a été payé 20,000 fr.). — EUGÈNE DELACROIX: *La Marguerite à l'église*, 1,000 fr., à M. Collet; *les Adieux de Roméo et Juliette*, à M. Delessert fils. — DECAMPS: *Le Souvenir de la Turquie d'Asie*, vulgairement appelé *les Canards*, chez M. le marquis Maison, à côté de la *Patrouille turque*: prix 3,000 fr.; *le Retour du Berger*, chez M. Dubois, de la rue de Lancry; *le Petit paysage*, chez M. Thévenin, de la rue de la Paix. — DIAZ: *Les Délaiées*, 4,500 fr., chez M. le comte de Narbonne; *le Jardin des Amours*, au duc de Montpensier, 2,000 fr.; *l'Intérieur de Forêt*, 1,200 fr., à M. Meissonnier, le peintre; *la Magicienne*, chez M. Delessert fils, 500 fr.; *l'Abandon*, 1,000 fr., chez M. Collot; les autres dans des prix analogues. — ALFRED DE DREUX: *Les deux grandes Chasses*, pendans, pour les escaliers de l'hôtel de M<sup>me</sup> la comtesse Lehon, aux Champs-Élysées, 3,000 fr. pièce; *les Chiens courans*, 500 fr. — FRANÇAIS: *Saint-Cloud*, étude de paysage, avec figures de Meissonnier, 1,200 fr., à M. Souty, qui en refuse 2,000 fr.; *le Soleil couchant*, 500 fr. — COIGNARD: *Troupeau de Vaches sur la lisière d'une forêt*, paysage et animaux, dans la manière de Diaz, 2,000 fr., à M. Ferdinand Laneuville. — LEHMANN: *Les Océanides*, vendues 4,000 fr.; *l'Hamlet et l'Ophélie* ont été refusés à 6,000 fr. — ADOLPHE LELEUX: *Les Contrebandiers espagnols*, 1,200 fr.; *Femmes de la Basse-Bretagne*, 800 fr. — HAFNER: *Les Chaulronniers catalans*, 500 fr., à M. Barroilhet, qui a déjà tant de beaux Delacroix, Rousseau, Diaz, Dupré, etc.; *l'Intérieur de Fontarabie et l'Intérieur de Ferme dans les Landes*, 500 fr. chaque. — CABAT: *Le Repos*, paysage, 2,000 fr.; *le Ruisseau*, 1,000 fr., à M. Susse. — CHARLES MULLER: *Primavera*, 12,000 fr., à MM. Goupil qui le font graver.

Une curieuse notice sur le poète Nicolas Vauquelin des Yveteaux nous apprend que ce personnage singulier, qui fut précepteur de Louis XIII, possédait une galerie de tableaux dans son splendide hôt<sup>l</sup> de la rue des Marais: « La Basse-Cour, d'après des documens authentiques, renfermait des tableaux tellement précieux, que le propriétaire les estimait autant que toute la maison. Les meubles étaient à l'avenant; et, en 1843, Hercule Vauquelin de la Fresnaye, neveu de des Yveteaux, démentant, dans un factum, l'évaluation de 6,000 livres qu'en faisait son oncle, ne craignait pas d'en offrir 300,000 livres. Il est probable qu'il comprenait les tableaux dans les meubles. »

CAMILLE D'ARNAUD.

FIN DU TOME SIXIÈME.











MAY 19 1941



MAY 19 1941



